





Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



C. C. Buckle

LA
BIBLIOTHÈQUE
DES
PRÉDICATEURS.



LA
BIBLIOTHÈQUE

DES
PRÉDICATEURS

PAR
LE R. P. VINCENT HOUDRY

De la Compagnie de Jésus.

NOUVELLE ÉDITION
complètement revue et améliorée dans la disposition des matières

PAR M. L'ABBÉ V. POSTEL

Chanoine titulaire et Vicaire-Général d'Alger, Chanoine honoraire de Nancy et d'Antioche,
Docteur en Théologie, Missionnaire apostolique

TOME DOUZIÈME.

MYSTÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.



PARIS
ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR
31, RUE DE SÈVRES, 31
1868.



BV
4205
.H6
1865
V.12

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Nous avons d'abord l'intention de fondre ce volume de *Supplément* dans le corps des articles sur les MYSTÈRES, ainsi que nous l'avons fait pour la MORALE. Mais, en y réfléchissant, il nous a semblé préférable de le conserver dans la place à part qui lui a été donnée par le P. Houdry. Les tomes IX^e, X^e et XI^e forment, en effet, un ensemble complet, amplement suffisant pour tous les besoins journaliers de la prédication sur ces belles et graves matières ; rarement, nous le croyons, il arrivera qu'on ait à recourir au *Supplément*, et, dans ce cas particulier, on l'aura toujours à sa disposition, sans qu'il ait surchargé outre mesure les précédents volumes. Voilà ce qui nous a engagé à dévier, sur ce point, de la règle que nous nous étions tracée pour la production et le remaniement de l'immense travail d'Houdry.

Le lecteur voudra bien remarquer, toutefois, que l'EUCCHARISTIE a reçu ici un article régulier, avec des divisions ordinaires, article qu'il ne faudrait pas confondre avec les simples citations des chapitres qui l'entourent.

Alger, 4^{er} Mars 1868.

V. POSTEL, Chanoine

Vicaire-Général,
Supérieur du Petit-Séminaire.

LA BIBLIOTHÈQUE

DES PRÉDICATEURS.

L'INCARNATION.

AVERTISSEMENT.

Pour ce qui est du mystère de l'Incarnation, le plus grand et le principe de tous les autres mystères qui regardent la personne du Sauveur, on trouvera dans ce Supplément d'excellents morceaux, qui peuvent entrer dans un discours ; et, quoiqu'il revienne aux mêmes pensées et aux mêmes vérités que nous avons déjà rapportées dans nos premières remarques sur le même mystère, c'est assez de savoir qu'ils sont de différents auteurs, ou tournés d'une autre manière, pour qu'un prédicateur s'en serve s'il les juge utiles à son sujet.

[Dieu et l'homme]. — Quand l'Évangile veut nous faire comprendre l'abaissement du Verbe éternel, il nous le représente d'abord dans toute sa grandeur par ces paroles : *In principio erat Verbum..... et DEUS erat Verbum..... Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil.* Mais ensuite jusqu'où le fait-il descendre ? du comble de la gloire jusqu'au centre de la bassesse : *Et Verbum, dit-il, caro factum est.* Pourquoi ne pas dire qu'il s'est fait homme, et pourquoi parler de lui comme s'il n'avait pas pris l'âme de l'homme aussi bien que son corps ? Ce n'est, disent les Pères, que pour nous donner une plus juste idée de ses humiliations. L'homme a une âme et un corps, mais son âme l'égale en quelque sorte à ce qu'il y a de plus noble parmi les créatures, au lieu que son corps l'associe à ce qu'il y a de plus vil parmi les animaux. De cette manière il est aisé de découvrir l'abaissement presque infini du Verbe, et en même temps la mesure presque infinie des grandeurs de la créature qui a eu le bonheur d'être sa mère, puisque la chair que le Verbe prend d'elle devient une même personne avec lui, et que celle de qui il la prend sans changer de nature devient, en un sens, supérieure au Verbe même, qui a bien voulu lui être soumis.

Il n'en est pas de cet état d'infirmité, dont DIEU n'a pas dédaigné de se revêtir pour notre salut, comme des faiblesses de l'homme. Rien de plus naturel à la créature que l'infirmité et la bassesse ; mais que l'une et l'autre se trouvent dans le Créateur, c'est là sans doute un prodige non vu ni ouï. Voilà ce qui rend ses humiliations autant incompréhensibles que ses grandeurs. Pour l'unir personnellement à une nature faible et impuissante, il ne fallait pas moins que sa toute-puissance : et c'est en ce sens qu'on peut dire, avec l'Apôtre, que ce qui paraît faible en DIEU, surpasse la force de tous les hommes. Si c'est donc, en DIEU, faire de grandes choses que de s'affaiblir et de s'abaisser, où a-t-il fait ces grandes choses, sinon où il a contracté et comme épousé toute la bassesse et toutes les infirmités de la nature humaine ? (*Discours à l'Académie, 1683.*)

[Jésus incarné]. — Quand la sainte Vierge nous dit, dans son admirable cantique, *Fecit mihi magna qui potens est,* celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses, ce n'est pas que la bonté, la justice et la sagesse de DIEU ne se rencontrent dans l'œuvre de l'Incarnation. Il y fait éclater sa miséricorde et sa justice, puisqu'il y pardonne à des criminels, et reçoit en même temps, par la dignité de l'hostie qui s'immole, un honneur égal à l'outrage qu'il pardonne. Il y découvre les ressorts admirables de sa sagesse, puisqu'il trouve le moyen de satisfaire tout à la fois sa justice et son amour, et de ménager les intérêts du criminel qu'il sauve sans blesser ceux du juge qu'il apaise. Mais c'est que, dans cet assemblage de merveilles si étonnantes, on voit une pleine démonstration de sa puissance. Il n'y avait, en effet, qu'une puissance supérieure à toute la nature qui pût en changer toutes les lois et en renverser toute

l'économie, assujettir l'auteur de la vie à la mort, réduire la parole substantielle au silence des enfants, et, en un mot, mettre le Créateur au nombre de ses créatures. Ces grandes choses, si admirables par elles-mêmes, s'accomplissent encore d'une manière admirable. Ce n'est pas seulement une créature qui devient mère de DIEU, mais elle le devient sans cesser d'être vierge. Le Verbe, dans cette génération humiliante qui le confond avec les hommes, conserve quelque ressemblance avec cette génération glorieuse qui le rend égal à DIEU. Dans celle-ci un DIEU l'engendre sans mère : dans l'autre, une vierge l'enfante sans père, et retrace dans son sein une image de ce qui se passe dans celui de la divinité. (*Même Discours*).

[Prophéties sur Marie]. — Ce n'était pas assez à DIEU d'avoir créé l'homme à son image, si, par un excès de bonté, il n'eût voulu descendre lui-même du ciel pour le relever de sa chute, et se revêtir d'une chair mortelle et semblable à la nôtre, pour nous mieux convaincre de son amour. Mais de quelle créature tirera-t-il une portion de matière assez précieuse pour être unie à la Divinité? Combien y avait-il de filles en Israel sur lesquelles pouvait tomber ce choix glorieux de DIEU? Il jette les yeux sur la Vierge : c'est elle qu'il avait marquée lorsque, le serpent ayant communiqué son venin mortel à nos premiers pères, il prononça dans sa colère qu'une femme lui écraserait la tête. Dans la suite, pour récompenser l'obéissance et la foi d'Abraham, il l'assura que toutes les nations seraient bénies en sa postérité. Enfin, il avait fait prédire par un prophète qu'il sortirait une tige de la racine de David, et de cette tige une fleur sur laquelle l'Esprit du Seigneur se reposerait. C'est ainsi qu'il marquait, par des traits toujours visibles, la naissance de cette Vierge qui devait enfanter le Messie, lequel, après avoir vécu un nombre d'années et conversé parmi les hommes pour les mettre dans la voie du salut, devait enfin, par un excès d'amour, se mettre lui-même sur une croix pour les attirer à lui. (*Second Discours à l'Académie, 1683*).

[L'humilité du Fils de Dieu dans son Incarnation]. — C'est un mystère incompréhensible à l'esprit humain que le mystère de l'Incarnation, et il n'y avait que l'Esprit de DIEU qui pût nous en donner une juste idée et bien l'exprimer. Or, il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fonds et toutes les merveilles de cet admirable mystère : *Semetipsum exinanivit* (Philipp. II), DIEU s'est anéanti. Voilà le grand secret caché en DIEU durant toute l'éternité, et révélé dans le temps. Qu'est-ce que l'Incarnation du Verbe? c'est l'anéantissement d'un DIEU : cela dit tout. Il s'est anéanti, ce DIEU de majesté : comment? parce que étant DIEU, il s'est fait homme, et que de l'homme à DIEU, qui est l'être souverain, ou de DIEU à l'homme, qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela, je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres mystères

de la vie du Fils de DIEU. Car, qu'un DIEU fait homme embrasse la pauvreté, les mépris, les souffrances, la croix, ce ne sont que les engagements de l'humilité dont il s'est revêtu ; mais qu'un DIEU, tout DIEU qu'il est, ait voulu se faire homme, c'est à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, et à quoi il n'a pu avoir d'autre engagement qu'une charité sans bornes. Si un homme se réduisait à l'état d'un vil insecte, d'une fourmi, on dirait qu'il s'est détruit lui-même et qu'il s'est mis dans une espèce d'anéantissement : mais que serait cela, néanmoins, en comparaison d'un DIEU incarné ? Car enfin, entre un homme et le plus vil insecte il y a toujours quelque proportion, au lieu qu'il n'y en eut jamais, et que jamais il n'y en aura, entre l'homme et DIEU.

L'Ecriture ne se contente pas de nous apprendre que le Fils unique de DIEU s'est fait homme ; mais elle se sert d'un terme qui nous donne à connaître qu'il a choisi dans l'homme ce qu'il y a de plus grossier et de plus terrestre, qui est la chair : *Verbum caro factum est*. Cette chair si méprisable, cette chair sujette à tant de misères, cette chair qui nous est commune avec les bêtes, il se l'est associée, et se l'est rendue commune avec nous. Ne devait-il pas au moins, en se faisant homme, se faire d'abord homme parfait, c'est-à-dire se délivrer des faiblesses de l'enfance, et venir tout-à-coup au monde tel que fut formé le premier homme ? Non : il a voulu être conçu dans les entrailles d'une vierge ; il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa mère, comme les autres enfants ; il a voulu naître enfant comme eux et s'assujettir à toutes les infirmités de cet âge. (**Bourdaluë**, *Retraite spirituelle*).

[Même sujet]. — Quoique JÉSUS-CHRIST se fit enfant, il pouvait du reste se faire monarque, indépendant, souverain : il le pouvait, mais c'est ce qu'il n'a pas voulu. Il a voulu dépendre, et, qui plus est, il a voulu se faire *esclave*. Il est vrai, selon le témoignage et l'expression de l'Apôtre, *qu'il n'en a pris que la forme*, et que sous cette forme d'esclave il était roi en effet, et roi de l'univers ; mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que, lui qui était le maître et le roi du monde entier, il se soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave, pour s'humilier davantage et pour s'anéantir. O abaissements, ô anéantissemens de mon DIEU, que vous êtes inconcevables ! Mais ne dois-je pas ajouter, pour ma confusion, qu'une chose est presque aussi difficile à concevoir et à croire : c'est que, à la vue de ces abaissements d'un DIEU, je nourrisse dans mon cœur un orgueil qui ne se fait que trop sentir à moi, et qui ne se fait même que trop sentir aux autres dans les rencontres ? Puis-je soutenir la moindre humiliation qui m'arrive ? puis-je supporter la moindre parole qui me blesse ? puis-je recevoir avec docilité et sans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que DIEU a chargés de ma conduite ? Combien suis-je délicat à la plus légère répréhension ! combien suis-je jaloux de certaines préférences et de certaines distinctions ! combien y suis-je sensible, soit

lorsqu'on me les refuse, ou lorsqu'elles me sont accordées ! Bien loin de vouloir descendre comme mon Sauveur, je voudrais toujours monter, et, de degré en degré, il n'y a rien dans mon état où je ne voulusse parvenir. *Terre et cendre, pourquoi vous enorgueillissez-vous, et de quoi ?* (Eccl. x). Ce reproche du SAINT-ESPRIT convient à tout homme, puisque tout homme, de son fonds, n'est qu'un sujet de mépris. Il convient encore plus à tout chrétien, puisque tout chrétien, par le caractère de sa foi, adore un DIEU anéanti. Mais à combien plus forte raison nous convient-il de prendre tous les sentiments de JÉSUS-CHRIST ! Hélas ! sous un vêtement d'humilité nous avons peut-être plus d'orgueil et plus d'envie de nous élever que personne. N'est-ce pas démentir notre profession ? n'est-ce pas nous démentir nous-mêmes ? (**Bourdaloue**, *Retraite spirituelle*).

[L'Incarnation est le grand mystère de la foi]. — Le mystère de l'Incarnation, qui s'accomplit au moment où l'ange l'eut annoncé à la sainte Vierge et qu'elle y eut donné son consentement, doit être regardé comme le principe de tous nos mystères, le fondement de notre religion, la base de notre foi, le chef-d'œuvre du Tout-Puissant, la première source de notre bonheur et le mystère par excellence, comme parle S. Paul, de la bonté et de la charité de DIEU envers les hommes, vu des anges, prêché aux gentils, cru dans le monde et élevé dans la gloire : *Magnum pietatis sacramentum, quod manifestatum est in carne, creditum est in mundo, assumptum est in gloriâ* (I Tim. III).

Pendant que l'ange parlait, Marie, éclairée d'une lumière surnaturelle, comprit toute l'économie et toutes les merveilles de cet ineffable mystère ; et, s'anéantissant devant DIEU : « Voici, s'écria-t-elle, la servante du Seigneur ! puisqu'il n'a pas dédaigné de jeter les yeux sur moi, quelque indigne que j'en sois, que ce que vous venez de m'annoncer s'accomplisse. » A ce moment heureux l'ange disparut, et le SAINT-ESPRIT forma, du sang très-pur de la très-sainte Vierge, un corps parfaitement beau ; et, ayant créé la plus belle âme qui fut jamais, DIEU unit l'un et l'autre substantiellement à la personne du Verbe, qui par là se fit chair : *et Verbum caro factum est*. A ce moment, tous les anges adorèrent cet Homme-DIEU ; à ce moment, le sein de la plus pure des vierges devint le sanctuaire du Verbe incarné ; à cet heureux moment, furent accomplies toutes les prophéties qui promettaient le Messie : *Hodiè Davidicum est impletum oraculum*, dit saint Grégoire de Néocésarée ; alors s'accomplit cet oracle du prophète David : *Gaudebunt campi, et omnia ligna sylvarum à conspectu Domini, quoniam venit* (vi Ps. 95), Toute la nature a tressailli de joie, au moment que cet Homme-DIEU a paru sur la terre. *Hodiè qui est gignitur*, dit S. Jean-Chrysostôme (De divinâ generat.) : c'est en ce jour que celui qui est avant tous les siècles a été conçu dans le temps, et que, quoique essentiellement immuable, il est devenu ce qu'il n'était pas,

en se faisant homme, sans rien perdre de ce qu'il était en qualité de DIEU : *Qui est fit id quod non erat ; nec cum Deitatis jacturâ factus est homo* (Ibid.). En ce jour, dit le savant Gerson, ont été exaucés les vœux de tant de saints patriarches qui ne soupiraient qu'après la venue du Messie : *Hodiè completa sunt omnia desideria*. Que de mystères dans un seul, et que de merveilles dans ce mystère ! Dans JÉSUS-CHRIST un Homme-DIEU ; dans Marie une Vierge, mère de DIEU ; et dans nous, en faveur de qui se font toutes ces merveilles, de légitimes enfants de DIEU !

Oui, mes frères, disait S. Augustin, *Talis fuit ista susceptio, quæ DEUM hominem faceret, et hominem DEUM* (Serm. de Annunt.) : l'effet de cette incarnation a été tel, que l'homme s'est vu, dans JÉSUS-CHRIST, élevé jusqu'à DIEU, et que DIEU, dans ce même JÉSUS-CHRIST, s'est vu réduit à la forme d'un homme. Un DIEU vrai homme, et cet homme vrai DIEU ; deux natures, la divine et l'humaine, unies en une même personne ; nulle confusion entre les deux natures, dans cette unité de personne. Le Verbe s'est fait chair, et, par cette union réelle et substantielle du Verbe avec l'humanité, le Verbe incarné s'est rendu propres toutes les misères naturelles de l'homme, et l'homme est entré en participation de toutes les grandeurs de DIEU. Mystère ineffable, soumission d'esprit nécessaire : car, comme dit S. Chrysostôme, ne demandons pas ici par quelle vertu et de quelle manière le Verbe éternel a élevé la nature humaine à une si noble alliance : *Neque hîc queritur quomodò hoc factum sit aut fieri potuit* (De div. generat.). L'ordre de la nature cède toujours à tout ce que DIEU veut : *Ubi enim DEUS vult, ibi naturæ ordo cedit*. DIEU a voulu se faire homme, il l'a pu, il l'a fait, et tout cela pour sauver les hommes : *Voluit, potuit, descendit, salvavit*. Quel fonds de pieuses réflexions et de sentiments d'admiration, d'amour et de reconnaissance, dans cet ineffable mystère (**Le P. Croiset, Exercices de piété.**)

[Réflexions morales]. — Il n'est pas possible que DIEU portât plus loin l'amour qu'il a pour les hommes que de se faire homme pour leur témoigner plus sensiblement son amour. En bonne foi, si DIEU nous eût laissé le choix de lui demander une preuve sensible de cet amour, *Pete tibi signum* (Isai. VII), se fût-on jamais avisé de lui en demander une pareille ? Nous fût-il même jamais venu en pensée de vouloir que DIEU se fit homme, et que, nous devenant semblable en tout, au péché près, il sentît toutes nos misères (pour compatir davantage à toutes nos infirmités ? Cependant ce prodige que nous n'eussions jamais osé demander, cette merveille que la raison humaine aurait traitée d'extravagance, c'est ce miracle que la sagesse divine a opéré, pour nous prouver jusqu'à quel excès DIEU nous a aimés. Sommes-nous convaincus de cet excès de charité, et quelle est notre reconnaissance ?

Quel intérêt avait le Seigneur à notre rédemption ? quel avantage lui revenait-il de se rendre semblable à nous pour nous faire part de sa gloire ? Ignorait-il qu'il n'obligeait que des ingrats ; que, quelques frais qu'il fit, quelque charité qu'il eût, quelque exemple qu'il nous donnât, le monde serait toujours son ennemi, et qu'il y aurait sans cesse des libertins et des impies dans le monde ? Rien n'est capable de le dégoûter d'un peuple indigne de ses bienfaits ? *Videte qualem charitatem dedit nobis DEUS* (I Joan. III). Voyez, hommes ingrats, voyez quel amour le Père céleste nous a marqué dans cet adorable mystère, de vouloir qu'on nous dît, et que nous fussions en effet, enfants de DIEU, le peuple chéri de cet Homme-DIEU, ses cohéritiers, ses frères ! Le Verbe divin n'a pu se revêtir de la chair de l'homme sans contracter avec les hommes la plus étroite affinité. Un DIEU qui s'humilie jusqu'à s'anéantir lui-même, pour ainsi dire, en devenant enfant, assujetti à toutes les infirmités naturelles de l'enfant, et cela pour l'amour des hommes : croyons-nous cette merveille ? sommes-nous beaucoup sensibles à cet ineffable bienfait ? Hé, Seigneur ! ce ne sont pas vos humiliations, ni toutes les merveilles que vous opérez dans cet admirable mystère, qui m'étonnent : quelque incompréhensibles qu'elles soient à l'esprit humain, ma raison me dit que vos vues, vos desseins, sont au-dessus de mes lumières ; mais ce qui révolte ma raison même, c'est que les hommes croient ce mystère et ne vous aiment point. Après toutes ces réflexions, ne serais-je point moi-même de ce nombre ? (**Le P. Croiset.**)

[Jésus découvre aux hommes la gloire de Dieu]. — Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu découvrir aux hommes la gloire de DIEU, c'est l'expresse doctrine de l'évangéliste S. Jean. *Le Verbe*, dit-il, *s'est fait chair ; il a demeuré et conversé parmi nous, et nous avons vu sa gloire.* Quelle conséquence ! et le saint évangéliste ne devait-il pas plutôt, ce semble, conclure tout autrement, et dire : le Verbe s'est fait chair, et, sous cette chair mortelle dont il s'est revêtu, il nous a caché la gloire de sa divinité. Car, si la gloire de DIEU devait être révélée aux hommes d'une manière sensible, c'était justement par les humiliations du Verbe, et il n'y avait que ce Verbe humilié qui pût nous faire connaître l'excellence d'un DIEU glorifié. Tellement, conclut S. Augustin, que, si S. Jean n'avait pas dit : le Verbe s'est fait chair, nous n'aurions pu dire que nous avons vu sa gloire. Qu'est-ce que la gloire de DIEU dont il est ici question, et en quoi consiste-t-elle, cette gloire de DIEU, telle que nous la devons maintenant entendre ? c'est-à-dire : cette gloire qui est dans DIEU, et que nous désirons connaître, n'est autre chose que les perfections de DIEU. Par conséquent, découvrir aux hommes les perfections de DIEU c'est leur découvrir la gloire de DIEU. Or, n'est-ce pas ce que nous découvre admirablement et sensiblement le Fils de DIEU dans son incarnation ? (*Exhortations chrétiennes de Bourdaloue.*)

[De quelle manière le Verbe s'est rendu visible]. — Encore, s'il eût voulu se faire connaître aux hommes sur la terre comme il a fait aux bienheureux dans le ciel, il n'aurait eu pour cela qu'à élever notre entendement par la lumière de la gloire, afin de le proportionner à la dignité de son objet. Mais il a mieux aimé se proportionner lui-même à nous, et se proportionner non-seulement à la force de notre entendement, mais même à nos yeux et à tous nos sens ; se rendre visible, palpable, sensible, de toutes les manières, comme parle un de ses apôtres : *Quod vidimus, quod audivimus et manus nostræ contrectaverunt* (I Joan. 1) ; quoique rien ne fût plus éloigné de DIEU que de tomber sous nos sens, lui que l'excellence de sa nature élève infiniment au-dessus même de nos pensées ; lui qui, pour son immensité, ne peut être enfermé dans l'enceinte du monde, ni d'un million de mondes s'il y en avait autant ; lui qui, par la simplicité de son être, est plus éloigné de composition, d'accidents, de forme, de figure, et de tout le reste, que la lumière ne l'est des ténèbres. Ah ! Chrétiens, après cela je ne crains point de dire, avec l'Apôtre, que c'est là véritablement s'anéantir : *Exinanivit semetipsum*. Non pas, à la vérité, qu'il cesse d'être DIEU, mais parce que, tout DIEU qu'il est, il se fait en même temps créature corporelle, pour se rendre un objet proportionné à nos sens. De sorte que la bassesse de la créature rejallit sur DIEU même ; que la faiblesse inséparable de tout être créé s'attribue à DIEU ; que le néant de notre être borné et limité retombe sur DIEU. Abaissement, encore une fois, qui ne peut être mieux exprimé que par le nom d'anéantissement, que lui donne l'Apôtre : *Exinanit semetipsum, formam servi accipiens* (Houdry, Avent).

[Excellence de ce mystère]. — La miséricorde de DIEU pouvait-elle se produire avec plus d'éclat que dans le mystère de l'incarnation ? pouvait-elle nous donner une idée de ce qu'elle est, comparable à celle-ci ? a-t-elle jamais rien fait dans le monde qui en ait approché ? O prodige, s'écrie Zénon de Vérone ! un DIEU réduit à la petitesse d'un enfant : et cela pour qui ? par amour pour son image et pour des créatures formées de sa main. Reconnaissons l'excellence de notre religion dans les vues excellentes qu'elle nous donne du Maître que nous adorons et de sa bonté sans mesure. Toutes les religions païennes, dans la vanité de leurs fables, ont-elles jamais rien imaginé de pareil ? Nous avons des dieux, disait un des sages du paganisme ; mais ces dieux passeraient pour des monstres s'ils vivaient parmi nous, tant ils ont été vicieux et corrompus. Nous, dit S. Augustin, nous servons un DIEU en qui tout est merveilleux ; mais, de toutes les merveilles qu'il renferme dans son Être divin, ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus incompréhensible c'est son amour. Il ne faudrait donc que le mystère de l'Incarnation pour confondre toute l'idolâtrie et toute la superstition païenne. Car, selon la belle remarque de S. Grégoire de Nysse, la vraie religion est d'avoir des

sentiments de DIEU conformes à la nature et à la grandeur de DIEU. Or, ce grand mystère nous fait concevoir une estime de la miséricorde de DIEU si relevée, qu'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme de la porter plus haut. (*Exhortations chrétiennes de Bourdaloue*).

[Nous devenons frères de J.-C.] — Dans ce mystère d'un DIEU incarné, nous avons contracté avec lui une alliance toute particulière : alliance en vertu de laquelle nous sommes les frères du Fils de DIEU, et il est aussi notre frère. Non-seulement même, par cette alliance, nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres, et nous ne faisons plus avec ce DIEU-Homme qu'un même corps. Le nœud qui forme entre lui et nous une union si parfaite, c'est l'état d'humiliation et d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous par son incarnation. S'il ne fût point sorti de sa gloire et qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, il serait toujours notre DIEU, et nous serions toujours ses créatures, mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme frères ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près que parce qu'il est venu à nous, et qu'il s'est fait petit comme nous. Combien nous doivent être chers ces abaissements d'un DIEU incarné, puisqu'ils nous ont ainsi élevés et qu'ils nous ont été si salutaires ! Cependant, qu'il se présente une occasion de les imiter et d'y participer, combien peu y sommes-nous disposés ! le moindre mépris, l'injure la plus légère, ne fussent-ils, comme souvent il arrive, qu'imaginaires, suffisent pour nous serrer le cœur et nous remplir d'amertume. Ou nous éclatons avec chaleur, ou, si nous dissimulons notre chagrin, nous en sommes continuellement occupés, nous le portons partout. Sont-ce là les leçons que nous donne le Fils de DIEU incarné ? est-ce là la reconnaissance que nous devons à un DIEU si profondément humilié pour nous ? (**Bourdaloue**, *Retraite spirituelle*).

[Pourquoi le Fils de Dieu s'est fait homme.] — Pourquoi le Verbe divin, qui demeurait dans le sein de son Père, où il vivait infiniment heureux, a-t-il bien voulu en sortir, et se loger dans un corps mortel, où sa divinité réside comme dans son temple et dans son propre domicile ? C'est pour converser avec les hommes, pour traiter avec eux de leur salut, et pour les rendre participants de son bonheur, au lieu qu'il demeurerait auparavant dans une lumière qui nous était inaccessible. C'est pourquoi il est venu dans une chair mortelle, pour condescendre à notre infirmité et nous donner un facile accès auprès de sa personne : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Jusqu'alors personne, comme dit S. Jean, n'avait eu le privilège de voir DIEU ; mais son Fils unique, qui était caché dans son sein, en est sorti pour vivre familièrement avec nous ; il s'est fait homme semblable à nous ; il nous a rendu sa divinité sensible et palpable ; il s'est fait voir et toucher à nos

sens, et nous a révélé les secrets divins. *DEUM nemo vidit unquam : unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit nobis.* (Joan. 1). Admirable invention de la sagesse de DIEU ! incompréhensible faveur de sa bonté ! Verbe incarné, qui peut assez vous aimer, vous bénir et vous louer, d'avoir trouvé un moyen si merveilleux pour vous charger de nos misères et nous faire part de vos grandeurs ? Si vous fussiez demeuré dans le ciel, qui des hommes eût pu monter à votre trône ? si vous fussiez venu, comme autrefois, environné de nuages, d'éclairs et de foudres, qui eût osé s'en approcher ? Mais, vous étant montré si facile, si humble et si doux, ne suis-je pas inexcusable si je néglige la grâce que vous me faites non-seulement de me souffrir à vos pieds, mais de m'unir étroitement à vous. (**Le P. Nouet, Méditations.**)

[Égalité du Verbe avec son Père]. — Comme le Fils de DIEU reçoit de son Père éternel la nature divine, il en reçoit aussi toutes les grandeurs, et il a droit d'en recevoir dès le moment de son incarnation les hommages qui ne sont dus qu'à DIEU, et nous sommes obligés de les lui rendre. *Et adorent eum angeli ejus* (Heb. 1) : que tous les anges l'adorent. Voilà le commandement que tous les esprits angéliques en ont reçu. *Ut omnes honorificent filium sicut honorificant Patrem* (Joan. v) : afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Voilà l'ordre qu'il en a aussi donné aux hommes ; et si nous manquons à ce devoir, il nous forcera un jour, malgré nous, de le lui rendre. Car, comme dit S. Paul, *Nous paraîtrons tous devant le tribunal de JÉSUS-CHRIST, selon cette parole de l'Écriture : Je jure sur ma vie, dit le Seigneur, que tout genou fléchira devant moi et que toute langue confessera que je suis DIEU* (Rom. xiv.) Jugez de-là de quelle importance était l'ouvrage de notre rédemption, puisque pour le faire réussir il fallait y employer toute la sagesse, toute la puissance, tout le crédit et tout l'empire de DIEU même. (*Le même.*)

[Puissance de Dieu dans l'Incarnation]. — Quelle vertu et quel pouvoir dans DIEU ne demandait pas l'accomplissement du grand ouvrage de l'Incarnation ! Quel effort et quel miracle de la droite du Très-Haut ! Un DIEU-Homme conçu par une mère vierge : c'est-à-dire, dans la même personne, dans le même JÉSUS-CHRIST, la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le néant, et dans la même mère la maternité avec la virginité : voilà proprement l'œuvre de DIEU. Tout ce qu'il avait fait jusqu'à présent dans l'univers n'était pour lui, selon l'expression même de l'Écriture, que comme un jeu ; mais c'est ici que sa toute-puissance se déploie dans toute son étendue, et c'est dans la faiblesse d'un Enfant-DIEU qu'il fait éclater toute sa force. (*Exhortations chrétiennes de Bourdaloue.*)

[Le Sauveur a bien mérité le nom de Dieu]. — Isaïe avait prédit que le Christ serait appelé DIEU, et l'ange avait dit à la Sainte Vierge : « Le fruit saint qui naîtra de vous sera nommé le Fils de DIEU. » Voilà quel est le nom, élevé au-dessus de tout autre nom, que JÉSUS-CHRIST a mérité par son humilité et par son obéissance. Ce n'est pas qu'il n'ait été DIEU avant sa mort, puisqu'il l'est de toute éternité ; la nature humaine qu'il a prise a été unie, dès le premier moment de sa conception, à la nature divine : c'est donc dès ce moment que cet homme dont il s'est revêtu pour notre salut a reçu le nom de DIEU, et le Fils de Marie a été fait le Fils du Très-Haut au même instant que le fils du Très-Haut a bien voulu devenir le Fils de Marie. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Jésus adore son Père]. — JÉSUS, voyant dans cet heureux moment la souveraine excellence et la majesté infinie de DIEU, l'adore sans délai et se soumet humblement à lui comme au créateur et glorificateur de son humanité. Alors on voit ce qui ne s'était jamais vu, ni au ciel ni sur la terre : un DIEU adoré, et un DIEU adorant ; un DIEU rendant hommage à DIEU et l'honorant avec un respect digne de la grandeur de DIEU. Admirez cette merveille, qui donne de l'étonnement aux anges, et qui répare avec avantage l'injure faite à DIEU par l'orgueil de Lucifer. Unissez-vous avec toute la cour céleste, et ne vous lassez point de dire cent fois : *Saint, saint, saint, est le DIEU des armées ! Bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance et force, à notre DIEU, dans tous les siècles des siècles !* Cette profonde révérence que JÉSUS porte à son Père éternel naît de la claire connaissance qu'il a de ses grandeurs : la sainteté, la dignité, l'excellence de cet être souverain jettent son âme dans un abaissement inexplicable, et l'abîment, pour ainsi dire, dans le respect. Tous les saints sont dans la même disposition : plus ils s'approchent de DIEU, plus ils le connaissent, plus ils le respectent et s'abaissent profondément devant lui. (**Le P. Nouet**, *Méditations*).

[Idée de la grandeur de Dieu]. — Le Sauveur du monde, en prenant un corps humain et visible, et nous découvrant ainsi les plus hautes perfections de DIEU, nous donne par-là même la plus grande idée de la gloire de DIEU. De sorte que, sans attendre sa passion et la fin de sa vie mortelle, il peut dire à son Père dès le moment de sa sainte incarnation : « Mon Père, j'ai déjà commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé, qui est de vous faire connaître dans le monde. Je n'y entre que pour cela, et je n'en sortirai qu'après avoir consommé cette importante affaire : car il est d'une nécessité absolue que vous soyez connu des hommes, puisque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur Créateur et du premier de tous les êtres est un désordre essentiel dans la nature, et la source de tous les autres désordres. C'est pourquoi je viens en ce jour, afin que les hommes, en me contemplant, contemplent dans moi votre gloire, et que la lumière que

j'apporte se répande dans toute la terre et dissipe les ténèbres où elle est ensevelie. (*Exhortations chrétiennes de Bourdaloue*).

[Le corps d'Adam et celui de N.-S.]. — Le corps d'Adam est l'ouvrage de DIEU, qui le forme immédiatement par ses mains, et le corps du Verbe incarné est l'ouvrage du SAINT-ESPRIT, qui en prépare la matière et en dispose tous les organes. Le premier est formé d'une terre vierge, qui n'avait point encore été souillée de la corruption des corps mortels : le second est formé du plus pur sang de la Vierge, qui est cette terre sainte qui n'a point d'autre fruit de sa fécondité que DIEU même. Adam est homme dès le premier jour, et son corps se trouve dès lors dans sa perfection : le corps du Fils de DIEU est organisé en un instant ; et quoiqu'il ne soit pas plus grand qu'une abeille, on peut dire néanmoins qu'il est homme parfait, non en âge ni en grandeur corporelle, mais en grandeur de sagesse et d'esprit. (**Le P. Nouet**, *Méditations*).

[Jésus mérite dès le premier instant]. — Le Fils de DIEU était en état de mériter dès le premier moment de son incarnation, et dès-lors il acquit pour nous un trésor inépuisable de grâces et de richesses spirituelles. Son esprit était éclairé des lumières célestes ; sa volonté, quoique impeccable, était parfaitement libre pour le bien. Il était saint selon son humanité, non-seulement par la grâce sanctifiante, mais encore d'une manière infiniment plus noble, par la sainteté créée, qui est la source de toutes les grâces. Il était voyageur aussi bien que compréhenseur, et son âme glorieuse, étant capable de souffrir dans un corps passible et mortel, était, par une suite nécessaire, capable de mériter. Il avait la promesse de son Père, qui lui fit connaître dès ce moment ses volontés, en lui disant ces tendres paroles : *Filius meus es tu*, etc. A quoi ce Fils aimable, ce DIEU incarné, répondit : *Hostiam et oblationem noluisti : tunc dixi : Ecce venio*. Admirons, je vous prie, cet Homme-DIEU, au moment de son incarnation : il triomphe déjà de toute la puissance des démons ; il ferme les portes de l'enfer, il nous ouvre celles du ciel ; il conquiert tout l'univers, et il nous acquiert plus de biens, dès cet instant même, que ne valent tous les empires du monde. (**Le P. Nouet**, *Méditations*).

[Le Verbe s'est fait chair]. — Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, dit l'Évangéliste S. Jean : *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis*. Mais que dois-je entendre par ces paroles ? Je suis obligé de concevoir que celui qui est sans commencement a commencé d'être, que celui qui a eu pour demeure éternelle le sein de son Père a été enfermé dans le sein d'une vierge pendant neuf mois, que celui qui est DIEU s'est fait homme et est devenu semblable à nous, que celui par qui toutes choses ont été faites a été fait dans le temps. Si ce mystère passe les bornes de notre entendement, au moins en l'adorant tâchons de concevoir ce qui a

engagé DIEU à opérer de si grandes merveilles. Tout ce miracle nous regarde et est fait uniquement pour nous. L'apôtre S. Paul nous enseigne que le Fils de DIEU s'est donné lui-même pour nous : *Dedit se pro nobis redemptionem* (Tit. II) afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour nous rendre un peuple agréable à ses yeux. C'est une pensée que nous devons avoir continuellement en méditant ce mystère incompréhensible. Dans tout ce qui s'y passe, DIEU n'a d'autre dessein que de travailler au salut des hommes, et de leur témoigner combien il les aime. Nous pouvons remarquer dans ce mystère quel est celui que DIEU nous a donné ; nous y pouvons voir aussi ce que le Fils de DIEU a fait pour nous, et quelles preuves il nous a données de son amour. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Jésus peu connu]. — N'est-il pas étrange que JÉSUS-CHRIST soit si peu connu dans le monde ? car ce qu'on appelle le monde, les sectateurs du monde, les esclaves du monde, ces hommes et ces femmes remplis de l'esprit du monde, connaissent-ils DIEU ? ne font-ils pas profession de l'ignorer, ou du moins de l'oublier ? ne vivent-ils pas comme s'il n'y en avait point, et leur grand principe n'est-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur souvenir, et de n'y penser presque jamais ? C'est la plainte que faisait le disciple S. Jean expliquant la génération éternelle et temporelle du Fils de DIEU : DIEU *était au milieu du monde*, comme le maître et l'arbitre du monde, *et le monde n'en avait nulle connaissance*. C'est la plainte que JÉSUS-CHRIST lui-même faisait à son Père : *Père saint, le monde ne vous connaît point* (Joan. XVII) : quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, son aveuglement a prévalu, et il y demeure toujours plongé. « Déplorable aveuglement ! s'écrie Salvien ; aveuglement qui va jusqu'à mettre DIEU dans notre estime au-dessous de tout ! » On le perd sans regret, on se tient éloigné de lui sans inquiétude, on lui préfère le moindre avantage, le moindre plaisir, et on ne lui donne la préférence sur rien. Sa grâce et sa haine nous sont également indifférentes. Tout cela pourquoi ? Toujours par la même raison : c'est que le monde ne l'a jamais bien connu : car, si le monde le connaissait, ce DIEU si miséricordieux, ce DIEU si sage, ce DIEU si puissant, ce DIEU si juste et si saint, on ne vivrait pas dans le dérèglement où l'on vit, on ne s'abandonnerait pas à une telle corruption de mœurs, on ne viendrait pas l'outrager au pied de ses autels ; on honorerait son culte, on respecterait ses temples, on pratiquerait sa loi, on redouterait ses vengeances. Mais, parce que le monde affecte de le méconnaître, il n'y a point d'excès où l'on ne se porte. (**Bourdaloue**, *Exhortations chrétiennes*).

[Dessein du Fils de Dieu dans son Incarnation]. — Considérons un peu, Chrétiens, ce que le Fils de DIEU a prétendu par une telle humiliation, et nous comprendrons du moins la grandeur de son amour, qui l'a réduit dans un tel

abaissement. DIEU n'est pas venu sur la terre pour y faire éclater sa majesté : non, ce n'était point là son dessein : c'était pour y faire triompher son amour : et il ne pouvait paraître dans un état plus propre à nous le marquer qu'il le fit dans son incarnation, dans son union avec la nature humaine. Quand il a voulu faire paraître sa puissance, il a créé les cieux, le soleil et cette multitude d'astres qui nous découvrent sa grandeur : *Cæli enarrant gloriam DEI*. Mais sa bonté fait tout le contraire, pour gagner nos cœurs : elle s'abaisse ; ce DIEU se fait homme, pour attirer nos cœurs par autant de charmes qu'il se rend en cela sujet à des faiblesses communes à tous les autres hommes ; et cette bonté fait autant d'impression sur eux que la puissance de DIEU en fait sur nos esprits. C'est ainsi qu'un DIEU qui connaissait parfaitement le cœur humain a voulu se présenter à nous en forme humaine, parce qu'il a voulu se faire aimer. O abaissement de mon DIEU, que vous faites admirablement paraître ce qu'il a d'aimable ! que vous nous prêchez hautement son amour, mais que vous attirez fortement le nôtre ! (Le P. Nouet).

[Bonté, sagesse, puissance]. — Le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est*. Voilà en trois mots tout le fond du mystère, dans lequel la sagesse, la bonté et la puissance de DIEU éclatent également. Sa bonté, qui l'engage à se donner tout entier à l'homme, sans exception et sans réserve ; de sorte que, par cette ineffable communication, l'homme est aussi réellement DIEU que DIEU est réellement homme. Que tous les hommes, mais surtout les chrétiens, reconnaissent donc la dignité, la grandeur qui leur revient de l'étroite alliance que leur nature a contractée avec la Divinité. Sa sagesse paraît dans les qualités qu'il réunit en la personne du Sauveur. Il est DIEU et homme tout ensemble. S'il n'avait été DIEU, il n'eût pu nous mériter autant de grâces que nous en avons besoin ; s'il n'avait été homme, il n'eût pu satisfaire pour nous à la divine justice. Comme DIEU, il nous donne les secours dont nous ne pourrions nous passer ; comme homme, il nous donne l'exemple qui nous est nécessaire. Sa puissance éclate dans l'union qu'il fait des choses qui paraissent les plus incompatibles : la divinité avec l'humanité, la virginité avec la maternité, admirons cette bonté ; aimons-la. Imitons cette sagesse autant qu'il nous est possible. Soumettons-nous à cette puissance ; laissons-la agir sur nos cœurs dans toute son étendue, et ne lui résistons jamais. (*Morale du Nouveau-Testament, par le P. de la Neuville*).

[Nous devenons enfants de Dieu]. — Comment se peut-il faire que l'homme soit élevé jusqu'à devenir enfant de DIEU ? Voulez-vous apprendre ce qui a procuré à l'homme un honneur qui lui est si peu dû ? écoutez comment cela s'est pu faire : le voici : *Et Verbum caro factum est*. Après que le Fils de DIEU a bien voulu devenir le fils de l'homme, il n'est plus étonnant que le fils de l'homme soit devenu enfant de DIEU. Le Verbe a été

fait chair : voilà la source de notre délivrance, et de tout notre bonheur. Le mot de chair signifie souvent l'homme entier, dans le langage de l'Écriture. Quand l'Évangile dit *Videbit omnis caro salutare DEI*, cela veut dire que tout homme verra. L'Évangile ne parle que de ce qu'il y a de plus vil dans l'homme, afin de nous faire connaître jusqu'où le Fils de DIEU s'est humilié pour nous en prenant notre nature : car quelle comparaison peut-il y avoir entre le Verbe divin et une chair mortelle et périssable ; entre DIEU et l'homme ; entre le Créateur et la créature ? et quelle obligation n'avons nous point au Fils de DIEU d'avoir bien voulu se charger de nos infirmités en se revêtant d'une chair corruptible d'elle-même, sans avoir de notre part aucun mérite par lequel il pût être engagé à un bienfait si ineffable ? (**Lambert**).

[Qualités du Verbe incarné]. — JÉSUS-CHRIST, dès l'instant de sa conception, devient notre roi, notre maître, notre juge. L'Écriture lui donne d'abord ces titres : *Dominus legifer noster ; Dominus rex noster ; Ipse salvabit nos* (Is. 33). Reconnaissons-le sous ces qualités ; mais prenons garde que son royaume n'est pas de ce monde. N'attendons point ici la récompense de nos services. La nature et le démon s'élèvent déjà contre ce roi : pour qui nous déclarerons-nous ? quel parti voulons-nous prendre ? pour qui voulons-nous combattre ? Cet enfant-DIEU est notre pontife : son Père lui a conféré ce sacré caractère, en répandant sur son humanité sainte toute l'onction de la Divinité. C'est dans le sein de la Vierge immaculée, et dès le premier instant de sa conception, qu'il a offert le premier sacrifice, dans lequel il fut tout à la fois le sacrificateur, la victime et l'autel. Dès cet instant même, il est aussi notre médiateur, il en commence les fonctions ; il ne les a pas interrompues depuis ; il ne les interrompra jamais : *Semper vivens*, dit l'Apôtre, *ad interpellandum pro nobis* (Hebr. 7). JÉSUS-CHRIST est dès lors notre époux : l'Ancien et le Nouveau Testament nous le représentent également sous cette aimable qualité, en vertu de laquelle il contracte avec nos âmes l'alliance la plus étroite, en se les unissant par les nœuds sacrés de la plus étroite charité. Il est aussi notre frère en conséquence de son incarnation sainte, comme il est notre chef et notre modèle en cette même qualité de Verbe incarné : car ce n'est pas seulement sur le Calvaire qu'il est notre modèle, c'est dès l'instant de sa conception dans le sein de sa mère. (*Morale du Nouveau-Testament*).

[Dessin du Fils de Dieu en venant au monde]. — Le Fils de DIEU, s'étant incarné, a voulu vivre parmi nous non-seulement pour nous racheter par son incarnation et par sa mort, mais encore pour nous servir de modèle d'une sainte vie, afin que, réglant nos mœurs sur un exemple si excellent, nous puissions, en changeant de vie, mériter la gloire qu'il nous a acquise par son sang. Il a paru sur la terre non-seulement en qualité de Sauveur,

mais en qualité de législateur ; non-seulement pour réparer notre nature qui était perdue, mais encore pour la sanctifier et la réformer. Quand le Sauveur vint en ce monde, il y trouva tout en friche. Tous les dérèglements inondaient l'univers ; tout y était en désordre, la corruption y était universelle. Il ne fallait pas moins qu'un DIEU Sauveur pour apporter des remèdes convenables à tant de maux. Nous regardions la gloire du monde comme quelque chose de grand : il nous montre par son humilité la fausseté de cette fatale lueur. Nous étions attachés aux biens de ce monde, dévoués au démon des plaisirs : et il a voulu naître et vivre pauvre ; il tut toute sa vie un homme de douleurs, et voulut enfin mourir par le supplice infâme de la croix. (*Dictionnaire moral*).

[Jésus répare la gloire de Dieu]. — Quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'Incarnation divine, et que, voyant JÉSUS-CHRIST dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions : que c'est pour réparer la gloire de DIEU qu'un DIEU est descendu du trône de sa majesté, et qu'il n'a pas cru que ce fût une condition trop onéreuse de s'avilir de la sorte et de s'anéantir ; qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avait à rétablir ; que, malgré tout ce qu'il lui en devait coûter, il a mieux aimé s'assujettir aux dernières extrémités de la misère humaine que de ne pas rendre à son Père toute la gloire qui lui avait été ravie, et de lui en laisser perdre le moindre degré : pour peu que nous raisonnions, et que nous comprenions ces principes, voici les conséquences qui se présentent d'elles-mêmes, et que nous sommes obligés de tirer : — Que la gloire de DIEU est donc un bien au-dessus de tous les biens, puisqu'il n'y a point hors DIEU d'autre bien à quoi le Fils de DIEU n'ait renoncé pour le rétablissement de cette gloire ; — qu'il n'y a donc rien que nous ne devions sacrifier à la gloire de DIEU, puisque le fils de DIEU s'y est sacrifié lui-même ; — que de procurer de la gloire à DIEU c'est donc ce qu'il y a de plus grand et de plus digne d'un homme raisonnable, à plus forte raison d'un homme chrétien, puisque ç'a été une œuvre digne même d'un Homme-DIEU ! — au contraire, que de blesser la gloire de DIEU c'est donc le souverain mal, parce que c'est l'offense de DIEU, et une telle offense qu'elle n'a pu être expiée que par les mérites d'un DIEU, c'est-à-dire, en particulier, que par toutes les douleurs et les mépris qu'il a eu à souffrir et à quoi il s'est exposé : par conséquent, que rien ne nous doit donc être plus précieux, plus sacré, plus cher, que la gloire de DIEU, et que nous ne pouvons mieux employer notre zèle qu'à la répandre autant qu'il dépend de nous, et à l'amplifier. (*Bourdaloue, Exhortations chrétiennes*).

[Le Saint-Esprit coopère au mystère de l'Incarnation]. — Le SAINT-ESPRIT viendra tout-à-coup en vous, et la vertu du Très-Haut sera comme une ombre qui se

répandra sur vous : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*. C'est ainsi que l'Écriture s'exprime sur la manière dont le SAINT-ESPRIT contribua à l'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge. Il en forma d'abord le dessein avec les autres personnes de l'adorable Trinité ; il le communiqua ensuite aux prophètes, avant que de l'exécuter ; et, après l'avoir exécuté, il le révéla encore aux Apôtres, à toute l'Église, et à nous en particulier, à qui il en a donné une connaissance si distincte et une foi si vive. Reconnaissons cette grâce, qui est le principe de toutes les autres. Il ne l'a pas faite, cette grâce, à toutes les nations : *Non fecit taliter omni nationi*. Soyons donc sensibles à cette glorieuse et importante distinction ; ménageons-la ; répondons-y de notre mieux, de peur qu'elle ne nous soit ôtée, ou qu'elle ne nous devienne inutile. Excitons dans notre cœur une douleur vive d'y avoir si mal répondu jusqu'à présent. Proposons-nous fermement, à l'exemple de la Vierge sainte, de profiter des grâces que le Fils de DIEU nous communique tous les jours par son Esprit sanctificateur. (*Morale du Nouveau-Testament*).

[Acte d'adoration]. — O mon adorable Sauveur, qui, étant DIEU tout-puissant, éternel, égal en toutes choses à votre Père, [et incapable dans cet état de vous humilier, avez voulu, pour être capable de vous abaisser, prendre la nature humaine et ensuite vous revêtir de la figure d'un esclave, et même de la ressemblance du péché, afin de réparer par votre anéantissement la gloire de votre Père, d'honorer notre nature, de confondre notre orgueil et de nous apprendre les richesses immenses qui sont renfermées dans l'humiliation, je vous adore dans cet état d'anéantissement avec le plus profond respect dont une créature soit capable, reconnaissant la souveraineté de votre être, la grandeur de votre majesté et la dépendance absolue que j'ai de vous, dans l'état même de votre plus grande bassesse. J'unis mes adorations avec celles que vous ont rendues la sainte Vierge et tous les anges dans cet état ; et, dans l'impuissance où je me trouve de m'humilier, puisque je ne puis m'abaisser au-dessous du néant de la nature et de la grâce, je proteste que, pour honorer votre anéantissement et pour vous témoigner le désir que j'ai de l'imiter autant que j'en suis capable, je souhaiterais de procurer votre gloire par l'anéantissement réel de tout ce que je suis et de tout ce que je possède, si cela pouvait contribuer à votre gloire. Mais, comme cela n'y contribue point, je souhaite au moins de me mettre au-dessous de toutes les créatures pour l'amour de vous, m'estimant plus glorieux d'être humilié et anéanti avec vous et pour vous que de commander à tout l'univers. (**Anonyme**).

[Miracles qui ont suivi l'Incarnation]. — JÉSUS-CHRIST ne s'est pas contenté de ruiner l'idolâtrie et d'imposer silence aux démons ; il a, de plus, confondu

la sagesse humaine ; il a ôté la parole aux philosophes ; leurs sectes ont fait place à son Eglise, et leurs dogmes à ses commandements : toute la raison, toute l'éloquence d'Athènes lui a cédé. C'est lui qui a humilié l'orgueil du Portique, qui a décrédité le Lycée et les autres écoles de Grèce. Il a fait voir qu'il y avait de l'imposture partout, qu'il y avait des fables dans la philosophie, et que les philosophes n'étaient pas moins extravagants que les poètes, mais que leur extravagance était plus grave et plus composée. Il a fait avouer aux spéculatifs qu'ils avaient rêvé lorsqu'ils avaient voulu méditer ; il leur a montré que, d'un grand nombre d'opinions, il n'y en avait pas une qui eût touché au but. JÉSUS-CHRIST a ainsi traité les sages du monde ; de cette sorte il a pacifié leurs querelles et leurs guerres. En les réfutant tous, il les a tous accordés.

Avant JÉSUS-CHRIST, on se doutait bien de quelque chose. On donnait de légères atteintes à la vérité ; on avait quelques soupçons et quelques conjectures de ce qui est ; mais les plus intelligents étaient les plus retenus et les plus timides à se faire entendre ; ils n'osaient se déclarer sur quoi que ce soit ; ils ne parlaient qu'en tremblant et en hésitant des affaires de l'autre vie ; ils consultaient et délibéraient toujours, sans jamais se résoudre ni prendre parti. Je ne m'en étonne pas néanmoins : car comment eussent-ils pu trouver la vérité qu'ils cherchaient, puisqu'elle n'était pas encore née ? Il fallait que la vérité, qui est JÉSUS-CHRIST, se fît chair, afin de se rendre sensible et de devenir familière aux hommes, afin de se faire voir et toucher. (**Baluze**, *Socrate chrétien*).

[Comment la sagesse de Dieu paraît dans ce Mystère]. — La sagesse de DIEU, dans ce mystère adorable, paraît principalement en trois choses : — 1° En ce qu'elle a trouvé le moyen de satisfaire la justice et la miséricorde de DIEU : la justice, qui voulait que l'homme fût puni, la justice a été satisfaite par les souffrances et par les humiliations d'un DIEU ; la miséricorde par le salut et la rédemption de l'homme. L'homme seul ne pouvait pas mériter sa grâce, DIEU seul ne pouvait pas endurer ; c'est pourquoi DIEU s'est fait homme, afin qu'il pût mourir en tant qu'homme, et sauver en tant que DIEU. Il nous apporte le remède comme DIEU, et il nous donne l'exemple comme homme. C'est le discours de S. Léon. — 2° La sagesse de DIEU paraît, au moyen qu'elle a pris de satisfaire innocemment le désir ambitieux de l'homme : car il avait voulu devenir semblable à DIEU : c'est par cet appât que le démon l'avait fait tomber dans ses fiets ; mais son ambition et sa chute l'avaient rendu semblable au démon : au lieu qu'à présent il peut licitement et avec mérite acquérir cette ressemblance qu'il désirait avec tant de passion. — 3° Elle paraît dans le moyen qu'elle a trouvé de faire connaître et aimer DIEU : car, étant un pur esprit, infiniment élevé au-dessus de nous, il nous était difficile de l'aimer. Il est vrai qu'il nous avait proposé un crayon de toutes ses perfections adorables

dans la création et dans le gouvernement de l'univers, et que nous sommes inexcusables si nous ne l'aimons pas, après nous avoir découvert les trésors de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, qui paraissent dans ce grand monde : mais les hommes, s'attachant aux créatures, leur avaient transféré la gloire qui est due au Créateur, et, au lieu de s'en servir comme de moyens, ils y établissaient leur dernière fin. DIEU donc, voyant que l'homme se gagnait par les sens et par la ressemblance, s'est rendu sensible et homme comme nous. *Il a paru sur la terre, et conversé parmi les hommes*, afin, dit Tertullien, que les hommes apprirent à traiter et à converser avec DIEU. (**Le P. Crasset, Avent**).

[La divinité et l'humanité unies]. — L'humanité sainte, pour être unie à la divinité, a dû nécessairement être dépouillée de sa propre subsistance, pour ne plus subsister qu'en DIEU : car, si elle subsistait par elle-même, elle serait une personne distincte de celle du Verbe : ainsi il y aurait deux personnes en JÉSUS-CHRIST, ce qui est contre la foi. Pour rendre cette matière morale, il faut remarquer ce que dit S. Thomas : que, quand deux êtres s'unissent ensemble, le plus fort attire le plus faible, et le transforme autant qu'il peut en sa nature. Ainsi le feu, s'unissant au bois, le convertit en feu, parce que le feu est actif et que le bois ne l'est pas. Ainsi, dans l'ordre civil, quand un prince épouse une personne de basse qualité, il la rend princesse. Ainsi, dans l'ordre de la grâce, lorsque DIEU s'unit à la nature humaine, il la transforme, pour ainsi parler, en sa personne, par le dénûment de sa propre subsistance. De même, dans l'ordre de la gloire, quand DIEU s'unit aux bienheureux, il les rend en quelque façon dieux comme lui. Par conséquent, dans l'ordre des mœurs de la vie chrétienne, pour devenir une même chose avec DIEU, il faut perdre sa propre subsistance, pour ne subsister qu'en lui et par lui. Or, nous avons deux sortes de subsistances, l'une physique et l'autre morale. La première comprend tous les secours et tous les appuis de la nature qui nous font subsister dans le monde : l'honneur, les biens, les parents, les amis, la force, la santé, la réputation, le crédit, l'esprit, la prudence, le courage et l'industrie. La seconde comprend tous les secours spirituels qui soutiennent notre espérance : les lumières, les connaissances, les vertus, les bonnes œuvres, les mérites, les bonnes habitudes, et autres choses semblables. Or, quelques talents que vous ayez de nature ou de grâce, vous ne serez jamais parfait et transformé en DIEU que vous ne ruiniez toutes ces subsistances. Je ne dis pas que vous deviez négliger les bonnes œuvres, ce serait une illusion et une impiété ; je dis qu'il ne faut point vous appuyer sur le bien que vous faites, mais en DIEU seul, qui doit être, comme parle David, toute votre subsistance et tout votre appui : de sorte que, comme vous ne devez aimer que lui seul de la manière qu'il le souhaite, vous n'espérez qu'en lui et ne subsistiez que par lui, sans néanmoins rien négliger qui soit de

voire devoir et qui regarde votre perfection, comme sont les mortifications et les bonnes œuvres. Voilà l'image de JÉSUS-CHRIST sur la terre : car son humanité sainte ne subsistait point par elle-même, mais par la personne du Verbe, qui la soutenait dans l'être naturel et moral, et qui était le fondement, la source et le principe de sa sainteté. (*Le même*).

[Excellence de l'âme du Sauveur]. — Il faut considérer que, JÉSUS-CHRIST étant vrai homme et vrai DIEU, il n'avait pas seulement un corps comme nous, mais encore une âme raisonnable, douée de trois puissances comme les nôtres, qui sont la mémoire, l'entendement et la volonté ; que cette âme était unie à son corps et à la divinité ; que c'était la plus belle créature qui ait jamais paru au monde et qui y puisse paraître, DIEU, dans l'ordre de la providence qu'il s'est prescrit, n'en pouvant faire de plus parfaite ; que tous les anges, en comparaison d'elle, n'étaient que de petites étoiles auprès du soleil ; qu'elle possédait dès ce premier moment toutes les beautés imaginables, et qu'elle ravissait tous les esprits bienheureux, qui eurent commandement de DIEU de l'adorer, comme dit S. Paul. Adorez-la comme eux, âmes dévotes ; réjouissez-vous de toutes ses perfections naturelles. Almez ce trésor de beautés, et priez-la de s'imprimer sur la vôtre pour lui rendre l'image de DIEU qu'elle a perdue. Oh ! quelle consolation pour nous de recevoir non-seulement ce corps, mais encore cette belle âme en la communion ! Son corps purifie notre corps et sanctifie notre âme. O commerce admirable de DIEU avec sa créature ! ô bonheur inestimable du chrétien, qui peut, quand il veut, recevoir dans son cœur celui que les anges ne peuvent se rassasier de voir dans le ciel, et qui éternellement sera l'objet de notre félicité ! (*Le même*).

[Merveilles en faveur de la sainte Vierge]. — Les temps étaient accomplis où le Messie devait paraître au monde. La maison de Juda voyait le sceptre de Judée en d'autres mains ; la couronne de ses rois légitimes sur la tête d'un usurpateur marquait la fin de ces jours mystérieux que Daniel avait prédits. La sagesse éternelle, prodigue de ses grâces, les avait répandues avec profusion sur Marie pour se préparer un temple qui fût digne de le recevoir. Cette Vierge incomparable avait répondu par une fidélité sans égale à une grâce sans exemple, et était enfin parvenue à ce degré d'excellence qui devait être la dernière préparation à l'Incarnation du Verbe dans son sein. Pourquoi suspendre plus longtemps vos esprits ? Les cieux s'inclinent, la majesté du Seigneur descend sur terre, l'éternel naît dans le temps, et le Verbe se fait chair. Considérez en esprit cette Vierge sainte, lorsque, touchée des gémissements de la nature humaine, que S. Augustin nous représente prosternée à ses pieds, lui découvrant ses plaies et attendant le consentement décisif d'où dépendait notre rédemption, elle prononce, dit ce Père, ce grand *fiat*, plus merveilleux que celui qui fut suivi de la création du ciel et de la terre, et devint le temple

auguste de la divinité, dont celui de Salomon ne fut que la figure. Ah ! qui pourrait découvrir avec les yeux de la foi les opérations ineffables du SAINT-ESPRIT, voir les cieus qui s'ouvrent et qui distillent le Sauveur dans son sein virginal ! Avec quel respect reçut-elle ce dépôt précieux que le ciel lui confia ! Combien de fois, humiliée devant ce DIEU anéanti, s'efforça-t-elle de répondre à ce grand exemple de son humilité par le redoublement de la sienne ! Avec quelle sainte impatience, réunissant tous les vœux des saints patriarches dans l'ardeur de sa charité, soupira-t-elle après ce moment heureux ? Lumières bornées de nos entendements, faibles expressions de l'esprit humain, que vous êtes peu propres à soutenir la dignité et à percer la profondeur de ces adorables mystères ! Il serait à souhaiter que les anges prissent la place des hommes pour traiter ces grands sujets de notre religion d'une manière qui remplit l'attente des fidèles. (**L'abbé du Jarry**).

[Jésus envers les hommes]. — Le Fils de DIEU, dès le premier instant de sa vie, connut clairement l'état de tous les hommes qui avaient été dès le commencement du monde, de ceux qui vivaient alors et de ceux qui devaient être jusqu'à la fin des siècles. Il voyait premièrement leurs péchés, dont le nombre était infini ; il en pénétrait la malice, il en avait une horreur qui égalait l'amour qu'il portait à DIEU son Père ; et, comme il l'aimait infiniment, ce spectacle de tant de crimes lui causait au cœur une douleur infinie, qui lui eût tiré le sang de toutes les veines, comme au jardin de Gethsémani, s'il ne l'eût réservé pour le temps de sa passion. Non-seulement il voyait les péchés de tous les hommes, mais encore la peine qu'ils en souffraient et qu'ils en devaient souffrir dans le temps et dans l'éternité. Il voyait l'aveuglement de leur esprit, la corruption de leur volonté, le dérèglement de leurs passions, la fureur et l'emportement de leur concupiscence. Il les considérait comme des malades sans assistance, comme des brebis sans pasteur, comme de pauvres criminels chargés de fers par les démons, ensevelis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort, qui pourrissaient dans les cachots, sans qu'il y eût homme sur la terre ni ange dans le ciel qui les en pût tirer. Enfin, il les voyait tous tomber en foule dans les enfers, où ils étaient entraînés par les démons, dont ils étaient les esclaves. Or, comme il avait un cœur infiniment tendre, qu'il considérait les hommes comme ses frères et qu'il les aimait incomparablement davantage que Joseph n'aima les siens, on ne peut ni concevoir ni exprimer la compassion qu'il avait de leur misère et la douleur qu'il en ressentait. (**Le P. Crasset**).

[Bonté de Dieu]. — Il faut considérer la bonté de DIEU qui paraît dans ce mystère : — 1° En ce qu'il a donné son Fils unique, qui fait sa gloire et son bonheur, et l'a donné aux hommes, qui étaient ses ennemis mortels, ingrats, perfides, impies et scélérats. Pesez ces paroles que le Fils de

DIEU dit à Nicodème : « DIEU a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle : car DIEU n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. » Pesez qui est celui qui donne, ce qu'il donne, à qui il donne, de quelle manière il donne, pour quelle fin il donne. — 2° Sa bonté paraît en ce que, nous ayant donné son Fils, il nous a tout donné avec lui, comme dit l'Apôtre : car celui qui donne le plus ne refusera pas le moins. Ainsi, celui qui vous a donné son Fils ne vous refusera pas son paradis, et beaucoup moins les nécessités de la vie. — 3° En ce qu'il a élevé notre nature jusqu'à la sienne, et nous a unis intimement à sa divinité. Car la bonté demande à se communiquer. DIEU nous avait donné ses biens par la création, mais il ne nous avait pas communiqué son être, comme il a fait par l'incarnation; et, quoiqu'il n'y ait qu'un homme qui soit DIEU, cependant tous les hommes, qui sont ses frères et ses membres, ont part à cette grâce, et, par la communion qui est une étendue de l'Incarnation, ils entrent dans ces divines alliances. De sorte que, comme Adam par la génération nous communique sa nature et son péché, et avec l'un et l'autre toutes sortes de misères corporelles et spirituelles, de même JÉSUS, par le baptême qui est la régénération du chrétien, et par l'Eucharistie qui est sa nourriture, nous communique sa nature et sa grâce, et ensuite tous les biens du temps et de l'éternité. (**Le P. Crasset**).

[Le corps de N.-S.]. — Il faut considérer que le Fils de DIEU devait avoir un corps impassible et immortel, pour deux raisons : — la première, parce que, son âme étant bienheureuse, elle devait communiquer à son corps les dons de gloire; la seconde, parce qu'étant uni à la personne du Verbe et conçu de la plus pure des vierges par l'opération du SAINT-ESPRIT, il était exempt du péché originel, qu'il n'avait pu contracter : par conséquent, il ne devait pas être sujet à toutes nos misères ni à la mort, qui sont les peines du péché. Cependant il a voulu prendre un corps passible et mortel comme les nôtres : 1° pour satisfaire à la justice de son père par les souffrances; 2° pour nous témoigner son amour en se chargeant volontairement de nos misères; 3° pour nous donner des exemples d'humilité et de patience pendant tout le cours de sa vie. (*Le même*).

[Le délai de l'Incarnation]. — Ce fut sans doute un effet de la justice de DIEU de différer si longtemps le mystère de l'Incarnation, parce que, l'homme s'étant rendu indigne d'une si grande faveur, il lui voulait faire sentir son indignation et le malheur où il s'était précipité en violant ses commandements. Car enfin, quatre mille ans se passent avant qu'il envoie son Fils au monde, et cependant les hommes se perdent, le démon se

rend maître presque de toute la terre, DIEU n'est connu qu'en un coin de la Judée ; encore la corruption des mœurs y est à la fin si grande qu'à peine y reste-t-il aucune marque de piété. Voilà le misérable état où le péché nous avait réduits avant la venue de JÉSUS-CHRIST. Néanmoins cette rigoureuse justice n'était pas si extrême qu'elle ne fût mêlée de miséricorde et de bonté. La passion du Fils de DIEU opérait dès-lors ; DIEU, en considération de ses mérites, répandait déjà ses grâces sur tous les hommes ; et, quoiqu'elles ne fussent pas données en si grande abondance que depuis, néanmoins on peut dire que ces malades n'étaient point sans remède ; les moyens de salut ne leur étaient point refusés, s'ils ne les refusaient eux-mêmes. Mais ce qui éclate davantage dans ce délai de l'Incarnation, c'est la sagesse divine, qui, par un admirable conseil, ordonna que le Messie vînt au milieu des temps, afin de rendre son avènement plus glorieux et plus salutaire aux hommes. Car il était important de connaître d'un côté la malignité du péché, et de l'autre côté la nécessité du remède et le besoin qu'ils avaient d'un rédempteur ; et il était de la gloire de leur rédempteur d'être longtemps attendu et désiré, afin d'en être plus estimé. S'il fût venu aussitôt après la chute du premier homme, on n'eût pas assez estimé la grandeur d'un tel bienfait ; s'il eût attendu jusqu'à la fin du monde, on n'en eût pas assez goûté la douceur ni le fruit. Il était donc convenable à sa grandeur de choisir le milieu des siècles, afin de répandre comme un soleil les rayons de sa grâce dans tous les âges du monde.

Quoique le mystère de l'Incarnation n'ait été accompli qu'au milieu des siècles, néanmoins DIEU a voulu que tous les temps fussent employés à l'honorer : que les premiers fussent destinés à désirer le Verbe incarné, à l'attendre et à le figurer ; le milieu à le recevoir et à l'accueillir ; les derniers à le reconnaître, le glorifier, le bénir et lui rendre d'immortelles actions de grâces. Si bien qu'on peut dire que tous les temps ont un rapport de dépendance au moment de l'Incarnation, que tous les siècles le regardent comme leur centre, et que le Verbe, qui en est l'auteur, comme dit S. Paul, les a tous disposés de telle sorte qu'ils rendent tous hommage à son incarnation comme à leur fin et leur appui. (Nouet).

[Jésus mérite pour nous]. — JÉSUS était en état de mériter dès le premier moment de sa vie, et dès lors il acquit pour nous un trésor inépuisable de grâces et de richesses spirituelles. Son esprit, éclairé des lumières célestes, était plus brillant que le soleil dans son orient ; sa volonté, quoique impeccable, était parfaitement libre pour faire le bien ; il était saint selon son humanité, non-seulement par la grâce sanctifiante, qui est le principe du mérite, mais encore d'une manière infiniment plus noble, par la sainteté incréée, qui est la source de toutes les grâces. Il était voyageur aussi bien que compréhenseur, et son âme glorieuse, étant capable de souffrir dans un corps passible et mortel, était par con-

séquent capable de mériter. Enfin, il avait la promesse de son Père, qui lui fit connaître dès ce moment ses volontés, en lui disant ces amoureuses paroles : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : demandez-moi, et je vous donnerai toutes les nations pour votre héritage, et toute l'étendue de la terre pour votre domaine. » Et lui, réciproquement entrant dans le monde, dit à son Père éternel : « Me voici prêt à exécuter toutes vos volontés. » (*Le même*).

[L'école de Bethléem]. — S. Augustin, parlant de l'école de Bethléem, dit qu'elle est une boutique d'humilité : *Omnis ergo hujus nativitatis schola humilitatis est officina*. Les philosophes n'avaient point reconnu l'humilité pour une vertu ; les prophètes n'en avaient que peu ou point parlé ; c'était une doctrine inconnue à l'homme superbe, et la loi n'allait pas jusqu'à ce point de perfection que d'enseigner à l'homme à s'abaisser audessous des autres hommes et de soi-même. Il fallait que le Fils de DIEU vint au monde pour y enseigner une chose si nouvelle, et qu'il l'enseignât premièrement par son exemple : car, avant que de dire aux hommes « Humiliez-vous », non-seulement il s'humilie, mais il s'anéantit en se faisant homme. C'est le terme dont se sert l'Apôtre : *Exinanivit semetipsum*. En effet, peut-on expliquer autrement l'incarnation du Fils de DIEU par laquelle il s'est fait homme, et homme qui porte les apparences du péché, que par le mot d'anéantissement ? car l'homme n'est qu'un néant. (*Homélie de Godeau*).

[Dépendance du Sauveur dans le sein de sa mère]. — Le Fils de DIEU, qui est souverainement indépendant dans le sein de sa Mère, est ici dans la dernière dépendance dans le sein de sa Mère. — Il dépend d'elle quant à sa vie : car, au lieu que dans sa naissance éternelle il reçoit l'être et la vie divine de son Père sans aucune dépendance, il n'a l'être et la vie naturelle et humaine que par dépendance de sa bienheureuse Mère. Quelle gloire pour cette Vierge sainte ! quelle humiliation pour le Sauveur ! quel prodige qu'un DIEU tienne la vie de sa créature ! — le Sauveur dépend de sa Mère quant à sa nourriture : avant que de sucer le lait de ses mamelles, il suce le sang de son cœur. Le cœur de l'enfant est trop faible en cet état pour agir tout seul : il faut qu'il s'aide du cœur de sa mère, qui lui prépare sa nourriture. — Il dépend de sa mère quant à sa conservation. Il n'y a rien de plus fragile que la vie d'un enfant qui n'est pas encore né : il ne faut qu'une petite vapeur pour l'étouffer. Quelle est donc la condescendance du Fils de DIEU, qui a daigné s'assujettir à ces faiblesses ! En l'état où il se met dans le sein de sa Mère, il est si faible qu'il ne se peut défendre lui-même ; si l'on considère seulement les forces naturelles de ce petit corps si tendre et si délicat, la moindre chose le peut faire mourir. Sa conservation dépend donc entièrement de cette admirable Mère. C'est elle qui le loge, c'est elle qui le

porte, c'est elle qui le couvre, c'est elle qui le cache dans ses propres entrailles ; c'est elle enfin qui lui sert d'asile, de défense et de tout. — Apprenons à dépendre et de cette aimable Mère et de son Fils. C'est de lui que nous tenons la vie de la nature et de la grâce, et c'est aussi de lui que nous espérons obtenir un jour celle de la gloire. (Le P. Nouet, *Méditations*).

[Réflexion sur ce sujet]. — Quel effort de ce grand DIEU de gloire pour nous marquer son amour et pour mériter le nôtre ! Anges, hommes, intelligences du ciel, le comprenez-vous, que ce Verbe éternel, qui par sa toute-puissance a tiré tout ce vaste univers du néant, au commencement des siècles, s'anéantit ainsi lui-même dans la plénitude des temps ; que cette lumière incréée s'éclipse, et que ce DIEU de grandeur quitte le trône éclatant de sa gloire pour se rendre plus aimable, pour nous montrer la manière de l'aimer, et pour ne plus régner dans nos cœurs que par son amour ? Ah ! chrétiens, avant qu'il parût sur la terre il est facile de comprendre quelle difficulté nous avions de l'aimer. A la vérité, la grandeur des cieux, l'ordre qui paraît dans ce grand monde et le merveilleux accord de toutes les parties qui le composent, faisaient assez connaître aux hommes que cet admirable ouvrage ne pouvait avoir qu'un DIEU pour auteur ; mais, comme ce DIEU ne se faisait point connaître par lui-même, on ne s'en formait qu'une idée grossière et confuse, qui n'était pas capable d'empêcher les hommes de s'attacher uniquement aux créatures. Et de là est venu cet aveuglement déplorable de presque toutes les nations durant tant de siècles, et ces épaisses ténèbres du paganisme, qui, ayant effacé presque toute la connaissance de DIEU, en avaient aussi éteint tout l'amour. Aveuglement qui alla si loin, qu'on vit les plus sages peuples de la terre rendre à de méprisables animaux l'honneur et la gloire qui n'appartient qu'à DIEU seul. *Mutaverunt gloriam DEI in similitudinem animantium* (Rom. 1). Et, pour ce qui est du peuple Juif, qui avait conservé une connaissance de DIEU un peu plus distincte, il l'a aussi un peu plus aimé : mais, comme DIEU ne s'était fait connaître à ce peuple grossier et indocile que comme un DIEU terrible, un DIEU de grandeur et de majesté, c'était bien moins l'amour que la crainte qui le retenait dans le devoir. Mais, depuis que ce DIEU de bonté a bien voulu descendre du trône de sa majesté pour se communiquer à nous, depuis que, par un excès d'amour, pour s'accommoder à la faiblesse de notre cœur, si peu capable de s'élever au-dessus des sens, il s'est rendu lui-même sensible ; depuis qu'il s'est fait voir sur la terre avec tous les charmes de sa douceur, qu'il y a vécu familièrement avec nous pour nous engager à l'aimer, Chrétiens, n'est-il pas vrai, que non-seulement tout nous porte à lui donner notre cœur, mais qu'il faut être bien ingrat et bien insensible pour pouvoir le lui refuser ? C'est cependant ce que nous faisons tous les jours. En vain DIEU nous a prévenus par un excès d'amour

si surprenant. En vain, pour se faire aimer, oubliant, selon la pensée des SS. Pères, oubliant, dis-je, en quelque façon son rang et sa propre gloire, il s'est abaissé jusqu'à se réduire lui-même au rang de ses créatures : cela n'est pas capable de nous toucher ; rien ne peut vaincre l'affreuse dureté de notre cœur, et plus il s'approche de nous, plus il semble que nous nous obstinions à nous éloigner de lui en lui préférant un vain plaisir, un léger intérêt, et mille autres viles créatures, qui sont si peu dignes de notre amour. (*Les mêmes*),

[Le Verbe divin a voulu se rendre semblable à nous]. — Cet abaissement infini de la majesté d'un DIEU, quelque étrange qu'il vous paraisse, n'est cependant que le premier pas qu'il a fait pour gagner notre amour. Car pour cela ils s'est rendu non-seulement visible, mais, en second lieu, comme il savait que rien n'est plus propre à lier les cœurs que la ressemblance, il a voulu se rendre semblable à nous en se faisant homme : *In similitudinem hominum factus* (Philip. 11). Et il ne s'est pas contenté de nous ressembler par ce qu'il y a de plus noble en nous, c'est-à-dire par cette âme intelligente et raisonnable qui nous élève au-dessus des bêtes ; mais, pour avoir une entière et parfaite ressemblance avec nous, il a bien voulu s'unir à ce qu'il y a de plus vil en nous, en prenant un corps de même nature que le nôtre : *Et Verbum caro factum est*. Ce qui a fait dire à Tertullien que DIEU, en formant le corps du premier homme, songeait à celui qu'il devait prendre un jour, *Sùm tunc cogitabatur DEUS homo futurus*. De sorte que ce même DIEU qui, à la naissance du monde, avait formé l'homme à sa ressemblance et à son image est venu prendre à son tour l'image et la ressemblance de l'homme et en porter tous les traits. Mais, Chrétiens, qu'il y a de différence entre l'un et l'autre ouvrage ! Dans la formation de l'homme, il l'élève jusqu'à le faire à son image : ici il s'abaisse jusqu'à prendre la forme et l'image de l'homme même. Là, il arrange de ses propres mains les membres du corps de cet homme en maniant la terre dont il le forme et en l'animant de son esprit : ici, il s'unit lui-même à cette terre, il s'y applique, il s'y mêle, il s'y enfonce, pour me servir de l'expression de son prophète : *Infixus sum in limo profundi* (Ps. 68). Là, il lui fait porter les caractères de la noblesse : ici, il prend les marques de sa bassesse et de son néant, et, par un excès de son amour, il se fait véritablement homme comme lui, afin de mieux gagner son cœur : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri* (Tit. 111).

Ne croyez pas, Chrétiens, que cette ressemblance du Verbe divin avec l'homme ne soit qu'apparente, qu'elle n'ait que la figure et le dehors, comme celle sous laquelle les anges ont quelquefois apparu aux hommes. C'est une hérésie qui a été foudroyée d'anathème dès les premiers siècles de l'Eglise. C'est donc une ressemblance réelle et effective, une ressemblance de nature, qui porte tous les traits de la bassesse, de la misère et de la faiblesse des hommes : en un mot, tout ce qui n'est point incompa-

tible avec la nature d'un DIEU. C'est-à-dire qu'il devient passible et mortel comme nous, sujet à toutes nos infirmités. Et ainsi, Chrétiens, celui qui de toute éternité est dans le sein de son Père, comme dans la source de sa vie et le séjour de sa gloire et de sa félicité, prend ici un corps mortel, sujet à toutes les misères communes aux autres hommes, sans que la dignité de sa personne lui donne aucun privilège. C'est un roi qui n'est en rien différent du moindre de ses sujets ; et, dans ce dépouillement de toutes les marques de sa dignité, si vous lui demandez qui il est, il vous répondra par la bouche du Sage : *Sum et ego mortalis homo, ex genere terreni illius* (Sap. VII) : Je suis un homme mortel comme le reste des hommes, qui ont tiré leur origine de ce premier que DIEU forma du limon de la terre : *Sum et ego mortalis homo, ex genere terreni illius*. — Voilà, mes chers auditeurs, voilà à quoi un DIEU a voulu s'abaisser pour gagner du moins par cette ressemblance le cœur et l'affection des hommes ; et c'est ce qui est exprimé par ces paroles, qui ont fait l'étonnement de tous les siècles : *Verbum caro factum est*, le Verbe s'est fait chair, et un DIEU est devenu homme. Voilà le prodige de son amour et le grand effort de sa toute-puissance qu'il emploie tout entière à nous faire connaître l'étendue de son immense charité. Alliance surprenante, qui ne pouvait même tomber dans notre pensée, prodigieux assemblage de deux choses si différentes et si éloignées, il n'y a que l'amour d'un DIEU qui ait pu vous faire. (*Le même*).

[L'amour de Jésus]. — Qu'on ne parle plus de tous ces changements étonnants que l'amour profane a faits dans le monde : votre amour, ô mon DIEU, a passé infiniment au-delà ; et ces paroles bien pénétrées, *Verbum caro factum est*, renferment un excès d'amour dont il n'y avait qu'un DIEU qui fût capable. Ce Verbe divin est l'éclat de la gloire de son Père, dit l'Apôtre, l'image vivante de sa substance, le terme subsistant de cet entendement infini ; engendré dans les splendeurs des saints ; incréé, immense, éternel, égal en tout à son Père : *Splendor paternæ gloriæ, et figura substantiæ ejus...* *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem DEO* (Hebr. 1). Et qu'est-ce que cette chair qu'il a prise pour notre amour, et à laquelle il s'est si étroitement uni ? c'est, vous le savez, ce qui nous est commun avec les plus vils animaux, et qui retourne enfin naturellement à la pourriture dont elle tire son origine, et à laquelle elle tend par son propre poids. Dire donc que ce Verbe s'est fait chair, c'est dire que la souveraine grandeur s'est unie à la dernière bassesse ; que l'éternité est devenue sujette aux révolutions des temps, et enfin, que la majesté d'un DIEU s'est alliée, s'est étroitement unie, avec ce qu'il y a de plus vil et de plus misérable dans la nature. Mais à quel dessein le Fils de DIEU s'est-il tellement avili, anéanti ? Ah ! s'écrie S. Bernard, *Quantò pro me vilior, tantò mihi carior* : plus il s'est abaissé pour se rendre semblable à moi, plus il me doit être cher. Il fallait de la ressemblance afin que je le

pusse aimer : or il ne pouvait me faire DIEU pour me rendre semblable à lui, parce que sa divinité est incommunicable ; mais il pouvait se faire homme pour se rendre semblable à moi, et il l'a fait. Ah ! Chrétiens, après cela, aurions-nous le cœur assez dur pour lui refuser un amour dont il est si digne, et qu'il a acheté si cher ?

De quelle manière, Chrétiens, pensez-vous que nous puissions témoigner notre amour au Verbe incarné ? La meilleure est d'imiter le sien en nous efforçant de nous rendre semblables à lui dans son anéantissement, comme il se rend semblable à nous dans la nature. Sans quoi cette ressemblance ne servirait qu'à faire le sujet de notre condamnation, à changer son amour en une juste colère, et à nous attirer de sanglants reproches de souiller par nos vices une chair qu'il a sanctifiée par l'étroite alliance qu'il a contractée avec elle, et déshonorer par la honte de notre vie une nature qu'il a élevée jusqu'à l'unir à la Divinité. Ah ! pécheur, s'écrie S. Chrysostôme, qui profanez ainsi le sanctuaire de la Divinité, si vous n'avez pas encore perdu tout sentiment de respect et de reconnaissance pour votre Sauveur, *Parce in te Christo*, épargnez en vous-même cet Homme-DIEU dont vous portez la ressemblance, et à qui vous êtes si étroitement uni par les liens d'une même nature. Eh quoi ! faut-il que, au lieu de lui consacrer toutes vos affections, ce titre de frère qu'il vous donne ne vous serve qu'à le déshonorer davantage et à l'offenser plus outrageusement ? (*Le même*).

[Abaissement du Fils de Dieu]. — Ne puis-je pas dire ici, Chrétiens, que le dernier abaissement de la majesté d'un DIEU est cet adorable mystère de l'incarnation du Verbe divin, cette humiliation si profonde, au-dessus de la pensée de toutes les créatures douées de raison ? Et certes, quand je fais réflexion qu'un DIEU s'est voulu réduire en cet état, s'est abaissé jusque-là, pour se rendre semblable aux hommes, pour s'en faire aimer, je vous avoue que je ne puis revenir de l'étonnement où je suis. C'est un abîme d'humiliation, où l'esprit de l'homme ne peut s'engager sans se perdre : et j'ose dire que ce Verbe éternel est en quelque façon encore plus incompréhensible dans le sein de sa Mère que dans celui de son Père. Car, ô mon DIEU, dans le ciel, dans le sein du Père, je connais du moins quelque chose de votre grandeur par le désespoir où je me vois de vous pouvoir jamais comprendre ; cette incompréhensibilité est celle de vos perfections que je comprends le mieux, et qui me fait en quelque façon comprendre toutes les autres : car c'est ainsi que les hommes ont connu la majesté de DIEU, dit un des premiers auteurs chrétiens : *Majestatem DEI intelligendi desperatione senserunt* (Minutius Felix). Mais, dans le sein de votre Mère, ô grand DIEU ! quoique vous soyez incompréhensible, ce n'est pas une incompréhensibilité, j'ose le dire, qui soit le caractère d'un DIEU, parce que vous ne l'êtes que par votre anéantissement ; et qu'un DIEU le doit être par sa grandeur. (**Le P. Nouet**).

[La venue du Sauveur, unique objet de nos désirs]. — Rien ne se manifeste davantage qu'un grand désir. Le cœur n'est jamais muet. Il s'explique par plus d'une manière ; toutes les passions sont éloquentes ; mais nulle n'est plus expressive que celle qui nous porte à vouloir un bien que nous jugeons nous convenir. Quel plus grand bien que le salut ? quel objet plus digne de nos désirs que la venue du Sauveur ? avec quelle ardeur les patriarches et les prophètes la désiraient-ils, la demandaient-ils, par des termes si énergiques ? Avons-nous moins besoin du Sauveur que ces anciens justes ? Pourquoi n'aurons-nous pas autant d'ardeur, de désirs et d'empressement de le recevoir ? Témoignons ces désirs par nos demandes : *Excita, Domine, potentiam tuam, et veni ut salvos facias nos* : (Ps. 79) : Faites éclater, Seigneur, votre puissance, et venez pour nous sauver. *Ecce DEUS noster veniet et salvabit nos* (Is. xxxv). Nous ne saurions trop admirer quels ont été de tout temps, dans l'Ancien-Testament, les ardents désirs et les vœux de tous les saints patriarches, des prophètes, des justes, pour la venue du Rédempteur. Ils ne le demandent, ils ne l'invitent à venir, ils ne l'en prient, qu'avec des empressements, des transports et des vœux qui passent toute imagination : *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es* (Exod. 4) : nous vous en supplions, Seigneur, envoyez au plus tôt celui que vous devez envoyer pour nous sauver. *Sicut locutus es, veni* : venez, Seigneur, comme vous nous l'avez promis. *Veni, Domine, et noli tardare* : hâtez-vous, Seigneur, de venir, et ne différez pas plus longtemps. *Rorate, Cæli, desuper, et nubes pluant justum* : cieux, faites descendre d'en-haut le Sauveur comme une pluie. *Aperiatur terra et germinet Salvatorem* : que la terre s'ouvre pour faire paraître le Sauveur des hommes. *Festina, ne tardaveris, Domine* : qu'il nous tarde, Seigneur, de vous voir ! ne nous affligez pas davantage par un plus long délai. *Utinam dirumperes cælos et descenderes* ! Oh ! si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre pour nous racheter ! — C'est ainsi que les saints de l'Ancien Testament témoignaient le désir ardent qu'ils avaient de la venue du Sauveur. L'Eglise ne parle pas avec moins d'empressement : elle emprunte leurs expressions, et ses vœux sont encore plus ardents que les leurs. Quels doivent être les nôtres ! Tout notre bonheur est en JÉSUS-CHRIST ; notre salut éternel dépend de sa venue. Avec quel empressement un esclave attend-il son libérateur ! Plus ses fers sont pesants, plus son esclavage est dur, plus le désir de sa liberté augmente. Il ne cesse de demander quand doit arriver son libérateur. Lui en a-t-on marqué le temps, il compte sans cesse toutes les heures, tous les moments ; mais quelle est sa joie, quels sont ses transports, quand il apprend que son Sauveur approche ! Ses désirs croissent avec son empressement, il n'est occupé que du soin de sa délivrance. Lui dit-on qu'il n'y a plus que trois jours, qu'un demi-jour ; bon DIEU, quelle ardeur ! quelle sainte impatience ! D'où vient que nous n'éprouvons pas le même empressement, les mêmes désirs, la même

sainte impatience ? Dans six jours, dans trois jours, dans quelques heures, revient l'anniversaire du jour fortuné de la naissance du Sauveur : comment ne faisons-nous pas de pareils vœux ? d'où vient que nous n'importunons pas le Seigneur par de pareils demandes ? L'Eglise notre mère nous en donne l'exemple : pourquoi ne l'imitons-nous point ? c'est que nous manquons de foi et d'un véritable désir de notre salut. (**Le P. Croiset**).

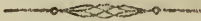
[Comment le Fils de Dieu s'anéantit]. — Le Fils de DIEU s'est anéanti lui-même en prenant la figure de serviteur et d'esclave. En effet, quel abaissement plus profond ! N'est-ce point une espèce d'anéantissement que l'état où DIEU s'est mis en se faisant homme, en voulant être traité comme le dernier des hommes ? Le nom de figure, dont se sert ici S. Paul, ne signifie point une simple apparence extérieure sans réalité, tout comme le terme d'image de DIEU, dont il se sert plus haut, ne signifie point une représentation vide, une simple ressemblance. Par ces deux termes, l'Apôtre entend la nature divine et la nature humaine hypostatiquement unies sous une seule personne en JÉSUS-CHRIST. Par l'image de DIEU, S. Paul entend que JÉSUS-CHRIST est DIEU, en tout égal à son Père ; et, par la figure d'esclave, qu'il est vrai homme tout comme nous, au péché près. C'est ce que l'Apôtre explique lui-même, lorsqu'il dit que le Sauveur, étant l'image de DIEU, n'a point cru que d'être égal à DIEU et de se dire tel ce fût pour lui une usurpation, puisqu'il est égal à DIEU son Père par sa nature divine, comme par sa nature humaine il est égal à nous. (*Le même*).

[Grandeur de ce mystère]. — Un des premiers et principaux points qu'on nous enseigne dans cette école de sagesse et de salut, établie et ouverte au monde, est le mystère sacré de l'Incarnation. Mystère si élevé qu'il surpasse la grandeur de toutes les pensées des hommes et des anges ; mystère si excellent qu'il contient et comprend DIEU et le monde tout ensemble ; mystère si profond, qu'il est caché de toute éternité dans le sein propre du Père éternel, d'une manière si haute et si ineffable, que le grand Apôtre le nomme à bon droit, en divers lieux, *le mystère caché de toute éternité en DIEU, qui a créé toutes choses*. Et toutefois ce mystère si haut et excellent, si profond et si caché, s'accomplit dans la plénitude des temps, au milieu de la terre, pour être exposé à la vue de la terre et du ciel, tant il est public : et il s'y accomplit pour être l'objet de la foi des peuples, l'ancre de leur espérance, la cause de leur salut et l'accomplissement de la gloire de DIEU en l'univers. Car c'est par ce mystère que le ciel est ouvert, que la terre est sanctifiée, que DIEU est adoré, et d'une adoration nouvelle, d'une adoration ineffable, d'une adoration inconnue à la terre et au ciel même auparavant, puisque le ciel avait bien alors des esprits adorants et un DIEU adoré, mais n'avait pas encore

un DIEU adorant. C'est par ce mystère que DIEU est sur la terre abais-sant sa grandeur ; et, couvert de nos faiblesses, revêtu de notre mortalité, est opérant lui-même au milieu de nous, comme un d'entre nous, le salut du monde. C'est par ce mystère, que la terre est un ciel, et un nouveau ciel, auquel DIEU habite d'une manière plus haute et plus auguste, plus sainte et plus divine, qu'il n'habitait auparavant dans le plus haut des cieux. C'est en la foi, en l'amour et en l'hommage de ce sacré mystère que DIEU établit par lui-même, et non par ses anges et serviteurs, une religion en la terre, qui ne sera jamais changée ni ôtée de la terre, et qu'il a réservée aux derniers temps. Comme aussi ce mystère porte les derniers traits de sa puissance, de son amour et de sa sagesse éternelle. C'est en ce mystère que l'Eglise doit être saintement et divinement occupée, et la piété des âmes plus élevées est ravie d'étonnement et d'admiration en contemplant cet objet, auquel on découvre et on aperçoit d'une manière ineffable la majesté de la divine essence, la distinction de ses personnes, la profondeur de ses conseils et l'éminence, la rareté, la singularité que DIEU a voulu être en cet unique ouvrage : c'est-à-dire tout ce qui est saint, tout ce qui est admirable, et comme un abrégé et un sommaire de tout ce que les oracles de la foi nous révèlent et enseignent de DIEU et de ses œuvres. Divin mystère, qui est comme le centre de l'Être créé et increé, et l'unique sujet auquel DIEU a voulu, et voulu pour jamais, comprendre et réduire le monde et soi-même, c'est-à-dire son infinité propre et la grandeur de l'univers ensemble.

C'est le divin mystère de l'Incarnation, le suprême des œuvres de la divinité, le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa bonté et de sa sagesse, l'œuvre propre de DIEU (ainsi l'appelle son prophète en cette parole : *Domine, opus tuum*) : œuvre incompréhensible, et qui comprend DIEU même ; œuvre et triomphe de l'amour increé, auquel l'amour triomphe heureusement de DIEU même ; œuvre et mystère unique et singulier au monde, que la sagesse éternelle a accompli comme l'œuvre de ses œuvres et le mystère de ses mystères, lequel va bénissant par sa présence, remplissant par sa grandeur, régissant par sa puissance, et sanctifiant par ses influences, et le ciel et la terre. Nous voyons l'unité de DIEU comme empreinte en l'unité de ce mystère, et gravée en cette œuvre comme dans un diamant précieux. Nous voyons que DIEU, dans ce monde, où il y a plusieurs natures capables de sa grandeur, n'en choisit qu'une ; et, délaissant la nature angélique, fait choix de la nature humaine pour l'unir à soi. Nous voyons que, dans l'étendue du genre humain, où il y a plusieurs sujets, il n'en choisit qu'un, et qu'entre les enfants des hommes il n'y a qu'un fils de l'homme qui soit Fils de DIEU. Nous voyons qu'en DIEU même, où il y a en unité d'essence pluralité de personnes, il n'y a qu'une personne qui se soit incarnée, bien que le Père et le SAINT-ESPRIT soient également puissants à accomplir une semblable communication de leur substance divine. Et, par ainsi, ce n'est plus seulement

l'unité d'un monde, comme auparavant en la création ; mais c'est l'unité même d'une personne divine et incréée, qui honore en ce chef-d'œuvre de l'Incarnation l'unité de DIEU. (**Card. de Bérulle**, *Traité de l'état et des grandeurs de Jésus*).



LA NATIVITÉ

DE NOTRE SEIGNEUR.

AVERTISSEMENT.

Dans ce Supplément au traité de la NATIVITÉ de JÉSUS-CHRIST, il n'y a rien de particulier à remarquer. On doit seulement se souvenir que nous ne donnons sur ce mystère, comme sur le précédent, que des morceaux détachés. C'est pourquoi nous avons observé la même méthode que ci-devant. Mais il est à propos d'ajouter que, au lieu que dans notre BIBLIOTHÈQUE nous avons traité séparément de l'INCARNATION et de la NATIVITÉ, que les prédicateurs confondent ordinairement ensemble, nous les avons ici considérées comme un seul mystère, parce que l'un suppose l'autre; avec cette différence néanmoins, que les matériaux qui regardent la Nativité sont moins abstraits, plus touchants et plus capables de faire impression sur l'esprit des auditeurs.

[L'économie de cette naissance comprise en peu de paroles]. — Un ange, des bergers, un enfant, un père, une mère, une crèche : voilà en abrégé tout ce que le mystère de ce jour renferme. Un ange qui annonce la naissance du Sauveur ; des bergers qui vont voir sur les lieux l'accomplissement de ce mystère ; un enfant né depuis quelques heures, qui tremble de froid dans une étable ; un père et une mère qui l'admirent autant qu'ils le plaignent ; une crèche dans laquelle il est couché au milieu de deux animaux qui l'échauffent : ce sont là autant de mystères qui, par leur nouveauté et leurs circonstances, méritent bien que nous passions jusqu'à Bethléem pour les y considérer à loisir. Mais quelles marques plus équivoques et plus suspectes que celles-là pour nous désigner la naissance d'un DIEU Sauveur ? et si la foi ne nous apprenait qu'il n'y a nulle contradiction entre les paroles de DIEU dans l'Ancien-Testament et ses oracles dans le Nouveau, ne serions-nous pas les premiers à nous écrier que ce n'est point à ces signes qu'on peut reconnaître le Messie attendu depuis tant de siècles ? C'est là cependant celui qu'on nous donne : *Hoc erit vobis signum*. Et les paroles de l'ange se trouvent vraies, au sens même de la lettre. Ainsi, c'est à nous d'adorer ici l'impénétrable conduite de DIEU sur son Fils ; et, bien loin que cet état de douleur, de pauvreté, d'humiliations, qu'on remarque dans sa naissance, nous doive scandaliser, c'est à nous d'en faire aujourd'hui le sujet de nos réflexions et de notre culte : *Hoc erit vobis signum*. Signe de douleur dans un enfant exposé à toutes les misères de la vie, et qui souffre dans un corps délicat toutes les rigueurs d'une fâcheuse saison : *Invenietis infantem*. Signe de pauvreté dans un enfant qui n'a rien en propre, à qui tout manque et qu'on emmaillote sur un peu de paille : *Pannis involutum*. Signe d'humiliation dans un enfant qu'on met au rang des animaux, et qui est couché avec eux dans une étable : *Et positum in præsepio*.

Le Fils de DIEU incarné naît dans une étable, entre deux animaux ; mais rien ne le rebute, ni la violence du froid, ni la honte de la nudité, ni l'obscurité de la nuit, ni la compagnie de ces pauvres animaux, ni la rigueur de la saison, ni la puanteur de l'étable, ni la dureté de la pierre et de la paille sur laquelle on le couche, ni les langes usés dont on l'enveloppe : plus maltraité mille fois, tout innocent qu'il est, que ne le fut Adam, pour lequel il s'abandonne à toutes ces misères. Adam, après son péché, trouva des peaux pour couvrir sa nudité ; et ce DIEU-Enfant, qui l'expie, n'a que de pauvres langes qui couvrent à peine ses petits membres. On donna à Adam de quoi se préserver contre la rigueur des éléments, et ce fut apparemment au printemps que DIEU le créa : et le Fils de DIEU naissant se refuse, dans un fâcheux hiver, l'usage, je ne dis pas seulement du feu ou d'un lieu bien fermé, mais le moindre secours qui puisse tant soit peu modérer ses souffrances. Si l'on chassa Adam du paradis terrestre, on lui donna tout le reste de l'univers : et, quoique JÉSUS-CHRIST fût le souverain de tout le monde, on ne veut le recevoir

dans aucune hôtellerie, et l'on chasse sa très-sainte Mère comme une malheureuse, dont la pauvreté était si grande qu'à peine avait-elle quelques haillons pour le couvrir. C'est là ce que l'ange voulut signifier aux pasteurs par ces paroles : *Invenietis infantem pannis involutum*. Vous trouverez un enfant enveloppé de quelques morceaux de toile. (*Discours moraux*).

[Jésus pauvre pour nous]. — C'est dès sa naissance que JÉSUS-CHRIST commence à exécuter le dessein qu'il avait formé de vivre et de mourir pauvre. Ce DIEU de majesté, cet auteur souverain de toutes choses, et par conséquent à qui toutes choses appartenaient, pouvait naître au milieu des richesses et dans l'abondance. Il semblait même que cet état convenait davantage, non-seulement à la dignité de sa personne, mais à la fin de sa mission : car, venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes et pour les soumettre à sa loi, pouvait-il mieux les engager à le suivre que par l'éclat et la pompe d'une condition opulente ? Du moins les Juifs avaient-ils conçu cette idée du Messie qu'ils attendaient, et ils croyaient qu'il se ferait voir dans la splendeur et qu'il les comblerait de biens temporels. Mais que les vues de DIEU sont différentes des nôtres ! Ce Messie, ce désiré des nations, naît enfin, mais dans la pauvreté : et pourquoi ? parce qu'il voulait d'abord par son exemple persuader au monde cette vérité, qu'il devait ensuite nous annoncer dans son Evangile : *Beati pauperes*, bienheureux sont les pauvres. Voilà pourquoi il se fait pauvre dès sa naissance. Et comme la première leçon qu'il avait à nous donner était du bonheur des pauvres, c'est là le premier état où il se montre à nos yeux, et où il nous représente son admirable humanité. Exemple plus puissant que tous les discours ; exemple qui nous découvre sensiblement le mérite et le prix de la pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un DIEU, et qu'il l'a préférée à toutes les richesses du siècle ; exemple le plus propre à nous en inspirer non-seulement l'estime, mais l'amour et le goût, puisque nous la voyons consacrée dans la personne de ce DIEU Sauveur, qui ne s'y est réduit et ne l'a embrassée que pour nous.

Peut-il jamais y avoir une pauvreté, une indigence plus extrême, que celle que souffrit le Sauveur au temps de sa naissance dans l'étable de Bethléem ? Dénué de toutes les choses nécessaires au soutien de sa vie, en venant au monde il renonçait non-seulement aux pompes du siècle, mais, ce semble, au bon sens même, qui recherche toujours au moins ce qui est nécessaire pour s'exempter de la misère qui accompagne toujours la nécessité. C'est à cette pauvreté cependant qu'il paraît convier tous les hommes, puisqu'il est certain d'ailleurs que nous ne pouvons lui plaire davantage que quand nous l'imitons plus parfaitement jusque dans les vertus qui nous semblent les plus viles et les plus méprisables, si je puis user de ce terme. Nous nous trompons lourdement si nous nous imagi-

nous que la pauvreté n'est propre que des religieux et du cloître : c'est à tous les hommes à qui cette parole de DIEU est adressée : *Beati pauperes*, bienheureux sont les pauvres. Il faut donc être pauvre pour être bienheureux. Comment donc tendre à la béatitude si nous avons tant d'horreur pour la pauvreté, dont le Sauveur même nous montre en ce jour un si excellent exemple ? Il est vrai qu'il y a des pauvres dans le monde : mais les uns ne sont pauvres que d'effet, et par la nécessité de leur condition, sans l'être de cœur et d'affection, et les autres le sont d'affection et de cœur sans l'être réellement et en effet. La pauvreté des premiers n'est qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent et dont ils se plaignent : d'où il suit que ce n'est point la pauvreté du Fils de DIEU naissant, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des seconds est une pauvreté chrétienne et agréable à DIEU, si leur cœur est détaché des biens qu'ils ont entre les mains, comme je le suppose ; ce qui est cependant très-rare ; et, selon la maxime de l'Apôtre, ils les possèdent alors comme s'ils ne les possédaient point : mais ce n'est pas là cependant cette pauvreté si parfaite que JÉSUS-CHRIST voulut embrasser à sa naissance, puisqu'il se dépouilla réellement et en effet de toute propriété et de toute possession. (*Bourdaloue, Retraite spirituelle*).

[Même sujet]. — Si, d'une part, la pauvreté de notre état, de notre condition, de notre situation présente, est plus conforme à la pauvreté du Fils de DIEU naissant, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il y ait entre l'une et l'autre une ressemblance entière et une égalité parfaite. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux et qu'à contempler cet Enfant-DIEU dans l'étable où il est né. Cette étable, voilà sa demeure ; cette crèche, voilà son berceau ; cette paille où il est couché, voilà le lit où il repose ; ces pauvres langes dont il est enveloppé, voilà tous ses vêtements. Si nous observons même quelle est sa compagnie, hélas ! c'est une mère pauvre et dénuée de toutes les choses nécessaires à la vie ; S. Joseph est un homme aussi peu accommodé qu'elle, et par conséquent hors d'état tous deux de lui apporter quelque soulagement dans une extrémité si terrible ; ce sont deux pauvres animaux, dont la faible haleine lui sert de poêle pour le réchauffer. Est-ce qu'il n'eut besoin d'autre chose pour se défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la saison, de toutes les injures du temps ? Est-ce qu'il ne fut point sujet aux infirmités de l'enfance, et qu'il ne les ressentit point ? Il était homme comme nous, encore même plus que nous par la délicatesse de son corps, et ses larmes, ses cris, donnaient assez à entendre ce qu'il souffrait. Mais, du reste, la pauvreté la plus extrême n'a rien de si rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, et il est venu sur la terre pour en porter tout le fardeau et en soutenir toute la misère.

S. Bernard, faisant réflexion à ce dénûment étrange de toutes les choses nécessaires à la vie, à cette insigne pauvreté du Fils de DIEU

dans l'étable de Bethléem, à cette indigence affreuse où il voulut naître, s'adresse là-dessus aux riches du monde, et, pour leur instruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un DIEU naissant, de cette crèche, de ces langes dont il est enveloppé. Quoique dans notre profession nous ne puissions être mis au nombre des riches du siècle, nous ne devons pas cependant nous rendre moins attentifs à cette voix muette mais éclatante en même temps ; et ce qu'elle nous annonce ne nous doit guère moins donner de confusion. Elle nous représente l'état pauvre du Sauveur, et, par un juste retour sur nous-mêmes elle nous engage à nous comparer avec lui, c'est-à-dire à rougir en sa présence de notre faiblesse et à la reconnaître. Il est vrai, je l'avoue, nous menons une vie pauvre, nous sommes privés d'une infinité de biens de la nature ; les présents de la fortune ne tombent point en nos mains : mais, dans le fond, à quoi se réduit cette pauvreté ? Pouvons-nous la faire entrer en quelque comparaison avec l'étable, avec la crèche, avec ses langes usés et déchirés ? Avons-nous les mêmes extrémités ? Avons-nous manqué en quelque rencontre des choses nécessaires au soutien de la vie ? Tout pauvres que nous sommes, n'avons-nous pas eu toujours ce qui nous suffisait ? La divine Providence s'est chargée d'y pourvoir : et DIEU manqua-t-il jamais à sa parole ? Si nous cherchons, si nous souhaitons le superflu, le délicieux, nous ne sommes plus les membres de notre chef, qui entre dans le monde par la voix des souffrances. Ou renonçons à l'Evangile, ou cessons de nous plaindre de l'état humble et pauvre où la Providence nous a placés, puisqu'en cela nous avons cet avantage sur tous les riches du siècle, que nous sommes plus semblables au Fils de DIEU naissant dans une pauvreté si extrême. (*Bourdaloue, Retraite spirituelle*).

[Pourquoi Jésus est venu au monde]. — JÉSUS-CHRIST n'est venu au monde que pour me faire connaître DIEU et que pour m'apprendre à honorer DIEU comme DIEU mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disait : *Mon Père, j'ai fait connaître aux hommes votre nom*. Moïse avait appris aux Juifs à honorer DIEU par des sacrifices et des victimes ; mais ces sacrifices où l'on n'immolait que des animaux, n'étaient que l'ombre et la figure du vrai culte que DIEU attendait de moi. Ces sacrifices étaient infiniment au-dessous de ce que DIEU méritait. JÉSUS-CHRIST est donc venu pour m'enseigner à honorer DIEU en esprit, c'est-à-dire par le sacrifice de moi-même et par le renoncement à moi-même. Divine leçon que cet Homme-DIEU, comme législateur et comme maître, m'a faite dans sa propre personne. Entrant dans le monde, il dit à DIEU : « Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère ; mais vous m'avez formé un corps ; les holocaustes de l'ancienne loi ont cessé de vous agréer : c'est pourquoi j'ai dit : *Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous*. » En un mot, il s'est immolé lui-même, il s'est anéanti lui-même, et cela pour honorer

DIEU, mais en même temps pour avoir droit de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce et qu'il meure à soi-même. (Le même).*

[Dévotion envers Jésus naissant]. — Quel serait notre étonnement si les bergers qui eurent le bonheur d'adorer JÉSUS-CHRIST dans la crèche n'en fussent pas devenus meilleurs, et que, l'ayant vu, ils ne l'eussent pas aimé? Devons-nous être moins surpris si, ayant médité ce mystère, nous n'en aimons pas plus JÉSUS-CHRIST? Nous ne le voyons, dit-on, que par la foi : et pensons-nous que ces bergers eussent besoin d'une moindre foi pour croire qu'un enfant dans ce pitoyable état fût leur DIEU, fût le Messie? Notre foi, soutenue par tant de merveilles et par de si puissants motifs de crédibilité, ne changera-t-elle jamais notre cœur? Quelle conduite adorable de la Providence! De tous ces étrangers qui arrivent à Bethléhem, pas un qui ne soit bien logé : Marie seule est rebutée. Y avait-il sur la terre une créature plus respectable? nullement, mais il n'y en avait point aussi de plus sainte : et les adversités, les mépris dans le monde, sont le partage de la vertu. Le Sauveur est venu dans le monde, et le monde ne l'a pas voulu reconnaître ; il est venu dans son propre héritage, et il n'a point été reçu par les siens. Que vous avez été persécuté de bonne heure, mon aimable Sauveur ! Le monde ne veut point de vous, il vous rebute avant même votre naissance : et moi voudrai-je éternellement plaire au monde? serai-je toute ma vie son esclave? suivrai-je éternellement ses maximes? craindrai-je toujours ses censures, et ne cesserai-je jamais de faire cas de son approbation et de son amitié? Qui osera se plaindre de ce que, dans le partage que DIEU fait des biens de ce monde, il ne lui a pas donné plus de biens créés qu'à son propre Fils? Les anges sont envoyés à de pauvres bergers qui veillent sur leurs troupeaux : quel malheur pour ces fortunés bergers si les anges les eussent trouvés endormis, s'ils eussent délibéré sur le parti qu'ils avaient à prendre, s'ils eussent voulu attendre le jour? Ils ne manquaient pas de prétextes. Eh mon DIEU ! qu'il importe d'être docile à la grâce et prompt à suivre vos inspirations ! Vous êtes né, mon divin Rédempteur, pour me sauver : faites que ma conversion soit aujourd'hui le fruit de votre naissance, et que l'amour extrême que vous m'y témoignez embrase mon cœur du feu de votre amour. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Merveilles de la crèche]. — *Une vierge concevra, et enfantera un Fils.* Une merveille si unimaginable et si fort au-dessus de l'esprit humain avait besoin d'être prédite auparavant, pour préparer les hommes à un si grand prodige. Tout est miracle dans ce mystère. Une vierge enfante un fils sans cesser d'être vierge, et ce fils s'appelle *Emmanuel*, c'est-à-dire DIEU ; sans cesser d'être DIEU, il est homme ; et cet homme-DIEU daigne, par une bonté infinie, trouver ses délices avec les hommes. L'esprit humain se perd dans cet océan de merveilles. Mais en est-ce une moindre que

le cœur humain soit si peu touché de tous ces miracles faits en sa faveur? Les prodiges arrivés à la naissance de ce Fils frappent trop pour ne pas découvrir en cet Enfant tout ce qui caractérise le Messie. Où est-ce que la toute-puissance de DIEU, l'excès de son amour infini pour les hommes, l'excellence et les admirables prérogatives d'une Mère vierge, paraissent plus marqués? Certainement les étonnantes humiliations de ce Verbe divin sont un grand sujet d'admiration. Une vierge conçoit dans le temps le même Fils que DIEU le Père engendre de toute éternité. Un DIEU se fait homme pour être la rédemption des hommes : *O rapidissimum charitatis torrentem : ô pelagus amoris intransnatable !* (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Bien célébrer cette fête]. — Rien n'est plus propre pour nous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise, dans la solennité de ce jour, que les expressions si consolantes dont elle se sert à l'office de la veille de cette fête. Elle semble avoir réuni dans ces actes de religion tout ce que l'Écriture a de plus touchant et de plus pathétique sur la naissance du Messie. Vœux des saints patriarches, désirs ardents et énigmatiques des prophètes, figures sacrées, événements mystérieux, symboles prophétiques, tout se réunit aujourd'hui, en abrégé, pour exciter la confiance, l'espérance et la foi dans le cœur des chrétiens, et tout conspire à faire sentir cette joie pure qui fait oublier les amertumes de l'exil de cette vie. Puisque le Sauveur, vrai Fils de DIEU, le vrai Messie, doit naître aujourd'hui, avec quels sentiments de religion, de joie, d'amour et de respect, doit-on se préparer et s'empresse de le recevoir! Est-il, dans le cours de l'année, un jour plus digne de la dévotion des fidèles? Enfin, pour les exciter, ces fidèles, à redoubler leurs vœux, leur piété et leurs empressements pour l'avènement du Sauveur du monde, levez la tête, s'écrie l'Eglise en finissant l'office de ce jour, voici que votre rédemption approche : *Levate capita vestra : ecce appropinquat redemptio vestra*. Bon DIEU ! que de préparatifs pour la naissance d'un prince ! On n'en fit pas tant pour celle de JÉSUS-CHRIST : c'est aux fidèles à le dédommager aujourd'hui de l'indifférence, de l'oubli, du mépris même qu'on fit de lui avant même qu'il fût né, puisque la sainte Vierge sa mère et S. Joseph qui arrivèrent à Bethléem sur le soir ne trouvèrent pas un coin pour loger dans toutes les maisons et les hôtelleries de la ville. Une vieille mesure hors de la ville, qui servait d'étable banale, fut le seul logement qu'eut à choisir le Maître souverain de l'univers. Il est aisé de s'imaginer quels furent les sentiments intérieurs de Marie, sa divine Mère, tout le temps qu'elle attendit l'heure de son accouchement. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Grandeur de Jésus naissant]. — *Rex pacificus magnificatus est, cujus vultum desiderat universa terra*. (III Reg. 1.) Le Roi pacifique, c'est-à-dire ce souverain Maître de l'univers qui vient établir la paix entre DIEU et les

hommes, dont les vrais enfants de DIEU attendaient l'avènement avec une sainte impatience pour être délivrés du joug du péché, ce DIEU, ce Sauveur, a montré sa grandeur dans sa naissance temporelle : *Magnificatus est Rex pacificus super omnes reges universæ terræ*. Ce roi pacifique, dont la naissance vous paraît si obscure, est plus glorifié dans ce lieu vil et abject où il a bien voulu naître que tous les monarques du monde dans leurs superbes palais, puisque toute la magnificence des palais des rois n'empêche pas qu'ils ne soient de purs hommes, et que la pauvreté de la crèche où le Seigneur vient de naître n'empêche pas qu'il ne soit le seul vrai DIEU. *Completi sunt dies Mariæ*, continue l'Eglise, *ut pareret filium suum primogenitum* : enfin, le temps auquel Marie devait mettre au monde son Fils est arrivé, les prophéties de Jacob et de Daniel touchant le Messie sont accomplies. (*Le même*).

[Préparation à la naissance de Jésus-Christ]. — S'il y a une fête dans l'année où DIEU répande ses faveurs et ses grâces avec libéralité et avec profusion, c'est certainement le jour glorieux de la naissance du Sauveur du monde. C'est un usage établi chez toutes les nations, chez tous les peuples, de recevoir des marques de la libéralité des grands le jour anniversaire de leur naissance. L'Eglise semble imiter cette coutume universelle, appelant le *jour natal* des saints celui où elle célèbre leur fête, et auquel elle implore leur intercession auprès du Seigneur. Mais il est certain que ces libéralités du Seigneur dans la fête d'aujourd'hui dépendent des dispositions qu'on y apporte. On se pare, on fait de la dépense, on n'épargne rien pour briller à la cour et pour plaire au prince le jour de sa naissance. Le moyen d'honorer le Seigneur et de lui plaire dans la célébration de sa naissance, c'est de l'imiter dans cet état si humble et si souffrant. Les bergers et les mages qui le vinrent adorer dans l'étable nous peuvent servir de modèles. Avec quelle foi, avec quel empressement, avec quelle pureté de conscience, ces prémices des vrais adorateurs du Sauveur vinrent-ils lui rendre leurs hommages ! Il y avait bien des bergers aux environs, mais il n'y a que ceux qui veillaient qui aient le bonheur de trouver et de voir le Messie. L'étoile miraculeuse est vue de bien des gens : il n'y a que les mages, attentifs à la voix du ciel et dociles à la grâce, qui la suivent. Veut-on avoir part aux mêmes faveurs dans cette grande fête : ayons les mêmes dispositions. La vigilance est nécessaire pour découvrir tout ce qui peut être un obstacle aux libéralités du Seigneur. Il faut passer ce jour-ci dans le recueillement et le repos intérieur, pour attendre la voix de la grâce ; il faut de la générosité pour nous soustraire, comme les mages, aux affaires temporelles, du moins pendant quelques jours, et nous préparer avec soin, avec empressement, à la visite du Sauveur dans la crèche. Il faut enfin que le désir ardent de rendre nos hommages à JÉSUS-CHRIST naissant dispose notre âme aux grâces qu'il répand au jour de sa naissance, sur tous les cœurs purs et

embrasés du feu de l'amour divin. C'est aujourd'hui ce jour, si solennel dans le monde, où l'on célèbre la nativité de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST selon la chair, jour si souhaité, si longtemps attendu et si demandé par tous les patriarches et les prophètes, et généralement par tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. (*Le même*).

[Sentiments de la sainte Vierge]. — Une demeure si humiliante fut sensible à la Mère de DIEU et à S. Joseph, mais elle convenait à celui qui venait pour apprendre l'humilité aux hommes, et dont la grandeur et la majesté sont indépendantes de tout ce qui est extérieur. La sainte Vierge, qui n'ignorait pas l'heure où le Sauveur devait naître, passa avec S. Joseph tous les moments qui précédèrent cette naissance dans une douce et amoureuse contemplation du mystère qui allait s'accomplir. Sur le minuit, sentant que son terme était venu, elle enfanta sans douleur, et sans nulle atteinte de sa pureté virginale, son divin Fils, premier-né, qui fut aussi son unique. Prosternee à terre, elle l'adora avec ces transports d'amour, d'admiration, de respect, dont DIEU seul peut connaître l'ardeur, le prix et la mesure ; puis, le prenant entre ses bras, elle l'emmailotta avec les langes qu'elle avait apportés, et le coucha dans la crèche où l'on donnait à manger aux bestiaux. Ce fut là le berceau que JÉSUS-CHRIST choisit pour commencer à confondre notre orgueil et nous apprendre le mépris que nous devons faire de l'éclat, des commodités et de tous les faux biens de la terre. Il est aisé de comprendre l'impression que dut faire sur S. Joseph la vue de ce divin Sauveur, qui, par une prédilection si particulière, l'avait choisi pour lui tenir lieu de père. Quels furent les actes d'adoration, d'amour et d'humiliation, aux pieds d'un DIEU devenu enfant, aux pieds du Verbe fait chair, Fils unique du DIEU vivant, égal en tout à son Père ! Cette vile étable, cette pauvre caverne, devint alors le lieu le plus respectable de l'univers, et l'image, pour ainsi dire, la plus ressemblante de la Jérusalem céleste. Nul des anges qui ne le vînt adorer dans ce lieu ; nul qui, du premier moment que ce divin Enfant vit le jour, ne se hâtât de lui venir rendre ses hommages. Ils les lui avaient rendus au premier moment de sa conception ; ils les réitérèrent cette seconde fois qu'il entre dans le monde : *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ*, dit S. Paul, *dicit : et adorent eum omnes angeli DEI*. (*Le même*).

[Circonstances de cette naissance]. — Bon DIEU, quel fonds de réflexions ne fournissent pas toutes les circonstances de cette merveilleuse naissance ! La Sainte Vierge cherche une hôtellerie dans la bourgade de Bethléem, mais inutilement : dans ce grand abord de gens qui arrivaient à toute heure et de toutes parts, on réserve les logements pour des hôtes plus riches. Hélas ! la Sainte Vierge et S. Joseph eussent peut-être eu de quoi payer le lieu d'une retraite, puisqu'ils en cherchaient pour y loger ;

mais sans doute que Bethléem n'avait point de retraite assez pauvre pour JÉSUS-CHRIST. Il lui fallait une mesure ouverte de toutes parts, il lui fallait une caverne, une étable : c'est là que les deux personnes les plus estimables, les plus chéries de DIEU, rebutées partout et partout méprisées, sont contraintes de se retirer. O mon Sauveur, que vous commencez de bonne heure à combattre et à confondre l'orgueil du monde ! Quel spectacle plus étonnant ! un DIEU enfant, et cet enfant qui est DIEU, pour qui le ciel n'a rien d'assez magnifique, et qui a son trône au-dessus des astres, est couché dans une crèche, échauffé par le souffle de deux vils animaux, exposé à toutes les injures de l'air, tandis que tant de princes, qui sont ses sujets, naissent dans de magnifiques palais et dans l'abondance ! *Ubi aula regia ?* s'écrie S. Bernard, *ubi thronus, ubi curæ regalis frequentia ?* où est donc le palais de ce roi nouveau-né ? où est son trône ? où sont les officiers de sa nombreuse cour ? *Numquid aula est stabulum, thronus præsepium, et totius curiæ frequentia Joseph et Maria ?* L'étable est son palais, son trône c'est la crèche, et Marie et Joseph composent toute sa cour. Voulez-vous savoir quel est celui qui est né de la sorte ? dit S. Augustin : le voici : c'est le Verbe du Père éternel, l'ouvrier de cet univers, la lumière du monde, la source de la paix et du bonheur éternel, le salut du genre humain, celui qui remet dans la voie ceux qui se sont égarés ; enfin, c'est celui qui fait toute la joie et l'espérance des justes. *Vis nõsse qualis est qui sic natus est ? audi quis et quantus est : Verbum Patris, artifex mundi, lumen cæli, pax terræ, hominum salus, errantium via, bonorum jucunditas.*

Cependant, quoique le Fils de DIEU ait voulu naître dans l'obscurité d'une étable, il ne laissa pas de manifester sa naissance aux Juifs et aux gentils. Les anges l'annoncent aux bergers, et une étoile miraculeuse aux rois mages. Des bergers veillaient dans les champs voisins pour garder leurs troupeaux ; car l'hiver étant peu violent et tardif en Judée, le bétail pouvait encore tenir la campagne pendant la nuit, en cette saison. Un ange leur apparut, plus brillant que le soleil. D'abord leurs yeux furent éblouis, et leur cœur rempli de crainte ; mais l'ange même qui les avait effrayés les rassura. « N'ayez point de peur, leur dit-il, je viens vous apporter la nouvelle la plus heureuse que vous puissiez jamais attendre, et qui doit être pour vous et pour tout le peuple le sujet d'une extrême joie : *Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni [populo].* Il vient de vous naître un Sauveur à Bethléem, que vous nommez la ville de David : c'est le Messie, c'est le Sauveur des âmes, c'est votre Seigneur et votre DIEU : vous l'y trouverez emmaillotté, couché fort pauvrement dans la crèche d'une étable. Ce sont les marques que je vous donne pour le reconnaître et pour vous convaincre de la vérité de ce que je vous dis. » A peine l'ange eut cessé de parler, qu'une troupe d'esprits célestes se fit entendre, chantant les louanges de leur Seigneur et de leur DIEU. « Gloire à DIEU au plus haut des cieus ! disaient-ils, et paix sur la terre

aux hommes qui ont le cœur droit. » Le Sauveur qui vient de naître prouve l'un et l'autre. (**Le P. Ségnéri**).

[Suite du même sujet]. — Remarquez, disent les SS. Pères, que ce n'est ni aux sages ni aux riches de Bethléem que DIEU fait annoncer la naissance de son Fils : l'orgueil, l'avarice, la mollesse, sont de grands obstacles pour aller adorer un DIEU pauvre, souffrant, humilié. C'est à des bergers, à des hommes pauvres, humbles, laborieux, que JÉSUS-CHRIST est d'abord annoncé : ils sont les plus capables d'entrer par une foi simple dans les mystères de la religion. Mais quelles marques donne-t-on à ces pauvres gens de la divinité de cet enfant et de la vérité du Messie ? Des langes dont il est enveloppé, une crèche où il est couché, une étable. Est-ce donc à de telles marques qu'on doit connaître la suprême majesté d'un DIEU ? Non ; mais c'est à des marques de pauvreté et d'anéantissement qu'on doit reconnaître un DIEU Sauveur, qui vient délivrer les hommes de l'esclavage du péché et de la tyrannie des passions. Mais quelle gloire à DIEU par cette naissance ? Oui, l'Incarnation est, pour ainsi dire, son chef-d'œuvre ; toutes ses divines perfections, la puissance, la sagesse, la bonté, la justice, la miséricorde y éclatent de la plus excellente manière. JÉSUS-CHRIST vient réconcilier le monde avec son Père, détruire le péché, dompter le démon, assujettir la chair à l'esprit, unir les volontés des hommes entre elles et avec celle de DIEU : c'est donc avec raison que la paix est aujourd'hui annoncée à ceux qui se trouveront dociles à la doctrine et aux grâces du Sauveur.

Cependant les bergers ne négligent point l'avis qu'ils ont reçu du ciel, et, s'exhortant les uns les autres à aller voir ces merveilles, ils partent sur l'heure, arrivent à Bethléem peu après minuit ; et, ayant d'abord trouvé l'étable, ils y entrent tout pénétrés d'une onction extraordinaire de la grâce, que répandait intérieurement dans leurs âmes ce divin Sauveur. Ils se prosternent à ses pieds, l'adorent comme leur Sauveur et comme leur DIEU, et, ayant rendu leurs devoirs à la sainte Vierge sa mère et à S. Joseph, ils s'en retournent à leurs troupeaux, pleins d'une joie indicible, ne cessant de glorifier le Seigneur pour toutes les choses qu'ils avaient vues et entendues, et les racontant avec leur naïveté ordinaire à tous ceux qu'ils rencontraient. Tous ceux qui en entendirent parler, dit l'Évangile, en furent étonnés, aussi bien que des choses qu'ils apprirent eux-mêmes de la bouche des bergers. (*Le même*).

[Amour de Dieu dans ce mystère]. — O amour ineffable ! s'écrie S. Augustin ; ô charité incompréhensible, et dont on ne saurait connaître le prix ! Qui eût jamais osé espérer que celui qui est de toute éternité dans le sein de son Père dût naître d'une femme dans le temps pour l'amour de nous ? *O inestimabilis ardor charitatis ! quis unquam sperare posset ut ex DEO ante tempora natus pro hominibus nasceretur, ex feminâ homo factus ?* Que]

honneur et quelle gloire pour vous, ô homme, ajoute le même Père, qu'un DIEU ait daigné se faire votre frère : *DEUS tuus factus est frater tuus!* — C'est ainsi qu'il a voulu naître, dit S. Chrysologue, parce que c'est ainsi qu'il a voulu être aimé : *Sic nasci voluit, quia sic amari voluit.* — Dans la naissance de JÉSUS-CHRIST, dit S. Bernard, cette étable nous crie hautement qu'il faut faire pénitence ; cette crèche, ces larmes, ces pauvres langes nous prêchent la même vertu : *Clamat stabulum pœnitentiam, clamat præsepe, clamant lacrymæ, clamant panni in Christi natiuitate.* — Tout prêche, dans la naissance du Sauveur ; tout est instruction, tout est leçon, et tout nous dit que, dans quelque condition que nous soyons nés, dans quelque état que nous vivions, quelque vile ou quelque éclatante que soit la place que nous occupons dans le monde, il faut que notre cœur soit détaché des biens et des plaisirs de cette vie ; il faut être humbles, pénitents, mortifiés, si nous voulons que la naissance du Sauveur nous soit utile, si nous voulons avoir part à la rédemption. (*Le même*).

[Texte de l'Évangile]. — *La grâce de DIEU s'est manifestée à tous les hommes ;* en quoi et comment ? Par le rebut qu'on fait de la mère de DIEU, qui ne trouve pas un coin pour se retirer dans une hôtellerie ; par la nécessité où se trouve le Maître de l'univers de naître dans une crèche ; par l'extrême pauvreté où un DIEU fait homme est né. La gloire des hommes a toujours besoin de splendeur, d'éclat, d'applaudissement, de lustre : pour avoir sa gloire, DIEU n'a pas besoin de ces secours extérieurs : il est lui-même sa propre gloire ; elle est inséparable de son être, indépendante du jugement et de l'estime des hommes, et DIEU a autant de gloire au milieu des plus vils animaux et dans l'humiliation d'une crèche que dans la création du monde ou dans le fameux temple de Salomon. Tout est mystère, tout est prodige dans la naissance du Sauveur. Il n'est pas jusqu'à l'extrême pauvreté où il est réduit qui ne soit un miracle. Le ciel fait paraître sa joie, les anges annoncent sa naissance, un nouvel astre publie sa royauté. Ce n'est pas à ces marques qu'on reconnaît ce DIEU-Homme : c'est à de pauvres langes dont il est emmaillotté, à l'obscurité du lieu, à la crèche où il est couché. DIEU n'a pas besoin d'une gloire étrangère : DIEU trouve sa gloire, DIEU manifeste sa grâce, DIEU fait éclater sa toute-puissance, dans ce qu'il y a de plus vil et de plus abject. Une étable, une croix, voilà ce que le Fils de DIEU préfère à tous les palais, à tous les plus riches trônes du monde. Le Juif en est scandalisé, le gentil regarde ces mystères comme une folie ; mais le chrétien, mais tout homme qui a une juste idée de DIEU, découvre à travers ces voiles épais la sagesse, la majesté, la toute-puissance du souverain Etre. Il n'est rien qui démontre mieux l'imbécillité de l'esprit humain que la folle présomption à vouloir mesurer la majesté infinie de DIEU selon les bornes étroites et limitées de son génie : il doit être frappé des humilia-

tions d'un Homme-DIEU, mais il doit les admirer ; il doit en être touché, surtout quand il pense que ce n'est que pour l'amour des hommes que cet Homme-DIEU s'est tellement humilié. Et, en effet, fut-il jamais humilité plus grande et plus étonnante que celle du Sauveur ? Bien des gens entrèrent dans l'étable et eurent le bonheur de trouver JÉSUS-CHRIST au jour de sa naissance. Les uns furent touchés de compassion, les autres saisis d'étonnement à la vue d'une pauvreté si extrême. On se contenta d'admirer le sort du Fils et la patience de la mère ; quelques-uns lui firent froidement quelques offres de service, et après quelques paroles obligeantes chacun se retira. N'est-ce point là l'image de ce qui se passe encore en ce jour à l'égard du Sauveur naissant ? On est allé en foule cette nuit adorer JÉSUS-CHRIST dans sa crèche ; mais quel fruit, dans la plupart, de ce jour si solennel ? beaucoup de compliments, plusieurs prières. On médite, on admire, et voilà tout. (**Le P. Ségnéri, Méditations**).

[Jésus veut sauver tous les hommes]. — Comment l'Apôtre dit-il que l'amour de notre Sauveur s'est manifesté à tous les hommes. *Omnibus hominibus* ? Tant de millions d'âmes ne l'ont point connu et ne le connaissent point encore ! C'est que le Sauveur a fait de son côté ce qui était nécessaire pour se faire connaître. Le soleil paraît pour tous sur l'horizon, et, si quelqu'un fermait les yeux à la lumière, on ne dirait pas pour cela que le soleil ne se serait point levé pour lui. Il est donc vrai que JÉSUS-CHRIST est venu sur la terre pour éclairer tous les hommes, quoique tous n'aient pas été éclairés. C'est pourquoi S. Paul dit « Il s'est manifesté à tous les hommes pour notre instruction. » Il ne dit point pour *leur instruction* en général, parce que la plupart n'ont pas voulu recevoir cette lumière destinée à les éclairer. La cause de la condamnation, c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. Ce divin Enfant que nous adorons dans la crèche vient pour nous instruire : ce n'est point à lui qu'il faut s'en prendre si nous restons dans les ténèbres. Quelle lumière ne répand-il point de toutes parts ! Les exemples de toutes les vertus chrétiennes qu'il nous offre sont autant de rayons qu'il répand ; si nous n'en sommes point éclairés, c'est que nous fermons les yeux. (*Le même*).

[Les exemples du Sauveur naissant]. — Les exemples que le Sauveur naissant nous donne, et qu'il nous donnera jusqu'à la mort, se réduisent tous à nous réformer par rapport à nous-mêmes, par rapport au prochain, par rapport à DIEU. Par rapport à nous-mêmes, JÉSUS-CHRIST nous apprend à ne point suivre pour règle nos désirs, mais à les gouverner en toutes choses suivant les lois de la tempérance : *Sobriè vivamus*. Par rapport au prochain, JÉSUS-CHRIST nous apprend à en user avec lui selon les lois de la justice, qui nous dictent de traiter les autres comme nous voulons en

être traités : *Justè vivamus*. Par rapport à DIEU, JÉSUS-CHRIST nous apprend à lui rendre tous les devoirs qu'un fils obéissant rend à son Père : *Piè vivamus* (Tit. II).

Jetons ici les yeux sur notre Sauveur, qui a rempli tous ces devoirs avec la dernière exactitude ; et, si nous y avons manqué jusqu'à présent, humilions-nous, confondons-nous en sa présence. Car sur quoi nous dispenserions-nous d'imiter ses exemples ? Sur ce que nous vivons dans un siècle pervers ? mais justement le Sauveur vient nous apprendre à vivre selon les lois de la tempérance parmi des hommes déréglés, selon les lois de la justice parmi des hommes injustes, selon les lois de la piété parmi des hommes sans religion : *Sobriè et justè et piè vivamus in hoc sæculo*. Prodige d'amour et de bonté ! cet Enfant pauvre et souffrant, c'est un DIEU qui s'abaisse jusqu'à nous pour se rendre plus aimable ; c'est le Sauveur de tous les hommes qui commence déjà dans la crèche à expier leurs péchés. Glorieuse crèche, précieux langes, si vous êtes des marques sûres de l'amour de mon DIEU, vous êtes aussi des leçons bien éloqu岸tes des vertus qu'il vient m'enseigner. Que pour en profiter, Seigneur, j'aie vous adorer en cet état avec la foi et la simplicité des bergers. — De quelles vertus le lieu où vous naissez, ô mon Sauveur, n'est-il pas une école ? venez, ambitieux, y apprendre l'humilité ; venez, sensuels, y apprendre la mortification : allons tous y apprendre la tempérance, la justice, la piété. Là le Sauveur nous prêche aujourd'hui aussi efficacement par ses exemples qu'il le fera dans la suite par ses discours. Monde séducteur, ne me proposez plus vos exemples, vos lois, vos maximes : un DIEU pauvre et humilié les condamne et les réprove. Il ne peut ni être trompé ni me tromper : c'est donc de lui seul que je veux apprendre ce qui mérite mon estime et mes recherches. Mais, en même temps, Seigneur, que vous m'instruisez par vos exemples, aidez-moi par votre grâce à en profiter ; aidez-moi à corriger mes erreurs et à réprimer les désirs déréglés de mon cœur. Si vos maximes sont dures à la nature, qu'il me sera doux de les avoir pratiquées ! (Le P. Ségnéri).

[Mépriser le monde]. — La leçon que nous fait aujourd'hui le Fils de DIEU dans la crèche, comme du haut d'une chaire où il vient pour combattre les maximes du monde, c'est de ne le point aimer, ce monde, c'est de le mépriser. Il lui oppose pour cela des vertus contraires à ses usages ; et ce n'est pas par des paroles qu'il les contrarie, c'est par des exemples. C'est en pratiquant le premier l'humilité, l'obéissance et les autres vertus chrétiennes qu'il veut nous engager à les aimer et à les pratiquer. Considérons avec attention ce divin Enfant, examinons tout ce qui l'environne : nous ne verrons rien dans ce mystère, dit S. Bernard, qui ne respire et qui ne nous prêche la mortification, la pauvreté. Qu'y a-t-il de plus propre à nous inspirer de l'indifférence, et même de l'horreur pour le plaisir, pour les divertissements, pour les joies frivoles de ce monde, que

l'exemple d'un DIEU-Enfant, qui naît au milieu des pleurs, couvert de ses larmes, exposé dans un corps tendre et délicat à toutes les injures de la saison la plus rigoureuse, à toutes les incommodités du lieu le plus infect ? Ne devons-nous pas rougir, à la vue d'un tel exemple ? Soyons confondus, sensuels disciples que nous sommes de ce divin Enfant, en considérant les souffrances volontaires de notre maître ! (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[Aimer la pauvreté]. — JÉSUS-CHRIST nous donne, dans sa naissance, un excellent exemple de pauvreté, mais de la pauvreté la plus extrême. Vit-on, en effet, jamais un enfant naître dans un dénûment si absolu de toutes les choses nécessaires à cet état, dans un dépouillement si effectif des biens de la terre, dans un besoin si réel et si pressant ? Hélas ! sa mère est réduite à le coucher sur la paille dans une crèche. Serons-nous insensibles à cet exemple ? ne fera-t-il aucune impression sur notre cœur ? Quoi ! nous refuserons de marcher sur les traces du Sauveur, qui nous invite à le suivre ! Ah ! si nous sommes insensibles à la honte qu'il y a dans un tel refus, laissons-nous du moins toucher par la vue de notre intérêt. Souvenons-nous qu'il attache notre bonheur à la pauvreté évangélique. Heureux donc sont les pauvres ! heureux les fidèles imitateurs de JÉSUS-CHRIST ! heureuses les âmes saintes et religieuses qui vivent comme leur DIEU est né, c'est-à-dire, dans une entière privation des biens de ce monde ! Aspirons à un pareil bonheur ; et si nous voulons atteindre à la perfection de cet état, renonçons à tout ce que nous avons de superflu ; choisissons pour notre nécessaire ce qu'il y a de moins précieux, de moins délicat, de moins commode. Usons de ce pur et simple nécessaire, mais sans affection et sans attache ; diminuons-en même s'il se peut quelque chose, pour en faire un sacrifice à ce DIEU-Enfant, et le convertissons à l'usage des pauvres. C'est le moyen de l'imiter le plus parfaitement que nous pouvons. (*La Morale de l'Évangile*).

[Fuir l'orgueil]. — Le Fils de DIEU-Enfant, couché dans la crèche, oppose l'exemple de son humilité et de sa soumission à cet orgueil dominant qui règne avec tant d'empire sur nos cœurs. Le Roi des siècles, l'immortel, qui est porté sur les ailes des chérubins, qui ébranle les colonnes du ciel, et qui de son doigt soutient la vaste machine de l'univers, ce DIEU de gloire s'anéantit tout d'un coup, et vient naître parmi nous dans une étable, au milieu de deux animaux, méprisé par les siens et méconnu de tous les hommes. « O homme, s'écrie S. Bernard, ô insolent esclave ! ô vil et faible insecte ! que ton orgueil est monstrueux, s'il peut résister à la vue de cet anéantissement de ton DIEU ! » Nous devons entrer sans peine dans le sentiment de ce S. Père : mais prenons garde que nous ne soyons, sans y penser, des objets de son indignation et de son zèle. L'exemple d'un DIEU humilié a-t-il véritablement réprimé notre orgueil ?

a-t-il dissipé tous ces vains projets d'élévation, de fortune, dont nous repaissons notre amour-propre ? Commençons-nous à rabattre quelque chose de la haute idée que nous avons conçue de notre propre mérite ? Serions-nous insensibles aux marques de mépris que nous pourrions recevoir de la part des hommes ? Aimons-nous autant l'humiliation que nous paraissions estimer l'humilité ? la recherchons-nous avec autant d'empressement que les gens du monde ont d'ardeur pour tout ce qui peut flatter leur vanité ? Si nous ne sommes dans ces sentiments à la vue de l'Enfant-DIEU tellement anéanti, nous marchons dans les ténèbres. Malheur à nous. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[Sentiments des pécheurs à la naissance de Jésus]. — Il vous est né aujourd'hui un Sauveur : *Natus est vobis hodiè Salvator*. Venez, fidèles, venez tous prendre part à la joie de sa naissance. Justes, réjouissez-vous au Seigneur, car le Saint des Saints est né pour rétablir dans le monde l'amour de l'innocence et de la vertu. Consolez-vous, pécheurs, et concevez une espérance certaine d'obtenir le pardon de vos offenses, parce qu'il vous est né un Sauveur, qui délivrera son peuple de toutes sortes de péchés. Et vous qui gémissiez au milieu des misères du monde qui vous environnent de toutes parts, donnez trêve à vos soupirs, car il vous est né un consolateur qui adoucira toutes vos peines, un médecin qui guérira toutes les plaies de votre âme, un fidèle garant qui paiera toutes vos dettes, un ami charitable qui prendra sur lui toutes vos disgrâces. O nuit heureuse, plus claire que les plus beaux jours de la terre, qui avez été éclairée des premiers rayons du soleil de justice, aimable et délicieuse nuit, qui l'avez vu naître dans le cœur de ceux qui l'aiment ? Béni soit à jamais le Père éternel, qui nous a donné son Fils ! Béni soit le Fils, qui est venu du ciel pour vivre avec nous sur la terre ! Béni soit le SAINT-ESPRIT, qui a travaillé avec tant d'amour et de bonté à l'ouvrage de notre rédemption ! Gloire et louange immortelle à la TRINITÉ sainte, qui a trouvé un moyen si admirable pour sauver les hommes et confondre l'orgueil des démons ! (**Le P. Nouet**, *Méditations*).

[L'obéissance de Jésus à la volonté de son Père]. — JÉSUS, voyant que la volonté de son Père était de le donner au monde pour rédempteur et de se servir de lui pour réparer sa gloire et satisfaire à sa justice, accepte cette charge avec amour, prenant sur lui dès ce moment le pesant fardeau de nos péchés. Il lui était libre de choisir une vie pleine de gloire et de bonheur, qui fût sortable à sa grandeur, parce qu'un seul soupir de son cœur était suffisant pour mériter le pardon de tous les crimes du monde : mais il y renonce volontairement, et, pour se mettre en état de faire pénitence et de satisfaire pour nous à la justice de DIEU, il se prive de tous les plaisirs, de tous les honneurs et de toutes les richesses du monde. Il ne se contente pas de renoncer à toutes choses pour notre amour, mais il embrasse

encore volontiers tous les travaux, toutes les souffrances, toutes les ignominies et toutes les misères du monde, jusques à la mort la plus violente et la plus infâme. Il veut faire de sa vie une croix perpétuelle, dont tous les moments sont autant de sacrifices par lesquels il s'immole pour nous, afin de vivre et de mourir par obéissance. Il se soumet à tous les ordres de son Père, il adore tous ses arrêts, et, comme s'il n'avait point de volonté, il se laisse conduire par la volonté de son Père, renouvelant à chaque moment de sa vie le désir qu'il a de lui plaire : *Quæ placita sunt ei facio semper.* (*Le même*).

[Jésus naissant nous confond]. — Celui que vous voyez couché dans une crèche, qui pleure, qui tremble de froid, qui prend le lait de la mamelle de sa mère, qui ne paraît en rien différent des autres petits enfants, est néanmoins le Fils du DIEU vivant, l'héritier universel de tous les biens de son Père, la vive image de sa substance, l'admirable, le fort, le tout-puissant, le réparateur du monde, le Sauveur de tous les hommes. Qui a pu faire ce grand prodige, et réduire la souveraine grandeur à une telle petitesse? l'amour qu'il a pour vous. C'est pour vous qu'il est descendu du ciel, c'est pour vous qu'il s'est fait homme, c'est pour vous qu'il est né dans une étable. Qu'avez-vous fait pour lui? qu'avez-vous fait pour vous? quelle incommodité, quel mépris, quelle peine avez-vous soufferte pour sa gloire et pour votre salut? Pensez-vous arriver au ciel par le luxe, le faste, la vanité et les délices du monde? Ce n'est pas là ce que cet Enfant vous enseigne par son exemple. De quelle manière vient-il au monde? Il y vient pauvre, il y vient faible, il y vient humble, il y vient comme un étranger qui n'est connu ni appuyé de personne. Oh! que l'esprit de DIEU est opposé à celui du monde! le Fils de DIEU choisit la pauvreté : le monde ne prise que l'opulence et les commodités de la vie.

Qui des deux fait le meilleur choix, le plus sûr, le plus heureux? lequel des deux voulez-vous suivre : le certain ou l'incertain, celui qui vous conduit à la béatitude ou celui qui vous mène à la perdition? Le Fils de DIEU se plaît parmi les humbles, il s'abaisse jusqu'aux plus petits; il se familiarise avec eux, il choisit leur état et se fait petit comme eux : le monde, au contraire, ne respire que la grandeur, la magnificence, le faste. Quel est votre sentiment? Voulez-vous jouir de la familiarité avec DIEU? aimez l'abjection, préférez la conversation des pauvres à celle des riches. Les plus riches de la terre sont souvent les plus éloignés du ciel. Le Fils de DIEU choisit le lieu le plus bas et le plus incommode pour sa naissance : le monde ne fait état que de ceux qui naissent dans la pourpre et sous le dais. A qui croirez-vous des deux? Vous ne pouvez vous tromper en suivant le jugement de DIEU; mais, en suivant le jugement des hommes, vous tomberez souvent en de grands désordres. Enfin, le Fils de DIEU vient au monde par obéissance : il se soumet à l'édit de César et se fait mettre au nombre de ses vassaux,

pour écrire votre nom dans le livre de vie, parmi les prédestinés. Il observe exactement l'heure et le moment que son Père lui a prescrits : il n'avance point le temps pour sortir plus tôt de la prison où il éprouve toutes les incommodités que les enfants souffrent dans le sein de leurs mères : il ne le prolonge point non plus, de peur d'entrer dans l'étable, où il prévoit qu'on le doit loger avec les bêtes, ni pour satisfaire à la tendresse qu'il a pour sa Mère et se tenir plus près de son cœur. Il attend ponctuellement la fin des neuf mois pour se manifester aux hommes, quelque désir qu'il ait de commencer à travailler à leur salut. N'est-ce pas là prendre le contrepied du monde, qui veut toujours commander, et qui n'obéit qu'à regret (*Le même*)?

[Le démon ému de cette naissance]. — Le démon n'attend pas le jour où le Messie devait naître pour lui céder la place. Si nous en croyons les auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de temps avant la naissance de JÉSUS-CHRIST, on vit tomber les idoles des faux dieux, où l'esprit de mensonge se faisait adorer; tous les oracles se turent, hors ceux qui annonçaient la venue du Messie, et plus d'une fois les puissances infernales furent forcées d'avouer que leur règne était fini, et qu'un maître au-dessus de tous les maîtres approchait, pour gouverner le monde et le soumettre à la loi du vrai DIEU. En quoi s'accomplit par avance cette parole de l'Évangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé, et que le prince de ce monde sera banni* (**Bourdaloue**, *Exhortations chrétiennes*).

[Entrons dans la grotte]. — Entrons dans cette pauvre grotte où le Roi du ciel vient faire sa demeure pour converser familièrement avec nous. Considérons cette pauvre crèche, qui conserve le trésor du ciel, la rançon du monde, la joie des hommes et des anges. Voyons comment DIEU, qui s'est fait homme pour nous, est couché sur la paille, lié et enveloppé en de pauvres langes. Baisons avec amour ce berceau qui contient tout notre bien; embrassons-le avec un cœur tout brûlant d'amour. Proster-nons-nous humblement aux pieds de cet aimable Enfant, arrosons-les de nos larmes; faisons-en un autel pour l'adorer comme notre DIEU et lui offrir le sacrifice de nos cœurs. Donnons-lui tout entiers, et prions-le qu'il y grave son très-doux nom avec des caractères ineffaçables. Offrons-lui toutes les puissances de nos cœurs et de nos âmes pour le servir. Faisons-lui un parfait abandon de nous-mêmes, afin que nous soyons tout à lui pour jamais et sans retour, et qu'il agisse en nous comme il lui plaira, tout ce qu'il lui plaira, sans réserve et sans résistance de notre part. C'est par cette manière d'honorer le Sauveur naissant que nous pourrons trouver plus facilement le moyen de lui plaire; de nous insinuer dans son tendre cœur et de lui donner entrée dans le nôtre. C'est la plus agréable offrande que nous puissions lui présenter

pour obtenir dès sa naissance la grâce d'être indissolublement attachés à son divin service (**L. P. Nouët**, *Méditations*).

[De la crèche du Fils de Dieu]. — Après avoir considéré l'étable, qui est le palais où loge le Roi des rois, considérez la crèche où il repose comme dans son trône, au milieu de deux animaux. Le Verbe éternel était dans le sein de son Père, où les hommes qui rampent sur la terre ne pouvaient monter : l'amour le fait descendre au plus bas lieu du monde pour leur donner accès auprès de sa personne. Il ne se contente pas de loger dans une étable pour chercher le pécheur sensuel, mais, par un excès de bonté, il veut être couché dans le lieu même destiné à la pâture des bêtes. C'est dans ce trône que les mages reconnaissent le vrai Salomon ; et, quoiqu'ils ne voient qu'un enfant couché entre deux animaux, ils ne laissent pas de l'adorer comme leur DIEU. *In medio duorum animalium cognosceris*. O mon Sauveur, que ces paroles sont véritables ! vraiment c'est dans la crèche que toutes vos perfections divines éclatent magnifiquement : votre puissance, votre sagesse, votre miséricorde, y ont dressé un trône admirable. — Mais votre charité n'en demeurera pas là. Après vous avoir couché entre deux animaux, elle vous élèvera entre deux larrons sur le bois de la croix, et s'en fera un trône encore plus éclatant que n'est celui de la crèche. Oh ! que l'homme, pour lequel vous faites toutes ces merveilles et souffrez tous ces anéantissements, est ingrat et insensible s'il ne vous aime de tout son cœur, et s'il ne change sa vie sensuelle et animale en une vie spirituelle et divine ! (*Le même*).

[Charmes de l'Enfant Jésus]. — Le Fils de DIEU ne nous éblouit point, en naissant, par cette majesté qu'il aurait pu faire éclater ; il ne veut point non plus nous effrayer par les signes d'une grande puissance : nous pouvons dire qu'il ne retient d'autre force que celle qui soumet les cœurs. Fût-il armé de foudres, nous devrions l'aimer, parce qu'il a toujours la même beauté et la même bonté. Nous pouvons changer à l'égard des créatures, les créatures sont elles-mêmes changeantes : DIEU seul, toujours le même, mérite toujours le même attachement. La crainte trouble pourtant notre tendresse : lorsque nous nous le représentons avec ce pouvoir souverain qui peut punir notre infidélité, nous avons de la peine à concevoir pour ce Maître redoutable ces doux mouvements d'un cœur tranquille. Mais par quoi un petit enfant pourrait-il nous effrayer ? Son petit corps au maillot, ces larmes innocentes qui coulent de ses yeux, ces agréables sourires, ces aimables enjouements, sont les seules armes qu'il veuille mettre en usage. Un DIEU enfant ! que pourriez-vous souhaiter encore pour l'aimer tendrement ? Un DIEU, quoi de plus puissant ? un enfant, quoi de plus faible ? JÉSUS a les bras liés ; il souffre, il pleure : comment nous donnerait-il de la terreur ? nous lui devons de la com-

passion. Le DIEU qui renverse, qui anéantit, le DIEU qui abîme les Pharaon, qui confond les Nabuchodonosor, qui réprouve les Antiochus ; le DIEU qui tient dans sa main tout l'univers, le voilà qui a besoin des services d'une mère pour vivre ; sa voix bégayante est plus propre à exciter la pitié que la peur : *Vagientis vox magis miseranda est quàm tremenda* (S. Bern., In Nativ.). Craignez sa colère, chrétiens, vous avez sujet de la craindre ; mais craignez cette colère qui châtiara le mépris que vous aurez fait des attrait d'un DIEU-Enfant (**Le P. de la Pesse, Sermons.**)

[L'esprit d'expiation]. — Le choix que le Fils de DIEU fait des souffrances et des humiliations doit effrayer les fidèles, s'ils en pénètrent les conséquences : ils n'ont pourtant rien à opposer pour en obscurcir l'idée et pour en diminuer l'efficace. Un DIEU ne l'a point fait au hasard, ce choix : l'infidélité la plus brutale n'oserait le soupçonner d'aveuglement dans sa conduite. Il avait formé son projet ; il voulait nous apprendre à penser et à juger, pour nous disposer à pratiquer les vertus conformes à son Evangile. Il naît comme le plus misérable des hommes, parce que de toute éternité il l'avait ainsi déterminé. Son dessein a été conçu selon les règles d'une sagesse infiniment adorable ; et, selon les mêmes règles, il a fixé la voie qui devait conduire à son but ; il s'y est pris de telle manière pour nous donner telle instruction ; la leçon est préméditée, et elle est sûre. Un DIEU n'a point fait ce choix par contrainte : quelle horrible extravagance de dire que celui qui a tiré toutes choses du néant est forcé à naître pauvre et méprisé ! Un seul signe de sa volonté lui eût préparé un palais, un trône, la pourpre et la couronne. Son exemple doit frapper bien vivement, puisqu'il est évidemment si volontaire. Un DIEU n'a point fait non plus pareil choix sans nécessité : la fin qu'il s'était proposée le demandait de lui : il s'agissait de guérir les hommes de leurs fausses préventions (**Le P. de la Pesse**).

[Exemples de Jésus naissant]. — Nous envions le sort d'une personne qui, dans une maison commode et abondante, peut goûter à l'aise toutes les délices de la vie : voyez l'étable de Bethléhem, mesure ruinée, exposée à toutes les intempéries : c'est le lieu où notre grand DIEU veut naître, manquant des secours que les plus pauvres trouvent en naissant. Notre Sauveur se voit dans une étable durant les ténèbres de la nuit, dans un endroit écarté, dans une saison qui éloignait les passants, à une heure froide, incommode et destinée au sommeil : la sainte Vierge et S. Joseph lui rendent tous les services dont ils sont capables ; mais nul étranger, nul proche, nul ami ; le bœuf seul, selon la prophétie, connaît son maître, et l'âne quitte sa crèche pour la céder à son Seigneur. Mondains, s'il vous importe si peu d'écouter votre DIEU naissant et de croire la doctrine qu'il vous enseigne, je vous conseille de lui demander ce que les Juifs

demandaient à S. Jean : *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?* Êtes-vous celui qui devait venir, ou en devons-nous attendre un autre? Mais quoi! souhaiteriez-vous un autre Sauveur parce que DIEU vous oblige de juger autrement les choses? Pouvait-il vous conduire à la sainteté sans rectifier vos sentiments et purifier votre foi? Auriez-vous prétendu qu'il favorisât le péché en venant pour le détruire; qu'il s'accordât avec ce même monde qu'il venait combattre; qu'il soutînt la sagesse de la chair qu'il avait à étouffer en vous? Il vous apporte un évangile nouveau, contraire à vos préjugés, aux raisonnements des sens, il est vrai mais c'est son évangile; et, tout DIEU qu'il est, il a la bonté de descendre jusqu'à vous pour vous instruire. *An alium expectamus?* Vous voudriez peut-être un maître qui autorisât par ses préceptes les erreurs de la nature corrompue. C'est la pensée d'un Père de l'Eglise, que l'entrée de notre Sauveur dans le monde est le modèle de notre entrée dans le christianisme (S. Cyprien, De Nativ.): il veut dire que les renoncements et les vertus qu'il pratiqua à sa naissance sont les mêmes renoncements et les mêmes vertus que nous sommes engagés de pratiquer dès que nous sommes revêtus du caractère de fidèles.

Le Fils de DIEU, dès sa naissance, nous a appris à penser sur toutes les choses qui peuvent ou amuser ou entretenir nos affections déréglées. Parlant en général, les hommes ne se seraient pas attendus à le voir naître dans une étable, après s'être choisi une mère pauvre, après avoir été rebuté par ses concitoyens, après avoir obéi à un empereur qui était son esclave. Les Hébreux mêmes, qui étaient le peuple fidèle, s'étaient promis un messie qui viendrait avec pompe dans le monde, et qui y paraîtrait avec grand éclat et grand bruit; qui briserait par sa puissance le joug que la domination des gentils leur avait imposé. A juger des choses selon les principes de la sagesse de la chair, qui l'eût prédit, que le Maître du ciel et de la terre voulût manquer de tout dès le commencement de sa vie, s'assujettir non-seulement à nos faiblesses mais à nos misères, préférer une condition obscure, abjecte, indigente, aux honneurs et à l'opulence qu'il aurait pu se procurer; se rendre dépendant d'une puissance étrangère, qui n'était que néant devant lui; tomber sur le foin et la paille entre deux vils animaux, lui qui avait créé l'univers par une parole? On raisonne volontiers selon qu'on désire. Le politique aurait cru au contraire qu'il viendrait un Seigneur souverain, pour soumettre des sujets rebelles; qu'il emploierait la majesté et les armes pour se faire reconnaître; que du haut d'un trône éclatant il aurait confondu les grands et commandé aux rois de la terre: car enfin la pauvreté, le silence, les ténèbres, l'humiliation, sont des moyens peu propres à inspirer aux hommes la docilité et l'obéissance. Comme on ne craint pas ce que l'on méprise, un état d'abaissement paraissait peu propre à faire redouter le nouveau maître qui venait établir son empire. Le libertin aurait condamné dans un DIEU ce dénûment général de toute gloire et

de tout bien ; il aurait trouvé des sujets de honte dans ses langes et dans sa crèche, plutôt que d'approuver les abaissements de son humanité, et ce dépouillement surprenant qui convenait si peu à sa grandeur. Il est naturel à une âme dérégulée de ne rien voir de grand là où elle ne voit rien d'agréable. Le mondain aurait eu peine à comprendre le motif qui pouvait obliger le Sauveur à naître dans un état si misérable : il aurait forcé sa raison à embrasser la vérité du mystère, mais il se serait étudié à en ignorer l'esprit. Il aurait révééré toutes les circonstances humiliantes de la naissance du Rédempteur, sans entrer dans les sentiments qui l'avaient porté à naître de cette manière. Je me soumetts à ce que je dois croire, aurait-il dit : mais pourquoi asservir mes lumières pour démêler les intentions de l'action que je crois (**Le P. de la Pesse**)?

[Réponse aux mauvais chrétiens]. — Adressons au politique, au libertin et au mondain, ces mots de S. Augustin : *Usque in adventum vester error duraverit ; quid ergo ultra graves corde estis ?* Vous avez pu vous tromper en raisonnant ainsi avant que JÉSUS-CHRIST déclarât ses sentiments en venant au monde : après l'avoir adoré sur sa crèche, vous ne sauriez tenir ce langage sans déshonorer sa sagesse, sans blasphémer contre sa sainteté. Ayez erré jusqu'à présent, on veut bien pardonner à votre erreur, à votre faiblesse, à votre ignorance et à votre malignité : mais, le jour a paru pour vous, votre aveuglement n'est plus pardonnable ; un DIEU s'est fait voir pour vous éclairer. La marque dont il veut être revêtu en qualité de Sauveur, c'est une pauvreté extrême, c'est un éloignement universel de tout ce que l'orgueil et la cupidité des hommes ont coutume d'estimer et de rechercher. Laissez égarer votre raison jusqu'où elle voudra aller : il faut convenir que notre DIEU, infailible dans ses idées, méprise tout ce qui fait les grands, les heureux du siècle. Il avait à sauver les hommes : pour les sauver, il avait à les sanctifier, et dans ce dessein la première leçon qu'il leur donne c'est de ne faire aucun cas de tout ce qui les distingue à leurs yeux les uns des autres. Honneurs, délices, richesses, il veut qu'ils sachent qu'il n'en tient pas compte et qu'il les abhorre.

Quelle fut la pauvreté de JÉSUS-CHRIST, maître absolu de toutes les créatures ? Il est inutile d'en parler : tout en parle dans l'étable de Bethléem. Distinguons encore ici la possession légitime qu'il vous permet de vos biens d'avec l'attachement que vous faites paraître pour ces mêmes biens, et qu'il condamne. *In propria venit, et sui cum non receperunt* : il vint dans son propres fonds, dans son propre héritage, et ses proches, ses amis, ses sujets, ses concitoyens, ses créatures, ne l'ont point reçu. Faites valoir vos charges et vos terres ; mais comment excuserez-vous devant lui cette avidité furieuse à engoulir tout ce qui vous accommode, cette étude farouche et chagrine à mettre tout à profit, contre les lois de l'Évangile et malgré les reproches de la conscience !

Votre noblesse brille, votre dignité se soutient, votre domestique roule,

vosre fracas dure, vos excès continuent, vos fonds s'augmentent, peut-être parce que vous retenez de sang-froid ce qui n'est pas à vous : vous ne vous contentez pas de montrer l'attachement que vous avez pour les richesses par les soins, par les inquiétudes, par les irrésolutions, par les alarmes qui vous dévorent sans cesse : vous voudriez encore appauvrir tout le monde. A-t-on à démêler avec vous pour quelque intérêt, il faut être en défense, il faut de l'industrie, du bonheur pour se munir contre votre habile et impitoyable avarice. O Maître divin que nous adorons aujourd'hui, que pouviez-vous faire de plus pour détacher des choses de la terre le cœur de vos disciples ? et à quoi ont abouti toutes vos leçons et toutes vos peines ? Est-ce donc ainsi que ceux qui professent votre Evangile, qui font gloire de vous appartenir et de vous suivre, se moquent et de votre doctrine et de vos exemples ? O crèche de Jésus, tôt ou tard vous serez le tribunal redoutable d'où notre juge portera sentence contre nous. (*Le même*).

[Jésus veut être aimé]. — « DIEU, qui avait parlé durant tant de siècles par ses prophètes, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils, » dit S. Paul ; mais le langage qu'il tient aujourd'hui est bien différent de celui d'autrefois. Les prophètes l'ont entendu parmi les éclairs et les tempêtes ; ils entendaient sa voix menaçante, terrible comme l'éclat du tonnerre : il se fait aujourd'hui entendre à nous par la bouche d'un Enfant. Au lieu d'orages et d'éclats de foudres, ce sont des bégaiements et des pleurs ; au lieu d'un trône de flammes, c'est une crèche ; au lieu d'un appareil effrayant de majesté et de puissance, c'est un peu de paille et deux vils animaux. *Olim loquens in prophetis, locutus est nobis in Filio*. D'où vient ce changement, chrétiens, dans la conduite de DIEU ? c'est que la miséricorde prend aujourd'hui la place de la justice. DIEU avait parlé pour se faire craindre, il parle pour se faire aimer ; il arrête les feux de sa colère pour allumer les feux de notre amour. Car, Chrétiens, comment résister aux charmes d'un Enfant-Dieu ? *Invenietis Infantem*. Mais ne vous caché-je point un nouveau sujet d'erreur ? *Infantem pannis involutum et positum in præsepio* : cet enfant est pauvre, il est couché dans une crèche. A cette parole, vous vous fiez peut-être et vous craignez d'être engagé à pratiquer des vertus qui vous effraient. Non, n'appréhendez pas ; vous ne pourrez pas vous défendre des charmes de tout ce qu'il aime lui-même. Il est vrai qu'il vient vous dire ce que vous avez à faire ; mais, en vous le disant lui-même, il adoucit vos peines. Le Sauveur se rend aimable pour vous rendre aimables ses vertus. C'est une nécessité de l'aimer et de l'imiter pour être sauvés : il se met dans l'état le plus propre pour nous toucher et pour nous animer ; pourrons-nous lui refuser notre amour ? pourrons-nous lui refuser notre imitation ? Il naît enfant pour nous plaire ; il naît pauvre, humilié, souffrant, afin que le détachement des biens, de la gloire et des plaisirs de la terre ne nous

rebuté point. Il veut nous engager à l'aimer ; il veut aussi que nous l'engagions à nous aimer : son enfance doit forcer notre dureté, et son exemple doit soutenir notre faiblesse : tout demande notre amour pour le Sauveur, dans un DIEU-Enfant : *Invenietis infantem.* (Le P. de la Pesse).

[Même sujet] — « Le Sauveur a voulu naître enfant, dit S. Chrysologue, parce qu'il a voulu se faire aimer : *Sic nasci voluit quia amari voluit.* » En paraissant sous les faiblesses de l'enfance, il a éloigné de sa personne sacrée tout ce qui pouvait rebuter notre tendresse, et il y a répandu tout ce qui pouvait l'animer. Qui d'entre nous pourrait se défendre de l'aimer, si j'établis ces deux pensées ? Affections injustes, entêtements indignes, inclinations criminelles, permettez-nous du moins de considérer cet aimable enfant, à qui nous devons tout notre cœur. Une grande majesté et une grande puissance arrêtent naturellement notre tendresse : le Sauveur s'est dépouillé autant qu'il a pu de l'une et de l'autre. Nous n'aimons pas volontiers une personne que la gloire éloigne de nous : l'éclat qui l'environne nous donne de la défiance ; des airs, des regards de maître nous font craindre ; l'inégalité effarouche notre vanité, et notre vanité ne nous permet pas de risquer notre cœur ; la bassesse de la condition, l'obscurité de la fortune ne diminue point l'estime que nous en faisons, et nous n'avons pas de peine à lui défendre d'aimer, dès qu'il peut être rebuté impunément. Ah ! Chrétiens, oserai-je vous représenter l'état où s'est mis le Sauveur pour nous obliger à l'aimer ? Du sein de son Père il est tombé dans le sein d'une Vierge, et du sein d'une Vierge dans une crèche avec tous les traits d'un enfant. Qu'il est aimable dans cette crèche ! mais qu'il est peu en état de nous éblouir ! Si vous avez un cœur, Chrétiens, ne devez-vous pas le répandre aux pieds de cet aimable enfant ? Vous vous éloignez de moi, faibles créatures, vous dit-il, lorsque vous me considérez dans la splendeur de ma gloire : quel prétexte trouverez-vous pour ne pas m'approcher dans l'état où vous me voyez ? La douceur d'un enfant ordinaire désarme votre chagrin et votre dureté : les charmes d'un Enfant-DIEU ne seront-ils pas assez touchants pour vous attendrir ? J'attends vos caresses, je vous tends les bras pour vous caresser ; il vous est permis de goûter les plaisirs de ma présence ; je vous appelle par mes regards. Quoi ! Chrétiens, un DIEU ne gagnera rien sur vous en se dépouillant de sa majesté pour vous gagner ? L'admiration, l'extase, la tendresse, ne devraient-elles pas lui consacrer les cœurs les plus insensibles, et les consumer à ses pieds ? Si nous ne vous aimons pas, mon divin Sauveur, dans cet appareil vil et pauvre, ne vous montrez jamais à nous que dans un éclat qui nous humilie, qui nous fasse sentir notre dépendance et notre néant. Il semble que notre Sauveur veuille, par la pauvreté de sa crèche, nous faire oublier notre misère pour nous attirer à lui ; si nous résistons à ses charmes, n'est-il pas

juste qu'il punisse notre dureté par les marques de sa grandeur ? (*Le même*).

[Mépris des richesses]. — JÉSUS-CHRIST en naissant montre dans une extrême pauvreté qu'il ne fait aucun cas de l'abondance du monde. Il y prend le moins de part qu'il peut, pour témoigner combien son cœur est éloigné de l'aimer. Il ne veut naître ni dans la maison de sa mère, ni dans sa patrie, ni dans aucune demeure des hommes ; mais il choisit pour rentrer dans le monde une ville étrangère et une étable, qui est la retraite des bêtes. Il ne veut pas avoir le secours du feu, qui est un élément commun ; n'a pas même un berceau, et il est couché dans la crèche des animaux. Quelle pauvreté ! quel dénûment de toutes choses ! Suivons donc son exemple, et n'aimons point le monde. Ne nous contentons pas de dire que nous ne l'aimons point, mais n'ayons point pour lui d'affection cachée dans le fond de nos cœurs. Car le saint Enfant, au travers des larmes qu'il répand sur sa crèche, connaîtra ce qui sera dans nos cœurs, et nous rejettera comme de mauvais disciples, qui, bien loin de marcher sur ses pas, font des actions toutes contraires aux siennes. Il ne nous oblige pas à pratiquer une aussi étroite pauvreté que la sienne, mais au moins il veut que nous n'aimions pas les richesses, et surtout qu'en ce temps où nous nous préparons à sa venue, nous nous privions de quelque chose pour l'amour de lui. Si vous êtes logé commodément ou richement, ne soyez pas attaché de cœur à cette commodité et à cette magnificence ; ayez-en honte ; et, si vous y demeurez de corps, demeurez d'esprit dans l'étable de Bethléhem ; retranchez un peu de votre dépense ordinaire et faites-en l'aumône en l'honneur du saint Enfant, qui veut manquer de toutes choses pour l'amour de vous. (**Godeau**, *Homélie*).

[Bonté du Seigneur envers les hommes]. — C'est dans l'incarnation du Verbe que la miséricorde de DIEU, connue jusqu'alors des seuls Juifs, a éclaté et paru à tous les hommes, puisque celui qu'il a envoyé sur la terre, et dont nous honorons en cette nuit la naissance, est le Sauveur non-seulement des Juifs, mais encore des gentils, et que nous voyons s'accomplir cette prédiction d'Isaïe : « Toute la terre verra le Sauveur envoyé de DIEU. » Nous ignorions quelle était la bonté de DIEU pour nous : il nous la fait connaître aujourd'hui par le Rédempteur qu'il nous donne, et cette grâce insigne nous apprend que, pour en profiter, nous devons renoncer non-seulement de paroles mais encore du fond du cœur, à l'impunité, c'est-à-dire à tous les péchés que nous pouvons commettre contre DIEU, tels que sont l'idolâtrie, la superstition, les blasphèmes, et aux passions mondaines, c'est-à-dire à ces désirs déréglés qui emportent la plupart du monde, et qui nous font aimer la créature au mépris du Créateur. Car, depuis que JÉSUS-CHRIST est venu et qu'il nous a consacrés à lui, il ne nous est plus permis de vivre pour nous et selon nos passions, mais il faut que nous

vivions dans la tempérance, dans la justice et dans la piété. Ces trois vertus comprennent tous les devoirs de l'homme, soit à l'égard de lui-même soit à l'égard du prochain, soit à l'égard de DIEU. (**le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Deux motifs pour N.-S. de naître dans la pauvreté]. — Il faut qu'il se soit passé deux choses dans la naissance du Fils de DIEU pour l'obliger à naître de la sorte. — 1° Il faut qu'il ait vu dans la pauvreté quelque prix, quelque dignité, quelque grandeur que les hommes n'y voyaient pas, et n'y pouvaient pas même voir par la lumière naturelle, puisque, étant infiniment sage, il a choisi cet état. Or, pour voir dans une chose ce que la raison n'y voit pas, et pour le voir par sa propre lumière, il faut être plus qu'un homme.—2° Il faut qu'il ait ôté aux richesses l'éclat qui leur est si naturel et le pouvoir qu'elles ont sur le cœur de l'homme, et par conséquent qu'il ait anéanti l'éclat des richesses. Or, il n'y a qu'un DIEU qui soit capable de faire cet anéantissement, — Mais JÉSUS-CHRIST ne se contente pas de connaître l'excellence de la pauvreté : il veut, de plus, que l'état de pauvreté soit un moyen propre pour le connaître lui-même, et qu'une connaissance aussi importante que celle-là appartienne à cet état. (**Godeau**, *Homélies*).

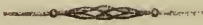
[Pourquoi la pauvreté de la crèche]. — Quel charmant spectacle JÉSUS-CHRIST eût-il exposé à nos yeux, dit Tertullien, s'il était venu au monde avec toutes les marques de la grandeur, de l'autorité, de la magnificence et de la majesté royale ! Qu'on eût été ravi de le voir, dans un superbe palais, environné de courtisans et de gardes ! Que la pourpre eût eu d'éclat sur ses petites épaules ! Que l'or et les pierreries de sa couronne eussent répandu de leur autour de lui ! Juifs, c'était dans ce magnifique appareil que vous l'attendiez. Mais c'est dans un état tout contraire qu'on nous avertit de le reconnaître ; et, comme l'humiliation est naturellement inséparable de la pauvreté et de la douleur, c'est elle aussi que l'ange donne aux bergers comme une première marque, *Hoc erit vobis signum*, en les avertissant que l'enfant qu'ils trouveront emmailloté n'aura pour lit qu'une crèche, et pour palais qu'une étable : *et positum in præsepio*. Pourquoi une étable ? pour lui procurer l'une des plus grandes humiliations qui fut jamais. Voici comment : — Le grand avantage de l'homme dans l'ordre de la nature, et celui qui le distingue des bêtes, est la qualité de raisonnable, et c'est cette qualité qu'il avait perdue par son péché. En effet, comme la nature de l'homme est une nature essentiellement dépendante de DIEU, dès qu'il n'a pas voulu dépendre de lui, il a cessé d'être dans l'ordre où il devait être ; n'étant plus dans cet ordre, il a perdu la raison, qui faisait l'avantage de sa nature ; et, n'ayant plus cette raison, il est semblable aux bêtes. Il a donc fallu que la souveraine raison réformât et rétablît cette raison corrompue ; mais comment ? en

guérissant les contraires par leurs contraires, en opposant une prodigieuse humiliation à un monstrueux orgueil, en se mettant, oserai-je le dire ? dans le même état qu'était l'homme pécheur ; en cherchant la compagnie des animaux et passant avec eux les premiers jours de sa vie dans une étable. Ici, mon esprit s'égaré et mon imagination se confond. Un DIEU fait chair, quel commerce ! un DIEU souffrant et pauvre, quelle misère ! mais un DIEU humilié jusqu'à vouloir venir au monde parmi des animaux, quel prodigieux anéantissement ! (*Discours Moraux*).

[La doctrine du démon détruite]. — Le démon nous avait fait croire que notre bonheur consistait dans les plaisirs, et JÉSUS-CHRIST, pour nous persuader le contraire, s'est exposé à toutes les disgrâces et à toutes les misères de la vie. Le démon nous avait fait voir les richesses comme le vrai moyen de satisfaire nos passions et de nous rendre heureux : et JÉSUS-CHRIST, pour éloigner de nos esprits cette dangereuse prévention, a choisi la pauvreté pour son partage. Le démon nous avait fait regarder avec horreur les humiliations et les mépris : et JÉSUS-CHRIST, pour nous les faire aimer, les a embrassés dès les premiers moments de son enfance. — Après un tel exemple, ô mon DIEU, il n'y a donc point d'infirmité, de misère, de pauvreté, de persécution, que je ne souffre de bon cœur. Après un tel exemple, je ne dirai pas seulement comme Urie : *L'Arche de DIEU demeure sous des tentes, Joab mon seigneur couche sur la dure, et j'aurais la lâcheté d'aller me reposer, de manger et de boire tranquillement dans ma maison ! C'est ce que je ne ferai jamais.* Je dirai : « L'arche vivante de DIEU, l'adorable humanité de JÉSUS-CHRIST, est couchée sur un peu de paille, et elle tremble de froid dans une étable : et je traiterais délicatement mon corps, et chercherais à en éloigner les moindres incommodités ! C'est ce qui ne m'arrivera jamais. » Après un tel exemple, je ne dirai pas seulement, comme David : *Puisque les trois plus vaillants hommes de mon armée ont exposé leur vie pour m'apporter de l'eau de la citerne de Bethléem, j'aime mieux l'offrir au Seigneur que d'en boire.* Je dirai : « Puisque les plaisirs et les honneurs que j'ai jusqu'ici recherchés avec tant d'ardeur sont le prix des larmes, de la nudité, des anéantissements d'un DIEU couché dans la grotte de Bethléem, il est juste que je m'en prive et que je les lui sacrifie. (*Discours moraux*).

[Admirons l'état de l'enfant Jésus]. — Le seul état de l'enfant JÉSUS ne nous donne pas la liberté de lui refuser ou de suspendre nos admirations. Il n'est pas ce qu'il paraît, et il ne paraît pas ce qu'il est. Il crie comme un enfant, et il est la parole incréée ; il est enveloppé de langes, et il est le bras de son Père ; il n'a ni armes ni forces, et il trouble Hérode et sa cour ; il est couché dans une étable, et il se fait adorer par des rois ; riche et pauvre, puissant et faible ; immortel et passible, mais toujours admirable, soit par l'abondance, la joie, la grandeur, la sainteté qu'il a de son

fonds, soit par la disette, la tristesse, l'humiliation, l'apparence du péché qu'il prend de nous. Toutefois, croiriez-vous bien que ce n'est à aucune de ces merveilles que je m'arrête ? Je trouve un autre sujet d'admiration et de trouble qui, en un certain sens, m'importe davantage que ce que je viens de vous dire, puisque j'y regarde JÉSUS-CHRIST non pas tant par rapport à lui-même que par rapport à moi ; non pas tant par ce qu'il est que par ce qu'il fait, étant né, selon la prophétie de Siméon, pour la ruine et la résurrection de plusieurs, et pour être en butte à leurs contradictions : *Ecce hic positus est* ; etc. Quel moyen d'accorder des qualités aussi opposées, celle de Rédempteur, d'ennemi et de victime des hommes ? S'il est venu les sauver, pourquoi est-il né pour leur ruine ? s'il s'expose à leur cruauté, comment peut-il être le principe de leur résurrection ? S'il les réprouve, comment les aime-t-il ? Il n'appartient qu'au SAINT-ESPRIT de nous prescrire ce que nous devons croire touchant un si impénétrable mystère. (*Même ouvrage*).



LA CIRCONCISION.

AVERTISSEMENT.

On ne répète point, au Supplément sur ce sujet, ce que nous avons déjà dit, dans notre BIBLIOTHÈQUE, touchant les deux mystères qu'on célèbre en cette fête : savoir, la Circoncision du Fils de DIEU et l'imposition du Nom de JÉSUS : deux mystères que les uns séparent, et les autres joignent ensemble, ou plutôt, dont l'un est la récompense et le prix de l'autre. Ce qu'on doit remarquer de plus particulier sur ce mystère est qu'il y en a peu fournissant une morale plus étendue, plus nécessaire et de plus d'usage que la circoncision spirituelle, qui nous tient lieu de la judaïque : je veux dire la mortification du corps, de l'esprit, du cours de nos passions, en un mot, de toutes les inclinations de la nature corrompue. Or nous avons réuni ici les matériaux recueillis de plusieurs auteurs pour cette morale.

Pour ce qui regarde l'auguste Nom de JÉSUS, qui signifie Sauveur, comme le Fils de DIEU ne l'a pris que dans la Circoncision corporelle, on continue de montrer que, sans la circoncision spirituelle, au sens qu'elle est expliquée, on ne peut être effectivement sauvé.

[Ce que la qualité de Sauveur a coûté au Fils de Dieu]. — Considérez combien la qualité de Sauveur des hommes coûte cher à JÉSUS-CRIST. Une naissance pauvre, une vie laborieuse et humiliée, des larmes d'un prix infini, ne sont pas un titre suffisant pour être le Sauveur des hommes. Notre salut est à un plus haut prix : il ne doit être que le fruit de sa mort. Aussi ne reçoit-il le nom de JÉSUS qu'en donnant les prémices de son sang, qui n'est qu'un gage d'une rédemption plus abondante. Qu'il vous en coûte, mon Sauveur, de m'avoir tant aimé ! Mais quel avantage tirez-vous d'une qualité si onéreuse ! Vous aviez le choix de ne point accepter la mort, sans rien perdre de votre béatitude ; vous n'ignoriez pas que vous obligiez bien des ingrats ; mais votre amour pour nous prévaut. Ne serai-je jamais sensible à une charité si bienfaisante ? Que vous achetez cher la qualité de Rédempteur, et le droit, pour ainsi dire, de me faire du bien ! quel doit être mon amour pour un tel Sauveur ! et quelle a été jusq'ici ma reconnaissance ? (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Objet de cette fête]. — Quoique la solennité du mystère de la Circoncision de Notre Seigneur renferme celle de la fête du très-saint Nom de JÉSUS, et que l'Eglise permette de les séparer, cependant nous ne les désunissons point, puisqu'elles sont si étroitement liées. La vénération que doivent avoir tous les fidèles pour ce saint Nom, que nous ne saurions même prononcer avec le respect qui lui est dû, selon l'Apôtre, que par le mouvement du SAINT-ESPRIT, demande bien ce culte ; et les fidèles dispersés par tout le monde célèbrent avec beaucoup de respect et de solennité la fête du très-saint Nom de JÉSUS. (*Le même*).

[Pouvoir du Nom adorable de Jésus]. — Nom divin, que DIEU seul pouvait donner au Sauveur du monde ; nom vénérable, qui fait fléchir tout genou et qui humilie toute grandeur ! Non sacré, que l'enfer redoute et qui suffit pour mettre en fuite tous les démons ! Nom plein de force, en vertu duquel se sont faits les plus authentiques et les plus éclatants miracles. Nom salutaire, duquel les sacrements de la nouvelle loi tirent leur efficace. Nom tout-puissant auprès de DIEU, puisque ce n'est qu'en considération de ce nom que nos prières sont exaucées. Nom glorieux, que le zèle a porté aux gentils et aux rois de la terre. Nom auguste, pour la confession duquel les saints se sont fait un honneur et un plaisir de souffrir les plus sanglants affronts et d'être exposés à tous les outrages. Enfin, nom incomparable, puisqu'il n'y en a point d'autre sous le ciel par qui nous puissions être sauvés : *Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* (Act. iv). Le très-saint Nom de JÉSUS, dit S. Bernard, est avec raison appelé une huile salutaire, qui éclaire dès que la charité l'allume, qui nourrit dès que le cœur le goûte, qui guérit lorsque la dévotion le répand. Toute nourriture de l'âme est sèche, continue ce Père, si elle n'est trempée dans cette huile ; elle est insipide si elle n'est

assaisonnée de ce sel. Etes-vous triste ? que le Nom de Jésus passe du cœur à la bouche ; il dissipe bientôt tous les nuages de tristesse, ramène le calme et les beaux jours. Les remords de votre conscience vous jettent-ils dans le désespoir ? êtes-vous alarmé à la vue effrayante de vos crimes ? on n'a pas plus tôt prononcé le nom sacré de Jésus qu'on sent revivre la confiance, et le tentateur est mis en fuite. Tout l'enfer est désarmé au seul nom de Jésus. C'est lui qui fait couler tant de douces larmes durant la prière ; c'est lui qui donne un nouveau courage dans les plus grands périls. Qui est-ce qui, ayant invoqué ce nom adorable, n'en a pas aussitôt reçu du secours ? qui est-ce qui, agité par les plus violentes passions et attaqué par les plus dangereux ennemis du salut, a eu recours à ce saint nom sans avoir remporté la victoire ? Nom de force dans les combats ; nom de lumière dans les dangers ; nom de consolation dans les adversités de la vie ; nom de salut à l'heure de la mort pour tous ceux qui l'ont eu gravé dans le cœur. Quelle vénération n'ont pas eue tous les saints pour cet auguste nom ! S. Ignace martyr disait lui-même qu'il le portait gravé dans son cœur ; S. Bernardin en faisait le sujet de tous ses discours, de tous ses éloges, et S. Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, n'a pas cru pouvoir donner à ses enfants un nom qui leur donnât une plus haute idée de la perfection de leur état et des obligations de leur ministère qu'en leur donnant le nom de Compagnie de Jésus. Et c'est en ce jour que ces Pères, conformément à l'usage de plusieurs Eglises de France, célèbrent la fête particulière de ce Nom adorable, que tous les fidèles doivent avoir souvent à la bouche. dit S. Bernard, et qu'ils doivent porter toujours profondément gravé dans le cœur. (*Le meme*).

[Circocision spirituelle]. — La circocision spirituelle nous est figurée par la circocision légale. DIEU ordonna pour la première fois la circocision à Abraham, afin qu'elle fût un signe éternel de l'alliance qu'il faisait avec lui ; et il voulut que toute sa postérité le portât, comme un caractère ineffaçable qui distinguerait les Juifs des autres peuples, et qui représenterait sans cesse à leur esprit le souvenir du culte particulier qu'ils devaient à DIEU. Les ombres et les figures ont passé ; le caractère invisible que le Baptême imprime sur la substance de nos âmes a pris la place de celui de la circocision imprimé visiblement sur la chair des Juifs, et le détachement intérieur des choses du monde, ordonné à tous les chrétiens, a succédé à cette séparation extérieure d'avec les nations idolâtres où les véritables sectateurs de la loi mosaïque étaient engagés.

Vous avez donné à vos sens tout ce qu'ils vous ont demandé ; il n'y a point de sorte de volupté que vous n'ayez essayée ; votre esprit, devenu l'esclave de ces passions brutales dont il devait vous découvrir l'infamie, vous a fourni des raffinements honteux dans le vice, et des manières d'offenser DIEU qui ne sont, peut-on dire, connues que de vous. Comment voulez-vous réparer tout cela, si vos pénitences ne sont aussi extraordi-

naires que vos désordres, si vous n'êtes aussi mortifié que vous avez été sensuel, si vous n'êtes aussi ingénieux à expier le péché que vous l'avez été à le commettre? Comment voulez-vous réparer ces entretiens impies, ces médisances atroces et ces traits envenimés de la plus noire calomnie? Ces regards, à toute heure répandus, qui ont entraîné votre cœur tout entier avec eux, vers des objets criminels; ces yeux pleins d'adultère et d'une iniquité sans relâche, comme parle l'Apôtre, *Oculos plenos adultèrii et incessabilis delicti* (II Petri, 2) : comment dis-je, réparer tout cela, qu'en proportionnant la pénitence aux péchés? *Quantùm glorificavit se in deliciis, tantùm date illi tormentum* (Apocal. 18). Car voilà proprement ce que c'est que la pénitence, dit S. Thomas : opposer la mortification à la sensualité, la tristesse à la joie, le recueillement à la dissipation, l'humilité à l'orgueil : *Tantum studeat ad benè agendum quantùm studuit ad peccandum.* (L'Abbé du Jarry).

[Même sujet]. — Le Fils de DIEU n'a sauvé les hommes et n'a porté le nom de Sauveur qu'en versant son sang et en souffrant la rigoureuse opération de la circoncision : de même, les hommes ne peuvent être sauvés sans la circoncision de ce qui flatte les sens et sans la mortification du corps : de manière que, si l'Écriture, en parlant du peuple de DIEU, assure que celui dont la chair ne sera point circoncise périra sans ressource, l'on peut dire que, parmi les chrétiens, sans la circoncision du cœur (c'est ainsi qu'elle est appelée dans la nouvelle loi, entendant par-là le retranchement des plaisirs et la mortification des sens), sans cette circoncision, dis-je, il n'y a point d'espérance de participer au salut que le glorieux nom de JÉSUS nous annonce et que cet aimable Sauveur nous a mérité. C'est ce que S. Paul nous déclare de la part de son maître, en ces termes si précis et si décisifs : *Si secundùm carnem vixeritis, moriemini; si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* (Houdry).

[La circoncision du cœur est très-rare]. — Nous pourrions bien faire la même plainte que faisait autrefois le prophète Jérémie : *Omnis domus Israel incircumcisi sunt corde.* Entre tant de chrétiens qui composent la maison d'Israël, à peine y a-t-il un cœur véritablement circoncis. Une cupidité infatigable éclate dans l'ambition déclarée de celui-ci, et agit secrètement sous la modestie apparente de celui-là; nourrit l'envie cachée des uns, entretient la noire mélancolie des autres; fomenté l'orgueil des grands, cause les murmures des petits : *Omnis domus Israel incircumcisi sunt corde.* O mon DIEU ! c'est à vous de vider nos cœurs, par l'aide de votre grâce, de cet amour malheureux des créatures qui tient dans nos cœurs la place de celui que nous vous devons. La circoncision extérieure ne subsiste plus; la loi qui la prescrivait est abolie : ainsi, nous ne pouvons imiter le Sauveur du monde en ce point : mais nous pouvons l'imiter d'une manière plus excellente, en recueillant tout l'esprit du

grand exemple qu'il nous a donné par le retranchement des affections terrestres. Sans ce retranchement sincère et véritable, nous ne sommes que des fantômes de chrétiens. (**L'Abbé du Jarry**).

[La grâce nous est donnée plus forte]. — La grâce qui nous est maintenant donnée pour vaincre nos passions, et demeurer fermes au service de DIEU, ne tient plus des qualités de celle d'Adam, qui était une grâce donnée dans un jardin de plaisir, où il ne sentait aucune révolte des passions ; au contraire, où tous les membres du corps et toutes les puissances de l'âme faisaient joug à la raison. Mais nous avons une grâce du christianisme, toute généreuse, qui tient des principes de sa naissance et qui, ayant été engendrée dans les souffrances et le sang du Fils de DIEU, ne nous est donnée que pour soutenir et surmonter les difficultés que le démon oppose au dessein de notre perfection et de notre salut, pour arracher les passions de notre propre sein et les faire mourir, et continuer cet exercice de mort jusqu'au dernier soupir de la vie : ce qui est une entreprise bien laborieuse, et pour laquelle il faut un grand fond de générosité chrétienne. (**Le P. Gibieu**).

[Double circoncision spirituelle]. — Nous lisons dans l'ancienne loi que en deux rencontres, il se fit une circoncision solennelle et générale : la première lorsque Abraham ayant eu ordre de sortir de son pays et de la maison de son Père, DIEU lui dit : « Marchez en ma présence et soyez parfait » ; la seconde lorsque, Josué étant sur le point d'introduire dans la terre de promesse le peuple d'Israel, qui depuis sa sortie d'Egypte avait demeuré quarante ans dans le désert, DIEU lui dit : « Je vous ai ôté aujourd'hui l'opprobre, c'est-à-dire le prépuce que vous aviez apporté d'Egypte, et vous êtes digne maintenant d'entrer dans la terre que j'ai promise à mon peuple. » Dans la loi nouvelle, Notre-Seigneur nous ordonne pareillement deux circoncisions, non de la chair, mais de l'esprit et du cœur, par où il veut que nous retranchions tout ce qu'il y a en nous de péchés, de vices, de passions et d'affections déréglées. La première se fait au commencement de notre conversion, lorsque, obéissant à la voix de DIEU qui nous appelle à son service, nous quittons le monde et la maison paternelle afin de marcher plus librement en sa présence et de courir avec plus de facilité dans la voie de la perfection. Mais, outre cette circoncision générale, qui doit durer toute notre vie, DIEU nous en demande encore une autre à la fin de notre pèlerinage dans le désert de ce monde, lorsque le moment approche auquel nous devons entrer dans la vraie terre de promesse. (**Le P. Dupont, OEuvres spirituelles**).

[Le Baptême de la loi nouvelle]. — A ce sacrement a succédé celui du Baptême, institué par JÉSUS-CHRIST même, plus facile et en même temps plus efficace et plus excellent que celui de la circoncision, et aussi nécessaire

pour le salut, puisque, selon la parole du Fils de DIEU, si quelqu'un n'est pas régénéré par l'eau et par le SAINT-ESPRIT, il ne peut entrer dans le royaume de DIEU. Mais il est bon de remarquer que, comme il ne suffisait pas d'être circoncis si on ne gardait fidèlement les commandements de DIEU, puisque c'est ce qu'on lui promettait par l'alliance dont la circoncision était le signe, de même on ne sera pas sauvé par le Baptême si on ne garde le traité qu'on y fait avec JÉSUS-CHRIST, qui est de s'attacher à lui et de renoncer au démon, à ses œuvres et à ses pompes. La circoncision du corps n'était que la figure de la circoncision spirituelle du cœur, si recommandée dans l'Écriture ; et c'est cette dernière qui faisait, selon l'Apôtre, le véritable Juif. De même, dans nos sacrements, ce n'est pas le signe visible qui fait le vrai chrétien, mais la grâce et la sainteté signifiée par le signe visible. La pureté qui est donnée et représentée par le baptême est ce qu'il faut conserver soigneusement ; qui la perd par le péché perd l'effet du baptême, à savoir la grâce, et perd le fruit du baptême, à savoir la vie éternelle. (**Le Tourneux.** *Année chrétienne*).

[Jésus-Christ a voulu obéir à la loi]. — C'est donc pour obéir à la loi que JÉSUS-CHRIST a été circoncis. Car, comme nous l'avons appris de S. Paul, il s'est soumis au joug de la loi pour nous en délivrer. Il s'y est soumis volontairement, puisque, étant le Fils unique de DIEU, il est le maître de la loi, il est exempt et incapable de péché, lui qui, dans la circoncision même, recevait le nom de Sauveur parce qu'il venait sauver les hommes de leurs péchés. Néanmoins il a voulu subir ce joug, pour plusieurs raisons remarquées par les SS. Pères. Car il nous a appris par-là que DIEU est l'auteur de la loi ancienne ; il a fait voir qu'il s'était revêtu d'une chair véritable et entièrement semblable à la nôtre ; il ôtait aux Juifs tout prétexte de le rejeter, puisqu'il était circoncis aussi bien qu'eux. Il nous enseignait, par l'exemple de l'obéissance volontaire qu'il rendait à la loi sans y être obligé, à nous soumettre aux lois que DIEU a établies, et dont nous ne nous dispensons le plus souvent que par mollesse ou par orgueil. Observant une loi qu'il devait bientôt abolir lui-même, il nous a appris à suivre les lois qui sont en vigueur de notre temps. Enfin, il commence le grand ouvrage de notre salut en la manière qu'il le doit consommer, qui est de porter la peine du péché pour nous délivrer du péché et de la peine. Car aujourd'hui il est circoncis comme pécheur, et un jour il sera crucifié avec des scélérats : et, en expiant, par cette satisfaction volontaire, les crimes qu'il n'a point commis, il confond l'impénitence des criminels qui ne veulent rien souffrir pour leurs propres crimes. (*Le même*).

[L'honneur qu'on rend au nom de Jésus]. — L'honneur que les chrétiens rendent au nom de JÉSUS, quand ils l'entendent prononcer, est une confession du nom de DIEU, qu'il a reçu de son Père ; et toute langue fera un jour la

même confession et publiera que JÉSUS-CHRIST est notre Seigneur, et qu'il est dans la gloire de son Père, jouissant comme homme de la gloire dont son Père a récompensé ses travaux et ses souffrances; possédant comme DIEU la même gloire que son Père, avec qui il est un seul et même DIEU de toute éternité. L'Église nous fait même fléchir le genou lorsqu'on prononce ces paroles de l'Apôtre. Elle nous invite par cette cérémonie à examiner si les sentiments de notre cœur répondent à la posture de notre corps. Notre langue confesse que JÉSUS-CHRIST est dans la gloire de son Père, mais notre vie dit-elle la même chose ? (*Le même*).

[Les divers personnages du nom de Jésus]. — Plusieurs, dans la loi ancienne, ont reçu le nom de JÉSUS. Ils ont porté ce nom parce qu'ils ont été envoyés de DIEU pour délivrer le peuple Juif. Mais le Fils de la Vierge porte à plus juste titre ce glorieux nom. Il ne sera pas seulement le libérateur du peuple Juif : il vient pour sauver généralement tous les hommes. Ce ne sont pas les princes de la terre qu'il prétend combattre ; son dessein n'est pas de s'opposer aux injustes efforts de leur tyrannie : il est chargé d'une entreprise infiniment plus glorieuse pour lui et plus avantageuse pour nous : il vient sur la terre pour attaquer le prince des ténèbres, pour briser les portes de l'enfer, pour nous arracher de la puissance du démon. Voilà pourquoi ce nom glorieux lui est imposé ; voilà pourquoi il surpasse en pouvoir et en dignité tous ceux qui ont été honorés de ce nom avant lui. Tout ce qui nous est rapporté de leurs grands exploits n'est que l'ombre et la figure des victoires du Sauveur du monde. Il n'y a jamais eu que le Fils de DIEU dont on ait pu dire : « Vous l'appellerez JÉSUS parce que c'est lui qui délivrera son peuple de leurs péchés. » — Il délivrera son peuple de leurs péchés, dit l'ange à S. Joseph : *Liberabit populum suum à peccatis eorum*. JÉSUS-CHRIST nous a donc sauvés. Nous lui sommes tous redevables de notre salut, même ceux qui ont été justifiés avant le temps de sa naissance. Il nous a tous réconciliés à son Père. Nous ne sommes point en état de paraître devant le Père éternel à moins que le Fils de DIEU ne nous présente. C'est pour cela que ce glorieux nom de JÉSUS lui est imposé, comme un titre pour n'être point refusé de son Père lorsqu'il lui parlera de nous. Nos prières ne peuvent avoir de force que quand elles sont faites en son nom. Son secours nous est absolument nécessaire pour faire de bonnes œuvres ; lorsque DIEU les couronne, il couronne les dons de son Fils, qui ne porte aujourd'hui le nom de JÉSUS que pour nous racheter de la domination du démon. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Examiner si nous sommes semblables à Jésus dans la Circoncision]. — Nous devons nous examiner et voir si nous portons la ressemblance de JÉSUS circoncis, qui est la marque la plus certaine de notre salut, comme c'est celle par laquelle le Fils de DIEU a fait voir qu'il était Sauveur. Quoi ! esclaves de

nos passions, appliqués uniquement à chercher nos plaisirs, ennemis de la croix, vivant dans les délices, témoignant tant d'horreur pour tout ce qui peut contraindre notre naturel et tant d'amour pour tout ce qui peut satisfaire nos sens, pouvons-nous dire sans rougir que nous sommes semblables à cet Homme-DIEU? Quelle idée nous sommes-nous formée d'un chrétien, qui ne peut justement porter ce nom s'il ne ressemble à son modèle, c'est-à-dire s'il n'aime la croix et s'il ne fuit le plaisir? Oui, nous commencerons à être de véritables chrétiens circoncis lorsque, détrompés des illusions du monde, qui nous a séduits par des maximes opposées à celles de la sagesse éternelle, nous nous souviendrons que nous avons embrassé une religion qui ne se contente pas d'adorer la croix, mais qui nous oblige à la porter et à la souffrir, que nous combattons sous un chef couronné d'épines, que l'exercice d'un chrétien est de vaincre ses passions, de réprimer ses appétits déréglés, et enfin de mourir à soi-même par une continuelle mortification.

Par ce précieux sang que vous répandez, Seigneur, effacez les taches de nos années passées, et sanctifiez toutes les actions de l'année que nous commençons en ce jour. Toute notre vie doit être à vous, puisque vous l'avez achetée au prix de votre vie et de votre mort. Faites que nous réparions, dans ce qu'il nous reste de vie, tout le temps que nous avons perdu en ne vivant pas pour vous. Nos années s'écoulent, et l'éternité approche : cependant, par un aveuglement déplorable, nous vivons comme si cette vie ne devait jamais finir, et nous ne pensons point à celle qui doit durer éternellement! Ouvrez-nous les yeux, Seigneur, et faites-nous regarder cette année comme pouvant être la dernière, afin que nous la passions plus saintement que nous n'avons fait toutes les autres. (Houdry, *Sermons sur tous les sujets, etc*).

[Jésus, excellence de ce nom]. — Au bout de huit jours qu'il fallait circoncire l'Enfant, on lui donna le nom de JÉSUS : *Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus JESUS*. JÉSUS est le nom que DIEU avait destiné de toute éternité à son Fils, et qu'il lui donne enfin aujourd'hui. Que ce nom est saint, qu'il est adorable en lui-même! Mais quelle piété, quel amour, quelle reconnaissance ne doit-il pas nous inspirer à l'égard de celui à qui il est imposé en ce jour, puisqu'il en remplit si parfaitement la signification. JÉSUS signifie *Sauveur* : et c'est en cette qualité qu'il offre aujourd'hui à son Père les prémices de son sang, comme un gage de la volonté sincère qu'il a de le verser un jour tout entier pour sauver tous les hommes. Quelle charité! quel amour! Que voulons-nous donc qu'il fasse de plus pour mériter le nôtre? N'a-t-il pas encore acheté notre cœur assez cher? Ce cœur vaut-il plus que le sang d'un DIEU? Mais, si nous l'estimons davantage, pourquoi donc le prodiguons-nous si aisément aux créatures? pourquoi le prostituons-nous au monde? Qu'a-t-il donc fait pour nous, ce monde, et que nous

promet-il ? Ne savons-nous pas que c'est un séducteur qui ne cherche qu'à nous séduire : que tous ses biens sont faux, tous ses honneurs vains, tous ses plaisirs honteux, indignes de nous et incapables de remplir la capacité de notre cœur, qui n'est fait que pour DIEU ? Livrons-le donc à ce DIEU souffrant dès son berceau pour nous. Il ne nous appartient plus, ce cœur infidèle ; il est à cet Enfant par les droits les plus incontestables. Ne le lui disputons plus : encore une fois, il l'a acheté assez cher : le monde certes n'en voudrait point à ce prix. *Non estis vestri, empti enim estis pretio magno. (Le même).*

[A quoi le nom de chrétien nous oblige]. — C'est du nom de JÉSUS-CHRIST, imposé en ce jour au Fils de DIEU, que celui de *chrétien* est dérivé. Nous le portons ; mais comment en soutenons-nous la dignité ? comment en remplissons-nous les devoirs ? Croyons-nous donc que ce nom sacré soit un vain titre que nous puissions porter sans conséquence ? Il ne nous engage pas toujours, à la vérité, à mourir pour JÉSUS-CHRIST ; mais il nous oblige au moins à vivre comme lui. Il est vrai qu'il ne consomme pas aujourd'hui l'ouvrage de notre rédemption, il ne le fait que commencer : mais nous ne sommes pas moins obligés de le suivre dès à présent, par la voie de la mortification, de la pauvreté, des humiliations ; et, si nous commençons à le suivre maintenant dans ce chemin pénible où il entre, nous pouvons espérer qu'il nous accordera la grâce de consommer avec lui l'ouvrage de notre salut, montant enfin avec lui sur le Calvaire.

Quelque droit qu'ait le Fils de DIEU de porter le nom de JÉSUS, il ne l'obtient cependant que dans l'humiliante et douloureuse cérémonie de la circoncision. Il faut que ce nom renferme quelque chose de bien grand et de bien merveilleux, puisque le Sauveur ne refuse pas de l'acheter par tant de confusion et de souffrance. Quelque horreur qu'il ait pour le péché, il aime mieux passer pour pécheur que de ne nous pas retirer de ce misérable état. Il aime mieux répandre son sang que de nous voir périr. « O homme, s'écrie S. Bernard, apprenez donc à connaître par là et la malignité de votre péché et la vanité de votre âme. » Prenons donc la résolution de tout souffrir et de tout faire pour éviter l'un et pour sauver l'autre. Mais souvenons-nous que nous ne pouvons ni l'un ni l'autre sans être soutenus de la force et de la vertu de ce saint nom que le Père éternel donne aujourd'hui à son Fils pour le salut des hommes. Demandons-le donc dans les sentiments d'une humble et tendre confiance, ce secours tout divin, et pour le temps présent et surtout pour tout le reste de nos jours. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[Le Sauveur se soumet le premier à la loi]. — Afin de nous montrer le chemin que nous devons tenir pour arriver à la gloire, le Sauveur, dès sa plus tendre enfance, y entre le premier. Il est certain qu'il n'était nullement obligé de se soumettre à la loi de la circoncision : elle ne regardait que les pé-

cheurs, et il était innocent ; elle n'obligeait que les enfants d'Abraham, et il était le Fils de DIEU ; elle n'était que pour les esclaves, et il était le maître et le législateur. Il avait fait la loi, il pouvait donc s'en dispenser. Et cependant il veut s'y soumettre. Quel exemple pour nous ! Ne fera-t-il donc nulle impression sur nos cœurs ? ne nous inspirera-t-il point une tendre et sincère affection pour l'obéissance à cette loi sainte, que le Fils de DIEU même commence à pratiquer dès ses plus tendres années ? C'est là cependant un des principaux fruits qu'il s'est proposés en s'assujettissant volontairement à cette dure loi de la circoncision, et à tant d'autres pendant tout le cours de sa vie, desquelles cependant il était exempt. Est-il donc juste que l'esclave refuse de se soumettre, tandis que son seigneur obéit le premier ? Portons, à l'exemple du Sauveur enfant, ce joug aimable qu'il commence en ce jour à nous imposer : s'il fait notre gloire, il fera notre bonheur. (*Ibid.*).

[Ne pas craindre les difficultés du service de Dieu]. — La loi de la circoncision était une loi pénible et douloureuse : JÉSUS-CHRIST ne pouvait l'observer sans répandre du sang. Il ne trouve point cependant que la peine, que la douleur soient un motif suffisant de dispense ; il s'y soumet, il l'observe aux dépens de son sang. Voilà notre modèle. Trouvons-nous quelquefois nos devoirs pénibles, l'observance de nos règles difficiles ? jetons les yeux sur le Sauveur enfant : il est l'auteur et le consommateur de notre foi : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem JESUM* (Heb. 12), mais il ne l'est pas moins des lois les plus pénibles à la nature. Il ne voit pas plus tôt la lumière du jour qu'il commence à les observer le premier, pour nous en montrer l'exemple : exemple, certes qui doit ranimer notre ferveur et nous empêcher de tomber dans l'abattement, en nous fortifiant contre le dégoût des plus gênantes observances : *Ut ne fatigemini deficientes animis vestris* (*Ibid.*). Notre régularité, notre obéissance, ne nous a pas encore coûté du sang : *Nondum usque ad sanguinem restitistis* (*Ibid.*) Mais fallût-il en répandre comme cet Enfant-DIEU, pouvons-nous refuser de le faire, à la vue d'un si excellent modèle ? Prenons donc dès maintenant une ferme et constante résolution de pratiquer tout ce qui nous paraît le plus pénible dans la loi de DIEU et dans nos règles particulières, chacun dans celles de son état, afin d'en pouvoir surmonter tous les obstacles. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[Combattre l'orgueil]. — La loi de la circoncision était une loi humiliante et honteuse : le Fils de DIEU ne put s'y soumettre qu'en s'avouant, au moins tacitement, pécheur, puisqu'il prend en même temps sur soi la marque et le remède du péché ; mais l'amour de l'obéissance l'emporte dans son cœur sur l'horreur qu'il devait naturellement avoir pour le caractère de pécheur. Il aime mieux cependant le paraître que de manquer à la loi. Belle leçon pour nous, à qui l'ombre, l'apparence de l'hu

miliation paraît un motif légitime et solide pour nous dispenser des devoirs les plus justes et des obligations les plus étroites. Y a-t-il dans l'observation d'une règle, dans la pratique d'une action de pénitence, dans l'exercice d'un emploi, quelque chose qui semble nous humilier un peu plus qu'à l'ordinaire, nous rabaisser au-dessous de nos frères ? que de raisons, que de prétextes l'amour-propre et l'orgueil ne nous fournissent-ils pas aussitôt pour demander, pour solliciter, pour extorquer même des dispenses ! Que l'exemple du céleste Enfant nous confonde, qu'il dissipe enfin tous ces prétextes vains dont nous tâchons de nous couvrir pour nous dispenser des lois les plus saintes de la vie chrétienne ou de la vie religieuse. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[Ce que c'est que la circoncision spirituelle]. — « Le Seigneur votre DIEU circonci-
ra votre cœur, afin que vous aimiez le Seigneur votre DIEU de tout votre cœur : *Circumcidet Dominus DEUS tuus cor tuum, ut diligas DEUM tuum ex toto corde tuo* (Deuter. 30). » Qu'est-ce que la circoncision spirituelle ? Rien autre chose, disent les Pères, que la mortification chrétienne, qui porte une âme fidèle à retrancher avec courage tout ce qu'elle aperçoit en elle de déréglé ou d'inutile. Le cœur, l'esprit, les sens, tout est sujet en nous à cette circoncision nouvelle que le Sauveur a fait succéder à l'ancienne. Seconde circoncision, beaucoup plus nécessaire aux chrétiens que la première ne l'était aux Juifs. Rentrons donc sérieusement en nous-mêmes, et, le glaive spirituel en main, coupons, retranchons impitoyablement tout ce qui peut ou déplaire positivement à DIEU ou nous rendre moins agréables à ses yeux. Commençons par ce que nous trouverons de vicieux, de criminel ; continuons parce qui se trouvera d'imparfait ou d'inutile : nous trouverons assez de matière à notre zèle. Que d'affections terrestres ! que de liaisons trop tendres ! que d'amitiés trop sensibles ! que de répugnances, au contraire, que d'aversions, que d'antipathies nourries, fomentées, entretenues dans notre cœur ! que de pensées frivoles, que de vains projets, que d'ambitieux desseins ! que de jugements faux ou téméraires dans notre esprit ! que de paroles piquantes ou trop flatteuses ! que de discours inutiles ou trop longs ! que de regards indiscrets, que de curiosités criminelles ou dangereuses ! C'est à cette circoncision spirituelle que nous engage en ce jour la circoncision corporelle à laquelle le Fils de DIEU voulut bien se soumettre pour nous servir d'exemple. C'est sur ce modèle excellent que nous devons nous régler dans le retranchement de toutes les passions, de tous les excès qui nous dominent.

La circoncision spirituelle est autant le caractère essentiel du chrétien, du religieux, du véritable enfant de DIEU, que la circoncision corporelle était autrefois la marque sensible des vrais Israélites et des enfants d'Abraham. Sans elle, nous ne pouvons ni nous acquitter des promesses de notre baptême, ni garder nos vœux, ni obéir à nos règles, ni

presque faire aucune œuvre méritoire, puisque cette circoncision spirituelle est, après JÉSUS-CHRIST, le principe et la source, la règle et la mesure, de tout notre mérite. C'est la mortification chrétienne qui purifie notre cœur en le portant à renoncer à ses défauts ; c'est le couteau de cette circoncision qui retranche la superfluité des branches de la vigne mystique à laquelle le Fils de DIEU nous compare. Malheur aux branches qui n'auront point été taillées ! elles resteront sans fruit, comme un sarment sec et inutile, qui n'est bon qu'à jeter au feu. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[La circoncision spirituelle était inconnue]. — Comme la circoncision spirituelle, qui devait succéder à la judaïque, était inconnue à la plupart des hommes, odieuse et insupportable presque à tout le reste, JÉSUS-CHRIST, disent les Pères, a voulu souffrir l'une sans qu'il y fût obligé, afin de la finir, et de nous marquer l'autre qu'il voulait établir sur ses ruines ; et, comme l'Eglise est animée de son esprit, elle vient aujourd'hui recueillir avec respect les premières gouttes de son sang, afin de le répandre, par une invisible aspersion, jusque dans le fond de nos âmes, et nous faire connaître l'indispensable obligation dans laquelle nous sommes de nous circoncire, à l'imitation et sur le modèle de son époux. — La circoncision judaïque avait trois avantages, mais elle avait aussi en même temps trois fâcheuses qualités. Elle était nécessaire aux Juifs, parce qu'elle venait de DIEU qui leur en avait imposé l'obligation ; elle leur était honorable ; elle était le gage de sa protection et de son amitié : car ce fut de la sorte qu'il en parla à Abraham, lorsqu'il lui commanda de circoncire Ismaël avec tous les serviteurs et les esclaves. Nonobstant ces trois choses, elle avait trois désavantageuses qualités. Elle était passagère et temporelle, elle était humiliante et honteuse, elle était douloureuse et sanglante : en un mot, elle devait finir, elle supposait le péché, et elle faisait ressentir de grandes douleurs à ceux qui la souffraient. Bien loin que cette circoncision procurât à JÉSUS-CHRIST aucun des avantages qu'elle avait, elle ne pouvait lui être qu'un sujet d'humiliation et de peine. Non-seulement elle devait finir dès qu'il l'aurait soufferte, mais elle lui était infiniment plus honteuse et plus douloureuse qu'aux autres, soit parce qu'elle le mettait au rang des pécheurs, dont il était essentiellement séparé, soit parce que, son corps ayant été par l'opération du SAINT-ESPRIT formé du plus pur sang d'une vierge, et, par cette raison, étant plus délicat et plus sensible que celui des autres enfants, le couteau de la circoncision lui faisait de plus sanglantes plaies. (*Discours moraux*).

[Ce qu'est la circoncision spirituelle]. — La circoncision spirituelle n'est autre que la mortification chrétienne et le retranchement de tout ce qui appartient au vieil homme. Elle rencontre encore aujourd'hui trois grands ennemis dans le christianisme : je veux dire l'ignorance, la délicatesse, l'orgueil.

L'ignorance fait qu'on ne la connaît point, la délicatesse l'éloigne, l'orgueil l'anéantit. L'ignorance nous la fait voir hors de nous, la délicatesse au-dessus de nous, et l'orgueil au-dessous de nous. C'est pourquoi, comme il était important que nous la connussions et que nous apprissions à nous mortifier et à nous circoncire, qu'a fait JÉSUS-CHRIST ? Abrogeant une cérémonie pour imposer un précepte, il s'est soumis à la circoncision judaïque afin d'établir une circoncision nouvelle, qu'il nous a fait connaître au travers des nuages de notre ignorance, et à laquelle il nous a assujettis, nonobstant toutes les contradictions de notre délicatesse et de notre orgueil.

Qu'est-ce que j'entends par cette circoncision ? qu'est-ce que j'appelle se circoncire ? Se circoncire, dit S. Cyprien, c'est s'armer du glaive tranchant de la sainte sévérité de l'Évangile, pour faire, quelquefois par des austérités sensibles sur sa chair, mais toujours par des impressions invisibles sur son âme, ce que faisait le couteau de la circoncision sur une partie du corps humain, qui, ayant été d'abord le canal du péché, devait être la victime du sacrifice. Se circoncire, c'est, dit S. Augustin, dompter les mouvements déréglés de la chair, combattre sans cesse contre soi-même, retrancher insensiblement à la cupidité ce qu'elle a de plus animé et de plus vif, mettre un esprit de divorce entre soi et ses sens, et faire comme Joseph, qui pour se défendre des sollicitations criminelles d'une femme impudique, remporta avec soi son cœur, et ne lui laissa que son manteau. (*Les mêmes*).

[Même sujet]. — La loi de la circoncision était une loi pesante et onéreuse, dont l'Enfant-DIEU ne pouvait s'acquitter qu'en se chargeant en quelque sorte de toute la loi judaïque : car S. Paul nous assure que tout homme qui se faisait circoncire contractait dès-là l'obligation de garder tous les points de la loi. Cependant cette foule d'observances légales ne rebute point le Sauveur : il les embrasse toutes ; le poids accablant de tant de devoirs ne l'épouvante point ; il baisse le cou sous ce dur joug. Après cela, nous plaindrons-nous encore de la multiplicité de nos obligations ? oserons-nous dire que notre attention ne peut suffire à toutes ? les regarderons-nous comme autant de liens et de chaînes qui donnent atteinte à notre liberté ? N'avons-nous donc pas dû la sacrifier il y a si longtemps à JÉSUS-CHRIST, cette liberté funeste qui a été en nous la source de tant de crimes ? Ne savons-nous pas que ce n'est qu'en renonçant tout de bon à la fausse liberté des enfants d'Adam qu'on entre dans la véritable liberté des enfants de DIEU ? Soumettons-nous donc volontiers à ses lois ; chargeons-nous du joug de JÉSUS-CHRIST : il n'est dur et pesant que pour les âmes tièdes et rampantes. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[Prétextes contre la mortification]. — Quoique le monde soit obligé à la mortification par le même intérêt qui nous engage à embrasser la loi de l'Évangile, c'est

néanmoins à quoi les chrétiens trouvent plus d'obstacles, et plus de prétextes pour s'en dispenser, dont le plus ordinaire et le plus fort, puisqu'il l'emporte souvent sur tous les motifs que nous pouvons apporter, c'est l'amour que nous avons pour ce corps, qui fait une partie de nous-mêmes, et pour lequel nous avons une tendresse naturelle, plus forte et plus puissante que toutes ces considérations. Car comment voulez-vous que je persécute cet ennemi qui se réconcilie avec moi avant que je lui puisse déclarer la guerre ? comment haïr celui que la nature me fait aimer, ou que je condamne sans pitié un criminel que je chéris, et avec qui je suis d'intelligence ? Je suis lié étroitement avec lui : comment m'en séparer sans le détruire ? outre que je trouve en lui des qualités si opposées, je ne sais quel parti prendre dans la guerre que l'on m'oblige de lui déclarer. Il me secourt et il m'attaque : si je le traite bien, il s'élève contre moi, et je le trouve rebelle ; si je le dompte et si je le veux réduire à la raison, il demeure sans vigueur et me devient inutile ; si je lui donne quelque relâche, il est insolent ; et, si je l'afflige trop, je deviens moi-même coupable de sa mort. C'est le discours que S. Jean-Climaque fait tenir à l'amour-propre. (**Houdry**, *sermons sur tous les sujets*).

[Le nom de Jésus partout adoré]. — *A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini* (Ps. 112). Quel lieu peut-on trouver, en toute la terre, que le nom de JÉSUS-CHRIST n'ait pas encore occupé ? De quelque côté que vous jetiez les yeux, à l'orient ou à l'occident, au septentrion ou au midi, tout est plein de la majesté de cet adorable nom : *A solis ortu usque ad occasum laudabile nomen Domini*. L'odeur de ce doux parfum s'est répandue par toute la terre : on célèbre partout le nom du Seigneur ; sa gloire s'étend d'un pôle à l'autre ; et, quoique l'enfer en crève, il est contraint de l'avouer. O nom digne de toute bénédiction ! ô parfum répandu de tous côtés ! Voulez-vous savoir jusqu'où il se répand ? du ciel jusque dans la Judée, et de-là par toute la terre. De sorte que l'Eglise, divin Sauveur, chante de tous les coins de l'univers que votre nom est un parfum répandu. Et véritablement elle a raison de dire que c'est un parfum répandu, puisqu'il étend sa vertu non-seulement dans le ciel et sur la terre, mais encore jusqu'aux enfers, obligeant toutes les créatures à lui rendre hommage et à chanter, comme par concert, cet hymne sacré : *Oleum effusum nomen tuum*. — Le temps, non plus que le lieu, ne lui ôte rien de la vénération qui lui est due. Pendant qu'il y aura un JÉSUS dans le ciel et que les bienheureux jouiront de la félicité qu'il leur a acquise, ils porteront son nom sur le front ; et, comme leur bonheur sera sans dégoût, leurs louanges et leurs bénédictions seront aussi sans repentir. Sa durée n'est donc pas moindre que son étendue ; et, comme son immensité n'a point de bornes, son éternité point de fin. C'est pourquoi l'on peut dire n'a que c'est un nom nouveau, que personne n'a porté avant lui et que personne ne portera après lui. Nul ne le porte avant lui, parce qu'il lui a été

donné dans l'éternité ; nul ne le portera après lui, parce que, le temps étant la base de tous les titres et de toutes les grandeurs mortelles, l'éternité ne conservera que celui de JÉSUS, c'est-à-dire de *Sauveur des hommes*. Efforcez-vous d'être au nombre des sauvés, et faites état d'honorer toute votre vie ce nom sublime. Si vous voulez un jour porter cette qualité, gravez le nom de JÉSUS profondément dans votre cœur, afin de l'avoir souvent dans la bouche, mais ne le prononcez jamais qu'avec sentiment de révérence, parce qu'il est également adorable en tous lieux et en tout temps.

Vous ne pouvez vous excuser ni sur vos occupations ni sur vos emplois, puisqu'il n'y a point d'action, comme dit S. Paul, que vous ne deviez commencer par l'invocation de ce nom : *Omne quodcumque facitis, in verbo aut opere, omnia in nomine Domini JESU* (I Cor. 16). Voilà le meilleur ordre que vous puissiez apporter à vos affaires et à toute la conduite de votre vie. Si pour la rendre heureuse, il faut que JÉSUS en bénisse le commencement, le progrès et la fin, vous ne pouvez attirer sa bénédiction avec plus d'efficacité qu'en réclamant ce sacré nom, qui est le prix de son sang et de sa vie. Il est vrai que, pour le faire dignement, vous avez besoin de son secours ; mais il est trop jaloux de sa gloire pour vous refuser ses lumières, et il ne faut pas craindre qu'il manque à seconder vos bons désirs, puisque c'est lui-même qui vous les inspire. Ouvrez-lui donc votre cœur, afin qu'il y grave son saint nom en caractères d'amour ; et, si vous désirez recevoir ses divines illustrations, rendez-vous digne du salut qu'il vous promet. Persuadez-vous que le plus grand honneur que vous puissiez rendre au Fils de DIEU, en qualité de Sauveur, est d'embrasser courageusement tous les moyens qu'il vous offre pour vous sauver. Votre bonheur est tellement engagé dans sa gloire, que vous ne pouvez vous perdre sans lui faire outrage et lui ravir tout ce qu'il a de plus cher, qui est votre salut éternel. (**Le P. Nouet**).

[La vraie dévotion envers ce nom adorable]. — La vraie dévotion envers le nom sacré de JÉSUS est d'aimer et de procurer votre propre salut. Car, en vous sauvant, vous accomplissez le plus grand désir de votre Sauveur, et vous contribuez de votre part à ce qui est le plus glorieux, savoir de vous sauver. Votre salut dépend de lui et de vous. Il y a du sien, il y a du vôtre aussi. De sa part, il a fait abondamment ce qui était nécessaire pour vous donner les moyens d'achever heureusement cette grande, cette importante, cette unique affaire de l'éternité. Il a guéri toutes vos maladies, il vous a donné des préservatifs et des remèdes salutaires contre tous les vices ; il vous a délivré de la puissance du démon, il vous a reconcilié avec son Père ; il a payé toutes vos dettes ; il a levé tous les obstacles de votre salut, et, par un excès d'amour, il s'est fait lui-même une plaie et s'est tiré du sang pour satisfaire pleinement à la divine justice. Mais, après tout, si vous ne faites un bon usage de ses grâces, c'est en vain qu'il a fait

de si grandes dépenses pour vous ; et, en vous perdant vous-même, vous lui ôtez, autant qu'il est en vous, la gloire de son nom.

La dévotion solide envers le saint nom de JÉSUS est encore d'aimer et procurer de toutes vos forces le salut de votre prochain. Rien n'est plus cher au Fils de DIEU que le salut d'une âme : sa vie pleine de travaux et sa mort pleine de douleurs en sont des preuves éclatantes. Quel état devez-vous donc faire de la grâce de votre vocation, en vertu de laquelle, en vous faisant porter son nom, il vous associe à son emploi, vous fait part de ses souffrances et vous met entre les mains le diadème de sa gloire et le sceptre de sa puissance, pour lui regagner l'empire des cœurs et détruire la tyrannie du démon ! On ne peut s'en dispenser, de quelque condition qu'on soit, sans manquer au zèle qu'on doit avoir pour la gloire de celui qui a acquis le nom de JÉSUS par de si légitimes titres, puisque toute la gloire du Fils de DIEU est d'être notre Sauveur, selon la vertu de son nom, et d'avoir entre ses mains le salut et le bonheur de tous les hommes. *Nomen ejus gloria ejus*. Comme donc il n'y a point d'homme dont il ne soit le Sauveur, il n'y en a point non plus qui ne doive le révéler, s'il ne veut s'élever au-dessus des anges, qui l'adorent avec un singulier respect, ou plutôt se ravalent au-dessous des démons, qui sont contraints, malgré la haine qu'ils lui portent de l'honorer. Il faut, dit le Roi-Prophète, que les princes et les peuples l'adorent, que les souverains et les juges de la terre, les jeunes hommes, les vieillards et les enfants, célèbrent ses louanges, parce qu'il n'y a que le nom du Seigneur qui soit grand et sublime ; sa gloire s'élève du centre de la terre jusqu'au plus haut des cieux.

La vraie dévotion envers le saint nom de JÉSUS est d'aimer et de respecter notre Sauveur à cause de ses souveraines perfections, qui sont comprises dans la vertu et la signification de ce beau nom. Car 1° il renferme toute la sagesse, la bonté, la sainteté, la force, la miséricorde et l'amour de DIEU, sans quoi il n'eût pu nous sauver. 2° Il comprend toutes les grâces, les vertus et les dons du SAINT-ESPRIT qui servent à la sanctification de nos âmes, vu que c'est de la plénitude de JÉSUS-CHRIST, comme d'une source inépuisable, que nous les devons recevoir. *De plenitudine ejus omnes accepimus*. 3° Il signifie tous les offices divers de maître, de médecin, de père, de juge, d'avocat, de pasteur, de protecteur, qui conviennent au Fils de DIEU en qualité de Sauveur. 4° Il exprime et contient dans son étendue tous les biens que cet aimable Sauveur a conférés à tous les hommes, comme la rémission des péchés, la victoire sur les tentations, l'éloignement des occasions dangereuses, l'acquisition des vertus, le don de la persévérance, la communication de la gloire et la possession du souverain bien. Enfin, il marque et représente toutes les souffrances, les ignominies, les douleurs, les peines et les tourments que son zèle et le désir ardent qu'il avait de nous sauver lui ont fait souffrir. (**Le P. Nouet**, *Méditations*).

[Observations sur la circoncision]. — Je remarque deux choses dans la circoncision du Sauveur : du sang répandu et un nom donné ; du sang répandu par l'incision qu'un couteau de pierre a faite sur le corps d'un enfant, et le nom de JÉSUS que la Sainte Vierge lui a imposé dans le temps qu'elle l'a circoncis. Or, ces deux choses sont autant de preuves invincibles de l'obligation que nous avons de nous mortifier et de nous circoncire : voici comment. C'est que, un Homme-DIEU s'étant soumis à une loi temporelle et inutile, pour nous racheter, et ayant fait au-delà de ce qu'il devait faire pour notre salut, nous devons, à plus forte raison, nous soumettre à ce que nous sommes obligés de faire pour y travailler avec lui. C'est que, un Homme-DIEU n'ayant voulu être appelé JÉSUS que lorsqu'il a souffert la circoncision, nous ne pouvons être appelés chrétiens, ni soutenir le poids de ce grand nom, qu'en tant que nous sommes mortifiés et circoncis. Deux solides raisons que j'ai tirées des Pères, et qui doivent nous convaincre de l'indispensable nécessité de la circoncision spirituelle et de la mortification chrétienne. Je ne veux qu'un peu de religion et de bon sens pour vous faire convenir de la première.

Il est vrai, dit S. Bernard, qu'il a fait pour nous sauver ce qu'il y avait de surabondant ; mais il est vrai aussi qu'il nous a laissé quelque chose à faire. Il est vrai qu'il a suppléé à ce qu'il y avait de plus grand, et qu'il ne nous a assujettis qu'à de très-petits devoirs ; mais il est vrai aussi que, quelque petits que soient ces devoirs qu'ils nous a laissés, il veut que nous les remplissions sans nous faire de son assujettissement à la loi de la circoncision un prétexte pour nous dispenser de la nôtre. Il veut que, comme dans le sacrifice qu'on faisait autrefois de deux passereaux, l'un était immolé et l'autre trempé dans le sang du premier, nous fassions sur nous une aspersion de cet adorable sang qu'il verse aujourd'hui pour nos péchés, et qui, selon les Pères, est comme un essai, une prophétie, une image anticipée de sa mort. (*Discours moraux*).

[La circoncision spirituelle est un second remède]. — Comme le Baptême, qui efface le péché originel, n'étouffe pas les suites du péché, et que sa vertu, quelque grande qu'elle soit, ne s'étend pas jusques là, nous avons eu besoin d'un second remède, qui conservât en nous la grâce de notre innocence, qui nous maintint dans la qualité de chrétiens et d'enfants de DIEU que nous avons reçue dans le Baptême. Or, ce remède c'est la circoncision spirituelle et la mortification chrétienne : circoncision, mortification enveloppées dans cette promesse que nous avons faite, par une bouche et une volonté étrangères de renoncer à toutes les pompes, à toutes les idolâtries de Satan et du monde ; circoncision, par conséquent, à laquelle nous devons nous assujettir volontairement dans la suite, en nous éloignant de tout ce qui peut nous détourner de DIEU, et en acquérant par des vertus austères de quoi soutenir la gloire d'un si beau nom. Ce n'a été qu'à cette condition qu'on nous a faits chrétiens ; et comme,

dans l'ancienne circoncision, pour recevoir un nom nouveau il fallait répandre du sang, ainsi que l'Homme-DIEU en a répandu pour recevoir celui de JÉSUS, nous recevons à cette même condition le Baptême, qui n'a la vertu de nous régénérer que par le sang de JÉSUS-CHRIST, dans la mort duquel nous sommes baptisés. C'est ce qui a fait dire à S. Paul qu'en qualité de chrétiens non-seulement nous devons être et que nous sommes effectivement circoncis, mais encore que, obligés en vertu de ce beau nom de servir DIEU en esprit et de mettre toute notre gloire en JÉSUS-CHRIST, nous sommes la circoncision même : *Nos autem sumus circumcisio, qui spiritu servimus DEO et gloriamur in Christo JESU*. O l'admirable expression ! ô la riche définition d'un chrétien ! Quand nous voulons faire le portrait d'une belle personne, après avoir dit que tous les traits de son visage sont réguliers, ses yeux doux, son teint délicat et uni, sa taille bien prise et dégagée, toutes ses actions accompagnées de charme et de bonne grâce, nous croyons avoir fait son éloge en deux mots en ajoutant que c'est la beauté même.

Il y a tant de rapport entre la circoncision spirituelle et le vrai chrétien, que ce sont des termes presque synonymes. C'est là ce qui fait sa nature et sa différence ; c'est là ce qui fait son essence et ce qui marque son devoir : en sorte que, de quelque côté qu'on le regarde, on ne voit en lui que circoncision : *Nos sumus circumcisio*. Circoncision de ses yeux : ils sont fermés aux objets criminels, et ils ne regardent qu'avec indifférence ceux qui lui paraissent innocents. Circoncision de sa bouche : indiscreète fluidité de langue, torrent de mots inutiles, demangeaison de parler à toute heure et en toute rencontre, précipitation à dire ce qu'il faudrait taire et ce qu'il faudrait souvent oublier, tout cela en est retranché. Circoncision de son esprit : il en éloigne les pensées vagues qui pourraient le salir, les légères et les inconstantes qui pourraient le partager, les importunes et les inquiètes qui pourraient le tourmenter. Circoncision de son cœur : il corrige et réprime tous les séditieux mouvements qui le dérèglent, l'avarice qui le resserre, l'ambition qui l'enfle, la haine qui l'endurcit, l'envie qui le dessèche, la tristesse qui l'abat, la colère qui l'emporte, la crainte qui le trouble, les mauvais désirs qui l'agitent et qui le corrompent. En un mot, dans un vrai chrétien tout est circoncis, et il est la circoncision même : *Nos sumus circumcisio*. Telle est son obligation, et vouloir se dispenser de ce devoir c'est, je ne dis pas négliger d'arriver à la perfection évangélique, mais sortir des bornes de sa vocation ; c'est, je ne dis pas mépriser ce qui ferait un grand saint, mais se soucier peu d'un commandement dont la seule mission est capable de faire un réprouvé. (*Discours Moraux*).

[Les mondains]. — O vous qui ne faites de votre vie qu'un cercle de divertissements et de plaisirs, qui passez la meilleure partie de vos années à connaître toutes les intrigues du monde ou à vous y mêler, à être de

tous les divertissements et de toutes les parties de bals, à traîner après vous le luxe et l'impureté en triomphe, à accorder à vos sens et à vos passions tout ce que la corruption du siècle et la malignité du monde leur suggèrent, et qui, sous prétexte de quelques petites austérités que vous faites moins par religion que par caprice, sous prétexte de quelques aumônes plutôt arrachées par bienséance que données par devoir, prétendez vous mortifier assez et pouvoir vous sauver à l'ombre de certaines croix, que le monde ou votre propre orgueil vous font porter, hélas ! que vous êtes éloigné de votre compte ! De deux choses l'une, disait S. Jérôme : ou bien faites-vous un corps d'une autre constitution que n'est le vôtre, ou bien donnez-nous un autre évangile; ayez un corps invulnérable aux traits de la concupiscence et exempt de péché, ou bien donnez-nous un évangile relâché, qui nous commande de marcher par la voie large du plaisir, et non plus par l'étroite voie de l'austère circoncision qu'elle nous prescrit. « Que vous êtes savante ma chère fille (c'est ainsi qu'il parle à une dame mondaine), d'avoir trouvé le secret de vous mortifier parmi les plaisirs et les plus dangereux engagements du siècle ! que vous êtes sûre de votre vertu en demeurant avec de jeunes hommes au milieu des bals, des jeux et des festins ; vous qui avez un corps bien fait, une humeur enjouée, des passions ardentes ! S. Paul l'entendait bien mal, lui qui assujettissait son corps à son âme par de continuelles macérations, de peur qu'il ne fût réprouvé. Il ne savait pas, sans doute, ce que vous savez, qui est de pouvoir obéir à l'Évangile par des mortifications en idée, sous l'asile desquelles vous soyez en assurance avec tout l'attirail de la vanité mondaine ; et un corps comme nageant dans le plaisir ! » (*Discours Moraux*).

[Circoncision imposée]. — JÉSUS-CHRIST ne veut pas nous laisser absolument le droit de nous circoncire ni la liberté de nous mortifier à notre gré. Si cela était, passions délicates et adroites, vous flatteriez le pécheur, et, sans enfoncer le couteau jusque dans la chair vive, vous vous contenteriez de couvrir par de beaux ligaments une fausse plaie. Car enfin, l'attachement que nous avons au plaisir et la répugnance naturelle que nous sentons à nous faire violence nous dispenseraient bientôt de cette sévérité, et nous feraient plutôt trouver des soulagemens que des remèdes à notre mal. (*Le même ouvrage*).

[De la sévérité de la loi chrétienne]. — JÉSUS-CHRIST ne veut pas que nous ayons le moindre sujet de nous plaindre de l'excessive sévérité de la loi qu'il nous impose. Si cela était, vous seriez, ô mon DIEU, tout autre que vous êtes ; je veux dire impitoyable dans l'exercice de votre justice, déterminé à nous perdre plutôt qu'à nous corriger, plus avide de notre sang et de la destruction de notre être que de notre perfection et de l'expiation de nos péchés. Il n'en est pas ainsi : JÉSUS-CHRIST propor-

tionne le remède, je ne dis pas à la nature de la maladie (hélas ! qui pourrait le souffrir ?) mais au tempérament, et, pour parler avec l'Apôtre, aux infirmités du malade : *Humanum dico, propter infirmitatem vestram*. S'il ne veut pas nous dispenser de porter le joug de la mortification chrétienne, il nous assure qu'il est doux ; et s'il ne nous décharge pas de ce fardeau, il proteste qu'il est léger depuis qu'il l'a porté. Il fait à peu près (permettez-moi cette comparaison, qui est de Tertullien) ce que faisaient les prêtres de Bellone, qui, dans les sacrifices qu'ils lui offraient, se déchiquetaient les cuisses par de fréquentes incisions ; et, recueillant dans le creux de leur main le sang qui en coulait, le présentaient à ceux qui assistaient à cette cruelle cérémonie, comme pour leur dire : Tenez, nous ne nous sommes point fait de mal : éprouvez-le, vous ne vous en ferez pas non plus. (*Discours moraux*).

[L'esprit du monde]. — A quoi ne se réduit-on pas dans le siècle, et quelles bassesses n'y fait-on pas souvent, pour parvenir aux fins qu'on se propose ! les uns assiègent les portes des grands et rampent devant ceux dont ils attendent quelque faveur, sans se rebuter de la dureté avec laquelle on les traite ; d'autres sacrifient leur honneur par l'orgueil même qui le leur fait rechercher, se réconciliant avec de puissants ennemis et leur demandant pardon de peur d'être humiliés encore davantage s'ils refusaient de leur donner des marques de soumission et de respect : et pour DIEU, chose étrange ! pour les intérêts de son salut, on se scandalise et on cherche des prétextes contre des humiliations qui ne coûteraient pas tant, et par lesquelles néanmoins on pourrait reconnaître en quelque manière celles que JÉSUS-CHRIST a volontairement souffertes au jour de sa circoncision. Je n'en trouve point de plus grandes que celles qui accompagnèrent cette triste cérémonie. C'est s'humilier beaucoup, de sortir de cette étable pour mener une vie cachée pendant trente années ; c'est s'humilier beaucoup de quitter cette solitude pour souffrir, pendant le cours d'une vie publique, une infinité de persécutions et mourir sur une croix ; mais j'ose dire, en un sens, que c'est peu en comparaison des humiliations qui se trouvent dans la circoncision judaïque. L'humiliation du Fils de DIEU est encore plus grande, en un sens, dans ce mystère que sur la croix. Là, je l'avoue, il mourra entre deux voleurs ; mais son juge fera lui-même son apologie, et, s'accusant d'injustice, pour rendre témoignage à la vérité il dira qu'il ne trouve dans toute sa conduite aucun sujet de mort : ici, il commence à mourir ; mais, bien loin que Marie, convaincue de sa sainteté et de sa divinité, empêche qu'on lui fasse souffrir cette rigoureuse peine, c'est elle-même qui lui imprime cette ignominieuse marque de pécheur. Que cette humiliation est grande ! mais hélas ! qu'elle a peu d'imitateurs ! les uns la louent, les autres l'admirent ; mais presque tous l'éloignent d'eux et ne peuvent se résoudre à l'imiter. (*Même ouvrage*).

L'ÉPIPHANIE.

AVERTISSEMENT.

De tous les mystères qui regardent la personne du Fils de DIEU, l'Épiphanie, c'est-à-dire la vocation et l'adoration des rois mages, est sans doute le plus glorieux pour lui, puisqu'il l'a fait reconnaître pour roi et pour souverain de l'univers ; et en même temps le plus avantageux pour nous, ou plutôt le principe de tout notre bonheur, puisque c'est par ce moyen que nous avons été appelés au christianisme et à la connaissance du vrai DIEU. A quoi j'ajoute que c'est encore le mystère qui nous doit inspirer de plus hauts sentiments de reconnaissance de la bonté de DIEU envers nous, comme nous l'avons amplement expliqué en son lieu, en parlant de ce sujet, où la vocation des gentils, la fidélité à correspondre à la grâce, et toutes les circonstances particulières de ce grand mystère, nous fournissent assez de matière pour plusieurs discours. Tellement que, dans ce Supplément, nous n'ajoutons ni de nouvelles pensées ni de nouvelles vérités aux premières, mais seulement de nouveaux tours, et de nouvelles manières dont on les a exprimées, afin que, dans cette diversité, les prédicateurs puissent choisir ce qui les accommodera et ce qui viendra le mieux à leur sujet.

[Histoire de la fête]. — Il est très-probable que, au moment où les anges annonçaient aux bergers la naissance du Sauveur en Judée, la nouvelle étoile l'annonçait en Orient. Elle fut aperçue de bien des gens; l'éclat extraordinaire dont elle brillait la faisait distinguer des autres; mais il n'y eut que les mages qui, encore plus éclairés par une lumière intérieure, connurent ce que signifiait ce phénomène, et n'hésitèrent pas un moment à aller chercher celui que l'étoile annonçait. Ceux dont parle l'Évangile, instruits sans doute de la promesse que DIEU avait faite aux Juifs de leur donner un roi qui serait le Sauveur du monde, et de la célèbre prophétie de Balaam qui désignait si clairement le Messie par une nouvelle étoile en Israël, se mirent en chemin vers Jérusalem dès qu'ils eurent aperçu ce nouvel astre, qui leur servit de guide comme autrefois la nuée lumineuse à l'égard des Israélites dans le désert. L'étonnement fut grand de voir des gens de ce caractère, qui venaient de loin pour adorer un roi des Juifs, que les Juifs même ne connaissaient pas. Hérode en fut alarmé: jaloux de sa dignité, et craignant qu'on ne lui allât ravir sa couronne, il mande sur l'heure les plus qualifiés des prêtres et des scribes, c'est-à-dire, ceux qui devaient expliquer au peuple les divines Écritures et prendre garde qu'on n'y mêlât rien qui en pût corrompre le sens. Il avait assez d'esprit pour voir qu'un roi dont le Ciel annonçait la naissance ne pouvait être autre que le Messie: c'est pour cela que, dans l'assemblée qu'il fit des docteurs, il demanda seulement où devait naître le Sauveur. Ils répondirent tous d'une voix qu'il naîtrait dans Bethléem, petite ville de la tribu de Juda, comme DIEU même l'avait prédit par son prophète, lorsqu'il assure que, quelque petite que soit cette bourgade, elle aura l'avantage, sur toutes les plus grandes villes, de donner un prince et un gouverneur général à tout le peuple d'Israël. Il n'en fallut pas davantage pour mettre le trouble dans l'esprit et dans le cœur du plus ambitieux des hommes, dont la cruauté égalait l'ambition. Cet esprit fourbe et ambitieux, qui avait déjà formé le dessein de se défaire de ce divin Enfant, prend les mages à part, leur fait cent questions capricieuses, les prie surtout de lui dire en quel temps l'étoile avait commencé à paraître, et, reconnaissant en eux beaucoup de piété et de défiance, il fait semblant d'approuver leur dévotion, et les anime à poursuivre leur voyage. Allez, leur dit-il, en Béthléem, puisque c'est là que doit naître le roi promis, ce libérateur de son peuple; informez-vous de tout ce qui regarde cet enfant, et revenez au plus tôt, je vous prie, pour m'en dire des nouvelles, parce que je veux l'aller adorer aussi bien que vous. C'est ainsi que ce fourbe essayait de les engager malicieusement dans le piège.

Dès que les mages eurent pris congé d'Hérode et qu'ils se furent remis en route, l'étoile, qui avait disparu dès qu'ils entrèrent dans Jérusalem, leur parut de nouveau dès qu'ils en partirent, et les mena droit à Bethléem. Concevez quelle fut leur joie lorsqu'ils revirent cet astre, et

surtout lorsqu'il s'arrêta sur la maison où était le nouveau roi. Ils y trouvèrent celui qu'ils cherchaient. Il était entre les bras de sa mère, il n'avait rien au dehors qui le distinguât des autres enfants ; mais la même lumière intérieure qui leur avait fait connaître ce que l'étoile signifiait, leur fit aisément découvrir, à travers ce faible extérieur, l'auguste majesté et la suprême dignité de ce DIEU fait homme. Pleins de foi et de respect, ils se prosternèrent devant lui et l'adorèrent comme le maître souverain et le Sauveur des hommes. Et comme c'était la coutume du pays de ne se présenter jamais devant les grands les mains vides, il lui offrirent ce qu'ils avaient de plus précieux en leur pays, de l'or, de l'encens et de la myrrhe : et alors s'accomplit ce que David avait prédit du Messie, lorsqu'il dit que les rois de l'île, de l'Arabie et de Saba, viendront lui offrir des présents pour gages de leur fidélité et de leur obéissance. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Jésus se fait connaître]. — Le Fils de DIEU, voulant faire savoir sa naissance à tout le monde et manifester sa grandeur, tout humilié qu'il est dans une étable et dans une crèche, se sert des rois pour la publier : car il n'y avait point de courrier qui la pût porter plus loin, ni de moyen qui la pût mieux faire connaître et en moins de temps. Il faut que le bruit d'une chose soit bien grand pour venir jusqu'aux oreilles des rois, qui, dans leur élévation, sont comme les cieux, fort éloignés du bruit de la terre ; mais, quand les rois qui font le sujet des plus importantes nouvelles en publient eux-mêmes quelqu'une, c'est alors que personne ne la peut ignorer, parce qu'ils sont encore en ce point, comme les cieux, où il ne peut arriver le moindre changement qu'on ne le voie aussitôt, et que tout le monde n'en soit averti. (**Houdry**, *sermons*).

[Les grands envers Dieu]. — Quoique DIEU exige des hommages et un culte de religion de tous les hommes en général pour reconnaissance de sa grandeur, il attend plus particulièrement ces devoirs des grands et des personnes que leur naissance, leurs charges, leur condition, leur fortune, élèvent au-dessus des autres ; non-seulement parce que ce sont ceux qui peuvent davantage lui faire honneur, comme nous voyons que la gloire d'un monarque sur la terre n'est pas tant de voir une foule de peuples qui l'honorent et qui tremblent devant lui, que d'obliger les princes et les plus grands de son Etat à se tenir dans un profond respect et à lui rendre leurs soumissions ; mais, de plus, parce que leur exemple impose une espèce de nécessité à tous les autres de les suivre et de les imiter. Comme leur autorité est reconnue de tous, leur exemple n'est jamais sans suite, et l'on peut dire qu'ils enseignent encore mieux qu'ils ne commandent : ce sont ceux que tout le monde regarde, et par conséquent sur qui tout le monde se règle. Tellement que, quand ils sont les premiers à s'acquitter des devoirs de la religion, leur exemple fait sur les autres ce

que l'étoile fait aujourd'hui à l'égard de ces rois mages : elle s'arrête sur la crèche du Sauveur pour montrer celui qu'il faut adorer. (*Le même*).

[Grâces accordées aux Mages]. — Pour ce qui est des rois mages qui eurent le bonheur d'adorer le Sauveur et de lui faire leurs présents, il est aisé de comprendre de quelle abondance de grâces et de dons surnaturels ils furent comblés ; avec quelle foi vive, avec quelle charité ardente, avec quel zèle pur et généreux, ils s'en retournent chez eux, où, après avoir annoncé les merveilles qu'ils avaient vues, ils méritèrent de mourir de la mort des saints. Et certes, une grâce et une vocation si singulières, une fidélité si généreuse et si exacte, ne pouvaient pas manquer d'avoir un pareil sort : c'est ce que l'Eglise croit, par le culte public qu'elle permet qu'on leur rende. Ah ! Sauveur du monde, que de belles leçons, et que je trouve de grands exemples dans vos premiers adorateurs ! Faut-il que, parce que je puis vous trouver avec moins de frais, je vous cherche avec moins d'empressement, je vous adore avec moins de respect, je ne vous rende que plus rarement mes hommages ! Voilà ce que j'ai fait, et voilà aussi ce que je déteste, résolu de vous faire assidûment ma cour, et de vous adorer en esprit et en vérité le reste de mes jours. (*Le même*).

[Jésus doit être glorifié]. — Il fallait, Seigneur, que, parmi toutes ces humiliations et ces abaissements que vous recherchiez avec tant de soin, il se rencontrât des événements qui marquassent ce que vous étiez, et qui empêchassent que la gloire de votre divinité ne fût étouffée parmi les confusions auxquelles vous étiez incessamment exposé ; et il fallait que ceux qui vous voyaient homme, revêtu de la faiblesse humaine, reconnussent tout à la fois dans votre personne la majesté et la toute-puissance d'un DIEU. C'est ce qui est cause que ces trois voyageurs, gens considérables par l'autorité qu'ils avaient dans le monde comme par leurs grandes connaissances, viennent, par une inspiration de DIEU, des extrémités de la terre dans Bethléem, sous la conduite d'une étoile, pour vous rendre des honneurs et des hommages qui ne sont dus qu'à DIEU. (Livre intitulé *Entretiens de l'abbé Jean et du prêtre Eugène*).

[Le trouble d'Hérode]. — Le trouble d'Hérode, l'émotion qui arriva, l'étonnement des princes des prêtres et des docteurs du peuple, lorsqu'ils surent que les mages, sur l'apparition d'un nouvel astre, étaient venus de si loin et avaient traversé tant de pays pour chercher le roi des Juifs et pour l'adorer quand ils l'auraient trouvé, ce trouble, dis-je, et cette émotion déclare, Seigneur, au peuple qui vous attendait depuis si longtemps, qu'enfin vous étiez venu dans le monde. Cela lui donne quelques pensées, cela lui cause quelques mouvements ; mais, au lieu de profiter d'une si grande nouvelle, il l'oublie, et la mémoire s'en efface. Le souvenir qu'Hérode en conserva ne servit qu'à lui faire commettre l'action

la plus inhumaine et la plus cruelle qui fut jamais, en faisant passer par le fil de l'épée tous les enfants qui se trouvèrent dans Bethléem et dans les pays d'alentour, à l'âge de deux ans et au-dessous. Pour les prêtres et les scribes, au lieu de brûler d'une impatience sainte pour savoir ce que c'était que ce nouveau roi des Juifs qui paraissait dans le monde, ils se contentèrent de faire quelque légère recherche de l'endroit où le Christ devait naître. (*Le même ouvrage*).

[Empressement des mages]. — Les mages, arrivant à Jérusalem, ne vont point faire de visites inutiles ; ils ne vont pas même au temple qui était si célèbre ; ils ne s'informent point des nouvelles de la ville ni de la cour d'Hérode ; et, si ce prince ne les eût envoyé chercher, ils ne l'eussent pas vu. Ils ne songent qu'à leur voyage ; ils demandent seulement des nouvelles de celui qui est né roi des Juifs : *Ubi est qui natus est rex Judæorum ?* — Apprenons de là à retrancher de notre esprit la curiosité de savoir des choses superficielles, des sciences, des nouvelles, des affaires du monde et de nos voisins, qui ne nous peuvent servir à faire notre salut, mais qui, au contraire ne font qu'embarrasser notre esprit et le détourner de l'application qu'il doit avoir aux choses de DIEU et aux affaires de notre conscience. Informons-nous des nouvelles de l'autre monde, des nouvelles de JÉSUS-CHRIST ; soyons soigneux de l'adorer dans la crèche, et regardons comme indigne de nous toute autre science que celle qui nous fait connaître le saint Enfant. Nous serons heureux si nous le pouvons rencontrer, s'il nous souffre à ses pieds, s'il reçoit les présents que nous lui offrons.

[Aux habitants de la campagne]. — Tandis que les mages sont dans la ville de Jérusalem, l'étoile qui les avait conduits ne leur paraît point ; mais sitôt qu'ils en sortent, *antecedebat eos* : ils la voient devant eux, et elle leur marque le chemin ; elle les conduit au lieu où était le saint Enfant qu'ils cherchaient. — De-là nous devons apprendre que l'esprit de DIEU ne se trouve pas ordinairement dans le tumulte des grandes villes et dans le bruit des affaires du monde : c'est là, au contraire, où on le perd. Car dans les grandes villes l'ambition, l'envie, l'avarice, la vengeance, la volupté et l'intérêt, règnent dans les cœurs et en font tous les mouvements. C'est un air empesté, qui corrompt tous ceux qui le respirent, et il faut une grâce particulière de DIEU pour s'en préserver. Le plus assuré est de fuir et de s'arrêter dans les lieux où les occasions du péché étant plus rares, on pêche moins. Estimez-vous donc très-heureux de demeurer dans un village, séparés du grand monde, et par conséquent de l'esprit du monde, qui est l'ennemi de DIEU. Vous n'avez point d'objets magnifiques devant les yeux, point de palais superbes, point de meubles précieux, point de tables somptueuses, point de trains et d'équipages magnifiques, et ce que ne voient pas vos yeux, votre cœur ne le désire pas. Vous n'avez

pas de continuelles occasions d'agrandir votre fortune, et de multiplier votre bien, et vous vous contentez de ce que DIEU vous a donné. Les grandes affaires n'emportent pas tout votre temps, n'occupent pas tout votre esprit ; vous n'avez qu'un petit ménage à conduire, que vos terres à cultiver, qu'à prendre garde à vos petites familles ; et vous pouvez à ces petits soins joindre aisément celui de votre salut et les exercices de la piété chrétienne. Bénissez donc la providence divine, qui vous a fait naître dans des lieux où vous pouvez facilement le servir, et où il habite plus volontiers que dans ces grandes villes où il n'est guère ni connu ni servi. Il parle volontiers aux cœurs ; mais c'est dans la solitude : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (Godeau, *Homélie*).

[Les mages trouvent enfin l'Enfant Jésus]. — Les mages, sous la conduite de l'étoile qui marchait devant eux, viennent à Béthléem : ils y trouvent l'Enfant Jésus couché dans la crèche, auprès de sa sainte mère, sans compagnie, sans équipage, sans aucune marque de royauté. Cependant, non-seulement ils l'honorent comme roi, le respectent comme prêtre du Très-Haut et le bénissent comme la victime qui se doit immoler pour le salut du genre humain, mais ils l'adorent comme DIEU. Quelle foi ! y en eut-il jamais une pareille en Israël ? Je ne m'étonne pas que l'on croie en JÉSUS-CHRIST et qu'on le reconnaisse pour Messie, tandis qu'il fait des miracles que personne n'avait encore faits ; mais que des philosophes, des savants du monde, des sages du siècle, reconnaissent pour DIEU un enfant de dix ou douze jours, un enfant couché dans une crèche, enveloppé de pauvres langes, abandonné de tout le monde et dans une extrême pauvreté, c'est ce qui m'étonne, c'est ce qui me surprend et ce qui me fait admirer leur foi. Quelle doit être la nôtre, nous qui sommes assurés, par la lumière de la foi, que l'enfant né en Béthléem est DIEU, qui savons qu'il est ressuscité, qu'il règne à la droite de son Père dans le ciel, qu'il est juge des vivants et des morts ! Avec quel respect ne le devons-nous pas adorer ! (*Le même*).

[Nous ne pouvons connaître Dieu sans sa lumière]. — De ce que DIEU crée une étoile nouvelle dans le ciel pour manifester la naissance de son Fils aux trois mages, nous devons apprendre que nous ne pouvons connaître sans la lumière de DIEU ni JÉSUS-CHRIST ni aucun de ses mystères ; que notre esprit est dans les ténèbres pour les mystères divins, et que tous nos raisonnements n'en sauraient rien comprendre. Les mages étaient de grands philosophes, de grands astrologues, qui, voyant paraître cette nouvelle étoile, admirèrent sa forme, sa lumière, son cours ; mais, si en même temps DIEU ne leur eût révélé que cette étoile annonçait la naissance de son Fils, ils ne l'eussent prise que pour un astre ordinaire. La grâce éclaira leur entendement en même temps que cet astre éclairait leurs yeux, et leur fit connaître celui qui était venu au monde pour le racheter. *Dedit*

aspicientibus intellectum qui præstitit signum, et quod fecit intelligi fecit inquiri (S. Léon, Epiph.). Ne présumons donc pas de notre bel esprit ni des lumières de notre science pour rien connaître des choses de DIEU et de notre salut ; reconnaissons que nous sommes nés aveugles et dans une profonde ignorance ; demandons à DIEU la lumière de la foi, qui est notre guide, et qui seule nous peut conduire à JÉSUS-CHRIST. La lumière de la raison, celles de la philosophie et de l'expérience, ne nous pouvaient faire connaître aucune vérité divine ; JÉSUS-CHRIST seul nous appelle à lui. JÉSUS-CHRIST seul se fait connaître à nous : car il est la lumière qui éclaire tout homme qui vient dans ce monde, il est la voie par laquelle il marche sûrement. Aimons cette lumière, dit S. Augustin : *Hanc amemus* ; désirons de la connaître : *Hanc intelligere cupiamus* ; soyons-en altérés : *sitiamus, ut ad ipsam lucem aliquandò veniamus, et in illâ ità vivamus ut nunquam omninò moriamur* (xxxiv in Joan.) ; afin que nous puissions l'obtenir, et que, par son moyen, nous conservions de telle sorte la vie de la grâce, que nous ne mourions jamais. (Godeau).

[La vue de l'étoile]. — Pourquoi les mages infèrent-ils que le roi des Juifs est né de ce qu'ils ont vu son étoile ? quelle proportion entre cette étoile et la naissance du Sauveur ? Un ancien prophète, qui était du pays même des mages avait prédit *qu'une étoile sortirait de Jacob* (Num. xxiv, 17) ; il avait annoncé par ces paroles la naissance d'un prophète qui pourrait être appelé une étoile brillante parce qu'il naîtrait du ciel et qu'il éclairerait les hommes. La mémoire de cette prédiction s'était conservée jusqu'au temps des mages ; ils en attendaient l'accomplissement. Les mages, instruits par la prédiction du prophète, par l'apparition de l'étoile, et, encore plus que tout cela, par la lumière intérieure que DIEU répandit dans leur cœur, ne doutent point que le nouvel astre qui se montre à eux ne soit un témoignage assuré de la naissance du Sauveur. Voilà pourquoi ils l'appellent l'étoile du roi des Juifs : *Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus l'adorer.* — *Nous avons vu, et nous sommes venus* : voilà des paroles d'une grande instruction pour nous. Les mages entrent dans la voie aussitôt qu'elle leur est ouverte ; ils ne remettent point à un autre temps : dès le moment que la lumière paraît, dès le moment que les mystères du salut leur sont découverts, ils partent en toute diligence, et vont chercher JÉSUS-CHRIST. (Lambert, Année évangélique).

[Bonté et condescendance du Fils de Dieu envers nous]. — Combien de fois JÉSUS-CHRIST vous a-t-il éclairés ! combien de fois vous a-t-il appelés ! C'est lui qui vous a fait entendre ce ministre zélé dont les discours vous ont touché, lorsqu'il vous a expliqué d'une manière vive les vérités du salut ; c'est lui qui vous a lié avec cet ami fidèle dont les exemples et les entretiens sont également puissants pour vous obliger à rentrer en vous-même ; c'est lui qui a fait naître cet événement que vous croyez fâcheux,

mais qui dans la vérité est favorable puisqu'il vous inspire du dégoût pour les choses de la terre ; c'est lui qui vous a mis entre les mains cet écrit solide qui vous convainc malgré vous du tort que vous avez de ne vous pas appliquer uniquement à la seule affaire importante. JÉSUS-CHRIST vous appelle : est-ce par besoin ? vous lui êtes entièrement inutile : c'est donc uniquement par bonté. Un DIEU bon ne sera point aimé par sa créature, même pendant le temps où il lui donne des marques de son amour ! il faut pour cela n'avoir aucune sensibilité ; il faut vouloir étouffer les sentiments de reconnaissance qui naîtraient en nous malgré nous-mêmes, pour peu qu'il restât d'empire à la raison et qu'elle ne fût pas entièrement dominée par la passion. Voilà pourquoi S. Paul soutient que la bonté de DIEU est le motif le plus pressant que l'on puisse représenter à un pécheur pour l'animer à se convertir. *Ignorez-vous*, dit l'Apôtre, *que la bonté de DIEU vous invite à la pénitence* (Rom. XI, 4). Beaucoup de pécheurs en tirent une conséquence toute contraire. DIEU appelle le pécheur, et souvent il résiste parce que la bonté de DIEU lui est connue. Souvent, comme parle Tertullien, par un abus qu'on ne peut assez déplorer, ce qui est le plus capable de nous détourner du péché nous retient dans le péché. Vous persévérez dans vos voies criminelles, parce que vous vous flattez que DIEU sera toujours prêt à vous recevoir : c'est là ce que vous opposez quand on vous presse de revenir à DIEU promptement. Cessez, cessez, ingrats, de compter sur des bontés dont vous êtes indignes ; apprenez combien il est dangereux d'abuser des bontés de DIEU. Puisque les miséricordes du Seigneur ne vous touchent point, le péril auquel vous vous exposez quand vous différez de revenir à lui vous convaincra de la nécessité qu'il y a de sortir au plus tôt de la voie de l'iniquité. (*Année évangélique de Lambert*).

[Le trouble de Jérusalem]. — Il est difficile de bien entendre pourquoi Jérusalem est troublée lorsque les mages annoncent la naissance d'un nouveau roi. Il leur était aisé de reconnaître que ce nouveau roi était le Sauveur, que les prophètes avaient prédit : ainsi il semble que, bien loin d'être troublés, ils devaient être remplis de joie. C'est le sentiment que leur devait inspirer l'espérance prochaine d'être délivrés de la dure servitude dans laquelle ils gémissaient depuis longtemps. Reconnaissez dans ce trouble universel de Jérusalem l'effet de cette complaisance aveugle qui fait que l'on flatte les grands, que l'on entre dans leurs sentiments, que l'on s'accommode à leur génie. Jusqu'où ne se contraint-on pas quand il est question de plaire aux puissants du siècle ? Que nous serions heureux si nous avions la même ardeur d'obéir à DIEU, si nous avions le même courage de forcer nos inclinations, lorsqu'il est nécessaire de nous faire quelque violence pour remplir nos devoirs et pour accomplir la loi de DIEU ! (*Le même*).

[Sur la solennité de l'Épiphanie]. — La solennité de ce jour est grande, mais c'est pour ceux qui savent estimer comme ils doivent le don précieux de la foi et la qualité glorieuse de chrétien. Car qui peut se réjouir d'avoir été appelé à la connaissance de JÉSUS-CHRIST, s'il ne regarde pas cette connaissance comme un grand bien, et s'il n'a que peu de ressentiment pour la grâce de sa vocation? et qui peut se flatter d'être dans cette disposition lorsqu'il vit de la même manière que s'il n'était jamais entré dans l'Eglise et s'il n'avait jamais ouï parler de JÉSUS-CHRIST? Notre lumière est venue, mais sommes-nous de ceux dont le prophète a prédit qu'ils marcheront à la lueur de cette lumière?

Les SS. Pères ont remarqué deux choses dans les présents que les mages ont offerts à JÉSUS-CHRIST. La première, qu'ils étaient conformes à la qualité de celui qu'ils adoraient. Ils le révéraient comme DIEU par l'oblation de l'encens, comme roi par celle de l'or, et comme homme par celle de la myrrhe, dont on se servait pour embaumer les corps après la mort. La seconde, que nous pouvons et devons offrir à JÉSUS-CHRIST, en un sens spirituel, les mêmes présents que les mages lui ont offerts. Nos prières ardentes seront notre encens, et nous lui offrirons de l'or par l'assistance que nous lui rendrons en la personne des pauvres, et la myrrhe qui sert à empêcher la corruption peut fort bien figurer le soin que nous devons prendre de conserver la pureté de nos corps par le retranchement de tous les plaisirs illicites. (**Le Tourneux**, *Année chrét.*)

[La gloire de Jésus dans ce mystère]. — Ce jour est infiniment glorieux au Fils de DIEU, parce qu'il y fait paraître d'une manière admirable son souverain pouvoir sur la terre et dans le ciel. Sur la terre : car il se fait adorer par des rois; et, tout petit enfant qu'il est, il fait trembler Hérode, pour montrer que toutes les grandeurs et toutes les puissances du monde lui sont soumises, et qu'il est le Roi des Rois; dans le ciel : car il crée un nouvel astre, dont la beauté miraculeuse marque parfaitement les merveilles de sa naissance. Les étoiles sont faites pour nous éclairer durant la nuit, et JÉSUS-CHRIST est venu pour nous éclairer parmi les ténèbres du siècle; les étoiles conduisent les voyageurs, et JÉSUS-CHRIST conduit les hommes à l'éternité bienheureuse; les étoiles paraissent petites à nos yeux, quoiqu'elles soient d'une prodigieuse grandeur, et JÉSUS-CHRIST s'est fait le plus petit de tous les hommes, quoiqu'il soit infini dans ses grandeurs. Les étoiles font éclater leur lumière dans le ciel, mais elles cachent leur vertu dans le sein de la terre où elles agissent par des influences secrètes, et JÉSUS-CHRIST se montre à découvert aux bienheureux par les lumières de la gloire; mais il agit ici-bas secrètement dans nos cœurs par les influences de la grâce.

Ecrivez-vous avec S. Augustin : « O le grand et admirable mystère. Il était couché dans une crèche, et il attirait les mages de l'Orient; il était caché dans une étable et manifesté dans le ciel; il était manifesté dans le

ciel par une glorieuse épiphanie, afin qu'il fût connu dans l'étable et que, tout faible qu'il paraissait, il fût adoré et respecté des sages, redouté des méchants. Si son berceau effrayait les puissances orgueilleuses de la terre lorsqu'il était encore petit enfant, quel sera son tribunal lorsqu'il viendra comme juge punir tous les crimes de l'univers? *Quid erit tribunal judicantis, quando superbos reges incunabula terrebant infantis?* Divine source de lumières, astre plus clair que le soleil, dissipez les ténèbres de mon cœur; soyez le guide de mon éternité; apprenez-moi à vivre dans une si profonde humilité, que je paraisse sans crainte devant votre tribunal lorsque vous jugerez les vivants et les morts. (**Le P. Nouet.**)

[Même sujet]. — Ce jour est infiniment glorieux au Fils de DIEU, parce qu'il y fait paraître sa sagesse d'une manière toute divine. Il se fait adorer par les sages du monde, qui renoncent à la prudence de la chair et à toute la sagesse humaine pour suivre les lumières du ciel et rendre hommage à la sagesse éternelle. Il trouve le moyen de décrier les richesses que tout le monde cherche, les honneurs que tout le monde prise, les plaisirs après lesquels tous les hommes soupirent, et, par un merveilleux changement, de rendre la pauvreté précieuse, les mépris glorieux, les souffrances agréables, et toutes les misères de la vie, que les hommes ont en horreur, adorables en sa personne. Enfin, il confond dans Hérode toute la politique des sages de la terre, et fait servir à la gloire de sa naissance et à la manifestation de son nom tous les artifices que ce tyran inhumain emploie pour l'opprimer et lui ôter le sceptre avec la vie. Apprenez de là que toute la sagesse des hommes, qui ne tend point à l'éternité, qui ne cherche point JÉSUS-CHRIST dans l'humilité et la pauvreté de la crèche, et qui est toute enfermée dans les bornes du temps et dans le centre de l'amour-propre, n'est qu'une fausse sagesse et une véritable folie. Est-ce être sage que de prendre les moyens pour la fin; de quitter DIEU, qui ne nous a faits que pour lui, et de s'attacher aux créatures; de savoir qu'il y a une éternité bienheureuse, et de ne penser qu'à la vie présente, qui ne dure qu'un moment? (*Le même.*)

[Progrès de la foi des mages]. — L'étoile, s'étant arrêtée sur l'étable de Béthléhem, s'approcha de terre, et jeta de plus clairs rayons qu'à l'ordinaire, comme pour dire aux anges : Voilà le lieu où est né le roi que vous cherchez. Ce qui les remplit d'étonnement, à la vue de cette pauvre mesure; mais, quand ils y furent entrés et qu'ils trouvèrent JÉSUS et Marie, il sortit à l'instant du visage de l'Enfant et de la mère une lumière bien plus divine que celle de l'étoile, qui pénétra leurs cœurs et leur fit connaître que cet Enfant était leur DIEU et leur Sauveur, dans lequel étaient cachés tous les trésors de la Divinité. Admirez ici la foi de ces saints mages, laquelle est enfin au comble de sa perfection. Ils en avaient fait un acte héroïque lorsque l'étoile parut en Orient et leur fit

abandonner leur pays sur la croyance qu'ils avaient que le Roi de l'univers était né. Ils en firent un autre encore plus excellent lorsque cette étoile disparut à l'entrée de Jérusalem, sans aucun refroidissement de leur part, persévérant toujours constamment dans les mêmes sentiments qu'ils avaient auparavant. Mais celui qu'ils exercèrent à l'entrée de l'étable surpassa de beaucoup les deux premiers. Car, voyant un enfant couché dans une crèche, nonobstant la pauvreté et la bassesse de tout ce qui paraissait à leurs yeux, ils crurent fermement qu'il était DIEU et le monarque de l'univers. *Magi crediderunt omnia esse divina, ubi per omnia humana defuerunt.* « Les mages, dit Cassien, crurent que tout était divin là où manquaient toutes les apparences humaines. » Oh ! que les yeux de la foi sont puissants ! Elle aperçoit aujourd'hui la majesté de DIEU sous la petitesse d'un enfant : elle le verra un jour à travers l'ignominie de la croix.

Après l'acte de foi que les mages exercèrent, considérez celui de l'adoration qui suivit immédiatement après. *Et procidentes adoraverunt eum* : ils l'adorèrent en se prosternant à terre. Ils se prosternèrent en terre, c'est l'adoration extérieure ; et en même temps ils reconnurent la souveraine excellence de cet enfant, et se soumirent à son empire. C'est l'adoration intérieure qui vous apprend à vous humilier, si vous voulez contempler avec les mages les merveilles de DIEU. La vue des grandeurs de DIEU nous humilie, et l'humilité nous dispose à la contemplation de ses grandeurs. (*Le même*).

[Combien le Fils de Dieu fait éclater sa puissance]. — Il a fallu des torrents de larmes et de sang pour établir et cimenter l'Eglise naissante ; et, avant qu'il y ait eu un seul monarque converti, on a compté cinq ou six millions de martyrs ; et voici trois rois païens et idolâtres, sans prédicateur et sans exemple, qui à la vue d'une étoile sont instruits, persuadés, convertis ! Ah ! force et puissance souveraine d'un DIEU naissant, qui éclate plus dans la vocation de ces rois mages que dans la production de ce nouvel astre qui leur apparaît, puisqu'il trouve infiniment plus de difficulté et d'opposition dans l'une que dans l'autre ; et si vous le voulez voir, un prophète nous apprend qu'à la création du monde DIEU n'eut pas plus tôt appelé les étoiles qu'à l'instant même ces êtres insensibles eurent des oreilles pour écouter sa voix, et une langue pour lui répondre : Nous voici tout prêts à suivre vos ordres : *Et dixerunt : Adsumus ; et luxerunt cum jucunditate* (Baruch. II). Mais il n'en va pas toujours de même de ceux que l'astre de la grâce éclaire intérieurement : il y a souvent de grandes résistances ; l'esprit ni le cœur ne se rendent pas tout d'un coup, et les hommes ne sont que trop souvent rebelles à la lumière : *Ipsi fuerunt rebelles lumini* (Job. XXIV). Il faut quelquefois que DIEU use de ce pouvoir souverain, par lequel il sait manier les cœurs, pour les faire venir au point qu'il désire, et cela par le moyen de la grâce, qui est

comme l'astre qui les éclaire et qui se fait obéir sans intéresser leur liberté : en sorte qu'il dompte les naturels les plus intraitables et triomphe des plus opiniâtres : non pas qu'elle entraîne nécessairement la volonté de l'homme par une puissance semblable à celle que quelques-uns ont voulu attribuer aux astres, mais par des lumières si vives et des inspirations si pressantes qu'elle les engage à se rendre volontairement. *Habens humanorum cordium quocumque libuerit inclinandorum potentissimam voluntatem*, comme s'exprime S. Augustin. (Houdry).

[De l'ambition humaine]. — Qui pourra désormais former des desseins ambitieux en voyant son roi logé dans un lieu si pauvre ? Le rien croira-t-il être quelque chose, en voyant le tout anéanti ? O superbes palais, demeures spacieuses des grands du monde, ce n'est pas sur vous que l'étoile s'arrête ; vous n'êtes que des nids de vanité, des retraites d'ambition et de luxe, où le repos est troublé de mille chagrins et de mille inquiétudes. O sainte rusticité ! ô pauvreté ! ô cabanes ! ô rocher ! doux séjour des bonnes pensées, où règne la tranquillité, où loge la paix du cœur et du corps, mon âme vous bénit et vous désire. Je me veux plaire dorénavant dans vos retraites ; je veux fuir les demeures qui donnent de l'ostentation, mépriser les meubles précieux et rejeter avec horreur tous les ornements du siècle. Quelle apparence d'habiter en des maisons bâties de cèdre pendant que l'arche est sous des tentes ! O glorieuse bassesse de mon Sauveur, c'est vous que je veux admirer, chérir et imiter, en habits, en meubles et en demeures. (*Le même*).

[La Providence triomphe toujours des hommes]. — En vain, par son artificieuse conduite, Hérode se dispose à faire périr l'Enfant-DIEU : DIEU veut que les desseins de ce méchant roi soient confondus. Il rend inutiles tous les détours dont ce prudent du siècle s'était servi pour engager les mages à revenir à lui. C'est en vain qu'Hérode prendra toutes sortes de mesures pour se défaire d'un enfant qui a excité sa jalousie : les démarches qu'il fera dans la suite ne lui réussiront pas mieux que les précédentes. O vanité, ô néant des conseils humains, lorsqu'ils sont contraires aux volontés de DIEU ! ce roi n'aura point les éclaircissements qu'il avait espérés. Les mages seront toujours dociles aux avertissements qu'ils recevront du ciel : au lieu de revenir à ce prince cruel, ils prendront une autre route pour retourner en leur pays... Mais que devons-nous penser de cette adoration, de ce prosternement des mages ? Elle nous représente la soumission d'un cœur pénétré de son néant et de la grandeur de DIEU. Et cette adoration doit être particulièrement intérieure : car ce n'est rien de fléchir le genou si le cœur n'est à DIEU, et le cœur ne peut être à DIEU, à moins qu'il ne soit humilié. Cette humiliation est le fruit des réflexions continuelles que nous devons faire sur nos misères et sur la toute-puissance de celui qui nous a tirés de notre néant. Ah ! que celui-là sait bien

adorer DIEU qui a appris à se connaître lui-même, qui est convaincu qu'il n'y a que DIEU de grand, et qui, voyant d'un côté ses misères et ses péchés, de l'autre la gloire souveraine et la sainteté de DIEU, n'a aucune peine à entrer dans les sentiments d'humiliation qui conviennent à une nature faible et chargée de péchés ! Que celui-là sait bien adorer DIEU qui peut dire avec le prophète : Je ferai gloire de mes abaissements ; les sentiments d'humilité qui sont en mon cœur, croîtront tous les jours, et je paraîtrai encore plus vil que je n'ai paru ! (**Lambert**, *Année évangélique*).

[L'encens, image de la prière]. — Les mages ont offert à l'Enfant-DIEU de l'encens. C'est un présent que DIEU veut recevoir de nous, et sans lequel nous ne pouvons approcher de DIEU. De tous les présents que l'homme peut offrir à DIEU, la prière, représentée par l'encens, est un de ceux qui lui sont le plus agréables. Nous ne pouvons être à DIEU que nous n'adorions sa majesté infinie, que nous ne chantions ses louanges, que nous ne lui expliquions nos besoins, que nous ne demandions avec instance ses grâces. Mais souvenons-nous surtout que la prière, qui est un encens précieux devant DIEU, est la prière d'un cœur contrit et humilié : *Respexit in orationem humilium, et non sprexit precem eorum* (Ps. 101) ; c'est la prière de celui qui a recours à DIEU parce qu'il sent ses besoins, parce qu'il est persuadé que DIEU seul peut le retirer de l'abîme de misères où il est tombé par le péché. (*Le même*).

[Promptitude des mages]. — « Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer : *Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum*. » Voir l'étoile et la suivre, c'est presque la même chose dans ces mages. Vit-on jamais une obéissance plus prompte et plus fidèle à la grâce ? Nous admirons leur ferveur ; mais l'imitons-nous ? Est-ce ainsi que nous correspondons à la grâce ? Suivons-nous son attrait avec la même promptitude ! Combien y a-t-il d'années que DIEU nous sollicite, nous presse de le suivre, de nous donner entièrement à lui ! Nous promettons toujours, et nous n'exécutons jamais. Que ces délais lui sont injurieux ! il s'en tient souvent aussi offensé que du refus le plus formel. Soyons donc désormais plus diligents et plus fidèles. Une grâce négligée est pour l'ordinaire une grâce perdue. Ne différons jamais au lendemain ce que nous pouvons faire aujourd'hui. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[La sainte table]. — Ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent : *Invenerunt puerum cum Mariâ matre ejus, et proidentes adoraverunt eum*. Fut-il jamais une foi plus pure, plus hardie, plus courageuse, plus éclairée ? Les mages ne voient qu'un faible enfant, pauvre, souffrant, dénué de tout, presque abandonné de tout le monde :

et néanmoins, perçant au travers de ces voiles obscurs, ils découvrent en lui les caractères de la Divinité cachée sous des ombres, ce semble, impénétrables à tout esprit créé. Ils se prosternent humblement à ses pieds ; ils l'adorent avec respect, et reconnaissent en même temps sa souveraineté et leur dépendance par les différents tributs qu'ils lui apportent du fond de l'Orient. Imitons leur exemple. Nous en avons, en ce jour même, une occasion favorable, en nous approchant avec respect de la Table sainte. Nous y trouverons encore un DIEU caché, comme autrefois, sous un faible et humiliant dehors : mais perçons l'obscurité de ces apparences : notre foi nous y découvrira l'unique et digne objet de nos adorations et de notre amour. Souvenons-nous cependant de la défense qu'il fait, dans l'Écriture, de paraître les mains vides en sa présence. Il ne se contente pas d'une adoration sèche et stérile ; il veut qu'elle soit toujours accompagnée de quelques offrandes. Suivons donc encore en ce point l'exemple des mages. Offrons-lui, comme eux, l'or de notre charité, de notre amour ; l'encens de nos humbles prières, et la myrrhe de nos mortifications ; et gardons-nous bien de reprendre jamais rien de ce que nous lui aurons consacré. (*Même ouvrage*).

[Dieu n'exige rien de nous qui ne soit à notre avantage]. — DIEU ne se laisse jamais vaincre en libéralité. S'il demande nos biens, ce n'est précisément ou que pour en détacher notre cœur, ou pour éprouver notre amour, ou pour avoir occasion de nous combler lui-même de nouveaux et de plus grands bienfaits. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard des mages. Il reçut leurs adorations, leurs hommages, leurs présents : mais que ne reçoivent-ils point eux-mêmes à leur tour de la libérale magnificence du Sauveur ? Il se communique sensiblement à eux par une profusion de lumières surnaturelles qui leur découvrent les pièges qu'on leur tend, et qui les conduisent heureusement, et par des routes inconnues, jusque dans leur patrie. Il leur découvre encore le néant de ce monde, dont ils détachent si parfaitement leurs cœurs, qu'ils renoncent dès ce moment à toutes leurs possessions pour servir plus librement JÉSUS-CHRIST, et ne plus s'occuper que de lui. Il répand dans leurs âmes cet esprit de force et de générosité chrétienne qui les mit en état, dans la suite, de souffrir un martyre glorieux. Voilà les faveurs et les grâces que ces mages reçurent du Sauveur. L'âme fidèle, courageuse et libérale trouve encore tous les jours à peu près les mêmes avantages dans la participation de la divine Eucharistie. Préparons-nous donc avec plus de ferveur que jamais à celle que nous devons avoir aujourd'hui dans ce signalé bienfait. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[L'étoile des mages]. — DIEU pouvait envoyer aux mages des anges ; mais ils avaient déjà annoncé sa venue aux bergers, et cette grâce paraissait réservée aux Juifs, qui étaient accoutumés à les voir. Il pouvait créer une

lune nouvelle, mais c'est un signe d'inégalité et d'inconstance ; il pouvait les faire avertir de sa naissance par des prophètes, mais les prophéties étaient accomplies ; il pouvait produire dans le soleil quelque changement qui les étonnât, mais il réservait la défaillance de cet astre au jour de sa passion. De quoi se sert-il donc pour la vocation de ces gentils ? d'une étoile : et cette étoile fait sur leurs esprits et sur leurs cœurs ce que la douceur de ses regards fera dans la suite pour Zachée, la rencontre d'un festin pour Madeleine, l'occasion de son passage pour l'aveugle de Jéricho, ses reproches pour Saul, ses plaies pour Thomas, le charme de sa voix pour ses apôtres, ses grâces intérieures et extérieures pour les élus. « C'est par ce nouvel astre qu'il fait toutes ces merveilles, dit saint Laurent Justinien, les attirant au dedans par sa grâce qui les invite, les éclairant au dehors par sa lumière qui les conduit, les réjouissant et les touchant tout à la fois par la manifestation qu'il leur fait de sa personne. » Je m'aperçois déjà qu'ils sortent de leurs terres, qu'ils oublient leurs familles, leurs intérêts, leur propre gloire, ou, pour mieux dire, qu'ils s'oublient eux-mêmes, pour chercher l'Enfant qui les attend : et c'est là la véritable marque de fidélité qu'ils ont apportée à la grâce de leur vocation et à ce que DIEU souhaitait d'eux. (*Discours nouveaux*).

[Notre négligence envers Dieu]. — Nous reconnaissons bien en général l'indispensable nécessité dans laquelle nous sommes de suivre le mouvement de l'esprit de DIEU ; nous disons bien qu'il faut nous éloigner de la corruption du monde et sortir de nos engagements criminels : voilà l'étoile qui commence à paraître, et plût à DIEU, dit S. Ambroise, que nos affections répondissent à nos paroles, et que nous apportassions autant de diligence et de précaution à nous acquitter de ce devoir que nous avons de facilité à le connaître ! nous irions où l'étoile nous conduit, et nous viendrions bientôt briser nos idoles au pied de la crèche de JÉSUS-CHRIST : Mais le malheur est que les charmes du plaisir, plus forts que les premiers rayons d'un astre naissant, nous retiennent toujours dans le sein de la volupté, et que nous ne pouvons nous résoudre à rompre de si agréables engagements ; le malheur est que les nuages de la vanité du monde, qui se mettent entre les lumières de cette étoile et nous, sont si épais, que nous prenons souvent pour une véritable marque de la pureté de nos affections et de notre coopération à la grâce ce qui n'est tout au plus qu'un commencement de notre fidélité et un faible effet de nos désirs : *Voti magis res quam affectus*. Le malheur est que nous aimons bien, à la vérité, à entendre parler de notre religion, de la manière dont elle a été établie, des progrès qu'elle a faits, des endroits de l'Écriture qui en ont parlé. des généreux martyrs qui l'ont défendue, mais nous voulons en demeurer là, trop satisfaits d'envoyer, par une piété hypocrite à JÉSUS-CHRIST, pour l'adorer, ceux qui s'adressent à nous, sans vouloir y aller nous-mêmes. Hérode perfide, Juifs ingrats, ce fut là la cause de votre réprobation.

tion; et fasse le Ciel que ce ne soit pas encore aujourd'hui le sujet de la nôtre! — Allez, dites-vous aux mages, informez-vous exactement de cet enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé avertissez-m'en, afin que je l'aie adorer. « Allez, disons-nous souvent à ces gens dont la piété exemplaire nous touche, et après que vous vous serez fidèlement acquittés de vos devoirs, nous aurons l'avantage de vous suivre. » Cependant nous en demeurons là, assez heureux, ce nous semble, de pouvoir nous décharger sur la dévotion des autres des devoirs que la religion nous impose, mais rendant effectivement la grâce de notre vocation inutile, par une certaine pesanteur d'âme et une froide suspension de cœur entre la vérité que nous connaissons et la soumission que nous devons avoir pour tout ce qu'elle nous propose. Ainsi, n'avons-nous pas juste sujet de craindre que DIEU ne substitue à notre place des peuples nouveaux auxquels il envoie son étoile, comme il substitua autrefois les mages et les gentils à Hérode et aux Juifs qu'il réprouve. (*Discours moraux*).

[Suivre l'Eglise] — Les mages, sur un signe fort incertain, ont soumis leurs belles connaissances aux lumières d'une étoile naissante, qui leur a servi de guide pendant tout leur voyage : et nous, au milieu de tant de lumières dont nous sommes environnés dans le sein d'une Eglise qui ne nous propose rien d'incertain, nous voulons raisonner, critiquer, et des doutes que nous nous formons sur la grâce nous faire autant de prétextes pour nous dispenser de lui obéir et nous séparer de nos engagements! Ils ont cherché dans un pays éloigné un enfant inconnu, pour l'amour duquel ils ont quitté leurs Etats, et se sont exposés ou à la révolte de leurs sujets, ou au mépris que leur prétendue légèreté pouvait faire naître dans leurs esprits : et nous, qui n'avons rien à risquer, nous refusons de nous jeter aux pieds d'un DIEU qui nous est connu, qui est proche et au dedans de nous! Ils n'avaient vu aucun miracle qu'il eût fait, ils n'avaient entendu personne parler de lui : et cependant, sans délibérer davantage, ils sont sortis de l'Arabie Heureuse, je veux dire du centre des plaisirs, pour rendre en diligence leurs hommages à un enfant qui devait régner sur Israël : et nous, qui reconnaissons un DIEU maître absolu du ciel et de la terre, nous qui sommes convaincus de tant de miracles qu'il a faits, nous disputons et nous composons, pour ainsi dire, avec lui, ravis de l'adorer, mais non pas si tôt; d'aller à lui, mais pourvu que le monde y vienne avec nous; d'admirer sa grandeur, mais pourvu qu'on ne nous reproche pas nos bassesses; de nous prosterner au pied de sa crèche, mais pourvu que nous traînions avec nous les marques de notre vanité, et qu'il n'en coûte rien à notre amour-propre. (*Discours moraux*).

[La prophétie de David]. — C'est donc ici que s'accomplit heureusement cette mystérieuse prophétie de David, dans l'un des psaumes (Ps. 88). Il nous représente, en cet endroit, DIEU qui lui dit qu'un jour viendra où

il l'appellera à son secours, qu'il lui dira : « Vous êtes mon père, vous êtes mon DIEU et celui dont j'attends mon salut. » Voilà les humiliations de JÉSUS-CHRIST, fils de David : *Ipse invocabit me : Pater meus es tu DEUS meus et susceptor salutis meæ* ; voilà les hommages qu'il rend dans sa crèche à son Père, qu'il appelle son DIEU par rapport à la nature humaine qu'il a prise. Mais quelle sera sa récompense ? Je l'élèverai comme mon premier-né, dit-il, au-dessus de tous les rois de la terre ; et si j'abandonne ou si je punis les autres hommes à cause de leur désobéissance, jamais je ne m'éloignerai de lui, jamais je ne retirerai de dessus lui ma miséricorde ; je le jure et je m'y engage, je le prendrai sous ma protection, et son heureuse postérité demeurera jusqu'à la consommation des siècles. (*Le même ouvrage*).

[Les mages adorent trois choses en J.-C.]. — Il y a trois choses en JÉSUS-CHRIST : il y a quelque chose d'ancien, quelque chose de nouveau, et quelque chose d'éternel. Ce qu'il y a d'ancien, c'est son corps, qu'on peut appeler ancien, avec S. Bernard, parce que, encore bien que ce ne soit pas l'ouvrage d'un commerce charnel, il a été néanmoins formé dans le sein d'une vierge qui est descendue d'Adam par une longue suite d'ancêtres. Ce qu'il y a de nouveau, c'est son âme, qui a été créée expressément pour animer ce corps ; et ce qu'il y a d'éternel, c'est le Verbe, qui a été uni à l'un et à l'autre. Or, nos mages adorent aujourd'hui en esprit cette nouvelle Trinité. Ils offrent de la myrrhe à ce qu'il y a d'ancien, je veux dire au corps de ce divin enfant, qui a été exposé à toutes les misères de la vie et à toutes les persécutions des hommes. Ils offrent de l'or à ce qu'il y a de nouveau, je veux dire à son âme, plus pure et infiniment plus précieuse que n'est ce riche métal ; et ils offrent l'encens de leurs prières à ce qu'il y a d'éternel, je veux dire au Verbe, qui reçoit en qualité de DIEU toutes les adorations des hommes. Ils viennent trois dans un même esprit, et font chacun leurs présents au même Enfant ; et c'est pour adorer le mystère de la Trinité des personnes dans l'unité de la nature. Ils offrent de l'encens, dont la fumée s'élève toujours vers le ciel, au Père qui ne quitte jamais ce centre de sa gloire ; de la myrrhe au Verbe, qui en est descendu pour souffrir ; et de l'or, qui est le symbole de la charité, au SAINT-ESPRIT, qui est l'amour et le lien substantiel du Père et du Fils. Ils viennent trois, et c'est pour faire à DIEU trois sortes de réparations d'honneur, pour autant d'outrages qu'il a reçus de la concupiscence de la chair, de la concupiscence des yeux et de l'orgueil de la vie. Si la chair l'a offensé par sa délicatesse et par la répugnance naturelle qu'elle a à souffrir, ils lui présentent de la myrrhe, qui, par son amertume, est le symbole de la mortification qu'ils veulent embrasser ; si les yeux l'ont offensé par une insatiable avidité à voir et à posséder les biens de la terre, ils jettent à ses pieds l'or, qui est l'objet et l'idole de tant d'avares ; et, si la vie des hommes l'a offensé par leur



orgueil, ils viennent se prosterner devant lui et lui offrir de l'encens, qui, étant broyé et passant par le feu, est la marque de l'humilité chrétienne. Enfin, dit Tertullien, s'ils offrent à JÉSUS-CHRIST, dès les premiers jours de sa vie, de l'or, de la myrrhe et de l'encens, ce n'est que pour nous témoigner que c'est en ce jour que doivent finir les anciens sacrifices des idoles et la gloire du monde, qu'il combattra et qu'il détruira dans la suite. (*Discours moraux*).

[Politique d'Hérode envers les mages]. — Hérode avait reçu des Romains le royaume de Judée. Comme il était étranger, qu'il se défiait des Juifs ses sujets, il se livra à la jalousie la plus insensée et la plus cruelle qui fut jamais. Il n'ignorait pas ce que portaient les prophéties touchant la naissance du Messie, à qui appartenait le trône qu'il occupait. Troublé des pensées dont sa timide ambition était embarrassée, il fut extrêmement surpris de voir arriver des mages de l'Orient pour adorer ce DIEU nouvellement né et légitime roi des Juifs. Hérode fut aussitôt fourbe et trompeur pour sa sûreté. Il interroge les mages sur l'apparition de l'étoile qui les conduisait, sur la naissance de l'Enfant qui était l'occasion de leur voyage, et fait semblant de vouloir unir ses hommages aux leurs. Il fut en même temps impie : convaincu des prédictions des prophètes, il songe au moyen de les éluder. Il fut lâche dans sa politique : malgré sa fierté, il se radoucit, il se résout en apparence à fléchir les genoux devant un petit enfant. A-t-il manqué son coup par le retour inconnu des mages, le voilà injuste et brutal. Il forme le dessein de faire mourir tous les enfants qui étaient nés depuis deux ans, non-seulement à Bethléem, mais dans toute la contrée. Sa cruauté et sa fureur exécutèrent cet horrible dessein : plusieurs milliers d'enfants furent égorgés parce qu'il en voulait perdre un seul. Le dénaturé n'épargne pas son propre fils. S'il n'eût pas été aveuglé par sa passion, il aurait prévu qu'un massacre si détestable ne servirait qu'à rendre la naissance de son rival plus illustre ; il aurait fait réflexion qu'il s'agissait d'un DIEU, dont les conseils sont impénétrables, dont les ordres sont infaillibles ; il aurait appréhendé d'aggraver la haine de ses sujets, et de se détruire par les voies dont il voulait se soutenir. A quoi bon nous récrier sur la folie d'une passion déchaînée ? Sagesse, droiture, équité, piété, humanité, foi, clémence, fidélité, religion : une jalousie ambitieuse ne trouve rien dans son chemin qui l'arrête ! Elle arme tous les vices par sa défense. Hérode veut régner : pour régner, il ment, il trahit, il dissimule par faiblesse, il parle avec imprudence ; il perd la piété, il perd la raison : il en vient à des excès d'inhumanité extravagants, inutiles, affreux ? Vous le voyez, vous pouvez répondre vous-mêmes. (**Le P. de la Pesse**).

ENFANCE ET VIE CACHÉE

DE NOTRE-SEIGNEUR.

AVERTISSEMENT.

Nous avons expliqué assez au long, dans le Traité sur ce sujet, ce que l'on doit entendre par le temps de l'Enfance du Verbe incarné, jusqu'où elle se doit étendre, et la raison pour laquelle on l'appelle ordinairement Vie cachée du Sauveur, parce que, depuis sa fuite en Égypte jusqu'à sa vie publique, uniquement occupée au salut des hommes, l'Évangile ne nous apprend rien de bien marqué, que sa retraite dans le Temple à l'insu de ses parents, son baptême reçu par les mains du précurseur, et les quarante jours de jeûne dans le désert. Ces actions de peu de durée, ou connues de peu de personnes, n'empêchent pas qu'on ne puisse tirer d'excellentes instructions et une morale également utile et consolante de sa vie cachée jusqu'à l'âge de trente ans.

[La vie cachée de Jésus]. — Voici sans doute un des plus grands mystères de la vie de JÉSUS-CHRIST ; et quelque obscur qu'il puisse être, nous ne devons pas moins l'admirer que ceux qui ont éclaté aux yeux des hommes. *Et descendit cum illis, et venit Nazareth : et erat subditus illis* : il descendit avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis. C'est la retraite où vécut ce divin Maître jusqu'au temps de sa prédication. Cet Homme-DIEU, qui était rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science, qui possédait dans un suprême degré tous les dons de la nature et de la grâce, qui pouvait briller dans le monde et s'attirer l'estime et la vénération de tous les peuples ; cet Homme-DIEU qui jusqu'à l'âge de trente ans eût pu opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la gloire de son Père s'il eût pris soin de se faire connaître ; qui eût pu convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, et répandre l'Évangile par toute la terre ; cet Homme-DIEU qui n'était envoyé que pour cela ; et qui pour cela seul était descendu du ciel, s'est réduit cependant à une vie cachée ; et, de trente-trois ans qu'il avait à demeurer parmi nous en a passé trente dans le silence et la solitude, et n'en a réservé que trois pour se produire au public et pour annoncer le royaume de DIEU ! (**Bourdaloue**, *Retraite spirituelle*).

[Le monde et la vie cachée]. — *Et il leur était soumis. Et erat subditus illis !* C'est là tout ce que l'évangéliste nous dit de la vie du Sauveur dans sa retraite. Nous ne savons rien de tout le reste, et il a voulu l'ensevelir dans les ténèbres, en sorte qu'il n'y eut que son Père qui en fut témoin. — Il n'est pas difficile de découvrir ce que le Sauveur a prétendu par une conduite si surprenante. Cet exemple nous ôte tous les prétextes que nous pourrions avoir, et que l'amour-propre sait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de DIEU et du salut du prochain de nous produire ; que c'est une nécessité, en telles et telles conjonctures ; que la bienséance le veut ainsi ; que cela sert à entretenir la charité ; qu'il faut de la société dans la vie ; qu'une vie retirée nous rend inutiles et nous empêche de faire valoir les talents que nous avons reçus. Spécieuses raisons, mais dont nous voudrions en vain nous autoriser. Sommes-nous plus en état que le Fils de DIEU de contribuer à la gloire de son Père ? devons-nous plus nous intéresser que lui au salut du prochain ? le monde a-t-il plus besoin de nous, et y sommes-nous plus nécessaires ? connaissons-nous mieux ce qui convient et ce qui ne convient pas ? avons-nous plus de zèle pour l'entretien de la société et de la charité ? avons-nous des talents plus relevés et dont il y ait plus de fruit à espérer ? Ames vaines, apprenons à nous détromper et à nous confondre. Au lieu de ces maximes que nous inspire un esprit mondain, le Sauveur est venu nous enseigner une route toute contraire : c'est d'aimer à être inconnus, à être oubliés, à être délaissés, à être abandonnés de tout le monde. (*Le même*).

[Jésus dans sa retraite]. — Quelles étaient les occupations du Fils de DIEU dans sa vie cachée ? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'était que des occupations basses en elles-mêmes, communes et serviles. Il travaillait avec Joseph ; il partageait avec sa sainte mère les soins nécessaires pour le bon ordre de cette famille sacrée, exécutait ponctuellement ce que l'un et l'autre lui prescrivaient, sans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'était cela pour le Messie, pour l'envoyé de DIEU, pour le Fils unique de DIEU ? DIEU cependant tirait autant de gloire de ces actions que de tout ce que ce Sauveur des hommes devait faire dans la suite de plus grand. DIEU les agréait ; et, le voyant occupé à de tels exercices, il disait déjà de lui, quoique avec moins de solennité et moins d'éclat qu'au jour de son baptême ; *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui* ; Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Pourquoi cela ? parce qu'en toutes ces actions JÉSUS-CHRIST se conformait au bon plaisir de son Père ; parce que toutes ces actions étaient animées d'un esprit intérieur et relevées par des vues toutes divines. De-là vient qu'elles étaient si méritoires devant DIEU et si agréables à ses yeux.

Dans le temps que le Sauveur vivait à Nazareth, inconnu, caché, solitaire, il y avait des princes sur la terre et des empereurs ; il y avait de fameux conquérants, qui remplissaient le monde de leur nom et du bruit de leurs actions héroïques ; on parlait de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémorables, de leurs triomphes ; on les publiait partout et on les exaltait : mais, dans l'estime de DIEU, ce n'était rien ; et, n'en étant ni le principe ni la fin, il n'y avait nul égard. Au contraire, on ne parlait nullement du Fils de DIEU ; on ne le connaissait point ; on ne savait ni son nom ni sa naissance ni sa demeure, ni comment il vivait, ni à quoi il s'employait. Il était dans un coin de la Galilée, comme s'il n'y eût point été. Mais DIEU tenait ses regards sans cesse attachés sur lui, et n'en retirait pas un moment ses yeux : c'était un objet digne de l'attention de tout le ciel, et il ne faisait pas une action qui ne fût d'un prix infini. Quel sujet de confiance pour une personne qui vit dans la retraite, qui se plaît dans la solitude, qui ne s'emploie qu'à des exercices dont le monde ne tient nul compte ! Mais ce qui la console, c'est qu'elle s'applique à elle-même ces paroles de l'Apôtre : *Vita vestra est abscondita cum Christo in DEO* (Coloss. III). Vous semblez morts au monde, vous qui menez une vie cachée et obscure, vous qui fuyez les compagnies, qui n'aimez point l'éclat ni la grandeur : mais, dès-là que votre vie est cachée en DIEU, que toute votre attention est de vivre en sa présence, de lui rapporter toutes vos pensées et vos actions, vous menez une vie selon le gré de DIEU, une vie toute sainte et conforme à celle que JÉSUS-CHRIST même menait dans la retraite de Nazareth. (**Bourdaloue**, *Retraite spirituelle*).

[La paix de la solitude]. — De quel repos était accompagnée la retraite du

Fils de DIEU, et quelle paix n'y goûtait-il pas ! Inconnu au monde, il n'était point exposé à ses discours ni sujet à ses contradictions. Dans l'étroite enceinte d'une maison pauvre, où il se bornait à son travail, il n'avait point de part à tous les mouvements qui agitaient le reste des hommes. Il jouissait tranquillement du silence et du calme de sa solitude, et, s'il s'entretenait, c'était dans le secret de son âme, avec son Père, dont il recevait les plus sensibles et les plus douces communications. De tous les biens que nous pouvons désirer sur la terre, il est constant qu'un des plus précieux c'est la paix ; mais il n'est pas moins certain que, de tous les moyens pour acquérir cette paix intérieure ou extérieure, un des plus assurés c'est une vie retirée et cachée. Le monde est comme une mer orageuse, au lieu que la retraite, la solitude, est comme un port et un asile où l'on est à couvert de tous les orages. C'est de quoi les personnes du siècle ne peuvent disconvenir ; et, dans les retours qu'elles font de temps en temps sur elles-mêmes, forcées par les chagrins dont elles sont accablées, elles sont contraintes d'avouer que la retraite, la vie obscure et cachée, est le plus sûr moyen et de vivre en paix dans ce monde et de parvenir à l'éternelle paix. (*Le même*).

[Prompte obéissance du Sauveur]. — Le premier trait de la vie cachée du Sauveur enfant que les saintes lettres nous présentent, c'est cette prompte obéissance qu'il rendit à l'ordre de son Père céleste, et qui lui était intimé par S. Joseph, de s'enfuir en Egypte. Ce fut certes, dans son principe, une obéissance toute sainte, puisqu'elle n'était fondée que sur une conformité parfaite de sa volonté avec cette volonté supérieure du Père éternel, à qui il voulait plaire et en qui il se confiait uniquement. Il l'envisageait non-seulement dans cet ange envoyé d'en haut, mais dans Joseph, à qui l'ange avait parlé, et qui devait être lui-même, en cette occasion, l'agent et le ministre de DIEU. Ce divin Enfant se laissa donc conduire, et n'eut point d'autre sentiment que celui d'une obéissance filiale et d'un plein abandonnement de ses intérêts entre les mains de la Providence et de ceux qu'elle avait chargés du soin de sa personne. — Telle doit être notre obéissance aux ordres de DIEU ; et quand DIEU nous fait tant de grâce que de nous faire connaître sa volonté par ceux qu'il a mis au-dessus de nous pour nous conduire, dans quelque situation où nous nous trouvions placés, nous devons leur témoigner une prompte obéissance, comme à DIEU même, puisqu'ils sont comme des ministres qu'il a chargés de notre conduite. — Autant l'obéissance de JÉSUS enfant fut sainte dans son principe, autant devait-elle être pénible dans son exécution. De quoi s'agit-il ? De quitter, dès les premiers jours de sa naissance, son propre pays, et d'être transporté dans un pays étranger ; de s'exposer, tout enfant et tout faible qu'il était, aux fatigues et aux périls d'un rude voyage ; de partir dès la nuit même où l'ordre est donné à Joseph, et de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans pro-

visions ; d'aller en Egypte, parmi un peuple infidèle et ennemi des Juifs : d'y vivre obscur et inconnu, dans une pauvreté extrême et dans un besoin absolu de toutes choses ; enfin, d'y demeurer jusqu'à ce que la Providence l'en retirât : car l'Ange ne marque point pour le retour d'autre temps ni n'en fixe point d'autre terme. Quelle épreuve pour cette famille sacrée ! La vie la moins libre, les personnes les plus dépendantes, les esclaves mêmes, eurent-ils jamais de pareilles difficultés à surmonter ? Leur fut-il jamais commandé tant de choses à la fois, si fatigantes, si opposées, ce semble, au bon sens ? Cependant le père, la mère, l'enfant obéissent ; point de retardement, point d'excuses, point de représentations. (*Retraite*).

L'ange n'eut pas plus tôt intimé à S. Joseph l'ordre de DIEU, qu'incontinent ce fidèle gardien de tous les trésors de DIEU sur la terre se leva, prit la Mère et l'Enfant, et s'enfuit en Egypte... *Qui consurgens accepit Puerum et Matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum.* A examiner la chose selon les vues humaines, par lesquelles il ne nous est que trop ordinaire de nous conduire, mille raisons devaient arrêter une obéissance si prompte et si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant encore au berceau pût soutenir une telle marche, une si longue traite ? Comment l'emporter au milieu des ténèbres de la nuit, et de tant de risques qu'il y avait à courir sur cette fâcheuse route ? Où trouver, dans un chemin si désert, de quoi fournir à sa subsistance, et DIEU ne pouvait-il pas autrement se sauver de la persécution d'Hérode ? Toutes raisons tirées du fond de l'amour-propre, de cet esprit d'indépendance auquel nous sommes tous tellement dévoués que nous ne voulons pas perdre un point de cette liberté malheureuse qui fut cause de la perte de nos premiers parents. Mais que fait le divin Enfant ? Il suffit qu'il connaisse que c'est la volonté de son Père ; il s'y soumet à l'instant ; il n'allègue rien au contraire. Et comment n'eût point obéi sur-le-champ à son Père céleste celui qui n'était venu en ce monde que pour nous être un modèle de la plus parfaite obéissance ? (*Le même*).

[Fruits de l'obéissance du Fils de Dieu]. — La prompte obéissance du céleste Enfant aux ordres de son Père lui commandant de se retirer en Egypte fut bien récompensée par les effets merveilleux qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaire. Ce Sauveur porta avec lui ces grâces de salut qui sanctifièrent l'Egypte et se répandirent, dans la suite des années, sur tant de solitaires et de pénitents dont les déserts furent remplis, et dont la vie angélique a fait l'édification et l'admiration de tout le monde chrétien. Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode et le déroba à la violence de ce persécuteur, qui ne cherchait qu'à le perdre, tellement que, malgré toutes les mesures de ce roi barbare et impie, il échappa par son obéissance à cet horrible massacre où ce cruel prince, parmi tant d'innocents, prétendait l'envelopper. Mais quels biens cette

obéissance de l'Enfant-DIEU ne nous apporte-t-elle point à nous-mêmes ? Nous voyons, dans cet exemple divin, la nécessité indispensable de la subordination dans tous les états de la vie présente ; nous y voyons combien l'obéissance aux supérieurs, et dans les choses ecclésiastiques et dans la vie civile, est nécessaire, et que sans elle tout l'univers ne serait que confusion et que désordre. (**Bourdalous**, *Retraite spirituelle*).

[Jésus envers Marie et Joseph]. — Le Fils de DIEU, dans cette vie si particulière et retirée qu'il menait à Nazareth, s'occupait à tous les offices propres d'un ménage. Il obéissait en cela à sa sainte mère et à Joseph son époux, comme aux supérieurs que son Père lui avait donnés sur la terre. Les occupations qui lui étaient marquées étaient les plus selon son goût, parce qu'il se plaisait davantage à pratiquer la vertu d'obéissance pour montrer qu'il était sujet, selon que l'évangéliste l'avait marqué de lui par ces paroles : *Et erat subditus illis*. Le Sauveur ne s'occupait point des fonctions d'éclat, il fuyait d'être connu du monde, et c'étaient justement les occupations les plus viles qui lui plaisaient davantage. C'est ainsi qu'une âme sainte et retirée se tient dans les bornes de son état, solitaire, séparée du grand monde, ne s'ingérant d'aucune autre chose que de remplir les devoirs qui lui sont propres et de se conserver en la présence de DIEU, en s'attachant avec prudence et simplicité à tout ce qu'elle sait lui devoir plaire davantage. C'est ainsi qu'elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde. Elle ne se met nullement en peine de mille événements qui sont pour tant d'autres une source de chagrins et d'inquiétudes. C'est ainsi que, laissant toutes choses à la conduite de la sagesse et de la providence de DIEU lorsqu'il ne s'agit que des affaires du monde qui ne la regardent point, lorsqu'elle est persuadée de ne pouvoir être utile au prochain, elle se tient dans les bornes de son état, contente uniquement de plaire à son DIEU et de marcher sincèrement à la lumière de ses yeux. (**Anonyme**).

[Combien il est nécessaire de mener une vie retirée]. — Combien de gens du siècle, combien de grands même et de gens distingués dans le monde y mèneraient une vie paisible, s'ils avaient pris de bonne heure cet esprit de retraite que le Fils de DIEU trouva si nécessaire pour vivre en paix, pour conserver cette paix qu'il fit annoncer au monde à sa naissance, et qu'il recommanda avec instance à ses apôtres après sa résurrection ! Ce fut sans doute pour jouir de cette paix qu'il trouva à propos de se retirer dans la maison de sa sainte Mère à Nazareth dès son enfance, afin de jouir de cette quiétude, de cette parfaite tranquillité, que les âmes saintes et dégagées des embarras du siècle ont coutume de goûter en la présence du DIEU de paix. Qu'heureuse serait une âme qui, à l'imitation du Fils de DIEU, choisirait la retraite et le silence pour son partage ! Que de faveurs n'attirerait-elle point du ciel si elle savait se renfermer en elle-

même, si elle aimait d'être inconnue au monde ! La retraite n'est pas seulement pour la vie future un lieu de sûreté, c'est aussi pour tout le cours de cette vie présente une demeure de paix, un avant-goût de celle dont jouissent dans le ciel les célestes intelligences et les saints. Il est vrai qu'il y faut avoir un certain goût, un certain attrait, qui n'est pas une des moindres faveurs dont DIEU fait part à ses élus. Donnez-nous-le, ô mon DIEU ! cet esprit de retraite, cet amour de la paix ; non de la paix seulement extérieure, mais de celle de nos passions. Qu'elles se taisent en votre présence. *Dic mari : Quiesce, et aquiloni : Ne flaveris* (Thomas à Kempis). Détachez nos cœurs de tous les amusements qui peuvent nous distraire et nous dissiper ; faites-nous rentrer en nous-mêmes ; inspirez-nous cet esprit intérieur qui seul est capable de nous tenir dans le recueillement et dans le calme. Faites que la retraite et le silence soient toujours notre ressource et notre refuge. (Anonyme).

[Même sujet]. — Qu'eussiez-vous dit à cette proposition, si vous eussiez su que cet homme Juif passe dans son pays pour le fils d'un charpentier : *Numquid hic est filius fabri?* que jusqu'alors il a vécu dans la boutique d'un artisan et gagné sa vie à la sueur de son front ? Ce dessein ne vous eût-il pas paru non-seulement le plus difficile mais le plus téméraire qui puisse être conçu ? N'est-il pas vrai qu'une telle entreprise n'eût pu tomber raisonnablement dans l'esprit d'un homme, et que jamais les romains n'ont rien feint de si hardi ? Un homme seul, un Juif qui paraît de la lie du peuple, veut faire croire qu'il a toujours été : *Antequam Abraham fieret, ego sum* ; et il veut s'élever au-dessus de ce qui est de divin dans le monde. N'est-il pas vrai que vous eussiez regardé cet homme non-seulement comme le plus orgueilleux et le plus téméraire, mais comme le plus insensé de tous les hommes, qui s'attribue la divinité et une toute-puissance dans un état si pauvre et si misérable que le sien ? (Texier, Dominicale).

[Sagesse de Jésus enfant]. — JÉSUS croissait en sagesse : non qu'il acquît de nouveaux degrés de connaissance : comme le dit S. Bernard, *il n'avait pas moins de sagesse, ou plutôt il n'était pas moins la sagesse même, dans sa conception que dans sa naissance, n'y étant encore jeune que lorsqu'il était déjà grand* (Homil. 2 super *Missus est*) ; mais parce qu'il en donnait des marques plus éclatantes à mesure qu'il avançait en âge. Il est vrai qu'il croissait en cette science expérimentale que nous acquérons par les sens ; mais, pour la lumière de gloire et pour la sagesse infuse, il en avait reçu toute la plénitude dès le premier moment de sa vie. Il n'en est pas ainsi de nous autres : nous pouvons et nous devons avancer toujours en la science des saints, c'est-à-dire en la connaissance de DIEU, en la connaissance de nous-mêmes, en la connaissance des choses qui regardent notre salut, et en la connaissance des choses qui concernent notre condition et

notre état, de peur que nous n'attirions sur nous le reproche que Notre-Seigneur fit à ses disciples : *Adhuc et vos sine intellectu estis?* (Matth. xv) : Avez-vous encore vous-mêmes si peu de lumière ?

JÉSUS croissait en âge, quittant peu à peu les faiblesses naturelles du corps qui accompagnent l'enfance, afin de nous apprendre à nous défaire de celles de l'esprit, *pour nous rendre parfaits*, comme dit l'Apôtre (Ephes. iv), *pour accomplir notre ministère, pour édifier le corps mystique de JÉSUS-CHRIST, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du fils de DIEU, à l'état de l'homme parfait et à la mesure de l'âge de la plénitude de JÉSUS-CHRIST ; afin que nous ne soyons plus flottants comme des enfants qui se laissent emporter à tout vent des opinions humaines ; mais qu'en toutes choses nous croissions en JÉSUS-CHRIST, qui est notre chef, fuyant toute légèreté, vanité, inconstance, malice ; selon ce que dit encore le même apôtre : Ne soyez point enfants en ce qui est de l'esprit et des mœurs, mais soyez enfants en innocence, et ayez l'esprit et la sagesse des hommes parfaits. Fratres, nolite pueri effici sensibus, sed malitiâ parvuli estote ; sensibus autem perfecti estote* (I Cor. xiv). Or, l'hommage que le Verbe fait chair attend des hommes est une compassion tendre et sincère pour tout ce que souffre ce divin Enfant. Oui, aimable Sauveur, je compatis avec toute la sensibilité de mon cœur à toutes ces humiliations, à toutes ces infirmités auxquelles vous vous livrez ainsi vous-même pour mon amour ; la faiblesse volontaire où je vous trouve réduit ne me donne pas moins d'amour pour vous que l'éclat de votre éternelle gloire m'inspire de respect et de crainte. (Nouet, Méditations).

[Paroles de l'ange à S. Joseph]. — Si nous examinons toutes les paroles que l'ange dit à S. Joseph, il n'y en a pas une qui ne nous porte à la confiance. *Prenez l'Enfant et sa Mère, fuyez en Egypte ; demeurez-y jusqu'à ce que je vous avertisse d'en sortir.* C'est un ange qui parle, de la part de DIEU. Qu'est-il besoin de nous inquiéter dans nos affaires, puisque DIEU et les anges s'en chargent ? Il s'adresse à S. Joseph, afin que le Fils de DIEU et sa bienheureuse Mère se reposent sur lui et lui laissent le soin de leur conduite. O qu'il est utile de regarder DIEU dans nos supérieurs, et de vivre en repos sous sa particulière providence, qui nous gouverne par leur entremise ! Il choisit le temps de la nuit pour l'avertir, afin que nous sachions que DIEU veille sur nous en tout temps ; et que celui qu'il garde peut dormir en assurance. Enfin, il lui dit simplement *Prenez l'Enfant et la Mère*, sans lui ordonner et même sans lui donner le loisir de prendre et d'emporter quelque autre chose avec eux. Et n'est-ce pas assez d'avoir avec soi ces deux chères personnes ? Qui a JÉSUS et Marie peut-il manquer de quelque chose, n'est-il pas assez bien pourvu ? O mon Sauveur, que puis-je désirer après vous ? et qu'est-ce qui peut me suffire sans vous ? Si je puis obtenir votre grâce et votre amour, je

suis trop-riche, je n'ai plus rien à souhaiter. *Amorem tuum et gratiam tuam mihi solum dones, et dives sum satis.* (**Nouet**, *Méditations*).

[La sortie de Jésus-Christ de son pays]. — Si nous considérons la sortie de JÉSUS-CHRIST de son pays, en compagnie de sa Mère et de S. Joseph, ce n'est pas une simple sortie, c'est un exil de plusieurs années, qu'il accepte volontiers, avec toutes les incommodités et les suites fâcheuses d'un long bannissement, pour nous apprendre à nous détacher de l'affection naturelle que nous avons pour nos proches, pour nos amis et pour le lieu de notre naissance ; quittant d'une prompte volonté tout ce qui nous est le plus cher lorsqu'il s'agit du service de DIEU et que l'ordre de sa Providence nous y oblige. Car, comme dit Hugues de S. Victor (III Didasc.), celui qui aime son pays et qui s'y plaît est encore tendre et délicat ; celui qui regarde tout le monde comme son propre pays est déjà fort et généreux ; mais celui-là est parfait à qui tout le monde est un exil. Le premier a attaché son affection au monde, le second l'a répandue et déagée, le troisième l'a tout à fait éteinte. En quel rang êtes-vous ? Etes-vous indifférent, en quelque lieu que l'on vous mette ? ne tenez-vous plus à la terre ? ne soupirez-vous qu'après le ciel, qui est votre pays et la terre des saints ? Accoutumez-vous à trouver DIEU partout : vous ne craignez point qu'on vous chasse d'aucun lieu. S. Augustin assure qu'en vain on s'efforce de bannir un homme qui vit selon l'esprit du christianisme, parce que ou tout le monde est son pays ou tout le monde est son exil : si tout le monde est son pays, vous ne l'en pouvez chasser ; si tout le monde est son exil, il vous a déjà prévenu, vous n'avez plus de lieu pour le bannir. O persécuteur infidèle et insensé ! si vous cherchez un exil où vous puissiez reléguer un chrétien, trouvez premièrement un lieu d'où JÉSUS-CHRIST soit contraint de sortir. Pensez-vous pouvoir bannir un homme qui est de tout pays, en JÉSUS-CHRIST et qui est partout étranger selon la chair ? (**Nouet**).

[Le retour de Jésus]. — JÉSUS-CHRIST sort de l'Égypte par l'ordre de son Père, qu'il reçoit avec le même esprit qu'il avait reçu auparavant le commandement d'y demeurer. Il y était allé par obéissance, il en sort aussi par obéissance. Cette sortie nous apprend que l'affliction ne dure pas toujours, mais qu'il faut attendre l'ordre de DIEU pour en sortir. Pendant qu'il vous tient dans la pauvreté, dans la maladie, dans la désolation, ne désirez point d'en être délivré, sinon quand il lui plaira ; ne vous attristez point du délai ; ne vous ennuyez point d'être si longtemps dans la souffrance. Ecoutez ces paroles qu'il vous dit intérieurement : *Esto ibi usque dum dicam tibi* : soyez là jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir. N'ayez point de volonté ni de choix ; abandonnez-vous à moi toujours et à toute heure, et dans les plus petites choses comme dans les plus grandes. Je n'excepte rien ; mais je veux vous trouver dénué de tout. Car comment

pourriez-vous être à moi, et moi à vous, si vous n'êtes dépouillé entièrement de toute propre volonté? Je vous l'ai dit souvent, et je le dis encore, abandonnez-vous à moi : donnez le tout pour le tout. Ne recherchez plus rien de vous-même, après vous être perdu en moi. Demeurez à moi purement, fermement et sans hésiter, et vous jouirez de moi. (*Le même*).

[Jésus, exemple des jeunes gens]. — Que si c'est l'honneur des pères de former leurs enfants à la vertu et à la crainte de DIEU, c'est aussi le bonheur des enfants de suivre les instructions salutaires qu'ils reçoivent de leurs pères. *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentiâ suâ* (Thren. III) : il est avantageux à l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse, *Bonum est* : c'est un grand bien sans contredit, parce que la perte de l'innocence est un mal irréparable. *Bonum est* : c'est un grand bien, parce qu'il importe de bien commencer une affaire aussi considérable que le salut. Pour peu qu'un voyageur s'écarte en commençant son chemin, son égarement va croissant à l'infini. *Bonum est* : c'est un grand bien, parce que, s'il meurt jeune, il se sera sanctifié en peu de temps, et, s'il vit longtemps, la vertu lui sera plus facile, sa vie sera plus sainte et sa mort plus précieuse. *Bonum est* : c'est un grand bien, si vous l'avez conservé, bénissez DIEU comme d'une faveur inestimable; si vous l'avez perdu, pleurez vos désordres passés, et tâchez de les réparer par la pénitence. *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine*: Seigneur, ne vous souvenez point des péchés de ma jeunesse ni de mes ignorances : *Secundum misericordiam tuam memento meî, tu, propter bonitatem tuam, Domine* (Ps. 24) : souvenez-vous de moi selon votre miséricorde, parce que vous êtes bon. (*Le même*).

[La fuite de Jésus en Egypte]. — La fuite de JÉSUS-CHRIST en Egypte n'est pas un effet de la crainte, c'est un mystère; ce n'est point un danger à l'égard du Créateur, c'est sa délivrance; ce n'est point une marque de la faiblesse humaine, mais de la vertu divine. Il ne fuit pas pour éviter la mort, mais pour nous donner la vie. Nous étions tous des fugitifs; nous avons abandonné le service du meilleur de tous les maîtres, et violant ses commandements pour obéir à l'ennemi du genre humain, nous avons perdu avec l'innocence, la possession de tous les biens du ciel et de toutes les délices du paradis : fallait-il périr sans ressource? n'y avait-il point de remède à nos maux? Il n'eût pas été bienséant que l'envie du démon l'emportât sur la bonté du Seigneur : *Nefas enim erat ut invidia gratiam Domini superaret. Ecquid igitur Dominus facit? adjungit se fugitivo* (Théodore d'Ancyre). Que fait donc le Seigneur? Il se joint au fugitif, et, pour réparer sa faute, il veut bien fuir lui-même, opposant une fuite innocente à une fuite criminelle, pour sauver ce transfuge et le ramener à son devoir. Admirez la bonté du Fils de DIEU, et condamnez votre malice. Il fuit le monde, et vous le cherchez; il vous cherche par un excès de miséricorde, et vous le fuyez par un excès

d'ingratitude. Il ne tient point à déshonneur de s'abaisser et de ravalier sa grandeur lorsqu'il s'agit de votre salut : *Deus enim nihil ignominiosum ducit quod salutem humanam conciliare natum est* (*Le même*) : et vous craignez la confusion lorsqu'il s'agit de son service, et vous aimez mieux fuir JÉSUS-CHRIST avec le monde que de fuir le monde avec JÉSUS-CHRIST. Changez de sentiments, et prenez une forte résolution de chercher JÉSUS-CHRIST en toutes choses, et de fuir le monde avec lui. Fuyez-le lorsqu'il vous flatte, fuyez-le lorsqu'il vous tente, fuyez lorsqu'il vous persécute ; gardez-vous de suivre ses lois, qui sont toutes contraires aux maximes de l'Évangile ; ne vous laissez point corrompre par les mauvais exemples qu'il vous donne ; n'allez point chercher les occasions qui peuvent engager votre âme dans le péché, et la mettre en danger de se perdre. Elles ne viennent que trop souvent d'elles-mêmes, sans être appelées ; car le monde en est tout plein.

[Jésus, dans sa fuite, exemple d'obéissance]. — S'il y a sujet d'admirer la disposition que le Père éternel fait de son fils, l'exposant sitôt à la persécution et aux souffrances, et lui ordonnant un exil si long et si fâcheux, la soumission et l'obéissance que le Fils lui rend n'est pas moins merveilleuse. Oh ! qu'il s'abandonne volontiers à la conduite de Joseph ! Oh ! qu'il fait volontiers un sacrifice à DIEU son Père de son jugement, de sa volonté et de toutes les puissances de son âme pour exécuter ses ordres ! Est-ce ainsi que vous vous soumettez aux commandements qu'on vous fait de la part de DIEU ? Êtes vous content qu'il dispose de vous absolument, sans avoir égard à vos inclinations ? Ne voulez-vous point qu'il s'accommode à vos désirs, au lieu de vous résigner à sa sainte volonté ? Répondez à la demande que je vous fais : Voulez-vous éluder mes ordres et ruiner les desseins que j'ai sur vous ? me condamnerez-vous pour vous justifier ? L'un des deux est nécessaire, ou que vous m'obéissiez ou que je vous obéisse. Lequel est le plus raisonnable ? (*Le même*).

[Le Sauveur pratiquait les exercices de la vie religieuse pendant sa jeunesse]. — Encore que Salomon confesse que quatre voies lui sont entièrement inconnues, néanmoins il semble nous avoir en quelque façon marqué sous ces figures énigmatiques d'*aigle*, de *serpent*, de *navire* et d'*homme*, les quatre principaux exercices de la vie chrétienne et toute sainte que Jésus pratiquait durant une si longue solitude. — *La voie de l'aigle dans le ciel* nous représente le vol sublime de sa contemplation qui était continuelle ; car il contemplait, durant la nuit, le soleil de la Divinité, et dès lors il nous traçait un excellent modèle de la vie contemplative, nous excitant à la prière par son exemple, comme l'aigle apprend à ses petits à voler : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos*. (Deuter. LII). — *La voie du serpent sur la pierre* nous représente sa profonde humilité, qui le retint si longtemps dans un pays qui n'avait rien de recommandable, occupé à des

offices fort vils, à des emplois mécaniques, qui ne pouvaient donner qu'une basse estime de sa personne : d'où vient que, lorsqu'il commença à prêcher, ceux qui l'avaient connu disaient par admiration : *Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit* (Joan. VII)? comment cet homme sait-il l'Écriture, ne l'ayant point étudiée? où a-t-il puisé sa science? *A Nazareth potest aliqui bonid esse* (Joan. I)? peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth? Et véritablement il y avait sujet de s'étonner qu'étant vrai Fils de DIEU il se fût avili et abaissé jusque-là que de passer pour le fils d'un artisan et d'en exercer le métier. Pour moi j'admire plus cette humilité que les plus éclatantes actions de sa vie, et j'estime que le plus grand de ses miracles est de n'en avoir point fait pendant un si long espace de temps. Eh Seigneur, fallait-il tant de temps pour nous apprendre l'humilité? cette vertu est-elle si difficile dans la pratique? *Certè in operibus nostris nullum majus aut difficilius reputatur*. Oui certes, entre toutes nos actions il n'y en a point de plus grande ni de plus difficile : celui qui se méprise soi-même, et qui désire de tout son cœur être méprisé des autres, est parvenu au degré le plus haut et le plus difficile de la vertu : *Usquequò ad hunc gradum perveneris, nihil tibi fecisse videaris* : ne croyez pas avoir rien fait, que vous ne soyez arrivé jusque-là. — *La voie du vaisseau sur la mer* est une figure de son obéissance; car, comme les plus grands bâtiments suivent le mouvement du timon, que le pilote gouverne de la main selon sa volonté, de même le Fils de DIEU, nonobstant l'excellence de sa personne, dont la grandeur est infinie, se tenait sous la main de sa bienheureuse Mère et de S. Joseph, par qui il se laissait gouverner absolument, leur laissant le soin de commander, et prenant celui d'obéir avec déférence, humilité et persévérance. — *La voie de l'homme dans sa jeunesse* marque son admirable modestie, sa discrétion et la sagesse qu'il faisait paraître en toutes ses actions. L'Écriture Sainte rend ce témoignage à Tobie, qu'étant le plus jeune de la Tribu de Nephthali il ne fit jamais aucune action de jeune homme : *Cùm esset junior omnibus in tribu Nephthali nihil tamen puerile gessit in opere* : il n'était en cela que l'ombre et la figure de JÉSUS-CHRIST, dont les actions toutes divines ne tenaient rien de la faiblesse ni de la légèreté des enfants. S. Sabas était si grave et si humble tout ensemble, que S. Euthyme l'appelait *Enfant vieillard, Puerum senem*. Mais cet éloge convient mieux à JÉSUS-CHRIST, qui avait parfaitement uni dans sa conduite l'humilité des enfants et la sagesse des vieillards. Chaque action de sa jeunesse était une prédication muette, qui nous enseignait par son exemple cette excellente leçon que S. Augustin nous a laissée dans ses écrits : Que votre vieillesse tienne de l'enfance, et votre enfance de la vieillesse, ce qu'on y voit de meilleur; je veux dire que votre sagesse ne se joigne point à l'orgueil, et que votre humilité ne se sépare point de la sagesse, afin que vous puissiez louer le Seigneur depuis cette heure jusque dans l'éternité.

(Nouet).

[Même sujet et même texte]. — Que si, entre les choses que le plus sage de tous les hommes a de la peine à comprendre, celle qu'il confesse ignorer entièrement est la voie de l'homme dans son jeune âge : *Tria sunt difficilia mihi, et quartum penitus ignoro, viam viri in adolescentiâ* ; S. Ambroise le dit en particulier d'un DIEU fait homme, dont la voie, c'est-à-dire la conduite durant un temps si considérable, est demeurée inconnue. Ce qui fait que tout ce long intervalle est communément appelé la vie cachée du Sauveur ; mais encore plus particulièrement parce que sous cet âge que la nature a destiné à l'enfance des autres hommes, et durant lequel eux-mêmes ne savent ce qu'ils font, le Verbe incarné, qui était la sagesse même, a caché toutes ses perfections divines, naturelles, humaines, théandriques, et tout ce qui le distinguait du reste des hommes. Mais d'ailleurs il y découvre les vertus qui étaient inconnues au monde, et il n'y avait que l'exemple d'un Homme-DIEU qui nous les pût apprendre et nous porter à les pratiquer. Ce sont les deux choses en quoi S. Augustin fait consister la sage conduite d'une vie chrétienne, de savoir se cacher et de savoir se produire quand il faut ; connaître le temps de se taire et le temps de parler, et ménager si à propos l'un et l'autre que tous les hommes en soient édifiés. (Houdry, *Sermons*).

[Mystère de tous les temps]. — Le mystère d'un DIEU naissant et qui s'est fait enfant pour l'amour des hommes n'est pas une fête qui doit être attachée aux temps et aux saisons de l'année, non plus qu'elle ne l'est au lieu où cet adorable mystère s'est accompli. C'est le mystère de tous les temps aussi bien que de tous les lieux, et, si la joie et le bonheur qu'il a apportés aux hommes se sont répandus partout le monde, ils doivent encore s'étendre dans tous les siècles ; de manière que ce n'est pas seulement du Sacerdoce de cet Homme-DIEU que l'on doit dire avec le prophète : *Tu es sacerdos in æternum*. On le peut dire de tous les mystères qui regardent sa vie, sa mort et toutes ses actions, lesquelles sont éternelles ; non pas qu'elles se réitérent sans cesse et durant toute l'éternité, mais parce que nous les devons toujours avoir devant les yeux et ne les perdre jamais de pensée. Or, s'il y en a un qui doit avoir ce privilège, d'être éternel de la sorte dans le souvenir des hommes, en faveur de qui ils ont été accomplis, c'est bien le mystère de sa naissance, et de tout le temps qu'il est demeuré enfant ; non-seulement parce qu'il est le premier et le principe de tout notre bonheur, mais encore parce qu'il est le plus aimable et le plus instructif.

Qui ne s'étonnerait, chrétienne compagnie, de voir que ce Verbe incarné, que toute la terre a si longtemps attendu, ne vienne au monde que pour y demeurer, ce semble, inutile pendant plusieurs années, ainsi qu'un ancien a dit des autres enfants : Comme s'il n'y eût rien eu de plus digne de sa qualité, ni de plus capable de satisfaire l'attente de toutes les nations, que de demeurer caché, partie dans l'étable de Béthléhem, et

partie à Nazareth dans la boutique d'un pauvre artisan, où il a passé la plus grande partie de cet âge, pendant que les hommes demeurent dans leur aveuglement et dans leurs désordres, et que toute la nature languit auprès de son remède? Mais, ô prudence des hommes, que tu es aveugle! que tu es un mauvais juge des secrets desseins d'un DIEU! ce Verbe incarné et cette sagesse éternelle a eu ses vues pour en user de la sorte, et ces vues sont impénétrables à l'esprit humain. *Quàm magnificata sunt opera tua, Domine! nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ* (Ps. 103), pouvons-nous nous récrier avec le prophète royal « O Seigneur, que vos ouvrages sont grands et que vos pensées sont profondes! » car quel esprit pourrait entrer dans la connaissance des œuvres merveilleuses qu'il a faites durant tout ce temps-là? (*Le même*).

[Jésus croît en âge et en sagesse]. — JÉSUS-CHRIST, en qui toute la plénitude de la Divinité habitait corporellement, et qui possédait dès le premier instant de son incarnation tous les trésors de la sagesse et de la science, pouvait-il croître réellement en sagesse et en grâce? Non; mais toutes les richesses qui étaient renfermées et comme cachées en lui, dit S. Paul, se développaient insensiblement aux yeux des hommes à mesure qu'il avançait en âge. Pour nous, dont le fonds essentiel n'est que faiblesse, que défaut, qu'indigence, nous pouvons toujours croître en force, en vertu et en grâce, et nous le devons toujours faire de plus en plus à proportion du temps qu'il y a que nous vivons dans l'Eglise ou dans la religion. Chaque jour apporte avec soi au chrétien, au religieux, une nouvelle obligation de croître et de se perfectionner dans son état. Vsus y êtes plus obligé aujourd'hui que vous ne l'étiez hier, et vous le serez encore plus étroitement demain que vous ne l'êtes aujourd'hui, parce que vous aurez aussi reçu plus de grâces, et que vous serez alors encore plus proche du jour auquel il vous faudra paraître devant JÉSUS-CHRIST avec cette plénitude de perfection dont la plénitude de son âge est le modèle. (**Le P. La Neuville**, *Morale du nouveau Testament*).

[Nazareth]. — Nazareth est la solitude du Sauveur, où il demeure caché jusqu'à l'âge de trente ans, attendant avec une tranquille soumission le moment que son Père avait marqué pour sa manifestation au peuple d'Israël. Voilà l'image d'un ouvrier évangélique, d'un homme intérieur. Son goût doit toujours le porter à la retraite et au silence, jusqu'à ce que DIEU lui ait fait sensiblement connaître que le temps est venu de paraître et de parler. Ce n'est pas assez, pour un chrétien séparé du monde par sa profession, d'aimer la solitude; il doit encore, à l'exemple du Sauveur, y pratiquer l'obéissance, et de la même manière que JÉSUS-CHRIST l'y pratiqua lui-même, c'est-à-dire obéir indifféremment à Marie et à Joseph. Ce n'est ni le mérite personnel, ni la naissance, ni le talent naturel des supérieurs, qui doivent être le motif de l'obéissance, c'est uniquement

l'autorité de DIEU, dont ils sont revêtus. Obéir en tout, dans les occupations les plus basses et les plus humiliantes comme dans les emplois les plus relevés et les plus honorables ; obéir constamment et avec persévérance, sans se lasser, sans s'ennuyer de glorifier DIEU par sa soumission pour les hommes. Divin Sauveur, qui êtes tout à la fois le modèle et la récompense de l'obéissance chrétienne, faites-nous imiter si parfaitement vos exemples en cette vie, que nous puissions mériter de vous posséder éternellement dans l'autre. (*Le même*).

[Trois desseins de N.-S.]. — Je trouve que le Fils de DIEU a eu trois desseins particuliers dans son incarnation, pour opérer par ces trois moyens la rédemption des hommes qu'il avait destinés pour sa gloire. Il a voulu *s'humilier*, il a voulu *se faire aimer*, et il a voulu *se faire suivre*. — Il a voulu humilier sa grandeur, pour réparer notre orgueil ; il a voulu se faire aimer, pour captiver nos cœurs ; il a voulu se faire suivre, pour attirer nos respects. — C'est proprement pour cette raison qu'il a voulu se faire enfant, afin d'achever ces trois desseins plus doucement et plus efficacement. Nous pouvons le considérer aujourd'hui dans son enfance sous ces trois qualités éminentes. Il s'est voulu humilier dans les infirmités de cet âge, il a voulu se faire aimer par ses attraits, et il a voulu se faire suivre par ses vertus. 1^o Comme humilié, il demande nos soumissions ; 2^o Comme attrayant, il demande notre cœur ; 3^o Comme exemplaire, il demande l'imitation de ses vertus. Ce sont les glorieuses opérations de l'enfance de JÉSUS. (**Biroat**).

[L'humilité du Fils de Dieu]. — Comme le premier crime de l'homme a été de s'élever contre DIEU, c'a été aussi le premier dessein du Fils de DIEU, dans le mystère de l'Incarnation, de s'abaisser dans la nature de l'homme et de réparer par l'excès admirable de son humilité, l'excès prodigieux de notre orgueil. Et c'est pour cela principalement qu'il a voulu ajouter cette circonstance humiliante à son incarnation en naissant dans le monde. Il vit quelque temps en l'état de petit enfant, non-seulement pour faire durer plus longtemps ses humiliations, mais pour les rendre plus parfaites : *Inclinatio majestatis hæc est, natus ex Mariâ Virgine*, dit S. Augustin. (Symb.). C'est ici que commencent les humiliations du Fils de DIEU par l'ordre des temps, quand il est né dans Nazareth ; mais il achève leur profondeur par l'état de son enfance. La raison se prend de trois qualités extrêmement humiliantes, et qui se trouvent dans cet enfant : savoir, l'ignorance, la faiblesse et la dépendance : les enfants sont naturellement ignorants, faibles, dépendants de tout le monde. Qu'y a-t-il de plus opposé, de plus indigne de sa grandeur et de plus contraire à ses trois perfections, à sa sagesse, à sa puissance et à sa souveraineté, que de prendre l'apparence de ces infirmités naturelles ? car il n'avait pas en effet ces infirmités. (*Le même*).

[Prière]. — Vous ne me manquerez point, ô mon DIEU, dans la vie la plus obscure et la plus cachée. Je vous y trouverai : et qu'ai-je à souhaiter de plus ? C'est là que l'âme s'entretient avec vous, qu'elle vous parle et qu'elle vous entend, qu'elle vous possède et qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit ; du moins vous ne vous y faites guère connaître ni guère sentir. O mon DIEU, où serais-je bien sans vous, et où puis-je être mal avec vous ? Que m'importe d'être connu du monde ou de ne l'être pas, si je vous ai toujours pour témoin, et si vous m'honorez toujours de votre présence ! Vous seul me tiendrez lieu de toutes choses ; et, dans mon obscurité et mes ténèbres, je serai plus en état de vous dire sans cesse avec la même consolation que vous le disait un de vos plus fidèles serviteurs : *Mon Dieu et mon tout !* (**Bourdaloue**).



LA TRANSFIGURATION.

AVERTISSEMENT.

Ce qu'on ajoute dans ce Supplément au sujet de la Transfiguration n'est que pour fournir plus de matière aux discours que l'on peut faire sur ce mystère. Les sentiments que l'on trouvera ici n'ajoutent rien aux premiers ; il n'y a qu'une manière différente de les exprimer : en sorte que si dans ce mystère, on traitait quelque autre sujet différent de ceux que nous avons marqués (car il donne occasion de parler de plusieurs autres, qu'il serait difficile de rapporter en détail) on en pourra trouver les matériaux au titre où il en est expressément traité.

[Ce qu'on entend par la Transfiguration]. — On entend par la Transfiguration du Sauveur ce changement miraculeux que fit JÉSUS-CHRIST sur son corps en présence de S. Pierre, de S. Jacques et de S. Jean, sur la montagne du Thabor, où il parut dans l'éclat le plus brillant de sa gloire, au milieu de Moïse et d'Elie, avec qui il s'entretint quelque temps de l'ignominie de sa mort. La gloire dont l'âme de JÉSUS-CHRIST jouissait dès le premier instant de son incarnation devait naturellement passer de son âme sur son corps ; ce n'était que par un miracle continué que cette gloire était suspendue et retenue dans son âme, pour qu'il n'en parût rien sur son corps durant tout le cours de sa vie mortelle. La fin qu'il s'était proposée dans son incarnation, et le choix qu'il avait fait de toute éternité de racheter les hommes par les humiliations de sa passion et par l'ignominie de la croix, exigeaient ce miracle. Si cette gloire eût rejailli durant sa vie sur son corps, se fût-on jamais avisé de le maltraiter ? eût-on jamais osé crucifier le Seigneur de la gloire ? *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent* (I Cor. II). Au jour de sa transfiguration, JÉSUS-CHRIST, étant sur cette montagne, cessa durant quelques moments^s de faire ce miracle ; il laissa rejaillir sur son corps quelques rayons de cette gloire dont son âme jouissait. Son visage et tout son corps devint alors plus brillant que le soleil, et ses vêtements plus éclatants, plus blancs que la neige. L'éclat qui sortait de tout son corps était si frappant, que les Apôtres en étant éblouis, et leurs yeux ne pouvant pas le supporter, ils se jetèrent le visage contre terre. Le soleil semblait être tombé sur le sommet de cette montagne ; et, si c'eût été la nuit la plus obscure, la splendeur du corps de JÉSUS-CHRIST en eût fait le jour le plus brillant.

La transfiguration du Sauveur fut comme un prélude de la gloire dont il devait être glorifié peu de temps après. Et le témoignage que donne en ce jour le Père éternel de la divinité de son Fils, en qui de toute éternité il trouve ses plus chères délices, *In quo mihi benè complacui*, rend ce mystère un des plus intéressants et des plus instructifs de la religion chrétienne. S. Thomas prouve qu'il était convenable que JÉSUS-CHRIST se transfigurât pour rendre la foi et l'espérance des Apôtres plus inébranlables. L'une et l'autre devaient être dans d'étranges épreuves à la vue des opprobres, des souffrances et de la mort ignominieuse du Sauveur. Les Apôtres, avant la descente du SAINT-ESPRIT, n'avaient qu'une idée grossière de la religion. Leur foi était bien imparfaite, et leur espérance bien faible. Les miracles que faisait le Fils de DIEU étaient un puissant motif de crédibilité ; mais enfin un Moïse, un Elie, et tant d'autres prophètes, sans être dieux, avaient fait de pareils miracles : il fallait quelque chose de plus éclatant, qui fût une preuve visible de sa divinité, et qui leur donnât une plus juste idée du bonheur éternel qui devait être leur récompense : et c'est ce qui se trouve sensiblement dans la transfiguration du Sauveur. JÉSUS-CHRIST prit S. Pierre avec lui, dit S. Jean de Damas, parce qu'il devait être le pasteur de l'Eglise universelle, et qu'il

avait déjà confessé la divinité du Sauveur, suivant les lumières qu'il en avait reçues du Père éternel. Il prit S. Jacques, parce qu'il devait, le premier des Apôtres, signer de son sang la divinité de son divin maître. Enfin, il prit S. Jean, comme celui de ses évangélistes qui devait publier d'une manière plus claire et plus précise sa divinité : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud DEUM, et DEUS erat Verbum* : le Verbe était dès le commencement, le Verbe était dans DIEU, et le Verbe était DIEU. Mais si JÉSUS-CHRIST les rend les témoins de sa gloire sur le Thabor, il veut qu'ils le soient aussi de son agonie sur la montagne des Oliviers. Le Sauveur ne fait part de ses douceurs qu'à ceux qui prennent part aux amertumes de sa passion. (**Croiset**, *exercices de piété*).

[La Transfiguration relève les abaissements de Jésus]. — Le mystère de la transfiguration du Fils de DIEU relève les abaissements, et, pour parler avec l'Apôtre, les anéantissements de cet Homme-DIEU, lesquels ont empêché les Juifs de le reconnaître pour le Messie, et les gentils pour leur DIEU. En effet, il n'y a personne qui ne sache le fâcheux préjugé dont les Juifs étaient prévenus à l'égard de ce Messie qu'ils attendaient depuis tant de siècles. Les oracles des prophètes, qui en parlent en des termes magnifiques en rapportant ses combats contre les ennemis de notre salut, ses victoires, ses triomphes sur le péché, sur la mort et sur l'enfer, ces oracles, dis-je, leur en avaient donné une haute idée, comme d'un monarque temporel et d'un conquérant. Ils croyaient que tout devait plier devant lui, et qu'il devait paraître avec un appareil digne de sa grandeur, pour les délivrer de la servitude des Romains et pour soumettre tous les peuples à son empire, dont les bornes seraient celles du monde, et les sujets toutes les nations de la terre. Ils entendaient d'un royaume temporel ce que le SAINT-ESPRIT, qui parlait par la bouche des prophètes, avait dit d'un royaume spirituel. Ainsi, les Apôtres du Sauveur, étant remplis de ces belles espérances aussi bien que le reste des Juifs, et entêtés de cette grandeur imaginaire qui flattait leur naturel, ne leur parlèrent que d'un Messie né dans une étable, qui menait une vie pauvre et sans aucune marque de distinction au dehors. C'était révolter leurs esprits, et attirer contre eux et contre lui-même la persécution de ceux qu'il était venu délivrer de l'esclavage et de la tyrannie de leurs véritables ennemis. (**Houdry**, *sermons sur tous les sujets*).

[Même sujet]. — Comme le Fils de DIEU était effectivement venu pour réunir tous les peuples dans un même culte, la bassesse où ils le voyaient réduit était capable de rebuter : jusque-là que les Apôtres le sollicitaient tantôt de leur montrer son Père, *Ostende nobis Patrem, et sufficit nobis*, et tantôt de leur dire quand est-ce donc qu'il rétablirait la gloire d'Israël. L'abaissement et l'humilité dont il faisait profession, et le peu d'apparence qu'il fût en effet ce qu'il prétendait leur faire croire, n'était pas

pour faire les conquêtes qu'ils attendaient de lui, ni pour le ciel ni pour la terre. C'est pourquoi ce Sauveur, qui a pris des moyens si élevés au-dessus de la prudence humaine pour réussir dans ses desseins, n'a pas laissé de condescendre quelquefois à leur peu d'intelligence sur ce chapitre, afin de lever le scandale qu'ils eussent pu prendre de ses anéantisements, s'il ne les eût relevés par quelque marque de grandeur : et c'est ce qu'il fait dans le mystère de sa Transfiguration, où, après avoir paru faible, abandonné à toutes les misères de la pauvreté, couvert même de l'apparence du péché, qui est le dernier degré d'abaissement, il commença à faire voir à ses apôtres ce qu'il était avant que d'être réduit au dernier des abaissements, qui est la mort de la croix. (*Le même*).

[Fête de la Transfiguration]. — La transfiguration du Sauveur sur le Thabor, en présence des trois plus chéris et plus privilégiés de ses apôtres, renfermait trop de mystères, et raffermissait d'une manière trop consolante notre foi, pour la confondre avec les autres merveilles de la vie du Fils de DIEU : aussi l'Eglise en a-t-elle voulu faire une fête particulière... Quoique le Fils de DIEU témoignât beaucoup de mépris pour la gloire et qu'il aimât à être caché, on peut dire qu'il voulait pourtant avoir l'estime de ses disciples et qu'ils le connussent tel qu'il était. C'est à ce sujet qu'il prit en particulier ses trois disciples favoris, Pierre, Jacques et Jean ; et les ayant menés seuls avec lui sur une haute montagne, il se retira un peu à l'écart, se mit en prières, et dans la ferveur de son oraison il se transfigura devant eux. L'éclat de sa divinité et la gloire de son âme bienheureuse parurent visiblement sur son humanité sacrée. Tout d'un coup il parut dans l'éclat de sa majesté, non plus comme un simple homme, mais comme Homme-DIEU : son visage devint lumineux comme le soleil ; ses habits même devinrent blancs comme la neige, et d'une blancheur éclatante qui éblouissait. Son visage, son air, ses habits, ne furent point changés essentiellement, ils furent seulement pénétrés des rayons et de la lumière qui rejaillissaient de son corps comme une nuée légère et transparente, pénétrée des rayons du soleil, *Transformatio*, dit S. Jérôme, *splendorem addidit, faciem non subtraxit*. On pourrait dire, dans un certain sens, que la vie commune du Sauveur et sa bassesse extérieure étaient une vraie transfiguration, puisqu'il y paraissait dans un état étranger à sa nature, au lieu que la gloire de sa transfiguration était son état naturel. Ainsi, il fallait un miracle continuel pour suspendre le rejaillissement de sa gloire et de sa majesté sur son visage ; mais il ne fallait que laisser agir les causes naturelles pour se montrer tel qu'il parut alors. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Détails]. — Dans l'état si glorieux de la transfiguration, le Sauveur ne voulut point paraître seul : on vit Moïse et Elie à ses côtés : celui-là, son principal ministre dans l'ancienne loi ; celui-ci, le plus zélé de ses pro-

phètes. Le Fils de DIEU voulut que ces deux excellents hommes parussent dans sa transfiguration, pour montrer à ses apôtres que la loi et les prophètes lui rendaient témoignage et se terminaient dans sa personne. Elle était encore en vie, et ainsi il parut avec son corps naturel; S. Thomas prétend que c'est avec un corps étranger que parut Moïse. Ces deux hommes de DIEU s'entretenaient avec JÉSUS-CHRIST des souffrances, des ignominies et de la mort cruelle qu'il devait souffrir publiquement dans peu de jours à Jérusalem, laquelle devait mettre le comble à tous les travaux de sa vie. S. Luc dit que S. Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil, et qu'en se réveillant ils virent la gloire du Fils de DIEU et les deux personnes qui étaient avec lui. Le Sauveur, qui ne les avait pas prévenus sur ce qui devait arriver, permit qu'ils s'endormissent pendant sa prière, pour qu'ils fussent surpris plus agréablement à leur réveil. S. Chrysostôme ne peut croire que c'était été un vrai sommeil: il aime mieux dire que ce fut une espèce d'extase, frappés qu'ils furent subitement par l'éclat de ce prodige nouveau. L'admiration, mêlée d'une sainte frayeur, fut accompagnée d'une si douce abondance de consolations, que S. Pierre, avec sa vivacité et sa promptitude ordinaires, tressaillant de joie et se laissant aller aux premiers mouvements de sa ferveur: « Seigneur! s'écria-t-il comme un homme tout transporté durant une extase; Seigneur! ah! qu'il fait bon ici! Nous devrions bien y rester toujours, et y établir notre demeure! nous ne saurions être mieux! Nous y dresserons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » Tertulien croit qu'en cette rencontre S. Pierre était ravi en extase et hors de lui-même, et que c'est ce que l'Écriture a voulu marquer par ces termes: « *Il ne savait ce qu'il disait: Nesciens quid diceret.* » S. Pierre ne consulte ici que cette joie et cette abondance de consolations intérieures dont son cœur était inondé. Il parlait encore, lorsque Moïse et Elie ayant disparu, une nuée lumineuse les enveloppa et les couvrit tous; et du fond de cette nuée il sortit une voix claire et divine qui disait: « *Voici mon Fils bien-aimé, l'objet de mon affection: c'est en lui que je prends mes complaisances, et tout ce que j'aime je l'aime pour lui. Ecoutez-le comme votre maître, obéissez-lui comme à votre roi.* » (*Le même*).

[La voix qui se fit entendre]. — Les Pères remarquent que la voix qui se fit entendre à la Transfiguration ne fut qu'après que Moïse et Elie se furent retirés, afin que, le Fils de DIEU étant seul, on ne pût douter qu'elle ne s'adressât à lui, et que ce ne fût de lui seul qu'elle parlât: *Ipsum audite*. La splendeur de ce nuage et le son éclatant de cette voix frappèrent de telle sorte les trois disciples, que, saisis de crainte et d'étonnement, ils tombèrent le visage contre terre; et au même instant toute cette gloire s'évanouit. Ils ne purent cependant se relever jusqu'à ce que, le Sauveur s'approchant d'eux et les touchant de sa main, leur dit: « *Levez-vous, n'ayez point de peur.* » Ils commencèrent aussitôt à lever les yeux, et,

regardant de toutes parts, ils ne virent que le Fils de DIEU dans son état naturel. Ils descendirent de la montagne avec lui, pleins d'admiration et dans une sainte impatience d'annoncer partout ce qu'ils avaient vu. Mais le Sauveur, sur le chemin, ne voulant pas leur donner une moindre idée de son humilité que de sa gloire, leur commanda de n'en parler à personne. Il leur avait fait la même défense peu auparavant, lorsque, ayant demandé à ses apôtres qui ils pensaient qu'il était, Pierre eut répondu qu'il était le Christ, Fils du DIEU vivant. Alors, dit l'évangéliste, il leur défendit de dire à qui que ce fût qu'il était JÉSUS-CHRIST : *Tunc præcepit discipulis suis ut nemini dicerent quia ipse esset Christus*. S. Luc en apporte la raison : « Parce, dit-il, qu'il faut que le Fils de l'Homme souffre beaucoup, qu'il soit condamné des anciens, des princes des prêtres et des scribes; qu'il soit ensuite mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour. » C'était donc de peur que la connaissance qu'on aurait qu'il était le Messie n'empêchât sa passion et sa mort : au lieu que, après sa résurrection, il leur ordonne de le publier partout. S'il eût déclaré et fait prêcher nettement le Messie avant sa passion, la vue de sa mort et de son supplice, disent S. Jérôme et S. Chrysostôme, aurait pu scandaliser les faibles d'une manière dont ils auraient eu beaucoup de peine à revenir : au lieu que la résurrection, dont nul de ses Apôtres et de ses disciples ne pouvait douter, autorisait tout ce qu'il avait fait et dit jusque-là, et donnait un nouveau poids à toutes ses autres preuves. (Croiset).

[Pourquoi un lieu retiré pour se transfigurer]. — Le Sauveur choisit pour ce mystère un lieu retiré et propre à prier, pour montrer que DIEU ne nous fait pas ses singulières faveurs et ne nous découvre pas sa gloire en public ni dans le tumulte du monde, mais dans la retraite, lorsque nous sommes les plus dégagés des affections de la terre et élevés à une perfection plus sublime. Ainsi Moïse et Elie avaient eu le bonheur de voir DIEU, non pas au milieu des villes, mais à l'écart et sur une montagne. Tant il est vrai qu'il importe extrêmement d'aimer la solitude et le recueillement, et de nous mettre au-dessus de toutes les choses terrestres, si nous voulons que DIEU se communique à nous. JÉSUS-CHRIST voulut que les mêmes disciples qui devaient l'accompagner sur la montagne des Oliviers l'accompagnassent au Thabor, et qu'ils fussent les témoins de sa gloire comme ils le devaient être de ses douleurs. Si nous avons part à ses souffrances, dit S. Paul, nous aurons aussi part à sa gloire : *Si compatimur, et conglorificabimur*. (Le même).

[Les paroles de S. Pierre à la Transfiguration]. — Seigneur, il est bon pour nous d'être ici, dit S. Pierre. Si un échantillon de la gloire et de la majesté de DIEU ravit d'admiration et comble d'une joie si pure, si exquise, si rassasiant, ceux qui en sont les témoins, quel doit être dans le ciel le con-

tentement de voir DIEU face à face, et quel doit être ce torrent de délices dont les saints sont inondés dans le séjour des bienheureux, dont cette montagne sainte n'était qu'une légère figure ! « Je ne sais pas ce que ce sera du paradis, disait un grand serviteur de DIEU ; je sais qu'on y sera plongé dans la joie, qu'on y verra DIEU en lui-même ; que DIEU, à proprement parler, ne paraît DIEU que dans ce lieu de délices ; que tous les ornements dont il a paré le ciel et la terre, tout ce que l'art peut ajouter à la nature pour nous causer du plaisir et pour charmer nos sens, que tout cela, dis-je, n'est que des ombres, et rien en comparaison du paradis ; mais je ne sais pas ce qu'il y aura. Je sais ce qui n'y sera pas : nul mal, ni moral ni physique ; nul péché, nul vice, nulle jalousie, nul intérêt, nulle inconstance, nulle crainte, nulle espérance, nulle peine, nulle inquiétude, nul chagrin. La terre est l'exil, ou plutôt l'échafaud où les saints souffrent : le ciel est leur patrie et leur maison de plaisir ; c'est le lieu de leur triomphe. » (*Le même*).

[Le Père exalte le Fils]. — Comme la montagne du Thabor fut le théâtre où JÉSUS-CHRIST voulut faire éclater sa grandeur et sa puissance, ce fut là où son Père lui procura plus d'honneur, et lui fit rendre plus d'hommages. Car, outre qu'il y parut le maître de la vie et de la mort, puisqu'il ressuscita Moïse et qu'il tira Elie du paradis terrestre, qu'il y fut reconnu pour l'auteur de la loi et pour le souverain des prophètes, qu'il y fut couronné de gloire et adoré des vivants et des morts, son Père contribua encore à sa grandeur, et, s'expliquant par la voix des foudres, il apprit à tout le monde qu'il était son Fils unique, l'objet de sa complaisance et de son amour : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui*. Car ces paroles comprennent toutes les grandeurs de JÉSUS-CHRIST, et l'éloquence des hommes et des anges ne peut rien ajouter à ce divin panégyrique. Mais il faut avouer qu'on ne les peut expliquer plus noblement ni plus véritablement que par les paroles de S. Léon pape, que l'on peut appeler en cette occasion le fidèle interprète du Père éternel : *Hic est Filius meus dilectus*, dit cet éloquent orateur, *quem à me non separat Deitas, non dividit potestas, non discernit æternitas* ; c'est mon Fils bien-aimé, que la divinité, la puissance et l'éternité ne séparent point de moi, puisqu'il m'est égal en toutes choses, et qu'il est DIEU éternel et tout-puissant comme moi. (**Le P. Senault**, *Panégyriques des saints*).

[Bonté du Sauveur pour ceux qui l'aiment]. — Il est difficile de comprendre combien le Sauveur du monde distingue ceux qui l'aiment avec tendresse, et avec quelle bonté il leur fait part de ses plus grandes faveurs. Pierre, Jacques et Jean lui sont attachés plus ardemment que tous les autres, aussi sont-ils ses favoris. Il les mène sur le Thabor : c'est sans doute qu'ils l'accompagneront sur la montagne des Oliviers. Les douceurs spirituelles de cette vie sont d'ordinaire le présage des croix. Inutilement

demande-t-on d'être aux côtés du Fils de DIEU, si l'on n'a pas le courage de boire son calice. JÉSUS-CHRIST se montre à ses disciples resplendissant de lumière comme un soleil, et dans tout l'éclat et la majesté de sa gloire : il ne s'entretient que de ses souffrances, de ses humiliations, de sa mort. — Désabusons-nous : nul état, nulle condition sur la terre qui soit exempte de mortification. Toute dévotion brillante, honorée, délicieuse, doit être suspecte. Il n'y a de vraie douceur que celle que produit la croix, ou du moins l'amour des humiliations et des croix. Le Sauveur veut faire une insigne faveur à ses disciples chéris, et les rendre témoins de sa gloire : il les mène sur une haute montagne. Pourquoi cela ? C'est que le tumulte du monde ne fut jamais une disposition propre aux communications avec DIEU ; c'est que la solitude, ou du moins la retraite est le séjour ordinaire de ces précieuses faveurs. Quelle erreur de vouloir s'attacher au service de DIEU sans quitter le service du monde ! On se plaint de n'avoir que sécheresses dans ses prières, que distractions, que dégoûts ; on se plaint de ne goûter nulle de ces consolations spirituelles que goûtent les serviteurs de DIEU, quoiqu'il y ait longtemps qu'on est à son service. — Aimons le Sauveur avec tendresse ; craignons-le, attachons-nous à lui sans retour, comme ses trois disciples : éloignons-nous du tumulte du monde ; cherchons la solitude et la retraite, et nous aurons bientôt part aux faveurs insignes de cet aimable Sauveur. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Petit nombre des fervents]. — La transfiguration du Sauveur ne se fait que sur une haute montagne. Pourquoi ce consolant mystère ne s'opère-t-il qu'à la vue de trois disciples ? C'est que le nombre des âmes ferventes est toujours le plus petit. Soyons de ce petit nombre, et nous serons assurément des favoris du Fils de DIEU. « Il est bon pour nous d'être ici, » s'écrie S. Pierre par un excès de ravissement. Quand DIEU se communique à une âme pure, elle oublie aisément tous les biens créés. Les douceurs les plus recherchées de la terre sont dégoûtantes ; elles paraissent fades à une âme à qui le Sauveur a fait part de ces douceurs spirituelles qui sont un avant-goût des joies du ciel. Dès-là que DIEU se fait sentir à l'âme, elle n'est plus touchée de ces honneurs imaginaires, de ces distinctions puériles, de ces chimériques grandeurs dont le monde repaît ses partisans. Cette paix intérieure qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser, ce contentement si plein qui donne à l'âme une égalité d'humeur inaltérable, cette joie inexplicable qui est le fruit de la croix, qui n'est cependant mêlée d'aucun chagrin, qui est durable, et qui n'a point de retour fâcheux, voilà ce qu'elle ressent. (*Le même*).

[Du corps de Notre-Seigneur]. — Ce serait une erreur fort grossière de croire que le Sauveur, dans sa transfiguration, ait perdu la vérité de son corps pour en prendre un autre, ou spirituel ou composé des plus pures parties

de l'air. Il ne s'est pas transfiguré de cette manière : son état extérieur n'a fait que changer, sans aucune altération de sa substance, par une transfusion de gloire de la partie supérieure à l'inférieure. Il a paru tel qu'il était ; et, au lieu qu'auparavant son humanité n'avait contribué qu'à cacher et à défigurer son humanité, aujourd'hui anéantissant, pour ainsi dire, sur le Thabor ses misères et ses humiliations précédentes, il veut que son humanité soit transfigurée par sa divinité et qu'elle entre en société de ses droits. La transfiguration du Sauveur sur le Thabor est à peu près, selon S. Augustin, la même chose que ce qui arrive aux saints dans le ciel. Pour bien concevoir leur gloire, il faut se la représenter comme une transformation et une espèce de transfiguration de ces bienheureuses créatures en DIEU. Dès qu'une âme juste est dans le ciel, elle reçoit, dit ce Père, un être nouveau, non par la perte de sa substance, mais par le changement de son état ; non par une destruction de sa nature, mais par un surcroît de perfections, en ce que, dépouillée de la corruption du siècle, elle est semblable à DIEU, comme une forme immuable et souveraine sur laquelle elle se reforme. (*Discours moraux*).

[Comparaison avec les Bienheureux dans le ciel]. — Il y a une grande différence entre la clarté du Fils de DIEU sur le Thabor et celle des bienheureux dans le ciel ; mais il est vrai qu'il y a entre l'une et l'autre certains rapports qui les rendent très-semblables. La gloire du Sauveur transfiguré est dans son essence, la même que celle des bienheureux, mais elle en est différente quant à sa manière, dit S. Thomas. 1° En ce que la clarté de la gloire des saints est plus grande que celle de la transfiguration de JÉSUS-CHRIST : autrement les Apôtres n'eussent pu voir ce DIEU transfiguré sans une lumière intelligible, qui les rendit capables de recevoir immédiatement les impressions de la Divinité ; de même que les Bienheureux ne peuvent voir DIEU dans le Ciel sans qu'une qualité nouvelle les élève à la vision de son essence. 2° La clarté de la gloire des saints est différente de celle de JÉSUS-CHRIST transfiguré en ce que celle-là est dans un corps bienheureux comme une qualité permanente, et que celle-ci n'est dans le corps du Sauveur que comme une qualité passagère ; que l'une est dans un corps immortel et l'autre dans un corps passible. 3° En ce que, dans le ciel, la clarté des corps bienheureux vient de la clarté de leurs âmes, comme dit S. Augustin (*Epist. ad Dioscor.*) : au lieu que celle de la transfiguration vient de la divinité du Fils de DIEU ; que la clarté du Sauveur sur le Thabor représente celle qu'il doit recevoir quand il sera dans le ciel, et que la clarté de ses vêtements marque la gloire future des saints, comme nous l'enseigne S. Denis (*Epist. ad Gæium*). (*Les mêmes*).

[Gloire des saints dans le ciel]. — Quelle doit être la gloire et le bonheur des saints dans le ciel, puisque quelques rayons de celle de JÉSUS-CHRIST,

rendue sensible seulement pour quelques moments, comblent ceux qui en sont témoins d'une joie si pure, si rassasiante, si ineffable, que les trois apôtres en sont extasiés. *Bonum est nos hic esse*, s'écrie S. Pierre au nom de tous. Que pouvez-vous nous donner de meilleur? où pouvons-nous être mieux? quel plaisir plus doux et plus exquis? quel bien, partout ailleurs, comparable à celui que l'éclat éblouissant de votre gloire nous cause? Quelque subit que soit son transport d'admiration, d'amour et de joie, il n'en est pas moins raisonnable et moins juste. Peut-on demeurer avec JÉSUS-CHRIST sans être dans un contentement, dans une joie sensible? — *Faciamus hic tria tabernacula* : mais cet apôtre extasié pense-t-il bien à ce qu'il dit? prévoit-il les inconvénients et les incommodités de ce qu'il propose? Qui les mettra à couvert de la rigueur des saisons sur ce rocher? qui les nourrira dans cette affreuse solitude? Mais d'ailleurs qu'a-t-on à craindre quand on est avec le Fils de DIEU, et quel bien peut nous manquer quand nous en possédons la source? Avec lui, on est parfaitement heureux, sur la montagne, dans la plaine, dans le désert; sans lui, on est souverainement malheureux, fût-on dans les palais des grands, et même sur le trône des empereurs. Il est vrai qu'en sa compagnie, on n'ambitionne que les humiliations, on se repaît d'adversités, on se mortifie, on fuit le monde, et l'on a horreur de ses maximes; mais ce sont ces raisons-là même qui prouvent qu'on est solidement heureux. Car qui peut causer une joie si inaltérable, des douceurs si pures, un contentement si parfait, dans un état si isolé, au milieu de tout ce qui est si contraire aux sens, de tout ce qui gêne si fort la nature? Il faut que le bonheur soit bien réel, quand il est si sensible et si permanent dans la retraite. Trouve-t-on, dans le grand monde, une pareille tranquillité? la félicité est un fruit étranger bien inconnu aux gens du monde. Il n'y a donc qu'au service et à la suite du Sauveur qu'on le voit naître, qu'on le goûte à loisir. (Croiset).

[Scandales des humiliations du Sauveur]. — L'on prend occasion de se scandaliser des bassesses de sa personne d'une manière qui lui est injurieuse : savoir que, notre orgueil nous donnant de l'aversion et de l'horreur pour les humiliations, il nous fait prendre une voie toute contraire à celle qu'il nous a marquée lorsqu'il s'est privé si longtemps, pour notre amour, de la gloire qui lui était due : de sorte que, pouvant également nous sauver par l'honneur ou par l'abaissement, il a choisi cette seconde manière comme la plus propre, et comme celle qui devait être la plus glorieuse à son Père et la plus avantageuse pour nous, ainsi que l'assure l'Apôtre : *Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta*. Or, ce mystère nous apprend qu'il était en son pouvoir de venir sur la terre avec la même majesté qu'il parut alors, selon le terme dont se sert l'Évangéliste S. Luc : *Viderunt majestatem ejus*; mais qu'il a mieux aimé se faire en tout semblable à nous et s'assujettir à nos faiblesses,

dont il ne s'est point scandalisé; au lieu que les hommes ont pris occasion de scandale des siennes, en trouvant étrange qu'il ait choisi ce moyen si contraire à leurs inclinations. De sorte que, au lieu de s'attirer par là plus d'amour et de reconnaissance de la part des hommes, et de les porter à renoncer pour lui aux pompes et aux grandeurs de la terre, comme il a fait lui-même pour eux, ils les recherchent avec toute l'ardeur imaginable; ils veulent bien lui ressembler dans sa grandeur, dans sa puissance, dans sa gloire, mais ils se rebutent du moyen qu'il a établi et qu'il a pris lui-même pour cela, sans penser que c'est en cela même qu'il nous a fait connaître l'excès de son amour, de s'être privé pour nous d'une gloire dont il pouvait jouir puisqu'elle lui était due naturellement, afin de nous montrer comment il fallait l'acquérir et la mériter. (**Houdry**, *sermons*).

[Beauté du spectacle du Thabor]. — Jamais spectacle ne fut plus beau, ni plus propre soit à satisfaire notre curiosité, soit à entretenir notre piété, que celui du Thabor. Ce qu'il y a de plus caché et de plus vénérable dans les limbes s'y trouve : et c'est l'âme de Moïse qui, rappelée de ces lieux souterrains où elle était retenue, prend un corps étranger et l'informe. Ce qu'il y a d'aimable sur la terre y paraît, et c'est Elie, qui, de ce lieu de délices où il doit demeurer jusqu'à la consommation des siècles, se sent tout-à-coup transporté sur le Thabor. Ce qu'il y a d'auguste et d'adorable dans le ciel s'y rencontre; et c'est toute la Trinité qui s'y manifeste, dit l'Ange de l'Ecole : le Père dans la voix qu'il fait entendre, le Saint-Esprit dans une nuée claire et brillante qui lui sert de trône, et le Fils dans la gloire de son humanité; gloire qui, ayant été jusqu'ici renfermée dans l'âme de l'Homme-DIEU, sans qu'elle réjaillit sur son corps, se répand sur son visage et sur ses habits; gloire dont l'effusion produit une si vive et si éclatante lumière sur la montagne, que les trois disciples qui y sont conduits tombent par terre, saisis d'une sainte frayeur à la vue de ce nouveau spectacle, et peu accoutumés à soutenir l'éclat d'un si grand jour. (*Discours moraux*).

[Espérance du ciel]. — L'attente assurée d'une si grande gloire que celle du ciel est un puissant motif pour nous animer à observer tous les commandements de DIEU. C'est la voie dont Notre-Seigneur s'est servi pour encourager ses apôtres à pratiquer les commandements les plus difficiles de la religion, tel qu'est celui de renoncer à soi-même; c'est la voie qu'il prend encore pour nous faire aimer nos obligations et pour nous en adoucir toute l'amertume : car il prétend, dans l'Évangile, que *son joug est doux et son fardeau léger*; et l'apôtre S. Jean soutient que les commandements de DIEU *ne sont point pénibles*. Or, qui peut nous rendre le joug du Sauveur doux et léger? qui peut nous empêcher de regarder ses lois comme des commandements durs et pénibles? c'est la vue de cette gloire éter-

nelle que nous sommes sûrs de posséder un jour, si nous voulons nous contraindre pendant cette vie, qui ne dure qu'un moment. S. Paul nous dit que l'espérance certaine que nous avons d'être éternellement bienheureux nous remplit de joie et de consolation : *Spe gaudentes* (Rom. xii); et S. Augustin nous fait voir que celui qui renonce aux délices du siècle, pour se donner entièrement à DIEU, ne fait que changer de plaisir; les plaisirs ne lui sont pas absolument retranchés, comme on se le persuade, il ne fait que les changer. Il est donc vrai, selon S. Augustin, que l'on peut goûter de véritables délices en conformant sa vie aux saintes lois du christianisme. Quelle est la source de ces délices que trouvent les chrétiens dans l'observation fidèle des commandements de DIEU? Ecoutez les paroles de S. Augustin; il vous apprendra que c'est l'espérance des biens que nous attendons, qui cause plus de joie dans une âme chrétienne que les mondains n'en trouvent dans la jouissance de leurs plaisirs imaginaires. Les délices que nous trouvons en DIEU dans cette vie ne sont pas encore réelles, elles ne sont qu'en espérance; mais cette espérance est si sûre, qu'elle seule est préférable à toutes les délices du monde. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Les saints dans le ciel]. — Dans le ciel, les saints ont la même âme et ils reprendront le même corps qu'ils avaient sur la terre; mais l'éclat de cette âme et de ce corps ne sera plus le même. Cette âme, sur la terre, était défigurée par la concupiscence du siècle, dit S. Augustin, la forme divine qu'elle avait, en qualité de prédestinée dans les idées de DIEU, paraissait biffée et comme anéantie sous les traits du péché: ce n'était qu'ignorance ou que doute dans son esprit, que froideur et que trouble dans son cœur, qu'illusion ou que crainte dans sa mémoire. Te voilà donc, pauvre âme, étrangement défigurée! Mais, dans le ciel, tu changeras d'état sans changer de nature? tu paraîtras dans ta véritable forme, exempte de péché, confirmée en grâce, semblable à DIEU, devenue par privilège ce que JÉSUS-CHRIST est par sa nature et ce qu'il paraît être dans sa transfiguration. — L'état du corps suivra celui de l'âme. Ce corps était corruptible, et il sera revêtu d'incorruption; infirme et il sera vigoureux; animal, et il recevra, par cette union avec son âme, un être spirituel; méprisable, et il ressuscitera dans la gloire et sera plus éclatant que le soleil. C'est aussi proprement cette gloire des corps bienheureux que JÉSUS-CHRIST a voulu faire connaître dans sa transfiguration. Car, comme la clarté que ce mystère nous représente est la seule qualité de la personne considérée en elle-même, dit S. Thomas, au lieu que l'impassibilité, la subtilité et l'agilité ne lui appartiennent que par rapport à son action et à son mouvement, JÉSUS-CHRIST a voulu nous donner une idée de cette perfection des corps glorieux par cette clarté adorable qu'il a reçue dans le sien sur le Thabor. Il a fait paraître sa subtilité en sortant du sein de sa mère, son agilité en marchant sur les eaux, son im-

passibilité en s'échappant des mains de ses ennemis. Il ne restait plus qu'à nous découvrir sa clarté, qui est cette seule qualité attachée à la personne : et c'est ce qu'il fait dans sa transfiguration, où il peut dire à son Père qu'il nous communique celle qu'il avait reçue de lui : *Claritatem quam dedisti mihi, dedi eis.* (*Discours moraux*).

[Maximes du monde confondues]. — JÉSUS-CHRIST, en se transfigurant, a voulu nous apprendre que nous devons nous détacher des choses de la terre, pour ne penser qu'à celles du ciel. Mais les gens du monde suivent une autre méthode. Pour adoucir la loi de DIEU, ils la changent, ils la corrompent, ils la défigurent. Comme ils ne veulent pas rendre leurs actions conformes aux lois de DIEU, ils tâchent de rendre les lois de DIEU conformes à leurs inclinations ; au lieu de redresser leurs inclinations corrompues selon la rectitude de cette règle divine, ils courbent la règle même afin qu'elle s'accorde avec leurs inclinations dérégées. N'est-ce pas ce funeste secret d'adoucir la loi de DIEU en la corrompant, qui fait que tant de chrétiens ne sont agités d'aucun remords au milieu de leurs dérèglements, et même se persuadent que leur vie est conforme aux saintes lois de la religion ? — La manière dont cet homme s'est enrichi ; l'a troublé pendant beaucoup de temps ; elle a rempli son esprit de scrupules ; mais néanmoins, à force de raisonner et de subtiliser, il a trouvé des expédients pour retenir le bien d'autrui, et ne pas restituer des richesses dont il est redevable à ses injustices et à ses usures. — Cette vie d'amusement, cette vie inoccupée, cette vie molle et oisive, a fait d'abord quelque peine à cette dame du monde ; elle lui a paru peu conforme aux lois et à l'esprit du christianisme ; mais, comme elle n'a pu se résoudre à changer de vie, appuyée sur quelques raisonnements trompeurs, elle a dissipé ses scrupules, elle s'est enfin persuadée qu'elle pouvait faire entre DIEU et sa conscience une espèce de composition et d'accommodement à l'amiable, où chacun relâche de ses droits. Par ce moyen elle est tranquille, et elle est venue à bout de concilier les différends que les lois de DIEU d'un côté, et ses désirs dérégés de l'autre, avaient fait naître dans son cœur. — Les raisons de ce directeur zélé qui ne biaise point, qui conduit les âmes selon les maximes de l'Évangile, paraissent solides ; mais, comme on appréhende d'en être touché et d'être obligé d'y céder, on abandonne ce directeur ferme, on en cherche un qui soit plus commode, qui donne des facilités, qui aplanisse la voie du ciel. On veut être trompé, et DIEU, par une juste vengeance, permet qu'on le soit. On s'accoutume au mensonge, on le prend pour la vérité, on persévère dans l'erreur. — Pense-t-on que DIEU approuvera toutes les inventions que l'esprit malin nous suggère, pour altérer les maximes les plus pures de l'Évangile ? C'est à la faveur de ces exceptions imaginaires, que le vice marche la tête levée, et quelquefois même prend le nom de vertu. L'ambition est la passion des grandes âmes, l'avarice une honnête économie, la fureur du

jeu continuel une récréation légitime, des commerces qui produisent ou entretiennent le feu impur sont des passe-temps qui aident à faire paraître la vivacité de l'esprit. Voilà les détours dont les hommes se servent pour adoucir la loi de DIEU, pour accommoder non leur volonté à cette divine loi, mais la loi de DIEU à leur volonté; ravis de se pouvoir flatter que, jouissant tranquillement de tous les biens de cette vie, ils jouiront encore après cela des récompenses éternelles de l'autre. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[La gloire des Saints]. — Non-seulement la transfiguration de JÉSUS-CHRIST nous fait connaître ce que la gloire des saints est en elle-même, elle nous fait encore connaître ce que cette gloire est par rapport à nous ; ou, si vous voulez que je m'explique plus clairement, non-seulement la transfiguration de JÉSUS-CHRIST est une image de la gloire des saints, elle en est encore un gage, et, en considérant un DIEU-Homme transfiguré sur le Thabor, nous découvrons en lui tous les droits que nous avons sur le ciel. Où trouvé-je la preuve de cette vérité ? dans notre Évangile. Car, si JÉSUS-CHRIST a voulu que Moïse, Elie, Pierre et Jean aient été les témoins de sa transfiguration, ne les prenez pas pour des spectateurs indifférents d'une cérémonie où ils n'avaient point de part. Il n'a pas voulu y appeler les anges, disent les Pères, parce que ce mystère n'était pas proprement pour eux ; il y a seulement fait venir des hommes, afin que nous vissions dans sa personne les droits que nous avons sur le ciel ; que, calmant par là nos défiances, nous tirassions de la transfiguration d'un DIEU-Homme un favorable augure de celle qui se fera un jour de nous dans le ciel ; que nous vécussions par-là dans une ferme et vive espérance des biens futurs ; que, dans une humanité semblable à la nôtre mais glorifiée, nous apprissions ce que nous pouvons devenir, et que les membres se flattent d'être un jour participants d'une gloire qui avait précédé dans leur chef : *Ut ejus sibi honoris consortium membra promitterent, qui in capite præcessisset.*

Il se passe aujourd'hui quelque chose de semblable sur le Thabor. Toutes les pages de l'Écriture étaient pleines de promesses que DIEU avait faites aux hommes de leur donner sa gloire. Tantôt il leur disait : *Vous êtes mon peuple, et je suis votre roi ; mes enfants, et je serai votre père ; les observateurs de ma loi, et je serai votre récompense.* Tantôt il leur disait de tout espérer de lui, de ne se point laisser abattre, et qu'il se montrerait à eux ; mais c'étaient des promesses, et nous n'avions de toutes ces paroles consolantes presque aucun gage qui nous assurât contre nos craintes. C'est pourquoi les prophètes s'écriaient : *Envoyez celui que vous devez envoyer, que le salut d'Israël ne tarde pas à venir, que la terre produise un Sauveur, et que nous voyions de nos yeux notre maître, notre chef, l'auteur de notre grâce et le consommateur de notre gloire.* (*Discours moraux*).

[Dieu accomplit les vœux des Apôtres]. — La justice de DIEU, fidèle à garder sa

parole, a daigné condescendre aux vœux de ces saints apôtres ; et, quand je me représente Moïse, Elie, Pierre, Jacques et Jean, qui considèrent sur le Thabor JÉSUS-CHRIST transfiguré ; il me semble que le Père éternel leur a voulu faire voir dans l'humanité glorifiée de son Verbe une nature semblable à la leur, *Similis naturæ spectatores fecit*, afin qu'ils vissent en elle ce qu'ils n'avaient pas encore vu, le médiateur de DIEU et des hommes dans sa gloire ; un DIEU-Homme, qui est leur souverain bien en qualité de DIEU, qui leur appartient en qualité d'homme, et qui, dans ces deux natures, remplit par sa présence et par sa vérité ce qui n'avait encore été accordé qu'en figure. Car c'est pour lors que nous pouvons nous écrier : *Voilà l'os de mes os, voilà la chair de ma chair* (Genes. 11). Notre chef, étant tout brillant de gloire, pourra-t-il laisser ses membres dans l'ignominie et dans la poussière ? C'est pour lors que, voyant JÉSUS-CHRIST dans la majesté de son triomphe, nous devons nous consoler *dans l'espérance de notre vocation*, nous regarder *comme les enfants de DIEU et les cohéritiers de son Fils*. (*Discours moraux*).

[Moïse et Elie]. — Moïse et Elie parlent avec JÉSUS-CHRIST de l'excès des choses qui doivent s'accomplir à Jérusalem. Excès d'ingratitude, de malice, de perfidie, dans les hommes qui l'attacheront à la croix : excès de justice, de sévérité, de délaissement, dans le Père éternel, qui abandonnera son Fils à la volonté de ses ennemis ; excès de résignation et d'amour, mais principalement et plus littéralement, excès de patience et de souffrance en un genre de mort où tout est également ignominieux et cruel : *Loquebantur de excessu*. Qu'il faisait beau entendre Moïse et Elie s'entretenir avec JÉSUS-CHRIST de cet excès ! et que ces conférences avaient de grâce et de poids dans la bouche de ces deux hommes, qui, par leurs jeûnes, leurs fuites, leurs persécutions, leur demeure dans les déserts, leur vie austère et pénitente, pouvaient se vanter qu'avant que JÉSUS-CHRIST eût obligé ceux qui veulent le suivre à porter leur croix, ils avaient déjà accompli ce grand précepte : *Si quis vult venire post me, tollat crucem suam et sequatur me*. Après un oracle conçu en des termes si clairs et après l'autorité de tels exemples, je ne vois pas comment on peut espérer d'aller au ciel sans embrasser une vie mortifiée et pénitente, qui est, à proprement parler, ce qui s'appelle porter sa croix. (*Même ouvrage*).

[Transfiguration des corps dans le ciel]. — La transfiguration de nos corps dans le ciel se doit faire sur le modèle du corps glorieux de JÉSUS-CHRIST, parce que nous ne ferons tous qu'un même corps dans la gloire, comme nous n'en composons qu'un même sur la terre. Si donc le corps de JÉSUS-CHRIST a été défiguré sur l'arbre de la croix avant que d'être configuré dans la gloire, comme dit S. Bernard dans ses pieuses Sentences ; je veux dire, s'il a passé par les ignominies et les souffrances avant que

d'avoir cette impassibilité et cette clarté qu'il a dans le paradis, et dont le thabor est un symbole, il faut, à plus forte raison, que nos corps soient abattus sous le poids de la mortification, que la pénitence et les croix les défigurent, afin que JÉSUS-CHRIST, touché de leur humiliation, les reforme et les rende en quelque manière semblables à la gloire du sien. Oh ! si nous comprenions bien ces importantes vérités, si nous écoutions les belles leçons que l'esprit de DIEU nous fait sur ce sujet dans les saintes Ecritures, que nous serions heureux et que nous changerions bientôt de conduite ! Mais, hélas ! l'amour-propre nous donne des sentiments tout opposés : nous ne voulons aucun de ces moyens, desquels notre félicité dépend ; et, par un funeste aveuglement, quelque désir que nous ayons de jouir de DIEU dans son paradis, nous nous éloignons criminellement des voies qui y conduisent. (*Discours moraux*).

[Prodiges du Thabor]. — JÉSUS-CHRIST fut transfiguré en priant. De quels termes me servirai-je pour vous faire comprendre l'éclat dans lequel il parut au moment de sa transfiguration ? Conducteur du peuple de DIEU, vous qui avez été l'organe dont le Tout-Puissant s'est servi pour publier sa loi, saint prophète Elie, autant recommandable par les communications secrètes que vous avez eues avec DIEU que par la portion éminente qu'il vous a donnée de sa puissance, saints Apôtres, vous tous qui avez été témoins de la gloire de notre Sauveur, faites-nous le récit de ce que vous avez vu en ce jour d'éclat et de splendeur ! Jugez-en, Messieurs, par les expressions dont l'Écriture se sert pour nous représenter ce prodige surprenant : *Son visage devint brillant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige*. Nous n'avons rien dans la nature de plus éclatant que le soleil ; nous n'avons rien dont la blancheur soit comparable à celle de la neige. Cependant je me persuade que ces expressions de l'Écriture ne sont encore qu'une image bien faible de cet éclat de gloire que le Fils de DIEU fit paraître. Quel fut l'étonnement des Apôtres ! S. Pierre, comme l'assure S. Marc, ne savait ce qu'il disait. *Faisons ici trois tentes ; une pour vous, une pour Moïse, une pour Elie*. Que dites-vous, saint Apôtre ? il n'y a qu'un moment, vous confessiez que JÉSUS était le Christ, le Fils de DIEU vivant ; vous venez de séparer le maître d'avec les serviteurs, et vous les confondez maintenant ensemble ? Tous les Apôtres, selon S. Mathieu, tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une grande crainte. Que de prodiges tout d'un coup ! Moïse sort de son tombeau ; Elie en un moment est transporté sur la montagne ; le ciel s'ouvre ; on entend une voix plus terrible que le tonnerre ; la terre, le ciel, les morts, les prophètes, le Père éternel, tout conspire à relever la gloire de celui qui jusqu'à ce jour avait caché ses grandeurs sous les voiles de son humanité sainte. (**Lambert**).

[Pourquoi Moïse et Elie sont choisis]. — Les Juifs reprochaient continuellement

à JÉSUS-CHRIST qu'il transgressait la loi, ils le noircissaient par leurs blasphèmes ; ils prétendaient qu'il s'attribuait faussement la qualité de Fils de DIEU, qui ne lui appartenait pas. *Cet homme*, disaient les Juifs, *n'est pas de DIEU, parce qu'il ne garde pas le sabbat*. Et, dans un autre endroit : *Nous ne vous lapidons pas à cause de vos bonnes œuvres, mais à cause de vos blasphèmes, parce que, étant homme, vous dites que vous êtes le Fils de DIEU*. Le Sauveur veut montrer que l'une et l'autre de ces accusations ne venait que de l'envie des Juifs ; qu'il était également exempt de ces deux crimes, qu'il ne violait point la loi, qu'il ne s'attribuait pas une gloire qui ne lui était pas due en se disant égal à son Père. Il s'autorise des deux témoins qui étaient les plus irréprochables et les moins suspects aux Juifs. Moïse ayant donné la loi, les Juifs ne pouvaient pas dire que ce saint prophète eût voulu rendre témoignage à celui qui la violait, et qu'il eût honoré l'ennemi déclaré des ordonnances qu'il avait autrefois publiées de la part de DIEU. Elie, ayant toujours témoigné un zèle ardent pour la gloire et le service de DIEU, n'eut eu garde d'obéir aux ordres de notre Sauveur s'il eût été un homme opposé à DIEU qui eût voulu se rendre égal, et usurper injustement une gloire dont ce saint prophète avait été si jaloux pendant sa vie. (*Le même*).

[Pourquoi Jésus s'est transfiguré sur la montagne]. — JÉSUS-CHRIST s'est transfiguré sur la montagne pour faire voir aux Apôtres l'excellence de la gloire qui leur était promise, et pour les animer à pratiquer ses lois par l'espérance de cette gloire. Le Fils de DIEU prétend que nous retirions le même fruit de la méditation de ce mystère. Il veut que nous concevions une haute idée de la gloire qui nous est préparée. Il veut aussi que l'attente assurée de cette gloire nous anime à observer tous ses commandements. Vous ne pouvez trop estimer les grandes récompenses auxquelles vous pouvez aspirer. Pour vous représenter l'excellence de ce bonheur souverain, je me contente de vous dire que ce qui se passe aujourd'hui sur le Thabor n'est que la figure et l'ombre du bonheur éternel que les bienheureux posséderont après que ce pèlerinage sera fini. Il dépend de nous, si nous le voulons, de voir JÉSUS-CHRIST dans sa gloire ; nous pouvons le voir, non pas comme les trois disciples, sur la montagne, mais d'une manière bien plus auguste : nous le verrons assis dans son tribunal, à la droite de son Père. (*Le même*).

[Motifs de la transfiguration]. — Il était en quelque façon nécessaire que le Fils de DIEU en usât de la sorte envers ses disciples. Il ne fallait rien de moins que l'autorité d'un aussi grand et d'un aussi évident exemple pour les détacher de l'amour du monde, pour leur faire aimer les persécutions et les croix, pour corriger en eux cette funeste prévention d'un jugement corrompu, par laquelle on préfère ce que l'on voit et ce que l'on possède à un bien qui est inconnu, incertain, et qu'on ne tient pas encore. C'est

pourquoi, comme DIEU, qui avait animé les Israélites à la conquête de la terre de promesse, ne laissa pas, quoiqu'il leur en eût déjà dit de si avantageuses choses, de vouloir qu'on leur découvrit de temps en temps l'arche d'alliance pendant leur séjour au désert, afin qu'ils ne se rebussent d'aucune peine dans l'attente de la dernière récompense, dont cette arche était le gage; de même, quoique JÉSUS-CHRIST eût promis aux siens la possession de son royaume, il ne laissa pas de prendre Pierre, Jacques et Jean, de leur faire voir cette arche vivante de la nouvelle alliance dans l'éclat de sa majesté sur le Thabor, afin qu'à la vue de la gloire qu'il s'était engagé de donner à ceux qui le suivraient, ils fissent de nouveaux efforts pour l'acquérir, qu'ils surmontassent tous les obstacles qui retarderaient et affaibliraient leur zèle, qu'ils se réjouissent même dans leurs maux, parce qu'une grande récompense leur est réservée dans le ciel. — C'est aussi ce qu'ont fait ces trois chers et fidèles compagnons des travaux de JÉSUS-CHRIST. Jean l'a suivi sur le Calvaire, pour être le témoin et, si j'ose dire, l'associé de son sacrifice. Jacques, entre les Apôtres, est mort le premier pour lui. Pierre a tiré l'épée pour le défendre, s'est présenté hardiment devant les empereurs de Rome, et a été attaché à une croix la tête en bas, comme voulant marquer, par cette posture, que c'est pour son père et pour son maître qui est au ciel qu'il perd son âme; que c'est de ce ciel, qu'il regarde avec joie dans cette situation renversée, que vient sa patience et son courage. Telles ont été les actions et les généreuses résolutions de ces grands hommes. Animés par les admirables choses qu'ils avaient vues, ils se représentaient, dans les persécutions qu'on leur suscitait, la glorieuse transfiguration de leur maître. *Nous avons des promesses plus solides que ne sont celles que les prophètes ont faites à nos Pères*, dit ce chef des Apôtres en parlant au nom de tous les autres. *Quand nous étions avec notre maître sur la sainte montagne, nous avons entendu sa voix, qui nous a animés à tout entreprendre et à tout souffrir pour posséder sa gloire.* (Discours moraux).

[S. Pierre au Thabor]. — La gloire qui environnait le Sauveur à sa transfiguration frappa si vivement et si agréablement S. Pierre, que l'Apôtre ne songea plus qu'à se conserver le plaisir qu'il goûtait : « Nous ne saurions être mieux, Seigneur, demeurons ici. » Aurait-il pu se posséder assez, Messieurs, pour ne pas souhaiter que les beautés qu'il découvrait durassent toujours ? La compagnie d'un maître si bon et si grand, et d'un maître dans la splendeur de sa gloire, ne lui laissait, ce semble, rien à désirer. S. Luc et S. Marc nous assurent toutefois que S. Pierre ne savait ce qu'il disait quand il témoignait vouloir borner là son bonheur : *Nesciens quid diceret ; Non enim sciebat quid diceret.* Il était si charmé de l'objet qui réjouissait les sens, qu'il ne croyait pas pouvoir souhaiter autre chose. Cependant il était encore sur la terre : l'humanité sainte du Fils de DIEU faisait seule son contentement; il avait encore le ciel à

attendre; il avait à souhaiter et à espérer les délices ineffables que la vue de la Divinité même peut répandre dans une âme bienheureuse. — *Nesciens quid diceret* : Je ne suis pas surpris, saint Apôtre, que vous soyez enchanté du spectacle qui se présente à vous: mais vous ne pensez pas, en effet, qu'il n'est qu'un rayon léger du spectacle que le Seigneur vous prépare dans son royaume. C'est au ciel que vous devez porter vos regards et vos souhaits. Ah ! si l'ombre du paradis est capable de jeter dans l'extase des âmes grandes, qu'est-ce que le paradis nous promet ? Beautés inaltérables, richesses immenses, plaisirs éternels que le ciel renferme, ne nous toucherez-vous jamais, et risquerons-nous toujours de vous perdre ? Tâchons aujourd'hui de nous faire quelque idée de ce paradis, où DIEU doit nous ouvrir tous ses trésors, partager avec nous tous ses biens, et nous rendre possesseurs de lui-même (**Le P. de la Pesse**).



LA RÉSURRECTION

DE NOTRE-SEIGNEUR.

AVERTISSEMENT.

Il ne faut point d'autre avertissement sur la Résurrection du Sauveur que celui que nous avons déjà donné sur ce sujet dans la Bibliothèque. Ce mystère étant la preuve de la vérité de notre religion et la vérification de tous les autres mystères, et de plus le fondement de l'espérance que nous avons de ressusciter un jour comme le Fils de DIEU ; ce mystère, dis-je, nous donne occasion de parler de la résurrection de nos corps, qui est différée jusqu'à la fin des siècles, et de la résurrection de nos âmes, qui se doit faire en cette vie. C'est ce que l'Écriture, les Apôtres et les SS. Pères se sont efforcés d'établir solidement, et ce dont ils ont apporté les preuves les plus sensibles et les plus incontestables. Sans cela, notre foi, comme dit S. Paul, est vaine, et tous nos mystères une pure illusion. C'est pourquoi l'on ne doit pas regarder comme superflue cette multitude de témoignages que les auteurs anciens établissent avec tant d'éloquence sur ce sujet. Je me serais contenté de ce que nous avons rapporté dans notre premier recueil, si je n'avais cru commettre une espèce d'injustice de ne rien dire de quelques autres auteurs dont les extraits suffiraient pour faire des volumes entiers.

[Le sépulcre du Sauveur]. — Les princes des prêtres et les pharisiens font sceller le sépulcre du Sauveur et y établissent des gardes, du consentement de Pilate : afin, disent-ils que ses disciples ne puissent l'enlever, et publier ensuite qu'il est ressuscité. Cette précaution non-seulement leur fut inutile, mais elle servit à établir la vérité de la résurrection, et tout ensemble à faire connaître la grandeur de la puissance du Fils de DIEU. Si ces hommes également cruels et insensés n'avaient pas pris ces mesures auprès de Pilate pour faire garder ce sépulcre, ils eussent pu dire que, le corps ne se trouvant plus dans le tombeau, les disciples du crucifié l'avaient enlevé : cela eût paru vraisemblable, et il n'y eût eu personne qui ne se fût porté à le croire. Mais, après avoir pris toutes les sûretés possibles, avoir fait sceller le sépulcre, y avoir posé des soldats pour le garder, qui eût pu s'imaginer que ces disciples, qui n'ignoraient pas les ordres que l'on avait donnés pour empêcher qu'ils ne le tirassent du tombeau, eussent osé l'entreprendre ; et que, au cas qu'ils en eussent la volonté, ils eussent pu exécuter leur dessein ? Cela n'entrera jamais dans la pensée des personnes de bon sens, et tout ce que les Juifs ont fait pour cacher la résurrection du Fils de DIEU n'a servi qu'à la rendre plus éclatante : car il était vrai, et on n'en pouvait pas douter, qu'il était sorti de ce sépulcre par une puissance extraordinaire, par un véritable miracle, auquel les hommes ne pouvaient avoir de part. Ainsi ces misérables ne firent rien, par toute leur diligence, que d'autoriser la vérité qu'ils voulaient détruire, et l'on peut dire qu'ils se mirent par-là dans l'impuissance de donner quelque couleur et quelque créance à l'imposture qu'ils ont eu l'insolence de publier, ayant gagné les soldats à force d'argent et leur ayant persuadé de répandre dans le public que les disciples étaient venus la nuit, et avaient enlevé le corps pendant qu'ils dormaient. — Voilà, Seigneur, comme quoi l'iniquité, quelque soin qu'ils aient de la cacher, se découvre, et tourne contre eux-mêmes. C'est ainsi que la perfidie se fait voir dans les moyens, dans les artifices et dans les adresses dont on s'est servi pour empêcher qu'elle ne paraisse, selon les paroles du prophète : *Mentita est iniquitas sibi* (Ps. 26) ; et que souvent les pécheurs se livrent eux-mêmes par les mêmes conduites dont ils ont essayé de cacher leurs crimes. (**L'Abbé de la Trappe, Réflexions morales sur l'Évangile de S. Matthieu.**)

[L'aveuglement des prêtres et des Pharisiens]. — Les prêtres et les pharisiens savaient qu'un ange était descendu du ciel sur le sépulcre, qu'il avait renversé la pierre qui le couvrait, et que les gardes en avaient été épouvantés jusqu'à la mort : pouvaient-ils attribuer ce prodige à d'autre puissance qu'à celle de DIEU ? pouvaient-ils ne pas voir que c'était une main divine qui l'avait opéré ? et ne croirait-on pas que, touchés de cette merveille, ils auraient ouvert les yeux et se seraient repentis de leurs crimes, au lieu de suborner les gardes, de les corrompre et de leur donner

de l'argent pour dire et témoigner que les disciples de cet homme crucifié, les ayant trouvés endormis, avaient ouvert le sépulcre et l'en avaient tiré ? Cet événement si extraordinaire, qui devait faire cesser leur aveuglement, ne sert qu'à l'augmenter et à le rendre plus profond ; et il ne faut point douter que ce nouveau crime, cette nouvelle imposture, n'ajoute à leur iniquité et ne les rende encore plus coupables qu'ils n'étaient. C'est l'effet de la prévention de ces perfides ; leur malignité a pénétré leurs cœurs, elle y a jeté de profondes racines, elle ne mourra qu'avec eux, et elle n'en sortira jamais. — C'est sur cette disposition, quelque détestable qu'elle soit, que la plus grande partie des hommes établissent leur conduite : les impressions qu'ils ont une fois reçues ne s'effacent point, elles se fortifient par tout ce qu'ils rencontrent dans leur chemin, au lieu de s'affaiblir ; elles font que l'injuste persévère dans son injustice, l'avare dans le désir immodéré d'acquérir des richesses, l'impudique dans son désordre, l'infidèle dans sa perfidie : en sorte qu'il semble qu'ils soient dans l'impuissance de prendre un avis, de recevoir un conseil, d'écouter une raison capable de leur ouvrir les yeux et de les tirer de leur aveuglement. (*Le même*).

[Jésus Dieu et homme : preuve]. — Pour ne parler qu'après les Pères, qui nous disent que, quoique JÉSUS-CHRIST soit DIEU et homme tout ensemble, cependant sa divinité a été pendant sa vie comme abîmée dans les humiliations de son humanité ; qu'au contraire, dans sa résurrection, quoiqu'il soit DIEU et homme tout ensemble, son humanité a été comme absorbée dans la gloire de sa divinité, la vérité de sa mort montre qu'il est homme, contre les Marcionites ; la vérité de la résurrection montre qu'il est DIEU, contre les Juifs. Il meurt, voilà ce qui est de l'homme ; il ressuscite, voilà ce qui est de DIEU : non pas en ce sens que celui qui est mort soit autre que celui par lequel ce mort ressuscite, puisque la même chair qui n'a plus de vie est le même DIEU qui se ressuscite : en sorte que, si on reconnaît l'état d'un homme dans sa mort, on reconnaît aussi la nature d'un DIEU dans sa résurrection.

A voir le corps de JÉSUS-CHRIST réduit dans un tombeau et séparé de son âme par la violence des tourments, qui n'aurait cru que cette chair morte serait d'une même condition que les autres, et qu'elle ne refluerait plus ? Les ennemis de JÉSUS-CHRIST le croyaient ainsi, et c'était l'espérance dont ils se flattaient. Cependant, si dans cette chair il n'y a point eu de vie naturelle durant trois jours, puisque la dissolution de l'âme et du corps a été réelle, il y a eu une personne divine, je veux dire celle du Verbe, qui ne l'a jamais quittée : Verbe germe et principe de vie ; Verbe qui a ranimé cette chair, à laquelle il était hypostatiquement uni, et qui l'a fait reflourir, comme parle le prophète. (*Discours moraux*).

[Nous ressusciterons nous-mêmes]. — Afin que JÉSUS-CHRIST parût dans toute sa gloire au jour de sa résurrection, et qu'il reçût de nous tout l'hommage et toute la reconnaissance qu'il en attendait, il fallait qu'il établît non-seulement notre foi, mais encore notre espérance, dit l'Ange de l'Ecole. Il fallait que non-seulement il nous fît connaître sa puissance en se ressuscitant, mais qu'il nous laissât d'éternelles marques de sa miséricorde et de sa fécondité en nous ressuscitant avec lui. En un mot, il fallait que nous crussions qu'il est DIEU, et pour nous le faire croire il est ressuscité; mais il fallait, de plus, que nous crussions que la même divinité par la vertu de laquelle il était ressuscité nous ressusciterait; et, pour fonder en nous cette espérance, qu'a-t-il fait? Il est ressuscité; ce n'est pas assez, plusieurs corps ont encore ressuscité avec lui, et ont paru après sa résurrection pour augmenter la gloire de son triomphe. Qu'a-t-il fait? après avoir dit aux Sadducéens, qui niaient la résurrection des corps, ces mystérieuses paroles : *que DIEU n'est pas le DIEU des morts, mais des vivants*, il a voulu, dit S. Jean Chrysostôme, nous en convaincre pleinement dans le mystère que nous célébrons aujourd'hui. Il est descendu pour cet effet dans les limbes, où les justes de l'ancienne loi étaient retenus; il les a tirés de ces lieux souterrains, et a mené après soi la captivité captive. Comprenez-vous bien ce premier bienfait? Comme les morts ne pouvaient venir à JÉSUS-CHRIST, (c'est la pensée de l'abbé Rupert), JÉSUS-CHRIST, qui voulait les tirer de leur esclavage, est descendu vers eux, et voici la conduite qu'il a tenue. Comme la mort n'est que la séparation de l'âme et du corps, JÉSUS-CHRIST a voulu que cette séparation se fit en cette sorte : son corps est descendu dans le tombeau, et son âme dans les limbes. Mais, comme la résurrection consiste dans la réunion de ces deux parties, qu'est-il arrivé? Le Verbe, qui n'a jamais quitté ni l'âme ni le corps de JÉSUS-CHRIST, les a d'abord réunis; et, parce que la résurrection des corps n'est qu'une suite de la sienne, il a voulu nous en donner des marques en voulant que plusieurs corps ressuscitassent avec lui : *Multa corpora cum eo surrexerunt*; afin de fonder déjà par avance, dans ces signes et ces augures de la résurrection, comme les appelle Tertullien, *auspicia resurrectionis*, celle que nous attendons.

Je remarque trois choses dans la résurrection de JÉSUS-CHRIST, sa prompte sortie du tombeau, les dépouilles de la mort qu'il y laisse, et la vie nouvelle qu'il mène après qu'il en est sorti : et je dis que c'est principalement en ces trois choses qu'il doit nous servir de modèle dans notre résurrection spirituelle. Car pourquoi JÉSUS-CHRIST sort-il, si j'ose le dire ainsi, avec tant de précipitation de son tombeau? C'est pour nous apprendre que nous devons nous débarrasser de tout ce qui nous retient dans le péché. Pourquoi, après qu'il est sorti de son tombeau, n'apparaît-il à ses disciples que pendant quelques moments? Pourquoi, dans les témoignages qu'il leur donne d'une grande familiarité, garde-t-il tant de réserve avec eux? C'est pour nous apprendre qu'un chrétien

justifié est un homme tout changé, que, bien qu'il soit obligé de demeurer dans le monde, il n'est plus esclave de la corruption du monde, qu'il n'a plus de goût et d'affection pour les choses de la terre, et qu'il recherche et aime uniquement celles du ciel. Trois belles instructions que nous devons tirer de ce mystère; trois grandes idées de notre résurrection spirituelle par rapport à la résurrection corporelle de JÉSUS-CHRIST. (*Le même ouvrage*).

[La parfaite résurrection]. — Hélas ! que serait-ce si une fausse crainte, quelques respects humains, ou certaines liaisons que vous avez avec le siècle et avec vos passions, vous empêchaient de sortir du tombeau du péché, ou bien si, par une perversité de jugement et une corruption de cœur encore plus dangereuses, vous prétendiez, en ressuscitant, emporter avec vous les restes de vos désordres, et, si j'ose le dire ainsi, les dépouilles et les ornements de votre mort ? Que serait-ce, ô avare, si tu prétendais ressusciter avec JÉSUS-CHRIST, et conserver encore, je ne dis pas seulement ces richesses fruits de tes injustices, mais cette affection pour le bien et cette insensibilité pour les pauvres ? si tu prétendais, je ne dis pas seulement continuer ces commerces usuraires, mais avoir encore cet attachement secret à tes intérêts qui t'a fait si souvent oublier ce que tu devais à ton prochain ? Que serait-ce, impudique, si tu prétendais ressusciter avec JÉSUS-CHRIST, et garder encore chez toi, je dis pas seulement cette Agar avec son Ismaël, cette femme scandaleuse avec son enfant, mais ces billets, ces bijoux, ces tableaux lascifs ? si tu prétendais encore lier les mêmes sociétés, rendre les mêmes visites, assister aux mêmes spectacles ; sociétés, visites, spectacles, si funestes à ton innocence ?

Voilà, chrétiens, ce que JÉSUS-CHRIST ressuscité nous enseigne, et l'idée que nous devons nous former de cette vie nouvelle qu'il nous découvre dans ce mystère. Vivons, à la bonne heure, avec nos semblables ; mangeons avec nos frères ; conservons tous les droits de la société ; partageons ensemble le même pain, qui est le symbole de la paix ; nous ferons en cela ce que JÉSUS-CHRIST ressuscité a fait : mais, si nos frères nous prennent pour des gens attachés au siècle et à ses vues comme eux, apprenons-leur qu'ils ne nous connaissent pas ; que, si nous vivons, c'est DIEU qui vit en nous, et non plus le vieil Adam ; que, depuis que nous sommes ressuscités, nous ne cherchons et ne goûtons plus que les choses du ciel. Si les créatures qui nous ont autrefois portés au libertinage veulent nous y porter encore ; si, à cause des égards criminels que nous avons eus pour elles en d'autres rencontres, elles se prévalent de cette première facilité pour nous rendre voluptueux et ennemis de la mortification chrétienne, ne manquons pas de leur faire de sanglants reproches et de leur dire : « O insensés, qui avez le cœur si pesant, ne savez-vous pas qu'il faut que le chrétien souffre, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, qui

est entré dans la gloire par ses souffrances ? » Expliquons-leur les Ecritures, et enseignons-leur ce qu'elles sont obligées de savoir et de faire. Peut-être, par la miséricorde du Seigneur, profiteront-elles de nos instructions et de nos bons exemples ; mais, si elles n'en profitent pas, disparaissent de devant elles ; et si, en nous tirant encore par la robe de notre chair, comme dit S. Augustin, elles nous disent à l'oreille : « Pourquoi nous quittez-vous ? Souffrez que nous vous retenions » ; disons-leur : « Ne me touchez pas, parce que je ne suis pas encore monté vers DIEU qui est mon Père. » (*Discours moraux*).

[Foi à la résurrection des morts]. — Hommes superbes, qui refusez de croire la résurrection des morts parce que vous ne comprenez pas comment la poussière pourra être ranimée, comprenez-vous quel ressort anime le plus vil insecte, quelle vertu change en une abondante moisson la semence qui pourrit dans le sein de la terre ? et si vous osiez assurer que ces merveilles sont l'ouvrage du hasard, ne vous serait-il pas encore plus difficile de les comprendre ? Pour moi, Seigneur, également convaincu et de votre infinie grandeur et de mon néant, je trouverai toujours dans votre puissance et dans ma faiblesse des raisons de croire les effets que je ne pourrai comprendre. (*Réflexions morales sur les actes des Apôtres.*)

— [Vivre comme le Sauveur ressuscité]. — Quoique la vie du Sauveur sur la terre soit uniforme, et que toutes les circonstances qui la composent la rendent également miraculeuse, on voit néanmoins en lui un changement si prodigieux après qu'il est sorti du tombeau, qu'il semble que ce ne soit plus le même qui était entré. Celui qu'on avait vu se communiquer aux hommes avec tant de familiarité, aller au-devant des pécheurs, se mêler, sans presque aucune distinction, avec les publicains, ne permet plus qu'on l'approche, repousse Marie-Madeleine, quoique sanctifiée par lui-même, ne se montre à ses Apôtres et à ses amis les plus familiers que par de légères apparitions, et même le plus souvent que sous des formes empruntées, qui le font reconnaître sans le faire voir. Il ne leur parle que dans des termes d'un homme absent, et qui est éloigné d'eux : *Cum adhuc essem vobiscum*, leur dit-il : lorsque j'étais encore parmi vous. Ils le voient, ils lui parlent, et cependant il dit qu'il n'est plus avec eux. Que signifient ces nouvelles façons de parler ? Ce sont des mystères incompréhensibles pour les Juifs grossiers et charnels, mais ce sont des leçons importantes pour des chrétiens spiritualisés. (*Discours à l'académie, en 1677*).

[Preuves de la résurrection du Sauveur]. — N'attendez pas, chrétiens, que je m'attache à vous convaincre, par plusieurs preuves, de la vérité de la résurrection de JÉSUS-CHRIST. Depuis qu'il a lui-même rendu, pendant les jours de sa vie mortelle, des témoignages incontestables de la résurrection future ; depuis qu'il a dit à ses Apôtres que ce qui avait été prédit

du Fils de l'Homme serait accompli : que non-seulement *il serait livré entre les mains des gentils, moqué, outragé, crucifié, mais qu'il ressusciterait le troisième jour* : depuis que toutes ces choses ont été accomplies à la lettre, que les Apôtres, qui alors n'y comprenaient rien, en ont été pleinement persuadés ; depuis que le plus opiniâtre d'entre eux, qui ne voulait croire ce mystère que dépendamment de ses sens, a vu et touché ce qu'il s'imaginait faussement ne pouvoir être ; depuis que non-seulement Thomas, mais les autres Apôtres, qui se sont nommés *les témoins de la résurrection de JÉSUS-CHRIST*, l'ont prêchée par toute la terre et sont morts pour sa défense, il semble inutile d'employer beaucoup de temps à prouver une vérité à des chrétiens qui en font un des premiers points de leur croyance. Il est donc constant que JÉSUS-CHRIST est DIEU véritablement ressuscité, *surrexit* ; mais, si cela est vrai et s'il n'appartient qu'à DIEU de ressusciter les morts, il n'appartenait qu'à un Homme-DIEU de se ressusciter lui-même. DIEU ne pouvait mourir, ni par conséquent ressusciter, à moins qu'il ne fût homme ; un mort ne pouvait se ressusciter à moins qu'il ne fût un DIEU : et c'est par cette admirable union que JÉSUS-CHRIST a seul le droit de dire : *Je me suis endormi, mais aussi je me suis éveillé ; si je quitte la vie, je la quitte de moi-même ; et, comme j'ai le pouvoir de la quitter, j'ai aussi le pouvoir de la reprendre* (Ps. 3). En un mot, l'humanité unie à la divinité a rendu l'Homme-DIEU mortel et passible, et la divinité unie à l'humanité l'a rendu, dans le sein même de la mort, incorruptible. Si, pour opérer la rédemption du genre humain, il a laissé agir sur lui les causes extérieures, pour ressusciter il a agi lui-même, non pas comme une cause instrumentale, mais comme une cause principale ; non pas sur un sujet étranger, mais sur lui-même : avantages qui ne peuvent appartenir qu'à un DIEU. (*Discours moraux*).

[Preuve de la divinité du Sauveur]. — Ne vous étonnez donc pas si, parmi tant de témoignages par lesquels il pouvait insinuer dans l'esprit des hommes la foi à sa divinité, il a principalement choisi celui de sa résurrection ; ne vous étonnez pas s'il a préféré ce témoignage à tous les autres ; si souvent, lorsqu'il a fait des miracles, il a voulu qu'on n'en dît rien, et si, dans sa transfiguration, où la vérité et la gloire de sa divinité s'étaient manifestées, il a défendu à ses disciples de parler de ce mystère jusqu'à ce qu'il fût ressuscité. Est-ce que, par la guérison des malades, par le changement des éléments, par la vue rendue aux aveugles et la vie aux morts, et même par les merveilles qui s'étaient passées sur le Thabor, on ne pouvait pas inférer qu'il était DIEU ? On le pouvait assurément ; mais, comme si ces témoignages, tout convaincants qu'ils étaient, ne l'eussent pas encore été assez, comme s'il eût manqué quelque chose à ces preuves sensibles, auxquelles les plus opiniâtres devaient se rendre, il a voulu qu'on tût la plupart de ses miracles, ou plutôt, selon la belle réflexion de S. Augustin, il a voulu qu'on ne dît rien ni de la

plupart de ses admirables actions ni de ce qui s'était passé sur le Thabor, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité : *Nemini dixeritis visionem, donec Filius Hominis à mortuis resurgat*, jusqu'à ce qu'il ait remporté sur la mort la victoire qui devait confirmer tous les autres miracles, et sans laquelle ils eussent été suspects. Victoire qui devait confondre et désespérer ses ennemis; victoire preuve incontestable de sa divinité, qu'il voulait, pour ainsi dire, exposer au jugement et à la censure de tous les hommes. *Istud intrà certi temporis statuta præscribit, donec ejiciat victoriam ad judicium, et sublatâ mortis potestate claritatis sue redditum introducat*, dit Tertullien. Ces expressions sont nobles, et dignes de ce grand docteur.

Il semble que, jusqu'au jour de la résurrection de JÉSUS-CHRIST, on ne savait pas encore ce qu'il était. Est-ce un DIEU? est-ce un homme? Il vient au monde comme les autres enfants des hommes, et même plus pauvre et plus abandonné qu'eux; et cependant les mages accourent d'un pays fort éloigné pour l'adorer. Il crie et il pleure comme les enfants des hommes; et cependant ces cris sont comme consacrés par les chants des anges, dont retentit l'air d'alentour. *Per magos cunarum sordes adorantur; vagitus per angelorum divina gaudia honorantur* (Tertullien). Ce que l'on conçoit de lui n'est pas ce que l'on y voit, et ce que l'on y voit n'est pas ce que l'on en conçoit : *Aliud intelligitur, aliud videtur; aliud oculis, aliud animo conspicitur*. Les sens et l'esprit ne peuvent être presque d'accord à l'égard de JÉSUS-CHRIST; et, sans parcourir ses autres mystères, où paraissent successivement la faiblesse d'un homme et la force d'un DIEU, on sait si peu ce qu'il est, que lui-même, qui connaît le fond des cœurs, demande à Pierre ce que les hommes disent et pensent de lui; tout son état est incertain, par rapport aux différents jugements qu'ils en font.

Toutefois, il était nécessaire qu'il leur découvrit ce qu'il est, et, sans cette connaissance, la foi n'aurait pu être établie ni l'Évangile être prêché : c'est pourquoi, afin de montrer qu'il était DIEU, à des gens qu'une alternative de miracles et de faiblesses, d'opérations divines et de misères humaines laissait dans le doute, il a fait ce qu'il a promis, il est ressuscité comme il avait dit, et, après avoir vaincu la mort, il a exposé cette victoire au jugement et à la censure des hommes. — En quoi je remarque une grande différence entre le mystère de JÉSUS-CHRIST ressuscité et ses autres mystères. JÉSUS-CHRIST dans sa naissance, expose son humanité à l'épreuve de tous ses sens, et il veut bien que nous nous rapportions à eux pour savoir s'il est homme. C'est pourquoi un de ses disciples, qui parle au nom de tous les autres, dit qu'ils n'annoncent que ce que leurs yeux ont vu, que ce qu'ils ont entendu de leurs oreilles, et que ce que leurs mains ont touché de ce Verbe de vie. Mais dans sa résurrection, il expose sa victoire, et, pour ainsi dire, l'état de sa divinité à notre jugement, en ressuscitant comme il l'avait prédit, à la confusion de ses ennemis. En vain enferme-t-on son corps dans un tombeau; en vain le

lie-t-on et l'enveloppe-t-on d'un suaire ; en vain scelle-t-on son sépulcre ; en vain propose-t-on des soldats pour le garder : ce seul libre d'entre les morts triomphe de la mort ; il ressuscite, il reprend sa gloire dont il n'avait ménagé la suspension que pour notre salut, et, par cette évidente marque de sa divinité, il donne le défi à ses ennemis et les confond.

Chose nouvelle et admirable ! s'écrie S. Maxime ; car, sans parler des oracles des prophètes, du ministère des anges, de l'ouverture des tombeaux ; sans parler des fréquentes et longues conversations que ce DIEU ressuscité a eues avec ses apôtres : — Je ne veux, dit-il, que la seule impiété des Juifs pour les confondre et pour établir ma croyance. Leur cruelle prévoyance me suffit pour me fortifier dans ma foi : plus ils ont apporté d'exactitude à faire garder son tombeau, plus ils me donnent d'évidentes preuves qu'il en est sorti ; plus ils ont mis de gardes, plus ils m'ont laissé de témoins, la Providence divine ménageant leur soin, leur vigilance, leur crainte, afin que non-seulement les anges, non-seulement ses disciples, mais, qui plus est, ses ennemis rendissent malgré eux d'invincibles témoignages de sa résurrection. Oui, continue ce Père, nous nous faisons une joie particulière d'avoir pour preuve de ce mystère ce qu'ils ont employé pour nous empêcher de le croire ; nous nous persuaderons naturellement qu'il était plus aisé à JÉSUS-CHRIST de sortir par sa propre vertu d'un tombeau investi par une si puissante garde qu'il ne l'était à des disciples, pauvres, abattus, rebutés, persécutés, de l'enlever secrètement et de le dérober. Ces ministres dévoués à toutes les passions des Juifs avaient si bien pris leurs mesures pour s'acquitter de la commission qu'on leur avait donnée, qu'à moins que la puissance infinie d'un DIEU n'eût agi en cette rencontre, toute l'adresse des hommes n'aurait jamais pu y résister. (*Le meme ouvrage*).

[Jésus conserve ses plaies]. — Le Sauveur a voulu conserver, après sa triomphante résurrection et son ascension glorieuse, les plaies éclatantes, marques consolantes, gages précieux, monuments éternels de la bonté incompréhensible du Rédempteur envers les hommes. Quoi de plus juste, que d'honorer ces signes permanents et indélébiles de notre salut ? JÉSUS-CHRIST, dit S. Bernard, a voulu conserver éternellement ces divines cicatrices pour être comme autant de bouches qui plaident sans cesse pour nous auprès du souverain juge, et qui implorent la divine miséricorde en faveur des pécheurs. Mais, en plaidant si éloquemment notre cause, elles reprocheront éternellement aux réprouvés leur noire ingratitude, leur impardonnable malice et leur impiété. Il est dit dans le prophète Zacharie que, après que DIEU aura répandu sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâces et de prières, ils jetteront les yeux sur celui qu'ils auront blessé, eux-mêmes et qu'ils pleureront celui qu'ils auront percé de plaies comme on pleure avec des soupirs un fils unique :

Aspiciunt ad me quem confixerunt, et plangent eum planctu quasi super unigenitum. (Le P. Croiset, Exercices de piété).

[Notre résurrection spirituelle]. — S. Paul a établi, en divers endroits de ses Épîtres, une grande liaison entre la résurrection de JÉSUS-CHRIST et le renouvellement de notre vie ; il nous propose même cette résurrection comme l'idée de notre renouvellement. Nous avons été ensevelis avec le Sauveur par le baptême pour mourir, afin, dit-il, que, comme JÉSUS-CHRIST est ressuscité par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle : *Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem : ut, quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita nos et in veritate vitæ ambulemus* (Rom. vi). Pour pénétrer la pensée de l'Apôtre, il faut vous souvenir, Chrétiens, que, comme il y a une mort et une résurrection du corps, il y a aussi une mort et une résurrection de l'âme. Mourir, c'est perdre la vie : le corps et l'âme la perdent, l'un par la perte de l'âme, et l'autre par la perte de la grâce. Ressusciter, c'est reprendre la vie : le corps et l'âme la reprennent, le corps par sa réunion avec l'âme, l'âme par le recouvrement de la grâce. S. Paul parle de notre mort et notre résurrection spirituelles : et il dit que, comme nous sommes ensevelis avec le Sauveur par le baptême afin que nous mourions au péché, nous devons aussi ressusciter avec le Sauveur afin que nous vivions de la vie nouvelle de la grâce. L'Apôtre a pensé sans doute à nous proposer la résurrection du Fils de DIEU comme le modèle de la vie nouvelle à laquelle il nous engage ; car, sans cela, je ne vois pas qu'il y eût d'autre rapport entre la résurrection de JÉSUS-CHRIST et la nôtre à l'égard de notre corps : et ces deux mots, *Quomodo Christus surrexit ita et nos ambulemus*, ainsi nous devons marcher, ces deux mots, dis-je, sont une preuve évidente que nous devons prendre l'idée de notre nouvelle vie sur la vie nouvelle de notre Sauveur. Je ne m'arrêterai pas, Chrétiens, à prouver que, si nous menons cette vie nouvelle de la grâce, nous mériterons cette résurrection corporelle qui nous introduira dans la glorieuse immortalité. Cela se suit et est évident. (Le P. de la Pesse).

[Ne plus retourner au péché]. — JÉSUS-CHRIST ressuscitant d'entre les morts n'est plus sujet à la mort : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur*. Voulez-vous, Chrétiens, que JÉSUS-CHRIST ressuscité soit pour vous le motif d'une espérance solide ? regardez-le comme le modèle d'une conversion véritable. Non-seulement il sort du sépulchre chargé des dépouilles de la mort et du péché, pour nous animer à sortir du tombeau de nos crimes, mais, après être ressuscité, dit l'Apôtre, il ne meurt plus : *Jam non moritur*. Ainsi, si vous êtes véritablement convertis, vous ne pécherez plus ; l'horreur que vous aurez de vos fautes passées enveloppera tout ce qui en aura été l'occasion. Tremblant à la vue des précipices dont la grâce vous a retirés, vous en fuirez les approches avec une sainte frayeur ; et, sans

vous exposer à faire ces distinctions dangereuses de ce qui est criminel d'avec ce qui ne l'est pas, vous aimerez mieux vous refuser des choses permises que de vous mettre en péril de vous en accorder de défendues. Mais que votre conduite est différente de ces maximes ! Pourvu que vous gardiez quelques mesures de bienséance, vous entretenez des attachements d'autant plus désagréables à DIEU qu'ils lui enlèvent ce cœur qu'il demande de vous ; pendant que vous rougissez en secret des suites honteuses de vos passions, les causes vous en sont plus chères que jamais. Ce n'est pas tant le souvenir de vos péchés qui vous afflige que l'obligation qu'on vous impose de ne les plus commettre. Si vous êtes ressuscités avec JÉSUS-CHRIST, élevez-vous comme lui dans les cieux, ne regardez plus la terre que comme un lieu de passage : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursùm sunt querite*. Faites les fonctions d'une vie toute nouvelle. Paraissez avec les marques d'une résurrection véritable. Qu'on ne vous voie plus dans ces lieux qui, semblables à des tombeaux, n'exhalent qu'une odeur de mort ; qu'on n'y trouve plus que les dépouilles des péchés que vous y avez laissés. Faites de JÉSUS-CHRIST ressuscité non-seulement le fondement de votre foi et le soutien de votre espérance, mais aussi l'objet de votre amour. (L'abbé du Jarry).

[Gloire ineffable du Sauveur à sa résurrection]. — Quelle fut la gloire de JÉSUS-CHRIST au moment de sa triomphante résurrection ! Il faudrait pouvoir comprendre l'excès de ses souffrances, et la profondeur sans mesure de ses humiliations, pour concevoir la gloire de son triomphe. Il y avait trois jours que le Sauveur était mort, et que son corps sacré était dans le tombeau, pour qu'on ne pût pas douter de la vérité de sa mort : lorsqu'à la pointe du jour, le lendemain du sabbat, que nous appelons à l'occasion de ce mystère, le jour du Seigneur par excellence, le saint jour du Dimanche, l'âme du Rédempteur revenant des limbes, glorieuse, triomphante de l'enfer, vint se réunir à son saint corps, duquel la divinité ne s'était jamais séparée ; et, lui communiquant toutes les qualités d'un corps glorieux et ressuscité, l'impassibilité, l'immortalité, l'agilité, la pénétrabilité, ce divin corps, plein de vie, sortit du sépulcre sans avoir besoin qu'on en ôtât la pierre.

Tous les anges vinrent l'adorer comme leur seigneur et leur roi. Il est très-probable qu'à ce même instant il apparut à sa sainte Mère, qui, ayant eu plus de part à ses humiliations que personne, devait avoir aussi plus de part à sa gloire. Concevons, s'il est possible, quelle fut l'ineffable joie de l'admirable Vierge en revoyant dans cet état de gloire ce Fils chéri ; de quels torrents de douceurs, de consolations et d'allégresse cette âme très-sainte fut alors inondée. Cependant un ange, ayant excité un grand tremblement de terre, ôta la pierre du tombeau, afin que les saintes femmes et les Apôtres, qui devaient bientôt venir pour rendre leurs derniers devoirs à leur maître, vissent qu'il était ressuscité. Qui pourrait

comprendre la gloire et toutes les merveilles de cette résurrection triomphante, le fondement inébranlable de notre religion, la base solide de notre foi et de notre espérance ? JÉSUS-CHRIST est donc ressuscité, la mort n'a plus de pouvoir sur lui : car quant à ce qu'il est mort pour expier nos péchés, ce n'est qu'une fois qu'il est mort ; mais, quant à ce qu'il vit, c'est pour DIEU qu'il vit, c'est-à-dire d'une vie divine, glorieuse et immortelle ; et il s'est ressuscité lui-même, pour ne jamais plus mourir (**Croiset**, *exercices de piété*).

[Nous devons ressusciter à la vie de la grâce]. — La résurrection de JÉSUS-CHRIST à la vie glorieuse est le modèle de notre résurrection à la vie nouvelle. La résurrection du Fils de DIEU renferme deux choses : un changement d'état et la constance dans cet état. Aussi notre résurrection à la vie nouvelle doit particulièrement renfermer un changement d'état. C'est pour cela que S. Paul nous dit que, pour participer à la résurrection du Sauveur, il faut, comme lui, marcher dans une nouvelle vie, en nous revêtant du nouvel homme. Que sert-il en effet de pleurer, de gémir, d'accuser ses péchés, de s'humilier par la pénitence, si l'on ne change de vie ? Pleurs stériles, vains gémissements, confession infructueuse, sacrilège, si l'on ne sort pas de l'état du péché ! Ce n'est pas même assez de changer d'état : la résurrection à la vie nouvelle doit renfermer la constance dans cet état et la persévérance. JÉSUS-CHRIST, étant ressuscité, ne meurt plus : de même, si nous sommes véritablement ressuscités à la grâce, nous ne devons plus mourir par le péché. A l'exemple de la résurrection du Sauveur, la nôtre doit être accompagnée de la vie dans la grâce. Si donc nous sommes véritablement ressuscités à la vie nouvelle, nous ne devons plus vivre que pour DIEU, et dans la grâce et l'amitié de DIEU. (*Le même*).

[Notre résurrection future]. — Les bienheureux sont redevables au Fils de DIEU de leurs couronnes : ils lui seront aussi redevables de la résurrection de leurs corps. Pourquoi ressusciterons-nous ? Selon S. Paul, parce que JÉSUS-CHRIST est ressuscité. Pourquoi les saints ressusciteront-ils ? parce qu'ils appartiennent à JÉSUS-CHRIST. Chacun ressuscitera à son rang, comme l'assure l'Apôtre. Le Fils, qui est le chef, est ressuscité le premier, et après lui, ceux qui sont à lui ressusciteront. La mort n'a perdu le droit qu'elle avait sur les hommes que parce qu'elle a osé attaquer le Fils unique de DIEU, l'innocence même, qui ne lui était point assujetti. La mort sera le dernier ennemi que le Fils de DIEU détruira. Mais quand détruira-t-il ce redoutable ennemi ? Lorsqu'à son dernier avènement il arrachera tous les hommes du sein de la mort. C'est donc par là que nous voyons que JÉSUS-CHRIST sera le principe de la résurrection de nos corps. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Eclatante splendeur du corps de N. S. dans sa résurrection]. — JÉSUS-CHRIST, en res-

suscitant, reprit une vie toute nouvelle; car ce fut désormais une vie glorieuse, et toute différente de celle qu'il avait menée jusque-là sur la terre. Ce DIEU Sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure et pauvre et à toutes les ignominies et toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumière, tellement que la gloire de son corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'était, dans sa première vie, un corps faible, sensible, capable de toutes les infirmités humaines : mais, dans cette seconde vie, il est revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte de toutes les faiblesses de notre nature, et qui le rend invulnérable à tous les traits de ses persécuteurs. Sa clarté éblouit les yeux ; son agilité le transporte dans un moment d'un lieu à un autre ; et, avec ce don de subtilité qui en fait comme un corps spirituel, rien ne le peut arrêter. Il passe au travers des murailles et il pénétre partout. Aussi peut-on dire que ce mystère fut pour le fils de DIEU une espèce de transfiguration mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor. (**Bourdaloue**, *Retraite spirituelle*).

[Effets merveilleux de la résurrection spirituelle]. — La résurrection spirituelle produit dans l'âme les mêmes effets presque que la résurrection corporelle produit dans le corps. C'est une nouvelle vie ; c'est un homme nouveau, qui ne retient aucune des imperfections de l'ancien. Quelle brillante lumière dans l'esprit ! quelle pureté de désirs dans le cœur ! quelle régularité de mœurs et de conduite durant la vie ! Ce n'est que d'un fond corrompu que naissent les désirs terrestres, Un cœur agité par les passions produit tous ces brouillards épais qui obscurcissent l'esprit ; tout est terrestre dans un homme peu chrétien. Les passions, éteintes ou du moins mortifiées, n'ont garde d'exciter des révoltes dans l'homme intérieur ; un cœur purifié par la grâce n'est plus un fond fécond en malignes exhalaisons ; l'air est trop pur pour former des nuages ; la foi est trop vive pour souffrir des brouillards ; le ciel sous lequel on vit alors est trop serein, et la mer sur laquelle on est embarqué est trop calme, pour ne pas laisser à l'âme toute la liberté de penser et d'agir en chrétien. Elle découvre alors le vide et le néant des biens créés, le faux brillant des honneurs mondains, le poison de ces plaisirs qui enchantent. Citoyen de la céleste patrie, on ne peut regarder la terre que comme un lieu d'exil. On ne soupire qu'après le ciel, on ne trouve de biens solides que ceux du ciel ; on n'a de goût que pour les choses du ciel ; tout autre goût est étranger, c'est un goût dépravé qui est toujours le signe assuré d'une âme malade. L'esprit et les maximes du monde font pitié à ceux qui sont véritablement ressuscités. Cette poignée de jours en quoi consiste la plus longue vie n'a plus de charmes, dès qu'on la compare à l'éternité. Tout est prestige à qui n'est pas ressuscité avec le Sauveur. Dignités brillantes, emplois éclatants, trésors immenses, tout éblouit, tout enchante un cœur matériel, un esprit terrestre. Par la résurrection spirituelle, le prestige

s'évanouit, le charme tombe, et le fantôme démasqué n'est plus qu'un fantôme, et il paraît tel. Quel malheur pour ceux qui n'expérimentent point les effets salutaires de la résurrection ! Malheur à qui persévère dans ses ténèbres ! Ce n'est qu'en faveur de ceux qui sont sortis de l'Égypte que DIEU fait ses merveilles. La manne n'est que pour ceux qui ont passé la mer Rouge, et qui ont été purifiés dans le sang de l'Agneau. (Croiset, *Exercices de piété*).

[Preuve de divinité]. — Comme la foi est le fondement de la religion, DIEU a pris soin de proportionner la base à l'édifice ; en voulant captiver notre entendement sous le joug de son autorité divine, il a voulu que notre obéissance fût raisonnable : *rationabile obsequium* (Rom. II). Les grandes et incompréhensibles vérités qu'il nous oblige à croire étonnent notre raison, mais aussi les preuves sur lesquelles elles sont appuyées convainquent notre raison : de sorte que si, d'un côté, il faut sacrifier toutes les lumières de l'entendement pour croire ces vérités, de l'autre il faut renoncer à toutes ces mêmes lumières pour ne les pas croire. Or, la résurrection de JÉSUS-CHRIST est, dans le sentiment des Pères, la plus forte et la plus évidente de ces preuves. Car, en même temps que ce fondement de notre foi appuie et soutient l'édifice de la religion, il est appuyé et soutenu lui-même par tout ce que la religion a de plus solide.

DIEU a permis que les évangélistes rapportassent toutes les circonstances qui regardent l'incrédulité et la conversion de S. Thomas, pour établir plus fortement la croyance du mystère de la résurrection, sur lequel toute la religion chrétienne est appuyée. Car, si JÉSUS-CHRIST n'est pas ressuscité, dit l'Apôtre, notre foi est vaine ; mais s'il est ressuscité, notre foi est solide et inébranlable. De-là vient que le Sauveur ne donna la mission à ses apôtres qu'après sa résurrection, sachant que, malgré toutes les répugnances de la nature, ils n'auraient pas de peine à faire reconnaître un DIEU-Homme, pauvre, méprisé, persécuté, crucifié, mort et enseveli, pourvu qu'ils le prêchassent ressuscité, que toutes les humiliations de sa vie et de sa mort se perdraient dans la gloire de sa résurrection.

Si JÉSUS-CHRIST est ressuscité, dit S. Chrysostôme, ce ne peut être que par le ministère de DIEU ; si DIEU a ressuscité celui qui s'était dit son Fils, il fallait nécessairement qu'il le fût ; s'il est le Fils de DIEU, il s'ensuit que sa doctrine est vraie, que sa religion est divine, que ses miracles sont incontestables, que son Eglise est unique, que tout ce qu'il a dit, fait et conseillé, enseigné et commandé, sont autant d'oracles, de leçons, d'exemples, de conseils et de commandements infaillibles. C'est ce que l'apôtre S. Paul assure en termes exprès : *Si Christus non resurrexit, vana est fides nostra* : si JÉSUS-CHRIST n'est pas ressuscité, notre foi est vaine ; mais au contraire, s'il est ressuscité, notre foi est solide et inébranlable ;

sans elle tout est anéanti, mais avec elle tout est établi. (**L'abbé du Jarry**, *fête de Pâques*).

[La résurrection de J.-C. est le fondement de notre foi]. — Si notre foi est établie sur la résurrection de JÉSUS-CHRIST, comme sur le fondement qui la soutient, cette résurrection est elle-même appuyée sur tout ce qui peut rendre ce fondement de notre religion inébranlable. Nous ne saurions trop admirer les précautions que la sagesse éternelle a prises pour accompagner la résurrection de JÉSUS-CHRIST, de circonstances qui fussent les preuves de la vérité, pour ne laisser aux incrédules aucune ressource pour la combattre. Elle employa les précautions mêmes dont les princes de la Synagogue, qui avaient condamné le Sauveur à la mort, avaient usé de crainte que ses disciples n'enlevassent son corps, et ne publiassent ensuite qu'il était ressuscité : car ils scellèrent le sépulcre de leur sceau, et mirent une forte et sûre garde pour empêcher qu'aucun n'en approchât, espérant par-là, comme ils le firent entendre à Pilate, justifier la conduite qu'ils avaient tenue en le condamnant à la mort, et que cette seconde erreur, dont il avait abusé le peuple en disant qu'il ressusciterait le troisième jour, serait pire que la première, par laquelle il avait persuadé à plusieurs qu'il était le Messie et Fils de DIEU. Mais on sait que les gardes et le sceau dont ils fermèrent le sépulcre ne servirent qu'à faire connaître et publier la vérité de sa résurrection.

Quel avantage pouvait engager les apôtres à feindre la résurrection d'un maître qui avait de si puissants ennemis, et dont la fin avait été si ignominieuse? S'ils n'avaient été fortement convaincus de cette résurrection, s'ils n'en avaient eu une persuasion plus qu'humaine, l'auraient-ils prêchée avec tant de zèle? auraient-ils tous versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défendre? Comment auraient-ils répandu cette vérité dans toutes les parties du monde avec tant de succès? Quelles forces avaient-ils pour surmonter les obstacles infinis qui en traversèrent l'établissement? Quels talents, quelle éloquence avaient-ils pour faire entrer dans les esprits une chose si surprenante et si inouïe? Quel enchantement faisait embrasser à des millions d'hommes une croyance si extraordinaire, sur la simple exposition qui leur en était faite par un pécheur grossier et rustique? Qui l'a gravée si profondément, cette grande vérité, dans le cœur d'un million de martyrs, qui sont morts pour la soutenir? Qui l'a fait triompher de la rage des Juifs, de la fureur des idolâtres, de la malice des hérétiques, de l'impiété des libertins? Qui l'a fait passer depuis tant de siècles jusqu'à nous, et qui en fait encore aujourd'hui le sujet de la joie universelle de l'Église, si ce n'est vous, ô mon DIEU? (*Le même*).

[La résurrection de nos corps, terreur des impies]. — Cette vérité, que nous devons ressusciter un jour, et qui fait la consolation des justes, fait la terreur

de l'impie : car, bien loin d'espérer que son corps participe à l'immortalité de son âme, il se persuade autant qu'il peut que son âme mourra avec son corps, et que l'un et l'autre rentreront dans le néant. Ce néant, tout affreux qu'il est, lui fait moins d'horreur que la pensée d'une résurrection et d'une immortalité qui ne lui paraît qu'une éternité de supplices. Pousière coupable, chair souillée de crimes, tu voudras bien alors être encore sourde à la voix de DIEU qui te ranimera pour éterniser tes supplices, au son de cette trompette, qui fera entendre aux quatre coins de l'univers ces terribles paroles : Levez-vous morts ; venez au jugement ! Mais DIEU saura bien te débrouiller de ce chaos, où ce grand monde rentrera dans la dissolution de ses parties. Quand tu serais retourné au néant, celui qui en a tiré tous les êtres saurait bien t'en faire sortir.

C'est alors que la mer rendra ses morts, et que l'enfer les vomira de son sein, que ces tombeaux s'ouvriront pour les rejeter, et toute la terre, cette commune mère des hommes, reprenant sa vertu féconde à la voix de celui qui pétrit du limon le premier homme, fera sortir de son sein tous les enfants d'Adam, dont elle a été le premier germe. DIEU, dit l'Apôtre, appelle les choses qui ne sont point, comme celles qui sont : *Vocatea quæ non sunt, tanquàm ea quæ sunt* : parce que sa voix toute-puissante anime ce qu'elle appelle, et que son esprit immense, répandu partout, porte, avec le son de sa voix divine, l'ouïe qui la fait entendre par tout l'empire de la mort. (*Le même*).

[Trois résurrections que nous célébrons en une seule]. — Nous faisons aujourd'hui la fête de trois résurrections et de trois pâques dans une seule : celle de JÉSUS-CHRIST, celle des pécheurs et celle des prédestinés. Celle de JÉSUS-CHRIST, qui est sorti victorieux de son tombeau par un effet de sa toute-puissance ; celle des pécheurs, qui sont sortis du tombeau de leurs péchés par un écoulement de sa grâce, et celle des corps des prédestinés qui sortiront un jour de leurs tombeaux par une participation de sa gloire. Cette fête est donc la pâque et le passage de JÉSUS-CHRIST : il y passe de la mort à la vie. Cette fête est donc la pâque et le passage des pécheurs : ils y passent du péché à la grâce. Cette fête est donc la pâque et le passage des prédestinés ; ils y passeront du tombeau à la gloire. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces trois résurrections et ces trois pâques se suivent et se succèdent. La dernière n'est que la récompense de la seconde, et la seconde n'est que la suite de la première, qui répand une grâce de sainteté et de justification sur l'une, une grâce d'immortalité et d'incorruption sur l'autre. (*Discours moraux*).

[Les pécheurs se trompent au sujet de leur conversion]. — Il n'y a rien où les pécheurs se trompent plus aisément qu'au sujet de leur conversion et de cette résurrection dont je parle. Hélas ! combien en voyons-nous, pendant ce saint temps, qui croient avoir fait leurs pâques, je veux dire avoir passé

du péché à la grâce, et qui cependant sont toujours demeurés dans un même état, marchant dans un certain cercle de péchés qu'ils ne quittent qu'en apparence, et dont ils ne sortent pas effectivement, quelques efforts qu'ils paraissent faire : à peu près comme ces animaux qui tournent autour d'une meule, et qui, après s'être lassés pendant tout un jour, n'ont pas fait un seul mouvement pour se mettre en liberté. Combien en voyons-nous qui, sur le projet d'une conversion chimérique, s'imaginent déjà avoir changé de vie ; qui, pour avoir donné par caprice ou à l'occasion d'une grande fête, quelques marques de leur humilité, de leur modération, de leur douceur, de leur désintéressement, de leur charité, de leur pénitence, croient avoir acquis l'habitude de ces vertus et triomphé des péchés qui leur sont contraires ; péchés cependant sous le poids desquels ils se trouvent accablés à peu près, dit saint Grégoire, comme Eléazar, qui, ayant tué un éléphant d'une monstrueuse grandeur, mourut malheureusement sous les pieds de cet animal, qui tomba sur lui ? (*Discours moraux*).

[Des résolutions trompeuses]. — Combien en voyons-nous qui, ayant formé quelquefois des résolutions de changer de vie et signé contre leurs péchés un arrêt de mort, donnent ensuite des ordres contraires pour les laisser vivre en repos : semblables à ce prince idolâtre qui, ayant fait publier dans ses Etats un édit par lequel il commandait à ses sujets de tuer les Juifs qu'ils rencontreraient, ordonna aux intendants de ses provinces de donner main forte aux Juifs afin qu'ils pussent eux-mêmes se défaire de ceux qui voudraient les faire mourir ! Loin d'ici ces fausses et imaginaires conversions : ce ne sont pas ces guides infidèles que nous devons suivre pour passer du péché à la grâce ; c'est JÉSUS-CHRIST seul qui, après être véritablement ressuscité, marche devant nous pour nous faire connaître, par ce premier caractère de la vie nouvelle qu'il reçoit, quelle doit être la sincérité de la nôtre. Il est surprenant de voir le soin qu'il a pris de rendre sensible par une infinité de témoignages la vérité de sa résurrection. La terre a tremblé, la grosse pierre qui couvrait son sépulcre a été renversée, les sceaux des Juifs ont été rompus, leurs gardes se sont retirés en désordre, et il a apparu lui-même jusqu'à cinq fois en un jour à ses disciples. Pourquoi tout cela ? Pour nous apprendre, disent les Pères, qu'il était véritablement passé de la mort à la vie, et que c'est à de semblables marques qu'est attachée la vérité de notre résurrection et de cet heureux passage que nous devons faire du péché à la grâce. Oui, il faut que la terre de notre cœur tremble aux approches d'un DIEU qui vient nous justifier. Elle trembla lorsque JÉSUS-CHRIST ressuscita, afin que les soldats préposés à la garde du sépulcre s'éveillaient et que ce tremblement extraordinaire leur fit connaître la vérité de ce qu'il avait dit, *qu'il ressusciterait trois jours après sa mort*. Elle trembla, dit S. Chrysostôme, afin que les femmes pieuses, qui se prépa-

raient à venir embaumer le corps de leur cher maître, arrivassent assez tôt pour entendre dire à l'ange qu'il était ressuscité. Mais cette terre trembla, ajoute S. Augustin, afin que les pécheurs apprissent de là qu'ils ne peuvent véritablement ressusciter à moins que la terre de leur cœur ne soit ébranlée et comme réduite en poussière, par une douleur surnaturelle; que ce n'est pas assez d'une émotion légère, qui, ne produisant dans une âme qu'un faible désir de sa résurrection, la laisse toujours dans la voie du péché et de la mort; qu'il faut que le cœur change en quelque manière de situation, que la grâce lui inspire une secrète frayeur, dit le saint concile de Trente, qu'elle le trouble et le fasse frémir aux approches de DIEU, comme la terre de son sépulcre trembla, se jugeant indigne de recevoir un si précieux dépôt : car voilà le témoignage qu'on vous demande de la vérité de votre résurrection.

— Le témoignage qu'on vous demande de la vérité de votre résurrection, c'est de lever la pierre de votre sépulcre. Elle est grosse, je l'avoue, et vous pourriez bien dire, avec autant de justice que les femmes pieuses : *Quis revolvat nobis lapidem de ostio monumenti?* Mais ne désespérez pas : l'ange du grand conseil est tout prêt, et JÉSUS-CHRIST vous rendra, si vous lui demandez avec humilité et confiance, ce bon office. Oui, il faut lever la pierre, il faut ôter ces habitudes criminelles que vous avez contractées, habitudes qui ferment sur vous, comme dit S. Augustin, la porte de votre sépulcre, et qui empêchent que les rosées du ciel et les lumières de la grâce y descendent.

Pour célébrer dignement la pâque chrétienne, ce n'est point assez de concevoir une vive douleur de ses péchés, ce n'est point assez d'en déraciner les habitudes, ce n'est point assez d'en rompre les sceaux, ce n'est point assez d'en fuir les occasions : il faut encore faire connaître à l'extérieur, par la pratique des vertus chrétiennes, qu'on n'est plus dans les voies du péché, et que l'on marche sous un nouveau guide. Il faut, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST, donner des preuves sensibles du nouvel état où l'on se trouve, mettre, pour ainsi dire, toutes ses actions à l'épreuve et à la censure de ses frères, en leur disant : Regardez-moi bien ; je ne suis pas un homme converti en idée ; j'ai une vraie chair, j'ai de vrais os, et un esprit n'a ni l'un ni l'autre : *Spiritus carnem et ossa non habet.*

La pâque chrétienne, dit S. Bernard, est tellement un passage, qu'elle n'est pas un retour, et la célébrer, c'est passer si bien qu'on ne reprenne plus la première voie qu'on a quitté : *Pascha transitus, non reditus est.* C'est ainsi que JÉSUS-CHRIST, étant sorti de son tombeau, n'y est jamais rentré, et qu'étant passé d'une vie mortelle à une vie immortelle, il n'a jamais repris les infirmités de la première : *Christus non rediit, sed transiit; non remeavit, sed transmigravit.* Or, voilà le guide que vous êtes obligés de suivre et le modèle que vous devez vous proposer. (*Le même ouvrage.*)

[Jésus n'est ni mort ni ressuscité inutilement]. — JÉSUS-CHRIST n'est ni mort ni ressuscité inutilement, son état étant essentiellement différent de celui des autres hommes, qui ne meurent et ne ressuscitent que pour eux. Or, s'il n'est ni mort ni ressuscité inutilement, il faut que ces deux mystères aient leurs effets particuliers : et par conséquent, comme il est mort pour détruire notre mort par la sienne, il faut dire qu'il est ressuscité pour nous ressusciter à sa gloire : voilà la première raison de S. Anselme. JÉSUS-CHRIST est notre chef et nous sommes ses membres : or, ce ne serait qu'une résurrection imparfaite si ce chef glorieux laissait ses membres dans les ténèbres et la pourriture du tombeau : il faut donc qu'il les reprenne un jour, et qu'après avoir mérité à leurs âmes la vie de la grâce, il donne à leurs corps les qualités glorieuses qui leur conviennent.

Pour vous, âmes justes, pour vous qui faites de la résurrection de JÉSUS-CHRIST, le modèle de la vôtre, vous ressusciterez, et, en ressuscitant vous serez changées. Ce corps que vous aurez négligé, humilié, méprisé, assujetti aux lois de l'esprit et aux maximes sévères de l'Évangile passera du tombeau à la gloire, et vous ne lui serez réunies qu'afin de jouir ensemble de la vue de JÉSUS-CHRIST glorieux et immortel, après avoir ensemble travaillé à vous conformer à l'état de ce DIEU, anéanti et souffrant. Ni les austérités et les veilles qui auront épuisé les forces de ce corps, ni la piété et les jeûnes qui en auront défiguré la beauté, ni les exercices humiliants et pénibles de la religion qui en auront altéré le tempéramment, ni les vers qui l'auront dévoré dans le tombeau, ni le feu ou d'autres accidents qui l'auront réduit en cendres, ne pourront résister au pouvoir de DIEU ni aux vivifiantes influences de sa gloire qui les ranimera de nouveau, et les rendra infiniment plus brillantes que les étoiles. *Oui, ce corps corruptible ressuscitera incorruptible*, dit S. Paul; *ce corps couvert d'ignominie ressuscitera dans la gloire; ce corps infirme et animal ressuscitera spirituel et plein de force*; et ce sera pour lors que nous pourrons insulter la mort, et lui dire avec JÉSUS-CHRIST ressuscité : *O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aigillon? (Le même).*

[La gloire du Sauveur lui est légitimement acquise]. — La gloire du Sauveur est méritée et légitimement acquise. L'ange nous le fait voir, lorsqu'il a tant de soin nous marquer que JÉSUS-CHRIST a été crucifié, avant que de nous assurer qu'il est ressuscité glorieux : *Vous cherchez JÉSUS de Nazareth, qui a été crucifié*. Pourquoi rappeler le souvenir fâcheux de ses opprobres et de ses souffrances? L'ange n'avait garde de passer sous silence les souffrances du Sauveur : ses souffrances font sa gloire : JÉSUS-CHRIST l'avait ainsi résolu. Avant que d'être revêtu de gloire, il a voulu l'acheter par les peines et les travaux. Il s'en explique aux deux disciples qui allaient à Emmaüs. Ces disciples avaient peine à comprendre comment celui qui se proposait de racheter Israël avait voulu souffrir une mort cruelle. Ces deux idées, selon eux, ne se pouvaient concilier. Le Fils de

DIEU les reprend ; il leur fait voir le tort qu'ils avaient de ne point entendre des mystères que les prophètes avaient annoncés : *Ne fallait-il pas*, leur dit-il, *que le Christ souffrît tout cela, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?* C'est-à-dire : la voie des souffrances n'était-elle pas la voie légitime pour acquérir une si grande gloire ? eût-il été convenable que le Christ entrât dans sa gloire avant que d'avoir souffert ? Cette gloire aurait-elle eu tout son éclat si elle eût été acquise sans peine et sans fatigue ? Rien n'explique mieux la pensée du Sauveur que ses propres paroles : *Il fallait que le Christ souffrît* : voilà la nécessité de souffrir clairement établie ; *et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* : voilà ce qui fait voir que JÉSUS-CHRIST n'a voulu arriver à la gloire qu'après l'avoir méritée par les peines. O gloire légitimement acquise que celle de notre Sauveur, puisque jamais personne n'a plus souffert ni soutenu de plus rudes combats ! (Lambert, *Année évangélique*).

[Jésus conserve ses cicatrices]. — Pourquoi pensez-vous que JÉSUS-CHRIST, depuis sa résurrection, a conservé si soigneusement les marques de ses blessures et de ses cicatrices ? Il est ressuscité glorieux, l'ouvrage est consommé, il a bu le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte : ne semble-t-il pas que des cicatrices et des plaies ne doivent point se rencontrer dans un corps qui n'est plus sujet à aucune souffrance ? JÉSUS-CHRIST conserve les marques de ses blessures comme une preuve solide qui nous fait voir ce qu'il lui a coûté pour parvenir à une si grande gloire : ces plaies lui sont trop glorieuses pour n'en pas conserver les vestiges sacrés. La vue de ces bienheureuses plaies continue à apaiser le Père éternel ; elles lui parlent en notre faveur, elles le font souvenir de ce sacrifice salutaire auquel nous sommes redevables de notre salut et de notre délivrance. (*Le même*).

[Nous ressusciterons nous-mêmes]. — L'Apôtre prétend que la résurrection du Sauveur montre non-seulement que notre résurrection est possible, mais encore qu'elle fait voir que nous ressusciterons effectivement. Ecoutez avec attention toute la suite de la doctrine de S. Paul. Il déclare que nous ressusciterons parce que nous avons l'honneur d'être les membres du Sauveur : ce qui est arrivé au chef doit arriver aux membres : le chef est ressuscité, il faut aussi que les membres ressuscitent. *JÉSUS est ressuscité*, dit le saint Apôtre, *et il est devenu les prémices et le chef de ceux qui dorment*. — L'Apôtre apporte une autre preuve. Il compare le premier homme avec le second. *La mort*, dit-il, *est venue par un homme, la résurrection des morts doit aussi venir par un homme*. L'Apôtre prétend que, si le péché du premier homme a apporté la mortalité sur la terre, la grâce du second Adam a plus de force pour réparer tous les désordres causés par la désobéissance de notre premier père. S. Paul ajoute qu'un si grand miracle *doit se faire avec ordre, qu'il était juste que JÉSUS-CHRIST*

comme le chef ressuscitât le premier, puis ceux qui sont à lui ressusciteront. Ceux qui sont à lui : la grâce ne se répand que sur les membres vivants du Sauveur. Quoique les méchants ressuscitent, leur résurrection est plutôt une mort continuée qu'une résurrection véritable. — L'Apôtre poursuit. Il se moque de ces esprits forts qui, ne faisant point attention à la faiblesse de leurs lumières, ne veulent croire que ce qu'ils comprennent et ce qui frappe leurs sens. *Insensés que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne reprend point de vie s'il ne meurt auparavant?* Comme s'il leur disait : ce que vous voyez tous les jours est une preuve sensible de la vérité dont vous doutez. Quand vous jetez le blé en terre, vous êtes vous-mêmes les ouvriers et les artisans d'une résurrection : comment donc osez-vous révoquer en doute le pouvoir souverain d'un DIEU, qui par votre ministère fait tous les jours de si grandes merveilles?

L'Apôtre passe ensuite aux qualités glorieuses que JÉSUS-CHRIST prétend communiquer à nos corps lorsqu'il les tirera en poussière. *Le corps maintenant est mis en terre sujet à la corruption, et il ressuscitera incorruptible, il est mis en terre difforme et il ressuscitera glorieux, il est mis en terre privé de mouvement, et il ressuscitera plein de force : il est mis en terre avec les misères qui conviennent à tout ce qui est corporel, et il ressuscitera avec les qualités glorieuses qui sont propres aux esprits.* Qui aurait cru que des qualités si nobles dussent être communiquées à un corps sujet à tant de misères? Comparez ce corps dont la corruption s'empare, ce corps que l'on est obligé de dérober à notre vue en le cachant dans un sépulcre, avec ce corps glorieux dont parle S. Paul, avec ce corps plein de force, avec ce corps tenant de la nature des esprits. Après cela, gardez-vous bien de devenir semblables à ceux que S. Paul reprend; n'entreprenez point de former de vaines difficultés sur la résurrection; adorez en tremblant les vérités que vous n'entendez pas; saisis d'étonnement, considérez avec attention toutes les bontés de DIEU, et vous écriez avec le saint prophète : *O DIEU ! que vos ouvrages sont grands ! que vos pensées sont élevées au-dessus de celles des hommes ! (Lambert).*

[Sentiment d'adoration et de reconnaissance]. — Divin JÉSUS, nous nous prosternons devant le trône de votre gloire, nous vous adorons au jour de votre triomphe, nous nous reconnaissons d'autant plus obligés de célébrer votre victoire que nous en retirons le fruit; votre force nous rend forts, votre gloire assure la nôtre. Touchés de vos bontés, étonnés de votre puissance, nous vous disons dans toute la sincérité de nos cœurs : *Seigneur, qui vous est semblable? Vous êtes grand, vous êtes infiniment louable, votre nom est admirable dans toute la terre; vous êtes celui qui fait des prodiges, vous êtes le seul DIEU véritable!* Nous sommes transportés de joie quand nous considérons attentivement votre gloire; mais notre joie se change en tristesse lorsque nous jetons les yeux sur nous-mêmes et sur nos infidélités. Qui ne serait affligé, qui ne serait pénétré de douleur, en faisant réflexion

sur cette extrême négligence avec laquelle nous vous servons ? Vous êtes un DIEU de gloire, et nous vous quittons pour courir après les biens créés ; vous nous promettez des biens infinis, et nous vous laissons pour consumer inutilement notre vie à poursuivre les biens dont nous connaissons le néant. Vous nous appelez, vous nous pressez, vous nous promettez, vous nous menacez, il n'y a point de voie dont vous ne vous serviez pour nous attirer à vous. (*Le même*).

[Notre résurrection]. — Le temps de la rédemption ne sera parfaitement accompli qu'au jugement dernier. Jour heureux, où les hommes se verront délivrés de toutes ces servitudes par la résurrection d'un corps agile, glorieux, immortel, impassible, réuni à une âme bienheureuse, pour vivre ensemble de la vie de DIEU, posséder sa vérité, brûler de sa charité, subsister dans son éternité : avantage inestimable qui les console dans les misères de cette vie, qui les oblige à supporter avec patience les persécutions des hommes, qui les rend paisibles et joyeux dans l'attente du changement bienheureux qui se doit faire en leurs personnes, qui leur fait mépriser leurs disgrâces présentes, et oublier celles qui sont passées : semblables à ces bons Israélites qui ne se souvenaient des maux qu'ils avaient soufferts des Egyptiens que pour s'animer avec plus de vigueur à la conquête de la terre promise, ou à ces gens qui, battus de l'orage et exposés à l'inconstance d'un élément furieux, ne demandent qu'un vent favorable, ne soupirent qu'après leur chère patrie, où ils goûteront à loisir le plaisir de se voir tirés de leurs égarements et délivrés des dangers qui les menaçaient. (*Discours moraux*).

[S. Paul établit la résurrection de N.-S. sur deux principes]. — Le raisonnement de S. Paul sur la résurrection du Fils de DIEU est fondé sur deux principes. Le premier, c'est la misère de l'homme en tant que coupable ; le second c'est la toute-puissance de JÉSUS-CHRIST en tant que DIEU. Nous ressusciterons parce que nous mourrons, et parce que JÉSUS-CHRIST est ressuscité. Or, quelqu'un d'entre nous peut-il douter s'il mourra ? Tous tant que nous sommes, ne sommes-nous pas environnés, pénétrés de la mort ? Elle habite dans nous, elle est, pour ainsi parler, nous-mêmes, quoiqu'elle ne se montre qu'à la fin de nos jours. Mais ce qui nous éloigne le plus de la vie, notre faiblesse, notre fragilité, nos misères, ce sont ces mêmes choses qui nous promettent davantage l'immortalité, *Non est reversio finis nostri*, dit le Sage, *quoniam consignata est, et nemo revertitur* (Sap. II, 5). Si une fois nous sommes sortis de la terre, il ne faut pas songer à y retourner, parce que le refus de notre retour est signé, il est arrêté. Et comment ? Notre mort est un gage certain, nous ne mourrons qu'une fois. Cela est vrai, mais en même temps notre résurrection, qui est la fin où nous tendons tous par la mort, a été comme confiée à notre mort, et nous pouvons dire : *Reversio finis nostri consignata est* ; notre résur-

rection a été mise comme en dépôt : et entre les mains de qui ? Entre les mains de la mort. Ce grain qui tombe dans la terre n'y tombe que pour lever ; ce trésor que l'on cache dans son sein en sortira tout entier. Nous mourrons, nous serons enterrés, et la terre rendra un compte exact de notre corps jusqu'à un cheveu de notre tête. *Reversio finis nostri consignata est.* Que pensez-vous que soit devenue la mort à notre égard ? disait S. Augustin : elle est la nourrice d'un bonheur assuré et éternel : *Mors nutrix æternæ securæque felicitatis.* Cette résurrection, cette félicité qui doit suivre la résurrection des gens de bien se nourrit, pour ainsi dire, dans le sein de la mort : nous devenons poudre et cendre, mais cette poudre et cette cendre sont les semences de notre éternité, dit S. Ambroise : *Semina æternitatis.* Voilà ce que nous promettent ces douleurs, ces symptômes, cette pâleur, toutes ces faiblesses d'une personne mourante. *Per hominem mors, per hominem resurrectio.* (Le P. de la Pesse).

[Jésus devait ressusciter]. — JÉSUS-CHRIST n'était pas descendu dans le tombeau pour y demeurer, et, s'il avait subi la loi de la mort, c'était pour triompher ensuite de la mort même, et pour la soumettre à son empire. Or, ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la résurrection de cet Homme-DIEU, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita. Le prophète avait dit de lui qu'il serait *libre entre les morts*, c'est-à-dire qu'il mourrait quand il voudrait et comme il voudrait, mais qu'il saurait aussi se dégager des liens de la mort au moment qu'il avait marqué, et qu'il ne serait pas moins puissant pour se ressusciter lui-même qu'il l'aurait été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisième jour depuis sa passion. Sans nul secours que cette vertu divine et toute miraculeuse qu'il avait exercée sur tant de sujets et fait éclater en tant d'occasions, l'heure venue et dès le grand matin, il ouvre le sépulchre où son corps était enfermé ; il ranime le corps et le tire du sein de la terre ; il paraît au milieu des soldats qui le gardaient, et il les saisit d'une telle épouvante qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister et pour l'arrêter : *O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? je serai moi-même ta mort*, et, après avoir étendu ta domination et porté tes coups jusque sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cèdes malgré toi à mon souverain pouvoir : paroles du prophète Osée et de l'apôtre S. Paul, que l'Eglise applique à ce DIEU vainqueur de la mort, et qui nous font connaître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de sa propre résurrection. (Bourdaloüe, *Retraite spirituelle*).

[Divinité de Jésus démontrée]. — Je vous avoue, Messieurs, que la résurrection du Fils de DIEU est un fait trop marqué, trop circonstancié, trop attesté, pour croire que les disciples de JÉSUS-CHRIST aient pu s'y tromper. Cela suffit : dès qu'on reconnaît la vérité de ce fait, tout est prouvé. Rien

n'est plus douteux dans l'histoire de JÉSUS-CHRIST. En cette matière, qui tient un seul fait avec sûreté les tient tous. Ils sont si liés et si enchaînés les uns avec les autres, que la vérité de l'un emporte nécessairement la vérité de tous les autres. Si JÉSUS-CHRIST a envoyé son ESPRIT-SAINT à ses disciples, son ascension au ciel est véritable, puisqu'il n'avait promis de l'envoyer qu'après qu'il serait monté au ciel. Si l'ascension est certaine, il faut que la résurrection le soit aussi, puisque sa mort sur la croix a été de notoriété publique. Si la résurrection de JÉSUS-CHRIST est constante, tout ce qu'il a enseigné, toute sa doctrine est indubitable. Puisque la résurrection ne pouvant être l'ouvrage que de la Divinité, la doctrine de JÉSUS-CHRIST ne pouvait être autorisée par une preuve plus incontestable. (*L'incrédule amené à la religion, par le P. Lamy*).



L'ASCENSION.

AVERTISSEMENT.

Nous avons déjà, en parlant de ce mystère, fait remarquer la difficulté que les prédicateurs trouvent à le bien traiter. Elle vient, d'un côté, du mystère même, que l'Eglise appelle l'objet de notre admiration : Per admirabilem ascensionem tuam ; voulant dire par là qu'il n'y a point d'éloquence qui puisse exprimer la pompe et la magnificence du triomphe du Sauveur, vainqueur de la mort et de toutes les puissances de l'enfer, mais qu'on se doit contenter de l'admirer. D'ailleurs comme le Fils de DIEU nous assure que c'est particulièrement pour notre intérêt qu'il monte au ciel, afin d'y préparer notre place et de nous animer à y prétendre et y aspirer par l'espérance qu'il nous donne de le suivre un jour et d'y monter comme lui, après avoir vaincu comme lui tous les ennemis qui s'efforcent de nous en fermer l'entrée : Vado parare vobis locum ; il n'est pas moins difficile de donner une juste idée de la grandeur du bonheur que nous espérons dans ce glorieux séjour. Pour vaincre donc l'une et l'autre difficulté, il faut qu'un orateur chrétien dispose tellement son temps et son discours, qu'il fasse naître dans l'esprit de ses auditeurs l'admiration d'un si charmant spectacle, tel qu'on peut s'imaginer devoir être le triomphe du Fils de DIEU après tant de travaux et de victoires. Mais, afin que ce ne soit pas une admiration stérile, il doit tâcher d'exciter un ardent désir de participer un jour à cette même gloire, en suggérer les moyens, montrer quelles sont les voies par où l'on doit marcher pour parvenir à cet heureux terme, en sorte que l'espérance de ce bonheur incomparable nous inspire en même temps un dégoût et un mépris de tout ce que les biens de la terre ont de plus séduisant et de plus capable de nous faire perdre la pensée des biens célestes, que l'Ascension du Fils de DIEU nous fait espérer. C'est à quoi ne contribuera pas peu ce que nous avons ajouté dans ce Supplément sur ce consolant mystère.

mais ils n'en paraissaient néanmoins encore que faiblement persuadés : il leur fallait donc une dernière leçon, plus courte, plus persuasive que tous les discours : et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son ascension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appelait. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouirent. Tout ce qu'il leur avait dit du royaume de DIEU se retraça vivement dans leur souvenir : savoir, que ce royaume était leur véritable patrie ; qu'il y avait des places pour chacun d'eux, et qu'il les allait préparer : qu'il devait les précéder comme leur chef ; et qu'étant ses membres ils devaient un jour le suivre : par conséquent, qu'il ne les laissait sur la terre que comme dans un lieu de passage, et qu'ils ne devaient s'y regarder que comme des étrangers et des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillèrent, et les touchèrent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde et n'eurent plus désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie, dont ils avaient dans la personne de leur Maître un gage si assuré. (**Bourdaloue, Retraite spirituelle**).

[Les âmes des limbes délivrées]. — On ne doute point que l'ascension glorieuse de JÉSUS-CHRIST ne fût accompagnée de cette bienheureuse foule de prédestinés que ce divin Sauveur avait délivrés des limbes, où ils attendaient la rédemption d'Israël. Tant de saints patriarches, tant de prophètes zélés, tant de personnes chéries de DIEU et mortes dans la grâce, suivaient ce divin conquérant, victorieux de l'enfer et de la mort, et, ayant été joints par toute la cour céleste, qui était venue au-devant de lui, servirent comme de cortège à la pompe du plus auguste de tous les triomphes. Si nous voulons célébrer dignement et avec dévotion l'ascension glorieuse du Sauveur, dit S. Augustin, montons avec lui, suivons-le de cœur, afin que, le jour de ses promesses étant arrivé, nous le suivions de corps. Vous qui êtes les membres de JÉSUS-CHRIST, ajoutez le même Père, espérez que ce que vous voyez s'accomplir dans votre chef s'accomplira aussi dans vous. *Hoc sperate, membra, quod videtis in capite*. L'ascension de JÉSUS-CHRIST est notre propre élévation, dit S. Léon : car le corps a droit d'espérer la même gloire que le chef a déjà reçue. — Mais quel sujet de joie plus juste que le triomphe de JÉSUS-CHRIST dans le ciel, puisque sa gloire est en quelque façon la nôtre ! Notre nature, quelque humble qu'elle soit, ajoute ce saint Pape, est élevée en JÉSUS-CHRIST au-dessus de toute la milice céleste, au-dessus de tous les ordres des anges, des archanges, et plus élevée encore que toutes les puissances et les sublimes intelligences de la céleste Jérusalem, et se trouve placée sur le trône même du Père céleste. (**Croiset, Exercices de piété**).

[Jésus nous prépare des places]. — Ce n'est pas seulement pour vous, Seigneur, que vous rentrez dans votre royaume, c'est encore pour nous-mêmes, s'écrie un grand serviteur de DIEU. Vous y montez comme notre chef,

et vous allez, selon la promesse que vous nous en avez faite, préparer à vos élus les places qui leur sont destinées. Vous y montez comme notre médiateur, et vous allez présenter pour nous à votre père les fruits de cette rédemption surabondante qui a réconcilié le ciel et la terre. Vous y montez comme notre guide, et en nous montrant le terme où nous devons aspirer, vous nous tracez le chemin par où nous devons marcher. Chef adorable de cette Eglise militante que vous avez formée sur la terre par les travaux de votre vie mortelle, donnez-nous part à la gloire de cette Eglise triomphante que vous commencez à rassembler dans le ciel, et dont vous devez faire l'éternelle félicité. Nous sommes vos membres, et, partout où le chef se trouve, les membres doivent se trouver avec lui. Médiateur tout-puissant, nous ne pouvons rien sans vous ; si c'est vers vous que nous devons tendre sans cesse, ce n'est que par vous que nous y pouvons arriver. Vous nous avez promis que vous ne nous laisseriez pas sur la terre comme des orphelins : souvenez-vous que vous vous êtes engagé à prier pour nous votre Père : souvenez-vous que vous nous avez reconnus devant lui pour vos enfants, pour votre troupeau, pour votre héritage, pour votre conquête : conservez-la, cette conquête qui vous a tant coûté ; cultivez-le, cet héritage que vous avez acquis par votre sang ; conduisez-le, ce troupeau que vous avez rassemblé par vos soins, et ne permettez pas qu'aucune brebis s'égaré de la bergerie. Enfin, protégez ces enfants qui vous sont encore si chers. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[*Quàm sordet tellus!*]. — Que chercherions-nous encore et que pourrions-nous aimer sur la terre ! JÉSUS-CHRIST est monté au ciel : il doit avoir emporté avec lui tous nos désirs. Que pouvons-nous trouver sur la terre qui mérite d'occuper notre cœur ? Faits pour le Ciel, nous ne devons plus soupirer que pour ce lieu du repos et de l'éternelle félicité, que pour cette céleste patrie. La terre paraît un séjour bien triste, et elle l'est en effet, à quiconque connaît le bonheur de l'autre vie, à quiconque aime véritablement JÉSUS-CHRIST. « Pour moi c'est vivre que d'être à JÉSUS-CHRIST, disait S. Paul, et c'est un gain pour moi que de mourir. » Tout chrétien devrait penser, devrait parler de même. Chose étrange ! la terre où nous vivons n'est parsemée que de croix, et elle ne produit que des ronces et des épines ; s'il y naît quelque rose, on ne saurait la cueillir sans se piquer, et à peine en jouit-on qu'elle est flétrie. Quel jour serein ? quel jour calme ? aux orages succèdent les brouillards ; nulle saison sans frimas, nul climat sans vents impétueux, sans tempêtes. Si du moins le commerce du monde nous dédommageait, par sa douceur, de l'amertume répandue universellement sur tous ses fruits ! mais qui ne sait qu'il n'est rien de plus ennemi de notre repos, de notre félicité, que ce commerce de la vie civile ? (*Le même*).

LA PENTECOTE.

AVERTISSEMENT.

Après les remarques que nous avons faites et les matériaux que nous avons déjà donnés sur la Descente du SAINT-ESPRIT, j'ai douté s'il était à propos d'y rien ajouter. Car enfin ces nouvelles additions n'ont rien d'assez singulier, ni pour l'essence et les circonstances du mystère que nous traitons, ni pour la morale et le fruit qu'un chrétien en doit retirer. Mais, comme les extraits que nous donnons sont d'auteurs différents, ce m'a été un suffisant motif pour me déterminer, dans la vue d'en laisser le choix, selon mon dessein, à ceux qui voudront s'en servir.

Il est pourtant à remarquer que, comme l'effet propre de ce divin Esprit qui descendit visiblement sur les Apôtres en cette fête est de descendre encore invisiblement en nous tous les jours et presque à tout moment par les grâces et par les dons qu'il nous communique, pour les effets qu'il prétend et qu'il en attend, savoir, de nous éclairer, de nous instruire, de nous enflammer dans l'amour de DIEU, et enfin de nous inspirer une nouvelle ferveur au service du Seigneur afin de nous acquitter de tous les devoirs de notre religion et de notre état, on allègue les circonstances de ce mystère et de ses effets sur les Apôtres et sur les nouveaux chrétiens pour les porter à répondre à ses bienfaits et à suivre ses inspirations par une prompte et fidèle obéissance.

[Le don du ciel à la terre]. — Enfin, l'accord est conclu, et une alliance éternelle se va faire entre le ciel et la terre, puisque les ôtages en sont donnés de part et d'autre. La terre a envoyé au ciel, ces jours passés, ce qu'elle avait de plus cher, dans la personne du Sauveur du monde, qui y est monté au jour de son ascension : et le ciel donne aujourd'hui à la terre ce qu'il a de plus précieux en lui donnant le SAINT-ESPRIT pour être le nœud de cette alliance. Ainsi, comme nous disions alors que la terre était montée au plus haut des cieux, quand un homme comme nous s'éleva au-dessus de tous les chœurs des anges, de même on peut dire maintenant que le ciel vient prendre la place de la terre, lorsque le SAINT-ESPRIT vient prendre possession de nos cœurs. C'était, en effet, le dessein de DIEU, ainsi qu'il l'avait promis par son prophète, de faire une terre toute nouvelle, en rendant les hommes tout spirituels et célestes, de terrestres et de charnels qu'ils étaient, comme il avait fait une nouvelle face dans les cieux par la présence du corps glorieux du Sauveur.

Qui l'eût cru, messieurs, que DIEU, après avoir épuisé tous ses trésors en nous donnant son Fils, eût encore trouvé le moyen de nous faire un second présent, qui ne cède point au premier, puisque ce n'est pas seulement un don qu'il nous fait aujourd'hui, mais l'auteur de tous les dons qu'il nous envoie ; non-seulement une grâce qu'il nous donne, mais la source et le principe de toutes les grâces ; non-seulement un gage de son amour, mais son amour même, afin d'être le lien de notre alliance avec la Divinité et de nous élever jusqu'à la participation de sa nature ? En un mot, comme il est un Esprit-Saint, et la sainteté même, il vient en nous pour nous faire saints, c'est-à-dire pour nous faire vivre d'une vie sainte, surnaturelle et divine. Que ne suis-je, Messieurs, assez heureux pour recevoir une de ces langues de feu qui parurent sur les Apôtres en ce même jour, afin de vous faire voir la grandeur et l'excellence de ce bienfait incomparable !

On dit assez ordinairement que les dons et les présents sont le langage du cœur, ou, si vous voulez, des témoignages d'un amour sincère, qui se fait connaître par ces épanchements et par ces profusions ; mais, si vous désirez savoir quelle est l'excellence de celui que le ciel nous fait aujourd'hui, c'est le cœur de DIEU même, c'est la sainteté créée qui vient pour sanctifier le monde ; c'est l'amour personnel, qui est ce flambeau et ce brasier que le Fils de DIEU avait promis d'y allumer : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* C'est enfin ce divin Esprit qui vient tenir la place du Sauveur, et demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles. De sorte que l'Eglise, après avoir été établie par le Sauveur du monde, confirmée par ses miracles, nourrie de sa doctrine et cimentée de son propre sang, est encore animée aujourd'hui de son Esprit, qui descend sur les Apôtres comme un souffle, non-seulement pour signifier ce qui est propre à sa personne, en procédant du Père et

du Fils par spiration, mais encore afin de nous faire voir que, comme on ne peut subsister dans la vie naturelle sans respirer l'air, de même nous ne pouvons vivre d'une vie sainte et surnaturelle sans le SAINT-ESPRIT, qui en est l'auteur : et c'est pour cette raison qu'entre tous les noms qu'il porte il prend particulièrement celui d'ESPRIT-SAINT, et que la sainteté lui est spécialement attribuée, parce qu'il vient pour la produire dans nos cœurs comme la première et la plus noble communication qu'il fait de lui-même. (*Houdry, Sermons sur tous les sujets*).

[Même sujet]. — Voici, Messieurs, l'accomplissement des promesses de JÉSUS-CHRIST, la fin de sa mission, le fruit de ses mérites, la dernière marque de sa miséricorde, de la magnificence, et si j'ose m'expliquer avec Tertullien, de la charité prodigue des trois divines personnes envers l'homme. Le Père éternel nous avait donné son Fils, ce Fils s'était lui-même livré et immolé pour nous : que restait-il à faire, sinon que le SAINT-ESPRIT, qui procède de ces deux personnes en unité de principe, vînt se donner lui-même, comme pour se dédommager de sa stérilité par ses communications extérieures, et dégager la parole de JÉSUS-CHRIST qu'il avait promise à ses disciples, afin qu'ils se consolassent de son absence ?

C'est ce riche présent que le ciel fait aujourd'hui à la terre, après que la terre a envoyé au ciel celui qu'elle en avait reçu. C'est aujourd'hui que ce divin Esprit descend, pour rendre témoignage à la divinité du Père, achever les conquêtes du Fils, consommer notre bonheur et nous tenir lieu de toutes choses. Esprit de pureté qui nous sanctifie, de vérité qui nous enseigne, de charité qui nous anime, de force qui nous soutient, de sagesse qui nous dirige, de crainte qui nous redresse, de piété qui nous unit à DIEU et qui nous fait demeurer en lui ; Esprit, qui pourvoit abondamment à tous nos besoins, et qui remplit nos justes désirs. Sommes-nous pécheurs ? il nous absout ; étrangers ? il nous adopte ; irrésolus ? il nous détermine ; orphelins ? il nous protège ; affligés ? il nous console ; pauvres ? il demande pour nous ; insensibles ? il gémit pour nous ; éloignés de notre patrie ? il nous en montre les voies et nous en assure la jouissance. (*Discours moraux*).

[Effets merveilleux produits par le Saint-Esprit dans les âmes]. — Que fait le SAINT-ESPRIT quand il descend dans notre âme ? il en ôte ces illusions auxquelles elle est naturellement sujette ; il y démêle les vérités d'avec les erreurs, les vertus solides d'avec celles qui n'en ont que l'apparence ; il lui montre les voies qu'elle doit tenir, il la conduit droit à son principe et à sa fin dernière ; et, s'insinuant doucement, il l'instruit de tous ses devoirs, tant généraux que particuliers, de la manière, du lieu, du motif, du temps et des différents moyens de les accomplir. En un mot il devient notre esprit même. (Ne vous scandalisez pas de cette expression, elle est tirée de

l'Écriture.) Nous remarquons dans les Actes des Apôtres que, quoiqu'à l'extérieur l'on vit et l'on entendit S. Etienne disputer avec les Juifs et les confondre, cependant, au lieu de dire qu'ils ne pouvaient répondre aux raisons ni aux reproches de ce diacre, on dit « qu'ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui : *Non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur.* » Et JÉSUS-CHRIST voulant prévenir les difficultés que pourraient lui objecter ses Apôtres pour s'excuser d'une commission aussi pénible qu'était celle d'aller prêcher son Évangile par tout le monde, ne leur dit-il pas lui même : *Ne vous embarrassez pas de ce que vous direz aux gouverneurs et aux princes entre les mains desquels vous serez livrés; dites seulement ce qui vous sera inspiré pour lors : car ce ne sera pas vous qui leur parlerez, ce sera le SAINT-ESPRIT.*

Il n'y a rien de si admirable, dans l'ordre de la grâce, que les différents effets que le SAINT-ESPRIT produit dans les âmes : et cependant c'est toujours un même, simple et indivisible Esprit : *Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus* (I Cor. XI). Tantôt ce sont des pécheurs qu'il tire de leurs désordres, et qu'il arrache malgré leur engagement du sein du plaisir ; tantôt ce sont des femmes perdues d'honneur et de conscience qu'il rend, par la pureté qu'il leur communique, aussi blanches que des lys. Tantôt ce sont des martyrs qu'il anime au combat, et sur le sang desquels il se répand pour en faire le sujet de leurs mérites et l'instrument de ses victoires. Tantôt ce sont d'impitoyables persécuteurs et des ennemis déclarés de l'Évangile qu'il ébranle et qu'il renverse dans la chaleur même de leur emportement et de leur fureur ; se faisant ainsi tout à tous, et dans cette division de grâces devenant le principe de leur sainteté et de leur gloire. Mais ce qui leur donne la dernière perfection, c'est lorsqu'il achève en eux ce qu'il a commencé ; c'est lorsque cet Esprit dominant et fort, comme l'appelle S. Thomas après le Prophète-Roi, les affermit dans la pratique de la vertu, fixant en quelque manière leur liberté, s'arrêtant et se reposant sur eux : *Seditque super singulos eorum.* (*Discours moraux*).

[Comment le S.-Esprit s'arrêta sur les apôtres]. — Le SAINT-ESPRIT s'arrêta sur les Apôtres : *Sedit* ; et, l'ayant reçu au jour de la Pentecôte, ils ne le perdirent plus. Attachés au souverain bien, ils n'en furent plus séparés, et, quelque liberté qu'ils eussent, ils n'en firent nul mauvais usage. Pourquoi cela ? C'est, dit S. Augustin, qu'étant animés de ce divin Esprit, ils voulaient toujours, invinciblement quoique librement, le bien qu'il leur avait fait, et qu'ils étaient invincibles dans le dessein qu'ils avaient de ne le point abandonner. Or, une âme qui d'un côté aime ce qu'elle doit aimer, et qui de l'autre s'attache à ce qu'elle a dû aimer, persévère infailliblement, quoique librement, dans la vertu par une grâce qui la guérit et qui la fortifie ; et, bien loin que sa liberté soit détruite par cet amour constant de la justice, c'est cet

amour même qui fait sa félicité et sa plus grande perfection. (*Les mêmes*).

[Courage des apôtres]. — Dans ces jours, je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes : *Sed et super servos meos et ancillas meas, in diebus illis, effundam Spiritum meum* (Joal. 11). Jamais, en effet, fut-il un miracle où la toute-puissance de DIEU parût mieux marquée qu'en ce jour ! Jamais prodige ne porta plus visiblement le caractère de la vertu du Très-Haut. Ce ne sont pas ici ces trembleurs qui à la voix d'une simple servante étaient tellement saisis de crainte qu'ils en étaient demimorts. Non, ne craignons plus pour eux : les plus furieux tyrans, par tous les supplices imaginables, ne pourront plus les ébranler ; ils sont devenus en ce peu de temps assez résolus pour affronter tout l'univers. Voyez la hardiesse de ce Pierre, pêcheur de profession, qui à peine savait lire : il paraît en présence de tous les docteurs de Jérusalem, leur démontre que cet homme qu'ils ont mis si cruellement à mort, il y a cinquante-trois jours, était le Fils de DIEU, leur maître souverain, le vrai Messie attendu par tous les patriarches de leur nation. Tous les autres apôtres, aussi lâches, aussi timides naturellement que celui-là, ne craignent ni menaces ni tourments, annoncent avec une hardiesse de héros la divinité de JÉSUS-CHRIST, prêchent sa religion, et font en peu de jours triompher la foi dans toute la Judée, et peu de temps après par tout le monde. O DIEU, que vous êtes admirable dans vos merveilles ! Nous cherchons des miracles, gens de peu de foi : en fut-il jamais un plus visible, plus admirable, plus concluant que celui-ci ? et peut-il en être jamais un qui frappe davantage ?

Ce n'est point ici un de ces miracles secrets, particuliers, obscurs : c'est un miracle public, universel, fait en faveur de tous les disciples de JÉSUS-CHRIST, que la crainte tenait enfermés, et qui jusqu'à ce moment n'étaient pas en état de concevoir le moindre mystère de la religion, qui ignoraient la loi, qui n'avaient jamais rien compris dans le langage figuré et mystérieux des prophètes. Ce n'est point en secret que ce prodige arrive : c'est en plein jour, dans la solennité d'une fête qui avait rassemblé dans Jérusalem plusieurs milliers de personnes de toutes sortes de nations, et toutes d'un différent langage, pour être autant de témoins de cette merveille. Le miraculeux bruit d'un vent impétueux, qui se fait entendre dans toute la ville, mais qui ne se fait sentir que dans la maison où les disciples du Fils de DIEU sont assemblés, y fait venir tous les étrangers et les habitants pour être tous témoins du miracle. Les apôtres et les disciples paraissent : ils découvrent la merveille, ils en développent le mystère, ils en expliquent le sens, et publient les grandeurs de JÉSUS-CHRIST en toutes sortes de langues. Quelle preuve plus claire, plus forte, plus sensible, plus incontestable, de la vérité de notre religion, et de l'Eglise ? (*Croiset, Exercices de piété*).

[Le Saint-Esprit produit les mêmes effets sur nous]. — Ce qui s'est accompli pour la première fois dans les Apôtres, en ce jour si solennel, doit s'accomplir en nous, si nous sommes disposés, ainsi qu'ils l'étaient, à recevoir ce don céleste de l'Esprit de DIEU : car le Sauveur par sa mort l'a mérité pour nous aussi bien que pour les apôtres. Que notre cœur soit pur ; qu'il soit vide de l'amour des créatures, il sera bientôt rempli de ce divin Esprit. Le SAINT-ESPRIT étant toujours le même, ceux qui le reçoivent doivent en ressentir les principaux effets. L'ESPRIT-SAINT est un esprit de vérité, qui nous éclaire ; un esprit de sainteté, qui nous purifie ; un esprit de force, qui nous anime, et qui nous fait surmonter tous les obstacles et toutes les difficultés. Comme esprit de vérité, il nous détrompe de nos erreurs ; comme esprit de sainteté, il nous détache de nos engagements criminels, et comme esprit de force, il nous fait triompher de nos faiblesses. L'ESPRIT-SAINT ne se borne point à nous enseigner quelques vérités en particulier, comme peuvent faire les hommes : Cet esprit divin enseigne et persuade en même temps, sans exception, toute vérité ; il l'enseigne sans distinction à toutes sortes de personnes : et c'est ce qui n'appartient qu'à DIEU seul. (**Croiset et Bourdaloue**).

[Le Saint-Esprit est sanctificateur]. — Le divin Esprit n'est pas seulement essentiellement saint ; il est encore esprit sanctificateur, c'est-à-dire source et principe de sainteté dans tous les sujets à qui il se communique. Et c'est ce que signifie l'expression mystérieuse dont se servit le Sauveur le jour de son ascension, quand il dit à ses disciples que dans peu de jours ils seraient baptisés dans le SAINT-ESPRIT. C'est le SAINT-ESPRIT qui est en nous le principe immédiat et substantiel de toutes les opérations de la grâce. C'est par lui que nous sommes régénérés dans le Baptême ; c'est par lui que nous sommes réconciliés dans la pénitence. C'est par le SAINT-ESPRIT que la charité est répandue dans nos cœurs. De-là cette claire intelligence et cette persuasion des vérités de la foi dans tous ceux qui reçoivent le SAINT-ESPRIT ; de-là cette pureté et cette ferveur de dévotion ; de-là cette charité et ce zèle qui inspire tant de générosité dans la pratique de la vertu, et qui obtient la persévérance. C'est à ces effets consolants que nous pourrions connaître si nous avons reçu le SAINT-ESPRIT. Notre foi est-elle universelle ? notre dévotion est-elle plus fervente ? sentons-nous un nouveau courage dans les voies de JÉSUS-CHRIST ? Si notre foi est encore limitée et languissante, si notre dévotion est toujours faible, si nous n'avons pas plus de zèle qu'auparavant et pour le salut des autres et pour le nôtre propre, c'est un grand sujet de craindre que nous n'ayons pas reçu ce don céleste. (**CROISSET, Exercices de piété**).

[Le Saint-Esprit dans les âmes]. — L'ESPRIT-SAINT ne peut descendre dans une âme sans l'enrichir de ses plus précieux dons. De là ce grand jour, cette lumière pure, cette intelligence si vive, si étendue, dont tous les disciples

furent doués en ce jour célèbre de la Pentecôte. Ces hommes si grossiers, ces génies si matériels et si bornés, ces esprits si épais et si indociles, deviennent dans un instant les oracles de tout l'univers, les docteurs des nations, la lumière du monde. Rien ne résiste à leur pénétration : obscurité des prophéties, subtilités de la sagesse humaine, sophismes des écoles, impénétrabilité même du cœur humain, tout se développe à leur esprit, tout cède à la vivacité, à l'étendue de leurs connaissances. Leur sagesse répond à leur lumière ; leur courage ne cède ni à leur pénétration ni à leur science. Ces hommes si timides, ces cœurs si lâches et hébétés, n'ont pas plus tôt reçu le SAINT-ESPRIT qu'ils se trouvent revêtus et animés d'une magnanimité inconnue à tous ces prétendus héros de l'histoire. Intrépides devant les tribunaux et au milieu des plus grands dangers, les supplices les plus cruels, les feux, le fer, les tortures et les chevalets, rien ne peut ébranler leur courage. Leur foi est supérieure à tous les artifices de l'enfer, et leur amour pour le Fils de DIEU est inaltérable et invincible. Les fruits répondent à ces dons merveilleux : voyez la conversion de tout l'univers : que de peuples convertis à la foi ! que de nations barbares conquises à JÉSUS-CHRIST ! quels immenses pays soumis à l'Évangile ! Voilà ce que peuvent des pécheurs, des hommes simples remplis du SAINT-ESPRIT ! Voilà quels devraient être tous les fidèles : qui nous empêche d'être tels ? (**Croiset**).

[Nos âmes sont des temples dédiés au S.-Esprit]. — Comme nous sommes des temples du SAINT-ESPRIT tant que nous persévérons dans la grâce, peut-on douter qu'il n'y ait des temps particuliers où DIEU prend plaisir à parer ces temples, et où l'effusion de sa divinité se fait avec plus de profusion et de magnificence, ainsi que parle le SAINT-ESPRIT, qui a choisi ce grand jour pour descendre sur les Apôtres d'une manière si éclatante et si divine ? On peut dire qu'il renouvelle tous les ans le mystère de la descente sur les justes, et que nous solennisons aujourd'hui la dédicace de ce temple sacré que nous portons au dedans de nous-mêmes. Comme le temple de Salomon fut consacré par ce feu céleste que les enfants d'Israël virent descendre sur la maison du Seigneur : *Omnes filii Israël videbant descendentem ignem, et gloriam Domini super domum* (II Paralip. VII), ainsi la première consécration des temples mystérieux des fidèles se fit par la descente de ces langues de feu sur la tête des Apôtres ; et il célébra dans l'Église, avec toutes les profusions de sa grâce, la mémoire de cette première dédicace. Ce n'est pas une visite passagère qu'il nous rend ; mais ils l'établit, dit S. Augustin, une demeure fixe et un domicile permanent au-dedans de nous. Il ne se contente pas, dit ce Père, de répandre dans nos âmes l'odeur et le parfum précieux de sa grâce, mais il brise, pour ainsi dire, le vase qui renferme ce baume sacré, afin que toutes les maisons où il habite spirituellement en soient remplies et sanctifiées.

Cet esprit de lumière fera tomber les voiles de vos yeux, et il vous

révélera les merveilles de la loi ; il vous fera voir tout ce que les sages du monde ont pensé de plus précieux comme autant de songes et de chimères, si on les compare avec la religion de JÉSUS-CHRIST. Il vous représentera cette religion fondée sur la foi d'une nuée innombrable de témoins, qui sont des garants infaillibles de la vérité, sur le témoignage de millions de martyrs qui ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sa défense, sur les lumières d'une infinité de docteurs qui ont rendu la vérité plus brillante que le soleil dans leurs écrits ; sur cette liaison admirable de l'ancien et du nouveau Testament, où nous voyons la religion chrétienne préparée depuis tant de siècles par une infinité de miracles, de figures et de prophéties, dont l'accomplissement visible ne peut être que l'ouvrage de DIEU. L'Esprit de vérité vous enseignera toutes ces choses, dit JÉSUS-CHRIST : *Mittam vobis Paracletum veritatis, qui vos docebit omnia.*

Cet esprit de lumière sera pour nous un esprit de force, qui nous remplira d'une foi victorieuse du monde et des passions ; il nous empêchera de rougir devant les hommes en confessant un DIEU crucifié par une vie conforme à notre croyance, dans ces conjonctures dangereuses où des intérêts humains opposés aux devoirs de la religion nous défendront, comme les Juifs à S. Pierre, de rendre témoignage à l'Evangile. Il nous fera dire, avec cet apôtre, qu'il est plus juste d'obéir à DIEU qu'aux hommes ; il nous fera trouver dans la pratique de la vertu cette manne cachée que DIEU promet à ceux qui savent vaincre ; il versera dans nos âmes un déluge de grâces et de consolations intérieures. Que nous serions heureux si l'ESPRIT-SAINT se rendait témoignage à lui-même au-dedans de nous ! (Du Jarry, *Pentecôte*).

[Les premières conversions]. — Le SAINT-ESPRIT fit naître dans le cœur de ceux qui avaient crucifié le Sauveur, et qui étaient coupables de sa mort, des fruits dignes de pénitence. *Viri fratres, quid faciemus?* disent-ils : que ferons-nous pour expier l'attentat dont nous sommes coupables ? Nous voilà prêts à reconnaître pour le Messie celui que nous avons attaché à la croix comme un séducteur ; nous sommes disposés à verser tout notre sang pour réparer le crime d'avoir répandu le sien. Sept mille conversions sont le fruit de deux discours ; le nom de JÉSUS retentit de toutes parts, les oracles de son Evangile sont ouvertement annoncés dans le temple où les prêtres et les pontifes avaient conjurés sa mort ; le troupeau naissant des chrétiens se multiplie de jour en jour, et le tombeau de la Synagogue devient le premier siège de l'Eglise. (*Le même*).

[La grâce dans les âmes]. — L'Esprit porté sur les eaux dès le commencement du monde nous figurait la grâce du SAINT-ESPRIT répandue sur les eaux du Baptême et sur la piscine de la pénitence, pour la conversion des infidèles et des pécheurs. C'est pour cela que le SAINT-ESPRIT descendit visiblement

sur le Sauveur lorsqu'il fut baptisé par S. Jean, pour nous apprendre qu'en même temps qu'il sanctifiait les eaux du Jourdain par l'immersion de sa personne adorable, il fallait que le SAINT-ESPRIT leur imprimât par sa grâce une efficace divine. Les eaux de la piscine auraient été sans vertu si l'ange du Seigneur, qui nous représentait le SAINT-ESPRIT, ne les eût rendues salutaires pour la pénitence. C'est pour cela, dit S. Cyprien, que le SAINT-ESPRIT ne parle que sous des figures ou des symboles qui ont un rapport mystérieux avec les opérations de sa grâce dans les pécheurs qu'il convertit, où il est soutenu sur les eaux, où il descend en forme de feu, où il paraît sous l'image de la colombe ; il lave les taches du péché par les larmes de la contrition, il purifie les âmes par le feu de la charité, et il leur donne les ailes de la colombe qui les élèvent au-dessus des sens et des affections corrompues du siècle. C'est cette colombe, dit S. Augustin, qui gémit et qui soupire dans les âmes pénitentes. Il faut que le SAINT-ESPRIT inspire afin que le pénitent soupire ; il faut que la voix de la colombe qui attendrit produise la voix de la colombe qui gémit, et que la grâce du SAINT-ESPRIT fasse couler les larmes qui désarment sa justice. (*Le même*).

[Résistance au Saint-Esprit]. — Vous qui depuis longtemps, insensibles aux grâces de DIEU, avez repoussé dans ce jour le SAINT-ESPRIT qui a voulu rentrer dans vos âmes, craignez que la même obstination des juifs ne soit suivie de la même punition. *Vos semper Spiritui sancto resistitis* (Act. VII). L'aveuglement du pécheur consiste à fermer les yeux aux lumières qu'il reçoit du ciel, son endurcissement à résister aux inspirations que DIEU lui donne. Ainsi, plus il reçoit de lumières sans voir, plus il est aveugle ; plus il reçoit d'inspirations sans être touché, plus il est endurci. Or, comme la descente du SAINT-ESPRIT porte avec elle les lumières les plus vives et les inspirations les plus pressantes, c'est dans ce jour que plusieurs pécheurs consomment le mystère de leur endurcissement, parce que c'est dans ce jour qu'ils résistent aux plus grandes grâces. Il me semble que j'entends l'Esprit de DIEU qui me dit, comme autrefois à son prophète : « aveugle le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles ! » Et pourquoi, Seigneur ? Afin qu'il voie, et qu'il ne voie pas ; qu'il entende, et qu'il n'entende pas ! Il faut que les vérités de mon Evangile brillent à leurs yeux, et qu'elles s'obscurcissent en même temps dans les ténèbres de leurs péchés ; que ma parole frappe leurs oreilles, mais qu'elle se perde dans le bruit de leurs passions. Car voilà l'usage funeste auquel l'obstination du pécheur fait servir le SAINT-ESPRIT. (*Le même*).

[Merveilles opérées dans les Apôtres]. — Vous savez, chrétiens, les changements merveilleux que le SAINT-ESPRIT opéra dans ces âmes bienheureuses que la Providence avait choisies de toute éternité pour jeter les fondements de son Eglise ; comme quoi ces roseaux faibles et chancelants deviennent

en un moment des colonnes de bronze et d'airain que la fureur des démons et la rage des bourreaux ne purent ébranler. Ces apôtres si timides, qui depuis la mort de leur divin maître n'avaient pu soutenir la présence de ses meurtriers, leur reprochent avec un courage intrépide l'attentat qu'ils ont commis contre sa personne adorable. Avec quelle fermeté S. Pierre, que la voix d'une simple servante faisait trembler il y a si peu de temps, ne leur dit-il point : « Ce même Jésus à qui vous avez préféré un scélérat et un homicide, que vous avez enfin fait mourir honteusement était véritablement le saint, le juste, l'auteur de la vie. C'est lui que DIEU a ressuscité des morts, et nous en sommes témoins : *Hunc ipsum suscitavit à mortuis, cujus testes sumus.* » Quel prodige de voir aujourd'hui cet homme, qui ne fait que de laisser ses filets et sa barque, commencer les fonctions de l'apostolat d'une manière si admirable; s'élever au-dessus de la bassesse de son emploi, de l'obscurité de sa naissance, de la rudesse de son extérieur, de la grossièreté de son langage; enseigner les plus hauts mystères de la religion aux docteurs, aux prêtres et aux pontifes de Jérusalem ! *Stupebant omnes et mirabantur.* Mais quel serait votre étonnement si, transportés en esprit dans la ville de Jérusalem, vous voyiez comme ce feu sacré qui les anime passe du Cénacle dans les rues et les places publiques, prêchant et annonçant l'Évangile en toutes sortes de langues, selon que l'Esprit de DIEU, dont ils étaient remplis, leur inspirait : *Cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus-Sanctus dabat eloqui illis.* Bientôt, des places publiques de Jérusalem nous les verrons passer dans toutes les parties du monde. Tous les tribunaux, tous les théâtres, toutes les académies, toutes les prisons, seront sanctifiés par leurs prédications, par leurs chaînes, par leur martyre : *In omnem terram exivit sonus eorum.*

S. Augustin regarde les Apôtres comme des flambeaux animés et des étoiles intelligentes, qui, ayant puisé les lumières de la foi dans leur source, les vont porter jusqu'aux climats les plus inconnus. Ces cœurs auparavant resserrés par la crainte et par la tristesse, ces esprits si bornés et si peu capables de contenir les fleuves de la vérité qui coulaient de la bouche de leur divin Maître, s'enflent et se dilatent en ce jour pour recevoir la plénitude de l'intelligence qu'ils doivent dispenser aux autres : *Discipulorum pectora dilatata sunt, ad sustinendam plenitudinem divini luminis et intelligentiam veritatis.* DIEU a voulu que la naissance de l'Église fût accompagnée de ces grands prodiges, afin que les caractères de son doigt divin, visiblement imprimés sur les fondements de la religion, demeuraient ineffaçables jusqu'à la fin des siècles. **(Du Jarry).**

[Le même sujet]. — Ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. DIEU se fit voir à Moïse dans un buisson ardent, qui ne se consumait point : et le SAINT-ESPRIT descend sur les Apôtres sous la forme d'un feu qui les éclaire, les chauffe

et les purifie, sans les brûler ni leur faire aucun mal. Voilà la parole de S. Jean-Baptiste accomplie. Il avait dit : Je baptise dans l'eau ; mais celui qui vient après moi, vous baptisera dans le S.-ESPRIT et dans le feu. L'eau marque la pénitence qui nettoie les taches, le feu marque la charité qui fait agir. Le Fils de DIEU envoie donc du haut du ciel ce feu qu'il avait promis, remplit ses apôtres du S.-ESPRIT, et par le S.-ESPRIT il répand en eux le feu de la charité. Un séraphin toucha les lèvres d'Isaïe avec un charbon ardent pris sur l'autel : JÉSUS-CHRIST ne touche pas seulement la langue des Apôtres avec le feu, mais il leur donne des langues de feu, en leur donnant le S.-ESPRIT qui devait parler par eux, parce qu'ils ne devaient s'énoncer que par lui, selon ses ordres et par son impression, avec le zèle, la sagesse et les paroles mêmes qu'ils recevraient de lui. Les langues se partagèrent, pour marquer la division des dons, desquels le SAINT-ESPRIT est le maître ; et elles s'arrêtèrent sur les Apôtres, parce que le SAINT-ESPRIT vint en eux pour y demeurer, et pour signifier sa demeure dans l'Eglise, qu'il anime et conduit sans cesse, et qu'il n'abandonnera jamais.

« Ils furent tous remplis du SAINT-ESPRIT », dit l'Écriture. Les Apôtres avaient reçu le SAINT-ESPRIT avec le baptême, avant la passion du Sauveur ; le jour de sa résurrection, il le leur donna en soufflant sur eux. Mais ils ne l'avaient pas encore dans cette plénitude abondante qui leur avait été promise lorsque JÉSUS-CHRIST avait dit qu'il sortirait d'eux des fleuves d'eau vive. C'est aujourd'hui qu'ils en sont remplis, et pour eux et pour les autres, et que ce feu divin les embrase, afin d'embraser ensuite par eux toute la terre. Ils sont tous remplis, chacun selon sa capacité, comme de plusieurs ruisseaux pleins. Les plus grands tiennent davantage d'eau que les plus petits : non que le SAINT-ESPRIT se partage en soi-même comme une liqueur ; mais il se partage en ses dons, c'est-à-dire qu'il les communique avec plus ou moins d'abondance, selon la capacité et la disposition de l'âme sur laquelle il les répand, et selon les emplois auxquels il destine les personnes à qui il communique ses dons. (**Le Tourneux**, *Année évangélique*).

[Sanctification de l'Eglise]. — C'est à proprement parler en ce jour que l'Eglise, rachetée auparavant par le sang de JÉSUS-CHRIST, a été sanctifiée par l'Esprit de DIEU, et a commencé à paraître avec éclat dans le monde. C'est aujourd'hui que se fait la publication de la loi nouvelle, que se forment les maîtres qui la doivent enseigner, et que ses ennemis même reçoivent son joug et se soumettent à ses ordonnances. Tout est plein ici de mystères et de miracles. L'ancienne loi avait été écrite, par le doigt de DIEU, sur des tables de pierre ; mais il avait promis dans la suite, par ses prophètes, qu'il donnerait une autre loi, et qu'il l'écrirait non sur la pierre mais dans le cœur. Il accomplit aujourd'hui sa promesse ; et l'Esprit que l'Eglise même appelle le Doigt de DIEU, grave

l'Évangile dans le fond des cœurs, qu'il embrase du feu de sa charité. (*Le même*).

[Différence entre la loi écrite et la loi de grâce]. — Il y a une notable différence entre la publication de la loi ancienne et celle de la loi de l'Évangile. La première loi fut donnée avec grand éclat : le son des trompettes, le bruit des tonnerres, l'obscurité de la nue et le feu des éclairs, jetaient une telle épouvante dans les cœurs, que les Israélites prièrent Moïse que lui seul leur parlât, mais que DIEU ne leur parlât point par lui-même. La seconde est donnée avec autant d'éclat ; mais, parce qu'elle est une loi d'amour et non de crainte, elle est donnée avec un éclat qui n'a rien d'effrayant. Le bruit de ce vent impétueux ne sert qu'à réveiller les disciples et à les avertir de la descente du DIEU qu'ils attendent. Ce feu qui s'arrête sur eux, loin de les remplir de crainte, les anime au contraire, et les rend plus hardis. DIEU nous apprend, par toutes ces circonstances, les grands avantages de la loi de grâce sur la loi écrite, en ce que les hommes qui vivaient sous celle-ci, grossiers et terrestres, n'avaient presque en vue que des biens temporels et passagers, ce qui les faisait vivre avec une crainte continuelle : au lieu que ceux qui vivent sous la loi de grâce, ayant en vue les biens éternels que le Sauveur leur a acquis par son sang, ne peuvent vivre sans amour. (*Le même*).

[Merveilles de ce jour]. — Combien de merveilles éclatent dans le mystère de ce jour ! L'ESPRIT-SAINT, le divin Consolateur, la troisième Personne de la Très-Sainte Trinité, descend miraculeusement sur les Apôtres et sur tous les disciples assemblés, et d'hommes grossiers et ignorants fait en un moment les docteurs les plus éclairés et les plus habiles dans toutes sortes de connaissances. En un moment ils ont la science infuse de la religion, l'intelligence parfaite des mystères les plus sublimes et les plus profonds. Ils possèdent toute la science de la loi ; ils pénètrent le vrai sens des saintes Ecritures. Ces hommes, si méprisables jusque-là, par l'obscurité de leur naissance, par la bassesse de leur condition, par la grossièreté de leur esprit, par l'impolitesse de leurs mœurs, se trouvent doués tout à coup d'un don de sagesse si parfait et si éminent, d'une intelligence si nette et si claire, que toute la sagesse humaine est obligée de se taire, de plier, et de reconnaître n'avoir été que folie. Ces hommes, si timides, si lâches, se trouvent animés sur l'heure d'un courage de héros, et d'une intrépidité qui efface ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans l'histoire. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Correspondre au Saint-Esprit]. — Qu'est-ce que le SAINT-ESPRIT fait au-dedans de nous, et que faisons-nous en lui résistant ? Avec quelle vigilance devons-nous observer ses visites quand il vient ? avec quelle fidélité nous sommes obligés de répondre à ses desseins quand nous l'avons reçu,

quelles sont les vertus propres à l'attirer dans nos âmes et à l'y conserver ; les péchés les plus ordinaires qui l'outragent et qui l'en font sortir : voilà des recherches utiles et des questions nécessaires à l'instruction de nos esprits et à l'édification de nos cœurs. Car n'apprendrons-nous jamais, du même Apôtre, que notre principale étude est de nous examiner sur ces chefs, de voir, et, pour me servir de ses termes, *de contempler*, avec de sérieuses réflexions, si quelqu'un de nous ne manque pas à sa grâce : *Contemplantes nequis desit gratiæ DEI.* (Hebr. x). Béni soit le Seigneur de nous avoir donné, dans la conduite des Apôtres, de quoi nous instruire d'une obligation aussi importante qu'est celle de coopérer aux desseins du SAINT-ESPRIT et d'être fidèles à ses grâces. (*Eloges des saints*).

[Le Saint-Esprit nous sanctifie]. — Il était bien juste, Chrétiens, que les Apôtres n'écoulassent que le SAINT-ESPRIT, qu'ils ne suivissent que ses inspirations, qu'ils ne consultassent que sa volonté, qu'ils ne s'abandonnassent qu'à ses mouvements. A quel autre esprit qu'à celui de DIEU appartient-il de conduire les hommes dans leurs voies, et de leur marquer leurs vrais devoirs ? Esprit de justice, qui seul les sanctifie ; de vérité, qui seul les éclaire ; de supériorité, qui seul les gouverne ; d'intelligence et de bonté, qui seul ne saurait ni nous tromper ni se tromper lui-même. Quel eût été leur malheur s'ils avaient suivi d'autres conseils ! quel serait le nôtre si nous nous adressions à d'autres maîtres ! séduits par nos fausses et chancelantes lumières, nous irions d'illusions en illusions ; et, si nous évitions quelques pièges, nous tomberions infailliblement en d'autres ; ne surmontant une passion que par de plus fortes, dont nous nous rendrions esclaves, ne terrassant un ennemi que pour tomber sur lui, à peu près comme ce malheureux que l'éléphant qu'il venait de tuer renversa et accabla de sa pesanteur. Enivrés de l'amour des créatures et entraînés par la violence de nos passions, nous ferions à tout moment, sans nous en apercevoir, de tristes naufrages. Vous avez prévenu ces malheurs, ô mon DIEU, en nous donnant votre Esprit pour maître et pour guide dans ces fréquents dangers auxquels nous sommes exposés sur la mer orageuse de ce monde : Esprit, vent favorable qui nous pousse au port de votre bonne volonté ; Esprit qui nous éclaire dans toutes nos actions et toutes nos démarches ; Esprit qui nous apprend à connaître la vérité et à la suivre, le bien et à l'accomplir, l'erreur et à nous en préserver, le mal et à le fuir ; Esprit si favorable mais en même temps si nécessaire, que, sans ses inspirations et ses avis, nous ne pouvons rien dire, rien faire, rien résoudre, rien penser qui contribue efficacement à notre salut.

Mais, comme on présenterait en vain la lumière à des yeux qui ne voudraient pas s'ouvrir, en vain aussi l'Esprit divin nous enverrait ses inspirations et nous offrirait ses avis, si nous ne voulions pas en profiter.

Il ne demande qu'à se répandre dans nos esprits et dans nos cœurs ; mais il veut que ces esprits soient soumis et ces cœurs dociles, pour recevoir aveuglement tout ce qu'il leur inspirera. Disons mieux, il veut que nous soyons sans esprit et sans cœur, afin qu'il soit le maître et le DIEU de nos esprits et de nos cœurs. (*Le même ouvrage*).

[Les Apôtres inspirés pour parler]. — Si les Apôtres s'expliquent avec tant d'éloquence et de force qu'on ne peut répondre à ce qu'ils disent, c'est qu'ils sont les échos d'une voix d'en haut, et d'une sagesse supérieure devant laquelle il faut que ce qu'il y a de plus savant se taise et se confonde. C'est que l'Esprit divin dont ils sont remplis produit en eux des effets encore plus grands que ne produit le vin quand on en a pris avec excès. Leur raison humaine est comme absorbée, perdue, anéantie dans la raison divine. Ils sont ivres et pleins de vin nouveau, c'est ainsi qu'on les traite. *Musto pleni sunt isti* ; ils ne savent ce qu'ils disent, et cependant ils disent des merveilles. Ils ne connaissent rien par eux-mêmes, et cependant ils révèlent des mystères qui n'ont jamais été connus. A peine savent-ils leur langue naturelle, et cependant ils parlent toutes sortes de langues. Des nations assemblées de différents endroits du monde les entendent comme s'ils étaient leurs compatriotes : elles en sont surprises, touchées, converties. D'où vient cela ? C'est que leur esprit est comme aliéné, et DIEU est le DIEU de leur esprit. (*Eloges des saints*).

[Donner entrée au S.-Esprit]. — Le SAINT-ESPRIT vient tout d'un coup à vous, Chrétiens, mais il veut que vous vous donniez aussitôt à lui ; il se hâte pour vous remplir de ses bienfaits, mais il prétend que vous vous hâtiez de lui ouvrir vos cœurs pour le recevoir. C'est une nuée, un vent, un torrent, un éclair ; car c'est de cette manière que l'Écriture en parle. Rien n'est plus rapide que la nuée, plus violent que le vent, plus impétueux que le torrent, plus précipité que l'éclair : si vous ne profitez de cet heureux moment, fixerez-vous cette nuée, comprimerez-vous ce vent, arrêterez-vous ce torrent et cet éclair ? — Servons-nous encore d'une comparaison plus sensible. Où est l'homme si patient qui, après avoir frappé longtemps à une porte pour rendre service à ceux qu'il cherche, ne se rebute enfin et ne se retire lorsqu'ils ne la lui ouvrent pas ? Où est l'estime qu'on fait d'un ami et d'un bienfaiteur, lorsqu'on ne veut quitter ni son jeu ni sa table, ni ses autres plaisirs pour recevoir ses visites et jouir de sa compagnie ? Jugez de vous-mêmes, Chrétiens, par tous ces endroits ; et vous connaîtrez aisément quelle est l'injure que fait au SAINT-ESPRIT cette fatale tiédeur et cette mortelle négligence que vous apportez si souvent à le recevoir. (*Le même auteur*).

[Reproches du S.-Esprit]. — O que j'appréhende que ce ne soit à vous que

mais ils n'en paraissaient néanmoins encore que faiblement persuadés : il leur fallait donc une dernière leçon, plus courte, plus persuasive que tous les discours : et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son ascension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appelait. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouirent. Tout ce qu'il leur avait dit du royaume de DIEU se retraça vivement dans leur souvenir : savoir, que ce royaume était leur véritable patrie ; qu'il y avait des places pour chacun d'eux, et qu'il les allait préparer : qu'il devait les précéder comme leur chef ; et qu'étant ses membres ils devaient un jour le suivre : par conséquent, qu'il ne les laissait sur la terre que comme dans un lieu de passage, et qu'ils ne devaient s'y regarder que comme des étrangers et des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillèrent, et les touchèrent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde et n'eurent plus désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie, dont ils avaient dans la personne de leur Maître un gage si assuré. (**Bourdaloue, Retraite spirituelle**).

[Les âmes des limbes délivrées]. — On ne doute point que l'ascension glorieuse de JÉSUS-CHRIST ne fût accompagnée de cette bienheureuse foule de prédestinés que ce divin Sauveur avait délivrés des limbes, où ils attendaient la rédemption d'Israël. Tant de saints patriarches, tant de prophètes zélés, tant de personnes chéries de DIEU et mortes dans la grâce, suivaient ce divin conquérant, victorieux de l'enfer et de la mort, et, ayant été joints par toute la cour céleste, qui était venue au-devant de lui, servirent comme de cortège à la pompe du plus auguste de tous les triomphes. Si nous voulons célébrer dignement et avec dévotion l'ascension glorieuse du Sauveur, dit S. Augustin, montons avec lui, suivons-le de cœur, afin que, le jour de ses promesses étant arrivé, nous le suivions de corps. Vous qui êtes les membres de JÉSUS-CHRIST, ajoutez le même Père, espérez que ce que vous voyez s'accomplir dans votre chef s'accomplira aussi dans vous. *Hoc sperate, membra, quod videtis in capite*. L'ascension de JÉSUS-CHRIST est notre propre élévation, dit S. Léon : car le corps a droit d'espérer la même gloire que le chef a déjà reçue. — Mais quel sujet de joie plus juste que le triomphe de JÉSUS-CHRIST dans le ciel, puisque sa gloire est en quelque façon la nôtre ! Notre nature, quelque humble qu'elle soit, ajoute ce saint Pape, est élevée en JÉSUS-CHRIST au-dessus de toute la milice céleste, au-dessus de tous les ordres des anges, des archanges, et plus élevée encore que toutes les puissances et les sublimes intelligences de la céleste Jérusalem, et se trouve placée sur le trône même du Père céleste. (**Croiset, Exercices de piété**).

[Jésus nous prépare des places]. — Ce n'est pas seulement pour vous, Seigneur, que vous rentrez dans votre royaume, c'est encore pour nous-mêmes, s'écrie un grand serviteur de DIEU. Vous y montez comme notre chef,

et vous allez, selon la promesse que vous nous en avez faite, préparer à vos élus les places qui leur sont destinées. Vous y montez comme notre médiateur, et vous allez présenter pour nous à votre père les fruits de cette rédemption surabondante qui a réconcilié le ciel et la terre. Vous y montez comme notre guide, et en nous montrant le terme où nous devons aspirer, vous nous tracez le chemin par où nous devons marcher. Chef adorable de cette Eglise militante que vous avez formée sur la terre par les travaux de votre vie mortelle, donnez-nous part à la gloire de cette Eglise triomphante que vous commencez à rassembler dans le ciel, et dont vous devez faire l'éternelle félicité. Nous sommes vos membres, et, partout où le chef se trouve, les membres doivent se trouver avec lui. Médiateur tout-puissant, nous ne pouvons rien sans vous ; si c'est vers vous que nous devons tendre sans cesse, ce n'est que par vous que nous y pouvons arriver. Vous nous avez promis que vous ne nous laisseriez pas sur la terre comme des orphelins : souvenez-vous que vous vous êtes engagé à prier pour nous votre Père : souvenez-vous que vous nous avez reconnus devant lui pour vos enfants, pour votre troupeau, pour votre héritage, pour votre conquête : conservez-la, cette conquête qui vous a tant coûté ; cultivez-le, cet héritage que vous avez acquis par votre sang ; conduisez-le, ce troupeau que vous avez rassemblé par vos soins, et ne permettez pas qu'aucune brebis s' gare de la bergerie. Enfin, protégez ces enfants qui vous sont encore si chers. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[*Quàm sordet tellus!*]. — Que chercherions-nous encore et que pourrions-nous aimer sur la terre ! JÉSUS-CHRIST est monté au ciel : il doit avoir emporté avec lui tous nos désirs. Que pouvons-nous trouver sur la terre qui mérite d'occuper notre cœur ? Faits pour le Ciel, nous ne devons plus soupirer que pour ce lieu du repos et de l'éternelle félicité, que pour cette céleste patrie. La terre paraît un séjour bien triste, et elle l'est en effet, à quiconque connaît le bonheur de l'autre vie, à quiconque aime véritablement JÉSUS-CHRIST. « Pour moi c'est vivre que d'être à JÉSUS-CHRIST, disait S. Paul, et c'est un gain pour moi que de mourir. » Tout chrétien devrait penser, devrait parler de même. Chose étrange ! la terre où nous vivons n'est parsemée que de croix, et elle ne produit que des ronces et des épines ; s'il y naît quelque rose, on ne saurait la cueillir sans se piquer, et à peine en jouit-on qu'elle est flétrie. Quel jour serein ? quel jour calme ? aux orages succèdent les brouillards ; nulle saison sans frimas, nul climat sans vents impétueux, sans tempêtes. Si du moins le commerce du monde nous d dommageait, par sa douceur, de l'amertume répandue universellement sur tous ses fruits ! mais qui ne sait qu'il n'est rien de plus ennemi de notre repos, de notre félicité, que ce commerce de la vie civile ? (*Le même*).

LA PENTECOTE.

AVERTISSEMENT.

Après les remarques que nous avons faites et les matériaux que nous avons déjà donnés sur la Descende du SAINT-ESPRIT, j'ai douté s'il était à propos d'y rien ajouter. Car enfin ces nouvelles additions n'ont rien d'assez singulier, ni pour l'essence et les circonstances du mystère que nous traitons, ni pour la morale et le fruit qu'un chrétien en doit retirer. Mais, comme les extraits que nous donnons sont d'auteurs différents, ce m'a été un suffisant motif pour me déterminer, dans la vue d'en laisser le choix, selon mon dessein, à ceux qui voudront s'en servir.

Il est pourtant à remarquer que, comme l'effet propre de ce divin Esprit qui descendit visiblement sur les Apôtres en cette fête est de descendre encore invisiblement en nous tous les jours et presque à tout moment par les grâces et par les dons qu'il nous communique, pour les effets qu'il prétend et qu'il en attend, savoir, de nous éclairer, de nous instruire, de nous enflammer dans l'amour de DIEU, et enfin de nous inspirer une nouvelle ferveur au service du Seigneur afin de nous acquitter de tous les devoirs de notre religion et de notre état, on allègue les circonstances de ce mystère et de ses effets sur les Apôtres et sur les nouveaux chrétiens pour les porter à répondre à ses bienfaits et à suivre ses inspirations par une prompte et fidèle obéissance.

[Le don du ciel à la terre]. — Enfin, l'accord est conclu, et une alliance éternelle se va faire entre le ciel et la terre, puisque les ôtages en sont donnés de part et d'autre. La terre a envoyé au ciel, ces jours passés, ce qu'elle avait de plus cher, dans la personne du Sauveur du monde, qui y est monté au jour de son ascension : et le ciel donne aujourd'hui à la terre ce qu'il a de plus précieux en lui donnant le SAINT-ESPRIT pour être le nœud de cette alliance. Ainsi, comme nous disions alors que la terre était montée au plus haut des cieux, quand un homme comme nous s'éleva au-dessus de tous les chœurs des anges, de même on peut dire maintenant que le ciel vient prendre la place de la terre, lorsque le SAINT-ESPRIT vient prendre possession de nos cœurs. C'était, en effet, le dessein de DIEU, ainsi qu'il l'avait promis par son prophète, de faire une terre toute nouvelle, en rendant les hommes tout spirituels et célestes, de terrestres et de charnels qu'ils étaient, comme il avait fait une nouvelle face dans les cieux par la présence du corps glorieux du Sauveur.

Qui l'eût cru, messieurs, que DIEU, après avoir épuisé tous ses trésors en nous donnant son Fils, eût encore trouvé le moyen de nous faire un second présent, qui ne cède point au premier, puisque ce n'est pas seulement un don qu'il nous fait aujourd'hui, mais l'auteur de tous les dons qu'il nous envoie ; non-seulement une grâce qu'il nous donne, mais la source et le principe de toutes les grâces ; non-seulement un gage de son amour, mais son amour même, afin d'être le lien de notre alliance avec la Divinité et de nous élever jusqu'à la participation de sa nature ? En un mot, comme il est un Esprit-Saint, et la sainteté même, il vient en nous pour nous faire saints, c'est-à-dire pour nous faire vivre d'une vie sainte, surnaturelle et divine. Que ne suis-je, Messieurs, assez heureux pour recevoir une de ces langues de feu qui parurent sur les Apôtres en ce même jour, afin de vous faire voir la grandeur et l'excellence de ce bienfait incomparable !

On dit assez ordinairement que les dons et les présents sont le langage du cœur, ou, si vous voulez, des témoignages d'un amour sincère, qui se fait connaître par ces épanchements et par ces profusions ; mais, si vous désirez savoir quelle est l'excellence de celui que le ciel nous fait aujourd'hui, c'est le cœur de DIEU même, c'est la sainteté incréée qui vient pour sanctifier le monde ; c'est l'amour personnel, qui est ce flambeau et ce brasier que le Fils de DIEU avait promis d'y allumer : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?* C'est enfin ce divin Esprit qui vient tenir la place du Sauveur, et demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles. De sorte que l'Eglise, après avoir été établie par le Sauveur du monde, confirmée par ses miracles, nourrie de sa doctrine et cimentée de son propre sang, est encore animée aujourd'hui de son Esprit, qui descend sur les Apôtres comme un souffle, non-seulement pour signifier ce qui est propre à sa personne, en procédant du Père et

du Fils par spiration, mais encore afin de nous faire voir que, comme on ne peut subsister dans la vie naturelle sans respirer l'air, de même nous ne pouvons vivre d'une vie sainte et surnaturelle sans le SAINT-ESPRIT, qui en est l'auteur : et c'est pour cette raison qu'entre tous les noms qu'il porte il prend particulièrement celui d'ESPRIT-SAINT, et que la sainteté lui est spécialement attribuée, parce qu'il vient pour la produire dans nos cœurs comme la première et la plus noble communication qu'il fait de lui-même. (*Houdry, Sermons sur tous les sujets*).

[Même sujet]. — Voici, Messieurs, l'accomplissement des promesses de JÉSUS-CHRIST, la fin de sa mission, le fruit de ses mérites, la dernière marque de sa miséricorde, de la magnificence, et si j'ose m'expliquer avec Tertullien, de la charité prodigue des trois divines personnes envers l'homme. Le Père éternel nous avait donné son Fils, ce Fils s'était lui-même livré et immolé pour nous : que restait-il à faire, sinon que le SAINT-ESPRIT, qui procède de ces deux personnes en unité de principe, vint se donner lui-même, comme pour se dédommager de sa stérilité par ses communications extérieures, et dégager la parole de JÉSUS-CHRIST qu'il avait promise à ses disciples, afin qu'ils se consolassent de son absence ?

C'est ce riche présent que le ciel fait aujourd'hui à la terre, après que la terre a envoyé au ciel celui qu'elle en avait reçu. C'est aujourd'hui que ce divin Esprit descend, pour rendre témoignage à la divinité du Père, achever les conquêtes du Fils, consommer notre bonheur et nous tenir lieu de toutes choses. Esprit de pureté qui nous sanctifie, de vérité qui nous enseigne, de charité qui nous anime, de force qui nous soutient, de sagesse qui nous dirige, de crainte qui nous redresse, de piété qui nous unit à DIEU et qui nous fait demeurer en lui ; Esprit, qui pourvoit abondamment à tous nos besoins, et qui remplit nos justes désirs. Sommes-nous pécheurs ? il nous absout ; étrangers ? il nous adopte ; irrésolus ? il nous détermine ; orphelins ? il nous protège ; affligés ? il nous console ; pauvres ? il demande pour nous ; insensibles ? il gémit pour nous ; éloignés de notre patrie ? il nous en montre les voies et nous en assure la jouissance. (*Discours moraux*).

[Effets merveilleux produits par le Saint-Esprit dans les âmes]. — Que fait le SAINT-ESPRIT quand il descend dans notre âme ? il en ôte ces illusions auxquelles elle est naturellement sujette ; il y démêle les vérités d'avec les erreurs, les vertus solides d'avec celles qui n'en ont que l'apparence ; il lui montre les voies qu'elle doit tenir, il la conduit droit à son principe et à sa fin dernière ; et, s'insinuant doucement, il l'instruit de tous ses devoirs, tant généraux que particuliers, de la manière, du lieu, du motif, du temps et des différents moyens de les accomplir. En un mot il devient notre esprit même. (Ne vous scandalisez pas de cette expression, elle est tirée de

l'Écriture.) Nous remarquons dans les Actes des Apôtres que, quoiqu'à l'extérieur l'on vit et l'on entendit S. Etienne disputer avec les Juifs et les confondre, cependant, au lieu de dire qu'ils ne pouvaient répondre aux raisons ni aux reproches de ce diacre, on dit « qu'ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui : *Non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur.* » Et JÉSUS-CHRIST voulant prévenir les difficultés que pourraient lui objecter ses Apôtres pour s'excuser d'une commission aussi pénible qu'était celle d'aller prêcher son Évangile par tout le monde, ne leur dit-il pas lui même : *Ne vous embarrassez pas de ce que vous direz aux gouverneurs et aux princes entre les mains desquels vous serez livrés; dites seulement ce qui vous sera inspiré pour lors : car ce ne sera pas vous qui leur parlerez, ce sera le SAINT-ESPRIT.*

Il n'y a rien de si admirable, dans l'ordre de la grâce, que les différents effets que le SAINT-ESPRIT produit dans les âmes : et cependant c'est toujours un même, simple et indivisible Esprit : *Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus* (I Cor. XII). Tantôt ce sont des pécheurs qu'il tire de leurs désordres, et qu'il arrache malgré leur engagement du sein du plaisir ; tantôt ce sont des femmes perdues d'honneur et de conscience qu'il rend, par la pureté qu'il leur communique, aussi blanches que des lys. Tantôt ce sont des martyrs qu'il anime au combat, et sur le sang desquels il se répand pour en faire le sujet de leurs mérites et l'instrument de ses victoires. Tantôt ce sont d'impitoyables persécuteurs et des ennemis déclarés de l'Évangile qu'il ébranle et qu'il renverse dans la chaleur même de leur emportement et de leur fureur ; se faisant ainsi tout à tous, et dans cette division de grâces devenant le principe de leur sainteté et de leur gloire. Mais ce qui leur donne la dernière perfection, c'est lorsqu'il achève en eux ce qu'il a commencé ; c'est lorsque cet Esprit dominant et fort, comme l'appelle S. Thomas après le Prophète-Roi, les affermit dans la pratique de la vertu, fixant en quelque manière leur liberté, s'arrêtant et se reposant sur eux : *Seditque super singulos eorum.* (*Discours moraux*).

[Comment le S.-Esprit s'arrêta sur les apôtres]. — Le SAINT-ESPRIT s'arrêta sur les Apôtres : *Sedit* ; et, l'ayant reçu au jour de la Pentecôte, ils ne le perdirent plus. Attachés au souverain bien, ils n'en furent plus séparés, et, quelque liberté qu'ils eussent, ils n'en firent nul mauvais usage. Pourquoi cela ? C'est, dit S. Augustin, qu'étant animés de ce divin Esprit, ils voulaient toujours, invinciblement quoique librement, le bien qu'il leur avait fait, et qu'ils étaient invincibles dans le dessein qu'ils avaient de ne le point abandonner. Or, une âme qui d'un côté aime ce qu'elle doit aimer, et qui de l'autre s'attache à ce qu'elle a dû aimer, persévère infailliblement, quoique librement, dans la vertu par une grâce qui la guérit et qui la fortifie ; et, bien loin que sa liberté soit détruite par cet amour constant de la justice, c'est cet

amour même qui fait sa félicité et sa plus grande perfection. (*Les mêmes*).

[Courage des apôtres]. — Dans ces jours, je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes : *Sed et super servos meos et ancillas meas, in diebus illis, effundam Spiritum meum* (Joal. 11). Jamais, en effet, fut-il un miracle où la toute-puissance de DIEU parût mieux marquée qu'en ce jour ! Jamais prodige ne porta plus visiblement le caractère de la vertu du Très-Haut. Ce ne sont pas ici ces trembleurs qui à la voix d'une simple servante étaient tellement saisis de crainte qu'ils en étaient demi-morts. Non, ne craignons plus pour eux : les plus furieux tyrans, par tous les supplices imaginables, ne pourront plus les ébranler ; ils sont devenus en ce peu de temps assez résolus pour affronter tout l'univers. Voyez la hardiesse de ce Pierre, pêcheur de profession, qui à peine savait lire : il paraît en présence de tous les docteurs de Jérusalem, leur démontre que cet homme qu'ils ont mis si cruellement à mort, il y a cinquante-trois jours, était le Fils de DIEU, leur maître souverain, le vrai Messie attendu par tous les patriarches de leur nation. Tous les autres apôtres, aussi lâches, aussi timides naturellement que celui-là, ne craignent ni menaces ni tourments, annoncent avec une hardiesse de héros la divinité de JÉSUS-CHRIST, prêchent sa religion, et font en peu de jours triompher la foi dans toute la Judée, et peu de temps après par tout le monde. O DIEU, que vous êtes admirable dans vos merveilles ! Nous cherchons des miracles, gens de peu de foi : en fut-il jamais un plus visible, plus admirable, plus concluant que celui-ci ? et peut-il en être jamais un qui frappe davantage ?

Ce n'est point ici un de ces miracles secrets, particuliers, obscurs : c'est un miracle public, universel, fait en faveur de tous les disciples de JÉSUS-CHRIST, que la crainte tenait enfermés, et qui jusqu'à ce moment n'étaient pas en état de concevoir le moindre mystère de la religion, qui ignoraient la loi, qui n'avaient jamais rien compris dans le langage figuré et mystérieux des prophètes. Ce n'est point en secret que ce prodige arrive : c'est en plein jour, dans la solennité d'une fête qui avait rassemblé dans Jérusalem plusieurs milliers de personnes de toutes sortes de nations, et toutes d'un différent langage, pour être autant de témoins de cette merveille. Le miraculeux bruit d'un vent impétueux, qui se fait entendre dans toute la ville, mais qui ne se fait sentir que dans la maison où les disciples du Fils de DIEU sont assemblés, y fait venir tous les étrangers et les habitants pour être tous témoins du miracle. Les apôtres et les disciples paraissent : ils découvrent la merveille, ils en développent le mystère, ils en expliquent le sens, et publient les grandeurs de JÉSUS-CHRIST en toutes sortes de langues. Quelle preuve plus claire, plus forte, plus sensible, plus incontestable, de la vérité de notre religion, et de l'Eglise ? (*Croiset, Exercices de piété*).

[Le Saint-Esprit produit les mêmes effets sur nous]. — Ce qui s'est accompli pour la première fois dans les Apôtres, en ce jour si solennel, doit s'accomplir en nous, si nous sommes disposés, ainsi qu'ils l'étaient, à recevoir ce don céleste de l'Esprit de DIEU : car le Sauveur par sa mort l'a mérité pour nous aussi bien que pour les apôtres. Que notre cœur soit pur ; qu'il soit vide de l'amour des créatures, il sera bientôt rempli de ce divin Esprit. Le SAINT-ESPRIT étant toujours le même, ceux qui le reçoivent doivent en ressentir les principaux effets. L'ESPRIT-SAINT est un esprit de vérité, qui nous éclaire ; un esprit de sainteté, qui nous purifie ; un esprit de force, qui nous anime, et qui nous fait surmonter tous les obstacles et toutes les difficultés. Comme esprit de vérité, il nous détrompe de nos erreurs ; comme esprit de sainteté, il nous détache de nos engagements criminels, et comme esprit de force, il nous fait triompher de nos faiblesses. L'ESPRIT-SAINT ne se borne point à nous enseigner quelques vérités en particulier, comme peuvent faire les hommes : Cet esprit divin enseigne et persuade en même temps, sans exception, toute vérité ; il l'enseigne sans distinction à toutes sortes de personnes : et c'est ce qui n'appartient qu'à DIEU seul. (**Croiset et Bourdaloue**).

[Le Saint-Esprit est sanctificateur]. — Le divin Esprit n'est pas seulement essentiellement saint ; il est encore esprit sanctificateur, c'est-à-dire source et principe de sainteté dans tous les sujets à qui il se communique. Et c'est ce que signifie l'expression mystérieuse dont se servit le Sauveur le jour de son ascension, quand il dit à ses disciples que dans peu de jours ils seraient baptisés dans le SAINT-ESPRIT. C'est le SAINT-ESPRIT qui est en nous le principe immédiat et substantiel de toutes les opérations de la grâce. C'est par lui que nous sommes régénérés dans le Baptême ; c'est par lui que nous sommes réconciliés dans la pénitence. C'est par le SAINT-ESPRIT que la charité est répandue dans nos cœurs. De-là cette claire intelligence et cette persuasion des vérités de la foi dans tous ceux qui reçoivent le SAINT-ESPRIT ; de-là cette pureté et cette ferveur de dévotion ; de-là cette charité et ce zèle qui inspire tant de générosité dans la pratique de la vertu, et qui obtient la persévérance. C'est à ces effets consolants que nous pourrions connaître si nous avons reçu le SAINT-ESPRIT. Notre foi est-elle universelle ? notre dévotion est-elle plus fervente ? sentons-nous un nouveau courage dans les voies de JÉSUS-CHRIST ? Si notre foi est encore limitée et languissante, si notre dévotion est toujours faible, si nous n'avons pas plus de zèle qu'auparavant et pour le salut des autres et pour le nôtre propre, c'est un grand sujet de craindre que nous n'ayons pas reçu ce don céleste. (**CROISSET, Exercices de piété**).

[Le Saint-Esprit dans les âmes]. — L'ESPRIT-SAINT ne peut descendre dans une âme sans l'enrichir de ses plus précieux dons. De là ce grand jour, cette lumière pure, cette intelligence si vive, si étendue, dont tous les disciples

furent doués en ce jour célèbre de la Pentecôte. Ces hommes si grossiers, ces génies si matériels et si bornés, ces esprits si épais et si indociles, deviennent dans un instant les oracles de tout l'univers, les docteurs des nations, la lumière du monde. Rien ne résiste à leur pénétration : obscurité des prophéties, subtilités de la sagesse humaine, sophismes des écoles, impénétrabilité même du cœur humain, tout se développe à leur esprit, tout cède à la vivacité, à l'étendue de leurs connaissances. Leur sagesse répond à leur lumière ; leur courage ne cède ni à leur pénétration ni à leur science. Ces hommes si timides, ces cœurs si lâches et hébétés, n'ont pas plus tôt reçu le SAINT-ESPRIT qu'ils se trouvent revêtus et animés d'une magnanimité inconnue à tous ces prétendus héros de l'histoire. Intrépides devant les tribunaux et au milieu des plus grands dangers, les supplices les plus cruels, les feux, le fer, les tortures et les chevalets, rien ne peut ébranler leur courage. Leur foi est supérieure à tous les artifices de l'enfer, et leur amour pour le Fils de DIEU est inaltérable et invincible. Les fruits répondent à ces dons merveilleux : voyez la conversion de tout l'univers : que de peuples convertis à la foi ! que de nations barbares conquises à JÉSUS-CHRIST ! quels immenses pays soumis à l'Évangile ! Voilà ce que peuvent des pécheurs, des hommes simples remplis du SAINT-ESPRIT ! Voilà quels devraient être tous les fidèles : qui nous empêche d'être tels ? (**Croiset**).

[Nos âmes sont des temples dédiés au S.-Esprit.]. — Comme nous sommes des temples du SAINT-ESPRIT tant que nous persévérons dans la grâce, peut-on douter qu'il n'y ait des temps particuliers où DIEU prend plaisir à parer ces temples, et où l'effusion de sa divinité se fait avec plus de profusion et de magnificence, ainsi que parle le SAINT-ESPRIT, qui a choisi ce grand jour pour descendre sur les Apôtres d'une manière si éclatante et si divine ? On peut dire qu'il renouvelle tous les ans le mystère de la descente sur les justes, et que nous solennisons aujourd'hui la dédicace de ce temple sacré que nous portons au dedans de nous-mêmes. Comme le temple de Salomon fut consacré par ce feu céleste que les enfants d'Israël virent descendre sur la maison du Seigneur : *Omnes filii Israël videbant descendentem ignem, et gloriam Domini super domum* (II Paralip. VII), ainsi la première consécration des temples mystérieux des fidèles se fit par la descente de ces langues de feu sur la tête des Apôtres ; et il célébra dans l'Église, avec toutes les profusions de sa grâce, la mémoire de cette première dédicace. Ce n'est pas une visite passagère qu'il nous rend ; mais ils s'établit, dit S. Augustin, une demeure fixe et un domicile permanent au-dedans de nous. Il ne se contente pas, dit ce Père, de répandre dans nos âmes l'odeur et le parfum précieux de sa grâce, mais il brise, pour ainsi dire, le vase qui renferme ce baume sacré, afin que toutes les maisons où il habite spirituellement en soient remplies et sanctifiées.

Cet esprit de lumière fera tomber les voiles de vos yeux, et il vous

révélera les merveilles de la loi; il vous fera voir tout ce que les sages du monde ont pensé de plus précieux comme autant de songes et de chimères, si on les compare avec la religion de JÉSUS-CHRIST. Il vous représentera cette religion fondée sur la foi d'une nuée innombrable de témoins, qui sont des garants infaillibles de la vérité, sur le témoignage de millions de martyrs qui ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sa défense, sur les lumières d'une infinité de docteurs qui ont rendu la vérité plus brillante que le soleil dans leurs écrits; sur cette liaison admirable de l'ancien et du nouveau Testament, où nous voyons la religion chrétienne préparée depuis tant de siècles par une infinité de miracles, de figures et de prophéties, dont l'accomplissement visible ne peut être que l'ouvrage de DIEU. L'Esprit de vérité vous enseignera toutes ces choses, dit JÉSUS-CHRIST : *Mittam vobis Paracletum veritatis, qui vos docebit omnia.*

Cet esprit de lumière sera pour nous un esprit de force, qui nous remplira d'une foi victorieuse du monde et des passions; il nous empêchera de rougir devant les hommes en confessant un DIEU crucifié par une vie conforme à notre croyance, dans ces conjonctures dangereuses où des intérêts humains opposés aux devoirs de la religion nous défendront, comme les Juifs à S. Pierre, de rendre témoignage à l'Evangile. Il nous fera dire, avec cet apôtre, qu'il est plus juste d'obéir à DIEU qu'aux hommes; il nous fera trouver dans la pratique de la vertu cette manne cachée que DIEU promet à ceux qui savent vaincre; il versera dans nos âmes un déluge de grâces et de consolations intérieures. Que nous serions heureux si l'ESPRIT-SAINT se rendait témoignage à lui-même au-dedans de nous! (Du Jarry, *Pentecôte*).

[Les premières conversions]. — Le SAINT-ESPRIT fit naître dans le cœur de ceux qui avaient crucifié le Sauveur, et qui étaient coupables de sa mort, des fruits dignes de pénitence. *Viri fratres, quid faciemus?* disent-ils : que ferons-nous pour expier l'attentat dont nous sommes coupables? Nous voilà prêts à reconnaître pour le Messie celui que nous avons attaché à la croix comme un séducteur; nous sommes disposés à verser tout notre sang pour réparer le crime d'avoir répandu le sien. Sept mille conversions sont le fruit de deux discours; le nom de JÉSUS retentit de toutes parts, les oracles de son Evangile sont ouvertement annoncés dans le temple où les prêtres et les pontifes avaient conjurés sa mort; le troupeau naissant des chrétiens se multiplie de jour en jour, et le tombeau de la Synagogue devient le premier siège de l'Eglise. (*Le même*).

[La grâce dans les âmes]. — L'Esprit porté sur les eaux dès le commencement du monde nous figurait la grâce du SAINT-ESPRIT répandue sur les eaux du Baptême et sur la piscine de la pénitence, pour la conversion des infidèles et des pécheurs. C'est pour cela que le SAINT-ESPRIT descendit visiblement

sur le Sauveur lorsqu'il fut baptisé par S. Jean, pour nous apprendre qu'en même temps qu'il sanctifiait les eaux du Jourdain par l'immersion de sa personne adorable, il fallait que le SAINT-ESPRIT leur imprimât par sa grâce une efficace divine. Les eaux de la piscine auraient été sans vertu si l'ange du Seigneur, qui nous représentait le SAINT-ESPRIT, ne les eût rendues salutaires pour la pénitence. C'est pour cela, dit S. Cyprien, que le SAINT-ESPRIT ne parle que sous des figures ou des symboles qui ont un rapport mystérieux avec les opérations de sa grâce dans les pécheurs qu'il convertit, où il est soutenu sur les eaux, où il descend en forme de feu, où il paraît sous l'image de la colombe ; il lave les taches du péché par les larmes de la contrition, il purifie les âmes par le feu de la charité, et il leur donne les ailes de la colombe qui les élèvent au-dessus des sens et des affections corrompues du siècle. C'est cette colombe, dit S. Augustin, qui gémit et qui soupire dans les âmes pénitentes. Il faut que le SAINT-ESPRIT inspire afin que le pénitent soupire ; il faut que la voix de la colombe qui attendrit produise la voix de la colombe qui gémit, et que la grâce du SAINT-ESPRIT fasse couler les larmes qui désarment sa justice. (*Le même*).

[Résistance au Saint-Esprit]. — Vous qui depuis longtemps, insensibles aux grâces de DIEU, avez repoussé dans ce jour le SAINT-ESPRIT qui a voulu rentrer dans vos âmes, craignez que la même obstination des juifs ne soit suivie de la même punition. *Vos semper Spiritui sancto resistitis* (Act. VII). L'aveuglement du pécheur consiste à fermer les yeux aux lumières qu'il reçoit du ciel, son endurcissement à résister aux inspirations que DIEU lui donne. Ainsi, plus il reçoit de lumières sans voir, plus il est aveugle ; plus il reçoit d'inspirations sans être touché, plus il est endurci. Or, comme la descente du SAINT-ESPRIT porte avec elle les lumières les plus vives et les inspirations les plus pressantes, c'est dans ce jour que plusieurs pécheurs consomment le mystère de leur endurcissement, parce que c'est dans ce jour qu'ils résistent aux plus grandes grâces. Il me semble que j'entends l'Esprit de DIEU qui me dit, comme autrefois à son prophète : « aveugle le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles ! » Et pourquoi, Seigneur ? Afin qu'il voie, et qu'il ne voie pas ; qu'il entende, et qu'il n'entende pas ! Il faut que les vérités de mon Evangile brillent à leurs yeux, et qu'elles s'obscurcissent en même temps dans les ténèbres de leurs péchés ; que ma parole frappe leurs oreilles, mais qu'elle se perde dans le bruit de leurs passions. Car voilà l'usage funeste auquel l'obstination du pécheur fait servir le SAINT-ESPRIT. (*Le même*).

[Merveilles opérées dans les Apôtres]. — Vous savez, chrétiens, les changements merveilleux que le SAINT-ESPRIT opéra dans ces âmes bienheureuses que la Providence avait choisies de toute éternité pour jeter les fondements de son Eglise ; comme quoi ces roseaux faibles et chancelants deviennent

en un moment des colonnes de bronze et d'airain que la fureur des démons et la rage des bourreaux ne purent ébranler. Ces apôtres si timides, qui depuis la mort de leur divin maître n'avaient pu soutenir la présence de ses meurtriers, leur reprochent avec un courage intrépide l'attentat qu'ils ont commis contre sa personne adorable. Avec quelle fermeté S. Pierre, que la voix d'une simple servante faisait trembler il y a si peu de temps, ne leur dit-il point : « Ce même JÉSUS à qui vous avez préféré un scélérat et un homicide, que vous avez enfin fait mourir honteusement était véritablement le saint, le juste, l'auteur de la vie. C'est lui que DIEU a ressuscité des morts, et nous en sommes témoins : *Hunc ipsum suscitavit à mortuis, cujus testes sumus.* » Quel prodige de voir aujourd'hui cet homme, qui ne fait que de laisser ses filets et sa barque, commencer les fonctions de l'apostolat d'une manière si admirable ; s'élever au-dessus de la bassesse de son emploi, de l'obscurité de sa naissance, de la rudesse de son extérieur, de la grossièreté de son langage ; enseigner les plus hauts mystères de la religion aux docteurs, aux prêtres et aux pontifes de Jérusalem ! *Stupebant omnes et mirabantur.* Mais quel serait votre étonnement si, transportés en esprit dans la ville de Jérusalem, vous voyiez comme ce feu sacré qui les anime passe du Cénacle dans les rues et les places publiques, prêchant et annonçant l'Évangile en toutes sortes de langues, selon que l'Esprit de DIEU, dont ils étaient remplis, leur inspirait : *Cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus-Sanctus dabat eloqui illis.* Bientôt, des places publiques de Jérusalem nous les verrons passer dans toutes les parties du monde. Tous les tribunaux, tous les théâtres, toutes les académies, toutes les prisons, seront sanctifiés par leurs prédications, par leurs chaînes, par leur martyre : *In omnem terram exivit sonus eorum.*

S. Augustin regarde les Apôtres comme des flambeaux animés et des étoiles intelligentes, qui, ayant puisé les lumières de la foi dans leur source, les vont porter jusqu'aux climats les plus inconnus. Ces cœurs auparavant resserrés par la crainte et par la tristesse, ces esprits si bornés et si peu capables de contenir les fleuves de la vérité qui coulaient de la bouche de leur divin Maître, s'enflent et se dilatent en ce jour pour recevoir la plénitude de l'intelligence qu'ils doivent dispenser aux autres : *Discipulorum pectora dilatata sunt, ad sustinendam plenitudinem divini luminis et intelligentiam veritatis.* DIEU a voulu que la naissance de l'Église fût accompagnée de ces grands prodiges, afin que les caractères de son doigt divin, visiblement imprimés sur les fondements de la religion, demeurassent ineffaçables jusqu'à la fin des siècles. **(Du Jarry).**

[Le même sujet]. — Ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. DIEU se fit voir à Moïse dans un buisson ardent, qui ne se consumait point : et le SAINT-ESPRIT descend sur les Apôtres sous la forme d'un feu qui les éclaire, les chauffe

et les purifie, sans les brûler ni leur faire aucun mal. Voilà la parole de S. Jean-Baptiste accomplie. Il avait dit : Je baptise dans l'eau ; mais celui qui vient après moi, vous baptisera dans le S.-ESPRIT et dans le feu. L'eau marque la pénitence qui nettoie les taches, le feu marque la charité qui fait agir. Le Fils de DIEU envoie donc du haut du ciel ce feu qu'il avait promis, remplit ses apôtres du S.-ESPRIT, et par le S.-ESPRIT il répand en eux le feu de la charité. Un séraphin toucha les lèvres d'Isaïe avec un charbon ardent pris sur l'autel : JÉSUS-CHRIST ne touche pas seulement la langue des Apôtres avec le feu, mais il leur donne des langues de feu, en leur donnant le S.-ESPRIT qui devait parler par eux, parce qu'ils ne devaient s'énoncer que par lui, selon ses ordres et par son impression, avec le zèle, la sagesse et les paroles mêmes qu'ils recevraient de lui. Les langues se partagèrent, pour marquer la division des dons, desquels le SAINT-ESPRIT est le maître ; et elles s'arrêtèrent sur les Apôtres, parce que le SAINT-ESPRIT vint en eux pour y demeurer, et pour signifier sa demeure dans l'Eglise, qu'il anime et conduit sans cesse, et qu'il n'abandonnera jamais.

« Ils furent tous remplis du SAINT-ESPRIT », dit l'Écriture. Les Apôtres avaient reçu le SAINT-ESPRIT avec le baptême, avant la passion du Sauveur ; le jour de sa résurrection, il le leur donna en soufflant sur eux. Mais ils ne l'avaient pas encore dans cette plénitude abondante qui leur avait été promise lorsque JÉSUS-CHRIST avait dit qu'il sortirait d'eux des fleuves d'eau vive. C'est aujourd'hui qu'ils en sont remplis, et pour eux et pour les autres, et que ce feu divin les embrase, afin d'embraser ensuite par eux toute la terre. Ils sont tous remplis, chacun selon sa capacité, comme de plusieurs ruisseaux pleins. Les plus grands tiennent davantage d'eau que les plus petits : non que le SAINT-ESPRIT se partage en soi-même comme une liqueur ; mais il se partage en ses dons, c'est-à-dire qu'il les communique avec plus ou moins d'abondance, selon la capacité et la disposition de l'âme sur laquelle il les répand, et selon les emplois auxquels il destine les personnes à qui il communique ses dons. (**Le Tourneux**, *Année évangélique*).

[Sanctification de l'Eglise]. — C'est à proprement parler en ce jour que l'Eglise, rachetée auparavant par le sang de JÉSUS-CHRIST, a été sanctifiée par l'Esprit de DIEU, et a commencé à paraître avec éclat dans le monde. C'est aujourd'hui que se fait la publication de la loi nouvelle, que se forment les maîtres qui la doivent enseigner, et que ses ennemis même reçoivent son joug et se soumettent à ses ordonnances. Tout est plein ici de mystères et de miracles. L'ancienne loi avait été écrite, par le doigt de DIEU, sur des tables de pierre ; mais il avait promis dans la suite, par ses prophètes, qu'il donnerait une autre loi, et qu'il l'écrirait non sur la pierre mais dans le cœur. Il accomplit aujourd'hui sa promesse ; et l'Esprit que l'Eglise même appelle le Doigt de DIEU, grave

l'Évangile dans le fond des cœurs, qu'il embrase du feu de sa charité. (*Le même*).

[Différence entre la loi écrite et la loi de grâce]. — Il y a une notable différence entre la publication de la loi ancienne et celle de la loi de l'Évangile. La première loi fut donnée avec grand éclat : le son des trompettes, le bruit des tonnerres, l'obscurité de la nue et le feu des éclairs, jetaient une telle épouvante dans les cœurs, que les Israélites prièrent Moïse que lui seul leur parlât, mais que DIEU ne leur parlât point par lui-même. La seconde est donnée avec autant d'éclat ; mais, parce qu'elle est une loi d'amour et non de crainte, elle est donnée avec un éclat qui n'a rien d'effrayant. Le bruit de ce vent impétueux ne sert qu'à réveiller les disciples et à les avertir de la descente du DIEU qu'ils attendent. Ce feu qui s'arrête sur eux, loin de les remplir de crainte, les anime au contraire, et les rend plus hardis. DIEU nous apprend, par toutes ces circonstances, les grands avantages de la loi de grâce sur la loi écrite, en ce que les hommes qui vivaient sous celle-ci, grossiers et terrestres, n'avaient presque en vue que des biens temporels et passagers, ce qui les faisait vivre avec une crainte continuelle : au lieu que ceux qui vivent sous la loi de grâce, ayant en vue les biens éternels que le Sauveur leur a acquis par son sang, ne peuvent vivre sans amour. (*Le même*).

[Merveilles de ce jour]. — Combien de merveilles éclatent dans le mystère de ce jour ! L'ESPRIT-SAINT, le divin Consolateur, la troisième Personne de la Très-Sainte Trinité, descend miraculeusement sur les Apôtres et sur tous les disciples assemblés, et d'hommes grossiers et ignorants fait en un moment les docteurs les plus éclairés et les plus habiles dans toutes sortes de connaissances. En un moment ils ont la science infuse de la religion, l'intelligence parfaite des mystères les plus sublimes et les plus profonds. Ils possèdent toute la science de la loi ; ils pénètrent le vrai sens des saintes Écritures. Ces hommes, si méprisables jusque-là, par l'obscurité de leur naissance, par la bassesse de leur condition, par la grossièreté de leur esprit, par l'impolitesse de leurs mœurs, se trouvent doués tout à coup d'un don de sagesse si parfait et si éminent, d'une intelligence si nette et si claire, que toute la sagesse humaine est obligée de se taire, de plier, et de reconnaître n'avoir été que folie. Ces hommes, si timides, si lâches, se trouvent animés sur l'heure d'un courage de héros, et d'une intrépidité qui efface ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans l'histoire. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Correspondre au Saint-Esprit]. — Qu'est-ce que le SAINT-ESPRIT fait au-dedans de nous, et que faisons-nous en lui résistant ? Avec quelle vigilance devons-nous observer ses visites quand il vient ? avec quelle fidélité nous sommes obligés de répondre à ses desseins quand nous l'avons reçu,

quelles sont les vertus propres à l'attirer dans nos âmes et à l'y conserver ; les péchés les plus ordinaires qui l'outragent et qui l'en font sortir : voilà des recherches utiles et des questions nécessaires à l'instruction de nos esprits et à l'édification de nos cœurs. Car n'apprendrons-nous jamais, du même Apôtre, que notre principale étude est de nous examiner sur ces chefs, de voir, et, pour me servir de ses termes, *de contempler*, avec de sérieuses réflexions, si quelqu'un de nous ne manque pas à sa grâce : *Contemplantes nequis desit gratia* DEI. (Hebr. x). Béni soit le Seigneur de nous avoir donné, dans la conduite des Apôtres, de quoi nous instruire d'une obligation aussi importante qu'est celle de coopérer aux desseins du SAINT-ESPRIT et d'être fidèles à ses grâces. (*Eloges des saints*).

[Le Saint-Esprit nous sanctifie]. — Il était bien juste, Chrétiens, que les Apôtres n'écoutassent que le SAINT-ESPRIT, qu'ils ne suivissent que ses inspirations, qu'ils ne consultassent que sa volonté, qu'ils ne s'abandonnassent qu'à ses mouvements. A quel autre esprit qu'à celui de DIEU appartient-il de conduire les hommes dans leurs voies, et de leur marquer leurs vrais devoirs ? Esprit de justice, qui seul les sanctifie ; de vérité, qui seul les éclaire ; de supériorité, qui seul les gouverne ; d'intelligence et de bonté, qui seul ne saurait ni nous tromper ni se tromper lui-même. Quel eût été leur malheur s'ils avaient suivi d'autres conseils ! quel serait le nôtre si nous nous adressions à d'autres maîtres ! séduits par nos fausses et chancelantes lumières, nous irions d'illusions en illusions ; et, si nous évitions quelques pièges, nous tomberions infailliblement en d'autres ; ne surmontant une passion que par de plus fortes, dont nous nous rendrions esclaves, ne terrassant un ennemi que pour tomber sur lui, à peu près comme ce malheureux que l'éléphant qu'il venait de tuer renversa et accabla de sa pesanteur. Enivrés de l'amour des créatures et entraînés par la violence de nos passions, nous ferions à tout moment, sans nous en apercevoir, de tristes naufrages. Vous avez prévenu ces malheurs, ô mon DIEU, en nous donnant votre Esprit pour maître et pour guide dans ces fréquents dangers auxquels nous sommes exposés sur la mer orageuse de ce monde : Esprit, vent favorable qui nous pousse au port de votre bonne volonté ; Esprit qui nous éclaire dans toutes nos actions et toutes nos démarches ; Esprit qui nous apprend à connaître la vérité et à la suivre, le bien et à l'accomplir, l'erreur et à nous en préserver, le mal et à le fuir ; Esprit si favorable mais en même temps si nécessaire, que, sans ses inspirations et ses avis, nous ne pouvons rien dire, rien faire, rien résoudre, rien penser qui contribue efficacement à notre salut.

Mais, comme on présenterait en vain la lumière à des yeux qui ne voudraient pas s'ouvrir, en vain aussi l'Esprit divin nous enverrait ses inspirations et nous offrirait ses avis, si nous ne voulions pas en profiter.

Il ne demande qu'à se répandre dans nos esprits et dans nos cœurs ; mais il veut que ces esprits soient soumis et ces cœurs dociles, pour recevoir aveuglement tout ce qu'il leur inspirera. Disons mieux, il veut que nous soyons sans esprit et sans cœur, afin qu'il soit le maître et le DIEU de nos esprits et de nos cœurs. (*Le même ouvrage*).

[Les Apôtres inspirés pour parler]. — Si les Apôtres s'expliquent avec tant d'éloquence et de force qu'on ne peut répondre à ce qu'ils disent, c'est qu'ils sont les échos d'une voix d'en haut, et d'une sagesse supérieure devant laquelle il faut que ce qu'il y a de plus savant se taise et se confonde. C'est que l'Esprit divin dont ils sont remplis produit en eux des effets encore plus grands que ne produit le vin quand on en a pris avec excès. Leur raison humaine est comme absorbée, perdue, anéantie dans la raison divine. Ils sont ivres et pleins de vin nouveau, c'est ainsi qu'on les traite. *Musto pleni sunt isti* ; ils ne savent ce qu'ils disent, et cependant ils disent des merveilles. Ils ne connaissent rien par eux-mêmes, et cependant ils révèlent des mystères qui n'ont jamais été connus. A peine savent-ils leur langue naturelle, et cependant ils parlent toutes sortes de langues. Des nations assemblées de différents endroits du monde les entendent comme s'ils étaient leurs compatriotes : elles en sont surprises, touchées, converties. D'où vient cela ? C'est que leur esprit est comme aliéné, et DIEU est le DIEU de leur esprit. (*Eloges des saints*).

[Donner entrée au S.-Esprit]. — Le SAINT-ESPRIT vient tout d'un coup à vous, Chrétiens, mais il veut que vous vous donniez aussitôt à lui ; il se hâte pour vous remplir de ses bienfaits, mais il prétend que vous vous hâtiez de lui ouvrir vos cœurs pour le recevoir. C'est une nuée, un vent, un torrent, un éclair ; car c'est de cette manière que l'Écriture en parle. Rien n'est plus rapide que la nuée, plus violent que le vent, plus impétueux que le torrent, plus précipité que l'éclair : si vous ne profitez de cet heureux moment, fixerez-vous cette nuée, comprimerez-vous ce vent, arrêterez-vous ce torrent et cet éclair ? — Servons-nous encore d'une comparaison plus sensible. Où est l'homme si patient qui, après avoir frappé longtemps à une porte pour rendre service à ceux qu'il cherche, ne se rebute enfin et ne se retire lorsqu'ils ne la lui ouvrent pas ? Où est l'estime qu'on fait d'un ami et d'un bienfaiteur, lorsqu'on ne veut quitter ni son jeu ni sa table, ni ses autres plaisirs pour recevoir ses visites et jouir de sa compagnie ? Jugez de vous-mêmes, Chrétiens, par tous ces endroits ; et vous connaîtrez aisément quelle est l'injure que fait au SAINT-ESPRIT cette fatale tiédeur et cette mortelle négligence que vous apportez si souvent à le recevoir. (*Le même auteur*).

[Reproches du S.-Esprit]. — O que j'appréhende que ce ne soit à vous que

s'adresse ce sanglant reproche que DIEU faisait autrefois aux Juifs ! il vous le ferait avec d'autant plus de justice qu'il ne leur avait pas envoyé, comme à vous, son S.-Esprit. *Locutus sum ad vos manè, et non audistis ; vocavi vos, et non respondistis* (Isaïe LXV) : je vous ai parlé dès le matin, et vous ne m'avez pas écouté ; je vous ai appelés et vous ne m'avez pas répondu ! Je vous ai parlé dès le matin, sollicités par les purs mouvements de ma miséricorde et de ma bonté, afin que vous vinssiez à moi de bonne heure, et que, pressés par vos propres intérêts, vous vous hâtasiez de recevoir mes bienfaits ; *Locutus sum ad vos mane* ; et insensibles à mes invitations, sourds aux charmes de ma voix et aux attraites de ma grâce, vous ne m'avez pas seulement écouté, *et non audistis*. Je vous ai parlé dès le matin, par ces bonnes pensées que je vous ai inspirées dès votre plus tendre jeunesse ; par ces semences de piété et de vertu que j'ai répandues dans vos âmes ; par ces lumières surnaturelles dont j'ai éclairé vos esprits ; par ces bons désirs et ces bénédictions de douceur dont je vous ai prévenu. *Locutus sum ad vos manè*, je vous ai appelés dès le matin : vous vous en souvenez bien, et cent fois votre conscience vous l'a dit : et cependant, engagés par vos mauvaises habitudes, entraînés par la violence de vos passions, étourdis par le bruit que faisaient autour de vous les créatures que vous aimiez, vous ne m'avez pas écouté, *et non audistis*.

Non content de vous parler, je vous ai appelés pour vous dire que c'était vous personnellement que je cherchais, *vocavi vos* : et cependant, ingrats et dénaturés que vous êtes, vous ne m'avez pas répondu, *et non respondistis*. Je vous ai appelés, rien ne m'y obligeait, vous ne m'étiez ni nécessaires ni utiles ; je n'eusse été ni plus grand ni plus heureux : *vocavi vos*, vous seuls aviez intérêt à me répondre, puisqu'il s'agissait de votre bienheureuse ou de votre malheureuse éternité : et cependant vous ne m'avez pas répondu, *Et non respondistis*. Je vous ai appelés, *vocavi vos* : si j'avais fait la même grâce à plusieurs autres, ils seraient venus à moi ; vous seuls, abusant de ma bonté, n'avez pas voulu y venir ni daigné me répondre, *Et non respondistis*. Je vous ai appelés : quand vous le nieriez, ces objets tragiques que j'ai proposés à vos yeux, ces terreurs de mes jugements qui vous ont ébranlés, ces fréquentes expériences de tant de créatures dont l'infidélité devait vous faire penser à moi et à vous, ces dangers d'où je vous ai tirés, ces maladies dont je vous ai frappés, les pierres de ces maisons où vous m'avez si souvent offensé, rendraient pour moi témoignage contre vous. *Vocavi vos*, je vous ai appelés, et vous ne m'avez pas répondu, *et non respondistis* ! Je m'en souviens, j'en tiens par devers moi un fidèle registre : en tel lieu, en tel temps, devant telles et telles personnes, dès le premier usage de votre raison jusqu'à présent, rien de ce que j'ai fait pour vous et de ce que vous avez fait contre moi ne m'est échappé ; toutes mes grâces et toutes vos infidélités, tout cela est compté et déposé dans les trésors de mes vengeances.

Vous devez, chrétiens, d'autant plus craindre de si sanglants reproches, que vous avez reçu incomparablement plus de grâces que ceux à qui DIEU les a faits par la bouche du prophète. Pour vous les cieus se sont ouverts, pour vous le Père éternel a envoyé son Fils au monde, pour vous ce Père et ce Fils ont fait descendre le SAINT-ESPRIT : quelle raison avez-vous donc de ne le pas écouter quand il vous parle, de ne lui pas répondre quand il vous appelle ? Ne me dites pas que ce qu'il demande est trop difficile, et qu'il n'est pas si aisé de coopérer à ses desseins dès qu'il les fait connaître. Je n'aurais qu'à vous apporter l'exemple des Apôtres pour vous confondre. Car, si cette excuse était recevable, qui d'eux ou de vous pouvait plus raisonnablement s'en servir ? Vous expose-t-on aux mêmes dangers ? vous engage-t-on dans les mêmes combats ? vous prédit-on les mêmes maux ? O courageux Apôtres, ô lâches chrétiens ! O Apôtres fidèles et empressés à suivre le mouvement de l'Esprit de DIEU dans les plus cruelles persécutions ! ô chrétiens infidèles et pesants de cœur dans les épreuves les moins difficiles ! ô Apôtres qui commencez à parler dès que vous êtes remplis du SAINT-ESPRIT, méprisant les fouets, les ignominies, les naufrages, la mort, et aimant mieux souffrir les plus horribles supplices que de manquer pour un moment à la grâce que vous avez reçue ; ô chrétiens muets et assoupis qui demeurez dans un injurieux silence et dans une froide suspension de cœur quand il s'agit de témoigner qui vous êtes et à qui vous appartenez ! ô chrétiens insensés et ingrats, qui, pour ne pas déplaire à une misérable créature, pour ne pas souffrir une légère raillerie, pour ne pas faire murmurer une importune et aveugle passion, pour ne vous pas abstenir d'un plaisir de bête, pour ne pas mécontenter un ami injuste, pour ne pas rompre les mesures propres à élever une fragile fortune, aimez mieux affliger le SAINT-ESPRIT par de criminels délais, l'éteindre et l'étouffer au-dedans de vous. (*Le même*).

[Le Saint-Esprit en nous]. — Les chrétiens ont tant de rapport au SAINT-ESPRIT que non-seulement il est de leur perfection mais encore de leur devoir de l'honorer d'un culte tout spécial, et de se consacrer à lui sans réserve. Il est leur vigueur et leur force dans l'ordre de la nature ; il est leur esprit et leur âme dans celui de la grâce ; il est, en un mot, l'auteur de leur sanctification. C'est par lui qu'ils sont régénérés dans le Baptême, qu'ils sont fortifiés dans la Confirmation, qu'ils sont renouvelés dans la Pénitence, qu'ils sont unis avec JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie, qu'ils sont consacrés dans l'Ordre, et qu'ils sont unis dans le Mariage. Il est cet Esprit général et secret qui fait subsister la communion des saints, et il est le lien sacré et indissoluble qui joint et unit tous les membres de l'Eglise avec leur chef, et qui peut, pour cette raison, être appelé l'âme du corps mystique qu'ils composent ; il est la source de toutes les grâces : la foi, l'espérance, l'amour, l'intelligence, la sagesse, l'onction, la piété,

la joie, la paix, la patience, l'humilité, la bonté, la douceur, la tempérance, la sainteté sont des fruits qui procèdent de sa bonté et des dons qu'il tire de ses trésors. Comme il est le sanctificateur des âmes, il en est aussi le conducteur. S'il faut prier, c'est lui-même qui prie pour nous, par des gémissements ineffables ; s'il faut entendre et pénétrer les vérités divines, c'est lui qui les enseigne et qui en donne l'intelligence ; s'il faut instruire, il est l'Esprit du Père qui parle en nous. S'il faut, malgré nos faiblesses, marcher sans relâche dans la voie du salut, c'est lui qui nous soulage dans nos langueurs. S'il faut combattre et s'il faut souffrir, il est la force et la vertu du Très-Haut. Les livres sacrés, enfin, l'appellent l'hôte et l'époux des âmes, le maître et le gouverneur de l'Eglise. Jugez par ces titres de quelle sorte il nous appartient, et en combien de manières nous lui appartenons, ce qu'il nous est et ce que nous lui sommes : (*Entretiens de l'abbé Jean et du prêtre Eusèbe*).

[Symbole de l'eau]. — L'eau, dans l'Écriture, est souvent le symbole du SAINT-ESPRIT, et lorsque JÉSUS-CHRIST dit dans l'Évangile : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, et il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive ; » l'Évangéliste nous apprend qu'il l'entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Pour dire donc que DIEU nous a communiqué avec largesse les dons du SAINT-ESPRIT, S. Paul dit *qu'il l'a répandu sur nous avec une riche effusion* ; et il ajoute par JÉSUS-CHRIST, parce que c'est JÉSUS-CHRIST qui nous a mérité par sa mort les grâces du SAINT-ESPRIT. (*Année chrétienne de le Tourneux*).

[L'état de l'Eglise avant la descente du Saint-Esprit]. — En quel état était l'Eglise avant que le SAINT-ESPRIT descendit sur les Apôtres ? en quel état ce divin Esprit a-t-il laissé l'Eglise, et quel changement y a-t-il produit par sa descente ? c'est ce que nous ne pouvons considérer avec attention sans admirer en même temps l'infinie bonté de DIEU envers les hommes, et l'inestimable présent qu'il leur a fait. Représentez-vous un petit troupeau qui, venant de perdre son pasteur, se voit exposé à la fureur des loups qui ne cherchent qu'à le dévorer. Le glaive qui a frappé ce pasteur a écarté les brebis ; dispersées et errant sans guide, elles n'entendent plus leur berger ; la proximité du péril les remplit de crainte, et à peine se rassemblent-elles dans leur bergerie, faible asile contre tant de bêtes farouches qui les poursuivent. Tel était, Chrétiens, l'état de l'Eglise et des Apôtres après la mort de JÉSUS-CHRIST, avant que le SAINT-ESPRIT descendit sur eux. Ils avaient perdu, par le plus infâme et le plus cruel de tous les supplices, *leur bon Pasteur et leur cher Père*, qui ne les portait plus sur ses épaules dans leur lassitude, qui ne les nourrissait plus de ses miracles dans leur faim, qui ne les intruisait plus de leurs devoirs par ses prédications, qui ne les défendait plus contre leurs ennemis par sa

puissance, qui ne les animait plus à souffrir par la force de ses exemples, qui ne les consolait plus dans leurs afflictions par les charmes de sa présence, la douceur et les attraits de sa voix (*Le même*).

[Opération du Saint-Esprit dans les âmes]. — Cet Esprit divin est un et indivisible en lui-même, et cependant il opère en mille différentes manières dans ceux qui le reçoivent. C'est pour cela qu'il est appelé tantôt Esprit de vie, quand il tire les pécheurs du sein de la mort; tantôt Esprit de vérité, quand il les instruit dans leur ignorance; tantôt esprit de conseil, quand il les détermine dans leurs irrésolutions; tantôt Esprit de force, quand il les soutient dans leurs faiblesses. C'est lui, dit S. Bernard, qui nous avertit, qui nous instruit, qui nous excite, qui nous inspire le bien que nous devons faire, et qui nous donne en même temps les grâces et les secours dont nous avons besoin pour le faire. Il est au-dedans de nous comme un père de famille dans sa maison, comme un roi dans ses États, comme un juge sur son trône. Retournons-nous de tout notre cœur à DIEU, c'est alors qu'il nous est donné pour notre salut. Faisons-nous tête à nos ennemis, c'est alors qu'il vient à notre secours. Marchons-nous dans les voies des commandements du Seigneur, malgré les tentations et les disgrâces de cette vie, c'est alors qu'il nous est communiqué pour notre ferveur. En un mot, dit S. Augustin, c'est lui qui, demeurant au-dedans de nous, nous remplit, nous anime, nous conduit, nous vivifie, et nous porte à l'accomplissement de nos devoirs, non par la crainte du châtiment, mais par l'amour de la justice, découvrant si bien la vérité à notre esprit, que nous savons tout ce que nous devons savoir, et répandant dans nos cœurs un si doux plaisir que nous faisons avec joie tout ce que nous sommes obligés de faire : *Ut scienda sciamus aperiendo veritatem, ut facienda faciamus inspirando suavitatem.* (*Le même*).

Les Apôtres attendaient et demandaient tous l'accomplissement des promesses à leur cher maître, qui s'était engagé de leur envoyer le SAINT-ESPRIT, et à les revêtir de la force d'en haut. Dons de prophétie, de miracles, de discernement des esprits, ce n'était pas là précisément ce qu'il leur avait promis : c'était leur sanctification personnelle et la force de résister aux ennemis de leur salut : *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus-Sancti in vos.* Aussi, après avoir reçu ce divin Esprit, ils furent persuadés que sans ces dons gratuits on ne peut être agréable à DIEU, et que, sans la grâce sanctifiante, on ne peut lui plaire; convaincus que, quand on aurait le don de prophétie et une parfaite science de toutes choses, quand on parlerait le langage des anges mêmes et qu'on transporterait les montagnes d'un lieu en un autre, on ne serait rien sans la charité, qui est répandue dans le cœur par le SAINT-ESPRIT. C'est à cela seul qu'ils bornèrent toutes leurs prières et tous leurs désirs, abandonnant tout le reste à la divine Providence, uniquement appliqués et attentifs à recevoir la plénitude de sa grâce. (*Le même*).

[Le bonheur de l'homme est de posséder le Saint-Esprit.] — Le grand bien de l'homme en cette vie, c'est de posséder le SAINT-ESPRIT. Ce ne sont ni les richesses ni les honneurs, ni les plaisirs, ni la santé, ni la royauté ni même les dons gratuits séparés de la grâce sanctifiante, qui rendent l'homme véritablement heureux; et si l'épicurien dit: « Ma félicité consiste dans les plaisirs de ma chair »; si le stoïcien, s'élevant un peu plus haut, établit son bonheur à jouir des plaisirs de l'esprit; le chrétien, infiniment plus sage, dit avec David: *Pour moi, mon souverain bien, c'est d'être attaché à DIEU* (Ps. 72). Or quoique ce bonheur soit grand et inestimable, cependant il y en a un qui me paraît encore plus grand, qui est de retenir le SAINT-ESPRIT quand on l'a déjà reçu, et de faire, pour ainsi dire, par vertu ce que les anciens idolâtres faisaient par une superstition grossière, quand ils enchaînaient leurs divinités de peur qu'elles ne les quittassent. Car que sert-il à un homme de n'être attaché au SAINT-ESPRIT que pour quelques jours, de bien commencer et de mal finir, de posséder un grand trésor et de le perdre presque aussitôt; et quel plus grand malheur que celui des vierges folles, qui prirent leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux, et le perdirent par leur faute, pendant que les autres, plus fidèles et plus prudentes, s'étant éveillées et préparées, entrèrent avec lui aux noces? Je me sers exprès de cet exemple afin de vous faire voir, dans la sage prévoyance des unes et dans la mauvaise conduite des autres, ce qui oblige le SAINT-ESPRIT de se retirer d'une âme, et ce qui l'oblige aussi d'y demeurer. Je sais qu'il va où il lui plaît, que tantôt il demeure dans une âme après une longue absence, et que tantôt il s'en retire après une officieuse présence; mais je sais aussi, et je dis après S. Augustin, que ce don de DIEU, tout indépendant qu'il est, semble se donner à proportion qu'on veut le recevoir. Son premier dessein est de demeurer toujours avec nous: et c'est là, ajoute ce Père, ce qui doit nous consoler, c'est là le fondement de notre attente et le gage de notre espérance. Cela supposé, quelle fut donc la cause du malheur de ces vierges folles? Ce fut d'avoir laissé éteindre leurs lampes, d'avoir négligé d'acheter, comme les vierges sages, de l'huile jusqu'à ce que l'époux vint: Voilà, dit S. Jean Chrysostôme, ce qui arrive souvent aux âmes justes, qui par leur négligence et leur tiédeur, laissent éteindre la lampe de la charité allumée dans leurs cœurs. (*Discours moraux*).

[Le Saint-Esprit s'éteignant dans une âme].—L'Esprit de DIEU peut s'éteindre dans nos âmes en plusieurs manières, dit S. Chrysostôme. Nous attachons-nous aux biens du monde, nous embarrassons-nous par une inquiétude criminelle des affaires du siècle? nous éteignons l'esprit de DIEU sous cet amas de terre. Aimons-nous les plaisirs de la chair et ouvrons-nous notre cœur à ces fatales voluptés? nous éteignons l'Esprit de DIEU par cette eau que nous y jetons. Succombons-nous aux tentations de Satan qui nous porte au péché? nous éteignons ce même Esprit, que nous expo-

sons témérairement et malicieusement à ce vent impétueux qui souffle cette lampe que DIEU avait mise dans nos âmes pour les éclairer et les échauffer tout ensemble. Mais quand l'éloignement de cet Esprit ne viendrait d'aucune de ces causes, notre seule négligence et tiédeur le contraindrait enfin à nous abandonner. Ce ne furent ni la terre ni l'eau ni le vent qui éteignirent les lampes de ces vierges folles, ce fut le seul défaut d'huile, et la négligence qu'elles eurent de s'en pourvoir. Ce ne sont pas toujours les voluptés charnelles, l'attachement aux biens de la terre et les tentations violentes, qui éteignent dans les âmes justes l'Esprit divin, c'est souvent le relâchement dans leurs devoirs, et le peu de soin qu'elles ont de faire profiter les grâces qui leur sont données. Un assouplissement volontaire et un dégoût de la vertu les font malheureusement périr. (*Les mêmes*).

[Dès sept dons du Saint-Esprit accordés aux Apôtres]. — Lors de la descente du SAINT-ESPRIT sur les Apôtres, ce divin consolateur remplit leurs âmes des sept dons qui lui sont attribués. Il leur communiqua le don de *Sagesse*, qui est un certain goût, un sentiment intérieur qui attache, qui affectionne l'âme aux choses divines, qui les lui rend sensibles et aimables, en lui en découvrant la douceur et la solidité. — Cet Esprit divin leur communique le don d'*Intelligence*, qui est une prompte et facile pénétration qui nous fait entrer tout-à-coup dans le sens des divines Ecritures, dont elle nous donne la clef. C'est par là que les Apôtres et les disciples, après la descente de cet Esprit-Saint, acquirent en un instant une connaissance parfaite de la loi, des prophètes qui cachaient sous des sens figurés les choses passées, les présentes et les futures. — Par la grâce du même Esprit répandue sur eux, ils acquirent le don de *Conseil*, qui est un instinct surnaturel qui nous conduit et nous détermine toujours, dans les choses indifférentes, au parti le plus sûr et le meilleur. — Il leur fit part du don de *Force*, qui est un courage, une vertu d'en haut, qui nous rend capables de tout et supérieurs à tout. C'est par cet Esprit de force que ce qu'il y a de plus difficile à la nature devient possible et facile à ceux-mêmes qui, avant cela, n'étaient que faiblesse et timidité. — Ce même Esprit céleste leur donna le don de *Science*, qui est une connaissance infuse des différentes choses que peuvent éclairer et perfectionner notre esprit. — C'est par le SAINT-ESPRIT que le don de Piété leur fut aussi communiqué : douce inclination de notre âme qui nous attache à DIEU comme à notre Père, aux saints comme à ses amis, au prochain comme à son image. — C'est encore le même Esprit qui leur inspira le don de la *Crainte du Seigneur*, sainte et religieuse frayeur que nous cause la préférence d'un DIEU également aimable et redoutable. — C'est de ces dons célestes que le Sauveur parlait à son Père lorsqu'il lui dit : *Confiteor tibi, Pater, Domine cæli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus,*

et revelasti ea parvulis. Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du monde, et que vous les avez révélées aux sages et aux petits (*Morale du Nouveau-Testament*).

[Le Saint-Esprit seul nous porte à Dieu]. — Toutes les créatures nous annonçaient les perfections de DIEU, et toutes les créatures étaient à notre égard autant de bienfaits de DIEU, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, et dont il ne cessait point de nous combler. Ainsi elles nous excitaient toutes à l'amour de DIEU. Mais, après tout, cette voix des créatures ne touchait point assez nos cœurs et rien, à ce qu'il semble, n'était capable de les émouvoir et de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que DIEU a pris pour inspirer aux hommes son amour? Ça été de nous envoyer le SAINT-ESPRIT, qui est lui-même personnellement et substantiellement l'amour de DIEU. Aussi, comment est-ce que descendit ce divin Esprit? en forme de feu, pour nous donner à connaître qu'il était tout amour par son ardeur, et qu'il venait embraser de cette même ardeur toutes les âmes. Ce n'est pas pour cette fois seulement que l'ESPRIT-SAINT s'est communiqué sur la terre : il s'y communique encore tous les jours, et il y a même des temps particuliers où il se fait sentir et où ce feu céleste agit dans nos âmes avec plus de force. Tel est le temps que nous donnons à la retraite pour penser plus sérieusement aux choses qui regardent notre salut, pour purifier nos âmes du levain du péché, pour nous remettre bien avec DIEU, pour nous tenir en sa présence. Ce fut ainsi que le SAINT-ESPRIT descendit sur les Apôtres à la fin de leur retraite dans le Cénacle. Ce fut alors que cet Esprit d'amour leur fut envoyé. Mais comment en aurons-nous un témoignage solide? comment connaître si le SAINT-ESPRIT est descendu dans nos âmes? c'est par notre amour pour DIEU : car recevoir le SAINT-ESPRIT et aimer DIEU, c'est une même chose, et nous devons aimer DIEU à mesure que nous aurons reçu l'Esprit de DIEU (**Bourdoulou** *Retraite spirituelle*).

[Il nous est donné sans mesure]. — C'est sans mesure que DIEU nous donne son SAINT-ESPRIT : c'est donc sans mesure que nous devons aimer DIEU. Non, mon DIEU, point de bornes dans notre amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour nous. Vous nous donnez votre Saint-Esprit avec infinité, pour ainsi dire : notre charité doit donc être, en sa manière, une charité infinie. Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au-delà de ce que vous méritez, et c'est ce que votre Esprit, si nous en sommes animés, nous représente au fond de nos âmes. Il nous retrace, cet Esprit divin, toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections : et dès-là il nous fait bientôt conclure qu'à quelque degré d'amour que nous nous

portions, nous ne pouvons excéder en vous aimant. Dans tout le reste il y peut avoir de l'excès : nous pouvons user, dans les rencontres, de trop de circonspection et de prudence ; nous pouvons prendre garde aux choses avec trop d'attention et trop de vigilance ; nous pouvons même aller trop loin dans la pratique de la mortification et de la pénitence : mais nous ne pouvons, Seigneur, trop vous aimer. C'est ce que votre Saint-Esprit nous enseigne : il nous dicte que la charité est insatiable, qu'elle ne dit jamais C'est assez. (*Le même*).

[Prière au Saint-Esprit]. — Esprit divin, charité essentielle et toujours subsistante, source intarissable de ce feu sacré qui brûle les anges bienheureux et tous les élus de DIEU, descendez, ouvrez nos âmes, et venez vous-même les embraser. Si elles se tiennent encore fermées, faites-leur une salutaire violence. Vous pénétrez partout, et il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur et le consumer. C'est donc par vous que nous pouvons être consumés du même amour que les Apôtres dans le Cénacle, et par conséquent avoir la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne les put séparer de la charité de JÉSUS-CHRIST et de la charité de DIEU. Qui donc nous en pourra séparer ? C'est maintenant, ô Esprit d'amour, que nous nous livrons tout entiers à vous, pour nous attacher à notre DIEU d'un lien indissoluble et d'un amour éternel. (**Bourdaloue**, *Retraite spirituelle*).

[Effets que produit le S. Esprit dans une âme qu'il remplit]. — On parle toujours un nouveau langage quand on a reçu le SAINT-ESPRIT. Cet Esprit-Saint produit dans l'âme une lumière si vive, une intelligence des choses surnaturelles si pure, il s'y fait un si beau jour, que, pensant tout autrement qu'elle n'avait fait jusqu'alors, il ne faut pas être surpris si elle parle une langue différente. Quel événement plus frappant, mais quel changement plus admirable ! une poignée de gens d'une naissance obscure, d'une éducation encore plus basse, d'un génie encore plus épais et plus grossier, sans connaissance des lettres, sans teinture même des mystères de l'Écriture, nourris dans une ignorance crasse de la loi, que JÉSUS-CHRIST lui-même avait à peine dégrossis, pendant trois ans d'instructions, de leçons et de culture ! Une si bonne main pouvait bien les former, les éclairer, les polir, sans doute ; mais il fallait un miracle pour les changer, et pour en faire seulement des hommes un peu moins grossiers et des disciples un peu plus raisonnables et un peu moins indociles. JÉSUS-CHRIST ne jugea pas à propos de faire ce miracle ! Il laissa au SAINT-ESPRIT cette merveille, et à mettre par là la dernière main à l'ouvrage de notre sanctification et à l'établissement de l'Église, qui était comme son chef-d'œuvre. En effet, l'ESPRIT-SAINT n'a pas plus tôt paru, les Apôtres et les disciples n'en ont pas été plus tôt remplis, que ce

feu sacré dont ils sont embrasés brille, éclate, éclaire en toutes manières. Ces ignorants deviennent sur l'heure même des docteurs profonds, des prophètes éclairés, des maîtres de la vie spirituelle célèbres, les oracles de tout l'univers. Quel courage, quelle intrépidité, quelle magnanimité plus héroïque. Ce ne sont plus les accusations ou les reproches d'une servante qu'on craint, ce sont les dangers les plus affreux qu'on affronte, les tourments les plus terribles qu'on méprise, les tribunaux les plus effrayants devant lesquels on paraît sans crainte, et dans lesquels on prêche hardiment la divinité de JÉSUS-CHRIST, la gloire de ses humiliations et de sa mort sur la croix, et tout ce qu'il y a de plus opposé aux passions et aux sens dans la morale chrétienne. Il fallait un tel miracle pour établir dans le monde une religion toute divine ; mais tous ces miracles étaient les fruits nécessaires du SAINT-ESPRIT. En reconnaissons-nous de pareils dans nous-mêmes ? C'est pourtant à cette marque que nous connaissons si nous avons reçu le Saint-Esprit. Qu'eût-on pensé des Apôtres si, après la descente du SAINT-ESPRIT en ce jour, ils n'eussent eux-mêmes parlé que leur langue naturelle, et s'ils eussent été aussi lâches, aussi imparfaits que devant ? Que devons-nous penser de nous-mêmes si dans cette fête nous ne devenons ni plus spirituels ni plus fervents.

L'ESPRIT-SAINT est, pour ainsi dire, ce feu divin que le Sauveur est venu apporter sur la terre, pour que tous les cœurs en fussent embrasés. C'est ce feu qui éclaire l'esprit et nous fait voir toutes choses dans leur vrai jour, et en même temps qui chauffe les cœurs les plus froids, les embrase de l'amour de DIEU, et leur fait surmonter sans peine les plus grands obstacles. Rien ne coûte à qui est embrasé de ce beau feu. Alors la vertu a des attraits qui charment, l'Evangile a des maximes et des conseils qui plaisent ; rien n'est plus léger, rien n'est plus doux que le joug du Seigneur. C'est ce feu divin qui consume la rouille, pour ainsi dire, de nos imperfections, qui brûle les liens de l'amour propre, qui consume l'amertume des adversités, qui dessèche les passions, qui purifie l'âme. *Gardez-vous d'éteindre l'Esprit* : car cet esprit s'éteint dans ses opérations passagères, dans ses effets. Il s'éteint dans l'âme par le péché ; il s'éteint par une continuité de tiédeur, une multiplicité d'infidélités, une opiniâtre résistance à la grâce, qui enfin l'éteignent. Quel malheur alors pour une âme livrée à elle-même et à toutes ses passions ! Privée d'un secours si puissant et d'une lumière si nécessaire, la foi s'affaiblit toujours quand cet Esprit s'affaiblit, et la corruption du cœur en éteint bientôt jusqu'à la moindre étincelle. Qu'on cherche la cause funeste de cette pesanteur, de cette nonchalance, de cette lâcheté qu'on a au service de DIEU : qu'il est à craindre que l'extinction de cet esprit n'en soit la source. D'où vient cette différence de goût, de sentiments, de conduite, de chrétien à chrétien ? Avec quelle ferveur, avec quelle facilité, avec quelle joie, les uns servent DIEU ! avec quelle indifférence,

avec quelle froideur, quelle tristesse, quel dégoût tant d'autres languissent dans son service ! Quelle diversité de conduite parmi les gens de la même famille, de la même communauté religieuse, dans la même société ! Une jeune personne est idolâtre du monde, elle ne goûte que ses maximes, elle n'estime que ses lois ; elle n'est affamée que de ses plaisirs, tandis que sa sœur trouve ces mêmes maximes et ces plaisirs fades, insipides, amers même et indignes d'un cœur et d'un esprit chrétien. Cette différence de sentiments vient nécessairement de l'opposition de l'esprit qui les anime. C'est l'esprit du monde qui règne dans cette personne mondaine, tandis que l'autre n'est animée que de l'esprit de DIEU : quel sera donc le sort et l'éternelle destinée de ces deux personnes ? (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[La fin que le Saint-Esprit se propose]. — Quelle est la fin que le SAINT-ESPRIT se propose en se communiquant ainsi à nous par ses grâces ? C'est de renouveler en quelque sorte en nous ce qui arriva dans l'Incarnation du Verbe, qui s'unit si étroitement à la sainte humanité du Sauveur, qu'elle n'agissait plus que par le mouvement ou l'impression qu'elle recevait de la Divinité même. Telle est à peu près l'union que le SAINT-ESPRIT désire avoir avec nous : il voudrait faire en nous, par rapport à la vie chrétienne, spirituelle, intérieure, ce que notre esprit, notre âme, fait en nous à l'égard de la vie naturelle ; c'est-à-dire nous gouverner, nous animer si absolument, qu'il fût l'unique principe de tous les mouvements de notre cœur, de tous nos désirs, de toutes nos actions, de toutes nos pensées, de tous nos jugements. Penser, agir, vivre autrement, ce n'est plus ce qui s'appelle vie intérieure, vie spirituelle. Rentez donc ici en vous-même, examinez ce qui s'y passe ; corrigez, réformez, perfectionnez, renoncez à votre propre esprit, à ses inclinations, à ses lumières ; abandonnez-vous au seul Esprit de DIEU, livrez-vous tout entier à lui : sans cela, point de vie intérieure. (**Le P. de la Neuville**).

[Combien fut grande la foi des Apôtres]. — Ce n'est plus une foi chancelante qu'ont les Apôtres ; ce n'est plus sur le rapport de leurs sens et dépendamment des miracles qu'ils jugent des vérités de la religion. Dès que le SAINT-ESPRIT s'est reposé sur eux, ils soutiennent tout le poids de la gloire de DIEU et de la grandeur de nos mystères. Alors ils s'élèvent avec une hardie mais humble confiance, vers ce lieu inaccessible où DIEU a placé son trône. Ils y découvrent l'unité de la nature divine, la trinité des personnes, leurs processions, leurs opérations tant extérieures qu'immanentes, l'économie de la grâce, le mystère de la prédestination et de la réprobation, le sacerdoce éternel de l'Homme-DIEU selon l'ordre de Melchisédech, son sacrifice sur nos autels, la dernière destinée de son Eglise : en un mot, toutes ces admirables choses qu'ils nous ont laissées dans leurs actes, dans leurs épîtres et dans le détail de toutes leurs vi-

sions. Enfin, ce n'est pas une foi oisive et timide qu'ils ont : dès qu'ils sont remplis de l'Esprit divin, ils font part aux Juifs et aux gentils des talents qu'ils ont reçus pour leur conversion. Ces gens sans étude, sans lettres, presque sans bon sens, entrent dans les synagogues, confondent les philosophes, troublent les pécheurs, ravissent ou effraient tout le monde. Ils parlent diverses langues, et, à peine sachant celle du pays, ils se font entendre à tous les étrangers. Ils rendent des oracles infailibles sur toutes les difficultés qu'on leur propose. Ils exhortent, ils prêchent, ils avertissent ; ils décident, ils reprennent ; ils prient, ils menacent : ravis de mourir pour la défense d'un homme crucifié, et de signer de leur sang les vérités de son Evangile. — Sont-ils ivres ? sont-ils possédés ? c'est la calomnie dont on tâche de ternir leur gloire ; mais ce sont ces hommes ivres, ce sont ces hommes possédés, qui sans étude démontent la cervelle des faux sages, qui sans art et sans cabale font croire ce qui paraît impossible, qui, sans user de lâches condescendances pour accoutumer la nature corrompue à la dureté de leur morale, réduisent les passions sous le joug d'une sévère et humiliante discipline. Ce sont ces hommes ivres et possédés qui disent des choses jusqu'alors inouïes, et pour la défense desquelles ils meurent, lassant par leur patience leurs bourreaux ; se rendant, sans armes, terribles à leurs tyrans mêmes, et engageant des millions de personnes de tout sexe et de toute condition à mourir à leur exemple. Ce sont ces hommes ivres et possédés que tout le monde a écoutés et honorés, dont la nouvelle doctrine a été prêchée et reçue par toute la terre, dont les écrits sont lus, approuvés et admirés par les plus excellents génies, pendant que ceux des philosophes et des poètes païens demeurent dans la poussière d'un cabinet ou sur la table de quelque rêveur oisif, dit S. Jérôme. O l'excellent et l'admirable maître, qui opère dans ceux qu'il instruit de si grandes choses, et qui répand dans leur esprit de si lumineuses et de si vives connaissances ! Il est encore le nôtre, Messieurs ; et, comme il a enseigné toute vérité aux Apôtres, il se charge encore de notre conduite spirituelle, et nous apprend tout ce qui est nécessaire à notre salut, en qualité de docteur et de maître. (*Discours moraux*).

[Disposition nécessaire pour recevoir le Saint-Esprit]. — La première disposition pour recevoir le SAINT-ESPRIT, c'est de se dépouiller de l'esprit du monde. JÉSUS-CHRIST le dit expressément à ses Apôtres, lorsqu'il leur annonce qu'il leur enverra le SAINT-ESPRIT : il leur déclare que le monde ne peut recevoir cet Esprit divin. « Je prierai mon Père, dit-il, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous : savoir l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere* (1 Joan. XIV). » Qu'est-ce à dire, le monde ? C'est-à-dire ceux qui ont l'esprit du monde, ceux qui aiment le monde, ceux qui recherchent les choses de ce monde et qui y sont attachés.

S, Augustin dit excellemment que la religion chrétienne fournit à ceux qui l'embrassent des fontaines où les eaux ne s'arrêtent jamais; mais, afin de puiser dans ces fontaines salutaires, il faut apporter un vase vide. Quel est ce vase dans lequel vous devez puiser ? C'est votre cœur. Il faut que votre vase soit vide des choses de ce monde. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Les Apôtres ne se sont point trompés]. — Les Apôtres ne s'étant point trompés sur la résurrection et sur le fait de l'Ascension, il était impossible qu'ils se trompassent sur l'avènement du SAINT-ESPRIT. Cent vingt personnes, toutes assemblées tranquillement dans un même lieu purent-elles tout d'un coup s'imaginer en même temps entendre un grand bruit, comme d'un vent violent qui venait du ciel et qui remplissait toute la maison ? Purent-elles croire voir des langues de feu se reposer sur chacun ? Purent-elles se flatter faussement d'avoir reçu dès-lors le don des miracles et celui des langues, représentées par ce symbole extérieur ? car ce dernier don est celui de tous qui est le moins susceptible d'illusion et d'erreur. Le moyen, en effet, qu'un homme qui ne sait que sa langue naturelle s' imagine tout d'un coup et se persuade sans délire qu'il parle et qu'il entend toutes sortes de langues ! Mais je veux qu'un homme seul puisse être blessé de cette maladie : est-il possible que cent vingt personnes s'en trouvent tout d'un coup frappées ? Il faut néanmoins, en cette rencontre, la pousser encore plus loin : car ces disciples de JÉSUS-CHRIST ne crurent pas simplement avoir le don des miracles et celui des langues ; ils crurent encore pouvoir communiquer ces dons à leurs prosélytes. Ils s'en vantèrent ; ils les leur promirent et les leur communiquèrent si réellement, que ceux-ci ne doutèrent point qu'ils ne les eussent reçus, et que les peuples mêmes de toutes les nations qui se trouvèrent alors à Jérusalem en furent les témoins et les admirateurs. (**Le P. Lamy**).

[S. Pierre convertit trois mille hommes]. — On est étonné quand on lit de S. Pierre que, dès la première fois qu'il prêcha aux Juifs après la descente du SAINT-ESPRIT, il convertit trois mille hommes à la foi. Mais en faut-il être surpris, dit S. Augustin ? On voyait un pêcheur, jusque-là sans autre connaissance que celle de son art, expliquer en maître les plus hauts mystères du royaume de DIEU, parler toutes sortes de langues, et, par un prodige inouï, se faire entendre à autant de nations qu'une grande cérémonie en avait assemblées à Jérusalem de tous les pays du monde. Miracle rapporté par S. Luc, et rapporté dans un temps où l'Évangéliste n'eût pas eu le front de le publier si la chose n'eût été constamment vraie, puisqu'il aurait eu contre lui, non pas un ni deux témoins, mais toute la terre ; puisqu'un million de Juifs contemporains auraient pu découvrir la fausseté, et le démentir ; puisque son imposture lui eût fait perdre toute créance, et qu'elle n'eût servi qu'à décrier la religion même dont il vou-

lait faire connaître l'excellence et la sainteté. Supposé, dis-je, ce miracle, est-il étonnant que tant de Juifs se soient alors convertis ? et n'est-il pas plus surprenant, au contraire, qu'il y en eût encore d'assez entêtés et d'assez aveugles pour demeurer dans leur incrédulité ? (**Bourdaloue, Carême**).

[Changement opéré en un moment dans le cœur des Apôtres]. — On ne saurait trop admirer le règne du SAINT-ESPRIT dans le cœur des Apôtres, et l'admirable changement qu'il y fit en un instant ; les lumières qu'il répandit dans leur esprit, la force et le courage qu'il leur inspira, le don des langues qu'il leur départit ; le zèle et la ferveur avec laquelle ils prêchèrent l'Évangile, et le succès incroyable qu'il donna à leur parole, dont il se servit pour convertir toutes les nations de la terre. *Digitus DEI est hic*. O force du doigt de DIEU, quand toucherez-vous mon cœur ? quand changerez-vous ma faiblesse en force, ma tiédeur en ferveur, et mon ignorance en la science du salut ? — Si nous considérons ensuite le glorieux empire de ce divin Esprit sur les premiers chrétiens et les miracles de grâce qu'il opéra dans leurs cœurs, nous connaissons qu'ils étaient tous unis ensemble, et tout ce qu'ils avaient était commun entre eux. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuèrent à tous, selon que chacun en avait besoin. Ils n'avaient qu'un cœur et une âme. Ils allaient tous les jours au temple dans l'union du même esprit, et y persévéraient en prières ; et, rompant le pain dans les maisons des fidèles, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. Ils étaient aimés de tout le peuple, à cause de la sainteté de leur vie et de l'innocence de leurs mœurs ; ils louaient DIEU sans cesse, et le glorifiaient en tout temps et en tous lieux ; et le Seigneur augmentait tous les jours le nombre de ceux qui devaient être sauvés. (*L'homme d'oraison, du P. Nouet*).

[Le Saint-Esprit est le seul consolateur de nos âmes]. — Divin Esprit, c'est à vous seul que la qualité de consolateur appartient en propre, parce que c'est vous seul qui allez à la source du mal, et qui, en mortifiant la cupidité, faites cesser les maudits effets qu'elle produit. C'est vous seul qui arrêtez cette perpétuelle révolution de pensées et de désirs qui nous tourmente, et qui, nous trouvant dissipés dans la recherche des créatures, nous ramène à l'unité du Créateur. Le monde, pour nous consoler, fait comme les amis de Job, qui s'assirent auprès de lui et joignirent leurs larmes aux siennes : Il paraît compatir à nos misères, et être sensible à ce qui nous touche ; mais, après tout, ce n'est qu'un consolateur incommode, comme ce saint homme le reprochait à ses amis : *Consolatores onerosi omnes vos estis* ; et souvent, si nous voulons l'avouer de foi, il nous est moins à charge quand il nous laisse seuls aux prises avec notre mauvaise fortune que lorsqu'il s'intéresse à nous soulager par les vains ménagements qu'il emploie. (*Discours moraux*), Tome troisième.

[Effets admirables du Saint-Esprit dans nos cœurs]. — Le SAINT-ESPRIT a une conduite bien opposée à ces tristes et stériles amusements. Il se met au-dessus de nous et descend dans nos cœurs, dit Richard de Saint-Victor, par une grâce médicinale et une douceur intérieure qu'il y répand. Ou il essuie nos larmes, ou, si elles coulent, ce ne sont que des larmes de joie de ce que nous ne sentons plus ce feu de la concupiscence qui nous dévorait, ni les ardeurs de cette fièvre qui causait notre altération. Il ne nous dit pas comme le monde, pour nous consoler : « Ayez patience, le temps ne sera pas toujours mauvais ; » il nous dit : « N'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde ; ne connaissez-vous pas l'impureté de ses plaisirs, l'injustice de son ambition, la tyrannie de son avarice, l'inconstance de ses amitiés, la fragilité et le néant de ses biens ? Il ne nous conseille pas, comme le monde, de chercher par nos confusions quelques ressources à nos maux, il change ces maux en biens, et nous fait trouver (chose étrange !) un fond de plaisir et de gloire dans nos misères mêmes, par la patience et la générosité qu'il nous inspire. (*Le même*)

[Science immédiate des Apôtres]. — Ce n'est plus une connaissance particulière de quelque vérité qu'ont les Apôtres ; c'est une connaissance pleine et entière, tant de celles qui ont rapport à la religion que de celles qui regardent la morale. Ils pénètrent dans des secrets qui n'ont jamais été ni connus ni révélés ou plutôt qui étant refermés dans les divines Ecritures, ne pouvaient être connus à moins que le SAINT-ESPRIT n'eût levé le sceau de ces admirables écritures. Ils embrassent toute l'étendue des siècles, ils partent depuis Adam jusqu'à JÉSUS-CHRIST ; ils montrent les promesses et leur accomplissement ; l'événement des choses et leur époque, la naissance temporelle et la génération éternelle de JÉSUS-CHRIST. Ce n'est plus une connaissance successive : ce maître qui les enseigne ne les dispose pas par de lentes instructions, comme les autres, à recevoir ses saintes inspirations, il les attire à lui par un mouvement rapide ; il éclaire leur esprit et enflamme leur cœur tout d'un coup. A peine sont-ils remplis du SAINT-ESPRIT, *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto*, qu'ils commencent à parler, *et cœperunt loqui* ! Nul intervalle entre la présence de ce divin Esprit et ses opérations ; et, au lieu que l'âme raisonnable, quoique infuse en un instant dans un corps organisé, n'y exerce pas d'abord toutes ses fonctions, cette âme universelle de l'Eglise n'anime pas sitôt ce vénérable corps qu'il lui donne le mouvement, l'accroissement et l'intelligence tout ensemble. Car telle est la nature du SAINT-ESPRIT, dit S. Grégoire, d'être indépendant de la succession des temps dans ses opérations. Dès qu'il demeure dans une âme, il la touche, il l'instruit : *Mox ut tetigit mentem, docet* ; les vives impressions qu'il y fait piquent et brillent, échauffent et éclairent tout à la fois ; dans ses divines motions, c'est la même chose de toucher et d'enseigner, d'éclairer et de porter aux plus grands emplois : *et solùm tetigisse docuisse est*. Dans l'an-

cienne loi, il descend sur Amos, et il en fait un grand prophète : dans la même loi, il descend sur Daniel, et il fait de ce jeune enfant le juge des vieillards, le chef de la maison de Nabuchodonosor, et le premier de ses ministres. Dans la loi nouvelle, où les ombres ont fait place à la vérité, sa force et son activité paraissent encore davantage : il descend sur Pierre, et il fait de ce pauvre pêcheur, le prédicateur de son Évangile et le chef de ses apôtres; il descend sur Saul, et il fait de ce persécuteur du christianisme le docteur des gentils et un vase d'élection : tant ses lumières sont vives, tant ses opérations sont efficaces et promptes (*Discours moraux.*)

[Le Saint-Esprit est notre second maître]. — Je sais que nous avons un excellent maître, JÉSUS-CHRIST : mais je sais aussi ce qu'a dit S. Laurent Justilien, que JÉSUS-CHRIST ayant fait pendant quelque temps la fonction de maître, a voulu laisser au SAINT-ESPRIT la gloire d'achever ce digne emploi, et même que ce soleil de miséricorde a répandu plus de rayons après être monté au ciel que durant le temps qu'il a conversé avec les hommes sur la terre. Il est vrai qu'il nous a privés de sa présence corporelle et visible, je veux dire par le SAINT-ESPRIT, qu'il a laissé à son Eglise. C'est toujours JÉSUS-CHRIST qui nous enseigne, mais c'est d'une manière plus parfaite et plus propre à notre état ; non plus en exposant à nos yeux un corps humain, mais en se répandant lui-même dans nos cœurs par la foi, dit S. Augustin. *Non cernentium oculis ingesturus corpus humanum, sed seipsum credentium pectoribus infusus* (94 in Joann.) ; non plus en nous instruisant par une doctrine que nous ne pourrions pas supporter si elle ne venait que de son Père ou de lui, mais en nous envoyant son Esprit, qui aide l'infirmité du nôtre insinue les vérités divines par une certaine condescendance plus propre à notre faiblesse. — Quand je parle ainsi avec ce grand homme, ne vous imaginez pas que la doctrine du Père et du Fils soit autre que celle du SAINT-ESPRIT ; ne vous imaginez pas non plus qu'il y ait aucune relation d'autorité et de dépendance, soit dans le Père qui donne le SAINT-ESPRIT, soit dans le Fils qui le demande, soit dans cette troisième personne qui nous est envoyée : représentez-vous que tout ceci s'est passé pour votre bien, afin que vous eussiez un maître intérieur et invisible, qui insinuant son esprit dans les vôtres, vous éclairât par ses lumières, et vous fît connaître la qualité et l'étendue de vos devoirs. (*Le même ouvrage.*)

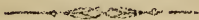
[Lumières que donne le S.-Esprit à une âme qu'il habite]. — Quand le SAINT-ESPRIT descend dans une âme, il lui donne, dit Richard de Saint-Victor, comme deux sortes d'yeux qu'il lui fait ouvrir tout à la fois, afin que dans un même point de vue elle connaisse ce qu'elle est, et ce qu'elle doit faire, ses obligations générales et ses obligations particulières, la nature de la loi et la manière de l'accomplir, la nécessité des bonnes œuvres, le temps et le lieu de les

faire, de peur que, manquant ou dans l'esprit ou dans le discernement de ses devoirs, elle n'ait que de stériles et d'imaginaires vertus. Tout est saint et bien réglé chez elle, dès qu'elle s'abandonne à la direction de ce divin Esprit, qui lui apprend à demeurer dans le juste milieu où la vraie vertu réside, sans tomber dans aucune des extrémités qui lui sont opposées. Elle est hardie sans être téméraire, retenue sans être lâche, réservée sans être avare, libérale sans être prodigue, humble sans hypocrisie, grave sans orgueil, vigilante sans dissipation, recueillie sans abattement, flexible sans inconstance, ferme sans opiniâtreté, ennemie du péché par un chaste amour de la justice, attachée à DIEU par toutes sortes de vertus, par une vive espérance que lui donne le SAINT-ESPRIT, qui est comme le gage de son salut et qui la remplit de ses grâces, pour achever l'ouvrage de sa prédestination et la rendre éternellement heureuse : *Implens ad felicitatem. (Le même).*

Comme les Apôtres étaient assemblés pour vaquer à la prière, il faut aussi que vous vaquiez à l'oraison, et que vous demandiez à DIEU humblement et ardemment qu'il vous envoie son SAINT-ESPRIT. Il faut lui dire à lui-même, du fond du cœur : *Veni, Sancte Spiritus, et emitte cœlitus lucis tuæ radium* ; car il prend plaisir à être prié et sollicité, et la lumière que nous espérons de lui mérite bien d'être demandée et sollicitée. Sans cette lumière, comme chante l'Eglise aujourd'hui, il n'y a rien d'innocent dans l'homme : *Sine tuo numine, nihil est in homine, nihil est innoxium*. Mais la principale chose que vous devez imiter dans les Apôtres, c'est de vous vider beaucoup de l'amour de vous-même et de toutes les choses créées : car, ainsi que le dit S. Augustin, ils furent beaucoup remplis parce qu'ils se trouvèrent beaucoup vides : *Multùm pleni quia multùm vacui*. Le SAINT-ESPRIT ne peut compatir avec autre amour que l'amour de DIEU. L'amour du monde lui est absolument contraire ; ils se détruisent l'un l'autre, et on s'abuse si on croit trouver un tempérament pour les accorder. Le monde le cherche ce tempérament : il pense le trouver dans sa conduite, mais il se trompe malheureusement, car il n'y a point de société ni d'alliance entre la lumière et les ténèbres : *Quæ est societas lucis ad tenebras ?* quel rapport y a-t-il entre JÉSUS-CHRIST et Bélial ? Le SAINT-ESPRIT vous rendra au double ce que vous quitterez pour l'amour de lui, et, après vous avoir rempli de consolation en cette vie, il vous comblera de gloire en l'autre. (**Godeau, Homélie**).

[Conduite des chrétiens envers le Saint-Esprit]. — Simon le magicien fut traité d'impie pour avoir voulu donner une somme d'argent pour acheter le SAINT-ESPRIT : et tant de chrétiens le vendent tous les jours pour un intérêt de néant ! Ils renouvellent le sacrilège de Judas, et vendent son esprit comme ce traître vendit sa vie. JÉSUS-CHRIST avait consacré et sanctifié votre cœur, comme le temple du SAINT-ESPRIT, et vous le profanez, vous l'abandonnez à vos passions ; vous les y adorez comme autant d'ido-

les, et de ce temple du SAINT-ESPRIT (le dirai-je ? pourquoi non, puisque l'Apôtre l'a dit le premier), vous faites souvent la retraite d'une prostituée. Est-ce là la reconnaissance de la faveur que vous avez reçue, de traiter avec tant d'indignité cet ESPRIT-SAINT ? Fidèles serviteurs de DIEU, fidèles imitateurs du grand Apôtre, tâchez, par un redoublement de ferveur, de réparer l'injure que les pécheurs font tous les jours au SAINT-ESPRIT. (**Anonyme**).



LA FÊTE DU SAINT-SACREMENT

BIENFAIT DE L'EUCCHARISTIE,

Sacrement et Sacrifice.

AVERTISSEMENT.

C'est assez d'être persuadé que JÉSUS-CHRIST est véritablement présent sur nos autels, et qu'il est le véritable et ordinaire sacrifice de notre religion, pour dire, avec le Concile de Trente, que ce mystère adorable est l'ouvrage de DIEU : d'où il suit que l'offrir à la divine majesté c'est faire une action toute divine, et qui mérite le nom d'action par excellence, car c'est ainsi qu'en parle l'Eglise : Infrà actionem, post actionem : pour exprimer la chose la plus importante et la plus grande qu'on puisse faire ou entreprendre pour la gloire de DIEU. Or, qui ne voit que, comme pour s'en acquitter dignement, il faut y apporter de la préparation, une grande pureté de cœur et d'intention, qu'on l'offre pour remercier DIEU de ses bienfaits ou pour en obtenir de nouveaux, de même, pour en parler dignement et d'une manière qui réponde autant qu'il sera possible à la grandeur du sujet, il ne faut rien dire que de bien prémédité ? Nous avons donné pour cela, dans notre Bibliothèque, beaucoup de matériaux ; mais ceux que nous ajoutons dans ce Supplément ne seront peut-être pas moins utiles pour porter les fidèles à assister à ce sacrifice redoutable avec plus d'attention, de respect et de dévo-

tion et ensuite à recevoir ce sacrement avec plus de fruit et de préparation.

Je prie cependant de remarquer que, ce sujet étant infini, et ayant déjà recueilli ce qu'il y a de plus essentiel sur la Communion et le Sacrifice dans les tomes précédents, j'ai ici confondu, sans beaucoup d'ordre, les morceaux qui peuvent servir de matériaux pour l'un et pour l'autre sujet, tirés d'auteurs différents.



LE SAINT SACREMENT.

[Le Sacrifice de la Messe source de miséricorde]. — Le sacrifice de la Messe est, dans l'Eglise de DIEU, comme une source inépuisable de miséricorde qui s'étend partout. *Domine, in cælo misericordia tua* (Ps. 35), Seigneur; disait David, votre miséricorde est dans le ciel; mais nous pouvons dire maintenant qu'elle en est descendue et qu'elle s'est entièrement répandue sur la terre : *Misericordiâ Domini plena est terra*. La justice divine ne tombe, pour ainsi dire, que par gouttes du ciel, parce qu'elle se réserve à venger nos crimes en l'autre vie. Mais la miséricorde se répand comme un grand fleuve, qui nous suit partout, durant le cours de notre vie, comme l'eau que Moïse fit sortir du rocher suivait les Israélites dans le désert : *Interrupit petram in eremo, et adæquavit eos velut in abyssio multâ* (Ps. 77). Moïse fendit la pierre dans le désert, et il leur donna à boire comme des fleuves d'eau : *Et eduxit aquam de petrâ, et deduxit tanquàm flumina aquas* : il fit sortir des eaux de la pierre, et il fit courir ces eaux comme des rivières. C'était une figure de l'abondance des grâces que la miséricorde divine fait couler du sacrifice de la Messe, comme d'une source d'eau vive où tous les enfants de l'Eglise peuvent puiser. *Bibebant autem de spirituâli consequente eos petrâ, petra autem erat Christus* : (I Cor. x) : ils buvaient de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivait, et cette pierre c'était JÉSUS-CHRIST. L'eau qui sortit de la pierre du désert suivit miraculeusement les enfants d'Israël jusqu'à la fin de leur voyage, et la grâce du sacrement qui sort des plaies de JÉSUS-CHRIST, comme un effet de sa miséricorde, nous accompagne et nous suit jusqu'à la mort : *DEUS meus misericordia mea* : mon DIEU et mon Sauveur, vous m'êtes tout dans votre saint Sacrifice, et je puis à juste titre vous appeler ma gloire, mon salut, ma protection, mon trésor et mes richesses ; mais

il me semble que je comprends tout en disant que vous êtes ma miséricorde. (**Le P. Nouet**, *Méditations*).

[Jésus au Sacrement]. — L'état du Fils de DIEU dans le saint sacrifice de l'autel est un état figuratif de sa mort par laquelle il a sauvé tous les hommes, et qu'il y entre en personne, portant avec soi les mérites et les trésors de sa croix, par un changement admirable d'une substance très-vile, qu'il détruit entièrement et qu'il change en son propre corps, qui est d'un prix infini et qui renferme en soi toutes les richesses du ciel, pour les communiquer en la même manière. Si vous voulez que l'esprit de JÉSUS vous remplisse de sa vertu pour continuer en vous l'office du Sauveur des âmes qu'il a fait en mourant sur la croix, il faut qu'il y entre par un changement parfait, qui détruise tout ce qu'il y a de vicieux et de gâté dans la nature et qui fasse place aux opérations de la grâce. La raison est parce que, pendant que vous agirez comme vous faites par les mouvements de la nature, par vos propres inventions, par vos inclinations, quoi que vous fassiez vous ne ferez que vous perdre, et vous ne sauverez jamais une seule âme. Car le salut n'est pas un ouvrage de la nature, c'est l'ouvrage de JÉSUS-CHRIST, qui ne vous remplira jamais de son divin Esprit si vous ne faites mourir le propre amour. (*Le même*).

[Indifférence des chrétiens]. — S'il y avait un lieu dans le monde où le Fils de DIEU se fit voir d'une manière sensible et à découvert, il me semble que j'aurais de l'empressement et de l'ardeur pour l'y aller trouver, et que je serais disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages. Je m'en ferais un mérite et une vertu, et je ne croirais pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle et mon attachement. Or, il ne serait point plus présent partout ailleurs qu'il l'est dans son temple ; et, sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous et parmi nous. Nous ne le voyons pas, il est vrai ; mais nous avons la foi, qui supplée au défaut de nos sens, ou qui y doit suppléer ; et ce que nous connaissons par la foi nous est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir. D'où arrive-t-il donc que des chrétiens aient tant d'indifférence pour un sacrement où JÉSUS-CHRIST est en personne ; disons mieux, pour un sacrement qui est JÉSUS-CHRIST même ; et qu'ils soient si peu assidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent, et à lui présenter leurs adorations ? Il y a des temps de cérémonies publiques, je l'avoue, où nous nous présentons aux pieds de cet aimable Sauveur ; mais n'est-ce point plutôt certaine nécessité de bienséance qui nous y porte qu'une sincère piété ? Y vais-je une fois de moi-même lui témoigner les sentiments de mon cœur, lui tenir, pour ainsi dire, compagnie dans l'extrême solitude où il s'est réduit pour moi ? A peine y ai-je été quelques moments que l'ennui me prend ; et, au lieu que l'amour, la récompense, le respect, devraient m'y attacher de telle sorte qu'il fallût

me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence que je m'en approche, et qu'autant que l'exemple du public m'y appelle.

Ce qu'il y a de plus étrange dans les visites si rares que nous rendons au Fils de DIEU dans le sacrement adorable de l'Eucharistie, c'est qu'en même temps que nous l'abandonnons, ou du moins que nous négligeons de rendre nos devoirs à cet aimable Sauveur, nous nous faisons une dévotion particulière et une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des saints. Si l'on y manquait, on se le reprocherait comme une infidélité, et l'on ne serait point content de soi qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les saints, c'est sans doute un pieux exercice, et une dévotion louable : mais, après tout, notre premier devoir regarde le Saint même des saints, et tout autre doit céder à celui-là. David ne souhaitait rien plus ardemment que d'entrer dans le temple du Seigneur, et il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel, éloigné de la Judée et captif en Babylone, ouvrait chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem ; et de là, fléchissant les genoux, il adressait sa prière au DIEU d'Israël comme s'il eût été dans son temple. Les premiers chrétiens voulaient toujours avoir avec eux le Saint-Sacrement. Il y a eu des saints qui ont passé presque toute leur vie en sa présence ; et combien voyons-nous de sociétés et de communautés où est établie cette institution si religieuse de l'adoration perpétuelle ! Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les cours des princes les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vue de leur maître. Or, le premier maître, le premier souverain de l'univers, c'est sans doute JÉSUS-CHRIST : comment donc allons-nous si rarement à lui, surtout lorsqu'il est toujours présent dans les temples ? (**Bourdaloue**, *Retraite spirituelle*).

[Sur l'institution du Très-Saint Sacrement]. — L'amour immense que DIEU a eu pour nous paraît visiblement dans tous les mystères ; mais on peut dire que l'institution du Très-Saint Sacrement est le miracle et le chef-d'œuvre de son amour, et comme l'abrégé de tous les autres mystères. Soit qu'on considère le motif qu'a eu JÉSUS-CHRIST en instituant le Très-Saint Sacrement, soit qu'on regarde toutes les circonstances, tout nous montre un amour incompréhensible, tout nous fait sentir l'excès incroyable de son amour. Il parut excessif, cet amour, dans le mystère de l'Incarnation, dans lequel le Verbe s'unit hypostatiquement à la nature humaine : et dans l'Eucharistie le même Verbe qui s'est uni à l'humanité sainte s'unit véritablement et réellement à chaque homme en particulier. Il parut ineffable, cet amour, dans sa naissance dans une étable : quel berceau pour un enfant qui est DIEU ! dans l'Eucharistie, cet Homme-DIEU s'abaisse, se rapetisse sous les espèces du pain et du vin, dans un espace presque indivisible, et tout cela pour satisfaire l'amour immense

qu'il a pour nous. Sa vie pauvre, humiliée, obscure, durant trente ans, est un mystère étonnant ; mais quel plus étonnant mystère que JÉSUS-CHRIST sur nos autels jusqu'à la fin des siècles, dans l'état le plus humilié, le plus obscur qu'un homme puisse jamais imaginer ! L'esprit se perd et se confond dans cette scène tragique de la passion du Sauveur, sa mort est un mystère vraiment incompréhensible : un DIEU, tout-puissant qu'il est, peut-il donner une marque de son amour pour nous plus surprenante ? C'est parce qu'il ne peut pas, ce semble, donner une plus grande marque de son amour pour nous qu'il veut que ce prodige, qui ne s'est fait qu'une fois sur le Calvaire, se perpétue sur nos autels dans l'adorable Eucharistie : et tout cela pour satisfaire l'amour extrême qu'il a pour nous. (Le P. Croiset, *Exercices de piété*).

[La fête de l'Eucharistie]. — La fête du Très-Saint Sacrement de l'autel, ou de l'Eucharistie, n'est pas seulement la plus éclatante, la plus pompeuse et une des plus célèbres de toutes les solennités, elle est encore la plus ancienne et la première de toutes les fêtes de l'Eglise. Toutes les autres, du moins les plus solennelles, sont d'institution apostolique, et celle-ci a été instituée par JÉSUS-CHRIST même, dans la dernière cène, la veille de sa passion. Son institution est la même que celle du divin sacrifice ; et l'on peut dire que le commandement que fit le Sauveur à ses Apôtres, et en leur personne à toute l'Eglise, de faire en mémoire de lui ce qu'il venait de faire, a rendu la fête de la Cène du Seigneur et du Saint Sacrement aussi ancienne que l'Eglise même. C'est par cette fête que l'Eglise a commencé. Elle a pris sa naissance dans l'institution et la célébration de ce divin sacrifice, d'où a suivi la communion des fidèles, assemblés pour la fraction du pain ou la manducation du corps de JÉSUS-CHRIST et pour la prière. Sans sacrifice, nulle religion, nulle église. On peut dire même que la fête de l'Eucharistie a été perpétuelle dans l'Eglise, de même que celle de la sainte Trinité, et il n'y a point eu de jour qu'on ne l'ait célébrée. Car, comme la Trinité sainte est l'objet essentiel de notre culte dans toutes les solennités de notre religion, ainsi l'Eucharistie est le sacrifice perpétuel et le culte le plus saint qui se rende à DIEU dans toutes les fêtes. Et c'est la raison pourquoi on a tardé si longtemps d'établir dans l'Eglise une fête particulière pour célébrer ces deux grands mystères, puisque toute l'année a toujours été la fête de la très-sainte Trinité qu'on adorait, et de la divine Eucharistie par laquelle on l'adore. (Le même).

[Tous les biens désirables sont dans l'Eucharistie]. — Le Très-Saint Sacrement de l'autel est ce trésor qu'on appelait, dans la primitive Eglise, le souverain bien de la vie présente, *Bonum perfectum*, en qui nous trouvons tous les biens : et, comme c'est la possession du souverain bien qui fait dans le ciel une fête éternelle, c'est aussi la possession de l'adorable Eucharistie

qui fait sur la terre une fête continuelle de tous les jours. *Hoc facite in meam commemorationem* ; faites ceci en mémoire de moi, dit le Fils de DIEU. Ce sacrement ne doit pas seulement nous rappeler le souvenir de la mort du Sauveur, mais encore de tous les autres mystères de sa vie. C'est dans cet esprit que l'Eglise, après ces paroles du canon de la Messe : *Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi*, ajoute : « C'est pourquoi, nous souvenant, Seigneur, de votre passion, etc. » Nul mystère de JÉSUS-CHRIST dont le Très-Saint Sacrement ne soit et la représentation et la mémoire ; nul aussi qui ne soit dignement célébré par la divine Eucharistie dans le sacrifice de la Messe. (*Le même*).

[Nos respects et nos vœux]. — Notre religion n'a rien de plus saint ni de plus divin que le saint Sacrifice que les prêtres célèbrent à l'autel. DIEU même ne saurait rien faire de plus grand ni de plus respectable que cet auguste sacrement, que le sacrifice de la Messe : institution toute divine, oblation sainte, victime d'un prix infini, immolation du corps et du sang adorable de l'Homme-DIEU, pontife égal en tout à DIEU même : peut-on imaginer quelque chose de plus divin, de plus digne de nos empressements, de nos respects et de tout notre culte ? C'est ici le chef-d'œuvre de la sagesse, de la bonté et de la toute-puissance de DIEU : et voilà quel doit être l'objet principal de nos vœux, d'adorer DIEU dans l'adorable sacrement qui se traite ici. On ne doit pas être surpris si l'Eglise sainte s'épuise, pour ainsi dire, en cantiques de louanges, en actions de grâces, de remerciements, de joie ; et si les fidèles, entrant dans le même esprit, n'oublent rien pour contribuer, dans tout le monde chrétien, par leur zèle et par leur piété, à la magnificence et à la solennité de la fête qui a été instituée exprès, en certain temps de l'année, pour mener comme en triomphe le Fils de DIEU, instituteur de cet adorable sacrifice, parmi les acclamations de tous les peuples fidèles. Mais aussi serait-il possible d'exprimer quelle abondance de grâces ce divin Sauveur répand sur les âmes simples et fidèles qui célèbrent avec tant d'ardeur la gloire de son incomparable triomphe ? Non, il n'est pas permis à la faiblesse de l'esprit humain de le comprendre. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Jésus notre médiateur]. — C'est sur nos autels que le Fils de DIEU exerce les fonctions de médiateur et d'intercesseur, qu'il demande et qu'il obtient les secours nécessaires pour notre salut éternel, qu'il se tient sous ces espèces sacramentelles entre DIEU et nous pour entretenir et négocier, pour ainsi dire, de plus près la réconciliation et la paix qu'il nous a déjà procurée par le mérite de sa mort ; portant au ciel les prières des hommes, rapportant aux hommes les bénédictions du ciel, et, comme un divin et charitable ambassadeur, représentant nos nécessités à son Père et nous annonçant ses miséricordes. C'est là que, planté au milieu de l'Eglise comme l'arbre de vie au milieu du paradis terrestre, il

renouvelle la vigueur de la piété des chrétiens, qu'il remédie à tous nos maux, qu'il veille sur tous nos besoins. (**Fléchier**).

[Le prêtre n'est qu'un avec Jésus-Christ]. — Il est vrai que le prêtre n'est qu'un même prêtre avec JÉSUS-CHRIST, et qu'il n'exerce son sacerdoce dans le sacrifice de la Messe qu'en la personne de JÉSUS-CHRIST même. N'est-il pas clair aussi qu'il ne le doit offrir que dans son esprit et dans ses dispositions ? Il doit l'offrir, comme lui, dans l'esprit de sacrifice, dans l'amour de la croix, dans la disposition de se sacrifier et de mourir lui-même pour DIEU. Car c'est dans ces dispositions et dans cet esprit que JÉSUS-CHRIST institua ce sacrifice de son corps et de son sang, qu'il les offrit à son Père et qu'il les donna à ses Apôtres, lorsqu'il était sur le point de se livrer lui-même aux bourreaux et d'aller mourir sur la croix. Cette disposition n'est pas l'ouvrage d'un quart d'heure, ni, si vous voulez, d'une heure que l'on peut prendre pour se préparer à célébrer le saint sacrifice de la Messe. Elle ne peut être que l'effet de la grâce de JÉSUS-CHRIST en nous, et du travail d'un grand nombre d'années qu'on aura employées à mortifier ses passions et ses sens, à combattre tous les mouvements de la cupidité, et à crucifier sa chair avec ses convoitises, pour pouvoir être conforme à JÉSUS-CHRIST comme victime, avant de lui être associé comme prêtre. Car, comme JÉSUS-CHRIST n'est entré dans la perfection, dans tous les droits et les fonctions de son sacerdoce éternel, dans le sanctuaire du ciel, qu'après avoir été victime sur la croix, de même, ceux qui sont destinés à être rendus participants de la puissance et de la grandeur de son sacerdoce, et à offrir le sacrifice terrible de son corps, doivent avoir travaillé, et travailler toujours encore, à crucifier et faire mourir le vieil homme en eux-mêmes. En un mot, pour être prêtre avec JÉSUS-CHRIST il faut être victime avec lui. (**S. Augustin**).

[Essence et nature du sacrifice de la Messe]. — Nous avons dans l'Eucharistie un véritable et réel sacrifice, et ce sacrifice est en même temps le remémoratif de celui de la croix, puisqu'il le suppose et l'enferme. Ce sacrifice est réel et véritable, puisqu'il s'y fait à DIEU une oblation véritable d'une victime réellement présente, sacrifiée par la destruction de sa vie et consommée par sa résurrection. Ce sacrifice est remémoratif de celui de la croix, puisqu'on ne l'offre que par rapport à la victime immolée, et à l'effusion de son sang qui s'est faite sur la croix, et que l'oblation de la Messe le suppose et l'enferme nécessairement, comme l'Eglise le marque expressément dans les prières qu'elle met dans la bouche du prêtre pour signifier l'oblation. C'est un même sacrifice que celui de la croix, parce que c'est la même victime, le même prêtre principal et la même oblation que JÉSUS-CHRIST continue par lui-même dans le ciel et par le ministère des prêtres sur la terre.

Le premier effet du sacrifice de JÉSUS-CHRIST est d'expier nos péchés,

d'apaiser la justice de DIEU en lui satisfaisant, d'être notre rançon et le prix qui rachète nos âmes de la puissance du démon et de l'enfer. C'est par le sacrifice de l'Eucharistie que se fait l'application du sacrifice de la croix offert à DIEU : *Pro redemptione animarum nostrarum*. Le second effet est de nous mériter la grâce, la sainteté et l'esprit de DIEU, la foi, l'espérance et la charité, pour devenir les enfants de DIEU, et ensuite les héritiers et les cohéritiers de JÉSUS-CHRIST. Le troisième effet est de suppléer à l'impuissance où nous sommes d'adorer DIEU dignement, et de lui rendre grâces de tous les biens que nous avons reçus de lui. (*Le même*).

[Dispositions nécessaires pour offrir le sacrifice de l'autel]. — Les dispositions qui sont nécessaires pour communier dignement ne suffisent pas pour bien dire la Messe, et il faut sans doute beaucoup plus de sainteté pour consacrer JÉSUS-CHRIST que pour le recevoir. Car par la communion nous participons à JÉSUS-CHRIST comme ses membres ; mais dans le sacrifice nous le consacrons en personne et comme tenant sa place. C'est JÉSUS-CHRIST même qui consacre en nous, et nous ne faisons que lui prêter notre langue, nos mains et notre esprit, pour une action si grande et si divine ; et ce qui fait voir encore que la célébration de la Messe est une action plus grande et bien plus sainte que la communion, c'est que la communion n'est que pour l'utilité de la créature, qui y trouve sa sanctification en s'unissant avec DIEU dans sa victime, au lieu que la consécration et l'oblation de cette victime regarde DIEU uniquement, qu'en elle consiste l'essence du sacrifice, et que c'est pour elle que le prêtre est consacré prêtre. Car le sacrifice ne peut être sans la consécration ni sans l'oblation, et il peut être sans que la créature communique à la victime comme il se fait dans l'holocauste. C'est un devoir et une obligation indispensables des créatures envers DIEU de lui offrir des sacrifices ; mais c'est une grâce et une miséricorde toute gratuite de DIEU envers les créatures de les admettre à la communion de sa victime, de les recevoir à sa table, de leur faire manger son propre corps et boire son propre sang. (**S. Augustin**, *De Trinit.*)

[Autres remarques de S. Augustin]. — C'est une vérité dont il faut convenir, qu'il n'y a qu'un seul sacrifice, un seul sacerdoce, un seul prêtre dans la religion, et qu'ainsi c'est toujours le même et unique sacrifice de JÉSUS-CHRIST qui est offert dans tous les siècles et dans tous les lieux. C'est aussi son même et unique sacerdoce dans tous les prêtres qui ont été depuis lui et qui seront jusqu'à la fin des temps. Comme tous les chrétiens ne font qu'un corps mystique avec JÉSUS-CHRIST, dont ils sont les membres, de même tous les prêtres ne font qu'un prêtre avec le même JÉSUS-CHRIST qui les associe à son sacerdoce, et continue par eux sur la

terre le sacrifice qu'il a commencé et qu'il continue d'offrir dans le ciel à la majesté souveraine.

La fin du sacrifice est de rendre à DIEU les quatre grands devoirs de la religion exprimés dans ces paroles : l'adoration, l'action de grâces, la satisfaction pour les péchés, la prière. Ces devoirs primitifs et essentiels de la religion étaient représentés par les différentes espèces des sacrifices anciens, qui étaient des holocaustes ou de pure adoration, des actions de grâces, des expiations pour le péché, des impétrations et des prières. Le sacrifice de JÉSUS-CHRIST les renferme tous parfaitement dans son unité. et JÉSUS-CHRIST s'y offre à son Père comme l'adoration, l'action de grâces, la satisfaction et la prière de son Eglise ; et l'Eglise nous le fait remarquer dans ces quatre paroles qui comprennent ces quatre devoirs, les quatre fins du sacrifice, les quatre choses qui composent le sacrifice intérieur du chrétien : 1° celui à qui on l'offre, 2° celui par qui il est offert, 3° ceux pour qui il est offert, 4° la chose même qui est offerte. (*Le même*).

[L'amour que le Fils de Dieu nous témoigne dans l'Eucharistie]. — Si toutes les actions de JÉSUS-CHRIST, son incarnation, sa prédication, ses souffrances, sont autant de preuves de l'amour infini qu'il a pour nous, on peut dire que l'Eucharistie est particulièrement le mystère, le sacrement et la perfection de cet amour incompréhensible. — 1° Le Sauveur a aimé les siens toute sa vie, en leur faisant toute sorte de biens ; mais, à la fin il les a assurés de cet amour singulier par le gage le plus précieux et le plus divin qu'il leur en pouvait donner, puisque ce gage est son propre corps et son propre sang. — 2° Il semblait que l'amour de JÉSUS-CHRIST ne pouvait rien faire davantage pour les hommes que de se faire homme, de paraître dans une chair mortelle semblable à la nôtre, de s'anéantir pour leur salut, selon les paroles de l'Apôtre, *Exinanivit semetipsum* ; de se charger de nos péchés, de répandre son sang pour de misérables pécheurs. — 3° Mais nous voyons dans l'Eucharistie des excès encore plus grands et plus incompréhensibles de cet amour. Il aime les siens jusqu'à les nourrir de sa chair et de son sang, afin que, par cette nourriture, ils deviennent une même chose avec lui ; il devient leur pain, pour les faire vivre de sa vie et pour vivre en eux ; il les nourrit d'une chair toute divine, afin qu'ils ne vivent plus que d'une vie toute divine. (**De Sainte-Marthe**).

[La plus noble action du chrétien est d'assister au sacrifice de l'autel]. — Qu'un chrétien est peu sensible à la gloire de son DIEU, lorsqu'il néglige d'assister tous les jours de sa vie au saint sacrifice de l'autel, ou qu'il y assiste en négligeant d'offrir au Père éternel ce grand sacrifice, dans l'esprit et l'intention du Sauveur du monde ! Car, comme il est certain que DIEU ne reçoit jamais et ne peut recevoir un hommage plus parfait que celui

qui fut offert sur le Calvaire, il est certain aussi qu'il n'est point d'exercice, dans toute la religion chrétienne, qui soit plus propre à glorifier le nom de Dieu que le sacrifice qui s'offre tous les jours sur l'autel, puisque c'est le sacrifice même du Calvaire. Il n'est pas sanglant dans nos temples, comme il le fut sur la croix : mais, à cela près, l'un n'est pas différent de l'autre. — Rien de plus grand que ce sacrifice, rien qui puisse mieux glorifier DIEU : car on ne peut mieux reconnaître son souverain domaine que par ce qui fait l'essence du sacrifice, la destruction de l'être que l'on immole. Mais de tous les sacrifices rien n'est plus digne de la grandeur de DIEU que celui de l'autel : on n'y sacrifie pas seulement un être créé, c'est un DIEU revêtu de notre chair mortelle qui y est immolé. — Ah ! vous ne pouvez, Seigneur, ni exiger ni attendre de nous un hommage qui soit plus grand et plus digne de vous. Vous y voyez un DIEU abaissé, anéanti, sacrifié à vos yeux, et c'est lui-même qui s'y offre et s'y immole. (*Manière de réciter l'oraison dominicale*).

[Raisons d'y assister avec respect]. — Nous devons assister tous les jours au saint sacrifice, si nous voulons avoir part aux faveurs que DIEU fait à ceux qui y assistent. Mais, comme c'est une vive représentation du sacrifice de la croix, avec quels sentiments de respect, de componction et de reconnaissance devons-nous y assister. Si, connaissant JÉSUS-CHRIST, comme nous le connaissons, pour Fils de DIEU, nous nous étions trouvés sur le Calvaire à la mort, n'aurions-nous pas été pénétrés de douleur à la vue de ce triste spectacle, et n'aurions-nous pas regardé comme la dernière des impiétés et des ingratitude d'insulter à ce DIEU mourant ? C'est là cependant ce que nous faisons lorsque, par nos immodesties, nous manquons au respect que nous devons à la sainteté du sacrifice de l'autel. Pour nous préserver d'un crime si énorme, et dont cependant on se fait si peu de scrupule, pensons sérieusement à la majesté de celui qui est présent à cet auguste sacrifice : *Cogita prope quem assisteris in sacro et horrendo illo Missæ sacrificio*, dit S. Chrysostôme. Quand nous ferons réflexion que celui que nous outrageons c'est celui-là même qui, après avoir été notre Sauveur, doit un jour être notre Juge, nous nous tiendrons plus sur nos gardes. Car, si, au lieu de nous servir du moyen le plus efficace que nous ayons pour satisfaire à la justice divine justement irritée par nos désordres, nous en abusons pour l'offenser, quand l'apaiserons-nous ? *Quando salus aderit ? Quando DEUM placare poterimus ?* Doutons-nous de ces vérités ? Si nous les croyons, pourquoi n'agissons-nous pas conformément à notre foi. (*Même ouvrage*).

[Élévation au Sauveur sur son immense charité]. — Il ne suffisait pas à votre charité, ô mon Sauveur, de vous être une fois immolé sur la croix pour notre salut : vous voulez bien encore tous les jours renouveler votre sacrifice sur nos autels, en vous offrant à votre Père pour tous les

hommes. Votre amour n'était pas content du premier sacrifice, il a voulu le perpétuer jusqu'à la fin des siècles. Mais, hélas ! que nous répondons mal à votre amour ! A voir la manière dont nous nous comportons dans cet auguste sacrifice, pourrait-t-on s'imaginer que nous soyons persuadés que ce soit vous qui vous y immolez ? Nous avouons, ô mon DIEU, qu'en cela notre conduite n'a pas été conforme à notre croyance. Car nous croyons fermement que c'est votre corps et votre sang qui s'offre tous les jours à la messe : et cependant avec combien de tiédeur et de lâcheté y assistons-nous ! Combien de fois cette action si sainte, qui devait être pour nous une source de bénédictions, nous a-t-elle été, par nos immodesties, une occasion de péché ! C'est ce que nous vous supplions de nous pardonner, reconnaissant l'indignité d'un procédé si injuste. Si la présence d'un DIEU immolé pour l'amour de nous n'est pas capable de nous inspirer des sentiments de respect, quelle chose pourra jamais nous en inspirer ? (*Considérations chrétiennes*).

[Eucharistie et Calvaire]. — Nous offrons tous les jours le sacrifice de la Messe ; mais ce sacrifice n'est autre chose que celui de la croix, puisque c'est le même JÉSUS-CHRIST qui s'offrit à son Père sur le Calvaire qui y est offert, quoique d'une manière non sanglante. C'est lui qui est le pontife de ce sacrifice et la victime, puisque c'est lui-même qui s'y offre par les mains de ses ministres. C'est lui-même qui nous a commandé de le faire pour nous souvenir de lui, et qui, afin que nous annoncions sa mort jusqu'à ce qu'il vienne, nous a laissé un sacrifice qui, étant la continuation du sien, est en même temps une mémoire continuelle de sa mort. Les sacrifices de l'ancienne loi se renouvelaient tous les jours, pour faire penser au sacrifice futur du Fils de DIEU, dont ils étaient la figure, et la Messe se célèbre tous les jours, afin de nous faire souvenir du sacrifice du Sauveur, dont elle est la mémoire. « Faites ceci, dit-il, en mémoire de moi. » Mais, parce que les sacrifices de la loi n'étaient, selon l'Apôtre, que des images nues et qui ne contenaient pas les choses qu'elles représentaient, ils n'opéraient pas par eux-mêmes la rémission des péchés, au lieu que, le sacrifice de la Messe contenant la vérité qu'il représente, savoir le corps même de JÉSUS-CHRIST, et étant le même sacrifice que celui dont il est la mémoire, il confère par lui-même la rémission des péchés et est satisfactoire pour les âmes. JÉSUS-CHRIST s'est donc offert une fois d'une manière sanglante sur la croix, et comme par cette unique oblation il a racheté le monde, nous n'avons besoin d'aucun autre sacrifice. Mais pourquoi continue-t-il tous les jours cette même oblation ? C'est afin d'en appliquer le fruit aux fidèles. Car ce n'est pas assez que JÉSUS-CHRIST soit mort pour nous, si la vertu et l'efficace de sa mort ne nous est appliquée par la foi et par les bonnes œuvres, qui sont des dons de sa grâce que nous obtenons de sa bonté par les mérites de sa mort. Mais, pour obtenir ces grâces, il veut que nous

nous souvenions de sa mort, de laquelle il a institué la mémoire dans la célébration et la continuation de ce divin sacrifice. (**le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Indifférence pour la divine Eucharistie]. — Quelque surprenant, quelque incompréhensible que soit l'amour immense que JÉSUS-CHRIST nous témoigne dans le Saint-Sacrement, il se trouve encore en cela, ce semble, quelque chose de plus étonnant, de plus incompréhensible ; et c'est l'indifférence, la froideur, l'ingratitude des fidèles envers le Sauveur dans cet auguste sacrement. Il est inconcevable que DIEU nous aime jusqu'à ce point ; mais enfin, c'est un DIEU qui nous aime, et qui nous aime en DIEU. Mais que nous n'ayons que du dégoût et même du mépris pour ce DIEU dans le mystère où il nous prouve si efficacement jusqu'à quel excès il nous aime, est-ce là un mystère d'iniquité aisé à comprendre ? Quel turc, quel païen, quel barbare, instruit de ce que nous croyons de cet adorable mystère, pourrait jamais s'imaginer que nous aimassions si peu JÉSUS-CHRIST ? Ce divin Sauveur n'a que faire de nous : et cependant il compte pour rien d'être renfermé dans une hostie consacrée, jusqu'à la fin des siècles, tant il nous aime, tant il trouve de plaisir à être avec nous. Les hommes, au contraire, ne peuvent se passer de lui et cependant ils comptent pour rien la grâce qu'il leur fait de demeurer avec eux, si peu ils l'aiment, si peu ils font compte du bonheur inestimable d'être avec lui. **Croiset**, *Exercices de piété*).

[Tous les attributs de Dieu paraissent dans l'Eucharistie]. — La première et la plus essentielle de toutes les préparations que nous devons apporter à la communion, c'est une grande pureté de cœur et d'esprit, c'est-à-dire l'exemption de tout péché, de toute affection dérégulée, de toute pensée inutile : pureté dans la volonté, dans l'imagination, dans les sens, tant en général qu'en particulier. Le Fils de DIEU, dans cet adorable sacrement, ne fait pas moins éclater sa puissance, sa sagesse, sa bonté, que dans les autres mystères. Il y change le pain en son corps : quelle puissance ! Il y cache l'éclat de sa majesté sous de faibles apparences ! quelle sagesse ! Il s'y donne tout entier à nous : quelle bonté ! Il prend dans son incarnation le nom d'Emmanuël, qui est interprété DIEU avec nous : mais ne remplit-il pas merveilleusement la signification de ce nom mystérieux dans la communion de son corps sacré, qui nous est présenté par ses ministres à la table sainte, où il se donne à nous tout entier et sans réserve ! Le Sauveur ne s'est proposé, dans ce mystère sacré, aussi bien que dans l'alliance qu'il fit avec la nature humaine, qu'une union parfaite entre DIEU et l'homme. Quel est donc notre devoir le plus essentiel en cette vie si combattue de toutes parts, exposée à tant de travaux, d'excès, de dangers, sinon de la produire, cette parfaite union, en nous incorporant, pour ainsi dire, à JÉSUS-CHRIST, pour nous fortifier dans toutes

ces traverses ? Demandons-la avec instance. Unissons-nous à lui le plus intimement et le plus souvent qu'il nous sera possible, si nous ne voulons périr. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[La transubstantiation]. — « Puisque le Verbe éternel, qui est la vérité même, dit *Hoc est corpus Meum*, ceci est mon corps, soyons-en convaincus, dit S. Chrysostôme ; croyons-le sans hésiter, regardons-le avec les yeux d'une foivive : *Quoniam Verbum dicit Hoc est corpus meum, et assentiat et credamus.* » Ceci est mon corps : telle est la vertu et la force des paroles de la consécration, de produire, en qualité de cause efficiente, ce qu'elles expriment. Pour que ces sortes de propositions soient vraies, il faut seulement que la chose qu'elles désignent existe aussitôt après qu'elles sont prononcées. Ce que le Fils de DIEU prit dans ses mains n'était que du pain ; mais il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, *Ceci est mon corps*, — que toute la substance du pain fut anéantie, et il ne resta plus d'autre substance, dans ce que JÉSUS-CHRIST donnait à manger à ses Apôtres, que son propre corps, qui dans quelques heures devait être livré à ses ennemis, rassasié d'opprobres, flagellé et crucifié. Il ne restait du pain que les seules apparences, la couleur, la figure, le poids, le goût, qu'on appelle communément *espèces*. C'est là la doctrine de tous les S. Pères ; c'est celle qui a été définie par l'Eglise romaine : c'est donc aussi ce que tout fidèle chrétien est obligé de croire ; s'il ne veut errer et se perdre. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Participer à l'Eucharistie, c'est annoncer la mort du Sauveur]. — « Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, dit le Fils de DIEU, et que vous boirez de cette coupe, c'est-à-dire de ce qui est contenu dans cette coupe (car ce n'est pas la coupe même qu'on boit), vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. » Le sacrifice non sanglant de JÉSUS-CHRIST ne différant que quant à la manière du sacrifice sanglant du même Sauveur, il doit rappeler dans l'esprit de ceux qui y participent le souvenir en particulier de la mort de JÉSUS-CHRIST. Par ces paroles, *donec veniat*, S. Paul nous marque que le sacrement de l'Eucharistie durera jusqu'à la fin du monde. *Itaque, quicumque manducaverit panem hunc, etc* ; Quiconque donc mangera de ce pain ou boira de cette coupe indignement sera coupable de crime contre le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST : c'est-à-dire, celui qui fera une communion sacrilège ne sera pas moins coupable que s'il avait fait mourir le Fils de DIEU et qu'il eût répandu son sang. — Rien ne prouve plus démonstrativement la présence réelle du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, que cette expression de l'Apôtre ; et elle montre encore que, selon S. Paul même, il est permis de communier sous une espèce seulement. Si le crime des Juifs qui versèrent le sang du Fils de Dieu nous fait horreur, celui des chrétiens qui le profanent par de sacrilèges communions ne doit pas moins

nous en faire. « Ce n'est pas un sacrifice qu'ils offrent, dit S. Chrysostôme, c'est un meurtre qu'ils commettent; ce n'est pas une nourriture qu'ils prennent, c'est un poison. » (*Le même*).

[Les paroles du Fils de Dieu]. — « Prenez et mangez : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : *Accipite et manducate : Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur*. Oui, c'est de JÉSUS-CHRIST lui-même que nous avons reçu la foi de la réalité de son corps et de son sang dans l'Eucharistie. Une tradition constante l'a transmise jusqu'à nous. Tous les Evangélistes et S. Paul nous l'ont exposée. Personne ne s'est avisé d'en douter durant les onze premiers siècles. Le démon, ayant épuisé inutilement tous les artifices imaginables pour détruire la foi sur les principaux mystères de la religion, sur la divinité de JÉSUS-CHRIST, sur l'unité de sa personne, sur la multiplicité de sa nature, sur la nécessité de sa grâce, sur l'auguste qualité de Mère de DIEU ; enfin, la malignité de l'enfer voyant tous ses traits émoussés et ses batteries ruinées, vomit ses blasphèmes contre la divine Eucharistie et la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST, la seule vérité chrétienne qui n'eût point encore été attaquée. Il faut être bien aveugle, bien ingrat et encore plus impie, pour refuser de croire ce mystère de l'amour immense de DIEU, si bien marqué, et si clairement, si invinciblement établi ; mais ce n'est que contre les vérités de la foi les mieux marquées que les hérésies s'élèvent. (*Le même*).

[Source de grâce et de salut]. — L'Eucharistie est le gage le plus éclatant de l'amour de DIEU pour les hommes, et une source de salut : il ne faut donc pas être surpris si le démon fait tant d'efforts pour détourner les chrétiens de la fréquentation de ce banquet sacré, auquel le Fils de DIEU nous invite avec tant d'empressement et de tendresse par ces paroles : *Accipite et manducate : Hoc est corpus meum*. Vous ne vous contentez donc pas, ô mon Sauveur ! de nos adorations dans ce divin sacrement : vous voulez que nous en fassions notre nourriture ; vous voulez que la connaissance de nos besoins l'emporte sur celle de notre misère, et l'amour sur la crainte qui nous retient. Si c'est une erreur impardonnable de l'entendement de refuser de croire la réalité du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie, c'en est une aussi grossière et aussi criminelle de la volonté, pour ainsi dire, de s'éloigner de cette table sacrée, et de s'excuser, sur de frivoles prétextes, d'assister à ce divin festin. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Inutiles prétextes de ceux qui s'abstiennent de la sainte table]. — Quelle raison valable, je vous prie, peuvent apporter tant de personnes, même d'une piété reconnue, d'une vie régulière, pour se dispenser d'approcher plus souvent qu'elles ne font de la table sacrée du Sauveur, qui les convie avec tant d'amour à la participation de sa chair divine ? Qu'on ne dise pas que

c'est par respect que l'on s'en éloigne : excuse artificieuse, qui ne peut en imposer qu'aux simples. Que ne dit-on, comme ces conviés au festin du père de famille *Villam emi, uxorem duxi*? Mon cœur est dégoûté de cette céleste nourriture : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo*. (Numer. XXI). Je ne trouve de goût que dans les viandes que le monde me prépare : ses assaisonnements aiguisent trop mon appétit, pour ne les pas préférer à ce pain vivant. — Mais je suis indigne de cette nourriture si excellente : elle demande une pureté que je n'ai point, elle demande une dévotion qui m'est inconnue. C'est l'esprit qui trouve cette défaite pour favoriser les malignes inclinations du cœur. Quelque libertin qu'on soit, on n'ignore pas qu'en assistant à ce festin sacré on doit avoir la robe nuptiale ; mais c'est cette robe d'innocence dont on ne veut pas prendre la peine de se revêtir. Il faudrait quitter cette habitude criminelle ; il faudrait restituer ce bien mal acquis, il faudrait pardonner cette injure, il faudrait employer ces grands revenus, que l'on dépense en mille choses superflues, peut-être même criminelles, à revêtir les pauvres, à soulager les misères, les maladies du prochain ; il faudrait enfin vivre dans l'innocence ; mais c'est ce que l'on ne veut point entendre, et l'on est bien aise de vivre dans le dérèglement, dans le péché. — Voilà la véritable raison qui fait désapprouver la communion fréquente. — Et, en communiant si rarement, le fait-on avec plus d'innocence ? C'est être bien malade que d'être dégoûté du corps et du sang du Sauveur. Aimons-nous véritablement la vie ? Approchons avec confiance, mais approchons dignement, de la table du Fils de DIEU : s'en éloigner, c'est encourir la mort. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[L'Eucharistie est le plus grand de tous les miracles]. — Représentons-nous, je vous prie, tous les prodiges les plus frappants, les plus extraordinaires que DIEU ait faits pour nous témoigner l'excès de son amour : de toutes ces merveilles l'adorable sacrement de l'Eucharistie est l'abrégé ; il les contient toutes dans un degré plus éminent : c'est un témoignage perpétuel d'un amour encore plus grand. Que Dieu ait daigné prendre un soin singulier de son peuple, qu'il ait fait en sa faveur tant de signes miraculeux, qu'il ait suspendu les flots pour lui faire un chemin au milieu de la mer, qu'il l'ait nourri dans le désert d'une céleste manne, qu'il ait daigné être son défenseur et son guide, qu'il ait voulu rendre sensible son infinie majesté au milieu des tonnerres et des éclairs, et sa présence par une nuée dans le temple : ce sont là, je l'avoue, des preuves d'une admirable bonté ; mais que le Fils de DIEU, sans avoir égard à ce que nous sommes et à ce qu'il est, fasse, pour nous témoigner son amour, tant de miracles dans l'adorable Eucharistie, qu'il daigne se renfermer dans un espace presque indivisible, se reproduire en même temps à l'infini, se dépouiller de sa majesté, et ne s'en dépouiller, ne se cacher tout entier sous les apparences du pain et du vin, que pour nous servir de nourri-

ture, rester jour et nuit renfermé dans un ciboire, et tout cela pour être sans cesse réellement présent avec nous ; que vous en semble ? Est-ce là nous aimer avec tendresse ? Est-ce là une preuve bien éclatante d'un grand amour ? Et cet excès d'amour pour de si viles créatures n'est-ce pas une merveille encore plus incompréhensible que l'Eucharistie même ? Quelque tendresse qu'ait un souverain pour un favori, il n'oublie pas qu'il est maître : il y a certains airs, certain rang, certaines bienséances, dont le prince ne se dépouille jamais dans la familiarité la plus tendre : le seul amour que le Sauveur nous témoigne dans l'Eucharistie ne garde point de mesures. Ce maître infiniment grand se livre tout entier, se prodigue à ses sujets, qu'il regarde comme ses enfants : on dirait qu'il s'oublie lui-même, dans cet adorable mystère, pour ne s'y souvenir que de nous. (**Croiset**).

[C'est l'abrégé de tous les prodiges précédents]. — Le prophète nous insinue avec raison que le Sauveur, dans l'institution de la divine Eucharistie, nous a donné un assemblage de toutes les merveilles qu'il avait opérées dans tous les siècles précédents, et de celles même qu'il devait faire jusqu'à la fin des temps : *Memoriam fecit mirabilium suorum : escam dedit timentibus se.* (Ps. 111). Quel prodige en effet ? mais que de miracles dans cette seule merveille ! La substance du pain et du vin anéantie sans détruire les accidents ; le corps de JÉSUS-CHRIST reproduit en mille endroits différents, et toujours tout entier dans un espace presque indivisible ; un DIEU soumis à la parole d'un simple prêtre : le corps et le sang adorable du Fils de DIEU réellement présent sur nos autels, exposé à toutes les irrévérences, aux insultes et aux profanations sacrilèges des impies et des libertins, distribué enfin indifféremment à tous les fidèles : voilà ce que le Sauveur fait pour nous témoigner son amour, c'est là l'objet de notre croyance. N'était-ce pas assez qu'un DIEU se fût fait homme pour racheter tous les hommes ? N'était-ce pas assez que ce DIEU-Homme eût donné son sang et sa vie pour le monde entier ? C'était sans doute plus que nous n'eussions osé demander. Mais que ce divin Sauveur se donne encore à nous pour nourriture, comprenons, ingrats ! cette merveille. (*Le même*).

[Outrages que le Fils de Dieu souffre jusque dans nos temples]. — Rappelons dans notre esprit toutes les indécences, toutes les irrévérences, tous les actes d'irrégion, dont nous avons été les témoins dans nos temples, et peut-être même les acteurs. Représentons-nous ces airs hautains, et j'ose le dire insultants, avec lesquels on entre dans nos églises, ces postures si irrégieuses, ces immodesties, ces irrévérences avec lesquelles nous méprisons, ce semble, la patience d'un DIEU qui se tait. Ne dirait-on pas qu'on traite JÉSUS-CHRIST sur nos autels avec autant de mépris qu'on ferait d'un roi de théâtre, lorsqu'on parle, qu'on rit, qu'on l'insulte même

en fléchissant à demi le genou devant lui? Mais combien d'insultes secrètes? Combien de profanations invisibles? Combien de traîtres baisers, dans tant de communions sacrilèges! Ne se trouve-t-il point même de prêtres, dans la nouvelle loi, qui le traitent avec encore plus d'indignité que n'avaient fait ceux de l'ancienne loi? Le Sauveur n'a-t-il pas raison de dire, en parlant de l'ingratitude, de l'indévation de tant d'indignes fidèles : « J'ai livré, j'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient. » Quelles plaintes n'a pas droit de faire ce divin Sauveur, ce DIEU caché dans nos tabernacles, de tant de sacrilèges hérétiques, qui, imitant les Juifs, et par leur manque de foi et par leur fureur, enchérissent, pour ainsi dire, sur les blasphèmes et les injures dont ce DIEU Sauveur a été chargé et comme rassasié pendant sa passion? Que ne doivent pas faire les âmes pieuses pour réparer par leur ferveur tant d'outrages? Donnons-lui donc des preuves de notre religion et de notre foi, par notre dévotion et nos respects. (*Le même*).

[De la communion indigne]. — L'apôtre nous enseigne que quiconque mangera le pain ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable de son corps et de son sang : *Quicumque manducaverit panem hunc et biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini*. Mais qu'est-ce que prétend nous enseigner S. Paul par ce peu de paroles? Il veut dire que, pour communier dignement, il faut apporter à la sainte table la foi, la piété, la révérence et l'innocence requises. Il fait voir l'énormité du crime que l'on commet par une communion indigne, lorsqu'il dit qu'on se rend coupable du corps et du sang du Fils de DIEU. Il ne s'explique point davantage, pour ne pas affaiblir l'idée que nous devons avoir de ce péché. Etre coupable du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, qui ne comprend, par cette expression, que c'est avoir péché contre son corps et son sang? C'est l'avoir profané; c'est, selon les SS. Pères, s'être souillé du même crime que celui qui le vendit et que ceux qui le crucifièrent. Mais que faut-il faire pour ne point tomber dans un tel excès? Apprenons-le du même apôtre, qui dit dans le même endroit : *Probet autem seipsum homo* : que l'homme s'éprouve soi-même; c'est-à-dire qu'il voie s'il n'est coupable d'aucun péché mortel, et qu'alors il s'en approche avec confiance. (*Le Tourneux, Année chrétienne*).

[Les paroles de la consécration]. — J'ai appris du Seigneur même, dit S. Paul, ce que je vous ai aussi enseigné, *Ego enim accepi à Domino quod et tradi-di vobis* : Que le Seigneur JÉSUS-CHRIST, la nuit même qu'il fut livré, prit du pain, et que, rendant des actions de grâces, il le rompit et il dit : *Accipite, et manducate : hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur* : prenez, et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Ce n'est point des hommes, ni même des autres apôtres, dit S. Paul, que je tiens ce que je vous ai enseigné touchant l'Eucharistie : c'est JÉSUS-CHRIST

même qui me l'a révélé. Il n'oublie pas la circonstance du temps : ce fut la nuit même, dit-il, que le Sauveur fut trahi par un de ses apôtres, livré à ses ennemis et traité avec la dernière cruauté, qu'il institua le divin Sacrement, le gage le plus précieux de son amour et le témoignage le plus éclatant de sa tendresse. Ce fut là proprement le testament de cet aimable Père, par lequel il se donne tout lui-même à ses enfants, peu d'heures avant sa mort, lors même que ses enfants le traitent avec la plus grande ignominie, lorsque ses disciples chéris si tendrement l'abandonnent, le renoncent et prennent la fuite. (*Croiset, Exercices de piété*).

[La foi du centurier]. — Malgré la connaissance et le sentiment que nous avons de notre indignité, pleins de confiance dans les bontés et les miséricordes infinies du Sauveur, approchons-nous de lui, puisqu'il permet, nous invite, veut et ordonne même que nous le recevions. Il sera content pourvu que nous ne nous méconnaissions pas, pourvu que nous nous tenions dans une humilité profonde, pourvu que, purifiés par la pénitence, nous lui promettons de bonne foi de travailler désormais de notre mieux, avec le secours de la grâce, à nous rendre plus dignes de l'honneur qu'il nous veut faire en nous permettant de participer à son céleste festin. Etudions avec soin la conduite du Centurier ; proposons-nous pour modèle la foi, l'espérance, la charité, l'humilité avec lesquelles cet étranger demande au Fils de DIEU la guérison de son serviteur. Imitons-le en cela. Faisons en sorte qu'il ne puisse nous reprocher de trouver en nous ces vertus dans un moindre degré qu'il ne les trouva dans ce pieux étranger. Le Sauveur mesurera les grâces qu'il nous destine, dans la communion, sur la mesure des vertus que nous y apporterons. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[Double merveille de la présence de N.-S.]. — Le Sauveur étant obligé de sortir de ce monde pour retourner à son Père, et désirant néanmoins ne pas quitter les hommes, son amour lui fit inventer cet adorable sacrement, dans l'intention duquel il trouva le secret merveilleux de monter au ciel sans cesser pour cela de rester réellement avec nous sur la terre. Entrons donc dans les vues de ce tout aimable Sauveur ; profitons de sa présence. Allons le plus souvent qu'il nous est possible au pied de ses autels lui porter nos adorations et nos vœux, le remercier d'un si signalé bienfait ; et, pour lui marquer encore plus parfaitement notre amour, unissons-nous à lui par de ferventes communions. C'est ce qu'il s'est proposé dans l'institution du sacrement de son corps. Il a voulu que notre âme pût y trouver tous les jours une céleste nourriture, capable de réparer nos forces affaiblies par un travail continuel, par les fréquents assauts de l'ennemi de notre salut ; de lui inspirer un nouveau courage pour les combats qu'elle a à soutenir, et de la consoler dans le triste exil où nous

vivons. O incompréhensible amour, par quel respect assez profond, par quelle confiance assez tendre, par quel zèle assez ardent pourrons-nous jamais vous marquer la grandeur de notre reconnaissance ? (*Le même ouvrage*).

[Véritable corps, véritable sang]. — Dans la part que nous avons au divin sacrifice, le pain que nous mangeons est véritablement le corps du Sauveur même, puisque, outre la parole formelle de JÉSUS-CHRIST, qui a dit : *Ceci est mon corps*, l'Apôtre nous assure que le pain que nous rompons est la communion du corps du Seigneur. L'agneau pascal se mangeait en mémoire de la sortie de l'Égypte, et nous mangeons le corps de JÉSUS-CHRIST en mémoire de sa mort, qui nous a délivrés du péché, et par conséquent de la mort. Il se donne lui-même à nous pour nous souvenir de lui, et afin que nous ne perdions point la mémoire du sacrifice sanglant qu'il offrit pour nous sur l'autel de la croix, par lequel il expia les crimes de tout le monde ; et afin qu'en mangeant son corps, en nous nourrissant de cette chair sacrée, nous ayons la vie éternelle par sa vertu, selon qu'il nous en assure lui-même : *Qui manducat meam carnem habebit vitam æternam*, celui qui mange ma chair a la vie éternelle. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[J.-C. désire avec ardeur s'unir à nous]. — On ne saurait trop admirer avec quelle ardeur JÉSUS-CHRIST désire lui-même de s'unir à vous dans cet auguste sacrement. Est-ce à lui ou à vous que cette union doit être utile et glorieuse ? Rougissez donc de votre indifférence, et ne croyez pas en trop faire, quand vous auriez autant d'empressement pour lui qu'il veut bien en avoir pour vous. Tâchez de vous former une juste idée de ce divin banquet. Ah ! si vous saviez quels mets délicieux vous y sont préparés, si vous compreniez bien quel est celui qui s'offre à venir lui-même dans votre cœur pour le nourrir, pour le rassasier, vous ne tarderiez guère à être affamé de ce pain vivant ! Appliquez-vous à reconnaître le véritable état de votre âme, la faiblesse, la misère, l'indigence, dans laquelle elle languira toujours sans ce précieux don du Ciel. Suivez donc le conseil que le Sauveur vous donne lui-même avec tant de bonté pour remédier à tous vos besoins : achetez de lui *cet or affiné par le feu*, qui n'est autre chose que cette vive ardeur de participer à ces saints mystères. Pour l'obtenir, cet or pur, il faut l'acheter, il faut qu'il vous coûte quelque chose ; renoncez aux créatures, videz votre cœur de tout ce qui l'occupe, et vous y sentirez bientôt renaître cette sainte ardeur que vous aviez autrefois pour la divine Eucharistie. (*Morale du Nouveau-Testament*, du **P. la Neuville**).

[Zèle pour la gloire du Sauveur]. — Plus vous avez eu d'ardeur pour la sainte communion, plus vous en devez remporter de zèle pour la gloire de

JÉSUS-CHRIST. Notre cœur ne peut le posséder sans l'aimer, et il ne peut l'aimer sans désirer ardemment qu'il soit aussi connu, aimé, honoré de tous les hommes. Mais, s'il a véritablement produit en vous ces heureux sentiments, quelle joie, quelle consolation ne devez-vous pas ressentir à la vue des adorations, des respects, des hommages publics que tous les fidèles s'empressent aujourd'hui de rendre au Fils de DIEU ! Prenez part à son triomphe, unissez-vous de cœur à toutes les âmes pieuses qui concourent à en relever l'éclat, à en augmenter la pompe, par leurs actes intérieurs de foi et de charité, par leurs louanges, par leurs chants d'allégresse, par leur libéralité, par leur travail ; déplorez amèrement le sort des hérétiques, des pécheurs, que leur aveuglement rend insensibles à la joie commune de l'Eglise ; formez la résolution de vous conserver dans un profond recueillement, de vous y occuper avec dévotion de cet adorable sacrement, de vous présenter souvent au pied du trône de JÉSUS-CHRIST pour lui rendre vos hommages, pour lui exposer vos besoins, pour implorer son secours. Heureuse l'âme fidèle à ces saintes pratiques elle a pris le véritable esprit de la fête qu'elle célèbre. (*Le même*).

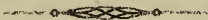
[Ce qui contribue au refroidissement de la piété]. — On n'approche point assez du sacrement de JÉSUS-CHRIST, et de la sainte table, et c'est la dernière cause du refroidissement de la piété et de la charité dans les âmes. Ce divin sacrement est le pain qui doit réparer nos forces et nous soutenir ; c'est le remède qui doit guérir nos maladies spirituelles et nous rétablir ; c'est la source de toutes les grâces, et par conséquent de la dévotion. Pourquoi les premiers chrétiens étaient-ils si fervents, et d'où leur venait cette intrépidité, cette joie même et cette allégresse avec laquelle ils couraient au martyre, et versaient leur sang pour DIEU ? C'est qu'ils avaient le bonheur de communier tous les jours. Dans la suite des siècles, ce fréquent usage de la communion a été négligé. Par cette négligence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a prévalu dans le monde ; et plus l'iniquité s'est accrue, plus la charité s'est relâchée. Il n'y a rien en cette triste décadence que de très-naturel. Si vous refusez au corps les viandes dont il se nourrit, faute de soutien il n'a plus de vigueur, et tombe dans une mortelle défaillance : et, dès que vous ôtez à l'âme cette viande céleste que JÉSUS-CHRIST lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la sorte, toute sèche et tout aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On se contente de communier une fois dans l'année, du moins on pense en avoir beaucoup fait si l'on ajoute à cette communion pascale quelques autres communions très-rares, et en très-petit nombre. On est bien aise d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'autel du Seigneur, et l'on porte même l'illusion jusqu'à s'en faire un mérite et une vertu. De-là dans l'Eglise de DIEU cette désolation presque universelle, que nous déplorons, et qui est en effet si déplorable. (**Bourdaloue**, *Exhortations chrétiennes*).

[Les merveilles que Dieu fait éclater dans la sainte Eucharistie]. — Nous avons déjà vu ailleurs combien DIEU faisait paraître de puissance, de sagesse et de bonté dans l'incarnation : il ne fait pas moins éclater ces mêmes attributs dans la sainte Eucharistie. Il y change le pain en son corps, quelle puissance ? il cache l'éclat de sa Majesté sous de faibles apparences, quelle sagesse ! il se donne tout entier à nous, quelle bonté ! La foi, l'espérance et la charité ont pour motifs ces trois divines perfections, les actes de ces trois vertus théologiques, souvent réitérés, et toujours avec une nouvelle ferveur, font une excellente préparation pour bien communier. (*Morale du Nouveau-Testament*).

[Catholique et Hérétique]. — On peut remarquer la différence qu'il y a entre un catholique et un hérétique sur ce point de notre religion. Comme un homme raisonnable ne s'arrête pas à ses sens, qui le peuvent facilement tromper dans les choses naturelles, de même un fidèle ne s'arrête pas à sa raison, qui se peut séduire dans les choses de la foi ; et, comme la raison corrige les sens, la foi doit corriger l'un et l'autre. Un catholique, si savant qu'il soit, aussi éclairé qu'il puisse être, se défie toujours de ses opinions, consulte l'esprit de DIEU et lui demande ses lumières, respecte les sentiments des Pères et des docteurs de l'Eglise, qu'il reconnaît avoir été éclairés de l'Esprit de DIEU, et espère opérer son salut dans l'union de l'Eglise. Un hérétique au contraire, s'il est ignorant, ne consulte que la raison, sa prévention et son caprice, et demeure opiniâtre dans son aveuglement, sans consulter DIEU ni les docteurs, présumant pouvoir se sauver dans la séparation de l'Eglise. Un catholique pourra dire en assurance, au jour du jugement : Seigneur, si nous avons été trompés, ce seraient vos paroles, dont nous avons suivi le sens le plus naturel, qui nous auraient trompés. *Si decepti sumus à te decepti sumus*, comme parle un saint abbé. Mais un hérétique sera obligé d'avouer que c'est son propre orgueil et son opiniâtreté à suivre les interprétations de ses faux prophètes qui l'ont trompé. Du reste, l'Eglise ne propose rien aux hérétiques sur ce mystère que ce qu'elle enseignait à leurs pères. Quelle eût été la douleur des pères et des aïeux de nos frères égarés, s'ils eussent cru que de leur sang devaient sortir des enfants qui abandonneraient les autels, la communion de l'Eglise catholique et le sacrifice adorable qu'ils ont tant de fois offert au Seigneur ! (**Anonyme**).

[La foi de l'Eglise]. — Pourquoi avoir plus de peine à croire qu'un DIEU est caché sous les espèces du pain et du vin que de croire qu'un DIEU s'est fait homme ? Ces deux mystères ne sont-ils pas également au-dessus de notre raison ? et n'est-ce pas le même motif, l'autorité de l'Ecriture et de la tradition, qui nous les fait croire ? Ainsi, être persuadé de la vérité de l'un parce qu'il nous paraît plus possible, nier la vérité de l'autre parce qu'il répugne à nos sens, ce n'est plus avoir la foi, qui est indivi-

sible et qui ne doit point raisonner; c'est plutôt soumettre la parole d'un DIEU à nos propres connaissances, ce qui est le comble de la témérité et de l'insolence, puisque le propre de la foi, *qui est la preuve certaine de ce qui ne se voit pas* (Hebr. II), est de soumettre entièrement notre raison, et de croire sans hésiter tout ce que le Seigneur a révélé à son Eglise, parce que ce qui fait l'objet de notre foi, nous le tenons d'une vérité éternelle, qui ne peut tromper ni être trompée; et, comme la foi d'Abraham le fit espérer, contre toute espérance, ainsi le Seigneur nous a assurés que son corps est caché sous les espèces du pain et du vin : nous devons croire fermement à sa parole, malgré toutes les difficultés que nous pouvons y trouver d'ailleurs. (**Monmorel**, 2^e Dimanche après la Pentecôte).



INSTITUTION DU SACREMENT

DE L'EUCCHARISTIE.

AVERTISSEMENT.

Quoique le sacrement de l'EUCCHARISTIE que le fils de DIEU institua la veille de sa passion, soit l'un des grands mystères de la religion, j'avais cru le pouvoir omettre dans le premier tome des MYSTÈRES, tant parce que nous avons déjà parlé de la communion dans cet ouvrage, que parce que nous en devons encore traiter en qualité de Sacrifice et de Sacrement, après le mystère de la sainte Trinité, pour suivre l'Eglise, qui a remis à ce temps-là la célébration de l'adorable sacrement de l'autel. Mais, ne m'étant aperçu qu'après l'édition achevée de ce premier tome qu'il y fallait nécessairement ajouter quelque titre, j'ai jugé qu'afin de fournir tous les matériaux propres à une octave sur ce sujet, il y manquait la présence réelle du corps et du sang du Fils de DIEU, dont les prédicateurs ne manquent guère de parler, et que le véritable lieu d'en traiter était l'INSTITUTION DE CE MYSTÈRE, que le Sauveur fit dans la dernière cène avec les Apôtres. Je me borne donc précisément à cette réalité, sans rien anticiper sur ce que nous dirons ailleurs, puisque cette matière est assez ample pour servir de sujet à plusieurs sermons, comme elle a suffi pour remplir une multitude de gros volumes.

La seule difficulté que j'y trouve est d'en faire un recueil et de le partager, comme les autres titres, en six paragraphes, qui tendent tous à prouver la vérité de la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Le plan le plus naturel que l'on puisse choisir pour prouver la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST dans la divine Eucharistie, c'est de faire remarquer les différentes rencontres dans lesquelles JÉSUS-CHRIST a parlé de cet adorable mystère, pour en tirer les justes conséquences. — La première est au chapitre 6 de S. Jean, avant que d'instituer ce Sacrement; la seconde lorsqu'il l'a institué, ainsi que le rapportent les trois autres évangélistes; et la troisième enfin par S. Paul dans la 1^{ère} aux Corinthiens, après l'avoir institué. — 1^o Au sixième chapitre de S. Jean, nous voyons la promesse que fait JÉSUS-CHRIST de donner en nourriture son corps précieux. — 2^o Dans les trois évangélistes nous voyons avec une merveilleuse clarté l'exécution de cette promesse. — 3^o Nous voyons dans S. Paul l'usage qu'on doit faire de cet auguste sacrement. — Ce plan paraît renfermer tout ce que l'on peut dire de plus solide et de plus grand pour prouver la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST dans le sacrement de l'Eucharistie. Les endroits même où le Sauveur n'en a point parlé exprès sont éclaircis par les paroles qu'il a employées dans la promesse qu'il a faite, ou par les paroles de l'institution, ou par l'usage que les fidèles ont fait de ce mystère. Ce seront les trois parties de ce Discours.

Première partie. — On peut dire que la promesse faite par le Fils de DIEU, de nous donner son précieux corps à manger, est exprimée en des termes si clairs, si forts, si expressifs, dans un long discours, et fait exprès, que les réformés prétendus, qui ont longtemps confessé que JÉSUS-CHRIST ne parlait point en cet endroit de son corps, et qui l'accordent à présent, ne peuvent en aucune façon l'entendre de la seule figure du corps de JÉSUS-CHRIST, ni d'un signe, ni, comme ils parlent, d'un *mémorial*. — 1^o S'il n'y a que du pain et du vin dans ce mystère, ou bien, comme ils soutiennent, si le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST n'y sont qu'en figure, qu'était-il nécessaire de disposer l'esprit de ceux à qui il parlait à la croyance de ce mystère par ce surprenant miracle de la multiplication des pains, sinon pour leur donner une preuve incontestable de son souverain pouvoir, et leur faire concevoir combien il lui était facile d'exécuter ce qu'il promettait par ce qu'ils avaient déjà vu de leurs yeux? — 2^o Une nouvelle réflexion que l'on peut faire sur cette même promesse, c'est la préférence qu'il donne à ce qu'il nous promet sur la

manne qui avait été donnée aux Israélites dans le désert ; ce qui est une Preuve décisive en faveur du dogme de la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie. Car comment aurait-il pu les assurer que ce qu'il leur promettait était incomparablement plus excellent que la manne que DIEU avait envoyée à leurs pères, si ce qu'il promettait n'eût été que la figure de son corps. La différence même n'en est-elle pas toute visible ? La manne était miraculeuse dans sa production, formée par le ministère des anges ; ses effets étaient surprenants, puisqu'elle avait le goût de toutes les viandes, et avait d'autres merveilleuses qualités qui lui auraient donné de grands avantages sur la simple figure du corps de JÉSUS-CHRIST, dont elle était elle-même une figure : il fallait donc que le Fils de DIEU promît quelque chose de plus, savoir son véritable corps, comme il leur disait si affirmativement. — 3° Tous ceux qui furent présents à cette promesse l'entendirent dans le sens littéral, sans aucune exception ; et, loin d'y soupçonner un langage figuré ou un sens de figure et d'énigme, loin de les croire obscures, ils en prirent occasion de se scandaliser, parce qu'ils entendirent trop à la lettre, s'imaginant qu'il leur donnerait à manger de sa chair coupée par morceaux, à la manière des autres viandes : *Durus est hic sermo : quomodo potest carnem suam dare ad manducandum ?* Or, le Fils de DIEU se contente de les désabuser sur la manière grossière dont ils le concevaient ; mais il les assure de nouveau de la réalité de son corps, en répétant ses premières paroles, auxquelles il donne un nouveau poids par le serment qu'il y ajoute : *Amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii Hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.*

Seconde partie. — Il faut montrer que l'institution de cet adorable mystère a parfaitement répondu à la promesse que le Sauveur en avait faite : car premièrement il fit un *testament*, secondement il fit un *commandement*, et en troisième lieu il institua un *sacrement* : d'où il suit qu'il a dû déclarer sa volonté en termes clairs et précis, non sujets aux explications et aux éclaircissements, puisque ces trois choses sont d'une nature à ne souffrir ni figures ni métaphores obscures, ni aucune ambiguïté qui puisse fournir un fondement légitime de contestation. — 1° Pour ce qui est du *testament*, si celui qui le fait ne s'explique en termes clairs, il ne peut revenir après sa mort pour en donner l'éclaircissement nécessaire, et pour terminer les différends qui naîtront du sens ambigu de ses paroles. — 2° Il en faut dire autant du *commandement*, surtout lorsqu'il est fait sous des peines considérables : il ne doit laisser ni excuse ni prétexte d'ignorance à ceux à qui il est intimé. Il a donc fallu que ce commandement ait été conçu en termes clairs, et que la chose commandée fût si intelligible qu'ils ne pussent former aucun doute. N'est-ce pas aussi ce que JÉSUS-CHRIST a exécuté ? peut-il y avoir rien de plus clair que ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi ?* — 3° Enfin, le *sacrement*, qui est l'instrument de la grâce, doit être si clair qu'il ne puisse être

altéré : comme dans le Baptême, où nous ne voyons ni figure ni allégorie, ni aucun terme qui ait besoin d'éclaircissement. — D'où il suit que, JÉSUS-CHRIST réunissant ces trois choses dans une seule action, *testament, commandement, sacrement*, peut-on penser qu'il ne se soit pas exprimé dans les termes précis dans lesquels tous les hommes du monde essaient de s'expliquer ?

Troisième partie. — Après la promesse et l'institution de ce divin mystère, il reste à examiner la fin que le Fils de DIEU a eue en vue, et l'usage qu'il a voulu qu'on en fît. Il est rapporté par S. Paul, (I Corinth.). — D'où l'on peut tirer de nouvelles preuves convaincantes et invincibles pour la présence réelle du corps du Sauveur dans l'Eucharistie. Car ce grand apôtre, après avoir déclaré que le Sauveur lui en avait appris le secret et les paroles, qui sont les mêmes que celles qui sont rapportées par S. Luc, il ajoute que ceux qui approchent d'un mystère si saint sans les dispositions nécessaires pour y participer sont coupables du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, et qu'ils mangent leur jugement. Qui pourra douter qu'il ne marque par-là que c'est le vrai corps et le vrai sang de JÉSUS-CHRIST, à qui l'on fait un si sanglant outrage, qu'il attire les menaces du ciel et mérite les punitions les plus terribles ? — Voyez donc si la doctrine des prétendus réformés s'accorde avec celle de S. Paul. Qui ne jugera aussitôt que, si cet apôtre n'eût pas cru que le corps du Fils de DIEU fût réellement dans l'Eucharistie, et si ce sacrement n'eût été que du pain et du vin, ou tout au plus la figure du corps de JÉSUS-CHRIST, il n'aurait pas fait un crime si énorme d'une irrévérence assez légère ? Faut-il damner éternellement une personne pour avoir reçu sans respect l'ombre et la figure de JÉSUS-CHRIST ? Pourquoi traiter d'horrible attentat un défaut de discernement, ou bien parler de manger son jugement et sa condamnation parce qu'on n'a pas respecté l'image de son juge ? — Je laisse les autres réflexions que l'on pourrait faire sur le témoignage et sur les paroles de S. Paul.

II. — Trois preuves du dogme catholique sur la présence réelle du corps et du sang du Fils de DIEU dans le sacrement de l'autel peuvent faire le partage d'un discours : preuves d'autant plus fortes qu'elles sont tirées de l'Écriture. En effet, que le dogme catholique sur l'Eucharistie soit dans l'Écriture-Sainte, personne n'en peut douter, nos adversaires même ne nient pas qu'il n'y soit à la lettre ; mais ils disent que la lettre tue. Assurons-nous donc, en premier lieu, de cet avantage d'avoir pour nous les paroles à la lettre.

Première preuve. — Consentement et uniformité des écrivains sacrés à rapporter les paroles de l'institution de ce mystère: *Ceci est mon corps*, sans changement, sans variété, sans commentaire, sans explication,

quoique partout ailleurs ils en usent tout autrement, et que l'explication fût ici plus nécessaire que partout ailleurs. Les évangélistes sont des témoins fidèles, qui ne se sont point enfermés ensemble pour concerter ce qu'ils avaient à dire : une conduite divine a présidé à leur travail, et leur a fait écrire ce qu'ils ont écrit dans la pure vérité. — Ce ne sont pas seulement des témoins, ce sont les disciples d'un même maître, des docteurs inspirés d'un même esprit, et qui nous rapportent précisément ce que leur maître a dit. Or, trois évangélistes, S. Matthieu, S. Marc et S. Luc rapportent les propres paroles de Notre-Seigneur en instituant l'Eucharistie : *Ceci est mon corps*. S. Jean n'a point rapporté cette institution sainte, mais il a rapporté un long entretien de Notre-Seigneur avec ses disciples pour la leur annoncer et la leur promettre. Enfin, voici un cinquième évangéliste fait exprès, pour ainsi dire, puisqu'il ne rapporte dans tous ses écrits, nulle autre action du Fils de DIEU que celle-là : c'est S. Paul. Il ne rapporte point ce que les autres apôtres lui ont dit ; il va au-devant de cette pensée. *J'ai appris du Seigneur*, dit-il, *ce que je vous ai enseigné : c'est que le Seigneur JÉSUS, la nuit même qu'il fut livré, prit du pain, et, ayant rendu grâces, le rompit et dit à ses disciples : Prenez, mangez, ceci est mon corps*. — Pour cette première preuve, on peut considérer. — 1° Le nombre des écrivains sacrés qui ont rapporté cette institution de l'Eucharistie : — 2° leur consentement et leur uniformité à rapporter les paroles du Fils de DIEU, sans variété ni explication ; — 3° la nécessité qu'il y avait d'y ajouter quelque explication s'il n'eût pas fallu les entendre à la lettre.

Seconde preuve. — Au 6^e chap. de S. Jean, l'institution, à la vérité, n'est pas rapportée, parce que S. Jean, qui a écrit le dernier des évangélistes, ne s'est proprement appliqué qu'à rapporter ce que les autres avaient omis ; mais on peut soutenir deux choses : — l'une, que l'Eucharistie y est véritablement promise, prédite et annoncée, ce dont les protestants tombent maintenant d'accord, après avoir inutilement prétendu qu'en cet endroit il n'était point question de l'Eucharistie ; l'autre, que toutes les parties de ce long entretien de Notre-Seigneur avec ses disciples, aussi bien que la conclusion, prouvent fortement la présence réelle, surtout si l'on joint les paroles de la promesse aux paroles de l'accomplissement.

Troisième preuve. — Elle se prend de S. Paul (1 Cor. xi), non pas dans le récit de cette sainte institution, où il n'y a rien de particulier, mais dans tout ce qu'il ajoute sur la participation à ce grand mystère. Après avoir rapporté les mêmes paroles : *Ceci est mon corps*, voici le commentaire qu'il y ajoute : *Quiconque mangera ce pain, et boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur*, etc. Il est aisé de remarquer en ce peu de paroles jusqu'à cinq choses, qui semblent prêcher à haute voix la présence réelle : — La première : Quiconque mange de ce pain ou boit la coupe du Seigneur indi-

gnement est coupable du corps et du sang du Seigneur. La seconde : Avant d'y toucher, l'homme doit s'éprouver soi-même. La troisième : S'il en mange ou boit indignement, il mange et boit sa propre condamnation. La quatrième, qui est la raison de celle-là : c'est qu'il n'a point discerné le corps du Seigneur. La cinquième : Que, pour ne l'avoir point discerné, plusieurs sont malades ou languissants, et plusieurs même dorment du sommeil de la mort. — Toutes ces paroles, bien exposées, nous donnent l'idée de la présence réelle.

III. — On peut rapporter tous les motifs de notre croyance touchant l'Eucharistie à ces trois chefs, qui peuvent faire les trois parties d'un discours, et suivant lesquels motifs on peut faire voir que ce que nous croyons de ce mystère est appuyé sur trois fondements inébranlables.

Le premier, sur la parole expresse de DIEU, dans l'évangile, en termes clairs et souvent réitérés.

Le second, sur la tradition constante et immémoriale depuis les Apôtres, dont la doctrine touchant l'Eucharistie a toujours été conservée dans l'Eglise.

Le troisième, par les jugements et les décisions expresses que l'Eglise a rendues lorsqu'il s'est élevé des opinions contraires à cette vérité.

IV. — La méthode que quelques prédicateurs ont observée dans la division et le partage de leurs discours sur toutes sortes de matières morales peut être juste et naturelle pour prouver la réalité du corps et du sang du Fils de DIEU dans l'Eucharistie. Savoir : 1° par l'Ecriture ; 2° par la tradition et l'autorité des SS. Pères, et le consentement universel de l'Eglise dans tous les temps et dans tous les lieux ; 3° par la raison de la foi.

Première partie. — — On peut rapporter sommairement — 1° Les figures du Nouveau-Testament, où JÉSUS-CHRIST a préparé les esprits à l'institution de ce divin sacrement; comme la multiplication des pains, le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, etc.; — 2° Les paroles expresses du Fils de DIEU, rapportées par les trois évangélistes et par S. Paul; la promesse qu'il fit de donner aux hommes son corps et son sang pour nourriture, que S. Jean rapporte, et qui ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'ait parlé de son corps naturel et véritable; — 3° Ce que l'apôtre S. Paul en dit, et les réflexions qu'il fait sur ce témoignage de l'amour d'un DIEU. — Or, nul de ces passages ne peut recevoir le sens figuré, comme le prétendent les novateurs; au contraire, ils l'excluent.

Seconde partie. — On peut se servir de la voie de prescription, comme ont fait plusieurs controvertistes : laquelle voie consiste 1°. A prouver

par les passages des Pères de l'Eglise, pris dans l'ordre des siècles, que nul d'entre eux n'a enseigné que l'Eucharistie fût une figure, et que tous ont enseigné qu'elle est le corps réel et véritable de JÉSUS-CHRIST; 2°. A montrer que les novateurs ne méritent point d'être écoutés, soit parce qu l'Eglise catholique est en possession de la foi sur la présence réelle durant la suite de tous les siècles, soit parce que les novateurs, étant schismatiques et s'étant révoltés contre l'Eglise, ne peuvent être les dépositaires de la vérité.

Troisième partie. — Preuves tirées de la raison : 1°. Si JÉSUS-CHRIST n'était pas réellement dans l'Eucharistie, il s'ensuivrait qu'il nous aurait trompés et qu'il ne serait point la vérité même, puisque toutes ses paroles et ses discours nous font entendre qu'il y est véritablement; 2°. Que JÉSUS-CHRIST, à laquelle les prophètes ont promis tant de privilèges, n'aura rien au-dessus de l'ancienne alliance si le corps du Sauveur n'est qu'en figure dans ce sacrement; 3°. Que tous les Pères de l'Eglise ont concerté de tromper les fidèles, puisque tous leurs écrits ne parlent que de la présence réelle.

V. — Le moyen général dont on se sert pour confondre les hérétiques et pour établir le dogme de l'Eglise catholique peut être employé en particulier pour démontrer la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie, et pour dissiper les sophismes dont les calvinistes se servent pour soutenir leur erreur. Ce moyen est de montrer

1°. Que la présence réelle a été la foi de tous les siècles.

2°. Qu'elle a été la foi de toutes les nations qui ont embrassé le christianisme.

3°. Que les hérétiques mêmes qui ont combattu la divinité de JÉSUS-CHRIST, comme les ariens, les nestoriens, etc., n'en ont point douté, puisque les Pères se sont servis de leur aveu sur cet article pour confondre leurs erreurs sur les autres points les plus essentiels de la religion. *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus creditum est* : c'est ce qu'on peut alléguer en termes équivalents : l'université, la perpétuité, le consentement unanime.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères ; — Premier siècle]. — **S. Ignace**, évêque d'Antioche et martyr, *Epist. ad Smyrn.*, prouve invinciblement la vérité du corps de JÉSUS-CHRIST. *Epist. ad Ephes.*

[Second siècle]. — **S. Justin**, martyr, dans sa 2^e Apologie, entre dans un grand détail sur cette matière.

S. Irénée, évêque de Lyon et martyr, livre IV *Contre les hérésies*, s'étend beaucoup à prouver la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST dans ce sacrement.

S. Clément, d'Alexandrie, livres 1 et 4 de ses *Stromates*, dit de très-belles choses sur ce sujet.

[Troisième siècle]. — **S. Cyprien**, de Carthage, Epître *ad Cæcilium*, traite du sacrement du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, outre un traité entier sur la Cène.

S. Denis, évêque d'Alexandrie, *Epist. ad Fabium Antioch. episc. (apud Euseb. 6)* rapporte au long l'histoire de Sérapion. — Le même, contre Paul de Samosate.

[Quatrième et cinquième siècle]. — **Eusèbe de Césarée**, en Palestine.

S. Athanase, évêque d'Alexandrie, (*Tract. in illud Evangel. Qui dixerit verbum contra filium hominis*), s'applique à prouver la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

S. Hilaire, de Poitiers, *de Trinit.*, met dans un grand jour les preuves de cette vérité.

S. Basile-le-Grand, I *de Baptismo*, a des discours entiers sur l'Eucharistie.

S. Optat, évêque de Mileve en Afrique, *Contre les Donatistes*, II, dit beaucoup de choses qui ne laissent aucun doute sur la vérité de ce mystère.

S. Cyrille, évêque de Jérusalem, *Catech. Myst.*, V : c'est un des Pères qui parlent le plus clairement et le plus amplement sur la vérité de ce mystère.

S. Grégoire de Nazianze en a fait le sujet de son premier discours.

S. Grégoire de Nysse, *Orat. Catech.* 37, traite ce sujet avec beaucoup d'étendue.

S. Ambroise, in *Lucam* VI. — III *De Spiritu Sancto*, 18 ; *Epist.* 38 et 49, et ailleurs encore.

S. Isidore, prêtre de Damiette, I, *Epist.* 109, parle aussi amplement de cette matière.

S. Cyrille d'Alexandrie, IV in *Joan.* a des discours entiers sur ce sujet.

S. Epiphane, évêque de Salamine en Chypre, in *Ancorato*, prouve la tradition de son siècle sur l'Eucharistie.

S. Ephrem, Diacre d'Édesse, dans son livre *De naturâ Dei curiosè non scrutandâ*, s'explique nettement et au long sur ce sujet.

S. Nil, Evêque à l'évêque Anastase, 5^e de la *Bibliothèque des Pères*, prouve la vérité de la foi sur ce sacrement.

S. Innocent, Pape, dans sa 2^e lettre *ad Exuperium*, rapporte ce que l'Eglise croit sur le point de la réalité.

Elie de Crète, Commentaire sur S. Grégoire de Nazianze, se sert des termes de transmutation et de transélémentation.

S. Jérôme, Epître 150 *ad Hedibiam*, traite assez au long ce même sujet de la présence corporelle du Sauveur dans ce sacrement.

S. Paulin, lettre 34, *ad Aprum*, s'étend assez au long sur ce sujet.

S. Astère, *Homil. in Prodig.*, en parle avec la même étendue.

S. Jean, évêque de Jérusalem, *Serm. de Eucharistiâ*, s'explique en termes clairs et précis.

S. Augustin, *Homil. in ps.* 98 : il faut adorer cette divine chair avant que de la manger. — *Conc.* 2. in *ps.* 33, 34, 39, 89. — *Civit.* 20 ; III *ejusdem.* — In *ps.* 24, il prouve qu'il faut s'en tenir au Testament de JÉSUS-CHRIST, exprimé nettement et sans ambiguïté. — *Epist.* 23, *ad Bonifacium* ; JÉSUS-CHRIST, qui n'a été immolé qu'une fois en lui-même, l'est tous les jours dans le sacrement. — *Epist.* 162, *ad episcopos Donatistas.* — *Epist.* 57. *ad Dardanum.* — *Contrâ Adversarios legis et Prophet.* — *Tract. in Joannem.* — XXII *Civit.* 8. — IX *Confessionum*, où il parle de la mort de sa sainte mère, qui demanda instamment qu'on fit mémoire d'elle à l'autel où s'offrit la victime de notre salut. — *Serm.* 8 et 13 *de Diversis*, et *Serm.* 57. — *Serm.* 2 *de Verbis Apost.* — *Contra Faustum*, X et XX.

Le même S. Augustin en parle encore en une infinité d'endroits, mais plus obscurément, ne s'expliquant qu'à demi, et ne jugeant pas à propos de parler plus ouvertement, soit à cause des païens, dont il y avait encore un grand nombre dans l'Afrique, où il prêchait, lesquels se fussent étrangement scandalisés de ce mystère, soit à cause des catéchumènes, auxquels on avait grand soin de le cacher, comme S. Augustin le marque lui-même. Les protestants calvinistes prennent occasion en partie de cette réticence, et en partie des expressions allégoriques, obscures et énigma-

tiques, dont ce saint Docteur s'est quelquefois servi, pour se persuader et pour publier que S. Augustin est dans leur sentiment, quoique tant d'autres passages clairs, formels et expressifs, ne donnent pas seulement lieu de l'en soupçonner. Certes, si les calvinistes, devenus zuingliens, au sujet de l'Eucharistie, voulaient agir de bonne foi, ne devraient-ils pas plutôt juger des sentiments de cet incomparable docteur par les endroits clairs et incontestables que par quelques passages détournés de leur vrai sens, et où ce saint affecte de ne pas parler clairement, quoiqu'il ne dise jamais rien contre le véritable sentiment de l'Eglise, et que ces passages mêmes qu'ils allèguent soient pour la plupart réfutés par les luthériens mêmes, leurs confrères, mais encore plus par le savant cardinal du Perron, qui les rapporte tous, et qui y répond de manière à faire voir l'entêtement et la mauvaise foi de nos adversaires, lesquels, sur cette matière aussi bien que sur la matière de la grâce, abusent de l'autorité de S. Augustin.

S. Prosper, sur le ps. 103, dit de très-belles choses sur la vérité de cet auguste sacrement.

S. Fulgence, *Epist. ad Ferrandum*, s'applique à prouver la réalité de ce mystère.

S. Chrysostôme, *Homil. 2, in S. Eustathium*, entre dans une grande discussion sur la vérité du corps et du sang du Seigneur dans l'Eucharistie. — *Homil. 51 et 83 in Matthæum; Homil. 45 et 51. — Homil. 45 in Joannem; Homil. 7 et 24 in I Corinth.; — Homil. 15 in II Corinth. III, de Sacerdotio, 4. — Serm. 52 in eos qui in Pasceate jejunt. — Homil. 3 in Ephes. — Homilia 15 in Timoth.*

S. Pierre Chrysologue, *Serm. 67*, ne parle que du Saint-Sacrement de l'autel.

S. Léon, Pape, *Epist. 40, ad Anatolium*.

Theophilactus, *Enarrat. in Matthæum*, parle de la présence réelle dans les termes les plus clairs et les plus expressifs.

Salvien, II *ad Eccles. cathol.* déclare quelle est sa foi sur ce mystère.

S. Avit, évêque de Vienne, a des sermons sur ce sujet.

Sophronius, évêque de Jérusalem, dans la *Vie de Ste Marie l'Egyptienne*.

S. Jean Climaque, *Gradu 17*, en parle amplement.

S. Jean de Damas, *De fide orthodoxâ*, en a des discours entiers.

S. Eloi, évêque de Noyon, *Homil. 4, de Cænâ Domini*, ne traite d'autre chose que de la réalité.

Le Vénéralable Bède, *Homil. in feriam 3 Palm.*, s'arrête uniquement à la réalité du corps et du sang du Sauveur dans ce Sacrement.

Alcuin, dans sa *Confession de foi*, 3^e partie, s'explique nettement et fort au long sur ce sujet.

Algerus en a aussi un traité entier.

S. Pierre Damien, *Epist. ad Desiderium*, explique la foi de l'Église sur l'Eucharistie.

Hugues, évêque de Langres, dans son *Traité de Sacramento corporis et sanguinis Domini* (contre *Berengarium*).

Durand, *Traité De corpore et sanguine Christi*.

Lanfranc, *De Eucharistiæ sacramento* (adversus *Berengarium*).

Guimundus, *Tract. de veritate corporis et sanguinis Christi in Eucharistiâ*.

S. Etienne, évêque d'Autun, *Tract. de Sacramento altaris* (Bibliothèque des Pères, tome 2.)

Paschase, *De sacramento corporis et sanguinis Christi* (contre Béranger et les autres ennemis de la réalité.)

S. Bernard, *Epist. 69, ad Guidonem*, explique au long la foi de l'Église sur l'Eucharistie.

S. Thomas, *Opusc. 57*, et il en a composé l'office, outre ce qu'il en a écrit dans sa *Somme*, c'est-à-dire dans le *Supplément*. (1)

[Les Théologiens et Interprètes.] — Comme les théologiens qui ont traité du sacrement de l'Eucharistie, les controversistes, qui ont écrit contre les hérétiques, les interprètes qui ont fait des commentaires sur les Évangiles et sur S. Paul ; comme, dis-je, tous ces auteurs en font en si grand nombre qu'il serait impossible aux prédicateurs de les consulter tous, il ne serait pas moins inutile d'en faire une liste, pour exacte qu'elle pût être. En voici seulement quelques-uns des plus connus, et qui ont ramassé par ordre les plus fortes preuves de la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans ce Sacrement.

Le cardinal **Bellarmin**, qui est à mon gré le plus méthodique des controversistes, a traité à fond et solidement la réalité du corps et du sang du Sauveur dans le sacrement de l'autel, ayant divisé la controverse qu'il a composée sur cette matière en six livres, Le premier est de la présence de JÉSUS-CHRIST dans ce sacrement prouvée par la parole de DIEU ; le second, la vérité de cette présence prouvée par le témoignage des SS. Pères dans tous les siècles ; le troisième, sur la manière dont le corps du Sauveur est dans ce mystère ; le quatrième où il prouve que le corps et le sang demeure après la consécration, même hors de l'usage et de la manducation ; le cinquième et le sixième où il traite du sacrifice de la messe. Comme, dans cette controverse, il agit contre des hérétiques, non-seulement il établit le dogme catholique, mais il rapporte et réfute l'opinion des hérétiques, répond à toutes les objections qu'ils font contre le sentiment de l'Église, et résout toutes les difficultés

[1] On trouvera, du reste, tous ces passages des Pères, et beaucoup d'autres, dans le *Scutum fidei* (ou *Liber sacerdotalis*) de Conrad-Boppert, bénédictin [Bruxelles, Gœmaere, 1856, 6 vol. in-18] — (Editeur).

qui peuvent naître sur ce sujet. On trouvera dans ce savant auteur tout ce qui est nécessaire pour un sermon de controverse; ce qui n'empêche pas qu'on ne tire des autres beaucoup d'utilité.

Le cardinal **du Perron**, qui n'est pas moins solide et qui ne descend pas moins dans le détail.

Le cardinal **de Richelieu**, dans le 4^e livre du Traité pour convertir ceux qui sont séparés de l'Eglise, où il parle de la présence réelle, de la transsubstantiation, de l'adoration de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

Le cardinal **de Berulle** traite ce sujet avec beaucoup d'érudition contre le ministre du Moulin; il s'attache précisément au sentiment des Pères et au passage de S. Paul, et réfute les mauvais sens que les hérétiques leur donnent.

Entre les *Interprètes*, **Salméron** et **Maldonat** peuvent être d'usage sur cette matière, où ils parlent de l'institution de ce divin mystère et des circonstances du lieu et du temps que le Fils de DIEU choisit pour cela.

Entre les *Scholastiques*, outre **S. Thomas**, qui a traité ce sujet, **Suarez** et **Valentia**, ont beaucoup éclairci les difficultés qui se trouvent dans ce mystère, ont rapporté les preuves prises des paroles de JÉSUS-CHRIST et de l'autorité des Pères de chaque siècle, et enfin ont répondu à toutes les objections des calvinistes.

Si je ne dis rien des autres théologiens et controversistes, ce n'est pas qu'ils n'aient traité très-solidement ce sujet, et que même ils ne s'y soient appliqués avec un soin particulier, mais c'est que cela n'est pas nécessaire pour mon dessein, et que d'ailleurs la chaire n'a besoin que d'un abrégé de leurs preuves, que nous tâcherons de donner dans le cinquième paragraphe.

[Livres de polémique.] — *Perpétuité de la foi*, sur la présence de JÉSUS-CHRIST dans le sacrement de l'autel.

Le P. Nouet, *Présence de Jésus-Christ dans le Très-Saint Sacrement*, pour servir de réponse au ministre qui a écrit contre la perpétuité de la foi de l'Eglise catholique, touchant l'Eucharistie.

Péllisson, *Réalité du corps de JÉSUS-CHRIST dans le Saint-Sacrement. Réflexions sur les différends de religion*, avec les preuves de la tradition ecclésiastique, par le même.

Gobinet, *Instruction sur la vérité du Saint-Sacrement.*

De Monchy, prieur et curé de Saint-Chéron-lez-Chartres, *Instructions chrétiennes sur l'Eucharistie.*

L'abbé Petit, *les Vérités de la religion* prouvées et défendues, contre les anciennes hérésies, par la vérité de l'Eucharistie.

Le P. Adam, *Calvin défait par lui-même*, prouve la réalité du corps du Sauveur dans l'Eucharistie.

Le P. Fenis, *Réfutation du ministre Claude*, qui a de nos jours attaqué la vérité de ce mystère.

[Les Prédicateurs]. — **Le P. Castillon**, 3^e discours de son Octave, par lequel il montre le dessein du Fils de DIEU dans l'Eucharistie, celui de laisser à son Eglise une représentation ordinaire et un mémorial de sa mort.

Le P. le Jeune, de l'Oratoire.

Treuvé, théologal de l'Eglise de Meaux, *Discours de piété*, a une octave sur le Saint-Sacrement, dont le premier discours est de considérer l'Eucharistie comme un mystère qui, sous les apparences du pain et du vin, contient le vrai corps et le vrai sang de JÉSUS-CHRIST.

L'Auteur des *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne* (**Houdry**) dans les sujets particuliers.

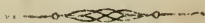
[Recueils]. — **Lohner**.

Labatha.

Raynerius de Pise,

Carthagena, Homil. de Sancto Sacramento.

} *Titulo Eucharistia.*



III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Dixit ergo eis JESUS, Amen, amen dico vobis, non Moyses dedit vobis panem de cælo, sed Pater meus dat vobis panem de cælo verum. Joan. vi, 32.

Panis enim DEI est qui de cælo descendit et dat vitam mundo. Dixerunt ergo ad eum : « Domine semper da nobis hunc panem. » Ibid. 33-34.

Dixit autem eis JESUS : « Ego sum panis vite : qui venit ad me non esuriet, et qui credit in me non sitiet unquam. » Ibid. 35.

« Amen, amen dico vobis, qui credit in me habet vitam æternam. Ego sum panis vite : patres vestri manducaverunt manna in deserto et mortui sunt. Ibid. 47-48-49.

« Hic est panis de cælo descendens, ut, si quis ex ipso manducaverit, non moriatur. Ego sum panis vivus, qui de cælo descendi. Ibid. 50-51.

JÉSUS leur dit : En vérité, en vérité, Moïse ne vous a pas donné le véritable pain du ciel, mais mon Père vous donnera le véritable pain du Ciel.

Le pain de DIEU est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. La foule dit donc à JÉSUS-CHRIST : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. »

Or JÉSUS leur dit : « Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus soif. »

« En vérité, en vérité je vous dis que celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie ; vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts.

« C'est là le pain qui descend du Ciel ; celui qui en mangera ne mourra point. Je suis le pain vivant descendu du ciel.

» *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum; et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita.* » Ibid. 52.

Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes: « Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum. » Ibid. 53.

Dixit ergo eis JESUS: « Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii Hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. » Ibid. 54.

» *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die.* Ibid. 55.

» *Caro enim mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus; qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet, et ego in illo.* Ibid. 56-57.

» *Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem: et qui manducat me et ipse vivet propter me.* Ibid. 58.

» *Hic est panis qui de cælo descendit: non sicut patres vestri manducaverunt manna, et mortui sunt: qui manducavit hunc panem vivet in æternum.* » Ibid. 59.

Multi ergo, audientes, ex discipulis ejus dixerunt: Durus est hic sermo et quis potest eum audire? Sciens autem JESUS... dixit eis: Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam; verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt. Ibid. 61-62-64.

Cœnantibus autem eis, accepit JESUS panem, et benedixit, ac fregit deditque discipulis suis, et ait: « Accipite, et comedite: Hoc est corpus meum. » Matth. xxvi, 26.

Et accipiens calicem, gratias egit et dedit illis, dicens: « Bibite ex eo omnes, hic est enim sanguis meus Novi Testamenti, qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. » Ibid. 27-28,

Et manducantibus illis, accepit JESUS panem, et benedicens fregit et dedit eis, et ait: « Sumite, Hoc est Corpus meum. » Marc. xiv, 22.

Et, accepto calice, gratias agens, dedit eis et biberunt ex illo omnes; et ait illis: « Hic est sanguis meus Novi Testamenti, qui pro multis effundetur. » Ibid. 23-24.

» *Desiderio desideravi manducare hoc pascha vobiscum, antequàm patiar.* » Et, accepto calice, gratias egit, et dixit: « Accipite et dividite inter vos. » Luc. xxii, 15-17.

Et accepto pane, gratias egit, et fregit, et dedit eis, dicens: « Hoc est corpus meum, quod pro vobis datur: hoc facite in meam commemorationem. » Ibid. 19.

» Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement, et le pain que je donnerai c'est ma chair, pour la vie du monde. »

Les Juifs disputaïent entre eux, en disant: « Comment peut-il nous donner sa chair à manger? »

Jésus leur dit: « En vérité, en vérité, je vous dis que, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. »

» Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

» Car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage: celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.

» Comme mon Père, qui est la source de la vie, m'a envoyé et que je vis pour mon Père, de même celui qui me mange vivra pour moi.

» C'est là le pain qui est descendu du ciel: il n'en est pas comme de vos pères, qui sont morts quoiqu'ils aient mangé de la manne; celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Plusieurs de ses disciples, ayant entendu ce discours, dirent entre eux: « Il est dur d'entendre parler ainsi: qui est-ce qui le peut souffrir? » Jésus, sachant ce qu'ils disaient, leur répliqua: « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne profite de rien; les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. »

Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, il le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, et il leur dit: « Prenez et mangez: Ceci est mon corps. »

Jésus prenant le calice, rendit grâces et il le leur donna en disant: « Buvez-en tous, car c'est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour la remission des péchés de plusieurs. »

Et comme ils mangeaient, Jésus prit du pain, et, le bénissant, il le rompit et il le leur donna et il dit: Ceci est mon corps.

Et ayant pris le calice, il rendit grâces, et il le leur donna, et ils en burent tous; et il leur dit: « Ceci est le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous. »

» J'ai eu un grand désir de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. » Et ayant pris le calice, il rendit grâces et il dit: « Partagez-le entre vous. »

» Ayant pris le pain, il rendit grâces, il le donna à ses disciples, en disant: « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous: faites ceci en mémoire de moi. »

Similiter et calicem, postquam cœnavit, dicens : « Hic est calix novum testamentum in sanguine meo, qui pro vobis fundetur. » Ibid. 20.

Ego accepi à Domino, quod et tradidi vobis, quoniam Dominus JESUS, in quâ nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens, fregit, et dixit : « Accipite et manducate : Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur : hoc facite in meam commemorationem. » I Cor. xi, 23-24.

Similiter et calicem, postquam cœnavit, dicens : « Hic calix novum testamentum est in meo sanguine : hoc facite, quotiescumquè bibetis, in meam commemorationem. Ibid. 25.

« Quotiescumquè enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat. » Ibid. 26.

Calix benedictionis cui benedicimus nonne communicatio sanguinis Christi est? et panis quem frangimus nonne participatio corporis Domini est? I Cor. x, 16.

Il prit de même le calice après le soupé, en disant : C'est ici le calice du Nouveau-Testament dans mon sang, qui sera répandu pour vous. »

J'ai appris du Seigneur ce que je vous ai enseigné : que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et ayant rendu grâces, le bénit et dit : « Prenez et mangez : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. »

De même après avoir soupé, il prit la coupe en disant : « Ceci est le calice de la nouvelle alliance dans mon sang : faites-le en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez.

» Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. »

Le calice de bénédiction auquel vous participez n'est-il pas la participation au sang de JÉSUS-CHRIST? et le pain que vous rompez n'est-il pas la communion au corps du Seigneur?

FIGURES, EXEMPLES, SIMILITUDES TRÉS DE L'ÉCRITURE ET EXPRIMANT CE MYSTÈRE.

[Figures de l'Ancien-Testament]. — Les Figures de l'ancienne loi prouvent nécessairement la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie : car, dès que l'on suppose une figure, il faut aussi convenir de la réalité qui doit remplir cette figure. La loi ancienne n'avait que des ombres, cette loi est abolie : il faut donc que la nouvelle loi possède la réalité, et que toutes les figures de l'Eucharistie, comme le sacrifice d'Isaac, la manducation de l'Agneau pascal, l'oblation de Melchisédech, aient cédé la place au sacrement du corps de JÉSUS-CHRIST : ou bien il n'y aura nulle distinction de la loi ancienne d'avec la nouvelle, si l'une et l'autre ne possèdent que des figures. L'état des chrétiens tient le milieu entre l'état des bienheureux et l'état des Juifs. Les bienheureux possèdent JÉSUS-CHRIST réellement, sans figure et sans aucun voile, les Juifs n'ont eu de JÉSUS-CHRIST que des voiles et des figures, et les chrétiens possèdent véritablement et réellement JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie, mais sous des voiles. C'est ce que S. Euchère exprime d'une autre manière, mais dans le même sens. DIEU, dit ce saint, s'est fait trois tabernacles : la Synagogue, qui n'a que des ombres sans réalité; l'Eglise, qui a les ombres et la vérité; le ciel, où il n'y a point d'ombres, mais la vérité seule. Serions-nous donc dans l'état

où nous sommes si nous possédions des ombres et des figures sans posséder JÉSUS-CHRIST? Ce serait nous confondre avec l'état des Juifs, parce que le propre de la loi était de n'avoir que des ombres, sans la substance des choses. — Nous sortirions aussi de notre état, si nous jouissions de la claire vue, parce que ce serait détruire l'état de la foi, laquelle, comme dit S. Paul, n'a pas pour objet les choses qui se voient. Ainsi, l'Eucharistie est parfaitement proportionnée à notre état de foi, parce qu'elle renferme véritablement JÉSUS-CHRIST, mais voilé : en sorte que cet état serait détruit si nous le recevions à découvert, et si JÉSUS-CHRIST n'était pas réellement sous les espèces du pain et du vin, comme le prétendent les hérétiques. — Il serait encore détruit si nous le recevions à découvert, comme dans le ciel, puisque ce serait confondre notre état avec celui de la gloire. — C'est pourquoi les figures sans réalité possédées par les Juifs sont une preuve que nous possédons des figures remplies, c'est-à-dire le corps de JÉSUS-CHRIST sous les espèces et sous les symboles. C'est aussi sous ces voiles mystérieux que l'Eglise adore et l'humanité sainte et la divinité du Seigneur.

[La prophétie de Jacob].—Le patriarche Jacob n'avait-il pas JÉSUS-CHRIST en vue lorsqu'il dit, en bénissant ses enfants, que Joseph laverait ses habits « dans le vin et dans le sang de la grappe de raisin? » Cette expression figurée ne trouve-t-elle pas sa réalité et son accomplissement en JÉSUS-CHRIST, qui s'étant revêtu de notre humanité comme d'un habit, l'a lavée dans son propre sang? car ce DIEU, créateur et seigneur de toutes choses, qui fait croître les semences pour nous fournir la nourriture nécessaire et le pain de chaque jour, n'a-t-il pas, selon sa promesse et selon son pouvoir, changé le pain en son propre corps, et le vin en son sang, lui qui a changé autrefois l'eau en vin? C'est ainsi que dans le sang du raisin, nous sommes invités à laver nos habits et à blanchir nos âmes : c'est par le sang de ce divin Agneau répandu sur la croix, et à l'autel qui nous est un second calvaire, mais non sanglant, que nos taches sont lavées et purifiées : *Dealbaverunt stolas suas in sanguine Agni* (Apoc. XII). JÉSUS-CHRIST ne paraissait-il pas s'appliquer la prophétie de Jacob lorsqu'il disait : *Je suis la vigne véritable?* Ne marquait-il pas que tout le vin offert à l'autel en mémoire de sa passion est son véritable sang? *Satis declarat sanguinem suum esse omne vinum quod in figurâ passionis ejus offertur*, dit S. Gaudence (*De ratione Sacrament.* II). Ecrivons-nous donc : Que nos yeux sont heureux de voir ce que nous voyons, et d'entendre ce que nous entendons ! combien de rois, combien de saints prophètes ont désiré de voir l'accomplissement de ces admirables prophéties? combien de fois ont-ils demandé à DIEU de leur révéler en quel temps elles devaient s'accomplir ! Mais le Seigneur leur a répondu qu'ils étaient seulement les ministres destinés à nous montrer de loin ce qui devait arriver de nos jours : *Quibus revelatum est, quia non sibimet ipsis, vobis autem, ministrabant ea quæ nunc nuntiata sunt,*

per eos qui evangelizaverunt vobis (I Petri 1). Rendons-nous donc dignes des faveurs signalées que le Seigneur nous a réservées dans ces derniers temps, en nous préférant à nos pères; soutenons la dignité de nos divins mystères par la sainteté et la dignité de nos mœurs; prouvons, par une vie sainte, que notre foi envers ce divin sacrement est sincère, au lieu d'affaiblir la foi chancelante des faibles, et de fortifier nos frères errants, qui nous reprochent que notre peu de respect envers cet adorable sacrement prouve que ce n'est qu'une figure. Affermissons les premiers dans cette persuasion, que la réalité de nos mystères ne dépend point des mœurs des particuliers et que l'Eglise conservera toujours du bon grain parmi la paille, des justes au milieu des mauvais chrétiens.

[Similitudes employées par les SS. Pères]. — Les SS. Pères (et entre autres Eutychius, patriarche de Constantinople, que l'histoire appelle une grande lumière de l'Eglise), pour exprimer la présence multipliée du corps du Sauveur, se sont servis de deux comparaisons. L'une du cachet, qui est un en lui-même, et multiplié par une infinité d'empreintes, dont chacune contient autant que lui. L'autre de la voix humaine, une dans la bouche de celui qui parle, multipliée et toujours la même dans les oreilles d'un peuple infini qui l'écoute. Ces comparaisons sont, à la vérité, très-imparfaites; mais, outre que toutes les comparaisons le doivent être, n'étant que comparaisons, et non pas identités, comme parlent les philosophes, les merveilles de la nature ne peuvent jamais être qu'un crayon très-faible et très-imparfait des merveilles qui sont au-dessus de la nature. Les premiers chrétiens n'ont pas laissé d'aider et de soutenir leur foi par des comparaisons aussi imparfaites sur la Trinité, plus utiles à la faiblesse de l'homme, comme dit S. Hilaire, qu'à exprimer la grandeur et la majesté de DIEU. — Voici une autre comparaison, dont plusieurs se servent : c'est que, bien que chacun de nous ait une présence unique dans le lieu qu'il occupe, ne pouvant jamais être présent en un autre lieu en même temps et de la même sorte, il a néanmoins, ou peut avoir, une présence multipliée dans cinquante miroirs qu'on pourra lui opposer, et même dans cinquante pièces de chacun de ces cinquante miroirs mis en morceaux, aussi présent dans la plus petite que dans la plus grande. Nous voyons aussi que tous les autres corps du monde ont de même, avec leur présence unique, une présence multipliée qui dépend de leur présence unique; et cette présence multipliée s'appelle *image*, mais n'est pas une imagination, comme celle que vous pouvez vous former dans votre esprit; c'est quelque chose de réel, et de très-réel, et même de corporel, que nos philosophes appellent *espèces*, sans avoir encore pu déterminer entre eux, après de grandes disputes, si ces espèces sont une effusion de la substance des corps ou une simple impression qu'ils font sur tout ce qui les environne, ou enfin si ce n'est point quelque autre corps plus subtil, comme serait la lumière,

qui reçoit ces différentes impressions de tous les corps, et qui se figure en diverses manières. Comment cela se fait, nous n'en savons rien ; cependant cela se fait.

[Type, antitype, signe, sacrement, etc.] — On ne doit pas être surpris que les SS. Pères aient souvent appelé l'Eucharistie *Le signe du corps de JÉSUS-CHRIST, le sacrement, le type, l'antitype, et même la figure du corps de JÉSUS-CHRIST*. Je sais que les ennemis de la présence réelle nous objectent ces manières de parler comme opposées à la doctrine de l'Eglise ; mais ils se trompent, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître deux sortes de signe que l'Écriture et la raison nous fournissent. Les uns représentent une chose absente, et les autres une chose présente ; les uns signifient une chose éloignée, et les autres une chose qui est proche ; les uns signifient simplement une chose, et ne la contiennent pas. Ainsi, l'agneau pascal, si connu dans l'Écriture, était la figure de JÉSUS-CHRIST immolé pour le salut des hommes ; la manne était la figure de l'Eucharistie ; la pierre du désert, qui de ses eaux miraculeuses désalétera le peuple juif, était la figure de la grâce, qui ôte aux élus la soif des biens du monde ; mais ces trois choses ne contenaient et ne donnaient pas la chose figurée. L'agneau pascal n'était pas le véritable agneau égorgé dès le commencement du monde ; la manne n'était pas le vrai pain descendu du ciel pour donner la vie au monde ; la pierre du désert, bien loin de donner la grâce en donnant des eaux, attira la colère de DIEU sur ceux qui les avaient demandées. — Toutes ces choses n'étaient que de faibles éléments pour figurer le Sauveur, et non pour le communiquer, n'ayant, dit S. Paul, que l'ombre des biens à venir. Mais, outre ces signes séparés de la chose qu'ils signifient, il y en a qui y sont joints et qui la renferment. Ainsi, la colombe qui parut sur JÉSUS-CHRIST après son baptême était la figure et l'image du SAINT-ESPRIT, mais une image remplie de sa présence et de sa substance, qui ne représentait pas seulement le SAINT-ESPRIT, mais le contenait. De même, l'Eucharistie est le signe du corps de JÉSUS-CHRIST, mais un signe qui contient ce qu'il signifie. Car il y a cette différence entre les sacrements de l'ancienne loi et ceux de la nouvelle, que les premiers étaient des signes vides, au lieu que les nôtres sont des signes pleins : c'est-à-dire que les premiers ne contenaient pas la chose signifiée, au lieu que les seconds la contiennent et la donnent. Ainsi, l'Eucharistie est un signe rempli de la vérité : de sorte qu'elle est signe et vérité tout ensemble : signe par une partie d'elle-même, et vérité par l'autre ; vérité par sa partie céleste et invisible, signe par sa partie terrestre et visible.

[Figure de la manne]. — Faites, je vous prie, réflexion sur la promesse que fit le Sauveur de donner son corps et son sang dans l'Eucharistie, et sur la préférence qu'il lui donne sur la manne qui fut accordée aux Juifs

dans le désert : c'est une preuve décisive pour la présence réelle de son corps sacré dans l'Eucharistie. Cet aimable Sauveur, se voyant pressé par ses Apôtres de leur dire si ce qu'il leur faisait espérer était quelque chose de plus excellent que la manne que DIEU avait envoyée du ciel à leurs pères lorsque Moïse les conduisait à la terre promise, *Patres nostri manducaverunt manna, et mortui sunt*, il leur répond qu'on ne peut faire de comparaison entre ces deux présents; que l'Eucharistie est autant au-dessus de la manne que ce qui donne la vie est préférable à ce qui ne peut empêcher la mort; que leurs pères avaient payé le tribut à la nature après avoir mangé la manne, mais que celui qui mangerait sa chair vivrait éternellement. — Que dites-vous du parallèle de ces deux présents, tous deux grands, tous deux signalés, tous deux infiniment utiles en des temps différents? Pour moi, je conclus qu'il est impossible que l'avantage qu'il donne à ce sacrement sur la manne puisse subsister en n'admettant dans ce sacrement que de purs signes, qui ne contiendraient pas réellement le corps et le sang du Fils de DIEU. La raison en est toute visible. La manne était miraculeuse dans sa production, étant formée par le ministère des anges; elle avait quelque chose de singulier dans sa conservation, puisqu'elle résistait à l'impression du feu et à tout ce qui l'eût pu corrompre ou altérer; ses effets n'avaient rien que de prodigieux, car elle avait le goût de toutes les viandes, et chassait des corps toutes les maladies : au lieu que le pain et le vin sont produits de la terre, formés ou du moins préparés par la main des hommes, sujets à se corrompre, et qui ne font aucun miracle : tout ce qu'ils ont de commun avec la manne, c'est de signifier le corps de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie. Qui ne tirera donc cette conséquence, que, le Sauveur nous assurant que l'Eucharistie est infiniment plus noble et plus précieuse que la manne, et la manne représentant mieux le corps du Fils de DIEU que le seul pain, à cause de ses admirables effets, l'Eucharistie est donc quelque chose de plus que le pain et que la manne tout à la fois? Or, que peut elle avoir de plus, sinon le corps et le sang de cet Homme-DIEU? — Je ne fais pas davantage d'instance sur cette comparaison : on voit assez, que, à moins de prendre le contre-sens des paroles du Sauveur, il faut conclure qu'il nous a donné ce qu'il nous a promis : *Panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vitâ.*

[Autres figures]. — Avant la consécration, dit S. Ambroise, ce n'était pas le corps de JÉSUS-CHRIST; après la consécration, c'est son corps, parce qu'il l'a dit. C'est ainsi que la verge que Moïse tenait dans la main fut changée en serpent, et qu'ensuite de serpent elle redevint ce qu'elle était; que l'eau fut changée en sang, et que le sang redevint eau, comme il était auparavant. JÉSUS-CHRIST n'a-t-il pu faire ce que Moïse a fait? N'a-t-il pu changer le pain en son corps, comme il changea l'eau en vin aux noces de Cana? Ne peut-il pas multiplier la présence de son corps

comme il multiplia cinq pains dans le désert? Assurément, dit S. Grégoire de Nice, ce divin Sauveur peut changer le pain de l'Eucharistie en son sang, comme il changeait celui qu'il mangeait, durant sa vie, par la chaleur naturelle de son estomac; ce pain qu'il mangeait était converti en la substance de sa chair : et nous croirons que la vertu toute-puissante de sa parole ne saurait faire ce que la chaleur naturelle opère tous les jours dans nos corps? Ne faisons pas une telle injure à celui que nous croyons tout-puissant. Rien n'est plus certain que le changement de substance qui se fait dans ce mystère : l'autorité des Pères, la tradition, les conciles, l'autorité de l'Eglise, le consentement des peuples, ne permettent pas d'en douter.

[L'arche d'alliance]. — Moïse, ayant rapporté au peuple les tables de la loi, fit aussitôt dresser le tabernacle et l'arche d'alliance, dans laquelle il les mit comme un précieux trésor : ce tabernacle est au sentiment de plusieurs SS. Pères, une éclatante figure de l'Eglise, est l'arche et la figure de l'adorable sacrement de l'autel, lequel est comme le centre de la religion chrétienne, l'objet de notre culte, et institué de DIEU pour ce dessein, ainsi que l'arche du testament était le principal objet de la vénération des Juifs. Or, les rapports que les Pères remarquent entre la figure et la vérité sont trop considérables pour les omettre. En voici les principaux. — Cette arche était d'un bois incorruptible, revêtu, par dehors et par dedans, de lames d'or : dans l'Eucharistie, le corps du Sauveur n'est pas seulement incorruptible, mais il préserve encore de la corruption le corps et l'âme de ceux qui le mangent. L'or dont cette arche était revêtue est le symbole de la charité dont son cœur brûle dans ce mystère, et qui l'a porté à instituer ce divin sacrement pour nous témoigner l'ardeur de son amour. La singulière vénération que les Israélites avaient pour cette arche marque celle que les véritables chrétiens doivent avoir pour cet adorable sacrement, qu'ils doivent considérer comme la chose du monde la plus sainte et la plus précieuse. Les Israélites n'osaient regarder cette arche que sous le voile qui la couvrait : belle figure, dit S. Bonaventure, de ce sacrement qui contient tout ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste au ciel et en la terre, mais que nous ne voyons que par la foi, sous les accidents qui le couvrent et qui lui servent de voile. Enfin, DIEU avait donné cette arche à son peuple pour être leur secours dans tous les besoins, leur asile dans tous les dangers, leur protection contre les ennemis, l'oracle auquel ils avaient recours dans leurs doutes, leur refuge dans les plus pressantes nécessités de l'état : que peut-on se figurer qui représente mieux l'institution du sacrement de l'Eucharistie, que DIEU a mis dans son Eglise afin que par sa présence, qu'il cache sous ces faibles accidents, il soit notre protection, notre oracle, notre consolation, notre secours, dans les dangers, dans les combats et dans toutes les misères de cette vie ?

[Le corps du Fils de Dieu, trésor caché]. — C'est avec juste raison que le Saint-Sacrement nous est représenté sous la figure d'un trésor caché dans le champ de l'Eglise, et l'on peut bien lui appliquer ces paroles de la Sagesse : *Infinitus thesaurus est hominibus*. Ce trésor contient tous les biens imaginables, puisqu'il renferme DIEU même, qui est la source de tout bien. De sorte que, en nous faisant ce précieux présent, on peut dire qu'il nous a tout donné, ou, si vous voulez, qu'il nous a permis d'y puiser tous les biens dont nous aurons besoin. *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ?* (Rom. VIII). Toutes les richesses du ciel sont par ce moyen en notre puissance, et il ne tient qu'à nous de nous en enrichir : c'est même pour cela qu'il l'a voulu rendre si commun, qu'il n'y a personne qui n'en puisse jouir. — Souvenons-nous cependant que c'est un trésor caché, parce que, comme la Divinité est cachée dans l'humanité de JÉSUS-CHRIST, de même l'humanité est cachée dans ce mystère et soustraite à nos yeux, afin que nous la cherchions par la foi avec plus d'ardeur, que nous la trouvions avec plus de certitude, et que nous la possédions avec plus d'estime. L'avarice des hommes cache les trésors de peur qu'on ne les trouve ; mais la sagesse incarnée n'a caché ce trésor dans l'Eucharistie que pour l'exposer et pour le donner à ceux qui le cherchent.

[Les actions du Sauveur]. — Il ne serait pas difficile de faire voir que presque toutes les actions du Sauveur qui ont précédé le présent qu'il nous a fait de son corps étaient des préparatifs à cette dernière action, laquelle en était comme la consommation. On pourrait dire que c'est pour cela que le lieu même où il a pris naissance s'appelait Bethléem, qui veut dire *maison de pain* ; que tous les miracles préparaient les esprits à croire le grand miracle qui se fait dans le changement du pain en son corps ; que le premier de ces miracles, où l'eau est changée en vin, commence à nous donner un exemple ou du moins un essai de transsubstantiation. Mais pour ne nous point arrêter à la recherche des rapports qui, bien que plus éloignés, n'en sont pas moins véritables, choisissons un des plus sensibles et des plus prochains. C'est cette multiplication des pains, qui a toujours été regardée par les SS. Pères comme une figure où le Sauveur nous donnait une image de celle qu'il devait faire dans l'Eucharistie. Cet exemple, en effet, lève toutes les difficultés que l'esprit se pouvait former sur la promesse qu'il fit ensuite de donner son corps à manger et son sang à boire. Car ce qui fait le plus de peine à concevoir ce divin mystère, à ceux qui l'examinent trop curieusement, c'est de comprendre comment un corps peut être en même temps en plusieurs lieux ; et voici qu'il en donne un exemple dans cette multiplication. Car ce furent ces mêmes cinq pains qui furent mangés réellement et substantiellement par cinq mille hommes, et ainsi chacun de ces pains fut reproduit ou multiplié plus de mille fois et en plus de mille endroits en même temps, étant non-seulement dans tous ceux qui les avaient mangés, mais dans le

même instant remplissant l'espace de douze corbeilles qui se trouvèrent pleines : ce qui ne se serait pû faire si les cinq pains n'avaient occupés en même temps plusieurs espaces ; car c'étaient les mêmes, selon l'Écriture, qui remplissaient celui des corbeilles après avoir rassasié la faim de tout ce monde.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES

DE L'ÉCRITURE.

Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus. (Ps. 138). — Les Pères de l'Église ont remarqué deux choses dans la divine Eucharistie, l'une claire et l'autre obscure. Les paroles de la consécration sont claires : les plus simples esprits conçoivent ce que JÉSUS-CHRIST a voulu dire en instituant le sacrement de son corps ; sa religion étant pour les simples, le sacrement, qui est le centre de cette religion, et sans lequel il n'y aurait point de religion, puisqu'il n'y en a point où il n'y ait de sacrifice véritable, ce sacrement, dis-je, devait être conçu en des termes si clairs qu'ils fussent à la portée de tous. Mais la manière dont ce sacrement s'accomplit a été obscure ; c'est l'ouvrage d'un DIEU ; c'est ce que les Pères ont confessé ne point concevoir ; c'est ce qu'ils n'ont jamais entrepris d'expliquer au peuple, l'exhortant seulement à croire à la parole divine, qui était claire. DIEU serait-il ce qu'il est, dans ce sacrement divin, s'il n'était incompréhensible ? Ses merveilles ne mériteraient pas ce nom, si l'intelligence humaine y pouvait atteindre. JÉSUS-CHRIST s'est encore plus caché dans l'Eucharistie que dans son incarnation et dans ses souffrances. Si donc les prophètes se sont récriés, au mystère de l'Incarnation, *Verè tu es DEUS absconditus, DEUS Israël, Salvator!* Vous êtes vraiment le DIEU caché, le DIEU d'Israël, le Sauveur ; ne devons-nous pas encore, en considérant les voiles épais sous lesquels JÉSUS-CHRIST s'est caché dans le sacrement de nos autels, nous écrier avec plus de fondement et un plus grand étonnement. « Vous êtes le DIEU caché ! » Mais plus les voiles qui vous couvrent sont impénétrables, plus ils m'avertissent que vous êtes présent, et l'obscurité qui m'étonne est une preuve pour moi de la vérité. « *DEUM te in his quorum intelligentiam non complector intelligo,* » dit S. Hilaire : ce sont surtout les choses que je ne comprends pas qui me font comprendre que votre divinité et votre humanité sont renfermées dans cet adorable sacrement. Le véritable moyen de vous y adorer, c'est de vous croire quand vous avez dit : *Ceci est mon corps* : car j'apprends que ma foi humble aura alors quelque proportion avec votre grandeur.

Medius vestràm stetut quem vos nescitis. (Joan. 1). — C'est ici, chrétiens auditeurs, que je puis vous dire ce que le grand S. Jean-Baptiste disait aux Juifs : — Il y a une personne au milieu de vous que vous ne connaissez point. Celui que vous attendez depuis tant de siècles, après lequel vos pères et tous les anciens patriarches ont toujours soupiré, et dont ils se sont efforcés de hâter la venue en sollicitant le ciel par tant de vœux et de prières de l'envoyer sur la terre, celui-là, dis-je, est enfin descendu du ciel, il est au milieu de vous, vous l'avez présent ! mais c'est un trésor dont vous ne jouissez pas faute de le connaître, un bonheur que vous ne goûtez pas parce que vous n'y faites presque point de réflexion. C'est un bien infini qui vous peut rendre heureux, mais qui vous est peut-être inutile pour n'en connaître pas bien le prix. Enfin, ce bien, plus élevé que vos pensées et plus grand que tous vos désirs, ne vous rend pas heureux, parce que vous ne savez pas vous en servir. Vous pouvez tirer de-là les mêmes avantages que ceux qui jouissent de sa présence visible : car, puisqu'il est également libéral dans l'un et dans l'autre état, pourquoi n'en jouiriez-vous pas, si vous vous rendez dignes de recevoir les faveurs qu'il répandait sur ceux qui s'adressaient à lui dans leurs besoins : ces conversions merveilleuses, ces guérisons surprenantes, ces bienfaits qu'il versait, pour ainsi dire, à pleines mains ? Si vous n'avez pas, comme ceux avec lesquels il conversait, le bonheur de voir son humanité sainte, les aveugles à qui il faisait voir la lumière du jour ne laissaient pas de l'adorer. Ce qui vous doit consoler dans l'obscurité où il vous a voulu laisser pour l'exercice de votre foi, c'est qu'il vous est plus avantageux de le croire que de le voir.

Dixit, et facta sunt ; ipse mandavit, et creata sunt. (Ps. 32). — Il a dit, et tout a été fait ; DIEU a commandé, et toutes les choses ont été créées. Voilà la puissance de la parole de DIEU. Le néant obéit, et, quand le Seigneur lui parle, il répond comme s'il était déjà subsistant. Lorsqu'il créa les étoiles, elles lui répondirent : *Adsumus*, nous voilà. C'est, dit S. Paul, que le Seigneur appelle les choses qui ne sont pas créées, avec la même facilité que si elles étaient déjà créées : *Vocat ea quæ non sunt tanquàm ea quæ sunt* (Rom. 11). Ainsi, vous me demandez quels sont les dons que l'on offre à l'autel : je vous répondrai, avec S. Ambroise, qu'avant la consécration les dons offerts n'étaient pas le corps de JÉSUS-CHRIST ; mais, après la consécration, c'est le corps de JÉSUS-CHRIST. Il l'a dit, et cela a été fait ; il l'a commandé, et cela a été créé. La nourriture que DIEU donnait aux Juifs était un grand prodige : mais lequel est le plus grand, ou la manne qui tombait du ciel, ou le corps de JÉSUS-CHRIST qui vient du ciel ? Pourquoi dites-vous *Amen* en le recevant ? N'est-ce pas, dit le même S. Ambroise, pour protester du fond de votre cœur que c'est le corps de JÉSUS-CHRIST que vous recevez ? (IV Sacrement. 4). Le prêtre, en vous le donnant, vous dit « Voici le corps de

JÉSUS-CHRIST », et vous, en le prenant, vous lui répondez *Amen*, c'est-à-dire, *Il est vrai*. Croyez donc véritablement de cœur ce que vous confessez de bouche, vous appuyant sur la parole de JÉSUS-CHRIST, qui est toute puissante et pour créer les choses qui ne sont pas et pour leur faire changer de nature. *Ergò non otiosè cùm accipis dicis Amen, jam in spiritu confitens quòd accipias corpus Christi. Dicit tibi sacerdos : Corpus Christi, et tu dicis Amen, hoc est verum ; quod confitetur lingua teneat affectus.* (Ibid.).

Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo. (Joan. vi).—Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. Ne parlons point des choses de DIEU selon les pensées et selon le langage des hommes ; lisons ce qui est dans les livres saints et entendons bien ce que nous y avons lu. Ainsi, lorsque nous disons que JÉSUS-CHRIST est véritablement en nous et nous en lui, nous en parlons sans jugement et sans piété si nous n'avons appris de lui-même que sa chair est véritablement nourriture et son sang véritablement breuvage ; et que celui qui mange sa chair et qui boit son sang demeure en lui : car ces paroles ne laissent aucun lieu de douter de la vérité de sa chair et de son sang dans l'adorable sacrement de nos autels, comme dit S. Hilaire. Or, puisque nous savons d'une part qu'ayant mangé la chair et le sang de JÉSUS-CHRIST, nous sommes en lui et qu'il est en nous, et que d'autre part il est uni à nous par la manducation de ce divin sacrement, il résulte que l'union qui est entre JÉSUS-CHRIST et le fidèle est réelle et naturelle. Il nous avait parlé de l'union spirituelle et naturelle, lorsqu'il avait dit que, comme son Père qui l'avait envoyé était vivant, celui aussi qui mangerait sa chair vivrait en lui ; et, comme il y a entre le Père et le Fils une union naturelle, il s'ensuit que nous possédons le même avantage par la vertu de ce même sacrement : *Quòd autem in nobis hæc unitas sit, ipse Christus testatus est cùm dicit : Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo.* (Ibid.).

Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ? (Joan. vi). — Ce discours est dur, et qui le peut souffrir ? Tel a été le premier langage des hérétiques qui se sont révoltés contre les vives clartés des paroles du Fils de DIEU, telles sont encore les expressions des nouveaux Capharnaïtes, scandalisés de la promesse qu'a faite le Sauveur de nous donner son corps à manger : *Hoc vos scandalizat.* Ils se privent de manger cette chair divine et de boire ce précieux sang, qui ont été le prix de notre rédemption, et que le Père éternel a ressuscités d'entre les morts le troisième jour. Ce sont les paroles du glorieux martyr S. Ignace : *(Ad Smyrnenses) : Hæretici ab Eucharistiâ abstinere se eo quòd non confiteantur Eucharistiam carnem esse servatoris nostri JESU-CHRISTI, quæ pro peccatis nostris passa est, quam Pater suus benignitate suscitavit.* Ils ont

des sentiments opposés à ce don de DIEU, et ils périssent en contredisant la bonté du Sauveur dans ce sacrement divin. Loin de nous les sentiments de ces habitants de Capharnaüm et de leurs sectaires. Le discours de JÉSUS-CHRIST promettant son corps à manger, et son sang à boire, loin de nous paraître dur, touche, charme et gagne nos cœurs, parce que nous y voyons l'excès de l'amour de JÉSUS envers nous. « Vous donc, Seigneur, qui vous rendez participants de votre unique et souveraine divinité, par le commerce du très-divin sacrement que nous vous offrons et que vous recevez de nous, accordez-nous, par votre grâce, que, comme nous connaissons la vérité, nous méritons de la posséder en menant une vie conforme à ce qu'elle nous enseigne. (*Collecte de la Fête-Dieu*).

Sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt et ministri fuerunt sermonis (Lucæ 1). — Comme nous l'avons reçu par tradition de ceux qui ont été avec le Seigneur dès le commencement, qui ont vu de leurs yeux et qui ont été les ministres de la parole. L'Écriture et la tradition sont les deux grands fondements de notre foi ; tout s'écroule, même dans la politique, dans les états et partout, si l'on renverse ces deux appuis. Or, ils nous rendent témoignage de la vérité de l'auguste sacrement de nos autels : Consultons donc la tradition, et elle nous apprendra la manière dont on célébrait ce divin mystère dans les premiers siècles de l'Eglise, laquelle n'est nullement changée quant à l'essentiel. Pour ce qui est des cérémonies, des prières et des intentions pour lesquelles on offrait le sacrifice, la manière dont on distribuait ce mets sacré, et les autres circonstances que nous lisons dans les premiers auteurs chrétiens, qui les ont apprises de ceux qui les ont précédés, quoique ces cérémonies aient été différentes, aussi bien que les manières de célébrer, la foi saine et entière sur la réalité du mystère et la vérité de la présence du Sauveur a toujours subsisté parmi la révolution des temps, nonobstant les hérésies qui se sont élevées dans tous les siècles, les différents rites des Eglises particulières et les liturgies propres de chacune : ce qui ne peut être attribué qu'à l'assistance de celui qui a promis que les portes de l'Enfer, c'est-à-dire l'erreur et tous les efforts des ennemis de l'Eglise, ne prévaudraient jamais contre elle et contre la foi de ce mystère, qui fait et qui contient la plus grande partie de sa doctrine, qu'elle a apprise du Sauveur même, qui est l'instituteur de ce sacrement, et de ceux qui ont été les témoins de cette institution : *Sicut tradiderunt nobis qui ab initio fuerunt et ipsi viderunt*. De-là vient que S. Justin, l'un des premiers auteurs chrétiens, dit ces paroles, fondé sur la tradition, qu'il comptait déjà de son temps : — « Nous ne recevons pas ce pain comme un pain commun, nous ne buvons pas ce vin comme un breuvage ordinaire ; mais nous recevons ces dons divins comme la chair de JÉSUS-CHRIST et comme son sang, consacrés par la parole de DIEU : *Non enim ut communem panem neque communem potum ista sumi-*

*mus, sed quemadmodum per Verbum DEI caro factus est Christus Salvator noster, et carnem et sanguinem salutis nostræ causâ habuit... Incarnati JESU carnem et sanguinem esse docti sumus. (Apol. ii). » C'est ce que nous trouvons marqué dans les saints évangiles, et c'est ce que JÉSUS a commandé de faire à ses apôtres. Après avoir pris le pain et avoir rendu les actions de grâces à son Père, il dit : Ceci est mon corps, et ceci est mon Sang : *Nàm Apostoli, in Commentariis à se scriptis quæ Evangelia vocantur, ità tradiderunt præcepisse sibi JESUM etc. (Ibid.)* Donnez-nous, Seigneur, la grâce de tenir ferme dans la foi que nous avons reçue de nos pères.*

Accipite et dividite inter vos. (Lucæ. ii) : Prenez et partagez entre vous. — C'est une des merveilles de ce sacrement divin, que l'esprit de l'homme doit adorer sans la pénétrer, que celui qui reçoit une partie de l'espèce du pain et du vin, sous laquelle est renfermée le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, reçoit JÉSUS-CHRIST tout entier. En vain Paul de Samosate et ses sectateurs osent ouvrir la bouche pour vomir des blasphèmes, assurant que le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST renfermés dans l'Eucharistie se corrompent. Ils appuient leurs blasphèmes sur ces paroles de Notre-Seigneur qu'ils ne comprennent pas : *Accipite et dividite inter vos.* Cet impie et ceux qui le suivent ignorent donc qu'ils s'élèvent contre la vérité sortie de la bouche de S. Paul, qui dit : « Quel grand supplice ne mérite point celui qui foulera aux pieds le sang de la nouvelle alliance, par lequel il a été sanctifié ? » N'est-ce point pour plaire au démon que cet hérésiarque fait également injure au sang vivifiant de JÉSUS-CHRIST et à l'ESPRIT-SAINT : *Surrexit contrà sanguinem vivificum et contrà Spiritum sanctum,* dit S. Denys l'Aréopagite en le réfutant. Car, si le sang de JÉSUS-CHRIST est corruptible parce qu'il est divisé et répandu, il en sera donc de l'ESPRIT-SAINT comme de ce sang adorable qui nous donne la vie : *Sic erit Spiritus Sanctus sicut sanguis vite ?* l'ESPRIT-SAINT n'a-t-il pas été partagé sur les Apôtres ? n'est-il pas répandu sur toute chair ? On ne dira point que l'ESPRIT-SAINT soit corruptible parce qu'il est répandu sur les disciples, on ne dira point qu'ils n'ont reçu qu'une partie de ce divin Esprit parce qu'il a été partagé : parlons de même du corps et du sang vivifiant de JÉSUS-CHRIST, dans le saint mystère ; quoique l'un et l'autre soit partagé en plusieurs, l'un et l'autre est également reçu tout entier, et n'est point sujet à la corruption puisqu'il nous rend incorruptibles. — Votre amour, Seigneur, et votre puissance se seraient moins signalés si vous ne vous étiez donné à nous que par des parties, et non pas tout entier. Nous croyons d'une foi ferme qu'en nourrissant votre peuple de cette nourriture des anges, vous avez témoigné à vos enfants la grandeur de votre magnificence et la tendresse de l'amour que vous leur portez, vous donnant tout entier à eux afin qu'ils se donnent tous entiers à vous

lorsqu'ils pratiquent ce que vous leur avez commandé : « Prenez et partagez entre vous. »

Accipite et manducate : Hoc est Corpus meum (Matth. xxvi).—Les mystères divins qui s'accomplissent à l'autel sont terribles. L'Agneau de DIEU qui ôte les péchés du monde y est vraiment immolé pour être mangé ; le sang de ce divin Agneau est vraiment répandu pour être bu par les fidèles. Ce sacrifice adorable rend le Fils de DIEU l'objet de la complaisance du Père éternel, parce qu'il n'est pas immolé par la cruauté des Juifs, mais par son amour. Telle est la nourriture des enfants de l'Eglise ; voilà le breuvage qu'ils prennent à la table du Sauveur. C'est le DIEU qui les a créés, c'est le Rédempteur qui les a rachetés, qui est lui-même le banquet auquel nous sommes invités. Sa chair est vraiment nourriture, et son sang est vraiment breuvage. Il faut être DIEU et homme pour penser à ce dessein et pour l'exécuter. Par cette institution admirable, JÉSUS-CHRIST prouve également et sa divinité et son humanité : car, s'il n'était qu'homme, comment cette nourriture sainte produirait-elle en nous la vie éternelle ? et s'il n'était que DIEU, comment pourrait-il nous servir de nourriture réelle et sensible ? s'il n'était homme, comment son sang serait-il répandu sur cet autel, *Sanguis qui pro vobis effundetur* ? et s'il n'était DIEU en même temps, comment pourrait-il être là sous les symboles et partout ? comment pourrait-il être mangé sans être consumé ? *Homo nudus quo pacto prædicatur iis qui ad sacram mensam accedunt ? Quomodo rursus dividetur, cum hic tum ubique, nec tamen minuitur ? Simplex enim corpus vitam nequaquam infundit participantibus* (Cyrill. Alexand. *Homil. in Cænam*). Participons donc à ce corps de JÉSUS-CHRIST comme source de la vie, par sa divinité unie inséparablement à son humanité. Buvons son sang, qui, après avoir effacé nos crimes, nous procure l'heureuse immortalité. Tenons par une foi ferme et inébranlable qu'il est lui-même et le prêtre et la victime, qu'il est celui qui offre et celui qui est offert, celui qui mange son corps dans la Cène sacrée sous une espèce étrangère, et celui qui est mangé par les fidèles : *Credientes simul ipsum et manere sacerdotem et hostiam, ipsum qui offert et oblatus est, qui accipit et traditur* (Ibid.). Croyons que la main rompt bien le signe, mais que JÉSUS est immortel dans ce mystère sacré, qu'il vient tout entier à nous sans division, qu'il est reçu également de tous, sans être ni amoindri ni consumé.

Domine ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes (Joan. vi) : Seigneur à qui irons-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. — Le prince des Apôtres parla en ces termes au sujet de l'auguste sacrement de l'autel, parce qu'il renfermait l'auteur de la vie, et que ce mystère était consommé par des paroles de vie. La foi, qui est le principe de la vie, servait de guide à cet apôtre ; c'est elle aussi qui nous fait pénétrer au tra-

vers des ténèbres mystérieuses qui couvrent JÉSUS-CHRIST dans la divine hostie. L'éminence de ce sacrement est infinie, elle est aussi ineffable que DIEU même. C'est donc par la foi qu'il en faut rechercher les grandeurs, et non par les recherches curieuses de l'esprit humain, qui, mesurant à sa petitesse les œuvres du Tout-Puissant, condamne tout ce qu'il ne comprend pas : *Magna in Sacramentis est eminentia, intelligentia quorum fide potiùs experienda quàm adinventione humaná*. Voyez et admirez cette profondeur dans l'abîme du sacrement de nos autels, où, le pain et le vin étant transsubstantiés, par la vertu et par l'efficace des paroles célestes, au corps et au sang de JÉSUS-CHRIST, les accidents, qui avant les paroles prononcées avaient pour soutien la nature du pain et la nature du vin, demeurent miraculeusement suspendus par les paroles toutes-puissantes de la consécration. N'est-ce pas un nouveau prodige que, le corps de JÉSUS-CHRIST étant chair et non pas esprit, il nourrit néanmoins l'esprit et non pas le corps, et lui donne la vie en le nourrissant? La raison peut-elle pénétrer la profondeur de ces secrets? Elle succombe sous le poids. Mais la foi parvient où la raison ne peut atteindre : cette foi tire des forces de l'affaiblissement de la raison, parce qu'alors nous nous écrions : Seigneur, à qui irons-nous? n'est-ce pas vous seul qui avez les paroles de la vie éternelle? *Domine ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes*.

Panis quem frangimus nonne communicatio corporis Christi est? Et calix cui benedicimus nonne participatio sanguinis Christi est? (I Corinth.). — Lorsque nous mangeons le pain du Seigneur et que nous buvons son précieux sang, nous retraçons l'image de la mort du Seigneur sur la croix; mais, afin que la représentation soit fidèle, il faut que dans le sacrement des autels ce soit la même chair et il faut que ce soit le même sang : *Non alia sed eadem quæ est præsens caro Domini; non alius sed idem qui fusus est sanguis* (Petrus, Abbas Cluniacens., *de Sacram. Altaris*). L'esprit est plus animé par la présence réelle du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST que par la simple mémoire à laquelle nous réduisent les novateurs. L'amour est plus enflammé : il croit voir, il croit tenir, il croit embrasser son objet; il lui semble qu'il assiste avec les disciples de JÉSUS-CHRIST à la Cène, et que le pain qu'il mange c'est la communion du corps de JÉSUS-CHRIST : en quoi il ne se trompe pas, si ce n'est pour le temps et pour le lieu. On ne peut plus oublier ce précieux monument de l'amour de JÉSUS, que l'on voit de ses yeux, que l'on touche de ses mains, que l'on reçoit dans sa bouche. On se dit à soi-même, comme les Apôtres : Nous parlons d'un mystère où le Verbe réside substantiellement, et nous en parlons avec confiance : c'est ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont touché, ce que nous avons entendu comme spectateurs et comme témoins : *Quod audivimus, quod vidimus, quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ* (1 Joan. 1). En effet, pour tirer du

fond de notre cœur une conviction plus pleine de la présence de JÉSUS-CHRIST dans ce divin sacrement, interrogeons-nous nous-mêmes si nous sommes plus touchés, lorsque nous disons que JÉSUS-CHRIST est encore avec nous jusqu'à la consommation des siècles dans le sacrement des autels, que lorsque nous repassons dans notre esprit ses humiliations dans l'étable; si notre foi n'est pas plus vive, lorsque nous faisons attention que JÉSUS-CHRIST converse encore avec nous, que lorsque nous pensons qu'il a conversé autrefois sur la terre; si notre amour n'est pas plus ardent, notre espérance plus animée, lorsque nous voyons JÉSUS-CHRIST s'immoler tous les jours dans les mystères sacrés, que de nous souvenir qu'il s'est autrefois offert sur la croix. *An quando dicitur* Olim in cruce pependit, *an quando dicitur* Nunc in altari offertur (Id. ibid.). Est-ce qu'un bienfait présent ne touche pas et n'intéresse pas davantage qu'un bienfait passé? Aussi S. Paul parle de ce divin mystère comme présent, s'accomplissant sous nos yeux : *Panis quem frangimus, nonne participatio corporis Christi est?* parce que, les choses passées n'imprimant pas une idée présente, on les oublie, mais les choses présentes ne permettent pas à l'esprit de douter, et le forcent à y penser. *Quia istis plerumque non creditur, de illis vel in modico dubitare animus non sinitur.*

Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo (Joan. vi). — Concevez, mes frères, les avantages infinis que la foi nous découvre dans la divine Eucharistie. — Si JÉSUS-CHRIST n'est point dans cet adorable mystère, il n'y a point d'union entre lui et nous; la vérité ne se trouve plus dans les paroles de celui qui est auteur de la vérité, lequel nous assure qu'en mangeant sa chair et en buvant son sang nous sommes en lui et qu'il est en nous. Si JÉSUS-CHRIST est dans ce divin mystère, comme ces paroles forcent les esprits les plus rebelles de le confesser, ne faut-il pas convenir aussi qu'entre JÉSUS-CHRIST et nous il n'y a pas seulement une union de conformité de volonté, mais une union naturelle? Car, comme le Verbe s'est fait véritablement chair, nous recevons aussi véritablement le Verbe fait chair par cette nourriture, que le Seigneur nous a donnée dans son divin Sacrement : *Si enim verbum caro factum est, et nos vere verbum carnem cibo dominico sumimus* dit S. Hilaire, (VIII de *Trinit.*). Comment est-ce que ce Verbe divin ne demeurera pas en nous par une union naturelle, puisque, ayant pris notre nature, qu'il s'est unie par un lien indissoluble, il nous donne à manger, dans le sacrement de sa chair divine, la véritable nature de cette chair adorable et sa nature divine, qu'il a jointes ensemble dans ce mystère? C'est le raisonnement de S. Hilaire.

Caro non prodest quidquam. Verba mea spiritus et vita sunt (Joan. vi). Je n'ignore pas la grande objection de nos adversaires sur ce passage. Le Fils de DIEU, disent-ils, s'est expliqué clairement lui-même, en ces pa-

roles, sur ce qu'il entendait en nous promettant de nous donner son corps à manger, et son sang à boire. Ils font tant d'état de cette objection, que, après avoir soutenu qu'en tout ce chapitre il n'est point parlé de l'Eucharistie, si vous leur opposez ces autres paroles, *Ceci est mon corps*, ils ne manqueront pas de vous répondre par ce même passage : *La chair ne profite de rien*. Mais cette objection, examinée de plus près, s'évanouit et se détruit d'elle-même. Il est certain qu'en ces paroles, *la chair ne profite de rien*, le mot chair ne se prend point à la lettre, pour la chair réelle et véritable du Sauveur, de laquelle nous ne pourrions dire, ni eux ni nous, qu'elle ne profite de rien; elle qui, du consentement de tous les chrétiens, est le fondement unique de notre salut. Il faut, de nécessité, que par ces paroles le Fils de DIEU ait voulu dire, ou bien : *L'explication que la chair et le sang vous suggère n'est bonne à rien, il s'agit ici d'esprit et de vie*; ou bien, selon que Calvin lui-même l'a entendu : *Ma chair, comme vous la concevez, séparée de ma divinité, ne vous servirait de rien : c'est l'union avec mon esprit divin qui la rend propre à vous donner la vie*; ou bien, si l'on veut encore : *En vain vous participerez à ma chair : elle ne vous servira de rien, elle sera plutôt votre condamnation et votre mort, si vous ne participez en même temps, par votre esprit, et à ma chair et à mon esprit, qui est la source de votre vie*. Or, que l'on choisisse celle de ces trois explications que l'on voudra, y en a-t-il une qui ne s'accorde parfaitement à la présence réelle et au dogme catholique? N'avouons-nous pas que la participation à la chair de Notre-Seigneur par notre chair ne nous sert de rien, si nous ne participons en même temps à son esprit et à sa chair par notre esprit, nous unissant corporellement et spirituellement à lui? Ne reconnaissons-nous pas que cette chair d'elle-même ne serait pas vivifiante, mais qu'elle l'est par son union à la Divinité? Ne disons-nous pas que cette chair, reçue d'une manière charnelle, comme déchirée et mise en pièces et consumée par ceux qui la mangent de la manière ordinaire, ne nous servirait de rien? des auteurs Catholiques et très-orthodoxes n'ont-ils pas dit que le corps du Fils de DIEU n'est pas corporellement présent dans l'Eucharistie, c'est-à-dire à la manière des corps, mais spirituellement, c'est-à-dire à la manière des esprits : quoique maintenant on doive s'abstenir de ces expressions, pour ne pas donner sujet aux équivoques et aux faux-fuyants de l'hérésie, parce que les calvinistes, dans leurs préventions, s'imaginent qu'aussitôt qu'on dit *spirituellement* c'est dire « en esprit et en figure seulement. »

[Explication de *Reus erit corporis et sanguinis Domini*]. — *Qui manducat et bibit indigne reus erit corporis et sanguinis Domini, etc.* « Coupable du corps et du sang du Seigneur » veut dire coupable d'avoir violé et insulté le corps du Seigneur. Or, comment l'Apôtre pouvait-il nous dire plus clairement et plus nettement que ce corps et ce sang précieux sont réellement dans l'Eucharistie qu'en nous disant que nous les outrageons et que nous les

violons si nous participons indignement à l'Eucharistie? Les Sacramentaires diront que celui qui outrage le portrait du souverain outrage le souverain même; mais S. Paul n'aurait pas manqué de le dire comme eux, s'il eût pensé comme eux. Il a dit que c'était le corps et le sang; s'il n'eût entendu que la figure du corps et du sang, il se serait pour le moins arrêté là, et n'aurait point ajouté : Vous outragez le corps et le sang; vous êtes coupables du corps et du sang. Aussi la plupart de nos adversaires ont recours là-dessus à des réponses vagues et générales, qui ne satisfont nullement. Car, supposé leur opinion qu'il n'y a dans ce sacrement que la figure du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, à quoi sert ce grand et sévère examen de nous-mêmes, que cet apôtre nous ordonne, pour une chose qu'il nous est permis de faire à toutes les heures du jour, sans aucun autre examen? Quand est-ce qu'on nous a dit : Epreuvez-vous, examinez-vous vous-mêmes, avant d'écouter la parole de DIEU, avant de prier, ou de méditer, ou de faire aucun acte de foi? Et néanmoins en toutes ces occasions, selon leurs docteurs, on peut manger, et on mange effectivement, la chair du Seigneur, comme dans l'Eucharistie. Cependant quelle différence l'Apôtre ne nous oblige-t-il pas de faire entre ces deux sortes de manducation? Doutez-vous, après cela, du sens de ces paroles : *Ceci est mon corps*? Doutez-vous qu'on outrage le vrai corps du Seigneur en recevant indignement l'Eucharistie? doutez-vous que ce ne soit pour n'avoir pas discerné le corps du Seigneur véritablement présent? Voici de quoi n'en plus douter. Il vous révèle un secret qu'il ne peut avoir appris que de DIEU même. C'est pour avoir ainsi outragé le corps du Seigneur, c'est pour ne l'avoir pas discerné, que plusieurs sont languissants ou malades, et que plusieurs dorment. Il n'y a plus ici de figure, voici la plus grande des réalités : une vertu divine est sortie de ce corps divin pour punir ceux qui ne l'ont pas discerné, ou par une langueur inconnue à l'art humain, ou par une grande maladie, ou par la mort même. L'esprit de l'Evangile est un esprit de douceur, de pardon et de paix; mais il y a des offenses si insolentes, que cette patience de l'Evangile irritée devient fureur. — Toutes les paroles de S. Paul nous donnent donc l'idée d'une présence réelle, où la majesté divine ne pourra souffrir d'être violée par l'audace de ceux qui en approchent avec trop peu de respect.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Hæretici eucharistias et oblationes non admittunt, quod non confiteantur Eucharistiam esse carnem Salvatoris nostri JESU CHRISTI, quæ pro peccatis nostris passa est, quam Pater suâ benignitate suscitavit. S. Ignatius, Epist. ad Smyrnenses (citata à Theodoreto).

Non ut communem panem neque ut communem potum hæc sumimus; sed, quemadmodum per verbum DEI incarnatus JESUS-CHRISTUS, salvator noster, et carnem et sanguinem pro salute nostrâ habuit, sic etiam, per preces verbi DEI, ab ipso Eucharistiam factum cibum, illius incarnati JESU et carnem et sanguinem esse edocti sumus. S. Justin., Apologia ad Antonium Imp.

Apostoli in commentariis à se scriptis, quæ Evangelia vocantur, ita tradiderunt præcepisse sibi JESUM : eum enim, pane accepto, cum gratias egisset, dixisse : Hoc facite in mei recordationem; Hoc est corpus meum; et, poculo similiter accepto et gratiâ actis, dixisse : Hic est sanguis meus. Id.

Christus eum qui ex creaturâ panis est, accepit, et gratias egit, dicens : Hoc est corpus meum; et calicem similiter, qui est ex eâ creaturâ quæ est secundum nos, suum sanguinem confessus est, et novi testamenti novam oblationem; quam Ecclesia ab Apostolis accipiens in universo mundo offert DEO, ei qui aliment a nobis præstat. S. Irenæus Adversus hæreses, IV, 38.

Quomodo constabit eis eum panem in quo gratiæ actæ sunt corpus esse Domini sui, et calicem sanguinem ejus, si non ipsum Fabricatoris mundi Filium dicant, id est Verbum ejus? Quomodo autem rursus dicunt carnem in corruptionem devenire, et non percipere vitam quæ corpore Domini et sanguine alitur? Id. Ibid. 24.

Quandò sanctum cibum illudque incorruptum accipis epulum, quandò vitæ pane

Certains hérétiques n'admettent aucune oblation eucharistique, parce qu'ils ne veulent point avouer que l'Eucharistie est la chair de notre Sauveur JÉSUS-CHRIST, laquelle a souffert pour nous, et que le Père éternel a ressuscitée par sa bonté. (S. Ignace a vécu presque du temps des Apôtres.)

Nous ne recevons pas ces choses comme du pain commun et comme un breuvage ordinaire; mais, comme notre Sauveur JÉSUS-CHRIST s'étant incarné par la parole de DIEU, s'est revêtu de chair et de sang pour notre salut, de même cette viande, dont il a fait le sacrement de l'Eucharistie, est la chair et le sang du même FILS de DIEU incarné. (S. Justin vivait au second siècle.)

Les Apôtres nous ont enseigné, dans leurs commentaires que nous appelons *Evangelies*, que JÉSUS leur a commandé d'accomplir ainsi ces mystères : qu'après avoir pris du pain et rendu grâces, il a dit : Faites ceci en mémoire de moi. *Ceci est mon corps*; et de même, ayant pris la coupe, il rendit grâces et dit : *Ceci est mon sang*.

JÉSUS-CHRIST prit cette créature appelée pain, il rendit grâces, disant : *Ceci est mon corps*. De même, prenant le calice avec du vin, qui, selon nous, est du nombre des créatures qu'il a formées, il a confessé que c'était son sang et l'offrande de la nouvelle alliance; et l'Eglise, l'ayant reçu des Apôtres, l'offre par toute la terre à ce DIEU tout-puissant qui nous donne les aliments nécessaires.

Comment seront-ils assurés que le pain sur lequel a eu lieu l'action de grâces est le corps de JÉSUS-CHRIST, et que le calice contient son sang, s'ils ne confessent que le Verbe du Père est le créateur du monde? Comment pourront-ils soutenir que nos corps doivent tomber dans la corruption, et qu'ils ne ressusciteront pas, puisqu'ils sont nourris du corps et du sang du Seigneur?

Quand vous recevez cette viande toute sainte, quand vous jouissez de ce pain de vie

et poculo frueris, manducas et bibis corpus et sanguinem Domini; tunc Dominus sub lectum tuum ingreditur. Et tu ergò, humilians temetipsum, imitare hunc centurionem et dicito : « Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum. » Origen., Homil. 5, in diversa loca Evangelii.

« Quis potest manducare carnem et sanguinem bibere? » Hæc erant quæ audientes ii qui ex Judæis Dominum sequebantur, scandalizati sunt. Sed populus christianus, populus fidelis, audit hæc et amplectitur, et sequitur eum qui dicit : « Nisi manducaveritis meam carnem, et biberitis meum sanguinem, non habebitis vitam in vobis, quia caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus. » Est ergò ipse vulneratus cujus nos sanguinem bibimus, etc. Id. Homil. 6, in Numer.

Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de DEO saginetur. Tertullian. de Resurrect. carnis.

Panis iste quem Dominus porrigebat discipulis, non effigie sed naturâ mutatus, omnipotentis Verbi factus est caro. S. Cyprian. serm. de Cœnâ Domini.

Veritatem præfiguratæ imaginis implevit. Id. Epist. 63.

Panem angelorum sub sacramento manducamus; eundem sine sacramento manifestius edimus in cælo. Id. Ibid.

Christus ait : « Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus; qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. » De veritate carnis et sanguinis Domini non est relictus ambigendi locus. S. Hilarius, VIII de Trinit.

Nunc et ipsius Domini professione et fide nostrâ, verè caro est et verè sanguis est : et hæc accepta atque hausta id efficiunt ut et nos in Christo et Christus in nobis sit. Anne hoc veritas non est? contingat plane his verum non esse qui Christum JESUM verum esse DEUM negant. Id. Ibid.

Cum omni certitudine corpus et sanguinem Christi sumamus : nam sub specie panis datur sanguis; ut, sumpto corpore et sanguine Christi, efficiaris ei comparticeps corporis Christi. S. Cyrillus Hierosol. Catech., myst. 4.

Christophori erimus, hoc est Christum ferentes, cum ejus corpus et sanguinem in membra nostra receperimus. Id. Ibid.

et que vous buvez ce sang du Seigneur, alors le Seigneur entre dans votre maison. C'est pourquoi imitez le centurion, en vous humiliant, et dites comme lui : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi. » (*Origène vivait au commencement du troisième siècle.*)

« Qui pourra manger ainsi sa chair et boire son sang? » C'est là de quoi se sont scandalisés ceux qui, entre les Juifs, suivaient le Fils de DIEU. Mais le peuple chrétien, le peuple fidèle, écoute ces paroles et les reçoit avec respect; et suit celui qui a dit : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous, parce que ma chair est véritablement viande, et mon sang breuvage. » C'est donc bien ce Rédempteur crucifié dont nous buvons le sang répandu pour nous.

Notre chair est nourrie du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, afin que notre âme soit engraisée de DIEU même.

Ce pain que Notre-Seigneur donnait à ses disciples, ne changeant point de figure, est devenu chair par la toute-puissance du Verbe.

Il a rempli la vérité de ce qui nous a été représenté en figure.

Nous mangeons le pain des anges voilé sous le sacrement; nous mangerons le même pain dans le ciel, sans voile et sans sacrement.

JÉSUS-CHRIST a dit : « Ma chair est véritablement une viande, et mon sang un véritable breuvage; celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. » Il ne reste donc aucun lieu de douter de la vérité du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST. (*S. Hilaire vivait au quatrième siècle.*)

Maintenant, et par la déclaration qu'en a faite le Sauveur et par la foi dont nous faisons profession, c'est véritablement sa chair et véritablement son sang : quand nous les avons reçus, JÉSUS-CHRIST est en nous, et nous en lui. N'est-ce pas la pure vérité? Que ceux-là seuls ne le croient point qui nient opiniâtrément que JÉSUS-CHRIST est véritablement Dieu.

Recevons avec toute assurance le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST; car sous l'apparence du pain, le corps vous est donné, et le sang sous l'apparence du vin; afin que ayant reçu le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, vous soyez faits participants de ce corps.

Nous deviendrons porteurs de JÉSUS-CHRIST, lorsque nous aurons reçu son corps et son sang dans nos membres.

Pro certissimo habens panem hunc, qui videtur à nobis non esse panem, etiam si gustus panem esse sentiat, sed esse corpus Christi, et vinum quod à nobis conspicitur, tametsi sensu gustus vinum esse videatur, non tamen vinum sed sanguinem esse Christi. Id. Ibid.

Cùm Christus de pane pronuntiaverit ac dixerit: Hoc est corpus meum; quis audebit inceps ambigere? et cùm idem ipse tam asseveranter dixerit: Hic est sanguis meus; quis unquam dubitaverit ut dicat non esse ejus sanguinem? Cyrill. Hierosolym. Id. Ibid.

Aquam olim in vinum convertit, in Cana Galilee, quod habet quandam cum sanguine propinquitatem: et eum parùm dignum existimabimus cui credamus quòd vinum in sanguinem transmutarit? Id. Ibid.

Quamobrem, non sic hæc attendas velim tanquam sint nudus et simplex panis, nudum et simplex vinum: corpus enim sunt et sanguis Christi: Nam, etiamsi sensus illud tibi renuntiat, fides te confirmet. Ne judices rem ex gustu; sed te citrà ullam dubitationem fides certum reddat quòd sis dignus factus qui corporis et sanguinis Christi particeps fieres. Cyrill. Hierosol. Ibid.

Ne dubites an hoc verum sit, eo manifestè dicente: Hoc est corpus meum; sed potiùs suscipe verba Salvatoris in fide: cùm enim veritas sit, non mentitur. Cyrill. Alexand. Epist. ad Calosirium.

« Quæ locutus sum vobis, inquit Christus, spiritus et vita sunt »: quod proinde est ac si diceret: Corpus meum quod ostenditur et datur pro mundo, in cibum dabitur, ut spiritualiter unicuique tribuatur ut fiat omnibus tutamen præservatioque ad resurrectionem vitæ. Athanas. in illud: Quicumque dixerit verbum contra Filium Hominis, etc.

Absit ut de his quicumque sinistrum loquar qui, apostolico gradu succedentes, corpus Christi sacro ore conficiunt! Hieron. Epist. ad Heliodor.

Presbyteri ad quorum preces Christi corpus sanguisque conficitur. Id. Epist. 8, ad Evagrium.

Nos audiamus panem quem fregit Dominus, deditque discipulis, esse corpus Domini Salvatoris. Id. Epist. 150.

Ipse (CHRISTUS) conviva et convivium, ipse comedens et qui comeditur. Id. Epist. 150, ad Hedibiam.

Quid est altare nisi sedes corporis et sanguinis Domini?... Quid tam sacrilegum

Sachons et tenons pour très-certain que ce pain que nous voyons n'est point du pain, mais le corps de JÉSUS-CHRIST, encore que le goût juge que c'est du pain; et le vin que nous voyons, quoi qu'en le goûtant il nous paraisse du vin, n'est pas du vin, mais le sang de JÉSUS.

JÉSUS-CHRIST, en prenant du pain, ayant dit et distinctement prononcé *Ceci est mon corps*, qui osera dorénavant le révoquer en doute? et le même ayant si affirmativement prononcé *Ceci est mon sang*, qui en pourra douter jusqu'à dire que ce n'est pas véritablement son sang?

Aux noces de Cana de Galilée, il changea l'eau en vin, qui a quelque ressemblance avec le sang: et nous nous imaginerons qu'il ne mérita pas qu'on le croie quand il dit qu'il a changé le vin en son sang?

Je souhaite que vous n'entendiez point ceci comme si c'était de pur et simple pain, de pur et simple vin: c'est le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST. Car, bien que au rapport de vos sens, il vous paraissent pain et vin, la foi vous doit assurer du contraire. Ainsi, n'en jugez point sur le témoignage de votre goût; mais que la foi vous fasse croire avec assurance que vous avez été jugé digne de participer au corps et au sang de JÉSUS-CHRIST.

Ne doutez nullement de cette vérité, le Sauveur disant clairement: *Ceci est mon corps*; recevez plutôt avec une vive foi ces paroles du Sauveur: car, étant la vérité même, il ne peut assurer une fausseté.

« Ce que je vous ai dit, répliqua le Sauveur, est esprit et vie »: c'est la même chose que s'il leur avait dit: Mon corps que l'on vous montre, qui est donné pour le salut du monde, sera donné en nourriture, afin d'être distribué à tous spirituellement, et d'être la force de tous et le préservatif contre la corruption, jusqu'au jour de la résurrection.

DIEU me garde de parler mal de ceux qui, ayant succédé à l'ordre apostolique, consacrent par leur bouche sacrée le corps de JÉSUS-CHRIST!

Les prêtres, par les prières desquels le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST est consacré.

Apprenons que le pain que Notre-Seigneur a rompu et donné à ses Apôtres est le corps du Sauveur.

Lui-même, je veux dire le Fils de DIEU, est tout ensemble le festin, celui qui le prépare et qui mange avec nous; le même qui mange et qui est mangé.

Qu'est-ce que l'autel sinon le lieu où repose le corps et le sang du Seigneur...

quàm altaria DEI, in quibus aliquandò et vos obtulistis, frangere? Fregistis etiam calices sanguinis Domini portatores! Optatus Milevit. Contrà Parm.

In sanguinis mentione (CHRISTUS) testamentum constituit sanguine suo obsignatum. Tertullian. iv, Contrà Marcionem.

Considera utrum prestantior sit panis angelorum (nempè manna) an caro Christi, quæ utiquè corpus est vitæ... Fortè dicas aliud video: Quomodò tu mihi asseris quòd Christi corpus accipiam? etc. Ambros. de initiand. 9.

Quòd si tantum valuit humana benedictio ut naturam converteret, quid dicimus de ipsà consecratione divinà, ubi verba ipsa Domini Salvatoris operantur? Nam sacramentum istud quod accipis Christi sermone conficitur. De totius mundi operibus legisti quia ipse dixit, et facta sunt, ipse mandavit et creata sunt: sermo ergò Christi, qui patuit ex nihilo facere quod non erat, non potest ea quæ sunt in id mutare quod non erant? Id. Ibid.

Quid hìc quæris naturæ ordinem, in Christi corpore, cum præter naturam sit ipse Dominus JESUS partus ex virgine? Id. Ibid.

Caro DEI, et sanguis DEI. Ambros. in ps. 118.

Idem sacerdos (CHRISTUS), idem et hostia. Id. De fide, 5.

Quantis utimur exemplis ut probemus non hoc esse quod natura formavit, sed quod benedictio consecravit, majoremque vim esse benedictionis quàm naturæ, quia benedictione ipsa natura mutatur. Id. De initiandis.

Sermo Christi hoc conficit sacramentum... Non erat ante consecrationem corpus Christi, sed post consecrationem dico tibi, quòd corpus Christi est, quia ipse dixit et factum est. Ambros. iv de Sacram. 4.

Si Verbum DEI efficax est, et omnia quæcumque voluit Dominus fecit in cælo et in terrâ, non poterit panem corpus suum facere, et vinum sanguinem. Id. IV de Fide 14.

Suscipit JESUS de terrâ terram, quia caro de terrâ est, et de carne Mariæ carnem accepit; et quia in ipsâ carne hic ambu-

Quel plus grand sacrilège que de briser et renverser les autels sur lesquels vous avez offert vous-mêmes des sacrifices? Vous avez même rompu les calices qui contiennent le sang du Sauveur!

Le Sauveur, en faisant mention de son sang dans la Cène, a établi un testament signé de son propre sang.

Considérez quelle est la plus noble de ces deux choses, ou le pain des anges (*il entend la manne*), ou la chair de JÉSUS-CHRIST, qui est le corps de la vie même. Vous me direz peut-être: Je vois autre chose que ce que vous me dites; comment m'assurez-vous que je reçois le corps de JÉSUS-CHRIST?

Si la bénédiction humaine c'est-à-dire la parole des prophètes a eu tant de force qu'elle a changé la nature des choses, que dirons-nous de la consécration divine, en laquelle les propres paroles de Notre-Seigneur agissent? car ce sacrement que vous recevez est fait par les paroles de JÉSUS-CHRIST. Vous l'avez lu, touchant la création du monde, qu'il a été fait par la parole de DIEU et par son commandement: quoi donc! la parole de JÉSUS-CHRIST, qui a eu le pouvoir de faire de rien ce qui n'était pas, n'est-elle plus assez puissante pour changer les choses qui sont déjà en ce qu'elles n'étaient point auparavant?

Pourquoi chercher l'ordre de la nature dans le corps de JÉSUS-CHRIST, puisque lui-même est né d'une vierge, ce qui est au-dessus de la nature?

C'est la chair et le sang d'un DIEU.

JÉSUS-CHRIST est tout à la fois et le prêtre et l'hostie.

De combien d'exemples ne nous servons-nous point pour prouver que dans ce mystère n'est point ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré, et que la vertu de la bénédiction est incomparablement plus grande que celle de la nature, puisque la nature est changée par la bénédiction!

C'est la parole de JÉSUS-CHRIST qui opère ce sacrement. Avant la consécration, ce n'était pas le corps de JÉSUS-CHRIST; mais, après la consécration, je vous dis que c'est le corps de JÉSUS-CHRIST: cela s'est fait parce qu'il l'a dit.

Si la parole de DIEU est efficace, et si tout ce que le Seigneur a voulu a été aussitôt fait, au ciel et sur la terre, il n'aurait pas le pouvoir de faire que le pain devienne son corps, et le vin son sang!

Il a pris sa chair de la terre, car la chair tire son origine de la terre, et il a pris la chair de Marie sa mère; et parce qu'il a

lavit, et ipsam carnem nobis manducandam ad salutem dedit, nemo autem illam carnem manducat, nisi prius adoraverit. Augustin. Homil. in ps. 98.

Panis ille quem videtis in altari, sanctificatus per verbum DEI, corpus est Christi; calix ille, imo quod habet calix, sanctificatum per verbum DEI, sanguis est. Per ista voluit Dominus commendare corpus et sanguinem suum, quem pro vobis fudit in remissionem peccatorum. Id. Serm. de divers.

Loco sacrificiorum cruentorum, Christus Jesus dedit nobis sacrificium rationabile, mysticum, incruentum, in mortis suae commemorationem. August. Civit. 20.

Summum verunque sacrificium, cui cuncta sacrificia falsa cesserunt. Id. X Civit. 20.

Christus, qui semel immolatus est in se ipso, in sacramento quotidie populis immolatur. Id. Epist. 23, ad Bonifac.

Ut panem angelorum manducaret homo, creator angelorum factus est homo. Id. in ps. 34.

Incarnatur panis et trahitur per mamillam, ut veniat ad infantem : incarnatur verbum, et trahitur per Eucharistiam ut veniat ad hominem. Id. in ps. 33.

Victima quâ triumphatur hostis. August. IX Confess.

Perrexit unus, obtulit ibi sacrificium corporis Christi. Id. XXII Civit. Dei 8.

Tantummodo memoriam sui ad altare tuum fieri desideravi, unde sciret dispensari victimam sanctam, quâ deletum est chirographum quod erat contrarium nobis. Id. IX Confession. (ubi de matre sua loquitur.)

Et ferebatur manibus suis, Hoc quomodo fieri posset in homine quis intelligat? Quis enim portatur in manibus suis? Manibus aliorum potest portari homo, manibus suis nemo portatur. Quomodo intelligatur in ipso David secundum litteram non invenimus, in Christo autem invenimus. Ferebatur enim Christus in manibus suis, quando, commendans ipsum corpus suum, ait Hoc est corpus meum : ferebat enim illud corpus in manibus suis. Id. in ps. 33.

Christus sinit Judam inter innocentes discipulos accipere quod fideles norunt, pretium nostrum. Id. Epist. 162.

ici marché dans la chair et qu'il nous a donné sa chair à manger, personne ne mange cette chair divine qu'auparavant il ne l'ait adorée.

Ce pain que vous voyez à l'autel, sanctifié par la parole de DIEU, est devenu le corps de JÉSUS-CHRIST; cette coupe, disons mieux, ce qui est contenu dans cette coupe, sanctifié par la parole de DIEU, devient le sang de JÉSUS-CHRIST. Par ce mystère il a voulu relever son corps et son sang, immolé et répandu pour la rémission des péchés.

A lieu des sacrifices sanglants que l'on offrait autrefois, JÉSUS-CHRIST nous a donné le sacrifice raisonnable, mystique, et non sanglant, que nous célébrons en mémoire de sa mort.

C'est le grand, le véritable sacrifice, qui a pris la place de tous les faux sacrifices.

Jésus, une fois seulement sacrifié et immolé en lui-même, est tous les jours immolé dans le sacrement pour le salut des peuples.

Afin que l'homme mangeât le pain des anges, le Créateur des anges s'est fait homme.

Le pain que mange une nourrice devient chair et passe par ses mamelles dans la bouche de l'enfant : ainsi le Verbe se fait chair, et passe par le canal de l'Eucharistie pour venir jusqu'à l'homme.

C'est la victime qui triomphe de l'ennemi.

Un des assistants courut aussitôt à l'église, et là offrit le sacrifice du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST.

En mourant, elle avait demandé uniquement que l'on fit mémoire d'elle à l'autel, d'où elle savait qu'était distribuée la sainte Victime, qui a effacé la signature de notre condamnation.

(Ces paroles sont dites de David, quand il se trouva devant le roi Achis). Qui pourra concevoir comment cela se peut faire en un homme? qui est l'homme qui se porte de ses propres mains? Un homme peut bien être porté par les mains d'autrui, mais qu'il se porte par ses mains, c'est ce qui ne se fait point. Nous ne trouvons pas comment cela se peut entendre de David, selon le sens littéral, mais nous en trouvons l'explication en la personne de JÉSUS-CHRIST : car il était porté entre ses mains lorsque, parlant de son corps, il disait : *Ceci est mon corps*; parce qu'il portait ce même corps entre ses mains.

Jésus permet à l'impie Judas de recevoir, en la compagnie de ses disciples innocents, ce que savent les fidèles, le prix de notre rédemption.

Corpore et sanguine quo quotidie in Ecclesiâ pascimur et potamur, participes unius summæ charitatis efficitur. August. De merit. et remiss. 14.

Adoravit Christum Maria, adoraverunt et apostoli, adoraverunt et angeli DEI, de quibus scriptum est Adorent eum omnes angeli ejus. Adorant autem non solum divinitatem ejus, sed etiam scabellum pedum ejus, quia scriptum est et Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est. Itaque, per scabellum terra intelligitur, per terram autem caro Christi, quam hodie quoque in mysteriis adoramus, et quam Apostoli in Domino JESU, ut supra diximus, adorârunt. Ambros. III de Spiritu-Sancto, 12.

Sicut verus est DEI Filius Dominus noster JESUS CHRISTUS, non quemadmodum homines per gratiam, sed sicut filius ex substantiâ Patris, ita vera ejus caro est, sicut ipse dixit, quam accipimus, et verus ejus sanguis quem potamus. Id. VI de Sacramento.

Tangamus etiam nos fimbriam vestimenti ejus, vel potius, si volumus, ipsum totum habeamus : non enim vestis solum sed corpus ipsius nobis propositum est, non ut tangamus solummodo, sed ut comedamus et saturemur. Gregor. Magn. IV. Dial. 17.

Par le moyen du corps et du sang du Fils de DIEU, dont nous sommes nourris et abreuvés dans l'Eglise, nous participons à la divine charité.

Marie a adoré JÉSUS-CHRIST ; les Apôtres l'ont adoré, les anges l'ont adoré, car il est dit d'eux : *que les anges l'adorent.* Ils adorent non-seulement sa divinité, mais encore l'escabeau de ses pieds, puisqu'il est écrit : *Adorez son marche-pied, parce qu'il est saint.* Par l'escabeau on entend la terre, et par la terre on entend la chair de JÉSUS-CHRIST, laquelle nous adorons aujourd'hui dans les divins mystères, la même que les Apôtres ont adorée dans le Seigneur, comme nous l'avons dit.

Comme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est vraiment DIEU et Fils de DIEU, non par adoption et par grâce, comme les hommes, mais comme consubstantiel à son Père, de même c'est sa véritable chair que nous mangeons, son véritable sang que nous buvons.

Touchons aussi la frange de sa robe ; ou plutôt, si nous voulons, possédons-le tout entier : car on ne nous propose pas seulement son vêtement à toucher, mais son corps à manger, pour nous rassasier.

Il faudrait des volumes entiers pour recueillir tous les passages des Pères qui parlent clairement et distinctement de la présence réelle du corps du Fils de DIEU : nous nous sommes contentés de rapporter les plus célèbres qui ont vécu dans chaque siècle, quoique nous n'ayons pas gardé si exactement l'ordre des temps. On trouvera encore d'autres passages dans le second tome des Mystères, où nous avons traité de l'Eucharistie en qualité de sacrifice et en qualité de sacrement.



V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Deux vérités renfermées dans l'institution du Saint-Sacrement]. — Les deux principales vérités qui concernent le mystère de l'Eucharistie sont la présence réelle du corps et du sang du Fils de DIEU dans le Saint-Sacrement, et le changement de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang du même Fils de DIEU, changement que l'on appelle *transsubstantiation*. Ces deux vérités sont inséparables, et la seconde suit nécessairement de la première, suivant la force et la signification des paroles par lesquelles le Fils de DIEU l'a institué. On les a toujours tenues dans l'Eglise comme inséparables l'une de l'autre : ce qui se voit par les écrits de plusieurs Pères, qui ont supposé comme un principe certain que la présence du Fils de DIEU dans l'Eucharistie se faisait par la conversion du pain et du vin en son corps et en son sang, conversion qu'ils ont appelée transmutation et transélémentation, et qu'ils ont prouvée par l'exemple de plusieurs conversions que DIEU a faites d'une substance en une autre.

[Les paroles de l'Institution de l'Eucharistie]. — Les paroles de l'Institution de ce divin mystère prouvent clairement ce que nous croyons de l'Eucharistie. Ces paroles sont rapportées par S. Matthieu, par S. Marc, par S. Luc et par S. Paul. Il prit du pain, disent-ils, il le bénit et le donna à ses disciples en leur disant : *Prenez et mangez, ceci est mon corps* : et prenant ensuite le calice, il rendit grâces et leur dit : *Prenez et buvez, car ceci est mon sang*, etc. On ne peut nier que ces paroles ne soient claires, étant conçues comme elles le sont en des termes simples, faciles et intelligibles à tout le monde. *Prenez, mangez : ceci est mon corps* : le Fils de DIEU pouvait-il parler plus clairement pour nous faire entendre qu'il donnait à ses Apôtres son vrai corps et son vrai sang, sous les apparences et la figure du pain et du vin ? De quels termes plus clairs pouvait-il se servir qu'en disant : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* ; et pour montrer qu'il entendait parler de son corps réel et véritable, et non de la figure seulement ? — Il ajoute ces paroles en S. Luc : *qui est donné pour vous*. Or, c'est son vrai corps qui a été donné pour nous, et non pas la figure de son corps. Et pour le sang il ajoute, en saint Matthieu : *Ceci est mon sang qui sera répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés*. Par ces paroles, le Sauveur veut faire entendre à ses apôtres que ce qu'il leur

donne dans le calice sera répandu pour la rémission des péchés des hommes : or, c'est son sang qui est répandu pour cette rémission, et non pas le vin. Et par conséquent il leur fait entendre qu'il leur donne son sang, et non du vin. — Cette vérité paraît encore davantage dans les paroles de la consécration du calice, rapportées par S. Luc en ces termes : *Ce calice est un nouveau Testament dans mon sang, lequel sera répandu pour vous* : où il est à remarquer que ce mot *lequel sera répandu* ne se rapporte point au sang, mais au calice : en sorte que c'est ici le sens : *lequel calice sera répandu pour vous*. Or, est-il que le calice, qui ne contient que du vin, n'est point répandu pour nous ni pour la rémission de nos péchés, et ce serait une erreur de le dire. Donc le calice qui est répandu pour nous contient véritablement le sang du Fils de DIEU.

[Abrégé de ce que l'Eglise croit à ce sujet]. — L'Eglise nous apprend qu'après la consécration, JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, vrai DIEU et vrai homme, est contenu vraiment et substantiellement sous les espèces sensibles du pain et du vin. Le pain devient son corps et le vin devient son sang, par un changement invisible que nous appelons *transsubstantiation*, qui laisse en même état ce que nous appelons les espèces, c'est-à-dire, tout ce qui paraissait au-dehors dans le pain et dans le vin, comme la couleur, le goût, la grandeur, la figure. Le pain et le vin n'y sont plus, parce que JÉSUS-CHRIST n'a pas dit *Ici est mon corps*, mais *Ceci est mon corps*. La consécration change le pain au corps de JÉSUS-CHRIST ; et, parce que ce corps est vivant et le corps d'un Homme-DIEU, il est par conséquent avec le sang, l'âme et la divinité, c'est-à-dire que JÉSUS-CHRIST y est tout entier. De même, l'espèce du vin est changée par la consécration au sang de JÉSUS-CHRIST, parce qu'il a dit sur le calice : *Ceci est mon sang* ; mais, ce sang étant le sang d'un homme vivant et d'un Homme-DIEU, il y est aussi avec le corps, l'âme et la divinité de JÉSUS-CHRIST. Ainsi, il est tout entier sous chacune des espèces ; et comme ce fut après avoir rompu le pain qu'il dit *Ceci est mon corps*, nous croyons aussi qu'après la fraction de l'hostie chaque partie contient son corps entier, la division n'étant faite que dans les espèces ou apparences du pain, et non dans le corps qu'elles renferment. Il faut dire la même chose du vin changé au sang du Fils de DIEU. — Revenant à présent au texte de l'Apôtre, *Ceci est mon corps qui sera livré pour vous*, dans S. Luc il y a *qui est livré pour vous*, et dans le texte grec de S. Paul il y a *qui est rompu pour vous*. Le corps de JÉSUS-CHRIST allait être livré à la mort et déchiré par les tourments ; mais dès-lors même JÉSUS-CHRIST le donnait pour les Apôtres, et il rompait pour eux ce pain céleste par la fraction des espèces, sous lesquelles il le leur distribuait : car c'est ce qui se dit encore tous les jours à la Messe. Le corps de JÉSUS-CHRIST y est donné pour nous véritablement, puisqu'elle est un sacrifice où le Fils de DIEU est offert, et où il s'offre lui-même à son Père pour notre salut. Le prêtre y rompt encore

l'hostie dont il doit communier, pour observer toutes les cérémonies que JÉSUS-CHRIST garda lui-même dans l'Institution de ce mystère; autrefois on rompait aux fidèles ce qu'on leur distribuait, d'où vient que la célébration de ce sacrement divin s'appelait, du temps des Apôtres, *la fraction du pain*. Et qu'on ne dise pas que cette manière de parler marque que ce n'est que du pain que l'on rompt, et non le corps de JÉSUS-CHRIST, puisque, outre le corps de JÉSUS-CHRIST qui a dit *Ceci est mon corps*, l'Apôtre nous assure que le pain que nous rompons est la communion du corps de JÉSUS-CHRIST. Ainsi, il est réellement et substantiellement dans ce sacrement.

[« Faites ceci en mémoire de moi »]. — Lorsque JÉSUS-CHRIST institua le sacrement de son corps, il commanda à ses apôtres de faire les mêmes choses par ces paroles sacrées : *Faites ceci en mémoire de moi*. On mangeait l'agneau pascal en mémoire de la sortie d'Égypte, et l'on mange JÉSUS-CHRIST, le véritable Agneau, en mémoire de lui et de sa mort, qui nous a délivrés du péché. Il se donne lui-même à nous, pour que nous nous souvenions de lui, et afin que nous ne perdions point le souvenir du sacrifice sanglant par lequel il a expié nos crimes. Il le continue tous les jours, d'une manière non sanglante, dans la célébration de la Messe. Ce n'est donc qu'une figure, disent les hérétiques, et une représentation, puisqu'elle se fait en mémoire ? C'est une représentation qui contient la chose représentée ; on reçoit JÉSUS-CHRIST sous les apparences du pain, pour nous représenter JÉSUS-CHRIST souffrant sur la croix et mourant pour la rémission de nos crimes. Car il faut faire attention que DIEU traite avec les hommes en trois états différents, et en trois différentes manières par rapport à ces trois états. Dans l'ancien testament, il ne donne que des figures, qui représentent la vérité ; dans la vie éternelle, il ne donne que la vérité à découvert et sans aucun voile, et dans le nouveau testament il donne la vérité voilée. JÉSUS-CHRIST, la nourriture de l'homme dans tous les temps, se mangeait, dans l'ancien testament, par la seule foi : c'était lui que signifiaient l'agneau pascal et les autres victimes ; depuis la veille de sa mort, il se mange et par la foi et réellement. On reçoit la vérité figurée par les anciens sacrifices, et la manière dont on la reçoit, toute réelle qu'elle est, n'est néanmoins qu'un signe à l'égard de la manière dont on la possédera dans la gloire, exprimée si souvent dans l'Écriture sous l'image d'un festin délicieux. C'est pour ce sujet que l'Église appelle l'Eucharistie un banquet, où, recevant JÉSUS-CHRIST réellement, on célèbre la mémoire de sa passion et on reçoit un gage de la félicité future. Au ciel, il n'y aura plus de foi, parce qu'il n'y aura plus d'obscurité. Le chrétien possède celui dont le Juif n'avait que la figure ; les bienheureux possèdent celui que nous avons, mais ils le possèdent à découvert. Et, nous trouvant ainsi entre les Juifs et les bienheureux, nous participons de l'un et de l'autre, puisque nous avons les voiles

qui faisaient le partage de l'un, et la vérité qui fait le bonheur de l'autre.

[Changement du pain et du vin]. — C'est une vérité importante, et qui est bien à remarquer en cette matière, que les paroles de la consécration, tant du pain que du vin, prises en leur propre sens, comme elles doivent être prises, et non en un sens impropre et figuratif, comme veulent nos adversaires, ne prouvent pas seulement la présence réelle du corps et du sang du Fils de DIEU dans ce sacrement, mais aussi la conversion du pain et du vin au corps et au sang du même Fils de DIEU. Ces propositions, *ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ne seraient pas véritables si le pain et le vin demeuraient en leur substance, parce que ce serait ici leur sens : *Ce pain est mon corps, ce vin est mon sang*. — Or, ce sens est faux et impossible, puisqu'il ne peut être vrai de dire que le pain en demeurant pain, soit le corps de JÉSUS-CHRIST. Il y a contradiction manifeste à dire que le pain qui avant les paroles de la consécration n'était point le corps de JÉSUS-CHRIST devienne et soit fait le corps de JÉSUS-CHRIST après les paroles, sans qu'il soit changé véritablement au corps de JÉSUS-CHRIST ; car ce serait être changé et ne l'être pas. Et il ne sert de rien de dire qu'il se fait un changement par les paroles en ce que le corps du Fils de Dieu est mis avec le pain, parce que ce changement ne suffit pas pour dire avec vérité que le pain est le corps du Fils de DIEU. Ainsi, le Fils de DIEU n'aurait pas pu dire avec vérité *ceci est mon corps*, mais seulement *ici* (c'est-à-dire en ce pain) *est mon corps* ; outre que tous les SS. Pères et toute l'Eglise ont toujours expliqué les paroles de l'institution comme nous le disons ici. — Il faut nécessairement qu'il se fasse un changement sur le pain et sur le vin par la force des paroles et la toute-puissance de DIEU qui opère par elles : en sorte qu'au moment où elles sont prononcées le pain soit changé au corps du Sauveur et le vin en son sang, et que ce soit ici leur sens : *Ceci* (c'est-à-dire ce que je vous présente) *est mon corps* : paroles qui ne sont pas spéculatives, mais pratiques et efficaces, et qui produisent ce qu'elles signifient. Si elles étaient moins claires, si elles laissaient quelque obscurité qui pût faire douter de ce changement, nous aurions encore un moyen certain d'en découvrir le vrai sens et les conséquences : c'est d'avoir recours à l'antiquité, et de voir en quel sens les Anciens les ont expliquées et ce qu'ils en ont conclu, suivant cette belle règle de Vincent de Lérins, qu'en cas de difficulté sur les vérités de la foi il faut avoir recours à ceux qui ont précédé, et reconnaître ce qui a été tenu de tous, en tout lieu et toujours : *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus*. — On n'entreprend pas de rapporter ici tout ce que l'antiquité peut fournir sur ce sujet ; cela est infini. Ce que nous en avons recueilli dans le paragraphe précédent est plus que suffisant.

[La forme du Sacrement de l'Eucharistie]. — Les évangélistes S. Mathieu et S. Luc, et même l'apôtre S. Paul, nous enseignent que la forme de ce

sacrement consiste dans ces paroles : *Ceci est mon corps, Ceci est mon sang*. Nous lisons dans l'Évangile : *Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, et l'ayant béni, il le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps*. Comme donc le Sauveur usa de cette forme en consacrant le pain, l'Église catholique en a aussi toujours usé depuis. Sur quoi quelques théologiens font ce raisonnement : Ce qui marque et signifie ce qui opère dans un sacrement en doit être nécessairement la forme : or, ces paroles marquent et signifient ce qui opère dans l'Eucharistie, c'est-à-dire la conversion du pain au véritable corps du Fils de Dieu ; et par conséquent il faut que la forme de ce sacrement consiste dans ces paroles. Et quoique l'évangéliste fasse précéder ces paroles *Prenez et mangez*, il est évident qu'elles ne marquent point la forme de la consécration de la matière, mais seulement l'usage qu'on en doit faire.

[L'institution et l'usage du divin Sacrement]. — Il est à propos d'être instruits et persuadés que, dans l'usage présent et l'administration de cet adorable sacrement, il y a plusieurs circonstances différentes de celles que JÉSUS-CHRIST observa dans son institution : il faut néanmoins être bien persuadé — 1° Que l'Église catholique non-seulement ne peut être dans l'erreur, mais même ne peut être blâmée, conduite qu'elle est par l'esprit de DIEU, lorsque, sans toucher à la substance des sacrements, elle ordonne ou change dans leur administration certaines choses qu'elle juge nécessaires soit pour le respect et la vénération qu'on doit aux sacrements mêmes, soit pour le profit spirituel de ceux qui les reçoivent, suivant les conjonctures des temps et des lieux ; et que, au contraire, elle ne fait en ces rencontres qu'user légitimement de son pouvoir, avec une extrême prudence. — 2° Il faut aussi être convaincu que, dans le sacrement de l'Eucharistie, non-seulement JÉSUS-CHRIST est contenu tout entier sous chaque espèce, mais que, quant au fruit ou à l'utilité du sacrement, il ne manque aucune grâce nécessaire au salut de ceux qui le reçoivent sous une seule espèce : et qu'ainsi les fidèles qui se tiennent dans l'union de l'Église doivent rejeter tous ceux qui disent qu'on ne reçoit pas JÉSUS-CHRIST tout entier dans la seule espèce du pain. — 3° Il ne faut pas s'étonner de ce que l'on donne à l'Eucharistie, même après la consécration, le nom de pain : car ce n'est que parce qu'elle conserve toujours les espèces et les apparences du pain, et qu'elle retient la propriété et la vertu de nourrir le corps, qui est une vertu propre du pain ; outre que c'est même la coutume de l'Écriture-Sainte de nommer les choses conformément à ce qu'elles paraissent au dehors, comme il se voit dans la Genèse, où il est dit que trois hommes apparurent à Abraham, quoique ce fussent trois anges.

[La transsubstantiation]. — Quoiqu'il soit bien difficile d'expliquer la manière

dont s'opère le changement miraculeux du pain et du vin au corps et au sang du Fils de DIEU, on peut néanmoins le faire comprendre aux personnes plus avancées dans la connaissance des vérités divines : car, pour ceux qui sont encore faibles et moins éclairés, il serait à craindre qu'ils ne succombassent à la vue d'une vérité si surprenante. Cette merveille donc consiste en ce que la substance du pain et la substance du vin se changent, par un effet de la toute-puissance de DIEU, en la substance du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, sans qu'il se fasse en lui aucun changement. Car JÉSUS-CHRIST n'est pas engendré de nouveau, ni ne souffre aucun changement, ni ne reçoit aucune augmentation dans ce sacrement; mais il demeure tout entier tel qu'il est en lui-même. Et c'est avec beaucoup de raison que ce changement admirable est appelé par l'Eglise catholique *transsubstantiation*, comme l'a remarqué le concile de Trente. Car, comme la génération naturelle peut s'appeler proprement et véritablement une transformation, parce qu'il se fait un changement de forme, de même, parce que dans le sacrement de l'Eucharistie la substance d'une chose passe en la substance d'une autre, nos pères ont sagement et judicieusement inventé le mot de *transsubstantiation* pour exprimer ce changement. Cependant il faut prendre garde, comme les SS. Pères l'ont souvent recommandé, de ne pas rechercher trop curieusement la manière dont se fait ce changement, parce que nous ne pouvons le concevoir, et nous n'en avons d'exemple ni dans les changements de la nature ni dans la création. Ainsi, il faut se contenter de connaître par la foi ce que c'est que ce changement, et ne rechercher jamais avec curiosité la manière dont il se fait.

[De quelle manière Jésus est contenu dans le sacrement]. — Il faut aussi être instruit de la manière dont JÉSUS-CHRIST est contenu dans ce sacrement, parce qu'il n'y est pas de la manière dont un corps est dans un lieu. Une chose est dans un lieu lorsqu'elle a quelque étendue : or, nous ne disons pas que JÉSUS-CHRIST soit dans ce sacrement comme grand ou comme petit, qui sont des dépendances de la quantité, mais en tant qu'il est une substance, car c'est la substance du pain qui est changée en la substance, et non en la grandeur ou en la quantité du corps de JÉSUS-CHRIST. Comme donc le corps de Notre-Seigneur prend la place de la substance du pain, qui était indifférente d'être dans une grande et dans une petite quantité, de même il est indifférent au corps du Sauveur d'occuper une plus grande ou une plus petite étendue.

[C'est le véritable sang du Seigneur]. — Quand JÉSUS-CHRIST a dit *Ceci est mon sang*, il nous donnait son sang sous l'espèce du vin, comme sous l'espèce du pain il avait donné son corps : car il n'aurait pas bien rempli la figure s'il n'avait donné à ses apôtres que les apparences de son sang, sans y avoir ajouté la réalité. En effet, dans ce repas le Seigneur remplissait

toutes les figures de l'ancien testament, comme par sa mort sanglante il allait remplir ce que figuraient les victimes dont on répandait le sang. Or, lorsque les Israélites furent sortis de l'Égypte, DIEU leur donna sa loi, et il leur fut ordonné d'offrir des sacrifices, dont une partie du sang fût répandue sur l'autel, l'autre partie sur le peuple, pour sceller l'engagement réciproque entre DIEU et eux ; et Moïse, en faisant l'aspersion de ce sang, leur dit : « C'est le sang de l'alliance que le Seigneur a contractée avec vous. » Or, cette alliance n'était que la figure d'une alliance plus excellente, dont les lois devaient être parfaites, les récompenses plus grandes, le culte plus spirituel. L'ancienne devait cesser, la nouvelle devait durer toujours ; celle-là fut faite par Moïse, serviteur de DIEU, mais DIEU a donné son Fils pour ministre et médiateur de celle-ci. Il la devait donc confirmer comme l'ancienne, non par le sang des animaux, autrement il n'y aurait pas eu de distinction, mais par son sang, comme il le dit lui-même, et non par un sang en figure : *Calix novi Testamenti in sanguine meo*. Quand, auprès de ces paroles on met celles du Sauveur rapportées au sixième chapitre de S. Jean, *Caro mea verè est cibus et sanguis meus verè est potus*, on voit deux choses : — la première est la promesse de donner son corps et son sang, promesse qui s'est faite en des termes si clairs que toutes les explications ne serviraient qu'à l'obscurcir : — la seconde, il exécute sa promesse. *Calix novi Testamenti in sanguine meo*. Ne faut-il donc pas conclure que c'est le vrai sang de JÉSUS-CHRIST qui est promis et qui est donné ?

[La foi].— La foi simple, ennemie de toute curiosité, affermit le chrétien dans la parole de JÉSUS-CHRIST, dissipe tous les doutes, met le calme dans une âme. C'est ainsi que S. Pierre, par cette foi dont il devait affermir les autres, les confirma dans cet adorable mystère en disant à JÉSUS-CHRIST ces divines paroles, que nous devons adopter parce que le chef les a dites pour tous les membres : « Seigneur, à qui irons-nous ? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle : *Domine, ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes.* » La foi donc en la divine Eucharistie ne peut être trop attentive pour réprimer une inquiète philosophie, laquelle, afin d'expliquer ce qu'elle croit, anéantit souvent ce qu'elle doit croire. *In simplicitate fides est*, dit S. Hilaire ; *non per difficiles nos DEUS ad beatam vitam questionibus vocat* (X de Trinit.). La foi consiste dans la simplicité, et ce n'est point par l'examen des questions difficiles que DIEU nous appelle à la vie bienheureuse. Les novateurs, ayant franchi cette règle si sage, ont échoué contre la pierre, et ils ont été brisés. En réduisant tout à des questions philosophiques, en voulant tous entendre, en expliquant tous selon leur sens, ils ont perdu la foi ; et, prétendant avoir dissipé les ténèbres mystérieuses qui couvrent ce grand sacrement, ils ont fourni contre eux une preuve invincible qu'ils se sont égarés de la vérité, puisqu'il faut que l'Eucharistie soit, dans la suite de tous les

siècles, un mystère de foi, c'est-à-dire incompréhensible à notre raison. Mais il faut reconnaître qu'il n'y a rien qui soit plus digne de la piété des fidèles que de se contenter d'honorer et de respecter cet auguste sacrement, sans vouloir trop approfondir des vérités si hautes et si difficiles, et de reconnaître en même temps que c'est par un ordre particulier de la providence et de la sagesse de DIEU qu'il a voulu que les mystères sacrés fussent administrés sous les espèces du pain et du vin, notre nourriture ordinaire, dont nous usons avec plaisir, puisqu'il n'y a point d'homme qui n'eût naturellement horreur de manger de la chair humaine et de boire du sang.

[Nature du changement]. — S'il est vrai qu'après la consécration le vrai corps de JÉSUS-CHRIST soit sous les espèces du pain et du vin, il s'en suit nécessairement que, comme il n'y était pas auparavant, il faut que cela arrive ou par un changement de lieu ou par une nouvelle création, ou par un changement et conversion d'une autre substance en la sienne. Or, il est certain qu'il est impossible que le corps de JÉSUS-CHRIST soit dans ce sacrement par un changement de lieu, c'est-à-dire, en venant d'un lieu à un autre, autrement il faudrait qu'il quittât le ciel, puisque rien ne peut passer d'un lieu à un autre sans quitter le lieu d'où il part. Il est encore moins croyable, et c'est même une chose qui ne peut tomber dans l'esprit, qu'il se fasse une nouvelle création du corps de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie. Il ne reste donc plus qu'à dire qu'il y est par un changement de substance ; celle du pain se changeant en son corps, et ne subsistant plus après la consécration. Ce qui a porté les Pères du concile général de Latran et de celui de Florence à déclarer et confirmer cette vérité par des décrets décisifs, et le concile de Trente l'a encore plus clairement décidée en ces termes : *Si quelqu'un ose dire que la substance du pain et du vin demeure dans le Saint-Sacrement avec le corps et le sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qu'il soit anathème.*

[Jésus est dans l'Eucharistie comme homme et comme Dieu]. — Non-seulement le véritable corps de JÉSUS-CHRIST et tout ce qui est propre au corps humain, mais même JÉSUS-CHRIST tout entier, est renfermé dans ce sacrement. Et ainsi, JÉSUS-CHRIST étant le nom d'une personne qui est DIEU et Homme tout ensemble, c'est-à-dire, en qui la nature divine et la nature humaine sont unies, et qui comprend l'une et l'autre substance avec leurs propriétés, nous devons croire que la divinité et toute la nature humaine, qui est composée de l'âme et de toutes les parties du corps et du sang, sont renfermées dans ce sacrement : en sorte que, comme dans le ciel toute l'humanité est unie à la divinité dans une seule personne, on ne peut non plus douter que le corps de JÉSUS-CHRIST ne soit uni à la divinité dans ce sacrement. Il faut néanmoins observer que toutes ces choses ne sont pas contenues de la même manière dans l'Eucharistie :

les unes y sont en vertu et par la force des paroles de la consécration, parce que, comme ces paroles opèrent tout ce qu'elles signifient, il faut, selon les théologiens, que tout ce qu'elles expriment soit dans le sacrement en vertu de ces mêmes paroles ; il y en a d'autres qui, bien qu'elles ne soient pas exprimées par les paroles de la consécration, ne laissent pas d'être dans l'Eucharistie, parce qu'elles sont inséparablement unies à celles qui sont formellement exprimées par ces paroles. Ainsi, lorsque le prêtre prononce *Ceci est mon corps*, en quoi consiste la forme de la consécration du pain, le corps même de JÉSUS-CHRIST est dans ce sacrement par la force de ces paroles, au lieu que le sang, l'âme et la divinité de JÉSUS-CHRIST, n'y étant pas formellement exprimés, n'y sont, comme parlent les théologiens, que par accompagnement, c'est-à-dire, en tant que toutes ces choses sont unies au corps de JÉSUS-CHRIST. Et c'est ainsi qu'il est évident que JÉSUS-CHRIST tout entier est contenu dans l'Eucharistie. Car, puisqu'il est certain que, lorsque deux choses sont inséparablement unies ensemble, il faut que là où l'une se trouve l'autre s'y rencontre pareillement, il s'ensuit que JÉSUS-CHRIST tout entier est nécessairement contenu sous les espèces du pain et sous celles du vin.

[Pourquoi on consacre séparément le pain et le vin]. — Les fidèles doivent néanmoins être persuadés que c'est avec beaucoup de raison que l'on conserve la coutume de consacrer séparément le pain et le vin. — Premièrement, cette double consécration représente et exprime mieux la passion du Sauveur, dans laquelle son sang fut séparé de son corps ; ce qui fait que dans la consécration il est fait mention de l'effusion du sang. — 2° Comme ce sacrement devait être la nourriture de nos âmes, il était raisonnable qu'il fût établi en forme de viande et de breuvage, en quoi il est certain que consiste la parfaite nourriture du corps. — A quoi il faut ajouter que non-seulement JÉSUS-CHRIST tout entier est contenu dans chaque espèce, mais même sous la moindre partie de l'une et de l'autre espèce. Ce que les évangélistes rapportent de l'institution de ce sacrement est une preuve de cette vérité : car il est certain que le Fils de DIEU ne prononça pas les paroles de la consécration sur chaque morceau de pain qu'il donna aux Apôtres, mais il en consacra en même temps autant qu'il était nécessaire pour le leur distribuer ; c'est particulièrement ce qu'il fit du calice, ayant dit à ses Apôtres : *Prenez et divisez ce calice entre vous.*

[Sur ces paroles : *Ceci est mon corps*]. — Quelques protestants ont reproché aux catholiques la diversité de leurs sentiments sur ces paroles, *Ceci est mon corps*, et ont prétendu par-là avoir répondu à ce qu'écrivit Bellarmin, qu'un auteur de son temps avait compté jusqu'à deux cents tant d'opinions que dépravations sur ces paroles. Ces messieurs devaient faire réflexion que, les catholiques étant d'accord pour le fond de la doctrine, la manière

différente d'expliquer une vérité ne fait pas un schisme ni une diversité d'opinions en matière de foi, jusqu'à ce que l'Eglise ait prononcé là-dessus. Telle est l'opinion d'Innocent III, qui a été suivie par Erasme et quelques autres, et principalement par Catharin, dont le traité sur l'Eucharistie fut imprimé à Rome, au temps de la célébration du concile de Trente. Cette opinion consiste à dire que, encore que la consécration se fasse par ces paroles, *Ceci est mon corps*, néanmoins JÉSUS-CHRIST, en instituant le sacrement, non en ministre mais en maître, consacra le pain par une bénédiction secrète, et qu'ensuite il dit à ses Apôtres, en parlant du pain déjà consacré, *Ceci est mon corps* : de sorte que, comme le changement était fait lorsqu'il prononça le mot de *ceci*, ces auteurs prétendent que ce terme signifiait le corps de JÉSUS-CHRIST même, et que l'on doit expliquer la proposition entière comme les autres propositions spéculatives, par lesquelles on affirme d'un sujet ce qu'il est. Voilà ce qu'ils disent de la proposition considérée dans la bouche de JÉSUS-CHRIST. Mais, pour expliquer le sens qu'elle a dans la bouche des prêtres, ils ajoutent que, JÉSUS-CHRIST ne leur ayant pas donné cette autorité souveraine qu'il avait lui-même sur les sacrements, il les a seulement obligés à la récitation de ces paroles ; qu'ainsi elles n'ont point un autre sens dans la bouche des prêtres que celui qu'elles ont dans celle de JÉSUS-CHRIST, puisqu'ils ne font que les réciter ; d'où il suivrait qu'elles ne sont pas opératives en signifiant leur effet, mais en le produisant. Suarez condamne cette opinion comme téméraire, et d'autres soutiennent qu'elle mérite quelque censure : mais comme, d'une part, ils ne la notent point d'hérésie, que d'ailleurs le livre de Catharin a été imprimé durant le concile, et que la profession de foi ne parle point de cette opinion, qui n'attaque pas la vérité de la présence réelle, l'objection des calvinistes sur la diversité de nos sentiments porte à faux, outre que l'opinion qui donna occasion à cette diversité prétendue dissipe tous leurs sophismes sur les mots. *Ceci est mon corps*.

Les théologiens catholiques ne font nul état des subtilités, ou plutôt des chicaneries de logique, sur ces paroles, *Ceci est mon corps*, quoique les prétendus réformés y fassent grand fond pour soutenir leur erreur. Car, sans avoir égard à l'opinion précédente, les catholiques expliquent les paroles de JÉSUS-CHRIST en d'autres manières, qui n'enferment pas moins le dogme de la présence réelle et celui de la transsubstantiation. Car ceux qui disent que ce mot, *ceci*, signifie le pain ont raison, en entendant la signification passagère de ce mot et dans le moment où il est prononcé. Ceux qui disent qu'il signifie confusément ce qui est contenu sous les espèces, une substance singulière et un objet présent, ont aussi raison d'exprimer ainsi non l'objet réel mais la manière de signifier l'idée qui le représente : car, qu'on l'applique au pain ou au corps de JÉSUS-CHRIST, il signifie l'un et l'autre sous l'idée générale et confuse d'objet présent et de chose contenue sous les espèces. Enfin, ceux qui disent que

ceci signifie le corps de JÉSUS-CHRIST ne se trompent pas, en considérant la signification permanente de ce mot, lorsque l'esprit fait l'union de l'attribut de *corps* avec le sujet. N'est-ce pas une chose déplorable que les calvinistes aient troublé toute l'Europe, et arraché à l'Eglise un si grand nombre de ses enfants, par des subtilités qui ne sont que de purs sophismes, de pures ignorances de cette science même dont ils se servent si mal à propos dans l'examen des mystères de notre religion ?

[Les accidents du pain et du vin subsistent]. — Une des grandes merveilles de l'Eucharistie, et qui paraît même la plus surprenante de toutes, c'est que les espèces ou apparences du pain et du vin, que nous appelons communément les *accidents*, subsistent dans ce sacrement sans aucun sujet : car, comme le corps et le sang du Sauveur sont véritablement dans ce sacrement, en sorte que la substance du pain et du vin n'y est plus, et que néanmoins les accidents du pain et du vin ne peuvent subsister dans le corps et dans le sang de JÉSUS-CHRIST, il s'ensuit qu'ils subsistent par eux-mêmes et sans être soutenus d'aucun sujet, contre l'ordre de la nature. Cette vérité a toujours été enseignée par l'Eglise, et elle peut se confirmer par les mêmes autorités par lesquelles on prouve qu'il ne demeure rien de la substance du pain et du vin.

[Le sang de J.-C. répandu pour plusieurs]. — Le Fils de DIEU dit : *Ce calice de mon sang qui sera répandu pour vous et pour plusieurs*. Paroles prises les unes de S. Mathieu, les autres de S. Luc. L'Eglise, inspirée du SAINT-ESPRIT, les a jointes ensemble pour marquer particulièrement le fruit et l'utilité de la passion du Fils de DIEU. Car, si nous considérons la vertu et le mérite de ses souffrances en elles-mêmes, il faut avouer que le sang du Sauveur a été répandu pour le salut de tous les hommes ; mais, si nous regardons le fruit que les hommes en reçoivent, nous reconnâtrons aisément qu'il n'est pas utile à tous, mais seulement à plusieurs. Lors donc que le Sauveur a dit *qui sera répandu pour vous*, il a marqué ceux qui étaient présents et à qui il parlait (excepté Judas), et ceux qu'il avait choisis d'entre les Juifs pour ses disciples ; et quand il a ajouté *et pour plusieurs*, il a voulu marquer les autres élus, soit d'entre les Juifs, soit d'entre les gentils. Et ainsi, puisqu'il ne parlait alors que du fruit de sa passion, qui n'a procuré le salut effectif qu'aux seuls élus, il n'a pas dû dire *pour tous*. Et c'est en ce sens que l'Apôtre a dit que JÉSUS-CHRIST a été offert une fois pour porter sur lui les péchés de plusieurs.

[Ne pas s'en rapporter aux sens]. — Si l'on se persuadait que ce sacrement ne contient rien que ce qu'on y découvre par les sens, on tomberait infailliblement dans cette grande impiété, de croire qu'il n'y a que du pain et du vin, puisqu'on n'y remarque rien par la vue, le toucher, l'odorat et le goût, que les espèces du pain et du vin. C'est pourquoi il faut exciter

notre esprit à se détacher du jugement de nos sens et à s'élever à la contemplation des effets admirables que la toute-puissance de Dieu opère en ce mystère, où la foi catholique nous enseigne qu'il y a particulièrement trois choses tout à fait merveilleuses, par les paroles de la consécration : — la première, que le véritable corps du Fils de DIEU, c'est-à-dire ce même corps qui est né de la Vierge et qui est assis dans le ciel à la droite du Père éternel, est renfermé dans le sacrement ; — la seconde, qu'il n'y reste rien de la substance du pain et du vin qui le composent, quoique ce soit la chose du monde qui semble la plus opposée aux sens ; — la troisième, qui se tire aisément des deux premières et que les paroles de la consécration expriment assez, que les accidents qui se voient et qui tombent sous les sens subsistent, d'une manière admirable, sans être soutenus d'aucun sujet.

[L'opinion de Calvin est insoutenable]. — On ne hasarde rien en assurant que l'opinion de Calvin, prise à la lettre, est absolument impossible ; elle consiste, en un mot, à poser une manducation réelle du corps, sans aucune présence réelle du corps ; car c'est ainsi qu'il s'en explique partout : ce qui fait une contradiction très-formelle dans notre pensée et dans la volonté de DIEU. Il est clair, en toutes les langues qui furent jamais, *qu'être mangé* renferme *être* en un lieu et *qu'être mangé en un lieu*, renferme ce qu'on appelle la présence : l'un ne peut se concevoir sans l'autre. Calvin donc, pris à la lettre, fait que DIEU veut et ne veut pas précisément une même chose et en même temps. Il était trop habile pour croire ce qu'il disait et se tromper lui-même : ce qu'il appelait manducation pouvait bien être, selon lui, quelque chose de réel, et c'est ce qu'il entendait sans doute, mais n'était pas selon sa pensée réellement exprimée par le mot *manducation* : comme le portrait d'un homme est bien en soi quelque chose de réel, mais n'est pas réellement un homme. Il savait assez que les âmes ne mangent pas, à proprement parler. En un mot, ce qu'il voulait dire, et ce que les calvinistes entendent, c'est que le corps du Sauveur faisait quelque opération véritable et réelle, quoiqu'il fût absent, et avait les mêmes effets que les meilleurs aliments, quand on les mange, font sur nos corps ; et il lui a plu d'appeler cette opération *manducation*, parce que les Pères, dans leur allégorie, ont souvent parlé d'une manducation spirituelle, jointe à la manducation corporelle, et fondée sur elle. Il prétendait, par ces termes de manducation réelle, qui renferment naturellement une présence réelle, gagner les luthériens, qui croient cette présence réelle, et ne pas perdre les zwingliens, qui ne la croient pas, c'est-à-dire, que la vertu vivifiante attachée à la chair de Notre-Seigneur vient actuellement et physiquement jusqu'à nous, sans que la chair y vienne par un miracle au-dessus de la nature, et qu'il appelle lui-même incroyable. En un mot, les calvinistes aujourd'hui ont abandonné l'opinion de leur maître, et sont devenus zwingliens. Tous les docteurs avouent que l'opinion de Calvin,

telle qu'il l'a lui-même expliquée, est insoutenable et enveloppe une contradiction manifeste.

[Réponses aux objections]. — Comme toutes les preuves convaincantes de la présence réelle dans l'Eucharistie sont tirées de l'Écriture, qui l'assure en termes exprès, clairs, ne souffrant point d'interprétation, et que les autres raisons ne sont tout au plus qu'une confirmation de cette vérité, on ne doit avoir égard qu'aux objections que les prétendus réformés forment sur quelques paroles mal entendues de la même Écriture, auxquelles ils donnent des explications forcées et incontestables. Or, ces objections se réduisent à ces articles principaux : — 1° Ce sacrement est une commémoration de la mort du Seigneur : donc, disent-ils, ce n'est pas Notre-Seigneur lui-même; — 2° C'est du pain et du fruit de la vigne, ainsi que l'Écriture même l'appelle après la consécration : donc, concluent-ils, ce n'est point le corps et le sang du Seigneur; — 3° Le Sauveur a dit que nous aurions toujours des pauvres avec nous, mais que nous ne l'aurions pas toujours : donc il n'est pas vrai que nous l'ayons tous les jours dans l'Eucharistie; — 4° On annonce sa mort jusqu'à ce qu'il vienne juger les vivants et les morts : donc il ne vient pas tous les jours sur nos autels. Son corps glorieux est au ciel : donc il ne peut être sur la terre. — Voilà les principales objections, auxquelles toutes se rapportent; s'il y en a quelques autres, elles ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. Or, quoiqu'il n'y ait personne de bon sens qui ne trouve de lui-même les réponses à ces objections dans ce que nous avons déjà exposé de la foi catholique, nous ne laisserons pas de les suggérer à ceux qui ne les auraient pas si présentes.

1° C'est la commémoration du Seigneur, etc. — C'est, nous l'avouons, la commémoration ou l'annonciation du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne; mais rien n'empêche que ce qui nous fait souvenir de sa mort et de sa passion par des signes visibles ne contienne invisiblement son corps et son sang. Nous l'avons déjà dit. La figure et la commémoration sont au-dehors, la vérité et la réalité au-dedans. — 2° Les sacrements, nous dit-on, n'ont pas coutume de contenir ce qu'ils représentent, ils n'en contiennent que la vertu et l'effet. La réponse est aisée. DIEU s'est-il lié à faire tous les sacrements égaux et tous semblables? a-t-il renoncé au droit et au pouvoir d'en faire un, entre les autres, qui contiennent et enferment ce qu'il représentait? S'il ne nous avait rien dit de particulier de cet auguste sacrement, nous avouons qu'il en faudrait juger comme des autres; mais dès qu'il s'est expliqué en tant de manières différentes, c'est à nous à croire sans distinction et sans exception ce qu'il en a dit. — 3° Que l'Eucharistie soit appelée *pain* après la consécration, il ne faut pas s'en étonner, ni en rien conclure contre la présence réelle du corps de Notre-Seigneur; et nous en disons de même de cette expression, *fruit de la vigne*, s'il est vrai que le Sauveur l'ait employée deux fois, l'une

avant l'autre, de quoi l'on peut douter. L'Eucharistie est appelée du pain et du vin : qui ne sait que, dans l'usage ordinaire, toutes les fois qu'il y a changement ou conversion d'une substance en une autre, la chose garde indifféremment tantôt le nom de ce qu'elle est de nouveau, et tantôt le nom de ce qu'elle était auparavant? outre que, quand l'Eucharistie est appelée pain dans l'Écriture, il y a toujours quelque mot ou quelque épithète qui le distingue du pain commun dont on use d'ordinaire : il est appelé pain *céleste*, pain *du ciel*, *préféré à la manne*, ce qui ne peut convenir qu'au pain eucharistique. — 4° C'est une objection frivole que celle que l'on tire de ces paroles : *Vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours*. Qui ne voit que ces paroles, que nos adversaires font valoir parmi les simples et les ignorants, ne signifient autre chose, sinon que nous n'aurons pas toujours Notre-Seigneur présent visiblement, de la même manière que nous avons les pauvres, à qui nous pouvons toujours rendre les devoirs de la charité? — 5° On nous oppose encore : *Vous annoncerez ma mort jusqu'à ce que je vienne.... Il est assis à la droite du Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts* : Paroles marquant une contradiction apparente, le Sauveur en même temps au ciel et sur la terre, mais que la foi sait très-bien accorder par la diversité de présence dont nous avons déjà parlé. Lorsqu'on est instruit du dogme catholique, cette objection, et cent autres semblables, ne donnent nulle atteinte à ce sacrement, qui est un miracle de la puissance de DIEU. — Que si l'on veut voir ces objections en détail, on les peut lire dans Bellarmin, du Perron, le cardinal de Richelieu, le P. Nouet *De la présence de JÉSUS-CHRIST dans le Saint-Sacrement*, Pélisson dans le *Traité de l'Eucharistie*, et dans cent autres controversistes, qui y ont amplement et solidement répondu. Il suffit donc de dire que ce divin mystère a renversé toutes les lois de la nature, et par conséquent toutes celles de la philosophie, et il faut qu'en cette matière, comme en plusieurs autres, le raisonnement humain soit entièrement soumis à la foi.

[De la présence d'une même substance corporelle en divers lieux]. — Sur la difficulté qui naît de la présence d'une substance corporelle en divers lieux, sans qu'elle cesse d'être une seule et même substance, les Calvinistes, qui se récrient sans cesse contre cette vérité, ont besoin d'être instruits de la véritable croyance de l'Église. Car plusieurs d'entre eux se persuadent que nous croyons le corps de Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie, de la même sorte qu'il est au ciel ou qu'il était sur la croix. Bien loin que ce soit le sentiment de l'Église, elle condamnerait ces propositions ou ces expressions, si elles échappaient à un catholique mal instruit, et le traiterait d'hérétique s'il s'obstinait à les soutenir. Elle condamnerait aussi ceux qui donneraient ce privilège d'être en divers lieux au corps du Fils de DIEU, *comme glorifié* ou *comme uni à la nature divine*. Car ni la gloire ni l'union à la Divinité n'empêchent qu'il ne soit un corps humain tel que le

nôtre, et par conséquent présent en un seul lieu d'une présence ordinaire, corporelle et divine, c'est-à-dire telle que les corps ont accoutumé de l'avoir; présence limitée et renfermée pour ainsi dire par le lieu même où le corps est placé. Mais nous concevons en même temps, aidés et soutenus par la foi, que ce corps divin et le nôtre, et tous les autres corps du monde, quand il plaît à DIEU de franchir les bornes de la nature, peuvent avoir une autre sorte de présence très-véritable et très-réelle, qu'on a toujours nommée sacramentale et spirituelle, non pas pour croire qu'elle n'est qu'en figure et en esprit, mais pour exprimer que nous ne la connaissons qu'en ce sacrement auguste, et que le corps y peut être par sa seule substance, sans rien de ce qui l'environne et la fait tomber sous les sens, de la même manière que nous convenons la présence des esprits, et comme l'âme, dont nous disons communément : l'âme est tout entière dans le corps et toute en chaque partie, sans qu'il y ait aucune contradiction, parce que dans l'un et l'autre lieu elle n'est point bornée et limitée comme les corps le sont dans leur présence naturelle et corporelle. Ce miracle est au-dessus de la raison, nous en convenons; mais, bien loin d'ébranler la foi des premiers chrétiens et des principaux Pères de l'Eglise, ils se sont élevés à la croyance de ce miracle par celui de la multiplication des pains, qui serait un exemple ridicule s'il n'était question, dans l'Eucharistie, que d'une multiplication du corps du Sauveur faite par l'imagination et par la pensée de chaque particulier, comme il arrive en toutes sortes de choses quand plusieurs y pensent.

[Révélation et tradition]. — Comme DIEU nous a révélé les vérités de la foi et en particulier la vérité de la présence réelle de son corps dans l'Eucharistie, par deux voies, qui sont l'Ecriture et la tradition, il s'ensuit que, pour avoir une créance de foi divine sur la vérité de ce mystère, il faut être fondé sur l'un de ces deux motifs, et croire cette vérité parce que DIEU nous l'a révélée par l'Ecriture et par la tradition. Mais, comme il peut se rencontrer des difficultés dans l'une et dans l'autre de ces deux voies, il est nécessaire d'avoir un guide assuré pour ne s'y pas tromper, et un juge certain qui nous donne assurance qu'une vérité nous est révélée de DIEU par l'un ou par l'autre de ces deux moyens, et qui nous en explique le sens et l'esprit d'une manière certaine et infaillible. Or, ce juge est la seule Eglise catholique, colonne et appui de la vérité, comme nous l'avons montré ailleurs. Il n'appartient qu'à elle de connaître de la vérité de ces deux moyens, et d'interpréter la révélation qui nous en est faite par l'un ou par l'autre; c'est elle qui discerne le vrai sens de l'Ecriture et la vraie tradition d'avec la fausse.

[De l'adoration due à ce divin mystère]. — Pour ce qui regarde l'adoration que nous rendons au Saint-Sacrement, nous demeurons d'accord que c'est une véritable et parfaite adoration, qui n'est due qu'à DIEU; mais nous

déclarons aussi que cette adoration ne s'adresse qu'à la personne de JÉSUS-CHRIST, que nous croyons indubitablement être au sacrement de l'Eucharistie, et qui est adorable partout où il est, comme l'avoue Calvin lui-même, montrant par là combien l'opinion des luthériens est déraisonnable, puisque, croyant comme les catholiques la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans ce sacrement, ils ne l'adorent pas. D'un autre côté, le crime d'idolâtrie que les calvinistes reprochent aux catholiques est injuste, puisqu'étant convaincus par tant de preuves évidentes de cette présence de JÉSUS-CHRIST, non-seulement nous ne péchons point en l'adorant, comme parle S. Augustin, mais nous pécherions en ne l'adorant pas. (August. in Psalm. 98).

[Divers noms que les SS. Pères donnent à l'Eucharistie]. — Il est tout à fait nécessaire de remarquer que les SS. Pères ont considéré le Saint-Sacrement en plusieurs manières, dont la diversité les a obligés à trouver différentes expressions pour le faire connaître et en parler selon les diverses idées qu'ils en avaient. — 1° Tantôt ils le considèrent par rapport à ce qu'il signifie, et dans cette vue ils lui donnent la qualité de *signe mémoratif et démonstratif*; — 2° Tantôt par rapport à DIEU et aux hommes, et en cette qualité ils lui donnent deux prérogatives : l'une de sacrement et l'autre de sacrifice : de sacrement que DIEU a établi en faveur de ses élus, et où il a mis la source de toutes les grâces qu'il leur communique; de sacrifice que nous offrons à DIEU, et par lequel nous reconnaissons son excellence suprême et le souverain empire qu'il a sur toutes les choses créées; — 3° Tantôt ils le considèrent en lui-même, et alors ils distinguent deux choses, le *signe* et la *chose signifiée*, le mystère qui est caché et le voile qui le cache, ce qui est contenu dans ce sacrement et ce qui le contient; en un mot, les espèces du pain et du vin que touchent nos sens, et le corps de JÉSUS-CHRIST qui est l'objet de notre foi. — De ces différents égards naissent ces manières de parler si différentes dont les Pères se servent également, et dont nos adversaires prennent occasion de déguiser la vérité, attribuant au corps de JÉSUS-CHRIST ce qu'ils disent des espèces, et aux espèces consacrées ce qu'ils disent du pain et du vin avant la consécration; prenant ce qu'ils enseignent du signe mémoratif pour détruire le signe démonstratif; mêlant les cérémonies essentielles avec celles qui ne le sont pas, et enfin altérant et enveloppant sans distinction toutes les pensées des SS. Pères pour se sauver dans le désordre et laisser les esprits faibles dans l'embarras et dans le trouble. Pour débrouiller et démêler ce chaos, et ne pas donner un mauvais sens aux expressions des SS. Pères, il faut supposer que, quand ils considèrent l'Eucharistie comme un signe mémoratif, ils appellent le sacrifice que nous offrons à l'autel, la *Passion du Seigneur*; quand ils la regardent comme un signe démonstratif, ils disent que c'est le *signe du corps de JÉSUS-CHRIST*, la figure, l'antétype, le Sacrement vivant du corps et du

sang de JÉSUS-CHRIST, et usent de semblables expressions, qui veulent dire que les espèces couvrent et voilent le corps du Sauveur; et quand ils usent du mot *représenter*, ils veulent dire rendre présent, selon la signification même du mot latin dont se servent quelquefois les meilleurs auteurs.

[Doctrine des Pères]. — 1° Ils enseignent clairement que la chair que nous prenons à la table du Seigneur est la même qu'il a prise au sein de sa bienheureuse Mère. C'est ainsi qu'en parlent S. Hilaire (VIII de *Trin.*) S. Chrysostôme (*Homil. 61 ad popul. Antioch.*) S. Augustin (*In ps. 98*), et plusieurs autres. — 2° Pour donner plus de force à leur pensée, ils nous apprennent que le Fils de DIEU a laissé dans le sacrement la même chair qui fut immolée sur la croix, et le même sang qui y fut répandu : cette expression est familière aux deux plus grands esprits de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine : j'entends S. Chrysostôme (*Homil. 51 in Matth.*), S. Augustin (*Tract. 31 in Joan.*). — 3° Afin de donner l'exclusion à l'erreur des sacramentaires, ils avertissent expressément que l'Eucharistie n'est pas seulement un signe du corps de JÉSUS-CHRIST, mais le corps même. *Lisez tant qu'il vous plaira*, dit le second concile de Nicée, *vous ne trouverez jamais que Notre-Seigneur, ni les Apôtres ni les Pères, aient appelé du nom d'image le sacrifice non sanglant offert par le prêtre ; ils l'appellent le corps même, le sang même de JÉSUS-CHRIST.* — 4° Ils font un article de foi de la présence réelle, « dont il ne nous est pas permis de douter non plus que la divinité de JÉSUS-CHRIST et des autres vérités de la religion. » Ainsi parle S. Hilaire au lieu que nous avons cité : en quoi il s'accorde avec tous les Pères, et surtout avec S. Ignace, martyr, qui met les saturnins au rang des hérétiques de son temps parce qu'ils ne croyaient pas que l'Eucharistie fût la chair de JÉSUS-CHRIST. — 5° Pour établir le dogme de la présence réelle, les Pères se fondent sur la parole de JÉSUS-CHRIST, et disent qu'il la faut tenir pour inviolable, parce que, étant la vérité même, il ne peut nous tromper, non plus qu'il ne peut être trompé. Ils assurent qu'il faut prendre ces paroles, *Ceci est mon Corps*, au pied de la lettre, et qu'il en faut mesurer la vérité, non aux forces de la nature mais à la toute-puissance de DIEU. — 6° Ils donnent aux paroles de la consécration une vertu secrète par laquelle le pain et le vin sont changés au corps et au sang de JÉSUS-CHRIST; et, de peur qu'on ne doute de quel changement ils parlent, ils s'énoncent en des termes qui ne peuvent marquer qu'un changement substantiel.

Il y a encore grand nombre d'autres preuves qui ne sont pas moins fortes, mais qu'il serait trop long de rapporter. On les peut voir dans le P. Nouet, livre 4^e, chap. 1^{er}, article 2 et 3, du livre de la présence de JÉSUS-CHRIST dans le Saint-Sacrement.

§ VI.

**Endroits choisis des Livres spirituels
et des Prédicateurs.**

[Les sacramentaires]. — Après l'arianisme, qui a voulu ravir au Sauveur du monde sa divinité et la qualité de Fils de DIEU consubstantiel au Père éternel, il est constant qu'il n'y a point eu d'erreux qui ait attaqué la religion chrétienne dans un point plus essentiel, ni qui ait été soutenue avec plus d'opiniâtreté, que celle qui s'est efforcée de nous ravir la réelle et véritable présence de son corps et de son sang dans l'Eucharistie. Mais l'on peut dire aussi qu'il n'y a pas eu de vérité défendue avec plus de zèle, et où les véritables enfants de l'Eglise se soient crus plus intéressés, qu'à maintenir le testament de leur Père ; point de dispute ni de contestation où ils aient employé des preuves plus solides et écrit plus de volumes, et enfin point d'article de foi pour lequel ils aient versé plus volontiers leur sang que quand il a fallu combattre pour la possession du sang même qui a été versé sur la croix pour leur salut, et qui est encore tous les jours répandu pour nous dans ce sacrifice non sanglant. (**Houdry**, *sermons sur tous les sujets*).

[Conduite du Sauveur au sujet de ce sacrement]. — S'il n'y avait que du pain et du vin dans cet auguste mystère, comme le soutiennent nos adversaires, ou bien si le corps et le sang du Sauveur n'y étaient qu'en figure, qu'était-il nécessaire de disposer les esprits de ceux à qui il parlait à la croyance de ce mystère par le surprenant miracle de la multiplication des pains, si ce n'est pour leur donner une preuve incontestable de son souverain pouvoir, et leur faire concevoir combien il lui était facile d'exécuter ce qu'il promettait par ce qu'ils avaient déjà vu de leurs yeux ? Aussi voyons-nous que, immédiatement avant de leur faire une si authentique promesse, il leur fait un sublime discours sur l'excellence de la foi, qui demande un esprit soumis, et promet la vie éternelle à tous ceux qui, fermant les yeux aux raisonnements humains, les ouvriraient à l'autorité souveraine d'un DIEU qui peut faire plus que notre entendement ne peut comprendre ? *Hoc est opus DEI*, leur dit-il, *ut credatis*. Or, si dans ce sacrement de l'autel il n'y a que du pain et du vin, à quoi bon tout ce discours qu'il leur fait

pour disposer leur esprit à cette promesse? Qu'était-il besoin de demander tant de docilité et une foi si soumise, de faire des miracles et de promettre la vie éternelle à ceux qui auront assez de foi pour croire que le pain signifie son corps et que le vin représente son sang? Certes, ce sacrement, pris en cette manière, n'est plus un si grand mystère; c'est une chose commune, qui n'est ni au-dessus du pouvoir des hommes ni au-dessus de la portée de leur esprit, puisqu'ils peuvent prendre du pain, et toute autre chose, en signe de ce qu'il leur plaira. Qu'aurait-il promis de si grand et de si admirable pour y disposer nos esprits par une si longue préparation; puisque déjà, dans l'ancienne loi, les pains qu'offrait Melchisédech et les pains de proposition étaient la figure de son corps, selon le sentiment des Pères? De plus, en ajoutant que le prodige de la manne n'était que comme un essai de celui qu'il voulait faire, ne fallait-il pas qu'il leur eût fait entendre qu'il devait exécuter des choses capables de les surprendre, et de révolter même les sens et la raison? Mais que leur promet-il autre chose que de leur donner son corps et son sang dans ce mystère tout divin? Certes, il faut que le plus opiniâtre de nos adversaires avoue que ce sublime discours sur la foi, le désir que marquent ses disciples d'un nouveau miracle, cette promesse qu'il leur fait de le leur donner, et même plus grand et plus admirable que celui dont leurs Pères avaient été témoins dans le désert, que tout cela, dis-je, ne peut convenir à un sacrement qui ne contiendrait que du pain et du vin. Car quel effort faudrait-il faire sur sa raison pour croire que l'Eucharistie est le signe de son corps? Faudrait-il un miracle pour disposer les hommes à cette croyance, ou tant de discours pour préparer leurs esprits à une action que tout autre pouvait faire aussi bien? N'eût-il pas suffi d'ajouter que c'était la figure de son corps, sans faire tant de mystère pour si peu de chose. (*Le même*).

[Sentiments de ceux qui entendirent N.-S.]. — C'est une réflexion qu'il est à propos de faire sur la promesse du Fils de DIEU de nous donner son corps à manger et son sang à boire, qu'il ne s'est trouvé personne, de tous ceux qui furent présents, qui n'ait pris ces paroles à la lettre; et, bien loin d'y soupçonner un langage figuré, des énigmes ou des signes, nul ne crut qu'elles fussent obscures, bien que quelques-uns doutassent si elles étaient véritables; et c'est de cela que quelques-uns prirent occasion de se scandaliser et de se retirer de lui. *Litigabant ergo Judæi ad invicem: Quomodo potest hic carnem suam dare ad manducandum? Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* Or, que peut-on inférer de-là? J'en infère, chrétiens, que si dans l'Eucharistie il n'eût dû y avoir que du pain donné en signe du corps du Sauveur, et si ce mystère eût été impossible, comme quelques-uns se l'imaginaient, *Quomodò potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?* le Fils de DIEU ne les eût pas laissés plus longtemps dans l'erreur; on ne peut douter que celui qui était venu au

monde pour dissiper les ténèbres du mensonge et pour faire triompher la vérité n'eût donné en cette rencontre tout l'éclaircissement que demandait une promesse si nouvelle, inouïe jusqu'alors, de leur donner sa chair à manger et son sang à boire, particulièrement en voyant qu'ils en étaient scandalisés. Mais, ô triomphe de la vérité des paroles de DIEU sur l'insensibilité des hommes ! il ne dit point que ces paroles sont métaphoriques et qu'elles ne doivent pas être prises dans le sens naturel qu'elles présentent d'abord ; il ne dit point que de la manière qu'ils l'entendent ce mystère est impossible ; mais il répète ses premières paroles, il leur donne un nouveau poids par le serment qu'il y ajoute en s'adressant à ceux qui avaient douté de son pouvoir. *Amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii Hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* : Je vous dis en vérité que si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes : car ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement un breuvage. — Ces paroles, Chrétiens, ne sont-elles pas autant d'éclairs et de vives lumières, puisque, ayant été prononcées devant des infidèles qui doutaient de son pouvoir, au lieu de les désabuser, si elles eussent voulu dire autre chose que ce qu'ils entendaient, il les laisse et même les confirme dans leur opinion, se contentant de les désabuser sur la manière dont ils se persuadaient qu'il donnerait sa chair à manger en la coupant par morceaux, à la manière des autres viandes. Ceux-là ne sont-ils donc pas aussi incrédules que les Capharnaïtes, qui doutent de la possibilité de ce mystère, dont il nous assure en des termes que ces infidèles n'ont pu ne pas entendre ? S'il se fût servi de paroles figurées ou d'énigmes dans la promesse qu'il leur faisait, ne les aurait-il pas expliquées par d'autres qui eussent levé leur doute et éclairci ce qu'elles avaient d'obscur ? Mais, au lieu de modifier ou d'expliquer ce qu'il avait dit, et qui avait été le sujet et l'occasion du scandale qu'avaient pris les Capharnaïtes, il les fortifie par d'autres termes encore plus formels et énergiques, puisqu'il ne dit pas seulement que sa chair est viande, mais, comme s'il eût craint de ne s'être pas expliqué assez clairement, il ajoute qu'elle est véritablement viande, et que son sang est véritablement un breuvage. Il s'était servi auparavant du nom de pain ; mais pour ne leur pas donner lieu d'établir une erreur sur cette parole, il leur en ôte tout prétexte en ajoutant que c'est un pain descendu du Ciel, un pain de DIEU, un pain vivant, en un mot, qui est sa chair ; et pour obvier à toutes les contestations et à toutes les interprétations que l'on pourrait donner à ses paroles en disant que cette chair n'est pas la sienne, il ne dit pas *Celui qui mange ma chair*, mais *Celui qui me mange*, vivra pour moi. Il est donc évident, puisque leur doute lui fait retoucher la même matière, et qu'il n'y apporte ni modification ni correctif ni explication, il est évident qu'il entend ces paroles comme ses auditeurs les avaient entendues, c'est-à-dire de sa chair et de son véritable sang.

Ce qui est encore bien à remarquer au sujet des Capharnaïtes, c'est que cela même, sur quoi nos adversaires fondent leur sens figuré et dont ils font comme un bouclier à tous les traits qu'on leur porte, les devrait désabuser. Car ces Capharnaïtes s'étant faussement imaginé qu'il leur voulait donner sa chair à manger, comme les autres viandes et faire d'eux autant d'anthropophages, la première pensée de la manducation réelle de cette divine chair ne fut ni corrigée ni expliquée, mais confirmée et répétée jusqu'à cinq fois, en menaçant même d'une mort éternelle ceux qui refuseraient de participer à ce divin mystère. Pour ce qui est de la manière dont il exécuterait sa promesse, les voyant dans cette erreur que sa chair devait être coupée et mangée comme les autres viandes, il les avertit que leur intelligence n'était pas assez spirituelle, qu'il trouverait le moyen de leur donner son corps d'une manière moins grossière, que sa chair mangée de la façon qu'ils l'entendent ne leur servirait de rien, et que ses paroles étaient esprit et vie, pour vivifier leurs âmes, et non pas pour nourrir leurs corps : d'où il arriva que ses auditeurs, n'étant satisfaits que sur la manière et non pas sur la chose même qu'il leur donnait à manger, le quittèrent comme un homme qui leur promettait des choses impossibles et chimériques : ce qu'ils n'auraient eu garde de faire si le Fils de DIEU leur eût fait entendre, comme veulent les sacramentaires, que ce n'était que du pain et du vin qui représentaient son corps et son sang, et qui en appliquaient le mérite, parce qu'alors, ne disant rien qui eût pu choquer ni les sens ni la raison, ils n'eussent eu aucun sujet de dire que ces paroles étaient rudes et qu'on ne pouvait les entendre sans être scandalisé.

On peut demander maintenant à ceux qui imitent l'incrédulité de ces infidèles : Pourquoi le Fils de DIEU déclare-t-il, par plus de vingt propositions formelles et affirmatives, qu'il veut donner véritablement son corps ; pourquoi les instruit-il d'une manière qui les eût pu choquer avec raison s'ils les eût laissés dans l'erreur ; pourquoi employer même le miracle de son ascension pour appuyer celui de l'Eucharistie ; pourquoi se servir d'une comparaison prise de l'union qu'il a avec son Père pour expliquer celle que nous devons avoir avec lui dans ce mystère, si nous n'étions unis à lui qu'en figure, s'il ne voulait nous donner qu'un signe et une représentation de son corps et de son sang ? Pourquoi laisser ses auditeurs sans leur donner l'éclaircissement nécessaire sur un sujet dont ils prenaient occasion de se scandaliser, vu qu'il le faisait ordinairement dans des matières qui n'étaient pas à beaucoup près de cette conséquence, si ce n'est qu'il parlait de son véritable corps et que ses auditeurs ne pouvaient entendre autre chose par les paroles qu'il leur avait rebattues tant de fois ? Car c'est pour cela que, voulant savoir le sentiment de ceux de ses disciples qui étaient restés à sa suite, s'ils n'étaient point aussi résolus de l'abandonner comme les autres avaient fait, S. Pierre prit la parole pour tous : *Domine, ad quem ibimus? verba vitæ habes (Le même).*

[Interprétation des SS. PP.]. — Pour nier avec quelque apparence de raison la réalité du corps du Sauveur, les hérétiques ne devaient-ils pas du moins opposer des paroles contraires, comme on leur apporte plus de vingt passages qui l'assurent positivement ? Et, pour ce qui regarde les paroles qu'ils allèguent, je leur donne le défi de trouver dans tous les siècles un seul Père qui les ait entendues dans le sens qu'ils leur veulent donner. Je dis plus, je les défie d'en trouver un seul qui ne les explique comme nous les expliquons. Aussi, est-ce leur sens naturel. Je n'en choisis que deux témoignages que nos adversaires mêmes ne peuvent récuser. Le premier est S. Augustin que Calvin appelle souvent le plus fidèle témoin de l'antiquité et le meilleur interprète de l'Écriture. Les Capharnaïtes, dit-il, prirent les paroles de JÉSUS-CHRIST sottement et charnellement, s'imaginant qu'il leur devait couper quelque morceau de sa chair et le leur donner à manger. Le second témoignage est du concile d'Ephèse, que les calvinistes reçoivent aussi bien que nous, et qu'un de leurs ministres a traduit de bonne foi : voici les paroles : « Nous ne croyons pas que le corps qui est devant nous, dans le saint et non sanglant sacrifice, soit le corps d'un homme commun et ordinaire, mais le corps propre du Verbe, vivifiant toute chose : la chair commune ne saurait vivifier, et, comme dit le Sauveur lui-même, la chair ne profite de rien, c'est l'esprit qui vivifie : car, ayant été fait la chair du Verbe, en cela elle est vivifiante. » Il faut donc se rendre à tant de témoignages ou renoncer au sentiment de l'Église universelle, et par là se rendre indigne de participer à la promesse que le Sauveur a faite si solennellement de nous donner son véritable corps et son véritable sang. (*Le même*).

[Clarté des évangélistes sur ce point]. — De tous les mystères de la religion il n'y en a pas un seul dont les évangélistes parlent plus clairement et plus uniformément que de l'Eucharistie. Ils n'expliquent les autres ni en même temps ni de la même manière, et souvent il s'y trouve des contradictions apparentes, qui ont donné lieu aux hérétiques d'appuyer leurs erreurs. Ainsi, quand S. Jean dit que le Verbe s'est fait chair, et a demeuré parmi nous, les marcionites, qui avaient déclaré la guerre à l'incarnation du Verbe, ne manquaient pas d'opposer les paroles de S. Paul, qu'il a pris la forme d'un serviteur et qu'il a été fait à la ressemblance des hommes, d'où ils concluaient qu'il n'avait qu'un corps fantastique, et non un véritable corps humain. Si nous remontons dans tous les siècles, nous trouverons qu'il n'y a jamais eu d'hérésie qui ne se soit appuyée sur quelques textes de l'Écriture qui, en apparence, étaient contraires à ceux qui servent de fondement à la doctrine de l'Église : preuve sensible que le véritable sens de l'Écriture se doit prendre du consentement général des Pères de tous les siècles, ce que nous appelons tradition, et des définitions des conciles, et non de notre esprit particulier, qui s'aveugle

quand il prend ses propres lumières pour règle de sa foi, ou qu'il veut expliquer l'Écriture selon le sens que sa passion lui veut donner. Mais comment nos adversaires trouveront-ils quelque endroit dans l'Évangile qui les appuie sur le fait de l'Eucharistie, puisqu'ils n'en trouvent pas même qui les ait pu mettre d'accord entre eux, ou qui les ait empêchés de donner près de cent interprétations différentes à ces paroles, *Ceci est mon corps*, et de former dans le cœur de leur secte autant de partis contraires qui se font une cruelle guerre? Or, cette obscurité ou ce défaut de clarté assez vive que l'on pourrait remarquer dans les autres mystères, n'a point lieu dans celui-ci : tous les évangélistes parlent en mêmes termes et de la même manière ; tous disent : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. Nul n'emploie des paroles métaphoriques ou éloignées du langage commun. Il ne faut pas s'en étonner : il était question de faire un testament : *Hic est sanguis meus novi testamenti* ; et tout le monde sait que le testament est la dernière voix de la nature et de la raison, par laquelle les hommes déclarent leurs dernières volontés, avec toute la netteté dont ils sont capables, afin de prévenir les querelles et les contestations qui pourraient naître entre les héritiers sur l'obscurité ou sur l'ambiguïté des paroles. C'est pourquoi il n'y a rien de si sacré parmi toutes les nations que les testaments, nul n'a droit de les réformer ou de les changer ; toutes les syllabes en sont vénérables, et S. Augustin nous assure qu'ils ne reçoivent jamais d'autre glose que celle qu'ils portent eux-mêmes. Or, le Fils de DIEU donne son corps et son sang aux hommes dans ce testament ; il le dit en termes clairs et formels : et l'on veut qu'il n'ait entendu que la figure de son corps ! ce qui n'est pas permis à l'égard des testaments des hommes, et on se donnera la liberté de chercher des interprétations à celui du Fils de DIEU. (Houdry).

[Argumentation contre les hérétiques]. — Soit que l'on se serve de la méthode de discussion contre les derniers hérétiques pour prouver la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST, ou de la méthode de prescription, on est également invincible dans l'une et dans l'autre. Car, dans la méthode de discussion, qui consiste à faire une chaîne de toutes les autorités des Pères de l'Église qui prouvent la réalité de ce divin mystère, et à répondre à toutes les objections contre ces autorités établies, l'Église a des avantages infinis sur les hérétiques, puisque toute l'antiquité dépose tellement en faveur de ce mystère, en des termes si clairs et si précis, que les ennemis de la réalité de cet adorable sacrement en ont senti la force. Que l'on écoute, en effet, les principaux chefs de cette dernière hérésie. — « Toutes les fois que je lis les évangélistes, dit Œcolampade, je me dis à moi-même : Est-ce que tu veux être plus sage que les autres ? Il faut croire de ce sacrement ce que les autres croient ; sera-t-il donc dit que je serai le seul abandonné de DIEU pour résister aux choses auxquelles on ne voit jusqu'ici personne qui résiste ? *Tunc solus jam*

abjectus es à facie Domini, ut illic repugnes ubi nemo ? » Il s'efforçait de vaincre cette faiblesse d'esprit par la lecture des anciens Pères : il ne trouvait rien qui le favorisât dans son erreur ; il rencontrait souvent le corps du Seigneur, le sang du Seigneur : *Sæpè antiquorum doctorum lectione infirmitatem suam vincere conabatur : sed principio non occurbat quo juvaretur.* C'est ainsi que l'on est convaincu par l'examen des passages des Pères. Quelque effort que l'on fasse pour les combattre sur l'article de la réalité, la lumière qui jaillit de leurs savants écrits perce les ténèbres volontaires. — Scaliger, dont les critiques font leur idole et les novateurs leur Hercule, ne croit pas pouvoir prendre d'autre parti que celui de l'imprudence, accusant tous les Pères de s'être trompés sur la réalité. « J'admire, dit-il, que tous les Pères aient cru que la Cène était une consécration, et que le pain devenait le vrai corps de JÉSUS-CHRIST ! » Casaubon, l'un des plus habiles qu'aient eu les religionnaires dans leur secte, avoue, dans une de ses lettres, que le cardinal du Perron lui a fait naître de grands scrupules en lui citant les autorités des Pères, qu'il ne savait comment y répondre, qu'il en rougissait et qu'il avait peine à se défaire des objections de cet adversaire, qui était un foudre, *fulmen hominis.* — Tel est l'aveu que la voie de discussion tire de la bouche des ministres qui ont été les chefs de cette secte. Cette suite de docteurs, qui ont toujours pensé et parlé comme nous de la divine Eucharistie, est une barrière qu'ils n'ont pu franchir qu'en confessant leur défaite, et ensuite en s'aveuglant. — La voie de prescription, dont on peut se servir pour démontrer la réalité de l'Eucharistie, n'a-t-elle pas aussi de grands avantages ? Le capital de cette méthode, c'est d'examiner certains chefs de controverse qui décident tout sans en venir au détail de la discussion. Le livre célèbre de Tertullien, *des prescriptions* contre les hérétiques, est un excellent modèle de cette méthode ; elle abrège les disputes. Il est de la Providence d'avoir donné à son Eglise cette voie courte et facile qui exempte d'un examen laborieux les simples, les faibles, et ceux que les nécessités de la vie rendent incapables de la méthode de discussion. Ainsi, en établissant l'autorité et l'infailibilité de l'Eglise catholique sur les points de foi, en montrant qu'elle est seule dépositaire des vérités de DIEU, qu'elle a seule droit d'enseigner, qu'elle est la véritable Eglise de JÉSUS-CHRIST, on est en droit de faire recevoir tout ce qu'elle enseigne sans s'arrêter à discuter tous les points en particulier. Par cette voie, que les religionnaires ont toujours évitée, les fidèles sont affermis, et les ennemis de l'Eglise sont convaincus. C'est ainsi, Seigneur, que vous avez attaché à votre Eglise comme à une forteresse plusieurs sortes d'armes pour combattre et pour vaincre : *Mille clypei pendent ex eâ* (Cantic. iv) ; c'est ainsi que les plus simples de vos enfants peuvent sans discussion confondre les adversaires de votre grand sacrement : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem, propter inimicos, ut destruas inimicum et ultorem.* Nous croyons ce

que nos pères ont cru ; nous croyons pour certain, avec eux, que le pain qui se voit n'est pas du pain, encore que le goût juge que c'est du pain, mais le corps de JÉSUS-CHRIST, et que le vin qui se voit n'est pas du vin, encore que le goût le veuille, mais le sang de JÉSUS-CHRIST. Voilà ce que l'Église catholique enseigne, ce qu'elle a toujours enseigné, par toute la terre, par la bouche de ses docteurs jusqu'à nous : *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*, dit Vincent de Lerins. Ce seul trait, qui est à la portée des simples, désarme l'erreur et la confond. (**Anonyme**).

[Preuve tirée de la parole même de N.-S.]. — Le Fils de DIEU, dans l'institution de ce mystère, fait un commandement exprès de prendre et de manger son corps, de prendre et de boire son sang : *Accipite et manducate* ; de même que dans la promesse qu'il en avait faite il avait menacé ceux qui refuseraient de le manger de n'avoir point de part à la vie éternelle : *Nisi manducaveritis carnem Filii Hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis*. Il faut donc qu'il parle clairement et précisément ; autrement, si nous venons à nous méprendre, l'un des deux inconvénients arrivera inmanquablement : ou bien nous manquerons au respect qu'on lui doit si son corps est réellement présent dans ce sacrement et que nous croyions ne recevoir que du pain ; ou, s'il n'y est qu'en figure, nous rendrons au pain et au vin le culte et l'adoration qui n'est dû qu'à sa personne. Certes, un commandement de cette importance devait être fait en des termes qui ne fussent ni équivoques ni sujets à explication. Si un maître sait se faire entendre, il ôte à un mauvais serviteur tout moyen de couvrir sa désobéissance quand il lui intime ses ordres et qu'il désire être ponctuellement obéi. Et l'on voudrait nous faire croire que le Sauveur, en faisant un commandement de cette conséquence, et ne menaçant pas moins que d'une mort éternelle tous ceux qui oseront y contrevenir, n'ait parlé qu'en figure et par une métaphore dont il faut chercher l'explication ! Or, à qui fait-il ce commandement ? A tous les hommes en la personne de ses apôtres, lesquels, soigneux de s'instruire du sens de ses paroles, pour peu qu'elles eussent d'obscurité, n'eussent pas manqué de demander l'interprétation de celle-ci, ou bien il n'eût pas manqué de la leur donner lui-même, comme nous voyons qu'il faisait dans toutes les paraboles qu'il leur prêchait. Mais en quel endroit trouvons-nous que les disciples de ce divin Maître lui aient demandé ce qu'il entendait par ces paroles si surprenantes, quoiqu'ils eussent pris cent fois la liberté de l'interroger, et même de le fatiguer par des demandes sur des choses moins difficiles et de moindre importance que celle-ci ? outre que, d'ailleurs, il les avait avertis lui-même, peu de temps auparavant, qu'il ne leur parlerait plus ni en paraboles ni en proverbes.

Que direz-vous si l'on ajoute que, outre que le Fils de DIEU fait un testament et un précepte dans cet adorable mystère, il y institue encore un sacrement ? Nos adversaires l'avouent, et ce n'est point sur cela qu'ils

contestent avec nous, mais sur ce qu'il contient. Il ne s'agit pas même si un DIEU y a pu renfermer son corps et son sang de la manière que nous le croyons ; nulle raison, nulle contradiction, ne peut nous convaincre d'impossibilité ; et Calvin même assure que s'il y est, il faut de nécessité que ce soit par transsubstantiation, comme les catholiques le croient. Il n'est donc question que de savoir si le Fils de DIEU l'a dit : car la conséquence sera manifeste, puisqu'il est la vérité même. Or, les paroles qu'il emploie dans l'institution de ce sacrement sont telles : *Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous, cette coupe est mon sang, qui sera versé pour vous.* Paroles si claires et si expresses, et qui décident si nettement la question, que je ne crains point de dire ce que S. Augustin disait d'un autre passage de l'Écriture, contre les pélagiens : que ce texte est si formel, qu'il n'a pas besoin de l'éclaircissement d'un interprète, mais des yeux d'un lecteur, et que pour l'entendre il ne fallait que prononcer les termes. En leur donnant le sens figuré des protestants calvinistes, il faudrait conclure que nous avons été sauvés par un corps en figure, rachetés par un sang seulement en mémoire et en représentation. L'action même que fit le Fils de DIEU, en prenant entre ses mains le pain et le vin et les présentant à ses disciples, avec ces paroles : *Prenez, mangez et buvez* ; cette action, dis-je, seule ne doit-elle pas convaincre qu'il ne leur donnait point une figure, mais son corps véritable ? Car quand il a dit qu'il était le cep de la vigne et qu'il a usé de semblables métaphores, jamais il n'a pris ces choses entre ses mains, parce que cette manière de parler est essentiellement opposée à la métaphore et à toute expression figurée. S'il avait voulu dire seulement que son corps nourrit nos âmes comme le pain nourrit nos corps, et que son sang les fortifiât en leur appliquant sa vertu et sa grâce, il aurait dit : Mon corps est du pain, et mon sang est du vin ; et comme on ne peut dire réciproquement qu'un cep de vigne est JÉSUS-CHRIST, on ne pourrait dire non plus ce qu'il a dit si expressément que *sa chair est véritablement un mets, et son sang véritablement un breuvage.* — D'où l'on peut voir la différence manifeste de ces expressions métaphoriques dont le Sauveur s'est servi quelquefois en faisant des paraboles, et des paroles claires et propres qu'il a employées pour instituer le Saint-Sacrement. (*Le même*).

[Preuve tirée de la foi qu'on exige des fidèles, et du sentiment des Pères]. — Ça toujours été le sentiment et la pratique des SS. Pères d'exhorter les chrétiens à la croyance à ce sacrement, qu'ils ont appelé par excellence un *mystère de foi*, par des considérations qui lui sont propres : *Mysterium fidei*. Ils ont demandé une grande foi non-seulement pour recevoir ce sacrement, mais encore pour le croire ; ils ont exagéré la profondeur de ce mystère et la difficulté de cette croyance ; ils ont dit qu'il fallait renoncer au sens et à la raison, et croire cette vérité quoiqu'elle semble contraire à l'un et l'autre, comme nous l'avons remarqué par ces paroles de S. Chrysos-

tôte : *Credamus DEO, nec repugnemus ei, etiamsi sensui et cogitationi nostræ absurdum esse videatur* (Homil. 13 in Matth.). Or, je demande quelle raison auraient eue ces Pères de l'Eglise, que nous reconnaissons comme les témoins et les défenseurs de la foi, et dont les sentiments exprimés dans leurs écrits marquent la tradition constante de la croyance de l'Eglise sur ce mystère, comme sur tous les autres, je demande pourquoi ils auraient exigé constamment des fidèles une foi ferme et inébranlable, s'ils n'avaient envisagé dans ce sacrement que la figure du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, une commémoration de sa mort, et tout au plus une application de la vertu de son sang et de ses souffrances attachée aux symboles du pain et du vin. Qu'y avait-il là de si difficile à croire, pour renoncer à tous ses sens, pour soumettre sa raison, et pour en faire un mystère impénétrable à l'esprit humain ? Cette foi donc si vive, qui combat les sens et la raison, que les Pères exigent sur ces articles, ne marque-t-elle pas évidemment qu'ils ont cru quelque chose de plus ? et n'est-on pas bien fondé de dire que nos religionnaires n'ont pas la foi de ces grands hommes, qui sont les témoins des véritables sentiments de l'Eglise ?

Une deuxième preuve du sentiment des Pères sur la réalité du corps et du sang du Sauveur dans ce sacrement est que, pour adoucir cette croyance et pour en confirmer la vérité, ils ont eu recours à la toute-puissance de DIEU ; *Panis iste non effigie sed naturâ mutatus, omnipotentid DEI factus est caro*, dit S. Cyprien : ce pain a été changé, non dans sa figure mais dans sa propre nature, et il a été fait chair par la toute-puissance du Verbe. S. Cyrille de Jérusalem allègue le changement d'eau en vin aux noces de Cana, et S. Ambroise produit la création du monde, le changement de la baguette de Moïse ; les autres Pères apportent, comme exemples et preuves, de semblables changements miraculeux. Or, s'il n'y a que la figure du corps et du sang dans ce mystère, pour quelle raison les Pères ont-ils allégué les miracles et des changements prodigieux que DIEU a opérés dans la nature ? Certes, il est évident qu'ils supposent qu'il se fait là-dedans quelque chose qui a besoin de la toute-puissance de DIEU, et que nous ne pouvons croire que sur ce fondement. Il faut donc qu'ils croient qu'il s'y fait quelque changement miraculeux, qui a du rapport à ces autres changements qu'ils allèguent pour rendre croyable celui-ci. Or, on n'en peut imaginer d'autre que celui que nous croyons, qui se fait de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST. C'est là qu'il faut appliquer la toute-puissance de DIEU pour faire ou pour croire que ces signes représentent seulement le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST.

De plus, les SS. Pères, au commencement de l'Eglise, tenaient ce mystère extrêmement secret. Ils prenaient soin de le cacher non-seulement aux païens, mais encore aux catéchumènes, comme ne les jugeant pas assez forts pour une croyance si difficile. On les faisait sortir de

l'église quand le prêtre allait consacrer; et si quelquefois les Pères étaient obligés de parler de ce sacrement aux sermons où les catéchumènes assistaient, ils en parlaient obscurément, comme nous trouvons dans S. Augustin et dans S. Chrysostôme, qui cachaient ordinairement leurs expressions sous ces termes : *Nôrunt fideles* : nous n'en disons pas davantage, les fidèles entendent ce dont nous parlons. Or, je le demande, pourquoi a-t-on caché ce sacrement aux catéchumènes ? Il n'y eût eu rien qui pût les scandaliser ni leur paraître trop difficile, s'il n'y eût eu que la figure du corps de JÉSUS-CHRIST. Ils avaient déjà la foi commencée, ils croyaient les autres mystères de notre religion, ils entendaient l'Évangile et la parole de DIEU, qui étaient des signes de JÉSUS-CHRIST ; pourquoi leur cacher celui-ci, s'il n'y avait pareillement qu'un signe ou une figure ? Il était bien facile de leur dire que le pain et le vin représentaient le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, si tout le mystère eût consisté en cette représentation, Donc, puisque les Pères ne les ont pas crus capables de la difficulté de ce sacrement, il y avait quelque chose davantage : savoir, la présence réelle du corps de JÉSUS-CHRIST. Ainsi, il est évident que c'a été le sentiment des premiers Pères de l'Église que JÉSUS-CHRIST est réellement sous les espèces ou apparences du pain. Cependant nos adversaires demeurent d'accord que les Pères de ces premiers siècles, où l'Église était encore dans sa pureté, comme ils disent, peuvent servir de règle de notre croyance, et qu'ils peuvent être les interprètes légitimes de l'Écriture. Que peuvent-ils répondre à ces témoignages et à ces raisonnements ? (**Biroat**, *Octave du Saint-Sacrement*).

[Même sujet]. — On ne peut nier que le sentiment des Pères et l'usage constant de l'Église a toujours été d'adorer le Saint-Sacrement non-seulement quand on était sur le point de le recevoir, mais encore sur les autels où l'on avait accoutumé de garder les hosties consacrées. Et ces mêmes SS. Pères exhortaient les fidèles à ce respect et à cette adoration, comme il paraît par ces paroles de S. Chrysostôme : « *Adora, et communica* : adorez premièrement ce divin Sacrement, et puis recevez-le en vous-même par la communion. » On montre cette sainte et nécessaire pratique par une infinité de passages dont nous avons cité quelques-uns en leur lieu; mais en voici deux, des deux plus célèbres, à quoi je ne vois pas que les protestants aient donné aucune réponse raisonnable. — Le premier est de S. Ambroise sur ces paroles du psaume 98 : *Adorate scabellum pedum ejus*, adorez l'escabeau de ses pieds. Ce saint docteur dit excellemment : *Per scabellum terra intelligitur, per terram caro Christi, quæ hodiè quoquè in mysteriis adoratur, quam Apostoli in JESU adoraverunt* (II De Spiritu Sancto. 12). Et S. Augustin, sur ce même passage, ajoute : *Nemo carnem illam manducat nisi priùs adoraverit. Inventum est quomodò adoretur tale scabellum, et non solùm non peccetur adorando, sed peccetur non adorando* (In ps. 89). Ces témoignages sont donc d'une telle

autorité, qu'on ne peut les récuser ni leur donner un autre sens. — Cette pratique a été connue des païens mêmes, jusque-là qu'entre autres choses qu'ils reprochaient aux premiers chrétiens, c'était qu'ils adoraient le pain et le vin, ou plutôt Cérès et Bacchus, comme rapporte le même S. Augustin. D'où je tire cette conséquence. Il est évident, par le témoignage des Pères, que l'Eglise a toujours adoré le sacrement de l'Eucharistie, et que les chrétiens lui ont rendu leurs respects, non-seulement dans l'usage de la communion, mais avant de la recevoir, et qu'après ils l'ont conservée sur les autels, et exposée à l'adoration des fidèles. Ils ont donc cru que JÉSUS-CHRIST y est réellement et effectivement : car, sans être persuadés de cette présence réelle, ils ne l'eussent pas adoré ni exhorté les fidèles à l'adorer, et l'on pourrait les accuser d'avoir été des idolâtres ; comme les protestants nous reprochent de l'être effectivement. (*Le même*).

[La vérité du sacrifice]. — L'Eucharistie n'a pas été seulement instituée en qualité de sacrement, mais encore de véritable sacrifice de la nouvelle loi, comme tous les Pères l'ont cru et enseigné. Nous le supposons ici comme vérité incontestable : j'en tire seulement cette conséquence, contre ceux qui nient la réalité, que, si JÉSUS-CHRIST lui-même et en personne n'est pas présent dans ce mystère, il n'y a plus de sacrifice dans la religion chrétienne, laquelle par conséquent est inférieure à la loi ancienne, et même à celle des idolâtres, parce que les vraies et les fausses religions ont toutes des sacrifices : la religion chrétienne, qui est la plus auguste, n'ayant qu'une figure, selon les novateurs, n'aurait donc point de sacrifice. Il n'y a donc qu'à prouver la vérité du sacrifice de nos autels pour prouver la présence réelle : car, si c'est JÉSUS-CHRIST que l'on immole d'une manière non sanglante, si c'est lui qui offre tous les jours son sang à l'autel pour la rémission de nos péchés, il s'ensuit nécessairement que, pour remplir cette fonction de médiateur, pour se mettre dans cet état de victime, il doit être lui-même présent. Or, peut-on douter que JÉSUS-CHRIST ait laissé, avant de monter au ciel, un sacrifice à son Eglise, lequel doit être digne de la grandeur de DIEU, à qui les holocaustes étaient devenus à charge ; un sacrifice digne de l'éminence de cette religion dont il voulait être l'auteur ? et quelle autre victime était digne de la majesté du souverain Seigneur et de la grandeur de la religion que JÉSUS-CHRIST même offert en sacrifice ? Ne trouve-t-on pas l'établissement de ce sacrifice dans ces paroles qui suivent la consécration faite à la première Cène : *Hoc facite in meam commemorationem* ? C'est comme s'il avait dit : Faites ce que vous m'avez vu faire ; sacrifiez comme vous m'avez vu sacrifier. Les Pères, parlant également et en même temps de l'Eucharistie comme sacrifice et comme sacrement, l'un prouve nécessairement l'autre. Et comme il faut un sacrifice à une religion divine, qui soit un Homme-DIEU, c'est une conséquence, ou plutôt c'est

une même chose, que ce DIEU-Homme sacrifié est réellement présent. (Houdry).

[Amour de Notre-Seigneur pour nous]. — C'est dans l'institution de ce divin sacrement que S. Jean nous assure que le Sauveur du monde nous a aimés jusqu'à l'excès et du plus parfait amour qui puisse être : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos*. Ces paroles ont paru si puissantes pour établir la présence réelle du Fils de DIEU dans ce sacrement, que S. Chrysostôme n'a point craint de dire que c'est particulièrement en cette institution qu'il nous a témoigné l'ardent amour qu'il avait pour nous, et le soin pressé qu'il avait de notre salut : *In eo suam nostri ostendit curam, et ardentem in nos charitatem*. Les autres y font remarquer l'excès de son amour, en ce qu'il ne se contente pas de verser son sang pour les hommes, et de vouloir que ce sacrement leur rappelle le souvenir de la mort qu'il devait endurer pour eux, mais de leur donner son corps et son sang pour nourriture, afin de s'unir à eux par la plus étroite de toutes les unions : ce qui marque le plus grand amour qui se puisse imaginer, dit S. Chrysostôme : *Quod vehementer amantium est*. — D'où je tire cette conséquence générale, que JÉSUS-CHRIST est réellement dans ce mystère : — 1° Parce que, s'il ne nous eût laissé que la figure de son corps seulement, ce ne serait pas un si grand ni si extraordinaire témoignage de son amour, ni un si puissant motif du nôtre envers lui, comme les Pères ont dit. La grandeur de son amour aurait paru seulement sur la croix ; mais il n'y eût rien eu de particulier dans l'institution de ce mystère, et je ne vois pas quel sujet il y aurait de faire des triomphes de sa charité pour nous avoir laissé une image de sa mort, ni comment il nous eût mieux partagé en ceci que ceux de l'ancien testament, auxquels DIEU avait donné des figures de JÉSUS-CHRIST plus excellentes que le pain et le vin, comme était l'agneau pascal et la manne. Cependant S. Paul et les Pères disent que cette loi n'a eu que des ombres et des figures, et que nous avons le corps et la vérité. Il y a donc dans ce sacrement autre chose qu'une figure ou une ombre. — 2° A moins qu'il nous donne réellement et effectivement son corps et son sang, S. Chrysostôme et quelques autres Pères n'ont pas raison de dire que le Sauveur dans ce mystère nous a aimés d'une manière dont les autres hommes ne sont pas capables. Ils élèvent cet amour de JÉSUS-CHRIST au-dessus de celui des pasteurs, en ce que ceux-ci ne nourrissent pas leurs brebis de leur sang comme le Sauveur a fait. — 3° Si le Sauveur s'unit à nous réellement, effectivement, corporellement, comme ils disent tous, ne faut-il pas qu'il soit présent sous les espèces du sacrement, puisqu'il est impossible qu'il y ait une véritable union entre deux substances séparées, dont l'une est sur la terre et l'autre dans le ciel. Il ne suffit pas de dire que nous sommes unis avec JÉSUS-CHRIST par la foi et par la charité seulement : car, outre que les Pères excluent en termes formels

cette réponse de nos adversaires, ils disent positivement qu'il nous est uni réellement et effectivement, et non-seulement par foi et par charité. (Biroat).

[De la résurrection des corps, autres preuves]. — N'est-ce pas encore une preuve bien évidente du sentiment des Pères sur la réalité qu'ils ont prouvé, par la croyance de JÉSUS-CHRIST présent en ce sacrement, la vérité de la résurrection des corps en particulier, non-seulement quand ils ont parlé aux catholiques, mais quand ils ont disputé contre les hérétiques qui combattaient la résurrection, et qui cependant confessaient la vérité de ce mystère ? C'est ainsi que S. Irénée se sert du sacrement qu'ils croient pour prouver la résurrection qu'ils nient. Voici comment ce Père raisonne. — Comment peuvent-ils dire que la chair du chrétien ne ressuscitera pas à la vie, puisqu'elle est nourrie du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST ? Car, ajoute-t-il, comme le pain qui naît de la terre, après l'invocation de DIEU ou la consécration, n'est plus un pain commun, mais un sacrement d'Eucharistie, composé de deux choses, l'une terrestre qui est les accidents du pain, l'autre céleste qui n'est rien que le corps de JÉSUS-CHRIST, de même nos corps, qui reçoivent l'Eucharistie, reçoivent l'espérance et le germe de la résurrection. — Les autres SS. Pères fondent les assurances de la gloire en général, et les preuves de la résurrection en particulier, sur l'union que nous contractons avec JÉSUS-CHRIST dans ce sacrement. D'où nous pouvons aussi tirer cette conséquence générale, que JÉSUS-CHRIST est réellement et effectivement dans l'Eucharistie. Car, si les Pères prouvent la vérité de la résurrection des corps par la vérité de ce mystère, ils supposent donc, comme fondement de leur conséquence, que JÉSUS-CHRIST leur est uni, et, par une suite nécessaire, réellement présent. (Biroat).

[Dispositions que S. Paul et les Pères demandent]. — Les Pères, après l'apôtre S. Paul, et comme interprètes de ses oracles, demandent de grandes dispositions dans ceux qui participent à ces mystères. Ils les exhortent à une pureté excellente, non-seulement pour le regard de leurs âmes, mais aussi pour leurs corps : *Probet autem seipsum homo*, dit l'Apôtre. Ce qui marque non-seulement une exacte recherche des péchés qu'on peut avoir commis, mais encore un soin particulier d'ajouter à cette disposition habituelle les actes et les ornements des vertus nécessaires dans cette occasion. « Quelle pureté, dit S. Chrysostôme, doit apporter à ce sacrifice celui qui a l'honneur d'y participer. Il faut que la main de ce prêtre qui touche cette chair divine, que cette bouche qui va se remplir de ce feu spirituel, que cette langue qui va être teinte de ce sang redoutable, soit plus pure que les rayons du soleil. » Voyez ensuite quelles sont les invectives que S. Paul et tous les Pères avec lui, font contre ceux qui communient indignement. L'Apôtre les accuse d'être coupables du corps

et du sang de JÉSUS-CHRIST. Il ajoute, comme une peine infaillible de leur péché, qu'ils mangent et boivent leur jugement, c'est-à-dire leur condamnation. S. Ambroise dit que par ce péché on foule aux pieds le corps de JÉSUS-CHRIST : *Hoc peccato conculcatur corpus Christi* (In x Hebr.); et S. Cyprien ajoute qu'on lui fait violence : *Vis infertur corpori Domini*. Enfin, pour exagérer la grandeur de ce sacrifice, les Pères le comparent au crime de Judas et à celui des Juifs qui crucifièrent le Sauveur. D'où l'on doit tirer cette conséquence générale, que S. Paul et les Pères de l'Eglise primitive ont cru que JÉSUS-CHRIST était réellement et effectivement dans l'Eucharistie. Car, si nous ne recevions que sa figure, pourquoi demanderaient-ils tant d'épreuves ? pourquoi ce soin de discerner ce pain des autres viandes communes ? pourquoi de si excellentes dispositions, non-seulement dans l'âme de celui qui doit communier, mais encore pour le corps même ? Certes, s'il n'y avait que du pain, outre qu'il ne faudrait pas employer des préparations si exactes, il suffirait de disposer l'esprit seulement, parce que c'est lui tout seul qui pourrait recevoir ce qu'il y aurait de saint dans ce mystère. Il faut donc que ces membres de notre corps touchent et reçoivent quelque chose de sacré, qui ne peut être que le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST caché sous les espèces du sacrement. De plus, comme les Pères supposent, dans leurs exhortations et dans leurs invectives, que les communions sacrilèges offensent le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST particulièrement, il ne se peut faire que le corps de JÉSUS-CHRIST soit offensé particulièrement par ce crime si nos corps ne le reçoivent réellement. (*Le même*).

[Sentiments de piété envers le Saint-Sacrement]. — Que ne ferions-nous point, ou que ne devrions-nous point faire, si nous croyions d'une vive foi que le Fils de DIEU nous a laissé son propre corps et son propre sang dans ce mystère, comme nous faisons profession de le croire ? C'est ce que le grand et saint prédicateur S. Antoine de Padoue se contenta de dire un jour à son auditoire pour le porter à tous les sentiments de piété, de respect et d'adoration envers ce sacré mystère. « C'est, leur dit-il, ce même corps qui a été formé dans le sein d'une vierge, qui fut enveloppé de pauvres langes et couché dans une crèche à sa naissance ; c'est ce corps qui fut déchiré de coups sur le Calvaire, et ensuite immolé comme une victime pour votre amour ; ce corps enfin qui sortit ensuite du tombeau tout éclatant de lumière, et qui est maintenant à la droite de son Père. » Et puis, continuant sur le même ton. — C'est ce même sang, ajouta-t-il, qui coula de tous les membres de son corps dans cette agonie mortelle qu'il souffrit dans le jardin ; le sang qui sortit de ses plaies dans sa douloureuse passion, et qu'il acheva de verser sur la croix pour votre salut ; ce sang dont la moindre goutte était capable de racheter le monde entier ; c'est ce corps enfin et ce sang unis à la Divinité, lesquels sont maintenant l'objet du culte et de l'adoration des anges et des hommes ! « Quels

sentiments vous inspire la pensée d'un si grand bonheur? » Ce grand saint avait raison de suspendre son discours après ces paroles animées de l'esprit de DIEU, pour en laisser tirer les conséquences à ses auditeurs : ce qu'ils firent comme il l'avait prévu. — Je n'ai, messieurs, ni l'éloquence ni le zèle de ce grand saint pour donner la force à ces mêmes paroles ; mais qu'importe celui qui les profère, puisqu'elles contiennent la même vérité ? C'est à vous de les bien pénétrer.

Croyons, mais d'une vive foi, que c'est le Sauveur lui-même qui a trouvé le moyen de demeurer parmi nous jusqu'à la consommation des siècles. Je n'en demande pas davantage pour nous porter à lui rendre le culte qui lui est dû ; cette vive foi mettra en exercice toutes les autres vertus. Nous l'aimerons de tout notre cœur en rappelant dans notre esprit combien il nous a aimés lui-même pour venir à nous en cet état ; nous l'adorerons avec les respects les plus profonds, quand nous croirons fermement que c'est notre DIEU. Nous nous ferons un honneur de l'aller saluer et de lui rendre visite lorsqu'il repose sur nos autels ; nous l'honorerons de notre propre substance, comme parle l'Écriture, en contribuant quelque chose de nos biens pour le loger plus décemment, ou pour le faire offrir en sacrifice par ses ministres. Que ne ferons-nous point enfin si nous croyons avec cette foi que le Fils de DIEU nous a laissé son propre corps et son propre sang (**Houdry, Octave du Saint-Sacrement**).

[Notre foi est faible et languissante]. — Ah ! que notre foi est faible et languissante, de marquer si peu d'ardeur pour recevoir ce DIEU réduit en un tel état pour se donner à nous, et si peu de désir de jouir d'un bonheur que tant de rois ont souhaité, comme dit le Sauveur du monde autrefois : *Amen dico vobis quòd multi prophetæ et reges voluerunt videre, et non viderunt !* Les mages sont venus de l'Orient pour l'adorer dans une étable ; les gentils même s'empressaient de le voir lorsqu'il vivait sur la terre, et s'adressaient à ses disciples pour jouir de ce bonheur, et nous voyons dans l'Évangile qu'une personne s'estimait trop heureuse de pouvoir toucher la frange de sa robe. Ah ! insensibles que nous sommes au bien que nous possédons, à peine y pensons-nous. « C'est en vain, s'écrie S. Chrysostôme, que plusieurs poussent d'inutiles souhaits d'avoir le bien de voir ce DIEU-Homme et de toucher ses vêtements. Vous le voyez lui-même, dit ce Père, vous le touchez, vous l'embrassez, vous le recevez dans vous-mêmes, et vous ne goûtez point votre bonheur. » Il est vrai qu'à proprement parler nous ne le voyons ni ne le touchons pas : car il est caché sous ces voiles et sous ces espèces, et ne paraît que sous un vêtement étranger ; mais, puisque nous savons que c'est lui-même, qu'est-ce qui peut arrêter ou éteindre tellement le désir de le posséder qu'il faille que plusieurs se fassent violence pour en approcher, et que l'Église use de menaces pour obliger les chrétiens à le recevoir du moins une fois chaque année, et retranche de son sein ceux qui refusent de recevoir

un bien qu'ils devraient acheter au prix de tous les biens imaginables. (*Le même.*)

[Le témoignage de l'Eglise]. — Y a-t-il lieu de douter de la vérité de ce mystère, après le témoignage que nous en rend l'Eglise, que le Fils de DIEU a faite dépositaire de son Evangile? Comme c'est à elle de nous le mettre en main, c'est à elle aussi de nous en marquer le vrai sens. Or, le sens qu'elle donne aux passages de l'Evangile sur la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie est si juste et si précis, que, pour n'en pas convenir, il faut faire une violence manifeste aux termes les plus expressifs. *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous*, puis encore : *prenez et mangez, ceci est mon corps et ceci est mon sang répandu pour vous...* Peut-on imaginer des textes plus clairs? N'a-t-on pas défié une infinité de fois les calvinistes, qui prétendent que l'Ecriture doit s'entendre toujours à la lettre, de trouver ici un sens plus littéral, ou d'imaginer des termes plus formels, pour exprimer la présence réelle du corps de JÉSUS-CHRIST telle que nous la croyons? Aussi, pour en éluder la force, ont-ils donné près de trois cents opinions différentes, qui, se détruisant mutuellement, sont toutes également insoutenables. Il se trouve même que les difficultés qu'ils forment sur ce mystère servent à en confirmer la vérité. La présence réelle leur paraît impossible, disent-ils : elle le paraissait de même aux Capharnaïtes quand ils entendirent cette vérité de la bouche même de JÉSUS-CHRIST. Mais quelle impossibilité auraient-ils trouvé à croire comme les calvinistes, que JÉSUS-CHRIST donnait aux hommes à manger un pain qui serait la figure de son corps? C'est donc parce que le mystère est incompréhensible que nous devons juger que JÉSUS-CHRIST l'a fait et l'a dit tel que nous le croyons. (**Le P. Buffier**, *le véritable esprit et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année.*)

[La tradition de l'Eglise]. — En remontant sur les vestiges de la tradition pendant les dix premiers siècles, on n'aperçoit pas le moindre doute qui ait interrompu la possession où s'est trouvée l'Eglise de ce qu'elle enseigne sur cet article. On aperçoit encore moins comment une croyance si opposée aux sens et à la raison humaine aurait jamais pu s'introduire sans que tous les esprits se fussent soulevés, sans que les historiens eussent jamais fait mention d'une nouveauté si inouïe; bien plus, sans que les Eglises d'Orient, si attentives à reprocher à l'Eglise Romaine jusqu'à la moindre apparence de nouveauté ou de faux, lui eussent jamais rien reproché à ce sujet. Au contraire, l'une et l'autre se sont accordées invariablement là-dessus, bien qu'elles aient eu un si grand nombre de disputes sur tant d'autres matières. Enfin, parmi les nouvelles hérésies, celle qui a levé la première l'étendard n'a jamais pu se résoudre à donner atteinte à la foi de la présence réelle. Luther, qui cherche à la combattre, comme

il l'a dit lui-même, l'a soutenue avec la plus forte détermination, et les calvinistes, qui font aux catholiques un crime de cette doctrine, la trouvent sans venin dans les luthériens, tant l'erreur se confond et se dément elle-même. Ainsi, les luthériens combattent avec nous les calvinistes pour la présence réelle, les calvinistes combattent avec nous les luthériens sur le changement entier de la substance du pain, qui se doit faire, supposé la présence réelle : de sorte que ces deux sectes, qui d'ailleurs veulent se justifier chacune de leur côté, ne le peuvent qu'en justifiant la croyance de l'Eglise catholique sur le chapitre de l'Eucharistie.

D'ailleurs, pourquoi, dans l'ancienne Eglise, l'Eucharistie passait-elle pour le mystère des mystères ? pourquoi n'en instruisait-on pas les catéchumènes ? pourquoi prenait-on tant de soin pour en ôter la connaissance aux infidèles ? ce sont là autant de démonstrations morales qui prouvent que ce mystère était aussi difficile à croire, aussi capable de réveiller les sens et d'exercer la foi que nous le croyons, et c'est aussi par cet endroit même qu'on lève les difficultés tirées de quelques endroits des Pères sur l'Eucharistie, parce qu'ils n'osaient en parler communément qu'avec des expressions obscures et enveloppées, pour ne divulger pas ce que les seuls fidèles doivent savoir, dont seuls ils étaient capables d'entendre parler, et dont il était plus à propos de les instruire de vive voix que par écrit. (*Le même*).

[Expressions des Pères à expliquer]. — Loin que les mots de *signe*, de *sacrement* et de *mystère*, qui se trouvent dans les écrits des Pères, combattent la doctrine de l'Eglise sur l'Eucharistie, ils l'établissent ; car elle est tout cela d'une manière qui convient à l'état de l'Eglise chrétienne, qui doit être supérieure à la Jérusalem terrestre par la possession de la vérité, inférieure à la céleste par la manière de la posséder. Comment serait-elle un sacrement si JÉSUS-CHRIST y paraissait à découvert et sans voile ? Mais, si JÉSUS-CHRIST n'y était qu'en figure, comment serait-elle un sacrement de l'Eglise chrétienne et de la nouvelle alliance ? Disons donc hardiment que c'est un signe qui contient la chose signifiée ; un voile qui couvre la propre personne de JÉSUS-CHRIST, un sacrement, un type, un antitype, dans lequel et sous lequel le corps immortel et incorruptible, le sang adorable et vivifiant sont enfermés. Disons qu'à la fraction de ce pain céleste les vrais fidèles, aussi bien que les deux disciples d'Emmaüs, reconnaissent tous les jours JÉSUS-CHRIST ; la foi leur ouvre les yeux, ils sont assurés que le Sauveur n'a pas eu intention de les tromper quand il a dit à ses Apôtres : *prenez, mangez, ceci est mon corps*. — Mais, disent les incrédules, pourquoi ne voit-on que du pain dans l'Eucharistie, si le corps de JÉSUS-CHRIST y est ? A cela je réponds, qu'il est de la nature d'un sacrement de ne pas montrer la chose qu'il signifie, et de l'état présent de l'Eglise de ne pas voir ce qu'elle croit, puisque, si elle voyait, elle n'aurait plus de mérite à croire. La foi suppose de l'obscurité ; mais

où serait-elle si on voyait? D'ailleurs le Fils de DIEU ne pouvait nous donner son corps à manger dans sa propre figure, cela nous eût fait horreur; il ne pouvait aussi le donner dans l'éclat de sa gloire, nous n'eussions pu en approcher: cependant il avait résolu de nous le donner, étant la vie et la nourriture de nos âmes. Que pouvait-il donc faire de plus sage, pour accomplir les desseins de sa miséricorde, que de se transfigurer, comme parle S. Ambroise? Ne pouvant se donner dans sa propre figure, il se donne dans une figure étrangère; ne pouvant laisser paraître les rayons de sa gloire, il les couvre sous les espèces du pain et du vin. Par-là encore il nous fait connaître la fin qu'il a eue dans l'institution de ce mystère, qui est de nourrir spirituellement nos âmes, comme le pain et le vin nourrissent nos corps. (*Livre intitulé Discours de Piété*).

[Le visible et l'invisible dans ce sacrement]. — Il faut considérer que l'Eucharistie est un secret divin, une énigme merveilleuse, un mystère incompréhensible, composé de deux choses selon les règles de l'Eglise: l'une extérieure, l'autre intérieure; l'une visible, l'autre invisible; l'une qui se montre à découvert, l'autre qui se couvre et se cache. Celle qui paraît, c'est la forme du pain et du vin; celle qui se cache, c'est le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, qui réside sous les espèces d'une manière invisible. Si les sacramentaires veulent que les espèces soient du ressort des sens, nous en sommes d'accord, la main les touche et les manie, le goût en discerne la douceur, les yeux en voient la couleur et la figure; tous les sens nous disent que ce sont les accidents du pain et du vin, et ne se trompent point. Mais si vous passez ces bornes, si vous ne vous contentez pas de le voir sous le voile du sacrement, si, pour croire qu'il y est, vous voulez que vos sens pénètrent au-delà des espèces, qu'ils entrent dans le sanctuaire, qu'ils jugent également du dedans et du dehors, du visible et de l'invisible, je vous dis avec S. Paul que la foi n'entre pas par les yeux, mais par l'oreille: *fides ex auditu*, et, si l'autorité de l'Apôtre ne suffit pas, je vous dis, avec le maître des Apôtres, que pour être fidèle il n'est pas nécessaire de voir, mais de croire: *Beati qui non viderunt et crediderunt!* Après cela, s'opiniâtrer comme S. Thomas, ne vouloir pas croire que le corps de JÉSUS-CHRIST est dans le sacrement si on ne le voit, si on ne le touche, c'est n'être pas chrétien. C'est n'être pas seulement raisonnable, de penser comprendre par les sens ce que la raison même ne peut entendre si elle n'est éclairée de la lumière de la foi; c'est s'engager dans des absurdités inexcusables, et tomber dans une contradiction manifeste. (**Le P. Nouet**, *De la présence de J.-C. dans le Saint-Sacrement*, 1).

[Mystère infiniment au-dessus de nos sens]. — Comme toutes les questions qui s'élevaient sur la présence réelle du corps de JÉSUS-CHRIST se réduisent à deux chefs: savoir s'il l'a pu mettre sous les espèces, et s'il l'a effective-

ment voulu; qui ne voit que les effets de sa puissance sont infiniment au-dessus de nos sens; que nos yeux ont la vue trop courte pour y atteindre, et qu'il faut douter s'il est permis de nier tout ce qui les choque? S'il fallait consulter les sens et rejeter tout ce qui leur paraît étrange, qui croirait qu'un DIEU ait été renfermé dans le sein d'une vierge, revêtu d'un corps aussi petit que celui d'une abeille au point de sa conception, couché dans une crèche à sa naissance, et à la fin de sa vie attaché à une croix? Les païens n'auraient-ils pas eu sujet de nous reprocher, comme ils ont fait, que nous adorons un DIEU enfant, un DIEU de deux ou de trois jours, et de former autant de difficultés sur les mystères de sa vie que nos hérétiques en forment sur le mystère de l'Eucharistie? Car enfin, il est évident qu'on ne peut rien trouver dans le mystère de l'Eucharistie de si contraire au jugement des sens qu'on n'en puisse dire autant ou plus du mystère de la passion et de l'incarnation, dont néanmoins ils ne voudraient pas disconvenir avec nous. Si un hérétique dit, par exemple, qu'il est incroyable aux sens qu'un corps soit en même temps visible dans le ciel et invisible dans l'hostie, un infidèle dira qu'il n'est pas moins incroyable qu'un DIEU soit en même temps invisible dans le monde et visible dans la chair. S'il dit qu'il est incroyable aux sens qu'un homme qui a sa juste grandeur soit compris sous une miette de pain, un infidèle dira qu'il n'est pas moins incroyable qu'un DIEU qui est immense soit resserré et renfermé dans le corps d'un enfant. S'il dit qu'il est incroyable aux sens qu'un corps incorruptible et glorieux demeure sous des espèces corruptibles que la dent peut entamer, que la main peut rompre, que la chaleur naturelle de l'estomac peut altérer et changer en aliment, un infidèle dira qu'il n'est pas moins incroyable qu'un DIEU soit impassible et qu'il souffre l'extrémité des douleurs, qu'il soit environné de gloire et qu'il soit couvert d'opprobres, qu'il soit immortel et qu'il expire parmi les convulsions d'une mort aussi violente qu'infâme. Donc, si un sacramentaire croit l'un contre la déposition de ses sens, pourquoi refuse-t-il de croire l'autre? s'il adore la majesté du Verbe sous la faiblesse de la chair, nonobstant ces impossibilités apparentes, pourquoi n'adore-t-il pas la chair du Verbe sous la faiblesse des espèces et sous le simple voile du sacrement? (*Le même*).

[Les paroles de J.-C. ne causent point d'illusion à nos sens]. — Bien loin de croire que les paroles du Fils de DIEU puissent causer l'illusion de nos sens, en nous donnant son corps sous les espèces du pain il nous a munis de sa protection contre leur surprise, par la déclaration formelle de sa parole : *Hoc est corpus meum*. Les Apôtres l'ont reçue de sa bouche, les Apôtres nous l'ont transmise : tous les Pères nous disent qu'il n'y a point lieu de douter de la vérité du corps dans l'Eucharistie, puisque, par la propre déclaration du Sauveur, son corps est véritablement viande, et son sang véritablement breuvage; que le Saint-Sacrement n'est point le symbole

d'un vain mystère, mais le corps véritable de JÉSUS-CHRIST. Après ces avertissements si exprès, si sincères, si souvent réitérés, si nos adversaires se trompent, s'ils s'imaginent que ce que le Fils de DIEU nous donne dans le Sacrement n'est que la figure de son corps, qu'ils ne se flattent point ; ce n'est pas lui qui est la cause de leur illusion, c'est leur incrédulité qui choque directement tous ses desseins en prenant les sens pour juges de sa présence, qu'il leur a voulu cacher pour des raisons toutes divines. S'ils avaient plus de respect pour la doctrine des Pères et moins d'attache à leur propre jugement, il leur serait aisé de se désabuser, et de dissiper les ténèbres de leur esprit par la lumière qu'ils puiseraient dans les écrits de ces grands saints. Ces fidèles interprètes de nos mystères diraient d'un commun accord que le Fils de DIEU s'est caché sous les voiles du sacrement par une disposition merveilleuse de sa bonté, qui a voulu nous ôter l'horreur naturelle que nous aurions de manger sa chair et de boire son sang, s'il ne les avait mis sous les espèces du pain et du vin, qui sont les aliments les plus communs et dont on se rebute le moins. (*Le même*).

[Expressions ambiguës des Pères]. — Pour ce qui regarde les SS. Pères, la difficulté n'est pas de trouver des passages pour le dogme catholique : tout en est plein, on en a fait des volumes : elle consiste en quelque petit nombre de passages qu'on oppose comme contraires. Mais il y a un fait dont on est d'accord de part et d'autre, qui peut tout accorder et tout décider ; c'est que, devant les infidèles et devant ceux qui n'étaient point encore baptisés et initiés aux mystères, en parlant ou écrivant pour eux, les Pères n'ont point entièrement expliqué la doctrine de l'Eglise, mais se sont contentés de dire quelque petite partie de la vérité ; ils l'ont couverte et enveloppée comme d'un voile que les étrangers ne pussent percer. Ce fait posé, qui est très-constant, les passages en apparence contraires les uns aux autres, quoiqu'ils ne le soient pas en effet, ne doivent plus nous embarrasser. Il n'est plus question d'entrer dans le détail de chacun, ni de peser à la fausse balance des subtilités humaines toutes leurs expressions, toutes leurs paroles et jusqu'à leurs syllabes, ce qui va à l'infini. Il n'y a qu'à distinguer, si l'on peut, et par quelque bonne marque, quels sont ceux de ces passages où la vérité est tout entière, quels sont ceux où elle n'est qu'en partie et déguisée, pour ainsi dire, de peur qu'on ne la connaisse. Nous en avons deux moyens très-naturels, l'un général et l'autre particulier. Le premier est la comparaison de ces passages en leur nombre et en leur qualité ; le second est que la Providence nous a conservé les instructions données à ceux qu'on venait d'initier ou qu'on allait initier aux mystères ; le bon sens ne permet pas de douter que là tous les voiles ne soient levés, et tous les rideaux tirés. Or, l'Eglise elle-même y parle aux nouveaux fidèles précisément comme nous parlons à nos frères, jusqu'à prévenir, au quatrième siècle, les objections

qu'ils nous font au dix-septième, et comment prétendre qu'elle ne crût pas alors ce que nous croyons aujourd'hui? (**Péllisson**. *Réflexions sur les différends de la religion*).

[Témoignage de Luther]. — C'est certainement une chose digne d'admiration, que nul des Pères, dont le nombre est infini, n'ait parlé du sacrement de l'Eucharistie comme les sacramentaires ; car il n'y en a pas un qui se soit énoncé en ces termes : C'est du pain et du vin seulement ; ou : Le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST n'y sont point présents. En vérité, il n'est pas croyable, ni même possible, qu'en touchant et retouchant tant de fois cette matière il ne leur fût échappé quelquefois, ou pour le moins une fois, de dire ces paroles : C'est du pain pur ; ou : Le corps de JÉSUS-CHRIST n'y est point présent corporellement ; ou d'autres termes semblables. D'autant plus qu'il importe extrêmement que les hommes ne soient pas séduits en choses semblables. Cependant, tous les Pères en parlent aussi précisément que si nul d'eux ne doutait que le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST n'y soient présents. En effet, de tant de Pères et de tant d'écrits qu'ils nous ont laissés, quelques-uns, ou du moins un seul, eût pu exprimer l'opinion négative ; mais tous, unanimement et constamment, prononcent d'une voix l'affirmative. Nos sacramentaires, au contraire, avec tous leurs efforts ne font bruit que de la négative. — Nous soutenons clairement, comme les paroles le disent, que le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST sont présents, lorsqu'il dit : Prenez, mangez ; *Ceci est mon corps*. Mais nos adversaires soutiennent clairement que le seul pain et le seul vin sont présents, et non pas le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST. S'ils se trompent en croyant cela et en l'enseignant, il est certain qu'ils blasphèment contre DIEU, accusent de mensonge le SAINT-ESPRIT, trahissent JÉSUS-CHRIST et séduisent tout le monde. (**Luther**, *Défense des paroles de la Cène*.)

[La transsubstantiation appuyée sur le consentement de tous les Pères]. — Les ennemis de la réalité disent que le changement du pain au corps de JÉSUS-CHRIST est une chose incroyable. J'avoue que la transsubstantiation est un mystère élevé au-dessus des sens ; mais il est établi sur des preuves si convaincantes, marqué si clairement dans l'Écriture, si fortement appuyé par la tradition, tant de fois et si expressément enseigné par les S. Pères, qu'il est impossible de ne le pas croire quand on a un peu de bonne foi et de religion. Les paroles de JÉSUS-CHRIST ne nous permettent pas de douter qu'il n'ait détruit la substance du pain pour y substituer celle de son corps. Le consentement de tous les siècles et de toutes les nations à les entendre dans le même sens que l'Église montre évidemment qu'elles n'en sauraient avoir un autre. Le soin que les Pères ont pris de l'expliquer, d'en établir la croyance, de prévenir et de détruire les objections qu'on y peut faire, ne laissent pas la moindre difficulté sur ce sujet. Car, pour

montrer la possibilité de ce changement, ils ont recours à la puissance de DIEU, qui est infinie, aux miracles qu'il a faits en divers temps, et à des comparaisons qui ne peuvent signifier que ce que nous croyons de la transsubstantiation. — Ecoutez comment ils raisonnent. Celui qui a créé toutes choses de rien par sa parole, et qui pour les former n'a eu qu'à dire *Qu'elles soient faites*, ne peut-il pas changer une nature en une autre ? La terre et la mer n'étaient pas, et maintenant elles sont : qui peut douter, après cela, qu'il ne puisse changer ce qui était déjà en ce qui n'était pas ?

Si les SS. Pères avaient cru qu'il fallût entendre ces paroles de JÉSUS-CHRIST : *ceci est mon corps*, dans un sens figuré, ils ne se seraient point tant mis en peine de résoudre les difficultés qu'il y a de comprendre comment on peut recevoir le corps de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie : car il n'y en a pas beaucoup à concevoir qu'on l'y reçoive seulement en figure ou par la foi. Mais les sens et la raison semblent s'opposer à ce qu'il y soit réellement présent. Or, c'est cependant ce que les SS. Pères ont fait ; ils se sont appliqués à affermir les peuples dans la croyance de ce mystère, et à aller au-devant des difficultés qu'ils ressentaient à s'y soumettre : donc ils croyaient la réalité. Qu'ils l'aient fait, c'est ce qu'il est facile de prouver par les passages que nous avons cités : car on ne dit point d'une chose commune, qui ne renferme aucune difficulté considérable, ce que nous avons rapporté de S. Cyrille : *Puisque JÉSUS-CHRIST, en parlant du pain, a déclaré que c'était son corps, qui osera le révoquer en doute ?* On n'exhorte point à le croire, comme fait S. Ambroise par ces paroles : *Que l'esprit confesse intérieurement ce que la bouche prononce, savoir qu'il est vrai que c'est le corps de JÉSUS-CHRIST.* On ne dit point, comme S. Gaudence, *qu'il les faut croire parce que la vérité ne saurait mentir.* Qu'y avait-il de plus facile que de détruire ces doutes en disant que, puisqu'il est permis aux hommes d'établir des signes, il l'était à plus forte raison à DIEU ; en montrant qu'il en a établi un grand nombre dans l'ancien testament, et qu'on ne pouvait douter que le pain et le vin ne fussent de ce nombre. Ajoutez à ces raisons ces expressions si fréquentes et si familières dans les SS. Pères, qui disent que l'Eucharistie est *la vraie chair de JÉSUS-CHRIST*, qu'elle est *véritablement le corps de JÉSUS-CHRIST*, qu'elle est *son propre corps*, *le corps même du Seigneur*, etc. Toutes paroles qui font voir que ces paroles : *Ceci est mon corps*, ne peuvent être prises dans un sens figuré (**Houdry.**)

[Hérésie de Bérenger]. — Au commencement du onzième siècle, lorsque l'hérésie de Bérenger commença à paraître, personne de tous ceux qui étaient alors au monde ne se ressouvint qu'on eût autrefois enseigné que ce n'était que la figure, et tout le monde se trouva également dans le sentiment de la réalité. Tout le monde se souleva de concert contre cette

hérésie, et ceux qui écrivirent contre elle en appelèrent à la foi de toute la terre, qui y était contraire, assurant qu'on n'avait jamais rien entendu de semblable. Or, comment tout le monde aurait-il pu changer de foi sur un point de cette nature ? car il s'agit d'un sacrement qu'on recevait fort fréquemment dans les premiers temps de l'Eglise, et dont par conséquent on devait être bien instruit ; et si nous voyons que lorsqu'il a voulu introduire quelque changement dans la foi sur quelque point, cela a toujours excité d'abord de grands bruits, comment un changement de cette conséquence se serait-il fait sans qu'on s'en fût aperçu ? On ne voit point qu'on se soit jamais récrié contre ceux qui croient la réalité, l'on ne voit aucun livre contre, aucun concile assemblé pour condamner ce sentiment ; au contraire, on voit que, tout le monde s'étant sculevé contre Bérenger, il fut condamné en plusieurs conciles, comme enseignant une doctrine contraire à celle de toute l'Eglise de tous les temps. (*Le même*).

[L'antiquité preuve de la vérité, la nouveauté preuve de l'erreur]. — Les premiers auteurs du protestantisme n'étaient-ils pas catholiques d'origine ? N'est-ce pas l'Eglise catholique qui les avait engendrés à JÉSUS-CHRIST ? N'est-ce pas d'elle qu'ils avaient appris les vérités de la foi, elle qui leur avait donné les sacrements, qui leur avait mis les divines Ecritures en main ? N'est-ce pas cette Eglise qui était en possession du ministère évangélique, et qui l'avait reçu de main en main depuis les Apôtres par la succession de ses pasteurs ? N'est-elle pas l'Eglise la plus étendue, la société radicale et originale dont toutes les autres se sont séparées ? Les hérétiques ne croient-ils pas qu'elle a eu raison de retrancher de son sein les sectes qui depuis longtemps ne la reconnaissent pas ? Enfin, n'ont-ils pas cru, comme nous les croyons, et la réalité et la transsubstantiation ? Qu'on leur demande à présent si, selon les principes de la foi reconnus par les Pères, il est permis de se séparer de cette société matrice et originale, successive et catholique, si le plus grand crime n'est pas le crime du schisme, si, au lieu de supposer que cette Eglise matrice enseigne des erreurs, on ne doit pas supposer au contraire qu'elle n'enseigne aucune erreur, parce que l'Esprit de vérité, qui est infallible, la conduit, la gouverne, et lui a promis son secours jusqu'à la fin des siècles. Que les ennemis de l'Eucharistie fassent application de ces règles sans prévention et de bonne foi, et ils verront deux choses : l'une, que l'Eglise catholique est en possession et du ministère de la vocation et de la vérité des sacrements, de tout temps ; l'autre, que les calvinistes n'ont commencé à former un corps à part que depuis un peu plus de cent ans. Qui doute qu'il ne faille avoir plus d'inclination pour croire la réalité dans la société la plus autorisée, la plus ancienne, la plus universelle, et qui a plus de marques de la véritable Eglise ? — Je ne trouve parmi vous, dira un fidèle, ni l'évidence des vérités que vous promettez, ni l'évidence de l'erreur que vous me portez à condamner sur l'Eucharistie : pourquoi romprais-je les liens

d'autorité, d'antiquité, de sainteté, de miracles, qui m'attachent à l'Eglise catholique, pour m'attacher à votre Eglise, où je n'entends parler qu'avec vanterie que de vérités et ne vois rien de solide? *Ista ergo tot et tanta christiani nominis charissima vincula recte hominem tenent credentem in catholica Ecclesia, et si, propter naturæ intelligentiæ tarditatem vel vitæ meritum, veritas se nondùm apertissimè ostendat, apud vos autem ubi nihil horum est quod me invitet ac teneat, sola personat veritatis pollicitatio*, dit S. Augustin. Ne serait-ce pas une impiété de ne se point rendre par préférence à cette Eglise, ou ne serait-ce pas la marque d'une arrogance précipitée? *Cui nolle primas dare, vel summæ profectò impietatis vel præcipitis arrogantiae* (Id. De utilit. credendi, 17). Quelle malice, quelle cupidité, quel abus de la raison y a-t-il donc dans un chrétien simple et ignorant, à qui l'on fait voir que tous les chrétiens du monde croient la présence réelle, à l'exception des seuls calvinistes; qu'ils la croyaient universellement et sans exception avant Bérenger; qu'il est impossible qu'ils ne l'aient pas toujours crue, parce qu'il est impossible qu'ils soient venus à la croire par changement de sentiments; de préférer cette croyance universelle aux faibles raisonnements que son esprit lui pourrait fournir; de croire qu'il sera moins en danger de se tromper en suivant son propre esprit? L'orgueil et la témérité ne seraient-ils pas la source du parti qu'il prendrait? *Cui nolle primas dare, vel summæ profectò impietatis vel præcipitis arrogantiae*. L'usage le plus prudent qu'un simple fidèle puisse faire de sa raison, c'est de leur dire ce que S. Augustin disait aux manichéens : « Vous êtes en si petit nombre, on remarque tant de troubles et de désordres parmi vous, vous êtes si nouveaux, qu'il est hors de doute que vous ne pouvez rien dire qui puisse faire poids sur l'esprit : *Vos autem tam pauci et tam turbulenti et tam novi, nemini dubium est quin nihil dignum auctoritate præferatis.* » (**Anonyme.**)

[L'infailibilité de l'Eglise catholique]. — N'y a-t-il pas dans l'Eglise catholique une infailibilité de grâce et de privilège, qui dépend d'une faveur toute gratuite de DIEU, lequel y conservera la vraie foi jusqu'à la consommation des siècles? Or, cette infailibilité ne s'étend pas seulement aux points capitaux, mais à tous les points que l'Eglise catholique met au nombre des articles de foi : d'où s'ensuit ce raisonnement : — Toute doctrine condamnée par l'Eglise catholique est fautive, et toute doctrine approuvée par l'Eglise catholique est véritable : or, la doctrine enseignée par les hérétiques, que JÉSUS-CHRIST n'est pas réellement dans la divine Eucharistie, est condamnée par l'Eglise catholique; la réalité et la transsubstantiation est un dogme qu'elle a toujours approuvé et enseigné : donc le prétendu dogme des calvinistes est faux, et le dogme de l'Eglise catholique est vrai. — Ce raisonnement simple se convertit en démonstration, si je prouve par l'Ecriture-Sainte que l'Eglise est infailible. « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise, en sorte que les puissances de l'enfer ne

prévaudront jamais contre elle : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* » JÉSUS-CHRIST, toujours écouté de son Père, n'a-t-il pas obtenu de lui que la foi du siège de Pierre fût infaillible ? *Ego rogavi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua : et tu aliquandò conversus confirma fratres tuos.* L'infaillibilité de privilège n'appartient qu'à l'Eglise catholique ; elle seule est attachée au siège de Pierre ; toutes les autres en sont séparées. Cette Eglise nous enseigne, par la bouche des évangélistes, par la plume des docteurs, par une tradition constante, que JÉSUS-CHRIST est réellement présent dans la divine hostie ; elle nous dit que, JÉSUS-CHRIST ayant pris du pain, il le bénit et le donna à ses disciples en prononçant ces paroles efficaces et toutes puissantes : *Ceci est mon corps, Hoc est corpus meum ;* elle nous dit de ne point considérer ce pain comme un pain commun et ordinaire, mais que, de même que le Verbe s'est uni à l'humanité, de même, par la sainteté des paroles, par l'invocation de l'ESPRIT-SAINT, le pain est changé au corps de JÉSUS-CHRIST : *Non enim ut communem panem, neque ut communem potum ista sumimus, sed ut carnem incarnati illius Verbi et sanguinem,* dit S. Justin dans son apologie. Comment pourrions-nous écouter de nouveaux venus, qui, loin d'avoir le privilège de l'infaillibilité, ont au contraire tous les caractères d'erreur, nous disant que cette Eglise infaillible s'est trompée, qu'elle est dans l'erreur au sujet du point capital de la religion chrétienne, qui tient, comme elle l'a toujours tenu, JÉSUS-CHRIST présent dans le Saint-Sacrement de l'autel ? (*Le même*).

[L'Eglise n'a point changé]. — N'est-ce pas une pure vision de soutenir qu'il s'est fait dans l'Eglise catholique un changement insensible, qui l'a fait passer, sans qu'elle s'en soit aperçue, du dogme prétendu de figure au dogme de la réalité ; que Satan y a semé cette doctrine pendant le sommeil des pasteurs, que les Pères de l'Eglise ne se sont aperçus ni du commencement ni du progrès de la croyance sur la réalité, et que tous les hommes y sont entrés sans avoir fait réflexion qu'ils étaient auparavant dans un autre sentiment ? A qui est-ce que les novateurs peuvent persuader le plan d'une chimère qui choque le bon sens de ceux qui veulent s'en servir et que DIEU n'a pas tout à fait abandonnés ? C'est ainsi qu'ils se croient en droit de disposer de la croyance de tous les esprits pour y faire entrer leurs paradoxes, et qu'ils ont besoin pour les établir de renverser toutes les maximes reçues dans l'Eglise touchant le gouvernement ecclésiastique. Voilà une image de la témérité où les hommes sont capables de se porter quand l'esprit d'erreur les possède, et de l'aveuglement prodigieux où tombent les peuples quand ils se laissent entraîner à l'amour de la nouveauté. Pour se justifier, ils allèguent le changement insensible arrivé dans la discipline, lequel a été tel que, les prêtres entreprenant les uns sur les autres par ambition, on a vu les

choses sur le pied où elles sont, et que, au lieu d'être tous égaux par le sacerdoce, les prééminences ont eu cours, et qu'ainsi par un changement insensible l'Eglise a aussi passé au dogme de la présence réelle, qui lui était inconnu dans les premiers temps. Mais comment se persuader que toute l'Eglise primitive, déjà répandue par toute la terre, ne se soit pas aperçue de ce changement ? Rien n'échappait à la vigilance des premiers pasteurs ; ils combattaient les hérésies à mesure qu'ils les voyaient naître : et ils auraient gardé le silence, par une inattention criminelle, sur celui de tous les sacrements qu'ils relèvent en termes plus magnifiques, sur lequel ils s'expliquent plus décisivement, et dont les mêmes fidèles faisaient une profession publique en participant aux divins mystères. « Personne, dit S. Augustin, ne reçoit le corps de JÉSUS-CHRIST qu'au paravant il ne l'ait adoré et qu'il n'ait témoigné de bouche ce qu'il croit de cœur : *Carnem nobis manducandam ad salutem dedit, nemo autem illam carnem manducet nisi prius adoraverit : amen.* (Le même).

[La tradition de l'Eglise grecque]. — Les Grecs, qui célèbrent le sacrifice de nos autels, n'ont-ils pas la même croyance sur les divins mystères que l'Eglise romaine ? Et comment pourraient-ils s'en écarter, puisque S. Jean de Damas, qui est comme le S. Thomas des Grecs, et S. Grégoire de Nysse disent que le corps de JÉSUS-CHRIST offert à l'autel est le sacrifice non sanglant présenté au Père éternel depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ; que le corps et le sang adorable de JÉSUS-CHRIST, qui fortifie et notre âme et notre corps, n'est ni consommé ni corrompu ? *Hoc purum illud et incruentum sacrificium, quod ab ortu solis usque ad occasum sibi oblatum iri per prophetam Dominus ait, corpus nimirum et sanguis Christi, ad animi et corporis nostri firmamentum cedens, quod non consumitur nec corrumpitur, nec in secessum progreditur* (De fide orthod. iv, 14). Outre cela, interrogez, dit Lanfranc écrivant contre Bérenger, tous ceux qui ont quelque connaissance de la langue latine et des livres latins ; interrogez les Grecs et les Arméniens, et généralement tous les chrétiens, de quelque nation qu'ils soient, et ils vous répondront tous qu'ils tiennent cette foi dont nous faisons profession. Si votre doctrine, dit-il à Bérenger, était véritable, il faudrait donc que l'Eglise eût péri ou qu'elle n'eût jamais été. C'est, en effet, le parti que prenaient les Bérengériens, qui, loin de nier le consentement universel de toutes les Eglises sur la présence réelle, en convenaient au contraire ; mais ils s'efforçaient de persuader qu'après que l'Eglise s'est étendue par toutes les nations, après qu'elle s'est formée et augmentée, elle était ensuite tombée dans l'erreur, par l'ignorance de ceux qui n'entendaient pas les mystères. Les novateurs se servent donc en vain de leurs subtilités pour éluder l'argument tiré du consentement universel des nations : nous leur dirons toujours, comme Lanfranc à Bérenger : — Ce n'est que par orgueil que vous avez des sentiments opposés à ceux de toute la terre. *Fastu quo*

plenus es contrà orbem terrarum sentire cœpisti. A DIEU ne plaise que nous pensions comme vous et que, ayant des sentiments si opposés à la vérité nous tombions dans la même perfidie que vous ! Nous pensons, au sujet du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST dans l'auguste Sacrement de nos autels, comme l'Eglise universelle. *Absit ut tam perversis et à veritate ipsâ tantùm aversis pari jungamur perfidiâ, atque in sanctâ Domini corporis ac sanguinis communione, minùs aliquid fateamur quàm catholica per orbem universum prædicat Ecclesia!* (Anonyme).

[S. Jean Damascène]. — Ne dirait-on pas que S. Jean de Damas a en vue de ruiner les défaites des ministres, dont les uns allèguent le changement de vertu, les autres une union chimérique du SAINT-ESPRIT, du pain demeurant pain, lorsqu'il parle en ces termes : Si la parole de DIEU est puissante et efficace, si le Seigneur fait tout ce qu'il veut, s'il a dit *que la lumière soit faite* et si elle a été faite,.. douterons-nous qu'il ne puisse changer le pain en son corps et le vin en son sang ? Il a dit autrefois *que la terre produise de l'herbe*, et, arrosée par les pluies du ciel, elle en produit tous les jours par la vertu et la fécondité que lui imprima ce commandement de DIEU. Ce même DIEU a dit. *Ceci est mon corps, ceci est mon sang, faites ceci en mémoire de moi*; et, pour obéir à ce commandement, cet effet s'accomplit jusqu'à ce qu'il vienne... Comme donc DIEU fit tout autrefois par l'opération du SAINT-ESPRIT, de même à présent c'est par l'opération du même Esprit qu'il fait, dans le mystère de la divine Eucharistie, des choses qui sont au-dessus de la nature, et qui ne peuvent être comprises que par la foi ; et, pour empêcher le soulèvement des pensées humaines, que cette merveille pourrait révolter, il ne répond ni aux doutes ni aux questions, mais il confirme la chose. Si vous demandez comment cela se fait, qu'il vous suffise d'entendre que cela se fait par le SAINT-ESPRIT, comme par le SAINT-ESPRIT le même Verbe de DIEU s'est fait naître du sein de Marie sa mère : car nous ne pouvons connaître autre chose dans ces mystères, sinon que le Verbe de DIEU est véritable, qu'il est tout-puissant, mais que la manière de l'effet est incompréhensible. — Peut-on exprimer d'une manière plus précise la foi orthodoxe sur la présence réelle ? Peut-on prévenir d'une manière plus forte toutes les évasions des novateurs ? Et ne faut-il pas convenir que, comme tout est pur à ceux qui sont purs, que tout est lumineux à ceux qui sont dans la lumière, de même tout est ténèbres à ceux qui sont dans les ténèbres, et que, lorsqu'on veut s'aveugler, DIEU permet, par un châtement très-juste, que l'on réussisse.

[Simplicité des termes]. — Il y a des choses qui n'ont pas besoin de preuves parce qu'elles sont revêtues de tant de marques de vérité qu'elles se font sentir avec peu d'application, en sorte que l'on a droit de les supposer pour certaines ; il y a au contraire des choses combattues par des préju-

gés si forts et si violents, qu'il est ridicule de les proposer sans preuves, et encore plus de vouloir charger les autres d'en apporter. C'est ce qu'il faut appliquer à la dispute présente. Le droit de supposer dans ce sens appartient aux catholiques : leur dogme a tant de marques de vérité, que l'esprit en est d'abord convaincu ; l'opinion des calvinistes, au contraire, est revêtue de tant de préjugés faux, qu'ils ne sont ni en droit de supposer leur sentiment, ni en droit de demander des preuves, mais qu'ils sont dans l'obligation d'en apporter qui soient équivalentes à des démonstrations. Il s'ensuit donc que, lorsque les catholiques se servent des expressions des Pères pour exprimer leur croyance sur le sacrement de la divine Eucharistie, ils n'ont pas besoin d'en établir le sens, parce qu'il est établi par les termes mêmes, tant ils sont naturels et reçus universellement. Il s'ensuit aussi que, quand les calvinistes répondent à ces expressions, il ne leur suffit pas de dire qu'elles peuvent être prises en un autre sens, et d'y appliquer les deux distinctions forcées de figure et de vertu, mais il faut qu'ils fassent voir, par des preuves particulières, que c'est le véritable sens des auteurs qui s'en sont servis, qu'ils les ont véritablement prises dans le sens de figure et de vertu, et ils doivent le montrer par des preuves si convaincantes, qu'elles balancent le poids de la cause des catholiques. C'est de ce fondement indubitable que l'on peut conclure que toutes les réponses des calvinistes, dans lesquelles ils se contentent de dire que les passages des Pères s'entendent d'un corps symbolique, d'un corps typique, d'une vertu déployée, sont des réponses contraires et à la raison et au bon sens, parce qu'ils n'accompagnent pas leurs réponses de preuves et d'autorités qui fassent voir que les Pères ont en effet entendu parler d'un corps symbolique, d'un corps typique et d'une vertu déployée. (*Anonyme*).

[Les SS. Pères croient simplement]. — Les docteurs n'ont point parlé des difficultés philosophiques du mystère de l'Eucharistie, parce qu'ils se sont bornés à la foi et sont demeurés tranquilles sur ce fondement. JÉSUS-CHRIST, ont-ils dit tous, est parmi nous dans la divine Eucharistie comme il est dans les cieux ; il est proprement et véritablement dans ce mystère, c'est son propre corps ; mais il y est d'une manière qui nous est inconnue, que la foi reconnaît et adore, mais qu'elle ne pénètre point. La docilité qui vient de la foi ne permet pas à l'esprit d'y penser, ou, si elle le permet, elle empêche qu'on soit étonné de ne comprendre pas les effets de la toute-puissance de DIEU, et de voir que les merveilles de ses mystères surpassent notre intelligence ; elles les fait regarder comme un abîme qu'on est incapable de sonder ; elle abaisse l'esprit sous la majesté infinie de DIEU ; elle étouffe et noie toutes les vues et toutes les pensées humaines dans la certitude absolue de la parole de DIEU et dans l'autorité infaillible de son Eglise. Ainsi, toutes les difficultés ne font nulle peine à un catholique ; il y pense peu, et il en parle encore moins, et n'en

parlerait point du tout s'il ne vivait avec des esprits inquiets, qui l'obligent d'en parler. S'il n'y avait point de calvinistes au monde, toutes les difficultés philosophiques ne se présenteraient pas davantage à l'esprit des fidèles que les difficultés des mystères de la Trinité et de l'Incarnation, qui sont ignorées de la plupart des chrétiens, pendant que les sociens en sont accablés, comme les calvinistes sont accablés des difficultés philosophiques du mystère de l'Eucharistie, parce que leur imagination, en ayant été souvent frappée, et vivement, leur renouvelle souvent ces pensées. C'est donc un effet tout naturel de la foi tranquille de la transsubstantiation, que ce silence que l'on aperçoit dans ces nations qui n'ont jamais ouï parler de difficultés sur ce mystère, et qui se boucheraient, disent-elles, les oreilles si elles les entendaient prononcer. C'est ainsi que, dans les premiers siècles, la doctrine de la présence réelle et de la transsubstantiation étant parfaitement établie et sans contestation, les docteurs ont gardé le silence sur les difficultés philosophiques. Les Pères, fort retenus à n'apprendre aux fidèles que ce qui était nécessaire pour édifier la foi, n'en n'ont point entretenu les peuples, ni dans leurs discours ni dans leurs écrits. Ce sont des questions, dit un saint évêque d'Angleterre, souvent proposées par ceux qui veulent paraître savants, qui aiment mieux s'occuper l'esprit de disputes philosophiques que de se rendre humblement à l'autorité sacrée, et qui dressent des pièges à ceux qui croient recevoir JÉSUS-CHRIST à l'autel, quoiqu'ils ne le conçoivent pas par la raison. *Has odiosas disputationes illi objicere solent quos amor humanæ laudis fatigat; qui laqueos parare gaudent imperitis, quibus cordi est potius sequi rationem sapientiæ secularis quàm fidei veritatem.* (Arnulphus Roffeus).

[Différentes expressions catholiques sur l'Eucharistie]. — Le mystère adorable de nos autels est composé de deux parties, l'une visible, l'autre invisible, l'une sensible, l'autre intelligible : c'est-à-dire qu'il est composé d'un voile extérieur, qui est le sacrement, et ensuite du corps de JÉSUS-CHRIST couvert du voile de ce sacrement. Ce voile n'est pas réellement le corps de JÉSUS-CHRIST ; il le cache à nos sens, et le corps de JÉSUS-CHRIST n'a pas réellement en soi ce que nous apercevons au-dehors. C'est de cette distinction que naît ce double langage si différent : le sacrement est le corps de JÉSUS-CHRIST, le corps de JÉSUS-CHRIST n'est pas le voile du sacrement. Les yeux nous enseignent que le voile conserve l'apparence du pain et du vin, la foi nous enseigne que ce n'est plus du pain et du vin. Mais, parce que ce voile conserve les apparences, il en retient les noms et les significations, parce que les apparences en font naître l'idée dans nos esprits. De-là il arrive — 1° Qu'en regardant le sacrement directement, et indirectement le corps de JÉSUS-CHRIST, nous l'appelons sacrement du corps de JÉSUS-CHRIST, mystère du corps de JÉSUS-CHRIST ; — 2° Qu'en considérant directement le corps de JÉSUS-CHRIST et le sacre-

ment ou le voile indirectement, nous disons fort bien que le corps de JÉSUS-CHRIST est contenu dans le sacrement; — 3° Qu'en considérant également et le sacrement et le corps de JÉSUS-CHRIST, nous disons que nous y voyons l'apparence du pain et du vin, mais que c'est dans la vérité le corps de JÉSUS-CHRIST. Il est encore fort naturel que l'esprit s'applique à l'une des parties du sacrement sans nier l'autre et sans y faire attention, et c'est de-là que nous disons fort bien que l'on a reçu le corps de JÉSUS-CHRIST. — Voilà la source de ces différentes manières de parler, comme si, en considérant l'homme comme une âme qui anime un corps, on dit que l'homme est un être immortel et spirituel; si l'on considère l'homme comme un corps animé par une âme, on dit que c'est un être mortel et corporel, et, en le considérant composé d'un corps et d'une âme, on dira que c'est un être mortel et immortel, mortel dans son corps, immortel dans son âme. En appliquant ces notions si simples et si naturelles au mystère de l'Eucharistie, on trouve la différence du langage et des expressions dont on se sert en parlant. Il n'y aurait donc rien de plus injuste et de plus faux que le raisonnement de ceux qui concluraient qu'un auteur ne parlant de l'Eucharistie que comme symbole, parce qu'il ne pense qu'aux explications mystérieuses et à ce qui frappe les sens, de conclure, dis-je, qu'il ne croit pas la réalité; comme il serait injuste de conclure qu'un auteur ne croit pas l'homme immortel parce que, ne le considérant que par rapport à son corps, il dit que l'homme est mortel. **(Anonyme).**

[Le silence des Ecritures]. — Tous les principes des ministres protestants se ruinent par eux-mêmes. Si JÉSUS-CHRIST, disent-ils, eût voulu parler simplement et naturellement, il l'aurait témoigné à ses Apôtres: que l'on lise et relise les évangélistes, vous n'y trouverez pas un mot de transsubstantiation, ni de la subsistance des accidents sans sujet, ni de la position du corps de JÉSUS-CHRIST en plusieurs lieux, ni de la distinction de son être naturel et de son être sacramentel, ni de son existence en la manière des esprits, ni rien de ce qu'on nous ordonne de croire. Que ceux qui parlent ainsi fassent réflexion sur la manière dont il a plu à DIEU de nous instruire des principaux articles de notre foi, et ils distingueront entre la substance des articles et les suites et les difficultés de ces articles; et ils verront que comme DIEU a bien voulu révéler la substance des articles de notre foi d'une manière assez claire pour ceux qui ont le cœur pur et qui n'ont pas l'esprit obscurci par des passions et préoccupé témérairement, de même il n'en a jamais voulu expliquer ni les suites ni les difficultés, ni allier les contrariétés qu'elles semblent renfermer, afin que ces difficultés et ces contrariétés apparentes servissent à humilier notre esprit, et nous apprissent à ne vouloir connaître dans les mystères que ce que DIEU nous en veut découvrir. En quel endroit de l'Ecriture les calvinistes nous montreront-ils que DIEU ait expliqué comment il est pos-

sible qu'une âme qui sort de ses mains se corrompe et devienne criminelle au moment qu'elle s'unit à un corps venu d'Adam ; que ce corps qui, n'étant qu'une matière, n'est point un sujet capable de péché, puisse communiquer à l'âme ce qu'elle n'a pas et ne peut pas avoir, et que de l'union de deux choses exemptes de péché il puisse résulter un tout qui en soit coupable et très-justement l'objet de la colère de DIEU ? Où est-ce que les hérétiques nous feront voir que DIEU ait développé les suites et les difficultés de la Trinité, capables d'effrayer tous les esprits qui n'établiraient pas leur foi sur des fondements plus solides que ceux des calvinistes, et qui donneraient autant de liberté qu'eux à leur raison ; ou que DIEU ait démêlé les difficultés qui naissent de l'union des deux natures dans une même personne par le mystère de l'incarnation ? Où est-ce qu'ils nous feront voir qu'il soit dit en un même endroit que JÉSUS-CHRIST était DIEU et homme tout ensemble, et que ces deux natures ne font qu'une même personne ? Il ne faut avoir jamais médité l'Écriture-Sainte avec quelque application pour n'y avoir pas remarqué le soin que DIEU a pris, en découvrant ses mystères, d'arrêter la curiosité des hommes, et, de leur apprendre à recevoir simplement et avec une humble soumission ce qu'il leur enseigne, quoiqu'il leur paraisse contraire aux principes que leur raison leur fournit, ou à d'autres vérités qu'ils trouvent dans l'Écriture. Tous ceux donc qui jugeront de nos mystères par l'analogie de la foi concluront, au contraire, qu'on ne doit rien voir ni de la transsubstantiation ni des autres difficultés philosophiques dans l'Écriture, parce que ce n'est point ce qui doit occuper notre esprit, ce n'est point l'objet de notre dévotion, ce n'est pas même ce que DIEU nous propose directement à croire ; ce ne sont que des conséquences que la raison tire de ce que DIEU nous a révélé, et qui fait la substance de la foi.

Pénétré de l'état de foi où nous sommes, et que DIEU veut humilier l'orgueil de l'homme pour lui apprendre à ne pas mesurer ses ouvrages sur son faible esprit, si borné et si limité, on ne s'attendra jamais à trouver dans les livres saints ni la manière de la présence de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie, ni la manière dont il est dans le ciel ; comment l'une et l'autre manière s'accordent, ni comment il se peut faire qu'il soit absent de nous et qu'il soit présent, qu'il ait quitté la terre par son ascension et qu'il soit sur la terre par l'Eucharistie. DIEU a coutume de proposer ses mystères séparément, sans en expliquer l'alliance et la combinaison ; il veut que nous les unissions par notre docilité et par notre soumission : c'est par-là que les vrais enfants de l'Église se distinguent d'avec les hérétiques : les premiers embrassent sans discernement ce que DIEU leur enseigne par son Église ; les hérétiques, qui sont présomptueux et qui ne reçoivent les mystères qu'à condition qu'ils puissent comprendre, par leur esprit, qu'ils ne sont pas contraires, les rejettent lorsque ces prétendues apparentes contrariétés ne se démêlent pas. Les catholiques

trouvent donc dans l'Écriture la substance du mystère d'une manière si claire, qu'ils sont surpris que la témérité des hérétiques ait osé l'attaquer, au lieu que les autres mystères ne sont enseignés dans l'Évangile que comme en passant et dans la suite d'un discours qui n'est pas destiné uniquement à en instruire les hommes. Il se trouve, au contraire, que la foi de l'Eucharistie y est enseignée par un discours exprès, qui n'est attaché à aucun autre, et avec une préparation qui excitait les Apôtres à attendre de JÉSUS-CHRIST quelque chose de fort grand et qui eût rapport au désir qu'il leur témoignait de célébrer avec eux la dernière Pâque, et à la circonstance de sa mort, qu'il eut soin de leur marquer, pour leur faire espérer un présent digne de l'amour avec lequel il allait offrir sa vie pour le salut des hommes. *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum antequàm patiar.* Ces paroles, *Ceci est mon Corps*, qui expriment ce qu'il faut croire de ce mystère, ne sont point énigmatiques, et il n'y a rien qui donne aucun soupçon qu'il les faille entendre dans un autre sens que celui qu'elles forment d'elles-mêmes. (**Anonyme**).

[En quoi consiste la doctrine des calvinistes]. — Toute la doctrine des calvinistes consiste en deux points principaux : — premièrement, à dire que le pain eucharistique est la figure du corps de JÉSUS-CHRIST, et le vin la figure de son sang ; — secondement, à dire que JÉSUS-CHRIST donne de nouvelles grâces ou un nouveau degré de sanctification à tous ceux qui s'en approchent avec foi, afin que ce soit une figure efficace. Ces deux points appartiennent, selon eux, à la substance même du mystère, et font partie de leurs articles de foi. Mais, si le pain de l'Eucharistie n'est qu'une figure du corps de JÉSUS-CHRIST établie par JÉSUS-CHRIST, ce ne sera pas un sacrement, et, si elle ne confère point de grâce, elle ne sera qu'un signe. On demande donc à présent aux ministres en quels endroits de l'Écriture ces dogmes sont contenus. Consultons les paroles dont JÉSUS-CHRIST s'est servi en instituant ce mystère, rapportées par trois Évangélistes, et nous n'y entendrons point parler de figures. Nous lisons cette même institution dans S. Paul, et l'on n'en trouve pas davantage. Partout on entend retentir ces paroles : *Sang de JÉSUS-CHRIST, Corps de JÉSUS-CHRIST* ; et jamais *figure de JÉSUS-CHRIST*. Cependant JÉSUS-CHRIST avait en vue les différents des catholiques et des calvinistes ; il savait que les uns diraient que le sacrement est le corps de JÉSUS-CHRIST, et que d'autres diraient qu'il n'est que la figure du corps de JÉSUS-CHRIST. JÉSUS-CHRIST n'en parle pas moins toujours comme il a enseigné à l'Église catholique de parler, et jamais il ne parle comme les calvinistes. Il nous prescrit, par son Apôtre, de nous éprouver sérieusement avant d'approcher de ce mystère ; il lui fait prononcer un arrêt terrible contre ceux qui le profanent. La raison en est, disent les calvinistes, que l'injure faite à l'image retombe sur l'original. Mais il n'eût guère coûté de nous exprimer autrement cette raison, qu'en nous disant que ceux qui mangent indigne-

ce pain sont coupables du corps et du sang du Sauveur, et qu'ils boivent et mangent leur jugement, en ne discernant pas le corps du Sauveur : il ne paraît pas que l'on s'exprime ainsi pour les profanations faites à la copie. Si l'on a beaucoup de peine à trouver dans l'Écriture la figure inventée par les calvinistes, on en a encore davantage à trouver l'efficace qu'ils y attribuent ; car elle n'y est ni expressément ni confusément, ni littéralement ni méthaphoriquement, ni par conséquent dans l'Écriture. — On nous dit que le pain est le corps de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire, selon les calvinistes, la figure de ce corps : donc c'est une figure efficace, donc elle nous donne de nouvelles grâces, de nouveaux rayons de lumière, de nouveaux degrés de sanctification. Quelle conséquence ! Le pain que nous rompons est la communication du corps de JÉSUS-CHRIST, c'est-à-dire, selon les calvinistes, c'est le signe de cette communication ; donc c'est le signe d'une communication intérieure, et non extérieure ; donc c'est le signe d'une communication présente, et non passée : qui ne voit que ce sont des conséquences arbitraires et sans fondement, dans lesquelles on prétend autoriser par l'Écriture ses imaginations? (*Le même*).

[Règles pour étudier les Pères]. — La raison prescrit, dans l'examen des autorités des Pères de l'Église sur l'Eucharistie, — 1°. Que l'on s'instruise de leurs sentiments dans les endroits où ils s'en sont expliqués avec étendue et avec dessein, plutôt que dans ceux où ils n'en ont parlé qu'en passant et par rencontre. Ce n'est pas que l'on prétende qu'il y ait de la contrariété entre ces instructions formelles et expresses, et entre ces lieux écartés ; mais il est de l'équité que les uns servent à éclaircir les autres. — 2°. Entre plusieurs Pères qui auront traité la même matière, on doit choisir plutôt ceux qui l'ont traitée amplement, et dans des circonstances qui les obligeaient à en parler exactement, que ceux qui en ont parlé par rapport à quelque autre matière ne demandant pas qu'ils s'expliquassent avec la même exactitude. S'il s'agit, par exemple, de savoir en quel sens les Pères ont appelé l'Eucharistie pain et vin, et ont employé les mots d'images, de figure, d'antitype, la raison ne veut-elle pas que l'on consulte plutôt les endroits où ils se sont servis de ces mots en expliquant amplement leur doctrine sur l'Eucharistie, que ceux où ils les auront employés sans s'expliquer parce qu'il n'en était pas question, et que l'on s'attache principalement à ceux des Pères qui ont été dans l'obligation d'en faire des instructions expresses. Ces règles sont si conformes au bon sens, que jamais personne ne les a révoquées en doute, depuis que l'on examine le sentiment des auteurs : car, étant impossible que ceux qui écrivent disent sur chaque matière et en chaque lieu tout ce qu'ils en pensent, et qu'ils s'en expliquent partout avec une égale clarté, la raison nous conduit d'elle-même à prendre les lieux étendus, pour commentaires des endroits courts et écartés, et à supposer qu'encore qu'ils n'aient pas toujours dit en ces derniers tout ce qu'ils avaient dans l'esprit, on ne

leur fait point de tort de croire qu'ils y ont voulu dire ce qu'il paraît par d'autres lieux qu'ils ont effectivement pensé. — Voilà donc les règles d'équité que l'on doit observer dans toutes les discussions des passages des auteurs pour connaître leurs véritables sentiments. On doit les suivre dans l'examen que l'on fait pour discerner ce qu'ils ont pensé sur le sujet de l'Eucharistie. (*Le même*).

[Les calvinistes se condamnent eux-mêmes]. — L'une des erreurs dont les calvinistes ont pris plus de soin de se justifier, c'est de prouver qu'ils n'admettaient pas dans l'Eucharistie de purs signes sans efficace et sans vertu. Ainsi, dans la confession d'Augsbourg, ils prononcent anathème contre ceux qui disent que dans la Cène du Seigneur on n'offre que de simple pain et de simple vin, et qui ne confessent pas que le sang du Seigneur tout entier, vrai DIEU et vrai homme, est comme vrai et unique don. Mais, après cette condamnation expresse qu'ils prononcent contre les sociniens, ils retombent nécessairement, par leur principe, dans l'erreur qu'ils ont condamnée, et se trouvent anathématisés avec les hérétiques qu'ils détestent : car enfin, après avoir développé ce qu'ils entendent par signe efficace, on trouve qu'ils n'admettent dans l'Eucharistie que de simples signes, et que JÉSUS-CHRIST ne nous y donne que du pain et du vin. Où prouveront-ils que JÉSUS-CHRIST a attaché sa grâce à ce signe, et par conséquent que c'est un signe plein et efficace ? Les catholiques conviennent qu'il n'y a que DIEU qui puisse joindre sa grâce à des signes extérieurs, et que nous sommes assurés que sa grâce y est jointe, lorsque la tradition nous le dit. Les calvinistes vont plus loin : ils veulent encore qu'il y ait une autorité expresse dans l'Écriture, afin qu'on puisse dire sans témérité qu'un signe est efficace. Or, ils sont dans l'impuissance absolue et de prouver par la tradition que DIEU ait attaché sa grâce à ce signe pour en faire une figure pleine, et de le prouver par l'Écriture. L'Eucharistie n'est donc, selon leur principe, qu'un signe vide. Les voilà par conséquent confondus avec les anabaptistes et avec les sociniens, qu'ils ont condamnés : ils ruinent donc par eux-mêmes leur principe. Tant il est vrai que l'erreur ne se peut soutenir, qu'elle est contraire à elle-même. Par quelle sorte de subtilité peuvent-ils découvrir une promesse de grâce dans ces paroles : *Prenez et mangez, ceci est mon corps* ? Est-ce une conclusion raisonnable de dire : Ceci est la figure du corps de JÉSUS-CHRIST, donc cette figure contient et confère la grâce du corps de JÉSUS-CHRIST ? Le sens commun ne dit-il pas, au contraire, qu'une figure ne doit pas contenir la vertu de la chose figurée ; qu'être figure et contenir la vertu de la chose sont deux propositions séparées : qu'ainsi, en affirmant l'une, on n'affirme pas l'autre ? Quand Joseph dit à Pharaon que les sept vaches étaient sept années, voulait-il dire qu'elles en contenaient la vertu ? Quand DIEU dit à Moïse que l'agneau était la figure de la pâque ou du passage, il ne voulait pas dire qu'il fût rempli

de la vertu du passage. Il faut donc que les novateurs conviennent de la fausseté de leurs principes ; il faut qu'ils reviennent à la source d'où ils sont partis, et à cette Eglise matrice qui les a enfantés, afin que, renonçant à leurs inventions humaines, ils reconnaissent l'institution de l'auguste sacrement de nos autels par JÉSUS-CHRIST, et qu'avec nous, d'une même bouche, d'un même cœur, d'un même esprit, ils confessent JÉSUS-CHRIST, dans la divine Eucharistie, réellement présent et demeurant sous ces voiles parmi nous jusqu'à la consommation des siècles.

Les calvinistes sont ceux qui ont étouffé l'impression naturelle que ces paroles font sur l'esprit : *Ceci est mon corps*. C'est par de profondes réflexions qu'ils y ont trouvé leur sens figuré et d'image. Toutes les nations ont vu la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST. Sur quoi l'on doit remarquer qu'une des causes les plus ordinaires de l'éblouissement et des erreurs où l'on tombe dans les jugements, c'est qu'en les rendant l'objet des réflexions et des raisonnements, on étouffe l'impression naturelle pour y substituer un sens forcé. L'esprit s'accoutume à ce sens forcé, il cesse d'en être surpris, parce qu'il y pense souvent, et l'on n'y trouve plus que de la clarté. En effet, Zwingle n'avoue-t-il pas qu'il a tourné, pendant quatre ou cinq ans ces paroles, *Ceci est mon corps*, dans tous les sens imaginables, pour donner le sens qu'il a depuis embrassé ? Il confesse l'avoir trouvé dans la lettre d'un Hollandais, et qu'ensuite il avait essayé de fortifier cette idée de figure par plusieurs passages de l'Écriture. Ce procédé ne sent-il pas bien l'illusion ? et n'est-il pas vrai que c'est par de vaines subtilités que l'on étouffe l'impression naturelle, au lieu que, si l'on examine toutes les sociétés chrétiennes, on trouvera qu'elles ont suivi sans aucun changement, et d'une manière uniforme, l'impression naturelle de ces paroles : *Ceci est mon corps* ; elles y sont entrées sans efforts, et d'une manière si universelle, qu'il est visible qu'il n'y a que le sens commun qui les ait réunis. Il n'a point fallu livrer de combats ni souffrir la contradiction : au lieu que la doctrine calviniste ne s'est établie que par des voies toutes opposées, par les disputes, par les écrits, par les réflexions et les spéculations métaphysiques. On peut faire le fier contre ces sortes de raisonnements simples ; mais il est bien difficile que l'on étouffe l'impression qu'ils font sur l'esprit, et que l'on soit persuadé que des expressions que personne n'a jamais tenté de prendre en un sens métaphorique, comme font les calvinistes, soient fort semblables à un autre sens qui a été pris sans effort par toute la terre. (**Anonyme**).

[Les paroles de N.-S. sont claires]. — Que l'on examine de près les règles du langage humain, et l'on verra que ces paroles, *Ceci est mon corps*, ont fait sur l'esprit de toutes les nations l'impression qu'elles devaient faire. Elles ont compris que JÉSUS-CHRIST avait parlé d'une manière sage et raisonnable, qu'étant la vérité même il n'avait point parlé d'une manière trompeuse, et qu'étant vrai homme il s'était conformé au langage des

hommes. Tous les chrétiens ont jugé de cette expression, *Ceci est mon corps*, selon la manière dont ils parlent eux-mêmes, et, comme ils ne s'aviseraient jamais, en instituant un signe, de ne pas avertir que la chose dont ils parlent doit être regardée comme un signe, ils n'ont point cru que JÉSUS-CHRIST l'ait voulu faire, mais que, s'il avait voulu donner l'Eucharistie comme un simple signe, il les en aurait avertis, surtout sur le point de quitter ses disciples, leur donnant ses dernières et les plus importantes de ses instructions dans un testament. JÉSUS-CHRIST, qui avait accoutumé de leur expliquer jusqu'aux moindres paraboles, aurait-il manqué de les instruire de celle-ci, qui était la plus importante, si c'eût été une parabole ? Les Apôtres, qui partout se donnaient la liberté d'interroger JÉSUS pour l'explication de ce qu'ils ne concevaient pas ne lui auraient-ils pas dit : *Edissere nobis parabolam istam ?* Mais comme ces paroles étaient claires, conformes au langage humain, ils les ont conçues sans avoir besoin d'interprète, et toutes les nations y sont entrées avec eux. Tous ceux qui établissent un signe supposent que ceux à qui ils parlent le regardent comme signe, ou bien ils en avertissent. Ainsi, lorsque Daniel dit à Nabuchodonosor qu'il était la tête d'or, *tu es caput aureum*, Nabuchodonosor avait commencé par demander l'explication de son songe. Ainsi, quand on dit d'un tableau que c'est le Pape ou que c'est Alexandre, on ne le dit qu'à ceux qui sont informés qu'un tableau est destiné à représenter l'original ; et, si l'on parlait à un étranger qui ne sût point que les tableaux sont destinés à représenter les originaux, on commencerait par le lui expliquer. Or, ici JÉSUS-CHRIST n'explique rien ; les Apôtres n'interrogent point, parce qu'il n'y a rien de si clair que ces paroles, *Ceci est mon corps*, et qu'il est impossible de tomber dans la méprise quand on écoute la première impression qu'elles font sur l'esprit, et que l'on suit les règles du langage commun et ordinaire. (*Le même*).

[Même sujet]. — Il faut avouer qu'il y a divers degrés dans l'erreur, et que tout n'y est pas également déraisonnable. Les ministres trouvent plus de couleur pour autoriser leur sens de figure dans ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*, que dans *Ceci est mon corps* ; mais si ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*, ne leur ont pas fait trouver le sens de figure, elles n'en portaient donc pas l'idée ; c'est le sens de figure déjà trouvé qui leur a persuadé qu'ils pouvaient se servir de ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*, pour autoriser le sens de figure. — 2°. Aussi tous les chrétiens du monde les ont toujours lues dans l'Évangile, sans qu'on se soit avisé qu'elles pussent donner lieu d'entendre ces paroles, *Ceci est mon corps*, dans un sens figuratif. — 3°. Nul des ministres ne saurait faire voir qu'aucun des Pères et des écrivains ecclésiastiques ait employé ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*, à l'éclaircissement de celles-ci, *Ceci est mon corps*, quoiqu'ils aient souvent cité ces dernières paroles pour confirmer la foi que l'on devait avoir dans l'Eu-

charistie. Ceux mêmes d'entre les hérétiques qui ont été persuadés que l'Eucharistie n'était qu'une figure du corps de JÉSUS-CHRIST n'y ont point été portés par ces paroles-là, *Faites ceci en mémoire de moi* : Zwingle confesse ne s'être défait des idées de réalité que sur la lettre d'un Hollandais, et non sur la lumière de ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*. Il faut donc que cette lumière soit bien sombre, et il est bien peu probable que JÉSUS-CHRIST ait fait dépendre d'une explication si peu claire le sens des paroles par lesquelles il voulait instruire toute l'Eglise de ce qu'elle devait croire sur ce mystère. — 4°. Ne serait-ce pas faire injure à JÉSUS-CHRIST que de prétendre que par ces paroles il a voulu éclaircir ce qu'il avait dit du pain et du vin ? Car enfin, il n'y a aucun exemple, ni dans l'Écriture ni dans les discours ordinaires, d'une semblable expression, par laquelle, sans aucune préparation, on ait donné, la première fois que l'on fait un signe, le nom de la chose signifiée : il est bien étrange que l'on veuille attribuer à JÉSUS-CHRIST, dans le temps même où il paraît le plus éloigné de s'exprimer d'une manière extraordinaire, un discours inusité entre les hommes ; on n'en saurait apporter d'exemples qui ne soient faits à plaisir. Si ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*, sont explicatives, elles ne peuvent donc être séparées de ces paroles, *Ceci est mon corps*, ou bien le sens devient trompeur et captieux. Cependant, deux évangélistes, S. Mathieu et S. Marc, n'ont point rapporté ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi* ; ils ont donc cru que le sens de ces paroles, *Ceci est mon corps*, *Ceci est mon sang*, n'en dépendait pas : c'est-à-dire qu'ils ont cru que ces paroles étaient intelligibles en elles-mêmes ; ils ne les ont donc point prises pour surprenantes et pour extraordinaires ; ils ne les ont donc point prises dans le sens de figure, et n'ont point voulu qu'elles y fussent prises, puisqu'il les ont supprimées. La suite même fait voir que JÉSUS n'a point ajouté ces mots à ceux de l'institution pour l'expliquer, mais pour marquer ce que l'on devait avoir dans l'esprit en observant ce qu'il prescrivait. Après avoir dit à ses Apôtres *Ceci est mon corps*, *Ceci est mon sang*, il ne leur dit pas : *C'est-à-dire que c'est la figure qui le signifie* ; comme il aurait fait s'il avait prévu qu'il les eût surpris ; mais il leur dit *Faites ceci* ; c'est-à-dire *ce que j'ai fait*, supposant qu'ils entendaient bien ce qu'il avait fait ; et il ajoute ensuite l'esprit dans lequel ils devaient le pratiquer, qui est de se souvenir de lui et de sa mort, comme le dit S. Paul : *Mortem Domini annuntiabitis*. (*Le même*).

[Réponse à une objection]. — Il n'y a rien de plus visiblement contre le sens commun que ce principe imaginaire, que la mémoire suppose l'absence des choses, et qu'ainsi, lorsque Notre-Seigneur a dit *Faites ceci en mémoire de moi*, il s'est suffisamment expliqué, qu'il n'était pas réellement dans le pain, mais que ce n'était qu'une figure. La mémoire n'est opposée qu'à l'oubli, et nous oublions un grand nombre de choses présentes, parce

qu'elles ne frappent pas nos sens. En effet, nous oublions DIEU, en qui nous sommes et par qui nous vivons ; nous nous oublions nous-mêmes, quoique nous soyons intimement présents à nous-mêmes ; nous oublions que nous sommes environnés des démons, qui tournent sans cesse à l'entour de nous, et qui ne cherchent qu'à nous perdre ; nous oublions que les anges sont avec nous pour nous secourir ; nous oublions nos biens et nos maux, et les biens et les maux de ceux avec qui nous vivons, quoique tout cela nous soit présent : et, comme nous l'oublions, nous nous en souvenons aussi quelquefois. C'est donc un principe très-faux d'avancer que la mémoire suppose les choses absentes, et c'est une chicanerie ridicule de soutenir que le mot de *mémoire* est pris improprement dans les exemples que l'on vient d'alléguer : c'est, au contraire, prendre ce mot dans sa signification ordinaire ; et elle est si peu impropre, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de s'exprimer autrement. Aussi, lorsque certains auteurs ont dit que la mémoire ne regarde pas les choses présentes, ils ont entendu une présence sensible, et non une présence réelle, et ils ont voulu seulement faire entendre qu'on ne se sert pas du mot de mémoire ou de souvenir pour marquer l'application de l'esprit aux choses qui frappent nos sens, qu'on ne saurait en effet oublier. Tout ce que les Apôtres pouvaient donc conclure de ces termes, c'était qu'il fallait se souvenir, à l'égard de JÉSUS-CHRIST, de quelque chose qui ne frappât point les sens, c'est à-dire de sa présence réelle, mais cachée. Mais il n'est pas possible qu'ils aient conclu que JÉSUS-CHRIST devait être absent, sur ce qu'il leur commandait de se souvenir de lui, cette conséquence étant trop grossièrement fautive, pour l'attribuer à des personnes non prévenues. — Mais par ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*, ne comprirent-ils pas que JÉSUS-CHRIST instituait un sacrement ? et comme ils savaient que les sacrements sont des signes sacrés, ne comprirent-ils pas que le pain était le signe sacré du corps de JÉSUS-CHRIST, et que c'était ce que JÉSUS-CHRIST avait voulu dire par ces paroles, *Ceci est mon corps*. Les Apôtres comprirent, il est vrai, que JÉSUS-CHRIST instituait un sacrement, mais ils le comprirent dans le sens des catholiques et non dans le sens des calvinistes ; ils le comprirent selon l'ordre que JÉSUS-CHRIST leur avait fait connaître, c'est-à-dire après les avoir instruits de la présence réelle de son corps et de son sang sous les espèces du pain et du vin, et non selon la pensée des ministres, qui renversent cet ordre. Car ces paroles, *Faites ceci en mémoire de moi*, n'étant pas explicatives, mais seulement affirmatives, de ce que JÉSUS-CHRIST avait dit, elles ne changeaient en rien l'idée que les Apôtres avaient conçue par ces autres paroles, *Ceci est mon corps*. Or, ces paroles, dites sans préparation, sans avoir parlé auparavant de signes, ne pouvaient en porter l'idée, mais une idée de réalité. Il est vrai que cette idée de réalité enfermait par nécessité l'idée de figure, car il est visible que le pain consacré n'était pas extérieurement le corps de JÉSUS-CHRIST, et que le vin n'é-

tait pas le sang, et qu'ainsi il y avait différence entre l'apparence extérieure et la vérité intérieure : d'où il suivait que JÉSUS-CHRIST était sous une forme différente de ce que les Apôtres le voyaient, que ces formes différentes des espèces couvraient à leurs yeux le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, et le représentaient à leur foi. Les Apôtres voyaient donc dans l'Eucharistie un objet des sens et un objet de foi ; ils voyaient une image de la passion jointe à la réalité du corps de JÉSUS-CHRIST ; ils voyaient donc un sacrement, c'est-à-dire un signe sacré d'une chose invisible et cachée, qui était le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST, donnés par ces paroles : *Ceci est mon corps. (Le même).*

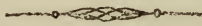
[Les effets de la foi simple]. — Qu'il serait à souhaiter que nos frères errants eussent éprouvé ce que peut la foi dans les personnes vraiment simples ! Ils sauraient qu'elle apaise sans aucune peine cette révolte du raisonnement humain, qu'elle couvre d'un saint nuage toutes les difficultés de nos mystères, en sorte que l'on ne s'en aperçoit pas, et qu'elle occupe tout l'esprit de la reconnaissance de sa faiblesse et de la vue de la grandeur de DIEU ; et ils concluraient de là qu'il n'y a point de disposition plus éloignée de celle des Apôtres que de former des questions sur des paroles qui leur paraissent claires et précises. C'est donc une pensée très-judicieuse que celle des théologiens catholiques, qui soutiennent que les Apôtres auraient interrogé JÉSUS-CHRIST si ces paroles, *Ceci est mon corps*, leur avaient paru obscures : car il est permis à un ignorant de demander d'être instruit de ce qu'il n'entend point, principalement si c'est une chose qu'on lui commande de faire, comme dans cette occasion : *Faites ceci en mémoire de moi. Hoc facite in meum commemorationem.* Mais il n'est pas permis à une personne vraiment docile de refuser de croire ce que DIEU lui dit clairement, sous prétexte qu'il y trouve des difficultés : car il faut se reposer sur la toute-puissance d'un DIEU qui parle. Ajoutons à cette pensée, si solide pour tous ceux qui ne sont pas préoccupés, que, JÉSUS-CHRIST parlant ainsi en instituant le sacrement de son corps, il ne parlait pas seulement à ses Apôtres, mais à toute l'Eglise, non d'un siècle, mais de tous les siècles. Ces divers sens dans lesquels ses paroles ont été prises lui ont été présents, aussi bien que tous les différends qui en sont nés. Il a vu qu'elles seraient le sujet d'une grande division dans ceux qui croiraient en lui ; il la pouvait prévenir, et il ne l'a pas fait par un jugement incompréhensible, mais certainement juste, et qui ne saurait être contraire à ce qu'il nous a fait paraître de sa bonté. Il a donc exercé, en les prononçant, et sa miséricorde et sa justice : l'une en rendant ses paroles assez claires pour être entendues par ceux qui les prennent dans le vrai sens, et l'autre en ce qu'il n'a pas voulu empêcher, par des expressions plus précises, que l'on en pût abuser en les détournant en un faux sens. Ce sont ou les catholiques ou les calvinistes qui éprouvent les effets terribles de cette justice. Il est question

seulement de discerner sur qui tombe ce malheur. Mais à qui ce discernement peut-il être difficile, si l'on considère simplement ou les personnes ou les causes qui engagent les uns et les autres dans les opinions qu'ils embrassent ? Est-il possible de croire que ceux qui ont commencé par condamner tous les conciles et tous les Pères, que les destructeurs du sacerdoce et de tout l'extérieur de l'Eglise, les schismatiques déclarés, des gens qui, selon les règles de la raison, ne doivent pas même être écoutés, soient les seuls que DIEU ait choisis pour leur donner l'intelligence de ce mystère de l'unité des chrétiens et du sacrifice perpétuel de son Eglise ? Qui s'étonnera, au contraire, de voir que la justice de DIEU abandonne aux ténèbres et aux égarements de leur esprit les calvinistes, et qu'il leur refuse la connaissance de ce mystère de paix, lorsqu'on les voit armés et soulevés contre son Eglise, et que, par un principe d'orgueil commun à toute la secte, ils sont assez hardis pour prétendre qu'ils ont chacun plus de lumière, dans l'intelligence de l'Ecriture, que tous les Pères ensemble ? — Qui s'étonnera que des gens qui règlent leur foi par des subtilités métaphysiques soient livrés aux illusions de leur raison, et que DIEU, qui leur a laissé assez de lumières et assez de secours, soit par la clarté de ses paroles, soit par l'autorité de son Eglise, leur rendant témoignage de la foi, n'ait pas voulu prévenir ces doutes téméraires où ils n'ont été portés que par leur présomption ? Mais il n'en est pas de même de cet autre parti, infiniment plus nombreux, qui fait profession d'entendre simplement et dans le sens naturel ces paroles qui décident la réalité : *Ceci est mon corps*. On ne voit point de motif qui les porte à embrasser ce sentiment ; ils ne se soulèvent point contre l'Eglise en l'embrassant ; c'est au contraire l'Eglise même, et ce grand corps de religion venu jusqu'à eux par JÉSUS-CHRIST, qui les y engage. Ils assujettissent leur raison à la foi, et non la foi à leur raison ; et c'est la grande idée qu'ils ont de l'éminence de DIEU au dessus de la capacité de leur esprit qui leur fait mépriser tout ce qui pourrait les détourner de se rendre à ce qu'ils croient que DIEU leur révèle de ce divin mystère. Qui pourrait donc croire que DIEU, voyant la disposition de tant d'âmes qui n'aiment que lui, leur ait refusé la disposition nécessaire pour éviter une telle erreur ? que non-seulement il la leur ait refusée, mais qu'il leur ait tendu des pièges à dessein, qu'il ait évité les termes ordinaires dont on exprime ce sens de figure, et qu'il en ait choisi d'autres qui ne donnent d'eux-mêmes que l'idée de la présence réelle, et qu'il n'ait pas voulu prévenir, par un mot que l'usage ordinaire du langage demandait, tous ces funestes effets qu'il prévoyait devoir naître de l'expression extraordinaire qu'il avait choisie ? Ne peut-on pas dire, sur ce sujet, ce que JÉSUS-CHRIST disait aux Juifs, que les plus insensibles des hommes ne le seraient pas assez pour refuser à des enfants soumis et obéissants une instruction si facile et si nécessaire ? C'est un blasphème contre la bonté de DIEU, que de croire qu'il l'ait refusée à son Eglise, qui ne se

porte au sens de la présence réelle que par la soumission qu'elle a pour l'autorité divine, et par le mépris des lumières de l'esprit humain. (Anonyme).

[Variations des hérésies sur la présence réelle]. — C'est un étrange progrès que font ceux qui suivent leurs fantaisies et leur aveuglement. Car comme ces fantaisies sont formées par leurs passions, lesquelles n'ont point de règles, elles n'ont point non plus de règles certaines, et elles emportent souvent le jugement à des extrémités tout opposées. C'est ce qui est arrivé aux calvinistes sur le sujet de ces paroles, *Ceci est mon corps*. Les premiers réformateurs y virent longtemps le sens catholique, et n'y aperçurent point les autres sens. Ensuite, ayant eu envie de détruire ce sens, non parce qu'il leur paraissait trop peu conforme aux paroles, mais parce qu'il renfermait, selon eux, trop de difficultés, ils en cherchèrent un autre, et furent longtemps sans en pouvoir trouver; et, quand ils l'eurent trouvé, ils l'embrassèrent comme le véritable sens; mais, par un certain reste de sincérité qui leur demeura, ils ne laissèrent pas d'avouer qu'en prenant ces paroles à la lettre elles signifiaient la transsubstantiation. Enfin, ils se sont repentis de cet aveu que la vérité avait tiré d'eux, et ils ont trouvé qu'il leur était plus utile de dire nettement que ces paroles ne se pouvaient du tout entendre à la lettre, qu'elles ne formaient aucun sens, ni vrai ni faux, prises de cette manière, et que l'on n'en saurait tirer le sens de transsubstantiation que par des applications forcées. C'est le degré de fantaisie où les ministres sont parvenus; c'est sur quoi il faut entendre parler Zwingle dans une lettre à Billicanus: car, en comparant l'opinion des catholiques avec celle des luthériens, il dit que ces derniers sont imprudents d'admettre que le mot *est* retient la signification naturelle, et de nier que le pain soit changé au corps de JÉSUS-CHRIST, et le vin en son sang. « Certainement, dit-il, si l'on prend le mot *est* proprement, ceux qui suivent le Pape ont raison, et il faut croire que le pain est chair. » Ainsi selon Zwingle, la transsubstantiation se tire du sens simple et naturel de ces paroles: *Ceci est mon corps*. Il se sert du même argument dans le Traité de la Cène: « Si l'on explique, dit-il, sans figure le mot *est*, dans ces paroles *Ceci est mon corps*, il est impossible que la substance du pain ne soit pas changée en la substance du corps de JÉSUS-CHRIST, et qu'ainsi ce qui était pain auparavant ne soit plus pain: *Fieri nequit quin panis substantia in ipsam carnis substantiam convertatur; panis ergò non est qui antea panis erat.* » Et ce qui est considérable c'est qu'il dit que cette proposition, *Ceci est mon corps*, forme le sens de la transsubstantiation, en supposant que par le mot de *ceci* l'on entende le pain: — « Si le mot *ceci*, dit-il à Luther, marque le pain, et que l'on ne puisse souffrir de figure dans ces paroles, il s'ensuit que le pain devient le corps de JÉSUS-CHRIST, que ce qui était pain devient tout d'un coup le corps de JÉSUS-CHRIST: *Jàm panis transit in corpus Christi, et est*

corpus subito quod jàm panis erat. » Un peu plus haut il lui dit : « Si vous vous opiniâtrez à ne point recevoir de figure, il s'ensuit que le Pape a raison de soutenir que le pain est changé au corps de JÉSUS-CHRIST. » — D'où vient donc que ce sens, qui a été compris si facilement par ces premiers ministres, devient incompréhensible aux ministres d'aujourd'hui ? C'est qu'ils ont porté leurs fantaisies sans bornes plus loin que leurs chefs. Il n'y a donc, pour les ramener de leur égarement, qu'à les réduire à juger des expressions par leur véritable règle, qui est l'impression qu'elles font; et, puisqu'ils voient que ces paroles, *Ceci est mon corps*, portent l'idée de transsubstantiation dans l'esprit des ennemis les plus déclarés de ce dogme, ils ne doivent pas contester sur ce point. (*Le même*).



LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

AVERTISSEMENT.

Quand nous avons traité de l'auguste et adorable TRINITÉ, et parlé de l'Unité de la nature divine, de la distinction des personnes, et de tout ce qui regarde cet auguste mystère, ce n'a pas été pour faire des prédicateurs autant de théologiens afin d'instruire les fidèles et de leur enseigner les premiers fondements de la religion, mais pour leur faciliter le moyen de faire un discours chrétien et édifiant, par les conséquences morales qu'on peut tirer des vérités sublimes qu'on est obligé de développer autant qu'il est nécessaire pour cet effet. On ne doit donc attendre autre chose, dans ce SUPPLÉMENT, qu'une continuation d'extraits ou de morceaux qui peuvent contribuer à ce dessein. Nous serons par-là désabusés d'une erreur qui a eu cours assez longtemps : savoir, qu'il est inutile de parler en chaire d'un mystère que personne ne peut comprendre, qu'on ne peut même assez bien expliquer, et, quand on le pourrait, qui donne plus à l'esprit qu'au cœur. La multitude des vérités morales qui peuvent entrer dans un discours sur ce sujet nous fera voir, au contraire, qu'on peut prêcher sur cette matière d'une manière à la portée du commun même des auditeurs, et par conséquent avec fruit et édification.

[La distinction des trois personnes]. — Quand nous parlons de la suradorable Trinité, nous n'entendons parler d'autre chose que de DIEU même, un en trois Personnes distinctes, qui sont le Père, le Fils et le SAINT-ESPRIT. C'est là ce que nous appelons le premier mystère de notre foi. C'est cependant une seule Divinité : car ces trois personnes distinctes ne font point trois dieux différents, mais un seul et même DIEU, un seul sage, un seul puissant, et ainsi de tous les autres attributs divins. Car, les trois personnes exceptées, en DIEU tout est un. C'est à la vénération de ce mystère, incompréhensible à tout esprit créé, que l'Eglise sainte a consacré tout l'office de ce jour. C'est de ce mystère si impénétrable que parle l'Apôtre lorsqu'il dit : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ DEI?* (Rom. II) : O profondeur des richesses de la sagesse, et de la science de DIEU ! Comme s'il disait : je ne vous ai pas enseigné à fond tout ce que je pourrais avoir appris sur une matière si vaste et si relevée, et peut-être même que vous ne comprenez pas le peu que je vous en ai exposé. N'en soyez point étonnés ; personne ne peut sonder la profondeur des secrets de DIEU ; tout esprit créé est trop borné pour entrer dans cet abîme de lumière ; il n'appartient qu'à DIEU d'en mesurer la hauteur. C'est donc avec raison que le SAINT-ESPRIT nous dit : *Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ* (Proverb. xxv), que celui qui osera rechercher les secrets de la majesté sainte sera accablé par le poids immense de sa gloire. Si les ouvrages et les mystères de DIEU pouvaient être compris par l'esprit humain, ils ne seraient plus ni admirables ni ineffables. (LeTourneux, *Année chrétienne*).

[Unité de Dieu]. — Si DIEU n'est pas un, dit Tertullien, il n'est pas DIEU, et en effet l'idée que nous en avons, qui est celle de l'Être parfait, exclut la multitude des dieux : car ils ne seraient ni la fin ni le bien l'un de l'autre. Aucun en particulier ne pourrait être ni le souverain bien ni l'être très-parfait ni le tout-puissant. Chaque créature ne serait dans l'obligation d'honorer que celui qui l'aurait créée, et pourrait se dispenser de reconnaître l'autre, avec qui elle n'aurait nulle liaison : et par conséquent il y aurait un dieu qu'on ne serait pas obligé d'aimer ni d'adorer, et duquel on n'aurait nulle dépendance. La foi néanmoins, sans blesser cette suprême unité de DIEU, nous enseigne qu'il y a un DIEU en trois personnes distinctes : le Père, le Fils et le SAINT-ESPRIT ; que la nature divine est communiquée par le Père au Fils, et par le Père et le Fils au SAINT-ESPRIT, d'une manière si parfaite que le terme de ces divines productions est aussi parfait, que son principe est égal à lui, est DIEU comme lui, et possède la même divinité. C'est là ce que nous appelons le mystère de la Trinité, dans lequel nous adorons un DIEU en trois personnes, et trois personnes en un seul DIEU, et de cette manière nous allions dans une même et seule divinité l'unité et la fécondité, en n'ado-

rant pas une unité stérile, ni une fécondité qui multiplie et divise la nature divine. (*Lê même*.)

[Jésus est l'image du Père]. — Toute la théologie nous enseigne que le Fils, par la condition de sa personne, est l'image du Père éternel, et qu'il n'y a que lui qui puisse dire avec vérité ces paroles : *Ego sum similis Altissimo* : Il est le caractère de sa substance, l'expression de ses grandeurs, et, pour le dire en un mot, il est un Fils parfait qui représente tout son Père : *Totum in se monstrans genitorem*, dit S. Grégoire de Nyss. — La même théologie nous apprend que le crime de l'homme et de l'ange a été de vouloir se rendre semblables à DIEU, c'est-à-dire d'entreprendre sur la personne du Verbe, d'usurper les droits qui lui appartiennent, et de vouloir, comme lui, s'égalér avec son Père. Comme ce grand crime le choquait particulièrement, il lui a donné plus de droit de le punir, et il semble que, cet attentat rendant l'homme et l'ange les parties du Verbe, il établissait le Verbe leur juge, et lui attribuait le pouvoir de prononcer leur arrêt. De-là vient que l'Écriture dit que le Père a donné l'autorité de juger à son Fils, et qu'il s'est démis entre ses mains d'une qualité qui lui appartenait comme Créateur : *Omne judicium dedit Filio; Pater non judicat quemquam* (Joan: v) : Si cette maxime est véritable, il est certain que le Fils est notre juge, et que nous ne pouvons éviter de paraître devant son trône pour lui rendre compte de nos actions : Nous sommes ses sujets et ses coupables, et ces deux qualités lui donnent un double pouvoir d'examiner notre cause et de prononcer notre arrêt. (**Le P. Senault, Panégyriques des Saints**.)

[Dieu ne peut être compris par l'homme]. — Si cet être incréé et suprême, si cet Être souverain et infini, pouvait être compris par un esprit créé, par un esprit aussi mince, aussi borné que le nôtre, il ne serait pas Dieu : Quoi ? ce petit esprit, dont les vues sont si courtes, qui ignore les choses les plus communes, et qui ne peut comprendre ni soi-même ni le moindre des ouvrages du Créateur, pourra-t-il comprendre la manière d'être de cet Être infini, qui s'épuise, pour ainsi dire, à se connaître soi-même ! Ce mystère est d'autant plus croyable qu'il est plus incompréhensible ; *Verè aliquid de DEO cognoscimus, cum ipsum comprehendere non possimus*, dit S. Augustin. Nous commençons véritablement à connaître quelque chose de la grandeur de DIEU quand nous reconnaissons que nous sommes dans l'impossibilité de comprendre ce qu'il est, et sa manière d'être. « DIEU m'a bien commandé de croire cet incompréhensible mystère, dit S. Augustin ; mais il ne m'est pas permis de l'approfondir : *Credere mihi justum est, non discutere permissum est*. » Et cette vérité montre la nécessité de la foi dans la religion. (**Croiset, Exercices spirituels**.)

[La Trinité est le fondement de la religion]. — Un seul DIEU en trois personnes,

voilà le sommaire de notre foi, dit le plus célèbre des orateurs chrétiens; voilà le fondement de notre religion, le caractère de notre profession, le plus auguste de nos mystères. C'est en ces trois paroles, *au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*, que consiste tout le fonds et le trésor de notre croyance. Le Sauveur du monde en a fait une partie essentielle du premier de tous les sacrements; il a voulu qu'il entrât presque dans la composition de tous les autres. La primitive Eglise s'en servait comme d'un sceau universel et public pour distinguer les fidèles, et c'est pour nous conformer à ses sentiments que nous mettons ces paroles à la tête de toutes nos actions, voulant qu'elles soient autant de témoignages du culte que nous rendons à la très-sainte et suradorable Trinité. Aussi est-ce cette foi, dit S. Augustin, que nous regardons comme le plus précieux trésor de l'Eglise. C'est cette foi qui justifie les pécheurs, qui sanctifie les justes, qui baptise les catéchumènes, qui couronne les martyrs, qui consacre les prêtres, qui sauve le monde : *Fides catholica hæc est, ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur.* (Le même).

[Unité de Dieu, unité de croyance]. — Le mystère ineffable, le mystère adorable de la très-sainte Trinité a été révélé, et tout l'univers l'a cru. Quelque incompréhensible qu'il soit à tout esprit créé, les Juifs, les Romains et les Grecs, l'Asie et l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, ont embrassé cette foi. Tout l'univers a confessé qu'il n'y a qu'un seul DIEU, quoiqu'il y ait trois personnes divines; que le Père est distingué du Fils, que le Père et le Fils sont distingués du SAINT-ESPRIT, quoiqu'ils aient tous trois la même divinité, la même nature divine; qu'ils sont tous trois sages, tous trois immenses, tous trois éternels, et qu'ils n'ont cependant qu'une même éternité, qu'une même immensité, qu'une même sagesse; que non-seulement ils sont également puissants, également bons, mais même qu'ils n'ont qu'une même bonté, qu'une même puissance; que nous leur devons à tous trois une égale obéissance, et que cependant nous n'avons qu'un seigneur et qu'un maître; que le Père n'a point de principe; que le Fils est engendré du Père; que le Père et le Fils n'engendrent pas le Saint-Esprit, mais qu'ils le produisent; que, nonobstant cet ordre de production, il n'y a ni primauté ni prééminence entre ces divines personnes: que l'une ne dépend point de l'autre, quoiqu'il y ait une manière différente de procéder l'une de l'autre. L'unité de DIEU montre l'unité de l'objet de notre culte. En adorant le Fils, nous adorons et le Saint-Esprit et le Père. C'est là le principal article de notre croyance, le précis du plus sublime du plus grand de tous nos mystères. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[L'incompréhensibilité du mystère le fait croire avec plus de foi]. — Plus le mystère de la Trinité est incompréhensible à notre esprit, plus il est indubitable. Un seul DIEU en trois personnes distinctes réellement, et trois personnes

en un seul DIEU; unité de nature, trinité de personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est DIEU, le Fils est DIEU, le Saint-Esprit est DIEU, et cependant il n'y a qu'un seul DIEU. Même divinité, même majesté, même immensité, même éternité, même puissance, même essence : en sorte néanmoins que le Père n'est pas le Fils, que le Fils n'est pas le Père, et que le Saint-Esprit n'est ni le Père ni le Fils. Voilà l'objet de notre foi. De tous les mystères de notre religion, il n'y en a pas un qui soit plus incompréhensible à l'homme que le mystère de la Trinité; nul qui soit plus au-dessus de notre raison, et nul cependant qui contente plus notre raison, laquelle nous dit que DIEU doit être incompréhensible, et qu'il est certain que nous ne formons jamais d'idée plus haute ni plus digne de la grandeur de DIEU que quand nous avouons qu'il est incompréhensible à tout esprit créé. (*Le même, ibid.*)

[C'est Dieu qui a révélé ce mystère]. — Si nous ne pouvons comprendre cet ineffable mystère, nous ne devons pas en être surpris. Il faut nous contenter de ce que DIEU a bien voulu nous en apprendre et dans les saintes Ecritures et par les écrits des SS. Pères et des interprètes. Il ne nous reste que d'adorer ce que nous ne pouvons comprendre, et de nous écrier avec l'Apôtre : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de DIEU ! » Croyons, en cela, ce qui nous est révélé, parce qu'il n'y a rien de plus raisonnable que de croire ce que dit la vérité même. Mais ne cherchons point à comprendre la hauteur de cet ineffable mystère par les lumières de notre raison, parce qu'il n'est rien de plus ridicule que de vouloir pénétrer ce qu'il ne plaît point à DIEU de nous découvrir. Il ne faut pas prétendre accommoder les mystères de DIEU à la faiblesse de la raison humaine; il faut, au contraire, soumettre la raison humaine à ce que la foi nous apprend des mystères de DIEU. Pourquoi l'Apôtre a-t-il prononcé ces paroles : *O altitudo, etc?* Ce n'est certes que pour mettre une forte barrière à cette vaine curiosité, à cette licencieuse liberté, à cette damnable présomption de l'esprit humain, qui, comme ce rusé vétéran dont parle Isaïe, veut monter sur les nues, croyant pouvoir enfin devenir semblable au Très-Haut. (**Le Tourneux, Année chrétienne**).

[La Sagesse éternelle]. — Les saintes Lettres nous disent de la Sagesse éternelle qu'elle a été créée dès le commencement et avant les fidèles, et qu'elle ne cessera point d'être dans les siècles futurs : *Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam.* (Sapient.) Sur quoi je vous prie de remarquer que l'Ecriture se sert quelquefois du mot de *créer* pour signifier toute sorte de productions. DIEU, se connaissant soi-même, produit ainsi la Sagesse incréée : c'est-à-dire que DIEU, se connaissant soi-même, forme une pensée subsistante, qui est égale à lui, éternelle comme lui, le même DIEU que lui. Cette pensée est son Verbe,

et la manière dont ce Verbe procède de DIEU s'appelle génération, l'Eglise n'ayant point d'autre terme pour exprimer cette production ineffable d'une personne qui n'est ni créée de rien ni faite de quelque chose, et qui a néanmoins un principe, mais qui en même temps est une même nature, une même puissance, en un mot, un même DIEU que son principe. Or, cette génération divine et éternelle s'exprime ici, comme il est aisé de voir, par le mot de *création*, qui alors ne signifie point l'action par laquelle il produit quelque chose de rien, mais seulement l'action par laquelle il produit, de quelque manière que se fasse cette production. (*Le même*).

[La Trinité fondement de la foi]. — Ce qui est bien singulier dans notre religion, c'est que, quand on nous instruit au christianisme et qu'on nous donne les premiers éléments de la foi, on commence par ce qu'il y a de plus relevé et de plus difficile à croire, qui est le mystère ineffable de la sainte Trinité. Dans les sciences humaines, on enseigne d'abord les choses les plus communes et les plus aisées à comprendre ; mais, quand il s'agit de la science d'un chrétien, la première leçon c'est le précis de toutes les obscurités qui s'y rencontrent. Il faut, pour ainsi dire, que la foi fasse son apprentissage par son chef-d'œuvre ; c'est-à-dire par savoir et par confesser le mystère de la Trinité sainte. Il y a un seul DIEU en trois personnes : voilà la première vérité qu'on apprend à l'école chrétienne, parce que la foi des trois personnes divines est le fondement de toute notre espérance, la source de tous nos mérites, le principe de toute sainteté, et comme parle le saint concile de Trente, le commencement et la racine de toute la justification des hommes. C'est pour cela que la formule de foi que nous prononçons en confessant la Trinité, et qui est conçue en ces termes : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », est si sainte, si auguste et si vénérable dans notre religion. Voilà pourquoi, selon l'institution de JÉSUS-CHRIST, elle est presque dans tous les sacrements de la loi de grâce. C'est au nom de ces trois personnes divines que nous recevons la bénédiction des prêtres, des pasteurs, des prélats, et que nous devons commencer et finir toutes nos actions et nos prières, pour nous apprendre qu'il n'y a point de grâce, point de salut, point de justification, que par la foi en cet ineffable mystère. (**Croiset**, *Exercices de piété*.)

[L'esprit humain ne saurait comprendre]. — Tout est profondeur des trésors de la sagesse et de la science de DIEU, à tout esprit humain, dans les mystères de notre religion : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ DEI!* (Rom. 11). L'Eglise nous oblige de croire qu'il y a trois personnes en un seul DIEU. C'est une vérité incompréhensible : mais, pour être incompréhensible, en est-elle moins croyable, en est-elle moins une vérité ? N'est-il pas, au contraire, très-visible que DIEU a une manière d'être toute différente de

celle des créatures, et infiniment élevée au-dessus de toutes nos conceptions? Quel DIEU serait le nôtre s'il n'était, s'il n'avait que ce que nous pouvons comprendre, et si son essence infinie et sa manière d'être étaient aussi limitées que notre esprit? Les mystères de la Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Rédemption, sont incompréhensibles à l'esprit humain : et c'est pour cela même qu'ils sont plus croyables. La seule raison humaine nous dit qu'il doit y avoir autant de différence, entre la manière d'être d'un DIEU et notre génie, qu'il y a entre la créature et un DIEU. Est-il quelque chose en DIEU qui ne nous passe? Pouvons-nous comprendre comment il remplit tous les lieux, quoiqu'il soit indivisible, comment il donne le mouvement à tout, quoiqu'il soit immuable; comment il allie en soi une justice infinie avec une infinie miséricorde; comment il souffre mille désordres dans le monde qu'il ne tient qu'à lui d'empêcher? et cependant on ne peut le gouverner avec plus de sagesse. Faut-il s'étonner si l'être de DIEU renferme des choses si opposées, selon ce qui paraît à notre esprit, puisque ses jugements mêmes sont si impénétrables? Comment donc comprendre ce premier et cet ineffable mystère de la Trinité sainte? Il reste de nous écrier avec l'Apôtre des nations : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ DEI! Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* Que ses jugements sont incompréhensibles à la faiblesse de nos esprits! Que ses voies nous sont inconnues (**Croiset**, *Exercices de piété*).

Data est mihi omnis potestas (Matth. xxviii). — « Toute puissance, dit le Fils de DIEU, m'est donnée au ciel et sur la terre : allez donc et instruisez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père et du Fils et du saint Esprit, leur enseignant de garder toutes les choses que je vous ai commandées. Et voici que je suis avec vous durant tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » Toutes les créatures du monde nous prêchent qu'il y a un DIEU qui les a faites : les cieux publient sa gloire, le soleil annonce sa majesté, les autres chantent sa magnificence, les oiseaux de l'air, les poissons de la mer, les animaux de la terre, nous apprennent que sa puissance les a créés et que sa bonté les conserve; mais aucune de ces créatures ne nous parle de la trinité. Dans l'ancien testament, DIEU n'est révélé que comme un, et Moïse ne parle ni du Fils ni du SAINT-ESPRIT; un en essence, trois en personnes. Il y eût eu sujet de craindre, vu leur grossièreté et leur inclination à l'idolâtrie, qu'ils n'eussent cru qu'ils étaient trois dieux. C'est donc la foi propre des chrétiens que celle de la Trinité, et il a fallu que le SAINT-ESPRIT soit venu sur la terre pour l'enseigner aux hommes. Mais DIEU ne se contente pas d'apprendre aux hommes un mystère si grand, il veut les sanctifier par ce mystère, et il commande à ses apôtres de les baptiser en ce nom : *Baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritûs-Sancti* : après leur avoir enseigné qu'il y a un DIEU Père, un DIEU Fils et un DIEU Saint-

Esprit, qui ne sont pas trois dieux, mais un seul DIEU, sans diversité, sans inégalité et sans dépendance. (**Godeau**, *Homélies*).

[Unité du Verbe avec son Père]. — La distinction personnelle du Verbe d'avec son Père n'empêche pas l'unité de leur essence. Le Père est une autre personne que le Fils, et le Fils est une autre personne que le Père, mais ce n'est pas un autre DIEU. Le Père, en l'engendrant, ne lui communique pas une nature inférieure à la sienne. La naissance serait monstrueuse, puisqu'il dégénérerait de son principe; il ne peut pas non plus lui en communiquer une autre qui lui soit parfaitement semblable, autrement il y aurait plusieurs dieux, ce qui est impossible : il faut donc qu'il lui communique son Être même, avec toutes ses perfections, et qu'ils ne soient tous deux qu'une même chose dans l'unité de nature. De plus, le Verbe étant produit par une action immanente il demeure au sein de son Père en vertu de sa génération éternelle. Or, il n'y a rien en DIEU qui ne soit DIEU même. Et puis, le Père le produisant par une action qui ne lui est pas libre, mais naturelle et nécessaire, il faut qu'il agisse de toute l'étendue de sa vertu, et, sa vertu étant infinie, il ne peut lui communiquer un être qui soit moins qu'infini. Or, il ne peut y avoir plusieurs êtres infinis, parce que l'un aurait quelque chose que l'autre n'aurait pas, et, s'il manquait quelque chose à chacun, ils ne seraient infinis ni l'un ni l'autre. Si donc le Père communique nécessairement un être infini à son Fils, il faut dire qu'il lui communique le sien propre, et par conséquent que le Père et le Fils sont à la vérité deux personnes, mais qu'ils ne sont qu'un même DIEU.

Adorez donc le Verbe comme votre DIEU, et admirez l'honneur qu'il a fait à notre nature de l'associer à sa divinité en l'unissant à sa personne. Dans sa génération éternelle, il procède d'essence, mais non pas de personne : dans sa génération temporelle, il subsiste en unité de personne, mais non pas en unité de nature. Rendez-vous digne de la faveur qu'il vous fait de pouvoir participer à cette admirable unité. Liez-vous à sa divinité par grâce et par amour, comme vous êtes uni à son humanité par ressemblance de nature. Ne rompez pas cette alliance. Ne soyez qu'un avec lui, comme il n'est qu'un avec son Père. Ayez les mêmes intérêts, la même vie, les mêmes sentiments, les mêmes affections, afin que vous ayez quelque jour la même gloire et la même béatitude. (**Le P. Nouet**).

[Indépendance du Verbe]. — Cette indépendance du Verbe, qui est une suite de l'unité et de l'égalité qu'il a avec son Père, est accompagnée de trois circonstances qui en relèvent la merveille. — La première est qu'il reçoit tout de son Père, et néanmoins il n'est point sujet à son Père : privilège qui lui est particulier, à l'exclusion de tous les enfants des hommes, qui sont tous soumis au père qui leur a donné la vie, et le doivent respecter comme leur seigneur. Mais le Fils de DIEU est exempt

de cette subjection par la gloire de sa naissance, parce qu'il entre en communauté de biens, en unité de substance, en égalité de grandeur, avec son Père, qui ne peut autrement subsister qu'en produisant son Fils et lui communiquant toute son essence : de sorte qu'il y a un rapport mutuel du Père au Fils et du Fils au Père, mais il n'y a point de dépendance de l'un à l'autre, le Fils n'ayant rien de moins que le Père, et le Père n'ayant rien de plus que le Fils. — La seconde est que l'indépendance du Verbe ne préjudicie en rien à la majesté de son Père, qui lui donne tout et ne perd rien de ce qu'il lui donne; tant s'en faut, il en est plus glorieux, parce que, comme une plus grande clarté marque la grandeur de la flamme qui la produit, de même la noblesse et l'excellence du Fils de DIEU est une preuve de la plénitude, de la surabondance et de la fécondité infinies du Père, qui produit un Fils si grand et si parfait, qu'il peut sans usurpation s'égaliser au principe de son origine. — La troisième est que l'égalité qui est entre le Père et le Fils n'empêche pas qu'il n'y ait de l'ordre dans l'adorable Trinité, que le Père ne tienne la primauté que le SAINT-ESPRIT ne ferme le cercle des émanations éternelles, et que le Fils ne soit au milieu des deux, procédant du Père et produisant avec lui le SAINT-ESPRIT en unité de principe. (*Le même*).

[De l'éternité du Verbe divin]. — Le Verbe, dans son éternité, est toujours vivant et toujours naissant, sans commencement, sans changement et sans fin : *In principio erat Verbum*. Le Verbe était au commencement : c'est-à-dire, comme l'explique S. Augustin, lorsque le monde commença, et que les créatures furent tirées du néant, le Verbe était déjà ; il ne commença pas alors, il était avant ce temps-là ; il était même avant tous les siècles ; il était dans l'éternité, qui est le principe du temps, et la source de tous les siècles. Il faut donc dire qu'il n'a jamais commencé, qu'il n'a jamais changé, et qu'il ne cessera jamais d'être ce qu'il est, infiniment heureux, infiniment sage, infiniment grand, jouissant avec le Père et le SAINT-ESPRIT du trésor de son essence et de ses divines perfections. D'où vous devez conclure que, sa sagesse et sa bonté étant éternelles, il a pensé à vous de toute éternité ; il vous a aimés de toute éternité, il a arrêté votre création, votre rédemption et votre salut de toute éternité. D'où vient donc que vous pensiez si peu à lui ? d'où vient que vous pensiez si peu à vous-mêmes ? S'il a pensé à vous durant l'éternité, qui est si longue, n'est-il pas honteux que vous pensiez si rarement à lui durant cette vie, qui est si courte ? Consacrez-lui au moins tous les moments qui vous restent, et regrettez le temps où vous ne l'avez pas servi, et que vous avez employé à l'offenser. (**Le P. Nouet**).

[La naissance du Fils de Dieu est ineffable]. — *Generationem ejus quis enarrabit*. (Isaï. LIII). Qui racontera les merveilles de sa naissance ? Quelque effort que nous fassions pour en concevoir la noblesse, il faut confesser qu'elle

est infiniment au-dessus de toutes nos pensées et de toutes nos louanges, et qu'il ne nous reste que le silence pour l'honorer. *La sagesse*, dit Job, *est cachée aux yeux de tous les vivants*; nous n'en verrons clairement la beauté qu'après la mort; les oiseaux mêmes du ciel, c'est-à-dire les esprits les plus élevés et les plus éclairés, ne la connaissent pas. Il est vrai que S. Jean se trouva obligé, pour confondre les hérétiques de son temps, de prendre l'essor et de s'élever jusques à la divinité du Verbe, par une admirable saillie que S. Jérôme appelle une heureuse témérité; mais, quoiqu'il eût la voix du tonnerre et le vol de l'aigle, tout ce qu'il nous en a dit ne sert qu'à nous donner de l'étonnement et de la vénération pour ce secret ineffable dont la découverte est réservée à l'état des bienheureux; la foi est notre partage; nous devons demander à DIEU qu'il le vivifie en nous par le don d'intelligence et de sagesse, et par les secrètes lumières de son Esprit. La claire vue de ce mystère fait la béatitude des saints: nous y devons tendre incessamment par nos désirs, et nous y disposer par la pureté de notre âme et par la sainteté de notre vie. — Verbe increé, puisque c'est dans la splendeur des saints que paraît la gloire de votre naissance, je soupirerai jour et nuit après cet heureux état, attendant la lumière béatifique et le lever de cette divine aurore qui doit ravir éternellement mon cœur par les charmes de sa beauté. O divin soleil, quand est-ce que vous dissiperez nos ténèbres? Père éternel, montrez-nous votre Fils, cela nous suffit. Pourquoi nous cachez-vous ce charmant visage? Montrez-le-nous, nous serons sauvés. Ah! si vous ne voulez pas que j'aie encore le bonheur de le voir, du moins accordez-moi cette grâce, que je l'aime de toute l'étendue de mes forces. (*Le même*).

[Du séjour du Verbe dans le sein de son Père]. — Encore que le Verbe procède de DIEU, néanmoins il ne s'éloigne point de son principe. Comme le sein de son Père est le lieu de sa naissance, c'est aussi le lieu de sa demeure. Les raisons de cette intime demeure sont considérables. — La première est prise de l'unité de la nature divine, qui est la même dans les trois divines personnes; d'où vient qu'elles sont nécessairement l'une dans l'autre, n'ayant toutes trois qu'une même essence: et ainsi le Père est dans le Fils, le Fils dans le Père, et le SAINT-ESPRIT en tous les deux, par un retour merveilleux que les théologiens appellent *périchorèse* ou *circumincession*. — La seconde est tirée des émanations divines, qui sont deux actions immanentes: l'une de l'entendement, par laquelle le Verbe procède du Père, l'autre de la volonté, par laquelle le SAINT-ESPRIT procède du Père et du Fils, comme le terme de leur amour réciproque. D'où il suit que le Fils est nécessairement immanent dans le Père, parce qu'il est produit par une action immanente, comme le SAINT-ESPRIT est, par la même raison, dans le Père et le Fils, qui le produisent par une action qui ne sort point de son principe. — La troisième raison est prise de la

force de la pensée et de l'amour : car la pensée attire en nous son objet, et l'amour nous fait sortir de nous-mêmes pour demeurer en celui que nous aimons. Par conséquent, les trois personnes divines étant de toute éternité occupées sans interruption de la connaissance et de l'amour l'une de l'autre, il est nécessaire qu'elles soient l'une dans l'autre par une présence intime, une éternelle demeure, une société indissoluble, que nulle force ne peut séparer. (**Le P. Nouet**).

[Les trois divines personnes]. — Pesez le contentement ineffable qu'elles trouvent dans cette union mutuelle, dans cette amoureuse présence, dans ce délicieux séjour, qui est le centre de leur repos et du bonheur qu'elles possèdent indépendamment de tout ce qui est hors d'elles. Pesez que DIEU est aussi le lieu de notre repos et le centre de notre cœur, hors duquel nous ne serons jamais heureux. Car, outre que son immensité nous pénètre et nous environne de toutes parts, et que sa puissance nous soutient par une action continuelle, qui n'est pas à la vérité immanente, mais qui nous attache à lui par une essentielle dépendance, comme le rayon au soleil et le ruisseau à la source, il nous a encore fait cette faveur inestimable, de nous pouvoir lier à sa bonté par pensée et par amour. Car, en pensant souvent à lui, nous l'attirons en nous et le faisons demeurer dans notre cœur ; et en l'aimant ardemment nous entrons et demeurons dans le sien. — O sainte et heureuse pratique ! ô amoureuse et délicieuse demeure ! Hélas ! qu'un homme est malheureux qui quitte DIEU, qui oublie son souverain bien, et qui sort de son sein ! Qu'y a-t-il de plus perdu, dit S. Bernard, que ce qui est hors de DIEU, hors duquel il n'y a que le néant ? *Quid tam perditum, quàm quod est extra Deum ?*

DIEU est seul par la singularité de son essence, mais il n'est point solitaire, parce qu'il y a en DIEU pluralité de personnes, qui composent la plus auguste compagnie qui puisse être. Oh ! que leur conversation est admirable ! Oh ! que leurs entretiens sont saints et divins ! Le Père parle à son Fils en l'engendrant et lui communiquant toute sa sagesse, tous ses secrets et tous ses desseins : *Hoc est eum docuisse quòd scientem genuisse*, dit S. Augustin. Le Fils parle à son Père en exprimant toutes ses perfections, et concertant avec lui la création du monde et le salut de tous les hommes. Il pense à vous éternellement, éternellement il lui parle de vous. Formez-vous sur ce modèle ; faites que vos plus fréquents entretiens soient avec DIEU et avec son Fils unique. Vous y trouverez une incroyable douceur, si vous savez vous dégager des objets périssables de la terre. Que si vous êtes obligé de converser parmi les hommes, ayez soin que tous vos entretiens soient de DIEU ou pour DIEU et pour le salut éternel. Regrettez tant de discours inutiles, tant d'entretiens vains et curieux, souvent même préjudiciables à votre âme. (*Le même*).

[Pourquoi le Baptême au nom de la Sainte Trinité]. — Pourquoi pensez-vous que

JÉSUS-CHRIST ait ordonné qu'en baptisant on prononçât le nom des trois personnes? Ce n'est pas simplement afin de leur apprendre qu'il y a trois personnes en DIEU, et qu'ils y doivent croire; mais c'est pour leur enseigner que ces trois personnes agissent dans les âmes d'une façon ineffable par le baptême : le Père y agit comme Père, le Fils comme Fils, le SAINT-ESPRIT comme SAINT-ESPRIT, selon leurs propriétés personnelles. Le Père consacre leur mémoire, le Fils consacre leur entendement, le SAINT-ESPRIT consacre leur volonté. Le Père les adopte pour ses enfants, le Fils les reçoit pour ses frères, le SAINT-ESPRIT les sanctifie comme ses temples. Enfin, le chrétien est baptisé pour adorer, pour honorer, pour servir et pour imiter la sainte Trinité, dit S. Augustin, et la Trinité est le bien dont il doit jouir sur la terre : *Res quibus fruendum est, Pater, Filius et Spiritus-Sanctus est.* (Godeau, *Homélie*s).

[Union et concorde entre les trois personnes divines]. — De l'amour mutuel procède la parfaite concorde qui est entre eux, et qui a cela de singulier, que non-seulement ils conviennent en pensées et en désirs, mais encore ils n'ont qu'un même entendement et une même volonté, parce qu'ils n'ont qu'une même nature. — Aspirez à ce bonheur autant que votre faiblesse le peut permettre. Ayez toujours un regard de complaisance sur le Fils, à l'exemple du Père; ne le perdez guère de vue; souvenez-vous de lui le jour et la nuit, en tout temps et en tout lieu. Ayez aussi un retour continu d'amour vers le Père, à l'exemple du Fils; témoignez-lui souvent votre reconnaissance pour les bienfaits que vous en recevez à tout moment, et, ne pouvant pas avoir la prévention sur lui, ayez au moins de la correspondance. Aimez-le, parce qu'il vous a aimé le premier; servez-le fidèlement, parce qu'il vous fait sans cesse du bien, sans attendre de vous autre chose sinon que vous fassiez un bon usage de ses bienfaits (**Le P. Nouet**).

[Le Saint-Esprit]. — L'amour mutuel du Père et du Fils n'est point stérile, mais il a un DIEU pour fruit de sa fécondité, à savoir le SAINT-ESPRIT, qui est le terme de leurs affections réciproques : car c'est une merveille incompréhensible dans la Trinité que, encore que le Père et le Fils soient deux personnes différentes, néanmoins elles ne font qu'un principe au regard du SAINT-ESPRIT, comme le SAINT-ESPRIT n'a rapport à l'un et à l'autre que par une simple relation qui constitue sa divine personne. C'est donc une erreur de croire que le SAINT-ESPRIT ne procède pas du Fils aussi bien que du Père. Il n'y aurait point de distinction entre ces deux adorables personnes si l'une ne procédait de l'autre, parce qu'il n'y aurait point de relation.

C'est la gloire du Fils d'être principe du SAINT-ESPRIT; c'est sa vie, c'est le règne de sa grandeur, c'est le jour de sa magnificence et de sa vertu, d'être produisant aussitôt qu'il est produit. C'est aussi l'honneur

du Père de produire un Verbe qui ne soit point stérile, mais qui respire l'amour. Sa parole ne doit pas être oisive, mais infiniment agissante, et ce serait peu pour son infinie vertu d'avoir produit toutes les créatures, si son action n'allait jusqu'à un terme infini. Apprenez de-là que le propre de la sagesse est de produire l'amour, et ainsi que la connaissance que nous avons de DIEU ne doit pas avoir moins de chaleur que de lumière. — Faites donc en sorte que toutes vos études, vos méditations et vos pensées vous portent premièrement vous-même à l'amour divin, et qu'ensuite toutes vos paroles soient des paroles de feu, capables d'allumer une pareille flamme dans le cœur des autres. Le Verbe produit le SAINT-ESPRIT par un amour d'estime, par un amour de bienveillance, par un amour de complaisance souveraine pour son Père céleste. Efforcez-vous de produire souvent de semblables affections envers les personnes divines. Que DIEU seul vous soit plus précieux que toutes choses; que tous les désirs de votre cœur soient de le voir aimé, servi et reconnu de tout le monde; que tout votre contentement soit de le voir si grand, si sage, si puissant et si heureux, qu'on ne puisse rien ajouter au comble de sa perfection. — Verbe éternel, sagesse amoureuse, paroles fécondes qui produisez un amour infini, donnez-moi une connaissance affective qui m'embrase intérieurement, et des paroles de feu qui enflamment tous les cœurs de votre amour. ESPRIT-SAINT, qui êtes le fruit de la joie éternelle du Père et du Fils, soyez la source de toutes mes délices, le principe et la fin de tous mes contentements : en sorte que je ne trouve de plaisir qu'en DIEU seul et dans son Fils unique, mon aimable Rédempteur; liez-moi à l'un et à l'autre inséparablement, vous qui êtes le lien indissoluble de tous les deux, et faites par votre grâce que je m'attache si fortement à leur service, que le temps et l'éternité ne m'en puisse séparer. (*Le même*).

[Mystère incompréhensible]. — L'incompréhensibilité ne paraît jamais plus grande que dans le mystère de la très-sainte Trinité : car dans la plupart des autres, la foi qui précède la raison est quelquefois soutenue par la raison même, et ce que l'on n'aurait jamais pu croire s'il n'avait été révélé, commence à ne pas paraître lui être contraire, après les lumières qu'on a reçues du Père de toute lumière. Ici il n'en est pas tout à fait de même : ce que la foi nous apprend d'un DIEU en trois personnes, et de trois personnes en un seul DIEU, le rend, ce semble, à notre raison plus caché et plus incompréhensible. Comment en pourrions-nous découvrir quelque vestige? Serait-ce par les causes? Il n'y en a point, ni au-dehors de lui, puisque, ayant créé tout le monde, rien ne l'a produit lui-même; ni au-dedans de lui, puisque, encore que dans les trois personnes divines nous reconnaissons le Père comme principe du Fils, et le Père et le Fils comme principe du SAINT-ESPRIT, nous n'y admettons jamais de cause, qui serait une marque d'infériorité et de dépendance. Serait-ce par les

effets? Mais la Trinité ne fait rien au-dehors en tant que Trinité. Dites que le Père, le Fils et le SAINT-ESPRIT produisent, par une même et par une seule et indivisible action, ce qu'il y a dans la nature et dans la grâce, vous parlerez juste; mais n'attribuez rien au-dehors ni au Père, en tant que Père, ni au Fils et au SAINT-ESPRIT comme Fils et SAINT-ESPRIT, puisque tout vient de DIEU infiniment puissant, infiniment bon. Serait-ce par les figures et par les images que cette adorable Trinité a laissées d'elle-même? Mais nulle d'elles, si ressemblante qu'elle paraisse, ne peut nous découvrir effectivement ce qu'elle est. Ni les cieus qui publient la gloire de DIEU, ni le firmament qui annonce les ouvrages de ses mains, ni l'homme qu'il a fait à son image et à sa ressemblance, ni la mémoire, le verbe et l'amour, qui sont trois choses réunies dans une même âme, ne peuvent nous représenter parfaitement ce qu'est un DIEU en trois personnes. En effet, ces trois choses que nous distinguons dans l'homme sont-elles tout l'homme? Non, chrétiens, puisque, outre cela, il est composé de corps et d'âme : au lieu que, dans la Trinité, les trois personnes qui sont en DIEU sont DIEU même, chaque personne étant DIEU et la Trinité DIEU. D'ailleurs, n'est-il pas vrai que l'homme ne se souvient de rien que par sa mémoire, qu'il ne connaît rien que par son esprit, qu'il n'aime rien que par sa volonté : au lieu que, dans la Trinité sainte, le Père connaît et aime par sa propre sagesse et par son propre amour, par sa propre essence et par sa propre divinité. Et ce que je dis de cette personne s'entend également des deux autres.

Dans quelles froides spéculations, dans quels abîmes et quels labyrinthes m'engagé-je, Chrétiens? Je vous l'ai dit, c'est un mystère caché, impénétrable. Nous pouvons bien, ô mon DIEU, par ces figures et ces images, connaître votre existence et quelques perfections que nous distinguons dans la simplicité de votre être : mais, pour ce qui se passe au-dedans de vous, *In mari via tuæ et vestigia tua non cognoscentur* (Ps. 76); c'est une mer sans rivages et sans fond, où vous ne nous avez marqué aucune route ni laissé aucune trace de vous-même par rapport à nous, dans ce divin attribut. (*Eloges des Saints*).

[L'homme créé à la ressemblance de la sainte Trinité]. — Avant la venue de JÉSUS-CHRIST, les hommes portaient en eux quelque chose de la sainte Trinité, puisqu'il n'y a aucun d'eux qui n'ait été créé à son image et à sa ressemblance ; mais ils ne connaissaient pas encore ce qu'ils portaient. Ils sentaient bien qu'il y avait en eux quelque chose de divin ; mais ils n'en avaient qu'une idée confuse. JÉSUS-CHRIST, qui est venu leur apprendre ce qu'ils ne savaient pas, s'est chargé du soin de leur enseigner lui-même cet impénétrable mystère. Un ange a eu la commission de révéler son incarnation à Marie et à Joseph ; il a bien permis qu'un autre ait annoncé sa résurrection à ces trois pieuses femmes qui étaient venues du matin lui rendre leurs derniers devoirs ; mais, sans confier à aucun ange

ni à aucun prophète la manifestation du mystère que nous célébrons, il a voulu lui-même nous l'apprendre. Voilà, chrétiens, ce qui regarde votre esprit, et ce qui fait le principal objet de votre foi. — Mais savez-vous bien que vos œuvres y ont encore plus de part ? *Ipsè illuxit in cordibus nostris* (II Corinth. IV) : c'est DIEU, c'est toute la Trinité qui est venue elle-même les éclairer. En effet, quelque lumière qui soit répandue dans vos esprits par la révélation de ce mystère, il y a toujours de si épaisses et de si impénétrables ténèbres, qu'il faut qu'ils soient comme sans action propre et presque sans raisonnement. Il n'en est pas de même de vos cœurs. Car, comme la très-sainte Trinité s'y est imprimée, comme elle y a gravé son image et qu'elle les a marqués à son sceau, elle veut qu'ils agissent avec elle et sous elle, leur laissant une entière liberté, et vous donnant de puissants moyens de vous sanctifier par le bon usage de ce qui vous a été révélé de ce grand et auguste Mystère. (*Eloges des Saints*).

[Ce qu'on est obligé de savoir]. — Il y a trois choses dans cet incompréhensible mystère : l'unité de la nature divine, la trinité des personnes, et les infinies perfections de cette nature adorable. Il n'y a qu'un DIEU, il y a trois personnes en DIEU, et ce DIEU en trois personnes a des perfections infinies. Les séraphins l'appellent *Saint*, voilà l'unité de la nature divine; ils l'appellent *trois fois Saint*, voilà la sainteté des trois personnes; ils ne parlent que de sa sainteté, voilà toutes ses perfections renfermées, par rapport à nous, dans ce divin attribut. Quand on vous parle de DIEU, des personnes et des perfections divines, on ne vous parle que de la sainteté: en voici la raison. Vous ne pouvez être prédestinés ni sauvés, si vous n'êtes semblables à DIEU, et la sainteté est de toutes les choses celle par laquelle nous lui devons ressembler. — J'adore donc, ô mon DIEU, vos autres attributs, sans pouvoir ni oser les imiter; mais je puis adorer utilement votre sainteté, si je m'efforce de me former sur elle. L'affectation de votre souveraineté et de votre indépendance a perdu la troisième partie des anges, le désir de votre science a fait le malheur du premier homme et le nôtre; mais l'imitation de votre sainteté doit tenir nos cœurs dans un continuel mouvement, comme étant le grand et l'unique objet de nos désirs, comme étant celle qui doit être le premier et le dernier trait de conformité entre vous et nous, entre la Trinité incréée et la trinité créée. — Souffrez encore ce petit mot de théologie : je ne parlerai qu'après S. Augustin. Voici un abrégé de ce qu'il a dit de plus beau et de plus moral sur ce mystère.

L'auguste Trinité a laissé trois images d'elle, dit S. Augustin. — La première de ces images est dans notre âme, dans la connaissance et dans l'amour qu'elle a d'elle-même : il y a pour lors trois choses, l'âme qui est aimée, l'amour et la connaissance, puisqu'il est certain que cette âme ne s'aimerait pas si elle ne se connaissait : et ces trois choses ne

sont à son égard ni confuses ni purement accidentelles. L'âme elle-même représente le Père, la connaissance le Fils, et l'amour le SAINT-ESPRIT. Mais que cette première image est imparfaite ! quelle infinie différence entre l'original et la copie ! — A cette première image S. Augustin en ajoute une seconde, qu'il trouve dans cette âme, qui se souvient d'elle, qui pense à elle et qui s'aime. Quand cette âme pense à elle, elle forme une idée semblable à sa mémoire, idée qu'on appelle le Verbe ou la parole de l'âme. Ce Verbe ne se conçoit que par quelque espèce d'amour, et conçu de la sorte, il est pour ainsi dire engendré lorsque cette âme approuve ce qu'elle pense. Cette seconde image est, à la vérité, un peu plus ressemblante que la première : mais qu'il y a encore d'oppositions et de différences ! — En voici donc une troisième, et c'est celle que la sainteté forme dans cette espèce de trinité créée. Il y a en vous une mémoire, une connaissance, un amour : mais quand est-ce que vous exprimez au-dedans de vous-même quelques traits de conformité avec la Trinité incréée ? C'est, répond S. Augustin, quand vous rapportez à DIEU seul cette mémoire, cette connaissance et cet amour ; c'est, dit-il, quand votre âme, purifiée de tout attouchement aux créatures, se connaît dans la lumière de la vérité et de la justice, et qu'elle ne s'aime que par rapport à cette vérité et à cette justice qu'elle connaît. — Où sont donc aujourd'hui, parmi vous, ces traits de ressemblance avec la très-sainte Trinité ? Où est cette sainteté de nature et de vie qui représente celle du Père ? cette sainteté de connaissance et de parole qui imite celle du Fils ? cette sainteté d'amour et d'union qui exprime celle du SAINT-ESPRIT ? *Pater sancte, mundus te non cognovit* : Père saint, le monde ne vous a pas connu (Joan. xvii), et peut-être ne vous connaît-il pas encore aujourd'hui. Il ne vous a pas connu dans l'aveuglement des païens et pendant la révolution de tant de siècles, et peut-être ne vous connaît-il pas même aujourd'hui, quoique vous lui ayez parlé par votre Fils. Pour vous connaître, il faut croire en vous, et pour y croire chrétiennement il faut tâcher de vous imiter. Fils adorable, le monde ne vous connaît guère non plus : pour vous connaître, il faut vous écouter, vous qui êtes la parole substantielle de votre Père ; il faut vous suivre, vous qui êtes *notre vérité et notre vie*. ESPRIT-SAINT, le monde ne vous connaît guère non plus : pour vous connaître, il faut vous aimer, vous qui êtes l'amour personnel du Père et du Fils. Hé ! qui de nous vous aime de cet amour de préférence et de plénitude que vous nous demandez ? (*Le même ouvrage*).

[Connaître et aimer Dieu]. — Puis-je le dire sans ouvrir mon cœur à la douleur et sentir mon âme frissonner de crainte ? Qui voulez-vous donc connaître, imiter, aimer, si ce n'est DIEU ? A quelles autres fins qu'à celle-là vous a-t-il révélé le plus grand et le plus auguste mystère ? Savez-vous bien pourquoi il vous l'a révélé et quel usage vous en devez

faire? dit S. Grégoire : ç'a été afin que, écoutant ce qu'il vous a dit de lui-même, vous le connussiez, que, le connaissant, vous l'aimassiez, et que, l'aimant, vous tâchassiez de le suivre et de l'imiter. Ç'a été, dit l'apôtre S. Paul, afin qu'il vous remplit de la connaissance de sa volonté, en vous donnant la sagesse et les lumières propres pour la découvrir. Ç'a été, ajoute-t-il, afin que vous marchassiez d'une manière digne de lui, tâchant de lui plaire en toutes choses, et de porter des fruits de toutes sortes de bonnes œuvres. Or, je vous le demande, répondez-vous à tous ces desseins de l'auguste Trinité, et, si vous n'y répondez pas, avec quel front vous promettez-vous de jouir un jour du bonheur qu'elle ne destine qu'à ceux qui se sont dignement acquittés de ces importants devoirs? (*Le même*).

[Sacrifice de foi]. — Ce mystère de la sainte Trinité, étant le plus incompréhensible de tous, demande un plus grand sacrifice de nos esprits; mais, nous exposant aussi à de plus difficiles épreuves, il nous donne sujet d'un plus grand mérite. Si nous ne le comprenons pas, c'est que DIEU ne prétend pas que nous le comprenions. S'il nous est impossible de connaître qu'une production soit sans cause, une émanation sans dépendance, une origine sans commencement, c'est que notre esprit ne doit plus s'arrêter à ces spéculations et à ces conjectures après que DIEU a parlé; c'est que sa seule parole doit nous tenir lieu de preuve, de certitude, de témoignage, de conviction; c'est qu'il veut que nous admirions ce que nous ne connaissons pas, et que nous avouions que ce qu'il nous dit est infiniment au-dessus de nos faibles et courtes lumières. C'est un impétueux torrent, le dirai-je? que la Divinité. D'abord il n'y a qu'un peu d'eau. Pour connaître l'existence et l'unité d'un DIEU, il ne faut pas faire de grands efforts, la raison nous le persuade. Peu à peu ces eaux croissent, et, quand nous voulons le connaître comme créateur de l'univers qu'il a tiré de rien, nous y rencontrons plus de peine. Nous efforçons-nous d'aller plus loin en le considérant comme auteur de la grâce, et disposant de nous selon les décrets éternels, ce torrent s'enfle, et nous commençons à nous apercevoir qu'il n'y a plus de fond. Mais voulons-nous voir ce qu'il est en lui-même, ce qu'il produit au-dedans de lui-même, nous descendons dans un abîme impénétrable, d'où nous ne sortirons jamais si la même foi qui nous a conduits pied à pied dans ce torrent, ne nous ramenait comme Ezéchiel sur le rivage. (*Même ouvrage*).

[Croire à la parole de Dieu]. — Demander des miracles, c'est ce que font les Juifs : *Judei signa petunt*; rechercher la sagesse, c'est ce que font les Grecs : *Græci sapientiam quærent*; mais pour nous, qui tâchons de nous rendre dignes de la vie éternelle, nous ne demandons ni miracle ni sagesse, ni démonstrations pour croire. Nous nous contentons que DIEU ait parlé; nous nous contentons que JÉSUS-CHRIST ait ordonné à ses Apô-

tres de baptiser *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*; nous nous contentons enfin de la prétendue folie de la prédication et de la révélation que nous regardons comme le grand moyen de notre salut. Les Juifs étaient trop grossiers, ils demandaient des miracles; excepté fort peu de prophètes et de justes, tout était charnel chez eux. Dans leurs sacrifices, ils n'en reconnaissaient point d'autres que celui des animaux; dans leur alliance, que celle d'Abraham; dans leur félicité, que celle de la terre promise; dans leur circoncision, que celle qui était corporelle et sensible. Parlaient-ils de leurs ennemis, ils ne reconnaissaient que ceux qui leur faisaient la guerre; de leurs purifications et de leurs ablutions, ils ne considéraient que celles qui s'appliquaient sur leurs corps; du Messie qu'ils attendaient, ils ne le regardaient que comme un roi qui viendrait rétablir le royaume d'Israël, et les tirer de la domination des Romains; de DIEU, ils ne le connaissaient qu'en partie, encore demandaient-ils des miracles pour ajouter foi à sa parole : *Judæi signa petunt*. Les Grecs étaient trop orgueilleux pour soumettre leur esprit à des mystères qui leur paraissaient contraires à la raison et au bon sens; ils avaient trop bonne opinion de la justesse et de la pénétration de leur esprit pour acquiescer à des vérités qui leur semblaient incroyables : *Græci sapientiam querunt*. Il n'en est pas de même à notre égard : nous ne demandons ni miracles ni sagesse comme des moyens absolument nécessaires : autrement, que deviendrait notre foi si nous ne croyions en DIEU que sur ces gages ? (*Le même*).

[Cette foi est un grand bienfait]. — Nous nous contentons de ce qui nous a été révélé, et nous nous en tenons là, préférant la prétendue folie de la prédication qui doit nous sauver aux fausses démonstrations d'une sagesse qui nous damnerait. Croyons un DIEU en trois personnes, quoique notre raison paraisse nous persuader le contraire, étant prêts à donner nos biens, notre liberté, notre vie, si ce sacrifice était nécessaire pour la profession de notre croyance; regardant comme une vraie sagesse ce qui paraît folie aux sages du monde; remerciant le Seigneur de ce que, par une grâce spéciale de son infinie miséricorde, il nous a élevés dans le sein de la véritable Eglise; nous réjouissant d'avoir sur l'impénétrable mystère de la Trinité les mêmes sentiments qu'ont eus les Apôtres et les plus savants hommes de la terre; conservant inviolablement le précieux dépôt d'une foi qui a encouragé tant de martyrs dans leurs persécutions, qui a soutenu tant de vierges dans leurs combats, qui a humilié tant d'hérétiques dans leurs disputes, qui depuis plus de seize ans a passé de nos pères jusqu'à nous, par le canal d'une pure et incontestable tradition. Mais souvenez-vous aussi, Chrétiens (c'est une troisième raison pour laquelle DIEU nous a caché ce profond mystère), qu'il en a disposé de la sorte pour se rendre plus admirable lui-même, et, comme je vous l'ai

marqué d'abord, pour se faire louer de sa créature d'une manière plus digne de lui et d'elle. (*Eloges des saints*).

[Dieu trop grand pour être compris]. — DIEU est grand, dit Jérémie, et c'est parce qu'il est grand qu'il est incompréhensible, infiniment élevé au-dessus de tout ce que nous pouvons dire et penser : *Magnus consilio et incomprehensibilis cogitatu*. (Jerem. III). DIEU est grand, dit l'auteur du livre de l'Ecclésiastique, et c'est parce qu'il est grand qu'on ne peut ni rien diminuer de ce qu'il a, ni rien ajouter à ce qu'il est, ni découvrir ses infinies grandeurs : *Non est minuerè, neque adjicere, nec intendere magnalia DEI*. (Eccli. XVIII). DIEU est grand, dit Job, et c'est parce qu'il est grand qu'il surpasse toutes nos sciences, qu'il les humilie et qu'il les confond : *Deus magnus vincens scientiam nostram*(Job. XXXVI). DIEU est grand, et c'est parce qu'il est grand, ajoute S. Augustin, qu'il a placé son trône au milieu d'une lumière inaccessible, et qu'il faudrait de deux choses l'une, ou qu'il cessât d'être DIEU pour être compris, ou que nous fussions Dieu nous-mêmes pour le comprendre. (De Trinit. 1). Lui seul peut parler de lui-même, lui seul peut se connaître et se louer ; et si vous voulez, mon cher auditeur, avoir quelque part aux louanges qu'il se donne, avouez d'abord que, quoiqu'il ne soit pas permis de l'ignorer, vous ne pouvez cependant ni dire ni savoir ce qu'il est : *Licet non ignorabilem, tamen inenarrabilem scias*, dit excellemment S. Hilaire. (De Trinit. 2).

Admirable manière de louer DIEU, et de rendre à son incompréhensible grandeur l'hommage qu'il nous demande ! On loue les hommes en parlant de leurs belles qualités, et ces louanges ne sont souvent que des compliments ; on loue les savants en parlant de leur science et de leur profonde érudition, et souvent ils tombent dans des égarements et des contradictions qui nous font pitié ; on loue les rois en publiant leurs vertus royales, et souvent une flatterie lâche et intéressée va jusqu'à une espèce d'idolâtrie. En un mot, on loue les hommes en disant ce qu'ils font, et élevant par de magnifiques termes le peu de bien qu'on y découvre. Mais, à l'égard de DIEU et de ce qui se passe au-dedans de lui, on ne peut le mieux louer qu'en avouant qu'on ne sait ce qu'il est qu'en demeurant dans un respectueux silence, qu'en disant qu'il s'élève infiniment au-dessus de nos expressions et de nos pensées. — C'est là, adorable Trinité, le parti que nous prenons et l'usage que nous sommes résolus de faire de ce que nous ne vous saurions jamais connaître. O DIEU, grand sans quantité, bon sans qualité, éternel sans temps, immense sans lieu, remplissant toutes choses sans extension, et donnant le mouvement à tous les êtres sans aucun mouvement de vous-même. je vous loue et je vous adore autant qu'une vile et méprisable créature peut le faire ! (*Le même ouvrage.*)

[Obscurité du mystère]. — Il n'y a rien, dans tout l'être créé, qui puisse nous

conduire, ou par des efforts de notre raison ou par des conjectures naturelles, à la connaissance d'un DIEU en trois personnes. Quelque connaissance que nous en puissions tirer par le secours de la foi, c'est toujours une connaissance très-obscur, quoique d'ailleurs très-certaine. Cette foi ne nous a pas laissé ce mystère tellement impénétrable qu'elle ne nous ait conduits à sa connaissance par les choses mêmes qui sont au-dedans de nous : en sorte que, sans nous arrêter aux autres ouvrages que la très-sainte Trinité a produits, nous n'avons qu'à la considérer dans nous-mêmes et la regarder dans le fond de notre substance. Nous avons été créés à son image, et c'est par cet endroit que nous pouvons la connaître, rien dans sa pensée n'approchant plus de la nature de DIEU que l'homme, et rien ne nous représentant mieux la distinction des trois divines personnes que ce qui se passe au-dedans de nous. (*Discours moraux.*)

[Création de l'homme à l'image de Dieu]. — Si nous remontons à notre origine, nous y remarquerons d'admirables choses. Nous y verrons, dès le commencement du monde, un DIEU comme tout occupé de la créature qu'il va former, appliqué tout entier à la production de ce chef-d'œuvre ; un DIEU qui, s'étant joué dans le reste de ses ouvrages, tirés du néant par sa seule parole, semble ne vouloir faire qu'après une mûre délibération celui qui doit être l'abrégé de tous les autres ; un Dieu qui jusqu'alors n'ayant, pour ainsi dire, fait que des ouvrages de rebut par la production des êtres purement corporels, veut prendre conseil pour faire l'homme à son image et à sa ressemblance : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Or, voilà ce qui me conduit déjà, par le moyen de la foi, à la connaissance de l'impénétrable mystère de la Trinité. Car, pour raisonner après S. Augustin et les autres Pères, de qui DIEU a-t-il pris conseil, et avec qui a-t-il délibéré pour former le premier homme ? A-ce été avec la matière première ? Hermogène l'a cru ; mais cette erreur ne mérite pas d'être réfutée, tant elle est grossière. Avec les anges ? Philon le Juif l'a dit ; mais ces anges, qu'il appelle injustement les conseillers et les associés de DIEU, sont ses créatures, par conséquent incapables de lui donner aucun conseil. Avec des idées universelles ? mais elles n'ont subsisté que dans l'imagination de Platon. Avec le monde, qu'Aristote a cru éternel ? mais c'est en cela qu'il a fait paraître la faiblesse de son génie. Avec d'autres dieux ? Julien a eu l'insolence de le dire ; mais S. Cyrille l'a convaincu d'impiété et de blasphème. De qui donc DIEU a-t-il pris conseil ? de nul être qui lui fût étranger : les trois personnes divines ont comme conféré ensemble, et, disant entre elles : *Faisons l'homme*, elles nous ont fait connaître une Trinité de personnes dans l'unité d'une indivisible nature. (*Discours moraux.*)

[Le Verbe engendré du Père] — DIEU se connaissant lui-même forme une

pensée subsistante, qui est égale à lui, éternelle comme lui, le même DIEU que lui. Cette pensée est son Verbe, et la manière dont ce Verbe procède de DIEU s'appelle *génération*, l'Eglise n'ayant point d'autre terme pour exprimer cette production ineffable d'une personne qui n'est ni créée de rien ni faite de quelque chose, et qui a néanmoins un principe, mais qui en même temps est une même nature, une même puissance, en un mot le même DIEU que son principe. Or, cette génération divine et éternelle s'exprime, en quelques endroits de l'Écriture, par le mot de *création*, qui alors ne signifie pas l'action par laquelle DIEU produit quelque chose de rien, mais seulement l'action par laquelle il produit, de quelque manière que se fasse cette production. (*Année chrétienne*).

[Le chrétien est consacré à la sainte Trinité]. — Il y a dans l'Eglise des religieux de plusieurs ordres, mais tous les chrétiens sont les religieux de la Trinité. C'est à son service qu'ils sont consacrés, c'est elle qu'ils sont obligés d'imiter. Car la perfection du culte n'est autre chose que d'imiter ce qu'on honore : *Summa religionis imitari quem colis*. Apprenez donc aujourd'hui votre dignité, messieurs ; connaissez à quel honneur vous êtes élevés par le baptême. Vous êtes les enfants du Père céleste, vous êtes les frères de JÉSUS-CHRIST, vous êtes les temples du SAINT-ESPRIT. Quand vous seriez tous enfants de rois et de princes, votre naissance ne serait pas si noble et ne vous donnerait pas de si grands droits : car, si vous êtes enfants, vous êtes héritiers : *Si filii, et hæredes*, dit l'Apôtre ; si vous êtes enfants et héritiers, vous êtes cohéritiers de JÉSUS-CHRIST. : *Cohæredes autem Christi*. (Rom. VIII). Le SAINT-ESPRIT, quine se sépare point du Fils et du Père, demeure en vous comme dans ses temples : *Templum sunt Spiritus sancti* ; et dans ces temples il exerce des actions admirables ; car il y élève des autels, il y offre des victimes à DIEU, et de ces autels, qui sont vos œuvres, il fait des prêtres et des victimes, comme JÉSUS-CHRIST, dit S. Augustin (In ps. 56), est prêtre parce qu'il est victime : *Tu sacerdos, tu victima, tu oblator, tu oblatio*. (*Godeau, Homélie*).

[Image de la Trinité en nous]. — Nous avons une mémoire, un entendement, une volonté, qui ne sont pas trois vies ni trois substances, mais une vie et une substance, et qui néanmoins sont distinctes par leur relation et leurs opérations particulières : et c'est là une image, quoique très-imparfaite, de l'adorable Trinité, où il n'y a qu'une nature et trois personnes. Mais pourquoi cela ? C'est, disent les Pères, afin que nous rentrions en nous-mêmes ; que, détachés de tant de créatures qui nous trompent, qui nous partagent, nous consacrons cette mémoire au Père, cet entendement au Fils, cette volonté au SAINT-ESPRIT. C'est, ajoutent-ils, afin que, remontant jusqu'à notre principe, nous nous acquittions de nos obligations envers les trois divines personnes. Que l'image de DIEU paraisse dans notre conduite par rapport aux avantages naturels qu'il nous a

donnés, dans nos bonnes œuvres par rapport à notre justification dont il est le principe, et dans nos vertus par rapport à la grâce qui vient de lui, afin que notre conduite serve d'ornement à notre nature, nos bonnes œuvres de preuves à notre justification, et nos vertus de perfection à notre grâce. Et ce d'autant plus que, si nous avons été créés à l'image de la très-sainte Trinité, nous avons été baptisés en son nom; et qu'elle est non-seulement le modèle de notre être, mais encore le principe de notre sainteté. (*Discours moraux*).

[Réparation du péché de l'homme]. — Quelque grande que soit la gloire qui revient à l'homme d'avoir été fait à l'image de la très-sainte Trinité, elle n'eût cependant servi qu'à augmenter son malheur si, après avoir défigurée cette image par son péché, les trois divines Personnes n'avaient eu pitié de lui et n'étaient venues la réparer. Elles parurent au baptême de JÉSUS-CHRIST : ce fut aussi dès lors, dit Guillaume de Paris, que l'eau, qui n'avait nul effet miraculeux par elle-même, devint féconde pour notre sanctification, par l'invisible opération de la Trinité, qui y descendit. — L'eau, considérée dans sa vertu naturelle, a quatre effets : elle lave les taches, elle éteint le feu, elle modère la chaleur, elle contribue à la fécondité de la terre. Mais l'eau du Baptême, élevée à un degré surnaturel, produit ces mêmes effets avec beaucoup plus de perfection et de vertu. C'est un bain où nous sommes lavés de nos impuretés; et, au lieu que ceux qui entrent dans les autres bains les salissent et les troublent, dès que JÉSUS-CHRIST est entré dans celui-ci, il l'a sanctifié et honoré de sa présence. C'est une eau qui éteint le feu de l'enfer, qui modère les passions, qui noie le péché, et qui rend une âme admirablement féconde en vertus. Or, d'où vient tout cela, sinon d'une invisible opération de la très-sainte Trinité, qui imprime en quelque manière sur cet élément une image d'elle-même, et qui devient le principe de notre justification? (*Discours moraux*).

[Il y a trois sortes de baptême]. — Le baptême est, pour ainsi dire, une copie et une image de la très-sainte Trinité, Nous en distinguons trois : celui de l'eau, celui du feu, celui de l'esprit ou du désir; et ces trois n'ont cependant qu'un même effet, à peu près comme les trois personnes divines, qui, bien que réellement distinctes, ne sont cependant qu'un DIEU. N'est-ce pas ce que l'Écriture a voulu nous dire par ces deux témoignages qu'elle paraît confondre ensemble, par celui de la terre et celui du ciel, où d'un côté l'esprit, l'eau et le sang, ne rendent qu'un même témoignage, et où de l'autre le Père, le Verbe et le SAINT-ESPRIT ne sont qu'un DIEU? Ce n'est pas assez : non-seulement les trois personnes divines paraissent dans le Baptême comme dans un symbole qui les représente, elles y opèrent encore pour notre sanctification; et, comme dans le baptême de JÉSUS-CHRIST le ciel s'ouvrit, le SAINT-ESPRIT descendit et le Père rendit té-

moignage à son Verbe, ainsi, quand nous avons été baptisés, le ciel s'est ouvert, le SAINT-ESPRIT est descendu, le Fils nous a pris sous sa protection, et le Père nous a regardés comme ses enfants. C'est ainsi, dit Tertullien, que l'image de l'auguste Trinité, que le péché avait défigurée en nos personnes, est glorieusement rétablie, c'est ainsi que nous recevons la ressemblance que nous avons avec DIEU, par la rémission de nos péchés, que l'invocation de la très-sainte Trinité et la foi de ce Mystère nous impètre. Or, en faut-il davantage pour notre sanctification ? et si trois témoins suffisent pour nous assurer de la parole d'un homme, quelle assurance n'avons-nous pas de notre bonheur, nous qui avons, non pas trois hommes qui répondent de la rémission de nos péchés, mais trois personnes divines qui sont les principes de notre justification, comme elles sont les arbitres de notre foi, par la bénédiction et la prononciation des paroles sacramentelles ? Toutes les grâces que nous recevons dans la suite supposent cette première, et, comme le Baptême n'a de vertu que lorsqu'il est conféré au nom du Père et du Fils et du SAINT-ESPRIT, toute notre justification vient uniquement de ces trois augustes témoins, qui assistent invisiblement à la cérémonie de notre baptême, afin d'être, dans notre régénération spirituelle, les principes de notre bonheur, comme elles sont dans notre création le modèle de notre être.

Si nous avons les yeux assez bons, et si nous voulions un peu réfléchir sur tant d'avantages, que nous y verrions de prodiges ! l'esprit de ténèbres chassé de nos âmes par des renonciations et des exorcismes, comme par autant de formalités de justice et de procédures réglées ; un auguste quoique invisible caractère imprimé dans le fond de notre substance ; le péché du premier homme noyé, non dans un déluge de colère comme du temps de Noé, non dans la mer Rouge comme les Egyptiens, mais dans le sang de l'Agneau qui nous lave et qui nous purifie ; l'Esprit divin qui descend, non comme l'ange pour remuer l'eau de la piscine et guérir celui qui s'y sera jeté le premier, mais comme un esprit vivifiant et saint, qui nous ôte par lui-même notre paralysie spirituelle : en un mot, les trois divines Personnes, en présence desquelles nous faisons abjuration des pompes du siècle et des œuvres de Satan, et qui, après avoir reçu le serment de notre fidélité, appliquent sur nous leur sceau. Voilà ce qui se passe dans notre baptême, et la part que l'adorable Trinité y prend. (*Même ouvrage*).

[Le Fils procède du Père]. — Le Père éternel, de toute éternité considérant ses grandeurs et ses perfections, produit son Fils, lequel, comme parle S. Paul aux Hébreux, est la splendeur de sa gloire, l'impression et le caractère de sa substance, non-seulement parce qu'il possède sa même nature divine, mais encore d'autant que l'action d'entendement par laquelle il est produit lui confère naturellement et essentiellement son

image et sa ressemblance. Or, comme l'action d'un principe vivant, qui produit une chose vivante en la ressemblance, identité, et même nature, est appelée génération, et que le Verbe éternel est vivant de la même vie de son Père, et qu'il procède de lui en ressemblance, identité et même nature, qui est la Divinité, à cause qu'il est produit par voie d'entendement, dont le propre est de faire les choses semblables à soi, de-là vient qu'il est dit *être engendré* et être *Fils* du Père éternel. Et c'est pour cette admirable ressemblance et même nature que Notre-Seigneur, étant conjuré par ses apôtres de leur manifester son Père, leur répondit : *Qui me voit voit mon Père. Eh quoi ! ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et que mon Père est en moi ?* Aussi lisons-nous dans l'Évangile que le Père éternel par deux fois a déclaré que JÉSUS-CHRIST est son Fils bien-aimé : premièrement, quand il fut baptisé par S. Jean dans le Jourdain, et après, quand il se transfigura sur le Thabor. « C'est mon Fils bien-aimé, dit-il, en qui je me complais uniquement : écoutez-le. » Et ces paroles qu'il a proférées en ces rencontres, il les a dites et les dira éternellement (*Ecole de Jésus, par Péan*).



LES

GRANDEURS DU FILS DE DIEU

AVERTISSEMENT.

Nous avons déjà averti, en traitant ce sujet, qu'on pouvait en faire deux discours différents, savoir en se contentant de prouver la divinité du Sauveur contre les Juifs, les athées, les ariens, les sociniens, et ceux à qui toute religion est indifférente ; ou bien, en supposant cette divinité comme incontestable et suffisamment reconnue, traiter uniquement des perfections divines et humaines de Notre-Seigneur, pour nous porter au culte et à l'adoration que nous lui devons comme à l'auteur de tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire. Nous avons donné des matériaux sur l'un et sur l'autre sujet, soit réunis soit séparés. Mais, comme on n'en peut assez parler dans la chaire et dans les livres, jusque-là que le Disciple bien-aimé finit son Evangile, où les grandeurs des miracles et les principales actions de cet Homme-DIEU sont si exactement rapportées, par assurer qu'il ne croit pas que le monde même puisse contenir les volumes qu'on en doit écrire jusqu'à la fin des siècles, on ne peut trouver mauvais que nous ayons ajouté dans ce Supplément ce que nous avons recueilli de nouveau tant sur la divinité que sur les grandeurs de cet Homme-DIEU.

[Grandeurs de Jésus-Christ]. — Origène, ce sublime génie, dit une parole à la gloire du Sauveur du monde, qui nous donne une haute idée des grandeurs de JÉSUS-CHRIST DIEU et homme : *Christus est DEUS*, dit-il, *et aliquid ultra* : JÉSUS-CHRIST est DIEU, et quelque chose de plus. Quoi ! l'homme ajoute-t-il à DIEU quelque perfection que DIEU n'ait pas ? en est-il plus grand et plus parfait, pour s'être fait homme, qu'il n'était auparavant ? Non, sans doute, puisque DIEU contient éminemment toutes les perfections des créatures, et que tous les êtres ensemble avec DIEU ne sont pas plus que DIEU seul. C'est néanmoins, selon le langage des théologiens, quelque chose extensivement plus grand : c'est-à-dire que nous concevons je ne sais quelle étendue de perfections dans JÉSUS-CHRIST DIEU et Homme que nous ne concevons pas si distinctement dans DIEU seul. Il en est à peu près, permettez-moi cette comparaison qui éclairera ma pensée, il en est, dis-je, comme ce que quelques historiens rapportent de certains fleuves des Indes, lesquels roulent l'or et les pierreries, que, quand il arrive que deux se joignent ensemble et viennent à se confondre, il se fait par ce mélange de deux fleuves, qui mêlent en même temps leurs richesses, des ouvrages si admirables qu'il n'y a rien de pareil ni qui en approche, dans tout le reste du monde, pour le prix et pour la beauté. Quoi qu'il en soit de cette merveille dont je ne voudrais pas me rendre le garant, il se fait quelque chose de plus rare et de plus surprenant dans le Sauveur : la Divinité s'allie à la nature humaine, comme deux fleuves ou deux mers qui s'unissent ensemble et réunissent leurs richesses et leurs perfections. De cette union résulte cet admirable composé d'un Homme-DIEU, relevé en mérite, en dignité, en sainteté et en toutes sortes de perfections imaginables, au-dessus de tout ce qui peut être créé : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (Coloss. II). Et c'est ce que nous entendons par ce glorieux nom de JÉSUS-CHRIST, qui contient et renferme tout ce qui est propre de l'une et de l'autre nature, et toutes les perfections qui naissent de ce glorieux assemblage : *Christus est DEUS, et aliquid ultra*. (Anonyme).

[Son pouvoir, ses miracles, sa sainteté]. — Représentez-vous cet Homme-DIEU lorsqu'il vivait sur la terre et conversait avec les hommes : représentez-vous-le parcourant la Galilée, et les autres provinces de la Palestine, traînant après lui une multitude innombrable de peuple que des chaînes invisibles retenaient auprès de lui. Figurez-vous le ciel et la terre attentifs aux démarches de ce DIEU-Homme, le Père éternel qui le suit partout avec des yeux de complaisance, les anges qui le regardent avec des yeux d'admiration, les démons qui tremblent à son approche, les chefs de la Synagogue qui s'alarment, et le peuple qui l'élève jusqu'au ciel, le conduit partout en triomphe et veut malgré lui le choisir pour roi. Figurez-vous des troupes de morts ressuscités et de malades guéris, qui, se répandant en divers quartiers de la Judée, annoncent le pouvoir et la

charité du bienfaiteur général de la nation. Représentez-vous les rois et les grands parlant avec étonnement de ses prodiges ; enfin toute la Judée et les pays d'alentour retentissant du bruit de ses miracles et de la sainteté de sa vie. Qu'y a-t-il de plus digne de notre attention et de notre admiration ? Chacun s'empresse de le voir ; il attire sur lui les regards de tout le monde : ceux qui l'abordent sont frappés de sa grandeur, éblouis de l'éclat de sa majesté, enchantés de sa conversation. Plus ils le voient, plus ils veulent le voir. S'ils ne le trouvent plus dans les villes, ils le vont chercher jusqu'au fond des déserts. La foule qui l'entourne est si grande, qu'il ne peut ni avancer ni reculer. Pour éviter la presse, il faut qu'il s'élançe dans une barque ; pour respirer un moment, il faut qu'il se cache ; pour prendre un peu de repos avec ses disciples, il faut qu'il s'enfonce dans la solitude. Quelque part qu'il se montre, on le voit toujours environné d'une troupe innombrable de Juifs et de gentils, qui ne le quittent ni le jour ni la nuit : *Sequebatur eum multitudo copiosa plebis, ab omni Judæâ et Jerusalem.* (Le même).

[Jésus fait éclater ses grandeurs en une seule parole]. — Comment est-ce que l'*Ego sum* de JÉSUS-CHRIST, sorti de sa bouche sans effort, sans qu'il élève seulement le ton de sa voix, porte par terre des hommes fermes et vigoureux, met à ses pieds une troupe de soldats venus pour se saisir de lui ? Il n'est rien en apparence de si doux et de si tranquille que cet *Ego sum* : deux paroles le composent, paroles courtes, simples et vulgaires, qui n'ont rien d'éclatant et de figuré, rien qui étonne et qui menace les gens, rien qui présage et qui signifie le coup qu'elles vont frapper. C'est-à-dire qu'il faut que ces deux paroles ne soient que l'enveloppe de quelque chose d'extraordinaire. Il faut que ce soit une étincelle tombée du plus haut des cieux, un rayon de véritable divinité, qui se mêle dans ces deux paroles, qui leur communique une vertu étrangère, qu'elles n'avaient pas naturellement. Ces paroles ne sont point foudroyantes de leur propre sens ; il faut nécessairement que celui qui les profère soit le maître des foudres et de la tempête. En fallait-il davantage pour faire éclater les grandeurs de JÉSUS-CHRIST et le faire reconnaître pour le Fils de DIEU. (*Socrate chrétien, par Balzac*).

[Prophéties et patriarches]. — Faisons un peu d'attention à ce consentement universel de tous les prophètes, à l'admirable harmonie de leurs prophéties, au rapport qu'elles ont les unes aux autres, et toutes ensemble à l'Évangile. Ce concert ravissant est une preuve si visible et si convaincante de l'assistance du SAINT-ESPRIT, qu'il faut que tout homme se rende et confesse que c'est un ouvrage de DIEU, qui surpasse toutes les forces de la nature, que de voir des hommes différents d'esprit, de condition et d'inclination, éloignés l'un de l'autre de plusieurs siècles, travailler tous à la gloire du Verbe incarné, sans le voir, sans le connaître,

sans pouvoir se communiquer les uns aux autres leurs sentiments pour concerter les louanges qu'ils lui donnent et les merveilles qu'ils publient, plus de quatorze cents ans avant sa naissance. L'un parle de sa vie, l'autre de sa doctrine ; celui-ci de ses miracles, celui-là de sa mort, l'autre de ses victoires et de ses triomphes ; et quand nous venons à recueillir toutes ces pièces détachées pour en faire un corps, nous les trouvons si proprement ajustées, compassées avec tant de mesure, qu'elles font un éloge achevé qui convient parfaitement au Fils de DIEU, et ne peut convenir à aucun autre qu'à lui. Après tous ces témoignages si authentiques, les ennemis les plus déclarés de la divinité du Sauveur peuvent-ils s'exempter d'avouer que ce n'est point là l'ouvrage du hasard ni de l'industrie des hommes, mais de l'Esprit de DIEU, à qui seul appartient la science des choses futures ?

C'est le commun sentiment des SS. Pères et des écrivains ecclésiastiques, qu'il n'y a point de juste dans l'ancienne loi qui n'ait été comme le messager et le précurseur du Fils de DIEU. Il n'en est aucun, comme le témoigne S. Grégoire, qui n'en ait été la figure : *Nullus justus fuit qui non Christi, per figuram, nuntius exstiterit*. Isaac a figuré sa naissance ; Abel a représenté sa mort ; Jonas sa résurrection ; Elie son ascension ; Jacob tous les travaux de sa vie mortelle. Mais celui de tous qui lui a été plus semblable, c'a été sans contredit son plus prochain précurseur, S. Jean-Baptiste : car il en a été une si fidèle copie, que, au témoignage même des émissaires envoyés par les grands-prêtres à ce plus que prophète, qui le voyaient depuis son jeune âge mener une vie surhumaine, voyant qu'il niait être Elie ou l'un des prophètes, il fut pris, non pas pour la figure du Christ, qu'ils attendaient depuis tant de siècles, mais pour le Messie même, attendu avec tant d'empressements et de soupirs par leurs pères et par eux-mêmes. (**Nouet**, *Méditations*).

[Le Verbe divin principe et fin de toutes choses]. — Le Verbe incarné dit lui-même, dans l'Apocalypse, qu'il est le principe et la fin de toutes choses : le principe, parce qu'il leur donne l'être de la nature, de la grâce et de la gloire ; la fin, parce qu'elles sont toutes pour sa plus grande gloire : *Propter quem omnia et per quem omnia* (Hebr. 1) ; toutes choses ont été faites pour lui comme Verbe incarné, et par lui comme Verbe incréé : *Quem constituit heredem universorum*. Son Père l'a fait son héritier universel, il n'y a rien qui ne lui appartienne ; il a créé le ciel et la terre, ainsi qu'un palais royal qu'il a rempli d'anges, d'hommes et de toutes sortes de créatures, qui lui servent d'officiers pour exécuter ses ordres : comme un grand et puissant roi qui fait bâtir un palais magnifique et richement meublé pour son fils, lui faisant en même temps son train selon la dignité de sa naissance et la grandeur de l'affection paternelle qu'il lui porte. Puis donc que nous lui appartenons et que nous sommes tous pour lui, nous devons le regarder comme notre fin, et tourner vers lui tous les désirs et toutes les affec-

tions de notre âme, parce que c'est le centre où notre cœur trouvera son repos et tous ses contentements. (**Nouet**, *Méditations*).

[Dieu en créant l'homme regarde l'incarnation de son Fils]. — Moïse, racontant la création de l'homme, répète par trois fois que DIEU le créa à son image et ressemblance, pour nous avertir que c'est une faveur signalée que DIEU lui fit, pour des raisons très-importantes. Il faut donc que vous considériez attentivement ce qu'il prétend en gravant au fond de son âme le caractère de ses divines perfections. — Premièrement, il prétend par-là lui faire connaître à qui il appartient, et l'honneur qu'il doit à son auteur. L'esclave qui porte les marques et les livrées de son maître le doit servir et respecter, parce qu'il est à lui : vous portez l'image de DIEU, vous êtes donc à lui, et non pas à vous-même. — Il prétend, en second lieu, l'obliger à conserver avec soin la pureté de son âme, de peur de souiller la beauté de cette image et d'en effacer les traits : car il n'y en a pas un qui n'ait son éclat particulier, qui vous doit donner de l'horreur du vice. — En troisième lieu, il prétend par-là le rendre capable de s'unir un jour avec lui par le moyen de la gloire, et à présent même par le moyen de la grâce. Car la ressemblance est une grande disposition à l'union, les choses contraires ne s'unissent pas bien ensemble. — Mais la plus importante vue est d'accomplir le dessein admirable, qu'il avait conçu avant tous les siècles, de s'unir en personne à la nature humaine. C'est pourquoi, la voulant rendre capable de cette incomparable faveur, il jette les yeux sur le plus parfait modèle qu'il peut trouver, qui est lui-même, afin que, en lui imprimant son image, elle lui soit plus semblable, et qu'ainsi l'union de la copie avec l'original se fasse avec plus de convenance et de douceur. (*Le même*).

[Jésus a prédit l'avenir]. — Connaître les choses à venir, et les effets qui n'ont point de liaison nécessaire avec les causes qui les produisent, est, au témoignage de l'Écriture, un caractère et par conséquent une preuve de la Divinité. *Annuntiate quæ ventura sunt nobis, et dicemus quod dii estis vos* (Isaï xli) : faites-nous savoir les choses à venir, et nous dirons hautement que vous êtes des dieux, parce que cela est hors de la connaissance des anges et des hommes, et un privilège de la divinité. Les Juifs qui vivaient du temps du Sauveur n'ont pu, à la vérité, être convaincus par cette preuve qu'il fut DIEU et le Messie qu'ils attendaient ; mais ils le doivent être aujourd'hui, en voyant l'accomplissement des faits qu'il a annoncés si longtemps auparavant avec tant de certitude, et nous devons nous affermir, nous autres, dans cette croyance, en voyant de nos yeux ce qu'il prédit devoir arriver après tant de siècles. (**Houdry**.)

[Réponse aux athées, aux idolâtres, aux païens]. — On ne peut nier, disent les ennemis de JÉSUS-CHRIST, qu'il est mort et qu'il ne s'en est pas défendu.

Oui, répondrons-nous, nous l'avouons ; mais vous ne dites pas qu'à la mort de cet homme toute la nature s'est couverte de deuil, et a compati à sa douleur : la terre par son tremblement, le voile du temple par sa rupture, le soleil par son éclipse : circonstances que quelques-uns de vos historiens n'ont pas oubliées. Oui, nous l'avouons ; mais vous ne dites pas que cet homme est ressuscité le troisième jour, comme il l'avait promis, qu'il s'est rendu la vie lui-même, miracle qui ne se peut faire que par un DIEU, et que, malgré toutes les précautions de ses ennemis et l'inutile vigilance des soldats, il est sorti du tombeau. Oui, nous l'avouons ; mais vous ne dites pas qu'il est monté au ciel, et qu'à l'endroit d'où il s'y est élevé on voit encore aujourd'hui les sacrés vestiges de ses pieds ; vous ne dites pas qu'il a tenu la parole qu'il avait donnée à de pauvres pécheurs, qu'ils feraient en son nom autant et plus de miracles qu'il n'en avait fait. La chose est-elle assurée ? Ses plus grands ennemis en ont été témoins. Que pensez-vous de vos plus grands hommes, et de tant de ridicules divinités dont vous avez rempli toute la terre ? Y en a-t-il un qui ait donné pouvoir de guérir en son nom un seul homme dont la maladie fût incurable ? Le DIEU que nous adorons a donné à ses disciples et à ses successeurs l'autorité de chasser les démons, d'éclairer les aveugles, de faire marcher droit les boiteux et de rendre la vie aux morts : miracles dont vous ne pouvez disconvenir, et qui établissent d'une manière invincible la foi de la divinité. Quoi que vous disiez de lui, le mystère de son ascension, accompagné de circonstances si singulières et jusqu'alors inouïes, est seul capable de réfuter toutes vos objections. Ce DIEU mort, ressuscité et élevé glorieux dans le ciel, a opéré de grands miracles par lui-même, et a donné à plusieurs de ceux qui ont suivi sa doctrine le pouvoir d'en faire en son nom : n'est-ce pas là une solution générale à toutes vos difficultés ? *Solutio omnis difficultatis Christus.* — Que pensez-vous de tous vos dieux ? Je rougis seulement de vous en parler, tant leur destinée a été malheureuse, tant votre aveuglement me fait pitié. Où sont-ils, ces dieux immortels et tout-puissants, qui ont si malheureusement fini leur vie, et qui, tout élevés que vous les croyiez dans le ciel, n'ont jamais donné la moindre marque de leur divinité et de leur puissance ? — Jouissez donc, adorable JÉSUS, jouissez seul dans le ciel, où vous êtes assis à la droite de votre Père, de la gloire qui vous était due. Votre mort a été l'apologie de votre vie, votre résurrection celle de votre mort ; votre ascension celle de l'une et de l'autre. Seigneur, nous le disons hardiment, et nous le publions avec autant de vérité que de joie : entre tous les dieux, il n'y en a point qui vous ressemble, ni qui ait jamais fait les merveilles que vous avez faites : *Non est similis tui in diis, Domine, et non est secundum opera tua.* (Ps. 85). Toutes les nations que vous avez créées viendront se jeter à vos pieds pour vous adorer, et vous rendre leurs hommages : *Omnes gentes quascumque fecisti venient et adorabunt coram te, Domine.* Pleinement convaincues que vous

êtes seul grand et qu'il n'y a point d'autre DIEU que vous, elles rendront, malgré tous les obstacles qu'on y a apportés, gloire à votre saint nom : *Et glorificabunt nomen tuum quoniam magnus es tu, DEUS solus.* (Eloges des Saints).

[Les patriarches sauvés par la foi en N.-S.] — Tous les hommes, depuis la chute d'Adam jusqu'à la fin des siècles, tous ceux qui ont reçu la justification et la vie, ont été sanctifiés par la justice d'un seul, qui est JÉSUS-CHRIST. Abraham a été juste parce qu'il a cru en JÉSUS-CHRIST ; tous les saints patriarches ont été justifiés parce qu'ils ont cru en JÉSUS-CHRIST. S. Augustin explique clairement cette vérité lorsqu'il assure qu'il n'y a ni délivrance ni salut que par JÉSUS-CHRIST : *Credamus nullum hominum liberari nisi per unum mediatorem Christum Jesum.* (Epist. 57). Les justes qui ont vécu avant qu'il vînt au monde n'ont été sauvés que par la foi en cet Homme-Dieu. Leur foi et la nôtre est la même. Ce qu'ils ont cru comme se devant faire, c'est-à-dire que le Fils de DIEU devait venir au monde revêtu de chair, nous le croyons comme déjà fait. S. Paul assure que nous avons le même esprit de foi que nos pères, c'est-à-dire que la foi des anciens patriarches et la nôtre est la même. Elle a le même objet : ils ont été sanctifiés parce qu'ils mettaient toute leur confiance en JÉSUS-CHRIST, qu'ils attendaient comme le Messie à venir ; et nous ne pouvons être sanctifiés qu'en mettant toute notre espérance en ce même Messie comme venu pour nous sauver. Le Fils de DIEU est donc le chef et le sauveur de ceux mêmes qui sont morts avant sa naissance. La parole de l'Apôtre est véritable dans toute son étendue : « Tous les hommes, dit-il, reçoivent la justification et la vie par la justice d'un seul. » (**Lambert, Année évangélique.**)

[Le Fils de Dieu est notre médiateur par lui-même]. — JÉSUS-CHRIST est notre médiateur, et nous n'avons qu'un médiateur, comme le témoigne l'Apôtre, qui est JÉSUS-CHRIST Homme-DIEU. Si les saints sont quelquefois appelés nos médiateurs, ils ne le sont point de la même manière que le Fils de DIEU. Les saints prient pour nous, et nous les prions : ainsi ils ne peuvent être appelés nos médiateurs qu'avec quelques conditions, et en prenant ce mot dans une signification plus étendue. Les saints prient comme principaux membres de JÉSUS-CHRIST. Ils emploient, pour obtenir ce qu'ils demandent, les mérites de cet adorable chef. Ils ne sont donc que des médiateurs d'intercession, puisqu'il n'y a que le seul Fils de DIEU qui ait payé pour nous, qui ait pu apaiser la colère de son Père, et qui, par la prérogative surabondante de ses infinis mérites, nous ait tirés de notre néant, nous ait délivrés de la mort éternelle, nous ait élevés au-dessus de notre bassesse, et, d'esclaves que nous étions, nous ait rendus dignes de porter la qualité d'enfants de DIEU. (*Le même.*)

[Jésus est Fils de Dieu par nature]. — *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui : ipsum audite* (Matth, xvii) : c'est-là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve toutes mes délices : écoutez-le. — Que ce témoignage du Père céleste est glorieux à JÉSUS-CHRIST ! Les justes, dit l'Apôtre, sont les enfants de DIEU ; mais, en ceci même, quelle différence entre eux et JÉSUS-CHRIST ! Les justes ne sont que des enfants adoptifs, élevés par grâce à un si haut rang, choisis par miséricorde pour participer à la nature divine : au lieu que JÉSUS-CHRIST est proprement et de sa nature le Fils de DIEU, égal en tout à son Père. C'est l'unique sens des paroles de S. Matthieu et de celles-ci du Prophète-Roi : *Le Seigneur m'a dit : vous êtes mon Fils*. — Recevons avec joie ce témoignage avantageux que le Père céleste rend à notre Sauveur. Compensons, s'il se peut, par nos adorations les injures tant de fois faites à la divinité de JÉSUS-CHRIST par les pharisiens. N'oublions point surtout que la gloire dont il brille sur le Thabor est un mystère, un secret, et qu'au contraire les ignominies qu'il essuiera pour nous seront toutes publiques. Oserions-nous, après cela, rechercher les honneurs sur la terre ? (**Le P. Ségnéri, Méditations.**)

[Jésus-Christ est aimé de son Père pour lui-même]. — DIEU appelle JÉSUS-CHRIST son *bien-aimé* dans le même sens qu'il l'appelle son Fils. On ne peut aimer une personne qu'en deux manières, ou bien pour elle-même, ou bien en considération de quelque autre que l'on aime. Les justes sont aimés du Père céleste en considération du Sauveur, qui leur mérite cette grâce : *il nous a appelés*, dit S. Paul, *selon la grâce qui nous a été donnée en JÉSUS-CHRIST*. (II Tim. II). Mais le Fils est aimé pour lui-même ; l'amour est dû au titre que la nature lui donne. Aussi le Père lui remet-il toutes choses entre les mains, comme à son Fils unique et nécessairement aimé : *Pater diligit Filium, et omnia dedit in manu ejus*. (Joan. III). Le Père aime le Fils, et par cette raison il lui donne un pouvoir sans limite : c'est la conséquence que tire l'Évangile. Mais que conclure, pour nous, de ce que le Sauveur peut disposer de tout sans restriction ? Qu'il nous importe infiniment de nous attacher à sa personne, de le servir, d'attendre tout de ses bontés, de faire tous nos efforts pour le mettre dans nos intérêts, puisque nous sommes entièrement à sa disposition. Souvenons-nous de ce qu'il nous dit lui-même : *Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai*. (Joan. XIV). Ces paroles nous montrent, premièrement, que nous devons nous adresser au Père céleste par la médiation de JÉSUS-CHRIST : car, si le Père par amour pour son Fils lui fait cession de tous ses droits, le Fils, d'un autre côté, par respect pour son Père, veut que nos prières lui soient portées. Ces paroles, en second lieu, nous marquent que c'est JÉSUS-CHRIST qui s'engage à nous exaucer : *Hoc faciam* : car, quoique le Fils veuille que nous demandions à son Père nos besoins, le Père laisse à son Fils le soin de nous les accorder : *Il lui a remis toutes choses entre les mains parce qu'il l'aime*, (**Ségnéri, Méditations.**)

[La grâce nous vient par J.-C.] — J'ai mis en lui toutes mes complaisances, ajoute le Père céleste, de même que l'habile artisan se plaît dans son chef-d'œuvre : *In quo mihi bene complacui*. Mais donnons plus d'étendue au sens de ces paroles, et disons, avec S. Paul, que l'amour du Père envers JÉSUS-CHRIST l'a engagé à nous enrichir aussi de ses dons et à répandre sur nous toute sorte de bénédictions spirituelles. Oui, c'est à cause du Fils qu'il a plu au Père d'affranchir les hommes de la servitude du démon, de leur ouvrir tous les trésors de la grâce, de leur faire part de sa gloire : *In quo mihi bene complacui*. La complaisance du Père pouvait-elle être plus grande ? Il sauve le genre humain en considération de JÉSUS-CHRIST, il rétablit en lui toutes choses sur la terre et dans le ciel : *Proposuit instaurare omnia in ipso*. (Ephes. 1). En effet, pour ce qui est de nous, qu'importait-il à DIEU que nous fussions heureux ou malheureux ? Il fait son plaisir de notre salut, par la raison seule qu'il veut bien le faire. Point d'autre motif de son amour pour nous et du bonheur auquel il nous destine, que sa volonté toute seule : *Complacuit Patri vestro dare vobis regnum*. (Luc. XII). Et c'est aussi ce que dit Isaïe en adressant la parole à Sion : *On ne vous appellera plus Celle qui est délaissée, mais on vous appellera Ma bien-aimée, parce qu'il a plu au Seigneur de placer en vous son affection*. (Isaï LXII). Quelles obligations avons-nous donc à JÉSUS-CHRIST ! (*Le même*).

[Nous devons écouter J.-C.] — Le Père éternel, ayant déclaré que JÉSUS-CHRIST est son Fils bien-aimé, en qui il a mis toutes ses complaisances, qu'il a établi par conséquent le maître absolu de toutes choses, conclut par ces paroles : *Ecoutez-le*. C'est ainsi qu'en use un monarque, après avoir associé au soin de l'état le prince héritier de la couronne. Quoique le monarque puisse encore disposer de tout comme auparavant, il envoie néanmoins les affaires au prince son fils : *Ipsium audite*. Venez à lui, consultez-le, priez-le; il est le dispensateur des grâces. S'il prie son Père avec nous, parce qu'il est notre médiateur auprès de lui, c'est uniquement par déférence et par respect : de même qu'un prince qui partage l'empire avec son Père ne manque point de lui demander son agrément sur tout. (*Le même*).

[Tous les chrétiens reconnaissent Dieu pour leur roi]. — Il n'y a point de chrétien qui ne reconnaisse que DIEU est son roi, et qu'il est obligé de le servir comme son sujet. Il est roi par nature, et il a en lui-même sa royauté : c'est pourquoi il porte écrit sur sa cuisse *le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs*. Il est Roi de toute éternité, avant qu'il eût créé les anges et les hommes. Il n'a besoin que de lui-même pour conserver sa royauté, il ne lui faut ni armées ni forteresse. Il possède toute la sagesse et toute la bonté nécessaires pour gouverner son empire. Il lit dans le fond du cœur de ses ennemis, et il les tourne comme il lui plaît. Il les peut renverser

d'un seul petit souffle de sa bouche, et il dissipe tous leurs desseins et toutes leurs pensées. Quel roi ! quelle royauté ! qui ne la reconnaît ? Qui ose la contredire ? La plupart des chrétiens, qui la confessent et qui disent qu'ils veulent servir ce Roi, veulent aussi en même temps en servir un autre qui est le monde, et ils s'imaginent qu'ils pourront accorder le service de ces deux maîtres ; mais le Fils de DIEU, la vérité même, déclare que cela est impossible : *Nemo potest duobus dominis servire* C'est que JÉSUS-CHRIST et le monde sont deux maîtres ennemis l'un de l'autre qui ont des lois et des maximes toutes contraires, et qui travaillent pour des fins toutes opposées. (Godeau, *Homélie*).

[Aspirations et actions de grâces au Sauveur]. — Que j'ai de joie, ô mon Sauveur, d'entendre le glorieux témoignage que votre Père vous rend ! Que tous vos ennemis ne veulent-ils s'y rendre, et vous reconnaître pour ce que vous êtes ! Que je tâche du moins moi-même de vous dédommager en quelque sorte, par mes hommages et par mon amour, des injures que vous recevez. Vous êtes le bien-aimé de votre Père : et qu'il m'est avantageux que vous le soyez ! C'est par-là que je deviens agréable à ses yeux. Vous voulez bien partager avec moi la faveur où vous êtes auprès de lui. Votre Père, ô mon Sauveur, vous aime souverainement, et vous fait le maître de ses dons : et parce que vous m'aimez et que vous avez daigné m'adopter pour votre frère, il les répand aussi sur moi et me regarde comme son fils. Non, mon Sauveur, je n'ai et je ne puis espérer de dons surnaturels que par vous : c'est uniquement à votre amour et à l'amour que votre Père vous porte que je dois tout ce que je suis et tout ce que je peux espérer d'être dans l'ordre de la grâce. Votre Père me renvoie à vous pour être instruit, pour traiter avec vous de mes besoins. Ah ! que je suis bien entre vos mains ! Vous m'apprendrez tout ce qu'il m'est important de posséder ; mais je me bornerai, ô mon Sauveur, à vous demander la grâce de vous connaître et de vous aimer. (Ségneri.)

[Suivre les préceptes de Jésus-Christ]. — La sainteté, pour parler à notre manière, est une pureté entière et parfaite, sans tache, affranchie de tout ce qui a besoin d'être expié. Or, non-seulement JÉSUS-CHRIST n'a point péché, mais, qui plus est, il ne pouvait pas pécher, ni comme DIEU, vu que le péché est infiniment plus éloigné de la Divinité que les ténèbres ne le sont de la lumière ; ni comme homme, parce que sa sainte humanité était absolument soumise à sa divinité ; elle suivait toujours et entièrement ses ordres. JÉSUS-CHRIST est saint, parce qu'il est la source et l'origine de toute la sainteté que possèdent tous les hommes, puisque c'est lui qui la leur communique et qui par ses souffrances la leur a méritée. Il est saint d'autant que sa vie est le modèle et la règle de notre sainteté ; nous serons saints en proportion de ce que nous imiterons ses actions et pratiquerons ses divines leçons. Il est saint, parce qu'il est

l'objet de notre sainteté : elle consiste toute à l'aimer et à lui être unis par conformité de volonté. Donc, puisque JÉSUS-CHRIST est saint et le Saint des saints par éminence, et que tout ce qu'il nous enseigne est très-saint, nous devons suivre exactement tous ses préceptes, autrement nous vivrons dans la corruption et dans le crime. (**Péan**, *l'Ecole de Jésus*).

[Désavouer Jésus-Christ par ses actions]. — Il y a bien des personnes, même parmi les chrétiens, qui reconnaissent JÉSUS-CHRIST pour DIEU, mais seulement de parole ; leur entendement est convaincu de cette vérité, mais ils le désavouent par leurs actions : *Verbis confitentur se nosse DEUM factis autem negant*. Ainsi les ennemis de JÉSUS-CHRIST ne sont pas seulement les tyrans qui ont persécuté la religion, ni les hérétiques qui ont combattu sa divinité, mais encore ceux qui le désavouent par leur conduite et par une manière de vie toute contraire à la sienne, qui désavouent sa morale dans leurs mœurs ; qui rendent ses soins, ses travaux et ses souffrances inutiles par le refus qu'ils font d'en tirer le fruit qu'il en souhaite et qu'il en a prétendu. En un mot, Messieurs, nous reconnaissons toutes ses grandeurs quand nous reconnaissons sa divinité, et nous le reconnaissons véritablement pour notre DIEU lorsque nous l'aimons et que nous sommes entièrement à lui. (**Houdry**, *Sermons sur tous les sujets*).

◆ [Qualités qui conviennent au Verbe incarné]. — JÉSUS-CHRIST est notre Roi, notre maître, notre juge. L'Écriture lui donne d'abord ces titres dans Isaïe, ch. xxxiii. *Le Seigneur est notre législateur, le Seigneur est notre roi, c'est lui qui nous sauvera*. — 1° Reconnaissez-le sous cette qualité ; mais prenez garde que son royaume n'est pas de ce monde : n'y attendez donc pas la récompense de vos services. La nature et le démon déclarent la guerre à ce roi : pour qui vous déclarerez-vous ? — 2° Il est notre *Pontife*. Son Père lui a conféré ce caractère sacré en répandant sur sa sainte humanité toute l'onction de la divinité ; c'est dans le sein de Marie, et dès le premier instant de sa conception, qu'il a offert le premier sacrifice, dans lequel il fut tout à la fois le sacrificateur, la victime et l'autel. C'est à ce Pontife éternel que vous faites l'aveu de vos péchés, c'est lui qui vous les remet par le ministère de ceux auxquels il a communiqué son sacerdoce : avec quels sentiments de religion pure et sincère ne devez-vous pas en approcher ! — 3° Il est notre *Médiateur*. Il en commença les fonctions dès le premier instant de son incarnation ; il ne les a pas interrompues depuis, il ne les interrompra jamais. *Il vit toujours*, dit l'Apôtre, *afin d'intercéder toujours pour nous auprès de son Père*. Quel fonds de confiance pour vous ! Prenez garde néanmoins qu'elle ne dégénère en présomption. — 4° Il est notre *Epoux*. L'ancien et le nouveau Testament nous le représentent également sous cette aimable qualité, en vertu de laquelle il contracte avec nos âmes la plus étroite alliance, en se les unissant par les

neuds sacrés de la charité, par la communication et le transport qu'il nous fait de tous ses biens. Lui rendez-vous amour pour amour? Comment répondez-vous à sa libéralité? Ah! gardez-lui du moins la foi que vous lui avez jurée! ne prostituez point votre cœur aux créatures. — 5° Il est notre *Chef*, parce qu'il est celui de son Eglise, dont nous avons l'honneur d'être membres. Le corps mystique du Sauveur tire sa beauté de la proportion qui se trouve entre le chef et les parties qui le composent : êtes-vous un membre digne de ce corps? Ne lui faites-vous point de honte? *C'est une chose bien monstrueuse qu'un membre*, je ne dis pas vicieux, mais seulement délicat, sous un chef couronné d'épines. — Enfin, il est notre *Modèle*. Regardez et faites selon le modèle qu'on vous a proposé sur la montagne. Ce n'est pas seulement sur le Calvaire que JÉSUS-CHRIST est votre modèle; c'est, selon le prophète, *dès sa plus tendre enfance*. C'est donc sur ce divin exemplaire que vous devez régler vos pensées, vos paroles, vos actions, vos aversions, vos inclinaisons, vos craintes : l'avez-vous fait jusqu'ici? Le ferez-vous dans la suite? (*Morale du Nouveau Testament, du P. de la Neuville.*)

[Les sept dons du Saint-Esprit]. — Le don de Sagesse est un certain goût, un sentiment intérieur, qui attache, qui affectionne l'âme aux choses divines, qui les lui rend sensibles et aimables, en lui en découvrant la douceur et la solidité. C'est ce goût, ce sentiment intérieur, qui remplissait de joie et de consolation l'âme du Sauveur, et qui lui faisait adresser avec tant d'épanchement ces paroles à son Père : *Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents de ce monde, et les avez révélées aux simples et aux petits* (Matth. XI). Oui, mon DIEU, quoi qu'ils en disent, quoi qu'ils en pensent, ces faux sages, cela est ainsi, je les vois, je les connais, je les sens, ces divines vérités, et j'en juge comme vous en jugez vous-même. Heureuse l'âme à qui DIEU découvre ainsi la manne cachée sous la croix, la douceur des souffrances, les trésors de la pauvreté! Voilà la vraie sagesse; la sagesse humaine est son ennemie; combattez-la, détruisez-la.

Le don d'intelligence est une prompte et facile pénétration, qui nous fait entrer tout d'un coup dans le sens des divines Ecritures, dont elle nous donne la clef; c'est une lumière vive et perçante qui nous découvre du premier coup dans chaque créature tout ce qu'elle cache des beautés et des perfections du Créateur. C'est ainsi que JÉSUS-CHRIST, et les Apôtres après la descente du SAINT-ESPRIT, possédaient toute l'Ecriture, la loi, les prophètes, etc.; c'est ainsi que tant d'autres saints, à la vue d'une simple fleur, entraient tout d'un coup dans des ravissements, des extases, des transports d'admiration et d'amour, à l'égard du Créateur. C'est encore cette divine intelligence qui nous découvre les principes et les secrets de la vie spirituelle. Demandez-le donc au Seigneur avec instance, ce don précieux; mais souvenez-vous, en même temps, que rien ne lui

est si directement opposé que l'orgueil, les affections terrestres, l'attache aux péchés même véniels, et que rien au contraire ne disposera mieux votre âme à le recevoir que l'humilité, l'oraison, la pureté de cœur. *O mon DIEU*, disait autrefois David, donnez-moi cette intelligence, afin que je vive dans la vie intérieure.

Le don de Conseil est un instinct surnaturel qui nous conduit et qui nous détermine toujours, dans les choses indifférentes, au parti le plus sûr et le meilleur. C'est cet esprit qui conduisit JÉSUS-CHRIST dans le désert, qui le dirigea dans les tentations dont il fut attaqué, et qui lui fit faire, dans toutes les circonstances de sa vie, tout ce qui était de plus agréable à son Père. En combien d'occasions n'avez-vous pas manqué de ce don salutaire ! Prévenez par avance le temps, les lieux, les diverses rencontres, où vous en aurez encore besoin. Tâchez de l'obtenir de bonne heure, afin que, sous la direction d'un tel conducteur, vous évitiez tous les écueils dont vous êtes menacé.

Le don de Force est un courage, une vertu d'en-haut, qui nous rend capables de tout et supérieurs à tout. Ce qu'il y a de plus difficile à la nature devient possible et facile à une âme revêtue de cet esprit de force. L'intrépidité avec laquelle le Sauveur alla au-devant de ses ennemis, malgré cette mortelle tristesse, cette cruelle agonie qu'il venait de souffrir, est le miraculeux effet de ce don de force. Redoublez vos instances pour l'obtenir du Ciel ; rien ne vous est si nécessaire. *La vie de l'homme est un combat perpétuel*, dit l'Écriture. Vous êtes attaqué par un nombre infini d'ennemis puissants, artificieux, infatigables : pouvez-vous vous flatter de la victoire sans ce secours céleste ? — Fortifiez sans cesse, ô mon DIEU, la faiblesse de mon esprit et de mon corps par la vertu toute-puisante de votre divin esprit.

Le don de science est une connaissance infuse des différentes choses qui peuvent éclairer et perfectionner notre esprit. Connaître donc toutes choses avec le rapport qu'elles ont à DIEU, n'estimer, n'aimer, ne désirer les sciences qu'autant qu'elles peuvent contribuer à notre salut, et à celui du prochain, se garantir de l'enflure qu'elles ont coutume de produire, voilà ce qui s'appelle le don de science, la science des saints, la science du salut, l'éminente science de JÉSUS-CHRIST, qu'il n'a cessé de nous enseigner depuis le premier moment de son incarnation jusqu'à celui de sa mort ; science pour laquelle S. Paul s'était privé de toutes choses, en comparaison de laquelle il regardait tout le reste comme ce qu'il y a de plus méprisable et de plus honteux. Ah ! je commence enfin à devenir le disciple de JÉSUS-CHRIST dans cette divine science, si je commence à ne plus rien désirer de tout ce qui est sur la terre. Sentez-vous que vous devenez l'ami et le disciple du Sauveur. Vous ne pouvez l'être sans renoncer à tout, au moins de cœur et d'affection.

Le don de Piété est une douce inclination de notre âme qui nous attache à DIEU, comme à notre père, aux saints comme à ses amis, au prochain

comme à son image. Tout l'Évangile n'est qu'une expression continuelle des sentiments de cette piété, dont l'âme du Sauveur était remplie. Avec quelle tendresse n'y parle-t-il pas toujours de son Père ! avec quel amour ne reçoit-il pas de ses aimables mains le calice qu'il lui présentait, quelque amer qu'il fût ! *Quoi donc !* dit-il à *S. Pierre, ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ?* Avec quelle cordialité, quelle douceur, ne parle-t-il pas, dans la même occasion, au traître Judas ? N'omettez rien pour obtenir du Ciel cet esprit de piété qui est, dit *S. Paul*, si utile, si nécessaire à tout. — O divin Sauveur, source et modèle de toute piété, remplissez mon cœur de ces doux et tendres sentiments pour vous et pour tout ce que vous aimez vous-même.

Le don de la Crainte du Seigneur est la sainte et religieuse frayeur que nous inspire la présence d'un DIEU également aimable et redoutable. Les saints eux-mêmes, tout impeccables qu'ils sont dans le ciel, ne sont pas exempts de cette respectueuse crainte : ils tremblent perpétuellement devant cette anguste majesté, et s'anéantissent, pour ainsi dire, continuellement en sa présence. Tels, et plus saints encore, étaient les sentiments qu'inspirait au Sauveur la connaissance qu'il avait de la Divinité : la vue de tant de perfections infinies, qui l'emportaient si fort sur celle de sa nature humaine, excitait à tout moment dans son esprit et dans son cœur je ne sais quelle horreur religieuse et sainte, mais qui était en même temps mêlée des plus doux sentiments d'amour, de respect et de joie. De-là ce zèle de la maison du Seigneur, cette haine du péché, ce désir de la mort, dans le dessein de glorifier son Père. O crainte salutaire ! ô amour sacré ! ô zèle dévorant ! remplissez, possédez mon cœur, mais possédez-le seul, mais possédez-le tout entier ; bannissez-en pour toujours tout autre sentiment, afin que, occupé sans cesse de votre adorable présence, je vous craigne et je vous aime assez pour ne vous offenser jamais. (*Le même*).

[Ce qu'est Jésus-Christ comme Dieu et comme homme]. — Pour concevoir une juste idée des grandeurs de JÉSUS-CHRIST, en tant que DIEU, il est par sa naissance, et en tant qu'homme par droit de conquête, le Seigneur de toutes choses. Comme DIEU, c'est par lui que tout a été fait ; il est la splendeur, il est l'image subsistante et consubstantielle de son Père, et il soutient et gouverne tout par la puissance de sa parole, c'est-à-dire de sa volonté. Comme homme, il est le souverain pontife qui par son sang a expié nos péchés, ce que tous les sacrifices de l'ancienne loi ne pouvaient faire, et il est maintenant dans la gloire, élevé au-dessus de toutes les créatures ; non-seulement au-dessus des hommes, mais encore au-dessus des anges, à qui l'Apôtre veut que nous le préférions, comme il l'a préféré aux prophètes, étant aussi élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur. Ce nom est celui du *Fils*, et il l'a reçu, selon le texte, comme par droit d'héritage, c'est-à-dire comme

un titre assuré, et qui lui doit demeurer, ainsi qu'étaient chez les Hébreux les biens dont il héritait. Or, c'est par la gloire dans laquelle JÉSUS-CHRIST est entré après la résurrection qu'il a été reconnu pour le Fils de DIEU, et en cette qualité élevé au-dessus des anges, au-dessous desquels il s'était abaissé par la forme d'esclave dont il s'était revêtu pour nous sauver. (*Ee Tourneux, Année chrétienne*)

[Jésus bien connu après sa résurrection]. — Avant sa résurrection, DIEU ne faisait pas encore éclater la puissance et la majesté de ce grand nom qu'il avait donné à JÉSUS-CHRIST. Les miracles que le Sauveur faisait pendant sa vie mortelle ne le firent reconnaître pour DIEU que par un petit nombre de personnes. Tous les autres étaient arrêtés par les faiblesses qui couvraient sa grandeur, et la croix effaça en ses disciples mêmes les idées qu'ils avaient conçues de sa divinité. Le voile fut levé par sa résurrection : il parut alors ce qu'il était, et les merveilles que faisaient les Apôtres pour soutenir le témoignage qu'ils rendaient à leur maître ressuscité et régnant au ciel firent adorer comme DIEU, par les Juifs mêmes, celui qu'ils avaient méprisé comme le dernier de tous les hommes. JÉSUS-CHRIST, en tant que DIEU, a ressuscité son corps par sa propre puissance, et par conséquent il s'est élevé et glorifié lui-même, il s'est fait connaître pour le Fils de DIEU ; en tant qu'homme, il a été ressuscité par DIEU, et en ce sens DIEU l'a élevé et glorifié ; DIEU a fait connaître qu'il était son Fils, et DIEU comme lui.

Afin qu'au nom de JÉSUS tout genou fléchisse. Fléchir le genou signifie révéler. C'était la marque de l'adoration que les rois d'Orient recevaient de leurs sujets. Lorsque cette cérémonie se fait non-seulement à la personne même, mais encore au seul prononcé de son nom, c'est un grand témoignage de respect. Tel est celui que DIEU fait rendre à son Fils par toutes les créatures, soit du ciel, soit de la terre, soit des enfers. Depuis que JÉSUS-CHRIST a commencé de se faire connaître par la gloire de sa résurrection et par tout ce qui l'a suivie, on a commencé de l'adorer et de se soumettre à lui. La connaissance et la vénération de son nom s'est accrue de jour en jour, et le temps viendra que tout reconnaîtra son empire par des hommages ou forcés ou volontaires. Car, comme dit l'Apôtre, tout ne lui est pas encore soumis, tout genou ne fléchit pas encore ; mais tout genou fléchira, tout lui sera assujetti, au ciel où il se manifeste aux anges et aux bienheureux, sur la terre où son nom sera annoncé par toutes les nations, dans les enfers où sa justice se fera sentir à ses ennemis. JÉSUS sera adoré partout, et son nom imprimera le respect ou la terreur, parce que DIEU et son nom, parce que JÉSUS est le Fils de DIEU, le juge souverain des vivants et des morts. (*Le même*).

[Adorer ses humiliations]. — Cette grandeur suprême que JÉSUS-CHRIST a méritée par ses humiliations nous est proposée afin que nous respections non-seulement sa grandeur mais ses humiliations mêmes. Tant qu'on a

ignoré que JÉSUS-CHRIST était DIEU, ses abaissements ont été méprisés. Depuis qu'on sait que ce sont les abaissements d'un DIEU anéanti pour notre salut sans rien perdre de sa grandeur, on les adore. Mais on les adore inutilement si on n'imité l'humilité de celui qui les a embrassés : car le fond de la religion consiste à imiter ce qu'on révère. On se prosterne dès qu'on entend l'Apôtre dire : *Que tout genou fléchisse au nom de JÉSUS* ; mais renonce-t-on à son orgueil et devient-on humble, quand on entend ce même Apôtre qui dit : *Entrez dans les mêmes sentiments qu'a eus JÉSUS-CHRIST humilié, anéanti, obéissant, et obéissant jusqu'à la mort de la croix* ? on veut bien adorer JÉSUS-CHRIST crucifié, mais on ne veut pas être crucifié avec lui ; on respecte sa croix, mais on ne la veut point porter ; on solennise la mémoire de sa mort et on désire d'avoir part à la gloire de sa résurrection, mais on ne veut point mourir au péché, au monde, à soi-même, afin de ne vivre que pour DIEU : et cependant, selon la parole expresse de l'Apôtre, JÉSUS-CHRIST est mort et ressuscité afin que nous ne vivions et ne mourions que pour lui. Pour vivre avec JÉSUS-CHRIST, il faut mourir avec lui ; pour avoir part à la gloire de son règne, il faut avoir part à l'ignominie de ses souffrances. (*Le même*).

[Jésus est notre Père]. — Notre-Seigneur est tellement notre divin maître, qu'il est notre père, puisqu'il nous a engendrés par sa mort sur le Calvaire. C'est pour cette raison que le prophète Isaïe l'appelle *Père du siècle futur*, c'est-à-dire de ceux qui vivront dans la loi de grâce. S. Jean, rapportant les grâces admirables que nous avons reçues de DIEU par l'adorable mystère de l'Incarnation, met celle de l'adoption d'enfants de DIEU comme la première et comme le fondement de toutes les autres. Surpris d'une si rare et si éminente faveur, il s'écrie : « Voyez quel a été le don de la charité du Père envers nous, de faire que nous soyons appelés ses enfants, et que nous le soyons en effet. » De plus, la manière dont il opère en nous cette excellente qualité est tout ineffable : car, si le Fils de DIEU est appelé par S. Paul le caractère, la figure et l'impression de la personne de son Père, parce qu'il lui communique son essence, et le fait en toutes choses égal à lui-même, ainsi JÉSUS-CHRIST nous départ ses grâces, et nous marque de son sceau au Baptême, nous avouant et nous faisant ses enfants et en quelque façon d'autres lui-mêmes. D'où il suit que, par la grâce qui nous est conférée au Baptême, nous ne sommes plus enfants d'Adam, mais nous recevons un nouvel être et une nouvelle vie, émanée de JÉSUS-CHRIST comme de sa source et de son principe. (*Péan, l'Ecole de Jésus*).

[Action de grâces à Dieu le Père]. — Que nous vous sommes redevables, ô mon DIEU, d'avoir bien voulu nous retirer de l'abîme de misère où nous étions enfoncés, par les mérites de votre Fils unique. Nous confessons que nous n'aurions pu mériter par nous-mêmes une grâce si précieuse. C'est en lui

que nous retrouvons la vie ; nous ne pouvons aller à vous que par lui ; nous n'osons pas même vous prier si nous ne vous prions en son nom. C'est lui qui présente nos requêtes à votre trône ; c'est lui qui les fait recevoir de bon cœur ; c'est lui qui nous porte tous continuellement comme des enfants qui ne peuvent faire un seul pas s'ils ne sont soutenus. C'est par lui que vous avez la bonté de nous regarder, quand vous avez compassion de notre misère, quand vous oubliez nos iniquités, quand vous nous permettez de vous appeler notre Père, et quand enfin vous nous admettez à la possession de l'héritage que vous avez préparé à vos véritables enfants dès la création du monde. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Jésus est vraiment Dieu]. — Trois choses, selon S. Paul dans son Epître aux Romains, ont fait connaître que JÉSUS-CHRIST était DIEU : sa puissance, sa sainteté, sa résurrection. — Il a montré sa puissance par les miracles qu'il a faits ; il a fait connaître sa sainteté par les vertus qu'il a pratiquées ; il a fait éclater sa gloire et sa majesté par sa résurrection : avec cette différence pourtant, que sa puissance a été cachée sous les voiles de nos faiblesses, que sa sainteté a été couverte sous les apparences du péché, mais que sa divinité s'est entièrement manifestée dans sa résurrection, et que, sortant du tombeau tout glorieux et tout immortel, il a fait le plus grand coup de sa puissance, donné la plus grande preuve de sa sainteté, et posé le plus solide fondement de sa religion. Car, s'il n'y a point de résurrection, il n'y a point d'immortalité ; s'il n'y a point d'immortalité, il n'y a point de justice ; s'il n'y a point de justice, il n'y a point de providence ; s'il n'y a point de providence, vous détruisez la Divinité. Or, JÉSUS-CHRIST venait de confirmer toutes ces vérités par sa résurrection : sa grandeur, puisqu'il ressuscite par sa propre vertu ; sa justice, puisque sa gloire est une récompense de ses souffrances ; sa providence, puisqu'il nous destine une bien-heureuse immortalité, et nous assure notre résurrection par la sienne. Aussi, il semble qu'il ait réduit tout l'Evangile et tout le témoignage de ses apôtres à la publication de ce seul mystère, et qu'il ait fondé leur mission sur cette seule vérité. (**Fléchier**, *Panégiriques*).

[On demande des miracles]. — Combien y a-t-il de chrétiens qui croient, et qui ne suivent pas leur foi ! Les mystères sont trop sombres et ne les touchent pas assez ; ils voudraient des miracles. S'ils voyaient le ciel s'entr'ouvrir, et descendre du sein de la gloire un de ces esprits bienheureux que DIEU envoie pour l'exécution de ses ordres et pour le salut des fidèles, que leur espérance serait animée ! s'il sortait du fond du sanctuaire une lumière qui perçât les tabernacles, et que JÉSUS-CHRIST parût rayonnant dans une hostie, avec quel respect seraient-ils prosternés au pied des autels ! quel zèle n'auraient-ils pas contre ceux qui profanent les

lieux saints ! On entend souvent des gens du monde qui disent : « Il ne me faudrait qu'un miracle, et je serais converti pour toute ma vie. » Ils se trompent, et ne savent ce que c'est que conversion. Ils s'imaginent qu'il suffit de connaître qu'il y a un DIEU, et de lui rendre certains hommages que les païens rendaient à leurs idoles. Leur imagination serait frappée de ce spectacle, mais cette légère impression ne passerait pas jusqu'au cœur. Ils admireraient la puissance de DIEU, mais ils n'avanceraient pas davantage dans sa charité ; ils seraient plus convaincus, mais ils ne seraient pas plus convertis, et puisque ni l'autorité des Ecritures, ni l'instinct ou les sentiments intérieurs de la conscience, ni la prédication de l'Evangile, ni les inspirations du ciel, ne les réduisent pas à croire, l'impression d'un miracle serait bientôt effacée. Il faudrait le renouveler à chaque action qu'ils feraient, et le désir d'en voir est un prétexte ou un soulagement qu'ils cherchent à leur dureté, et non pas un remède et un secours qu'ils désirent pour la perfection de leur foi. (Fléchier, *ibid*).

[Fidélité que nous devons au Fils de Dieu].—Le Fils de DIEU est notre roi par beaucoup de titres, dont le moindre est suffisant pour établir parfaitement son autorité souveraine. Aussi, messieurs, il ne s'agit pas de chercher des preuves pour confirmer l'autorité la mieux établie qui ait jamais été ; mais ce qu'il s'agit d'examiner, c'est si vous êtes fidèles à votre roi, si vous avez pour lui toute la soumission que l'on doit avoir pour un roi si puissant, et si vous ne le laissez point pour servir d'autres maîtres. S. Paul nous dit que, puisque nous avons été achetés d'un grand prix, nous devons prendre garde de ne pas devenir les esclaves des hommes. C'est comme si le saint apôtre nous disait qu'ayant été achetés d'un grand prix nous sommes devenus les serviteurs d'un grand roi, et qu'il est indigne que les serviteurs d'un grand roi s'assujettissent aux hommes et deviennent leurs esclaves. N'êtes-vous point de ceux qui quittent honteusement le Roi du ciel pour devenir les esclaves des hommes ? S'assujettir à toutes les volontés d'un grand du monde et d'un homme puissant parce que l'on en attend quelque faveur, lui obéir aux dépens de sa conscience, ne faire aucune difficulté de fouler aux pieds les saintes lois de l'Evangile pour exécuter ses ordres profanes, n'oser lui contredire, même quand il exige de nous ce qui est contraire aux maximes de la religion, n'est-ce pas là ce que S. Paul appelle laisser son roi pour devenir esclave des hommes ? Combien de ces esclaves des hommes qui, pour un intérêt léger, encensent le vice et rendent honneur au crime ! D'un côté JÉSUS-CHRIST les appelle et leur montre le chemin par lequel il veut qu'ils marchent pour arriver à lui ; d'un autre côté, l'on voit une autre voie, par laquelle on espère approcher d'un grand de la terre et se le rendre favorable : JÉSUS-CHRIST est laissé, on ne se met point en peine de marcher par la voie qu'il a marquée, on va sans hésiter dans le chemin que

notre intérêt nous inspire de suivre. Voilà, messieurs, comme vous obéissez à votre roi, et comme vous le laissez pour devenir les esclaves des hommes et de vos passions ! S. Paul nous dit, dans un autre endroit, que, puisque nous avons été achetés d'un grand prix, *nous devons glorifier DIEU et le porter dans notre corps et dans notre esprit* (I Cor.vi,20). Pouvons-nous moins faire pour celui à qui il en a tant coûté pour devenir notre maître et notre roi ? (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Douceur du Fils de Dieu]. — Notre roi est plein de douceur, même dans les commandements qu'il nous fait. Il ne nous impose aucun précepte qui ne soit proportionné à nos forces, à notre état, à notre condition. Toutes ses ordonnances sont si conformes à la droite raison, qu'elle seule nous oblige à observer la plupart de ses lois. Il faut que vous confessiez que vous ne pouvez devenir rebelles à JÉSUS-CHRIST qu'en même temps vous ne vous révoltiez contre votre raison. Elle est la première à vous reprendre, quand vous transgressez les lois que la religion vous impose. Le Fils de DIEU a mis au frontispice de la loi un précepte qui seul suffit pour adoucir l'amertume que vous y pourriez trouver. Si la loi chrétienne est accusée de sévérité, ce ne sera jamais par ceux qui accomplissent le premier précepte de la loi, et qui aiment DIEU de tout leur cœur. Cette loi, que vous croyez sévère, paraît douce à un grand nombre de chrétiens. Quand donc vous vous imaginez qu'elle est difficile et rude, c'est que vous avez le cœur dur, c'est que, prévenus par vos passions qui vous aveuglent, vous n'êtes point en état de juger sainement de la loi de JÉSUS-CHRIST. Avez-vous considéré tous les motifs qui soutiennent le chrétien dans l'accomplissement de cette loi, les promesses qui lui sont faites, les richesses qu'il attend, la couronne qui lui est préparée ? Car, Messieurs, quand je soutiens que notre roi est plein de douceur dans l'imposition de sa loi, je parle de la loi chrétienne dans toute son étendue, et je ne prétends rien rabattre de tout ce qui vous paraît le plus rigoureux dans cette sainte loi. Je parle de la loi chrétienne en tant qu'elle commande de se renoncer soi-même, de se combattre, de se mortifier, de pardonner, de faire l'aumône, etc. (*Le même*).

[Jésus est la vraie lumière]. — JÉSUS-CHRIST est la vraie lumière, selon S. Jean, parce qu'il a éclairé tous les hommes. Il les a éclairés par lui-même, en faisant des miracles et en commençant le premier à annoncer les vérités saintes qu'il venait nous révéler. Il a éclairé les hommes par le ministère de ses apôtres, qui, suivant le commandement qu'ils en avaient reçu, ont porté la lumière de l'Évangile dans une infinité de lieux. Depuis que JÉSUS-CHRIST est venu sur la terre, il ne cesse d'éclairer les hommes : c'est lui qui inspire les ministres de l'Évangile, qui met dans leur bouche les paroles de vie ; c'est lui qui nous parle, qui nous instruit, et qui, selon sa parole, sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles. *La lumière*

est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. Cela se doit entendre de tous ceux qui, en quelque temps que ce soit, n'ont point profité des instructions qui leur ont été faites. Ils ont mieux aimé demeurer dans l'ignorance et suivre leurs passions, qui les aveuglent, que de connaître la vérité et de se conduire suivant la lumière de la vérité. (**Lambert**).

[Jésus-Christ est grand en toutes choses]. — Les grandeurs de JÉSUS peuvent être considérées en lui-même, dans son rapport avec DIEU son Père et dans les rapports avec nous, et nous trouverons en tous ces points que l'ange a raison de dire : *Celui-ci sera grand*. Grand, dis-je, absolument, sans modification et sans restriction : grand en tout, grand en soi-même, en ses divins rapports et en ses états et offices, etc. Il est grand en soi-même : car il est grand dans sa personne, grand dans la divinité de sa nature, grand dans la personne communiquée à sa nature humaine. Il est grand dans les rapports vers les personnes divines : car il est Fils de l'une et principe de l'autre. Il est grand au regard de nous dans ses états, dans ses qualités, dans ses offices, dans ses privilèges : car il est chef, et nous sommes son corps et ses membres. Il est époux, et nous sommes son cœur et ses délices ; il est père, et nous sommes ses enfants ; il est pasteur, et nous sommes ses ouailles ; il est docteur, et nous sommes ses disciples ; il est rédempteur, et nous sommes ses captifs ; il est roi, et nous sommes ses sujets ; il est sacrificateur, et nous sommes ses hosties vivantes, et immolées par lui à la gloire de son Père. Bref, il est tout, il est notre tout ; il est la vie, la lumière et le salut du monde. Aussi le Ciel et la terre conspirent à reconnaître cette grandeur suprême ; le ciel, en mettant ses couronnes à ses pieds et en s'écriant : *Dignus est Agnus accipere virtutem et divinitatem* (Apoc. v) ; la terre, en lui rendant hommage comme à son DIEU, comme à son souverain, comme à son sauveur, selon cette prophétie : *Et adorabunt eum omnes reges terræ, omnes gentes servient ei*. (**Le Card. de Bérulle. Traité des Grandeurs de JÉSUS-CHRIST**).

[Jésus prend divers titres]. — JÉSUS-CHRIST prend des noms différents à l'égard des hommes, pour marquer les différents regards de sa miséricorde et de sa bonté. Tantôt il se dit *pasteur*, pour faire voir avec combien de vigilance il les observe, tantôt il est *père*, pour faire voir qu'il en a la charité et la tendresse ; tantôt il prend le nom de *maître*, pour montrer l'application qu'il a à leur faire connaître la vérité et à les instruire ; tantôt il prend celui de *roi*, afin qu'ils sachent qu'il établit quand il veut son autorité dans leurs cœurs, afin de régner en eux avec une puissance absolue, de les soumettre totalement à ses volontés, et de les rendre dès ici-bas égaux à ses anges, dont les places leur ont été destinées. Il nomme JÉSUS-CHRIST le Seigneur, et le véritable Roi avec justice, puisqu'il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, *Rex regum et Dominus dominantium* ;

qu'il les forme, qu'il les choisit, qu'il les élève sur le trône, qu'il les en fait descendre, et qu'il brise les sceptres quand il lui plaît, après les avoir donnés. (*Règle de S. Benoît*).

[On attribue à Dieu les merveilles de Jésus-Christ pendant la vie]. — Peut-on raisonnablement attribuer à un autre qu'à DIEU toutes les merveilles que JÉSUS-CHRIST a faites? Il a donné en un instant la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, une santé parfaite aux moribonds ; il a guéri en un moment les lépreux, les paralytiques, les hydropiques ; il a rassasié plus de cinq mille personnes avec cinq pains et deux petits poissons ; il a commandé aux vents et apaisé les tempêtes les plus furieuses. Sa science surpassait celle des docteurs les plus éclairés, sans qu'il eût appris d'aucun maître. Il pénétrait dans les pensées les plus secrètes ; il a prédit son crucifiement et toutes les circonstances de sa passion ; il a prédit la destruction prochaine de la ville et du temple de Jérusalem ; il a ressuscité d'une seule parole plusieurs morts, et, ce qui est encore plus surprenant et plus difficile à croire, il s'est ressuscité lui-même ; quarante jours après sa résurrection, il monta au ciel, et dix jours après il envoya le SAINT-ESPRIT à ses apôtres qui eurent au même instant la connaissance des langues : ils parlèrent hébreu, syriaque, chaldéen, grec, latin, et généralement toutes les langues. Enfin, JÉSUS-CHRIST a fait un si grand nombre de miracles, qu'au rapport de ceux qui les ont vus il est impossible de les raconter tous. Il en a fait sur le soleil, sur l'air, sur la terre, sur l'eau, sur les pierres, sur les arbres, sur les bêtes, sur les poissons, sur les hommes, sur les femmes, sur les enfants, sur les saints, sur les malades, sur les vivants et sur les morts. Il les a faits en toute rencontre. En un instant, sans voir ni toucher le sujet, par sa seule parole, et quelquefois par sa seule volonté, il a donné aux Apôtres le pouvoir de faire des miracles pareils aux siens, et même de communiquer aux autres ce don merveilleux, ce que l'expérience a fait voir plusieurs fois. Or, toutes ces merveilles sont des effets qui surpassent les connaissances et les forces humaines ; elles sont au-dessus des lois générales de la nature, elles en sont même des interruptions : elles ont donc pour auteur le maître de toutes les créatures et le souverain de l'univers, qui est DIEU. (*Défense de la Religion, par Levasseur*).

[Nous adorons Dieu par Jésus-Christ]. — Toute la religion chrétienne n'adore DIEU que par JÉSUS-CHRIST. Ce n'est que par sa médiation qu'elle espère avoir accès auprès de DIEU. Sans cette médiation, elle est persuadée qu'elle ne pourrait lui offrir qu'un culte abominable ; et elle est si fort convaincue de la nécessité d'un médiateur qui soit tout ensemble DIEU et homme, que sans cela elle désespérerait de pouvoir jamais, je ne dis pas se réconcilier avec DIEU, je dis s'en approcher. Mais d'où lui vient cette persuasion et cette conviction, si ce n'est de celle où elle est de son crime, de son désordre, de son injustice? Tout se tient donc et se suit parfaitement

dans le système de la religion chrétienne. Tout est fondé sur l'injustice originelle : cette injustice impose aux hommes la nécessité d'un médiateur pour ménager leur réconciliation : Ce médiateur doit être homme pour satisfaire à la justice divine ; il doit être DIEU pour donner le prix et le mérite aux satisfactions. C'est par l'entremise de ce médiateur qu'on se présente devant DIEU ; c'est par lui que nous lui offrons nos œuvres et notre culte ; c'est par ses mérites infinis que nos offrandes deviennent agréables à DIEU. C'est par la grâce de ce médiateur qu'on résiste à la concupiscence, qu'on se détache des objets sensibles et qu'on retrouve le chemin qui conduit à la vérité incréée, au souverain bien, à la justice immuable. C'est enfin par cette grâce qu'on s'unit à DIEU et que l'ordre se rétablit. (*Livre intitulé* Connaissance de soi-même).

[Témoignage de Jean-Baptiste]. — Le témoignage secret que rendit S. Jean-Baptiste, dans le sein de sa mère, des grandeurs de JÉSUS-CHRIST, lui est infiniment glorieux, puisqu'il le rend en un temps où il était inconnu à tout le monde, et lorsqu'il n'y avait point de moyen pour déclarer sa venue. Les Apôtres n'avaient pas encore prêché son nom, les évangélistes n'avaient pas encore écrit son évangile, et il ne l'avait pas encore confirmé par son sang. Cependant, dans cette obscurité et dans ce silence, la première lumière qui l'a déclaré, c'est S. Jean ; la première voix qui l'a prêché, c'a été ce prophète : c'est lui qui fut son premier apôtre, son premier évangéliste, son premier ministre. C'est après ces beaux emplois qu'il naît aujourd'hui dans le monde, pour continuer publiquement, sur le rivage du Jourdain, ce qu'il avait commencé secrètement étant encore enfant et dans les flancs de sa sainte Mère.

La flamme secrète et le désir que S. Jean-Baptiste avait d'annoncer JÉSUS-CHRIST fait du Jourdain le grand théâtre où il exerce son office ; je ne dis pas seulement parce qu'il prépare les voies à sa venue par la pénitence qu'il prêche, mais parce qu'il rend trois fameux témoignages à sa grandeur. — Le premier fut dans les eaux du fleuve, quand il le baptisa, parce qu'il lui donna une preuve de sa soumission et de son obéissance. S. Pierre Chrysologue l'appelle, en cette occasion, *medium Trinitatis*, le milieu de la Trinité. Il veut dire que les trois personnes de la Trinité assistèrent à cette cérémonie : le Père éternel rend témoignage à son Fils de sa nature, avec cette voix éclatante qui dit : *C'est mon Fils bien-aimé* ; le SAINT-ESPRIT lui rend témoignage de sa divinité en descendant sur lui en forme de colombe ; le Fils seulement, qui est la seconde personne de la Trinité et le milieu entre le Père et le SAINT-ESPRIT, ne dit pas un mot à sa gloire ; au contraire il cache sa divinité sous les apparences d'un pécheur. Mais S. Jean prend en quelque façon sa place, il s'oppose à son silence, il se met entre le Père et le SAINT-ESPRIT pour lui donner son témoignage, et pour publier qu'il est le Messie et le Rédempteur de l'univers. Pouvait-il donner un témoignage plus

éclatant? — Le second témoignage de S. Jean fut celui qu'il rendit solennellement quand, par une ambassade expresse, les scribes et les pharisiens lui vinrent demander qui il était et s'il n'était pas le Messie : *Tu quis es?* C'est alors que son zèle, sa ferveur et son humilité se joignirent ensemble dans son cœur pour faire sortir cette déclaration authentique de sa bouche : *Non sum*, je ne suis pas le Messie. Au reste, tout l'éclaircissement qu'il leur donna de ce qu'il était, c'est qu'il n'était pas digne de délier les courroies des souliers du Messie, et qu'il n'était que la voix de ce prophète qui devait venir. Ah ! c'est avec justice qu'il prend ce nom de voix, parce qu'il en fait l'office. La voix découvre les pensées de l'esprit, en se perdant et s'évanouissant elle-même. Voilà ce que fait S. Jean dans cette occasion : il fait connaître JÉSUS en s'évanouissant soi-même ; il étale sa gloire et son nom aux dépens du sien. Mais enfin, après avoir rendu ce témoignage au Sauveur en son absence, il en rend un troisième à sa gloire, plus découvert et plus exprès : ce fut lorsqu'il le montra au doigt, et qu'il dit à ceux qui l'écoutaient : *Ecce Agnus DEI, ecce qui tollit peccata mundi* : voilà l'Agneau de DIEU, voilà celui qui efface les péchés ! Comme s'il voulait dire : Voilà celui dont on vous a si souvent parlé, que vos prophètes vous ont prédit, et que vous attendez depuis tant de siècles. Ah ! pouvait-il employer sa langue et ses mains à un plus important usage ? Ne pouvons-nous pas appliquer à ces deux parties ce que le prophète a dit des cieux, ce que S. Chrysostôme a dit des Apôtres : *Cœli enarrant gloriam DEI* ? Cette bouche, ces mains, ces vertus, ces exemples, sont des cieux animés, des astres vivants, qui annoncent la gloire de JÉSUS sur le rivage du Jourdain, et qui vont encore l'annoncer dans la cour et dans la prison d'Hérode. (**Biroat**, *Panegyriques des saints*).

[Le nom de Jésus]. — L'honneur que les chrétiens rendent au nom de JÉSUS, quand ils l'entendent prononcer, est une confession de ce grand nom de DIEU qu'il a reçu de son Père ; toute langue fera un jour la même confession, et publiera que JÉSUS-CHRIST est notre Seigneur et qu'il est dans la gloire de son Père, jouissant comme homme de la gloire dont son Père a récompensé ses travaux et ses souffrances ; possédant comme DIEU la même gloire que son Père, avec qui il est un seul et même DIEU de toute éternité. L'Eglise nous fait même fléchir le genou lorsqu'on prononce ces paroles de l'Apôtre : elle nous invite, par cette cérémonie, à examiner si les sentiments de notre cœur répondent à la posture de notre corps. Notre langue confesse que JÉSUS-CHRIST est dans la gloire de son Père, mais notre vie dit-elle la même chose ? (*Année chrétienne*).

CONFIANCE ET AMOUR

ENVERS JÉSUS-CHRIST.

AVERTISSEMENT.

Ce sujet, par lequel nous avons fini les Mystères de Notre-Seigneur dans notre BIBLIOTHÈQUE, n'est ni un sujet ni un mystère particulier, mais plutôt la conséquence et le fruit qu'on doit retirer de tous les autres mystères. Nous nous sommes déjà plaint de n'avoir trouvé presque aucun prédicateur qui ait fait un discours particulier sur un sujet où il y a tout à dire, en exerçant l'éloquence d'un orateur chrétien. Peut-être est-ce que la matière est trop abondante, et qu'il est bien difficile de réunir tant de choses différentes dans un même dessein ; mais du moins pourrait-on parler en général des bienfaits et de tous les autres motifs que nous avons d'aimer cet Homme-DIEU, puisque c'est dans cet amour que consiste tout notre mérite et toute notre perfection en cette vie, et l'espérance de notre bonheur dans l'autre.

A défaut de Sermonaires qui aient abordé ce sujet, nous avons un assez bon nombre de méditations et de livres spirituels, dont nous pouvons recueillir de quoi suppléer à ce que nous pourrions avoir omis, et même y ajouter, pour animer davantage notre confiance et notre dévotion envers celui qui nous a tant aimés, et qui a tant souffert pour nous témoigner son amour.

[L'amour seul de Jésus est utile]. — Le plus grand et en quelque manière le seul bonheur de l'homme sur la terre, c'est de connaître JÉSUS-CHRIST et de l'aimer. Toute autre connaissance, tout autre amour, sans celui-ci, est vain et souvent inutile et dommageable. La vie éternelle, disait le même Sauveur à son Père, c'est de vous connaître pour le seul véritable DIEU, vous et JÉSUS-CHRIST que vous avez envoyé : *Hæc est vita vera, ut cognoscant te solum DEUM verum, et quem misisti JESUM-CHRISTUM*. Le Fils de DIEU étant la source de notre félicité, quel intérêt n'avons-nous point de l'aimer ! Je dis même quand ce ne serait que par rapport à notre propre intérêt. Il est la seule voie qui conduit au ciel ; il est le principe de la vie qui ne doit jamais finir. Il est la vérité : hors de lui il n'y a qu'erreur, illusion, mensonge : quel intérêt donc n'avons-nous point de l'aimer, de nous attacher uniquement à lui ? Comprendons une bonne fois combien il nous importe de marcher dans cette voie, hors de laquelle il n'y a qu'égaréments, que sentiers perdus, qui tous conduisent au précipice d'où il n'y a plus de retour. Quiconque n'aime point JÉSUS-CHRIST n'a plus le principe de la vie, ce n'est plus qu'un fantôme ; il est mort, il est frappé d'une double mort, et parce qu'il n'est point aimé et parce qu'il n'aime point JÉSUS-CHRIST : *Qui non diligit manet in morte*. (I Joan. III). *Qui non amat Dominum JESUM-CHRISTUM anathema sit*. (I Cor. XVI). Si ces raisons ne sont pas capables de nous émouvoir, nous sommes plus insensibles que les pierres, nous sommes plus durs que les rochers, plus abominables que l'infection des tombeaux (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Peu aiment véritablement]. — Si le Sauveur est peu connu, de cette connaissance pratique qui est si nécessaire pour le salut, on peut dire avec regret que ce divin Sauveur n'est guère plus aimé de ceux mêmes qui font profession de le connaître. Jugeons-en par le peu de dévotion solide, affectueuse, exemplaire, de la plupart des gens, même de ceux qui sont consacrés particulièrement à son service. On ne peut disconvenir qu'il y a de saintes âmes qui le servent en esprit et en vérité, et qui perpétueront dans l'Eglise sainte, jusqu'à la fin des siècles, ces grands exemples de vertu qui en font un des plus beaux ornements. Mais le nombre de ces fidèles disciples est-il bien grand ? Trouve-t-on beaucoup de ces âmes pures qui, attachées à ce divin maître par le lien le plus sacré, brûlent sans cesse de ce feu divin qu'il est venu lui-même allumer sur la terre ? Connaître JÉSUS-CHRIST, savoir jusqu'à quel point il nous a aimés, ce qu'il a fait et souffert pour nous donner des preuves sensibles de son amour, ce qu'il fait encore tous les jours pour gagner nos cœurs, et ne point lui rendre amour pour amour : quels monstres dans la nature ! C'est là assurément le plus grand, le plus déplorable, le plus désespéré de tous les maux.

Connaître JÉSUS-CHRIST sans l'aimer, sans régler notre conduite et nos mœurs sur les maximes de son Evangile, ce n'est point le connaître. La

véritable connaissance de JÉSUS-CHRIST par les yeux d'une vive foi est inséparable de l'amour. Ne nous contentons pas de cette connaissance stérile. Animons notre foi, et prouvons par nos actions que nous l'aimons. Demandons-lui sans cesse ce divin amour, et disons-lui plusieurs fois le jour, avec un grand saint : *Amorem tu cum gratiâ tuâ mihi dones, et dives sum satis* : donnez-moi, Seigneur, votre amour avec votre grâce, et je n'ai plus besoin de rien. JÉSUS-CHRIST, dans le très-saint Sacrement, est lui-même ce feu sacré qui embrase de son amour toutes les âmes pures. Rendons-lui de fréquentes visites, et à chacune demandons-lui son amour. Prions sa très-sainte Mère de le demander pour nous (**Croiset, *ibid.***)

[Les hommes sauvés par J.-C.] — Comme rien n'est plus propre à entretenir une âme dans le relâchement, et à nourrir même le libertinage, que la pensée hérétique que JÉSUS-CHRIST n'a point une volonté sincère de sauver tous les hommes, que JÉSUS-CHRIST n'est pas mort pour tous, rien aussi n'est plus consolant, rien n'est plus propre à convertir le pécheur et à nourrir notre confiance, que cette vérité de foi, que DIEU veut sincèrement que je sois sauvé ; que JÉSUS-CHRIST est aussi bien mort pour moi qu'il est mort pour S. Pierre ; que, si je me damne, ma réprobation sera mon ouvrage, et que, si je suis réprouvé, c'est uniquement parce que je n'aurai pas voulu me faire saint. Convainquez-vous bien de cette vérité si importante ; méditez-la souvent, et quelque criminelle, quelque dérégulée qu'ait été votre vie, dites-vous à vous-mêmes : j'ai dans les trésors des mérites infinis de JÉSUS-CHRIST de quoi satisfaire à la justice de DIEU, si je veux. Quel débiteur refuserait de payer ses dettes si le prince lui ouvrait ses trésors ? Soyez bien pénétré de cette grande vérité ; mais gardez-vous d'en abuser en comptant sur cette miséricordieuse volonté de JÉSUS-CHRIST pour persévérer dans le crime : ce serait vouloir vous damner avec plus de malignité. (*Le même*).

[Confiance en Notre-Seigneur]. — JÉSUS-CHRIST est notre DIEU, il est notre Rédempteur, il est notre Père : quels motifs n'avons-nous pas de mettre toute notre confiance en lui ! — Comme DIEU, rien ne lui est impossible. Sa providence divine, infiniment éclairée, pourvoit à tout, ménage tout, subvient à tout, règle tout pour notre salut. Pas un événement, pas un accident, qu'il n'ait prévu de toute éternité, et qu'il ne permette comme un moyen de procurer notre salut, si nous voulons nous mettre en mesure d'en faire un bon usage. Comme le Sauveur n'a rien tant à cœur que notre salut, il règle tout par sa sagesse infinie pour l'utilité de ses serviteurs. Prospérité, disgrâces, richesses, pauvreté, honneurs, mépris, santé, maladies, tout peut servir au salut de ceux qui aiment DIEU : *Diligentibus Dominum omnia cooperantur in bonum* (Rom. viii). JÉSUS-CHRIST n'est pas seulement notre DIEU, il est encore notre Rédempteur. Il s'est fait homme pour l'amour de nous, et notre rédemption est son grand ou-

vrage. Quel droit à ses miséricordes, à ses libéralités, ne nous donne pas sa qualité de Rédempteur et de Sauveur ? Faut-il d'autres motifs pour nous inspirer une entière confiance ? Et cette confiance ne suffit-elle pas pour obtenir de lui tout ce que nous lui demandons ? *Credite*, dit le même Sauveur, *quia accipietis*. Demandez en mon nom, et vous obtiendrez tout de mon Père. — JÉSUS-CHRIST n'est pas seulement notre DIEU, notre Rédempteur, notre Sauveur : il est encore notre Pasteur, notre Père. Rappelons en nous-mêmes tous les noms qu'il prend, toutes les comparaisons dont il se sert, ses paraboles, ses miracles : nous ne trouverons rien, dans toute sa vie mortelle, qui ne nous démontre son amour pour nous, amour, pour ainsi dire, au-delà de tout excès. *Je suis le bon Pasteur*, dit-il, et si quelque brebis s'égare, le plaisir et la joie que j'ai quand je la retrouve me dédommage bien de la peine que j'ai eue à la chercher. Si S. Pierre craint de se noyer, le Fils de DIEU, en lui donnant la main, ne lui reproche que son peu de confiance. Quelle bonté ! quelle charité ! quelle attention sur les besoins de ceux qui le suivent ! *Misereor super turbam*, j'ai pitié de ces bonnes gens, car il y a trois jours qu'ils ne me quittent point ; ils n'ont rien à manger, et je ne veux pas les renvoyer à jeun. Pour pourvoir à leurs besoins, quels miracles ne fait-il point ? Que signifie le bon accueil, la réjouissance, le festin du père de l'enfant prodigue ? Le Fils de DIEU ne nous a-t-il pas voulu gratifier de son propre portrait en faisant celui de ce bon père ? Enfin, sa vie pauvre, ses travaux, ses souffrances, sa mort sur la croix, l'institution des sacrements, et surtout ce miracle insigne de son amour, l'adorable Eucharistie, tout nous inspire une entière confiance en ce bon père ; tout crie contre notre peu de confiance et notre peu d'amour envers lui. Est-il possible qu'après tant et de si éclatants témoignages de sa tendresse nous restions encore dans la défiance ? (**Croiset**, *Exercices de piété*.)

[Jésus doit être infiniment aimé]. — JÉSUS-CHRIST est non-seulement mort pour nous, il est encore notre médiateur dans le ciel. Nous devons tirer cette conclusion de ces deux chefs : rien donc ne nous doit séparer de son amour. Peut-on, en effet, avoir des motifs plus justes, plus pressants et plus forts ? Soit que l'on considère ses infinis bienfaits, soit que l'on regarde sa personne suradorable ? Craindrions-nous de souffrir pour celui qui n'a pas refusé de mourir pour nous ? — Oui, Seigneur, au souvenir de vos souffrances, au souvenir d'une si cruelle mort que vous avez daigné subir pour moi, je crois me sentir assez de courage, moyennant le secours de votre grâce, pour défier tous les maux de me séparer jamais de votre amour. Donnez-moi aussi la force de triompher des plaisirs, plus tentants et plus à craindre encore que les tourments. Un chrétien devrait souvent se demander à soi-même : ce que le monde a de plus aimable ou de plus terrible pourrait-il me séparer de JÉSUS-CHRIST ? S'il ne fallait qu'un péché secret pour faire une brillante fortune, demeure-

rais-je fidèle ? Ce que son cœur lui répondra alors lui fera connaître s'il aime son Sauveur. Oh ! s'il fallait faire parler le cœur, qu'il est à craindre que JÉSUS-CHRIST reconnût peu de serviteurs fidèles ! Est-il besoin de pareilles épreuves pour découvrir la faiblesse de notre amour ? Semblable à ces feux artificiels que le moindre souffle éteint, à ces fleurs tendres et délicates que la moindre gelée sèche et brûle, rien n'est plus mince, rien n'est plus faible que notre amour pour le Sauveur. Jugeons-en par notre indifférence pour lui, par le peu de respect que nous lui témoignons même dans le lieu saint, par notre peu d'empressement à lui plaire ; ajoutons par notre étonnante tranquillité après lui avoir déplu, par cette fausse paix dont il semble même que nous nous faisons un mérite. Et voilà ce qui révolte tout esprit chrétien ; voilà ce qui paraît incroyable aux barbares mêmes. Le Fils de DIEU possède seul toutes les qualités capables de toucher, de gagner nos cœurs. JÉSUS-CHRIST est notre DIEU, notre Rédempteur, notre Roi, notre Médiateur, notre Père. Nous n'ignorons pas ce qu'il a fait pour nous ; n'en a-t-il pas assez fait ? Hélas ! il en a plus fait pour nous engager à l'aimer que nous n'en pouvons croire. Je vois bien, ce que c'est : notre cœur est tellement corrompu, qu'un trop grand bienfait attire plutôt notre haine que notre reconnaissance ; dans le désespoir où nous sommes de ne pouvoir dignement reconnaître les grâces infinies du Sauveur, nous croyons ne les devoir reconnaître nullement. Mais ce suradorable Sauveur est-il devenu moins aimable pour nous avoir trop aimé ? (**Croiset**, *Exercices de piété*.)

[Bonté du Sauveur]. — Quelle indulgence à l'égard de la femme adultère, quelle bonté envers le disciple qui manque de foi : « Thomas, vous ne voulez pas croire si vous ne mettez le doigt dans la plaie de mon côté, et moi je veux que vous y mettiez toute la main. » Il se plaint amoureusement à ses disciples de ce qu'ils ne lui demandent jamais rien, comme s'il comptait pour rien tous les bienfaits dont il les comble. Avec quelle libéralité pourvoit-il aux besoins de ceux qui le suivent ! que de miracles en leur faveur et envers tous, quelle douceur, quelle affabilité, quelle tendresse ? ô mon Sauveur, ai-je besoin de nouvelles preuves de votre bonté pour mettre en vous toute ma confiance ? Mais, avec une si grande confiance, comment puis-je continuer de vous déplaire et de vous aimer si peu ?

Il n'est rien que JÉSUS-CHRIST n'ait employé pour réveiller notre espérance et pour ranimer notre foi. Les mystères de sa vie, le détail de ses souffrances, les circonstances de sa mort, tout nous doit être un nouveau motif de confiance. Il veut même que cette consolante vertu soit une des principales qualités de nos prières, et comme une condition nécessaire sans quoi nous ne serions pas exaucés. Le nombre même, pour ainsi dire, et l'énormité de nos péchés peuvent entrer dans l'économie et dans le motif de notre confiance : *Propitiaberis peccato meo multum est enim.*

(Ps. 24). Quel fonds de confiance pour nous que la présence réelle de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie ! L'ouvrage de la rédemption est achevé, mais sa tendresse pour nous n'est pas épuisée. Ses délices sont d'être avec nous : et nous chercherons d'autre motifs de mettre en lui toute notre confiance ? (*Le même.*)

[Combien Jésus-Christ est peu aimé]. — Aimons-nous ardemment JÉSUS-CHRIST ? Notre amour répond-il à l'idée que nous devons avoir de l'excellence et de la majesté de ce Sauveur ? répond-il à l'esprit de notre religion ? et, à ne consulter même que la raison, notre amour pour JÉSUS-CHRIST répond-il aux biens qu'il nous a faits, à ceux que nous en recevons tous les jours, à ceux que nous en attendons et pour le temps et pour l'éternité, à ceux que nous en recevons à toutes les heures ? Connaître JÉSUS-CHRIST, croire qu'il est continuellement avec nous sur nos autels, et n'avoir ni cet empressement qu'on sent pour rendre ses devoirs aux grands de qui on attend tout, et n'avoir pas sans cesse présent dans l'esprit un objet dont on doit être toujours occupé, et ne pas étudier toutes les occasions de plaire à celui qui est l'arbitre de notre sort éternel, voilà un mystère d'iniquité incompréhensible. Mais la triste expérience ne le prouve que trop.

Quand on aime JÉSUS-CHRIST, on goûte tout ce qui vient de lui ; on a ses maximes à cœur, et quelle impression sur l'âme ne font pas ses exemples ! Consultons les sentiments et toute la conduite des saints. Ils ont aimé JÉSUS-CHRIST : quelle fidélité aussi n'ont-ils point eue à se conformer à ce divin modèle ? quels transports d'amour pour cet aimable Sauveur ! quelle assiduité à lui faire la cour ! quel éloignement de tout ce qu'il a en horreur ! quelle ardeur pour les humiliations et pour les souffrances ! Ce sont là des preuves de l'amour et de la tendresse qu'on a pour JÉSUS-CHRIST. (**Croiset.**)

[Parfaite confiance en N.-S.]. — Il est étonnant que nous manquions de confiance en JÉSUS-CHRIST, vu que cette confiance est la source de la plus douce tranquillité et de la plus profonde paix dont nous puissions jouir ici-bas, et des bienfaits même les plus insignes que nous puissions espérer de lui. Si nous ne mettons pas en lui notre confiance, c'est que nous manquons de libéralité à son égard. Nous ne lui donnons qu'à regret, à demi, le plus tard que nous pouvons, ce qu'il demande de nous ; nous lui refusons toujours quelque chose, et notre conscience, qui ne peut nous flatter, nous reprochant cette lâcheté, affaiblit en quelque sorte notre confiance, et fait que nous demandons et n'espérons que comme en tremblant. Disons souvent, avec la sainte Eglise : Toute ma confiance est en vous, Seigneur : je ne serai jamais confondu. Recourons avec tendresse à ce divin Sauveur dans tous les accidents de la vie. Dans tous nos exercices de piété, répandons affectueusement nos cœurs devant cet aimable Sau-

veur. Rien ne lui fait plus de plaisir, rien ne le gagne davantage, que notre confiance. Disons-lui, avec cet homme de l'Évangile : Je crois, Seigneur, aidez à mon incrédulité : faites que mon espérance en vous soit tous les jours plus forte, plus inébranlable ; faites que mon amour croisse tous les jours de plus en plus ; rendez-moi tous les jours plus parfait en votre sainte dilection. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Jésus seul remplit le cœur de l'homme]. — Quelques biens que le Sauveur eût donnés à l'homme, quelques présents qu'il lui eût faits, ils n'avaient pu contenter pleinement l'inclination que DIEU a de se communiquer à l'infini, ni la capacité que l'homme a de recevoir toujours davantage : et ainsi le cœur se trouvait vide au milieu de cette abondance, et s'écriait avec un saint Père « Quelque chose que vous me donniez, quand vous ne vous donnerez pas vous-même, je ne serai jamais content. » Il a donc fallu que ce divin Sauveur, après avoir donné toutes ces choses, se donnât enfin lui-même : *Non jam sed seipsum nobis impendit* (S. Bernard). C'est ce qu'il a fait en instituant le sacrement de l'Eucharistie, où il s'est donné lui-même tout entier ; c'est-à-dire son corps, son sang, son âme, sa divinité, tous ses mérites ; et cela de la manière du monde la plus parfaite. Après tant de marques de l'infinie bonté du Fils de DIEU envers l'homme, comment est-il possible de ne le pas aimer, de ne lui pas rendre amour pour amour ? et se peut-il trouver une âme tellement dénuée de bon sens qu'après une si libérale profusion de tant de biens reçus de JÉSUS-CHRIST, elle ne puisse se résoudre enfin d'avoir une pleine et entière confiance en lui ? (*Association pour demander l'amour de Notre-Seigneur*).

[Aimer Jésus autant qu'on le peut]. — On n'aime pas le Fils de DIEU sans le connaître, et il faut qu'il se découvre à nous afin que nous l'aimions. Mais, si nous l'aimons selon le degré de lumière et de connaissance que nous avons, il se fera connaître encore davantage, afin que nous l'aimions encore plus, jusqu'à ce que nous arrivions à cet état heureux où nous le connaissons clairement, et où nous l'aimerons parfaitement. C'était là, en peu de paroles, toute l'économie de notre salut. Nous connaissons DIEU par la foi, nous gardons ses commandements : il récompense notre amour par de nouvelles lumières. Notre connaissance croît, et plus nous le connaissons, plus notre amour devient fervent. L'aimant avec plus d'ardeur, nous lui obéissons avec plus de courage. Le bon usage des grâces reçues nous en attire de nouvelles. Nous avançons chaque jour ; et, après avoir fait toute notre occupation sur la terre de connaître et d'aimer DIEU de plus en plus, nous trouvons notre bonheur au ciel, dans la perfection de cette connaissance et de cet amour. (**Anonyme**).

[L'amour est tout le Nouveau-Testament]. — JÉSUS-CHRIST étant l'unique objet de la complaisance du Père éternel pendant toute l'éternité, il doit bien

l'être aussi de la nôtre. Son Père ne l'a envoyé au monde que pour le faire aimer des hommes. Il n'a parlé dans le Nouveau-Testament, que pour leur recommander cet amour. Ils ne lui plaisent qu'autant qu'ils ont de rapports avec JÉSUS-CHRIST; il ne les aime qu'autant qu'ils ont d'amour pour lui; enfin, il ne les prédestine au bonheur éternel que par la conformité qu'ils ont avec lui. Le Fils de DIEU lui-même n'est venu au monde que pour porter les hommes à cet amour. Toutes ses pensées ses désirs, ses actions et ses souffrances, ont eu cet amour pour leur but principal. Il proteste qu'il n'est venu sur la terre que pour allumer dans le cœur de tous les hommes le feu de son divin amour, et qu'il ne souhaite rien tant au monde que cela : *Ignem veni mittere in terram : et quid volo nisi ut accendatur?* Le SAINT-ESPRIT n'a point d'autre but, dans toutes les opérations qu'il produit en nos âmes, que de nous faire connaître, aimer et imiter le Sauveur du monde, JÉSUS-CHRIST nous en assure lui-même, lorsqu'il nous dit, dans l'Evangile, qu'un des principaux motifs de la venue du SAINT-ESPRIT sera pour rendre témoignage de lui aux hommes, et pour imprimer sa connaissance dans leur esprit et son amour dans leur cœur : *Cum venerit paracletus ille, testimonium perhibebit de me* (Joan. XII). Enfin, nous ne sommes chrétiens qu'autant que nous sommes unis avec JÉSUS-CHRIST, et nous n'y sommes parfaitement unis que par l'amour que nous avons pour lui, et par la parfaite conformité de cœur et d'esprit avec lui qu'opère infailliblement cet amour. Nous ne sommes donc chrétiens que pour cela, nous ne sommes chrétiens que par là. L'amour de JÉSUS-CHRIST devrait donc être l'unique objet de nos désirs, le but de toutes nos pensées, le principal emploi de notre vie, le terme de tous nos soins et de tous nos empressements. Les pécheurs y peuvent prétendre, les imparfaits y doivent continuellement aspirer, les parfaits s'en doivent incessamment occuper.

A quoi nous occupons-nous, si nous ne nous occupons à étudier, à connaître, à honorer, à aimer et à imiter JÉSUS-CHRIST? Ce doit être la principale occupation, la principale ou plutôt l'unique dévotion d'un chrétien. Les autres dévotions sont bonnes, il est vrai; mais, après tout, elles ne sont bonnes qu'autant qu'elles ont de rapport à celle-ci, d'où elles tirent tout leur mérite et toute leur vertu. C'est là la dévotion solide et essentielle du christianisme, c'est celui qui nous fait et de véritables et bienfaits chrétiens. Les autres dévotions sont assez souvent des œuvres de surérogation; mais celle-ci est d'obligation. Les autres nous chargent bien souvent en nous imposant de nouvelles obligations : celle-ci nous soulage, en nous aidant à nous acquitter de celles que nous avons déjà. Les autres sont des moyens : celle-ci est la fin. Les autres nous aident à aller à la perfection : celle-ci l'achève et la consomme. Ce devrait être là l'objet du zèle des prédicateurs, la matière la plus ordinaire de leurs sermons. Ce devrait être un des principaux soins de ceux qui font profession d'aimer le Fils de DIEU; ce devrait être le but

principal des directeurs, qui ne doivent, aussi bien que S. Paul, travailler qu'à former JÉSUS-CHRIST dans les âmes, puisque c'est là le moyen le plus sûr, le plus court et le plus aisé de conduire en peu de temps les âmes à une haute perfection. (*Association, etc.*)

[Jésus-Christ veut sauver tous les hommes]. — Se trouvera-t-il un génie si malin qui ose douter de la sincérité de la volonté de DIEU de sauver tous les hommes ? et quelle idée aurait-on de la bonté, de la justice même de notre DIEU, s'il exhortait d'une manière si vive, si puissante, si pathétique, des hommes à se convertir, qu'il sait bien avoir réprouvés de toute éternité ? Quelle justice de condamner aux feux éternels, pour n'avoir pas gardé ses commandements, des gens à qui il n'a pas voulu donner des grâces véritablement suffisantes ? et quel damné n'aurait pas droit de se plaindre et de dire à DIEU, durant toute l'éternité : « Il est vrai, Seigneur, les crimes que j'ai commis méritent les supplices auxquels vous m'avez condamné ; mais pouvais-je véritablement éviter ces crimes sans la grâce que vous m'avez bien voulu refuser, tandis que vous la donniez à des gens qui ne valaient pas plus que moi et qui ne l'avaient pas plus méritée ? Si vous m'aviez donné les mêmes secours, les mêmes grâces, j'aurais eu la même fidélité. S'il ne vous avait pas plu de mourir pour moi, comment pourrais-je sortir de l'esclavage, personne ne payant ma rançon ? J'ai manqué de confiance en votre miséricorde, il est vrai ; mais pouvais-je en avoir, ne sachant pas si vous étiez mort pour moi, doutant même avec raison si vous ne m'aviez point exclu du livre de vie, et si de toute éternité vous ne m'aviez pas voulu laisser dans la masse des réprouvés. J'avais la grâce de prier, de demander, il est vrai ; mais de quoi me servait cette grâce, et quelle espérance, quelle confiance pouvais-je avoir en votre miséricorde, si de toute éternité vous m'aviez réprouvé ? — Comprenez l'impiété, la malignité, les affreuses conséquences d'un dogme si pernicieux, d'une hérésie si abominable, qui, en enseignant que DIEU n'a pas une sincère volonté de nous sauver et que JÉSUS-CHRIST n'est pas mort généralement pour tous les hommes, frappe par cette seule erreur toute la religion, proscriit l'usage des sacrements, éteint la foi et la charité, détruit toute notre espérance, et, donnant de l'aversion pour les bonnes œuvres, pour la pénitence et pour la pratique de toutes les vertus, ouvre un grand champ au libertinage ! (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Jésus-Christ est mort pour tous les hommes]. — Il est bien consolant d'être persuadé que JÉSUS-CHRIST veut sauver tous les hommes, que c'est un article de foi que JÉSUS-CHRIST est mort pour tous les hommes, et qu'il a donné son sang afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment : *Ut vitam habeant*, dit le Sauveur parlant à ses brebis, et *abundantiùs habeant* (Joan. x). Vérité consolante, mais vérité bien affligeante, vérité

désespérante même, pour tous ceux qui auront eu le malheur de se damner ! JÉSUS-CHRIST voulait me sauver, il en avait une volonté sincère, il m'en a donné les moyens : et je ne me suis perdu que parce qu'il ne m'a pas plu de me servir de ces secours. Mon salut était le prix et le fruit de sa mort, et ma réprobation est mon ouvrage. JÉSUS-CHRIST voulait me sauver, et je ne suis damné que parce que je n'ai pas voulu recevoir le fruit de sa mort. Comprenez, s'il est possible, l'amertume de ce regret. On a donné la rançon pour le rachat d'un esclave ; mais cet esclave, entêté du climat du pays où il est, fasciné par la malheureuse liberté dont il jouit en fait de mœurs ou de libertinage parmi les infidèles, refuse de s'embarquer pour revenir dans sa patrie : si ce malheureux meurt dans l'esclavage, s'il est enseveli parmi les mahométans, à qui doit-il s'en prendre ? N'avait-il pas le moyen de revenir de la captivité, de sortir de sa triste condition d'esclave ? Ceux qui vivent dans la disgrâce de DIEU, et qui meurent esclaves du péché, sont-ils plus excusables ? ont-ils eu moins de moyens de rentrer en grâce avec DIEU, et d'être reçus après leur mort dans la céleste patrie ? JÉSUS-CHRIST ne se contente pas de nous avoir prouvé sensiblement, par tout ce qu'il a fait pour notre salut, combien sincèrement il veut que nous soyons sauvés : il n'est personne qui n'ait reçu durant sa vie des marques singulières et précises de sa miséricorde. Nul pécheur si peu chrétien qui n'ait entendu la voix de son Pasteur qui appelle dans le bercail la brebis égarée : sermons, lectures, conversations, accidents funestes, malheurs imprévus, tout sert au divin Sauveur de moyens pour rappeler, pour toucher l'Enfant prodigue et pour l'exciter à revenir à la maison de son Père, de sorte que, si ces lâches chrétiens, si ces chrétiens ingrats sont damnés, à qui doivent-ils s'en prendre ? — Détournez de moi, Seigneur, ce malheur ; n'ayez point d'égard à mes infidélités passées ! j'espère, plein de confiance en votre miséricorde, que je n'abuserai pas plus longtemps de votre bonté. Vous voulez véritablement me sauver : je le veux aussi, d'une volonté sincère : elle sera efficace par votre grâce, à laquelle je ne veux plus résister. (*Le même*).

[Les paroles ne suffisent pas : il faut les œuvres]. — Si le Sauveur disait à chacun de nous, comme à S. Pierre : *Petre, amas me?* nous serions peut-être assez aveugles ou assez présomptueux pour répondre, aussi bien que lui : *Tu scis, Domine, quia amo te* : vous savez, Seigneur, que je vous aime ! Mais notre cœur, par ses reproches secrets, ne démentirait-il pas nos paroles ? Car enfin, si nous aimions le Fils de DIEU, penserions-nous si peu à lui ? nous occuperions-nous si peu de lui ? aurions-nous si peu de crainte de lui déplaire, si peu de désir de lui plaire ? Serions-nous si peu zélés pour sa gloire, si peu sensibles à ses intérêts, si peu touchés des outrages qu'on lui fait tous les jours ? Aurions-nous tant d'indifférence pour ses recherches, tant d'infidélité pour ses continuelles faveurs, tant

d'ingratitude pour ses bienfaits, tant de mépris pour ses maximes; si peu d'ardeur à suivre ses exemples? Aurions-nous tant d'horreur des choses qu'il a uniquement estimées, aimées, embrassées, c'est-à-dire des humiliations et des souffrances, quoique nous sachions que ce n'est que par elles que nous pouvons lui devenir semblables, lui plaire, lui témoigner notre amour et mériter le sien? (*Association*, etc).

[Bienfait de la rédemption]. — Sans parler ici de tous les bienfaits de JÉSUS-CHRIST à notre égard, qui vont presque à l'infini et pour lesquels nous lui devons un amour de préférence, considérons avec attention le seul bienfait de la rédemption, principe de tous les autres, et qui lui seul en renferme un si grand nombre. Le Fils de DIEU s'étant offert à son Père pour être notre rédempteur, depuis le premier moment jusqu'au dernier de sa vie il n'a pensé qu'à nous, il n'a agi, il n'a prié, il n'a souffert, il n'a travaillé, il n'a vécu que pour nous. Il n'a pas fait un pas, prononcé une parole, opéré un seul miracle, poussé un soupir, versé une larme, répandu une goutte de sang, qui n'ait été pour nous. De sorte que nous pourrions compter les bienfaits du Sauveur et les obligations que nous lui avons par tous les mouvements de son cœur et de son esprit, dont nous avons toujours été ou l'objet ou la fin, et par tous les moments de sa vie, dont il n'y a pas eu un seul qui ne nous ait été consacré. Quels sujets donc n'avons-nous point d'aimer le Sauveur, dans la seule considération de tout ce qu'il a fait pour nous depuis le moment qu'il s'est incarné dans le dessein qu'il avait de sacrifier sa vie pour nous racheter? (*Le même ouvrage*).

[Nous devrions aimer le Sauveur d'un amour infini]. — Quand le Sauveur n'aurait poussé qu'un soupir, répandu qu'une larme, formé qu'un mouvement de son cœur pour nous, comme il n'y aurait pas un de ces mouvements qui ne fût d'un mérite infini, venant d'une personne infinie, nous lui serions infiniment obligés. Que dire, que penser, en voyant qu'il n'en a pas formé un seul qui n'ait été pour nous, sinon que nous lui avons, pour ainsi dire, une infinité d'obligations infinies, et que nous avons par conséquent une infinité de raisons de l'aimer, s'il se pouvait faire, infiniment? C'est au Sauveur que nous sommes redevables de la grâce et de l'amitié de son Père, de la qualité d'enfants de DIEU, d'héritiers du bonheur éternel; c'est à lui que nous devons tous les biens que nous recevons encore tous les jours. Si DIEU nous conserve, s'il nous protège, s'il concourt avec nous pour nous avancer dans la vertu et pour mériter le bonheur éternel, c'est en considération de JÉSUS-CHRIST. C'est de lui que nous recevons toutes les grâces, les lumières, les inspirations, les bonnes pensées, les bons mouvements, la fidélité aux grâces, la protection dans les dangers, la force dans les tentations, la confiance dans les souffrances, la patience dans toutes les adversités qui nous arrivent,

la persévérance dans le bien : *In omnibus*, dit l'Apôtre, *facti estis divites in Christo*. (I Cor. I). — *Même ouvrage*).

[Nous devons aimer Jésus-Christ parce qu'il nous aime]. — L'amour ne se peut mériter ni payer que par l'amour. JÉSUS-CHRIST nous a aimés : comment pouvons-nous nous défendre de l'aimer ? *Aimons DIEU*, dit S. Jean, *parce qu'il nous a aimés le premier*. Mais de quelle manière nous a-t-il aimés ? La mesure d'aimer, dit S. Bernard, c'est d'aimer sans mesure : c'est celle que JÉSUS-CHRIST a gardée dans l'amour qu'il a eu pour nous. N'est-ce pas nous avoir aimés sans mesure que de nous avoir plus aimés que nous ne nous aimons nous-mêmes ? et pourtant, jusqu'où ne va pas notre amour-propre ? Il nous a aimés plus que tous les bienheureux ensemble n'aiment DIEU : car leur amour est fini, et celui de JÉSUS-CHRIST est infini. Il nous a aimés plus que ses biens, que sa gloire, que sa vie, puisqu'il nous les a sacrifiés : *Sic dilexit*. N'est-ce pas là aimer sans mesure ? Quand JÉSUS-CHRIST ne serait pas aussi aimable qu'il est, qu'il n'aurait pas autant fait et souffert pour nous, dès qu'il nous aime, et qu'il nous aime avec excès, pouvons-nous nous défendre de l'aimer, nous qui aimons un homme, quelque vil qu'il soit, dès-là qu'il nous témoigne de l'amour ? JÉSUS-CHRIST ne croit pas trop faire de nous donner tout son amour, quoiqu'il soit infini : et nous partagerons le nôtre, qui est déjà si borné ? — Si je ne puis vous aimer, mon Sauveur, autant que vous le méritez, je veux vous aimer autant que je puis : c'est la seule mesure que j'y veux garder ; sans cela, je ne vous aime pas autant que je le dois. (*Réflexions chrétiennes*).

[Jésus nous a aimés par un pur motif de bonté]. — Jésus nous a aimés sans aucun motif de notre côté, tirant de lui-même et de sa bonté toutes les raisons de nous aimer. Nous aimons les personnes parce que nous les trouvons aimables : Jésus nous a rendus aimables en nous aimant, n'ayant rien trouvé en nous qu'il pût aimer. Car ou il nous a regardés dans le néant de la nature, et ce qui n'est point encore ne peut pas être aimable ; où il nous a regardés dans le néant de la grâce, c'est-à-dire dans le péché originel ou actuel où nous étions engagés, et, bien loin d'être aimables en cet état-là, nous étions des objets de haine et d'horreur pour lui : et néanmoins, dans cet état, il nous a aimés et nous a rendus en même temps aimables, parce que l'effet de son amour a été de nous racheter de son sang, de nous obtenir le pardon de nos crimes, et de nous justifier par sa grâce. Hélas mon Sauveur, vous m'avez aimé lorsque vous n'aviez nul sujet de m'aimer, lorsque vous aviez toutes les raisons de me haïr : et moi je ne vous aimerais pas, ayant des raisons infinies de vous aimer, vous qui êtes si aimable ! Si, après cela, vous n'êtes pas l'objet de mon amour, je mérite et je consens d'être l'objet de votre haine : quelle horrible, mais quelle juste peine ! (*Réflexions chrétiennes*).

[Jésus nous aime gratuitement]. — JÉSUS nous a aimés, non-seulement sans aucun motif de notre côté, mais sans aucun intérêt du sien : car hélas ! mon Sauveur, quel intérêt avez-vous à ce que je vous aime ? Si je ne vous aime pas, tout le malheur en sera pour moi ; mais, pour vous, vous n'en serez ni moins grand ni moins heureux, vous êtes suffisant à vous-même, Et en quoi peut contribuer à votre gloire et à votre bonheur l'amour d'une vile créature comme moi ? Quoi ! mon Sauveur, vous m'avez aimé n'ayant nul intérêt de m'aimer, et je ne vous aimerais pas, moi qui suis engagé par le plus grand de tous les intérêts à vous aimer ! Car, si je ne vous aime pas, que suis-je sinon un réprouvé ! — Mais peux-tu dire, mon âme, que tu aimes ton Sauveur ? et s'il te demandait, aussi bien qu'à Pierre, si tu l'aimes, pourrais-tu répondre aussi véritablement que lui que tu l'aimes ? et si tu le répondais, ton peu de crainte de lui déplaire, ton peu de désir de lui plaire, ton peu de zèle pour sa gloire, ton peu de ferveur à son service, ton ingratitude pour ses bienfaits, ton infidélité à ses grâces, ton indifférence pour ses recherches, ton mépris pour ses maximes, ton éloignement pour ses exemples, ne te démentiraient-ils pas. (*Le même ouvrage*).

[Nous devons aimer Jésus-Christ parce qu'il est aimable]. — Tout ce qui est beau, tout ce qui est parfait, est naturellement aimable, et tout ce qui est infiniment parfait est ensuite infiniment et nécessairement aimable : d'où vient que les bienheureux, qui voient clairement la beauté et les perfections de DIEU, l'aiment si nécessairement, qu'il n'est pas dans leur pouvoir de s'en défendre, et l'aimeraient infiniment s'ils étaient capables d'un amour infini. — Ne serait-ce donc pas une heureuse nécessité pour nous de vous aimer, mon Sauveur, si nous méditions souvent, si nous connaissions parfaitement vos perfections, puisque vous renfermez en vous toutes les perfections créées et incréées, humaines et divines, spirituelles et matérielles, absolues et relatives, et par conséquent tout ce qui peut contenter notre esprit, tout ce qui peut gagner notre cœur, tout ce qui peut même flatter nos passions, tout ce qui peut charmer nos sens, ensuite tout ce qui peut attirer notre amour ? N'est-ce pas donc une espèce de prodige qu'il ne l'attire pas, et que nous puissions nous défendre contre tant de raisons d'aimer. (*Ibid.*)

Demeurez dans mon amour. (Joan. xv). Ce n'est point par un amour léger, inconstant et passager, que nous devons payer l'amour infini que JÉSUS-CHRIST a pour nous. Il veut que le nôtre réponde au sien, qu'il soit par conséquent solide, ferme et persévérant. Mais souvenons-nous que l'unique moyen de donner ces heureux caractères à notre amour pour le Sauveur, c'est de garder fidèlement ses commandements. Il ne nous prouve lui-même la constance de son amour pour son Père que par sa propre fidélité à remplir toutes ses volontés. Vérité ineffable, et qui sera l'objet de nos admirations dans toute l'éternité. L'amour que le Fils de

DIEU a pour son Père est le motif, la mesure et la règle de l'amour qu'il a aussi pour les hommes. N'est-il donc pas bien juste qu'il soit encore le motif, la mesure et la règle de l'amour que nous aurons pour lui ? O JÉSUS digne de l'amour de tous les cœurs, je vous consacre le mien pour le temps et pour l'éternité. Ne souffrez plus qu'il soit désormais un seul moment sans vous aimer avec toute l'ardeur dont il est capable ; mais, puisque la constance de mon amour dépend de la fidélité de mon obéissance, fixez-moi si solidement dans la pratique de vos divins préceptes, que je ne puisse jamais me séparer de vous. (*Morale du Nouveau Testament, par le P. de la Neuville*).

[La puissance de J.-C.] — Pour bien connaître la puissance de JÉSUS-CHRIST, voici ce que nous en devons savoir. Nous devons être entièrement persuadés qu'il est toute notre force. Nous ne devons nous appuyer ni sur nous-mêmes, ni sur les richesses ni sur les dignités, ni sur aucune créature ; toute notre espérance doit être en JÉSUS-CHRIST, parce que nous sommes, faibles et qu'il n'y a que lui qui puisse nous rendre forts. C'est là ce qui s'appelle être bien convaincu de la puissance du Sauveur du monde ; c'est là ce qui s'appelle avoir la foi. Ames chrétiennes, voulez-vous venir à JÉSUS-CHRIST avec des dispositions qui lui soient agréables, voulez-vous lui plaire, voulez-vous que, bien loin de vous faire jamais aucun reproche, il vous attire à lui, il vous regarde avec bonté, je puis même dire avec plaisir et avec complaisance ? ayez beaucoup de défiance de vous-mêmes, ayez beaucoup de confiance en lui et au pouvoir de sa grâce. — Ayez beaucoup de défiance de vous-mêmes, car le Sage nous dit : ne vous appuyez point sur votre prudence, ne soyez point sage à vos propres yeux. Celui qui met sa confiance en ses propres pensées agit en impie, celui qui met sa confiance en son cœur est un insensé. — Nous devons avoir beaucoup de défiance de nous-mêmes : cette défiance est si juste et si bien fondée ! Tous ceux qui ne l'ont pas ne savent ce qu'ils sont, ils ne se connaissent pas eux-mêmes. Qu'est-ce que l'homme, pour s'appuyer sur lui, pour présumer de lui-même et pour se confier en sa propre vertu ? Le prophète David nous trompe-t-il quand il nous assure que nous sommes des pauvres et des mendiants ? Pourquoi des pauvres ? Pourquoi des mendiants ? Parce que nous n'avons rien de nous-mêmes. Celui-là donc qui s'appuie sur lui-même s'abuse parce qu'il ne connaît pas sa pauvreté. Ce qui nous est rapporté dans l'Apocalypse nous fait voir que c'est une erreur très-grande et très-grossière que de se croire riche, de se croire comblé de biens, d'être persuadé que l'on n'a besoin d'autre chose. Pourquoi cela ? C'est que dans la vérité l'homme est *misérable, il est pauvre, il est aveugle, il est nu*. L'homme est misérable : quelle plus grande misère que de n'avoir rien en soi qui ne tende à nous rendre malheureux ? L'homme est pauvre : quelle plus grande pauvreté que de ne posséder aucun bien ? L'homme est aveugle : quel plus grand

aveuglement que de ne pas connaître ce qui nous est bon ? L'homme est nu : quelle plus grande nudité que d'être entièrement dépouillé ? (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Nous devons avoir confiance en Jésus-Christ]. — JÉSUS-CHRIST fait voir qu'il est DIEU, et que, parce qu'il est DIEU, on doit croire en lui. Qu'est-ce à dire, croire en lui ? Croire en JÉSUS-CHRIST, c'est se confier en lui, c'est le regarder comme un puissant protecteur sans lequel nous ne pouvons rien. Il n'y a pas de meilleur moyen, pour se soutenir dans le temps de l'affliction, que de croire en JÉSUS-CHRIST, que de s'adresser à lui, que d'implorer son secours, que de le considérer comme le protecteur de notre vie, que d'être convaincu qu'autant nous sommes faibles, laissés à nous-mêmes, autant nous sommes forts lorsque le Fils de DIEU vient à notre aide et lorsqu'il prend notre défense. Ce qui fait que la plupart du temps nous succombons, c'est que nous présumons de nous-mêmes. Nous ne sommes pas assez pénétrés que tout notre secours vient d'en-haut. S. Augustin nous fait entendre cette vérité en nous expliquant les paroles du prophète : *Mon âme est troublée en moi-même*. Pourquoi nous assure-t-il que son âme est troublée en lui-même ? C'est qu'il n'y a rien en nous qui puisse nous soutenir. Voulez-vous sortir de ce trouble malheureux ? Dites, avec le même prophète : *Seigneur, j'élève mon âme vers vous*. Vous serez dans le trouble quand vous vous appuierez sur vous-même : votre trouble cessera quand vous vous élèverez vers DIEU. Puis donc qu'il n'y a plus rien en vous qui puisse vous donner aucune assurance, que vous reste-t-il, sinon d'être petits à vos yeux et de vous humilier, afin de mériter d'être élevé ; de ne vous rien attribuer, afin que DIEU vous donne les secours dont vous avez besoin. (*Le même*).

[Confiance et abus de cette confiance]. — JÉSUS-CHRIST veut que l'on ait en lui une très-grande confiance. Cependant il faut prendre garde à ne se pas abuser. Il y en a plusieurs qui ont une trop grande confiance ; il y en a plusieurs dont la confiance devrait être appelée plutôt présomptueuse que chrétienne. Il faut mettre toute sa confiance en JÉSUS-CHRIST, il est vrai ; on peut tout espérer de sa miséricorde, il est vrai ; mais, pour avoir la confiance de l'aveugle de l'Evangile, il faudrait être pénétré de ses autres sentiments. On ne peut trop animer à la confiance les chrétiens qui connaissent leurs misères, qui les méditent, qui les déplorent, qui sont convaincus que nous traînons ici-bas une vie misérable, exposée à toutes sortes de périls, où nous recevons toujours de nouvelles plaies. On ne peut aussi trop animer à la confiance les pécheurs qui se repentent, et qui, lassés de marcher dans la voie de l'iniquité, travaillent à réformer leurs mœurs. Mais pour ceux qui ont de la confiance en JÉSUS-CHRIST pendant le temps qu'ils aiment le monde et les vanités, pendant le temps qu'ils font tous leurs efforts pour oublier les misères de cette vie en la

passant dans les plaisirs, pendant le temps que leur conduite est directement opposée à l'Évangile de JÉSUS-CHRIST, on ne peut trop leur répéter qu'ils font injure à JÉSUS-CHRIST quand ils assurent qu'ils ont de la confiance en lui; que cette confiance est vaine, que c'est une illusion du démon, qui les flatte et les endort afin qu'ils ne songent point à sortir de la voie de l'iniquité pour aller dans le chemin où le Fils de DIEU passe. (*Le même*).

[Dieu nous attire à lui]. — DIEU nous montre partout sa beauté et ses attraits : de même, JÉSUS-CHRIST ne s'est-il pas fait tout à tous pour nous gagner ? Si nous aimons naturellement nos bienfaiteurs, JÉSUS-CHRIST, pour être aimé de nous, a voulu être la source de toutes nos grâces : c'est la réflexion de S. Thomas de Villeneuve. Si nous aimons un ami, un maître, un frère, un libérateur, JÉSUS-CHRIST est devenu tout cela pour nous attacher à lui. Le même DIEU qui nous avait créés, dit S. Anselme, a voulu aussi nous racheter, afin que nous ne partageassions point notre amour, et que nous l'aimassions et comme DIEU et comme notre rédempteur. Il a voulu être lui seul tout ce que nous ne pouvons nous défendre d'aimer, jusqu'à se faire notre semblable, dit S. Augustin : espérant que la familiarité dont nous pourrions user à son égard nous engagerait à l'aimer plus volontiers. Il s'est dépouillé de sa majesté pour animer notre tendresse par une confiance sûre et aisée. (**Le P. de la Pesse.**)

[Dieu est tout aimable]. — Si le Fils de DIEU est aimable de toutes les manières que nous pouvons aimer, parce qu'il est en effet tout ce que nous pouvons aimer, il ne doit rien y avoir en nous qui ne nous porte à son amour, qui ne tende à son amour, que nous ne fassions servir à son amour. Notre esprit, notre corps, toutes les facultés de notre âme, tous nos sens, en un mot tout ce qui est en nous doit être consacré à l'amour de DIEU. C'est l'effet d'une justice même naturelle, dit S. Bernard, d'aimer de tout nous-mêmes celui à qui nous sommes redevables de tout ce que nous sommes. (*Le même*).

[Les peines que méritent ceux qui n'aiment point Notre-Seigneur]. — « Si quelqu'un n'aime point Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qu'il soit anathème. » Qu'il soit forcé par la pauvreté, l'humiliation et la douleur, de rentrer en lui-même, pour reconnaître et pour réparer sa détestable injustice; qu'il soit livré aux furies impitoyables de sa conscience; qu'il soit banni comme un infâme du commerce de tous les hommes; qu'il ne goûte jamais de tranquillité et de repos; qu'il passe ses jours dans les alarmes accablantes et dans les chagrins mortels; qu'il soit l'horreur du ciel et de la terre, et que toutes les créatures lui déclarent la guerre; qu'il périsse, il ne mérite ni compassion ni grâce : ce n'est pas un chrétien, ce n'est pas un homme ! *Sit anathema!* Ce monstre sans reconnaissance, sans tendresse, sans senti-

ment, sans cœur, qu'il soit anathème ! crions-le tous d'une même voix : *Anathema, anathema sit!* — Vous serez vengé, notre aimable Sauveur : ou les hommes vous aimeront, ou ils périront ! Oui, votre miséricorde et votre amour seront vengés, notre aimable Sauveur : ou les hommes vous aimeront, ou ils périront ! Oui, votre miséricorde et votre amour seront vengés : ce sont vos ennemis, qui ne vous aiment pas, et vos ennemis seront livrés à votre justice. Mais non, mon DIEU, suspendez votre colère : nous nous sentons nous-mêmes dignes de votre indignation et de vos coups. Nous ne sommes point tout-à-fait insensibles. Ecoutez notre demande : nous espérons encore que vous aurez la bonté de nous exaucer. Faites-nous connaître vos attrait ; du moins ne nous les cachez pas pour nous punir ; après quoi, ne nous montrez plus ni le paradis que vous nous promettez, ni l'enfer dont vous nous menacez, afin que nous n'aimions que vous, et que nous ne vous aimions que parce que vous êtes infiniment aimable. (*Le même*).

[Jésus veut que les pécheurs répondent à son amour]. — JÉSUS-CHRIST aime les pécheurs : il veut qu'ils répondent à son amour par un amour réciproque, et, comme il fait beaucoup de choses pour eux, il veut aussi que de leur côté ils fassent des efforts et qu'ils lui donnent des témoignages de leur reconnaissance. Il faut bien connaître la nature de l'amour que JÉSUS-CHRIST a pour les pécheurs, afin de ne se point tromper, et de ne pas prendre de fausses mesures. C'est un amour qui est très-fort, mais il a des bornes et des limites. Comme JÉSUS-CHRIST aime le pécheur et comme il est résolu de lui faire grâce pendant un certain temps, son amour se rebute et se lasse lorsque l'homme criminel ne l'écoute point, lorsqu'il n'est point sensible à ses bontés et qu'il persévère dans ses voies injustes. Ce mépris oblige DIEU à changer de disposition. Autant il a aimé, autant il est en colère. Quoi de plus juste que cette colère ? Quoi de plus juste que de punir la plus déraisonnable et la plus énorme de toutes les ingratitude ? (**Lambert**, *Année évangélique*).

[En quoi les pécheurs s'abusent]. — Voici en quoi s'abuse l'homme criminel. C'est que, comme on lui a enseigné que JÉSUS-CHRIST aime le pécheur, il compte que cet amour sera perpétuel, et sur ce fondement il ne se presse point de venir à lui. — Détrompez-vous, pécheur. L'amour de JÉSUS-CHRIST ne doit durer que pendant un certain temps. Parce qu'il connaît votre paresse, il vous a caché ce temps, afin que vous compreniez qu'il est nécessaire de vous hâter, et qu'autrement vous courez risque d'être surpris. Mais quand ce temps de miséricorde est écoulé, voulez-vous, apprendre de quelle manière DIEU a coutume de punir ceux qui ont abusé de ses bontés ? Ce que je viens de vous dire vous exprime quel est ce châtement. Le temps de la miséricorde est écoulé : la punition donc est de ne plus faire miséricorde, et de ne plus accorder

ces grâces fortes et puissantes sans lesquelles le pécheur ne se convertit point. (*Le même*).

[Notre perfection consiste à aimer Jésus-Christ]. — Notre perfection est attachée à l'amour de JÉSUS-CHRIST, non-seulement parce que la charité fait notre sainteté, mais encore parce que l'affection et l'attachement particulier qu'on a à la personne sacrée de JÉSUS-CHRIST devient en quelque façon un moyen pour arriver à la perfection; mais un moyen également sûr et aisé, parce que cet amour, quoique commençant et imparfait, inspirant à l'âme une certaine ferveur sensible, la fait passer aisément par-dessus beaucoup de difficultés qui ont coutume d'arrêter ou de rebuter ceux qui commencent à marcher dans les voies de la perfection. En effet, c'est cet amour qui seul peut nous apprivoiser à ces vertus si austères, si contraires à nos passions, si rudes à nos sens, si élevées au-dessus de notre raison, et dans lesquelles consiste pourtant la perfection évangélique, c'est-à-dire cette sainte haine de soi-même, ce renoncement continu à ses inclinations naturelles, cet amour des croix et des humiliations. C'est lui qui, nous engageant à aimer un Sauveur si aimable, nous accoutume à regarder d'abord sans crainte et ensuite même avec amour les vertus que JÉSUS-CHRIST a si fort aimées, dont il nous a donné de si beaux exemples, et qui ne peuvent nous être aimables que par cet endroit-là, mais qui ne peuvent aussi manquer de l'être à une âme qui aime sincèrement JÉSUS. (**Nepveu**, *Retraite*).

[L'amour envers Jésus-Christ consiste à se rendre semblables à lui]. — Si nous aimions véritablement Notre-Seigneur, nous souhaiterions avec ardeur de nous rendre semblables à lui, de lui témoigner notre amour et de mériter le sien. Or, nous ne saurions mieux nous rendre semblables à lui, lui témoigner notre amour et mériter le sien, qu'en estimant, en aimant et en embrassant ce qu'il a aimé, ce qu'il a estimé et ce qu'il a embrassé, c'est-à-dire les souffrances et les humiliations. Donc nous ne pouvons manquer, si nous aimons véritablement JÉSUS-CHRIST, d'aimer et d'embrasser toutes choses pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, et par conséquent d'être parfaits, puisque c'est en cela même que consiste la perfection chrétienne. Si cela est vrai, combien y en a-t-il peu qui aiment véritablement JÉSUS-CHRIST et qui tendent efficacement à la perfection! Puis-je dire moi-même que je l'aime et que je tends efficacement à la perfection, moi qui sens dans mon cœur une aversion si forte de tout ce que mon Sauveur a aimé, et qui agis toujours selon cette aversion? O mon Jésus, faites que je commence par ce qui est plus aisé, qui est de vous aimer, afin de faire après ce qui est plus difficile, qui est d'aimer ce que vous avez uniquement aimé, c'est-à-dire les souffrances et les humiliations. (*Le même*).

[Nous sommes obligés d'aimer Jésus]. — Ce serait à nous une audace, une témé-

rité, un attentat insupportable, d'aspirer à avoir quelque place dans le cœur de notre divin Sauveur, si lui-même ne le permettait. Nous sommes contraints de l'aimer sans qu'il nous soit permis de prétendre à ce qu'il nous aime. Oui, nous sommes en quelque sorte forcés de l'aimer. Qui eut jamais tant d'attraits, tant de charmes sur son visage, tant de douceur dans ses paroles, un entretien si engageant, un esprit si juste, si éclairé, une âme si droite et si grande, un cœur si fidèle, si généreux, si tendre. Comment n'aimerions-nous pas Jésus? Il suffit d'avoir un cœur pour l'aimer. Il faut l'aimer malgré nous : tout ce qu'il y a de plus engageant dans les créatures doit nous paraître horrible en sa présence. Pour peu que vous ayez de discernement et de foi, vous le direz vous-mêmes, que toutes les créatures les plus aimables deviennent haïssables dès que nous les comparons à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. (**Le P. La Pesse**).

[Sentiments de reconnaissance pour l'amour de Jésus-Christ]. — O cœur de mon Sauveur, comment avez-vous pu vous laisser toucher d'amour pour moi? O cœur consumé par l'amour que vous avez eu pour moi, cœur percé de mille traits, cœur plongé dans l'amertume pour l'amour de moi, cœur à qui j'ai coûté tant de soins, tant d'inquiétudes, tant de transports, tant d'excès; cœur qui n'avez rien ménagé, qui avez tout donné, tout souffert pour me gagner, comment se peut-il faire que je ne vous aime pas? Jésus, le plus aimable, le plus tendre, le plus fidèle, le plus généreux, le plus libéral, le plus constant de tous les amis, je puis donc être aimé de vous! Vous m'aimez avec des transports qu'un amour humain ne peut concevoir. Quel est mon aveuglement! quelle est ma folie! Folles, criminelles amitiés, je vous romps; amis perfides, amis intéressés, amis déréglés, je vous quitte; confidences passionnées, confidences impures, je vous déteste. Mon Sauveur veut bien être mon ami : je n'en veux point d'autre. Comment serais-je fait, si je ne lui donnais qu'une partie d'un cœur méprisable, si je le lui refusais tout à fait? Oh! quelle gloire, quel plaisir de l'aimer! Et il me permet de considérer encore mon avantage dans son amitié: il ne s'offense point si j'y recherche mes intérêts; au contraire, il souhaite que je sois son ami, afin que je sois un jour son héritier. Il veut m'engager par des présents et par des promesses : il m'offre son royaume, si je lui donne mon amitié! — Je vous aime, mon divin Sauveur, je vous aime! Votre amitié me charme, je ne puis plus lui résister; et puisque vous voulez partager vos biens avec vos amis, j'espère régner éternellement avec vous dans le Ciel. (*Le même*).

[L'amour consiste à observer la loi]. — Quoique l'accomplissement de la loi de DIEU soit l'effet et la marque la moins équivoque de l'amour que nous avons pour lui, prenons garde cependant que cette divine et sanctifiante charité ne consiste pas précisément dans l'observation particulière de quelques points de la loi, mais dans la pratique générale de tous les pré-

ceptes et de toutes les maximes essentielles à la loi. L'humilité, l'abnégation chrétienne, le mépris de soi-même, la mortification des sens et des désirs dérégés, chacun de ces articles fait partie de cette loi nouvelle. Si vous êtes fidèle à tous, vous pouvez vous flatter d'aimer DIEU. Plus votre amour pour lui sera actif, plus il sera parfait ; on n'aime JÉSUS-CHRIST qu'à proportion de ce que l'on fait ou de ce que l'on souffre pour son amour. La charité chrétienne imite celle que DIEU a lui-même pour nous. DIEU ne peut nous aimer sans agir pour nous ; nous ne pouvons l'aimer sans travailler pour lui. (**Le P. de la Neuville**).

[Ce que fait Jésus pour assurer la confiance dans l'esprit de ses disciples]. — Comme toute la force des disciples de Notre-Seigneur devait consister dans la confiance qu'ils auraient en DIEU, JÉSUS-CHRIST permet que l'orage s'élève ; il dort même pendant la tempête, afin que ce danger et ce sommeil les obligent de recourir à lui, et de mettre uniquement leur espérance dans les secours qu'ils attendent de sa bonté. Jusqu'ici ils avaient vu les prodiges que JÉSUS-CHRIST avait opérés en faveur des autres ; mais ils n'avaient encore vu aucun danger dont il les eût délivrés. Les autres miracles étaient grands ; mais, quelque grands qu'ils fussent, ils leur paraissaient étrangers ; et, comme il fallait établir en eux non-seulement une confiance vague et générale, mais particulière et personnelle, il fallait aussi qu'après avoir été les témoins oculaires de tant de miracles que JÉSUS-CHRIST avait faits, ils ressentissent les effets de quelques-uns en leurs personnes. Ils n'étaient ni aveugles, ni boiteux, ni malades : il excite donc l'orage, et il l'apaise : il l'excite afin que le pressant danger les oblige de recourir à lui, et il l'apaise afin que ce miracle entretienne en eux cette espérance conçue. Prévenant ainsi d'un seul coup trois grands maux : la présomption, la lâcheté, la défiance ; les rendant humbles notwithstanding l'honneur qu'ils reçoivent, forts contre les persécutions futures, et vigilants à implorer le secours de sa bonté et de sa puissance, par la vue du péril où ils se trouvent.

Il me semble entendre ici certaines gens me dire qu'il y a longtemps qu'elles attendent la protection du Seigneur, qu'il y a longtemps qu'elles gémissent en secret et qu'elles demandent à DIEU la délivrance de leurs maux, et que cependant leur espérance est toujours frustrée. Erreur, erreur ? Appelez-vous espérance un mouvement inquiet d'une âme qui s'agite, qui voudrait, comme dit Judith dans l'Écriture, marquer à DIEU précisément le temps auquel il la doit secourir ? Non, non : la troisième condition de l'espérance est d'être patiente et persévérante ; sans cela, fût-elle d'ailleurs humble et courageuse, eût-elle toutes les autres qualités nécessaires, elle cesse d'être une vertu chrétienne. (*Discours moraux*).

[Exemple de S. Pierre marchant sur les eaux]. — Jamais spectacle ne fut plus beau,

dit S. Ambroise, que de voir S. Pierre marchant courageusement sur les eaux, et foulant aux pieds cet élément fluide pour aller à JÉSUS-CHRIST son maître : mais quand, s'apercevant qu'il en était encore éloigné, la consternation et la peur se saisirent de son âme ; quand, étonné de son entreprise, il désespéra de pouvoir le joindre, ce DIEU ne manqua pas de le reprendre, de l'accuser de peu de confiance, et de permettre même que l'eau ne le portât plus, pour lui faire connaître l'injustice de son abatement et de sa crainte. La même chose, dit ce grand docteur, nous arrive souvent. D'abord, nous paraissions fervents, zélés, résignés à la volonté de DIEU ; d'abord l'espérance nous élève sur les flots des tribulations ; mais, quand nous voyons que le secours est éloigné, nous nous décourageons, nous demeurons languissants et froids, et par conséquent indignes de recevoir le secours attaché à une longue et ferme persévérance. (*Les mêmes*).

[Notre peu de confiance]. — Pour corriger un mal qui est ordinaire parmi les chrétiens, disons à DIEU ce que David lui disait : *Dormitavit anima mea prope tedio : confirma me in verbis tuis*. Mon âme s'est assoupie d'ennui, fortifiez-moi par la confirmation de votre fidélité dans vos promesses. Ma confiance s'est refroidie : excitez-la en moi par les paroles que je tiens déjà, et par le souvenir des grâces que j'ai reçues de vous. Quand DIEU ne nous aurait jamais donné aucune marque de sa protection, nous devrions toujours espérer en lui, et être persuadés qu'il ne nous a pas mis au monde pour nous abandonner ; mais comme il n'y a aucun de nous qui dans ses grandes adversités n'ait éprouvé le secours du ciel, quel crime ne commettons-nous pas quand nous perdons courage pendant la tempête et à l'entrée du port, où nous tenons déjà par les grâces que nous avons reçues, comme par autant de cordages qui nous y attachent ? Je parle juste quand je dis le port de l'espérance, puisque, quand elle a toutes ses conditions, elle ne manque jamais d'être accompagnée de douceur et de paix : *Et facta est tranquillitas magna*. (*Discours moraux*).

[Sentiments de S. Bernard sur les conditions d'une confiance chrétienne]. — S. Bernard nous enseigne quelles doivent être les conditions d'une confiance chrétienne, par la distinction qu'il fait de trois sortes de gens, dont les uns n'espèrent pas, dont les autres espèrent en vain, et dont les troisièmes désespèrent. — Les premiers sont ceux qui se fient tellement sur la Providence et sur la miséricorde de DIEU, qu'ils se le figurent toujours prêt à les écouter, nonobstant leurs désordres ; qui, sans sortir de leurs péchés, sans mortifier aucune de leurs passions, se flattent qu'il ne leur manquera pas dans le besoin, quoique l'innocence et la charité leur manquent. — Les seconds sont ceux qui comptent sur la protection de DIEU comme sur un fonds qui les exempte de travail, qui, sans agir, se persuadent que le Seigneur fera tout ; qui, ou par un mépris secret ou par une molle oisi-

veté, négligent de le chercher quand ils peuvent le trouver, et de l'invoquer quand il est proche. — Les troisièmes sont ceux qui, occupés de leur propre faiblesse, perdent courage ; qui, bien loin d'ouvrir leur bouche pour demander du secours, ne l'ouvrent que pour se plaindre ; qui, ennuyés d'attendre, s'agitent et se tourmentent par une patience inquiète, ou languissent, et se laissent accabler par une pusillanimité froide et mortelle. — Ces trois sortes de gens, dit S. Bernard, ne sont pas sous la protection du Très-Haut : les premiers, parce qu'ils demeurent dans le vice ; les seconds, parce qu'ils demeurent dans l'oisiveté ; les troisièmes, parce qu'ils demeurent dans l'abattement et dans la peine. La demeure des premiers est, dit ce Père, une demeure immonde, celle des seconds est une demeure ridicule, celle des troisièmes est une demeure inquiète. — La confiance des premiers est une confiance criminelle, ils n'espèrent pas comme il faut ; celle des seconds est une confiance inutile, ils espèrent en vain ; celle des troisièmes est une confiance inquiète, ils désespèrent. Je ne veux pas dire que, JÉSUS-CHRIST reprochant à ses disciples leur peu de confiance, on doive inférer de là qu'elle a été vicieuse en ces trois chefs ; il suffit qu'ils aient été coupables de quelqu'un de ces vices, ou que, étant hommes, ils aient pu tomber dans tous les trois, pour s'attirer ce reproche : *Quid timidi estis, modice fidei?* (Matth. VIII), ou plutôt, pour nous apprendre que nous ne devons espérer aucun secours de DIEU à moins que la confiance que nous avons en lui n'ait trois conditions opposées à ces trois maux, je veux dire qu'elle ne soit sainte et innocente contre ce dérèglement, agissante et courageuse contre cette langueur, patiente et persévérante contre ce désespoir. (*Discours moraux.*)

[L'amour seul nous acquitte envers Jésus-Christ.] — Quand je me donnerais à vous, ô mon DIEU, avec tous mes biens, loin de vous payer tout ce que je vous dois, je ne ferais que contracter une nouvelle obligation, puisque c'est beaucoup recevoir de vous que de se donner à vous. Il n'y a que mon amour seul qui puisse vous contenter, et satisfaire à tout ce que je vous dois, et c'est aussi uniquement ce que vous me demandez. Mais, hélas ! mon Sauveur, je ne puis même vous le donner sans vous et sans le secours de votre grâce, ni ensuite vous marquer ma reconnaissance que par un nouveau bienfait, ou plutôt par le plus grand de tous les bienfaits, sans lequel tous les autres non-seulement me seraient inutiles, mais même pernicieux et funestes, puisqu'ils ne serviraient qu'à rendre mon ingratitude plus visible, et moi par conséquent plus criminel et moins excusable devant vous. Donnez-le moi donc, Seigneur, cet amour, afin que je puisse vous l'offrir, et par-là m'acquitter au moins d'une partie des obligations que je vous ai. (*Nepveu, Retraite.*)

[Allier l'amour de Dieu à celui du prochain, pour accomplir la loi.] — Quoique l'apôtre

S. Jean dit que celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit devant ses yeux, à peine pourrait aimer DIEU qu'il ne voit point, ce n'est pas, ce semble, un grand effort d'aimer et d'honorer DIEU, quand on le considère en lui-même. De cette sorte on y trouve toutes les beautés, sans aucun défaut : on n'y voit qu'éclat, que splendeur, que majesté ; et tant s'en faut que ce soit une merveille de brûler alors de ses feux divins, qu'un cœur sans amour, à la vue de cet objet, serait un plus grand prodige qu'un homme sans cœur. Mais d'aimer DIEU en ses créatures, qui sont si peu aimables, et où le peu de beauté qui s'y rencontre est accompagné de tant de défauts, de l'aimer en ceux qui d'eux-mêmes ne sont dignes que de haine et de mépris, de l'aimer et de le servir dans les pauvres ou dans les malades, où nos yeux ne voient que misère et que corruption, mais de l'aimer, dis-je, dans les pécheurs, où ses beautés divines se trouvent sinon souillées, au moins accompagnées de ce qu'il y a de plus hideux et de plus horrible même dans l'enfer : certes, c'est où se trouve le miracle et le chef-d'œuvre de l'amour ; et c'est là que notre volonté, s'attachant malgré toutes ses répugnances à des objets si désagréables et si difformes, semble pratiquer souverainement le précepte qui nous commande d'aimer nos ennemis. Cependant c'est ce que fait cette vertu divine qu'on appelle charité. En même temps qu'elle prête des ailes à l'homme pour voler jusque dans le sein de DIEU afin de s'unir à lui, en même temps elle le charge d'un poids qui l'abaisse et le fait retomber vers la terre. Cette reine des vertus, qui, venant dans le cœur humain, l'ennoblit et lui donne droit à des royaumes et à des couronnes immortelles, l'assujettit et l'asservit au moindre des hommes, et, en le faisant ami du Créateur, elle le rend serviteur des créatures. (*Vie du Card. de Bérulle.*)

[Confiance en N.-S.] — La véritable raison pour laquelle nous manquons de confiance en JÉSUS-CHRIST, quoique cette confiance soit si juste, si aisée, et en même temps si nécessaire, c'est que nous n'aimons pas JÉSUS-CHRIST, c'est que nous lui refusons ce qu'il nous demande de plus raisonnable et de plus intéressant, de moindre prix, de plus facile ; c'est que nous ne gardons pas ses commandements, c'est que nous ne goûtons pas et que nous suivons encore moins ses maximes. Quand on a refusé un plaisir, un service à quelqu'un, nous ne saurions nous persuader qu'il soit fort disposé à nous en faire. Il a beau être gracieux, nous promettre son amitié, nous faire offre de service : on sent malgré qu'on en ait, un fonds de défiance qui n'est pas libre. Le souvenir de tant d'infidélités, de tant de désobéissances envers DIEU à qui nous devons tout, et qui nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique, le souvenir de tant d'ingratitude envers un Sauveur qui a bien daigné donner son sang et sa vie pour nous racheter, ce souvenir, ce témoignage sensible d'une conscience qui ne cesse de nous reprocher notre mauvais cœur, éteignent notre confiance, comme nos mœurs et notre conduite prouvent notre peu de foi. Nous sa-

vons que nous refusons à DIEU presque tout ce qu'il nous demande ; nous lui refusons une légère mortification, un mot, une action, le moindre sacrifice. Il a beau demander, presser, solliciter : il ne nous plaît pas d'obéir à sa loi, quoiqu'il n'y ait rien de si juste que ce qu'il exige, quoiqu'il ne nous demande rien que pour notre plus grand bien. Nous n'ignorons pas que, si nous gardons certains points de la loi, ce n'est que par crainte du dernier châtement, que nous ne faisons presque rien par amour, que nous ne lui obéissons que quand il nous commande sous de grièves peines, et que ce peu que nous lui donnons nous le lui donnons de si mauvaise grâce, que le don ne vaut guère plus que le refus. Voilà ce qui éteint toute notre confiance ; voilà ce qui fait que nous ne pouvons nous persuader que DIEU veuille récompenser un serviteur si infidèle, exaucer un enfant rebelle qui se révolte continuellement contre les volontés de son Père, qu'il désoblige sans regret. Voulons-nous ne point manquer de confiance en DIEU ? ne manquons pas de fidélité au service de DIEU. Avons-nous le bonheur de vivre dans l'état religieux : soyons extrêmement exacts à observer jusqu'aux plus petites règles. Plus elles sont petites, plus l'inobservation est impardonnable. Un coup-d'œil, une légère satisfaction de l'amour-propre, un mot, sont quelquefois la matière du sacrifice que DIEU demande : quelle ingratitude criante, quelle indignité, de refuser à DIEU ce que nous aurions honte de refuser à tout homme qui nous demanderait ce petit plaisir ! Vivons-nous dans le siècle ? remplissons avec ponctualité tous les devoirs de notre état : rien n'est plus capable de nous gagner le cœur de DIEU, rien n'est plus propre pour exciter en nous notre confiance. (**Croiset**, *Exercices de piété*.)

[Même sujet.] — Se confier en JÉSUS-CHRIST et mettre en lui l'espérance de son salut, se fonder sur les infinis mérites du Sauveur, et croire qu'on n'est rien sans lui, ce sont des sentiments que la foi et la religion inspirent ; mais en demeurer là, et dire qu'on attend l'heure et le moment auquel il plaira à DIEU de donner sa grâce, et pendant tout cela vivre en paix au milieu des désordres de ses passions, c'est une présomption aussi extravagante dans son principe qu'elle est pernicieuse dans ses effets. (*Dictionnaire moral*).

[Exemple de la Sainte Vierge.] — Il n'appartient qu'à la Sainte Vierge d'aimer JÉSUS-CHRIST comme son propre fils. C'est un privilège qui n'a été accordé qu'à elle seule. Mais de l'aimer comme Fils de DIEU, c'est un devoir auquel nous ne sommes pas moins obligés qu'elle. C'est en cette qualité que JÉSUS-CHRIST doit emporter toutes nos affections, comme il est l'objet de toutes les complaisances de son Père. Mais, après cette glorieuse qualité de Fils de DIEU, il me semble que celle de Fils de l'homme et par suite Fils de la bienheureuse Vierge, nous doit toucher sensiblement, vu principalement que c'est en cette qualité que ce cher Fils s'est donné à nous,

par le dernier excès où l'amour pouvait aller. Car il ne s'est rien réservé; il nous a tout donné, ses sueurs, ses larmes, son sang, sa propre vie. Donc, à moins de nous rendre coupables de la dernière ingratitude, nous devons nous donner à lui sans réserve, et lui dire avec S. Augustin : *Que je meure pour l'amour de votre amour, puisque vous avez voulu mourir pour l'amour de moi. Que vous soyez mon tout, puisque vous avez voulu que je fusse le vôtre!* (**Nouet**, *L'homme d'oraison*).

[Bienfaits immenses de Dieu]. — C'est par les biens qu'on nous fait et par ceux qu'on veut nous faire que l'amour se manifeste : il se prouve par les bienfaits. La création en est un signalé, mais la rédemption en est un bien plus insigne. Qu'un DIEU nous ait donné son propre Fils pour nous racheter, et que ce Fils, DIEU comme son Père, soit notre rançon et le prix de notre rédemption, comprenez le sens de tous ces termes, comprenez le mérite de cet incompréhensible mystère. Mais du moins avouez que l'amour que DIEU a eu pour nous est au-dessus de toute pensée, et que tout ce qu'on peut dire de plus juste c'est que DIEU nous a aimés en DIEU. Mais la fin de cet incompréhensible bienfait est aussi étonnante que le bienfait même. DIEU nous a donné son propre Fils, pour nous empêcher de nous perdre et pour nous rendre éternellement heureux. Mon DIEU, quels seraient nos sentiments d'admiration, d'amour et de reconnaissance, si nous pénétrions comme il faut ce que nous méditons ! (**Croiset**, *Exercices de piété*.)

[C'est le partage des âmes choisies d'aimer Jésus]. — Aimer JÉSUS-CHRIST d'un amour tendre et constant, ç'a toujours été le partage des âmes choisies du ciel. Entre les Apôtres, Pierre et Jean le disciple bien-aimé se distinguèrent par la ferveur de leur amour envers cet Homme-DIEU. L'Apôtre des nations, l'ayant vu sur le chemin de Damas, demeura tellement frappé de ce grand objet, qu'il ne pouvait parler d'autre chose. Les disciples d'Emmaüs, pour avoir joui de son entretien durant un assez court voyage, sentirent leur cœur enflammé de son amour : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in viâ?* Personne n'ignore les saints transports d'une Madeleine pénitente pour cet adorable époux des âmes. Ignace le martyr s'est rendu recommandable dans tout l'univers chrétien par l'affection singulière qu'il eut pour ce divin Rédempteur. Dans ces derniers siècles, un saint Bernardin de Sienne, une Thérèse de Jésus, et tant d'autres, se sont signalés par l'ardent amour qu'ils portaient au Sauveur des hommes. (**Anonyme**).

[Nous sommes obligés de nous attacher à Jésus avec fidélité]. — Une des instructions les plus importantes que l'on puisse donner aux chrétiens, c'est de leur apprendre l'obligation essentielle qu'ils ont de suivre JÉSUS-CHRIST. Notre salut dépend de la fidélité avec laquelle nous nous attachons à ce

divin chef. Toutes les grâces découlent de lui, et nous ne pouvons en recevoir aucune que par son canal et sa médiation. JÉSUS-CHRIST est notre modèle : notre plus grande attention, pendant cette vie, doit être de méditer ses saintes actions, et d'y conformer les nôtres. En un mot, toute la grandeur du chrétien vient de l'union qu'il a avec JÉSUS-CHRIST, des grâces qu'il reçoit de lui, et de l'application avec laquelle il suit cet excellent modèle. S. Jean a été le disciple bien-aimé de JÉSUS-CHRIST. Il ne peut avoir mérité ce titre glorieux que parce que le Fils de DIEU lui a fait beaucoup de grâces, et que ce saint, fidèlement attaché à son maître, a réglé ses actions suivant ce grand modèle qu'il avait vu de ses yeux et qu'il avait toujours présent à son esprit. Qu'il est beau d'être appelé le disciple bien-aimé de JÉSUS-CHRIST ! Qui ne souhaiterait avec ardeur la faveur du Roi des siècles, du maître de l'univers ? (**Lambert**).

[La demande que Jésus fit à S. Pierre]. — Le Fils de DIEU dit à S. Pierre : *m'aimez-vous ?* Et S. Pierre lui répond : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.* Sans cet amour il est impossible de plaire à JÉSUS-CHRIST et d'être au rang de ses disciples. C'est la première question que le Sauveur du monde nous fait, lorsque nous nous présentons à lui. Il commence par nous dire, comme à S. Pierre : *M'aimez-vous ?* Si nous ne sommes pas en état de lui répondre, comme cet Apôtre, *Seigneur, vous savez que je vous aime*, il nous rejettera loin de lui, et ne nous permettra jamais de nous mettre à sa suite. S. Paul dit : *Anathème à celui qui n'aime point Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST !* Il est donc bien éloigné de pouvoir être au rang des disciples du Fils de DIEU. Le même S. Paul enseigne que celui qui n'a pas la charité n'est rien, que les œuvres les plus excellentes ne sont d'aucun fruit lorsque celui qui les fait n'a pas la charité. Quand donc nous allons au Sauveur du monde, ce qu'il observe d'abord c'est la disposition de notre cœur. S'il nous voit pleins de l'amour de nous-mêmes, si les biens de ce monde et les choses de la terre remplissent nos cœurs, il nous rejette. Il ne nous admet point à le suivre à moins que nous ne soyons dans la disposition de lui donner notre cœur et de l'aimer plus que toutes les choses du monde. (*Le même*).

Vous aspirez, Messieurs, à suivre le Sauveur du monde ; vous voulez être au rang de ses disciples : êtes-vous dans la disposition de lui consacrer votre cœur ? Si JÉSUS-CHRIST vous faisait la même question qu'à S. Pierre, et qu'il vous demandât : *M'aimez-vous ?* seriez-vous en état de lui répondre, comme cet apôtre : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime ?* C'est à vous d'examiner si pour aimer JÉSUS-CHRIST il suffisait de lui dire *Je vous aime*. Si cette parole avait son effet aussitôt qu'elle est prononcée, il nous serait permis de tenir le même langage que S. Pierre, et d'assurer comme lui que nous aimons le Fils de DIEU. Mais prenez garde aux paroles de cet apôtre. Il ne dit pas : *Seigneur, je vous aime ;* mais il dit : *Seigneur, vous savez que je vous aime !* C'est peu que nous disions

que nous aimons le Fils de DIEU, c'est peu que nous nous persuadions de l'aimer : ce qui nous est important, c'est que JÉSUS-CHRIST sache que nous l'aimons. Or, ce DIEU, qui voit nos cœurs, ne peut pas s'y tromper. Rien ne peut le persuader, que la vérité même. Jamais nous ne pouvons l'engager à croire que nous l'aimons, que lorsque notre cœur est effectivement rempli de son amour. (*Le même*).

[Détacher son cœur des choses créées]. — Est-ce l'amour de JÉSUS-CHRIST qui remplit votre cœur ? N'est-ce point plutôt l'amour des richesses, des vanités et des plaisirs du siècle ? Heureux celui qui peut dire avec S. Augustin : « Ce que je sais, ce que je vois clairement en moi par le témoignage que ma conscience me rend, c'est que je vous aime, ô mon DIEU ! Vous m'avez fait entendre votre parole, vous avez percé mon cœur, et je vous ai aimé dans le moment ! » Si vous ne sentez pas dans votre cœur les flammes divines qui brûlaient celui de S. Augustin, tâchez du moins de pouvoir dire, avec le même Père. « Je travaille à n'aimer que ce qui ne peut m'être enlevé malgré moi. » Si vous ne faites ces efforts salutaires, vous ne deviendrez point disciples de JÉSUS-CHRIST, puisque la première disposition qu'il demande, dans ceux qui veulent le suivre, c'est qu'ils lui consacrent leur cœur, et qu'ils puissent lui dire avec le prince des Apôtres : « Seigneur, vous savez que je vous aime ! » (**Lambert**).

[Marquer l'amour par ses bonnes œuvres]. — L'amour que le Fils de DIEU demande n'est point un amour stérile et sans effet : c'est un amour agissant, qui se manifeste par les œuvres. Lorsque S. Pierre eut assuré qu'il aimait JÉSUS-CHRIST, ce divin Sauveur lui commanda en même temps de lui donner des preuves de son amour en paissant ses brebis. Le Fils de DIEU nous ordonne de l'aimer : il veut aussi que nous lui donnions des témoignages de notre amour en remplissant nos devoirs, et en le servant avec fidélité dans l'état où sa providence nous a placés. C'est la seconde disposition que JÉSUS-CHRIST demande dans ceux qui se présentent pour être à sa suite. Il veut que ses disciples se distinguent des autres par une grande exactitude à s'acquitter de tous les devoirs qui leur sont prescrits. Le Fils de DIEU nous enseigne cette vérité en plusieurs endroits de l'Écriture. Il nous dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole*. Il est donc impossible d'aimer le Sauveur à moins d'accomplir sa loi. Quelque protestation que l'on fasse qu'on aime JÉSUS-CHRIST, lorsque l'on n'obéit pas à ses commandements, on peut à bon droit être repris de mensonge, la vérité éternelle ayant dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole*. Vous savez tous ce que le Fils de DIEU a voulu nous apprendre quand il nous a dit que *l'arbre qui ne porte point de fruit sera coupé et jeté au feu*. N'est-il pas certain que par ces paroles il s'est déclaré contre les chrétiens lâches qui ne lui obéissent point et qui n'amassent point de bonnes

œuvres ? Ils seront jetés au feu. La source de leur malheur et de leur condamnation, c'est qu'ils n'aiment point DIEU de la manière qu'il veut être aimé. DIEU veut des œuvres, et les paroles sans les œuvres ne peuvent être d'aucun poids auprès de lui. *Mes enfants*, dit S. Jean, *n'aimons pas de parole ni de la langue, mais par œuvres et en vérité*. L'apôtre S. Jean a raison de dire : *Aimons par œuvres en vérité* : car il n'y a point d'autre manière d'aimer. (*Le même*).

[L'amour de Jésus fait tout notre bonheur]. — L'amour de JÉSUS-CHRIST fait notre bonheur dans cette vie. Si JÉSUS est fait pour nous, nous sommes faits pour lui ; tout autre objet peut amuser notre cœur, celui-là seul le peut contenter. Qu'y a-t-il de plus doux que d'aimer, mais d'aimer un objet infiniment aimable, mais de le posséder, cet objet qui renferme tous les biens et qui fait le souverain bonheur des saints dans le ciel ; mais de le posséder avec l'assurance que rien ne peut nous l'arracher si nous le voulons, et avec une espérance certaine de le posséder encore un jour plus parfaitement ? N'est-ce pas là un paradis terrestre ? et n'est-ce pas l'avantage que nous procure l'amour de JÉSUS-CHRIST s'il est sincère ? Ah ! quel bonheur lorsqu'une âme peut dire : mon Sauveur est à moi, et je suis à lui, et rien ne m'en peut séparer. — C'est cette bonne part qu'avait choisie Madeleine, et que personne ne lui pouvait ôter. Marthe, occupée à servir son maître, est généreuse ; mais Marie, occupée uniquement à l'aimer et à jouir des fruits de son amour, est plus heureuse. Quelles douceurs ! il faut les sentir pour les concevoir ; mais il faut aimer tout de bon pour les sentir. *Da amantem, et sentit quod dico* (August.) Je mérite d'être malheureux si je cherche mon bonheur ailleurs que dans JÉSUS-CHRIST, étant sûr de l'y trouver.

L'amour de JÉSUS-CHRIST est le gage le plus sûr de notre bonheur futur, la marque la plus infaillible de notre prédestination. La miséricorde envers les pauvres, la dévotion à la sainte Vierge, sont des marques fort sensibles de la prédestination ; mais, après tout, elles ne sont pas absolument infaillibles ; mais on ne peut avoir un amour sincère et constant pour JÉSUS-CHRIST, et n'être pas prédestiné. L'ange exterminateur qui désola les maisons des Egyptiens en tuant tous les premiers-nés, épargna les maisons marquées du sang de l'Agneau, lequel était la figure de JÉSUS-CHRIST. Un cœur marqué de ce caractère peut-il être réprouvé ? Les lions même respectèrent le nom de Jésus, qui était écrit sur le cœur de S. Ignace Martyr : si un cœur où l'amour de Jésus est gravé pouvait être dans l'enfer, les flammes de l'enfer le respecteraient, elles n'oseraient brûler un cœur qui brûle de l'amour de Jésus (*Réflexions chrétiennes*).

[En combien de rencontres Jésus a fait éclater sa douceur]. — La douceur a toujours été un des traits des mieux marqués du portrait du Sauveur ; elle entre

parfaitement dans son caractère. — Dites à la Fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*. — Ne craignez point, dit Isaïe, que le Sauveur paraisse jamais en colère ; sa douceur sera inaltérable ; il n'élèvera jamais le ton : *Non clamabit* ; on n'entendra point sa voix dans les rues : *Nec audietur vox ejus foris*, il n'achèvera pas même de briser le roseau à demi cassé ; il n'éteindra pas même la mèche qui fume encore : *Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet*. — Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, et il n'ouvrira pas seulement la bouche pour se plaindre, dit le même Prophète. — Je suis comme un agneau plein de douceur, parlant lui-même par la bouche du prophète Jérémie : *Ego quasi agnus mansuetus*. — Je vous supplie par la douceur et l'humilité de JÉSUS-CHRIST, dit S. Paul dans la seconde Epître aux Corinthiens : *Obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi*. Voilà le portrait qu'en fait l'Esprit-Saint. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Les trois qualités nécessaires à un véritable ami]. — Pour juger, Messieurs, quelqu'un digne de votre estime, de votre respect et de votre attachement, vous voudriez sans doute — 1° Qu'il fût grand et puissant ; — 2° Rempli de charité et de bonté ; — 3° Vous voudriez qu'il fût plein de douceur et de clémence. — Vous voudriez qu'il fût grand et puissant, pour vous protéger en toute occasion ; qu'il fût plein de charité, pour vous combler de bienfaits en toute rencontre ; enfin, qu'il fût doux et patient pour excuser vos fautes. Sa puissance vous garantirait de vos ennemis, sa bonté ne vous laisserait manquer de rien, et sa patience dissimulerait vos fautes à propos. — Voilà, ce me semble, le caractère d'un ami parfait. Or, voilà ce que vous reconnaîtrez dans la personne adorable du Sauveur de nos âmes. Car, pour peu que vous considériez de près, vous y reconnaîtrez sans peine une puissance toujours bienfaisante, une bonté sans exemple, une douceur toute charmante. C'est par ces trois endroits que je veux aujourd'hui vous faire envisager le Sauveur du monde, afin de vous découvrir combien il est digne de votre amour. (**Anonyme**).

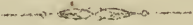
[Jésus nous apprend à être doux et humbles]. — L'exemple de JÉSUS-CHRIST est une leçon bien importante, qui nous apprend qu'une vertu âpre, fâcheuse et chagrine, un zèle dur et amer, une charité aigre et peu compatissante, sont de fausses vertus. C'est l'amour propre, c'est l'humeur, c'est le naturel, qui prennent le masque souvent d'une vertu purement superficielle ; et toutes les personnes qui font profession de piété, de charité, de zèle, et qui sont tumultueuses, de mauvaise humeur, inquiètes, dures, et chagrines, sont dans une erreur bien grossière si elles s'imaginent avoir un véritable zèle et une véritable vertu. — La première leçon que nous fait le Sauveur dès que nous entrons à son service, c'est d'apprendre de lui à

être véritablement humble et à avoir de la douceur : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde*. On peut dire que cette douceur a primé dans tous les saints. La patience et l'humilité, fruits nécessaires de la sainteté, sont inséparables de la modestie, et de cette douceur qui a rendu de tout temps la vertu si aimable. Manquer de cette douceur, de cette charité compatissante, c'est manquer de vertu. Quelle illusion de croire que c'est la pure charité qui nous fait agir, que c'est l'amour de DIEU et du prochain qui anime notre zèle, lorsque ce prétendu zèle éclate en invectives, en termes aigres et piquants, en injures et calomnies ! Quelle erreur de s'imaginer que c'est l'esprit de DIEU et le motif du salut des âmes qui nous anime lorsqu'on veut exterminer le pécheur ! Il faut, à la vérité, haïr le péché, ne point ménager le péché, ne point flatter le péché, mais avoir des entrailles de père pour le pécheur. (*Le même*).

[Jésus ne nous oubliera jamais]. — Le Seigneur pouvait-il nous donner une plus haute idée de sa tendresse que par cette expression et par cette comparaison : l'amour qu'a naturellement une mère pour son fils ? Cet amour est grand, il est ardent, il est compatissant, il est tendre : celui que DIEU a pour nous est encore plus vif et plus persévérant. Une mère peut oublier son enfant ; DIEU ne saurait oublier mon âme. Quelle consolation de penser que DIEU est touché de mes maux, qu'il est sensible à mes besoins, que je lui suis plus cher qu'un fils unique n'est cher à la mère la plus tendre, sans que mes défauts, mes égarements, mes faiblesses, puissent jamais étouffer et éteindre ce fonds inépuisable de bonté que DIEU a pour moi ! C'est un DIEU qui m'aime en DIEU. — Cette bonté est incompréhensible. Mais est-il plus aisé de comprendre le peu d'amour, le peu de reconnaissance que nous avons pour le Fils de DIEU, qui déclare lui-même qu'il ne nous oubliera jamais. N'oublions-nous jamais ce divin maître ? Pensons-nous à lui dans ces projets orgueilleux, dans ces ambitieux desseins, dans ces idées de grandeur et de fortune dont on se repaît la plus grande partie de la vie ? JÉSUS-CHRIST nous aime sans autre raison que sa pure bonté ; mais quelle raison avons-nous de ne pas aimer DIEU ? Nous l'oublions ; mais pouvons-nous oublier les bienfaits dont nous sommes comblés ? pouvons-nous même nous passer de son secours et de sa grâce ? Quel jour, quelle heure, quel moment de la vie, qui ne soit marqué par quelque bienfait ? et nous ne daignons pas seulement y penser ! Comprenez l'iniquité de cette monstrueuse indifférence. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Trois choses que S. Augustin désirait avoir vues de l'antiquité]. — Il y a dans l'antiquité, disait autrefois S. Augustin, trois choses capables de piquer ma curiosité, et que j'eusse ardemment souhaité de voir pour ma propre satisfaction ; Rome dans un jour de triomphe, l'Apôtre des nations annonçant l'Évangile dans l'aréopage au milieu des sages de la Grèce, et JÉSUS-CHRIST con-

versant parmi les hommes. » Ce dernier spectacle, qui ravissait le saint docteur, ferait sur nos esprits la même impression, si, dégagés des vains amusements du siècle, nous pouvions comme lui fixer nos regards sur ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant, sur cette image visible des perfections divines, sur le plus parfait et le plus aimable d'entre les enfants des hommes : *Speciosus formâ præ filiis hominum.* (**Anonyme**).



LES MYSTÈRES DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

LA CONCEPTION IMMACULÉE

DE MARIE (1).

AVERTISSEMENT.

Cette seconde partie de notre Supplément sur les Mystères est pour ceux de Notre Dame, la sainte et bienheureuse Vierge. Quoique nous ayons déjà amplement parlé, dans notre Bibliothèque, de chacun de ses mystères en particulier, c'est assez d'avertir ceux qui se serviront de notre travail que, dans ce Supplément, on a suivi la même méthode que celle qui a été observée dans le Supplément des Mystères de Notre-Seigneur : savoir — 1°. De mettre les morceaux ou les extraits sans distinction, comme nous les avons tirés des ouvrages, en changeant ou corrigeant quelques mots ou quelques expressions ; — 2°. D'ajouter d'autres mots, et souvent des lignes entières, soit pour rendre le sens complet, soit pour le transporter d'un sujet à un autre. — 3°. Sans affecter une suite de discours, se contenter de donner ces morceaux ou ces extraits, tirés de différents auteurs, à mesure que la lecture, souvent faite par hasard, nous les a fournis, ce qui est cause que tout ce qu'un auteur a dit sur un même sujet se trouve souvent en différents lieux, et la même pensée répétée en différents endroits, par cette seule raison qu'elle est différemment exprimée.

(1) Dans son titre, Houdry n'avait point ajouté le mot *Immaculée*. Nous avons cru devoir le joindre ici, après la définition dogmatique de l'Église sur ce point, en 1854. (Edit).

[Conception éternelle de Marie dans le sein de Dieu] — Marie a été conçue dans le sein de DIEU une infinité de siècles avant de l'avoir été dans le sein de sa Mère. Toutes les créatures peuvent se faire honneur d'avoir été présentes de toute éternité aux yeux de leur Créateur ; mais la prérogative singulière de Marie est : — 1° d'avoir été le premier objet de son amour et de ses plus douces complaisances, après son Fils ; — 2° d'en avoir été si tendrement aimée, que c'est aussi principalement pour elle qu'il a créé le monde et qu'il s'est incarné ; — 3° d'avoir tenu le premier rang dans l'ordre des décrets éternels de la sagesse incréée. C'est le sentiment de l'Eglise, qui attribue à Marie les mêmes paroles que Salomon a dites du Fils de DIEU : *Les abîmes n'étaient pas encore ; les fontaines n'avaient pas commencé à sortir du sein de la terre, les collines et les montagnes qui se soutiennent par leur propre poids n'étaient pas encore créées, et j'étais déjà conçue* (Prov. VIII). formée, destinée, pour être le plus bel ouvrage qui devait sortir des mains du Créateur... Voilà le premier principe des grandeurs de Marie : car c'est en vertu de cette première grâce que nous concevons tout ce qu'il y a de plus grand en elle, et que nous la considérons, selon l'expression des SS. Pères, comme l'ouvrage de tous les siècles, comme le chef-d'œuvre du conseil éternel de DIEU, comme la plus belle image du Créateur ; comme l'idée la plus noble et le modèle le plus excellent, après JÉSUS-CHRIST, sur lequel DIEU a créé le monde. Car, lorsqu'il pensait à l'incarnation de son Fils, à la création des anges et des hommes, il se formait l'image de Marie, qu'il destinait dès ce moment pour être la Mère du Verbe incarné, la reine des anges, la médiatrice des hommes, la réparatrice du monde. O Vierge sainte, Vierge incomparable, qui n'avez jamais eu et qui n'aurez jamais votre pareille, que vous êtes heureuse d'avoir éternellement occupé l'esprit de notre DIEU, et d'avoir été toujours aimée de votre Créateur ! Cette grâce de prédilection est le principe de votre bonheur. (**Le P. Gentil**, *De la solitude des vierges*).

[Le Sauveur a choisi une demeure digne de lui.] — *Sapientia ædificavit sibi domum, excidit columnas septem* : La sagesse s'est bâti une maison, elle a taillé sept colonnes (Prov. IX). — Selon les saints docteurs, la demeure que la sagesse s'est bâtie c'est la Vierge sainte, que le Verbe s'est choisie de toute éternité pour Mère. Or, un roi puissant et riche qui voudrait se bâtir un palais voudrait en même temps que rien ne fût épargné pour la régularité, pour l'ornement, pour la magnificence de l'édifice. La sagesse éternelle fera-t-elle moins pour sa demeure ? Non : le Verbe, ayant résolu de prendre un corps humain dans le sein d'une vierge, et d'y demeurer neuf mois, ne négligera rien pour orner ce temple de sa divinité, pour l'enrichir de tous ses dons, en un mot, pour le rendre digne de lui. Aussi l'Écriture parle-t-elle ici du Verbe sous le nom de la Sagesse, *Sapientia ædificavit sibi domum*, afin de nous marquer que c'est la sagesse qu'il emploie pour choisir et former une créature dont il ne rougisse point

d'être le fils. Le Verbe donc, comme un habile architecte, qui ne laisse rien d'irrégulier, rien de défectueux, dans le chef-d'œuvre de son art, et qui lui donne au contraire toute la perfection dont il est capable, le Verbe, dis-je, bien loin de souffrir dans Marie quelque désordre, quelque défaut, prend plaisir à la perfectionner, ainsi qu'un ouvrage auquel préside sa sagesse infinie. Quelle preuve nous faut-il, après cela, des grandes prérogatives de la sainte Vierge? Peut-on lui en refuser aucune, au moment qu'on fait réflexion qu'elle est la demeure que la sagesse s'est bâtie? *Sapientia ædificavit sibi domum.* (Ségneri, *Méditations*).

[Marie a dû être immaculée dans sa conception]. — Un prince qui se serait bâti une demeure magnifique souffrirait-il qu'il y vînt loger avant lui un traître, un rebelle, un séditieux? certainement il ne le souffrirait point : il ordonnerait bien plutôt que l'on bannît loin de son palais ce scélérat, comme une peste qui porte partout avec soi la contagion. Croirons-nous donc que, le Verbe éternel s'étant bâti une maison digne de sa sagesse, il ait permis que son ennemi capital y soit venu habiter avant lui; que le démon ait possédé avant lui l'âme de Marie par le péché que nous appelons originel? Cela ne paraît pas possible, le Verbe ne saurait l'avoir permis que par nécessité ou par choix. — Pour l'avoir permis par nécessité, il faudrait qu'il n'eût pas eu le pouvoir de l'empêcher. — Pour l'avoir permis par choix, il faudrait qu'il n'eût pas eu pour Marie tout l'amour qu'il lui convenait d'avoir pour elle. Absurdités que nul homme raisonnable ne saurait admettre. Bien plus, puisque le Verbe choisit et forma la sainte Vierge uniquement pour soi, *ædificavit sibi*, il la posséda aussi toujours uniquement, il la posséda avant de s'incarner dans ses chastes entrailles, il la posséda après avoir reçu d'elle une forme humaine. Il était de sa sagesse de se bâtir une maison tout accomplie, et il était de sa providence de la défendre après cela de toutes les insultes de ses ennemis. *Sapientiâ ædificabitur domus et prudentiâ roborabitur.* (Prov. xxiv).

Un DIEU jaloux de sa gloire aurait-il donc souffert que le démon, cet esclave rebelle, occupât le premier cette auguste demeure, qu'il profanât ce saint temple, qu'il pût se glorifier d'avoir eu la mère d'un DIEU dans ses fers? Non, la divine sagesse ne nous permet pas de le croire. Ce DIEU de bonté, qui a tant à cœur la gloire de ses serviteurs, qui a gravé dans le cœur de tous les hommes l'amour et le respect pour ceux dont ils ont reçu la naissance, aurait-il oublié celle qu'il se destinait pour mère, jusqu'à la laisser passer, comme le reste des hommes, sous la puissance du démon? — Quels furent donc, Vierge sainte, la gloire et le bonheur de votre Conception! Entièrement exempte du péché d'origine, vous le fûtes aussi de ses tristes suites, et vous n'éprouvâtes jamais la moindre révolte de la chair contre l'esprit. Ornée de toutes les vertus, à quel point n'en portâtes-vous pas la perfection? Mais, hélas! pendant que votre bonheur fait mon admiration et ma joie, je ne puis m'empêcher de gémir sur

le malheur de mon origine. Je me propose d'imiter vos vertus, et je ne trouve dans mon cœur qu'un malheureux penchant vers le mal. Aidez-moi, Vierge sainte, de votre protection pour y résister. (*Le même*).

[Dieu, de toute éternité, distingua Marie].—*Dominus possedit me in initio viarum, suarum antequàm quicquam faceret à principio* (Prov. VIII) : le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant qu'il créât aucune chose. — Ces paroles, que tous les Pères attribuent premièrement à JÉSUS-CHRIST, qui est la sagesse incréée, sont aujourd'hui adoptées par l'Eglise pour en faire l'application à Marie. Écoutons-les donc comme sortant de la bouche de cette Vierge sainte, afin que l'amour singulier dont elles montrent que DIEU l'a honorée nous porte aussi à l'aimer autant qu'elle le mérite. — *Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies*. Oui, DIEU, de toute éternité, a jeté les yeux sur Marie pour être la mère de son Fils bien-aimé. Il l'a mise par conséquent avec le Sauveur dans un ordre d'élection supérieur à celui de tous les élus : avec cette différence néanmoins, que le Sauveur était prédestiné par nature, au lieu que Marie a été prédestinée par le choix que DIEU faisait d'elle pour être la mère du Sauveur. Voilà le mystère que cette Vierge sainte nous annonce par l'organe de l'Eglise : *Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies*. Mais, puisque DIEU a aimé Marie avant toutes choses créées, *antequàm quicquam faceret*, qu'il l'a distinguée par son amour de tous les autres élus, quel doit être notre amour pour elle ! Non, il ne suffit pas que nous l'aimions à cause des bienfaits qu'elle nous a procurés et qu'elle peut encore nous procurer ; ce serait plus nous aimer nous-mêmes que Marie : nous devons l'aimer pour les dons de la grâce dont DIEU l'a remplie, pour sa dignité de mère de DIEU, pour ses vertus, et pour la gloire où ses vertus l'ont élevée.

Marie ne dit pas que c'est DIEU, mais que c'est le Seigneur qui l'a possédée dès le commencement : *Dominus possedit me*. Elle nous fait comprendre par-là que DIEU s'est servi de son pouvoir absolu pour la mettre dans un rang distingué de toutes les créatures : *Le Seigneur m'a possédée*, ou, comme elle s'exprime ailleurs, *le Tout-Puissant a déployé pour moi toute la force de son bras*. Car il ne s'agissait de rien de moins que d'affranchir Marie des lois que DIEU devait porter un jour contre tous les hommes. En effet, Marie est formée d'une chair mortelle, mais exempte du penchant pour le mal ; elle est enfant, mais avec la raison et la sagesse d'un âge parfait ; elle est vierge, mais sans être stérile ; elle enfante, mais sans douleur ; elle est belle, mais sa beauté n'inspira jamais que la vertu ; elle meurt, mais sans souffrir ; elle est morte, mais son corps ne s'est point corrompu ; elle a vécu soixante ans sur la terre, mais le monde ne l'a jamais occupée, chaque moment de sa vie a été rempli par la pratique de quelque vertu. C'est ainsi que DIEU, agissant en souverain Seigneur, a préservé Marie des misères communes à tout le monde :

Dominus possedit me. Félicitons cette Vierge sainte de tous ces avantages ; réjouissons-nous que tant de prérogatives lui soient accordées ; mais songeons aussi à mériter sa protection par notre assiduité à la servir. Que nous serions heureux de pouvoir l'intéresser dans l'affaire de notre salut ! Car, si le Seigneur a passé par-dessus toutes les règles ordinaires de sa providence en faveur de Marie, y aura-t-il des grâces assez singulières pour lui être refusées ? (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Le Seigneur habita toujours dans Marie]. — Marie nous dit que le Seigneur l'a possédée, pour nous montrer qu'elle n'appartient pas seulement à DIEU comme le reste des créatures, qui lui appartiennent en qualité de ses ouvrages. Le privilège de Marie, c'est que le Seigneur a toujours eu la possession de son cœur : *Dominus possedit me*. A la vérité, le premier homme eut, en naissant, le même avantage qu'elle ; mais son péché l'en fit déchoir et le réduisit sous l'esclavage du démon. Depuis la chute de notre premier père, nous naissons tous esclaves du prince des ténèbres, et DIEU n'entre en possession de nos âmes qu'après les avoir tirées de cette honteuse servitude. Pour Marie, le Seigneur la posséda d'abord, *Dominus possedit me in initio*, et il la posséda toujours. Le même bras qui la préserva du péché d'origine la conserva toujours dans la grâce. L'heureux état que celui de cette Vierge incomparable ! Il ne fut jamais un seul instant où elle n'eut le bonheur de plaire au Seigneur. — Une si grande grâce ne nous a pas été donnée : aussi DIEU ne vous en demandera-t-il pas compte. Mais ce qu'il vous reprochera, c'est que vous le laissez si peu de temps en possession de votre cœur, qui lui appartient par tant de titres ; c'est que, lorsqu'il veut s'en rendre maître de nouveau, vous y mettiez tant d'obstacles, et que vous lui en disputiez si opiniâtrement l'entrée. (*Le même*).

[Marie fut remplie de grâce]. — La grâce dont la Sainte Vierge fut remplie dès le premier instant de sa conception, ce que nous avons appelé avec les théologiens *plénitude de suffisance*, se répandit dans toutes les facultés de son âme. L'esprit de Marie en devint tout lumineux ; son cœur en fut tout embrasé ; ses pensées furent désormais autant de rayons de la plus vive lumière, ses affections autant de flammes du plus ardent amour pour son DIEU. De-là cette sujétion parfaite de la chair à l'esprit, qu'aucune pure créature n'a éprouvée comme elle depuis le péché d'Adam ; ce penchant, cette promptitude, cette activité vers le bien, que nul obstacle ne retardait en elle, comme il arrive au reste des hommes ; cette haute perfection dans toutes ses œuvres et dans tous ses désirs, toujours conformes, toujours proportionnés à la grâce éminente qui en était le principe. De-là toutes les vertus dans Marie au plus sublime degré, tous les dons du SAINT-ESPRIT qui nous font agir de la manière la plus excellente : *Gratia plena*. Que nous devons être sensibles à ces prérogatives de Marie ! car

est-il possible qu'étant si comblée de biens, si agréable au Seigneur, elle refusât d'employer son crédit pour nous, lorsque nous recourrions à elle ! elle nous y invite elle-même : *Transite ad me omnes* (Eccli. xxiv). Venez à moi, nous dit-elle comme une mère qui appelle ses enfants pour les remplir dans leurs besoins : *A generationibus meis implemini*. (Ségneri, *Méditations*).

[Marie eut la plénitude de grâce pour les hommes]. — La plénitude de surabondance, comme nous l'avons nommée après les docteurs de l'Eglise, fut celle que reçut Marie au moment où elle conçut le Verbe éternel. Ce bienheureux moment devint pour la Sainte Vierge un surcroît de grâce qui ne se peut exprimer. Tout ce que nous en savons c'est qu'il fit de Marie la demeure du Très-Haut ; c'est que *le Très-Haut n'eut point horreur de se voir dans le sein de cette Vierge* ; c'est que le Très-Haut se forma une chair mortelle du même sang qui coulait dans les veines de Marie. Alors Marie entra en possession des grâces dont le Sauveur son Fils est le maître : elle commença de partager en quelque sorte avec lui la médiation entre DIEU et les hommes ; notre salut devint désormais son affaire aussi bien que celle de JÉSUS-CHRIST ; elle commença d'unir ses prières et ses vœux aux mérites de l'Homme-DIEU qu'elle devait porter dans son sein, pour fléchir le Père éternel, pour attirer sur nous ses regards de miséricorde, pour nous réconcilier avec lui. Ainsi, Marie, pleine de grâce pour elle-même, en fut encore remplie par rapport à nous, puisque, avec la qualité de médiatrice des hommes, le pouvoir de demander et d'obtenir des grâces en leur faveur lui fut communiqué. Or, comme Marie conserve tous ces titres dans le ciel, quelle confiance ne devons-nous point avoir en elle ? Son emploi est de solliciter son Fils pour nous, comme celui de JÉSUS-CHRIST est d'intercéder sans cesse pour nous auprès de son Père. Mais, pour mériter que Marie s'intéresse à notre salut, intéressons-nous de notre part à sa gloire ; honorons-la par un culte sincère, et tâchons surtout d'imiter ses vertus : c'est là principalement ce qu'elle attend de nous, c'est principalement à ce prix qu'elle nous accorde sa protection. (*Le même*).

[Marie eut la plénitude de la grâce au-dessus de tous les saints]. — La plénitude de grâce que nous avons appelée plénitude *de suréminence* fut celle par où Marie surpassa tous les saints les plus favorisés de DIEU et les plus fidèles à correspondre à ses faveurs. Tout le monde convient que la grâce qui sanctifia Marie au moment de sa conception fut même plus grande que celle qui sanctifia le premier des anges dans le ciel. A cette grâce si singulière la Sainte Vierge correspondit avec toute la fidélité et toute la perfection dont une âme remplie des dons du SAINT-ESPRIT est capable, et sa correspondance parfaite fut récompensée par l'accroissement de la même grâce. Ainsi, Marie ne cessant jamais de faire valoir et le talent

qui lui avait été confié, et le surcroît que le Seigneur y ajoutait pour prix de sa fidélité, quel fonds, quel trésor de grâces ne dut-elle pas acquérir ! De soixante et tant d'années qu'elle vécut, il n'y eut pas un moment qui ne fût marqué par un nouvel accroissement de la plus grande grâce dont DIEU ait jamais honoré une pure créature. Que de richesses accumulées lorsqu'elle se trouva au dernier instant de sa vie ! C'est donc avec raison qu'en saluant aujourd'hui la Sainte Vierge nous pouvons nous borner, comme l'ange, à l'appeler *pleine de grâce*. Ce nom nous met comme en un point de vue les biens dont elle fut comblée, les soins qu'elle apporta pour les faire sans cesse profiter, et les bénédictions toujours nouvelles, toujours redoublées, que sa fidélité constante lui attira. Qui aurait eu la plénitude de grâce, si ce n'est vous, Vierge heureuse, qui deviez donner au monde l'auteur même de la grâce ? Un DIEU qui devait combler de ses dons tant d'hommes pécheurs les aurait-il donnés à sa mère avec réserve ? Oui, Vierge sainte, les dons de la grâce vous furent, pour ainsi dire, prodigués au premier instant de votre conception. La grâce se répandit dès lors dans toutes les facultés de votre âme : votre esprit ne fut plus que lumière, votre cœur ne fut plus qu'ardeur, votre corps même ne fut jamais susceptible d'aucune impression pour le mal. Ce fut là votre bonheur, Vierge incomparable ! Le nôtre fut que, devenant la MÈRE de DIEU, vous entrâtes dans tous les sentiments de la bonté à notre égard, que vous devîntes notre avocate auprès de lui, mais une avocate toute-puissante par le droit que la qualité de mère vous donnait sur son cœur et sur ses faveurs. — Pleine de grâce en vous-même, vous devîntes en état, par votre rang et par votre crédit, de la faire aussi couler sur nous en abondance. Mais que me serviraient et votre crédit et votre bonté, si je n'en voulais point user, si je me rendais indigne d'en éprouver les effets ? Je ne veux donc rien omettre désormais, ô Vierge puissante, pour vous intéresser en ma faveur. Je vous rendrai assidûment mes devoirs ; je ne vous demanderai que ce que je sais vous plaire davantage, savoir de me mettre bien auprès de votre Fils, et de parvenir à l'aimer et à le servir comme je dois. (*Le même*).

[Faveurs divines reçues par Marie à sa conception]. — Pour peindre cette humble Vierge en un seul trait, nous pouvons dire que, délivrée de ces fantômes qui troublent notre application aux objets spirituels, et de ces vues secrètes sur nous-mêmes qui corrompent souvent nos meilleures actions, la prière réglait son travail, et son travail préparait sa prière ; que son esprit, d'intelligence avec son cœur, ne se portait que sur des objets innocents ; et, les mouvements de sa volonfé ne prévenant jamais les lumières de sa raison ni celles de sa foi, elle ne pensait que ce qu'elle devait aimer. De sorte que nous pouvons dire que, si jamais personne ne reçut plus de faveurs du Ciel, personne aussi n'en profita jamais mieux, et que, si la grâce a fait voir dans cette Vierge sainte jusqu'où elle pouvait porter

la faiblesse de la créature, la Vierge aussi, de son côté, a fait voir en elle-même jusqu'où la créature pouvait porter la force de la grâce par le fidèle usage qu'elle en a fait. Après cela, ne pouvons-nous pas dire que la grâce est le plus grand éloge de la Vierge, puisqu'elle en fait toute la sainteté, et que la Vierge est le plus grand éloge de la grâce, puisqu'elle en est le chef-d'œuvre ? (*Second discours à l'Académie, Année 1681*).

[La Sainte Vierge exempte du péché originel]. — Le bonheur de la sainte Vierge n'eût été qu'imparfait si, ayant été exempte du péché originel, elle en eût éprouvé les suites, comme nous voyons que, les eaux du Baptême nous faisant rentrer dans la grâce de DIEU, nous laissent toujours en danger de la perdre, et que, après avoir tempéré le feu de la cupidité dans nos âmes, il nous demeure encore de vives étincelles qui se rallument à toute heure. Mais, quelques désordres qu'elles fassent dans nos cœurs, elles sont sans mouvement dans celui de la Vierge ; leur ardeur, purifiée par la charité, ne sert que d'instrument à ses vertus, et ne s'allume que pour des objets tout divins et tout célestes. — Enfants malheureux d'un père désobéissant et rebelle, déplorons avec sujet les suites affligeantes de son crime ; plaignons-nous de ces passions impérieuses qui nous tyrannisent, de ces humiliantes inclinations qui nous dominent, de ces saillies aveugles qui nous emportent, et de mille autres dépendances qui font gémir la raison sous le joug d'une chair presque toujours rebelle à ses ordres. Triste et malheureux apanage des hommes pécheurs, vous n'êtes point fait pour cette Vierge innocente ! Que ces plaies honteuses de la nature humaine soient destinées pour les enfants de son corrupteur, mais non pas pour la Mère de son Réparateur. Si ces semences de péché ne furent pas entièrement étouffées dans l'âme de la Vierge, leur fécondité malheureuse fut du moins entièrement suspendue. Ses passions, obéissantes et dociles, ne se remuaient que par ses ordres, et, sans qu'il lui coûtât aucun effort pour en modérer l'emportement, elles suivaient d'elles-mêmes le joug de la raison et de la grâce. (*Troisième discours à l'Académie, Année 1681*).

[Elle fut libre des faiblesses de l'enfance]. — La sainte Vierge ne fut pas moins affranchie des faiblesses de l'âge que de la violence des passions. Sa raison, promptement éclairée, n'attendit presque point le secours des années pour agir ; et quoiqu'elle n'ait jamais eu d'ennemis domestiques, elle fut bientôt en état de les vaincre. Les riches présents dont le Ciel l'avait honorée ne demeurèrent point inutiles dans son âme, et le comble de tant de biens est d'avoir pu s'en servir presque au même instant qu'elle les eut reçus. La grâce jeta donc les premières semences dans l'âme de la Vierge. Elle cultiva, de sa part, ces premières impressions avec tout le soin qu'il fallait pour en attirer d'autres. DIEU ne fut pas moins prodigue de ses bienfaits qu'elle fut soigneuse d'en profiter : de

sorte que, par cette suite fidèle de coopérations et de grâces enchaînées ensemble, elle en attira insensiblement la plénitude et la source même ; et, sans pénétrer les desseins de DIEU, elle travailla à leur accomplissement avec tant de soin que si elle eût agi de concert avec la Providence. Heureuse d'avoir été choisie de toute éternité pour être la Mère de DIEU, mais digne de louanges immortelles pour avoir mérité ce titre glorieux, autant qu'une simple créature en était capable. (*Troisième Discours à l'Académie, Année 1681.*)

[Marie, ressemblance de son divin Fils]. — DIEU, voulant former une excellente créature, commence, comme un statuaire, par retrancher ce qu'elle aurait eu de défectueux et d'informe ; et, après l'avoir exemptée de toutes les imperfections attachées à la nature, par les rares qualités dont il l'a remplie, par les faveurs et les biens qu'il répand sur elle, il la perfectionne et l'achève sur l'idée éternelle qu'il en a conçue. Telle est la conduite qu'il a tenue envers la Vierge, dont il voulait faire une créature accomplie et digne de porter le Verbe dans son sein. Le premier regard de miséricorde qu'il jette sur elle la délivre du péché qui l'aurait infectée. La première faveur qu'il lui fait, c'est de l'exempter des faiblesses de la nature, auxquelles elle eût été sujette. Il l'enrichit ensuite de ses dons les plus excellents. Il n'y a point de grâce dont il ne l'embellisse et ne l'orne. Ne lui laissant ainsi aucun défaut, rassemblant en elle toutes sortes de perfections par un accord admirable de sa sagesse et de sa puissance, il la prépare à l'honneur qu'il lui avait destiné.

Il était sans doute de la sagesse de DIEU d'exempter la Sainte Vierge de tout péché. Nul mérite ne pouvant, dans la suite, réparer les désordres que le péché eût faits en elle, nulle grâce ne pouvant lui rendre cette innocence première, cette pureté non corrompue, qui semblait nécessaire pour concevoir un DIEU, afin de la conserver tout innocente et toute pure, il devait la préserver non-seulement des œuvres, mais même de la tache du péché ; il devait la préserver tout entière de son venin. Cependant, quoique la Vierge eût été conçue sans péché, étant formée comme nous d'une chair que le péché avait corrompue dans son principe, elle eût été sans doute, comme nous, sujette aux suites malheureuses du péché ; mais, grâce à la miséricorde infinie de DIEU, préservée, par une faveur nouvelle, des blessures que la nature humaine a reçues d'Adam, elle fut saine et entière, exempte de tous les désordres que la prévarication a faits en nous. (*4^e Discours, même année.*)

[Marie en grâce dès sa conception]. — *Dominus possedit me in initio viarum suarum* : le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies. — Les anciens, dit un grand serviteur de la Vierge, célébraient tous les ans le jour de leur naissance et de leur conception par une abondance de larmes : aussi Job, après avoir frappé de malédiction le jour auquel il est

né, prononce le même anathème sur le moment de sa conception : *Pereat dies in qua natus sum, et nox in qua dictum est : Conceptus est homo !* Nous sommes tous conçus et naissons tous enfants de la colère de DIEU ; nos âmes ne sont pas plus tôt unies aux corps qu'elles sont séparées de DIEU par le péché : et voilà quel était le sujet de leurs larmes. Mais la Vierge sainte est dans un autre rang : le premier instant de sa conception est un instant de grâce et le commencement de son bonheur. Jamais elle n'a été enfant de colère, parce qu'elle fut toujours toute belle, *Tota pulchra es*, n'ayant jamais reçu les impressions de la tache que DIEU ne peut souffrir nulle part sans la haïr. Aussi toute l'Eglise se réjouit au moment de la conception de cette Vierge toute sainte. Les anges mêmes, selon S. Bernardin, célèbrent dans le ciel la fête que nous célébrons aujourd'hui sur la terre. Nous solennisons la mémoire de son immaculée Conception, pour rendre grâces à DIEU des prérogatives singulières dont il lui plut l'honorer dès cet instant ; mais on la fait encore pour rendre justice aux mérites de cette Vierge incomparable, lesquels égalèrent dès ce moment les mérites des plus grands saints. Il est vrai que dès lors le Créateur la distingua du reste des hommes, mais il est vrai aussi qu'elle se distingua elle-même en répondant d'abord à la grâce. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Dès lors le Créateur la distingua du reste des hommes]. — C'est proprement le dernier moment de la vie des saints qu'on célèbre le jour de leur fête : car inutilement toute leur vie eût été sainte si ce dernier moment ne l'eût pas été, puisque c'est à la sainteté de ce dernier que répond toute la gloire dont ils jouissent. Mais, puisque la Vierge immaculée est encore plus sainte au premier moment de sa conception que tous ces saints ne l'ont été à la fin de leur vie, n'était-il pas juste qu'on célébrât par une fête solennelle ce premier moment, si saint et si glorieux à la Sainte Vierge ? C'est en ce premier moment qu'elle consacra à DIEU, dans toute la perfection possible, le premier mouvement de son cœur. La reconnaissance a suivi de si près les grâces qu'elle avait reçues, qu'au même moment où elle a été comblée de bienfaits elle a été remplie d'amour pour son bienfaiteur ; mais de quel amour, Seigneur ! et qui pourrait jamais en bien exprimer l'ardeur, la perfection et l'excellence ? Il suffit de dire, avec S. Vincent Ferrier, que dans ce premier moment de son immaculée conception elle reçut la grâce avec plus de plénitude que tous les saints et que tous les anges ensemble : *Virgo fuit sanctificata in utero super omnes sanctos et omnes angelos*. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Marie a conservé et augmenté la grâce]. — Si c'est un grand privilège pour la Vierge très-sainte d'avoir reçu la grâce avec la vie, ce n'est guère un moindre avantage de l'avoir non-seulement conservée, cette grâce, mais augmentée jusqu'à la mort. Pour nous, qui sommes conçus, qui naissons

dans le péché, nous ne recevons que bien tard cette grâce qui nous rend amis de DIEU ; et ce qui est bien plus déplorable, c'est que nous la perdons presque aussitôt que nous l'avons reçue, pour passer le reste de nos jours dans une incertitude morale de l'avoir jamais recouvrée. Hélas ! nous ne passons, pour la plupart, quelques jours dans la grâce du baptême qu'autant de temps que nous ignorons ce que c'est que le péché qui nous la ravit. Quel bonheur pour nous si, du moins dès aujourd'hui, nous commençons à mener une vie innocente ! Faisons tous nos efforts pour vivre désormais de telle sorte que nous ayons l'avantage de finir nos jours dans la grâce. Que nous n'ayons pas été conçus dans la grâce, nous pouvons en quelque manière nous en consoler, puisque cela n'était point en notre pouvoir ; mais le plus grand de tous les malheurs, dont on ne peut jamais avoir lieu de se consoler, c'est de ne pas mourir en état de grâce, c'est de finir ses jours dans la disgrâce de DIEU, c'est de mourir dans le péché. Etre conçu dans le péché, c'est un malheur dont le Baptême est le remède efficace ; mais mourir dans le péché, c'est le plus déplorable de tous les maux, c'est le comble de tous les malheurs, à quoi il ne se peut trouver aucun remède. Quel secours plus puissant, quel remède plus efficace, pour éviter ce malheur, que la dévotion à la conception immaculée de la Vierge toute sainte !

Comme tout ce saint mystère roule sur cette singulière prérogative, sur ce privilège particulier, sur cette grâce insigne, par laquelle la Vierge très-sainte a été préservée du péché originel et de tout péché actuel, la dévotion à ce sacré mystère engage cette Mère de miséricorde à obtenir à ses serviteurs la grâce de vivre et de mourir dans l'innocence : et l'on peut dire que l'effet particulier de la dévotion à la conception immaculée c'est une pureté de mœurs, une innocence de vie, une grâce finale, qui est toujours un pur don de DIEU, puisque rien n'intéresse tant la Sainte Vierge à nous obtenir la grâce de vivre et de mourir dans l'innocence et dans la paix du Seigneur, que la tendre dévotion à la conception immaculée. (**Croiset**, *Ibid*).

[Privilège exclusif de la Sainte Vierge]. — C'est une vérité, que la Vierge sainte a été la seule entre tous les hommes qui n'a point été frappée de la malediction commune, qui n'a point péri dans un naufrage si universel. Nous pouvons nous la représenter comme cette arche merveilleuse qui surnageait sur les eaux du déluge et qui fut sauvée en faveur de Noé, le premier réparateur, pour ainsi dire, du genre humain qu'elle portait, et qui était la figure de JÉSUS-CHRIST notre Rédempteur. Avouons-le, il n'y eut jamais de privilège plus singulier que celui-ci. Le démon tient dans ses chaînes tout le genre humain ; une seule fille lui échappe. Elle ne conserve pas seulement sa liberté, elle écrase elle-même la tête du tyran, et en ce premier moment, qui est le commencement, la source et

le principe de tous les maux que l'homme aura à souffrir, cette Vierge y trouve le principe de toutes les bénédictions dont elle doit être comblée, et dont elle doit combler tout l'univers par son Fils notre Sauveur. Dans ce premier moment où tous les hommes sont ensevelis dans une affreuse obscurité, cette Vierge toute sainte paraît avec un si brillant éclat qu'il éblouit les anges mêmes. Dans ce premier instant de la vie où tous les hommes, sans distinction, commencent à souffrir aussitôt qu'à vivre, elle se trouve comblée de tant de délices, que les célestes intelligences en sont dans l'étonnement et l'admiration : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens?* (Cant. VIII). Il n'est pas surprenant qu'une source si pure ait conservé toute sa pureté le reste de son cours. Cette Vierge sainte a augmenté en amour de DIEU, en ferveur, en toutes sortes de vertus, à tous les moments de sa vie; et si le premier a été si saint, quels ont été tous les autres, puisqu'à chaque moment elle a doublé le fonds de mérites qui était en elle ! Mais ce qui est encore plus admirable et plus instructif pour nous, c'est qu'exempte de toute faiblesse et confirmée en grâce dans la conception immaculée, elle n'ait pas laissé de fuir le monde et la corruption du monde. Quoique conçue avec tous les privilèges de l'innocence, elle n'a pas laissé de vivre dans la retraite, dans l'austérité et dans toutes les rigueurs de la pénitence. Quoique remplie du SAINT-ESPRIT dès le premier instant de son origine, elle n'a pas laissé de travailler; et, sans mettre jamais de bornes à sa sainteté, elle a toujours été croissant en vertus et en mérites. Admirons et louons sans cesse cette Vierge sainte; mais souvenons-nous que le moyen de la bien honorer et de lui plaire, c'est d'imiter sa pureté, son humilité et ses autres vertus. (*Le même*).

[Marie pure et immaculée]. — S. Augustin, faisant parler le Sauveur aux manichéens, qui refusaient d'honorer la mère de DIEU, lui fait dire ces paroles; *Hæc quam despicias, Manichæe, Mater mea est, et manu meâ fabricata* : sachez que celle que vous méprisez c'est ma mère, et que je l'ai formée de ma main. Cela étant, qui peut douter qu'il ne l'ait formée toute pure ? qui peut croire qu'il lui ait rien refusé de tout ce qui pouvait contribuer à sa perfection, à son excellence, à sa dignité ? qu'il ne l'ait embellie de la justice originelle, ornée des plus éclatantes vertus, enrichie de tous les trésors du ciel, comblée de toutes les grâces ? Si elle eût été souillée du péché originel lorsque je l'ai formée, j'aurais pu moi-même être souillé en prenant naissance d'elle : *Si potuit inquinari cum facerem, potui inquinari cum ex eâ nascerer*. Il l'a choisie, dit S. Bernard, mais c'est en se la formant lui-même telle qu'il était séant pour son honneur, pour sa sainteté; pour sa propre gloire, autant que pour celle de sa mère. Quelle apparence, quelle bienséance, que ce sang uni à la divinité eût été un seul instant souillé par le péché et sous la tyrannie du

démon ? *Talem sibi delegit, imo talem sibi Matrem condere voluit, qualem ipsum decebat et quàm noverat sibi placituram.*

Il n'était pas convenable que la mère de DIEU fût jamais, même un seul moment, dans la disgrâce de DIEU. Il ne fallait pas qu'une vierge choisie pour la destruction du péché fût elle-même, en quelque manière que ce soit, sujette au péché. Il n'aurait pas été de l'honneur du Fils de DIEU que le sanctuaire où il devait demeurer eût servi de retraite à son principal ennemi. Enfin, son amour l'engageait à exercer envers sa mère toute sa miséricorde, et il ne l'eût pas exercée tout entière s'il ne l'eût garantie de la chute la plus profonde et du coup le plus mortel. C'est ce qui fait dire à plusieurs SS. Pères que la sainte Vierge a été rachetée, ou plutôt a eu part à la rédemption du divin médiateur, par une rédemption anticipée ; que le Sauveur a brisé nos fers en nous délivrant de la servitude, et qu'il est le rédempteur de sa mère en l'empêchant d'y tomber. Il est notre Sauveur en nous ressuscitant à la grâce : il est celui de sa mère en lui conservant toujours la vie de la grâce. — Il est très-juste, ô Vierge toute sainte, que le ciel vous ait privilégiée en vous formant pour être élevée un jour à la plus haute dignité qui fut jamais et qui puisse être, et il n'est pas moins juste que tout l'univers publie cet insigne privilège. Il est très-juste que l'Eglise honore ce premier instant de votre vie, où vous avez été plus sainte que tous les saints ensemble ne l'ont été à la fin de leurs jours. Il est juste que tous les fidèles célèbrent avec une singulière dévotion ce moment de votre immaculée conception, qui est devenu le principe de tout notre bonheur. (**Croiset**).

[Le motif pour lequel l'Eglise a institué cette fête]. — Tel est aussi le motif pourquoi l'Eglise, conduite par l'esprit de DIEU, a institué cette fête particulière. Sous le titre de la Conception de Marie, elle prétend honorer la grâce privilégiée et miraculeuse qui sanctifia la sainte Vierge au moment où elle fut conçue ; et, comme l'on peut dire que c'est proprement cette première qui met le comble à la plénitude qu'elle a reçue, et de laquelle l'ange l'a félicitée (car comment l'ange l'eût-il pu saluer pleine de grâce s'il eût eu un moment dans sa vie où elle en eût été privée ?) l'Eglise veut que tous les fidèles joignent leurs congratulations dans cette fête, pour célébrer cette insigne faveur. C'est à cet heureux moment que s'accomplit en elle, disent les Pères, ce que DIEU avait prédit au serpent : *Ipsa conteret caput tuum* : elle t'écrasera la tête. Le péché originel, dit S. Augustin, est comme la tête du serpent infernal, puisque ce péché est le principe fatal par lequel le démon se rend maître de l'homme. Marie ayant été délivrée de la morsure de ce serpent dans son immaculée conception, par une grâce prévenante, c'est proprement en ce moment qu'elle lui a écrasé la tête. C'est cet insigne privilège qui lui fait dire : *Non gaudebit inimicus meus super me !* (Ps. 40).

C'est en vertu de cette prédilection que l'Eglise l'appelle la première-

née de toutes les pures créatures : *Primogenita ante omnem creaturam*; (Eccli. xxiv); et qu'elle lui applique ces paroles des Proverbes : « Le Seigneur m'a possédée dès le commencement de ses voies. » DIEU la protégera dès la pointe du jour, dès le premier moment de sa vie : *Adjuvabit eam DEUS mane diluculo*, dit le prophète (Ps. 45) : le Très-Haut a dû sanctifier le lieu qu'il a choisi pour y faire sa demeure : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus*. La sainteté la plus pure doit faire l'ornement de sa maison : *Domum tuam decet sanctitudo*. Il était de la bien-séance, dit S. Anselme, qu'une telle vierge, que DIEU avait choisie pour sa mère, fût d'une telle pureté qu'on n'en pût pas imaginer une plus grande dans aucune autre pure créature : *Decens erat ut eâ puritate quâ sub DEO major nequit intelligi virgo illa niteret*. Les anges ayant été créés dans l'innocence, la Reine des anges, disent les Pères, devait-elle leur céder un seul moment en sainteté? et la grâce que DIEU a accordée à Eve, la première femme, qui a apporté dans le monde la mort, l'aurait-il refusée à Marie, qui devait enfanter l'auteur de la vie? Il est certain, dit S. Ildephonse, que celle-là a été exempte de tout péché originel par laquelle non-seulement nous avons été délivrés de la malédiction que nous avait attirée notre première mère, mais nous avons obtenu toute sorte de bénédiction : *Constat eam ab omni peccato originali fuisse immunem per quam non solum maledictio Evæ soluta est, verum etiam benedictio omnibus condonata*. Pourrait-on croire que ce DIEU qui a créé la première vierge sans péché ait refusé ce privilège à la seconde, dit S. Amphiloque : *Qui antiquam virginem sine probro condidit, ipse et secundam sine notâ et crimine fabricatus est*. La chair de JÉSUS, selon l'expression de S. Augustin, devant être une portion de la chair de Marie, pourrait-on s'imaginer que ce DIEU de toute pureté, et si jaloux de l'innocence et de la sainteté la plus parfaite, que ce DIEU qui a une horreur infinie de la tache que laisse le moindre péché, eût permis que la chair de Marie, de laquelle le Sauveur du monde devait former son propre corps, en eût été jamais souillée? A DIEU ne plaise, s'écrie S. Bernard, que cette bienheureuse demeure, où le Verbe fait chair a habité neuf mois, ait jamais eu besoin d'être purgée de la moindre souillure ! *Absit ut proprii quicquam inquinamenti domus hæc aliquandò habuisse credatur, ut in eâ proindè scopæ quaeretur!* (**Croiset**, Exercices de piété).

[Conception sans tache]. — DIEU dit *Que la lumière soit faite*, et elle fut faite. Cette pure lumière, dit S. Vincent Ferrier, c'est la bienheureuse conception de la Vierge Marie, parce qu'elle a été faite sans aucunes ténèbres ni ombre du péché : *Lux dicitur illa benedicta generatio Virginis Mariæ, quæ sine tenebris culpæ facta est*. Ne croyez pas, continue le même Père, qu'il en ait été de la conception de la sainte Vierge comme de la nôtre : nous sommes tous conçus dans le péché : *Non credatis quia fuerit sicut in nobis, qui in peccato concipimur*. Mais, dans la conception de Marie, au moment où soi-

corps fut formé et son âme créée, dans le même moment elle fut sanctifiée : *Sed statim postquam corpus fuit formatum et anima creata, tunc fuit sanctificata* ; et dans ce même instant, ajoute-t-il, parce qu'elle se trouve toute pure, toute sainte, toute belle aux yeux de DIEU, les anges dans le ciel célébrèrent, pour ainsi dire, dans le même moment la fête de la conception immaculée : *Et statim quia facta est lux sanctificationis in eâ, angeli in cælo fecerunt festum Conceptionis*.

La sanctification de JÉSUS-CHRIST dans le sein de sa Mère, une naissance toute sainte n'eussent pas été un privilège particulier à la Mère de DIEU, qui, au sentiment des pères, a reçu plus de grâces, elle seule, et des faveurs plus insignes que tous les saints ensemble ; elle à qui DIEU a donné toutes les grâces, toute la perfection, toute la gloire que l'esprit peut concevoir dans une pure créature, dit S. Thomas de Villeneuve, et plus encore que l'esprit humain n'en peut concevoir : *Nihil illi gratiæ et perfectionis et gloriæ quam animus in purâ creaturâ concipere posset defuisse, imo reipsa omnem intellectum superâsse* (Serm. 2 de Nativ.) ; elle enfin à qui, dit S. Bernardin de Sienne, DIEU a accordé une grâce aussi grande et aussi singulière qu'elle pouvait être donnée à une pure créature : *Quanta uni et puræ creaturæ dari possibile est*. Il n'y a proprement que cette insigne prérogative de son immaculée conception qui la distingue de tout ce qui est créé. **(Croiset)**.

[Le Seigneur lui a donné la qualité de toute belle]. — *Tota pulchra es in conceptione*. dit le savant Idiôt. Voilà la seule prérogative que le Seigneur a jugé digne de la mère qu'il a choisie ; et voilà aussi ce qui donne un éclat singulier à la gloire de la Mère de DIEU. C'est ce privilège unique qui met le dernier trait de ressemblance entre elle et les portraits énigmatiques que le SAINT-ESPRIT en a faits ; entre elle et toutes ces figures mystérieuses qui nous la représentent tantôt sous le symbole du lys, dont la blancheur se fait admirer au milieu des épines, *Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias* ; tantôt sous celui de jardin fermé au serpent et de fontaine scellée : *Hortus conclusus soror mea, fons signatus*. La très-sainte Trinité a tellement fermé ce jardin, dit Richard de S.-Laurent, qu'il a été impénétrable : *Conclusit hunc hortum tota beata Trinitas : ita conclusit, ut nulli hosti, nulli maligno ejus pateret ingressus*. Quelle apparence, disent les Pères, que celle qui devait être la Mère de DIEU fût un seul moment l'objet de sa haine ; que la Reine des anges et des hommes fût un seul moment l'esclave du démon, et enfin que la grâce de l'innocence originelle, accordée aux anges et à Eve, fût refusée à Marie !

Que de vœux, bon DIEU, depuis plus de cinq mille ans, pour voir paraître le Rédempteur des hommes ensevelis dans les ténèbres qui étaient répandues sur la face de la terre depuis le péché d'Adam ! On soupirait après ce beau jour que devait produire le Soleil de justice ; l'immaculée conception de Marie en est l'aurore : *Aurora prævia, dies*

noctis nescia, dit le vénérable Pierre de Cluny. Quelle joie de voir paraître l'aurore à qui attend avec impatience le jour ! C'est la mémoire de cette joie si pure, c'est ce premier moment auquel cette aurore parut sans aucune ombre, que l'Eglise célèbre en ce jour ; et comme elle ne saurait faire la fête que de ce qui est saint, selon S. Thomas, celle qu'elle célèbre en ce jour démontre la sainteté de cette conception immaculée. (*Le même*).

[Le Seigneur a toujours possédé la Sainte Vierge]. — *Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies*. Quelle est cette fille chérie du Ciel à qui l'Eglise applique ces paroles, et qui peut se glorifier de n'avoir jamais été sous l'esclavage du démon ? C'est une pure créature, que DIEU a choisie de toute éternité pour mère. Faut-il s'étonner qu'il ait été si jaloux de la possession de son cœur, et qu'il s'en soit réservé les premiers hommages ? C'est un temple où toute la plénitude de la Divinité doit résider : est-il surprenant qu'il n'y souffre pas la moindre profanation ? *Non enim homini præparatur habitatio, sed DEO* (I Paralip. ix). Il faut que Marie soit exempte du péché originel, parce que le Fils de DIEU doit naître dans son sein comme dans son premier temple, et le premier usage de sa destination et de son office mérite ce privilège de sa sainteté : *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo*. (**Croiset**).

[Figures de l'Ecriture-Sainte]. — Il ne faut pas raisonner de la conception de la sainte Vierge comme de la conception des autres hommes. Elle paraît à l'extérieur une fille du commun, mais c'est un temple que la grâce prépare à DIEU. Car si pour le temple de Jérusalem, DIEU voulut en quelque façon se présenter lui-même et descendit sensiblement sous la forme d'une nuée pour le consacrer par sa présence, et le rendre ainsi digne de lui, ne fallait-il pas que ce temple vivant de Marie, il le consacra aussi ? Il ne faut pas, comme dans les autres temples, que le bâtiment précède la consécration, afin qu'on puisse dire d'elle ce qu'on peut dire de ce temple de Salomon, que DIEU l'a rempli de sa majesté et de sa gloire. Aussi a-t-il tellement rempli tous les états de sa vie de sa grâce et de sa gloire, que pas un n'a été vide de DIEU, que le premier moment de sa conception a été rempli de sa majesté et consacré par cette gloire. On n'entendit dans le temple, lorsqu'on le bâtissait, ni marteau ni cognée, ni le bruit d'aucun instrument : juste figure de la pureté, de la sainteté de la conception et de toute la vie de la sainte Vierge. C'est l'arche de Noë qui seule se sauva des eaux qui inondèrent tous les habitants de la terre : c'est l'arche d'alliance, fabriquée d'un bois incorruptible et doré d'un or très-pur dehors et dedans. C'est le miroir sans tache, parce que le souffle du serpent ne l'a jamais terni. C'est un sang dont le SAINT-ESPRIT doit former à DIEU même un corps : n'est-il pas juste qu'il l'empêche de se corrompre ? Le Saint des saints pourrait-il s'allier avec une chair souillée du péché ? Apprenons donc de l'Eglise à révéler dans Marie une préroga-

tive si singulière, sans vouloir approfondir ce mystère par une curiosité infidèle, qui dérobe à la gloire de la Mère du Sauveur. — Mais quelle instruction en devons-nous tirer pour l'édification de nos mœurs? Enfants de haine et de colère, pouvons-nous éviter la triste disgrâce où nous avons été enveloppés dès le premier moment de notre origine? Pouvons-nous faire que ce moment fatal ne soit pas un moment de malédiction pour nous? Non, mais nous pouvons apprendre de cette prérogative l'idée qu'il faut se former de la grâce sanctifiante, par la distinction que DIEU prétend faire de Marie, en la lui donnant dès le moment de son origine; et l'horreur que DIEU a du péché, et que nous-mêmes en devons avoir, puisque DIEU exempte Marie de la loi commune pour ne pas s'unir à une chair qui eût été un seul moment souillée de la tache du péché. Nous ne pouvons pas empêcher que nous ne soyons conçus dans le péché, mais nous pouvons et nous devons vivre sans pécher, avec le secours de la grâce, qui ne manque à personne. (Croiset).

[Le grand privilège de l'exemption du péché originel.] — Par la conception immaculée de la très-sainte Vierge, on entend ce privilège singulier et insigne par lequel DIEU a préservé cette bienheureuse créature de la tache du péché originel qui a infecté toute la postérité d'Adam. Tout le monde sait que le privilège est une loi particulière qui affranchit les personnes privilégiées d'une loi commune à laquelle tous les autres sont sujets. Le privilège est donc d'autant plus considérable que la loi dont il exempte est plus universelle et plus dure. Marie, dans sa conception, a été soustraite à la loi qui assujettissait tous les hommes au péché: y eut-il jamais de loi plus fâcheuse et plus commune? Concevez, s'il est possible, le prix, la grandeur, l'excellence du privilège de l'immaculée conception. Il est tel, ce privilège, disent les docteurs et les Pères, que, si on eût laissé au choix de la Sainte Vierge ou d'être Mère de DIEU ou d'être conçue sans péché, elle aurait préféré l'immaculée conception à tous ses autres avantages, et même à la maternité divine. Connaissant DIEU et l'aimant au point que la Sainte Vierge l'a connu et l'a aimé, nulle prérogative, nulle grâce, nulle dignité, ne lui eût paru capable de la dédommager du malheur d'avoir été un seul moment dans l'inimitié de son DIEU et dans sa disgrâce. Apprenons quelle idée nous devons avoir du péché. A la vérité, si l'auguste qualité de Mère de DIEU demandait qu'elle fût exempte de toute corruption après sa mort et de toute tache de péché vénial durant sa vie, combien cette incompréhensible dignité exigeait-elle davantage qu'elle fût exempte du péché originel! Quelle apparence, quelle décence même, que la Mère de DIEU fût, au premier moment de sa vie, sous la tyrannie du démon? quelle apparence que ce DIEU, pouvant si aisément l'en préserver, eût voulu que sa Mère en fût l'esclave? Mais que cet insigne privilège est glorieux à la Mère de DIEU! et de combien de dons et d'autres privilèges n'est-il pas la source! Dès-là, la Sainte Vierge fut com

blée des plus grandes faveurs en ce premier moment ; à ce premier moment elle fut pleine de grâces, — Vous seule possédez, s'écrie S. Bernard, tout ce que tous les saints ensemble ont de vertus et de mérites : *Quidquid singuli habuerunt sancti tu sola possedisti* : avec quelle dévotion et quel culte ne doit-on pas honorer et célébrer ce premier moment de la plus sainte vie ! Comme tous les fleuves, dit S. Bonaventure, entrent dans la mer, de même tous les torrents de grâces et de bénédictions qui sortent du sein de DIEU et se partagent dans tous les saints se réunirent dans le cœur de Marie au premier moment de sa vie, auquel elle a été sanctifiée : combien était-il raisonnable de célébrer ce fortuné moment avec toutes les démonstrations de la joie et de la solennité la plus parfaite ? C'est le devoir le plus naturel et le plus juste d'un enfant bien né de prendre toute la part possible aux prospérités et à la gloire de sa Mère. C'est ce que la nature, la raison, le devoir et la reconnaissance, inspirent à tous les enfants. Aussi a-t-on vu et voit-on encore tous les jours des souverains faire rendre à leur mère les honneurs du triomphe qu'eux-mêmes refusaient ; ce n'était qu'à l'honneur de leur mère qu'ils souhaitaient que les peuples fissent des fêtes. — Quelle doit être la joie, la vénération, l'allégresse de tous les vrais fidèles en ce jour ! avec quelle dévotion, avec quel empressement, avec quelle ferveur, ne devons-nous pas célébrer la fête de l'immaculée Conception de la Mère de DIEU ? quelle est de toutes les fêtes instituées en son honneur, celle qui lui tient plus au cœur et qui lui est plus agréable ? Notre tiédeur et notre indifférence en cette occasion ne serait-elle pas une preuve de notre peu de reconnaissance, de confiance, et d'amour ? et n'avoir qu'une dévotion médiocre envers l'immaculée Conception de la Mère de DIEU serait-ce une preuve sensible de notre vénération et de notre tendresse ? (*Le même*)

[Trois prérogatives accompagnent la sanctification de Marie.] — Il faut remarquer qu'il y a trois prérogatives singulières, trois avantages, dans cette admirable sanctification, qui ne se sont jamais rencontrés ensemble dans celle d'aucune autre créature. La sanctification de la très-sainte Vierge a été originelle, inaltérable, dans un continuel accroissement. Les anges, Adam et la première femme, furent créés avec la grâce sanctifiante ; mais ils pouvaient la perdre ; et en effet Adam et Eve la perdirent, aussi bien que les anges apostats. Mais Marie, dans son immaculée Conception, fut remplie d'une sainteté qu'elle ne perdit jamais, et qu'elle était même, par la grâce, incapable de perdre. Les Apôtres furent confirmés en grâce après la descente du Saint-Esprit ; mais, outre qu'ils avaient été pécheurs, ils n'étaient pas exempts des fautes légères : au lieu que Marie, dès le premier instant de sa vie, fut immuablement embrasée du plus pur amour de DIEU, immuablement attachée à son DIEU, et, par une singulière faveur, exempte toute sa vie des fautes les plus légères. Les bienheureux dans le ciel sont, à la vérité, affranchis de toute imperfection et jouissent d'une sainteté in-

capable d'altération, mais aussi elle ne peut croître ni devenir plus parfaite : celle de Marie alla toujours croissant, se multipliant à l'infini, pour ainsi dire, tout le temps qu'elle demeura sur la terre. Cette première grâce fut accompagnée des dons du Saint-Esprit, des habitudes infuses, des vertus morales et intellectuelles, des dons de prophétie, de miracle, de l'intelligence des Ecritures dans un souverain degré de perfection.

Les nuages qui offusquent l'esprit des autres enfants n'obscurcissaient point les lumières du sien. Son cœur ne s'occupa dès lors que de l'amour ardent de ce divin époux dont elle devait être la Mère ; et ce temps, qui est perdu pour le reste des hommes, fut pour elle un temps de mérites et de bénédictions. Quelle grâce, quelle gloire de Marie dans ce premier moment ! Non, on ne saurait dire, on ne saurait même comprendre, tout ce que ce privilège lui a valu. Car quel progrès ne devait pas faire dans la sainteté une âme qui avait plus de grâces que tous les séraphins, et qui ne ressentait nulle imperfection de la nature corrompue ! A quel degré de contemplation n'a-t-elle pas dû s'élever, elle qui ne sentait point le poids de son corps, et dont l'esprit était si éclairé de tant de lumières ! Quel a dû être l'excès de son amour pour DIEU, puisque, bien loin d'être ralentie par les autres passions, elle pouvait faire servir toutes ses autres passions à l'enflammer toujours davantage ! Mon DIEU, quelle sera notre admiration, notre tendresse, notre vénération pour votre divine Mère dans ce premier moment de sa conception, et quelle doit être notre dévotion à honorer cette fête ! (*Le même*).

[Prière à Marie immaculée]. — Vierge immaculée, Vierge sainte, je crois fermement que DIEU vous a possédée dès le commencement ; je crois que non-seulement votre conception, mais encore toute votre vie, a été sans tache, et que vous avez aimé DIEU sans nulle interruption jusqu'au dernier moment. Faites, Vierge sainte, que, par cette confiance que j'ai en votre bonté, je rentre dans les bonnes grâces de votre Fils, pour ne les jamais plus perdre, et que, honorant toute ma vie, le mieux qu'il me sera possible, votre conception immaculée, j'obtienne, par votre intercession, la grâce d'une sainte mort. — Car il n'est point de mystère de la très-sainte Vierge, ni de fête établie en son honneur, qui lui soit plus agréable que celle de son immaculée Conception : on peut dire qu'il n'en est point non plus où la Sainte Vierge soit plus libérale envers ceux qui la célèbrent avec ferveur, et qui ont une dévotion singulière pour ce mystère. (*Le même*).

[Avantages singuliers de l'Immaculée Conception]. — La Vierge sainte étant préservée, par une faveur nouvelle, de la tache qu'Adam avait répandue sur toute sa postérité, ses sens furent calmes et soumis à sa raison, sa raison réglée et soumise à DIEU. Elle n'eut point cette pente, cette inclina-

tion funeste qu'ont tous les hommes à faire le mal, cette difficulté, cette peine presque insurmontable à faire le bien. Son esprit fut sans ténèbres et sans malice, son cœur sans cupidité et sans passion, sa chair sans concupiscence et sans faiblesse. DIEU, après avoir ainsi délivré la Vierge de la corruption du péché et des imperfections de la nature, DIEU, dont la sagesse prépare toujours les hommes, par des dispositions convenables et de sûrs moyens, aux fins que sa providence leur a marquées, répand sur elle tous les trésors et tous les dons de la grâce nécessaires pour disposer une créature à l'honneur d'enfanter son Créateur. Que ne puisse percer les profonds et secrets abîmes de cette grâce, pour y découvrir toutes les impressions de bien et de vertu qu'elle peut faire, quand il plaît à DIEU de la verser pleinement dans une âme pure, docile et disposée à la recevoir ! Combien trouverais-je de mystères qu'elle a révélés, de lumières qu'elle a communiquées à cette créature toute sainte ! Combien de tendres sentiments, de pieux désirs, de saintes affections, elle a fait naître dans son cœur ! Je ferais voir une abondante effusion de secours puissants pour la détacher des créatures. Je représenterais cette Vierge appliquant toutes les forces de son âme à servir et à aimer DIEU ; la grâce l'enlevant et la faisant sortir comme hors d'elle-même, pour la porter tout entière, en esprit, dans le sein de DIEU, afin de l'y préparer à le porter unjour dans le sien. (*Quatrième Discours à l'Académie, Année 1681*).

[Sans tache et immaculée]. — La première prérogative accordée à Marie dans le sein de Ste Anne est une grâce de prévention, qui dès le premier moment de sa conception l'empêcha de contracter la tache du péché originel. — 1°. C'est ce que plusieurs Souverains Pontifes ont cru, déclarant que Marie a été très-pure dès le moment qu'elle a été conçue, approuvant l'office de l'Immaculée-Conception, confirmant les ordres religieux consacrés à DIEU sous le titre de l'Immaculée-Conception ; excommuniant tous ceux qui seront assez téméraires pour prêcher ou enseigner le contraire. — 2°. C'est ce que le saint concile de Trente a confirmé, permettant aux fidèles d'exempter Marie de certaines lois générales de la sainte Ecriture, où il est dit que tous ont péché en Adam, et déclarant en termes exprès, dans le décret du péché originel, où toute la postérité criminelle d'Adam a été enveloppée, que ce n'est pas néanmoins son intention d'y comprendre Marie, qu'il appelle Bienheureuse et Immaculée Mère de DIEU. — 3°. C'est ce que l'Eglise a autorisé, proposant à tous les fidèles la conception de Marie pour objet de leur culte et de leur vénération. — 4°. C'est ce que le bon sens, aidé des lumières de la foi, nous apprend : car, Marie étant créée pour être la Mère de DIEU, n'est-il pas de la bienséance de lui accorder toutes les prérogatives qui ont été accordées à toutes les créatures ? Etant destinée pour être la reine des anges, n'était-il pas juste qu'elle fût conçue avec la grâce, aussi bien que les anges ; qu'elle fût revêtue de la justice originelle, aussi bien qu'Eve et Adam,

dont elle était venue réparer les ruines ; qu'elle fût dispensée de la loi générale du péché originel, puisque Jérémie et Jean-Baptiste ont été exempts de la loi générale qui porte que nous naissons tous enfants de colère ? — Ah ! Vierge sainte, ne craignez point de paraître aujourd'hui aux yeux de votre Créateur ! Vous êtes la Mère de DIEU ; vous n'êtes pas soumise aux lois des esclaves ; votre cœur est le temple où la plénitude de la Divinité résidera. Votre sang est destiné à former un corps au Fils de DIEU : le Saint des saints, qui doit s'allier avec votre chair, ne souffrira pas en vous la moindre profanation, et vous ne serez pas souillée un seul moment de la tache du péché. Que béni soit à jamais le sein qui vous a conçue, et qui a été l'arche mystérieuse où vous avez été seule préservée des funestes eaux du déluge universel, où nous avons été tous ensevelis avec notre premier père ! Que cette prérogative est glorieuse ! quel respect, quelle vénération ne doit-elle pas nous inspirer pour la Mère de DIEU ? (*Livre intitulé La solitude des Vierges*).

[Plénitude de l'esprit de Dieu et de ses dons]. — La seconde prérogative accordée à Marie dans le sein de Ste Anne est la plénitude des dons de l'esprit de DIEU, qu'elle reçut dès le premier moment de sa conception. — 1°. Son âme fut remplie d'une grâce si éminente, qu'elle surpassa celle des hommes et des anges, DIEU posant les fondements de la sainteté de cette montagne sainte sur le sommet des montagnes les plus saintes. — 2°. Son corps fut orné d'une si rare pureté que toute pureté qui n'est pas celle de DIEU est au-dessous de la pureté de Marie, DIEU ayant résolu selon les lois de la bienséance, que le temple où il devait reposer fût le lieu le plus pur et le plus saint qui fût au monde. — 3°. Le penchant fatal de notre cœur pour le plaisir fut si modéré en elle, que, sa raison étant toujours supérieure à ses passions, elle a été une peinture fidèle de cette fameuse montagne de l'Exode, où l'on ne vit jamais de fumée, de vapeur, d'obscurité, de tempêtes ni d'orage. — 4°. Elle posséda l'usage de la raison parfaitement libre et éclairé des lumières de la foi, commençant sa vie, comme elle devait la finir, par connaître et par aimer son Créateur. — O buisson mystérieux, qui dès le premier moment de votre vie avez été entouré et embrasé des plus pures flammes de la charité, et qui avez toujours conservé la fleur de votre pureté ; ô cœur sacré de Marie, qui avez aimé votre DIEU en même temps que vous avez commencé à vivre, apprenez-moi à estimer et à aimer votre Fils autant que vous l'avez aimé et estimé vous-même. (*Le même ouvrage*).

[Marie confirmée en grâce]. — La troisième prérogative accordée à la Sainte Vierge dans le sein de sa mère est qu'elle y fut confirmée en grâce : faveur si singulière, qu'à compter depuis le premier instant de sa conception jusqu'au dernier moment de sa vie elle ne commit aucun péché ; elle devint impeccable ; — 1° par l'assistance du SAINT-ESPRIT, qui la couvrit de son ombre ; — 2° par les soins de la Providence, qui éloigna

d'elle toutes les occasions dangereuses à son innocence; — 3° par les inspirations intérieures et par les lumières de la grâce, qui traçait à son esprit avec de si vives couleurs l'image de toutes les vertus qu'elle ne pouvait s'empêcher de les aimer; — 4° par la protection extérieure de tous les anges destinés du Ciel pour garder le lit précieux où un plus grand roi que Salomon devait reposer. — O Sanctuaire admirable, ô temple sacré du DIEU vivant, le Seigneur a toujours été en vous ! La grâce a prévenu la nature : les commencements, la suite et la fin de votre vie ont été si saints, que vous avez toujours été toute belle et qu'il n'y eut jamais de tache en vous. (*Solitude des Vierges*).

[Preuves invincibles de l'immaculée Conception]. — Tout ce que l'on peut accorder à une pure créature ne peut être refusé à la Mère de DIEU. Les anges ont été créés en grâce, Adam, dans la justice originelle, Eve dans l'innocence : quelle apparence donc que la sainte Vierge ait été créée dans le péché, et que les anges eussent cet avantage sur elle, qu'elle ait été criminelle au premier moment de son être, et eux innocents ! elle ennemie de DIEU, et eux ses favoris ! Cela se peut-il souffrir ? peut-on avoir une pensée si désavantageuse à la Mère de DIEU ? et le moindre soupçon d'une telle indignité ne blesse-t-il point le respect que nous lui devons ? Quiconque est dans le péché est esclave du démon, et par conséquent digne des flammes éternelles : or, qui serait assez impudent de proférer un tel blasphème contre la Mère de DIEU ? qui l'oserait seulement penser ? Quoi ! cette Vierge sainte un instant esclave de Satan ! ce vétéran de toutes abominations aurait un tel sujet de reprocher au Sauveur que sa Mère eût été son esclave, du moins pendant un instant ! Non, le plus abandonné de tous les hommes ne peut s'imaginer une telle horreur. — S. André de Jérusalem dit que la bienheureuse Vierge est sainte par éminence, qu'elle est le trésor de toute sainteté, et qu'elle a un pouvoir invincible sur le péché. Or, comment est-ce qu'elle serait invincible, si dès le premier combat elle avait perdu la victoire ? Comment aurait-elle brisé la tête du serpent, si lui-même l'avait piquée et lui avait donné la mort ? Comment serait-elle un trésor de toute sainteté, si la justice originelle et la parfaite innocence lui avaient manqué ? — Mais, pourra-t-on m'objecter, elle a été sanctifiée depuis sa nativité, comme le rapporte l'Écriture de S. Jean-Baptiste, et, comme le tiennent encore quelques Pères, du prophète Jérémie. Je réponds à cette objection que, les saintes pages n'en faisant aucune mention, c'est une invincible preuve que sa conception est immaculée : car autrement elle n'aurait pu être lavée d'une si horrible tache que le péché originel que lorsqu'elle conçut le Verbe divin. Mais quoi de plus absurde que de dire que ces serviteurs aient été sanctifiés peu de temps après leur conception, et que la Mère même de ce DIEU ait été esclave du démon durant un temps considérable ? (**Le P. Nouet, Médit.**),

LA NATIVITÉ DE LA VIERGE.

[Union de Marie avec le Fils de Dieu]. — L'union que Marie contractera un jour avec le Fils de DIEU, par le sang qui commence à couler dans ses veines, est un avantage qui rehausse infiniment l'éclat de sa naissance. Ne consultez point les astres pour y chercher un présage assuré de la future grandeur de cette Vierge : le Fils de DIEU même est l'astre qui préside à sa naissance. Comme la chair et le sang de JÉSUS et de Marie ne doivent être qu'une même chair et qu'un même sang, avec quel plaisir voit-il couler dans les veines de sa Mère le sang qui commence à animer son corps innocent ! avec quelle attention le purifie-t-il, le sanctifie-t-il, en destine-t-il les plus pures gouttes pour s'en former un corps à lui-même ! Ne peut-on pas dire à l'honneur de la naissance de Marie que, comme la naissance du soleil commence avec celle de l'aurore, et que la fleur commence à naître avec la tige qui doit la porter, la naissance du Fils de DIEU commence dans celle de Marie, qui ne naît aujourd'hui que pour être sa Mère ? — Dites donc, ô Vierge incomparable, ce que la Sagesse a dit de vous : « *Radicavi in populo honorificato*, j'ai jeté les racines de ma grandeur dans les deux plus illustres familles du monde. Je suis noble du côté de mes pères, et je suis encore plus noble du côté de mon Fils. Ma noblesse, par un ordre naturel, est descendue de mes ancêtres à moi ; mais, par un ordre surnaturel, elle remonte de mon Fils à moi. » Oh ! qu'il est beau d'être issue d'une longue suite d'ancêtres, tous illustres par leurs vertus ! oh qu'il est glorieux d'être unie à DIEU par les liens de la chair et du sang ! mais que c'est quelque chose de grand, de lui être unie par les liens de la grâce et de la charité ! (**Le P. Gentil**, *Solitude des vierges*).

[Même sujet]. — Le plus grand avantage de la naissance de Marie est l'union que son âme contracte avec DIEU par la grâce, dont elle reçoit la

plénitude. Nous louons la naissance de cette Vierge parce que ses yeux, qui commencent à voir la lumière du soleil, verront un jour le Fils de DIEU, qui est le vrai soleil de justice ; nous l'estimons heureuse parce que son sein renfermera un jour celui que le monde tout entier ne saurait comprendre ; parce qu'elle portera entre ses bras celui qui de trois doigts soutient la pesanteur de la terre ; parce que sa bouche innocente lui donnera mille chastes baisers, et parce que son sang sera étroitement uni avec celui du Fils de DIEU. Mais ce n'est pas là la principale source de ses grandeurs. Car les Juifs n'ont-ils pas vu le Sauveur du monde ? le disciple perfide ne lui donna-t-il pas un baiser parricide ? le sang des pécheurs qui reçoivent le Saint Sacrement de l'autel n'est-il pas uni avec le sang du Fils de Dieu ? Quelle est donc la prérogative singulière de Marie ? la voici, comprenez-la : Bienheureux le sein qui a conçu l'auteur de la vie ! plus heureux le cœur qui l'a conçu par la foi ; mais infiniment plus heureuse la Vierge qui, lui formant un corps, l'a conçu dans son sein, et qui, s'unissant à lui par la foi, l'a conçu dans son cœur ! *(Le même).*

C'est cette même union que je contracte avec DIEU par la grâce qui fait toute la grandeur d'une Vierge qui s'est consacrée à lui. Ce ne sont ni les titres magnifiques d'une naissance illustre, ni les talents que l'on possède, ni les privilèges d'une communauté aussi illustre par la qualité que par la vertu des personnes dont elle est composée, qui me rendront plus considérable aux yeux de DIEU ; mais c'est la grâce et le saint usage que j'en dois faire, car hélas ! de quoi sert-il à l'impie Joram, à l'infortuné Achaz, au malheureux Amon, d'avoir été de grands rois, de tenir les premiers rangs dans la généalogie de Jésus et de Marie, d'avoir été les pères de cette sainte fille et les ancêtres du Fils de DIEU selon la chair ? *(Le même).*

[Eloge de Marie naissante]. — Parmi les filles d'Adam, Marie est la seule qui dès qu'elle paraît sur la terre, fournit aux orateurs chrétiens une abondante matière de louanges. Les grandes choses que le Tout-Puissant a déjà faites en elle au moment de sa conception nous répondent de sa sainteté et de ses grandeurs présentes : tout est en elle singulier, extraordinaire et divin. Remonterai-je jusqu'à ces grands hommes dont il est aujourd'hui parlé dans l'Évangile ? De combien de rois, de patriarches, de prophètes, de juges, de souverains pontifes descend-elle ? Je la vois déjà bénie dans la personne d'Abraham, déjà soumise aux ordres du Ciel dans celle d'Isaac, déjà sanctifiée dans celle de Jacob, déjà sauvée des terres des Egyptiens dans celle d'Aminadab, déjà victorieuse dans celle de David, déjà prévenue des lumières et enrichie des dons célestes dans celle de Salomon. Mais j'aime mieux m'arrêter à elle-même, à elle dis-je, qui, plus fidèle qu'Abraham, plus obéissante qu'Isaac, plus résignée à la Providence que Jacob, plus courageuse qu'Aminadab, plus

sainte que David, plus sage que Salomon, me fait connaître que, si l'Eglise nous a fait lire ce matin cette illustre suite de générations depuis Abraham jusqu'à Joseph son chaste époux, c'a été pour nous apprendre que, bien qu'honorée par tant de héros, elle leur a fait plus d'honneur qu'elle n'en a reçu. Que je découvre ici des prodige ! c'est pour elle, encore plus favorablement que pour l'arche de l'ancienne alliance, que le Jourdain, je veux dire les eaux du péché, s'arrêtent par respect, et remontent, sans la toucher, vers leur source ; c'est à elle, encore plus qu'à Esther, que le DIEU d'Assuérus dit d'un air plein de bonté que de cette loi fatale, fulminée contre tous les hommes pécheurs en Adam, il veut bien l'exempter. *Quæ est ista ?* Qui est donc cette fille qui vient de naître ? A quoi notre curiosité nous porte-t-elle d'ordinaire quand nous voyons un enfant récemment né ? A deux choses : à demander à qui il ressemble, c'est la première ; à chercher dans certains traits de son visage quelque heureux signe qui nous fasse dire à peu près ce qu'il promet, c'est la seconde. Or, je soutiens, et je le dis sans crainte de me tromper, qu'on peut distinguer tous les plus avantageux signes d'une auguste ressemblance et d'un solide bonheur dans Marie qui vient de naître. En effet, à qui ressemble-t-elle ? à DIEU, qui l'a faite à son image ; que nous promet-elle ? un DIEU, qui se fera lui-même à la nôtre. Si cela est, disons par avance qu'elle est bénie entre les femmes et que béni est le fruit de son chaste sein. Un DIEU l'a formée sur lui-même, et elle nous donnera bientôt un DIEU qui naîtra d'elle.

Il est constant que, de tous les enfants d'Adam, la fille qui vient de naître est la seule qui, autant qu'une créature peut ressembler à son DIEU, a été formée par des traits plus ressemblants sur sa sainteté. Je m'explique.—DIEU est saint de toute éternité, et, comme il est impossible que Marie le soit de la sorte, DIEU, par une grâce spéciale, l'a rendue sainte dès le moment qu'elle l'a pu être : premier trait de ressemblance. DIEU est paisiblement et immuablement saint ; le mal et le fléau du péché n'iront jamais jusqu'à lui. Mais si Marie n'a pu avoir cet avantage par sa nature, DIEU, par une faveur singulière ; a détourné d'elle ce qui pouvait troubler et altérer sa sainteté : second trait de ressemblance. Quel est notre malheur, Chétiens, d'avoir été faits à l'image de DIEU, et de porter néanmoins en venant au monde celle du démon ! Quel plus grand malheur encore d'ajouter souvent à un péché involontaire mille péchés personnels et de notre choix, puisque, dès le moment où nous commençons à être à nous-mêmes, nous faisons souvent un si fatal usage de notre raison et de notre liberté que ce qui devrait nous unir par justice et par reconnaissance à notre premier principe contribue à nous en séparer ! (*Eloges des Saints*).

[Cette naissance est l'aurore de la grâce]. — Le Ciel nous a fait aujourd'hui un présent magnifique et d'une inestimable valeur, dit S. Bernard : *Pretio-*

sum hodiè munus cælum nobis largitum est. C'est proprement en ce jour que les épaisses ténèbres dans lesquelles le monde était enseveli depuis plus de quatre mille ans ont commencé d'être dissipées par la naissance de cette brillante Aurore, attendue depuis si longtemps, et depuis si longtemps l'objet des vœux des plus saints patriarches et des prophètes. Célébrons tous la naissance de la Mère de DIEU, s'écrie S. Jean de Damas, par laquelle le genre humain a été rétabli, et qui a changé en joie la tristesse qu'Eve, notre première mère, nous avait causée. Comme l'aurore est la fin de la nuit, de même cette nativité est la fin de nos maux et le commencement d'une félicité bien consolante. Quelle joie plus pure, plus sainte et plus pleine, que celle que cet heureux jour inspire à toute l'Eglise, par la naissance de celle que les oracles des prophètes avaient annoncée, dit S. Jérôme: *Vaticinium prophetarum!* Naissance qui est le gage des divines promesses, dit S. Jean de Damas: *Pignus promissionis*; et comme l'assurance et le vœu de la future naissance de celui qui doit donner sa vie pour la rédemption de tous les hommes. Heureux esprits, vous l'avez admirée, cette aurore naissante, ç'a été pour vous une fête de joie. Vous en avez loué le Fils de DIEU. Toutes les vertus et tous les dons célestes que DIEU répand dans les autres créatures ont été réunis en elle : une âme sans tache, un corps sans souillure; une âme et un corps remplis de tant de bénédictions, que le Saint des saints n'a pas eu horreur d'y entrer et de s'en faire un séjour agréable l'espace de neuf mois. La nature et la grâce ont contribué à la rendre toute belle. Quelle pudeur sur son front ! quelle majesté sur son visage ! quelle pureté dans son cœur ! quelle modestie dans ses yeux ! que cette Fille du Roi est charmante au-dehors ! qu'elle est remplie de grâce et de gloire au-dedans ! (*Segneri, et des Eloges des Saints*).

[Biens que nous apporte cette naissance]. — La Fille qui vient de naître nous promet un DIEU et un homme tout ensemble. Elle veut nous faire présent d'un DIEU semblable en tout à son Père; elle vient nous donner un homme semblable à nous, et dont elle veut faire notre frère. C'est là l'obligation infinie que nous avons et à DIEU et à elle : à DIEU, qui nous a tant aimés que de nous avoir donné son Fils unique ; à elle, qui dans quelques années coopérera aux desseins de DIEU pour l'accomplissement du premier de tous nos mystères. Car, si S. Paul regarde le Père céleste comme un DIEU de miséricorde d'où nous viennent tous les biens que nous recevons, s'il regarde JÉSUS-CHRIST comme le souverain médiateur en qui nous avons été réconciliés, si cet apôtre se regarde lui-même comme un homme à qui, bien qu'indigne de cet honneur, le ministère de la réconciliation a été confié, ne pourrions-nous pas dire de la fille qui vient de naître que c'est en elle que DIEU a mis sa parole de réconciliation, que c'est par elle qu'il a accompli ses promesses; qu'elle est pure à double titre, en ce qu'elle est mère de JÉSUS-CHRIST, qui est né d'elle, et

mère de tous les hommes, qu'elle donnera pour frères à JÉSUS-CHRIST (*Eloges des Saints*).

[Ancêtres de Marie]. — La noblesse et la sainteté des ancêtres de Marie sont la première source de ses grandeurs : car, si la gloire des pères passe aux enfants avec le sang qu'ils leur communiquent, — 1° Quelle gloire pour cette Vierge de naître de la plus illustre famille qui fut jamais au monde ! — 2° Quelle gloire pour elle de compter parmi ses ancêtres des patriarches, des prophètes, des rois, des pontifes, des conquérants ! — 3° Quelle gloire pour elle d'être héritière d'un sang que DIEU a purifié dans les veines de tant de saints, qu'il a fait régner sur le trône de tant de rois, qu'il a fait triompher dans la personne de tant de sages et vaillants conducteurs de son peuple ! — 4° Quelle gloire pour elle de voir toute la grandeur de l'empire et toute la sainteté du sacerdoce se réunir sur elle, afin de rehausser l'éclat de sa naissance ! — Oh ! qu'heureux est le jour qui a vu sortir cette étoile salutaire de la maison de Jacob ! Oh ! que bénie soit à jamais cette belle aurore, dont la naissance fortunée sera bientôt suivie de celle de ce divin soleil, qui donnera la grâce aux justes et qui éclairera ceux qui sont ensevelis dans les ombres de la mort ! O Reine souveraine du monde, soumettez mon cœur à votre doux empire. C'est régner que de vous servir, puisque vous êtes la Mère de DIEU, par qui règnent tous les rois ; c'est pour mon salut que vous naissez, puisque tout ce que le monde a jamais reçu de grâces et de vertus est le fruit de la naissance du Fils à qui vous donnerez bientôt la vie. (*Solitude des vierges*).

[Le monde est honoré par la naissance de Marie]. — Tous les siècles depuis la création du monde, semblaient disputer entre eux, dit S. Jean de Damas, à qui aurait la gloire de voir l'heureuse naissance de la sainte Vierge : *Certabant sæcula quodnam ortu Virginis gloriaretur*. Ce temps déterminé de toute éternité dans les secrets de la sagesse divine, ce temps fortuné si désiré et si longuement attendu, est arrivé. Cette bienheureuse fille, prédestinée dans les décrets éternels pour être la Mère du Verbe fait chair, ayant été, par un privilège singulier, conçue sans péché, et neuf mois s'étant écoulés depuis son immaculée conception, naquit enfin à Nazareth, ville de Galilée. (**Croizet**, *Exercices de piété*).

[Combien cette naissance fut illustre]. — Jamais naissance ne fut plus recommandable, et par la noblesse du sang, et par les circonstances prises de la part des parents, et par la sainteté et le mérite de cette jeune enfant, qui en naissant devient le sujet de la consolation de tout l'univers et l'admiration de la cour céleste. — Il est aisé de comprendre quelle fut la joie de ses parents au moment où cette bienheureuse fille vit le jour. Eclairés d'une lumière surnaturelle, ils comprirent aisément que DIEU ne l'avait

formée que pour lui, et qu'ils ne l'avaient qu'en dépôt : une naissance si miraculeuse fut pour eux un préjugé certain du mérite et de l'excellence de cette sainte enfant. O heureux parents, s'écrie S. Jean de Damas, d'avoir donné au monde une Vierge qui sera en même temps la Mère de DIEU sans cesser d'être votre fille : *Virginem enim DEI matrem mundo peperitis!* Heureux les flancs, Vierge sainte, qui vous ont portés, et heureuses les mamelles que vous avez sucées! Que tous les fidèles s'empressent de venir saluer cette fille qui vient de naître, parce qu'avant sa naissance, elle était déjà prédestinée pour être la Mère de son DIEU, et avec elle le monde renaît et se renouvelle. Venez, peuples, venez, nations, sous quelque climat que vous soyez, s'écrie S. Jean de Damas; venez, de quelque âge et de quelque condition que vous puissiez être, venez célébrer la naissance de cette Vierge avec laquelle naît, pour ainsi dire, notre salut : *Hodiè mundi salus inchoavit : jubilate DEO omnis terra : cantate et exultate et psallite.* Fut-il jamais un plus juste sujet de joie? et en quel jour doit paraître davantage notre allégresse, puisqu'on peut dire, avec S. Ildephose, que c'est dans la nativité de la Sainte Vierge qu'a commencé en quelque manière l'heureuse naissance de JÉSUS-CHRIST? *In Nativitate Virginis felix Christi est inchoata nativitas.* DIEU n'avait regardé jusqu'ici la terre que comme une région de pleurs, destinée pour le séjour des criminels; mais, au moment où Marie paraît dans le monde, DIEU trouve un objet qui lui plaît trop pour paraître toujours si irrité (**Le P. Croiset**).

[Marie est le chef-d'œuvre du Créateur]. — Il n'y a point de doute que la plus belle âme qui ait jamais été créée avant l'âme de JÉSUS-CHRIST n'ait été celle de la Sainte Vierge : et l'on peut dire que, de tous les ouvrages du Créateur, ce fut le plus excellent : *Opus quod solus opifex supergreditur*, dit le bienheureux Pierre Damien. La beauté du corps était proportionnée à celle de cette belle âme. On sait que, dès le premier moment que cette âme si pure fut unie au corps, celle-là fut sanctifiée, et celui-ci commença à prêter ses organes pour toutes les fonctions de la vie raisonnable. Marie, conçue sans péché, reçut dès ce premier moment de sa vie, avec la grâce sanctifiante, le parfait usage de la raison; dès lors son esprit fut éclairé de toutes les lumières de la sagesse et enrichi de toutes les connaissances morales et naturelles. Mais quelle fut la mesure de cette grâce qu'elle reçut, et quel fut le premier emploi de cette raison si éclairée? Cette grâce fut si abondante, qu'elle surpassa celle de tous les saints et de tous les esprits célestes : *Virgo sanctificata fuit in utero super omnes sanctos et omnes angelos.* Dès ce premier moment, où tous les saints ont été un objet d'horreur aux yeux de DIEU, Marie a été l'admiration des célestes intelligences et la bien-aimée de DIEU. (*Le même*).

[Sainteté de Marie, et grâces qu'elle a reçues du Ciel]. — Voilà quelle a été la Sainte Vierge dès le premier instant de sa conception. Ce fonds de grâces,

de lumières, de sagesse et de vertus ayant multiplié à tous les moments, concevons, s'il est possible, quel a été le trésor de mérites dont elle s'est trouvée enrichie au jour de sa naissance. Quel sujet plus digne de notre admiration, de nos respects, de nos éloges, ajoutons et du culte de toute l'Eglise, que la naissance de cette sainte enfant ! On ne doit pas être surpris, si, après quinze ans, l'ange la trouve et la salue pleine de grâce, et si les SS. Pères, parlant de la grâce dont Marie se trouve comblée après soixante-douze ans de vie, se servent de termes si forts. S. Epiphane a eu raison de dire que cette grâce est immense, S. Augustin qu'elle est ineffable, Denys-le-Chartreux qu'elle est comme infinie : *Mariæ sanctitas est infinita*. S. Jean-Chrysostôme appelle Marie le trésor de toute grâce ; S. Jérôme dit que la grâce s'est toute versée dans son sein ; et S. Bernardin de Sienna ose même assurer qu'elle en a reçu autant qu'on en peut donner à une pure créature : *Tanta gratia Virgini data est quanta uni; et puræ creaturæ dari possibile est. (Le même).*

[Noble extraction et sainteté de Marie]. — Marie est issue des patriarches et des rois ; mais ce qui la relève devant DIEU, ce n'est ni l'éclat de leurs dignités, ni leur grandeur ni leur puissance, ni leurs actions éclatantes : la sainteté seule, qui a fait le bonheur de sa conception, fait seule encore le bonheur et la gloire de sa naissance. Elle naît non point, comme les grands du monde, dans la splendeur ; non point, comme les rois de la terre, au milieu des pompes et du faste du siècle ; mais, sans ces vaines pompes, sans cette splendeur mondaine, sa naissance, tout obscure qu'elle paraît, est préférable à celle de tous les grands et de tous les rois. Nul d'eux qui n'ait été conçu dans le péché et qui ne soit né dans la haine de DIEU et enfant de colère : au lieu que Marie est déjà en naissant l'objet des complaisances divines, la fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bénédictions les plus abondantes, enrichie de tous les dons de son SAINT-ESPRIT. Voilà ce qui fait sa véritable grandeur, et c'est ainsi que le roi de gloire honore celle qu'il veut honorer.

Croissez, Vierge naissante, croissez, et pour le DIEU qui vous fait naître et pour nous en faveur de qui vous naissez. Vous lui devez un jour donner la naissance, à ce DIEU même de qui vous la recevez aujourd'hui : vivez et croissez pour lui préparer son tabernacle. En se renfermant dans votre sein, il doit vous conférer le plus auguste caractère, et vous élever à la maternité divine : vivez et croissez pour une si haute dignité et pour la plus glorieuse destinée. C'est par vous qu'il veut venir à nous et nous tirer de l'esclavage : vivez et croissez pour notre salut, et pour nous donner ce Sauveur, qui en naissant de vous vous rend par-là la mère de tous les fidèles. (**Lie P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[Marie ne naît que pour être la Mère de Dieu]. — Il suffit de savoir que cette bienheureuse fille qui naît, et dont l'Eglise célèbre en ce jour avec tant de

solennité la naissance, ne naît que pour être la Mère de DIEU ; il ne faut pas d'autres raisons pour comprendre le juste sujet de cette fête et pour entrer dans le sens de l'Eglise en solennisant avec toute la dévotion, la joie et la célébrité possible, cette sainte nativité. La Sainte Vierge naît, et ce qui distingue cette naissance, ce qui la rend heureuse, ce qui rend ce premier moment où elle voit le jour digne de tous nos respects et de notre commune joie, ce n'est point la gloire de ses ancêtres ni la noblesse de son origine. Que ceux qui sont prévenus des idées du monde estiment ces avantages naturels, d'être issue des patriarches et des rois : ce qui excite notre allégresse, notre vénération, notre confiance, notre amour, ce n'est ni l'éclat de leurs dignités, ni leur grandeur ni leur puissance, ni leurs actions mémorables : la sainteté seule, qui a fait le bonheur de votre conception, fait seule encore le bonheur de votre glorieuse nativité. Notre bonheur ne saurait venir aussi d'une autre source. On se réjouit beaucoup à la naissance des grands ; mais, malgré tous les applaudissements des hommes, malgré tous les honneurs qu'on leur rend dans le péché, enfants de colère, dignes de la haine de DIEU et exposés aux plus rigoureux châtimens de sa justice, quelque honneur, quelque respect qu'on leur rende, ils ne sauraient de longtemps faire la moindre grâce par eux-mêmes à leurs courtisans : au lieu que la Sainte Vierge est déjà en naissant l'objet des complaisances divines, la fille bien-aimée du Très-Haut, comblée de ses bénédictions les plus abondantes, enrichie de tous les dons de son Esprit ; et son pouvoir auprès de DIEU est si grand dès le moment de sa naissance, qu'elle peut nous faire plus de bien elle seule, en naissant, que tous les saints ensemble durant le cours de toute leur vie, et dans leur séjour même dans la gloire. (*Le même*).

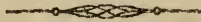
{Marie nous accueille à son berceau}. — Quelles grâces ne peut-elle pas nous obtenir dans son berceau, et avec quelle bonté, avec quelle complaisance ne reçoit-elle point nos premiers hommages ? Si la naissance de Marie est un sujet de joie pour nous, ne peut-on pas dire que notre confiance, notre dévotion, notre amour pour Marie, au jour de sa nativité, est un sujet de joie pour elle ? Les honneurs qu'on rend à Marie naissante gagnent son cœur, et notre dévotion en ce jour ne saurait manquer de plaire extraordinairement à ce divin Fils, qui a si fort à cœur les honneurs qu'on rend à sa mère. Si les honneurs qu'on rend à un prince réduit dans un état obscur et humiliant lui sont plus agréables et plus doux que ceux qu'on lui rend lorsqu'il est sur le trône et brillant au milieu d'une magnifique cour, de quel œil et avec quel plaisir la sainte Vierge ne doit-elle pas regarder la dévotion que ses chers serviteurs ont pour le mystère de sa nativité ? dans cet état pauvre, faible et obscur dans lequel elle naît, être honorée avec empressement, être respectée comme la dame souveraine de l'univers, comme la médiatrice des hommes,

cette dévotion seule doit l'engager à répandre ses plus signalées faveurs sur des dévôts si zélés pour sa gloire. (*Le même*).

[Confiance, tendresse et dévotion]. — La Nativité de la très-sainte Vierge est un des sujets de méditation des plus consolants que nous puissions avoir, et qui nous fournit un fonds de réflexions toutes les plus salutaires. Rien n'excite plus notre confiance, notre tendresse, notre dévotion et notre respect envers la Mère de DIEU que les prérogatives de sa glorieuse naissance. Car, si nous considérons Marie en elle-même, dans le berceau, son élection, ses grâces, ses vertus, sa sainteté, ses mérites, sa gloire, ses privilèges, tout est sujet d'admiration aux anges mêmes, tout attire leur vénération et leur amour. Quel effet ne doivent pas produire ces considérations dans l'esprit et dans le cœur des hommes ! Si nous la considérons par les rapports qu'elle a avec nous, elle est notre reine, notre avocate, notre corédemptrice, notre bonne mère ; elle est notre espérance, comme chante l'Eglise ; elle est notre caution auprès de DIEU, comme parle S. Augustin ; elle est notre médiatrice auprès du souverain Médiateur, comme dit S. Bernard ; elle est le remède de tous nos maux, comme publie S. Bonaventure ; elle est notre paix, notre joie, notre consolation, pour parler comme S. Ephrem : elle est enfin notre gloire, notre couronne et notre vie, ainsi qu'elle est appelée par l'Eglise même. — Voilà quelle est la bienheureuse fille que nous honorons aujourd'hui dans son berceau ; voilà les titres, les prérogatives, les qualités de Marie naissante. — Mais elle n'est pas encore mère de DIEU : elle l'est dans les décrets éternels et dans les idées de DIEU, à qui durant toute l'éternité tout est présent. Elle n'a été conçue sans aucune tache, elle n'est née toute sainte, que pour être mère de DIEU ; et quoique le prince qui naît ne soit pas encore roi, il suffit qu'il doive l'être pour mériter d'être honoré et respecté des peuples. Quels doivent être nos respectueux sentiments pour la toute-puissante et tout aimable Mère de DIEU, qui nous est, pour ainsi dire, toutes choses, et à qui il semble que nous tenions lieu de toutes choses ! De tous les jours de la vie des grands il n'y a que celui de la naissance qui soit tous les ans un sujet de joie, de compliments, de fêtes : il n'en est pas toujours un juste sujet. Cet usage fait voir l'amour et le respect qu'on a pour un prince qu'on honore dès le jour de sa naissance. Notre joie pour Marie naissante, notre vénération, notre culte, sont bien plus justes ; nos respects sont bien mieux fondés. (*Croiset, ibid.*)

[Marie source de bénédictions]. — Marie naît pour être la Mère de DIEU, et par conséquent pour être la Mère des hommes, la dame souveraine de l'univers, notre espérance, notre asile, notre refuge, notre consolation. Elle vient au monde comblée de mérites, et nous savons qu'inafailliblement elle comblera le monde de bonheur et de bénédictions. Un chrétien peut-il n'être pas empressé à rendre ses devoirs, ses hommages, son culte à

cette souveraine, dès le moment qu'elle a commencé de voir le jour? Devons-nous attendre qu'elle soit mourante au pied de la croix, ou triomphante dans la gloire? Toutes les célestes intelligences ne manquèrent pas de lui rendre leurs hommages dès qu'elle parut sur la terre, la regardant dès lors comme la Reine de tous les esprits bienheureux : quels doivent être nos empressements, notre joie, nos vœux, notre tendresse envers elle, au jour de sa naissance! et si les grands du monde regardent le jour de leur naissance chaque année comme le jour de leur fête, s'ils ne sauraient refuser aucune grâce, si c'est le jour de leurs libéralités, pensons-nous que Marie, ce jour-là, soit moins gracieuse envers nous ou moins libérale? Non, Vierge sainte, nous ne le pensons pas, et ce serait avoir un sentiment indigne de votre auguste dignité et de votre bon cœur, si bienfaisant, que de douter de votre amour pour nous au jour de cette fête. Je suis bien résolu de ne m'en point rendre indigne en ce précieux jour. (*Le même*).



LA PRÉSENTATION

DE LA SAINTE VIERGE.

[Ce que l'Eglise célèbre en ce jour]. — L'Eglise célèbre en ce jour la fête de la Présentation de Notre Dame au temple, c'est-à-dire l'offrande publique et solennelle que fit à DIEU la Sainte Vierge de son cœur, de son esprit, de son corps et de toutes les puissances de son âme, de la manière la plus parfaite et la plus glorieuse à DIEU qui eût encore jamais été. C'est ici le plus grand sacrifice qui ait été fait à DIEU depuis la naissance du monde. Il n'y eut jamais de pure créature plus accomplie, plus parfaite, plus sainte, sanctifiée dès le premier moment de sa vie. Plus sainte elle seule, au jour de sa naissance, que tous les saints ensemble à l'heure de leur mort, disent les Pères, Marie, à l'âge de trois ans, s'offre elle-même, se dévoue, se consacre à son Créateur dans le temple de Jérusalem : y eut-il jamais offrande d'un plus grand prix ? DIEU vit-il jamais dans son temple une victime qui lui fût plus agréable ! Que d'esprits célestes assistèrent à cet acte de religion si glorieux à DIEU, à cette auguste cérémonie, l'admiration de toute la Jérusalem céleste ! Tout le ciel fut en fête en cet heureux jour. L'Eglise pouvait-elle se dispenser d'en célébrer ce même jour la solennité, la mémoire et la fête ? C'est ce qui a porté tant de SS. Pères à regarder la Présentation au temple de Jérusalem comme le premier acte de religion, qui a été le plus agréable à DIEU, et la fête de ce jour comme le prélude, pour ainsi dire, de toutes les fêtes. (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*.)

[Deux manières de se présenter au temple parmi les Juifs]. — Il y avait deux sortes de présentations parmi les Juifs. — La première était commandée par la

loi, qui ordonnait que la femme qui aurait mis un enfant au monde le présenterait dans le temple au bout de quarante jours si c'était un garçon, et de quatre-vingts jours si c'était une fille. Cette cérémonie s'appelait proprement *présentation* de l'enfant, et *purification* à l'égard de la mère. — L'autre présentation se faisait par ceux qui en avaient fait le vœu. Car, dès le commencement de la loi de Moïse, c'était un usage religieux parmi les Hébreux de se vouer eux-mêmes et de vouer leurs enfants à DIEU, soit irrévocablement et pour toujours, soit en se réservant le pouvoir de les racheter par des présents faits au Seigneur ou par des sacrifices. Il y avait pour cela, autour du temple de Jérusalem, des appartements destinés les uns pour les hommes, les autres pour les femmes, quelques-uns pour les garçons et les autres pour les filles qui y devaient accomplir le vœu qu'ils avaient fait, ou que leurs parents avaient fait pour eux. Leur emploi était de servir aux ministères sacrés, et de travailler aux ornements du temple, chacun selon son âge, son état, sa capacité. Ainsi Ste Anne et S. Joachim, selon la plus ancienne et la plus respectable tradition, se voyant sur le retour de l'âge et hors d'état d'avoir des enfants, firent vœu à DIEU que, s'il daignait leur en donner un et les délivrer par là de la tache, infamante alors, de la stérilité, ils consacraient cet enfant à son service dans le temple. DIEU, qui voulait que tout fût miraculeux dans celle qu'il avait destinée de toute éternité pour être la Mère de DIEU, exauça leur prière en leur donnant cette bienheureuse créature, qui était cette aurore tant désirée, laquelle devait nous donner le soleil de justice, afin de nous tirer des ténèbres du péché où tout le genre humain était enseveli. Dès qu'elle fut sevrée et qu'elle fut à la troisième année de son âge, ses parents se virent obligés d'accomplir leur vœu, et menèrent leur fille au temple. Quelques SS. Pères disent que la cérémonie de la Présentation de la sainte Vierge dans le temple de Jérusalem se fit avec une célébrité extraordinaire; que non-seulement toute la parenté voulut l'y accompagner, mais que, par une inspiration secrète, dont on ignorait le mystère, toutes les personnes les plus qualifiées de Jérusalem voulurent assister à cette auguste cérémonie, tandis que les anges l'accompagnaient invisiblement et célébraient cette fête par leurs concerts. Cette offrande fut sans doute accompagnée d'un sacrifice, comme le fut celle de Samuel; mais celui que fit alors à DIEU cette incomparable fille, de tout ce qu'elle était et de tout ce qu'elle avait, fut bien d'un autre mérite devant DIEU et d'un autre prix. Les autres filles qu'on présentait en bas âge, n'ayant pas encore l'usage de la raison, ne savaient pas ce qu'on faisait d'elles, et ne l'apprenaient qu'avec le temps; mais celle-ci, à qui par un privilège spécial la raison avait été avancée dès le temps de la conception, parfaitement instruite par l'ESPRIT-SAINT, connaissait l'importance de cette sainte cérémonie: et quel soin n'apporta-t-elle point pour la rendre agréable à la divine Majesté!

(*Le même*).

[Imiter Marie]. — Quoique cette fête soit particulièrement la fête des vierges, elle l'est aussi, en un sens, de tous les fidèles. Car, si tous ne peuvent pas faire de la virginité de la sainte Vierge l'objet de leur imitation, ils peuvent et doivent tous imiter son humilité, sa charité et ses autres vertus, qui ont fait tout le bonheur et la gloire de son état. Ils ne peuvent pas tous consacrer à DIEU leur corps par la virginité, comme elle; mais ils sont tous obligés de lui consacrer, à son exemple, leur cœur par la charité. Tous sont obligés d'éviter la corruption du monde, de se sanctifier par l'exercice et la pratique des vertus qui conviennent à chacun selon son état, et de se tenir prêts pour l'accomplissement des desseins de DIEU, soit de ceux qu'il a sur son Eglise en général, ou sur chacun d'eux en particulier. Et quand DIEU ne nous destinerait à rien de particulier dans le corps mystique de son Fils, dont nous sommes membres, nous avons toujours le grand ouvrage de notre salut à quoi nous sommes destinés, et à quoi nous devons nous préparer et nous occuper toute notre vie. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Prière à la sainte Vierge]. — Sainte Vierge, qui avez porté de bonne heure le joug du Seigneur, et qui vous êtes si souvent présentée à DIEU comme une offrande pure et agréable à ses yeux, suppléez par votre intercession à ce qui manque à l'offrande que nous faisons de nous-mêmes, et présentez-nous à JÉSUS-CHRIST votre Fils, qui ne rejettera point ce qui lui aura été présenté par une telle Mère. Si ses yeux y découvrent quelque chose d'impur, que son sang le lave, et que sa grâce, qui vous a destinée et préparée pour être la Mère d'un DIEU rédempteur des hommes, nous prépare aussi pour recueillir par une vie sainte les fruits de notre rédemption. (*Le même*).

[Ses vertus croissent avec l'âge]. — A mesure que cette jeune vierge avançait en âge, ses vertus changeaient de conduite, et non pas d'objet. Elles étaient plus lumineuses, et n'étaient pas moins pures. Dans ses occupations extérieures et ses devoirs de charité, elle ne perdait rien de son union avec DIEU, usant de ses sens pour la nécessité, et rien pour le plaisir. On peut dire qu'elle était entourée des objets du monde sans en être frappée par aucune impression dangereuse. Son âme exempte du tumulte et des nuages que produisent les passions, écoutait en silence la voix de son Créateur et recevait la lumière pure de la vérité. Elle vivait et conversait toujours sous les yeux de la Majesté souveraine. Son sommeil même, dit S. Ambroise, était une espèce de repos sacré, qui n'interrompait pas son application à DIEU, et les créatures, loin de lui causer la moindre dissipation, lui aidaient à se réveiller, comme les effets et les images font naturellement remonter à leur cause et à leur original ceux qui les considèrent. (*Second Discours à l'Académie*, *Année 1681*).

[Elle fait un vœu jusqu'alors inconnu]. — Le premier usage que la sainte Vierge fait des grâces qu'elle reçoit du Ciel, c'est de se consacrer tout entière à DIEU, et ce qui dans les autres est à peine le fruit tardif d'une sainteté consommée par le temps est en elle le premier fruit d'une sainteté qui ne vient que de naître. Présentée dès son enfance au temple dans une sainte retraite, loin du commerce et de la corruption du siècle, elle passe sa plus tendre jeunesse au service des autels et donne à DIEU les prémices de sa vie. Inspirée ensuite par le SAINT-ESPRIT d'embrasser une vertu nouvelle et inconnue, que nul précepte, nul conseil ne pouvait lui avoir apprise, par un vœu sans exemple elle s'en fait une loi inviolable et sacrée; que dis-je? un vœu alors sans exemple. L'espérance flatteuse qu'avaient toutes les filles d'Israël d'enfanter le Messie n'avait-elle pas même tourné parmi elles la virginité en opprobre et en malédiction? La Vierge seule, entre les filles de Sion, n'osant penser que le choix de DIEU dût tomber sur elle, s'élevant d'ailleurs au-dessus de la vaine et fausse estime des hommes, renonce, pour conserver sa pureté, à une gloire si haute, dont elle se croit indigne, et surmonte un déshonneur populaire qu'elle croit indigne d'elle. (*Discours à l'Académie*, 1681).

[Vie cachée de Marie]. — Combien, dans l'obscurité de la vie secrète et cachée que menait la Vierge sainte dans le temple, son humilité nous a-t-elle dérobé de saintes actions et d'exemples édifiants! Combien d'exercices pieux, de devoirs accomplis, de bonnes œuvres pratiquées, de conseils observés, sont demeurés ensevelis dans cette sainte retraite où elle s'était enfermée? Mais tâchons au moins d'entrevoir tant de vertus au travers du voile dont sa modestie les a couvertes; et ne craignons point de dire que, si l'humilité, quand elle est parfaite, sait cacher toutes les vertus, toutes les vertus se sont trouvées là où se trouvait une parfaite humilité. Doit-on cependant laisser dans cette nuit obscure, où ces vertus se sont perdues à nos yeux, l'ardente charité qui les animait toutes, et qui les lui faisait rapporter à DIEU comme à leur dernière et unique fin? Unie d'esprit à lui par les efforts de cette charité, avant qu'il s'unît sensiblement à elle par son incarnation, elle conçut le Verbe dans son cœur avant même qu'elle l'eût conçu dans son sein. (*Le même*).

[Marie fait vœu de virginité]. — C'est une tradition aussi ancienne que l'Eglise, et autorisée par le sentiment des saints Pères, que Marie, dès l'âge de trois ans, fut présentée au Seigneur dans le temple de Jérusalem, et que, suivant l'attrait intérieur de la grâce, elle s'y consacra à DIEU par un vœu solennel de virginité perpétuelle. Le sacrifice de cette Vierge n'a rien que de grand, et tout en rehausse le prix. — 1°. DIEU est la personne à qui ce sacrifice est offert; — 2°. Marie est la victime et le prêtre qui, se sacrifiant elle-même, offre à DIEU ce qui était alors le plus grand et le plus précieux au monde; — 3°. Elle offre, par cette seule action, une

fille au Père éternel, une mère au fils de DIEU, une épouse au Saint-Esprit, une reine aux anges, une avocate aux pécheurs, une médiatrice à tous les hommes. Quel sacrifice ! quelle victime ! quel sacrificateur ! Que cette offrande, ô mon DIEU, est digne de vous ! Le monde, depuis sa naissance, avait-il jamais vu un si beau présent et une si sainte victime ? Quelle gloire pour Marie d'avoir la première appris à une infinité de vierges le moyen de s'élever au-dessus de la faiblesse de leur sexe, d'imiter la pureté des anges, qui sont de purs esprits, et de surpasser leur vertu en conservant dans des vases extrêmement fragiles un si précieux trésor ! Quelle honte pour moi, ô mon DIEU, si je ne suis pas semblable à cet excellent modèle sur lequel je suis obligé de me former ! (*Solitude des Vierges*).

[Fidélité de Marie]. — Considérons avec quelle fidélité Marie garda toute sa vie ce qu'elle voua dès l'âge de trois ans. — 1°. Le constant amour qu'elle avait pour son Créateur ; — 2°. Le vrai et solide plaisir qu'elle se faisait d'en dépendre ; — 3°. le désir ardent d'être toute à lui, furent les liens qui attachèrent pour jamais son cœur avec le sien. Auguste temple de Jérusalem, sacrés autels au pied desquels on a si souvent admiré cette jeune Vierge levant ses mains pures et innocentes au ciel, et répandant son cœur en la présence du Dieu vivant, vous fûtes témoins du sacrifice qu'elle fit d'elle-même dès le premier jour de sa présentation, mais combien de fois l'a-t-elle renouvelé en secret combien de vertus a-t-elle dérochées à la connaissance des hommes, les pratiquant dans le silence ! avec quelle ferveur et quelle constance n'a-t-elle pas servi son Seigneur et son DIEU ! Que vous êtes heureuse, ô très-sainte Vierge, de pouvoir dire, avec l'Épouse des Cantiques : J'ai toujours été fidèle à mon époux : j'ai gardé à mon bien-aimé les fruits nouveaux aussi bien que les anciens ! Oh ! qu'il est beau d'avoir consacré à DIEU les prémices de sa pureté dès son enfance, qu'il est glorieux d'en avoir conservé la fleur jusqu'à la mort ! (*Le même ouvrage*).

[Solitude extérieure de la Sainte Vierge]. — La maison des vierges consacrées à DIEU, située entre l'autel et le temple, n'était pas assez sainte ni assez solitaire pour la Sainte Vierge. — Le grand prêtre, que plusieurs croient avoir été Zacharie père de S. Jean-Baptiste, la plaça, par une secrète inspiration du Ciel, non dans le sanctuaire, comme S. Germain l'a écrit, mais dans un endroit qui en était plus proche que celui où étaient les autres vierges. Elle y vécut onze ans cachée aux yeux du monde, comme une chose sacrée, parce que les yeux profanes du monde n'étaient pas assez purs pour voir une si sainte fille. C'est dans cet auguste Temple que, séparée des créatures, unie de cœur et d'esprit à DIEU, lui consacrant tous les moments de sa vie, se perfectionnant par l'exercice du pur amour et de toutes les vertus, elle devint elle-même un temple vivant, plus digne

de DIEU que celui de Salomon. Que la pureté de celis céleste et de cette très-chaste Vierge était en sûreté dans cette sainte solitude ! Qui aurait pu en ternir la fleur et la beauté dans cet heureux séjour, où elle ne respirait qu'un air très-pur, où elle n'avait presque point d'autre entretien qu'avec les anges, où le Ciel toujours ouvert faisait distiller sur elle la rosée qui entretient la pureté des vierges, où DIEU prenait plaisir de parler au cœur de cette jeune solitaire ? Si Marie, sur qui l'esprit de DIEU veillait comme sur son épouse et que les anges gardaient comme la Mère de leur DIEU, s'est séparée du monde pour conserver son innocence, une vierge qui n'usera pas de cette sage précaution peut-elle espérer de conserver la sienne en se répandant dans le siècle ? (*Le même*).

[La Sainte Vierge joint la solitude d'esprit à celle du corps]. — C'est par cette solitude intérieure que l'âme de la Sainte Vierge, dégagée de tous les objets créés, et n'étant occupé que de DIEU seul, était toujours dans le ciel, quoique son corps fût encore sur la terre. C'est dans le désert que le patriarche Jacob vit une échelle mystérieuse sur le haut de laquelle DIEU était appuyé, et à la faveur de laquelle les anges descendaient du ciel sur la terre, et remontaient de la terre au ciel. Mais ce n'était qu'un songe et une figure. Développons le mystère. C'est dans la sacrée solitude de Marie que la terre entretient un doux commerce avec le ciel, et la créature avec son Créateur. DIEU descendait dans le cœur de Marie, et Marie s'élevait jusque dans le sein de DIEU. DIEU, par de continuelles inspirations, parlait au cœur de Marie, et Marie, par de fréquents désirs, parlait incessamment au cœur de DIEU. O le saint et heureux commerce que celui qu'un cœur entretient avec son Créateur ! Oh ! que la solitude est un agréable séjour lorsqu'une âme, insensible à tout ce qui est hors de soi, n'est touchée que de DIEU et ne pense qu'à DIEU qui est en elle ! (*Le même*).

[Amour et charité de Marie]. — Plusieurs des SS. Pères comparent Marie à l'aurore, à cause des progrès admirables qu'elle a faits dans la perfection. Ayant reçu, dès le premier moment de sa conception, la grâce et l'usage de la raison aussi bien que les anges, elle se servit de l'un et de l'autre pour commencer à aimer son Créateur en même temps qu'elle commença à vivre. Elle l'aima dès le premier instant avec tant d'ardeur et de tendresse, qu'elle s'éleva au-dessus des anges, et qu'elle les surpassa tous en amour. Sachant bien user de la grâce, elle crût en vertus à mesure qu'elle croissait en âge. Mais ce fut principalement dans le temple qu'elle crût en piété, en connaissance, en amour, en mérites. C'est là, dit l'Abbé Rupert, que le Saint-Esprit, occupé à la préparer pour en faire son épouse, travailla sur elle avec plus de succès que le Père éternel n'avait travaillé sur le premier homme et sur la première femme. Ce n'est pas qu'il fût un maître plus habile que le Père éternel ; mais c'est qu'il travailla sur un sujet plus heureux, sur une terre plus pure, sur un cœur plus fidèle et

sur une âme plus innocente. Adam et Eve, au lieu de croître en amour, perdirent la grâce jusque dans le paradis terrestre, peu de temps après l'y avoir reçue. Mais avec quelle sainteté Marie ne vécut-elle point dans le temple ! avec quel soin, avec quelle attention, avec quelle ferveur ne travailla-t-elle pas à sa perfection ! que ne fit-elle pas pour se rendre digne Mère de DIEU ! que d'actes d'amour, de religion, de toutes les vertus, n'exerça-t-elle pas dans cet heureux séjour, vouant à DIEU sa virginité, contemplant ses grandeurs, remplissant son esprit des vérités de sa loi. (*Le même*).

[Principe des mérites de Marie]. — Considérez le principe et le motif qui élevèrent Marie à un si haut degré de perfection : — 1° La Charité de DIEU répandue dans son cœur en a été le principe ; 2° Son amour envers DIEU en a été le motif. — La charité de DIEU étant infinie, l'amour de Marie étant une participation de celui de DIEU, il n'a eu ni bornes ni limites ; vivre et aimer n'était en elle que la même chose. Elle méritait en tout temps, par toutes ses actions de jour et de nuit : car, plus occupée de DIEU que l'Épouse des Cantiques, on peut dire d'elle, avec plusieurs docteurs, que son cœur veillait lorsque son corps reposait. Les vœux des patriarches et les désirs des prophètes ont avancé la venue du Messie ; les prières et les mérites de Marie l'ont obtenue, et lui ont fait mériter d'être sa mère. Si un seul regard de l'Épouse ravit le cœur de DIEU, faut-il s'étonner que tant de fervents désirs, tant de saintes pensées, tant d'actes d'amour, que Marie forma dans le temple, aient attiré le Fils de DIEU dans son sein ? Si les anges se réjouissent dans le ciel en voyant le cœur d'un pécheur qui fait pénitence sur la terre, avec quelle joie, avec quel plaisir, ô mon DIEU ! regardiez-vous le cœur innocent de votre Mère, orné de tant de vertus ?

Considérez, de plus, par quelles voies Marie s'éleva dans le temple à un si haut degré de perfection. Ce fut 1° Par la prière, 2° Par la lecture, 3° Par la pratique des vertus les plus sublimes. Par la prière, son esprit montait de la terre au ciel pour s'entretenir avec DIEU. Par la lecture des saintes Ecritures, DIEU descendait du ciel sur la terre pour parler à son cœur. Par l'exercice des vertus, elle entretenait et faisait croître la flamme du divin amour, dont son âme était pénétrée. Ainsi, allant à tout moment croissant de vertu en vertu, de clarté en clarté, elle mérite enfin de renfermer dans son sein le divin soleil de justice. O la belle vie ! ô les heureux commencements ! oh ! que le temps d'un âge si fragile, où à peine connaît-on la vertu, est employé saintement, lorsqu'on l'emploie de la sorte ! (*La solitude des vierges*).

[Marie se présente au temple dès son bas âge]. — A peine, disent les Pères, Marie eut-elle atteint l'âge de trois ans, qu'elle se présenta au temple pour y être offerte et consacrée pour toujours à son DIEU. Ce fut dans ce lieu

saint qu'elle forma le premier plan de la vie religieuse, par cet irrévocable vœu de chasteté qu'elle fit alors à DIEU, disent encore les Pères. — Hélas ! il s'en faut bien, ô mon DIEU, que j'aie commencé si tôt à me donner à vous ! Encore, si par ma pénitence, par ma ferveur, par mon zèle, je réparais les désordres qui ont précédé mon retour vers vous ! si du moins je n'augmentais pas, par ma lâcheté, le nombre des fautes que j'avais entrepris d'expier en me consacrant à vous ! Que je suis éloigné, Vierge sainte, de ce zèle ardent que vous aviez pour la perfection ! Vous voyiez à chaque instant s'augmenter, se perfectionner en vous, par votre fidélité à la grâce, les plus héroïques vertus : et moi je les vois s'affaiblir tous les jours dans mon cœur par ma tiédeur, par ma négligence. J'en rougis, Seigneur, je la déteste : aidez-moi à la surmonter ; exaucez votre Mère, qui vous demande pour moi cette grâce. Elle est ma mère aussi bien que la vôtre : je dois donc tout espérer de sa bonté pour moi et de son crédit auprès de vous. (**Le P. Laneuville, Nouveau-Testament**).

[Marie consacrer à Dieu sa virginité]. — Nous pouvons ici remarquer une chose qui est fondée sur l'Évangile : c'est que la Sainte Vierge avait pris une ferme résolution, que S. Augustin appelle vœu, de demeurer vierge toute sa vie, comme elle l'est demeurée effectivement ; quoiqu'elle ait eu le bonheur de concevoir et d'enfanter JÉSUS-CHRIST selon la chair. Elle ne savait pas que DIEU la destinait à cette haute dignité de Mère de DIEU lorsqu'elle lui consacra sa virginité, DIEU voulant exprès, dit S. Augustin, qu'elle fit ce vœu indépendamment de la qualité de Mère de DIEU, afin qu'elle eût des imitatrices, et qu'on ne crût pas que l'état de virginité n'eût été réservé que pour celle qui devait mettre au monde le Fils de DIEU. Cette résolution, ce vœu de la Sainte Vierge, cette consécration d'elle-même, de quelque manière qu'elle ait été faite, soit par une destination antérieure de ses parents, soit par une volonté secrète que le SAINT-ESPRIT lui inspira, c'est ce que l'Église veut que nous honorions particulièrement en ce jour. Ceux et celles qui sont consacrés à DIEU de la sorte dans un monastère, ou qui ont résolu de garder dans le monde la pureté virginale, comme tant de pieuses filles, trouvent, dans cette présentation ou consécration de la Vierge, un modèle achevé de tout ce qu'ils doivent faire pour rendre cette action agréable à DIEU et utile à eux-mêmes. Il ne leur doit pas suffire d'être vierges comme elle, il faut que, comme elle, ils soient humbles, modestes, obéissants et soumis à toutes les volontés de DIEU. La charité est la gardienne de la virginité, et le lieu où demeure cette gardienne c'est l'humilité. Il ne leur est pas permis d'aimer peu JÉSUS-CHRIST, pour qui ils ont renoncé à des objets mêmes qu'il leur était permis d'aimer. (**Le Tourneux, Année chrétienne**).

[Même sujet]. — DIEU n'avait point encore vu de sacrifice qui fût plus

selon son cœur, ni de victime qui lui fût plus agréable ; mais ce qui rendit cette présentation au temple encore plus précieuse, et ce qui est singulier à Marie, ce fut le vœu de virginité qu'elle fit proprement en ce jour. On ne doute point que celle qui était le trésor de la virginité, *Virginitatis thesaurus*, comme parle S. Jean de Damas ; la gloire et l'ornement des vierges, *Gloria virginum* ; la première des vierges et celle qui en a levé l'étendard la première, *Virginum vexillifera*, dit S. Ambroise, et *virginitatis magistra* ; on ne doute point, dis-je, qu'elle n'en eût fait vœu dès le premier moment qu'elle eut l'usage de la raison, c'est-à-dire dès le premier moment de sa vie. Mais cette offrande prématurée de son intégrité, disent les Pères, était tout intérieure et comme confondue avec les actes spirituels qu'elle fit de toutes les autres vertus dans ce premier moment.

Ce fut proprement au jour de la glorieuse Présentation dans le temple que cette fille bien-aimée du Père éternel, cette mère du Fils unique du Père, cette épouse du SAINT-ESPRIT, toute belle, toujours sans tache, enfin cette reine des Vierges, fit solennellement vœu à son DIEU d'une virginité perpétuelle, la plus parfaite qui fut jamais. C'est ce qui fait dire à S. Anselme, parlant à JÉSUS-CHRIST : « Vous êtes descendu, Seigneur, du sublime trône de votre gloire dans les chastes entrailles d'une fille humble et abjecte à ses propres yeux, mais la première consacrée par le vœu de virginité, et comme scellée : c'est par ce Sceau sacré qu'elle est appelée dans l'Écriture un jardin fermé et une fontaine scellée : *Hortus conclusus, fons signatus*. » Certainement, dit S. Augustin, la Vierge n'aurait pas dit à l'ange qui lui annonçait la nouvelle qu'elle enfanterait un Fils : Comment cela se pourra-t-il faire ? si elle n'avait fait ce vœu : *Profectò non diceret Virgo : Quomodò fiet istud ? nisi DEO se ante virginem vovisset*. (Croiset).

[Beauté de ce sacrifice]. — Que vos démarches sont belles, Fille du Prince ! *Quàm pulchri sunt gressus tui, Filia Principis!* Que cette cérémonie fut auguste ! que ce sacrifice fut précieux ! que cette offrande fut bien reçue ? L'air, la modestie, le maintien, toute la contenance de cette jeune fille entrant dans le temple, dit S. Ambroise, firent l'admiration des hommes et des anges ; et combien furent agréables à DIEU même les sentiments et les saintes dispositions de son cœur ! Le jour de la Dédicace, auquel l'Écriture dit que le temple fut tout rempli de la gloire de DIEU, ne fut pas si glorieux au Seigneur que celui auquel Marie vint au temple, et le nombre prodigieux de victimes que Salomon fit immoler pour relever la pompe de cette solennité ne fut pas une offrande si agréable aux yeux de DIEU que lui est aujourd'hui la Présentation de cette Vierge si pure, qui se dévoue entièrement à sa gloire et à son service. (*Le même*).

[Ste Anne et S. Joachim s'y unissent.] — On ne peut assez louer la généreuse

piété de S. Joachim et de Ste Anne, qui, étant tous deux d'une vertu consommée, n'eurent garde de rien retrancher du sacrifice qu'ils faisaient. Cette jeune fille était toute leur consolation, ils l'avaient demandée longtemps au Seigneur, ils l'avaient obtenue. Ils eussent pu satisfaire à leur vœu en présentant leur fille au temple, et en donnant trois sicles qui étaient ordonnés dans le Lévitique pour racheter les filles que l'on offrait au Seigneur, depuis un mois jusqu'à cinq ans ; ils eussent pu la ramener chez eux, comme la seule consolation qu'ils eussent dans leur vieillesse. Mais leur inclination ne fut ni consultée ni écoutée. Ils déférèrent à l'inclination de leur sainte fille, qui, plus éclairée à l'âge de trois ans que toute la sagesse humaine dans la perfection de la plus expérimentée vieillesse, seule instruite parfaitement de tous les desseins de DIEU sur elle, sollicita auprès de ses chers parents l'accomplissement d'un sacrifice qui leur coûtait cher à la vérité, mais qu'ils devaient consommer malgré toutes les oppositions de la nature. Ils le firent. La cérémonie de la Présentation finie, ils laissèrent ce précieux trésor au temple, pour y servir aux fonctions qui lui convenaient. Elle y resta, dans l'appartement des filles, jusqu'à l'âge de quinze ans, qu'elle fut mariée à S. Joseph pour l'accomplissement des plus grands mystères. DIEU, qui lui avait destiné ce chaste Epoux, l'avait prévenu d'un pareil don de chasteté, et la Sainte Vierge ne consentit à l'épouser qu'après qu'elle fut assurée que le même vœu de virginité perpétuelle devait unir inviolablement les deux époux, et être le principal ornement de leur mariage. (*Le même*).

[Vertus de Marie au temple]. — Les vertus extraordinaires qui éclataient dans cette sainte fille, et les dons surnaturels dont DIEU l'avait ornée si extraordinairement, la firent d'abord admirer comme un prodige de la grâce, et donnèrent une si haute idée de son éminente et miraculeuse sainteté, que plusieurs SS. Pères assurent qu'on permit à la Sainte Vierge, tout le temps qu'elle resta au temple de Jérusalem, d'entrer, par un privilège singulier, dans le sanctuaire, et même dans le lieu le plus saint, où il n'était permis d'entrer de droit qu'au grand-prêtre. C'était une grâce qu'on n'accordait qu'aux personnes d'une éminente sainteté, comme il paraît dans S. Jacques, à qui, à cause de sa haute vertu, on accorda la même grâce. C'était le lieu saint où la plus sainte des pures créatures qui fut jamais passait la plus grande partie du jour, répandant son cœur devant DIEU et lui offrant continuellement des sacrifices de louanges plus agréables et plus précieux que tous les sacrifices des animaux qui avaient été offerts dans le temple. Comprenons, s'il est possible, quelle était l'ardeur de ce feu divin dont le cœur de Marie était embrasé dans ce saint lieu ; quelle était la ferveur de ses vœux et de ses prières ! Il n'y a que les célestes intelligences, témoins ordinaires de ses ferveurs, qui aient pu se former une idée juste de la sainteté de ses méditations, de

J'ai été affermie dans Sion, j'ai trouvé mon repos dans la sainte cité. (Eccli. XXIIV). C'est ce que l'Eglise fait dire avec raison à la très-sainte Vierge, et c'est ce que devraient avoir la consolation de dire toutes les personnes religieuses : qu'elles sont affermies dans Sion par une vocation divine, par une innocence de mœurs, par une continuité de ferveur sans relâche : et elles trouveraient un doux repos dans la sainte cité. L'état religieux étant si saint et les maisons religieuses étant l'asile de l'innocence, la douce solitude des vierges, le séjour fixe de la vertu, à l'abri des tempêtes et des écueils, la terre de promission, l'image la plus ressemblante de la cité sainte, comment se peut-il faire que le dégoût y entre, et qu'il s'y trouve de l'amertume, de la tristesse, quelquefois même du repentir ? la manne y est en abondance, mais on s'en dégoûte dès qu'on regrette les oignons d'Egypte. Le démon n'ayant pas pu empêcher un jeune homme, une jeune fille de suivre les attraits de la grâce, qui, l'arrachant du monde, l'appelait à la religion, fait tous ses efforts, emploie toutes ses ruses, pour rendre sa fidélité passagère et sa générosité sans fruit. Ses premiers soins sont de faire envisager les petites règles comme des minuties dont on se dispense sans regret. (*Le même*).

[Empressement de Marie à se consacrer à Dieu]. — Nous devons considérer les deux principales vertus qui éclatent dans la solennelle Présentation de la Sainte Vierge au temple : l'empressement avec lequel elle se consacre à DIEU, et la perfection avec laquelle elle se dévoue toute à DIEU sans réserve. — La Sainte Vierge se consacre à DIEU, dans ce mystère, le plus tôt qu'elle peut, puisque c'est dès l'âge de trois ans. Ni la tendresse de l'âge, ni la faiblesse de son corps, ni l'affection de ses parents, ne l'arrêtent. Rien ne la retarde quand il s'agit de se donner à DIEU. Tout ce qui peut différer ce sacrifice diffère son bonheur et afflige son cœur. Elle l'eût fait dès le jour de sa naissance si sa piété, son amour pour DIEU et sa raison, qui avait prévenu l'âge, n'eût voulu suivre l'ordre de la nature et l'accommoder à ses lois. Il y avait trois ans entiers qu'elle soupirait après ce jour fortuné, et qu'elle l'attendait avec une sainte impatience. Chaque heure, chaque moment lui durait des siècles, dans le désir qu'elle avait de se voir solennellement dédiée au service de son Créateur. *Quando veniam*, dit-elle sans cesse avec le prophète, *quando veniam et apparebo ante faciem DEI?* (Ps. 41). « Quand est-ce que j'irai me présenter moi-même au temple pour faire une profession éclatante et publique de mon dévouement au service de mon DIEU ? Moment heureux, où délivrée des liens de ma première enfance, je paraîtrai devant le Seigneur dans son saint tabernacle, que vous me paraissiez encore éloigné ! » disait-elle tous les jours. — Avons-nous eu une pareille ardeur, un semblable empressement, une pareille promptitude, quand il s'est agi de nous donner à DIEU ? Nous devrions avoir commencé d'aimer DIEU dès que nous avons commencé à le connaître. Le premier usage de notre

raison, de notre volonté, de notre liberté, lui était dû : a-t-il eu du moins le suivant ? Avons-nous bien commencé d'aimer DIEU, de servir DIEU ? Nous comptons aisément les années et les jours que nous avons vécu : en comptons-nous beaucoup passés à son service ; ou, pour parler plus juste, DIEU compte-t-il beaucoup de nos jours sanctifiés par une piété sincère et constante ? Les personnes religieuses n'oublient jamais leurs années de religion : seront-ce autant d'années saintes ? Quel malheur, pour ces âmes privilégiées, si leurs jours sont vides, et si, après avoir paru aux yeux des hommes pour des personnes riches en biens spirituels, elles ne trouvent rien dans leurs mains à la dernière heure ! Marie, toute à DIEU, toute embrasée de l'amour de DIEU dès le premier moment de sa vie, vient faire au temple une profession publique de son dévouement à DIEU dès l'âge de trois ans, et à cet âge elle se consacre solennellement au service de DIEU pour toute sa vie. C'est une leçon qu'elle nous fait, c'est un grand exemple qu'elle nous donne : en avons-nous profité ? Quelle est l'époque de notre conversion ? — Je vous ai tard aimé, Seigneur, *Serò te amavi* ! Hélas ! combien d'années ai-je passées sans vous aimer ! et combien de gens touchent au terme de leur carrière sans avoir encore commencé de vous aimer ! (**Croiset**, *Exercices de piété*.)

[Marie donne tout]. — Il faut considérer que non-seulement la Sainte Vierge se consacre et se donne à DIEU de bonne heure, mais elle donne tout. Elle ne sait ce que c'est que ménagement, que réserve. Quand il s'agit de se consacrer à DIEU, elle rompt tous les liens qui l'attachent à ses parents, quelque forts qu'ils soient ; DIEU lui tient lieu de tout. Elle renonce à tous ses biens : le Seigneur seul est désormais son partage. Elle renonce à sa propre liberté, pour n'avoir point d'autre volonté que celle de DIEU, qui est l'unique règle de sa conduite. Elle renonce à tout plaisir pour l'amour de celui qui seul fait toutes ses délices. Imitons-nous la libéralité de Marie ? nous donnons-nous à DIEU entièrement, comme elle ? ne réservons-nous rien quand nous donnons même le plus à DIEU ? Les personnes religieuses ont l'avantage de s'être dévouées à DIEU la plupart d'assez bonne heure ; comme la Sainte Vierge, elles ont brisé les liens qui les attachaient à leurs parents : mais n'en forment-elles point d'autres ? Tous ont renoncé à leurs biens en faisant leurs vœux : mais ne se réserve-t-on rien du sacrifice ? On renonce pour toujours à sa liberté en entrant en religion : mais ne fait-on jamais sa propre volonté dans sa destination ? est-on toujours dans le lieu où DIEU nous veut ? nos emplois ne sont-ils jamais de notre choix ? ne contribue-t-on en rien aux distinctions que les supérieurs font de nous ? faisons-nous en tout leur volonté ? nos supérieurs ne sont-ils jamais forcés à faire la nôtre ? On renonce, il est vrai, à tout plaisir en entrant en religion ; on prend la croix, et on s'oblige de mener une vie crucifiée : mais la mortification constante et réelle fait-elle le caractère de toutes les personnes religieuses ? l'amour-

propre ne réclame-t-il point ses anciens droits, et ne lui accorde-t-on rien contre le devoir et la conscience ? l'immortification, et même la sensualité, sont-elles inconnues à tous les religieux ? les passions ne trouvent-elles point d'asile dans le cloître ? Que servira à ces âmes lâches et infidèles, à ces religieux tièdes et imparfaits, d'avoir fait une éclatante démarche, de s'être voués au Seigneur avec tant d'éclat, si leur vie dément leur profession, et si DIEU trouve tant de vols et de larcins dans leur sacrifice ? (**Croiset, Ibid.**)

[Se consacrer à Dieu pour toujours]. — Tout est mystère dans les actions de la Sainte Vierge, tout est instruction, tout est sujet de confiance et de dévotion. La très-sainte Vierge, dans le mystère de ce jour, se consacre à DIEU dès l'âge de trois ans ; elle se dévoue à DIEU pour toujours, et dans cette offrande, dans cette consécration, elle donne tout sans réserve. Grand exemple, belle leçon pour tout le monde, dans toutes les conditions, et dans tous les états ! Y a-t-il longtemps que vous vous êtes donné à DIEU et dévoué à son service ? Vous le deviez faire dès l'âge de raison : combien de gens ne l'ont pas encore fait dans leur vieillesse ! l'avez-vous fait ? Oseriez-vous différer de le faire, si vous ne l'avez pas encore fait ? Si vous avez le bonheur d'être dans l'état religieux, vous pouvez aisément compter les années depuis votre profession, mais en compterez-vous autant depuis votre consécration à DIEU sans interruption et sans aucune réserve ? Un moyen de faire ce pas généreux, cette donation entière de tout nous-mêmes à notre DIEU d'une manière sincère, persévérante et à n'en plus revenir, c'est d'engager, par notre dévotion et notre confiance, la Sainte Vierge à nous présenter elle-même au Seigneur, et à sceller, pour ainsi dire, notre conversion, notre donation, par des grâces particulières et par une protection de mère. Pour cela renouvez vos engagements à son service et votre tendre dévotion envers elle. Présentez-vous à elle comme à votre chère mère, pour qu'elle vous présente elle-même, en ce jour, à son divin Fils. Faites une nouvelle et solennelle protestation de vouloir être singulièrement dévot et serviteur de la Sainte Vierge toute votre vie. (*Le même*).

LA PURIFICATION

DE LA SAINTE VIERGE.

[Ce que c'est que la Purification]. — La fête de ce jour renferme deux grands mystères : la Purification de la très-sainte Vierge et la Présentation de JÉSUS-CHRIST ; la plus pure de toutes les vierges qui vient se soumettre à la loi de la purification, le Saint des saints, le prêtre éternel de la nouvelle Alliance, qui vient s'offrir au Seigneur en qualité de victime. Marie Mère de DIEU, la plus sainte de toutes les femmes, vient offrir un sacrifice d'expiation, elle qui n'a jamais contracté la moindre tache ; le Fils unique du Père éternel, le Rédempteur de tous les hommes, veut être racheté, afin de s'immoler lui-même pour nous sur le Calvaire. Double sacrifice dans ce double mystère : la plus tendre de toutes les vierges qui par humilité veut bien être confondue avec les femmes ordinaires. Marie, dans cette présentation, sacrifie pour le salut des hommes ce qu'elle a de plus cher en qualité de mère, qui est son fils ; et, dans la purification, elle immole, pour ainsi dire, ce qu'elle a de plus précieux en qualité de vierge, qui est la gloire de la virginité même. Que de mystères dans un seul ! Un DIEU victime, une vierge qui prend la seule qualité de mère ; un saint prophète, qui tient entre ses bras le Messie, et qui développe tous les secrets et toute l'économie de notre rédemption ! Tout nous prêche ici l'excès de l'amour d'un DIEU envers les hommes, et la tendresse de la Mère d'un DIEU envers les pécheurs ; le culte de la religion, la parfaite soumission à la loi, le mérite de l'humilité, l'importance du salut. Quel fonds de salutaires réflexions à

qui entre bien dans l'esprit du mystère ! (**Croiset**, *Exercices de piété.*)

[Texte de la loi]. Outre la loi de la purification de la mère, il y en avait encore une qui regardait particulièrement le fils aîné. Par cette loi, tous les premiers nés des enfants d'Israël devaient être dévoués au ministère des autels, comme des prémices qui étaient dues au Seigneur, et ensuite rachetés à prix d'argent : *Pretio redimes* (Numer. VIII). Il est certain que la loi de la purification ne regardait nullement Marie, qui, ayant conçu par l'opération du SAINT-ESPRIT et étant devenue mère sans cesser d'être vierge, ne pouvait pas avoir besoin de purification ; et par conséquent elle ne devait pas être comprise dans cette loi, la naissance miraculeuse de JÉSUS-CHRIST n'ayant rendu que plus pure sa Mère. *Unde sordes in Virgine Matre?* s'écrie S. Augustin : où trouverez-vous la moindre impureté dans celle qui sans cesser d'être vierge est devenue mère ? Quelle souillure dans celle où le Verbe s'est fait chair ? J'y suis entré, fait-il dire au Seigneur, comme dans mon sanctuaire. Je l'ai trouvée sans tache, et je ne l'ai pas laissée moins pure. Ne soyez pas surpris de cette merveille : *Mater est mea*, c'est ma mère ; *sed manu fabricata est meâ*, mais c'est moi qui me la suis formée, et qui l'ai faite telle qu'elle est. (*Le même*).

[Marie se soumet à la loi]. — Marie, toute vierge qu'elle est, se soumet volontairement à une loi qui n'est que pour les femmes ordinaires. Jugez, par l'amour qu'elle a pour la virginité, de la grandeur du sacrifice qu'elle fait en immolant aujourd'hui aux yeux du public ce qui fait, pour ainsi dire, la gloire des vierges. Il suffit que ce soit un acte d'humilité et de religion, pour ne s'en pas dispenser ; elle ne fait nulle attention à son privilège. L'exemple que lui avait donné son Fils, huit jours après sa naissance, en se soumettant à la loi de la circoncision, ne lui permet pas de se dispenser de celle de la purification, quarante jours après ses couches. Quelle confusion ! quel reproche pour ces personnes qui se dispensent des plus essentiels devoirs de religion sur de vains titres de dignité ou de naissance ! (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Jésus se présente et s'immole]. — JÉSUS-CHRIST entrant dans le monde dit à son Père : « Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez point agréé les holocaustes pour le péché : alors j'ai dit : Me voici. » Le Fils de DIEU connut donc que les sacrifices que l'on offrait dans le temple n'étaient pas ce que DIEU demandait, qu'ils étaient indignes de sa grandeur et qu'ils ne pouvaient pas satisfaire pour le péché, et qu'il lui avait donné un corps pour suppléer à leur place : c'est pourquoi il se soumit à l'ordre de son Père, et s'offrit à lui comme une victime pour honorer sa grandeur et pour apaiser

sa justice. Cette oblation se passa dans le secret du sein de la Vierge, et elle n'eut que DIEU pour témoin ; mais aujourd'hui elle devient publique dans le temple, où le saint Enfant est porté par la Vierge et offert à DIEU : *ut sisterent eum Domino*. Les Grecs la nomment la Fête de la Rencontre, *Occursus*, à cause que le bon vieillard Siméon se rencontra dans le temple au même temps que le saint Enfant était offert à DIEU par sa Mère, qu'il le prit entre ses bras et qu'il chanta le cantique *Nunc dimittis*. Ils la nomment encore la Fête des Lumières, à cause des cierges qu'on allume en l'honneur de celui qui est nommé par Siméon la lumière des gentils. Le nom ordinaire que l'Eglise emploie est celui de la Purification de la Vierge, parce que ce fut en ce jour qu'elle vint au temple pour se purifier après son accouchement, selon l'ordonnance de la loi, quoiqu'elle n'y fût point sujette, n'ayant pas conçu comme les autres femmes. (*Godeau, Homélie*).

[En quoi consiste la grandeur de l'oblation de J.-C.]. — L'excellence de l'oblation de JÉSUS-CHRIST consiste en ce que, connaissant toutes les perfections de son Père, il l'adore selon cette connaissance, c'est-à-dire autant qu'il est adorable. Les sacrifices anciens n'étaient offerts que pour quelque raison particulière, pour adorer quelque perfection particulière de DIEU. Les sacrifices d'actions de grâce honoraient sa bonté dans le bienfait reçu, l'holocauste adorait sa sainteté : mais JÉSUS-CHRIST, dans son oblation, adore toutes les perfections de son Père, le remercie de tous ses bienfaits, et se présente, par les mains de la Sainte Vierge, pour exécuter tous ses desseins et tous ses décrets en la rédemption des hommes. C'est dans ce saint jour que la Sainte Vierge nous fournit un bel exemple de piété et d'humilité, elle qui aurait pu se dispenser de subir la loi commune à toutes les autres femmes attendu qu'elle était la pureté même. Cette sainte Mère va néanmoins au temple présenter son cher Fils, ne voulant point se distinguer des autres femmes. Je vous laisse à penser, Messieurs, quelle fut l'humilité de cette sainte Vierge et qu'elle doit être la nôtre. (*Godeau, Homélie*).

[Vertus de Marie dans ce mystère]. — Nous devons considérer attentivement les vertus admirables que la très-sainte Vierge pratique dans ce mystère. Elle cache sa gloire, ne voulant pas paraître ce qu'elle est ; elle fait éclater son humilité en paraissant ce qu'elle n'est pas : elle est Mère de DIEU, et elle ne paraît que mère d'un homme. Elle vient pour se purifier comme le reste des femmes, quoiqu'elle soit la plus pure des vierges ; dispensée de cette humiliante loi, elle l'accomplit dans toutes ses circonstances. Quelque cher que lui soit cet adorable Fils, elle l'offre pour nous à la mort, en le présentant aujourd'hui au Père éternel en qualité de victime. Il lui en coûte d'entendre tout ce qu'on lui prédit de plus triste et de plus affligeant ; avec quelle résignation s'y soumet-elle !

MON DIEU, que l'esprit de la Mère est conforme à celui du Fils, et que tous les deux sont différents du nôtre ! (*Le même*).

[Les défauts dont nous sommes remplis]. — Nous voulons paraître ce que nous ne sommes pas ; notre orgueil ne peut pas même souffrir que nous paraissions ce que nous sommes. Le luxe, le faste, l'ambition et la vanité nous accompagnent jusqu'au pied des autels. Que signifient ces orgueilleuses marques de distinction dont on n'est nulle part si jaloux que dans le temple ? Nous sommes cependant charmés de la profonde humilité de la Sainte Vierge. Ne serons-nous jamais que les admirateurs secs et stériles des plus grandes vertus ? Notre amour pour la pureté nous inspire-t-il une grande délicatesse de conscience ? Que faisons-nous pour acquérir et pour nourrir une vertu si nécessaire et si délicate ! Il n'y a que ceux dont le cœur est pur qui voient DIEU. Observons-nous la loi avec autant de religion que Marie ? nous y sommes cependant bien plus obligés. Elle n'omet rien de tout ce qui peut plaire à DIEU : et nous, comptons-nous du moins pour un grand malheur celui de lui déplaire ? Nous lui déplaçons presque sans remords tous les jours. MON DIEU, quels reproches n'ai-je pas à me faire sur tous ces articles ! — Mais, si nous considérons d'ailleurs tout ce qui se passe dans ce mystère, tout y est instruction, (*Le même*).

[Le vieillard Siméon]. — Un bon vieillard, homme juste et craignant DIEU, qui ne soupirait depuis longtemps qu'après la venue du Messie, a le bonheur et la consolation de tenir lui-même l'enfant Jésus entre ses bras. MON DIEU, que vous prenez de plaisir à vous communiquer, à vous donner à ceux qui vous aiment et qui vous désirent ; et que vous tardez peu à consoler ceux qui vous servent. Une confiance en DIEU persévérante n'est jamais sans fruit. « C'est à cette heure, Seigneur, s'écrie Siméon comblé de la plus douce consolation et d'une joie indicible, c'est à cette heure que vous laisserez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur des hommes ! » Ah ! qu'il est bien vrai que, quand on goûte DIEU, on n'a plus que du dégoût pour toutes les créatures, les hommes, les biens, la vie même ! Nous recevons à la communion le même Sauveur que S. Siméon reçut entre ses bras dans le temple : y recevons-nous les mêmes grâces, et y apportons-nous les mêmes dispositions ? (**Croiset**).

Qui sont ceux qui ont le bonheur de voir le Sauveur dans le temple ? C'est un saint vieillard qui depuis tant d'années ne soupirait qu'après le Messie ; c'est une bonne veuve qui vivait dans une grande retraite, qui ne sortait presque point du temple, et qui passait les jours et les nuits en jeûnes et en prières. Voilà les seuls, de toute cette grande ville, qui ont cet avantage. — On ne trouve guère DIEU dans le monde, le nombre des élus de DIEU est toujours le plus petit. (**Croiset**).

[Prière de la Ste Vierge] — Sainte Vierge, vous vous êtes trop intéressée à mon salut pour me laisser perdre éternellement. Après DIEU toute ma consolation est en vous, comme après DIEU vous êtes toute ma confiance. Vous n'avez offert votre cher Fils à DIEU son Père que pour mon salut; ne souffrez pas que j'en fasse jamais moi-même le sujet de ma perte. Obtenez-moi cette pureté de cœur et de corps sans quoi nul ne saurait vous plaire. Obtenez-moi la grâce d'être exact observateur de la loi, d'aimer et de servir mon DIEU avec persévérance; la grâce enfin d'avoir pour vous une dévotion toujours plus tendre. Souffrez que je vous regarde, toute ma vie et à ma mort, comme ma mère, et ne permettez pas que je fasse jamais rien qui me rende indigne d'être du nombre de vos serviteurs et de vos enfants. (*Le même*).

[Obéissance et soumission à la Ste Vierge]. — La Sainte Vierge obéit simplement aux lois les plus difficiles et les plus humiliantes, sans raisonner sur ce qu'elle est devenue par sa maternité. Elle n'a point d'ordre particulier, elle suit l'ordre commun prescrit par la loi, et elle confond par son exemple le peu de soumission que la plupart des chrétiens ont pour les lois de l'Eglise, quoique toutes ces lois n'aient été établies que pour leur salut; mais ils ne veulent pas des lois salutaires si elles ne sont commodes: presque tous les violent, les petits par ignorance, les grands par orgueil et par délicatesse. Il n'y a qu'un petit nombre de justes qui, à l'imitation de la Sainte Vierge et de JÉSUS-CHRIST même, les observent avec cette charité qui a fait dire à S. Paul que la loi n'est point imposée au juste, parce que son joug ne paraît dur et pesant qu'à ceux qui n'aiment ni la loi ni le législateur, au lieu que ceux qui aiment DIEU aiment tout ce qu'il ordonne, et ne trouvent rien de difficile pour lui plaire. La Mère de DIEU n'était point obligée à la loi commune des mères, elle était singulière entre les mères; et néanmoins elle se met au rang des autres, pour nous apprendre que c'est une singulière vertu de n'avoir rien de singulier, et de cacher sous l'observance des lois communes un mérite au-dessus du commun. Elle garde exactement le temps prescrit par la loi, elle ne le prévient point, elle ne diffère point d'un moment. — Où sont nos dispenses, nos excuses, nos fuites et nos dissimulations? Quittons toutes ces faiblesses, désabusons-nous de ces fausses opinions qui nous portent à chercher des exemptions et affecter des privilèges comme des marques d'excellence. Mettons notre force et notre gloire à garder les règles et les lois de la justice. Les méchants n'ont d'autre loi que celle de leur pouvoir et de leur force. *Sit fortitudo nostra lex justitiæ*, disent-ils, *quod enim infirmum est inutile invenitur*: (Sap. 11). que notre force soit notre loi, car tout ce qui est faible n'est bon à rien. Mais les serviteurs de DIEU disent, tout au contraire: *Lex justitiæ sit fortitudo nostra, quod enim injustum est inutile invenitur*: que la loi de justice soit toute notre force: car ce qui est injuste ne nous peut être utile. (**Le P. Nouet**).

[La Ste Vierge à Jérusalem avec son Fils]. — La bienheureuse Vierge s'achemine vers Jérusalem portant son cher Fils au temple, ne retirant jamais les yeux ni le cœur de ce divin objet, auquel elle est inséparablement unie. Suivez-les en esprit, et regardez JÉSUS entre les bras de sa Mère comme une vive source de toute pureté, qui doit un jour laver tous les péchés du monde dans son sang : comme un flambeau allumé, tout brillant du feu de la divinité ; et enfin comme un trésor commun, qui doit payer la rançon de tous les hommes. Souvenez-vous que tous les jours de notre vie sont des jours de purification, qui ne seront accomplis qu'au moment de notre mort ; qu'il n'est permis à personne d'entrer dans la céleste Jérusalem avant qu'ils soient finis : que rien n'y entre qui ne soit parfaitement pur, et que, si vous ne lavez les taches de votre âme de bonne heure dans la fontaine de vie, vous serez condamnés à les expier par le feu. Faites état que vous êtes voyageur sur la terre, et que le Fils de DIEU est le flambeau qui vous éclaire parmi les ténèbres du siècle. Marchez donc pendant que vous avez la lumière : avancez dans la poursuite de la vertu, de peur que la mort ne vous surprenne, et ne vous enveloppe de son ombre avant que vous soyez arrivé au degré de sainteté que DIEU demande de vous. Enfin, pensez que vous êtes créé pour jouir du souverain bien, et que JÉSUS est le seul trésor que vous posséderez dans l'éternité. Ne mettez point votre cœur en autre lieu. Ne désirez que lui, n'aimez que lui, ne pensez qu'à lui. Que vous servira de gagner tout le monde, si vous perdez celui sans lequel vous serez éternellement misérable ? (*Le même*).

[La Ste Vierge monte au Temple]. — La bienheureuse Vierge arrive à la ville de Jérusalem avec JÉSUS. Voyez la joie qu'elle ressent à la vue du temple, la ferveur avec laquelle elle monte les degrés de cette auguste maison, se souvenant de les avoir montés en son bas âge avec une extraordinaire allégresse ; le respect avec lequel elle y entre, et la dévotion avec laquelle elle se prépare à faire son sacrifice. Jamais DIEU n'y fut plus honoré. On y avait vu des hommes éminents en vertu et en noblesse ; mais non pas un Homme-DIEU ; on y avait vu des vierges et des mères, mais non pas une Vierge-Mère ; on y avait vu un DIEU adoré des anges et des hommes, mais non pas un DIEU adorant ; on y avait vu des victimes et des sacrifices, mais non pas une victime qui effaçât tous les péchés du monde. Oh ! si vous alliez à l'oraison, à la communion et à la messe avec les mêmes sentiments qu'avait la bienheureuse Vierge en entrant dans le temple pour offrir cette innocente victime, que vous y recevriez de consolations et de bénédictions du Ciel ! Quelle joie ne devriez-vous pas avoir quand vous allez à l'église pour participer aux divins mystères ! Avec quelle allégresse devriez-vous dire ces paroles du Prophète-Roi. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus* : je me suis réjoui lorsqu'on m'a dit que nous irons dans la maison du Seigneur ! Quelle

pureté ne devrais-je pas avoir, mon DIEU, pour entrer dans votre sainte maison ? Comment oserais-je paraître devant vous, étant si couvert de plaies et d'ulcères, si votre miséricorde n'appuyait mon espérance et ne me donnait la hardiesse de vous exposer mes misères ? *Amplius lava me ab iniquitate meâ, et à peccato meo munda me* : lavez-moi de plus en plus de mon iniquité ; purifiez-moi de mon péché ! — O bienheureuse Vierge c'est pour moi que vous avez obéi à la loi de la purification, comme c'est pour moi que votre Fils s'est soumis à celle de la circoncision : faites que votre obéissance me serve d'exemple, ô la plus pure de toutes les créatures ! et que le sang de votre Fils me serve de bain pour me purifier de toutes mes offenses. (*Le même*).

[Jésus et Marie humiliés]. — Le Fils de DIEU a voulu que sa sainte Mère eût part à ses humiliations, et que, sans écouter toutes les raisons qui l'empêchaient de subir la nécessité d'une loi qui n'était point faite pour elle, elle s'y soumit et suivit le mouvement que lui-même lui en avait inspiré. Cette dégradation extérieure retombait sur lui ; elle attaquait l'innocence du Fils comme celle de la Mère : car elle égalait le Sauveur au reste des hommes, elle le confondait avec les pécheurs quoiqu'il n'en eût que la ressemblance, et donnait sujet de croire qu'il n'avait rien au-dessus d'eux. (**S. Augustin**, de *Virginit.* 20).

[Nous offrir nous aussi à Dieu]. — Il est facile de connaître que, dans le mystère de la Purification, JÉSUS s'offre à son Père pour tous les desseins qu'il a sur lui. Car JÉSUS, se voyant comblé de grâces que le SAINT-ESPRIT répand dans son âme, ne les laisse pas inutiles un seul moment. Il en fait une offrande la plus précieuse et la plus agréable à son Père qui lui ait jamais été faite. Pour concevoir ceci, considérez, en premier lieu, qu'il s'offre et se donne lui-même, qui est le don le plus riche de tous et le plus grand. Plusieurs offrent à DIEU des prières, des aumônes, des jeûnes, des mortifications, mais peu de personnes s'offrent elles-mêmes et font une oblation de leur cœur. Elles se réservent toujours secrètement la disposition de leur propre volonté. Ce partage déplaît à DIEU : ce n'est pas le sacrifice d'Abel, c'est le sacrifice de Caïn, qui offrait à DIEU les biens de la terre, *et se réservait pour soi son cœur et sa propre volonté*, comme dit S. Augustin. Ne faites pas ainsi la part à votre maître : offrez vous vous-même à lui, dites-lui, avec le prophète Isaïe : « Seigneur, mon DIEU, possédez-moi, car je suis votre créature : je ne reconnais point d'autre maître que vous ! » Ou bien, avec David : « O Seigneur, je me donne à vous, car je suis votre esclave, je suis votre esclave et le fils de votre servante : *O Domine, quia ego servus tuus, ego servus tuus et filii ancillæ tuæ.* »

En second lieu, JÉSUS se donne à son Père sans aucune réserve, et comme il reçoit tout de lui, il s'offre aussi tout à lui. C'est ainsi que vous

devez faire tous les jours une entière oblation de vous-même, de toutes vos puissances, de tous vos talents, de tous vos biens, de tous les mouvements de votre cœur et de votre âme. — En troisième lieu, Jésus s'offre à tout, sans mettre aucune borne à l'étendue de son obéissance, que le bon plaisir de son Père. Il s'offre et se donne à lui pour tous les desseins qu'il a sur sa vie et sur la personne de sa Mère et sur tous les siens. Il lui dit déjà en secret ce qu'il lui dira un jour au plus fort de son agonie : *Non sicut ego volo, sed sicut tu* : mon Père, disposez de moi selon votre volonté, et non pas selon la mienne. Je vous en fais un sacrifice, et je ne veux avoir d'autre désir que de vous plaire. — En quatrième lieu, Jésus s'offre du plus grand cœur et avec l'affection la plus pure, la plus sainte et la plus parfaite qui fut jamais, n'ayant d'autre vue, dans l'oblation qu'il fait, que de se consommer entièrement pour la gloire de DIEU et pour notre salut. Animez tout ce que vous faites pour DIEU d'une pareille ferveur. Récompensez par la grandeur de votre affection le peu que vous lui offrez en vous offrant vous-même, vous qui n'êtes rien devant lui. Unissez votre cœur à celui du Sauveur, votre vie à la sienne, votre petitesse à sa grandeur : l'oblation que vous ferez sera d'un prix inestimable. (**Nouet**, *Méditations*).

[Marie exemple de soumission]. — Si la Vierge sainte se purifie en ce jour, c'est plutôt pour nous que pour elle. Elle se purifie, elle est sans tache : il est vrai, mais nous sommes tous pécheurs, et le moindre de nos soins est de nous purifier. Il nous fallait un si grand exemple pour nous confondre, et il eût été difficile de nous en donner un plus capable de toucher nos cœurs impurs que celui de la Mère de DIEU même. Gardons-nous bien de rien perdre de cette semence précieuse que les saintes pages nous présentent en ce jour. Travaillons sérieusement à purifier nos cœurs remplis de toutes sortes d'immondices. Soyons vivement persuadés du besoin que nous avons d'être purifiés par le céleste Enfant que l'immaculée Vierge présente en ce jour dans le temple du Seigneur. Examinons avec attention quelle est l'excellence d'une âme que le Sauveur daigne purifier par sa grâce, quels doivent être dans la suite les désirs, les affections de cette âme ; combien elle doit être détachée des bassesses de la terre, pour porter toutes ses affections, toutes ses vues dans le ciel, jusqu'au trône de celui qui veut bien permettre que sa Mère, quoique sans tache, se purifie aujourd'hui, pour nous servir d'un excellent modèle de mener une vie irréprensible. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Même sujet]. — La loi de la purification n'étant portée que pour les femmes ordinaires, c'était quelque chose de bien délicat pour une vierge de s'y soumettre. Marie, en l'observant, démentait tout ce qu'elle était. — 1° Elle ensevelissait sous cette cérémonie la gloire d'être vierge. — 2° Elle perdait dans l'esprit du monde l'honneur d'être Mère de DIEU. —

3° Elle sacrifiait le plaisir d'être estimée sainte, pure, innocente. Le respect qu'elle eut pour l'amour de la loi l'emporta néanmoins sur les raisons plausibles qu'elle avait de s'en dispenser. Elle regarda son Fils comme le beau modèle qu'elle devait imiter, elle ne rougit point de faire dans sa purification ce qu'il n'eut pas honte de faire dans sa circoncision. JÉSUS-CHRIST cacha dans sa circoncision toutes les marques de sa divinité : Marie cache dans sa purification toutes les marques de sa maternité divine. Dans la circoncision, le Fils de DIEU reçut sur sa chair le caractère du péché : dans la purification, la Mère de DIEU offre un sacrifice pour en effacer la tache. Quelle soumission ! quel respect ! quelle obéissance ! Que ne peut-on pas quand on a de la vertu, et est-il rien d'impossible à un cœur qui aime ? Mais est-il rien de plus grand que d'être soumis à DIEU ? (*La solitude des Vierges*).

[Jésus et Marie offrent un double sacrifice]. — La purification de la Mère fut suivie de l'oblation du Fils. O DIEU, que ce sacrifice coûta cher à Marie ! C'est le sentiment des SS. Pères qu'il fut le commencement de celui de la croix. Le sacrifice de Marie est appelé le sacrifice du matin ; et celui qu'offrirait son Fils sera appelé le sacrifice du soir. A ne juger que par l'appareil extérieur de cette cérémonie, on n'y remarque rien que de doux et d'agréable. — 1° Marie présente son Fils à DIEU par les mains du prêtre ; — 2° Elle le rachète avec cinq sicles ; — 3° Elle offre le sang de deux tourterelles pour épargner celui du Sauveur. Quelle rigueur contient cette loi ? Mais tirez les voiles mystérieux, pénétrez l'esprit de cette cérémonie, et on vous apprendra que cet Enfant sera un jour élevé sur la croix, qu'il recevra cinq plaies cruelles, que tout son sang sera versé pour le salut du monde : est-il sacrifice plus opposé à la tendresse d'une mère ? d'une mère qui n'a qu'un fils ? d'une mère qui ne partage point son amour avec un père ? d'une mère qui sait que le Fils qu'elle offre est DIEU, et qui a une connaissance très-distincte de tous les supplices qu'on lui prépare ? Voilà, ô sainte Vierge, le glaive de douleur qui fit la première plaie à votre cœur. Oh ! que ce sacrifice fut une marque bien sensible du profond respect que vous aviez pour la loi de votre DIEU. (*Même ouvrage*).

[Observation de la loi par Marie]. — Marie n'obéit pas seulement aux points essentiels de la loi, elle l'observa encore dans toutes les circonstances. — 1° Elle demeura quarante jours sans sortir de son logis ; — 2° Elle s'interdit à elle-même l'entrée du temple, elle ne participa point aux choses saintes, quoiqu'elle eût enfanté le Saint des saints ; — 3° Contente d'offrir deux tourterelles, elle n'offrit point d'agneau, soit parce que c'était l'offrande des riches, soit parce que, portant entre ses bras l'Agneau sans tache qui venait ôter le péché du monde, les ombres et les figures devaient disparaître en présence de la vérité.


Que la loi de DIEU a de pouvoir sur une âme fidèle ! mais que l'esprit

dont la Vierge sainte anima cette sainte cérémonie de la purification est édifiant ! Elle le fit pour éviter la singularité et le scandale. On croyait qu'elle était mère ; mais on ignorait que son Fils fût DIEU. Que fait-elle ? elle sacrifie les apparences de la pureté, afin d'ôter le scandale ; mais elle conserve cette aimable vertu, pour être toujours agréable aux yeux de DIEU. Oh ! qu'il est bien vrai de dire que c'est l'obéissance qui remporte les plus belles victoires, puisque cette sainte Mère, sacrifiant en quelque manière son honneur, se surmonte sur le point le plus délicat et le plus sensible à une vierge ! (*Même ouvrage*).

[Trois excellentes vertus]. — La Vierge sainte partage avec son Fils les humiliations de cette cérémonie légale de la purification, qui la déshonore aux yeux des hommes en ternissant en quelque sorte le double état de sa maternité divine et de la pureté de son enfantement. Elle fait encore paraître dans ce même mystère trois vertus principales : — 1° Son obéissance, en se soumettant à une loi dont elle était effectivement exempte, aux termes mêmes de cette loi ; — 2° Sa pureté et l'amour extrême qu'elle avait pour cette vertu : quelque pure qu'elle soit, elle n'omet rien en cette cérémonie de ce qui paraît la pouvoir encore purifier davantage ; — 3° Sa pauvreté : elle n'offre au temple que deux tourterelles, l'offrande des personnes les plus pauvres et les plus dénuées des biens de la fortune. — Nous nous sommes peut-être engagés par des vœux solennels à pratiquer pendant toute notre vie ces mêmes vertus : comment les pratiquons-nous en effet ? comment nous acquittons-nous de ces vœux ? Suivons-nous en cela l'excellent exemple que nous en donne aujourd'hui cette Vierge-Mère toute sainte ? Si jusqu'ici nous avons négligé de le suivre, commençons dès maintenant : c'est une affaire qui regarde notre salut, de tendre toujours à la perfection la plus sublime. (*La morale du Nouveau-Testament*).

[Souffrances intérieures de Marie]. — Vous aurez l'âme transpercée d'un glaive : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* : c'est une partie de la prophétie que Siméon fit à la Mère du Sauveur, et qui ne s'accomplit que trop souvent durant tout le cours de la vie de cette Vierge très-sainte. Toutes les souffrances de son Fils furent comme autant de glaives qui percèrent son cœur, par le violent contre-coup qu'elle reçut de toutes ses douleurs, et qui firent autant de plaies à l'âme de la Mère que le Fils en reçut dans son corps. Mais avec quelle héroïque patience, avec quelle résignation, avec quelle générosité, avec quel amour ne souffrit-elle pas ce cruel genre de martyre ! Entrons nous-mêmes dans les sentiments d'une vive et tendre compassion des douleurs du Fils et de la Mère : en les partageant ainsi avec eux, nous les diminuerons en quelque sorte. Rappelons-les donc souvent dans notre mémoire ; gravons-les profondément dans notre cœur, afin d'en être, s'il se peut, continuellement occupés.

Nous ne pouvons penser à rien de plus utile et de plus propre à nourrir notre piété : *Nemo aptior est ad meditando passionem Christi quàm is cui contigerit similia pati*, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* : Personne n'est mieux disposé à méditer avec fruit la passion du Sauveur que celui qui a le bonheur de souffrir pour sa gloire quelque chose de semblable. (*Même ouvrage*).



L'ANNONCIATION

DE LA SAINTE VIERGE.

[Élévation et humilité]. — Le mystère de l'incarnation du Verbe divin semble faire à proportion, en la Sainte Vierge, ce qu'il fait en JÉSUS-CHRIST : il paraît les changer tous deux, sans qu'ils cessent d'être tous deux les mêmes. Il est l'humiliation du Créateur et l'élévation de la créature, puisque DIEU, ne peut devenir le Fils de la Vierge sans s'abaisser, ni la Vierge devenir la mère de DIEU sans être infiniment élevée au-dessus de ce qu'elle est. Cependant ni l'un ni l'autre ne veulent rien perdre. DIEU, en effet, se fait homme, et ne laisse pas d'être DIEU : la Vierge devient mère, et ne laisse pas d'être vierge. Le Fils de DIEU, au milieu de cet anéantissement profond qui le mêle avec la créature, conserve toute sa grandeur : et la Vierge, au milieu de cette grandeur suprême, qui semble l'élever au-dessus du Créateur, conserve toute son humilité. Elle était vierge, elle était servante du Seigneur : DIEU la comble de gloire, unissant en elle, par sa toute puissance, la maternité avec la virginité ; et il comble, pour ainsi dire, la plénitude de sa grâce en lui laissant conserver le titre de servante avec celui qu'elle reçoit de Mère de DIEU. C'est cette plénitude de grâce qui la soutient contre cette plénitude de gloire, et qui l'emporte en un sens, sur cette gloire même, puisque, si sa fécondité virginale l'élève au-dessus de toutes les pures créatures, l'hu-

milité que la grâce conserve en elle l'élève encore au-dessus de son élévation. (*Discours à l'Académie, en 1681*).

[Dieu présent où Marie se rend humble]. — Qu'est-ce qui rendit la Vierge si humble, avant que l'ange lui parlât, sinon la demeure que DIEU faisait en elle? Qui attira le Verbe en elle pour y faire une nouvelle demeure, sinon l'humilité de la foi que le SAINT-ESPRIT opéra dans son cœur avant que de former la chair de JÉSUS-CHRIST dans son sein? Et qui la fit demeurer la servante de celui dont elle était devenue la mère, sinon la présence du Seigneur, qui était d'autant plus en elle qu'elle était humble, et qui la rendait d'autant plus humble qu'il était uni plus intimement à elle? Car c'est vraiment en cette Vierge sainte que s'accomplissent à la lettre ces paroles d'une femme qui, de stérile devenue féconde, était la figure d'une vierge qui devait être mère. C'est le Seigneur, disait cette femme, qui appauvrit et qui enrichit, c'est lui qui humilie et qui élève. Elle voulait dire, sans doute, qu'étant l'arbitre suprême de toutes les créatures, c'est lui qui fait les pauvres et les riches, qui fait ramper les uns dans la poussière, et place les autres sur le trône. Mais DIEU fait un prodige tout nouveau en la Sainte Vierge : car il la rend pauvre et riche en même temps ; il l'abaisse et il la relève. (*Le même*).

[Grandeurs de Marie]. — Que de richesses n'apporte point en cette humble Vierge celui dans lequel sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de DIEU, et en qui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité! A quel comble de grandeur ne l'éleva-t-il pas en la rendant mère du souverain maître de l'univers, en opérant en elle des miracles qui surprennent toute la nature, et en la faisant entrer en la société du plus magnifique de tous ses ouvrages, qui est le salut de tous les hommes! Cependant rien de plus pauvre et de plus petit que cette Vierge sainte l'est à ses propres yeux. Demandez-lui ce que DIEU a regardé en sa servante : elle vous répondra que c'est sa bassesse. Elle est justement cette personne qui, selon l'expression du prophète, voit sa pauvreté et demeure pauvre dans sa propre indigence, ne s'éblouissant jamais des richesses qu'on lui communique, parce qu'elle sait bien qu'elles ne les a pas d'elle-même, mais de la pure libéralité de celui qui n'enrichit et n'élève jamais plus une âme que quand il la pénètre de sa misère et de son néant.

C'est uniquement par la plénitude des grâces dont la Sainte Vierge est prévenue que l'ange la considère dans ce mystère. Il ne dit pas qu'elle descend des rois de Juda, des patriarches et des prophètes, c'est-à-dire de la race la plus sainte, la plus ancienne et la plus illustre qui fût au monde. Il n'entre pas même dans le dénombrement de ses vertus : il se contente de dire qu'elle est pleine de grâces et que le Seigneur est avec elle; et de ce peu de paroles, qui se réduisent à un même sens, puisque DIEU n'est dans les justes, d'une manière qui leur soit propre,

que par la grâce, il compose le plus magnifique éloge qui ait jamais été prononcé.

Quoique la Vierge sainte fût véritablement grande dans le temps que l'ange lui dit qu'elle était pleine de grâce, elle était encore peu de chose, si je l'ose dire, en comparaison de ce qu'elle allait être. Quel accroissement de grâce ne reçut-elle pas dans l'accomplissement d'un mystère pour la préparation duquel elle en avait tant reçues ! Quel éclat ne fit point rejaillir sur son âme la présence de DIEU dont la majesté était d'autant plus répandue dans ce temple animé qu'elle y était ensevelie, à peu près comme le soleil renferme toute sa lumière sous le nuage qui le couvre ! Si Moïse, après avoir conversé quarante jours avec DIEU sur la montagne, en descendit avec un visage si lumineux que les Juifs en furent éblouis, comment auraient-ils pu soutenir la présence de la Vierge portant le Verbe incarné dans son sein, si l'éclat de sa grâce n'eût été caché dans sa source, et si le même prodige qui voilait la grandeur du Fils ne se fût aussi étendu sur celle de la Mère ?

La Vierge sainte est cette heureuse créature prédestinée de DIEU avant tous les siècles pour recevoir une grâce si éminente et pour être capable d'une telle fidélité. En même temps que DIEU la remplit de son ESPRIT-SAINT, elle répond pleinement à tous les mouvements que cet Esprit lui inspire. Au même temps qu'il la prévient de bénédictions singulières, elle s'applique de toute sa puissance à en faire un usage fidèle. Préparée ainsi par la grâce et par ses vertus, elle attire le Verbe dans son sein, et mérite d'être choisie entre toutes les femmes pour le concevoir. N'est-ce point là l'idée la plus naturelle que nous donnent ces paroles que l'Ange lui adressa : *Ave, gratiâ plena, Dominus tecum* ? Si elle est pleine de grâce, il n'est point de dons de la grâce qu'elle n'ait eus, et il n'est point d'efforts qu'elle n'ait faits pour répondre à la grâce. Il eût manqué de la part de DIEU quelque chose à cette plénitude, s'il n'eût donné toute sa grâce à la Vierge, et il eût manqué quelque chose de la part de la Vierge si elle ne se fût donnée tout entière à la grâce. Aussi, parce qu'elle est pleine de grâces, parce qu'elle répond à la grâce, le Seigneur, dit l'Ange, est avec elle : il va descendre et s'incarner en elle. (*Discours à l'Académie, 1681*).

[Marie rend grâces à Dieu].— La Vierge sainte, parmi les sentiments de cette humilité profonde dont elle était pénétrée, pour rapporter à DIEU toute la gloire de sa divine maternité, ne confesse-t-elle point son élévation lorsqu'elle loue le Seigneur qui l'élève, et l'abondance des grâces dont il l'a remplie, lorsqu'elle publie sa miséricorde qui les lui donne ? Que mon âme, s'écrie-t-elle, glorifie le Seigneur, et que mon esprit se réjouisse en DIEU son Sauveur ! Les grandes choses qu'il a faites en moi, les grâces dont il me comble, me feront estimer et appeler heureuse de toutes les nations et dans tous les temps. Heureuse sans doute d'avoir

reçu de DIEU cette plénitude de grâces qui était nécessaire pour préparer dans le sein d'une créature une demeure digne du Verbe qui allait se faire homme ; mais plus heureuse d'avoir su, en répondant pleinement à la grâce, mériter de sa part que son sein fût choisi pour l'accomplissement de ce mystère! (*Le même*).

[Pureté de Marie]. — Ne craignez point, Vierge sainte : loin qu'il faille renoncer à votre vœu pour donner la naissance au Messie, c'est, ô Vierge immaculée, parce que vous êtes fidèle à ce vœu que le Messie va naître de vous. Si vous aviez été capable de concevoir de l'homme, vous n'eussiez pas été digne de concevoir de L'ESPRIT-SAINT. L'enfant que l'ange vous promet ne pouvait être conçu que dans le sein d'une vierge. Ne craignez donc point d'exposer votre pureté en consentant aux desseins et au choix de DIEU. Son Esprit va descendre en vous, sa vertu doit opérer dans votre sein ; et vous serez mère sans cesser d'être vierge. Je dis plus : celui que vous allez enfanter accroîtra votre pureté en la consacrant, et si j'ose parler ainsi, vous serez encore plus vierge, lorsque vous serez devenue sa mère.

A peine l'ange eut-il répondu à la Sainte Vierge de sa pureté, que sa crainte se dissipe et que tous ses doutes se calment. Quelle foi, qui, persuadant en un moment des choses jusque-là inouïes, fait consentir à devenir mère une vierge si constante dans son vœu ! C'est, disent les Pères, cette foi si prompte et si vive qui a ouvert le sein de la Vierge au Verbe ; elle fut comme la main qui allia l'homme avec DIEU. Si le Père des fidèles, en espérant un Fils sur la parole de DIEU, dans un âge qui ne lui permettait pas d'en espérer ; si, dis-je, en espérant par une foi vive, contre l'espérance même, il mérita que sa postérité fût choisie entre toutes les nations pour donner la naissance au réparateur de tous les hommes, celle de toutes les filles qui, par une foi semblable à la sienne, se trouvait disposée à croire, sur la parole d'un ange, qu'elle pût demeurer vierge en concevant un fils, ne méritait-elle pas d'être choisie entre elles toutes pour enfanter le Messie promis au sang de son père ? Heureuse donc d'avoir cru : les grandes choses que lui annonce l'ange de la part du Seigneur vont s'accomplir en elle. (*Le même*).

[Sentiments de Marie]. — Quels sont les sentiments qu'inspire à cette Vierge sainte l'honneur souverain où DIEU l'élève, et cette distinction singulière qu'il fait d'elle d'avec toutes les filles d'Israël ? Tout occupée, toute pleine de la bassesse de son être, il n'est rien qui la lui puisse faire oublier : au milieu de sa grandeur, elle la ressent, et la reconnaît tout entière. Sans penser à ce qu'elle va devenir, elle ne s'applique qu'à ce qu'elle est d'elle-même, et son propre néant, qu'elle a toujours devant les yeux, lui servant comme d'un voile, qui tempérerait la splendeur de sa gloire, elle envisage et en soutient tout l'éclat sans en être

éblouie. Comparant ensuite ce néant avec son élévation prochaine, elle s'avilit et s'humilie devant DIEU à mesure qu'il l'exalte et l'honore. Remplie de l'ESPRIT-SAINT, dont la vertu a déjà formé le Messie dans ses entrailles, déjà devenue la mère du Seigneur, elle ne se dit que sa servante. Ce ne sont point là des idées d'humilité que j'imagine en la Vierge : l'ange en fut le dépositaire. Ce cantique de joie que lui inspira l'esprit de DIEU en est un fidèle monument ; ce cantique, dis-je, dans lequel répandant toute son âme devant lui : « Le Seigneur, s'écrie-t-elle, qui renverse les grands de leurs trônes pour y élever les petits, a fait miséricorde à sa servante, dont il a daigné regarder la bassesse. » Qu'il est rare de trouver tant de modestie avec tant d'élévation, tant d'humilité avec tant de gloire !

La Sainte Vierge, concentrée, pour ainsi dire, dans la profondeur de son néant, se dépouille de toute la gloire que lui apportait sa maternité divine, pour la renvoyer toute à DIEU, de qui elle l'a reçue. Elisabeth, sentant à sa vue tressaillir l'enfant qu'elle portait dans son sein : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, lui dit-elle ; et suis-je digne que la Mère de mon DIEU vienne vers moi ? » A des louanges si sincères et si justes la Vierge sainte, au lieu de se glorifier soi-même, ne glorifie que le Seigneur, et au lieu de se réjouir de l'estime que les hommes font d'elle, elle ne se réjouit que du salut des hommes qu'elle vient d'assurer en se disant la servante du Seigneur. Sans se dire grande, elle loue seulement la miséricorde de DIEU d'avoir fait de grandes choses en elle : et, si elle prononce que toutes les nations la déclareront bienheureuse, en rapportant les choses admirables que DIEU a daigné opérer en elle par son SAINT-ESPRIT à leur principe, elle mérite et attire des grâces nouvelles, comme à l'infini. (*Le même*).

[Son amour pur et désintéressé]. — Telle est la sagesse de DIEU, qu'il prépare insensiblement ses créatures à ses ouvrages les plus merveilleux, et que, par des routes inconnues, il les conduit jusqu'à la grandeur où il a résolu de les faire arriver. Il n'exerce pas tellement sa miséricorde sur elles qu'il n'y garde les règles de sa justice, et, par un secret admirable, ce qui dans son principe n'est qu'un pur effet de sa bonté, devient la récompense de leur mérite. C'est ainsi qu'il voulut que la Vierge non-seulement reçût l'auguste dignité de Mère de DIEU, mais encore qu'elle la méritât, autant que la condition de la créature le peut permettre. Il lui inspira dès son enfance l'éloignement de tous les objets visibles, qui corrompent ou qui affaiblissent en nous la charité, et que son extrême humilité lui faisait craindre, puisqu'elle se troubla à la vue d'un ange revêtu d'une figure humaine. Sa naissance, qui bien qu'illustre par le sang des rois d'Israël, était extrêmement obscure par l'état où la Providence l'avait placée, la cachait au monde pour la rendre plus propre aux communications du ciel ; l'Époux qu'il lui avait donné pour servir comme de voile

au mystère, loin de partager son cœur et d'être un obstacle à sa sainteté, vivait avec elle dans une parfaite union de sentiments : et de cette sorte ils imitaient sur la terre le chaste amour que les plus purs esprits se portent dans le ciel, sans rien diminuer de celui dont ils brûlaient pour DIEU. Cette Vierge toute sainte avait conçu le Messie mille fois dans son cœur avant de le concevoir dans son sein. Elle avait hâté sa venue par ses prières ferventes et par ses désirs enflammés; et comme elle n'aimait que son DIEU, dit S. Bernard, il voulut bien lui donner ce qu'elle aimait. Tout autre don n'eût pas été, ce semble, une assez grande récompense pour un amour si pur et si désintéressé.

Qui pourrait exprimer les ardeurs qui embrasèrent le cœur de cette Vierge sainte, après que le mystère fut accompli ? Qui pourrait peser tout le poids de son amour ? Elle avait une connaissance lumineuse de la beauté et des divines perfections de celui qu'elle portait dans son sein : il lui avait donné la plus grande marque d'amour qu'elle en pouvait jamais recevoir. Elle sentait, presque à tous les moments, les impressions de sa divine présence. C'est ce qui produisait infailliblement en elle cette douce contemplation qui est un mélange de lumière et d'amour, le plus doux repos et la plus grande félicité d'une âme sur la terre. Et cet amour sacré, suivant le progrès de l'âge de JÉSUS-CHRIST, s'allumait de plus en plus par les charmantes conversations qu'elle avait avec lui, par les divins exemples de sa vie, par ses instructions admirables, qu'elle écoutait avec tant d'attention, et qu'elle conservait dans son cœur comme une semence précieuse de grâce et de sainteté. Enfin, il ne faut pas douter que celle qui a été plus aimée de DIEU que toutes les autres créatures ne l'ait incomparablement plus aimé. (*Ibid.*)

[Le trouble de Marie]. — Une sainte pudeur fut la cause du trouble de Marie. Sa crainte ne vint point de l'apparition de S. Gabriel, car ses plus doux entretiens n'étaient qu'avec les anges; mais elle fut troublée — 1°. Parce que l'ange lui apparut sous la forme d'un jeune homme d'une rare et charmante beauté. — 2°. Elle fut troublée parce qu'il entra dans sa chambre, où nul homme n'était jamais entré. — 3°. Elle fut troublée parce qu'elle se vit seule avec lui, sans compagnie et sans témoin, sans censeur. — 4°. Elle fut troublée parce qu'il lui dit qu'elle serait bénie entre toutes les femmes, et elle ne voulait point d'autres bénédictions que celle des Vierges. — 5°. Elle fut troublée par la grandeur et par la nouveauté du mystère dont il lui parla. Elle était vierge, et elle avait fait vœu de l'être toute sa vie, et on lui dit qu'elle concevra dans son sein et qu'elle sera mère; — voilà ce qui la trouble. Mais, ô Vierge sainte, pourquoi vous troublez-vous ? vous ne serez mère que parce que vous êtes Vierge. Un DIEU qui veut se faire homme ne doit naître que d'une Vierge ; et une Vierge ne doit être mère que d'un DIEU ! (*Solitude des vierges*).

[Réponse à l'ange]. — On peut considérer la modestie avec laquelle Marie parle à l'ange, et la prudence avec laquelle elle lui répond. — 1°. Elle n'ose regarder S. Gabriel, ni arrêter ses yeux sur lui, quoiqu'il ne lui parle qu'avec respect. — 2°. Elle ne lui fait point de demandes curieuses. — 3°. Laisant ce qui est grand, elle ne parle que de ce qui est saint. — 4°. L'ange lui avait fait un éloge magnifique du Fils, dont elle allait être mère : il lui avait dit qu'il serait le fils du Très-Haut, que le Seigneur le ferait asseoir sur le trône de David son père, qu'il régnerait dans la maison de Jacob, et que son règne n'aurait point de fin. Marie, peu touchée de tant de grandeurs capables d'éblouir, semble n'avoir d'attention qu'à ce qui regarde sa pureté. — Comment, s'écria-t-elle, ce mystère pourra-t-il s'accomplir ? Je ne connais point d'homme, je suis vierge, j'ai fait vœu de l'être toute ma vie. — O le saint entretien ! oh ! si Ève avait eu la même modestie et si elle avait usé de la même précaution ! si elle n'avait pas regardé avec tant de curiosité l'arbre défendu, si elle ne s'était pas laissé charmer par la beauté de son fruit ni éblouir par les louanges flatteuses que le serpent lui donna, sa perte n'aurait pas été la cause de la nôtre ; elle vivrait, et nous ne serions pas mortels. (*Solitude des Vierges*).

[La mission de l'ange Gabriel]. — DIEU pouvait se revêtir de notre chair dans le sein de la Vierge sans lui en donner connaissance auparavant et sans lui demander son consentement : mais il en a ordonné autrement, pour plusieurs raisons, — La première, parce qu'il était convenable que la Vierge conçût le Verbe divin dans son esprit avant que de le concevoir dans son corps, et qu'elle fût sa mère spirituelle et corporelle en même temps. S. Augustin estime que la Vierge est plus heureuse pour avoir conçu le Fils de DIEU par la foi dans son cœur que pour l'avoir conçu par l'opération du SAINT-ESPRIT dans son corps, et que le dernier ne lui eût servi de rien sans le premier. Il est vrai que la Vierge connaissait distinctement par la foi que le Fils de DIEU se devait incarner ; mais elle ne savait pas que ce fût dans son sein que se ferait cette divine alliance, jusqu'à ce que l'ange l'en eût informée : et c'est alors qu'elle crut que ce mystère s'accomplirait dans elle, c'est cette foi qui l'a rendue heureuse, comme lui dit sa cousine Elisabeth. — La seconde raison regarde la sainte Vierge même, qui devait recevoir un si grand don avec tout le respect et la dévotion possible, et mériter, autant qu'elle le pouvait, cette haute dignité de mère de DIEU, par sa foi, par son humilité, par sa prudence, par sa charité, par son obéissance, par l'amour de la pureté, et par les autres actes de vertu qu'elle pratiqua en cette rencontre. — La troisième et la principale raison est que DIEU voulant épouser notre nature, le consentement des deux parties était requis. La Sainte Vierge, dit S. Thomas, représentait alors toute la nature humaine, et c'est pour tirer son

consentement qu'un ange lui est député : si elle l'eût refusé, il est probable que DIEU ne se fût point incarné.

L'ange apparut à la Vierge en forme humaine et sensible, parce que, comme la Vierge ne devait pas seulement concévoir le Verbe divin dans son esprit, mais dans son corps, il était convenable que, outre les lumières admirables dont l'ange éclairait son esprit, il se rendit encore visible à ses yeux. D'ailleurs, une nouvelle si surprenante et si extraordinaire demandait toutes les assurances imaginables, afin qu'on ne crût pas que ce fût une illusion. J'avoue que la vision intellectuelle est plus sûre et plus noble que la corporelle ; mais, quand toutes deux se rencontrent ensemble, l'effet en est plus certain que s'il n'y en avait qu'une seule. Or, la Vierge eut l'une et l'autre : car, en même temps que l'ange l'instruisait extérieurement, DIEU remplissait son esprit de lumières célestes qui la disposaient à croire ce mystère. (**Le P. Crasset**, *Entretiens sur l'Avent*).

[Trouble de la bienheureuse Vierge]. — La Vierge voyant un ange dans sa chambre et entendant le discours qu'il lui tenait, fut saisie d'une si grande frayeur qu'elle en fut troublée. La cause de ce trouble ne fut pas la présence d'un ange, car elle avait coutume de traiter familièrement avec ces bienheureux esprits ; mais la présence d'un ange sous la forme d'un homme, qui parut dans sa chambre. Comment elle était infiniment pure et qu'elle ne s'était jamais trouvée seule avec un homme, cette vue l'effraya et lui causa du trouble. — Apprenez de là, dit S. Ambroise, que c'est le propre des âmes pures de trembler à la vue des personnes d'un sexe différent, et de se troubler en entendant leurs discours séduisants. Car, comme elles aiment infiniment le trésor de leur pureté, elles craignent la rencontre de toutes les personnes qui le leur peuvent enlever. D'ailleurs, elles savent qu'il n'y a point de vertu, pour bien établie qu'elle soit, qui puisse subsister dans l'occasion du vice, si DIEU ne la conserve par une grâce toute particulière ; principalement la pureté, qui est de toutes les vertus la plus fragile, et sachant que DIEU la refuse aux âmes présomptueuses, et qu'il ne leur laisse que celle de se retirer du péril, elles tremblent de frayeur pour peu qu'elles se voient dans l'occasion : au lieu que celles qui ne font pas beaucoup d'état de cette vertu, ou qui n'ont plus rien à perdre, se trouvent sans crainte dans les compagnies dangereuses, et se moquent de la timidité des autres.

Une autre cause du trouble de la Vierge fut le discours de l'ange, qui lui donnait des louanges extraordinaires : car les personnes humbles tremblent lorsqu'elles s'entendent louer. La sainte Vierge fut donc troublée en entendant ses louanges ; mais son trouble ne mit pas sa raison en désordre ; au contraire, elle conserva une grande présence d'esprit, et songeait avec prudence quelle était cette salutation, c'est-à-dire d'où elle venait et où elle tendait. Elle garde le silence, et songe à ce qu'elle doit

répondre. Elle tient la balance entre la légèreté du cœur et l'incrédulité de l'esprit, et, après avoir connu les desseins de DIEU, elle s'y soumet par une obéissance aveugle. (*Le même*).

[Dialogue entre l'ange et Marie]. — Considérons cette douce parole de l'ange : *Vous avez trouvé grâce auprès de DIEU*. Elle l'a trouvée et pour soi et pour nous. Elle en est pleine en soi, mais d'une plénitude si grande qu'elle se déborde et se répand sur nous. O le grand bien d'avoir trouvé grâce auprès de DIEU ! La grâce des hommes est incertaine, fragile, trompeuse, stérile, et souvent pernicieuse à celui qui la possède ; mais celle de DIEU est assurée. Je ne puis perdre les bonnes grâces de DIEU si je ne le veux. Tous les biens nous viennent avec la grâce et celui qui l'a trouvée a trouvé un trésor inestimable.

La Vierge, ayant entendu les magnifiques promesses que lui faisait l'ange, savoir qu'elle concevrait un fils qui régnerait sur le trône de David, lui répond en ces termes : *Comment se fera ce que vous me dites, puisque je n'ai connaissance d'aucun homme ?* Voilà la première parole que la sainte Vierge ait prononcée, et qui nous a été déclarée par l'Évangéliste S. Luc. Sur quoi il faut remarquer une singulière prudence à s'enquérir modestement et discrètement comment se ferait cette grande merveille dont l'ange l'entretenait : car, bien qu'elle fût un peu troublée des louanges qu'il lui donnait, néanmoins son trouble ne l'empêche pas, comme nous avons dit, d'examiner une proposition si surprenante. Elle s'enquête de la manière que cela se fera, et n'imité pas la première femme, qui mangea sans crainte du fruit défendu, dès lors que le serpent lui eût fait espérer qu'elle serait savante et immortelle comme DIEU. — Gardez-vous, âme chrétienne, de ces dévotions extraordinaires qui ont je ne sais quoi d'éclatant ! Ne faites pas trop de réflexion sur ce qui se passe dans nous ; mais après que la chose s'est passée, ne manquez pas de consulter ceux qui vous gouvernent. Réglez votre jugement sur le leur, et ne soyez pas indiscrette pour vous laisser surprendre à tous les appas d'une dévotion sensible.

La Sainte Vierge fit paraître d'abord, dans son annonce, une foi merveilleuse, croyant les mystères incompréhensibles de la Trinité et de l'Incarnation, qui lui furent déclarés par les paroles de l'ange, en lui disant que le Père avait dessein de lui donner son Fils, et qu'elle le concevrait par l'opération du SAINT-ESPRIT. Elle crut encore qu'elle serait mère et vierge tout ensemble. Elle ne demande point de miracles pour croire des choses si surprenantes ; mais elle soumet son jugement, se persuadant que DIEU est tout-puissant, et qu'il peut faire ce qu'elle ne peut comprendre. Elle ne donna pas moins de marques d'une espérance héroïque, en s'élevant au-dessus de toutes les timidités de la nature, et ne doutant point que DIEU ne pût allier des choses si éloignées et si opposées que le sont la nature humaine et la nature divine, l'immortalité

et la mort, le temps et l'éternité, la maternité et la virginité. C'est encore de cette confiance que la loue sa cousine Elisabeth : car elle est renfermée dans la foi qui fait le sujet de son admiration. De plus, elle fit éclater, dans son Annonciation, une charité parfaite, voulant tout ce que DIEU veut, et sacrifiant sa volonté à la sienne, sans clause, sans restriction, sans mettre de bornes à sa résignation. Son amour embrasse tout, quelque rude et fâcheux qu'il puisse être. O DIEU du ciel, que vous fûtes satisfait quand vous vîtes cette chaste épouse vous donner son cœur avec un amour si grand, si pur et si désintéressé ! ô le beau feu, qui brûla cette victime innocente ! oh ! que l'odeur de ce sacrifice d'amour vous fut agréable !

La Sainte Vierge pratiqua encore, dans cet entretien qu'elle eut avec l'ange, des vertus qui l'ont rendue digne d'être mère de DIEU. — La première est une humilité profonde, prenant la qualité de servante de DIEU lorsqu'on lui donne celle de mère, et s'estimant indigne d'être élevée à une dignité si honorable. — L'autre est une obéissance parfaite, s'offrant à faire tout ce que DIEU désire d'elle, quoi qu'il en puisse coûter, sans limiter sa résignation et sans mettre de bornes à ses services. O Vierge très-humble et très-obéissante, je ne m'étonne pas si DIEU vous a élevée au-dessus de toutes les créatures, puisque vous vous êtes abaissée au-dessous de toutes les créatures ; car Dieu élève les humbles et abaisse les superbes. Vous avez plu à DIEU par votre virginité ; mais vous avez conçu un DIEU par votre obéissance et par votre humilité. Oh ! si j'étais humble et obéissant comme vous, le SAINT-ESPRIT descendrait sur moi, par son opération divine je concevrais un DIEU dans moi et dans le cœur de mon prochain. (Crasset).

[Union de Marie avec la Divinité]. — L'union que la Sainte Vierge contracte, au point de l'Incarnation, avec la Divinité est admirable. — 1° Elle devint l'épouse de DIEU, ayant conçu un Fils par la vertu et par l'opération du SAINT-ESPRIT, et ensuite entra en communauté de toutes ses qualités, puisque c'était un mariage très-parfait, et qu'en vertu du mariage l'épouse jouit de tous les biens et de toutes les prérogatives de son époux. — 2° Elle devint Mère de DIEU, ayant conçu un homme qui est véritablement DIEU, lequel, étant dans son sein, lui était uni comme le fruit à son arbre, et qui fait une partie de l'arbre, comme dit S. Thomas. Il ajoute que l'enfant, dans le ventre de sa mère, est une partie de sa mère, et qu'il ne fait point encore une personne entièrement distincte d'elle : par conséquent, le Fils de DIEU dépendait de sa mère, et quant à sa vie et quant à sa nourriture et quant à sa conservation. (*Le même*).

[Consolation et joie de la Ste Vierge]. — Quelques docteurs estiment qu'elle vit clairement l'essence divine, étant, ce leur semble, raisonnable

qu'une mère connût parfaitement la nature de l'enfant qu'elle devait mettre au monde. Du moins on ne peut nier qu'elle ne sentit une joie peu différente de celle des bienheureux : car, si la félicité consiste dans la jouissance de DIEU par un écoulement de son essence dans toutes nos puissances, et dans une union parfaite de notre cœur à sa dernière fin, d'où résulte une joie incompréhensible qui le pénètre entièrement, qui pourra concevoir celle de la Sainte Vierge au moment qu'elle devint épouse du SAINT-ESPRIT et mère de DIEU ? Car elle reçut dans son sein tout l'océan de la Divinité, et elle entra dans une jouissance de DIEU d'une manière incommunicable à tous les bienheureux, savoir en qualité d'épouse et de mère. Les gens de bien, sur la terre, expérimentent des consolations ineffables lorsque DIEU leur communique la grâce d'union, qui est une espèce de mariage spirituel contracté avec les âmes pures qui l'ont recherché longtemps par la pratique des bonnes œuvres, par une mortification continuelle et par l'usage de l'oraison. Eh ! qui pourra donc comprendre la joie dont fut pénétré le cœur de la Sainte Vierge, la plus pure et la plus sainte de toutes les créatures, lorsqu'elle fut élevée au plus haut degré de contemplation où puisse monter une âme ? Admirez cette éminente dignité de la Sainte Vierge, qui la fait entrer dans la famille de DIEU. A qui est-ce qu'il a jamais dit : Vous êtes mon épouse et vous êtes ma mère ? Quelle est la créature qui puisse dire à DIEU : Vous êtes mon époux, vous êtes mon fils ; je vous ai engendré aujourd'hui ; c'est moi qui vous ai donné la vie ; c'est moi qui vous la conserve, je suis en quelque façon une même chose avec vous. (*Le même.*)

[Source des grandeurs de Marie]. — C'est dans le sein de la Vierge que la Sagesse incréée a pris le corps par lequel elle s'est rendue visible aux hommes. L'Écriture nous représente tout d'un coup, dans le peu de paroles qu'elle nous en dit, et la grandeur de cette Vierge sainte et l'obligation que nous avons de l'honorer. Elle a enfanté dans le temps celui que DIEU engendre de toute éternité : voilà le fondement de toutes les grandeurs. C'est d'elle que le Fils de DIEU a pris la chair par le sacrifice de laquelle il nous a réconciliés avec DIEU ; le sang par lequel il nous a purifiés pour nous rendre un peuple agréable à ses yeux, et consacré particulièrement à son service pour lui appartenir à jamais, comme un peuple choisi et séparé de toutes les nations qui ont rejeté sa loi sainte. Voilà ce que nous devons à cette Vierge incomparable ; voilà le fondement des obligations que nous lui avons, et des honneurs que l'Église lui rend avec une piété si religieuse. Car c'est par elle que la sagesse s'est transportée dans l'Église, pour y établir une nouvelle demeure qui ne changera jamais. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Nous pouvons être parents du Sauveur selon l'esprit]. — Quel avantage pour nous, Seigneur, de pouvoir participer à ce qu'a de plus grand la plus grande et

la plus excellente de toutes les créatures ! Nous l'honorons au-dessus des hommes et des anges, parce qu'elle est votre mère : et vous nous offrez cette glorieuse qualité, puisque vous avez dit que celui qui ferait la volonté de votre Père serait votre frère, votre sœur et votre mère : *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cælis est, ille meus frater et soror et mater est.* (Matth. XII). Nous ne pouvons pas, comme elle, vous donner un corps, mais nous pouvons et nous devons imiter sa foi et son obéissance, qui l'ont rendue d'une manière plus avantageuse votre sœur et votre mère selon l'esprit. Voilà ce que vous voulez vous-même que nous vous soyons. Mais nous ne le pouvons que par votre grâce. Vous seul, qui avez pu choisir une mère selon la chair, vous seul pouvez vous faire des mères et des parents en cette manière spirituelle que vous nous proposez. Car c'est alors que nous serons vraiment vos proches si nous n'écoutons pas seulement votre loi, mais si, aidés de votre grâce, nous nous appliquons avec soin à la pratiquer. (*Le même*).

[Admirable prudence de la Ste Vierge]. — La Sainte Vierge est troublée du compliment de ce céleste messenger. C'est un effet de sa modestie. Elle se plaisait beaucoup mieux à considérer sa bassesse que d'entendre dire qu'elle était pleine de grâces et élevée au-dessus de toutes les femmes. — Les louanges sont toujours à craindre ; leur effet ordinaire est de corrompre le cœur. Le grand moyen de n'en être point séduit, c'est d'être aussi dans le trouble lorsque nous sommes loués, de rentrer en nous-mêmes, et de considérer attentivement nos misères et le néant de notre nature. Cette Vierge toute divine est troublée, mais elle se possède toujours parfaitement. Son trouble ne l'empêcha pas de faire de sérieuses réflexions sur ce qu'elle venait de voir et d'entendre. Elle pensait en elle-même quelle était cette salutation : *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* La prudence voulait qu'elle examinât sérieusement un événement si singulier, et elle savait parfaitement combien il est dangereux de prendre de trop promptes résolutions. Nous voyons, par les mesures que prend la Sainte Vierge en cette occasion, que nous ne devons pas croire légèrement tout ce qu'on nous dit, mais aussi qu'il ne faut pas faire profession d'incrédulité, comme ces prétendus esprits-forts qui ne peuvent se résoudre d'ajouter foi qu'à ce qui tombe sous les sens. C'est ce dont l'apôtre S. Paul nous avertit aussi lorsqu'il dit qu'il faut tout éprouver, afin d'approuver ce qui est bon et de s'abstenir de tout ce qui peut avoir quelque apparence de mal : *Omnia probate, quod bonum est tenete.* (Thessal. I). C'est que la Sainte Vierge pratique excellemment bien ici. Elle entre dans ce sage tempérament, très-instruite qu'elle était par le SAINT-ESPRIT. C'est pour cela que l'Évangile nous assure qu'elle rentre en elle-même, et qu'elle examine avec attention ce qu'elle devait penser sur ce que l'ange lui rapportait de toutes les choses merveilleuses qui se devaient accomplir dans son sein. Cette admirable prudence de la Vierge oblige

l'ange à lui découvrir nettement tous ces sacrés mystères. Il lui dit que son Fils serait appelé le Fils du Très-Haut, qu'il serait assis sur le trône de David son père, que son règne serait sans fin. C'est ce qui fit que cette sainte âme, voyant que c'était la volonté de DIEU, rentra aussitôt en elle-même, et donna un plein et libre consentement à ses divins conseils. (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Les vertus de Marie]. — La Mère-Vierge est pleine de grâces, parce qu'elle est comblée des dons du Ciel et qu'elle possède toutes les vertus. C'est là la source de son véritable bonheur, c'est là la source de toutes ses grandeurs. Apprenons aujourd'hui quel est le vrai bonheur du chrétien, le bonheur auquel il doit aspirer dans tous les moments de sa vie. La Vierge sainte est bienheureuse, parce qu'elle a trouvé grâce auprès du Seigneur, parce qu'elle a pratiqué toutes les vertus. Tout l'avantage du chrétien est donc de trouver grâce auprès de DIEU ; et le seul moyen de parvenir à ce bonheur c'est d'enrichir son âme des vertus chrétiennes. Un chrétien croît en grâce à proportion qu'il avance dans la pratique des vertus. Lorsqu'il a fait un notable progrès, lorsque, par un long exercice et de courageux efforts, il est venu à bout de surmonter les passions de la chair, lorsque les vertus chrétiennes ont jeté en son cœur de profondes racines, lorsque dans toutes ses actions il se conduit conformément aux principes de la religion, on peut dire qu'il est plein de grâces. Etat heureux que celui d'un chrétien qui est chéri de DIEU, que DIEU regarde avec complaisance, qu'il met au rang de ses bien-aimés ! Que notre bonheur serait grand si l'on pouvait dire de nous que nous sommes pleins de grâce ! (**Lambert**).

[Marie pleine de grâce]. — Quelques efforts que nous fassions, nous ne pourrons jamais arriver à la plénitude de grâce qui s'est trouvée dans cette admirable Vierge. Elle a surpassé en sainteté non-seulement tous les hommes qui ont été, mais encore tous ceux qui seront jusqu'à la fin des siècles. Elle a été placée au-dessus de toutes les intelligences célestes, parce qu'elle les a toutes surpassées en vertu et en sainteté : *Archangelos excellentiâ superat sanctitatis*. Tâchons d'imiter au moins ses vertus, puisqu'il nous est impossible de les égaler. Il est dit du prince des martyrs, S. Etienne, qu'il était plein de grâce et de force, *Plenus gratiâ, et fortitudine*. Les Apôtres proposent d'établir des diacres afin de les soulager dans les fonctions de leur ministère et ils veulent qu'ils soient pleins du SAINT-ESPRIT et de sagesse. Plusieurs saints ont été appelés pleins de grâce, mais ils étaient tous en général et en particulier, beaucoup inférieurs à la Sainte Vierge. (*Le même*).

[L'ange est envoyé à la Sainte Vierge]. — Le moment destiné de toute éternité pour la réconciliation des hommes avec DIEU étant arrivé, l'ange Gabriel,

qui avait prédit au prophète Daniel l'avènement et la mort du Messie il y avait plus de quatre cents ans, et qui depuis six mois avait été envoyé au prêtre Zacharie pour lui annoncer la naissance de celui qui devait être le précurseur du Messie, fut envoyé de DIEU à une vierge appelée Marie, de la tribu de Juda et du sang royal, puisqu'elle était de la famille de David. DIEU, qui l'avait choisie pour être la mère du Messie, l'avait prévenue de tous les dons célestes depuis le premier moment de sa conception, et l'avait remplie d'une surabondance de grâces si étonnante qu'elle était l'admiration de tout le Ciel, disent les Pères, et surpassait en mérites et en sainteté les créatures les plus parfaites. Quoique, par une vertu qui n'avait point encore eu d'exemple, elle se fût consacrée à DIEU pour demeurer vierge toute sa vie, la sagesse divine avait voulu qu'elle épousât un homme juste, nommé Joseph, de la même maison qu'elle, pour être le gardien de son honneur, le témoin et le protecteur de sa virginité, le tuteur et le nourricier du Fils qui devait naître d'elle seule. Elle demeurait dans la petite ville de Nazareth, et ce fut là que l'ange lui apparut, dans le temps, dit S. Bernard, qu'invisible au reste des créatures elle s'immolait à son DIEU dans la ferveur de la plus sublime contemplation. Cet envoyé céleste, plein de respect et de vénération pour celle qu'il regardait déjà comme sa souveraine : *Je vous salue*, lui dit-il, *ô pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes*. Cette salutation contenait l'éloge le plus pompeux et le plus magnifique qui fut jamais : car c'était l'assurer qu'elle était remplie des dons du SAINT-ESPRIT, qu'elle possédait toutes les vertus dans le souverain degré, qu'elle était comblée des bénédictions, et qu'il n'y avait point de créature qui fût plus agréable aux yeux de DIEU qu'elle.

La vue d'un ange sous la forme d'un homme causa d'abord quelque frayeur à la plus pure des vierges. Sa pudeur la fit rougir, et elle parut se troubler. L'ange, s'en étant aperçu, la rassure : — « Ne craignez point, Marie, lui dit-il : car vous avez trouvé grâce devant DIEU ; il va vous donner un fils, et il veut que cela se fasse sans blesser votre pureté virginale. Vous concevrez ce fils dans votre sein ; vous le mettrez au monde, et vous le nommerez JÉSUS. Il sera grand en toute manière, et les grandes merveilles qu'il opérera le feront assez connaître pour le Fils du Très-Haut, et comme votre Fils il descendra de David, puisque vous êtes du sang royal ; mais ce n'est point par le droit de succession qu'il doit monter sur le trône ; la souveraineté lui est due par bien d'autres titres. Comme vrai Fils de DIEU, il dominera sur tous les peuples de l'univers ; sa couronne ne sera pas de même matière que celle des rois de la terre. Il fondera une nouvelle monarchie, ce sera dans l'Église du DIEU vivant, et il n'aura point d'autres bornes dans son étendue que l'univers, point d'autre terme dans sa durée que l'éternité. Il est aisé de concevoir quels furent alors les sentiments de la plus humble de toutes

les créatures. Elle ne pouvait comprendre que DIEU eût pu jeter les yeux sur elle, pour l'accomplissement d'un si grand mystère. D'ailleurs la qualité de mère l'effrayait, tant elle avait à cœur celle de vierge. C'est ce qui l'obligea de demander comment cela se ferait. Ce qu'elle n'aurait pas demandé, dit S. Augustin, si elle n'eût pas fait vœu d'être toujours vierge : *Quod profectò non diceret, nisi virginem se antè vovisset.*

L'ange pour la satisfaire, lui déclara que DIEU seul serait le père de ce fils dont il voulait qu'elle fût la mère, que le saint-Esprit, qui était la vertu du Très-Haut, formerait miraculeusement dans elle le fruit qu'elle devait porter, et rendrait sa virginité encore plus pure ; qu'enfin l'enfant qui naîtrait d'elle s'appellerait et serait véritablement le Fils de DIEU, en qui résiderait corporellement toute la plénitude, tous les trésors de la sainteté et de la sagesse divines. Apprenez, ajouta-t-il, la merveille que DIEU vient de faire en faveur de votre cousine Elisabeth. On n'espérait plus qu'à son âge elle pût avoir des enfants : cependant elle est enceinte de six mois. Rien n'est impossible au Tout-Puissant, et celui qui a pu donner un fils à une femme âgée, après tant d'années de stérilité, en peut bien donner un à une vierge. (*Le même*).

[Plaine de grâce]. — L'envoyé du Seigneur ne donne point d'autre nom à la Sainte Vierge, en la saluant, que celui de pleine de grâce, *Ave gratiâ plena* ; mais ces paroles ne renferment-elles pas ce qu'on peut imaginer de plus grand ? et à qui pouvaient-elles convenir, sinon à celle qui devait porter dans son sein le Sauveur, la source même de toutes les grâces ? Mais en quoi consiste cette plénitude de grâce ? Les saints docteurs en distinguent de trois sortes, et les reconnaissent unanimement dans la Mère de DIEU. — Plénitude de *suffisance*, comme ils s'expriment, c'est-à-dire que Marie était elle-même comblée des dons de l'ESPRIT-SAINT. — Plénitude de *surabondance* : Marie était en état d'enrichir les autres des dons de la grâce, sans rien perdre de ce qu'elle possédait. — Plénitude de *suréminence* : Marie seule possédait plus de richesses spirituelles que tous les saints ensemble. Est-il étonnant, après tout, que la mère de l'auteur même de la grâce soit si distinguée ? S'il y a lieu de s'étonner ici, c'est que tous, pauvres que nous sommes, nous négligeons de recourir à elle, dans l'abondance où nous la voyons. (*Ségneri, Méditations*).

[Humilité de Marie.] — Si vous fûtes, Vierge sainte, de toutes les pures créatures la plus pleine de grâces, c'est que vous fûtes de toutes les pures créatures la plus humble. Devant tout à l'humilité, vous en connûtes aussi le prix, et vous n'auriez pas voulu être Mère de DIEU au péril de la perdre. Il vous le fallait, cet amour de l'humilité, pour être élevée au plus haut point de la gloire en devenant mère de votre DIEU. C'est à l'humilité à produire la gloire : ainsi, la gloire la plus sublime devait être le fruit de l'humilité la plus profonde. La Sainte Vierge monta par l'humilité au

plus haut point de la vraie grandeur, et dans le plus haut point de la vraie grandeur elle conserva toujours l'humilité. L'homme par son orgueil, se rend le plus méprisable, et lorsqu'il est le plus méprisable il est toujours bouffi d'orgueil. — Je vous le demande, Seigneur, ce don si précieux de l'humilité, ce don qui attire après soi tous les autres dons ; et je vous le demande par l'intercession de la plus humble des vierges. Que comme elle, petit à mes yeux, j'attire sur moi vos plus favorables regards. (**Ségneri**, *Méditations*).

[La salutation de l'ange]. — La manière dont l'ange salue la Sainte Vierge doit nous faire faire deux réflexions. — La première regarde le respect et la modestie avec lesquels nous devons prononcer ces paroles lorsque, pour nous conformer à l'esprit de l'Eglise et à l'ancienne coutume des véritables serviteurs de Marie, nous répétons cette salutation angélique. Les hérétiques blâment et méprisent ce genre de culte dont nous honorons Marie par la fréquente répétition de cette prière : ce n'est pas cette pratique qui est digne de censure ; elle est autorisée et sainte ; c'est la manière distraite, précipitée, indévote, dont nous nous acquittons de ce juste et louable devoir. Ne donnez-vous pas dans ces défauts ? corrigez-les dès aujourd'hui, et pour toujours. — La seconde réflexion est que l'ange, en saluant cette sainte Vierge, ne l'appelle ni reine du ciel ni mère de DIEU, ni Fille d'Abraham ou de David ; il la nomme précisément *pleine de grâce*, pour nous faire comprendre qu'il n'y a rien au-dessus de la grâce de DIEU, et qu'elle doit être préférée aux biens, aux honneurs, aux plaisirs, à la naissance, à l'esprit et à tous les talents. En jugez-vous ainsi ? Si cela est, que ne devez-vous pas faire pour le conserver, si vous l'avez, ce précieux don du ciel, ou pour le recouvrer si vous l'avez perdu ? (*Morale du Nouveau-Testament*, par le **P. La Neuville**).



LA VISITATION

DE LA SAINTE VIERGE.

[Marie va visiter Ste Elisabeth]. — L'ange qui avait annoncé à Marie le mystère de l'Incarnation du Fils de DIEU lui avait appris en même temps la miraculeuse grossesse d'Elisabeth sa cousine, qui, bien que stérile et dans un âge fort avancé, était mère d'un fils depuis six mois, lequel devait être le précurseur du Messie. La joie que ressentit la Sainte Vierge du bonheur de cette femme choisie de DIEU pour être la mère du précurseur de son Fils, l'obligation où elle croyait être de l'en féliciter au plus tôt, l'envie qu'elle avait de la servir, la connaissance que DIEU lui donnait des merveilles qu'il voulait faire par elle dans cette visite : tout cela la fit résoudre à partir incessamment, sans différer d'un jour. « La charité, dit à ce propos S. Ambroise, ne peut souffrir ni délai ni retardement. » Le chemin était long et difficile, ce voyage n'était pas aisé pour une personne comme la Sainte Vierge ; mais son zèle et sa charité lui firent surmonter toutes les difficultés ; elle n'appréhenda point les fatigues du voyage, parce que tout son plaisir était de suivre l'inspiration divine, dit S. Ambroise, et de publier les œuvres de DIEU. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Ste Elisabeth]. — Etant arrivée à Hébron, elle va droit à la maison de Zacharie. En entrant, elle trouve Elisabeth qui venait au-devant d'elle ; elle la salue, l'embrasse, et à peine avait-elle ouvert la bouche pour la saluer, que l'enfant de six mois qu'Elisabeth portait dans ses flancs fut éclairé tout-à-coup d'une lumière céleste : il vit dans l'obscurité de sa

prison, ceux qui lui faisaient la grâce de le visiter ; et, ne pouvant encore parler, il honora comme il put Jésus et Marie, par un tressaillement prodigieux, qui fut, dit S. Chrysologue, la marque de sa joie et de son respect. Elisabeth s'en aperçut, et, la lumière surnaturelle qui éclairait l'enfant rejaillissant sur la mère, elle connut le mystère incompréhensible de l'Incarnation du Verbe : son âme fut remplie du SAINT-ESPRIT et comblée de joie ; elle s'écria à haute voix : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » Considérant en même temps la suprême dignité de Marie, elle s'estime indigne de la recevoir dans sa maison. « Mais d'où me vient aujourd'hui ce bonheur, ajoute-t-elle, que la mère de mon Seigneur et de mon DIEU daigne me rendre visite ? c'est une faveur que je ne puis assez reconnaître, et qui me remplit d'étonnement et de confusion ; l'Enfant que je porte dans mes flancs a déjà senti votre présence, car, au moment que j'ai entendu les paroles avec lesquelles vous m'avez saluée, il les a aussi entendues, et il a tressailli de joie. Oh ! que vous êtes heureuse, ma chère cousine, continua-t-elle ; que vous êtes heureuse, vous qui avez cru simplement et sans aucun doute ce que l'ange vous a dit de la part de DIEU ! Oui, ce DIEU tout-puissant, qui a commencé à exécuter en vous des choses grandes et merveilleuses, les achèvera selon que vous l'avez espéré ; il vous l'a promis, et il tiendra sa parole. » (*Croiset, Exercices de piété*).

[Réponse humble de la Sainte Vierge]. — Rien de plus humble et de plus modeste que la réponse de la Sainte Vierge ; pour cacher ce qui pourrait tourner à sa louange, elle renvoie au Seigneur la gloire de tout, et ne parle que des obligations qu'elle lui a. Animée de l'Esprit-Saint, dont elle avait été remplie, elle fit alors ce cantique, le premier du Nouveau-Testament, qui surpasse tous les anciens, par l'esprit de piété qui y brille de toutes parts, et par la noblesse des sentiments, et par la majesté du style. C'est le plus précieux monument de la profonde humilité de Marie, l'acte le plus authentique de sa parfaite reconnaissance, et le plus excellent modèle d'action de grâces que nous ayons. — « Mon âme, dit alors Marie, glorifie le Seigneur, qui a opéré ces grandes merveilles : qu'à lui seul en soit toute la gloire. Je n'y puis penser que je n'aie le cœur plein de joie en celui que j'adore comme mon DIEU, que j'honore comme mon Sauveur et que j'aime comme mon Fils. Il a bien voulu arrêter ses yeux sur ma bassesse, et d'une vile servante il a daigné faire sa mère. Je sais que cela donnera sujet à tous les peuples d'admirer et d'exalter mon bonheur dans tous les siècles à venir ; mais s'il y a en moi quelque chose de grand et de relevé, n'est-ce pas à lui seul qu'en est due toute la gloire ? c'est lui qui m'a élevée et à qui je dois tout ce que je suis. De moi-même je ne suis rien ; il est l'auteur de toutes les merveilles que toutes les nations admireront et publieront en moi, et que je ne saurais assez publier moi-même. Elles confesseront, ces nations, que le Tout-Puissant a fait en moi de

grandes choses, et que sa main n'est pas moins puissante que son nom est saint. » (*Le même*).

[S. Jean-Baptiste]. — Vous savez, Messieurs, quel effet merveilleux la présence du Verbe incarné produisit dans cet enfant admirable qui devait être son précurseur ; comment son âme, miraculeusement éclairée, anticipa les fonctions d'un si auguste ministère ; comment ce rayon perçant de la grâce, passant tout-à-coup du fils à la mère, lui fit pénétrer les grands mystères que le SAINT-ESPRIT avait opérés dans Marie, et que soudainement inspirée de la grâce, elle prononça ces divines paroles, que l'Eglise a choisies pour achever l'éloge de Marie que l'ange Gabriel avait commencé, et qui renferment en abrégé toutes les grandeurs de cette Vierge incomparable : *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui*. Mais ne pensez pas que leur conversation soit un de ces commerces malheureux de louanges et de flatteries empoisonnées, si ordinaires dans les visites du monde, et que, l'une et l'autre tirant un sujet d'orgueil des grands mystères pour l'accomplissement desquels DIEU les a choisies, elles s'inspirent réciproquement des sentiments d'une complaisance secrète. Au contraire, elles semblent disputer entre elles à qui s'humiliera davantage : l'une se reconnaît indigne d'être visitée par la Mère de DIEU, l'autre ne trouve rien en elle qui puisse attirer le Verbe dans son sein que son néant. Leur entretien n'est qu'une communication de grâces et de vertus, dont elles sont remplies ; et Marie, tout élevée qu'elle est au-dessus d'Elisabeth, ne veut avoir d'autre avantage sur elle que celui d'être la plus humble et la plus modeste. — Que notre conduite est différente de celle-là, dans nos visites et dans nos conversations. (**L'abbé du Jarry**).

[Entretiens de Marie et d'Elisabeth]. — La Sainte Vierge vit tout d'un coup, par une lumière surnaturelle, et les anciennes promesses du Seigneur et leur parfait accomplissement, mille fois plus éclairée elle seule et plus privilégiée que tous les prophètes ensemble. Il parut bien en effet, dans cet admirable entretien que Marie et Elisabeth eurent ensemble, dit S. Ambroise, qu'elles prophétisaient toutes deux, par L'ESPRIT-SAINT dont elles étaient remplies, et par le mérite de leurs enfants : *Duplici miraculo prophetant matres spiritu parvulorum*. — La Sainte Vierge demeura près de trois mois chez Ste Elisabeth : il est aisé de comprendre, disent les SS. Pères, combien ce séjour fut avantageux à la maison de Zacharie, et quelle abondance de grâces et de bénédictions la Sainte Vierge leur mérita. Si le Seigneur bénit si libéralement Obédédôm, et tout ce qui lui appartenait, pour avoir eu durant trois mois l'arche dans sa maison, quelles bénédictions n'attirèrent pas sur l'heureuse famille d'Elisabeth les trois mois de séjour qu'y fit Marie ? La pureté dans laquelle S. Jean vécut toujours, dit S. Ambroise, fut un effet de cette onction et de cette

grâce répandue dans son âme par la présence de la Sainte Vierge. Elle attendit, selon le même saint, jusqu'au temps qu'Elisabeth devait accoucher, et voulut voir naître celui pour lequel elle était principalement venue. Après avoir été témoin des merveilles qui accompagnèrent cette naissance, elle partit pour s'en retourner à Nazareth. (**Croiset**).

[Merveilles que renferme cette visite].— Cette visite que rendit la Sainte Vierge à Ste Elisabeth renferme de si grandes merveilles et elle est si glorieuse à Marie, que l'Eglise a voulu qu'on en renouvelât tous les ans la mémoire par l'établissement d'une fête particulière. En effet, c'est ici le jour auquel la Sainte Vierge a été reconnue publiquement, pour la première fois, Mère de DIEU, et honorée comme telle. Ce fut par la parole de la Sainte Vierge que JÉSUS-CHRIST sanctifia son précurseur, et l'on a eu raison de dire que la sanctification de S. Jean a été le premier miracle que DIEU ait fait par l'entremise de la Sainte Vierge. Rien ne manifeste mieux le pouvoir que le Sauveur a donné à sa Mère, dit S. Bernardin après S. Bernard, que la conduite de ce même Sauveur dans la distribution de ses premières grâces. Veut-il sanctifier son précurseur avant même qu'il soit né? c'est par le moyen de Marie qu'il lui fait cette grande grâce. Faut-il se manifester au monde par le premier de ses miracles, en changeant l'eau en vin dans les noces de Cana? il attend que Marie le lui demande; voulant nous faire voir par là, disent les Pères, que, comme il n'a voulu se donner à nous que par Marie, il veut aussi que nous ne recevions ses grâces que par son moyen : *Nihil nos DEUS habere voluit quod per Mariæ manus non transiret*. Bern. Serm. III in Vigil. de Nat. Dom.— (*Le même*).

[S. Jean sanctifié].— Considérons, je vous prie, combien cette visite est pleine de mystères. La Vierge sainte n'est pas plus tôt devenue Mère de DIEU qu'elle part pour aller sanctifier S. Jean et toute la maison de Zacharie. Elle n'a pas ouvert la bouche pour saluer Elisabeth, qu'Elisabeth est remplie du SAINT-ESPRIT, et l'enfant qu'elle a dans ses flancs est comblé de grâces. Le Sauveur veut que sa Mère soit l'instrument de la première sanctification qu'il opère en venant au monde. La Vierge fait dès-lors l'office de médiatrice qu'elle devait exercer dans la suite avec tant de gloire pour elle et d'avantage pour nous. JÉSUS-CHRIST, dit S. Bernard, nous voulut marquer par cette mystérieuse visite que sa Mère devait un jour beaucoup contribuer à notre salut par la part qu'elle aurait à l'ouvrage de notre rédemption, et par le pouvoir qu'elle avait de procurer des grâces à ceux qui s'adresseraient à elle. Tâchons, dit ce Père, d'aller par Marie à JÉSUS, puisque JÉSUS est venu à nous par Marie : *Studeamus nos ad ipsum per eam ascendere qui per ipsam ad nos descendit*. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Empressement de la Sainte Vierge]. — Si nous considérons les vertus éclatantes

que la Sainte Vierge pratique dans cette visite de charité, quelle promptitude à suivre les mouvements de l'ESPRIT-SAINT dont elle est animée ! Instruite des desseins de DIEU sur le saint précurseur, elle n'hésite pas un moment ; rien ne l'arrête, ni la délicatesse de son tempérament, ni la difficulté du chemin, ni la longueur du voyage. La Sainte Vierge connaît que DIEU demande d'elle cette visite : elle court, elle vole. Oh ! qu'il est vrai que la grâce du SAINT-ESPRIT ne peut souffrir ni délai ni retardement ! Mais quel prodige d'humilité dans Marie ! Reine de l'univers par l'auguste qualité de Mère de DIEU, elle avait droit d'exiger les hommages non-seulement d'Elisabeth mais encore de tous les hommes, et elle la prévient ! Elisabeth est surprise de l'honneur que lui fait Marie, et Marie est étonnée de sa surprise. Elle ne songe qu'à publier les miséricordes de DIEU envers sa servante, et ne s'occupe qu'à rendre des services que son humilité lui représente comme des devoirs. Que de vertus brillent dans ces conversations toutes saintes ! Les grandeurs de DIEU, l'excès de ses miséricordes, les merveilles de la grâce en font tout le sujet. Mais quels en sont les fruits ? Jean est sanctifié dans le sein de sa mère ; Elisabeth est remplie du SAINT-ESPRIT ; Zacharie est comblé des dons du ciel ; les bénédictions du Seigneur sont répandues abondamment sur toute la famille. Les visites de la Sainte Vierge ne sont jamais moins avantageuses ; tout est saint, tout prospère quand on a sa faveur (Croiset).

[Réflexions sur nos visites]. — Les visites de civilité et de bienséance dans le monde sont-elles toujours aussi utiles, sont-elles toujours aussi saintes.

Les fruits répondent toujours aux motifs. Les gens de qualité, dans le monde, les gens oisifs, passent la plus grande partie de leur vie en visites. Considérez bien quels en sont les motifs. De quel mérite sont les entretiens ? ces visites sont-elles toutes chrétiennes ? Peu de visites qui n'aient quelque passion pour motif. Sans la médisance la conversion languit. Que de temps perdu dans ces visites ! Mais n'y perd-on d'ordinaire que le temps ? Que de dangers pour le salut ! que de pièges tendus à l'innocence ! C'est dans ces visites de plaisir, ou du moins d'oisiveté, que l'esprit du monde fait fortune. C'est là que la foi s'affaiblit, que la dévotion s'éteint, que la plus raffinée et la plus séduisante mondanité étale tous ses brillants et fait jouer tous ses artifices. Mon DIEU ! que les visites dans le monde seront un sujet fécond de regrets à l'heure de la mort ! Si la bienséance, si le devoir, si la charité nous obligent de faire des visites, que celle que fait la Sainte Vierge à sa cousine sainte Elisabeth en soit le modèle et la règle ; le temps de la vie est trop précieux pour le perdre en des visites inutiles. — Quel fonds de regrets, Seigneur, ne me fournissent pas celles que j'ai faites jusqu'à cette heure ! le temps, ce temps qui est si précieux et si court, n'est pas la seule chose que j'ai perdue.

Mais j'espère, avec le secours de votre grâce et par l'intercession de la Sainte Vierge, qu'elles ne me seront plus un sujet de repentir.

Les visites aujourd'hui, dans le monde, sont un commerce poli d'oisiveté, où par beaucoup de compliments, d'apparence de bonne foi et de tendresse, on se joue réciproquement. Peu de temps, pour l'ordinaire, plus mal employé ; et, à moins que la charité, le devoir ou la bienséance n'en soient le motif, peu de visites qui ne soient nuisibles. La religion ne condamne pas toutes sortes de visites ; il y en a de chrétiennes : il y en a donc qui sont permises ; mais elles ne le sont jamais lorsqu'il y a du danger pour le salut. Il faut que la charité, ou du moins le devoir d'une bienséance chrétienne en soit toujours le motif. Les affaires domestiques, encore moins celles du salut, ne doivent jamais souffrir du temps qu'on y met. Les gens oisifs passent leur vie en visites : quel vide à la mort ! C'est la marque d'une conscience peu tranquille et d'un cœur bien inquiet, quand on ne peut pas rester chez soi. Abstenez-vous de toutes les visites peu nécessaires ; n'en faites que de charité ou de devoir et de bienséance, et gardez les règles suivantes dans toutes celles que vous ferez.

Il faut que les visites soient *rare*s ; toute assiduité marque quelque attachement dangereux, ou une oisiveté du moins peu chrétienne. Il faut qu'elles soient *courtes* : outre la perte du temps, l'ennui et l'importunité sont inséparables des visites longues ; les esprits les plus bornés et les plus muets sont d'ordinaire ceux qui font de plus longues séances ; ils croient vous faire honneur de vous ennuyer plus longtemps. Ayez toujours un bon motif dans toutes vos visites, et n'en faites jamais par pure oisiveté. Il vaut mieux souffrir chez soi l'ennui de la solitude que d'aller importuner les autres par des visites à contre-temps. Il y a des visites de devoir, faites-les avec une retenue édifiante ; il y en a de pure charité, faites-les avec empressement. Les entretiens sont comme l'âme des visites ; mais si cette âme est vicieuse, si la conversation ne roule que sur des historiettes qui portent toujours un secret poison, sur une mode, une parure, un ameublement somptueux, sur une partie qui ne tend qu'à inspirer et à nourrir l'esprit du monde, tous ces entretiens rendent-ils les visites fort chrétiennes ? Ayez soin de ne vous y entretenir que de ce qui ne peut pas vous faire repentir d'y avoir été. Imitiez, dans toutes vos visites, les vertus que la Sainte Vierge pratique dans celle qu'elle rend à Ste Elisabeth ; n'en faites point que vous n'ayez un bon motif ; n'y ayez que des entretiens chrétiens ; n'y paraissez qu'avec beaucoup de retenue et de modestie. Une visite qui a toutes ces qualités n'est guère sans fruit. Souvenez-vous que les visites peuvent avoir un bon motif et ne laissent pas d'être dangereuses : l'ennemi du salut est subtil, et la passion la plus à craindre se masque. Quelque spécieux que soit le prétexte, les visites un peu trop fréquentes avec les personnes de différent sexe sont elles-mêmes des tentations (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Réflexion de S. Ambroise]. — S. Ambroise est transporté d'admiration en se représentant cette visite célèbre, marquée par tant de mystères, de prophéties et de prodiges. Elisabeth, dit ce Père, entend la première la voix de Marie, et Jean ressent en même temps la grâce de JÉSUS-CHRIST. Les deux mères publient au-dehors les merveilles de la grâce, et Jean en ressent au-dedans les opérations. JÉSUS-CHRIST remplit S. Jean de la grâce attachée au ministère de précurseur, et S. Jean en anticipe les fonctions par un double miracle. Enfin, Marie et Elisabeth, conclut S. Ambroise, intérieurement animées de l'esprit de leurs enfants, font de leur entretien une suite d'oracles et de prophéties. (**Croiset**).

[Mystères et instructions]. — La présence de JÉSUS, dit S. Augustin, fait tressaillir S. Jean dans les flancs de sa mère. Elisabeth est remplie de l'esprit de DIEU à la vue de Marie ; la joie, l'humilité et la reconnaissance de la Sainte Vierge éclatent d'une manière toute divine dans ce cantique admirable qu'elle fait servir de réponse aux bénédictiones que lui donne Elisabeth ; et l'une et l'autre, dit S. Ambroise, prononcent autant d'oracles que de paroles. Que de mystères, que d'instructions renfermées dans cette sainte visite ! On y trouve les motifs que nous devons avoir dans celles que nous faisons, et l'usage que nous devons faire de celles que DIEU nous fait intérieurement : on y trouve une preuve bien marquée du crédit tout-puissant que Marie a auprès de DIEU, et un sujet bien consolant de la confiance que nous devons avoir en Marie. Les vertus éclatantes qu'elle pratique dans cette visite de bienséance et de charité doivent nous instruire, et les merveilles que DIEU y opère par le moyen de la Sainte Vierge doivent ranimer notre dévotion envers cette divine Mère, et nous faire sentir combien l'Eglise a raison de l'invoquer sans cesse comme la vie, la consolation et l'espérance des fidèles, après JÉSUS-CHRIST. (*Le même*).

[Zacharie et Elisabeth]. — Si Zacharie et Elisabeth eurent raison de s'étonner de ce que Marie, jusqu'alors cachée non-seulement aux yeux du monde, mais encore à ceux de sa propre famille, avait traversé les montagnes de Judée pour leur rendre visite lorsqu'ils y pensaient le moins, je puis dire, chrétiens, que cette visite en un temps inespéré ne devait pas leur être un sujet d'inquiétude. Que pouvaient-ils attendre d'une chère et officieuse parente, que des paroles de consolation et de paix, que des services pleins d'affection et de tendresse, quand ils se seraient même abandonnés aux seuls sentiments qu'inspirent la nature et le sang ? mais quand, à la faveur d'une lumière d'en-haut, ils s'élevèrent au-dessus de ces raisons de consanguinité et qu'ils reconnurent en sa personne la mère d'un DIEU qui venait les honorer de ses visites, ce fut alors qu'ils ouvrirent leurs cœurs à la joie et qu'ils ressentirent au dedans d'eux, sans que Marie le leur dit, qu'elle ne les venait voir que dans un esprit de paix.

Elle entra chez Zacharie, elle salua Elisabeth, et cette arche vivante de la nouvelle alliance leur apporta plus de bénédictions et de grâces que celle de l'ancienne n'en avait attirées sur la maison d'Obédédôm. La mère fut remplie du SAINT-ESPRIT, l'enfant sanctifié dans son sein en tressaillit de joie, et le père, que l'incrédulité avait rendu muet, recouvra bientôt la parole pour bénir le Seigneur DIEU d'Israël, qui avait visité et racheté son peuple. Ce temps de visite est passé, Chrétiens ; mais consolez-vous, il s'en fait encore tous les jours dans vos âmes, si vous ne vous y opposez pas, une espèce d'extension et de perpétuité. C'est vous que ce DIEU de bonté vient encore visiter par ses grâces, c'est vous qu'il vient encore racheter et sauver par son infinie miséricorde. Mais comment ce mystère de visites s'opère-t-il en vos personnes, et dans quelles dispositions faut-il que vous soyez pour en faire un bon usage ? c'est ce que vous pouvez apprendre par les circonstances mêmes de cette fête. (*Eloges des Saints*).

[Le précurseur]. — JÉSUS-CHRIST, nouvellement conçu dans le sein de Marie, ne peut voir plus longtemps son petit précurseur dans les ombres de la mort et sous l'esclavage du péché ; il se hâte de l'en délivrer, et, sans attendre ni le jour de la naissance de cet enfant ni qu'il ait lui-même un corps organisé et tout formé, il veut montrer ce qu'il sait faire, par une espèce de résurrection avancée.... Vous vous représentez déjà sous cette figure ce qui s'est passé dans la fête de ce jour. Marie, qui vient de dire à l'ange qu'elle est la servante du Seigneur, et qui au temps même de sa plus grande élévation n'a jamais perdu de vue sa propre bassesse, se transporte par une inspiration d'en-haut, dans la maison d'Elisabeth, dont le péché originel a fait mourir l'enfant. Rien ne l'arrête, non plus que Giézi, dans l'impétueux mouvement que lui donnent la charité et les ordres secrets du Ciel ; mais, bien différente de ce serviteur du prophète, qui ne portait qu'un instrument inanimé et inutile, elle porte dans son sein le maître du prophète même, qui se sert de sa voix comme d'un instrument vivant pour donner la vie à son petit précurseur. La mère, qui ne peut comprendre d'où vient ce miracle inespéré, s'en étonne la première ; et, sentant dans son enfant des mouvements extraordinaires qu'elle n'avait pas encore sentis, elle reconnaît qu'il a tressailli de joie dès les premières paroles que Marie lui a dites pour la saluer. Heureux enfant, qui est prévenu des bénédictions célestes et sanctifié par les approches d'un DIEU Sauveur qui n'a pas même encore la forme d'un enfant ! Heureux enfant, qui voit la lumière de la grâce avant que de voir celle du jour, et en faveur duquel un DIEU Rédempteur se presse de combattre le péché, et d'offrir à son Père les prémices d'une nature sanctifiée et innocente ! (*Le même ouvrage*).

[Humilité d'Elisabeth]. — Qu'est-ce qu'Elisabeth considérait pour concevoir

ses sentiments d'humilité ? Deux choses, que vous devez considérer avec elle : — Combien son DIEU est grand, et combien il s'humiliait ; ses grandeurs infinies et ses humiliations infinies ; ce qu'il est en lui-même, dans le sein de son Père, ce qu'il est sur la terre et ce qu'il a voulu devenir pour nous dans le sein de sa Mère ; la majesté de sa personne et la profondeur de ses anéantissements ; ce qu'il est venu nous donner, ce qu'il lui a coûté pour nous le donner. (*Eloges des Saints*).

[Humilité de Marie]. — Les raisons qui semblaient devoir arrêter la Sainte Vierge la pressent de partir, bien loin qu'on lui vît rendre les hommages qui sont dus à la Mère d'un DIEU, c'est par cette qualité qu'elle diffère d'autant moins à voir sa parente que sa visite lui doit être plus avantageuse, et la mère du Sauveur prévient la mère de S. Jean dans le même esprit que JÉSUS-CHRIST prévient S. Jean dans une autre rencontre. L'accomplissement des vœux qu'elle fait en faveur d'Elisabeth la remplit d'une joie extrême, dit S. Ambroise ; sa joie redouble l'ardeur de son zèle ; elle part sans retardement, elle marche sans relâche, elle arrive sans lassitude, elle entre avec un visage riant dans la maison d'Elisabeth ; elle la salue avec autant d'affection que d'humilité, et remplit le fils et la mère de joie et de surprise. (**L'Abbé du Jarry**).

[Même sujet]. — La nouvelle dignité de Mère de DIEU où la Sainte Vierge venait d'être élevée, bien loin de lui inspirer de la vanité, la rendit encore plus humble ; parce que, comme elle le dit elle-même, pour faire de si grandes choses en elle, DIEU n'avait regardé que l'humilité de sa servante. Elle ne s'occupait point de l'esprit de sa grandeur pour en tirer vanité, mais de son devoir pour y être fidèle. Elle apprend que sa cousine est enceinte, et elle se sent obligée de la visiter pour prendre part à sa joie et pour lui offrir ses services. Elle ne pense donc qu'à satisfaire à cette obligation, et elle ne sait pas le bien qui doit être le fruit d'une visite faite avec une charité si pure et si humble. (**Le Tourneux, Année chrétienne**).

[Les visites faites pour Dieu]. — Heureuses les visites où l'on porte JÉSUS-CHRIST à ceux que l'on va voir ; dont les conversations sont dictées par le SAINT-ESPRIT, où personne ne pense à se louer soi-même ni à s'attirer les louanges d'autrui, mais à rendre à DIEU toute la gloire qui lui est due ! La Vierge sainte salue sa cousine, non par une civilité trompeuse, mais par les sentiments d'une pieuse humilité qui veut s'acquitter de son devoir. Elisabeth et elle ne s'entretiennent pas des affaires temporelles, mais du grand mystère que DIEU allait opérer sur la terre. Elles ne se donnent point l'une à l'autre des louanges vaines ou fausses, mais Elisabeth loue la foi de la Mère de DIEU, et cette sainte Mère rend à DIEU les louanges qu'elle reçoit. Dans ces sortes de visites que la charité fait

faire et que l'humilité accompagne, JÉSUS-CHRIST se fait connaître, le SAINT-ESPRIT se communique, le prochain est édifié, et DIEU, qu'on y honore, ne manque pas d'en faire tirer des fruits que les hommes n'eussent osé espérer. (*Le même*).

[Prière à Dieu, pour qu'il sanctifie nos visites]. — Seigneur, qui dès le sein de votre Mère commencez par la sanctification de votre précurseur le grand ouvrage de notre salut, visitez-nous par votre grâce. Sanctifiez nos visites; soyez-y présent; soyez-en le principe et la fin; comme vous l'avez été de la visite de la Sainte Vierge. Faites que nous vous y portions, et que nous y recevions votre esprit. Soyez-y le sujet de nos entretiens; soyez-y l'objet de nos louanges. Que l'humilité nous fasse rendre nos devoirs à ceux que nous allons voir; que la charité nous porte à leur rendre tous les secours dont ils ont besoin et que nous sommes capables de leur rendre; que notre civilité soit fondée sur l'humilité chrétienne, qui nous apprend à prévenir les autres par les marques d'honneur que nous leur rendons, et à nous abaisser intérieurement au-dessous de ceux que l'ordre de votre providence rend nos inférieurs au-dehors. Donnez-nous, ô mon DIEU, cette foi qui a rendu la Vierge sainte Mère de son DIEU, et cette profonde et constante humilité qui lui a fait ignorer son mérite pour ne se considérer que comme votre créature, et n'attribuer tous les mystères qui se faisaient en elle qu'à votre pure miséricorde. Faites, Seigneur, que, comme elle, nous soyons petits à nos yeux, pour être vraiment et solidement grands devant les vôtres. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Marie notre médiatrice]. — Comme ce ne sera qu'à la prière de sa Mère que JÉSUS-CHRIST fera le premier de ses miracles, ce n'est aussi que par l'organe et par la présence de cette divine mère qu'il sanctifie son précurseur. A peine ce DIEU de miséricorde s'est incarné qu'il nous déclare, dit S. Bernard, qu'il a constitué sa mère la distributrice de ses grâces. Dites, disait ce Père écrivant aux chanoines de Lyon, dites que la Vierge a trouvé pour elle et pour nous la source de la grâce; dites qu'elle est la médiatrice du salut et la restauratrice des siècles, vous le direz avec raison, car c'est ce que toute l'Eglise publie : *Hæc mihi de illâ cantat Ecclesia*. Elle est l'oracle que je dois écouter, continue ce Père, et le guide infallible que je dois suivre: *Quod ab illâ accepi, securus teneo*. (**Croiset**, *Exercices de piété*.)

[S. Jean-Baptiste]. — S. Chrysostôme et S. Léon remarquent que S. Jean-Baptiste, prévenu d'une grâce singulière, exerça pour la première fois la fonction de précurseur, et qu'il rendit témoignage à la lumière qui venait l'éclairer. Il n'avait pas encore la liberté de la parole, et cependant il s'explique dès ce moment par un tressaillement prophétique; comme s'il avait dit : *Ecce Agnus DEI, ecce qui tollit peccata mundi*: Voici

celui qui vient effacer les péchés du monde qui commence par effacer les miens. Ne demandez pas, après cela, d'où vient qu'il tressaille de joie dans le sein de sa mère : la raison et la liberté lui ayant été avancées, pouvait-il demeurer sans action et sans mouvement aux approches d'un DIEU qui le comblait de ses bienfaits ? Pouvait-il, sans émotion, recevoir la grande grâce dont il se voyait prévenu, la tache héréditaire de son origine effacée ? Pouvait-il sans tressaillement se voir sanctifié dans un temps inespéré, et destiné au plus glorieux de tous les ministères ? (*Eloges des Saints*).

[Marie envers Jean-Baptiste]. — Le saint empressement qu'eut Marie de sanctifier sa parente Elisabeth, avec toute sa famille, fit qu'elle lui porta l'auteur de la sainteté, et peu de temps après qu'il eut pris un corps dans son sein. Que de dons, que de grâces, que de bienfaits le Fils de DIEU communiqua-t-il à cette heureuse famille ! 1° — Il répandit la joie, la lumière, la sainteté, dans l'âme de S. Jean, qui commença à voir et à annoncer le divin soleil de justice dans le sein même de Marie, lorsqu'il était encore lui-même dans le sein d'Elisabeth. — 2° Il remplit Elisabeth de l'Esprit de DIEU, et lui révéla les grandeurs du Verbe éternel, engendré de toute éternité dans le sein de son Père au milieu des splendeurs des saints, conçu dans l'obscurité et dans le silence, anéanti dans le sein d'une vierge. — 3° Il communiqua à Zacharie le don de prophétie, et lui fit dire que les chaînes d'Israël allaient enfin être rompues, et la nation mise en liberté. Le Fils de DIEU pouvait, sans sortir de Nazareth, opérer tous ces miracles ; mais il voulut que Marie le portât chez Elisabeth et contribuât aux bénédictions qu'il versa sur toute la famille, afin de nous apprendre que DIEU fait peu de grâces aux élus que Marie n'en soit le canal. Quel zèle ! quelle charité ! à peine Marie est-elle devenue mère qu'elle commence à être la médiatrice des hommes auprès de son Fils ! grâce au DIEU des vertus, qui, venant nous sauver, veut que sa Mère ait part au mystère de notre rédemption. (*Solitude des Vierges*.)

[Motifs qui portèrent Marie à rendre visite à Elisabeth]. — La Sainte Vierge, ayant appris de l'ange qu'Elisabeth, qui était stérile, avait depuis six mois conçu un fils dans sa vieillesse, alla chez elle avec une promptitude incroyable. — 1° Elle y alla, non par un esprit de curiosité, mais de religion. — 2° Elle y alla, non par un motif d'incrédulité, mais par un motif de charité. — 3° Elle y alla, non pour s'assurer de la vérité de l'oracle qui regardait la conception de Jean-Baptiste, mais pour soulager sa cousine, et pour s'humilier en lui rendant service. — Ce n'est pas assez pour elle de s'être humiliée devant DIEU et les anges, elle veut encore s'humilier devant les hommes. Elle va loin de Nazareth, où le Tout-Puissant avait déployé la force de son bras pour faire en elle de grandes choses ; elle va s'ensevelir dans le centre des montagnes de Judée. Eli-

sabeth, dans le transport de sa joie, n'a pas plus tôt aperçu Marie qu'elle l'appelle Mère de DIEU : Marie, pénétrée de la bassesse de son néant, se nomme la servante du Seigneur. Mais comme cette visite peut-être nommée la révélation de la divinité du Verbe incarné, et comme la révélation de la maternité divine de Marie, Marie attribuée à DIEU seul toute la gloire des louanges qui lui sont données : elle s'humilie, et elle descend jusques à rendre les plus bas services à sa parente. — Oh ! qu'il y a de grandeur à s'humilier lorsque inférieur à DIEU seul on est supérieur à toutes les créatures ! Oh ! qu'une âme a de générosité lorsque, oubliant ce qu'elle est, elle descend aussi bas par son humilité qu'elle mérite d'être élevée par son rang et sa dignité ! (*La Solitude des Vierges.*)

[Édification donnée par Marie]. — Pendant que JÉSUS-CHRIST sanctifiait son précurseur par l'abondance des grâces qu'il versait dans son âme, Marie édifiait la famille de Zacharie par les grands sentiments de piété et de religion qu'elle lui inspirait. Peut-on rappeler le souvenir de ce qu'elle dit dans son admirable cantique sans être pénétré de respect pour la suprême majesté de DIEU ? Peut-on concevoir une plus haute idée de sa puissance, qui renverse le prince orgueilleux de son trône, et qui va prendre l'humble pasteur jusque dans l'obscurité de sa cabane pour le mettre en place du roi superbe ? peut-on penser quelque chose de plus grand et plus digne de son infinie miséricorde, qui s'est répandue d'âge en âge sur ceux qui craignent la sainteté de son nom ? peut-on inspirer une plus vive et plus tendre reconnaissance envers le Créateur, qui remplit de biens ceux qui sont affamés, qui prend en sa protection Israël son serviteur, qui accomplit les promesses qu'il a faites à nos pères, à Abraham et à sa race, dans tous les siècles ? Oh ! qu'une âme qui est remplie de l'esprit de DIEU en conçoit de grands sentiments ! oh ! que DIEU a de plaisir de se voir loué par une langue aussi pure que celle-là ! l'heureuse famille que celle de Zacharie, où Marie demeura trois mois ! Si DIEU bénit Obédédom et toute sa famille parce que l'arche d'alliance, qui n'était que la figure de Marie, y reposa pendant trois mois, combien de grâces et de bénédictions la présence de Marie attira-t-elle sur la famille de Ste Elisabeth ! combien de vertus y vit-on naître qui furent les fruits précieux des saints entretiens et des exemples de la Mère de DIEU ! (*La Solitude des Vierges.*)

[Vertus de Marie dans cette visite]. — La première vertu que Marie fait ici paraître, c'est le zèle qu'elle a d'annoncer JÉSUS-CHRIST à tous ceux qu'elle connaît. C'est la première fin de sa visite : ne vous en proposez point d'autres dans les vôtres. — La seconde est l'amour du prochain : bien loin d'être jalouse des avantages d'Elisabeth, Marie s'en réjouit ; elle en félicite sa cousine, elle cherche à lui en procurer de nouveaux. — La troisième, c'est l'humilité. Marie visite la première Elisabeth, quoique

son inférieure, dans le dessein de lui rendre service, de l'aider, de lui être utile. — La quatrième, c'est une sainte et fervente activité. Elle part, dit le texte sacré, avec promptitude; mais ce saint empressement, qui marque l'ardeur de son âme, ne diminue cependant rien de sa modestie. — La cinquième est une douce et religieuse affabilité dans la conversation. De quels charmes ne fut-elle pas remplie, l'Écriture ne nous en fait point de détail; mais il n'est pas permis de douter qu'elle eut la vertu de sanctifier S. Jean, qui était encore dans le sein de sa mère. — La sixième vertu est un sincère mépris du monde et de ses louanges. Si Elisabeth entreprend de faire l'éloge de Marie, Marie, insensible à sa propre gloire, en rapporte tout l'honneur à DIEU; si elle parle, ce n'est que pour chanter les louanges de DIEU et publier ses grandeurs. Sur cet article elle est éloquente, sur ce qui la regarde elle est muette. L'humilité n'empêche pas de connaître les grâces que DIEU nous a faites; mais elle nous défend de les publier, surtout si elles sont extraordinaires; le parti le plus sage et le plus sûr est de parler peu de soi-même, de ses proches, de leurs avantages; et en user autrement, c'est le goût de tout le monde; une faiblesse qui choque, mais dans les personnes vertueuses consacrées à DIEU c'est un orgueil qui les rend méprisables, et qu'on ne leur pardonne jamais. — La septième, enfin, est une vive et tendre reconnaissance envers DIEU de tous les bienfaits qu'elle a reçus de sa main libérale. Avec quels transports ne glorifie-t-elle pas le DIEU de ses pères! dans quels termes n'exalte-t-elle pas sa miséricorde, sa puissance, sa fidélité, sa justice. Imitiez la reconnaissance de cette très-sainte Vierge; ne craignez pas de donner dans l'excès sur les louanges que vous donnerez à DIEU; tous vos éloges; toutes vos expressions seront toujours au-dessous de ses bienfaits. — Non, Seigneur, mon cœur ne vous louera jamais assez, et ma bouche sera toujours remplie de vos louanges; j'enchérirai, s'il se peut, sur toutes celles que vos créatures vous ont jamais données. (*Morale du Nouveau-Testament, du P. la Neuville.*)

[Les visites du monde]. — Quel fruit pouvez-vous retirer de toutes les visites inutiles que vous faites dans le monde, qui sont la plus commune occupation de votre vie? Qu'y apprenez-vous et qu'en remportez-vous? Vous y perdez le temps, vous y offensez le prochain, vous y oubliez DIEU, vous vous y dissipez, vous y prenez tout le plaisir du siècle, tous les sentiments et toutes les manières du siècle; vous y entretenez votre vanité, votre oisiveté, et plaise au Ciel que vous ne cherchiez pas quelquefois à y entretenir de plus funestes passions! Plaise au Ciel que ces visites si assidues et si fréquentes, que ces visites si souvent rendues et reçues sous les spécieux prétextes de bienséance, d'honnêteté, de civilité, de société, ne dégèrent pas en des visites d'inclination et de sensualité! Mais les visites que je vous demande, ou plutôt que DIEU vous

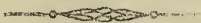
demande, vous édifieront et vous sanctifieront. (*Exhortations chrétiennes de Bourdaloue*).

[Dieu prévient les pécheurs]. — La visite que JÉSUS rend à S. Jean nous apprend comment DIEU nous prévient et nous visite par sa grâce, quand nous ne pouvons aller à lui de nous-mêmes. La joie miraculeuse de S. Jean, qui tressaille à la présence de JÉSUS-CHRIST, nous fait voir les opérations divines de la grâce dans nos âmes quand nous lui sommes fidèles. Le pécheur peut être considéré ou comme actuellement dans l'état du péché, sans penser à se convertir, ou comme sortant effectivement de son péché par une véritable conversion, ou comme combattant généreusement les effets du péché par une véritable et rigoureuse pénitence. Ne vous étonnez pas si je dis que la sublime sainteté de S. Jean-Baptiste n'empêche pas que nous ne le puissions considérer comme la figure du pécheur dans ces trois différents états où je viens de vous le représenter. — Premièrement, depuis le moment de sa conception jusqu'à celui auquel il fut miraculeusement sanctifié dans le sein de sa Mère par la visite de JÉSUS-CHRIST, cet enfant, conçu comme les autres dans le péché, et se trouvant dans l'impuissance d'en sortir de lui-même, ne nous peut-il pas figurer le pécheur enseveli dans son désordre, qui ne saurait retourner à DIEU si la grâce ne le vient chercher ! Dans l'instant bienheureux auquel les impressions secrètes de la grâce effacèrent le péché originel dans l'âme de S. Jean, et firent éclater par des marques sensibles la joie intérieure que la présence du Messie lui causait, ce divin précurseur n'est-il pas l'image d'une âme criminelle, qui, brisant avec le secours de la grâce les liens qui l'attachent au péché, ressent une joie et une allégresse intérieures de se voir délivrée d'une si cruelle servitude ? et enfin, ce grand saint, qui, depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort, mène la vie la plus rigoureuse et la plus austère qui fut jamais, n'est-il pas un modèle achevé pour les pécheurs qui travaillent sérieusement à détruire en eux les restes du péché par les exercices laborieux de la pénitence chrétienne ? Or, tout ce que le pécheur fait dans ces différents états, il le doit à la grâce qui le prévient avant qu'il agisse, qui l'accompagne quand il agit, et qui le fortifie dans les divers combats qu'il est obligé de soutenir pour remporter une victoire entière sur le péché. (*Essais de Panegyriques*).

[Communications de Marie et d'Elisabeth]. — Elisabeth, instruite par le témoignage de l'enfant qu'elle portait dans son sein, reconnaît en celle qui la vient visiter la Mère de son Seigneur, et lui donne la première le nom de bienheureuse, qui lui doit être continué dans la suite de tous les âges. La Vierge sainte est surprise elle-même des merveilles que DIEU opère par elle. Elle savait bien qu'elle avait conçu le Sauveur du monde, mais elle ignorait peut-être qu'en le portant dans la maison d'Elisabeth elle y

porterait aussi le salut. Son humilité, qu'on ne peut assez admirer, avait enseveli dans le silence les grandes choses que le Tout-Puissant avait faites en elle, et elle en voit faire de nouvelles qui trahissent les humbles sentiments de son cœur, et qui découvrent celles qu'elle prenait si grand soin de cacher. Elle reconnaît enfin, avec sa cousine Elisabeth, que le titre de bienheureuse lui appartient; mais elle seule connaît pourquoi elle a droit de se promettre la possession de ce titre dans la suite des temps : *Ecce enim ex hoc*, dit-elle, *beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est.*

C'est le propre des saints de cacher les plus grandes faveurs qu'ils reçoivent du Ciel, comme s'ils en avaient fait un larcin. Contents de l'approbation de DIEU, ils se mettent peu en peine de celle des hommes. Ils craignent toujours que la vanité ne leur ravisse leur trésor; et, s'ils sont contraints d'en parler, ils accordent parfaitement l'obligation que la vérité leur impose avec les sentiments que leur inspire l'humilité. C'est ainsi qu'en use la Sainte Vierge. La tendre charité qu'elle a pour sa cousine Elisabeth, la reconnaissance généreuse qu'elle a pour son DIEU, ne lui permettent pas de garder entièrement le silence sur le sujet du mystère adorable qui s'est accompli dans son sein; mais elle en parle comme d'un mystère. Ses expressions riches et magnifiques nous en donnent, à la vérité, une grande idée, mais elles ne l'éclaircissent pas tout-à-fait. (*Discours à l'Académie*, 1683).



LA COMPASSION

DE LA SAINTE VIERGE

OU

la sainte Vierge au pied de la Croix.

[Les douleurs de la bienheureuse Vierge]. — La plus certaine preuve de l'amour que nous portons à JÉSUS-CHRIST est de le suivre à la croix. Ceux qui s'en approchent de plus près sont ses plus grands et fidèles amis: d'où vient que la bienheureuse Vierge, étant plus embrasée de ce feu divin que les autres, est aussi la plus proche de son Fils. Qui peut concevoir l'extrême douleur qu'elle ressent, en le voyant en ce pitoyable état? Tout ce qui peut rendre une affection sensible se retrouve dans son martyre. Elle aime ce Fils infiniment plus que toutes les mères les plus passionnées. Elle connaît mieux son mérite, sa sainteté et l'excellence suprême de sa personne. Elle entre plus avant dans ses plaies, et, comme elle connaît mieux sa complexion tendre et délicate, elle sait mieux ce qu'il souffre et ressent plus vivement tous ses tourments. *Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, Filia Jerusalem? magna est enim velut mare contritio tua.* (Thren. II): a qui est-ce que je vous pourrai comparer, ô la première et la plus noble d'entre les filles de Jérusalem? Votre douleur est grande

comme la mer ; et comme dans la mer il n'y a pas une goutte d'eau qui ne soit amère, de même aussi dans votre cœur il n'y a partie si petite qui ne soit pénétrée de douleur. — Si vous considérez cette Mère affligée dans le profond abîme de tristesse qui la consume, son corps est debout au pied de la croix, mais son cœur y est attaché comme avec trois clous. — Le premier est la force et la véhémence de son amour ; le second est la force de son esprit, qui lui représente les douleurs de JÉSUS dans toute leur violence, le troisième est la compassion qu'elle a pour lui. Son amour est un amour de père et de mère, qui a la force de l'un et la tendresse de l'autre ; c'est une épée à deux tranchants qui pénètre dans ses moëlles, qui traverse son cœur et qui divise son esprit, ainsi que le prophète Siméon l'avait prédit.

Elle n'est pas seulement martyre, mais la reine des martyrs. Comme elle est la reine des vierges parce qu'elle a pratiqué la virginité dans le plus haut point de sa perfection, elle est aussi la reine des martyrs parce qu'elle a engendré leur chef ; parce qu'elle a fait un sacrifice de sa vie, plus précieuse que celle de tous les martyrs ; parce qu'elle lui a tenu fidèle compagnie, souffrant en désir tout ce que son Fils souffrait en effet, et souffrant en effet plus que tous les saints n'ont souffert dans leurs plus cruels martyres. — Tout ce qu'on a fait endurer de plus cruel aux martyrs est léger en comparaison de votre passion, ô bienheureuse Vierge ! et je ne crois pas que vous eussiez pu sans mourir endurer de si grands tourments, si l'Esprit de vie, l'Esprit de consolation ne vous eût fortifiée, consolée et assurée intérieurement que la mort de votre Fils n'était pas tant une mort tendant à sa destruction qu'un triomphe qui lui assujettissait toutes choses. O Mère d'amour et de douleur, faites que j'aime et que je souffre à votre exemple. Reine des martyrs, donnez-moi part à votre martyre. L'amour vous a donné la croix ; faites que la croix me donne l'amour. Et si pour aimer il faut souffrir et mourir, obtenez-moi cette grâce, que j'aime tout ce qui vient de DIEU, jusqu'à la souffrance et à la mort. (Nouet, *Méditations*).

[Vertus que Marie pratique au pied de la Croix.] — C'est dans les plus grandes souffrances que l'on pratique les plus héroïques vertus. La bienheureuse Vierge exerce au pied de la croix une ardente charité, consentant à la mort de son Fils pour la gloire de DIEU et le salut de tous les hommes. Elle donna son consentement au mystère de l'Incarnation avec une admirable foi, qui mérita cette louange de la bouche de Ste Elisabeth : *Beata quæ credidisti*, vous êtes bienheureuse d'avoir cru. Elle le donna au mystère de la passion avec une admirable conformité à tous les desseins de DIEU sur la mort et sur les douleurs de son Fils, qui est l'acte d'amour le plus héroïque qu'elle ait jamais pratiqué. Secondement, elle pratique une profonde humilité, supportant tous les mépris et toutes les ignominies du calvaire. En troisième lieu, elle fait paraître une rare

constance et une invincible patience, se tenant debout au milieu de cette horrible tempête, comme un rocher au milieu des vagues qui le battent de toutes parts sans l'ébranler. Le premier des anges ne peut demeurer ferme dans le ciel, ni le premier homme dans le paradis terrestre : mais la bienheureuse Vierge demeure debout sur le Calvaire : l'abîme de ses douleurs, le spectacle de la mort, la fureur des hommes et la rage des démons ne peuvent abattre son corps, ni empêcher les occupations sacrées de son âme. (*Le même*).

[L'amour attacha Marie à la Croix avec son Fils.] — Quelle mère fut jamais plus pénétrée du glaive de douleur que le fut la Vierge sainte, pendant ces funèbres jours de la passion et de la mort de son Fils? C'est surtout au Calvaire qu'unissant les tendres sentiments de la nature avec les saints mouvements de la grâce, aimant avec respect JÉSUS-CHRIST comme son DIEU, le chérissant avec affection comme son fils, elle éprouva que l'amour divin, qui était descendu tout entier dans ses entrailles, les avait toutes embrasées et toutes converties en entrailles d'amour, de charité, de compassion. En effet, à quel martyr intérieur ne fut-elle pas exposée, lorsqu'à la vue de son fils sur la Croix couvert de plaies et de sang, cette charité aussi forte que la mort même, attachant son tendre cœur à la croix aussi bien que son fils, lui faisant vivement ressentir toute la cruauté que des mains barbares et impies exerçaient sur le sacré corps de ce cher fils, et perçant son âme d'autant de traits qu'on le perçait de coups, fit sur elle les mêmes impressions de tristesse et de douleur que le fer et la violence des tourments faisaient sur lui! Et ne pouvait-elle pas dire, avec beaucoup plus de justice que l'Apôtre : *Christo confixus sum cruci*? Oui, je suis clouée à la croix avec mon fils; mon cœur est percé de la lance avec le sien, mes pieds et mes mains y sont attachés, et l'amour m'a fait aussi souffrir la mort. (*Discours à l'Académie 1681*).

[La prophétie de Siméon.] — La déclaration que le saint vieillard Siméon fit à la sainte Vierge paraît étrange, et on aurait peine à croire qu'elle eût pu se trouver dans un état qu'on dût expliquer par des expressions si dures et si extraordinaires que celles de dire que son âme serait percée de douleur comme d'une épée : mais, s'il nous est permis d'en rechercher les raisons, en voici quelques-unes. La première, c'est qu'il fallait qu'une vertu aussi éminente que la sienne fût exercée par des épreuves extraordinaires. La seconde, c'est que la Mère devait avoir avec le Fils une ressemblance parfaite; et, comme les souffrances du Sauveur ont été infinies, il fallait que les siennes leur fussent proportionnées. La troisième est que les tribulations sont l'ornement, la gloire et la beauté des grandes âmes.

Si on pouvait demander comment cette créature si sainte, si remplie de grâces, pouvait être exposée aux mêmes persécutions que celles de son fils, il est aisé de répondre qu'il n'y en eut jamais de plus attaquée ni

dont la vie fut plus traversée que la sienne. Que n'a-t-elle point enduré pendant le cours de la vie mortelle du Sauveur ! Cette charité, cette tendresse qu'elle avait pour lui lui donnait une sensibilité incompréhensible pour tout ce qui lui arrivait de la part de ses ennemis ; la perfidie du peuple juif, l'insolence, l'envie des scribes et des pharisiens qui croissait sans cesse, les calomnies, les blasphèmes qu'ils vomissaient contre sa réputation afin de faire passer tous les miracles et les prodiges dont il remplissait la Judée pour des prestiges et des illusions, enfin, sa mort, ses ignominies, les traitements injurieux, les cruautés impitoyables qui l'ont accompagnée, ont été autant de coups mortels qui ont percé son cœur. (S. Augustin, *De Virginit.* 20).

[Causes et sources des douleurs de Marie]. — 1°. L'amour fut la première cause du martyre qu'endura le cœur de Marie : car si le cœur ne peut voir souffrir ce qu'il aime sans en être touché, et si l'excès de sa douleur répond à l'excès de son amour, jamais cœur n'a souffert un plus cruel martyre que celui de cette innocente vierge. — 2°. Le cœur de Jésus et de Marie n'étant formés que d'un même sang, elle sentit vivement tout ce que la douleur fit souffrir à son fils ; les fouets, les clous, les épines qui déchirèrent le corps de Jésus mourant blessèrent le cœur souffrant de sa mère. — 3°. Ses douleurs furent si vives et si universelles, qu'elle a été appelée martyre, la reine des martyrs, et même plus que martyre. Les martyrs n'ont souffert que dans une chair faible et mortelle, mais l'âme de Marie a été soumise aux impressions de la douleur. Pendant que le corps des martyrs était déchiré, leur cœur était rempli de consolation ; mais le cœur de Marie était plein de tristesse. Les peines des martyrs ont été partagées, et leurs douleurs se sont succédé les unes aux autres ; mais l'âme de Marie a été tout absorbée par la douleur, et son cœur a été aussi pénétré d'amertume qu'une éponge qui est au milieu de la mer. Aimable cœur de Marie, qui étiez le trône de l'amour et qui avez été changé en un abîme de douleur, faites-moi part de la tristesse dont vous fûtes pénétrée. Les roches du Calvaire se brisèrent, et mon cœur est insensible ! Les anges de paix pleurèrent amèrement, et mes yeux vous voient expirer sur une croix sans verser une larme ! Les morts sortirent de leurs tombeaux, et je suis encore enseveli dans celui de mes mauvaises habitudes ! Plusieurs Juifs attendris, vous voyant mourir de douleur, s'en retournèrent se frappant la poitrine, exprimant la douleur de leur cœur par la tristesse peinte sur leur visage : mais ni vos douleurs ni votre sang ni votre mort ne m'ont fait verser une larme, et ne m'ont touché.

Jésus accablé de douleurs et expirant aux yeux de sa Mère fut la seconde cause du martyre que souffrit le cœur de Marie. On sait combien il y a de tendresse dans le cœur d'une mère. DIEU, qui commanda à Abraham de lui immoler de sa propre main son fils Isaac, dispensa Sara d'assister à ce sacrifice, parce que le cœur des mères a ordinairement

plus de tendresse que celui des pères ; mais il ménagea moins celui de Marie : il condamne son Fils à la mort, et il veut qu'elle soit présente au sacrifice de ce Fils unique, infiniment plus aimable et plus aimé qu'Isaac. Quel martyre pour cette charitable Mère, de voir son Fils mourant méprisé, moqué, insulté, déchiré de coups, chargé d'opprobres, exposé tout nu à la cruauté des bourreaux et aux yeux profanes des soldats ! Si les filles de Jérusalem, attendries à la vue de ce DIEU d'amour portant sa croix, le suivaient en fondant en larmes, quelle douleur les clous, les fouets, les épines qui blessèrent le corps et la tête du Sauveur firent-ils souffrir à l'âme de Marie ! avec quelle impétuosité, dit S. Bernard, le torrent de la passion du Fils se déchargeait dans le sein de sa Mère ? Si tous les sens de JÉSUS-CHRIST ont souffert chacun leur supplice, est-il aucun de ces supplices qui n'ait passé dans le cœur de Marie ? O le douloureux commerce ! ô la triste communication de peines ! O cœur de Marie, miroir fidèle de la tristesse du cœur de votre Fils, que ne partagez-vous votre douleur avec le mien ! (*La Solitude des Vierges*).

[Même sujet]. — Marie au pied de la croix voyant souffrir son fils sans pouvoir le soulager, c'est la plus cruelle circonstance du martyre de son cœur. C'est une douleur qu'Agar mère d'Ismaël ne put soutenir : étant dans un désert et n'ayant plus de quoi nourrir son enfant, elle le mit au pied d'un arbre, le baisa tendrement pour la dernière fois et s'éloigna pénétrée de tristesse ; levant les yeux au ciel et fondant en larmes, elle s'écria : « Ah ! Seigneur, je n'ai pas le cœur assez dur pour voir mourir mon enfant à mes yeux. » Marie eut plus de force et de constance ; mais son courage lui coûta bien cher. Quelle douleur pour une mère de voir son fils blessé dans tous les membres de son corps, et de ne pouvoir bander ses plaies ! de voir ses pieds et ses mains attachés à une croix, et de n'oser arracher les clous qui les percent ! de voir son front couronné d'épines, et de n'oser les lui ôter ! sa tête penchée, et de ne pouvoir la soutenir ! ses yeux noyés dans son sang, et de ne pouvoir les essuyer ! Méditez ce que mon cœur sent vivement, et ce que ma langue exprimerait faiblement. Le Sauveur, accablé et épuisé par le sang qui coule de ses veines, fait entendre cette triste parole : *Sitio*, j'ai soif : on lui présente du fiel et du vinaigre, et il n'est pas permis à cette mère affligée de verser une goutte d'eau sur la langue de ce fils mourant ! O spectacle cruel ! un fils au milieu des douleurs voit sa mère à ses pieds, il en est vu, il demande du secours, elle veut lui en donner, et il ne lui est pas permis ! Quel martyre ! Voilà, ô très-sainte Vierge, l'accomplissement de la prophétie du vénérable Siméon ; voilà le glaive fatal de douleur dont votre âme fut pénétrée. (*Même ouvrage*).

[Vertus de Marie sur le Calvaire]. — Marie montant sur le Calvaire fit voir le plus beau modèle de constance et de force qu'on ait jamais vu dans une

pure créature. Elle se tint debout au pied de la croix, avec une grandeur d'âme digne de la mère de DIEU. Considérez toutes les circonstances de cette action héroïque. — 1^o C'était une vierge modeste, pleine d'une sainte pudeur, et elle passa à travers les soldats sans craindre et sans s'étonner. — 2^o C'était une mère dont le cœur était plein de tendresse, et elle va se placer au pied de la croix où son fils était attaché. — 3^o Elle le vit, elle en fut vue, et elle assista jusqu'à la fin de ce triste et sanglant spectacle, sans faire paraître la moindre faiblesse. Quel courage ! quelle générosité ! — Lorsque David apprit la mort de son fils, la tendresse paternelle l'emporta sur la force. Le palais de ce prince fut troublé de ses cris, l'air retentit de ses gémissements, pleurant la mort d'un Fils, il oublia que tant de larmes ne convenaient guère à la qualité d'un grand héros. « Absalon mon cher fils, où êtes-vous ? hélas ! que ne vivez-vous, ou que ne suis-je mort avec vous ! » quelle tendresse pour un père, mais quelle faiblesse pour un saint roi, et pour un roi vainqueur des géants et des Philistins ! Marie vit mourir son fils, mais elle ne fit rien voir de pareil. Toute la nature se troubla, dit le texte sacré, à la vue de JÉSUS mourant ; le voile du temple se déchira, la terre frémit, et fut ébranlée jusques à son centre, la lune parut teinte de sang, le soleil s'éclipsa, les monuments des morts furent ouverts : parmi ce fracas terrible, la constance de cette sainte mère fut supérieure à l'excès de la douleur : elle se tint debout durant ce sanglant spectacle ; elle reçut les dernières paroles de son Fils mourant, elle recueillit ses derniers soupirs ; elle l'entendit jeter le grand cri qui monta jusqu'au ciel, et qui sépara son âme de son corps, sans faire une seule plainte, et sans rien faire d'indécent ou d'indigne du courage invincible de la mère de DIEU. Oh ! qu'une âme a de force quand DIEU la soutient, et que ne peut souffrir un cœur quand il souffre par amour !

Une résignation parfaite aux ordres du ciel fut la seconde vertu que Marie fit paraître sur le Calvaire. La tendresse de son cœur et l'innocence de son fils étaient pour elle un juste sujet de plainte. Etant mère, elle avait droit de se plaindre de la dureté avec laquelle on traitait son Fils ; étant sainte, elle devait avoir horreur de la mort honteuse qu'on faisait souffrir au plus innocent de tous les hommes ; mais, soumise à la volonté de DIEU, elle ne fit ni l'un ni l'autre. « Hélas ! n'aurait-il pas bien mieux valu avoir toujours été stérile, disait la mère de Jacob et d'Esau dans les douleurs de l'enfantement, que de donner la vie à des enfants qui me font mourir de douleur ! » Marie souffrit sur le Calvaire de plus sensibles douleurs que n'auraient été celles dont elle fut exempte lorsqu'elle enfanta dans Bethléem ; mais, loin de faire entendre quelque plainte, avec quelle résignation accepta-t-elle le calice de la passion de son Fils ! — Mon cœur est prêt à tout ; joignez la mère au fils, faites-moi mourir pour finir mes douleurs ; laissez-moi vivre pour prolonger mon martyre. Trop heureuse pourvu que vivant et mourant je sois la

victime de l'obéissance! — O DIEU, qu'une résignation pareille est la marque d'un grand courage! qu'elle est d'un grand mérite, qu'elle est digne d'une grande récompense! mais qu'elle est rare dans le monde!

Une très-ardente charité fut la troisième vertu que Marie fit paraître sur le Calvaire. — 1°. Elle lui fit adopter S. Jean en la place de son fils expirant sur la croix. — 2°. Elle lui fit mériter d'être la mère et la médiatrice de tous les hommes, joignant, pour leur obtenir des grâces, le martyre de son cœur au précieux sang de son fils. — 3°. Elle s'étendit à tous en général et en particulier, sans excepter ceux même qui crucifiaient son fils. Loin de les regarder avec horreur et comme le juste objet de sa colère, elle eut pour tous des entrailles de miséricorde. Que cela est grand et qu'il est digne de la Mère de DIEU! — *Montagne de Gelboé, que le ciel soit éternellement fermé pour vous, qu'il n'y fasse jamais tomber de pluie ni de rosée, puisque c'est sur vous que le sang des forts d'Israël a été répandu!* C'est l'imprécation que le prophète royal fit après la mort de Saül et de Jonathas. Les sentiments de Marie furent bien différents de ceux-là; elle ne maudit point le Calvaire, qui fut arrosé du sang de son fils; elle ne désira pas que le ciel, pour venger sa mort, fit descendre une pluie de feu sur ceux qui en étaient les auteurs; entrant au contraire dans les sentiments du Père éternel, et imitant la charité immense du Sauveur, qui mourait pour tout le monde, elle offrit sa mort pour tous ceux pour qui son fils pria, sans exclure un seul homme du bienfait de la rédemption, elle excusa l'aveuglement de leur esprit, elle désira de voir leur cœur attendri à la vue des rochers qui se brisèrent; elle offrit ses douleurs et s'offrit elle-même à la mort. O excès d'amour, ô excès de charité! une mère prier pour les parricides de son fils! être prête à mourir pour ceux qui lui ôtent la vie, souffrir un cruel martyre de douleur, et prier pour ceux qui en sont les auteurs! n'est-ce pas, après celui que JÉSUS nous a laissé, le plus excellent modèle de charité qu'on ait jamais vu? Mais de si nobles, de si généreux sentiments n'étaient-ils pas dignes de la Mère d'un DIEU? (*La Solitude des Vierges*).

[Dignité de Marie au Calvaire]. — S. Ambroise considère la Vierge sainte au pied de la croix, à laquelle sa maternelle piété fit mépriser les dangers qui avaient épouvanté les disciples. Elle ne fit rien, dit-il, qui ne fût digne de la Mère d'un DIEU. Elle contemplait avec les yeux de la piété les plaies de son Fils, parce que de ce triste spectacle elle n'attendait pas tant la mort du Sauveur que le salut du monde, qui devait être racheté de son sang. Elle était là, poursuit ce Père, pour s'offrir elle-même, afin d'ajouter, s'il se pouvait, quelque chose à l'oblation que JÉSUS-CHRIST faisait de sa vie pour la rédemption de l'univers. Ce fut alors sans doute que l'âme de cette Vierge sainte fut percée de ce glaive de douleur que le vieillard Siméon lui avait prédit, lorsque, le jour de sa purification,

elle présenta son fils au temple. Elle avait reçu en silence cette prédiction, et elle en voit l'accomplissement en gardant le même silence, et conservant la paix au milieu de ses douleurs, parce qu'à l'exemple du Sauveur, elle buvait avec soumission le calice amer que DIEU lui présentait, et que, la foi soutenant la nature, plus son affliction était grande plus son obéissance était parfaite. Ce tendre cœur endurait tout ce que JÉSUS-CHRIST endurait dans son corps ; mais si par sa tendresse elle souffrait avec lui, par une vertu supérieure à tous les mouvements de la nature elle s'offrait et se sacrifiait avec lui, et comme lui elle adorait la volonté du Père éternel, et ne pensait qu'à s'y conformer entièrement. **(Le Tourneux, Année chrétienne.)**

[Marie, reine des martyrs]. — Ce n'est point sans raison que l'Eglise appelle la Sainte Vierge la Reine des martyrs : nul de ces héros chrétiens qui ait souffert un martyre plus douloureux que cette mère affligée. Voulons-nous avoir une idée juste des souffrances de cette sainte Vierge ? comprenons, s'il est possible, quelle a été la tendresse, la grandeur, l'ardeur et la pureté de son amour pour son cher Fils. Les tourments qu'on exerce sur le corps peuvent être adoucis, charmés même, par les douceurs intérieures que DIEU verse dans une âme, et l'on a vu des martyrs trouver du rafraîchissement au milieu des brasiers, comme les trois enfants hébreux. Mais qui peut suspendre ou charmer les douleurs de l'âme ? Le martyre de l'âme est un supplice tout pur. La plaie est bien douloureuse quand c'est l'âme même qui est transpercée d'un glaive. Tel a été le martyre de cette Vierge toute sainte. *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit*, vous ressentirez la plus vive douleur, lui dit Siméon quand elle porta son fils dans le temple. Les outrages qu'on lui fera seront pour vous comme autant de coups de poignard, qu'on vous enfoncera dans le sein. Jamais mère n'aima son fils au point que la Sainte Vierge aimait le Sauveur. Nous savons ce qu'a souffert le Sauveur durant sa vie mortelle, quelles humiliations, quelle pauvreté, quelles persécutions, et pendant sa passion quelles douleurs, quels opprobres : concevons de là-ce qu'a souffert la sainte Vierge, témoin de ce qu'a souffert son cher fils. Jamais martyre ne fut si long : la vie de trente-trois ans du Sauveur a été la mesure de la durée du martyre de sa mère très-sainte. **(Croiset, Exercices de piété).**

[Douleurs de Marie]. — Examinons avec attention ce que la Vierge eut à souffrir durant la passion et à la mort du Sauveur. On a regardé comme un comble d'inhumanité, et comme le plus cruel de tous les supplices, d'obliger les enfants à être témoins des tourments qu'on faisait souffrir à leurs pères, et à être présents à leur mort : De-là nous pouvons comprendre quel excès de souffrances et quelle mortelle affliction pour la très-sainte Vierge, d'apprendre avec quelle indignité, avec quels outrages

et quelle cruauté le Sauveur est traîné par la ville de Jérusalem ; avec quel sacrilège mépris il est traité, et chez les prêtres et chez Pilate et chez Hérode, et dans tous ces impies tribunaux. Ce n'est pas simplement comme la plus tendre des mères qu'elle souffre, c'est encore comme une mère tendre, qui sait que ce Fils si cher, qu'on traite avec tant d'infamie, est le vrai DIEU. Pendant cette cruelle flagellation, quel coup de fouet sur le fils qui ne portât sur le cœur et sur l'âme de la mère. (*Croiset, Exercices de piété.*)

[Même sujet]. — JÉSUS, après cette cruelle flagellation, n'ayant presque plus la figure d'homme, est montré à ce peuple barbare pour le toucher de quelque compassion : et ce peuple, l'horreur et l'exécration du genre humain, comme une bête féroce, en devient plus altéré de son sang, et crie à pleine tête qu'on le crucifie. Quelle impression fit sur le cœur de cette Mère désolée ce triste objet ! et quels coups de poignard dans son cœur ne portaient pas ces cris barbares ! Cependant, ce n'est pas assez, dans les vues du Père éternel, que la Sainte Vierge consente au sanglant sacrifice de son cher Fils : il faut qu'elle y soit présente, qu'elle le voie de ses propres yeux épuisé de forces et de sang, succombant sous le poids de sa croix. Il faut qu'elle entende tous les coups de marteau qu'on donne sur les clous qui percent ses pieds et ses mains. Il faut qu'elle le voie élevé sur cette croix, outragé encore sur cette croix, expirer enfin sur cette croix, au milieu des douleurs les plus cruelles et les plus aiguës. Quelles plaies, quel tourment, quelle douleur dans JÉSUS-CHRIST, que cette mère très-sainte n'ait soufferte dans son âme, et, sans un des plus grands miracles, la Mère ne devait-elle pas expirer de douleur avant son Fils ? pouvait-elle du moins lui survivre ? Fut-il jamais martyr plus cruel que celui que souffrit pour l'amour de nous la Sainte Vierge, et quel titre plus juste et mieux acquis que celui de Reine des Martyrs ? Souvenons-nous que c'est pour l'amour de notre salut qu'elle souffre avec tant de résignation, en silence et sans se plaindre. Quels sentiments d'amour, de tendresse et de reconnaissance ne devons-nous point avoir pour la Mère de DIEU, qui se fait encore honneur, pour ainsi dire, d'être la nôtre ! (*Le même.*)

[Institution de cette fête]. — La part que la Vierge toute sainte a eue à la passion et à la mort de son divin Fils, dont elle a ressenti de la manière la plus vive toutes les douleurs qu'il a souffertes, tous les opprobres dont il a été rassasié, toutes les amertumes dont son âme a été inondée, tout cela a donné occasion à cette pieuse et intéressante solennité que l'Eglise célèbre le vendredi de la semaine de la Passion, sous le titre de *Notre-Dame de Pitié*. La manière affectueuse et touchante dont les SS. Pères parlent de ce qu'elle souffrit intérieurement durant tout le cours de la passion du Sauveur, qu'ils appellent la passion et le martyr de la

Sainte Vierge, fait assez voir la vénération et la dévotion singulières que les fidèles ont eues de tout temps pour les amertumes de cette divine Mère affligée, lesquelles lui ont fait donner par l'Eglise le glorieux titre de Reine des martyrs, *Regina martyrum*. Tout cela fait voir les sentiments de tendresse et de reconnaissance qu'on a toujours eus dans l'Eglise pour les souffrances intérieures de cette Dame souveraine de l'univers, inséparables de celles de son Fils. C'est à notre occasion qu'elle les a endurées, comme le Sauveur lui-même les avait acceptées pour l'amour de nous : ce serait donc pour nous l'ingratitude la plus criante de ne point prendre part aux douleurs extrêmes de cette Mère affligée, qui ne les a souffertes, aussi bien que son Fils, que pour nous et à notre sujet. **(Croiset)**.

[Marie nous engendre au pied de la croix]. — La Sainte Vierge a enfanté son divin Fils sans douleur; mais ce n'a été que dans les douleurs les plus vives de la passion et de la mort, pour ainsi dire, de ce même fils qu'elle est devenue notre mère, par ces paroles du Sauveur même au disciple bien-aimé : *Ecce filius tuus, Ecce mater tua*. C'est sur le Calvaire, c'est au pied de la croix, c'est dans les tranchées, pour ainsi dire, de la plus vive douleur qui fut jamais, que le Sauveur expirant sur la croix prononça ces paroles. Et comme S. Jean, disent les Pères, représentait là tous les hommes, le Sauveur déclare à tous, en la personne de ce disciple, que la Sainte Vierge est leur mère, et nous ordonne à tous de la regarder comme telle; de l'honorer, de l'aimer et de la servir avec toute la tendresse, la confiance et le respect que doivent avoir pour une mère ceux qui ont le bonheur d'être du nombre de ses enfants. **(Croiset, Exercices de piété)**.

[Nous devons compatir à ses douleurs]. — Une compassion sèche et purement spéculative est peu intéressante; c'est partager les douleurs d'une personne affligée que de les ressentir véritablement. Si le Sauveur souffre et meurt pour notre salut, c'est aussi pour l'amour de nous que la Sainte Vierge souffre un si long et si cruel martyre. Quelle dureté, quelle noire ingratitude, d'être peu touché de ce que cette Mère très-sainte a souffert à notre occasion! Reprochons-nous d'y avoir été jusqu'à présent si peu sensible. Hélas! qui pense à honorer, à reconnaître la passion de la Sainte Vierge? Combien de gens meurent sans y avoir jamais pensé! Réparons cet irrégulier oubli par le zèle que nous devons avoir désormais à honorer particulièrement, par toutes sortes de pratiques de piété, la fête de la Compassion de cette très-sainte Mère, établie par la sainte Eglise. Ayons une dévotion particulière à tous les douloureux mystères de cette Reine des martyrs, afin au moins de mériter la grâce de sa protection dans le fatal instant de notre grande nécessité, où nous aurons plus que jamais besoin d'avoir recours à son intercession, quand nous

serons prêts à paraître devant le redoutable Tribunal de son Fils. **(Croiset).**

[Le cœur souffrant de Marie]. — Il n'est pas possible de comprendre ce que la Sainte Vierge souffrit pendant la passion et la mort du Sauveur, et tout cela pour le salut des hommes : *Omninò unum erat Christi et Mariæ holocaustum : ambo pariter offerebant, hæc in sanguine cordis, ille in sanguine carnis* : c'était un même holocauste que celui du Fils et de la Mère : ils s'offrirent tous deux en même temps : la Mère dans le sang qui coulait, pour ainsi dire, de son cœur, et le Fils dans le sang qui coulait de toutes les veines de son corps. L'amour compatissant faisait dans l'âme de la Mère ce que les clous, les fouets, les épines et la lance faisaient sur le corps adorable du Fils. *Vicit sexum, passa est ultrà humanitatem*, ajoute le même docteur : la Vierge a souffert au-delà de ce que la faiblesse de son sexe et de ce que les forces de la nature humaine peuvent souffrir, parce qu'elle était plus tourmentée des souffrances de son fils que si elle les eût endurées en elle-même, aimant plus qu'elle-même ce fils si tendrement chéri, qui étoit la cause de ses douleurs. C'est pour ce même sujet que le grand S. Jérôme dit que les autres ont été martyrs, parce qu'ils sont morts pour JÉSUS-CHRIST, mais que la Vierge sainte l'a été plus que tous les autres en mourant avec JÉSUS-CHRIST : *Martyres alii fuere moriendo pro Christo : hæc commoriens Christo martyr fuit. (Le même).*

[Extrémité de ses douleurs]. — S. Bernardin de Sienne, faisant réflexion à la douleur extrême que souffrit la Sainte Vierge pendant la passion et la mort de son Fils, dit qu'elle fut si grande que, si elle eût été partagée entre toutes les créatures capables de sentiment, elle leur eût causé la mort à toutes : *Tantus fuit dolor Virginis, quòd, si in omnes creaturas quæ dolorem pati possunt, divideretur, omnes simul interirent.* — Votre Fils, Vierge sainte, s'écrie S. Bonaventure, a souffert en son corps, et vous en votre âme ; mais toutes les plaies divisées en chaque membre de son corps, se trouvent réunies ensemble dans votre cœur. O très-doux Cœur de Marie, pourquoi êtes-vous changé en un abîme d'amertumes et de douleurs ? Dans quels sentiments d'amour, de vénération, de sensibilité et de reconnaissance devons-nous être en considérant ce saint Cœur changé en une mer d'absinthe ? *O suavissimum cor amoris, aspicio cor tuum, et jam non est cor, sed fel amarum et absynthium.* C'est avec ces religieux sentiments de tendresse, d'admiration et de reconnaissance que les saints ont honoré les souffrances et la passion de la Mère de DIEU, et que nous devons les honorer à leur exemple. **(Croiset).**

[Prophétie de Siméon]. — S. Siméon dit à la Sainte Vierge que *son âme sera percée comme par une épée.* La prédiction du prophète a été accomplie. Pour en être convaincus, vous n'avez qu'à vous souvenir que Marie a

été au pied de la croix de son Fils, qu'elle ne l'a jamais abandonné, qu'elle a été la plus tendre de toutes les mères. Jugez par son amour de l'excès de sa douleur lorsque son Fils souffrait; les persécutions les plus violentes, les coups les plus rudes, les tourments les plus cruels, n'ont rien de comparable à de si vives douleurs. On ne les exprime que faiblement quand on dit qu'alors l'âme est percée comme par une épée (*Année évangélique*).

[La Sainte Vierge s'était préparée à ses douleurs]. — Quand un martyr donne sa vie pour JÉSUS, ce n'est qu'un tourment particulier : on lui tranche la tête, on lui perce le cœur; d'ailleurs il ne meurt qu'une fois seulement, son supplice passe dans un moment. Mais, quand il se prépare au martyre, cette disposition s'étend sur tous les supplices; il les endure pendant tout ce temps-là, et on peut dire qu'il meurt autant de fois qu'il est prêt de mourir. C'est pour cela que DIEU, voyant des cœurs fidèles et généreux qu'il a destinés pour endurer pour sa gloire, leur révèle leurs peines et leurs maux, afin qu'ils souffrent volontairement, qu'ils les endurent avant qu'ils arrivent, et reçoivent autant de gloire de la préparation de leur esprit. JÉSUS doit être crucifié, il a une parfaite connaissance de sa mort dès le premier moment de sa vie : Marie doit participer à ses douleurs, elle participe à ses connaissances. DIEU envoie un prophète pour lui montrer le glaive qui la doit blesser. Quel avantage tire-t-elle de cette prédiction et de ces lumières funestes? Elle se prépare à la douleur, et elle présente son cœur à ce glaive : le terme même de la prophétie commence ce sentiment : c'est un oracle qui d'un côté lui représente la douleur qui l'attend, mais de l'autre il ajoute l'adoucissement et le motif qui l'oblige de le souffrir : *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*. C'est un glaive, voilà la douleur; mais c'est le glaive de JÉSUS, voilà le motif de l'adoucissement. *Ipsius* : c'est un glaive de JÉSUS, parce qu'il en doit être le sujet et la cause; c'est un motif d'adoucissement parce qu'elle doit souffrir à la vue de ses tourments, que la compassion fait passer du corps du Fils sur le cœur de la Mère; que ses douleurs sont perçantes, puisqu'elle souffre les mêmes que celles de son Fils. Que ses douleurs sont aimables, puisque c'est lui qui les fait! *Ipsius* : c'est son glaive, parce qu'elle participe à sa mort; mais ce sera pour l'amour de lui qu'elle recevra ces plaies : que ces coups sont glorieux! *Ipsius*; mais ce sera son glaive, puisque ce sera à son exemple qu'elle l'endurera un jour. Elle voit que, dès le premier moment de sa vie, JÉSUS sait le décret de son Père qui lui commande de mourir; elle se présente pour être sa victime, avec ces paroles : je vous présente mon cœur par avance pour recevoir tous les coups de votre indignation. Vous m'avez donné un corps pour servir de victime, mon DIEU, je l'accepte de votre providence, et je vous l'offre dès à présent, ce corps et ce cœur, pour recevoir toutes les impressions des douleurs qu'il vous plaira. (*Biroat, Mystères de la Sainte Vierge*).

LES DERNIÈRES ANNÉES

DE LA SAINTE VIERGE.

[La Sainte Vierge toujours unie à son Fils par amour]. — JÉSUS-CHRIST montant au ciel laissa sa Mère sur la terre, pour consoler les fidèles par sa présence et pour les édifier par la sainteté de ses exemples ; mais cette séparation n'interrompit point l'étroite union que l'amour avait formée entre elle et son fils. Elle lui fut unie d'esprit, faisant de lui seul le doux objet de ses pensées. Elle lui fut unie de cœur, n'aimant rien que lui. Elle lui fut unie par ses actions, n'agissant plus que pour lui. Elle lui fut unie par une haute et sublime contemplation, ne perdant pas un seul moment sa divine présence. Car si Moïse, dans la ferveur de sa prière, parla à DIEU face à face ; si le premier martyr de notre religion vit le ciel s'ouvrir et le Fils de DIEU debout à la droite de son Père, si S. Paul fut ravi jusqu'au troisième ciel ; si le disciple bien-aimé vit dans ses extases la majesté divine entourée des vierges qui la suivent partout, et la magnificence de la céleste Jérusalem, dont il a fait une si vive et si belle peinture, combien de fois Marie, qui dès le premier moment de sa conception vit DIEU comme plusieurs théologiens l'ont enseigné, lui parla-t-elle face à face pendant qu'elle fut sur la terre ! Combien de fois portée en esprit jusques au trône où son fils est assis, s'est-elle vue la première des vierges qui suivent partout celui dont elle est la mère ! et ne peut-on pas dire que occupée jour et nuit de son Fils, son Fils était devenu l'âme et la vie de son cœur ? O l'heureuse vie que celle d'un cœur qui ne vit plus que de DIEU et qu'avec DIEU ! Quand sera-ce, ô Seigneur, que mon cœur, étroitement uni à vous, ne vivra plus que de vous ? (*La solitude des vierges*).

[Les communions de Marie]. — La fréquente communion fut le divin aliment qui entretint l'union que l'amour avait formée entre le cœur de JÉSUS et de Marie. Les fidèles de l'Eglise naissante persévéraient, dit S. Luc, dans la communion de la fraction du pain : Marie, qui les surpassait tous en ferveur et en amour, recevait aussi tous les jours le corps adorable et le précieux sang de son Fils ; mais avec quelle foi, avec quel respect, avec quelle dévotion participait-elle à cet auguste sacrement ! Quelles extases, quels transports d'amour ne ressentait-elle pas après l'avoir reçu dans le même sein où elle l'avait conçu ! Considérez ici que c'est le sentiment de l'Eglise et des SS. Pères que c'est le même corps et le même sang que le Fils de DIEU reçut de Marie que nous adorons et que nous recevons dans le sacrement de l'autel. Car S. Augustin ne dit-il pas que la chair que nous mangeons en approchant de la sainte table est la chair que le fils de DIEU a prise de Marie ? S. Jean Damascène n'enseigne-t-il pas que le corps du Sauveur, qui a été formé du sang de Marie et qui est dans le ciel, se donne à nous dans ce sacrement d'amour ? L'Eglise n'adore-t-elle pas dans l'hostie le corps du Fils de DIEU né de la Vierge sa mère ? Ah ! qui pourrait donc exprimer avec quels sentiments de tendresse et de vénération Marie le recevait dans la communion ? Avec quel plaisir s'entretenait-elle avec lui ! avec quelle ferveur s'unissait-elle à lui ! avec quelle joie rappelait-elle le souvenir du passé, comme elle l'avait conçu dans son chaste sein, comme elle l'avait nourri de son lait virginal, comme elle l'avait porté entre ses bras, et comme elle lui avait donné et reçu de lui mille baisers innocents ? O JÉSUS, ô mon Fils, ô corps adorable de mon Sauveur devenu impassible et immortel, c'est à cet heureux moment vous que, recevant, rien ne pourra plus me séparer de vous ! Que je suis heureuse d'avoir formé et nourri un corps qui est devenu ce précieux aliment de mon âme ! C'est par la fréquentation continuelle de cet auguste sacrement que la Sainte Vierge se soutint avec courage parmi toutes les afflictions auxquelles la vie est sujette. C'est par-là que, s'unissant plus intimement à son Fils et son DIEU, elle attendit avec patience le bonheur de lui être unie pendant toute l'éternité. C'est cette espérance qui faisait toutes ses délices, qui occupait continuellement son esprit, qui la remplissait de consolations indicibles, dans tous les moments de sa vie, et qui, la conduisant à cet heureux terme, la fait jouir enfin des doux embrassements de son Fils pendant toute l'éternité. (*Même ouvrage*).

[Marie visitant les saints lieux]. — Les désirs ardents qu'avait Marie de voir de ses yeux et sans voile le corps adorable de JÉSUS, qu'elle ne voyait que sous les symboles mystérieux du pain et du vin, furent les fidèles interprètes de son cœur, qui entretint toute sa vie le sacré commerce qu'il eut avec celui de son Fils. La fréquente communion faisait naître ces fervents désirs. La vue des saints lieux, qu'elle allait souvent visiter, les

faisait croître. Les visites fréquentes qu'elle recevait des anges, envoyés par son Fils, les embrasaient. Qui pourrait exprimer les tendres affections de son cœur à la vue des monuments vénérables de notre rédemption, honorés par les miracles et par la présence du Sauveur ? Ah ! ce fut là, s'écriait-elle, que je formai des plus pures gouttes de mon sang, ce corps adorable qui durant toute l'éternité sera la joie des saints et des anges ! Là je vis la première fois le Verbe éternel revêtu de la faiblesse de ma chair. Là je lui donnai mille chastes baisers. En cet endroit il expira sur la croix. Voici le sépulcre où je le mis, après l'avoir embaumé. Du haut de cette montagne, vainqueur de la mort, triomphant de ses ennemis, menant avec lui les âmes des patriarches, il monta au ciel. O mon cœur que faites-vous donc encore sur la terre ? ô mon Fils, que n'attirez-vous votre Mère auprès de vous ? Heureuse grotte de Béthléem, précieuse colonne, croix adorable qui êtes encore toute rouge de son sang, sainte montagne des Oliviers où je vois encore quelque trace et quelque vestige de mon Fils, que je vous considère avec plaisir ! Que de doux soupirs ne faisait-elle pas monter au ciel ! Avec quel empressement ne disait-elle pas aux anges, que son fils lui envoyait : Allez et soyez les fidèles interprètes de mes désirs ; retournez et dites à mon bien-aimé que je languis d'amour ! Oh ! qu'un cœur qui aime DIEU trouve de moyens pour s'unir à lui ! La Sainte Vierge ne passait pas un seul moment du jour sans s'unir à son DIEU, qu'elle savait bien être l'objet principal de son bonheur éternel. (*Même ouvrage*).

[Dernières années de la Sainte Vierge]. — La Sainte Vierge demeura encore vingt-trois ans et quelques mois sur la terre, après l'ascension du Sauveur et la descente du SAINT-ESPRIT. Quelque ardent, quelque vif que fût le désir de cette divine Mère de suivre dans le ciel son cher Fils, elle voulut bien consentir à rester encore sur la terre pour les besoins de l'Eglise naissante et la consolation des fidèles : il fallait que sa présence suppléât, en quelque manière, à l'absence corporelle de JÉSUS-CHRIST. Le crédit qu'elle avait dans le ciel était d'un grand secours aux fidèles qui étaient sur la terre dans ces premiers temps de persécution ; rien ne soutenait davantage leur foi que de savoir que Marie était encore parmi eux. Elle était leur oracle, leur refuge et leur appui. Elle cimentait leur vertu et animait leur zèle. « Elle enseignait les docteurs, dit le savant Idiot, et servait comme d'oracle aux Apôtres mêmes : *Doctricem doctorum, magistram Apostolorum*. » Et l'abbé Rupert assure qu'elle suppléait en quelque manière, par ses instructions, à ce que le SAINT-ESPRIT, qui s'était donné pour ainsi dire par mesure aux Apôtres et aux disciples, n'avait pas jugé à propos de leur découvrir, et les SS. Pères conviennent que c'est singulièrement de la Sainte Vierge que S. Luc a appris les circonstances particulières de l'enfance de JÉSUS-CHRIST, et que c'est pour cela qu'il est dit dans l'Evangile que

Marie ne perdait rien de tout ce qui se passait, et qu'elle s'entretenait en elle-même: *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*

Toute la vie de la très-sainte Vierge, durant ces vingt-trois ans, ne fut qu'un exercice continuuel du plus pur amour, un modèle parfait de toutes les vertus, une oraison sans interruption, et cette oraison une continuelle extase. Elle visitait souvent ces lieux saints que le Sauveur avait sanctifiés par sa présence en accomplissant le mystère de notre rédemption. Quoique cette divine Mère fût sur la terre, son cœur n'était point séparé de celui de son cher Fils dans le ciel. Peu de jours que JÉSUS-CHRIST ne lui apparût, nul où elle ne conversât familièrement avec les anges, qui étaient singulièrement destinés à son service; et, quoique éloignée de la Jérusalem céleste durant ce séjour sur la terre, elle en goûtait abondamment toutes les douceurs. (Croiset).

[La première persécution]. — Il y avait près de douze ans que la Sainte Vierge demeurait à Jérusalem, lorsque les Apôtres et les disciples furent contraints d'en sortir par la persécution que les Juifs firent aux fidèles. Si les progrès merveilleux que faisait l'Évangile la comblaient de joie, cette joie était bien tempérée par la fureur avec laquelle on persécutait l'Église. La Sainte Vierge, sortant de Jérusalem, se retira avec S. Jean à Ephèse. La persécution étant un peu ralentie, elle retourna à Jérusalem, où elle demeura le reste de sa vie. — Cependant les Apôtres ayant porté les lumières de la foi presque partout l'univers, et l'Église étant déjà partout solidement établie, il était temps que la Sainte Vierge quittât la terre, qu'elle regardait comme un lieu d'exil. Elle ne soupirait plus qu'après l'heureux moment qui devait la réunir pour toujours à son Fils bien-aimé; lorsque l'ange Gabriel vint lui annoncer l'heure et le jour de son triomphe. Ayant été délivrée, par un privilège singulier, du péché durant sa vie, elle n'était point sujette à la mort, qui en est la peine; mais, JÉSUS-CHRIST s'y étant soumis, Marie n'en voulut pas être exempte. (*Le même*).

[L'amour de Marie pour la pauvreté]. — Il fallait que l'amour de Marie pour la pauvreté fût extrême, puisqu'elle l'aima dans un temps et parmi une nation où la graisse de la terre était désirée avec plus d'empressement que la rosée du ciel. Elle était fille unique, l'espérance et l'appui de toute sa famille, seule héritière de S. Joachim et de Ste Anne, gens opulents, qui d'une partie de leurs richesses nourrissaient les ministres sacrés du temple et faisaient des aumônes considérables. Mais, pour faire honneur à la pauvreté, détachée de cœur de ces richesses sans se mettre en peine d'en jouir, elle l'aima tendrement toute sa vie, ne se réservant que le nécessaire, vivant d'une manière frugale avec S. Joseph, et nourrissant l'enfant JÉSUS du travail de ses mains. Quelle générosité, quelle grandeur d'âme, mais quelle gloire pour Marie, de pouvoir dire qu'à l'exem-

ple de son Fils elle a aimé la pauvreté dès sa plus tendre jeunesse, que comme lui elle a vécu pauvre, et que comme lui elle est morte pauvre ! Oh ! que la pauvreté est aimable, puisqu'elle a été l'objet des plus tendres amitiés de Jésus et de Marie, et qu'elle a été le plus bel ornement du roi et de la reine des hommes et des anges !

La Sainte Vierge étant persuadée que l'amour des richesses est la source de tous les vices, elle a aimé la pauvreté comme la reine des vertus ; elle eut pour elle la même tendresse que si elle avait été sa mère. Peu contente d'avoir offert à DIEU la propriété de tous ses biens, elle lui sacrifia l'arbre et les fruits, elle détacha son cœur de l'amour des richesses, et renonçant au désir de jamais rien posséder, elle fut pauvre de profession et d'affection, comptant sur la providence de DIEU, qui a soin de nourrir les oiseaux du ciel, et qui se fait un plaisir de vêtir plus superbement les lis des campagnes que Salomon ne l'a été dans toute sa gloire. Elle offrit à DIEU le superflu des choses dont l'usage lui était permis ; elle fut pauvre dans sa chambre, pauvre dans sa nourriture, pauvre dans ses habits. Elle lui sacrifia ses désirs, ses prétentions et toutes ses espérances. Oh ! que la pauvreté est une précieuse vertu ! qu'heureuse est une âme qui quitte tout ce qu'elle peut espérer, et qui vend tout ce qu'elle possède pour acheter cette perle évangélique !

Marie a porté jusqu'au plus haut degré la perfection de la pauvreté ; elle a aimé la pauvreté et les effets de la pauvreté, le mépris, la nécessité, l'incommodité, que les maîtres de la vie spirituelle appellent les trois filles de la pauvreté : c'est-à-dire que, aimant tout ce que cette vertu a de dur et de pénible, elle retrancha le superflu et le commode ; elle souffrit avec joie que le nécessaire lui manquât. Le refus que l'on fit de la loger dans Bethléem parce qu'elle était pauvre ; les deux tourterelles qu'elle offrit en se purifiant dans le temple, parce que c'était le sacrifice des pauvres ; les riches présents des mages, qu'elle répandit dans la main des pauvres ; l'étable qu'elle choisit pour mettre le Fils de DIEU au monde, les langes dont elle l'emballota ; la crèche qui lui servit de berceau, la paille où elle le coucha : ne sont-ce pas des marques bien sensibles de l'extrême amour qu'elle eut pour la pauvreté ? Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids ; mais Marie est si pauvre, qu'elle est contrainte d'emprunter aux bêtes un antre obscur et affreux pour y enfanter le soleil de justice ! Quelle consolation pour cette très-sainte Vierge lorsqu'elle vit la pauvreté, l'objet de ses délices, honorée et sanctifiée dans la personne du Verbe incarné ! (*La Solitude des Vierges*).

[Amour de Marie pour l'obéissance]. — Personne, après JÉSUS-CHRIST, n'a mieux connu le prix de l'obéissance, et personne après lui ne l'a tant aimée que Marie. Faisant profession d'imiter l'obéissance de son Fils, elle sacrifia sa liberté par ce sacrifice ; elle offrit ce qu'elle avait de plus précieux, et elle fut toute sa vie la victime de l'obéissance. Elle obéit à toute sorte

de personnes, aux prêtres et aux sacrés ministres, pendant les onze années qu'elle demeura dans le temple, à S. Joseph pendant tout le temps qu'ils vécurent ensemble, lui obéissant et lui étant soumise comme au chef de la famille sainte; à DIEU pendant toute sa vie, le regardant comme l'auteur de son être et la règle de ses actions. Obéir de la sorte n'est-ce pas être la victime de l'obéissance? Mais comment n'aurait-elle pas aimé cette vertu, puisqu'elle est la source de ses grandeurs? Eve, par sa désobéissance, se perdit dans le paradis terrestre, et en se perdant elle nous a tous perdus : c'est par son obéissance que Marie s'est sauvée, et qu'en se sauvant, elle a donné la vie à tout le monde. C'est par elle qu'elle est devenue la Mère de DIEU ; c'est par elle qu'elle a fait la paix entre le ciel et la terre; c'est par elle qu'elle a donné une nouvelle vie et un nouvel être à son Créateur : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* — O vertu prodigieuse de l'obéissance, qui donne la force à une vierge de porter dans son sein celui qui de deux doigts soutient la pesanteur de la terre! Qui n'aimerait une vertu qui a donné droit à la créature de commander à son Créateur, et qui a soumis le Créateur à la créature?

Mais en quoi la Sainte Vierge a-t-elle obéi? Elle a obéi en toutes choses, avec le même amour qu'elle a obéi à toute sorte de personnes. — 1°. Elle a obéi en tout ce qui était le plus incommode; 2°. Elle s'est soumise à tout ce qui était le plus dur et le plus humiliant; 3°. Elle a accompli la loi en tout ce qui était le plus injurieux à la pureté d'une vierge et le plus opposé à la tendresse d'une mère. Elle a obéi à l'édit de l'empereur Auguste, nonobstant la rigueur de l'hiver et sa grossesse de neuf mois; y avait-il rien de plus incommode? Elle partit pour aller en Egypte, malgré les injures de l'air, la disette des vivres et la fatigue des chemins : est-il rien de plus dur? Elle se soumit à la loi de la purification portée pour les seules femmes : qu'y a-t-il de plus humiliant et de plus injurieux à la pureté d'une vierge? Elle offrit son Fils à la mort pour obéir à l'ordre qu'elle avait reçu de son Père; fut-il jamais sacrifice plus opposé à la tendresse d'une mère? — Avoir aimé l'obéissance au prix que Marie l'a aimée, n'est-ce pas acheter bien cher le plaisir d'avoir obéi? mais le plaisir d'avoir accompli la volonté de DIEU n'adoucit-il pas l'amertume de cette obéissance?

Enfin, la manière dont Marie a toujours obéi est le trait le plus sensible de l'amour qu'elle eut pour l'obéissance? Car, si pour être obéissant il faut obéir avec promptitude, avec ordre, avec plaisir, avec constance, avec une intention pure et droite de ne plaire qu'à DIEU, jamais obéissance ne fut plus parfaite que celle de la sainte Vierge. Prête à obéir aveuglément à tous les ordres du ciel, ne se leva-t-elle pas la nuit pour fuir en Egypte, avec la même ferveur qu'elle en sortit? n'obéit-elle pas à l'édit d'Auguste avec la même joie qu'à la loi de Moïse? Fidèle à prendre la volonté de DIEU pour la règle de sa conduite, n'accommoda-t-elle pas ses désirs au temps prescrit, sans avancer ni reculer d'un seul mo-

ment ; finissant le sacrifice de sa vie comme elle l'avait commencé ? Ne peut-elle pas dire, après son Fils, dont elle a hérité cette belle vertu ; « Seigneur, je n'ai fait durant toute ma vie que ce qui vous était agréable, et j'ai été obéissante jusques à la mort : *Obediens usque ad mortem.* » — O l'heureuse naissance, ô la sainte vie, ô la précieuse mort que celle d'une vierge qui peut dire, avec Marie, que, depuis le premier moment qu'elle s'est consacrée à DIEU, elle a obéi jusqu'au dernier soupir, et que vivante et mourante, elle a été la victime de l'obéissance ! (*La Solitude des Vierges*).

[L'amour de Marie pour la pureté]. — Quoique Marie ait eu de l'amour pour toutes les vertus, la pureté a été, si j'ose ainsi parler, sa vertu favorite, qui a fait les délices de son cœur. Elle l'a aimée comme la vertu dont elle a reçu le plus d'honneur, et qu'elle a plus honorée que toutes les autres. Elle l'a aimée comme une vertu à qui elle est redevable de l'auguste qualité de Mère de DIEU ; car, JÉSUS étant le premier des vierges, il ne pouvait naître que d'une mère vierge. Elle l'a aimée comme une vertu qu'elle a plus honorée que toutes les autres ; car on peut dire que la pureté est le fruit et l'heureuse production de Marie : c'est elle qui a commencé à faire aimer et respecter cette vertu angélique, pour laquelle on n'avait que du mépris sur la terre. C'est la nouvelle offrande et le nouveau sacrifice que son amour a inventé. Quel honneur pour la pureté ! mais quelle gloire pour une vierge d'un sexe fragile, d'une charmante beauté, d'une jeunesse florissante, d'avoir vécu sur la terre avec la même pureté que les anges qui sont dans le ciel ! La virginité est l'ornement et la couronne des vierges ; mais vous, ma très-chaste Mère de DIEU, vous êtes l'ornement et la couronne de la virginité même.

Marie étant vierge de corps et d'esprit, elle eut un zèle égal pour conserver la pureté de son corps et la pureté de son cœur. L'amour de conserver la pureté de son cœur fut si délicat, que la seule pensée de devenir mère la troubla, lorsque l'ange lui déclara le dessein que DIEU de toute éternité avait eu sur elle, le désir de conserver la pureté de son corps fut si grand, qu'elle n'aurait point consenti aux paroles de l'ange si en devenant mère elle avait dû cesser d'être vierge. Mais, après qu'elle eut conçu le Verbe incarné et qu'elle eut possédé ce don céleste, avec quel soin ne conserva-t-elle pas la pureté de son cœur et de son corps, devenus le temple vivant où le DIEU qui fait les vierges avait reposé neuf mois ! O Vierge sainte, fille bien-aimée du Très-Haut, vous êtes toute belle, et jamais il n'y eut de tache en vous ! Vous êtes toute belle par la sainteté de vos actions, vous êtes toute belle par la pureté de vos pensées, vous êtes toute belle parce que la pureté de votre corps surpasse celle de toutes les vierges ; vous êtes toute belle parce que la pureté de votre cœur surpasse celle de tous les anges ; vous êtes toute belle parce que, ayant toujours été vierge de corps et vierge de cœur, rien n'a jamais

terni votre pureté : *Tota pulchra es, amica mea, tota pulchra es.* (Même ouvrage.)

[Amour de Marie envers le Sauveur]. — Il n'y a point de plus grand amour que l'amour d'une mère pour son fils. « Prince trop aimable, disait David pleurant la mort de Jonathas, je vous aimais aussi tendrement qu'une mère aime un fils unique. » Mais l'amour de Marie pour Jésus surpasse celui de toutes les mères car tout l'amour que le cœur des autres mères partage avec un père était réuni dans le seul cœur de Marie : la tendresse avec laquelle elle a porté neuf mois le Sauveur dans son sein et l'a nourri de son lait virginal pendant son enfance ; une parfaite sympathie d'humeur et d'inclination formée par les doux entretiens de trente-trois années ; la connaissance qu'elle avait de la divinité, de la sainteté, de la sagesse, de la beauté et de toutes les aimables qualités de son Fils, sont les titres sur lesquels est fondée la préférence qui est accordée à l'amour de Marie, qui a aimé JÉSUS-CHRIST du plus tendre amour qu'une pure créature ait jamais eu pour son Créateur. Elle l'a aimé d'un amour naturel, d'un amour de tendresse, d'un amour de préférence, d'un amour constant, d'un amour si pur, que, n'aimant rien que lui, n'aimant rien que par rapport à lui, son cœur ne fut jamais partagé. O DIEU, quel cœur, quel amour ! ô cœur de Marie, que vous êtes heureux d'avoir été tout entier à votre bien-aimé, et de n'avoir été possédé que de lui ! ô DIEU, que vous devez être content d'avoir trouvé un cœur au monde qui vous a autant aimé qu'une pure créature puisse vous aimer. (*Ibid.*)

[Amour de Marie pour le prochain]. On ne peut pas aimer DIEU sans aimer le prochain. C'est ce que le disciple bien-aimé nous a enseigné, et c'est le saint exemple que la Sainte Vierge, qui est la mère de la sainte dilection, nous a laissé. Elle a aimé tous les hommes, et comme l'ouvrage des mains de DIEU et comme le prix du précieux sang de son Fils. Est-il aucun bien qu'elle ne leur ait souhaité ? Avec quelle ardeur désira-t-elle leur salut. Que n'a-t-elle pas fait pour y coopérer ! A peine eut-elle conçu le Verbe éternel dans son sein, qu'elle le porta chez Zacharie pour y sanctifier S. Jean. Quarante jours après qu'elle l'eut enfanté, elle alla l'offrir à DIEU pour être le prix de notre rédemption. Le premier miracle qu'elle le pria d'opérer ne fut pas en sa faveur, mais en faveur de ceux qui l'avaient conviée aux noces de Cana. Comme son Fils mourant sur la croix n'exclut personne du bienfait de la rédemption, elle offrit ses douleurs sur le Calvaire pour tous les hommes, sans en excepter un seul ; elle les adopta tous pour ses enfants en la personne de S. Jean. En conséquence de cette adoption, elle les a tous pris sous sa protection ; elle est devenue leur mère, leur médiatrice et leur avocate auprès de son Fils. O charité immense, ô ardent amour ! — O mère de DIEU et des hommes, donnez-moi quelque place dans ce chaste sein qui a renfermé

celui que le ciel et la terre ne sauraient comprendre : ouvrez-moi ce cœur où vous portez tous les élus, et qui sert d'asile aux pécheurs qui ont recours à vous. Qu'on est heureux lorsque l'on y est admis, puisqu'on ne craint point d'être exclu du paradis ! Que peut-on craindre lorsqu'on est sous la protection de la mère de son juge et de son DIEU ? (*La Solitude des Vierges.*)

LA MORT

DE LA SAINTE VIERGE.

[L'exemple de Marie nous apprend à bien mourir]. — Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant DIEU que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérites que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe. Puisque nous convenons qu'une mort sagement prévue, et précédée d'une bonne vie, est la voie la plus droite et la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de-là que toute notre application doit être à amasser ce trésor de mérites qui doit sanctifier selon DIEU notre mort et la rendre heureuse. En effet, tout nous quitte à la mort : il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres faites pour DIEU (car il n'y en a point d'autres méritoires), ce sont les seuls biens qui nous resteront et que nous emporterons avec nous. Ainsi, il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, et nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers et qui n'ont commencé que tard à travailler, et faire un fonds de mérites pour la mort. Voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie, voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix et la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là, c'est à nous, bien plus

justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressiez et vous vous troublez du soin de plusieurs choses ; cependant il n'y en a qu'une nécessaire.* (**Bourdaloue**, *Exhortations chrétiennes*).

[Ce qui a rendu la mort de Marie précieuse]. — La mort de la Sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant DIEU par les mérites qui l'ont précé-
dée, mais par les grâces et les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces grâces est que la Sainte Vierge en mourant n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes et les regrets que nous ressentons communément à la vue d'une mort prochaine. La parole de l'Écriture s'accomplit singulièrement en elle : *Les âmes justes sont dans la main de DIEU, et les douleurs de la mort ne les affligent point.* Or, cette grâce fut donnée à Marie, et parce qu'elle était juste par excellence, et parce qu'elle était parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit S. Paul, est l'aiguillon de la mort, et ce qui redouble encore la peine et les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parce que c'est particulièrement à la mort qu'il se fait sentir ; et l'amour du monde, parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. (*Le même*).

[Marie désirait de mourir]. — Que ce moment désirable de la mort parut long à venir à cette Vierge très-sainte ! Qu'elle fut rigoureuse pour son amour, cette absence de vingt années entières, qui s'écoulèrent depuis la mort de son Fils jusqu'à celle de la Mère ! Ardents transports, qu'une vision passagère des beautés de DIEU alluma dans le cœur de S. Paul, et qu'il a si éloquemment exprimée dans ses épîtres ; saintes impatiences de la mort que le dégoût du monde et l'espérance d'une éternité bienheureuse fait naître quelquefois dans les âmes fidèles, qui, gémissant sous le poids des afflictions, soupirent après le moment favorable qui doit commencer leur bonheur et finir leur misères, que vous êtes de faibles images des transports et des saintes impatiences de cette Mère admirable, dans l'attente où elle était de quitter la terre pour être unie à son Fils bien-aimé ! Quels tristes soupirs n'arrachait point à ce tendre cœur l'obstacle importun du corps, qui l'en séparait, et qui voulait, ce semble, mettre des bornes à ses divines saillies et aux élancements de son amour !

Ne vous êtes-vous jamais représenté ce combat d'une charité et d'une obéissance parfaites, dans le cœur de cette admirable Vierge ? Pendant que les mouvements de la plus ardente charité l'élançaient vers le ciel, il fallait que l'obéissance suspendît toute l'impétuosité de ses transports pour la faire consentir à demeurer sur la terre ; que la soumission à la volonté de DIEU s'accordât dans son cœur avec l'ardent désir de le voir ; que le même amour, étouffant les mouvements qu'il faisait naître, lui fit

désirer la vue de son Fils avec impatience, et lui en fit souffrir la privation sans murmurer ; qu'elle attendit avec docilité que la main de DIEU vint briser elle-même cette prison importune de son corps. De combien de soupirs était-elle à tout moment pressée par la violence de son amour, qui l'enlevait toujours vers le ciel ! Mais, le retenant dans les bornes de l'obéissance, elle offrait ainsi au Père éternel le plus pur sacrifice qu'il ait jamais reçu d'une simple créature, et se faisait obéissante jusqu'à vivre autant qu'il le voulait, comme son Fils s'était fait obéissant jusqu'à mourir comme il l'avait voulu. **(Du Jarry).**

[Nous devons imiter la vie de la Sainte Vierge]. — Sans doute l'image d'une mort aussi sainte, aussi douce, et tranquille que celle de la Vierge sainte fait quelque impression sur nos esprits ; et, dans les sentiments de piété qu'elle nous inspire, nous disons au fond de notre cœur : « Faites, ô mon DIEU ! que je meure de la mort des justes : *moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia* ; et que, parmi les troubles et les douleurs inséparables de ce dernier moment, je ressente quelque chose de cette tranquillité bienheureuse dont la mort de la Vierge toute sainte fut accompagnée. » Mais, pour obtenir cette grâce, travaillons dès maintenant à nous détacher du monde. Comme chaque moment emporte avec lui une portion de notre vie, il faut qu'il emporte en même temps une partie de cet amour déréglé qui nous attache à la terre. Faisons en sorte que, le fonds de notre cupidité s'épuisant, pour ainsi dire, à mesure que le cours de nos années se consommera, nous nous trouvions heureusement sans amour pour les créatures, lorsque cet amour ne servira qu'à nous en faire regretter la perte. Que notre cupidité s'affaiblisse avec nos forces ; que nos passions meurent insensiblement avec nous, afin que, comme un arbre qu'on a eu soin de déraciner d'avance tombe de lui-même et sans effort, nos âmes, libres et dégagées des affections terrestres, qui comme autant de racines les attachent au monde, s'en séparant sans violence, tombent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes entre les bras de DIEU, qui se présentera pour les recevoir en ce dernier moment. Car enfin, se promettre une mort douce et tranquille, en faisant précisément tout ce qu'il faut pour nous la rendre cruelle et insupportable, fournir à toute heure de nouvelles amorces à une cupidité que nous devrions mortifier sans cesse, fortifier tous les jours ces liens malheureux que nous devrions affaiblir, et croire mourir en repos, sans ces terreurs et ces troubles dont la mort des pécheurs est ordinairement accompagnée, c'est se flatter grossièrement. *(Le même).*

[Les créatures à la mort de Marie]. — Qu'attendez-vous, mes frères ? Je ne puis tenir davantage en suspens vos esprits. N'est-il pas temps que j'expose à vos yeux cette Vierge sainte, ornée de toutes les vertus, enrichie de tous les dons de la grâce, expirant dans une extase et dans un ravissement

plutôt que dans une agonie, et faisant des dernières palpitations de son cœur sacré des transports d'une charité consommée? Je m'imagine que, pénétrés de la grandeur de ce mystère, vous vous représentez les anges et les hommes miraculeusement assemblés autour de cette Vierge sainte pour recueillir ses derniers soupirs, les gémissements des uns, qui pleurent la mort de cette mère commune, et les chants d'allégresse des autres, qui disposent les couronnes de leur reine; les circonstances de sa mort mêlées avec les préparatifs de son triomphe, et le tribut qu'elle paie à la nature relevé par les hommages de ce qu'il y a de plus grand dans le ciel et sur la terre. (**Du Jarry**, *Sermon sur l'Assomption*).

[La Sainte Vierge est morte d'amour]. — Mourir d'amour, c'est mourir par un excès de charité, et par un doux effort que fait l'amour pour dégager une âme des liens qui l'attachent à son corps, afin de l'unir à DIEU, qui est le centre de l'amour et du repos éternel : c'est ainsi que mourut Marie. La mère de la belle dilection pouvait-elle mourir d'une autre main que de celle de l'amour? Sa conception ayant été immaculée et sa vie très-pure, la mort ne fut pas en elle la peine du péché; elle ne mourut pas usée d'années ni consumée de maladies : car son corps, plus tempéré que le paradis terrestre, fut exempt des altérations et du dérèglement des passions, qui ruinent peu à peu le tempérament des nôtres; mais elle mourut d'une douce extase et d'un tendre ravissement, d'un excès d'ardeur et de charité. Elle mourut parce que son amour, depuis le premier moment de sa vie, avait toujours crû jusqu'au dernier soupir; son cœur, n'étant plus assez grand pour le contenir, s'ouvrit enfin pour donner plus de liberté au feu sacré de la charité, qui y était trop resserré. Ainsi finit ce cœur embrasé d'amour, semblable à un flambeau qui, se consumant peu à peu et sans violence, jette en s'éteignant une flamme plus pure et plus douce. Oh! que cette mort fut tranquille! N'était-il pas juste que celle qui avait conçu sans plaisir, enfanté sans peine, mourût sans douleur? et la Mère d'un DIEU, qui avait été la mère du bel amour, ne devait-elle pas être la victime de l'amour? (**Le P. Ségnéri**, *Méditations*).

[Douceur de la mort de Marie]. — Le souvenir du passé fait le premier supplice d'un pécheur mourant : mais quelle douceur pour Marie d'avoir si saintement vécu! quelle consolation de voir que pas un moment de sa vie n'a pu troubler la tranquillité de son cœur à la mort! « La grâce, disait S. Paul, n'a point été vide en moi, » et c'est ce qui faisait sa joie et sa consolation. Mais Marie est la seule qui puisse dire qu'elle a été toujours agissante en elle, et que tous les jours et tous les moments de sa vie ont été pleins. — 1°. Pleins, parce qu'elle a toujours été fidèle à conserver la grâce, et à faire valoir ce précieux talent qui lui avait été confié. — 2°. Pleins, parce que jamais l'amour de la virginité, de la pauvreté et de toutes les vertus ne se ralentit un moment en elle. — 3°. Pleins, parce

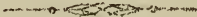
qu'elle a toujours crû en mérite. Plus fervente que l'épouse des Cantiques, si ses sens étaient liés durant le sommeil et le repos de la nuit, son cœur, qui veillait toujours, était dans un exercice continuel de la charité, et, son amour n'ayant jamais été interrompu, elle fut toujours unie à DIEU, et DIEU fut toujours uni à elle. Une personne qui a si saintement employé tous les moments de sa vie peut-elle avoir d'autre regret, en mourant, que d'avoir été trop longtemps privée de la jouissance de son DIEU ?

A qui la mort a-t-elle jamais été plus douce et plus agréable qu'à Marie ? et qui l'a jamais vue venir d'un esprit plus tranquille et d'un visage plus serein ? Exempte de toutes les inquiétudes que causent les biens de la terre qu'elle avait sacrifiés à DIEU, son cœur n'ayant d'attache que pour son Fils, son esprit tout absorbé en DIEU, son corps défaillant peu à peu, et se consumant par les désirs ardents de voir son Sauveur, son âme en sortit sans violence. Elle s'en détacha avec la même douceur qu'un fruit mûr qui se détache de l'arbre et tombe de lui-même ; elle en sortit avec autant de joie que sent un prisonnier qu'on met en liberté, un exilé qu'on rappelle du lieu de son bannissement. De-là vient que les SS. Pères, parlant de la mort de cette Vierge, l'ont appelée un sommeil, un passage de la terre au ciel, une intime union avec DIEU. O le doux sommeil ! ô l'heureux passage ! ô la belle mort ! oh ! qu'il est doux de mourir de la sorte ! (*Le même*).

[Prérogatives accordées à Marie après sa mort]. — L'intégrité du corps de Marie, qui resta trois jours dans le tombeau aussi frais et aussi entier que lorsqu'il était vivant, est la première prérogative qui lui fut accordée après sa mort. Cette prérogative était due au corps de la Sainte Vierge, pour plusieurs belles raisons. — 1°. Il ne convenait pas à DIEU que le corps de sa très-sainte Mère, qui avait été son temple vivant sur la terre, sentit la corruption du tombeau. — 2°. Son corps était cette terre vierge qui, n'ayant point été souillée par le péché d'Adam, ne devait point avoir part à la malédiction portée de DIEU dès le commencement du monde contre le premier des hommes : *Vous n'êtes que poussière, et vous retournerez en poussière*. — 3°. JÉSUS et Marie n'ayant qu'une même chair, il était de la gloire du Fils que le corps de sa mère fût préservé des vers et de la corruption. — 4°. Les miracles que DIEU avait déjà faits pour conserver l'intégrité de ce précieux corps pendant sa vie étaient une espèce d'engagement pour en faire encore un après sa mort, afin d'empêcher que son saint temple ne fût déshonoré. Pourquoi, par un prodige qui n'avait jamais été vu et qui ne se verra peut-être plus, aurait-il uni en Marie la virginité avec la fécondité ? pourquoi le Fils de DIEU serait-il sorti du sein de cette chaste vierge d'une manière plus pure que le rayon ne sort du soleil ? pourquoi tant de miracles pour conserver la pureté de ce corps vierge et innocent, s'il devait après sa mort être réduit en poussière ? Si

le baume préserve un corps mort de la pourriture, le Fils de DIEU a-t-il moins de vertu pour en préserver celui de sa Mère ? (*Le même*).

[Mort conforme à celle de J.-C.]— On trouve un avantage dans la mort et dans le tombeau qui doit toucher les cœurs des vrais fidèles : c'est la conformité à la mort du Sauveur. N'est-il pas juste que les coupables meurent, puisque l'innocent a voulu mourir ? mais n'est-il pas doux de passer par tous les états qu'il a pris pour nous, et d'avalier le reste du calice où il a voulu boire ? La Sainte Vierge, qui n'avait point contracté la coulpe du péché et qui n'était point obligée à souffrir la peine de la mort, l'a pourtant amoureusement acceptée pour être semblable à son Fils bien-aimé : elle l'avait adoré dans cet état de mort, elle l'avait contemplée dans les froides ténèbres de la sépulture ; et, comme ceux qui aiment se plaisent à exprimer en eux-mêmes tout ce qu'ils voient dans l'objet aimé, elle demeurera charmée des beautés de cette mort, et désirera de n'en pas être exempte, et d'en porter un jour la figure. C'est ainsi que, suivant ces sentiments, les personnes vertueuses, qui aiment le Sauveur et qui sont dévotes à ses mystères, aiment aussi la mort et le tombeau. Ce sont les délices de leurs pensées et les douceurs de leur imagination. Quand arrivera, disent-elles, cet heureux jour ou cette belle nuit de la mort, qui me rendra conforme à mon souverain bien ? Alors je dormirai dans un profond silence comme lui, je reposerai dans un doux sommeil, je me retirerai dans la solitude du tombeau pour lui être semblable, et dans cette conformité je serai plus heureuse que si je possédais tous les trésors de cette terre. Je sais qu'ayant passé par l'état de sa mort j'aurai part à celui de sa résurrection, et qu'après ces ténèbres je verrai le jour de l'éternité. (**Anonyme**).



L'ASSOMPTION

DE LA SAINTE VIERGE.

[L'élévation de Marie a pour principe son humilité.] — Que la mort précieuse de Marie, précédée d'une vie si sainte et si divine, nous fasse faire quelques retours sur nous-mêmes, pour nous demander ce que nous pourrons nous promettre à notre mort, à en juger par notre vie. Car, s'il nous manque un fonds de bonnes œuvres nécessaire pour faire naître en nous cette espérance solide d'entrer dans la gloire que possède la Sainte Vierge, demandons la grâce d'une bonne vie, par les mérites de celle à qui nous demandons avec l'Eglise de prier pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort; et, puisque c'est l'humilité, Seigneur, que vous avez considérée dans la Sainte Vierge, puisque c'est par cette vertu, comme le dit un de vos plus grands saints, qu'elle est devenue la Mère de votre Fils, *Humilitate concepit*, c'est aussi cette vertu que nous admirons en ce jour, puisqu'elle est le fondement de sa gloire et de son triomphe. Mais, comme c'est vous, Seigneur, qui lui avez inspiré cette profonde humilité, puisque tout don parfait vient de vous, qui êtes le Père des lumières, nous vous la demandons par ses prières, avec la grâce d'imiter la vie si sainte et si chrétienne dont elle nous a laissé l'exemple, en nous quittant pour aller recevoir de la main de son Fils la couronne que méritait la charité d'une telle mère. (Anonyme.)

[Juger de la gloire de Marie par ses dons.] — L'Eglise, voulant remplir nos esprits d'une grande idée touchant le triomphe de Marie, nous dit qu'elle s'est élevée en haut comme les cèdres du Liban, qu'elle a fixé sa demeure dans l'assemblée des Saints, qu'elle a jeté un parfum plus exquis que le baume : nous marquant par ces expressions et la solidité de son bonheur et la joie que le ciel et la terre en ont ressentie. Le fondement de ce grand bonheur c'est d'avoir enfanté celui que DIEU engendre de toute éternité. C'est d'elle que le Fils de DIEU a pris la chair par laquelle il nous a réconciliés avec DIEU, et il a pris plaisir d'élever au-dessus de tous les êtres celle qui avait fourni la matière de notre réconciliation. Voulons-nous encore juger avec quelle plénitude de gloire Marie habite dans le ciel ? il faut savoir avec quelle plénitude de grâce le Seigneur a reposé dans son sein, quelle était la pureté de ce corps virginal duquel a été formé celui qui est la sagesse éternelle, et qui proteste qu'elle n'habitera point dans un corps assujetti au péché. N'était-il pas juste qu'une vierge qui vivait sur la terre comme les esprits célestes habitât avec eux, en montant au ciel avec le triomphe que nous célébrons aujourd'hui ? Choisie et destinée avant tous les siècles, pour être dans le temps la mère de son Seigneur, quels dons n'a-t-elle pas reçus de celui qui lui fait part aujourd'hui de la gloire qu'il a reçue de son Père ? Elle a été elle-même le tabernacle vivant où la sagesse incréée exerçait devant DIEU le ministère et le sacrifice de la loi nouvelle ; et à présent elle habite dans le temple de la sagesse incréée, où elle s'offre comme une victime que l'amour consume. (*Le même*).

[D'où le bonheur des saints.] La Sainte Vierge, immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude et de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, et c'est proprement ce que nous appelons son Assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, et comment croyons-nous qu'elle soit montée à un degré si éminent ? DIEU, en la couronnant, n'a-t-il eu en vue que sa maternité divine ? Reconnaissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté et ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de JÉSUS-CHRIST ont été réprouvés de DIEU, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de JÉSUS-CHRIST ils n'ont pas laissé d'être des impies et des infidèles ! (**Bourdaloue**, *Exhortations*).

[Les fidèles viennent se prosterner aux pieds de Marie]. — Dès que la Sainte Vierge eut rendu son bienheureux esprit, chacun se prosterna à ses pieds, les arrosant de ses larmes. Tous les fidèles qui étaient à Jérusalem et aux environs vinrent avec empressement honorer ce saint corps, le sanctuaire du Verbe fait chair et l'arche de la nouvelle alliance. Nul malade ne se présenta qui ne fut guéri, et S. Jean Damascène, qui nous a transmis ce qu'il avait appris de la tradition, dit que les Juifs mêmes ressentirent les effets de son pouvoir, et eurent part à ses miracles. Après que chacun

eut satisfait sa dévotion, on porta ce sacré dépôt au lieu de sa sépulture. Tous les fidèles suivaient avec des flambeaux allumés : car les Juifs bien loin d'empêcher cette pompe funèbre, pleins de vénération pour Marie, se joignirent eux-mêmes au convoi, et le rendirent encore plus célèbre. Le saint corps fut déposé avec grand respect dans le tombeau qui lui avait été préparé. Les apôtres se relevaient les uns les autres, et passaient les jours et les nuits avec les fidèles auprès du tombeau, mêlant leurs voix et leurs cantiques avec ceux des anges, qui durant ces trois jours ne cessaient point de se faire entendre. Mais il n'était pas convenable, dit S. Augustin, que le Sauveur laissât dans le tombeau un corps duquel le sien avait été formé, une chair qui était, dit-il, en quelque manière la sienne : *Caro enim Jesu caro Mariæ*. Oserait-on s'imaginer, ajoute-t-il, que le Fils de DIEU, qui était venu non pas pour abolir la loi, mais pour l'accomplir, se soit dispensé du moindre devoir que doit un fils à sa mère ? or, la même loi qui ordonne d'honorer sa mère ordonne aussi de la préserver de tout ce qui peut la déshonorer : *Lex enim, sicut honorem matris præcipit, ita inhonorationem damnat*. JÉSUS-CHRIST ayant pu, conclut le même saint, exempter de la corruption le corps de sa mère, oserait-on douter qu'il ne l'ait voulu ! La corruption du corps est un opprobre de la nature humaine : JÉSUS-CHRIST en ayant horreur, il a dû en délivrer sa chère mère.

En effet, S. Thomas, qui était le seul des Apôtres qui ne s'était pas trouvé à la mort de la Sainte Vierge, souhaila ardemment de voir du moins ce sacré dépôt, DIEU ayant permis qu'il ne se fût pas trouvé à sa mort pour manifester la glorieuse résurrection de sa Mère. On crut devoir satisfaire sa dévotion : on ouvrit le tombeau, et l'on fut agréablement surpris, dit S. Jean Damascène, de n'y trouver plus que les linges et les habits dont le saint corps avait été revêtu, lesquels rendaient une odeur exquise : *Post tres dies angelico cantu cessante*, le concert des anges qui s'était fait entendre tous les trois jours ayant cessé : frappés d'une si grande merveille, ils refermèrent le tombeau ; convaincu que le Verbe divin, qui avait bien voulu se faire homme et s'incarner dans le sein de la Sainte Vierge, n'avait pas permis que ce corps si pur fût sujet à la corruption, mais qu'il avait voulu le ressusciter trois jours après sa mort, et, prévenant la résurrection générale, l'avait fait entrer en triomphe dans la gloire. (Croiset, *Exercices de piété*).

[Sentiment de S. Augustin) — S. Augustin nous dit que, DIEU ayant promis à ses saints, par la bouche du Prophète-Roi, de les garantir de toute corruption, il ne saurait croire que ce corps si saint, où le Verbe éternel a pris chair humaine, ait été donné en proie aux vers et à la pourriture : Cette seule pensée, dit-il, me fait horreur : *Sentire non valeo, dicere perhorresco*. Qui est-ce qui peut comprendre, s'écrie S. Bernard, avec quelle gloire la Reine de l'univers est montée au ciel ? avec quels transports

d'amour tant de légions d'anges sont venues au-devant d'elle ? avec quels sentiments de respect et de vénération, avec quels cantiques de joie, ils l'ont accompagnée ? Jamais triomphe plus glorieux. — Et quel jour plus célèbre, dit S. Jérôme, que celui où la Sainte Vierge est élevée dans le ciel ! — J'ose dire, s'écrie le bienheureux Pierre Damien, que, à la divinité près, l'Assomption de Marie se fit avec plus de pompe et d'appareil que l'ascension de JÉSUS-CHRIST même, puisque dans l'ascension du Sauveur, il n'y eut que les anges qui vinrent au-devant de lui ; mais dans l'Assomption de Marie, outre tous ces esprits bienheureux, c'est le Fils de DIEU lui-même qui vient au-devant de sa Mère, et qui la conduit jusqu'au plus haut des cieux. — Faut-il s'étonner, dit S. Bernard, si ces célestes intelligences sont dans l'admiration et s'écrient : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* (Cantic. VIII.) Qui est celle-ci ? comme s'ils disaient : quelle pure créature approchera jamais de la gloire et de la sainteté de celle-ci, qui s'élève du désert, comblée des plus douces délices et appuyée sur son bien-aimé (*Le même*).

[Jésus reçoit Marie au ciel. — La réception que Salomon avait faite à sa mère n'était qu'une faible figure de celle que le Sauveur fait aujourd'hui à la Sainte Vierge. Le roi se leva, vint au-devant d'elle, la salua profondément ; et s'étant assis sur son trône, fit mettre le trône de sa mère à sa droite. — C'est dans le mystère de ce jour que se vérifie ce prodige que S. Jean admire tant dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. Si l'œil de l'homme n'a jamais vu, dit S. Bernard, si l'oreille n'a jamais entendu, si le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que DIEU a préparé à ceux qui l'aiment, qui est-ce qui pourra jamais expliquer, ni même comprendre, ce qu'il a préparé à sa Mère, qui l'a plus aimé elle seule que tous les hommes ensemble, qu'il a lui-même aimée avec une distinction toute singulière ? *Quid præparavit gignenti se ?* Il n'est pas possible que personne puisse dire quel est l'excès de la gloire et la sublimité du trône de la très-sainte Vierge, disent les SS. Pères. Il ne faut pas s'en étonner, ajoute Arnould de Chartres : la gloire de Marie, en corps et en âme dans le ciel, n'est pas comme celle des autres ; elle fait un ordre particulier, elle tient un rang incomparablement plus élevé que celui des anges mêmes ; puisque la gloire que Marie possède n'est pas seulement une gloire qui soit semblable à celle du Verbe incarné, c'est en quelque façon la même : *Gloriam cum Matre non tam communem judico quam eamdem.* (**Groiset**, *Exercices de piété*).

[Réveiller notre dévotion]. La solennité de ce jour doit réveiller notre dévotion, ranimer notre foi, exciter notre confiance. Elle nous fait souvenir que nous avons dans le ciel, dit S. Bernard, une souveraine, qui est en

même temps notre mère, une médiatrice toute puissante auprès du souverain Médiateur, une avocate à qui le Rédempteur ne saurait refuser aucune grâce : *Domina nostra, mediatrix nostra, advocata nostra*. Voilà l'échelle des pécheurs, continue le même saint, voilà ma grande confiance, voilà le fondement de toute mon espérance. — Vous êtes, Sainte Vierge, l'espérance unique, pour ainsi dire, des pécheurs, dit S. Augustin : c'est par vous que nous espérons le pardon de nos péchés, c'est par votre intercession que nous attendons notre récompense. — Toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, dit S. Anselme, et rien n'est impossible à celle qui peut relever l'espérance du salut aux plus désespérés. Ce que nous avons d'espérance, de grâce et de salut, ajoute-t-il, soyons persuadés qu'il nous vient des prières et du crédit de Marie. Si vous voulez ne recevoir jamais de refus, souvenez-vous d'offrir par les mains de Marie tout ce que vous voulez offrir à DIEU. — Elle est l'espérance de ceux qui sont désespérés, dit S. Ephrem, le port de ceux qui ont fait naufrage, et l'unique recours de ceux qui sont dépourvus de tout secours. — Tous les trésors des miséricordes du Seigneur sont entre ses mains, dit S. Pierre Damien : *In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini*. — Enfin, avoir pour vous une singulière dévotion, ô bienheureuse Vierge, c'est avoir des armes défensives que DIEU met en main à ceux qu'il veut sauver, dit S. Jean Damascène : *Devotum tibi esse, ô beata Virgo, est arma quædam habere quæ DEUS iis dat quos vult salvos fieri. (Le même).*

[Résurrection de Marie et sa réception dans le ciel]. — Le corps de Marie ressuscité trois jours après qu'il eut été mis dans le tombeau ; il fut élevé dans le ciel, et placé sur un trône digne de la Mère de DIEU. C'est une autre prérogative de la vie glorieuse de Marie. Elle fait dans le ciel un ordre séparé. Qui pourrait exprimer la pompe avec laquelle elle y fut portée ? qui pourrait comprendre la gloire dont elle jouit ? L'incarnation de JÉSUS et l'assomption de Marie sont, au sentiment de S. Bernard, également incompréhensibles. Le Fils de DIEU alla au-devant d'elle, et elle monta appuyée sur lui, comme sur son bien-aimé ; elle l'avait porté sur la terre, et, par un retour d'amour et de reconnaissance, il l'élève, non pas jusqu'au troisième ciel, comme S. Paul y fut élevé, mais au-dessus de tous les chœurs des anges. Il lui rend cet honneur, et par inclination et par devoir. Il était juste que le lieu où le corps de Marie est placé dans le ciel répondit à celui où le Fils de DIEU avait reposé sur la terre. Or, comme il n'y eut jamais de lieu sur la terre plus saint et plus auguste que le sein de Marie, où elle reçut son Fils, il n'y a point aussi de trône dans le ciel plus magnifique que celui où le Fils de DIEU place le corps de sa Mère. Quelle grandeur, quelle élévation, quelle prérogative, d'être appuyé sur celui sous le poids duquel les anges, qui portent le monde, baissent leurs ailes et sont courbés par respect ! Quel bonheur de se voir

sur un trône, inférieure à DIEU seul, mais supérieure à tout ce qui n'est pas DIEU ! Qui pourrait concevoir la joie de cette sainte Mère lorsqu'elle vit son Fils et qu'elle fut placée auprès de lui ? Combien de fois s'écria-t-elle à l'exemple de l'Épouse : « J'ai trouvé mon bien-aimé ; je le tiens : je ne crains plus d'en être séparée ! » Voilà, ô Vierge sainte, l'heureux héritage que vous avez choisi, qui ne vous sera jamais ôté et dont vous jouirez éternellement. (*La solitude des vierges*).

[Ce qui contribue à rendre glorieux le triomphe de Marie]. — Nous devons considérer toutes les merveilles qui se trouvent réunies dans la fête de ce jour, et qui concourent toutes à rendre plus glorieux le triomphe de la Sainte Vierge : — sa mort précieuse, l'effet du plus pur amour ; la résurrection anticipée, l'apanage de sa sainteté : son assomption en corps et en âme dans le ciel, la preuve la plus éclatante de sa gloire. Que de merveilles dans une seule solennité ! que de sujets de joie, de confiance, de vénération et d'amour dans cette fête ! La belle vie que celle de la Mère de DIEU ! conçue sans péché, pleine de grâce dès les premiers jours de sa vie, enrichie de toutes les vertus : quel amas, quel trésor infini de mérites à la mort ! C'est l'amour, plutôt que la mort, qui termine une si sainte vie : ce n'est ni par infirmité ni par défaillance, c'est pour se conformer en tout à son cher Fils que la Sainte Vierge meurt. Mais quelle fut la joie et la gloire ineffable de cette âme si chérie de DIEU, lorsque, sortant de ce saint corps, elle fut reçue de JÉSUS-CHRIST, et conduite par ce cher Fils, au milieu d'une foule innombrable d'esprits célestes, jusque sur le trône de DIEU même ! Mais ce corps si pur, le sanctuaire du Verbe incarné, cette chair de laquelle le SAINT-ESPRIT avait formé le corps adorable de JÉSUS-CHRIST, pouvait-elle être sujette à la pourriture ? Une relique si précieuse et si sainte n'était pas pour la terre, ni pour être l'objet simplement de la vénération des peuples ; elle ne devait être placée que dans le ciel. C'est ce qui oblige le Seigneur à tirer si tôt ce saint corps du sépulcre. — Mort sainte, résurrection glorieuse, assomption triomphante, que vous êtes une source abondante de consolantes réflexions ! Jamais triomphe si frappant, si éblouissant, si auguste. Toute la cour céleste vient au-devant de la Mère de DIEU ; tous les esprits bienheureux s'empresment pour faire honneur à la Reine des hommes et des anges. Avec quelle magnificence, avec quelle gloire Marie est-elle élevée en corps et en âme au-dessus des célestes intelligences les plus sublimes, et placée à la droite de son divin Fils, de qui elle reçoit tout pouvoir, à qui elle doit toute sa gloire ? Entrons dans les sentiments de toute la Jérusalem céleste dans ce jour si glorieux à la Mère de DIEU ; et, en admirant, en révéralant son assomption et son triomphe dans le ciel, dont l'éclat et la majesté ravissent toute la cour céleste, pensons avec joie, avec admiration, avec confiance, que cette Mère de DIEU est notre mère ; que cette reine si puissante auprès de DIEU est notre protectrice, notre médiatrice,

notre avocate, et qu'il ne tient qu'à nous que cette trésorière du Tout-Puissant, cette distributrice des grâces, nous prenne pour ses favoris. (**Croiset**, *Exercice de piété*).

[Quel est l'excès de la gloire de la Sainte Vierge]. — Il n'est pas possible de dire quel est l'excès de la gloire et la sublimité du trône de la Vierge toute sainte. Marie était un sanctuaire de grâce : DIEU en fait un trône de gloire. Reine de l'univers, il n'y a que la personne du Roi qui marche devant elle. Elle est si élevée, qu'on dirait que DIEU lui a communiqué toute sa gloire ; elle est si puissante auprès de DIEU, que nous ne pourrions jamais comprendre l'étendue de son pouvoir. La Sainte Vierge a reçu trois choses dont DIEU seul peut comprendre le mérite et le prix ; l'auguste, qualité de Mère de DIEU, la plénitude de la grâce dont elle a été ornée, et la récompense dans le ciel, qui répond à tous les deux. La récompense dont elle jouit, étant proportionnée à la grâce qui en est le germe et la mesure, et la grâce étant proportionnée à la grandeur de l'auguste dignité de Mère DIEU, qui est infinie, la gloire dont elle jouit surpasse autant la gloire dont jouissent les hommes et les anges que la qualité de Mère de DIEU surpasse la qualité de pure créature. Elle surpasse la gloire des vierges, dont elle est la reine; celle des martyrs, dont elle est le modèle, celle des Apôtres, des patriarches, des anges, parce qu'elle les a surpassés en zèle, en foi, en amour. Placée dans la place la plus élevée du royaume de son Fils, avec quelles acclamations en a-t-elle été déclarée la Reine ! Mais le pouvoir qu'elle y a étant proportionné au rang qu'elle y tient, quel motif d'espérance et de joie pour nous, puisque le pouvoir qu'elle y reçoit nous assure de sa protection, et la gloire dont elle est en possession nous est un gage assuré de celle qui nous est promise ! Oh ! quelle consolation pour une personne qui a une tendre dévotion envers la Mère de DIEU ! quel sujet de confiance pour les véritables serviteurs de Marie ! (**Le P. Croiset**).

[Bonheur réservé à Marie]. — Qui pourrait représenter dignement le bonheur dont la Vierge-Mère jouit maintenant dans le ciel ? Non, il n'appartient pas à un mortel d'en bien parler. Si ce céleste séjour est le lieu où DIEU étale sa magnificence sur les élus, où il les couronne de sa propre main et les comble de ses délices, que réserve-t-il pour la plus sainte des créatures ? S'il a gravé avec des caractères ineffaçables le commandement d'honorer ceux de qui nous tenons la vie, comment s'acquitte-t-il envers sa Mère de cette loi qu'il a bien voulu s'imposer lui-même ? Eblouis, charmés, pénétrés que nous sommes de cette gloire, qui l'élève si fort au-dessus des célestes intelligences, et qui l'approche de si près de cette lumière inaccessible où DIEU fait son séjour, notre silence la loue plus hautement que nos paroles, et nous ne ferons jamais mieux son éloge que quand nous avouons qu'elle est au-dessus de tous les éloges. (**Anonyme**).

[Recommandation à la Sainte Vierge]. — Le Ciel vous possède, Vierge, sainte ; mais nous ne vous pardons pas. Au milieu de votre gloire, vous ne nous oubliez jamais, et du trône où vous êtes assise vous ne dédaignez pas de tourner encore vers nous vos regards. Plus vous êtes proche de la source des grâces, plus vous en ferez descendre sur nous. C'est dans cette confiance que nous nous prosternons à vos pieds, et que nous vous présentons nos très-humbles respects que nous vous offrons nos vœux, que nous vous adressons nos ferventes prières. Nous vous honorons comme notre souveraine, nous vous invoquons comme la mère de miséricorde, nous vous regardons comme notre refuge, notre asile, notre consolation, notre espérance. Daïgnez nous recevoir, en ce jour de votre triomphe, au nombre de vos serviteurs et de vos enfants. C'est pour toujours que nous nous consacrons à votre service. (*Le même*).

[Piété envers Marie]. — Puisque c'est aujourd'hui le jour du triomphe de la très-sainte Vierge, et en même temps le jour de ses libéralités, que ce soit aussi le jour de votre consécration à son service. Pénétrés d'un vif et sincère regret de l'avoir servie jusqu'ici avec tant de froideur et de lâcheté, demandez-lui pardon de votre indifférence ; consacrez-vous d'une manière singulière à son service, promettez-lui de ne passer aucun jour de votre vie sans l'honorer d'un culte particulier ; que toute votre confiance, votre espérance, soit en la bonté et en la puissante protection d'une si miséricordieuse mère, et, à l'exemple d'un des plus pieux de nos rois, mettez sous sa protection, par une consécration spéciale, non-seulement votre personne, mais vos enfants, vos sujets, toute votre famille, Exhortez aujourd'hui vos domestiques et vos enfants à joindre leurs vœux aux vôtres, et inspirez-leur une dévotion tendre, une confiance filiale et constante envers la Mère de DIEU, et durant la vie et à la mort ; et, comme ce pieux monarque voulut que son dévouement fût public, ne rougissons point de faire connaître le nôtre, et souvenez-vous de cette parole de S. Anselme, que, comme toute famille solidement et saintement dévoué à la glorieuse Vierge ne périt point, aussi ne devons-nous pas compter que la bénédiction de DIEU se trouve dans une famille où la glorieuse Vierge n'est pas honorée.

Dans les jours de fêtes, dans les jours de triomphe des grands du monde, chacun tâche de contribuer à le célébrité du jour par la somptuosité de ses habits, par des éloges pompeux et par des présents magnifiques. Nous célébrerions mal un jour aussi solennel que celui-ci, si nous n'avions soin de purifier et d'embellir notre âme par les sacrements, si nous ne célébrions les louanges de la Mère de DIEU, et si nous ne lui donnions des preuves de notre affectueux dévouement et de notre vive reconnaissance. (**Croiset**).

[L'humilité de Marie fait son triomphe]. — L'humilité précède la gloire, comme

la cause son effet ; c'est la pensée du saint homme Job : Celui qui aura été humble sera dans la gloire. En effet, on peut bien appliquer à la Sainte Vierge ce que l'Apôtre dit du Fils de DIEU même : *Quid est quòd ascendit, nisi quia primum descendit in inferiores partes terræ?* (Ephes. iv). Pourquoi la Sainte Vierge est-elle montée à un si haut degré d'honneur, si ce n'est qu'elle s'est auparavant abaissée par l'humilité la plus profonde ? Une foi inébranlable, une pureté angélique, une obéissance aveugle, l'assemblage, en un mot, de toutes les plus éminentes vertus, concourait à la rendre la plus sainte de toutes les créatures : cependant l'humilité, dans elle, charma plus que tout le reste le cœur de son DIEU. Tous les siècles diront qu'elle a été heureuse, parce que le Seigneur a eu égard au sentiment qu'elle avait de sa bassesse : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* C'est apparemment sur ce même témoignage de la Sainte Vierge que les Pères attribuent particulièrement à son humilité les prérogatives singulières et uniques dont DIEU l'honora. Les Pères disent encore que, comme l'orgueil fut le vice que DIEU détesta le plus dans la première femme, l'humilité a dû être la vertu qu'il aima davantage dans la Sainte Vierge. Or l'humilité étant dans elle la cause principale de sa qualité de Mère du Sauveur, elle est aussi la source de la gloire qui la met hors de comparaison avec les saints les plus élevés dans le ciel. N'espérons donc d'être distingués dans le royaume céleste qu'à proportion que nous aurons été humbles dans ce monde. (Ségneri, *Méditations*).

[Entrée triomphante de Marie dans le ciel]. — Si l'Écriture nous apprend que le Seigneur a possédé Marie dès le commencement de ses voies, *Dominus possedit me in initio viarum suarum*, elle nous apprend aussi qu'il l'a possédée sur la fin et au terme de sa carrière, qu'il lui a donné la couronne de justice promise à tous ceux qui l'aiment. Les anges sans nombre que vit Daniel rendre leurs services au Tout-Puissant accompagnèrent le triomphe de Marie pour le relever : *Decies millies assistebant ei.* O la meilleure et la plus précieuse de toutes les parts, que Marie a choisie ! Que ne méritait pas une âme pleine de tant de vertus ! Qui pourrait comprendre quelle est dans le ciel la grandeur, l'autorité, la félicité de la Sainte Vierge ? Pour vous en donner quelque idée, représentez-vous ce que le meilleur de tous les enfants peut faire en faveur de la meilleure de toutes les mères ; ce que le plus généreux de tous les amis et le plus fidèle à sa parole peut faire en reconnaissance des services qu'il a reçus de son ami, ce que le plus grand et le plus puissant des princes peut donner à celui de ses sujets qu'il considère le plus. Tout cela n'est rien en comparaison de ce que JÉSUS-CHRIST a bien voulu faire pour Marie. Le roi d'Égypte crut suffisamment honorer Joseph en partageant le gouvernement du royaume avec lui ; Assuérus crut faire un grand honneur à Mardochée quand il ordonna pour lui un jour de triomphe ; David crut

faire une faveur signalée à Miphiboseth en le faisant asseoir à sa table ; Salomon crut infiniment honorer Bethsabée, sa mère, en la faisant asseoir sur son trône ; mais ces faveurs ne sont que de faibles crayons de l'honneur que Marie reçoit aujourd'hui à son entrée dans le ciel. (Anonyme).

[Même sujet]. — Il n'appartient qu'à celui qui, dans le pèlerinage de sa vie mortelle, a été reçu dans un sein virginal, de servir lui-même de trône à celle qu'il associe à son bonheur et à son pouvoir. Il n'appartient qu'à celui qui est infiniment riche de donner des trésors infinis à celle qu'il a aimée le plus de toutes les filles d'Adam, et qui par de plus grandes vertus a fidèlement répondu à toutes ses grâces. Il n'appartient enfin qu'à un DIEU de récompenser en DIEU celle qu'il a choisie pour sa mère, et qui s'est si dignement acquittée de tous les devoirs attachés à ce titre. La gloire que DIEU accorde à ses élus est tantôt un effet de sa pure miséricorde, tantôt de sa justice, et d'autres fois de sa magnificence. Quand il accorde la gloire aux enfants qui meurent après leur baptême, c'est un effet de sa miséricorde gratuite ; quand il la donne à ceux qui ont vieilli sous son joug, c'est un effet de sa justice et de sa miséricorde ; mais, quand il la donne aujourd'hui à Marie, c'est tout ensemble un effet de sa miséricorde, de sa justice et de sa magnificence. Tel a été le privilège incompréhensible de Marie, au jour de son triomphe. Sa sainteté, pendant sa vie, a été plus grande que celle de toutes les créatures : la magnificence de sa gloire, après sa mort, surpassera aussi celle de tous les autres. Elle a plus donné à DIEU, elle en recevra davantage ; elle a amassé plus de mérites, elle trouvera de plus riches trésors ; son âme et son corps ont rendu plus de services, une plus abondante récompense leur sera accordée, et DIEU déploiera pour sa mère toute sa magnificence. (*Eloges historiques.*)

[Marie ne nous oublie pas]. — Après que la glorieuse Vierge a quitté la terre pour prendre possession du ciel, où elle est maintenant en qualité de reine et de souveraine, il ne faut pas s'imaginer, chrétienne compagne, qu'elle n'ait plus rien à faire à notre égard, ou que nous ne devions plus rien attendre de sa bonté et de ses soins. A la vérité, elle a parfaitement rempli les desseins que DIEU avait sur elle, ayant donné au monde un médiateur qui nous a réconciliés avec son Père éternel ; elle a ensuite coopéré à l'ouvrage de notre rédemption, en offrant son fils et le sacrifiant en quelque manière pour le salut des hommes ; elle a même survécu à ce cher Fils un temps assez considérable afin de défendre et de soutenir l'Eglise naissante, qui avait besoin de ses exemples et de son secours. Mais c'est dans le ciel où elle est montée en ce jour, qu'elle donne les marques les plus éclatantes de son pouvoir et de sa bonté envers chacun de nous en particulier, par une protection singulière qu'elle ne refuse jamais à ceux qui réclament son assistance. C'est là qu'elle travaille avec plus d'application à l'affaire de notre salut ; c'est là qu'elle parle en notre

faveur et qu'elle nous défend au tribunal de ce juge souverain ; là qu'elle nous sert de médiatrice elle-même auprès de son Fils, et là enfin qu'elle nous impètre les plus puissants secours, sans lesquels nous serions sans cesse en danger de nous perdre. De manière que, comme le Sauveur du monde après son Ascension demeure dans le ciel, afin de parler pour nous et de nous servir d'avocat auprès de son Père, *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*, de même sa glorieuse Mère, après le triomphe de son assomption, nous assiste par la puissante protection qu'elle nous donne. Heureux celui qui peut se l'attirer et la mériter par ses services, puisque s'il peut se rendre favorable à cette Reine du ciel, il a trouvé la source de tout son bonheur ! C'est ce qui nous doit engager à l'honorer, à la servir, à lui rendre notre culte et nos respects, et enfin à mettre en elle, après DIEU, notre principale confiance. (**Houdry**, *Sermons sur tous les sujets*).

[Continuation du même sujet]. — Quelque grand qu'ait été le pouvoir de la Sainte Vierge sur son Fils pendant sa vie, nous ne voyons pas pourtant dans l'Evangile qu'elle l'ait employé en faveur des hommes plus d'une fois, lorsqu'à sa sollicitation le Sauveur fit le premier de ses miracles aux noces de Cana ; et d'ailleurs, quoique nous ne puissions non plus douter de sa charité que de son pouvoir, nous n'avons point de preuves qu'elle les ait exercés en mille autres occasions où elle pouvait procurer par son crédit des secours considérables aux affligés. La raison qu'on en donne se doit prendre de la réponse que lui fit ce Fils bien-aimé, la première fois qu'elle s'adressa à lui pour ce sujet, que son heure n'était pas encore venue : c'est-à-dire que, le temps et le moment marqué par les ordres de la Providence n'était pas encore le temps de faire éclater le pouvoir de sa Mère auprès de lui, et que son crédit un jour nous serait plus avantageux, lorsqu'elle connaîtrait mieux nos véritables besoins ; outre que, l'ouvrage de notre rédemption n'étant pas encore achevé, ce n'était pas le temps de nous en appliquer le fruit. Mais maintenant que le Sauveur est monté au ciel, qu'il a heureusement accompli le glorieux dessein pour lequel il était descendu sur la terre, et que sa Mère y est élevée avec lui, elle entre aussi comme lui en possession de son pouvoir, parce que c'est le temps et le lieu où elle le doit exercer : ce qui fait qu'un grand saint s'adresse à elle, dans cette pensée, pour lui dire ces paroles : *Data est tibi omnis potestas in cœlo et in terrâ, et nihil tibi impossibile* : toute puissance, Vierge sainte, vous a été donnée dans le ciel et sur la terre ; vous agissez en souveraine dans l'un et dans l'autre, et rien ne vous est impossible, puisque votre pouvoir n'est autre que celui de votre Fils. Il n'y a, en effet, que cette différence, que son Fils l'a de son fonds, comme étant DIEU ; et Marie seulement par grâce et par communication : ce qui n'empêche pas que ce ne soit le même pouvoir ; de même que celui que le souverain communique à ses ministres, bien loin de déroger à l'autorité du prince, sert

plutôt à l'établir, et n'est en effet qu'un même pouvoir. C'est ce que nous devons supposer une fois pour toutes, afin de ne point donner de prise à des gens ou infectés d'hérésie ou entêtés d'un faux zèle, comme si c'était ôter au Créateur ce que les SS. Pères ont si unanimement attribué à cette heureuse créature. (*Le même*).

[Admiration des anges]. — Qui est celle-ci qui s'élève du désert toute comblée de délices? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens?* La Sainte Vierge monte du désert, c'est-à-dire de ce monde, où il n'y a que misère et qu'affliction d'esprit, qui n'est rempli que de peines et d'amertumes: et cependant elle n'en remporte que des délices. Mais qui est donc celle-là, qui, sortant de cette vie avec tant de joie, monte dans le ciel avec tant de pompe; qui, portant dans un corps mortel de sa nature un esprit plus épuré que les intelligences les plus parfaites, passe au plus haut degré de gloire, et qui, laissant au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas DIEU, ne voit rien au-dessus de son trône que celui de son bien-aimé, sur lequel elle s'appuie: *Innixa super dilectum?* Voilà ce qui fait aujourd'hui l'admiration des anges: et certes à juste titre. Car qui eût jamais pensé qu'une créature fût élevée à un degré de gloire si éminent? qui se fût jamais imaginé qu'il pût sortir du désert de ce monde une personne si accomplie en toutes perfections, qu'elle méritât de monter au-dessus de tous les chœurs des anges, et d'occuper le trône le plus prochain de la Divinité? C'est ainsi cependant qu'est exaltée celle que le Roi de gloire a voulu honorer, qu'il a éternellement aimée, et qu'il avait désignée pour sa mère avant tous les siècles. (**Du Jarry**).

[Grandeurs de la Sainte Vierge]. — Nous pouvons juger de la grandeur de la Sainte Vierge par cette règle. Le principe de l'élévation d'une créature n'est pas tant sa propre excellence que son union avec DIEU. Ainsi, comme l'humanité du Verbe, quoique inférieure en nature à celle des anges, a été néanmoins infiniment élevée au-dessus de ces sublimes intelligences par l'union hypostatique, la Sainte Vierge, quoique au-dessous de ces esprits célestes, a pourtant reçu un degré de grandeur supérieure à la leur, par l'étroite liaison qu'elle a eue avec son Fils; et, ayant été reconnue pour la véritable MÈRE de DIEU, tous les titres attachés à cette auguste qualité lui ont été attribués avec elle. De sorte qu'il n'est point de rang si sublime où DIEU puisse porter une créature qu'il ne l'ait réservé pour sa mère, et que, laissant au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas DIEU, dit S. Bernard, il n'a mis au-dessus que lui-même. Ainsi, quoiqu'il y ait toujours une infinie distance entre DIEU et cette Vierge sainte, elle a cependant atteint les dernières limites de la divinité, et rien ne la sépare de son Fils que cette lumière inaccessible où lui seul habite. Or, nous devons raisonner de l'honneur qui lui est dû, sur le même principe qui nous fait juger du rang qu'elle tient: car tout esprit

raisonnable doit convenir que la Sainte Vierge doit être révérée sur la terre autant qu'elle est honorée dans le ciel ; et comme nous ne pouvons nous imaginer d'élévation qui ne convienne à la Mère de DIEU, pourvu qu'on ne la confonde pas avec DIEU, on ne peut l'honorer d'aucun culte qui ne lui soit dû, si pourtant il n'intéresse point l'adoration en esprit et en vérité, qui n'est due qu'à DIEU seul. (Du Jarry).

[La mesure de la gloire de la Sainte Vierge]. — Un des fondements de la gloire dont jouit au ciel la très-sainte Vierge est établi sur la grande part qu'elle prit à la passion du Sauveur. En effet, puisque l'élévation de JÉSUS-CHRIST en qualité d'homme, ainsi que l'apôtre S. Paul nous l'apprend, est fondée sur l'humiliation de la croix, et qu'il a fallu qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire, comme il l'a dit lui-même, n'était-il pas juste que celle qui avait participé davantage aux douleurs et aux opprobres de sa passion participât aussi avec plus d'abondance à la gloire qui est la récompense de ses douleurs et de ses opprobres ? Représentons-nous donc la tristesse de la Vierge toute sainte au pied de la croix, sur le Calvaire, pour bien juger de sa gloire au pied du trône de JÉSUS-CHRIST dans le ciel. Considérons cet océan d'amertumes et de douleurs où son âme fut plongée dans ce moment funeste : c'est la mesure de cet océan de joie et de consolation qu'elle reçoit dans le jour glorieux de son triomphe. Comme les plaies de JÉSUS-CHRIST mourant furent les plaies de cette Mère désolée, dit S. Bernard, la gloire de JÉSUS-CHRIST ressuscité est en quelque sorte la gloire de Marie triomphante. Comme elle partagea toutes les malédictions et toutes les insultes des Juifs, tous les blasphèmes proférés contre son Fils, elle partage aujourd'hui avec lui toutes les louanges et toutes les bénédictions de la cour céleste. (*Le même*).

[Marie devait être au ciel avec son corps]. — Quel véritable enfant de l'Eglise peut disputer à cette glorieuse Vierge les trois grands avantages dont elle entre en possession dans ce jour solennel : l'incorruptibilité de sa chair, sa résurrection glorieuse et sa triomphante exaltation dans le ciel ? Placée à la droite de son Fils, elle est comblée de tous les trésors de la gloire, après avoir été remplie de toutes les richesses de la grâce. Quel digne enfant de l'Eglise peut refuser, à cette Vierge toute sainte, ces trois avantages que les plus célèbres oracles de la vérité lui ont accordés ? S. Augustin dit qu'il aurait horreur de penser seulement que le corps de la Mère de DIEU eût été livré en proie aux vers et à la pourriture, parce que la chair du Sauveur, selon ce saint docteur, étant en quelque sorte la chair de la Vierge sainte, les privilèges de la chair du Fils ont dû s'étendre sur celle de la Mère. Où serait-il ailleurs que dans le ciel, ce corps virginal qui a enfanté l'auteur de la vie ? Comment est-ce que la piété des fidèles, qui a recueilli avec tant de soin les ossements des saints, et qui fait un objet de la vénération publique des moindres choses

qui ont été consacrées par l'attouchement du Sauveur du monde, comment est-ce, dis je, qu'elle aurait perdu la plus précieuse de toutes les reliques dans le corps sacré de cette Vierge toute céleste ? Mais la terre n'était pas digne de posséder ce vase sacré rempli de toute l'onction de la Divinité, à laquelle il avait servi de temple, et il n'y avait point d'autre place qui lui pût convenir que celle qui lui avait été préparée par son Fils à côté de son trône et au-dessus de tous les anges.

(Du Jarry).



GRANDEURS

DE LA SAINTE VIERGE.

[Le choix que J.-C. fait d'une mère est la source de ses grandeurs]. — Le Verbe ayant résolu de prendre une mère sur la terre, comme il avait un Père dans le ciel, il jeta les yeux sur Marie, et la choisit entre toutes les pures créatures pour l'élever à cette haute dignité qui est la source de toutes ses grandeurs. Car, premièrement, il la sépara, par le privilège de cette élection, du commun des créatures et de cette masse corrompue des enfants d'Adam qui les fait naître enfants de la mort, au lieu qu'elle est née fille de la vie, comme l'appelle S. Denys d'Alexandrie. — Secondement, il en fit, comme dit S. Bernard, un monde à part, qu'il fonda, non sur le néant comme le monde visible, mais sur la sainteté et la justice, avec un admirable rapport aux trois divines personnes : rapport d'affinité avec le Père, de consanguinité avec le Fils, d'alliance avec le SAINT-ESPRIT, avec lequel elle devait coopérer à l'incarnation du Verbe. — Enfin, il la mit en la première place du monde, après lui à la vérité, mais aussi près de lui qu'il n'y a rien entre deux et n'y peut rien avoir qui ne soit DIEU, jusque-là même qu'il lui donna un pouvoir admirable sur sa divine personne, voulant qu'elle eût, en qualité de mère, une autorité sur lui, et, s'il m'est permis de le dire, un droit de lui commander. (**Le P. Nouet**, *Méditations*).

[Pouvoir de Marie]. — Jugez quel pouvoir elle doit avoir sur tous les sujets de son royaume, et quel respect vous êtes obligés de lui rendre, vous qui faites gloire d'être du nombre de ses serviteurs. — Vierge sainte, je me

réjouis infiniment du bonheur de votre élection, et vous reconnais pour ma souveraine maîtresse et pour la Mère de mon DIEU, avec tous les sentiments de révérence et de soumission que mon âme peut concevoir. Verbe incarné, je ne suis pas digne de me présenter devant le trône de gloire que vous avez préparé à votre Mère; mais je vous prie, par le zèle que vous avez pour son honneur, de suppléer à mes défauts, et de me permettre de lui offrir les respects que vous lui avez rendus sur la terre et que vous lui rendez encore dans le ciel: en l'aimant de votre cœur, je prendrai la hardiesse de lui demander le sien pour vous remercier de toutes les grâces que vous m'avez faites par son entremise, et de tous les secours charitables que j'ai reçus de sa part. (*Le même*).

[Marie associée à notre rédemption]. — L'Apôtre nous enseigne que nous avons en JÉSUS-CHRIST un avocat, un médiateur auprès du Père éternel: *Advocatum habemus apud Patrem*. Sur quoi S. Augustin dit: *Nemo enim, præter ipsum, Redemptor noster*, lui seul est notre Rédempteur. Cela n'empêche pas cependant que les SS. Pères ne donnent la qualité de médiatrice à la Sainte Vierge, et qu'ils ne tiennent pour constant que son Fils l'a associée, par une faveur particulière, à l'ouvrage de notre rédemption. — Je vous salue, lui dit S. Basile, vous qui, étant médiatrice entre DIEU et les hommes, avez enfin fait abattre le mur qui les tenait en divorce: *Ave, inter DEUM et homines Mediatrix intercedens etc.* — C'est par vous, dit S. Ephrem, que nous avons été réconciliés à JÉSUS-CHRIST: *Ave, Mediatrix gloriosissima, Ave, universi terrarum orbis Reconciliatrix*. — S. Anselme dit qu'elle est la réparatrice du monde perdu par le péché: *Reparatrix perditissimi orbis*. — S. Bernard appelle cette admirable Vierge la médiatrice du salut et la réparatrice des siècles, et ne fait point de difficulté de dire que c'est par elle que l'homme a été racheté comme c'est par elle que le Verbe s'est fait homme: *Per hanc homo redemptus est, et Verbum DEI caro factum est*. D'où il conclut que le monde lui est infiniment redevable, parce qu'elle a procuré la liberté aux captifs, la santé aux malades, la consolation aux affligés, le pardon aux pécheurs, la grâce aux justes, la joie aux anges, la gloire aux trois divines personnes, et la couronne de notre humanité à son Fils très-aimable. (**Nouet**, *Méditations*.)

[Aspirations pieuses à la Sainte Vierge]. — C'est avec beaucoup de raison que toutes les créatures tournent les yeux vers la Sainte Vierge, parce que tout ce qui a été créé par la main favorable du Tout-Puissant, dans l'ordre de la nature, a été créé de nouveau, dit S. Bernard, par elle, en elle et d'elle dans l'ordre de la grâce. Regardons-la donc aujourd'hui comme notre avocate et notre médiatrice. Disons-lui, avec S. Bonaventure: *Ad te levavi oculos meos, Regina quæ regnas in cælis! J'ai élevé mes yeux vers vous, ô ma souveraine dame et maîtresse! Adjutorium nostrum*

sit in virtute nominis tui : que notre secours soit dans la force de votre nom. Conduisez toutes nos actions à la fin pour laquelle nous avons été créés. Soyez bénie dans le ciel et sur la terre, dans la mer et dans les abîmes. O Vierge toute sainte, personne n'est sauvé que par vous, personne n'entre dans la cour céleste que par vous, ô très-miséricordieuse Dame : *Nullus est qui salvus fiat nisi per te, ô Domina ! Nullus est qui intrâ celestem curiam ingrediatur nisi per te, ô piissima !* (Le même).

[Marie notre médiatrice.] — Examinons un peu sur quoi les SS. Pères fondent le glorieux titre de *Médiatrice* qu'ils donnent à la Sainte Vierge en tant d'endroits de leurs écrits. Les uns disent que c'est un des privilèges de sa prédestination, et un effet de l'amour singulier que DIEU lui porte : amour si grand, qu'il l'a choisie entre tous les élus pour le ministère de la rédemption et de la réparation de la grâce, afin de présider à tous ses ouvrages. C'est par cette raison que DIEU, dit S. Irénée, ne voulut point opérer ce mystère de l'Incarnation sans le consentement de la Vierge : *Quia nempè*, dit-il, *vult illam DEUS omnium bonorum esse principium*. Comment cela ? Parce que, comme dit S. Jérôme, la grâce est partagée lorsqu'elle est donnée aux autres vierges ; mais toute la plénitude de la grâce, qui est en JÉSUS-CHRIST, se trouve aussi en la Vierge sainte, quoique d'une manière différente, parce qu'elle est en JÉSUS-CHRIST comme dans le chef qui l'influe dans tous les membres, et elle est dans sa Mère toute sainte comme dans le cou qui la reçoit, et qui la répand par une abondante transfusion sur tous les fidèles : *Quia in Christo fuit plenitudo gratiæ, tanquàm in capite influente : in Virgine verò, tanquàm in collo transfundente*. Les autres fondent ce privilège sur la dignité de Mère de DIEU, qui lui donne un certain droit sur les biens de son Fils, et qui la fait entrer en communication de toutes ses grandeurs, autant qu'une pure créature en est capable. Ce qui ne déroge en rien à la gloire du Rédempteur, vu qu'elle n'a rien qu'elle ne tienne de lui et dont elle ne lui fasse un éternel hommage. De là vient qu'ils lui donnent presque tous les titres d'honneur qui appartiennent à son Fils, sans crainte de lui déplaire ni de l'offenser, parce qu'elle ne les possède que par sa faveur et par dépendance de sa bonté. C'est en ce sens que S. Bernard dit à cette Vierge admirable : *Tu electa ut sol ; ille, inquam, Sol solis conditor, ille electus ex omnibus quæ sunt, tu ex omnibus quæ per ipsum sunt* : vous êtes choisie, comme le soleil, comme ce soleil, dis-je, qui a créé le soleil. C'est dans cette vue que le sage Idiot dit qu'elle est notre avocate auprès de son Fils, comme le Fils l'est auprès du Père : *Advocata apud Filium, sicut Filius apud Patrem*. Et S. Bonaventure nous certifie, par la même raison, que le Fils est la première et suprême couronne des saints, et que la Mère est la seconde : *Filius Virginis est summa sanctorum corona*. Pourquoi ? parce qu'elle leur procure la faveur de ce cher Fils, et par-là les grâces nécessaires pour arriver à la gloire. (Nouet, Méditations).

[Marie au ciel occupe un rang à part]. — Dès que le Père Éternel destina la gloire à son Fils unique comme au premier-né des prédestinés, il la destina à Marie comme à la Mère de JÉSUS-CHRIST ; et de même que JÉSUS-CHRIST dans le ciel tient un rang à part, et supérieur à celui de tous les élus en qualité de leur roi, aussi la Sainte Vierge occupe dans le ciel une place distinguée, au-dessus de celle de tous les saints, en qualité de leur reine. *Astitit Regina à dextris tuis, in vestitu deaurato, circumdata varietate.* Elle se tiendra debout pour demander des grâces, et non assise comme JÉSUS-CHRIST, à qui seul il appartient de les accorder ; elle sera à la droite de son Fils, et non à sa gauche, parce qu'elle s'intéresse au bonheur des hommes, sans concourir en aucune sorte à leur malheur. *Son habit sera enrichi d'or*, mais il ne sera point d'or, parce que sa gloire n'est qu'une participation de celle de JÉSUS-CHRIST, à qui la gloire est naturelle ; elle sera *environnée de ses divins ornements*, parce qu'elle rassemblera en elle les différents degrés de gloire qui distinguent les prophètes, les apôtres, les martyrs, les vierges. Charmés du haut rang de gloire où Marie doit être élevée, ne ferons-nous rien pour attirer sur nous sa puissante protection ? (*Ségneri, Méditations*).

[Marie, terrible à l'enfer et à l'hérésie]. — La Sainte Vierge, avec toutes les qualités que nous venons d'admirer en elle, aura encore de quoi se rendre redoutable. *Elle est terrible comme une armée rangée en bataille* ; mais ce n'est pas à nous, c'est à nos ennemis qu'elle doit inspirer la terreur : *Elle est comme une armée rangée en bataille contre eux.* Voilà ce qui les alarme, ce qui les effraie : la vue seule de la Sainte Vierge épouvante les démons et les met en fuite. Que dis-je ? son seul nom les écarte, les dissipe et les fait rentrer dans leurs abîmes profonds. Mais le nom de Marie invoqué n'est pas seulement terrible à l'enfer, il l'est encore à l'hérésie, son plus ferme appui et sa plus fertile ressource. C'est de ce triomphe sur les ennemis de la foi que l'Eglise la félicite en ces termes : « Réjouissez-vous, Vierge Marie : vous seule avez détruit toutes les hérésies dans le monde. » Et comment les a-t-elle détruites ? C'est en donnant à l'univers un Sauveur, qui dissipa dès qu'il parut toutes les erreurs qui régnaient alors. C'est encore en instruisant les Apôtres, après la mort de son Fils, en les soutenant, en leur inspirant le courage de porter partout sans crainte l'Évangile de JÉSUS-CHRIST. C'est, enfin, en appuyant de son intercession dans le ciel les pontifes, les monarques, les prélats, les saints docteurs, tous les défenseurs de la foi qui travaillent à démasquer l'hérésie et à la combattre. Marie est toujours prête à se déclarer contre ces ennemis du Seigneur : aussi ne sauraient-ils la souffrir. En quelque état que nous soyons, nous avons en tête des ennemis redoutables : mettons-nous donc sous la protection de celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Ségneri, Méditations*).

[La Sainte Vierge est excellente en grandeur]. — La Vierge sainte est tellement unie à son Fils, qu'elle n'en peut être séparée dans l'éternité ni dans le temps. On ne peut penser au Fils de DIEU sans penser à sa sainte Mère, et dès que le Père forme le dessein de nous le donner, il fait résolution de nous le donner par cette Vierge toute sainte. De-là vient que les saintes lettres, qui déploient dans le temps ce qui est renfermé dans l'éternité, ne parlent jamais du Fils qu'elles ne fassent mention de la Mère, et les prophètes, qui ont fait l'éloge de l'un, ont aussi fait l'éloge de l'autre. Si Moïse prédit, dans la Genèse, la défaite du serpent, il s'explique en des termes qui nous laissent encore dans le doute si c'est le Fils ou la Mère qui doit triompher de cet ennemi du genre humain : car où nous lisons *Ipsa conteret caput tuum*, une autre version porte *Ipsa conteret* : afin, sans doute, que la Mère se trouve toujours avec son Fils où il s'agit surtout de victoires et de triomphes, et que les magnificences leur soient communes. C'est pour ce sujet même que le prophète Isaïe nous rapportant ce grand prodige, qui doit étonner tout l'univers, en nous apprenant qu'une vierge sera mère en même temps, *Ecce virgo concipiet*, il nous insinue aussitôt que son fils sera victorieux dès le berceau, et qu'il verra des rois à ses pieds, qui lui paieront tribut au nom de toutes les nations du monde. (Le P. Senault).

[Culte universel de Marie]. — Le consentement unanime de toutes les nations à honorer d'un culte particulier la Sainte Vierge est encore une preuve bien sensible de son excellence et de sa grandeur ; car quel moyen que des peuples si éloignés, si différents de mœurs et de coutumes, eussent pu, pendant tant de siècles, convenir en ce point, s'ils n'avaient regardé la Sainte Vierge comme très-élevée, par sa dignité et par son mérite, au-dessus de tous les hommes et de toutes les intelligences célestes. Les temples qu'on a consacrés en son honneur, dans tous les siècles et dans tous les pays du monde, ne nous doivent-ils pas engager à lui rendre le culte qui lui est dû ? Que devons-nous donc penser de ces esprits toujours prêts à faire naître des doutes sur les grandeurs de la Sainte Vierge et sur ses plus illustres prérogatives ; toujours appliqués à trouver de fausses raisons pour nous rendre suspects et notre culte et notre dévotion, pour la décréditer et pour l'éteindre, à force de la resserrer ? Après que les premiers hommes de notre religion se sont épuisés à publier les grandeurs de la Sainte Vierge, après qu'ils ont désespéré de trouver des termes proportionnés à la sublimité de son état, à la perfection incompréhensible de sa pureté et à la gloire immense de son triomphe dans la Jérusalem céleste ; après qu'au nom de tous, S. Augustin a confessé son insuffisance et protesté hautement qu'il manquait d'expressions pour donner à la Mère de DIEU les louanges qui lui étaient dues *Quibus te laudibus offeram nescio* ; oserait-on craindre de la louer avec excès ? oserait-on blâmer ces pratiques de dévotion si religieuses, si saintes, si utiles à

tous les fidèles; rosaire, scapulaire, congrégations? Il suffit que vous la reconnaissiez pour une pure créature : après cela, poussez vos louanges si haut que vous voudrez, vous n'en direz jamais assez. Il est vrai que, à mesure que les mœurs se sont perverties, on a raffiné sur la simplicité du culte. La dévotion envers la Sainte Vierge est un moyen de salut trop efficace pour n'être pas combattu par l'ennemi du salut. Il n'y a que des hérétiques qui se soient déchaînés contre cette multiplicité de fêtes instituées en son honneur, contre ce nombre infini de temples et d'autels consacrés à DIEU sous son nom, contre tant de pratiques établies par l'église pour entretenir notre piété envers elle. Cette Sainte Vierge est l'écueil contre lequel ont échoué toutes les erreurs. Elle seule a triomphé de toutes les hérésies. Il n'y en a point qui ne l'ait attaquée, il n'y en a point aussi qu'elle n'ait confondue et dont elle n'ait triomphé. (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Puissance de Marie]. — Que la Sainte Vierge soit devenue l'impératrice de l'univers depuis qu'elle a conçu le Verbe divin, c'est ce qu'il est fort aisé de prouver. Tous les Pères l'ont ainsi et pensé et laissé par écrit. S. Jean de Damas a cru que celle qui avait commandé au Fils de DIEU, selon que le témoigne S. Luc, *Et erat subditus illis*, avait droit de commander à toutes les créatures, et que les hommes et les anges devaient être ses sujets, puisque le Fils unique du Père avait voulu être le sien : *Rerum omnium conditarum domina effecta est Virgo, cum Creatoris mater exstitit* : la Vierge sainte est devenue la souveraine de toutes les choses créées, depuis qu'elle a été faite la mère de leur créateur. La raison qui établit ce pouvoir, et qui oblige toutes les créatures à se soumettre à cette admirable Mère, c'est que le Fils de DIEU leur en a montré l'exemple, qu'il s'est soumis à elle, qu'il a reçu la loi de sa bouche, et que, la respectant comme sa mère, il l'a respectée comme sa souveraine. C'est ce que l'Evangile nous a découvert, lorsqu'il dit que le Sauveur était sujet à sa Mère, et sans doute, en sa considération, à S. Joseph, qui avait l'honneur d'être son époux. D'où l'on peut inférer avec confiance que, puisqu'elle commandait à son Fils et son DIEU, elle a droit de commander à tous les sujets de DIEU. (**Le P. Senault**).

[Marie mère de Dieu]. — C'est de la plus pure substance du sein de cette vierge sans tache que la sagesse incréée a pris le corps par lequel elle s'est rendue visible aux yeux des hommes. Cette surexcellente créature a enfanté dans le temps celui que DIEU engendre de toute éternité. C'est là le fondement de toutes les grandeurs. C'est d'elle que le Fils unique de DIEU a pris la chair par le sacrifice de laquelle il a nous réconciliés avec son Père, et le sang par lequel il nous a purifiés pour nous rendre un peuple agréable à ses yeux et consacré particulièrement à son service. C'est là le fondement des obligations infinies que nous avons à cette

vierge toute sainte ; c'est là sur quoi sont fondés les honneurs et le culte qui lui rend la sainte Eglise avec une piété si religieuse. C'est sur ce principe qu'est établie la confiance affectueuse que toutes les âmes saintes ont dans les mérites de cette vierge incomparable, de cette fille uniquement chérie du Père de la majesté sainte, de cette mère si tendrement aimée de son Fils et de son DIEU. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Vertus de Marie]. — Afin que nous dussions à la Sainte Vierge la demeure que JÉSUS-CHRIST est venu faire parmi nous, avec quelle plénitude a-t-il demeuré spirituellement dans son âme par la présence de sa grâce, avant que d'habiter corporellement dans son sein par le mystère de l'Incarnation ! Quelle était la pureté du corps virginal dont a été formé celui qu'a pris pour notre salut la sagesse essentielle, qui proteste qu'elle n'habitera point dans un corps assujetti au péché ! Quelle était la sainteté de cette âme, qui avait trouvé grâce devant DIEU, avec qui le Seigneur était par la plénitude de son esprit avant d'être en elle par la présence de son corps, de la foi et de l'humilité de laquelle il a voulu faire dépendre, pour ainsi dire, le salut des hommes, par le consentement qu'il lui a fait demander pour le mystère de notre rédemption ! Choisie et destinée avant tous les siècles pour être dans le temps la mère de son Seigneur, quels dons n'a-t-elle pas reçus de celui qui donne à ses créatures toutes les grâces et toutes les vertus nécessaires pour les œuvres auxquelles il les destine ? Son corps a été préparé par une pureté et une virginité qui n'avait point d'exemple, son âme par une charité ardente et par une humilité profonde, DIEU la préparant par ces vertus au grand mystère qui se devait opérer en elle. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Qualité de Mère de Dieu.] — Quand cette femme de l'Évangile dit au Fils de DIEU : *Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti*, heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité ; et que le Sauveur lui répondit que ceux-là étaient heureux qui écoutaient la parole de DIEU et la pratiquaient, il ne prétendit pas par-là réfuter les paroles de cette femme. La Sainte Vierge avait dit elle-même, dans son cantique, que toutes les nations la proclameraient bienheureuse dans tous les âges, parce que DIEU avait remarqué l'humilité de sa servante, et Elisabeth, remplie du SAINT-ESPRIT, lui avait aussi donné le nom de bienheureuse, parce qu'elle avait mérité par sa foi de voir accomplir en elle ce que l'ange lui avait prédit de la part de DIEU. Le Sauveur a nommé heureux les yeux qui le voyaient et les oreilles qui l'entendaient ; et, si c'est un bonheur de le voir, pourquoi n'en serait-ce pas un de l'avoir enfanté et nourri ? Il ne nie pas le bonheur réel et véritable de sa Mère, mais il en propose aussi un autre qui peut convenir à tous les hommes, qui est d'écouter et de pratiquer sa parole. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Pureté de Marie]. — Y eut-il jamais pureté comparable à cette pureté, qui lui aurait fait préférer, comme dit un Père de l'Eglise, la qualité d'épouse de DIEU selon l'esprit à celle de sa mère selon la chair, si elle n'avait pu acquérir l'une que par la perte de l'autre ? Quelle vertu enfin pouvait manquer à une créature appelée pleine de grâce, non par les hommes, qui peuvent ou tromper ou être trompés dans les louanges qu'il donnent, mais par un ange, ou plutôt par le Seigneur même, dont l'ange n'est que le ministre ou l'interprète ? (*Discours à l'Académie*).

[Son humilité]. — Qui n'admira cette humilité si ferme de la Vierge sainte, qui tient contre tant de grandeurs ? Etre humble sans aucun mérite, c'est une nécessité. Etre humble avec quelque mérite, c'est une vertu ; mais être humble avec une plénitude de mérite et de gloire, c'est un prodige qui ne convient qu'à JÉSUS-CHRIST, et après lui à sa Mère, en un degré inférieur au sien, mais supérieur à tout autre. Qui jamais a mieux accompli qu'elle ce précepte du Sage : *Quantò major es, humilia te in omnibus* ? En qui DIEU a-t-il jamais fait voir avec plus d'éclat cette vérité si souvent répétée par son Fils : *Qui se humiliat exaltabitur* ? L'homme n'est donc vraiment grand qu'autant qu'il touche DIEU, pour ainsi dire, de plus près ; et toute élévation qui n'approche point de cet être peut bien enfler, mais elle n'est pas une véritable grandeur. La Vierge-Mère est vraiment grande, et la plus grande de toutes les créatures, parce que la maternité divine l'approche plus près qu'aucune autre de la divinité. Et quel est en elle le mérite de cette grandeur à laquelle DIEU l'élève, sinon cette humilité qui la rendait petite à ses propres yeux ? Il élève ceux qui s'humilient : concluons donc que, puisqu'il élève la Vierge au-dessus de toutes les créatures, il n'y a point de créature qui ait été plus humble qu'elle.

La Vierge se soumet, enfin, aux ordres de la Providence : mais comment ? On la reconnaît pour la mère de son Créateur et elle se dit sa servante. On la fait monter au rang le plus proche de la Divinité, et elle descend jusqu'au degré le plus proche du néant. Elle oublie tout ce qui la rend précieuse aux yeux de DIEU, et elle ne se souvient que de sa bassesse, comme d'un contre-poids pour se rabaisser autant qu'on l'élève. En un mot, l'ange la laisse mère et vierge, mère et servante du Seigneur. C'est-à-dire que, par un double miracle de la puissance et de la miséricorde de DIEU, la virginité subsiste en elle avec la fécondité, l'humilité subsiste avec la grandeur, et tout ce que le Ciel ajoute de nouveau à la Vierge sainte ne lui fait rien perdre de ce qu'elle possédait. (*Même discours*).

[La qualité de Mère de Dieu]. — Les saintes femmes qui ont précédé la Vierge, et dont l'Ecriture a voulu consacrer l'éloge, représentaient chacune quelque partie de ses futurs emplois ou de ses vertus, et partageaient, pour ainsi dire, entre elles les différentes grâces qui devaient être réunies plus

excellamment en elle seule. Rien, en effet, de comparable à cette excellente qualité de Mère du Sauveur du monde, laquelle lui était préparée ; et, comme tout ce que les hommes et les anges peuvent concevoir de DIEU est renfermé dans ce nom ineffable, ainsi tout ce qu'ils peuvent penser de grand en faveur d'une créature est compris dans celui de Mère de DIEU. Si le Père éternel, en contemplant son Fils dans les splendeurs de sa gloire, a pu dire *Ego hodiè genui te*, cette Vierge sainte l'a pu dire comme lui. Quel prodige ! Toute la nature tient son être de la main libérale du Créateur, et le Créateur lui-même le veut bien recevoir de sa créature. Si tout fléchit le genou dans le ciel, sur la terre et jusque dans les enfers, au nom du Sauveur, comme le dit S. Paul, ne peut-on pas ajouter qu'au nom de sa Mère, de celle qui l'a engendré dans le temps, toutes les créatures doivent aussi faire paraître leur soumission ? (*Discours à l'Académie*, 1683).

[Dignité sublime de Marie]. — Comment mesurer l'élévation d'une dignité qui, laissant infiniment au-dessous d'elle toute la nature, qui, passant même l'ordre de la grâce, s'élève jusqu'à l'alliance ineffable avec DIEU ? Qui pourrait assez estimer cette riche effusion de l'amour du Seigneur sur son humble servante, et les trésors qu'il voulut renfermer dans ce vaisseau de son élection éternelle ? Jamais, mon DIEU, les feux de votre incompréhensible amour n'ont tant éclaté que quand, d'une créature mortelle, vous avez fait la mère d'un fils égal à vous. Votre infinie sagesse a paru en ce qu'elle a trouvé le moyen d'allier la virginité avec la fécondité, sans que la gloire de l'une obscurcît celle de l'autre. Votre puissance a brillé, puisque vous avez déployé toute la force de votre bras pour faire un ouvrage aussi merveilleux que celui d'un Homme-DIEU ; mais votre bonté est allée jusqu'à l'excès, en ce que vous avez bien voulu partager avec une vierge qui se cachait dans l'obscurité le privilège incomparable d'engendrer votre Fils unique. Les hommes n'auront jamais aucun sujet de s'étonner que vous vous fassiez un plaisir de combler cette Vierge sainte de vos plus rares faveurs, puisqu'ils savent que vous lui avez donné celui qui fait l'objet de vos divines complaisances, lui permettant, par cette grâce sans égale, de dire comme vous : *Hic est filius meus dilectus*, celui-ci est mon Fils bien-aimé, (*Le même discours*).

[La virginité de Marie a fait sa grandeur]. — La Sainte Vierge faisant vœu de virginité, contre l'usage des filles de Juda, se soucia peu d'être exposée par cet endroit au mépris des hommes, comme une personne inutile à la nation. Il lui importa peu d'être regardée avec opprobre, pourvu qu'elle plût à celui qu'elle avait pris pour l'objet de son amour. Et certes elle fut instruite en cela, non par la loi ni par l'exemple qui frappe au-dehors, mais par l'onction intérieure de la grâce, et l'on voit bien que celui qui devait être son fils devient déjà par avance son précepteur, puisque

ce vœu, qui devait, ce semble, lui être une note d'infamie, fut dans la suite le fondement de ses grandeurs. En effet, qui pouvait être plus digne Mère de DIEU que celle qui avait renoncé la première à l'espérance d'être la mère d'aucun homme ? Quel sein avait plus de rapport avec celui du Père éternel que le sein de la plus pure des vierges ? C'est parce qu'elle s'est peu souciée de l'opprobre des hommes qu'elle sera bénie sur toutes les femmes, et que toutes les nations, selon qu'elle l'a prédit, publieront à jamais sa gloire et son bonheur. (*Discours de l'Académie, 1683*).

[La Vierge posséda dès cette vie le souverain bien]. — Si pour être heureux il faut, selon S. Augustin, posséder un bien capable de nous remplir, et l'aimer en même temps, la jouissance sans l'amour étant accompagnée de dégoût, et l'amour sans la jouissance étant plein d'inquiétude, quelle idée de félicité sur la terre pouvons-nous nous former plus grande que celle de la Vierge sainte ? N'a-t-elle pas possédé le souverain bien, puisqu'elle lui a été unie aussi intimement qu'une créature le peut être ? Le Roi du ciel et de la terre, dont la seule vue fait le bonheur des saints, a été durant plusieurs mois une partie d'elle-même, comme le fruit est une partie de l'arbre auquel il est attaché. Il n'a eu d'autre demeure que l'étroit espace de son sein ; il n'a pris de nourriture que celle qu'elle prenait elle-même et qu'elle changeait en lait. Elle pouvait donc dire avec plus de raison que l'épouse des Cantiques, dans l'ardeur de son amour et dans l'excès de son admiration : *Dilectus meus mihi, et ego illi : Inter ubera mea commorabitur. Tenui eum, nec dimittam.* (*Le même discours*).

[Marie la plus excellente des créatures]. — On peut considérer que DIEU peut faire une infinité de mondes plus beaux, plus amples, plus admirables que celui qu'il a créé et dans lequel nous vivons. Il peut faire des astres plus brillants, des cieus plus éclatants, une terre plus riche en productions et en merveilles, et il en peut faire sans nombre ; mais tout-puissant qu'il est, il ne peut pas faire une mère plus noble, plus excellente, plus digne de notre vénération, de notre dévotion, de nos respects, de notre culte, que la Mère de DIEU : *Majorem mundum DEUS facere potest*, dit S. Bonaventure, *majorem matrem quàm Matrem DEI facere non potest*. Aussi l'Évangile se contente de dire, pour tout éloge, que Marie est la Mère de JÉSUS-CHRIST : *De quâ natus est JESUS, qui vocatur Christus*. — Que puis-je dire, ô bienheureuse Vierge, de votre personne et de vos grandeurs, s'écrie S. Augustin, vu que tout ce que j'en pourrai dire est au-dessous des louanges que mérite votre dignité ? *Cùm de te quid dixero, minor laus est quàm dignitas tua meretur*. — Voulez-vous savoir quelle est l'excellence, le mérite, la sublime dignité de la Mère, dit S. Eucher : concevez, s'il est possible, le mérite et l'excellence du Fils : *Queritis qualis Mater, querite potiùs qualis Filius*. — Concevez ce que c'est qu'un

Fils de DIEU, dit S. Grégoire, et vous concevrez ce que c'est que sa Mère.

Quand DIEU choisit Marie pour l'élever à la maternité divine, il ne considéra en elle ni la grandeur de sa naissance, ni les talents de son esprit, ni les perfections de sa personne. Il est vrai, Marie, même selon le monde, était la plus accomplie de toutes les créatures : issue de David et de tant d'autres rois, qu'elle comptait parmi ses ancêtres, elle avait hérité de toute leur gloire ; douée des qualités naturelles qu'elle avait reçues de DIEU, elle était, comme parle S. Bernard, le chef-d'œuvre de tous les siècles ; mais rien de tout cela n'engagea DIEU au choix qu'il fit d'elle pour être la Mère du Messie, et pour donner au monde le Rédempteur. Ce qui décida donc en faveur de Marie, ce fut sa sainteté et les éminentes vertus qu'elle avait au-dessus de toutes les autres : cette pureté sans exemple, cette beauté sans tache, cette humilité sans bornes, cette charité, ce pur amour de DIEU qui surpassait celui des Séraphins. La femme de l'Évangile n'a-t-elle pas eu raison de s'écrier : « Heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. » Après DIEU, est-il un objet plus digne de notre admiration, de nos profonds respects, de notre tendresse, et après le culte dû à DIEU quelle vénération, quel culte ne devons-nous pas à la mère de DIEU ? (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[La Ste Vierge fut exempte des moindres taches]. — Quelque éclat que la grâce sanctifiante répande dans nos âmes, elle n'empêche pas que DIEU n'y découvre ordinairement des taches qui, pour n'être pas capables d'attirer sa haine, ne laissent pas d'affaiblir son amour. Mais la vertu de la Vierge sainte ne souffre point ce mélange ; les rayons qui brillent dans son âme n'y font voir qu'un assemblage de toutes les perfections, et parmi tant de lumières il ne paraît pas la moindre obscurité. Elle est modeste sans affectation, grave sans orgueil, simple sans imprudence, humble sans bassesse, mortifiée sans chagrin, tranquille sans oisiveté, précautionnée sans inquiétude, dévote sans illusion : si bien qu'étant toute pure, elle est toute vénérable aux yeux du céleste messager ; et il l'honore d'autant plus que, la voyant enrichie des grâces les plus précieuses, elle lui paraît exempte des plus légères taches. (*Discours à l'Académie, 1681*).

[Le cantique de Marie]. — Ce qui peut servir de matière aux justes louanges que la Sainte Vierge a reçues depuis l'établissement de l'Église et recevra encore pendant toute l'éternité, ce sont les paroles qu'elle dit en parlant d'elle-même dans son cantique : *Fecit mihi magna qui potens est*. Mais, comme si elle n'avait exprimé qu'imparfaitement sa pensée par ces premières paroles, elle ajoute : *Fecit potentiam in brachio suo*, il a déployé toute sa puissance. En effet, qu'y a-t-il de plus grand pour une créature

que de donner la vie à celui qui lui a donné l'être ? Pour faire les hommes enfants de DIEU, il fallait que DIEU, selon qu'il l'avait arrêté dans ses desseins éternels, se fit enfant de l'homme. C'est pour cela que JÉSUS-CHRIST affecte si souvent cette qualité dans l'Évangile. Mais DIEU ne pouvait devenir enfant de l'homme que la créature ne devînt mère de DIEU ; et ces deux prodiges avaient une liaison si essentielle l'un avec l'autre, que la Vierge s'est trouvée en état de dire. « Le Tout-Puissant m'a élevée et m'a comblée de gloire, » dès qu'on a pu dire : Le Fils unique du Tout-Puissant s'est abaissé et s'est anéanti. (*Discours à l'Académie, 1683*).

[La grâce que Dieu a préparée à la Ste Vierge]. — Marie a été conçue dans le sein de DIEU une infinité de siècles avant que de l'avoir été dans le sein de sa Mère. Toutes les créatures peuvent se faire honneur d'avoir été présentes de toute éternité aux yeux de leur Créateur : mais la prérogative singulière de Marie est — 1°. d'avoir été le premier objet de son amour et de ses plus douces complaisances ; — 2°. d'en avoir été si tendrement aimée, que c'est en partie pour elle qu'il a créé le monde et qu'il s'est incarné ; — 3°. d'avoir tenu le premier rang dans l'ordre des décrets éternels de la sagesse incréée. C'est le sentiment de l'Église, qui attribue à Marie les mêmes paroles que Salomon a dites du Fils de DIEU ! « Les abîmes n'étaient pas encore, les fontaines n'avaient pas commencé à sortir du sein de la terre, les collines et les montagnes, qui se soutiennent par leur propre poids, n'étaient pas encore créées, et j'étais déjà conçue, formée, destinée pour être le plus bel ouvrage qui devait sortir des mains du Créateur. » Voilà le premier principe des grandeurs de Marie : car c'est en vertu de cette première grâce que nous concevons tout ce qu'il y a de plus grand en elle, et que nous la considérons, selon l'expression des SS. Pères, comme l'ouvrage de tous les siècles et comme le chef-d'œuvre du conseil éternel de DIEU, comme la plus belle image du Créateur, comme l'idée la plus noble, et le modèle le plus excellent après JÉSUS-CHRIST, sur lequel DIEU a créé le monde. Car, lorsqu'il pensait à l'incarnation de son Fils, à la création des anges et des hommes, il se formait l'image de Marie, qu'il destinait dès ce moment pour être la Mère du Verbe incarné, la reine des anges, la médiatrice des hommes, la réparatrice du monde. — O Vierge sainte, Vierge incomparable, qui n'avez jamais eu et qui n'aurez jamais votre pareille, que vous êtes heureuse d'avoir éternellement occupé l'esprit de votre DIEU, et d'avoir été toujours aimée de votre Créateur ! — Cette grâce de prédilection, qui est le principe du bonheur de Marie, l'est aussi du nôtre. La sagesse et la bonté de DIEU étant éternelles, il m'a regardée dans mon néant avant la création du monde. Il aurait été également heureux s'il était resté dans sa solitude éternelle : par un amoureux regard qu'il a jeté sur nous, il m'a choisie parmi une infinité de créatures qui pouvaient être et qui ne seront jamais. (*Solitude des Vierges*).

[Pourquoi Dieu a voulu avoir une mère sur la terre]. — DIEU, pouvant se former lui-même un corps d'une juste grandeur, comme il forma celui d'Adam, a mieux aimé naître d'une mère, afin que cette mère fût aussi la nôtre. Cette mère est Marie, qu'il a choisie entre toutes les femmes pour l'élever à cette suprême dignité. Que ce choix est glorieux à Marie ! elle est choisie pour être la mère d'un Fils dont DIEU seul est le père. Toute la gloire de DIEU est d'avoir un Fils DIEU, égal à DIEU, aussi grand, aussi sage, aussi puissant que son Père. Toute la grandeur de Marie est d'être la mère de ce même Fils. Qui est l'ange à qui DIEU ait jamais dit : « Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui ; je serai votre père et vous serez mon fils : que tous les anges de DIEU l'adorent ? » Mais quelle est la femme à qui DIEU ait jamais dit : « Vous êtes ma mère : je vous ai choisie de toute éternité pour prendre naissance de vous : vous serez ma mère et je serai votre fils. Les hommes vous honoreront, les anges vous obéiront ; moi-même, tout DIEU et tout indépendant que je suis, je vous serais soumis ? » De quelle joie le cœur de cette Vierge n'aurait-il pas été pénétré s'il eût eu l'être qu'il n'avait encore que dans les idées de DIEU ? Quelle estime ne fit-elle point de cette grâce, dès qu'elle fut conçue dans le sein de sa mère ? avec quelle ardeur conserva-t-elle à DIEU le premier soupir de son cœur, pour lui donner des marques de sa reconnaissance !
(*Le même*).

[Grâces accordées à Marie]. — DIEU étant une intelligence souverainement sage, il prépare pour toutes les créatures des secours convenables à l'état auquel il les appelle. C'est ainsi que, choisissant Marie pour être sa mère, il détermina, en conséquence de ce choix, de lui donner plus de grâces qu'à toutes les pures créatures. Cette vérité est appuyée sur de très-solides raisons : — 1°. Sur la dignité de Mère de DIEU, à laquelle elle était prédestinée : peut-on, après la qualité de Fils de DIEU, rien concevoir de plus grand ? — 2°. Sur l'union qui devait être entre le Fils et la Mère, qui n'ont tous deux qu'une même chair et un même sang : jamais créature fut-elle plus étroitement unie à son Créateur ? — 3°. Sur la part qu'elle devait avoir au grand ouvrage du salut du monde : n'est-elle pas la seule créature qui y a contribué, en lui fournissant un corps qui, par l'effusion de son précieux sang, a été le prix de notre rédemption ? — De quelles grâces n'a-t-elle donc pas été prévenue, pour soutenir avec dignité une qualité si éminente ? Voilà, ô très-sainte Vierge, que toutes les filles de Jérusalem ont amassé de grandes richesses ; elles paraissent ornées de mérites, belles aux yeux de DIEU : mais elles sont infiniment au-dessous de vous : *Tu supergressa es universas*. — 4°. Vous les surpassez toutes, car il n'y en a pas une qui ne vous soit inférieure en grâce. — 2°. Vous les surpassez toutes, car vous avez seule plus de grâces que tous les hommes et tous les anges ensemble. — 3°. Vous les surpassez toutes, car votre sainteté, votre pureté, vos grâces, surpassent

autant celles de toutes les créatures que la clarté du soleil surpasse celle des étoiles, et que la qualité de mère de DIEU surpasse celle de servante. *Tu supergressa es universas*. Que bénie soit à jamais cette sainte et nouvelle cité de Jérusalem, qui est descendue du ciel sur la terre, et qui a été le tabernacle auguste où DIEU a reposé lorsqu'il est venu habiter parmi nous. (*Même ouvrage*).

[Même sujet]. — Afin que nous dussions à la Sainte Vierge la demeure que le Sauveur est venu s'établir parmi nous, avec quelle plénitude a-t-il demeuré spirituellement dans son âme par la surabondance de toutes ses grâces, avant que d'habiter corporellement dans son sein par le mystère de l'Incarnation ! Quelle était la pureté de ce corps virginal dont a été formé celui qu'a pris pour notre salut la sagesse essentielle, qui proteste qu'elle n'habitera point dans un corps assujéti au péché ! Quelle était la sainteté suréminente de cette âme qui avait trouvé grâce devant DIEU, avec laquelle le Seigneur était par la plénitude de son ESPRIT-SAINT, avant que d'être en elle par la présence de son corps ! Quelle est la surexcellence de cette divine créature, de la foi et de l'humilité de laquelle il a voulu faire dépendre, pour ainsi dire, le salut des hommes, par le consentement qu'il lui a fait demander pour le mystère de notre salut ! De quelles grâces presque infinies n'était point ornée cette céleste fille, puisque DIEU voulut traiter avec elle de la rédemption de tout le monde, choisie et destinée avant tous les siècles pour être dans le temps la mère de son Seigneur et de son DIEU ! quels dons n'a-t-elle pas reçus de celui qui donne à ses créatures toutes les grâces et toutes les vertus nécessaires pour les œuvres auxquelles il les destine ! Elle a été le tabernacle vivant où la sagesse incréée exerçait devant DIEU le ministère et le sacrifice de la loi nouvelle. Son corps immaculé a été le sanctuaire où le souverain pontife, le grand prêtre de la loi nouvelle, se revêtit des habillements de notre humanité, par une virginité qui n'avait nul exemple, par une charité tout ardente et par une humilité très-profonde, par lesquelles DIEU la préparait au grand mystère qui se devait opérer en elle. (**Le Tourneux**, *Année chrétienne*).

[Le sujet du bonheur de la Sainte Vierge]. — La Mère du Rédempteur du monde a été constamment la plus heureuse de toutes les créatures. Pourquoi cela ? Parce qu'elle a été pleine de grâce, parce que ses excellentes vertus lui ont fait trouver grâce auprès du Seigneur. Elle est la Mère du Sauveur, et par conséquent la plus élevée de toutes les créatures ; mais son vrai bonheur c'est d'avoir conçu JÉSUS-CHRIST dans son cœur, avant que de l'avoir conçu dans son sein ; c'est d'avoir étudié la volonté de DIEU pendant toute sa vie, c'est de n'avoir recherché dans toutes ses actions que d'entrer dans les desseins de DIEU. Le bonheur donc de cette Vierge sainte c'est d'avoir trouvé grâce auprès du Seigneur, et cet avantage est sans

doute le plus grand qui puisse arriver à un chrétien vivant sur la terre. C'est là aussi ce qui a élevé cette sainte âme au plus haut degré d'honneur où une créature puisse espérer de parvenir, et c'est ce qui a fait que la Sainte Vierge, plus elle a été comblée de grâces, plus elle s'est humiliée devant la majesté infinie de DIEU. Trop heureux mille fois le chrétien qui fait tous ses efforts pour entrer dans les mêmes sentiments! (**Lambert**, *Année évangélique*).

[Pourquoi Jésus a voulu avoir une mère].—Vous êtes toute parfaite, ma bien-aimée, et vous n'avez aucun défaut. *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*. De toutes les créatures intelligentes il n'y en a point qui ait un rapport si essentiel à l'incarnation du Verbe que la Vierge toute sainte. Le Fils de DIEU, dans le dessein de se faire homme, l'avait choisie de toute éternité pour mère, et dans cette vue il résolut dès-lors de la combler de toutes les grâces dont une pure créature est capable. Le Fils de DIEU, se voulant incarner, pouvait se former lui-même un corps : il voulut néanmoins le devoir à cette Vierge comme à sa mère. Pourquoi cela? Pour quatre raisons. — 1°. Afin d'honorer davantage son Père en s'abaissant plus profondément en sa présence, sous l'humiliante qualité de Fils de l'Homme. — 2°. Afin d'avoir une personne à l'égard de laquelle il pût toute sa vie pratiquer les devoirs de l'obéissance, d'une juste soumission, et de nous donner par-là l'exemple de cette vertu si excellente. — 3°. Afin d'élever cette Vierge très-sainte à une si éminente dignité que tout ce qui n'est point DIEU serait au-dessous d'elle. — 4°. Afin que nous puissions trouver dans cette admirable Vierge-Mère l'asile, le secours, les grâces, les ressources dont nous aurions besoin, et qu'une terreur très-juste, mais peut-être trop outrée, nous empêcherait peut-être de chercher directement en DIEU même, chargés d'iniquités que nous sommes. Admirons ici toutes ces vues de bonté et de clémence. Remercions en l'auteur, qui nous a donné en cette Vierge sainte une avocate auprès de lui. Adorons sa souveraine sagesse d'avoir su réparer en quelque sorte la faute d'Eve par sa très-sainte Mère. (*La Morale du Nouveau-Testament*).

[Les femmes chrétiennes]. — Comme la Sainte Vierge est une sainte universelle, il n'y a point de femmes chrétiennes qui ne trouvent quelques vertus en sa personne qu'elles puissent imiter : car elle est aussi humble qu'elle est pure, et celles qui ne peuvent pas garder la virginité peuvent pratiquer l'humilité. *Audis virginem, audis humilem*, dit S. Bernard : vous apprenez pour votre consolation que Marie est vierge et qu'elle est humble. *Si non potes virginitatem humilis, imitare humilitatem virginis*. Si vous ne pouvez pas imiter la virginité de l'humble, vous pouvez et vous devez imiter l'humilité de la vierge ; et si cette dernière imitation ne vous est pas si honorable, elle vous sera plus utile que la première ; car la virgi-

nité est glorieuse, mais l'humilité est nécessaire ; celle-là nous est conseillée, celle-ci nous est commandée ; et, pour le dire en un mot, nous pouvons être saints sans virginité, mais nous ne pouvons l'être sans humilité. *Laudabilis virginitas, sed necessaria humilitas : illa consulitur, ista præcipitur.* (Le P. Senault).

[Prérogatives de la Ste Vierge au moment de l'Incarnation]. — La première des prérogatives que la Sainte Vierge obtint, au moment de l'incarnation de son cher Fils, fut la virginité jointe à la maternité, et à la maternité divine. Mère d'un DIEU, ah ! que celui qui n'est pas saisi d'étonnement et d'admiration, au seul nom de cette incompréhensible dignité, ne connaît guère ce que c'est que la divinité ! dit S. Jean Chrysostôme. Révérez donc, admirez à jamais cette merveilleuse dignité ; mais réfléchissez en même temps sur vous-même ; souvenez-vous que vous partagez en quelque sorte cet honneur avec elle dans la communion, puisque vous y recevez le même Verbe incarné. Soyez donc, si vous pouvez, aussi pur, aussi chaste, aussi fervent que Marie. Mais que vous êtes éloigné de cette perfection ! Reconnaissez-le du moins, confessez-le, et confondez-vous. — La seconde prérogative est l'entière dépendance que le Verbe veut bien avoir de Marie dans son sein. Il en dépend en tout, comme le fruit dépend de l'arbre auquel il est attaché. *Oh ! que cet adorable fruit de votre sein soit béni à jamais !* Vierge sainte ! c'est dans votre sein qu'il vit, ce DIEU enfant, qu'il respire. Il reçoit tout de cette divine Mère, avec qui il ne fait pour ainsi dire qu'une même chose. O sainte unité ! ô sanctifiante union de la Mère et du Fils ! Divine Mère de JÉSUS, divin enfant de Marie, faites-moi entrer dans cette ineffable union. — La troisième prérogative est l'augmentation des grâces qui rejaillissent sans cesse du Fils sur la Mère, par un accroissement qui va chaque instant presque à l'infini. Combien de pareils instants dans l'espace de neuf mois ! vous pouvez le méditer, mais non pas le comprendre. Source de bénédictions et de grâces, laissez-en échapper quelques-unes sur moi ! Vous voyez, ô mon DIEU ma pauvreté, ma misère : soyez-en touché. — La quatrième prérogative consiste dans l'honneur qu'elle a de devenir le canal de toutes les grâces que DIEU communique aux hommes depuis son incarnation. Ce fut par son ministère que S. Jean fut sanctifié dans le sein d'Elisabeth ; c'est encore par son moyen, par son intercession, que son Fils nous accorde ses grâces. L'Eglise reconnaît cette qualité dans la Sainte Vierge, puisqu'elle lui adresse tous les jours cette prière, que nous ne saurions répéter trop souvent : *Marie, Mère des grâces et des miséricordes, protégez notre âme contre les efforts de ses ennemis, et recevez-la un jour entre vos bras pour la présenter à votre Fils.* (Morale du Nouveau-Testament, du P. La Neuville.)

[Œuvres miséricordieuses de Marie]. — La bienheureuse Vierge a rempli parfait-

tement tous les devoirs de la vie active, qui consiste dans l'exercice des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, et dans la pratique de toutes les vertus. S. Jérôme dit que c'est l'arche du Testament revêtue d'or dedans et dehors. Dedans, par l'amour et la contemplation des choses divines; dehors, par la charité et par l'exercice des bonnes œuvres. Elle a pratiqué divinement les œuvres corporelles de miséricorde envers son Fils, en le portant neuf mois dans ses entrailles, en le nourrissant comme son fils, en le servant comme son seigneur, et en le suivant partout comme son DIEU. Elle a pratiqué excellemment les œuvres spirituelles de miséricorde envers S. Jean, en procurant la sanctification de son âme et lui portant l'auteur de la grâce. Elle a exercé parfaitement les unes et les autres envers Ste Elisabeth, l'assistant dans ses couches et portant la bénédiction du Ciel dans sa maison; elle les pratique encore tous les jours envers tous les hommes, leur procurant les biens du corps et de l'âme avec une charité inexplicable. Marie, dit S. Bernard, abonde en saints mouvements d'une charité compatissante, et en œuvres effectives d'une charité bienfaisante. Elle survient aux nécessités de tous ceux qui la réclament; elle est toute à tous; elle ouvre le sein de sa miséricorde à tout le monde, afin que *tous reçoivent de sa plénitude grâce pour grâce*. C'est l'arche du déluge: *Arca nunquam quiescens*, Arche toujours en mouvement, qui nous porte sur les flots de la mer orageuse du monde jusqu'au port de l'éternité bienheureuse, et qui sauve tous ceux qui y entrent. C'est le temple de la miséricorde, ouvert à tous les misérables: *Templum hoc omnibus patet, nemo patitur repulsam*: tous les pécheurs y sont bien reçus, pas un n'en est exclu. (Nouet, Méditat).

[La Maternité de Marie fondement de ses grandeurs]. — Le fondement de toutes les grandeurs de la sainte Vierge est sa maternité. C'est pourquoi l'Eglise l'honore autant qu'elle la peut honorer, en nous représentant la divinité de celui dont elle est la Mère. Il n'y a rien de plus élevé pour une pure créature que d'être la mère du Créateur. Avoir porté dans son sein et donné au monde cette sagesse qui est de toute éternité en DIEU, et qui était avec lui avant qu'il y eût aucune créature, et par qui toutes choses ont été faites, c'est sans doute tout ce qu'on peut s'imaginer de plus glorieux pour elle; c'est ce qui la relève au-dessus de tout ce qui n'est point DIEU. Nous devons encore considérer cette sainte Vierge comme la maison et la porte de cette sagesse qui nous crie: « Heureux l'homme qui veille à l'entrée de sa maison, et qui se tient à ma porte. » Elle est la porte de la sagesse, puisque c'est par elle que le Fils de DIEU est entré dans le monde avec le corps dont il s'est revêtu pour nous sauver. Elle en est la maison, puisque cette sagesse divine et essentielle qui est dans les autres saints par la communication de ses lumières a été encore d'une manière particulière en la sainte

Vierge, par la demeure corporelle qu'elle a bien voulu faire dans son sein. On peut donc se présenter devant cette porte et aller à la divine sagesse par le canal par lequel elle a bien voulu venir à nous. Nous pouvons aussi apprendre à écouter les instructions et à garder les voies de la sagesse par l'exemple de celle dont il est dit qu'elle conservait et méditait en son cœur toutes les paroles de son Fils, et à qui une sainte femme, remplie du SAINT-ESPRIT, a rendu ce témoignage : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. » La Sagesse éternelle nous crie : « Heureux celui qui m'écoute, heureux celui qui marche dans mes voies ! » et la Sagesse incarnée, qui est le même Fils de DIEU, nous crie dans l'Évangile, à l'occasion de sa Mère qu'on louait de ce qu'elle l'avait enfanté : « Bienheureux ceux qui écoutent la parole de DIEU, et qui la mettent en pratique ! » (*Année chrétienne de Le Tourneux*, Tome II).

[Grandeur de Marie dans le ciel]. — Le principe de l'élévation d'une créature n'est pas tant sa propre excellence que son union avec DIEU. Ainsi, comme l'humanité du Verbe, quoique inférieure en nature à celle des anges, a été néanmoins infiniment élevée au-dessus de ces sublimes intelligences par l'union hypostatique, la sainte Vierge, quoiqu'au-dessous de ces esprits célestes, a pourtant reçu un degré de grandeur supérieur à la leur, par l'étroite liaison qu'elle a eue avec son Fils. Ayant été reconnue pour la véritable Mère de DIEU, tous les titres attachés à cette auguste qualité lui ont été attribués avec elle : de sorte qu'il n'est point de rang si sublime où DIEU puisse porter une créature qu'il ne l'ait réservé pour sa sainte Mère, et que, laissant au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas DIEU, dit S. Bernard, il n'a mis au-dessus que lui-même. Ainsi, quoiqu'il y ait toujours une distance infinie entre DIEU et Marie, elle a pourtant atteint les dernières limites de la divinité, et rien ne la sépare de son Fils que cette lumière inaccessible où lui seul habite.

Un autre fondement de la gloire de Marie est établi sur la part qu'elle prit à la passion du Sauveur. En effet, puisque toute l'élévation de JÉSUS-CHRIST en qualité d'homme, ainsi que l'apôtre S. Paul nous l'apprend, est fondée sur l'humiliation de la croix, et qu'il a fallu que JÉSUS-CHRIST souffrît pour entrer en sa gloire, comme il dit lui-même, n'était-il pas juste que celle qui avait participé davantage aux douleurs et aux opprobres de sa passion participât aussi avec plus d'abondance à la gloire qui est la récompense de ses douleurs et de ses opprobres ? Représentez-vous la tristesse de Marie au pied de la croix du Sauveur sur le Calvaire, pour bien juger de la gloire de Marie aux pieds du trône de JÉSUS-CHRIST dans le ciel ; considérez cet océan d'amertume et de douleur où son âme fut plongée dans ce moment funeste ; c'est la mesure de cet océan de joie et de consolation qu'elle reçoit dans ce jour

glorieux. Comme les plaies de JÉSUS-CHRIST mourant furent les plaies de Marie désolée, dit S. Bernard, la gloire de JÉSUS-CHRIST ressuscité est en quelque sorte la gloire de Marie triomphante. Comme elle partagea toutes les malédictions et toutes les insultes des Juifs, elle partage aujourd'hui toutes les louanges et toutes les bénédictions de la cour céleste. (**L'Abbé du Jarry**).



DÉVOTION

A LA SAINTE VIERGE.

[Elle est d'une autorité constante]. — La dévotion à la Sainte Vierge est si autorisée dans l'Eglise, qu'il n'est point de vrai catholique qui n'en reconnaisse l'utilité et qui ne s'en fasse un devoir. L'Eglise latine et l'Eglise grecque ont sur cet article une conformité que le schisme n'a point altérée. En Orient comme en Occident, on fait des prières publiques à la Sainte Vierge ; on célèbre avec solennité des fêtes en son honneur ; on consacre des temples à DIEU sous son nom ; on expose ses images sur les autels : on l'invoque dans le saint sacrifice. Rien n'établit mieux une vérité que cette conformité des Grecs avec nous, vu le penchant qu'ils ont à s'en éloigner. Le sentiment des Pères grecs, comme on le peut voir, est conforme à celui des Pères latins sur le sujet de sa Conception immaculée. La dévotion envers la Sainte Vierge, la confiance en son crédit auprès de DIEU, en sa bonté pour les pécheurs, en sa protection, en sa miséricorde, est de tous les temps, de tous les âges et de toutes les conditions. Nous avons reçu, les uns et les autres, cette doctrine de nos pères, par une tradition constante de tous les siècles depuis JÉSUS-CHRIST jusqu'à nous. Les Grecs d'aujourd'hui ont les mêmes sentiments touchant la dévotion envers cette Mère de miséricorde qu'avaient S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Jean Chrysostôme, S. Cyrille, S. Jean de Damas. Ainsi S. Bernard nous les a transmis, comme il les avait reçus de S. Ambroise, de S. Jérôme,

de S. Augustin, de S. Hildephonse, et des autres Pères de ces premiers temps. Quand nous n'aurions point d'autres preuves que cette tradition vient des Apôtres que la force qu'elle avait déjà au temps du concile d'Ephèse, pourrait-on raisonnablement en douter ? Cette conspiration des saints, du chef de l'Eglise, de tous les prélats, des savants et des peuples, que l'orgueil, la partialité, la cabale, les liaisons humaines, n'avaient point gâtée ; cette ardeur de tous les orthodoxes non-seulement à défendre le dogme particulier dont il s'agissait, mais à exalter d'autant plus les grandeurs, la sainteté et les insignes privilèges de la Sainte Vierge, que l'esprit d'erreur les attaquait alors avec plus de malignité, ce zèle à en faire de plus fréquents éloges et à lui bâtir de plus magnifiques temples, ce zèle, si vif, si universel, si soutenu, pouvait-il avoir un autre fondement qu'une tradition établie, qui s'est toujours fortifiée, et qui n'a été combattue que par ceux que l'Eglise a retranchés de son sein. (Croiset, *Exercices de piété*).

[S'éloigner des nouveautés]. — Dans la dévotion que l'on doit avoir pour l'incomparable Mère de DIEU que l'Eglise reconnaît pour la reine des saints, il faut bien se garder de chercher dans les nouveautés la règle du respect que l'on doit à cette Mère de DIEU. On doit consulter là-dessus la plus saine et la plus religieuse antiquité. On ne doit pas non plus lui disputer ses légitimes honneurs, sous ombre d'en retrancher de faux et de superstitieux que lui rendait une simplicité abusée. On doit toujours s'éloigner de ces écrivains artificieux qui couvrent leur indévotion sous de beaux noms, et ravissent à la Sainte Vierge, dans leurs écrits, ce qu'ils semblaient lui avoir donné dans des titres spécieux et de flatteuses préfaces. On se la rend favorable par un culte qui ne tient ni de la superstition ni de l'incrédulité ; et, en l'élevant au-dessus des saints et des Anges, on ne voit que DIEU et JÉSUS-CHRIST infiniment au-dessus d'elle. Nous devons mettre le nom de cette auguste Vierge et celui de son divin Fils à la tête de nos actions. Je conviens avec vous que la prière peut aller à DIEU sans être introduite par Marie ; mais je sais certainement d'ailleurs qu'on s'en assure bien mieux le succès avec l'entremise de Marie. Les pasteurs dont la doctrine est pure entrent dans cet esprit, et le communiquent aux âmes qu'ils ont sous leur conduite, surtout en un temps où le catholique, pour faire l'esprit fort, raisonne sur l'invocation des saints comme l'hérétique, et donnant à douter de ce qu'il est, attaque par des discours profanes des vérités qu'il adore quand sa conscience et la honte de se trouver contraire à lui-même le ramènent à la tradition et à la foi. On n'a besoin que des paroles du concile de Trente pour remonter aux fidèles que les saints qui règnent avec JÉSUS-CHRIST offrent à DIEU leurs oraisons pour les hommes, mais surtout qu'il est profitable d'invoquer la Sainte Vierge avec persévérance et avec humilité, et d'avoir recours à son entremise pour obtenir des grâces de son Fils JÉSUS-CHRIST, qui

est notre unique rédempteur et par qui seul nous sommes sauvés.
(Anonyme).

[Soyons enfants de Marie]. — Qui ne se croirait heureux de pouvoir vivre avec celle qui a porté durant neuf mois dans son sein le Verbe incarné, et qui a eu le bonheur de demeurer trente ans avec lui dans un exercice continu des plus héroïques vertus? Qui n'envierait au disciple favori un avantage aussi grand qu'a été celui de jouir de la présence et de l'entretien de Marie, dans l'absence de JÉSUS-CHRIST? Mais, si nous prions comme il faut le Verbe fait homme et mort sur la croix par un excès de bonté pour nous, ne devons-nous pas espérer qu'il nous dira *Voilà votre mère*, et qu'à sa mère il dira *Voilà vos enfants*? Il est libéral de ses grâces à ceux qu'il lui demandent avec foi, avec confiance, avec un cœur droit, sans déguisement et sans feinte. S'il a bien voulu nous choisir pour être ses cohéritiers dans le royaume de son Père, il veut bien que nous héritions des soins charitables de sa Mère. Elle-même n'aura pas de peine à adopter tant d'enfants; le grand nombre ne lui sera pas à charge, et il ne sera jamais si grand qu'elle ne puisse subvenir à leurs besoins. Tout son désir est que nul ne périsse de ceux qui ont été rachetés du sang de son Fils. Adressons-nous donc au Sauveur, et pleins de confiance prions-le instamment, les larmes aux yeux, qu'il nous présente à sa sainte Mère, et qu'en lui montrant chacun de nous, il lui dise : *Voilà votre fils*; qu'il nous dise ensuite, en nous la montrant : *Voilà votre mère*. Quel bonheur pour nous que d'être sous la protection d'une mère si puissante ! Qui sera capable de nous arracher d'entre ses bras? quelle tentation, quelle adversité pourra nous abattre, tant que la Mère de DIEU aura la bonté de nous soutenir? Nous ne serons pas les premiers qu'elle aura favorisés de son assistance dans les plus pressantes nécessités : combien de gens l'ont invoquée avant nous, et s'en est-il trouvé un seul qui eût sujet de se plaindre qu'elle l'eût renvoyé confus? Tous ont éprouvé combien il est doux et avantageux de l'avoir pour mère. Elle a écrasé la tête de l'ancien serpent, et ceux qui se confient en elle marchent avec assurance sur l'aspic, sur le basilic, sur le lion et sur le dragon. **(Bellarmin, Opuscules).**

[Sentiments de S. Ephrem et de S. Jean Damascène]. — Voyons ce qu'en disent les saints, qu'on peut justement compter parmi ceux à qui le Sauveur a dit, ainsi qu'à S. Jean : *Voilà votre mère*. — Dans un excellent éloge que fait S. Ephrem de la Sainte Vierge, il dit qu'elle est sans tache et tout à fait pure, qu'elle est reine de l'univers, et que ceux qui sont tentés de désespoir mettent en elle leur espérance. Puis, s'adressant à elle-même : — « Vous êtes, dit-il, un port assuré pour [ceux qui sont battus de l'orage; vous consolez tout le monde; les prisonniers et les captifs vous doivent leur délivrance. Vous protégez les orphelins; vous réjouissez

les malades, et nul n'est sauvé sans vous. Couvrez-moi de vos ailes, ajoutez-moi; prenez-moi sous votre protection; ayez pitié de moi, qui ne suis que boue et qu'ordure. » — Il conclut enfin par ces mots: « Voilà ce qui fait tout le sujet de mon espérance. » — O Vierge très-pure, je vous salue; ô la paix, la joie et le salut de l'univers, ô Fille de Joachim et d'Anne, s'écrie S. Jean Damascène, ô Reine du monde, recevez la prière d'un pécheur qui ne laisse pas, tout pécheur qu'il est, de vous aimer tendrement et de vous honorer comme celle de qui il attend toute sa consolation, à qui il remet toute la conduite de sa vie, par qui il espère rentrer en grâce avec votre Fils, et dont il regarde la faveur comme un gage de son salut. Déchargez-moi du pesant fardeau de mes péchés; aidez-moi à vaincre les tentations, à vivre saintement et à obtenir enfin le bonheur du ciel. (*Le même*).

[Sentiment souvent répété de S. Anselme]. — S. Anselme, parlant des grandeurs de la Sainte Vierge, dit ces paroles: « Ceux auxquels DIEU a fait la grâce de penser à elle souvent et de l'aimer tendrement ont, ce me semble, une grande marque de leur prédestination et de leur salut. » Il dit encore, dans le même ouvrage, quelque chose de plus fort: « On est quelquefois plutôt soulagé en invoquant le nom de Marie qu'en invoquant celui de JÉSUS son Fils unique. Ce n'est pas qu'elle soit ou plus élevée en dignité ou plus puissante que lui, car il n'a point reçu d'elle sa grandeur et sa puissance; au contraire, tout ce qu'elle a de grandeur et de puissance elle le tient de lui seul. D'où vient donc que, quand on demande une grâce, on l'obtient souvent plutôt en s'adressant à elle qu'en s'adressant à son Fils? Je vous dirai ingénument ce que j'en pense: son Fils est le maître et le juge de tous les hommes; c'est à lui de les punir ou de les récompenser selon leurs mérites: lors donc qu'étant invoqué par toutes sortes de personnes il ne leur accorde pas sitôt leur demande, c'est par justice qu'il diffère de les exaucer; mais lorsqu'on s'adresse à sa Mère, quoiqu'on ne mérite pas d'obtenir de lui ce qu'on souhaite, le crédit de cette Mère toute-puissante fait qu'on est favorablement écouté. » (*Le même*).

[Sentiment de S. Bernard]. — Personne, après tout, n'exprime mieux que S. Bernard l'amour maternel qu'elle porte à ses enfants, ni la tendresse pleine de respect et de confiance qu'ont pour elle ceux qui l'honorent comme leur mère. Ce même Père dit: « Considérez bien quel amour. quelle dévotion pour Marie nous veut inspirer celui qui a mis en elle la plénitude de tout bien. Son intention est que nous reconnaissons tenir d'elle notre espérance, notre sanctification et notre salut. Employons-nous donc, ajoutez-moi, avec toute l'affection et tous les désirs de notre cœur, à honorer l'incomparable Marie: car telle est la volonté de celui qui a souhaité que tout ce que nous avons de bien nous l'eussions par

elle. » Enfin, continuant dans la même pensée, il dit : « Mes chers enfants, c'est l'échelle par où les pécheurs montent au ciel, c'est le plus grand appui que j'aie, c'est tout le soutien de mon espérance. (Bellarmin).

[Pouvoir et bonté de Marie]. — Cette espérance est fondée sur le pouvoir et sur la bonté de la Sainte Vierge. En qualité de Mère de DIEU, elle peut tout; elle n'a qu'à demander pour obtenir : car que pourrait refuser un tel Fils à une telle mère? Elle peut donc nous obtenir la grâce de la persévérance, à laquelle notre salut est attaché. Mais, si elle le peut, pouvons-nous douter qu'elle ne le veuille? *Non facultas illi deest, nec voluntas*, dit S. Bernard. Comment se pourrait-il faire que cette Vierge sainte, qui est la Mère de miséricorde, et la meilleure de toutes les mères, n'aimât pas celui qui la sert et qui l'aime? Et, si elle l'aime, peut-elle lui refuser le souverain bien qu'elle peut lui procurer? Elle ne rejette pas les plus grands pécheurs qui ont recours à elle : comment pourrait-elle rebuter ses fidèles serviteurs? C'est ce qui a fait dire à plusieurs saints qu'il est impossible qu'un véritable serviteur de la Sainte Vierge soit réprouvé : *Sicut impossibile est ut ii à quibus oculos suos avertit salventur, sic necessarium est quòd ii ad quos suos oculos convertit justificentur et glorificentur*. (S. Anselme). Et en effet, comment JÉSUS-CHRIST pourrait-il condamner aux flammes éternelles un véritable serviteur de sa Mère, et pour qui cette très-sainte Vierge emploierait-elle son crédit, si elle ne l'employait pour celui qui aurait été fidèle à son service? (*Considérations chrétiennes*).

[Aspirations pieuses à la Ste Vierge]. — Quel bonheur d'être au service de la Mère de DIEU, puisqu'elle attire les grâces du ciel sur ceux qui la servent! Que ne doit-on point attendre, ô Vierge sainte, d'une protection aussi puissante que la vôtre? C'est en vos pieuses intercessions auprès de DIEU que je mets toute mon espérance : *Hæc mea maxima fiducia, hæc tota ratio spei meæ*. (S. Bernard). Quand même l'enfer serait déchaîné contre moi, quand je serais attaqué des tentations les plus violentes; quand le monde avec ses mauvais exemples, et la volupté avec tous ses charmes, feraient tous leurs efforts pour me perdre, je n'aurai rien à craindre pourvu que je sois sous votre protection. *O Maria, ô nomen sub quo nemini desperandum!* Heureux le jour et le moment auquel je me suis dévoué à vous! malheur à moi si je ne vous aime pas! Hélas! quand j'aurais mille cœurs, ce ne serait pas encore assez pour vous aimer. Pour suppléer à mon défaut, que tous les anges et tous les hommes vous aiment, ô Vierge sainte, de toute l'étendue de leur affection après DIEU.

Je vous offre mon cœur, ô Mère de toute bonté! il vous appartient par trop de titres. Ne le refusez pas, je vous prie, tout infidèle qu'il vous ait été jusqu'à présent : car je veux désormais vous mieux servir que je n'ai

fait. Depuis tant d'années que je fais profession d'être à votre service, qu'ai-je fait pour vous? en quoi vous ai-je imitée, quoique ce fût là cependant ce que vous demandiez de moi pour preuve de ma fidélité? Je veux, à l'avenir, pratiquer les vertus dont vous m'avez donné l'exemple, je veux vous servir et vous aimer avec toute la ferveur dont je suis capable. Je me consacre tout de nouveau à votre service, et je me mets sous votre sainte protection pour le reste de mes jours, mais principalement pour l'heure de la mort. O très-sainte Mère de DIEU, refuge des pécheurs, dispensatrice des grâces du ciel, ne me refusez pas les faveurs que vous accordez à tous ceux qui vous invoquent. Personne ne s'est jamais adressé à vous qu'il n'ait senti les effets de votre assistance. C'est ce qui me donne lieu d'espérer que, quelque indigne que je sois de vos bonnes grâces, vous ne rejetterez pas la prière que je vous fais de me recevoir au nombre de vos serviteurs. (*Considérations chrétiennes*).

[*Marque de prédestination*]. — La dévotion à la très-sainte Vierge a toujours été regardée dans l'Eglise comme un présage de salut et comme une marque sensible de prédestination. — « Vous êtes le gage assuré de mon salut, » dit S. Jean de Damas. — Vous êtes, après JÉSUS-CHRIST, ô bienheureuse Vierge, l'espérance unique des pécheurs, dit S. Augustin : *Tu es spes unica peccatorum*. Et l'on a observé qu'il n'y a jamais eu d'hérétique qui n'ait été opposé au culte de la Mère de DIEU : comme s'il ne pouvait y avoir d'ennemi du Fils qui ne le fût en même temps de la Mère. Pour vous, faites profession toute votre vie d'être des plus zélés et des plus fidèles serviteurs de la Mère de DIEU. Ayez extrêmement à cœur cette solide dévotion; et après JÉSUS-CHRIST, que toute votre confiance soit en Marie. — « Honorons du plus profond de notre cœur, s'écrie S. Bernard, honorons avec toute la tendresse dont nous sommes capables, cette auguste Mère de DIEU : car telle est la volonté de celui qui veut que nous ayons tout par Marie. *Totis ergo medullis cordium, totis precordiorum affectibus et votis omnibus, Mariam hanc veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam*. Car, ajoute-t-il, dans un autre endroit, DIEU a voulu que toutes les grâces que nous recevions de lui passent par les mains de Marie. *Nihil nos DEUS habere voluit quod per Mariæ manus non transiret.* » (**Le P. Croiset**, *Exercices de piété*).

[C'est par Marie que nous recevons les grâces que Dieu nous fait]. — Comme le Père éternel nous a voulu donner son Fils par Marie, il a voulu aussi, selon la pensée du même Père, que nous eussions tous les biens par Marie, et que ce fût par elle que nos vœux, pour ainsi dire, allassent jusqu'à lui. Aussi l'Eglise ne termine-t-elle les prières qu'elle fait régulièrement que par une prière à Marie. Tout ce que le Fils offre au Père lui est infiniment agréable, tout ce que Marie offre au Fils en est très-bien reçu. Le Père ne peut rien refuser au Fils, ni le Fils à sa Mère, ni la Mère à

ceux qu'elle regarde comme ses véritables serviteurs, comme ses enfants, qui s'adressent à elle avec confiance. Soyez de ce nombre. Ne vous contentez pas d'avoir une tendre dévotion à la Sainte Vierge ; inspirez-la à vos enfants, à vos domestiques, et regardez en pitié ceux qui n'ont que de l'indifférence pour cette Mère des élus. Ne manquez pas de lui offrir votre famille, vos parents, tout ce qui dépend de vous ou vous appartient. Consacrez-vous singulièrement à son service, et surtout n'oubliez jamais ce que dit S. Bernard, que JÉSUS-CHRIST, étant venu pour racheter le monde, a mis entre les mains de sa Mère les grâces qui sont le prix de cette rédemption : *Redempturus genus humanum, universum pretium contulit in Mariam.* (Le même).

[Le saint nom de Marie]. — L'Eglise, après avoir célébré la fête du saint nom de JÉSUS, a jugé aussi à propos de célébrer celle du saint nom de Marie. Ce nom auguste, si respectable aux anges mêmes, ne le devait pas être moins aux hommes. Ni le ciel, ni la terre, Vierge sainte, s'écriait S. François, ne connaît point de nom, après celui de votre cher Fils, dont les fidèles reçoivent plus de grâces, conçoivent plus d'espérance et goûtent plus de douceur, que de votre nom. Heureux celui qui respecte, qui chérit votre nom, ô Vierge sainte ! s'écrie S. Bonaventure : votre faveur le soutiendra dans ses peines, et produira en lui du fruit en abondance, arrosé qu'il sera des vives sources de la grâce du Rédempteur. O nom auguste de Marie, ajoute-t-il, comment ne serait-il pas célébré, puisqu'on ne peut même le prononcer sans que celui qui le prononce en tire du fruit. Que votre nom est glorieux ! qu'il est admirable, ce nom, Vierge sainte, puisque ceux qui l'invoquent avec confiance ne craignent point à l'heure de la mort : *Gloriosum et admirabile est nomen tuum : qui illud retinent non expavescunt in puncto mortis.* De quelle paix et de quelle abondance de grâces ne jouissent pas ceux qui honorent sans cesse votre nom : *Pax multa*, (c'est toujours le même S. Bonaventure), *pax multa observantibus nomen tuum, Mater DEI.*

Ce nom est d'une telle vertu, dit un saint abbé, il est d'une telle excellence, que le ciel applaudit, la terre se réjouit, les anges mêmes tressaillent de joie, toutes les fois qu'on le prononce : *Tantæ virtutis est et excellentiæ hoc nomen, ut cælum rideat, terra lætetur, angeli congaudeant, cùm Maria nominatur.* Oui, ajoute ce saint homme, c'est toute la très-sainte Trinité qui vous a donné ce nom respectable, afin qu'en l'entendant toutes les puissances des cieus, de la terre et des enfers fléchissent le genou : *Dedit tibi Maria tota Trinitas nomen, ut in nomine hoc omne genu flectatur, cælestium, terrestrium et infernorum.* — Certainement, dit S. Bernard, la Mère de DIEU ne pouvait pas avoir un nom qui lui convint mieux que celui de Marie, ni qui signifiât mieux ses grandeurs, son excellence, sa dignité. Marie est cette belle et brillante étoile élevée sur cette vaste et grande mer du monde : elle guide ceux qui sont embarqués sur cette

orageuse mer. Perdre de vue cette étoile, c'est se mettre dans la funeste nécessité de s'égarer, de donner bientôt sur les écueils, c'est courir à un triste naufrage : *Ne avertas oculos à fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis*. Les tempêtes sont fréquentes sur cette mer, les écueils s'y trouvent partout ; nul port, nul abri exempt de coups de vent et à couvert des orages. Voulez-vous éviter le naufrage ? regardez toujours cette étoile, *Respice stellam*, dit ce grand saint, appelez Marie à votre secours, invoquez sans cesse le saint nom de Marie : *Voca Mariam*. — Etes-vous comme en butte à bien des malheurs, êtes-vous secoué, ébranlé par les adversités, êtes-vous comme accablé par les fâcheux accidents de la vie ? invoquez le saint nom de Marie, dit Albert-le-Grand : *Si adversitates tribulationum te jactent, et superantes te quasi prosternant, invoca Mariam*.

Le nom de Marie, disait S. Antoine de Padoue, est un sujet de joie et de confiance à tous ceux qui le prononcent avec dévotion et avec respect ; il est plus doux à la bouche que le miel, plus agréable à l'oreille qu'un chant mélodieux, plus délicieux dans le cœur que la joie la plus consolante : *Nomen Virginis Mariæ mel in aure, jubilus in corde*. — S. Anselme porte encore plus loin la vénération de ce saint nom. Souvent, dit-il, on obtient plus tôt grâce et miséricorde en réclamant le nom de Marie qu'en invoquant le saint nom de JÉSUS : *Velocior est nonnumquam salus memorato nomine Mariæ quam invocato nomine JESU*. L'Eglise n'entend pas plus tôt le nom de Marie qu'elle fléchit le genou en terre, pour le respect qu'elle porte à ce saint nom, et on ne l'entend jamais prononcer que la dévotion des peuples ne se réveille. (**Croiset**).

[Le nom de Marie uni à celui de Jésus]. — C'est dès la naissance du christianisme, et dès les premiers jours de l'Eglise, que les fidèles se sont accoutumés à ne point séparer ces deux augustes noms de JÉSUS et de Marie. On ne prononçait guère l'un sans l'autre, dans ces premiers temps de ferveur. La religion n'a pas vieilli dans l'Eglise. Comme les vrais fidèles ont encore pour le Fils même amour et même respect, ainsi ont-ils pour la Mère même vénération et même tendresse. C'est ce qui joint d'ordinaire ces deux augustes noms dans le cœur et dans la bouche des chrétiens. Il semble que l'on peut dire de Marie, avec quelque proportion, ce que S. Paul a dit du Verbe incarné, dont elle est la Mère : qu'elle est autant au-dessus des plus hautes intelligences du ciel que le nom qu'elle porte, et qui lui a été donné comme une marque de sa grandeur, nous marque une plus grande distinction : c'est la souveraine des hommes et des anges, c'est Notre Dame par excellence et par une prérogative singulière ; et c'est de la sorte que tous les Pères de l'Eglise et tous les peuples l'appellent communément. Ce nom retient partout le même caractère de grandeur et de souveraineté, puisqu'il signifie toujours notre souveraine, comme son Fils porte le nom de Notre-Seigneur et de notre souverain. (*Le même*).

[Sentiments de S. Bernard sur le nom de Marie]. — S. Bernard, qui ne laisse aucune occasion de marquer les tendres sentiments de son cœur envers cette mère de bonté et de miséricorde, faisant allusion au saint nom qu'elle porte et au secours que ceux qui naviguent tirent de l'étoile qu'elle conduit, exprime éloquemment l'assistance que nous devons attendre de cette divine Mère par la dévotion affectueuse que nous devons avoir en son saint nom. — *Et nomen Virginis Maria* : que cet auguste nom dit-il, convient merveilleusement bien à la sainte Vierge ! Outre la signification de reine, de dame, de souveraine, que ce nom porte avec soi, il signifie encore Etoile de la mer : *Quod interpretatum Maris stella dicitur*. Marie n'est-elle pas cette belle, cette brillante, cette célèbre étoile sortie de Jacob, dont la lumière éclaire tout le monde, dont l'éclat resplendissant s'élève jusqu'au ciel, pénètre les enfers, et, répandant ses bénignes influences sur toute la terre, chauffe encore plus les corps, et, en nourrissant les vertus, fait sécher et éteint même le vice. Qui que vous soyez, continue-t-il, qui n'ignorez pas que, dans le courant de ce siècle, comme dans une mer orageuse, vous êtes sans cesse battu de la tempête et emporté par les flots, *ne avertas oculos à fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis* : ne détournes jamais les yeux de cet astre, si vous ne voulez pas être submergé ! Si les tentations, comme autant de vents impétueux, vous agitent ; si vous êtes en danger d'aller échouer contre les écueils des accidents fâcheux, des déplaisirs, levez les yeux vers cet astre, invoquez le nom de Marie : *Respice stellam, voca Mariam*. Si le feu de la colère ou les désirs malins de l'avarice vous dévorent ; si l'orgueil excite des tempêtes dans votre cœur, si la concupiscence vous met en danger de faire naufrage, recourez à Marie : *Respice Mariam*. Si vous êtes troublé de l'horreur de vos péchés, si votre conscience est alarmée de leur nombre et de leur grièveté, si la crainte des jugements de DIEU vous porte au désespoir et affaiblit votre conscience, *cogita Mariam*, pensez à Marie. Ce saint nom apaisera vos alarmes et réveillera votre confiance et votre amour. Dans tous les mauvais pas de cette dangereuse carrière, dans les affaires épineuses et les plus fâcheux accidents, *Mariam cogita, Mariam invoca*, recourez à Marie, invoquez le nom de Marie. Que ce saint nom soit sans cesse dans votre bouche, et qu'il soit encore plus gravé dans votre cœur : *Non recedat ab ore, non recedat à corde*. Souvenez-vous que, tant que vous ne perdrez point Marie de vue, vous ne sauriez vous égarer ; que, tant que vous aurez sa protection, vous n'aurez rien à craindre, et vous saurez par une heureuse expérience que c'est à juste titre qu'elle porte le nom de Marie, c'est-à-dire de Mère de miséricorde, d'étoile de la mer, de Dame et de refuge des pécheurs. (*Le même*).

[Prière à la Ste Vierge]. — Remplissez, divine Marie, remplissez toute l'étendue de votre nom. Soyez honorée dans le ciel, révérée sur la terre, redoutée dans l'enfer. Régniez, après DIEU, sur tout ce qui est au-dessous

de DIEU, mais surtout régnez dans mon cœur. Vous serez ma consolation dans mes peines, ma force dans mes faiblesses, mon conseil dans mes doutes. Au seul nom de Marie, toute ma confiance se réveillera, tout mon amour s'embrasera. Que ne puis-je le graver profondément dans tous les esprits, ce saint nom ! que ne puis-je le mettre dans la bouche de tous les hommes, et les engager tous à le célébrer avec moi ! *Marie* : ô nom sous lequel nul ne doit désespérer ! *Marie* : ô nom tant de fois attaqué, mais toujours victorieux, toujours glorieux ! *Marie* : ô nom toujours agréable, toujours salutaire à mon âme ! Nom qui me rassure dans mes craintes, qui m'excite dans mes langueurs, qui me soutient dans mes entreprises. Chaque jour de ma vie je le prononcerai, et toujours en le prononçant je le joindrai au nom sacré de JÉSUS. Le fils me rappellera le souvenir de la Mère, et la Mère me rappellera le souvenir du Fils. *Jésus et Marie*, voilà ce que ma bouche répètera mille fois à la mort. *Jésus et Marie*, voilà ce que mon cœur, au défaut de la bouche, ne cessera point de redire intérieurement. On me les fera entendre jusqu'à mon dernier soupir, ce nom de JÉSUS, ce nom de Marie, et jusqu'à mon dernier soupir ce seront pour moi des noms de confiance, de tendresse, de bénédiction et de salut. (Croiset, *Exercices de piété*).

[Du nom de Marie]. — Tous ces noms fastueux de maison et de terre sont bien vides ; ce sont des titres de noblesse, mais non pas de mérite et de vertu. Le saint nom de Marie présente une idée bien plus noble et bien plus consolante : il nous fait souvenir que cette bienheureuse créature, bénie entre toutes les femmes, a reçu la plénitude de grâces, qu'elle a été par un privilège unique, plus pure, plus sainte, plus immaculée, plus agréable à DIEU au premier instant de sa conception que les anges et les saints ensemble ne le sont aujourd'hui dans la gloire. Il nous dit, ce saint nom, que celle qui le porte est la Mère de DIEU, la reine du ciel et de la terre, notre médiatrice auprès de ce DIEU ; il nous dit qu'elle est notre puissante protectrice, notre avocate, notre dernière ressource auprès de notre souverain juge, notre consolation, notre grande espérance, comme l'appelle S. Augustin ; notre vie, comme chante l'Eglise ; qu'elle est la mère de la grâce, la mère de miséricorde et notre chère mère, envers laquelle une filiale tendresse, une dévotion véritable et religieuse, est une marque de prédestination. (*Le même*).

[Dévotion des saints au nom de Marie]. — Considérez qu'il n'est point de saint qui n'ait eu une dévotion singulière au saint nom de Marie, et qui n'ait ressenti les effets salutaires de cette douce dévotion. — « Je serai trop heureux, disait S. Grégoire de Nazianze, si je puis avoir à la bouche le nom de Marie au moment que je rendrai l'âme ; la porte du ciel ne peut manquer de m'être ouverte sans délai, comme l'arche fut ouverte à la co-

lombe qui s'y présenta ayant le rameau d'olivier. » Mais pour avoir ce nom de salut à la bouche lorsque nous mourrons, il faut l'avoir eu dans le cœur pendant la vie. C'est d'ordinaire le dernier mot qu'on prononce au lit de la mort, et le dernier qu'on entend. Que ce saint nom est consolant, à qui en a goûté toute la douceur durant le cours d'une longue vie! JÉSUS et Marie, voilà les deux noms sacrés qui doivent signer, pour ainsi dire, notre passeport. Avec ces noms respectables aux anges, formidables aux démons, on ne saurait être mal reçu du souverain juge. Combien importe-t-il de se les rendre familiers durant la vie, pour qu'ils nous soient un sujet de joie, de confiance et de consolation à l'heure de la mort! Les ennemis de notre salut, ces puissances de ténèbres frémissent aux seuls noms de JÉSUS et de Marie, ils ne peuvent les entendre sans prendre la fuite. C'est ce que comprend parfaitement l'Eglise, lorsqu'elle invite ses ministres à les répéter sans cesse aux oreilles de ses enfants mourants, c'est-à-dire dans ces moments critiques et décisifs du sort éternel, dans ces moments où toutes les puissances de l'enfer font leurs derniers efforts pour effrayer, pour tenter, pour jeter dans le désespoir les fidèles. Qu'un serviteur de Marie a de confiance alors en la toute-puissante intercession de cette bonne mère, et qu'il prononce avec plaisir un nom qui écarte si fort ces redoutables ennemis du salut, ou rassure une conscience toujours alarmée! Le nom seul que la très-sainte Vierge reçoit dans sa naissance nous fait connaître et ce qu'elle est et ce que nous devons nous promettre d'elle. On la nomme *Marie*, et ce nom mystérieux dans ses différentes significations exprime ses grandeurs et ranime notre espérance. Il nous apprend qu'elle aura dans le ciel et sur la terre un pouvoir souverain et qu'elle est la reine des anges et des hommes. Cet auguste titre ne peut convenir à nul autre mieux qu'à vous, Vierge sainte, ni même aussi justement qu'à vous, puisque, en qualité de Mère de DIEU, vous avez vu non-seulement le monde, mais encore le maître du monde soumis à votre obéissance. Faites que je ressente les doux effets de ce saint nom, que je prétends avoir encore plus dans mon cœur que dans ma bouche, et que j'espère n'avoir si souvent à la bouche que parce que je l'aurai éternellement et profondément gravé dans le cœur. (**Croiset**).

[Le nom de Marie.] — Considérons, s'il vous plaît, que le nom de Marie est, après le nom de JÉSUS, le plus auguste, le plus saint et le plus vénérable de tous les noms. Aussi voit-on que tous les SS. Pères se sont presque servis des mêmes termes, soit qu'ils eussent à parler du nom du Fils, soit qu'ils parlassent de celui de la Mère. Ils leur ont attribué les mêmes avantages, ils leur ont donné presque les mêmes qualités. Les fidèles des premiers siècles ont eu pour ces deux noms un si profond respect, une vénération si affectueuse, si particulière, que l'on jugeait aisément que c'était le même principe qui les faisait agir. Ils savaient par leur heureuse expérience, que le nom de Marie aussi bien que celui de JÉSUS est

la terreur de l'enfer, la joie du ciel; qu'il apaise les tempêtes, qu'il calme la mer, qu'il dissipe les orages, que dans nos chagrins il nous console, que dans les adversités il nous fortifie, que dans les maladies il nous soulage; qu'il est, pour ainsi dire, une digue qu'on peut opposer aux plus fortes passions; qu'il a la vertu de conjurer les tentations les plus violentes, de produire dans l'âme la paix la plus douce; que cet auguste nom, enfin, est comme l'abrégé des titres et des grandeurs de la Mère de DIEU. De là vient que dès la naissance de la Sainte Vierge les fidèles se sont accoutumés à ne point séparer ces deux augustes noms de JÉSUS et de Marie: car il est constant qu'on ne prononçait guère l'un sans l'autre dans les premiers siècles de l'Eglise, soit à cause de la tendresse mutuelle de la Mère et du Fils, dont ces noms leur étaient les symboles les plus naturels, soit à cause de la vertu de ces deux noms et des secours efficaces dont ils étaient de sûrs gages. Peut-on, en effet, prononcer le saint nom de Marie sans se souvenir que c'est la Mère d'un DIEU qui a tout pouvoir auprès de lui, que c'est la mère des hommes, qui les aime tous avec tendresse; que c'est le refuge et l'avocate des pécheurs, et qui veut ardemment leur salut? Il est vrai que le nom de Marie n'a rien de consolant pour les pécheurs endurcis, qui veulent persévérer dans leurs crimes, mais il est une source abondante de douceurs et de consolations pour un pécheur qui, à la vérité, par une vie déréglée a encore la disgrâce de son DIEU, mais qui, touché d'un sincère repentir, cherche à rompre ses liens, et à revenir de ses égarements. Quels vifs sentiments de douleur, de regret, de repentir, de confiance, ne ressent point un tel pécheur en prononçant avec dévotion, avec respect, le saint nom de Marie! A ce seul nom, toute la religion et la foi se réveillent dans un pécheur pénitent. A ce doux nom, toute la piété s'embrace dans une âme juste. Marie: à ce nom, je pense que j'ai une avocate auprès de mon Sauveur, une médiatrice auprès du divin médiateur, une protectrice toute-puissante auprès de mon souverain juge. Marie: à ce nom, toute la tendresse d'un fils pour sa chère mère s'excite, toute la dévotion s'allume, toute la charité s'embrace, toute notre espérance s'augmente. Marie: ah! qu'il est doux, qu'il est consolant de prononcer à la mort le saint nom de Marie, quand on l'a porté gravé dans son cœur durant sa vie! — Remplissez, divine Marie, toute l'étendue de votre nom. Soyez honorée dans le ciel, révérée sur la terre, redoutée dans l'enfer. Réglez, après DIEU, sur tout ce qui est au-dessous de DIEU: mais surtout réglez dans mon cœur. Vous serez désormais ma consolation dans mes peines, ma force dans mes faiblesses, mon conseil dans mes doutes. Que ne puis-je le graver profondément dans tous les esprits, ce saint nom! Que ne puis-je le mettre dans la bouche de tous les hommes, et les engager tous à le célébrer avec moi, qui ne cesserai chaque jour de ma vie. Je le prononcerai, je le respecterai, je l'honorerai, pour le prononcer avec plus de confiance à l'heure de ma mort.

(Croiset, *Exercices de piété.*)

[Pratique de l'Eglise sur ce sujet]. — C'est l'Eglise elle-même qui vous apprend ce saint usage. Elle ne commence aucune de ses heures qu'après avoir récité le saint nom de Marie. Elle veut que tous ses ministres, dans toutes leurs fonctions sacrées, et même dans le divin sacrifice, fassent, par respect pour ce saint nom, une inclination de tête toutes les fois qu'ils le prononcent. Faites-la donc ; ayez le même respect, la même vénération toutes les fois que vous prononcez le saint nom de Marie. Ce sont ces noms sacrés de JÉSUS et de Marie qu'il faut apprendre les premiers aux enfants, et ceux qu'ils doivent le plus souvent entendre. (*Le même*).

[Suite du même sujet]. — Voilà, ô sainte Vierge, les titres sur lesquels la dévotion de tous les fidèles, qui dès la naissance de l'Eglise ont commencé à vous honorer, est solidement établie. Vous êtes la MÈRE de DIEU ; peut-on vous trop honorer ? Vous nous avez donné un Sauveur : est-il personne, après lui, en qui nous puissions mieux mettre notre confiance qu'en vous ? L'ange vous a dit à vous-même que vous étiez bénie entre toutes les femmes ; doit-on craindre d'excéder dans les louanges que l'on vous donne ? — Que j'ai de consolation lorsque je fais réflexion aux honneurs que l'on vous rend dans l'Asie, dans l'Afrique, dans l'Europe, dans l'Amérique, dans tous les endroits du monde où l'Evangile a été prêché et où votre Fils est adoré ! Que j'ai de joie lorsque je considère combien on a érigé par toute la terre de temples à votre gloire, combien de fêtes ont été instituées en votre honneur, combien il y a de saintes sociétés, d'ordres militaires, de communautés religieuses ? Mais que serait-ce si, pendant que je bénis le ciel de voir que l'on vous honore jusqu'au milieu des nations barbares, j'écoutais les ennemis de vos louanges ? que serait-ce si je lisais, par une curiosité criminelle, les livres injurieux à vos grandeurs ? que serait-ce si, par une lâche complaisance, je me taisais sur les sentiments des personnes qui ne souffrent qu'avec chagrin les justes éloges que l'Eglise et les SS. Pères vous ont donnés ? (*Solitude des vierges*).

[Marie est la mère des hommes]. — Marie est la véritable mère des hommes : c'est la seconde source de ses grandeurs, et le second titre sur lequel est fondé le culte que nous lui rendons. Elle n'a qu'un Fils, disent les SS. Pères, et elle est la mère de plusieurs. Elle n'en a qu'un, parce que le Fils de DIEU est le seul qu'elle ait conçu dans son sein ; elle en a plusieurs, parce qu'elle nous a donné l'auteur de la grâce. — 1°. Elle est notre mère, dit S. Ephrem, parce qu'elle nous a rendu la vie que notre première mère nous avait ôtée. — 2°. Elle est notre mère parce qu'elle est la Mère du Fils de DIEU, qui nous fait l'honneur de nous appeler ses frères. — 3°. Elle est notre mère parce qu'elle nous adopta pour ses enfants en la personne de S. Jean, que le Sauveur mourant lui donna pour son fils.

Quel motif de confiance pour tous les hommes ! Ah ! si Moïse retint par sa prière le bras de DIEU levé et prêt à punir le peuple juif ; si Aaron, se présentant l'encensoir à la main, fléchit sa justice qui allait faire descendre le feu du ciel pour réduire en cendres cette nation rebelle et farouche ; si Josué, qui n'était que le serviteur du Seigneur, vit le soleil s'arrêter au milieu de sa carrière, DIEU obéissant à la voix de cet homme : que ne dois-je pas espérer, puisque Marie est ma médiatrice auprès de son Fils ? — Que je vous suis redevable, ô mon DIEU, de m'avoir donné une si bonne mère ! C'est par elle que vous êtes venu à nous, c'est par vous que nous allons à votre Père, et c'est par elle que nous allons à vous. Que pouvons-nous craindre de votre Père, si vous parlez pour nous ? et que ne devons-nous pas attendre de vous si votre Mère parle pour nous ? (*Solitude des vierges*).

[Marie est notre avocate auprès de Dieu]. — Marie est l'avocate de tous les hommes : c'est la troisième source de ses grandeurs, et le troisième titre sur lequel est établie notre dévotion envers elle. Elle fait auprès de son Fils le même office que son Fils fait auprès de son Père, qui, depuis qu'il est dans le ciel, a toujours prié pour nous. Fut-il jamais avocat plus éloquent et plus efficace que cette mère de miséricorde ? Elle est agréable au juge devant qui elle plaide, puisque c'est son Fils qui est notre juge souverain. Elle parle pour tous les pécheurs en général et en particulier, soit parce qu'ils sont tous le prix du sang du Sauveur, soit parce que, si l'homme n'avait point péché, le Verbe ne se serait point incarné, Marie n'aurait jamais été, ou, si elle avait été, elle n'aurait point été Mère de DIEU. De plus, elle a tous les talents pour persuader notre juge, et pour en obtenir ce qu'elle lui demande en notre faveur. Demandez, ma Mère, tout ce qu'il vous plaira, dit autrefois Salomon parlant à Bethsabée ; car un fils ne peut rien refuser à sa mère : de quel poids n'est donc pas la prière d'une aussi sainte mère que Marie sur le cœur d'un fils infiniment plus grand et plus saint que Salomon ? Que peut-il lui refuser lorsqu'elle élève vers son trône les mains pures et innocentes qui l'ont porté, lorsqu'elle lui montre le sein qui l'a conçu, qu'elle découvre à ses yeux les mamelles qui l'ont allaité ? quelle impression ne font pas sur son cœur de si précieux gages d'amour ? Heureuse l'âme qui a fondé son espérance sur Marie ! heureuse celle qui, pleine de vénération pour le Fils, a appris dès son enfance à invoquer le secours de sa Mère !

Voilà, ô sainte Vierge, l'appui le plus solide de notre confiance. Votre puissance n'est, à la vérité, ni absolue ni indépendante comme celle de DIEU ; mais, quoiqu'elle soit respectueuse et suppliante, elle est efficace. Quand je réclame votre protection, je n'élève point un trône opposé au trône de votre Fils, je n'oppose point un tribunal de miséricorde au tribunal de sa justice ; mais j'offre à mon juge une avocate à qui il veut que je m'adresse pour aller à lui. J'invoque une mère si prompte à nous secourir,

que S. Bernard défie le monde tout entier de s'élever contre lui, si quelqu'un, après avoir réclamé son nom et sa puissance, n'a point senti les effets de sa protection. J'ai recours à un asile que l'expérience de tous les siècles m'apprend être également ouvert au juste et au pécheur. (*La solitude des vierges*).

[Caractère du prédestiné].— Avec quel zèle, avec quels sentiments de dévotion, dit S. Bernard, DIEU a voulu que nous honorassions la sainte Vierge, en qui il a mis toute la plénitude du bien, comme dans un grand réservoir d'où découlassent sur tous ses serviteurs les plus grandes grâces ! *Intuemini quanto devotionis affectu eam à nobis voluit honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in Mariâ !* Aussi nul saint dans l'Eglise qui n'ait eu cette tendre dévotion pour la Mère de DIEU. On dirait que cette dévotion caractérise les élus, tant elle est ordinaire aux âmes justes ; et l'on a remarqué que, s'il s'est trouvé des pécheurs qui aient conservé cette singulière vénération pour la sainte Vierge, au milieu même de leurs dérèglements, leur conversion a tôt ou tard fait voir que la dévotion envers la Mère de DIEU n'est jamais infructueuse. Soyez un de ses plus zélés et de ses plus affectueux serviteurs. Faites hautement profession d'être du nombre de ses enfants. A la vérité, la vénération, la confiance et la dévotion envers la sainte Vierge sont nées avec l'Eglise ; nul véritable fidèle qui n'ait un amour filial pour cette aimable mère des élus. On peut dire que, comme cette dévotion envers la sainte Vierge croît avec la foi, aussi voit-on que cette foi de laquelle le juste vit ne s'affaiblit jamais que la dévotion envers la Mère de DIEU ne s'affaiblisse. On ne saurait être bien venu de la Mère quand on est ennemi du Fils. Les grandeurs et les prérogatives de la sainte Vierge, son pouvoir, son crédit, doivent faire le sujet de notre consolation et de notre confiance. Qu'il est doux, qu'il est consolant d'avoir pour mère la Mère de DIEU, et d'être assuré qu'elle se fait, pour ainsi dire, un plaisir d'être notre mère ! (**Croiset**).

[Avantages de la dévotion envers la sainte Vierge]. — Quels avantages ne tire-t-on point de cette dévotion ! Que de grâces que de secours durant la vie pour les serviteurs de Marie, et quelle confiance, quelle consolation à l'heure de la mort ! Qu'il est doux de vivre sous la protection d'une telle protectrice ! mais quelle douceur en mourant quand on a mérité, par la fidélité à son service, sa protection ! Rien n'est si capable de nous rassurer contre la crainte si juste des jugements de DIEU et contre les frayeurs de la mort comme la confiance en la très-sainte Vierge, fondée et sur sa bonté et sur une persévérante dévotion envers elle. Qu'avons-nous à craindre, si la Mère de DIEU s'intéresse pour nous ? Que tout l'enfer s'arme contre moi ; la protection de la sainte Vierge est un fort inaccessible à tous les ennemis du salut ; c'est cette mystérieuse tour de David, munie de toutes

sortes d'armes. Marie est cette étoile de la mer qui règle la navigation ; on n'a qu'à la regarder souvent pour éviter et les écueils et le naufrage. Malheur à qui n'a que de l'indifférence pour une si aimable mère ! Qu'on est à plaindre quand on ne sent ni dévotion ni zèle pour la Mère de DIEU ! Peu de marques de réprobation moins équivoques. (Houdry, *Sermons*).

[Pouvoir de la sainte Vierge]. — Si le pouvoir de la sainte Vierge est si grand en qualité de mère, que sera-t-il en qualité de la plus sainte et de la plus parfaite de toutes les mères ? Si le pouvoir et le crédit des autres saints auprès du Seigneur se mesure par leur sainteté, qui les rend agréables aux yeux de cette majesté divine, quel sera donc le pouvoir de celle qui les surpasse tous en sainteté ? Si l'une est presque sans mesure, ne peut-on pas dire que l'autre est sans bornes ? Que si nous en jugeons encore par certaines vertus singulières, qui gagnent le cœur de DIEU et auxquelles le Sauveur même nous assure que rien n'est impossible, comme la foi qui est toute-puissante, la prière qui obtient tout, la confiance qui fait une sainte violence à DIEU, que vous dirai-je de cette glorieuse Vierge, qui a eu plus de foi, plus d'espérance, plus de charité, que tous les saints ensemble ? Enfin, soit que ce crédit vienne de la nature ou de la grâce, de la ferveur ou du mérite, la nature rend cette Mère toute-puissante sur son Fils, la grâce la rend infiniment agréable à ses yeux. Le mérite, qui fait le crédit d'un serviteur auprès de son maître, donne à Marie tout pouvoir auprès de son DIEU. Et si vous joignez maintenant tout cela ensemble, vous en ferez autant de droits, dont chacun pris à part ne pouvant être égalé par aucun autre, étant tous réunis dans la même personne, ils donnent tant de poids à ce qu'elle demande ou à ce qu'elle souhaite, que S. Antonin conclut qu'il tient quelque chose du commandement et de l'empire : *Rationem habet imperii*. (Croiset).

[Recours à Marie]. — La bonté, la compassion, la miséricorde, sont, pour ainsi dire, comme les vertus favorites de la Mère de DIEU. Il suffit que nous soyons dans l'indigence pour exciter sa charité, il suffit que nous ayons besoin de son secours pour exciter son zèle. Nos misères sont des titres suffisants pour avoir part à ses bontés. Elle est touchée de nos maux. Elle porte comme dans son sein tous ses enfants ; elle pourvoit à leurs besoins, et prévient même leurs demandes. Marie, dit S. Bernard, ouvre à tous les hommes son sein miséricordieux pour les y recevoir : *Maria omnibus misericordiae sinum aperit*. Celui qui est captif, continue ce Père, trouve en elle sa rédemption, le malade sa santé, celui qui est triste sa consolation, le juste la grâce, et le pécheur miséricorde et pardon. *Inveniunt in eâ captivus redemptionem, etc.* Aussi faut-il, ajoute le même saint, l'invoquer dans tous nos besoins : *In omnibus invocanda necessitatibus*. — O Marie ! s'écrie S. Bonaventure, quelque misérable que

soit un pécheur, vous avez pour lui des tendresses de mère : vous ne l'abandonnerez certainement point que vous ne l'ayez réconcilié avec Dieu : *Peccatorem toti mundo despectum materno affectu amplecteris, foves, etc.* C'est cette bonté universelle de la Vierge sainte qui a fait dire à S. Thomas, qu'en quelque danger que l'on soit on peut toujours espérer son salut par la faveur et la protection de la sainte Vierge : *In omni periculo potes salutem obtinere ab ipsâ gloriosâ Virgine.*—Tous les trésors des miséricordes du Seigneur sont entre ses mains, dit Pierre Damien : *In manibus ejus sunt omnes thesauri misericordiarum Domini.* Et c'est aussi pour ce sujet que la sainte Eglise lui dit tous les jours : *Mater misericordiae, vita, dulcedo, spes nostra, salve.* (**Croiset**).

[Bonheur des serviteurs de Marie à la mort]. — Nul besoin plus pressant, nul moment plus critique que celui de la mort. C'est à cet important moment que les serviteurs de Marie trouvent une protection toute-puissante auprès d'elle. Comme c'est le point décisif du salut, cette mère de miséricorde n'est jamais plus libérale en faveur de ceux qui l'ont honorée. L'Eglise a si bien connu le besoin de cette protection singulière de la Sainte Vierge à l'heure de la mort, qu'elle en fait une mention particulière dans ses prières : *Nunc et in horâ mortis nostræ*, dit-elle tous les jours, et plusieurs fois le jour, dans la salutation angélique. *Tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe*, dit-elle ailleurs : tant elle est persuadée que l'assistance de la Sainte Vierge en ce dangereux moment nous est absolument nécessaire. Or, qui peut plus raisonnablement, plus sûrement se promettre cette puissante protection que les véritables serviteurs de Marie ? Oubliera-t-elle dans ce danger ceux qui l'ont honorée et aimée durant leur vie ? Quelle consolation, dans la dernière maladie, de penser qu'on meurt véritable serviteur de Marie ! Que ne doit-on pas espérer du souverain juge quand on a la protection de sa mère ? La confiance bien fondée en la bonté de la Sainte Vierge, en ce dernier moment, en adoucit toutes les peines ; elle en tempère les frayeurs, elle rassure. Peu de véritables dévots de la Sainte Vierge qui ne meurent avec cette douce et religieuse tranquillité, qui est un présage de leur salut. (**Croiset**).

[Horreur du péché]. — *Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino.* Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut de la bonté du Seigneur. (Proverb. viii). — Ces paroles, que l'Eglise met dans la bouche de Marie, nous montrent par quels degrés on parvient à la dévotion parfaite envers cette Vierge sainte. Le premier degré, c'est d'écouter Marie. Or, que dit-elle à celui qui veut être au nombre de ses serviteurs ? Elle lui demande d'abord une horreur extrême du péché. En effet, tout dit, dans la Mère de Jésus, que le péché est la chose du

monde qu'elle abhorre davantage. Admettrait-elle à son service et dans son amitié ceux dont les dispositions sont les plus opposées aux siennes? Qui croira que la Sainte Vierge veuille être servi par un homme qui aime le péché, par l'esclave du démon, par l'ennemi de JÉSUS-CHRIST son Fils? Elle favoriserait ainsi l'attache au crime et trahirait la cause de son DIEU. Voulez-vous donc être à Marie? songez d'abord à sortir de l'état du péché, si vous y êtes engagé. Elle vous aidera à le faire, parce qu'elle est, en ces circonstances, le refuge des pécheurs, c'est-à-dire qu'elle est le refuge des pécheurs qui veulent sincèrement se convertir. Et voilà sur quoi vous devez l'écouter, si vous aspirez au bonheur de lui appartenir : *Beatus homo qui audit me!* (Ségneri, *Méditations*).

[Honoré Marie]. — Le second degré pour arriver à la véritable dévotion envers Marie, c'est d'être exact à lui rendre certains devoirs extérieurs, qui lui marquent notre attachement : *Beatus homo qui vigilat ad fores meas*. Vous visiterez, par exemple, les temples érigés en son honneur, vous vous associerez aux personnes qui font une profession particulière de la servir, vous récitez les prières que l'Eglise lui a consacrées : car sans cela, par où connaîtra-t-on que vous êtes véritablement serviteur de la Sainte Vierge? Vous respectez la Sainte Vierge au fond de votre cœur et vous l'aimez, je le veux ; mais il faut des signes de ce respect et des témoignages de cet amour ; Marie a droit de les attendre, et les exige en effet de vous *Qui vigilat ad fores meas* : elle en est même si jalouse, qu'elle vous le demande chaque jour, *quotidiè*. Et pourquoi vous les demande-t-elle? Pour votre propre intérêt, pour être en droit de demander à son Fils chaque jour quelque grâce pour vous. (*Le même*).

[La perfection de la piété envers la Ste Vierge]. — Le troisième degré et la perfection de la piété envers Marie consiste dans l'imitation de ses vertus : car le souverain degré de l'amour est de vouloir ressembler à ce qui en est l'objet. Aussi l'Eglise fait-elle dire à la Sainte Vierge qu'heureux est celui qui l'observe pour l'imiter : *Beatus homo qui observat!* Soyez donc attentif à ses exemples. Les mystères que l'Eglise célèbre en son honneur vous en fourniront toujours quelqu'un qui vous convienne. Vous la verrez humble de cœur au jour de son Annonciation, soumise en tout à la loi dans la Purification ; vous trouverez toujours en Marie quelque vertu à imiter par vous. En vous efforçant ainsi de lui ressembler, vous vous rendez plus digne de son amour, vous obtenez d'elle des faveurs plus particulières, vous l'engagez à vous compter au nombre de ses enfants comme le disciple bien-aimé, dont le Sauveur voulut à la croix que Marie fût désormais la mère. Tel est le bonheur que la Sainte Vierge promet à ceux qui l'imitent.

Quand on sert la Sainte Vierge de la manière que nous venons de dire,

on la trouve au besoin, et avec elle on trouve la vie : *Qui me invenerit inveniet vitam*. A quelque degré de vertu que le chrétien soit arrivé, il peut tomber dans la disgrâce de DIEU. Or, ci ce malheur arrive à un serviteur de Marie, l'abandonnera-t-elle ? peut-il manquer, avec son secours, de retrouver la grâce, qui est la vie de l'âme ? *Inveniet vitam*. Jusqu'où ne va point sa bonté ! jusqu'où ne va point son pouvoir ? L'ange, en saluant Marie, ne lui dit pas : Vous avez trouvé la grâce de DIEU, c'est-à-dire la grâce qui nous sanctifie, mais : *Vous avez trouvé grâce auprès de DIEU*. Ces paroles expriment le degré éminent de faveur et de crédit où la Mère de JÉSUS est élevée, et c'est cette faveur, c'est ce crédit qu'elle emploie pour obtenir des grâces de pénitence à ceux de ses serviteurs qui se sont oubliés : *Qui me invenerit inveniet vitam* (Sap. viii).

Un autre avantage de la dévotion sincère envers la Sainte Vierge, c'est que nous l'intéressons efficacement à notre persévérance dans le bien : *Qui me invenerit hauriet salutem à Domino*. A la vérité, il n'appartient qu'à JÉSUS-CHRIST d'accorder le don de la persévérance, et ce don est un effet purement gratuit de sa miséricorde ; mais il faut le demander, et qui peut le demander avec plus de succès que Marie ? Elle ne peut pas nous sauver par elle-même ; mais, par le crédit qu'elle a auprès de son Fils, elle peut nous faire puiser notre salut dans la source des divines miséricordes. L'Eglise nous instruit assez du pouvoir de Marie à l'égard de cette dernière grâce, qui met le sceau à toutes les autres, lorsqu'elle nous fait implorer chaque jour l'assistance de la Mère de DIEU pour les derniers moments de la vie. C'est donc avec raison que la véritable piété envers Marie fait tous les jours le repos et la consolation de ses serviteurs mourants. D'où leur viennent alors et la joie et la douce confiance qui éclatent en eux, sinon de la puissante protection de leur sainte mère et des heureux présages qu'elle leur donne de leur salut ? Quel bonheur en ce moment décisif du salut, d'avoir pour protectrice la Mère même du Sauveur ! C'est l'heureux sort des serviteurs de Marie. (*Ségneri, Méditations*).

[Le vrai serviteur de Marie]. — Rien n'est plus juste, Vierge sainte, que d'exiger de ceux qui veulent se donner à vous qu'ils renoncent absolument au péché. Non, il ne vous convient point de recevoir au nombre de vos serviteurs des esclaves du démon, des ennemis de votre Fils. Ce n'est pas que vous rejetiez absolument les pécheurs, vous que l'Eglise appelle leur refuge. Vous l'êtes effectivement, mais vous n'êtes le refuge que des pécheurs qui veulent se convertir et qui ont recours à vous, pour leur en ménager les moyens. Heureux donc, Vierge sainte, heureux le pécheur qui s'attache à vous dans la disposition de renoncer sincèrement au péché ! Heureux le chrétien qui chaque jour vous rend le tribut de ses devoirs et cherche à vous donner des marques de sa fidélité ! mais heureux surtout celui qui vous prouve son attachement par l'étude et l'imi-

tation de vos vertus ! A quelque degré de vertu qu'on soit arrivé, on peut toujours s'oublier et perdre la grâce. Quelle ressource, dans un tel malheur, que de s'attirer votre protection par des devoirs assidus et par une fidélité constante à vous honorer ! N'emploieriez-vous pas alors tout votre crédit pour remettre un pécheur dans les voies de la pénitence, mais surtout, Vierge sainte, pour obtenir la grâce de la persévérance ? Il n'appartient qu'à votre Fils adorable de l'accorder ; mais vous la refusera-t-il pour un serviteur qui aura constamment fait gloire d'être à vous, qui aura rempli tous les devoirs d'un serviteur fidèle ? (**Croiset**, *Exercices de piété*).

[Gage de salut]. — Tous ceux qui vous abandonnent, Vierge sainte, seront confondus. Ceux qui se retirent de vous seront écrits sur la terre : *Omnes qui te derelinquent, confundentur, recedentes à te in terrâ scribentur.* (Jerem. xvii). C'est de DIEU même et c'est à DIEU que le prophète parle, et rien ne peut être mieux appliqué à la Sainte Vierge, de qui les SS. Pères ont dit si souvent que, comme ceux qui l'aiment avec tendresse, qui l'honorent avec persévérance et qui la servent avec fidélité ne peuvent se perdre, ainsi ceux qui s'éloignent d'elle, qui abandonnent son culte, qui n'ont ni confiance en elle, ni envers elle cette dévotion religieuse qui règne dans tous les élus, ne sauraient manquer de périr : *Necesse est ut intereat.* Celui qui servira dignement la Sainte Vierge, dit S. Bonaventure, sera justifié et sauvé ; mais celui qui négligera son service mourra dans ses péchés. C'est JÉSUS-CHRIST lui-même, c'est le SAINT-ESPRIT, qui a inspiré à toutes ces grandes lumières de l'Eglise ces sentiments de dévotion, de confiance, de vénération et d'amour pour la Mère de DIEU. C'est l'ESPRIT-SAINT qui leur en a fait faire de si magnifiques éloges. De là ces expressions si nobles, si pathétiques, ces termes si énergiques, si expressifs : *Tu es spes unica peccatorum*, dit S. Augustin : vous êtes, Vierge sainte, après JÉSUS-CHRIST, l'unique espérance des pécheurs. *Veneramur salutis auctricem*, dit S. Jérôme ; nous sommes pleins de respect et de vénération pour celle à qui, dans un sens, nous devons notre salut. (*Le même*).

[Jamais assez de louanges à Marie]. — L'Évangéliste dit seulement de la Sainte Vierge qu'elle est Mère de JÉSUS-CHRIST, et en disant cela il a tout dit. Doit-on craindre, en effet, d'en trop dire ou de porter trop loin le culte qu'on lui rend ? Qui ne sait que c'est honorer le Fils que d'honorer la Mère ? La dévotion qu'on a pour elle ne partage point le cœur ; au contraire, elle l'unit plus étroitement à JÉSUS-CHRIST. La confiance que nous avons en la Sainte Vierge ne diminue point la confiance que nous devons avoir en son Fils ; au contraire, elle l'augmente. Notre culte, notre dévotion, notre confiance et notre amour envers la Sainte Vierge est une preuve sensible de notre foi en JÉSUS-CHRIST. Peut-on craindre

l'excès en ce point, disait le savant Gerson, pendant que vous mettez cette Vierge sainte au-dessous de DIEU et dans le rang des créatures. Ne craignez point de porter trop haut vos louanges et vos pensées. Sachez seulement ce que personne n'ignore ; que tous les biens qu'elle a viennent de DIEU, et qu'elle n'est riche que des biens de son Fils. Cette vérité supposée, ne craignez rien autre chose, en parlant de la Sainte Vierge : continue le même docteur, que d'en dire trop peu, quelque grand, quelque extraordinaire que paraisse ce que vous en dites, vous souvenant que c'est de la Mère de DIEU que vous parlez. C'est dans cet esprit que l'Église romaine ne laisse échapper aucune occasion d'honorer la Mère du Sauveur, qu'elle autorise avec plaisir tout ce qui tend à augmenter la dévotion des fidèles envers ce refuge des pécheurs, et qu'elle multiplie toutes ses fêtes dans le cours de l'année. (**Le P. Croiset**).

[Cette dévotion ne partage point le cœur]. — La dévotion qu'on a envers Marie ne partage point le cœur ; au contraire, elle l'unit plus étroitement à JÉSUS-CHRIST. La confiance que nous avons en la protection de la Sainte Vierge ne diminue point la confiance que nous devons avoir en son Fils ; au contraire, elle l'augmente. Notre culte, notre dévotion, notre confiance et notre amour envers cette sainte Vierge est une preuve sensible de notre foi en JÉSUS-CHRIST. C'est dans cet esprit que l'Église ne laisse échapper aucune occasion d'honorer la Mère de DIEU, qu'elle autorise avec plaisir tout ce qui tend à augmenter la dévotion des fidèles envers ce refuge des pécheurs. (*Le même*).

[Même sujet]. — Il y a une liaison si étroite entre JÉSUS et Marie, qu'on ne peut être à l'un sans être à l'autre, et il semble que, comme il y a une communauté parfaite entre le Fils et le Père de tous les biens de la nature, il y en a une entre le Fils et Mère de tous les biens acquis. J'oserai même me persuader qu'il y a quelque sorte de justice et quelque espèce d'obligation à JÉSUS-CHRIST de faire part à la Sainte Vierge de sa grandeur et de sa royauté ; il ne fait en cela que lui rendre en quelque façon ce qu'il en tient, et l'on peut dire que, tout de même qu'en recevant l'essence divine de son Père il reçoit de lui tous les hommages qui lui sont rendus comme au Fils de DIEU, il reçoit de sa Mère tous les honneurs qui lui sont rendus comme au Rédempteur des hommes en recevant la nature et le sang par le moyen desquels il opère la rédemption. Qu'on ne s'étonne donc point si, après avoir fait voir que les saints étaient tout à JÉSUS-CHRIST, nous disons maintenant qu'ils étaient tout à la Vierge, et que, après avoir établi la subordination qui se trouve en ces deux devoirs, on croie que l'homme peut non-seulement servir un maître et une maîtresse, mais qu'il ne peut même bien servir l'un qu'il ne les serve tous deux. (*Vie du cardinal de Bérulle*).

[A l'heure de la mort]. — C'est singulièrement à l'heure de la mort que Notre Dame fait voir la protection qu'elle a pour les siens, et c'est dans ces dernières occasions de notre vie qu'elle fait les derniers efforts de son amour ; c'est là le moment décisif de notre salut et d'où dépend l'éternité. La mort, la foi, n'est pas cause de notre perte ; le péché, pris en lui-même, n'est pas la dernière cause de notre réprobation, parce que nous le pouvons expier par nos larmes ; mais la fatale conjonction de notre mort avec notre péché comme final, et avec cette dernière circonstance, est la cause de notre réprobation. De même, la mort est de soi indifférente, la grâce seule ne nous sauve pas ; mais nous sommes sauvés quand l'alliance de la grâce se rencontre avec notre mort, quand nous mourons au Seigneur, comme parle le texte sacré, et quand nous rendons les derniers soupirs en son amour. C'est à ce dernier coup que tous les ennemis de notre salut emploient leurs derniers efforts ; c'est à ce dernier moment, Sainte Vierge, que les nécessités de vos enfants demandent votre secours. Ecoutez cette dernière voix de ce chrétien agonisant, qui tourne les yeux vers vous, et qui implore votre protection contre les ennemis qui l'attaquent. Elle se trouve dans cette occasion pour la rendre favorable par ses soins, en ce qu'elle diffère ou qu'elle avance ce moment. Elle le dispose à la gloire, soit que pour ménager ce moment elle le fasse triompher des forces de ses ennemis : (ah ! n'est-ce pas le premier de ses soins de demander à son Fils qu'il diffère ou qu'il avance la mort, qui lui sera un bien d'autant plus avantageux qu'en différant de le faire mourir à un autre temps, il lui donnera le loisir de faire pénitence ; et en le faisant mourir dans ce moment qu'il sera en grâce, il préviendra l'impénitence finale ?), soit qu'il faille le défendre dans ce dernier combat, (ne savons-nous pas qu'elle aura la vertu de détourner la violence des démons et de les empêcher d'agir de toute leur force ?), soit qu'il faille fortifier cet agonisant ; n'est-elle pas toute prête pour lui obtenir les grâces de DIEU et pour l'empêcher de se confondre ? *Non confundetur cum loquetur inimicis suis in portâ.* (Psal. 126). Voilà l'avantage de cette dévotion. Quand il sera attaqué par ses ennemis à la fin de sa vie, qu'il sera combattu par les tentations des démons, par les remords de sa conscience et par l'idée de ses péchés passés, pour les confondre il présentera la dévotion qu'il a eue à Marie ; la protection qu'elle aura pour lui sera un bouclier universel qui l'environnera de tous côtés ; et il répondra au démon, aux tentations et aux défiances : Je suis à Marie, je suis sous sa protection : en voilà les marques, en voilà les vestiges. (*Panegyriques des saints, de Biroat*).

[En combien de manières le Fils de Dieu s'est communiqué à Marie]. — Ce que nous devons particulièrement considérer dans la Sainte Vierge, c'est la manière dont son cher Fils se communique à elle. Dans l'Incarnation, il survient en elle pour la rendre digne Mère de DIEU ; mais au jour de la Pentecôte

il vient pour l'associer comme son épouse à la régence de l'Eglise en l'absence de son Fils, et pour distribuer par ses mains tous les trésors de la grâce. C'est pourquoi nous la devons honorer du fond de nos cœurs, et de toutes les puissances de notre âme et de toute l'étendue de nos desirs, parce que tel est le bon plaisir de DIEU, qui a voulu que tout le bien qu'il nous fait passât par les mains de Marie. Ce n'est pas qu'il eût besoin de ce canal pour répandre sa grâce dans nos âmes : mais il a voulu nous procurer sa médiation, parce que nos mains sont peut-être pleines de sang, et par suite indignes de recevoir ses dons. Par conséquent, s'il y a quelque bien et quelque don du Ciel en nous, nous devons reconnaître que c'est par son entremise et que nous lui en sommes obligés : *Si quid in nobis gratiæ est nôsse debemus id totum ab eâ in nos redundare*, dit S. Bernard.

Qui pourrait dire la joie que la bienheureuse Vierge ressentit à la descente du SAINT-ESPRIT? Ce fut avec beaucoup d'allégresse qu'elle vit l'heureux commencement du royaume de son Fils, et la conquête de tant d'âmes qui se rangeaient sous l'étendard de la croix. Qui pourrait expliquer la tendresse de son cœur envers ces nouvelles plantes, les douces larmes d'amour qui coulaient de ses yeux, les paroles plus douces que le miel et plus ardentes que le feu qu'elle employait à les instruire, à les encourager à la vertu, à les louer de leur foi, à les féliciter et leur faire estimer le bonheur qu'ils avaient d'être les premiers enfants de l'Eglise, les premiers fruits de la croix et les prémices de la venue du SAINT-ESPRIT, qui avait daigné jeter les fondements de son règne dans leurs âmes! Sans doute elle pouvait dire, avec plus de raison que le bien-aimé disciple : *Majorem horum non habeo gratiam quàm ut audiam filios meos in veritate ambulare* : je n'ai point de plus grande joie que d'apprendre que mes enfants marchent par le chemin de la vérité. Ne doutez point qu'elle n'ait pour vous les mêmes sentiments, si vous pratiquez les mêmes vertus que les premiers chrétiens. Car, comme l'œil trouve toujours du plaisir partout où il voit quelque belle couleur ou quelque agréable objet, ainsi le saint cœur de la Vierge aura toujours de grandes tendresses d'amour pour tous ceux dans lesquels elle verra les marques d'une vie conforme à la doctrine évangélique prêchée par son Fils, publiée par les Apôtres et pratiquée par les premiers chrétiens. Faites donc état de réparer le passé, et de vous porter généreusement à la perfection de la vie chrétienne, pour donner de la joie au SAINT-ESPRIT, à JÉSUS-CHRIST, à la bienheureuse Vierge et à tous ceux qui ont jamais pris soin de la conduite de votre âme. (**Le P. Nouet**, *L'homme d'oraison*).

FIN DU TOME DOUZIÈME

ET DES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE LA SAINTE VIERGE.

TABLE

DU DOUZIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE. — SUPPLÉMENT AUX MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE LA SAINTE VIERGE

Avertissement de l'éditeur	Pages 4	La Résurrection de Notre-Seigneur.	
L'Incarnation.			Pages
Avertissement	3	Avertissement	136
—		—	
La Nativité de Notre-Seigneur.		L'Ascension.	
Avertissement	35	Avertissement	160
—		—	
La Circoncision.		La Pentecôte.	
Avertissement	63	Avertissement	179
—		—	
L'Épiphanie.		La fête du Saint-Sacrement : <i>Bienfait de l'Eucharistie, Sacrement et Sacrifice.</i>	
Avertissement	83	Avertissement	210
—		Le Saint-Sacrement	211
Enfance et Vie cachée de Notre-Seigneur.		—	
Avertissement	101	Institution du Sacrement de l'Eucharistie.	
—		Avertissement	232
La Transfiguration.		§ I. — Dessins et Plans	233
Avertissement	117	§ II. — Les Sources	239

	Pages		Pages
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture	244	La Conception immaculée de Marie.	407
Figures, exemples, similitudes tirées de l'Écriture et exprimant ce mystère	246	La Nativité de la Vierge.	429
Applications de quelques passages de l'Écriture.	253	La présentation de la Sainte Vierge.	439
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères	263	La Purification de la Sainte Vierge	452
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie	269	L'Annonciation de la Sainte Vierge.	463
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des prédicateurs	286	La Visitation de la Sainte Vierge.	479
—		La Compassion de la Sainte Vierge <i>ou la sainte Vierge au pied de la Croix.</i>	494
La très-sainte Trinité.		Les dernières années de la sainte Vierge.	506
Avertissement.	329	La Mort de la Sainte Vierge	515
—		L'assomption de la sainte Vierge.	521
Les Grandeurs du Fils de Dieu.		Grandeurs de la sainte Vierge.	535
Avertissement.	353	Dévotion à la sainte Vierge.	554
—			
Confiance et Amour envers Jésus-Christ.			
Avertissement.	376		

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



BV 4205 .H6 1865 V12
HOUDRY, VINCENT.
BIBLIOTHEQUE DES PREDI

CE BV 4205
.H6 1865 V012
COO HOUDRY, VINC BIBLIOTHEQUE
ACC# 1046646

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	05	02	12	06	01	0